3 1761 00192402 6

HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS

PAR ORDRE DU ROI

ET PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

973

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE LA COUR ET DES GÉNÉRAUX

PAR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DE VAULT

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE, MORT EN 1790

REVUS, PUBLIÉS ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

PAR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL PELET

DÉPUTÉ DE LA HAUTE-GARONNE

DIRECTEUR GÉNÉRAL DU DÉPÔT DE LA GUERRE

TOME II

32677
22/2/94

PARIS

IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXVI

D
281
V38A1
1835
t 2

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

CAMPAGNES

DE FLANDRE, D'ITALIE ET D'ALLEMAGNE,

EN 1702.

MÉMOIRES MILITAIRES

RELATIFS

A LA SUCCESSION D'ESPAGNE

SOUS LOUIS XIV.

PREMIÈRE PARTIE.

CAMPAGNE DE FLANDRE.

Pendant l'hiver de 1701 à 1702, la France avait continué de travailler avec la plus grande activité aux préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre, au cas qu'elle fût forcée de la faire. Le roi avait ordonné la levée de cent régiments d'infanterie, chacun d'un bataillon, et fait une promotion de dix-sept lieutenants généraux, de quarante-neuf maréchaux de camp et de quatre-vingt-un brigadiers, dont quarante-deux d'infanterie et trente-neuf de cavalerie. Les frontières étaient bien approvisionnées, les troupes en bon état, et l'on avait pris les mesures convenables pour agir avec vigueur partout où les circonstances pourraient l'exiger.

Ces dispositions n'en imposèrent point aux alliés : leur ardeur pour la guerre ne se ralentit point. Ils avaient déjà fait, particulièrement l'électeur palatin, quelques actes d'hosti-

lité sur le bas Rhin; bientôt ils en vinrent à des opérations plus sérieuses, et commencèrent la guerre contre la France et l'Espagne, même avant de l'avoir déclarée. Au mois d'avril ils mirent le siége devant Kayserswert, occupé par les troupes du roi, et ce ne fut que le 15 mai que l'empereur, la reine Anne et les États-Généraux publièrent leurs manifestes.

Il n'y eut pas plus de vérité dans l'exposition des motifs politiques contenus dans ces déclarations de guerre que de régularité dans la conduite militaire de ces puissances.

Elles réclamaient contre l'acceptation que le roi avait faite du testament de Charles II, roi d'Espagne, au préjudice du traité de partage fait entre ce monarque, le roi Guillaume et les États-Généraux. Elles se plaignaient de ce qu'en vertu de cette acceptation le roi eût fait occuper par ses troupes, sous le nom de cercle de Bourgogne, les places des Pays-Bas dépendant de la monarchie espagnole, et celles de l'électorat de Cologne et du pays de Liége; qu'il se fût emparé, pour le roi d'Espagne, son petit-fils, du Milanais, de Naples et de tous les pays que le feu roi d'Espagne possédait en Italie. Elles annonçaient à l'Europe que le roi avait pris le duché de Mantoue; qu'il gouvernait si despotiquement le roi d'Espagne, et que ce prince était tellement uni avec la France, qu'il était visible que sa majesté prétendait à la monarchie universelle.

Il était facile de voir que tous ces motifs n'étaient que des prétextes pour allumer une guerre générale, et des moyens que l'empereur, l'Angleterre et la Hollande employaient pour animer leurs peuples et séduire les autres puissances qu'ils avaient dessein d'entraîner dans leur parti. Comme ils avaient intérêt de cacher leurs véritables desseins, ils évitèrent avec soin de faire connaître, dans leurs déclarations, que le traité

de partage était nul, puisque l'empereur ne l'avait point voulu accepter, et que le roi Guillaume et les Hollandais ne s'étaient pas mis en devoir de l'y obliger, quoiqu'ils s'y fussent engagés; que l'empereur revendiquait la monarchie d'Espagne tout entière pour l'archiduc son second fils; et que, se voyant frustré d'une si haute espérance, ce prince avait écouté les propositions que le roi Guillaume et les Hollandais lui avaient faites d'entrer dans une ligue contre la France, dont les succès pouvaient lui être d'autant plus avantageux que presque tous les princes de l'Europe armaient en sa faveur, et que les Anglais et les Hollandais devaient lui fournir de grosses sommes pour l'entretien de ses troupes et pour les frais de la guerre.

Les États-Généraux, de leur côté, cherchèrent à cacher l'ambition démesurée de s'agrandir, sous l'apparence de craindre pour leur sûreté. Depuis que les troupes de France occupaient les places des Pays-Bas espagnols, ils ne parlaient que des dangers auxquels leurs provinces étaient exposées; mais ils gardaient le plus profond secret sur les sûretés que le roi leur offrait pour calmer leurs inquiétudes.

A l'égard des motifs que le feu roi Guillaume avait eus de fomenter la guerre, il est certain que les intérêts personnels de ce prince exigeaient qu'il fût toujours armé, pour maintenir l'autorité qu'il s'était arrogée sur le parlement et sur le royaume. Le testament de Charles II en faveur du duc d'Anjou offrait au roi d'Angleterre une occasion trop favorable pour n'en pas profiter, et pour ne pas chercher, en mourant, à faire adopter son plan et ses maximes à la reine Anne, qu'il laissait héritière du royaume.

On ne doit pas s'étonner de l'ardeur et de l'obstination avec lesquelles ces différentes puissances se livrèrent au projet d'allumer une guerre aussi nécessaire à leurs inté-

rêts particuliers que flatteuse pour leur commune ambition.

Sa majesté avait toujours espéré les ramener par ses intentions pacifiques; mais instruite, dès le commencement du mois d'avril, des mouvements que firent leurs troupes sur le bas Rhin, et enfin convaincue de la nécessité de s'engager dans une guerre qu'elle n'avait pu éviter, malgré toutes les démarches qu'elle avait faites pour la prévenir, elle résolut de la soutenir avec autant de vigueur qu'elle avait employé de soins pour l'éloigner. On délibéra dans son conseil sur divers projets pour l'ouverture de la campagne, lesquels sont développés dans un mémoire qu'on trouvera au rang des pièces; et sa majesté décida que, sans perdre de temps, on assemblerait deux armées dans les Pays-Bas, l'une de troupes françaises, pour s'avancer vers le bas Rhin, l'autre de troupes espagnoles, pour se porter vers la mer, du côté de la Flandre. Les troupes des deux couronnes devaient agir de concert pour soutenir les droits de Philippe V à la monarchie d'Espagne, et pour défendre les Pays-Bas espagnols et les états de l'électeur de Cologne, qui persistait constamment dans l'alliance qu'il avait contractée avec le roi.

Sa majesté donna le commandement de ses deux armées à monseigneur le duc de Bourgogne, et le roi d'Espagne le fit son vicaire-général aux Pays-Bas. C'était la première campagne que faisait ce jeune prince. M. le maréchal de Boufflers fut destiné à commander en chef sous ses ordres. Les troupes d'Espagne furent sous ceux de M. le marquis de Bedmar, commandant pour le roi d'Espagne aux Pays-Bas.

M. le maréchal de Boufflers, qui avait passé l'hiver à Bruxelles, eut ordre de ne point attendre l'arrivée de monseigneur le duc de Bourgogne pour commencer à mettre les troupes en mouvement. D'ailleurs il était pressé par l'élec-

teur de Cologne, dont les états étaient menacés, et qui ne pouvait recevoir de secours que de sa majesté. Il rassembla dans les premiers jours d'avril la plupart des troupes, partie sous Anvers et sur le Demer, partie à portée de Maëstricht et sous Bonn, indépendamment des garnisons qui étaient dans les places les plus exposées, comme Venloo, Gueldre, Rhinberg et Kayserswert, où il laissa le nombre de troupes nécessaires pour leur défense. Il forma aussi quelques camps dans la Flandre maritime et le pays de Waes; et, le 6, il rendit compte à la cour de la disposition qu'il venait de faire pour cent quinze bataillons et soixante et treize escadrons.

Cette première disposition n'était que défensive; nous étions couverts par nos lignes et par les rivières. L'objet de M. le maréchal n'était que d'observer et de contenir partout les ennemis, qui avaient formé un camp à Rosendal, au-dessous d'Anvers, avec environ vingt bataillons et dix escadrons, aux ordres du comte d'Athlone, indépendamment des troupes que le général Cochorn commandait dans la Flandre hollandaise. Ils formèrent un autre camp à Goch, sur la Niers, près de Clèves, sous les ordres du comte de Tilly, et se disposaient à en assembler un troisième à Duisbourg, sur le Rhin : il devait être commandé par le prince de Nassau-Saarbrück, qui bloquait Kayserswert avec un détachement de troupes anglaises, hollandaises et palatines, sous le nom de *troupes auxiliaires de l'empereur*.

Ces dernières troupes attaquèrent, le 7, près de Bonn, une de nos gardes de dragons et un détachement de quarante hommes des troupes du roi, dont quelques-uns furent tués ou blessés; nouveaux actes d'hostilité au sujet desquels M. le maréchal de Boufflers demanda au roi de nouveaux ordres sur la conduite qu'il avait à tenir.

Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers. Versailles, 10 avril 1702[1].

Mon cousin, je n'ai point été surpris des actes d'hostilité que M. le marquis de Montrevel vous mande que les ennemis ont commencés en delà et en deçà du Rhin. Il y avait grande apparence qu'ils ne faisaient pas remuer tant de troupes ensemble sans dessein; je suis même bien persuadé qu'ils n'en demeureront pas là si vous ne vous mettez au plus tôt en état de les en empêcher en vous y opposant avec toutes mes forces. J'avais lieu de croire qu'ils surseoieraient de quelques jours l'exécution de leur projet, et qu'ils ne commenceraient aucun acte d'hostilité qu'après avoir fait réponse au mémoire que le sieur Barré a présenté de ma part aux États-Généraux. L'intérêt de l'empereur, qui se sent pressé du côté de l'Italie, ne lui permettant pas d'attendre plus longtemps une diversion, il s'est servi de l'électeur palatin, qui cherche par toutes sortes de mauvaises voies à allumer la guerre. Vous êtes en état de l'en faire repentir, et je vous ordonne à l'avenir de ne garder aucun ménagement. Vous pourrez, lorsque vous le jugerez à propos, faire entrer mes troupes dans son pays, y établir dès à présent des contributions, et ordonner à ceux qui commanderont mes troupes, de charger sur celles qu'ils rencontreront en leur chemin, sans en faire aucune distinction; c'est le seul moyen de les contenir.

Chamillart m'a dit qu'une partie des soldats qui ont été détachés pour l'armée d'Italie sont remplacés, que ce qui en reste est en marche, et que dans peu il ne manquera que ceux qui auront déserté en route. Quoique ces bataillons soient encore faibles, ils suffiront néanmoins pour la garde des places, et vous pouvez, si vous le jugez nécessaire, faire avancer ceux qui y sont encore, et qui doivent servir en campagne. Je veux bien vous laisser la liberté d'employer pendant le reste de ce mois les onze bataillons qui sont destinés pour l'armée d'Allemagne et qui sont restés sous vos ordres pendant cet hiver: faites en sorte de ne pas les engager de manière à ne les pouvoir retirer dans ce temps-là. Il n'est pas moins impor-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, 2e partie, 2e section, lettre 278.

tant de faire paraître une armée du côté du Rhin que d'en avoir une en Flandre : si les ennemis étaient persuadés que j'ai un nombre de troupes suffisant pour cela, ils n'enverraient pas, comme ils font, deux régiments en Italie, de ceux qu'ils avaient destinés pour l'armée qui doit être commandée par le prince Louis de Bade. Je vous répète donc et vous ordonne de faire vos dispositions de manière que, sans un nouvel ordre de ma part, vous fassiez marcher, le 1^er^ du mois prochain, les bataillons destinés pour l'armée d'Allemagne, qui resteront sous vos ordres jusqu'à ce jour-là. Et la présente, etc.

M. le maréchal de Boufflers, voyant qu'il n'y avait plus un moment à perdre pour être en état de commencer les opérations, assembla le gros de l'armée à Diest, sur le Demer, où il se rendit le 11, et forma différents corps séparés sous les ordres de M. de Bedmar, du prince de Tserclaes et de M. le comte de Tallard. Le premier fut destiné à commander un corps d'armée depuis la mer jusqu'à Diest, Léau et Namur; M. le prince de Tserclaes devait couvrir Liége et contenir la garnison de Maëstricht; le corps de M. le comte de Tallard devait occuper le pays de Cologne.

M. le maréchal augmenta aussi le nombre des troupes qui étaient sous Anvers, sous Liége et sous Bonn. Il envoya un gros détachement dans la Gueldre, pour tâcher d'y attirer les troupes du camp de Rosendal, qui menaçaient trop le côté de la mer; et il fit avancer une tête à Ruremonde, où il se proposait de porter l'armée, pour marcher ensuite dans le pays de Juliers, dans celui de Cologne ou dans le duché de Gueldre, suivant que les circonstances pourraient l'exiger.

Comme les ennemis étaient maîtres de Maëstricht, où ils avaient vingt-deux bataillons et treize escadrons, M. le maréchal se trouva, par plusieurs raisons, forcé d'établir la com-

munication du Brabant avec le pays de Gueldre, par Ruremonde et Venloo : 1° parce qu'en partant du Demer, c'était le chemin le plus court pour arriver au secours des places de la Gueldre et de celles du bas électorat de Cologne ; 2° il couvrait en même temps la frontière du Brabant et le pays de Gueldre; au lieu que, s'il eût établi la communication par Liége pour marcher au secours des places de la Gueldre ou de celles du Rhin, comme Bonn et Kayserswert, il aurait laissé plus longtemps la frontière du Brabant découverte ; et d'ailleurs, dans ce cas, l'armée aurait été obligée de mener avec elle toutes les choses nécessaires à sa subsistance, n'ayant et ne pouvant avoir aucun entrepôt depuis Liége jusqu'au Rhin ; 3° dans cette disposition, il vivait aisément tant du Demer que du pays de Gueldre.

Indépendamment de ces raisons, il était à croire que les ennemis attaqueraient plutôt Kayserswert ou Rhinberg que Bonn, sous lequel ils savaient que nous avions douze bataillons et dix-sept escadrons ; c'est ce qui fit penser aussi à M. le maréchal que le meilleur parti était de s'avancer promptement et en force au pays de Gueldre, pour être plus à portée de marcher au secours des places qui seraient menacées ou attaquées. Il jugeait même qu'en tirant de Ruremonde ce qui serait nécessaire, l'armée pourrait, sans inconvénient, partir de ce lieu pour aller entreprendre sur Cologne. Il est certain que de Ruremonde on peut se porter, selon qu'il convient, soit dans le pays de Cologne, soit dans celui de Juliers, et qu'en partant du Demer c'est le chemin le plus court.

Si les ennemis s'étaient mis en état d'investir ou de resserrer Bonn, le projet de M. le maréchal était d'y laisser une quantité suffisante de cavalerie et de dragons, et d'envoyer le reste derrière la rivière d'Aar ou dans Schleyden, pour couvrir

le pays de Luxembourg, en attendant que cette cavalerie eut pu le rejoindre lorsqu'il se serait avancé dans le pays.

Les ennemis ne le laissèrent pas longtemps dans l'incertitude sur leur véritable projet. Dès le 12, ils formèrent leur camp projeté sous Duisbourg, à l'embouchure de la Roër dans le Rhin. Toutes les troupes qu'ils avaient sur la Lippe se mirent en marche pour s'y rendre, et ce camp fut composé de seize mille hommes. Celles qui venaient d'Allemagne s'assemblèrent à Mulheim et descendirent vers Dusseldorf, où l'on fit un pont de bateaux.

Le prince de Nassau-Saarbrück, qui commandait toutes ces troupes, investit, le 16, Kayserswert[1], et ouvrit la tranchée dans la nuit du 18 au 19. Six cents travailleurs, soutenus par quatre cents grenadiers, firent un boyau de deux cent cinquante toises et environ cent toises de parallèle.

M. le marquis de Blainville, qui commandait dans la place, avait pour garnison cinq bataillons. Il fit faire aussitot sur les travailleurs un grand feu de mousqueterie et d'artillerie. Les assiégeants n'eurent que douze hommes tués et quinze blessés, parce qu'ils étaient déjà presque à couvert lorsqu'on commença à tirer. Kayserswert ne consistait qu'en un carré long, fort étroit, formé par trois bastions du côté de terre, et par deux et demi du côté du Rhin. Les ennemis n'ayant fait passer aucune troupe sur la rive gauche de ce fleuve, ils laissèrent à l'armée française la liberté de communiquer avec la place.

Dès les premières nouvelles qu'eut M. le maréchal de l'entreprise des ennemis, il s'avança de Diest à Peer, éloigné de six lieues, sur le chemin de Ruremonde. Il y arriva le 18 avec

[1] Place appartenant à l'électeur de Cologne et située à la rive droite du Rhin, au-dessous de Dusseldorf.

une partie de l'armée, laissant le prince de Tserclaes avec un corps pour masquer Maëstricht et protéger Liége.

M. le maréchal aurait marché tout de suite pour se porter en Gueldre ; mais il n'avait pas son artillerie : elle n'était même pas arrivée à Bruxelles. La maison du roi, par la disposition de sa marche, ne pouvait le joindre que dans quelques jours ; cependant il avait besoin de renforts pour oser tenter une action, soit pour s'opposer aux projets des ennemis sur Kayserswert, soit pour secourir cette place de vive force, soit pour faire lui-même, s'il n'eût pu y réussir, une entreprise sur Juliers, appartenant à l'électeur palatin.

Pour répandre un plus grand jour sur la situation des affaires, on va rapporter la lettre que M. le maréchal écrivit au roi le 18, la réponse de sa majesté sur les partis de vigueur qu'il y avait à prendre, une lettre de M. de Chamillart à M. de Puysegur sur la nécessité de marcher avec les forces réunies, et la réponse de celui-ci sur l'impossibilité de le faire, du moins aussitôt.

Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi.

Du camp de Peer, 18 avril 1702[1].

J'ai reçu, sire, par le retour de l'un des courriers que j'avais dépêchés à votre majesté, la lettre dont il lui a plu de m'honorer, en date du 16 de ce mois.

Je me donne l'honneur d'envoyer ci-joint à votre majesté une lettre de M. le marquis de Blainville, du 16, à huit heures du soir, que j'ai reçue en venant ici, et suivant laquelle il n'y a plus lieu de douter du siége de Kayserswert.

Ce que M. le marquis de Montrevel me mande par la sienne du 16, au sujet du camp de Mulheim, qui a marché tout entier vers Dusseldorf, confirme encore le dessein dudit siége.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1552, lettre 180.

M. le comte de Coigny me mande par sa lettre du 17 que le camp de Goch n'a encore fait aucun mouvement; mais vraisemblablement il ne sera pas longtemps sans marcher.

Tout cela me donne une grande impatience de m'avancer aussi au pays de Gueldre, pour me porter de là au pays de Cologne, et tâcher de m'opposer à cette entreprise; mais je ne puis me dispenser de sèjourner ici demain et peut-être après-demain, pour y attendre les troupes qui doivent me joindre.

Il serait aussi nécessaire que l'artillerie m'eût joint; je n'ai point encore avis qu'elle soit arrivée aujourd'hui à Bruxelles, quoique M. de Vigny m'eût mandé qu'il y serait le 16.

La maison de votre majesté ne peut me joindre que le 23 ou le 24 au plus tôt. On ne peut s'empêcher de désirer un renfort considérable pour se mettre à portée de tenter une action. Je ferai cependant ce que je pourrai pour marcher après-demain et m'approcher de Stephanswert ou de Ruremonde, afin d'être plus à portée de prendre mes mesures et de faire mes dispositions pour ce qu'il y aura à faire.

Je joins ici l'état de ce que je laisse de troupes à M. le marquis de Bedmar pour défendre la frontière depuis la mer jusqu'à Lierre, et l'état de celles qui doivent observer la garnison de Maëstricht et couvrir le pays de Liége sous les ordres de M. le prince de Tserclaes. Votre majesté verra qu'il m'en reste peu pour former l'armée; je la renforcerai de tout ce que je pourrai tirer des garnisons du pays de Gueldre et de celui de Cologne, lorsque je serai sur les lieux.

La réponse de M. le prince de Nassau-Saarbrück à M. le marquis de Montrevel, et celle de M. le comte d'Athlone à M. le comte d'Artaignan, prouvent qu'il n'y a plus aucun ménagement à garder avec les Hollandais. La réponse du comte d'Athlone est une déclaration de guerre formelle; ainsi je crois que votre majesté approuvera l'ordre que j'ai donné d'attaquer les troupes des États-Généraux partout où on les trouvera, aussi bien sur les terres de Hollande et sur celles du pays de Clèves que sur les terres d'Espagne et sur celles des pays

de Juliers, de Berg et de Cologne, avec ordre aux officiers généraux d'envoyer des partis partout où il conviendra, sur terres de Hollande et autres, pour faire la guerre aux ennemis de votre majesté, pour avoir des nouvelles de leurs mouvements et se garantir de leurs entreprises. J'aurai l'honneur d'informer soigneusement votre majesté de tout ce qui surviendra de nouveau.

Quant à ce qui regarde la marche de monseigneur le duc de Bourgogne, votre majesté voit, par ce que j'ai l'honneur de lui mander, que si l'armée de votre majesté avait pu être assemblée aussi promptement qu'il aurait été à désirer, il pourrait y avoir une action considérable dans fort peu de jours; mais dans l'état où sont encore toutes les choses, je ne sais s'il convient que monseigneur le duc de Bourgogne parte. J'envoie aux compagnies de gendarmes et de chevau-légers, qui ne doivent arriver à Avesnes et à Landrecies que le 22 ou le 23 de ce mois, l'ordre de se rendre provisoirement à Bruxelles; elles pourront servir pour une partie de la garde et de l'escorte de monseigneur le duc de Bourgogne dans les places d'Espagne depuis Mons jusqu'à Diest, outre un détachement des mousquetaires et des gardes du corps, que je pourrai envoyer au-devant de monseigneur le duc de Bourgogne.

Mais pour passer de Diest à Ruremonde ou à Stephanswert, je crois qu'il lui faudra au moins 2 ou 3,000 chevaux, pour être tout à fait supérieur à ce qui pourrait sortir de Maëstricht.

Le camp qui observera Maëstricht et les troupes que je laisse à M. le marquis de Bedmar pourront fournir ces 2 ou 3,000 chevaux, et je pourrai y en envoyer aussi de l'armée ou du pays de Gueldre.

Votre majesté sera informée soigneusement tous les jours ou tous les deux jours, de l'état où seront toutes les choses. Elle jugera mieux que personne quand il conviendra que monseigneur le duc de Bourgogne parte; sa route doit être de Péronne à Cambrai, Valenciennes, Mons et Bruxelles.

P. S. Je reçois dans ce moment une lettre de M. de Blainville,

du 17, par laquelle il paraît que les ennemis n'avaient pas encore investi Kayserswert en deçà du Rhin; ce qui me fait espérer que les officiers que M. le comte de Coigny y a envoyés pour y porter quelque argent auront pu y entrer. Au surplus, M. de Blainville a cinq bons bataillons dans Kayserswert; c'est tout ce qui y peut tenir. Cependant je verrai si je puis y faire entrer encore quelque renfort.

Il paraît, par la lettre de M. le marquis de Montrevel, du 17, à sept heures du soir, que les ennemis ont fait passer un corps de six mille hommes en deçà du Rhin; ce qui est très-vraisemblable.

La lettre de M. le comte de Coigny, datée d'aujourd'hui, de cinq heures du soir, marque que le camp de Goch n'avait encore fait aucun mouvement, et qu'il a été renforcé de quelques troupes.

Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers. Versailles, 19 avril 1702.

Mon cousin, les actes d'hostilité que les ennemis ont commencés le 7 de ce mois, dans les terres de l'électorat de Cologne, des deux côtés du Rhin; l'entrée d'un corps de 1,300 chevaux sur les terres d'Espagne, du côté d'Anvers, lesquels en se retirant ont fait prisonniers quatre cavaliers et un lieutenant réformé; le mouvement que les troupes hollandaises ont fait, le 16, du côté de Kayserswert, pour investir cette place de l'autre côté du Rhin, ne laissent pas lieu de douter qu'ils aient formé le dessein de commencer la guerre, de la faire même avec avantage, puisque, sans la déclarer, ils attaquent des partis et font des prisonniers. Vous devez vous mettre en état, le plus tôt que vous pourrez, de vous opposer par la force aux entreprises qu'ils voudraient faire, et pour cela vous assemblerez, le plus diligemment qu'il vous sera possible, un corps de troupes considérable, observant de ne laisser dans les places que celles qui seront absolument nécessaires pour les garder. Vous vous avancerez ensuite dans le pays de Juliers, et lorsque vous serez à portée de Kayserswert, si les ennemis font passer une partie de leurs troupes en deçà du Rhin pour en former le siége, vous marcherez à eux

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, 2e partie, 2e section, lettre 283.

et chercherez à les combattre ; s'ils demeurent de l'autre côté, vous devez du moins songer à quelque entreprise qui puisse leur faire connaître, ainsi qu'aux princes de l'Europe, que mes forces ne sont point inférieures aux leurs. Vous avez pensé à attaquer Cologne ou Juliers : le siége de cette dernière place me paraît plus facile à faire et le succès plus assuré ; mais vous ne devez point commencer que vous n'ayez un corps fort considérable tant en cavalerie qu'en infanterie, et même que vous ne vous soyez fait rejoindre par celles qui sont le plus à portée de vous.

Il ne conviendrait pas à la dignité du duc de Bourgogne, qui partira mardi prochain pour aller commander son armée, de se trouver à la tête d'un corps qui serait trop faible pour rien entreprendre ou pour tenir contre celle de mes ennemis ; dès qu'ils verront nos troupes rassemblées, ils rassembleront les leurs, et vous ne sauriez leur en imposer que par une grosse armée.

Lorsque vous serez devant la place, si les ennemis venaient pour la secourir, le pays étant ouvert comme il est, vous devez marcher à eux pour les combattre, ne doutant point que mes troupes ne soient supérieures aux leurs. Je ne vous donne point un ordre assez positif pour que vous soyez obligé de risquer une action mal à propos, me remettant à vous de faire ce que vous croirez de plus avantageux, sans que la présence du duc de Bourgogne vous retienne en aucune manière ; car je ne l'envoie promptement que pour être au siége, si on le fait, et au combat, si on le donne.

Le duc de Bourgogne arrivera jeudi 27 à Bruxelles, en poste, sans équipage : si vous pouvez envoyer le sieur de Puysegur au-devant de lui, il sera très-nécessaire pour l'instruire et le conduire au rendez-vous que vous lui donnerez. Je ne vous dis rien sur les précautions que vous aurez à prendre pour qu'il arrive sûrement à l'armée, étant bien persuadé que vous n'oublierez rien de ce que je dois attendre de vous sur cela. Vous lui donnerez à manger jusqu'à ce que son équipage soit arrivé.

J'ai dépêché un courrier à Vauban, qui est en Alsace, pour qu'il

se rende à Liége en toute diligence, et de là partout où vous serez; donnez-lui de vos nouvelles et un rendez-vous, et faites en sorte qu'il en reçoive en arrivant dans ladite ville.

Lettre de M. de Chamillart à M. de Puysegur. Versailles, 1er avril 1702[1].

Le roi s'est donné la peine d'examiner plusieurs fois le projet des dispositions que M. le maréchal de Boufflers m'a envoyé pour placer les troupes qui seront à ses ordres pendant la campagne prochaine. Par ce projet il paraît qu'il ne peut assembler, quant à présent, pour composer la grande armée, que trente-six bataillons, et dans la suite, jusqu'à cinquante et un. Il reste du côté de Mons un nombre de troupes considérable pour former un petit corps en cas de besoin. Sa majesté est persuadée que cette séparation de troupes, qui se trouvent faibles partout, bien loin d'en imposer aux ennemis, leur donnera une entière confiance pour attaquer. Le seul moyen de les contenir, même d'assurer les places, c'est de former une grosse armée, au moins de soixante et dix bataillons, et un corps séparé qui puisse se joindre à cette armée, qui soit de vingt-cinq ou trente. Vous aviez assuré sa majesté, dans le dernier voyage que vous avez fait ici, que l'on trouverait bien le moyen de mettre en campagne jusqu'à cent huit bataillons. Je ne doute point que vous n'eussiez fait en ce temps-là un projet différent de celui qui paraît présentement. Lorsque les ennemis verront que vous aurez de gros corps de troupes ensemble, ils seront forcés de réunir les leurs; vous vous épargnerez des sujets d'inquiétude continuelle; vous en imposerez également aux alliés et aux ennemis, et vous donnerez à monseigneur le duc de Bourgogne le commandement d'une armée qui sera digne de lui et en état de faire quelque entreprise s'il le juge à propos, ou du moins assez forte pour ne rien craindre, etc.

Réponse de M. de Puysegur.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 17 de ce mois, par laquelle vous me marquez que, d'après le projet

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1533, quatorze derniers jours d'avril, lettre 12

à M. de Chamillart. Breycil, 22 avril 1702 [1].

que M. le maréchal vous a envoyé, il paraît qu'il ne peut assembler en ce moment, pour composer la grande armée, que trente-six bataillons, et dans la suite jusqu'à cinquante et un; qu'il reste du côté d'Anvers un nombre de troupes assez considérable pour former un petit corps en cas de besoin; que sa majesté est persuadée que cette séparation de troupes qui se trouveraient faibles partout, bien loin d'en imposer aux ennemis, leur donnerait une entière confiance pour attaquer; que le seul moyen de les contenir, même d'assurer les places, c'est de former une grosse armée, d'au moins soixante et dix bataillons et un corps séparé de vingt-cinq ou trente bataillons, qui puisse se joindre à cette armée, et que j'avais assuré sa majesté que l'on trouverait moyen de mettre en campagne jusqu'à cent huit bataillons; qu'apparemment on avait fait pour lors un projet différent de celui d'à présent, et que, lorsque les ennemis verront que nous aurons de gros corps de troupes ensemble, ils seront forcés de réunir les leurs; qu'on s'épargnera par là des sujets d'inquiétude continuelle; qu'on en imposera également aux alliés et aux ennemis, et qu'on donnera, par ce moyen, à monseigneur le duc de Bourgogne, le commandement d'une armée qui sera digne de lui, en état de faire quelque entreprise, s'il le juge à propos, ou du moins assez forte pour ne rien craindre.

Pour répondre au contenu de votre lettre, il est vrai, monseigneur, que par le projet que monsieur le maréchal de Boufflers vous a envoyé il marquait qu'il n'emmenait avec lui que trente-six bataillons, et que dans la suite ce corps pourrait être porté à cinquante ou cinquante et un bataillons.

Pour pouvoir vous faire entendre les raisons qui l'ont obligé à cela, vous savez que depuis longtemps nos ennemis ont un camp considérable à Rosendal, un à Goch, entre la Meuse et le Rhin, lequel a marché depuis deux jours à Xanten, ce qui fait toujours le même effet, un autre au delà du Rhin, sans ce qu'ils ont encore du côté de la mer vers l'Écluse.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol 1552, lettre 235.

Comme sa majesté ne veut pas commencer la guerre et qu'elle veut attendre que les ennemis fassent les premiers actes d'hostilité; qu'il est impossible, par la disette qui règne dans le pays, de tenir des troupes rassemblées près de l'ennemi pour s'opposer à lui du moment qu'il fait quelque entreprise; qu'il faut ensuite beaucoup de temps pour assembler les troupes et les faire marcher aux endroits où il faut qu'elles se portent, et qu'il faut attendre les équipages d'artillerie et des vivres; tout cela, monseigneur, cause du retardement et donne un avantage très-grand à notre ennemi, lequel peut avoir fait son coup avant que nous soyons en état de commencer la diversion.

Vous ne devez pas être surpris si dans la disposition que M. le maréchal vous a envoyée vous ne trouvez que trente-six bataillons qu'il mène avec lui. Ce n'est point nous qui donnons l'ordre; c'est l'ennemi qui commence les actes d'hostilité.

Quand M. le maréchal mènerait avec lui soixante et dix bataillons, il ne ferait pas davantage que ce qu'il est en état de faire avec les cinquante qu'il peut assembler. Il est plus fort sûrement que le corps qui est à Xanten, et à moins que le poste où il est ne soit une citadelle, je crois que devant qu'il soit trois jours, s'il ne se retire pas, on entreprendra de l'attaquer; et à cet effet l'armée passe demain la Niers à Wachtendoonck, pour camper de l'autre côté, afin d'être également à portée du camp de Xanten et de Kayserswert, et de laisser l'ennemi incertain sur le parti que nous prendrons. Ainsi, ayant assez de troupes pour pousser le corps qui nous est opposé, si M. le maréchal avait marché avec soixante et dix bataillons, il n'aurait pas fait plus d'effet, pour le présent, qu'avec cinquante; et au contraire l'ennemi aurait pu, trouvant le Brabant dégarni, insulter Lierre, Malines et Louvain, qui sont toutes places insultables.

Je vous ai marqué la disposition de nos ennemis : ne soyez point surpris si la nôtre est réglée sur la leur. On ne peut se dispenser de laisser un corps de troupes dans la Flandre, un dans le Brabant, un sous Maëstricht, et un à Bonn. Ces corps doivent observer ceux des ennemis, et, à mesure qu'ils font des mouvements

pour se renforcer, le corps qui est opposé à l'endroit où ils s'affaiblissent doit pareillement s'affaiblir, et de proche en proche se renvoyer des troupes.

Par exemple, si le camp qui est à Rosendal près de Berg-op-Zoom envoyait des troupes passer la Meuse à Grave pour renforcer le camp de Xanten, il faudrait que M. le comte de Lamothe, qui est du côté de la mer, et qui n'aurait plus à craindre que du corps de Rosendal on embarquât des troupes, lesquelles peuvent en deux marées se rendre vers l'Écluse, renvoyât de ses troupes au camp près d'Anvers. Ce camp, qui n'aurait plus tant à craindre, celui de Rosendal étant affaibli, et étant renforcé encore par M. le comte de Lamothe, détacherait un corps de troupes considérable pour aller sous Maëstricht; le corps qui serait sous Maëstricht passerait la Meuse pour joindre l'armée, soit au-dessus soit au-dessous de Maëstricht, suivant le lieu où l'armée se trouverait.

Pour ce qui est du corps qui est à Bonn, il joindra l'armée quand on voudra.

Voilà, monseigneur, les raisons pourquoi M. le maréchal n'a mené avec lui que trente-six bataillons, et encore n'y sont-ils pas; mais, du moment que l'ennemi augmentera ses forces, il se fera joindre à proportion du renfort des ennemis. Par exemple, si le corps de Rosendal joignait tout entier les ennemis, on pourrait bien mettre soixante et dix bataillons ensemble.

J'ai eu, il est vrai, l'honneur de dire à sa majesté que l'on pourrait mettre en campagne jusqu'à cent huit bataillons : il doit y en avoir actuellement cent de campés, ce que vous verrez par l'état ci-joint; mais cela ne peut pas se rassembler, à moins que l'ennemi ne fasse la même chose de son côté.

Comme l'ennemi a commencé la guerre de très-bonne heure, les vingt bataillons de nouvelles levées de troupes d'Espagne ne sont point en état, et ne peuvent servir que deux pour un jusque vers la fin de mai.

Les seconds bataillons de sa majesté ne sont point tous encore en

état ; ainsi, quant à présent, on ne peut pas en tirer le nombre qu'on s'était proposé.

Il est vrai que l'on pourrait se dispenser de laisser tant de troupes à la plupart des généraux qui commandent dans des cantons ; mais M. le maréchal est souvent si vivement pressé par eux, qu'il ne peut résister à leurs instances. Ils font, la plupart, à l'égard du général, ce que le général fait à l'égard du roi : tout le monde veut avoir beaucoup de troupes, d'autant plus qu'il est plus aisé de réussir avec un grand nombre qu'avec un moindre. On pourrait constamment mettre quelques bataillons de plus à la grande armée et n'en point tant mettre dans les places. Je crois qu'on renforcera l'armée quand monseigneur le duc de Bourgogne sera arrivé, surtout si l'on entreprend quelque siége, etc.

Ces lettres font connaître en même temps et les intentions de la cour sur la vivacité avec laquelle elle voulait que l'on agît, et les obstacles infinis qui s'opposaient à ce que M. le maréchal pressât sa marche. Il fut obligé de séjourner à Peer jusqu'au 20 du mois; informé alors que le comte de Tilly avait marché la veille de Goch à Xanten et à Sonsbeck, tandis que le prince de Nassau-Saarbrück continuait le siége de Kayserswert, il se détermina à ne point attendre l'arrivée des troupes qui devaient le joindre.

Il partit sur-le-champ de Peer, où il ne laissa que trois bataillons et trois escadrons, et alla camper à Stephanswert, sur la rive gauche de la Meuse, passa cette rivière le 21, et campa entre Meleck et Ruremonde, ayant la Roër derrière lui; il envoya aussitôt un renfort de cinq cents hommes à Kayserswert, avec mille mousquetons.

Pendant le séjour qu'on fit au camp de Meleck, M. le maréchal envoya au roi : 1° l'état des troupes dont il projetait de composer l'armée au pays de Gueldre : elle devait être de

quarante-cinq bataillons et soixante et dix-sept escadrons; 2° l'ordre de bataille de cette armée; 3° l'état des troupes qu'il plaçait depuis la mer jusqu'à Lierre, sous les ordres de M. le marquis de Bedmar, montant à cinquante-deux bataillons et trente-sept escadrons, y compris les troupes françaises, qui étaient dans cette partie sous les ordres de M. le comte de Lamothe-Houdancourt; 4° l'état des troupes qui devaient rester depuis Arschot jusqu'à Hasselt, Liége, Namur, Charleroy et Luxembourg, au nombre de trente-deux bataillons et dix-neuf escadrons, pour garder cette frontière, ce qui faisait en tout cent vingt-neuf bataillons et cent trente-trois escadrons.

Les forces des ennemis consistaient alors en cent quinze mille hommes, savoir : vingt-deux mille sous les ordres du prince de Nassau-Saarbrück, devant Kayserswert; seize mille sous ceux du comte de Tilly, au camp de Xanten; dix-huit mille sous ceux du comte d'Athlone, au camp de Rosendal; quinze mille sous ceux du général Coehorn, dans la Flandre hollandaise; dix-sept mille à Maëstricht; six mille à Berg-op-Zoom; seize mille à Bois-le-Duc, Grave, Breda et autres places, et six mille sur la flotte hollandaise.

M. le marquis de Bedmar était campé avec quinze bataillons et quelques escadrons dans les lignes entre Anvers et Lierre, pour s'opposer aux courses que pourraient faire les troupes du camp de Rosendal.

M. le maréchal de Boufflers marcha le 23 avril de Meleck à Breugel ou Breyell sur la Niers, passa le 24 cette rivière, et campa à Wachtendoonek, afin d'être plus à portée de prendre le parti que les circonstances pourraient exiger. Ce lieu était le passage le plus commode pour se porter ou sur Kayserswert ou sur Xanten, qui en étaient également éloignés de six lieues, ou pour combattre le comte de Tilly pendant sa

marche, s'il entreprenait de passer de Xanten entre Gueldre et Rhinberg pour aller joindre le prince de Nassau devant Kayserswert.

En arrivant à Wachtendoonck, M. le maréchal n'avait encore que trente-quatre bataillons et quarante-huit escadrons avec vingt pièces de canon. Il avait fait rester la maison du roi à Werth, et vingt escadrons entre Diest et Ruremonde, pour couvrir la marche de monseigneur le duc de Bourgogne, qui devait partir le 25 de Versailles, pour venir à l'armée.

Le 25 M. le chevalier du Rosel fut détaché avec mille chevaux ou dragons, pour reconnaître le camp de Xanten, où M. le maréchal avait résolu de marcher lui-même. Cet officier rencontra trois cents chevaux des ennemis dans les défilés de l'abbaye de Camp; il les fit charger avec succès, fit quinze prisonniers, et poursuivit le reste jusqu'à Wesel.

Le projet de M. le maréchal était de ne marcher que le 27 pour s'approcher du camp de Xanten; mais, ayant appris que les troupes du camp de Rosendal étaient parties le 24 pour s'acheminer du côté de Grave et joindre ensuite le camp de Xanten, il pensa que, pour empêcher cette jonction et l'arrivée d'autres troupes des ennemis par le pont de Wesel, il fallait marcher promptement à Xanten, pour tâcher au moins de déposter M. de Tilly, s'il ne trouvait pas lieu de faire une entreprise plus considérable. C'est ce qui le détermina à partir avec l'armée dans la nuit du 26 au 27, afin de se trouver de bonne heure à portée des ennemis et de les attaquer s'il en trouvait l'occasion.

Ce ne fut que vers midi qu'il arriva avec sa cavalerie sur la hauteur d'Alpen, à une lieue et demie du camp des ennemis. Il les trouva encore campés sur une hauteur assez avantageuse et couverte par un landwehr sur lequel il y avait plusieurs

redoutes, et, depuis le landwehr jusqu'à la hauteur, dans un pays assez fourré et coupé, et même marécageux en plusieurs endroits.

L'infanterie était absolument nécessaire pour les attaquer dans cette position; mais l'obscurité de la nuit et les mauvais chemins retardèrent sa marche; elle n'arriva que vers six heures du soir. Le comte de Tilly s'était déjà préparé à la retraite; son artillerie et ses gros bagages avaient été renvoyés au delà du Rhin. Il eut le temps de décamper entièrement la nuit suivante et de se retirer entre Calcar et Clèves, de sorte que le sieur d'Aremberg, partisan qui avait été détaché avec quatre cents chevaux et quatre cents grenadiers pour l'observer, entra dans le camp de Xanten, le 28, à la pointe du jour, sans y trouver personne; il prit seulement quelques traîneurs.

L'armée marcha le même jour, occupa le terrain que les ennemis avaient abandonné et campa la droite à Xanten, la gauche à Sonsbeck. On trouva dans ce camp dix mille sacs de grains, cent mille rations d'avoine et quantité de foin que les ennemis y avaient laissés; on trouva aussi beaucoup de subsistances dans tout le pays de Clèves.

La position que l'on prit à Xanten était d'autant plus avantageuse, qu'elle ôtait aux ennemis la communication de leur pont de Wesel et les moyens de masquer Kayserswert sur la rive gauche du Rhin.

M. le maréchal de Boufflers envoya, le 29, M. de Souternon avec mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux, pour occuper Büderich, que les ennemis, au nombre de huit cents hommes, avaient abandonné, et pour reconnaître l'ouvrage qu'ils avaient fait à la tête du pont de Wesel : on espérait pouvoir le détruire à coups de canon.

Il fallait faire la même opération à l'ouvrage qui couvrait le pont de Dusseldorf; c'était le moyen de couper aux ennemis toute communication sur le Rhin, et de les réduire à celle de Nimègue, à moins qu'ils ne fissent descendre le pont de Wesel à Emmerich, ou qu'ils n'en fissent un à Mulheim ou à Cologne. Huit bataillons et douze escadrons furent, à cet effet, détachés vers Dusseldorf, sous les ordres de M. le comte de Tallard; mais on ne tarda pas à apprendre que l'électeur de Brandebourg, qui était venu à Wesel, en avait lui-même fait rompre le pont, et que l'électeur Palatin, qui était à Dusseldorf, avait fait replier celui qui y était.

M. le comte de Gacé, détaché avec quelque infanterie, attaqua le château de Kervendonck et s'en empara; il prit soixante hommes : on fit encore quelques autres prisonniers.

Les ennemis continuèrent leur retraite et campèrent le 29 à Klarenbeek ou Donsbruggen, au delà de Clèves, entre cette ville et Nimègue. Ils y furent joints le même jour par vingt-huit escadrons du camp de Rosendal, aux ordres du comte d'Athlone, et le lendemain par onze bataillons anglais et par le reste de l'infanterie du même camp; ce qui composait une armée de trente-quatre mille hommes.

Le corps qui était devant Kayserswert poussa le siége de cette place avec beaucoup de vigueur, pendant les derniers jours de ce mois. M. le marquis de Blainville fit une sortie dans laquelle il rasa une partie des travaux des assiégeants: ceux-ci eurent environ cent hommes tués et cent cinquante blessés; mais M. de Blainville perdit ensuite toute l'île de Kayserswert et la redoute qui la défendait. Il y avait mis cent cinquante hommes qui, à l'approche des ennemis, se mutinèrent contre leurs officiers, jetèrent leurs armes et se rendirent prisonniers. Cette perte fut suivie d'une autre qui

ne fut pas moins sensible à M. le maréchal de Boufflers.

Dans la nuit du 1er au 2 mai, ce général détacha le sieur d'Aremberg avec cinq cents chevaux pour reconnaître le camp des ennemis derrière Clèves; mais ce partisan tomba dans une embuscade de deux mille chevaux et fut fait prisonnier avec plusieurs de ses officiers : nous y perdîmes cent vingt et un hommes tués ou blessés et cent trente-cinq chevaux.

M. le maréchal avait résolu de séjourner au camp de Xanten jusqu'à l'arrivée de monseigneur le duc de Bourgogne et des troupes qu'il avait laissées en arrière pour l'escorter. Ce prince était parti de Versailles le 25 avril pour aller coucher à Péronne. Il passa le 26 à Mons, et se rendit le lendemain à Bruxelles, où il fit quelque séjour en attendant que tout fût préparé sur le reste de sa route.

Enfin le 3 mai il arriva à l'armée, accompagné de M. le maréchal de Boufflers et d'un grand nombre d'officiers généraux et autres qui étaient allés au-devant de lui. Il visita, le même jour, la gauche de l'armée, et le lendemain, la droite.

Ce prince ordonna, le 5, un fourrage général, où il se trouva en personne : il fit tout ce qu'il put pour attirer dans la plaine les ennemis qui étaient campés derrière Clèves. Il détacha M. le comte de Coigny avec trois cents gardes du corps et deux mille sept cents chevaux, pour les reconnaître et les engager à s'avancer; mais ils ne firent aucun mouvement. Il fit ensuite une revue générale de toute l'armée, qui donna les plus grandes marques de joie de se voir commandée par un prince de la maison royale.

Son arrivée donna à M. le maréchal de Boufflers la liberté de rassembler les troupes qui étaient sur les derrières, et de former l'armée, qui, jusqu'alors, n'avait été que de trente-quatre bataillons et de quarante-deux escadrons. Elle fut

jointe, le 5, par la maison du roi, par douze escadrons et par quatre bataillons.

M. le maréchal désirait marcher, même avant l'arrivée du reste des troupes; mais il était gêné par le manque de chevaux et d'équipages de vivres, et par le défaut d'artillerie et de munitions de guerre, dont la plus grande partie était encore à Bruxelles, à Malines et à Lierre. Il ne pouvait trouver dans le pays presque aucun secours pour les chevaux ni pour les voitures : celles du pays n'étaient qu'à deux chevaux et ne portaient que six cents pesant ; et quoiqu'il ne fût qu'à deux lieues de Gueldre, il ne pouvait vivre qu'au jour le jour. Le défaut de voitures l'empêchait aussi de tirer des munitions des places de la Gueldre, en sorte qu'il ne pouvait non-seulement pas s'exposer à une action, mais même entreprendre aucun mouvement. Le mal était d'autant plus grand que les caissons et l'artillerie ne pouvaient partir de Bruxelles, de Malines et de Lierre que le 12 au plus tôt, et arriver à l'armée que le 20.

M. de Vauban, qui était à Liége, devait mener un grand convoi à l'armée; mais sa marche était périlleuse, soit qu'il prît le chemin le plus long, par Aix-la-Chapelle, pour aller ensuite vers Juliers, soit qu'il tentât de passer pendant la nuit près de Maëstricht. Il n'y avait de moyens, pour éviter les dangers inséparables de ces deux routes, que de les protéger par un mouvement de l'armée ou du moins de la plus grande partie des troupes, en les faisant marcher vers Maëstricht, comme pour investir cette place du côté de Wyck ; mais M. le maréchal ne trouva pas cette manœuvre praticable, et il se contenta de pourvoir à la défense de Kayserswert, et de faire faire à M. le comte de Tallard des mouvements sur le Rhin en attendant qu'il fût en état d'en faire lui-même.

Il entra dans Kayserswert un nouveau secours de sept cents hommes, avec autant de fusils, d'autres armes tirées de Rhinberg et mille fusils tirés de Gueldre, ainsi que du vin, de la bière et autres subsistances. Ce secours, joint aux crues du Rhin et à la bonne défense de M. de Blainville, ralentit beaucoup l'ardeur des assiégeants.

M. de Montrevel, qui était sous Bonn, eut en même temps ordre d'aller joindre M. le comte de Tallard avec douze escadrons et six bataillons, qui furent suivis de six autres escadrons. M. de Labadie, qui était à Kempen, eut aussi ordre d'y mener son artillerie, pour mettre M. de Tallard en état de bombarder Dusseldorf et d'établir des batteries sur la rive gauche du Rhin, près de Kayserswert, afin de canonner à revers les ouvrages et les tranchées des ennemis.

Ces troupes ayant joint M. de Tallard, qui était alors à Beckerath, il se trouva fort de quatorze bataillons et de trente escadrons. Il passa la Niers, le 6, à Odenkirchen, et alla camper à Heerdt, près de Dusseldorf, d'où il était à portée de protéger l'établissement des batteries près de Kayserswert. Sa position était bonne, si l'on en juge par le détail suivant qu'il en envoya lui-même.

La ville de Dusseldorf était parallèle à la plaine où il campait, et il n'était éloigné de cette place que de la portée du canon. Dans tout cet espace il n'y avait rien qui ne fût rasé et aplani, excepté la droite de la digue, qui était un pays couvert d'arbres et de flaques d'eau. Le village de Nieder-Cassel, qui était à la gauche, terminait cette espèce d'esplanade, et entre ce village et le Rhin, c'était une pelouse très-unie.

Le fort qui était à la tête du pont de Dusseldorf était de deux tiers plus voisin du haut que du bas Rhin, et plus reculé que Nieder-Cassel; en sorte qu'à sa hauteur tout était

plaine jusqu'au Rhin. La situation en était aussi heureuse qu'elle pouvait l'être pour les ennemis; mais il leur était difficile de déboucher le jour et même la nuit, à cause des patrouilles auxquelles ils ne pouvaient cacher leurs mouvements. Ils ne pouvaient aussi venir à M. le comte de Tallard, parce qu'il tenait l'endroit le plus large de la plaine, ni passer à Cologne, qu'il n'en fût informé, ayant mis des postes le long du Rhin, à sa droite, jusqu'à Nuys, comme il en avait établi à sa gauche, jusqu'à Kayserswert.

M. de Tallard pensait que quand même les ennemis auraient été à Nuys, ils ne pouvaient, quelque forts qu'ils fussent, entreprendre de passer le ruisseau qui sort du marais et qui tombe dans la rivière d'Erfft, 1° parce qu'il était marécageux, et qu'on ne le passe qu'en peu d'endroits faciles à garder; 2° parce qu'il n'y avait qu'une portée de canon de ce marais à la même rivière, et qu'il y avait de notre côté, sur la hauteur, un terrain avantageux à occuper.

Néanmoins M. de Tallard, jugeant devoir se préparer des moyens de retraite, fit ouvrir cinq chemins pour entrer dans la plaine de Linn, qui menait à Kayserswert, à Linn, à Ordingen, et sur tous ses derrières. Enfin sa position était d'autant plus avantageuse qu'il avait assez de troupes pour la garder et incommoder les ennemis sans en rien craindre.

Comme il faisait ses dispositions pour bombarder Dusseldorf, l'électrice Palatine lui fit savoir qu'elle commandait dans cette place, et qu'elle s'attendait qu'il la ferait du moins avertir, s'il avait ordre d'y jeter des bombes. Il répondit qu'il s'abstiendrait du bombardement pourvu que l'électeur Palatin fît raser la redoute qui couvrait le pont, détruisît ce pont, fît lever le siége de Kayserswert, et rendît les bateaux qu'il avait retenus, l'hiver précédent, contre le droit des gens;

mais cette princesse, qui déjà avait fait rompre le pont, assura qu'elle n'écouterait aucune de ces propositions, à moins qu'on ne rasât les fortifications de Kayserswert.

On ne pouvait accepter ces conditions; mais monseigneur le duc de Bourgogne, instruit que les ennemis se préparaient de leur côté à user de représailles sur Bonn, en cas que l'on bombardât Dusseldorf, envoya ordre à M. de Tallard d'abandonner cette entreprise et de s'en tenir à ce qui lui avait été ordonné au sujet de Kayserswert : de canonner les tranchées des assiégeants et de faire entrer des secours dans la place. Les batteries qu'il avait déjà fait construire à deux cents toises au-dessous de l'ouvrage à cornes, sous la protection de deux bataillons et d'un régiment de cavalerie, tirèrent dès le 9. Elles incommodèrent tellement les ennemis, qu'ils furent obligés d'abandonner le boyau qu'ils avaient ouvert le long du Rhin. On continua de battre leurs travaux avec le même succès, et de faire entrer dans la place des troupes, des armes, des munitions de guerre et de bouche, et généralement tout ce dont M. de Blainville avait besoin pour faire une longue résistance. M. de Tallard fit d'ailleurs une si bonne contenance dans la position qu'il avait prise, qu'un corps ennemi qui avait passé le Rhin à Mulheim fut obligé de repasser ce fleuve.

Les affaires étaient sur le Rhin dans une aussi bonne situation qu'elles pouvaient l'être, en attendant les moyens en subsistances et en artillerie dont on avait besoin pour agir; mais il arriva du côté de la mer un événement qui pouvait occasionner un grand dérangement dans les autres parties : le mouvement imprévu qu'y firent les ennemis obligea MM. de Bedmar et de Lamothe de tenir toutes leurs troupes de ce côté-là, et de suspendre la marche des escortes nécessaires

pour le convoi que l'armée attendait de Bruxelles et de Malines.

Le général Coehorn, qui commandait pour les alliés dans la Flandre hollandaise, où il y avait trente bataillons, trois régiments de cavalerie et un de dragons, rassembla un corps de vingt bataillons et de sept escadrons, prit Middelbourg et les redoutes qui couvraient le pays, passa les lignes sans qu'on pût s'y opposer, s'établit le 8 au nord du Franc de Bruges, et fit dès le lendemain des dispositions pour le siége du fort de Saint-Donas.

Le roi, instruit de cet événement, craignit qu'il ne procurât aux ennemis les moyens d'agir du côté de Gand, de Bruges et d'Ostende, dont la conservation lui tenait extrêmement au cœur; c'est ce qui l'engagea à écrire à M. le maréchal de Boufflers la lettre suivante, pour lui indiquer les moyens de mettre M. de Bedmar en état de s'opposer aux entreprises des ennemis.

Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers. Versailles, 11 mai 1702[1]

Mon cousin, j'ai reçu par le même courrier trois de vos lettres, dont deux du 6 et une du 7 de ce mois, par lesquelles vous m'informez de l'état du siége de Kayserswert, qui se défend toujours au delà de ce que je devais espérer. Vous m'apprenez en même temps les embarras dans lesquels vous êtes par rapport à vos vivres et à l'artillerie, les chevaux et équipages n'étant pas encore arrivés. Ces contre-temps peuvent déranger entièrement vos projets et donner le loisir aux ennemis d'en profiter avec avantage; c'est ce que j'ai lieu d'appréhender d'après toutes les nouvelles qui me viennent du côté de la mer, par lesquelles je vois que le général Coehorn s'est avancé vers le fort Saint-Donas et vers Damme avec un corps considérable de troupes, qu'il a passé les lignes sans aucune difficulté, qu'il peut prendre ledit fort

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, 2e partie, 2e section, lettre 293.

sans peine et attaquer ensuite Damme. Je crois même que ces mouvements peuvent être le véritable projet que les Anglais et Hollandais ont eu dessein d'exécuter depuis longtemps; qu'ils n'ont fait le siége de Kayserswert et fait avancer le comte de Tilly à Xanten que pour vous obliger à porter toutes mes forces du côté du Rhin, dans le temps qu'ils feraient agir la meilleure partie des leurs du côté de Gand, de Bruges et d'Ostende. Cette situation me paraît très-embarrassante, et l'importance de conserver les places du côté de la mer est telle, que je ne saurais croire que vous différiez à donner au marquis de Bedmar des forces suffisantes pour opposer à celles des ennemis, ou du moins pour les empêcher de former aucune entreprise considérable; ce qu'ils pourraient faire sans peine, si vous leur donniez le temps de s'établir dans les postes qu'ils occupent. J'ai toujours regardé les lignes comme une dépense très-inutile et capable de produire bien des embarras sans aucun succès, parce qu'il n'est pas possible de les garder dans une aussi grande étendue de pays, même avec un nombre de troupes supérieur à celui des ennemis. Les différents ouvrages qui ont été faits, le grand nombre de petits forts et postes qui sont à garder, ne servent qu'à partager les troupes et à les rendre de toutes parts plus faibles que celles qui peuvent les attaquer. Je suis donc persuadé qu'il n'y a plus de temps à perdre pour prendre la résolution d'abandonner les lignes, de s'accommoder pour les contributions, et d'assembler toutes les troupes qui sont répandues, pour former différents corps et les opposer à ceux des ennemis. Il n'est pas possible d'en conserver un sous Liége; il suffira d'avoir dix bataillons dans la citadelle et dans la Chartreuse. Vous pouvez y laisser quelques escadrons pour empêcher les partis de Maëstricht de venir jusque dans les faubourgs. Le pays sera exposé aux courses de la garnison de Maëstricht; c'est un mal que l'on ne peut éviter, et il vaut mieux qu'il en coûte à ces provinces, qui sont couvertes par Luxembourg et Namur, que d'exposer des places dont la perte peut produire de grands inconvénients. J'ai fait un projet général de la distribution des troupes qui sont sous vos ordres et sous ceux du marquis

de Bedmar : les garnisons déduites, il ne vous reste que quatre-vingt-un bataillons à mettre en campagne ; il y en a même quelques-uns dans Ostende et Damme, et d'autres, que je suppose entièrement complets et qui ne le sont pas. A l'égard des derniers, ils ne doivent faire aucun embarras : comme ce sont des troupes de nouvelles levées, vous pourrez les mettre dans les places les moins exposées, et leur donner le temps de se perfectionner entièrement. Quant à celles qui vous restent pour former les différents corps dont vous avez besoin pour opposer à ceux des ennemis, il me semble que celui du pays de Gueldre est nécessaire ; que vous ne sauriez donner au comte de Tallard moins de dix-huit ou vingt bataillons et vingt-cinq escadrons. Les ennemis avaient de l'autre côté du Rhin dix ou douze mille hommes lorsqu'ils ont commencé le siége de Kayserswert ; ils ont perdu beaucoup ; le peu qui leur reste n'est capable de rien entreprendre, et ce corps sera plus que suffisant pour les observer ainsi que la garnison de Maëstricht. En cas de besoin, il pourra même se joindre au vôtre, que vous composerez de quarante ou quarante-deux bataillons et de quatre-vingt-dix escadrons pour opposer à celui des comtes de Tilly et d'Athlone. Il restera pour le marquis de Bedmar vingt et un bataillons au plus, dont il pourrait assembler dès à présent la meilleure partie avec vingt-cinq escadrons. Le surplus de la cavalerie servira dans différents postes où vous la croirez le plus nécessaire, pour soutenir les convois et fournir des escortes, même empêcher les petits partis de désoler le pays. Toutes ces dispositions peuvent présenter leurs difficultés ; elles ne doivent vous en offrir aucune, et je ne vous fais ce plan que pour vous donner une idée de ce que je pense. C'est à vous, qui voyez les choses de plus près, à les vérifier ; mais je ne saurais trop vous répéter qu'il est capital d'empêcher les ennemis de faire quelque prise considérable du côté de la mer ; ils pourraient joindre aux forces de terre celles de la mer, et s'établir de manière que cela produirait dans la suite de grands embarras. Vous suivrez leurs mouvements, vous partagerez vos forces par rapport aux leurs, et les destinerez où vous croirez qu'elles pourront servir utilement. Je crois

bien qu'ils auront assez de troupes pour donner des alarmes en différents endroits; il n'est pas possible de s'opposer à tout. Le pays de Gueldre est ce qu'il y a de moins important. Si vous étiez maître de Juliers, rien ne serait plus avantageux pour la subsistance et pour assurer les quartiers d'hiver; j'appréhende bien que vous ne soyez plus en état d'en faire le siége. J'ai cru que je devais entrer avec vous dans tous ces détails, après quoi il ne me reste qu'à vous dire que je me repose entièrement sur vous pour tout ce que vous croirez qu'il y aura de mieux à faire, que je vous donne entière liberté de partager mes troupes comme vous le jugerez à propos, et de faire généralement tout ce que vous croirez convenable au bien de mon service. Vous rendrez compte au duc de Bourgogne de tout ce que je vous écris. Et la présente, etc.

Suivant la distribution des troupes indiquée dans la lettre du roi, M. le maréchal de Boufflers devait avoir au camp de Xanten quarante ou quarante-deux bataillons et quatre-vingt-dix escadrons, M. de Tallard dix-huit ou vingt bataillons et vingt-cinq escadrons près de Kayserswert, le prince de Tserclaes dix bataillons et quelques escadrons à Liége et à la Chartreuse, et M. de Bedmar vingt et un bataillons et vingt-cinq escadrons de campagne du côté de la mer, non compris les garnisons. Le reste de la cavalerie devait être distribué dans différents postes. La cour fit, outre cela, avancer les troupes boulonnaises depuis Calais jusqu'à Dunkerque.

M. le marquis de Bedmar pouvait augmenter les troupes qui lui étaient destinées jusqu'au nombre de trente-trois bataillons et vingt-neuf escadrons, en ne laissant que vingt bataillons dans les places depuis la mer jusqu'à Lierre, comme on peut le voir dans un état qu'on a mis au rang des pièces.

Avec ces troupes il aurait été en état, non-seulement de

résister à M. de Cochorn, qui en avait beaucoup moins, mais aussi de marcher à lui pour le combattre et peut-être entreprendre, à basse mer, sur l'île de Cadsand aussi bien que sur le fort Philippe et sur Ysendyke. M. de Cochorn paraissait tout à fait séparé de cette frontière de la mer par la position qu'il avait prise, entre le canal qui va de Bruges à Saint-Donas; il avait ce canal à sa gauche et la mer à sa droite. Le canal qui va de Bruges à Ostende était devant lui, et la ligne construite entre Saint-Donas et le fort Isabelle, derrière.

M. de Bedmar, informé des premiers mouvements des ennemis, pressé d'ailleurs par monseigneur le duc de Bourgogne, qui lui avait envoyé ordre de marcher sans délai pour s'opposer à leurs desseins, n'eut d'abord que le temps de rassembler tout ce qu'il put aux environs d'Anvers pour aller joindre M. de Lamothe à Gand, et marcher ensuite du côté de Bruges, suivant un projet de disposition qu'on trouvera au rang des pièces.

Il partit le 11 d'Anvers, avec sept bataillons et cinq escadrons. Il y laissa six bataillons et huit escadrons aux ordres de M. de Ximenès, outre les troupes destinées pour le pays de Waes, afin de veiller à la sûreté de cette partie.

Il joignit le 13 M. de Lamothe, qui avait à ses ordres quinze bataillons et onze escadrons. Son projet était de marcher avec toutes ces troupes pour combattre M. de Cochorn; mais la position qu'il avait prise et les retranchements qui la couvraient ne lui ayant pas permis d'exécuter ce dessein, il se porta du côté d'Hulst avec treize bataillons et onze escadrons, pour faire en sorte d'obliger par cette diversion M. de Cochorn à lever le siége de Saint-Donas; mais il ne réussit pas.

M. de Cochorn qui, depuis le 11, battait Saint-Donas avec douze pièces de canon et vingt et un mortiers, le ruina de telle

manière que le 17 la garnison fut obligée d'abandonner ce fort. M. de Bedmar revint le même jour à Anvers, avec neuf bataillons et huit ou dix escadrons pour veiller par lui-même à la sûreté de cette partie. Il laissa à M. de Lamothe vingt-deux bataillons, dont plusieurs n'étaient pas en bon état, et quatre escadrons. Quelques jours après il lui envoya quatre autres bataillons et cinq escadrons afin de le mettre en état de contenir M. de Coehorn, de l'empêcher de passer le canal de Bruges, au cas qu'il voulût le tenter, et de pourvoir à la sûreté du fort Isabelle et des villes d'Ostende et de Nieuport.

Pendant que le général Coehorn agissait du côté de la mer, il méditait une expédition plus importante, et en préparait secrètement les moyens. Il voulait surprendre Namur; mais, trompé par un officier espagnol de la garnison, qu'il croyait avoir gagné et qui feignit effectivement de vouloir lui livrer le château, son projet échoua. Le parent du lieutenant-mayeur de Namur, chargé de l'intrigue, fut arrêté par l'officier espagnol, au moment où il croyait être maître du château.

Les troupes hollandaises qui étaient sorties de Maëstricht et de Bois-le-Duc au nombre de quatorze bataillons et dix-sept escadrons, pour cette expédition, et qui s'étaient approchées, à la faveur de la nuit, fort près de Namur, attendaient inutilement qu'on les introduisît. Ayant reconnu au jour que leur coup était manqué, leur commandant prit la résolution de tenter, en s'en retournant, de surprendre la ville d'Huy dont il savait qu'on ne gardait que le château.

Le 10 au matin, un détachement de ces troupes entra dans la ville, passa le pont de la Meuse sans trouver aucune opposition, et s'avança jusqu'à l'hôpital, peu éloigné de la barrière du château; mais il fut arrêté dans cet endroit par un lieutenant et trente maîtres que le hasard y fit rencontrer, et qui

par leur vigoureuse résistance donnèrent le temps de lever le pont.

Le prince de Tserclaes qui avait eu avis de la marche des troupes hollandaises les observait avec sa cavalerie et une partie de la garnison de Liége. Sur la nouvelle de l'entrée de leur détachement dans la ville d'Huy, il fit partir M. de Baravy, lieutenant-colonel du régiment d'Orléanais, avec deux cents hommes d'infanterie et trente chevaux, lui ordonnant de se jeter à quelque prix que ce fût dans le fort Picard d'Huy, afin de pouvoir passer ensuite au château par le chemin de communication, et de là au fort Joseph-Clément.

M. de Baravy, à son arrivée, le 11 au matin, trouva les ennemis maîtres de ces forts. Il ne balança point à attaquer le fort Picard; la fortune secondant sa valeur, les ennemis en furent chassés. Profitant du désordre où il les avait mis et des secours que lui donna la garnison du château, il les chassa aussi de la ville malgré la supériorité de leur nombre, et fit quarante-deux prisonniers, parmi lesquels étaient un brigadier, un major, un capitaine et un enseigne. Les troupes hollandaises eurent en cette occasion cent cinquante hommes tués ou blessés.

Le prince de Tserclaes, informé de leur retraite, se mit en marche vers trois heures après midi avec sa cavalerie et douze cents hommes d'infanterie pour tâcher de les joindre; mais, ayant appris qu'ils s'étaient dirigés sur Hannut, et mis derrière la rivière de Jaar, il retourna à Liége.

Le lendemain, 12, ayant eu avis que cinq cents Hollandais envoyés de Maëstricht pour joindre les troupes de la même nation qu'ils croyaient dans Huy s'étaient avancés vers cette dernière ville, il envoya à leur poursuite cinq cents chevaux et sept compagnies de grenadiers, aux ordres de M. le comte

de Lannion. A son approche, les ennemis se retirèrent au château d'Orion. Il fit d'abord une attaque dans la basse cour qui fut forcée ; il somma ensuite le commandant hollandais, qui ne répondit que par un très-grand feu.

Comme M. de Lannion n'avait ni les troupes ni les moyens nécessaires pour attaquer le château de vive force, il envoya chercher des renforts. Le prince de Tserclaes y marcha lui-même avec une bonne partie des troupes qui étaient à Liége, quatre pièces de canon et quelques mineurs.

Dès que ce renfort fut arrivé, le prince de Tserclaes somma le commandant de se rendre à discrétion : sur son refus, l'attaque recommença. Le 13 on battit le château pendant huit heures, et, les murailles se trouvant fort endommagées, le commandant demanda à capituler ; mais, ayant appris qu'il lui venait du secours, il contesta sur les conditions et traîna la négociation en longueur. Le prince de Tserclaes, qui se doutait déjà du motif de ces contestations, eut bientôt des avis certains de l'approche d'un gros corps de troupes sorties de Maëstricht et bien supérieures aux siennes; il décampa sur-le-champ, et n'eut que le temps de se retirer à Liége. Le commandant hollandais sortit du château d'Orion le lendemain, et se replia sur Maëstricht avec les troupes qui étaient venues à son secours.

Pendant ces diversions de la part des ennemis, du côté de la mer et sur la Meuse, M. le maréchal de Boufflers travaillait à réparer le dérangement qu'elles occasionnaient dans les affaires de la Gueldre, et à se procurer les moyens d'agir vers le bas Rhin. Il était toujours au camp de Xanten. Son projet était de marcher à MM. d'Athlone et de Tilly campés à Klarenbeek ou Donsbruggen, derrière Clèves; mais il ne pouvait le mettre à exécution sans le secours du convoi qui se préparait avec une

extrême lenteur à Bruxelles et à Malines, et dont le départ était encore différé par le défaut des escortes, des caissons et des chevaux d'artillerie, qui n'étaient pas tous assemblés.

Dès le 12 ce général avait envoyé à Werth, au-dessus de Horn, sept escadrons aux ordres de M. le commandeur de Courcelles, tant pour favoriser la marche de ce convoi que pour couvrir la frontière du Brabant, qui se trouvait alors fort dégarnie. Le 16 il détacha M. de Coigny avec six bataillons et seize escadrons, pour aller au-devant du même convoi jusqu'à Beringen.

En attendant ce secours, M. le maréchal s'occupa des moyens de donner de l'inquiétude aux ennemis du côté du Rhin, et de les empêcher de se fortifier du côté de la mer, qui paraissait toujours à la cour la partie la plus importante à protéger. Il fit descendre de Ruremonde à Venloo de la grosse artillerie avec le pont de bateaux qui était à Stephanswert, pour leur faire croire qu'il voulait faire le siége de Grave, et attirer par là leurs troupes dans cette partie et du côté du comte d'Athlone. Cette diversion eut son effet : six régiments de troupes hollandaises, sortis de Maëstricht le 14, descendirent à Grave ; les troupes qui étaient sur la flotte hollandaise se rendirent à Nimègue au nombre de dix mille hommes ; celles de Hanovre, de Zell et de Hesse eurent ordre de presser leur marche vers le Rhin, et le côté de la mer se trouva entièrement assuré. Il y avait dans cette dernière partie assez de troupes pour contenir celles que les ennemis y avaient laissées : il y restait cinquante-trois bataillons et vingt-neuf escadrons aux ordres de M. le marquis de Bedmar. On trouvera l'état de leur répartition au rang des pièces ; on y a joint une lettre de M. de Puysegur sur la situation des affaires.

M. le maréchal fit en même temps passer de nouveaux se-

cours dans Kayserswert : trois bataillons du corps de M. le comte de Tallard y entrèrent ; il y eut alors huit bataillons dans la place. M. de Tallard battait toujours avec succès, par la gauche du Rhin, les tranchées des ennemis, et continuait de procurer à M. de Blainville des munitions de guerre et de bouche. Celui-ci avait reçu, depuis le commencement du siége, quatre mille mousquets ou fusils, trente milliers de poudre, autant de plomb, des subsistances, des palissades et des fascines : il s'en servit utilement pour ralentir l'ardeur des assiégeants. Ces derniers furent d'ailleurs si incommodés par les batteries de M. de Tallard, qu'ils furent contraints, les 19 et 20, d'abandonner leurs attaques du haut et du bas Rhin, pour en recommencer une autre le 21 sur le grand front de la place, laissant entièrement libre le côté du Rhin.

Cependant les principales forces des alliés continuaient à se rapprocher de ce fleuve et de M. d'Athlone. Cela mettait M. le maréchal de Boufflers dans le cas de craindre de ne pouvoir plus rien entreprendre sur ce général qui, d'ailleurs, se fortifiait dans son poste par des retranchements ; mais l'occupation des troupes du côté de la mer et le manque de pain et d'artillerie l'empêchaient toujours de marcher en avant.

Enfin, le convoi qu'il attendait depuis si longtemps partit le 20 de Bruxelles, et se rendit le 21 à Beringen, où M. le comte de Coigny le reçut avec les six bataillons et seize escadrons qu'il y avait amenés pour l'escorter jusqu'à l'armée. Outre cela, M. de Ximenès fit un détachement des troupes qu'il avait près d'Anvers, pour couvrir le convoi du côté de Breda et de Bois-le-Duc, et le prince de Tserclaes détacha, des environs de Liége, huit cents chevaux, pour le protéger du côté de Maëstricht. Ces mesures étaient d'autant plus né-

cessaires, que la seule garnison de Maëstricht pouvait faire sortir jusqu'à six mille hommes.

Le convoi se rendit le 23 à Bocholt, et le 24 à Ruremonde, où il fut obligé de séjourner à cause de la grande fatigue des chevaux. Il fut, dans sa marche, fort inquiété par les partis des garnisons de Breda, Bois-le-Duc et Maëstricht; mais il ne fut point entamé.

Il alla le 26 sous Venloo, le 27 sous Gueldre, et le 28 il rejoignit l'armée à Xanten. Il était composé des caissons et de l'artillerie, des équipages de toute l'armée et de ceux de monseigneur le duc de Bourgogne : huit cents officiers de différents grades profitèrent de cette occasion pour rejoindre leurs régiments.

L'arrivée du convoi remit un peu d'abondance dans le camp, et M. le maréchal de Boufflers fut en état de faire ses dispositions pour marcher aux ennemis; mais ce qui le retarda encore fut la nécessité où il était de laisser M. de Tallard, pendant quelques jours, à portée de Kayserswert, pour faire entrer dans cette place un nouveau secours de troupes, de munitions de guerre et de bouche; et comme ces opérations ne pouvaient se faire que la nuit, cela demandait beaucoup de temps. D'ailleurs M. le maréchal projetait de se faire joindre par un détachement de troupes commandées par M. le marquis de Bedmar, et il attendait un nouveau convoi qui s'assemblait à Malines, à Bruxelles et à Lierre.

La cour était occupée, de son côté, à combiner les moyens et les différents partis à prendre pour la défense de Kayserswert, pour les mouvements de l'armée, et pour les opérations dans toutes les parties des Pays-Bas. Ces matières sont traitées dans un mémoire qu'on trouvera au rang des pièces.

Comme les affaires d'Allemagne commençaient aussi à de-

venir sérieuses et qu'il y avait peu de troupes en Alsace, il fut question de faire avancer sur la Sarre un détachement de douze bataillons, et huit escadrons des troupes de Flandre. M. de Chamillart écrivit le 30 à M. de Puysegur pour lui demander son avis sur ce sujet. Celui-ci fit une réponse contenant des détails intéressants sur ce qu'il jugeait qu'on pouvait faire dans ces circonstances; on la trouvera au rang des pièces, ainsi qu'un projet de disposition générale pour toutes les troupes dans les Pays-Bas et l'état de celles qu'on pouvait envoyer sur la Sarre. Mais l'exécution de ces projets fut renvoyée à un autre temps, pour ne point déranger les dispositions de M. le maréchal de Boufflers.

Dans les premiers jours de juin ce général se détermina à se faire joindre par une partie des troupes de M. de Bedmar. On avait d'abord propsoé d'en tirer dix bataillons et vingt escadrons pour les faire camper entre Eyndhoven et Werth. Ce corps, ainsi placé, aurait couvert la marche du second convoi attendu de Malines à l'armée, et les ennemis n'auraient pu sortir de Breda et de Bois-le-Duc pour tomber sur Lierre. S'ils avaient fait cette entreprise, ce corps les aurait coupés en marchant droit à Turnhout; si au contraire ils s'étaient avancés sur Bruges, les troupes d'Anvers et du pays de Waes s'y seraient portées, et le même corps se serait rendu en trois jours à la ligne de Lierre à Anvers; il aurait pu de même arriver en trois jours au camp de Xanten.

Pour remplir à peu près tous ces objets, on jugea qu'il serait suffisant de faire marcher six bataillons et dix escadrons des troupes de M. de Bedmar, pour se placer à Olmen entre Herenthals et Peer. Ce corps s'y rendit le 3, aux ordres de M. de Caraman; deux régiments de cavalerie s'avancèrent en même temps à Diest. Ces troupes étaient également à portée

de couvrir le convoi de Malines et de joindre l'armée, ou de retourner du côté de M. de Bedmar, suivant le besoin qu'il en pourrait avoir.

La cour lui avait mandé, le 1er du mois, de marcher d'Anvers pour joindre à Bruges M. de Lamothe-Houdancourt, et d'assembler dans cette partie vingt bataillons et autant d'escadrons pour s'opposer à ce que pourrait entreprendre M. de Coehorn, toujours campé au nord du Franc de Bruges, et même pour chercher à le combattre s'il en trouvait l'occasion; mais il devait principalement se concerter avec M. le maréchal de Boufflers, à qui le roi avait laissé la liberté de diriger toutes les opérations sous les ordres de monseigneur le duc de Bourgogne.

M. le maréchal de Boufflers, toujours occupé des moyens de les commencer sur le bas Rhin et d'obvier à la rareté des subsistances dans cette partie, jugea à propos de se faire joindre par les troupes et par les autres secours qui étaient nécessaires à l'exécution de son dessein. Il envoya ordre au nouveau convoi qui s'assemblait à Malines et aux troupes de M. de Caraman qui devaient le couvrir, de marcher sans délai pour se rendre au camp de Xanten. Le convoi partit le 5 de Malines : il était composé d'équipages, d'argent et de munitions; il s'y joignit encore un grand nombre d'officiers. Il se rendit le même jour à Meerbeck, près de Boeschot, avec une escorte de la garnison, tandis que d'autres détachements, soit d'Olmen, soit du corps aux ordres de M. de Tserclaes, le couvraient du côté de Breda, de Bois-le-Duc et de Maëstricht. Le 6 il se porta à Olmen, où il fut reçu par les six bataillons et les dix escadrons commandés par M. de Caraman, qui marchèrent ensuite avec lui. Le 7 il alla à Bocholt sur le chemin de Ruremonde, et le 8 à Ruremonde,

où un régiment de cavalerie tiré de Liége arriva le même jour.

M. le comte de Tallard eut aussi ordre de venir joindre l'armée aussitôt qu'il aurait achevé de faire entrer dans Kayserswert tout ce que M. de Blainville avait demandé. Il lui envoya en effet de nouveaux secours, consistant en trois bataillons, un détachement de cinq cents hommes, cent milliers de poudre, autant de plomb, deux mille cinq cents mousquets ou fusils, et quantité de munitions de bouche. M. de Blainville avait alors onze bataillons, et il espérait pouvoir encore tenir jusqu'au 15 ou au 20; mais ces troupes n'étaient pas complètes, et il était vivement pressé par les assiégeants. Ceux-ci, ayant reçu de M. d'Athlone un renfort de quatre bataillons, attaquèrent, le 9, de vive force, le chemin couvert, et se logèrent à quatre toises de l'angle saillant.

M. le maréchal de Boufflers, assuré de la jonction des troupes dont on a parlé, instruit d'ailleurs du danger que courait Kayserswert, jugea que c'était le moment de marcher au comte d'Athlone et de chercher à le combattre avant la prise de cette place, ou du moins avant qu'il pût se faire joindre par les troupes qui en faisaient le siége; c'est ce qui le détermina à faire usage de la supériorité qu'il avait dans ce moment pour aller sans délai attaquer l'ennemi dans son camp, dont on n'était éloigné que de sept ou huit lieues.

L'armée était alors forte de cinquante-quatre bataillons et de cent quatre escadrons, y compris les corps aux ordres de MM. de Tallard et de Caraman. Celle de M. d'Athlone n'était que de quarante bataillons et soixante escadrons; mais elle occupait sous Clèves une position presque inaccessible de tous côtés. Son front était couvert par la forêt de Clèves, dans laquelle on avait fait des abatis qui en rendaient l'accès impos-

sible. Il y avait des retranchements vis-à-vis des endroits les plus accessibles, à sa droite, du côté de Cranenbourg, et à sa gauche, du côté de Clèves; ce n'était néanmoins que par ces deux points qu'on pouvait attaquer ou tourner cette position; ce qui était d'autant plus difficile que les attaques ne pouvaient se communiquer.

Ces difficultés n'arrêtèrent pas M. le maréchal. Il fit son projet de marche et régla que le 10 l'armée partirait de Xanten pour aller camper entre Uedem et Goch; que le 11 elle s'approcherait le plus près qu'elle pourrait de Cranenbourg, et que l'on chercherait à attaquer la droite des ennemis. M. de Tallard devait commencer le 9 à décamper de Heerdt et faire marcher son artillerie et ses bagages à Rhinberg, ensuite son infanterie et sa cavalerie, en sorte que tout son corps pût y être réuni le 10 de bonne heure et marcher le 11 à Calcar ou aux environs, afin de tenir les ennemis en respect et de faire une diversion sur leur gauche du côté de Clèves. Le corps de M. de Caraman devait s'avancer le 9 de Ruremonde à Venloo et se porter le 10 entre la Meuse et la Niers, à moitié chemin de Venloo à Goch.

Dès le 9 au soir, MM. d'Alegre, de Souternon et de Silly partirent avec un détachement de douze cents chevaux et cinq cents grenadiers, pour s'avancer le long de la Niers, entre Goch et Gennep, et s'approcher du camp des ennemis, afin d'en donner des nouvelles et de savoir si l'on pourrait trouver des passages à travers la forêt de Clèves. M. le duc du Maine marcha aussi, à l'entrée de la nuit, avec toute l'aile gauche de l'armée, pour soutenir ce détachement. La maison du roi, qui était à Capellen, le suivit et le joignit dans les plaines d'Uedem.

Le 10, à la pointe du jour, M. le duc de Bourgogne se mit

en marche avec le reste de l'armée, et fit tant de diligence qu'il alla camper au delà du château de Kessel, sur la Niers, vers la bruyère et à côté du marais de Mook, où il appuya sa gauche.

M. d'Alegre s'avança, le même jour, vers la forêt de Clèves. Il y fit entrer plusieurs détachements pour en reconnaître les passages; mais on n'en trouva aucun de praticable. Il envoya en même temps sur la gauche un autre détachement de grenadiers et de dragons pour forcer un défilé occupé par les ennemis; on s'en rendit maître, et l'on y fit nombre de prisonniers. Il se porta lui-même dans ce défilé, et s'en servit utilement pour faire avancer, pendant la nuit, des détachements à l'entrée de la bruyère de Mook, afin d'observer de près les ennemis du côté de Cranenbourg.

A six heures du soir le comte d'Athlone n'avait fait encore aucun mouvement, et il paraissait vouloir rester dans son camp. Il ignorait même que M. le duc de Bourgogne fût en marche; mais instruit à huit heures de l'approche de ce prince, il donna ordre de décamper, ce qui fut exécuté deux heures après. Son dessein était de se retirer sur Grave; mais, craignant d'être coupé, il dirigea sa marche sur Nimègue.

Le 11, à la pointe du jour, M. d'Alegre fut instruit par ses détachements qu'il ne paraissait plus personne sur la hauteur au delà du défilé. Il s'y rendit aussitôt avec toutes les troupes qui étaient à ses ordres : il y vit les ennemis en pleine marche sur la bruyère de Mook; il les suivit, et donna avis à M. le duc de Bourgogne de tout ce qui se passait.

Ce prince s'était remis en marche à deux heures du matin, pour s'approcher du même défilé, laissant ses gros bagages à Kessel, derrière la Niers. Sur l'avis qu'il reçut, pendant sa marche, de la retraite des ennemis, il se fit précéder par

M. le duc de Guiche avec le régiment du mestre de camp général de dragons et les carabiniers, pour soutenir M. d'Alegre, harceler les ennemis, retarder leur marche, et donner à l'armée le temps de les joindre.

Quelque temps après, MM. de Guiche et d'Alegre mandèrent à monseigneur le duc de Bourgogne qu'ils avaient vu des troupes dans la plaine, et qu'ils avaient été sur le point de les charger, lorsqu'ils s'étaient aperçus qu'elles étaient soutenues de toute l'armée ennemie, qui marchait en bataille et en bon ordre vers Nimègue.

A cette nouvelle, ce prince ordonna à l'infanterie de presser sa marche, et à l'artillerie de faire aussi le plus de diligence qu'il lui serait possible, et il partit au galop pour reconnaître lui-même les ennemis. Après avoir vu leurs dispositions, il donna ordre à MM. de Guiche et d'Alegre de continuer à les suivre, mais sans rien engager avant l'arrivée de l'armée ou d'une bonne partie de la cavalerie.

L'armée continua, de son côté, à presser sa marche; mais la difficulté des chemins et la nature du pays rempli de ravins obligèrent l'aile droite à se rejeter sur l'aile gauche, vers le défilé dont on a parlé; c'était le seul chemin praticable. Ce défilé était fort long : on n'y pouvait passer que deux à deux, ce qui fit perdre beaucoup de temps.

Cependant la cavalerie de l'aile gauche, qui faisait l'avant-garde, arriva vers huit heures du matin, et elle fut bientôt suivie de quelques bataillons et de la cavalerie de la seconde ligne de l'aile droite.

Alors monseigneur le duc de Bourgogne ordonna que l'on suivît l'armée ennemie avec plus de vivacité. Elle marchait toujours en bataille, et elle était déjà à portée de Nimègue. On l'atteignit à peu de distance de cette ville; elle fut poussée

vivement, et plusieurs troupes furent culbutées jusque sur le glacis.

Enfin l'infanterie et l'artillerie étant arrivées vers une heure après midi, l'armée se mit en bataille sur deux lignes, la cavalerie sur les deux ailes. On établit deux batteries au centre et une autre sur la gauche, et l'on recommença à charger et à canonner les ennemis avec tant de vivacité, que leur infanterie fut forcée de se jeter dans les chemins couverts et dans les fossés ; mais leur cavalerie demeura en bataille sur le glacis.

Monseigneur le duc de Bourgogne s'étant avancé jusqu'à la portée du fusil de cette cavalerie, la fit attaquer à la droite par la maison du roi, et à la gauche, par la cavalerie aux ordres de M. le duc du Maine. Il fit aussi avancer cinquante fusiliers par bataillon de tous les régiments de la gauche de la première ligne, dont le feu fit beaucoup d'effet. L'artillerie, qui était dans le centre, continua de tirer : les boulets donnaient dans les escadrons des ennemis, ou tombaient dans les chemins couverts et les fossés où était leur infanterie, et y faisaient beaucoup de ravages. Ce feu dura jusqu'à cinq heures du soir. Les ennemis, ne pouvant plus le soutenir, se retirèrent, et, passant en désordre au travers et autour de la ville, ils gagnèrent le pont du Wahal.

Leur retraite fut protégée par le canon des remparts, qui n'avait pas cessé de tirer et qui nous fit un peu souffrir. Nous ne perdîmes néanmoins qu'environ cinquante hommes tués et quatre-vingts blessés. La perte des ennemis se monta à près de mille hommes tués, blessés ou prisonniers ; on leur prit un étendard, quatre cents chevaux d'artillerie et d'équipages et quinze cents chevaux de trait. On trouva dans les environs de la ville quantité de munitions de guerre et de bouche et un grand nombre de bestiaux.

Enfin, quoiqu'il n'eût pas été possible de battre ni même d'entamer l'armée ennemie, parce qu'elle s'était toujours retirée en bataille, et qu'on ne put d'abord la suivre qu'avec une partie de la cavalerie, sans infanterie, à cause de la difficulté des chemins, des marais et d'un défilé très-long et très-étroit, elle n'en fut pas moins mise en déroute. Jamais on n'avait vu une armée entière poussée jusque sur les glacis d'une place, et ensuite culbutée dans les chemins couverts et les fossés par une armée peu supérieure et qui se mit en bataille sous son feu et à demi-portée de celui des remparts.

Cette action, plus remarquable par ses circonstances que par son importance, était en effet d'autant plus glorieuse que l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne n'était alors composée que de trente-six bataillons et de cinquante-huit escadrons, et que celle des ennemis était de vingt-sept bataillons et de soixante et un escadrons. On ne se servit point du corps de M. de Tallard, qui était à Calcar, ni de celui de M. de Caraman, qui était à Weeze, ni de trois bataillons et deux escadrons, que l'on avait été obligé de laisser à Kessel pour la garde et l'escorte des gros et menus bagages.

Tous les officiers généraux et particuliers et toutes les troupes donnèrent à l'envi des preuves d'une valeur soutenue qu'animait encore l'exemple de monseigneur le duc de Bourgogne. On admira surtout la fermeté, la sagesse et le sang-froid que ce jeune prince fit paraître dans une affaire aussi audacieuse, et la première à laquelle il se fût trouvé. Il donna ses ordres avec autant de justesse et de présence d'esprit que l'aurait pu faire un général d'une expérience consommée. Il fut continuellement exposé au feu du canon de Nimègue. Il passa à la tête de tous les bataillons de la première ligne et alla

de rang en rang pour encourager les troupes par sa présence et ses discours.

Le succès de cette journée fut principalement dû aux conseils, aux dispositions et aux manœuvres de M. le maréchal de Boufflers. Ce général écrivit au roi pour rendre compte de ce qui s'était passé. On trouvera sa lettre au rang des pièces, avec un précis de la même affaire envoyé par M. d'Artaignan.

Après l'action, monseigneur le duc de Bourgogne fit retirer l'armée hors de la portée du canon de Nimègue; elle passa la nuit en bataille, tant pour attendre le retour des maraudeurs qu'on n'avait pu contenir, que celui des deux brigades d'infanterie et de la seconde ligne de l'aile gauche de la cavalerie aux ordres de MM. de Coigny, d'Antin et de Guiche, que l'on avait envoyés le long du Wahal entre Nimègue et Battenbourg, et du côté de Grave, pour tâcher de tomber sur des bagages et sur quelques troupes des ennemis.

M. de Tallard, avec sa cavalerie, s'avança, dans la même nuit, de Calcar jusqu'à une petite lieue de l'armée. Son infanterie le suivit jusqu'à Clèves. M. de Caraman, qui s'était avancé de Weeze à Kessel, s'approcha aussi de l'armée avec toutes ses troupes.

Le lendemain 12, monseigneur le duc de Bourgogne, voyant que les ennemis s'étaient entièrement retirés sur la rive droite du Wahal, donna ses ordres pour décamper des environs de Nimègue, et prendre près de Clèves à peu près la même position qu'ils avaient quittée. L'armée se mit en marche sur les neuf heures du matin et alla camper à Donsbruggen ou Duisberg, près de Clèves. L'arrière-garde ne fut point inquiétée, et il ne sortit de Nimègue que quelques troupes qui n'osèrent approcher.

Les ennemis, après avoir passé pendant la nuit le Wahal à

Nimègue, établirent un camp derrière cette place et un autre près du fort de Schenck. Ils s'allongèrent ensuite en différents camps jusqu'à Wesel, pour garder et défendre les bords et les passages du Rhin, où il se trouvait plusieurs gués sur lesquels on leur donnait de la jalousie. Comme ils ne craignaient pas moins pour Grave, ils y envoyèrent quatre régiments.

La retraite des ennemis nous laissant maîtres de tout le pays de Clèves, on en tira avec facilité des subsistances en fourrages dont on avait grand besoin, et il arriva, le 14, au camp, un convoi de pain venant de Venloo et de Gueldre.

Les affaires du côté de la mer reprirent en même temps une forme avantageuse. M. de Lamothe-Houdancourt, campé près de Bruges, marcha le 11 sur Middelbourg avec quatorze bataillons et sept escadrons, reprit la ville l'épée à la main, et le lendemain il emporta de même le château. Il y fit quatre cents prisonniers. M. de Bedmar l'y joignit le même jour avec quelques troupes tirées d'Anvers et des environs. Ils donnèrent des ordres pour démolir les fortifications de la ville et du château, et campèrent le 13 à Heede près d'Ardenbourg, terre de Hollande, avec dix-neuf bataillons et douze escadrons.

Outre ces troupes, M. de Bedmar avait encore dans les places et dans les postes, depuis Ostende jusqu'à Anvers, vingt-neuf bataillons et sept escadrons; ce qui faisait en tout quarante-huit bataillons et dix-neuf escadrons. Ces forces étaient bien supérieures à celles de M. de Cochorn, qui fut obligé de se retirer dans un camp retranché, sous la contrescarpe de l'Écluse, avec neuf bataillons et quatre escadrons. Le reste de ses troupes était dispersé dans l'île de Cadsand et dans d'autres districts de la Flandre hollandaise.

M. de Bedmar avait résolu de profiter de sa supériorité pour bombarder la ville de l'Écluse et battre une escadre de

onze vaisseaux de guerre hollandais qui étaient à la rade de Schoone-Velde à l'embouchure de l'Escaut. Il devait employer à cette dernière expédition six vaisseaux de Dunkerque, deux d'Ostende, six galères qui étaient aussi à Ostende et huit galiotes d'Anvers. Il avait aussi conçu le dessein de faire des descentes dans les îles de Cadsand et de Zélande. Mais tous ces projets s'évanouirent par l'ordre qu'il reçut de monseigneur le duc de Bourgogne de lui envoyer un renfort de six bataillons et de quatre escadrons.

Ce prince avait projeté, de son côté, de profiter de l'avantage qu'il venait de remporter pour faire quelque entreprise importante dans la partie du Rhin, ou au moins déconcerter les desseins des ennemis. Il aurait fallu avoir un pont sur le bas Rhin pour porter la guerre au delà de ce fleuve, jeter la consternation dans la Hollande et la basse Allemagne, et sauver Kayserswert, dont le siége tirait à sa fin. C'est ce que monseigneur le duc de Bourgogne regrettait de n'avoir pu faire dès le commencement de la campagne, et qui lui aurait été possible dans ce temps, si l'on avait pu prévenir les ennemis et se porter au commencement du mois d'avril à Kayserswert; mais on ne pouvait plus compter sur le pont de cette place; on n'avait pas les matériaux nécessaires pour en faire un à Rhinberg ni plus bas, et celui de Bonn était trop haut et dans un débouché trop difficile. En outre, en se portant sur Bonn, il fallait abandonner tout le pays de Gueldre, celui de Clèves et le bas électorat de Cologne. Le pont de Kayserswert aurait, au contraire, donné les moyens de les soutenir et de s'avancer sur l'Yssel avec autant de facilité qu'on en avait trouvé à se porter jusqu'aux murs de Nimègue.

Dans ces circonstances, monseigneur le duc de Bourgogne chercha d'abord les moyens de faire un établissement sur le

bas Rhin. Il fit partir le 14, des environs de Clèves, M. de Tallard avec son corps, composé de quinze bataillons et de trente-quatre escadrons pour s'avancer à Marienbaum, à moitié chemin de Clèves à Rhinberg, afin d'être à portée, ou d'aller camper sous Rhinberg, ou de se rapprocher de Kayserswert pour tâcher de sauver cette dernière place si elle tenait encore; mais il n'était plus temps.

Depuis le 9 que M. de Tallard avait quitté le camp de Heerdt près de Kayserswert, à la gauche du Rhin, et que les ennemis s'étaient emparés du chemin couvert, ces derniers, ayant reçu quelques renforts d'Allemagne, rétablirent le pont de Dusseldorf et le pont volant de Grimlinghausen près de Mulheim, firent passer le Rhin à un corps de troupes qui occupa le camp de Heerdt, et s'empara de l'ouvrage qui jusqu'alors avait assuré la communication de la rive gauche de ce fleuve avec la place. Ils établirent de l'autre côté, sur le chemin couvert, des batteries qui commencèrent à tirer le 14, et qui achevèrent, le lendemain, à la pointe du jour, d'ouvrir la place de tous côtés. La ville n'était plus qu'un monceau de pierres.

M. de Blainville, considérant alors qu'il ne pouvait plus résister à un assaut, et ayant reçu ordre, lorsqu'il en serait à cette extrémité, de ne pas disputer plus longtemps la place et de sauver le reste de ses troupes qui avaient donné de si grandes preuves de valeur et de fermeté, battit la chamade le 15, à sept heures du matin, après avoir soutenu cinquante-huit jours de tranchée ouverte. Il obtint presque toutes les conditions qu'il demanda, et la capitulation, qui fut signée le même jour, fut aussi honorable que la défense avait été digne d'admiration. Le roi lui en témoigna sa satisfaction en l'élevant au grade de lieutenant général. La garnison sortit

le 17, avec tous les honneurs de la guerre, et vint à Venloo.

Ce siége fut un des plus mémorables qu'on eût encore vus; on n'avait point imaginé qu'on pût tenir aussi longtemps dans une aussi mauvaise place. Elle coûta cher aux ennemis; ils y perdirent neuf mille sept cents hommes et n'en firent d'autre usage que d'en raser les fortifications.

Monseigneur le duc de Bourgogne, instruit de la prise de Kayserswert, et craignant que les ennemis n'entreprissent aussi sur Rhinberg, fit marcher le 16 M. de Tallard de Marienbaum à Budberg, sous Rhinberg, pour couvrir cette place. Le même jour ce prince détacha de l'armée quatre bataillons et sept escadrons aux ordres de M. de Souternon, pour aller camper à Appeldorn près de Marienbaum, et se réunir au besoin à M. de Tallard.

Tous les événements qu'on vient de rapporter devaient naturellement occasionner quelque changement dans le système des opérations. La déroute de l'armée de M. d'Athlone, mise en fuite par celle de monseigneur le duc de Bourgogne, la bonne situation où se trouvaient les affaires du côté de la mer par la prise de Middelbourg et par la retraite de M. de Coehorn, la prise de Kayserswert par les ennemis, mirent le roi ainsi que les alliés dans le cas de former de nouveaux projets et de faire de nouvelles dispositions pour la suite de la campagne. Mais, avant d'en faire le détail, il est nécessaire de lire les lettres suivantes de sa majesté et de M. le maréchal de Boufflers.

Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers.

Mon cousin, vous aurez vu par la lettre que je vous écrivis hier, par le retour de votre courrier, combien je suis occupé du désir d'employer mes troupes et d'empêcher celles des ennemis de rien entreprendre; je vous proposais pour cela de renforcer le corps qui

est commandé par le comte de Tallard et de le mettre en état de passer le Rhin sur le pont de Bonn. Cette démarche, qui ne peut faire sans danger, pourrait les déconcerter dans leurs projets, si les assurances que l'on m'a données que le pays était coupé et difficile ne me faisaient pas appréhender que, les ennemis s'avançant et se retranchant devant lui, il ne fût obligé de repasser le Rhin, après avoir subsisté quelque temps de l'autre côté sans rien faire. Versailles, 18 juin 1702.

Il m'était venu une autre pensée, au lieu de lui faire faire ce mouvement, de vous proposer de faire joindre ensemble le plus de troupes que vous pourrez pour vous approcher de Grave, et donner lieu aux ennemis de croire que vous avez dessein d'en faire le siège, afin de les obliger à se rassembler et à se mettre à portée de vous, auquel cas vous pourriez les combattre. Toutes ces différentes vues n'ayant rien de certain, il m'a paru que ce qui convient le mieux dans la conjoncture présente, c'est le siège de Juliers. Vous connaissez à peu près le nombre des troupes des alliés; vous savez que le sieur de Cochorn n'a que douze bataillons et sept escadrons; vous avez vu par vous-même l'armée du comte d'Athlone, qui n'était composée que de vingt-sept bataillons et de soixante-deux escadrons. Celle qui est devant Kayserswert ne peut pas avoir été de plus de trente ou trente-deux bataillons, en comptant tout ce qui a joint, et au plus quarante escadrons, dont la moitié au moins a péri pendant la durée de ce siège, ou se trouve hors d'état d'agir. Reste la garnison de Cologne, qui a été diminuée par les troupes qu'elle a envoyées au siége; celle de Maëstricht, de laquelle il y a eu quatre bataillons détachés pour augmenter les garnisons de Breda et de Bois-le-Duc. Toutes ces troupes rassemblées, les garnisons déduites et le côté de la mer gardé, ne peuvent point former un corps de soixante bataillons et cent escadrons. Vous aviez, suivant le projet que vous m'avez envoyé, cinquante-quatre bataillons et cent quatre escadrons dont l'armée du duc de Bourgogne devait être composée; vous n'avez besoin, au plus, pour faire le siége

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, 2e partie, 2e section, lettre 311

de Juliers et tenir un corps d'armée suffisant pour l'assurer, que de soixante et dix bataillons et cent vingt escadrons. Vous trouverez aisément la cavalerie en laissant seulement douze ou quinze escadrons au marquis de Bedmar et sept escadrons au prince de Tserclaes. A l'égard de l'infanterie, vous pouvez tirer de Liége le régiment de Hessy qui est composé de trois bataillons; le premier de Vesterlo, le premier de Tessé qui est à Hasselt; remplacer ce dernier par les troupes qui sont à Diest; tirer de Rhinberg Laonnais et l'Auxerrois; mettre à leur place les deux bataillons de Mortemart, celui de Vexin, de Gueldre et Venloo, les deux bataillons de Wrangel et celui de Zurlauben, et à leur place y mettre les régiments d'Orléans, Saint-Sulpice et Languedoc; ce qui fait, avec les cinquante-quatre bataillons que vous deviez avoir, soixante-quatre. Pour en avoir soixante et dix, vous pouvez encore en prendre six des dix-huit qui composent le corps que commande le marquis de Bedmar, lui en ménager deux des garnisons, pour qu'il en puisse avoir quatorze, avec douze ou quinze escadrons. Cela suffira pour s'opposer aux troupes qui sont aux ordres du sieur de Coehorn et l'obliger à les conserver, sans qu'il puisse les envoyer joindre le comte d'Athlone. Je suppose que vous avez à portée de ladite ville de Juliers toutes les munitions de guerre et de bouche qui vous sont nécessaires; ce qui doit être, à moins que le siége de Kayserswert ne vous en ait consommé la meilleure partie. Je ne vous dis point combien cette conquête serait glorieuse et importante: vous le savez comme moi. Je vois même que, si vous ne la faites pas, il sera presque impossible de conserver les places du Rhin et de la Gueldre que les ennemis pourront attaquer les unes après les autres pendant l'hiver ou au commencement de l'année suivante, avant que mes troupes puissent être en état de s'y opposer. Si vous voyez quelque apparence de réussir dans cette entreprise, l'occasion est plus favorable qu'elle ne sera de toute la campagne; l'armée la plus considérable des ennemis craindra d'en venir aux mains avec mes troupes. Celle qui a fait le siége de Kayserswert a été maltraitée à un point qu'elle aura peine à se remettre en état d'agir d'ici à quelque

temps. Les alliés n'ont pas encore fourni toutes leurs troupes; elles arriveront les unes après les autres dans les mois de juillet et d'août. Il ne faut que quinze jours pour prendre Juliers. Toutes ces raisons vous doivent déterminer. Supposé donc que vous en fassiez le siége comme je le désire, ce que je laisse néanmoins à votre décision, vous direz au duc de Bourgogne que je souhaite qu'il renforce le corps du comte de Tallard, le plus tôt que faire se pourra, jusqu'à trente-six bataillons et quarante ou cinquante escadrons, et que ledit comte de Tallard marche en diligence pour investir cette place. Aussitôt qu'elle le sera et que toutes choses seront disposées pour commencer le siége, le duc de Bourgogne y enverra le duc du Maine, pour commander avec les lieutenants généraux et maréchaux de camp qui sont employés dans l'état qui est joint à ma lettre; et aussitôt que le duc de Bourgogne saura que toutes ces choses sont disposées pour ouvrir la tranchée, il remarchera sur Juliers et se postera, de manière à pouvoir couvrir le siége des troupes ennemies qui pourraient venir du côté de Nimègue et de Dusseldorf, vers Kempen avec son armée, qui doit être encore composée d'au moins trente-quatre bataillons et de soixante et dix escadrons pour couvrir et en même temps assurer toutes les places de la Gueldre. L'armée qui fera le siége étant de trente-six bataillons et de quarante-cinq ou cinquante escadrons, on en pourra prendre douze ou quinze bataillons et vingt escadrons pour former un petit corps du côté de Maëstricht et de Cologne, afin d'empêcher les troupes desdites garnisons de se joindre et de donner aucune inquiétude de ces côtés-là. Si les troupes des ennemis, soit d'un côté soit de l'autre, formaient un corps considérable pour faire lever le siége, vous laisseriez en ce cas ce qui serait nécessaire pour garder la tranchée et feriez marcher le duc du Maine avec la meilleure partie des troupes qui formeront le siége, en y joignant le petit corps qui sera derrière Juliers, pour combattre les ennemis s'ils n'étaient pas plus forts; car s'ils avaient plus de troupes, vous y marcheriez avec le duc de Bourgogne et toute l'armée qu'il commande. Voilà, à peu près, tout ce que je

crois vous devoir dire sur ce sujet, qui ne vous déterminera qu'autant que vous croirez pouvoir réussir, vous laissant une entière liberté de prendre le parti que vous croirez le plus convenable au bien de mon service et à la gloire du duc de Bourgogne; mais s'il se détermine à faire le siége, vous choisirez de bonnes troupes pour les y employer. Le régiment de Picardie pourrait être du nombre.

Vous ferez en sorte de faire venir Vauban pour cette entreprise. Vous prendrez toutes les mesures nécessaires pour le faire passer en sûreté.

Si le duc de Bourgogne se trouve à portée du siége, il pourrait y aller promener, pourvu qu'il n'y eût rien à craindre du côté des ennemis, qui pourraient être assez près de lui pour l'obliger à ne pas quitter son armée.

Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi.

Du camp près de Clèves, 22 juin 1702[1].

J'ai eu l'honneur, sire, de marquer à votre majesté, par ma lettre d'hier, la réception de celle du 18 dont il a plu à votre majesté de m'honorer, laquelle m'a été apportée hier par le courrier Sainte-Marthe.

Votre majesté me fait l'honneur de me marquer par ladite lettre, que les assurances qu'on lui a données que le pays au delà du pont de Bonn était coupé et difficile lui faisaient croire qu'il ne conviendrait pas que M. de Tallard passât le Rhin audit pont de Bonn ainsi qu'elle l'avait pensé. Non-seulement ce pays est coupé et difficile, ainsi qu'on l'a dit à votre majesté; mais les ennemis occupent actuellement la petite ville de Siegberg sur le Sieg, laquelle ville ils ont fortifiée dès cet hiver, en sorte que cela les rend les maîtres de ladite rivière de Sieg, qui barre entièrement le passage du pays de Berg depuis le Rhin jusqu'aux montagnes, de manière que quand M. de Tallard aurait passé le Rhin audit Bonn, à moins qu'il ne fût assez fort pour emporter d'emblée ladite ville de Siegberg, ce qui n'est guère vraisemblable, le camp de Mulheim étant à portée de la

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1554, lettre 200.

soutenir, il se trouverait obligé de camper quasi au bout du pont de Bonn, sans pouvoir aller plus avant. En outre sa marche depuis Rhinberg jusqu'à Bonn ne pourrait se faire avec assez de diligence pour que les ennemis n'en eussent pas connaissance par Dusseldorf et par Cologne, et n'eussent le loisir de porter un plus grand corps de troupes sur la rivière de Sieg, non-seulement pour en disputer le passage, mais pour embarrasser et inquiéter M. de Tallard dans sa subsistance au delà du Rhin et même dans sa retraite, lorsqu'il voudrait repasser le Rhin.

Outre ces difficultés, le grand éloignement de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne pourrait encore causer de grands inconvénients. Il y a trente lieues d'ici à Bonn. Pour renforcer M. de Tallard, il faudrait que l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne s'affaiblît beaucoup et s'éloignât de ces pays-ci et peut-être des villes de Rhinberg et de Gueldre, qu'il faut de nécessité ravitailler, le siége de Kayserswert et la subsistance de l'armée ayant épuisé toutes les munitions de bouche de ces villes et beaucoup de munitions de guerre.

Outre cela, il n'y a actuellement dans Bonn que six mille sacs de grains au plus, qui seraient bientôt consommés par l'armée de M. de Tallard, sans savoir comment on les remplacerait. Ainsi, de quelque côté que l'on regarde cette marche, on y trouverait de grands inconvénients; votre majesté les a très-bien prévus. Il n'est plus question de ladite marche; mais comme M. l'électeur de Cologne est très-fâché de la capitulation de Kayserswert et de plusieurs autres choses, ainsi que votre majesté le verra par une autre de mes lettres, je crois que l'on ne pourra se dispenser de faire marcher au premier jour M. de Tallard à portée de Bonn, pour rassurer ce prince et l'empêcher de prendre aucun parti contraire aux intérêts de votre majesté et aux engagements qu'il a avec elle; de quoi neanmoins je ne puis le croire capable.

Ce mouvement de M. de Tallard vers Bonn obligera peut-être l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne à remarcher en arrière

pour être à portée de le soutenir, ce qui ne se pourra faire sans laisser de grands avantages aux ennemis de ces côtés-ci et les délivrer entièrement de la crainte où ils sont que l'armée de votre majesté ne passe le Rhin ou ne veuille entreprendre sur Grave.

Quant à l'entreprise de Juliers, que votre majesté désire, elle n'est pas sans difficulté. Je vais travailler à les surmonter et à disposer toutes les choses nécessaires pour cette expédition, et votre majesté sera informée incessamment de ce qu'il faudra pour y réussir, et de ce qui se préparera.

Comme il n'y a point de rivières qui approchent dudit Juliers, il faudra une grande quantité de voitures par terre, et je ne sais si les pays voisins pourront les fournir; il faudra du temps pour les faire venir de loin.

Avant de s'engager dans cette entreprise, il est également indispensable de remettre dans Rhinberg et dans les places du pays de Gueldre toutes les munitions de bouche et de guerre nécessaires pour soutenir un siége qui puisse durer plus que celui de Juliers. C'est à quoi je travaille présentement, particulièrement pour Rhinberg, dont la communication nous deviendra difficile dès que nous nous éloignerons de ces cantons-ci. Outre cela les fortifications dudit Rhinberg sont très-mauvaises; mais j'espère que cette place nous donnera le loisir de marcher aux ennemis pour les combattre, s'ils entreprennent de l'assiéger pendant que l'on sera devant Juliers. J'ai mandé à M. le marquis de Grammont d'y rentrer pour y commander, et j'ai prié M. de Tallard d'en bien reconnaître tous les accès, pour bien connaître les endroits les plus faciles pour la secourir.

Il ne sera pas possible de tirer du seul pays de Gueldre toute l'artillerie et les munitions de guerre et de bouche qui seront nécessaires pour l'expédition de Juliers. Il faudra en tirer la plus grande partie de Namur et de Liége, et ce sera une nécessité de tenir un corps de troupes entre Liége et Maëstricht, qui ait un pont sur la Meuse pour contenir la garnison dudit Maëstricht, et faire passer sûrement tous les convois.

J'avais compté que cette expédition se ferait plus sûrement et plus commodément vers la fin du mois d'août, lorsque nous aurions consommé tous les fourrages de ces cantons-ci et des autres lieux par où l'armée ennemie pourrait s'approcher de nous; mais votre majesté peut s'assurer que je ferai tout ce qui sera praticable pour acheminer au plus tôt cette affaire, et agir dès qu'on y verra le moindre jour, et que les choses nécessaires pour cela seront à peu près disposées, et aussi selon les mouvements des ennemis. Votre majesté verra par la copie d'une lettre du sieur de Frischmann, du 18 de ce mois, que les troupes de Lunebourg, au nombre de sept bataillons et d'un régiment de cavalerie et un de dragons, sont en pleine marche pour joindre l'armée des alliés. Toutes leurs troupes sont jusqu'à présent au delà du Rhin. Ils ont fait un second pont de bateaux à Nimègue: quelques-uns disent qu'ils doivent y en faire un troisième. J'ai eu l'honneur de rendre compte à monseigneur le duc de Bourgogne de tout ce que j'ai l'honneur de mander à votre majesté par la présente lettre. Il a un grand désir de plaire à votre majesté et de se conformer à tout ce qu'elle prescrit.

Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi.

Du camp près de Clèves, 26 juin 1702[1].

Pour acheminer l'entreprise de Juliers, ainsi que votre majesté le désire, j'ai vu, sire, avec M. de Vigny, ce qu'il faudrait d'artillerie et de munitions de guerre, et d'où il pourra les tirer. C'est une nécessité qu'il en tire la plus grande partie de Namur; et outre l'équipage d'artillerie de campagne, il lui faudra 780 chevaux de trait et 2,622 chariots du pays. Je tâcherai d'en envoyer au premier jour l'état à votre majesté.

Outre le nombre de chevaux de trait et de chariots mentionnés ci-dessus, il faudra encore un nombre considérable de voitures pour nos vivres; car il n'est pas possible que nos caissons puissent servir pour l'armée assiégeante, pour celle d'observation et pour les corps séparés, et surtout en tirant, comme on y sera obligé, une partie des

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1554, lettre 221.

vivres de Ruremonde et l'autre de Liége. Ce dernier lieu est distant de Juliers de douze lieues et le premier de neuf.

Votre majesté verra par une lettre de M. de Bagnols que nous n'avons de grains et de farines dans le pays de Gueldre que jusqu'au 15 de juillet. C'est une nécessité indispensable de remettre des grains et des farines audit pays de Gueldre, avant que de s'engager dans l'expédition de Juliers. Je vais prendre des mesures pour cela.

J'ai écrit à M. le marquis de Bedmar pour faire marcher du côté de Diest six bataillons et quatre escadrons, conformément à ce que votre majesté m'a fait l'honneur de me marquer par sa lettre du 18 de ce mois. Ces troupes serviront pour l'escorte dudit convoi, et pourront ensuite joindre l'armée quand on le jugera à propos.

Quelque diligence que l'on fasse, ce convoi ne pourra être rendu à Ruremonde que vers le 10 juillet. Nous manquons actuellement de farines, et les deux dernières distributions de pain n'ont été que pour trois jours chacune, faute de farine; c'est une chose de fait.

Je donnerai avis à M. de Vauban du convoi ci-dessus mentionné, afin qu'il en profite pour se rendre à l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne.

Comme les ennemis croient jusqu'à présent que l'armée de votre majesté veut, ou passer le Rhin, ou bombarder Nimègue, ou faire le siége de Grave, et qu'il n'est pas possible, quelque désir que j'aie d'exécuter ce que votre majesté projette sur Juliers, de s'y porter avant le 15 ou le 20 de juillet au plus tôt, j'ai cru que le plus que je pourrais rester ici serait le mieux, pour maintenir les ennemis dans l'opinion où ils sont de ces entreprises, ou pour voir si l'on ne pourra pas profiter de quelque conjoncture favorable au cas qu'ils repassent en deçà du Wahal, d'autant plus que votre majesté, par sa lettre du 18, me marque qu'une de ses vues aurait été, en s'approchant de Grave, d'obliger les ennemis à se rassembler pour tâcher de les combattre.

Une raison qui m'a encore porté à séjourner ici, c'est pour voir ce que deviendront les nouvelles propositions de M. de Schleinitz et du baron de Blapspil pour un traité avec M. l'électeur de Brande-

bourg. Ils ont reçu réponse du courrier qu'ils ont dépêché audit électeur, et ils ont donné un mémoire qu'ils ont signé. M. de Puysegur et M. Noblet sont allés aujourd'hui à Clèves pour travailler avec eux sur ledit mémoire. J'aurai l'honneur à leur retour de rendre compte à votre majesté de ce qu'ils auront fait, par une autre lettre que j'adresserai à M. le marquis de Torcy, pour votre majesté.

Ces raisons, sire, m'ont porté à rester ici autant que les mouvements des ennemis pourront me le permettre, et aussi pour consommer tous les fourrages, et ménager autant qu'il se pourra ceux des pays de Gueldre et de Cologne.

Il n'y a que la situation d'esprit où se trouve M. l'électeur de Cologne, qui me fasse de la peine.

Votre majesté verra par les lettres de ce prince et celles de M. de Tallard et de M. Desalleurs, qu'il fait présentement quelque difficulté de recevoir dans Bonn les troupes de votre majesté, après avoir marqué les désirer.

La marche qu'il propose de faire faire à M. de Tallard ne se peut sans renforcer considérablement mondit sieur de Tallard et affaiblir l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne, de manière qu'il sera obligé de remarcher en arrière, et d'éviter de se tenir à portée de l'armée ennemie.

Par tous les avis que j'ai et par les lettres mêmes de M. de Tallard et de M. de Souternon, une partie des troupes qui ont été employées au siége de Kayserswert redescendent le Rhin. On m'assure d'ailleurs que c'est pour joindre le comte d'Athlone, qui doit être encore renforcé par les troupes de Zell et de Hanovre, et par huit bataillons anglais.

Le bruit commun de leur armée est qu'ils doivent, après cette jonction, repasser le Wahal à Nimègue, où ils ont fait un second pont de bateaux. Dans cette disposition, les choses nécessaires pour le siége de Juliers n'étant pas encore prêtes, et comme il n'est pas possible qu'elles le soient, il n'y a pas d'apparence d'éloigner le corps d'armée de M. de Tallard et de le mettre hors de portée de rejoindre promptement monseigneur le duc de Bourgogne, en cas d'action de ces côtés-ci.

J'ai écrit à mondit sieur l'électeur et à M. Desalleurs, pour qu'il lui fasse entendre que dès que les ennemis entreprendront la moindre chose du côté de Bonn, non-seulement le corps d'armée de M. de Tallard y marchera, mais que l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne se tiendra toujours à portée de lui donner tous les renforts et secours qu'il conviendra pour empêcher les ennemis de faire aucun établissement en deçà du Rhin, et pour s'opposer à toutes leurs entreprises. Votre majesté verra, par la copie d'une lettre de M. de Tallard, que les ennemis n'ont que cinquante-six hommes dans Nuys et autant dans Zons.

J'ai assuré outre cela M. l'électeur, qu'avant la fin de la campagne votre majesté trouvera les moyens de le dédommager de la perte de Kayserswert et de ses revenus.

Il est nécessaire de le rassurer et de le traiter favorablement.

L'échange qui a été fait des ratifications du traité de son duché de Westphalie et du comté de Meurs lui fera plaisir; il avait cette affaire fort à cœur.

Je viens d'avoir avis que les ennemis ont fait faire un pont de bateaux au-dessous du fort de Schenck, sur le bras du Rhin que votre majesté a passé au Tolhuis. Ce bras est présentement presque à sec, les ennemis en ayant détourné l'eau depuis quelque temps, pour grossir le Wahal.

Le comte d'Athlone et les principaux officiers sont depuis quelques jours à La Haye pour prendre de nouvelles résolutions sur les opérations de la campagne; on attend leur retour de jour à autre.

Je viens, sire, de recevoir par M. Denonville la lettre dont il a plu à votre majesté de m'honorer, en date du 22 de ce mois, par laquelle elle me fait l'honneur de me faire part du dessein que M. le prince Eugène avait formé de faire prendre M. le duc de Vendôme dans la maison où il logeait sur le bord du Mincio. C'est un grand bonheur pour le service de votre majesté que ce dessein n'ait point réussi, et cette aventure doit engager à de grandes précautions. Je n'ai pas manqué jusqu'à présent d'avoir une très-grande attention pour

la sûreté du logement de monseigneur le duc de Bourgogne, et pour sa personne dans les promenades. Ce que votre majesté me fait l'honneur de me marquer sur cela me fera redoubler, s'il se peut, d'attention et de précautions pour tout ce qui le regardera.

Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi. Du camp près de Clèves, 29 juin 1702[1].

Je me donne l'honneur, sire, d'envoyer à votre majesté l'état que M. de Vigny m'a donné, de ce qu'il faut d'artillerie et de munitions de guerre pour le siége de Juliers. Votre majesté verra par cet état la quantité de voitures qu'il faudra, outre cinq cents, dont on ne pourra se dispenser pour les vivres.

Votre majesté verra, par la lettre que je reçois dans ce moment de M. de Bagnols, que le convoi de farines qui nous est nécessaire ne pourra être à Ruremonde que le 11 ou le 12 de juillet au plus tôt.

Ces difficultés n'empêcheront pas que l'on entreprenne le siége de Juliers; mais c'est une nécessité de donner quelque temps pour les préparatifs, sans quoi il serait difficile d'y réussir. Votre majesté peut s'assurer que je ne perdrai pas un instant dans tout ce qui sera praticable.

Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers. Marly, 30 juin 1702[2].

Mon cousin, j'ai retenu le dernier courrier que vous m'avez dépêché, pour vous informer de l'état des affaires d'Alsace, dont j'attendais des nouvelles de jour à autre par le retour d'un courrier que j'avais dépêché au maréchal de Catinat qui arriva hier au soir. Vous verrez, par la copie du mémoire que j'ai reçu de lui, que Landau est assiégé; qu'il me demande une augmentation de trente bataillons et quarante bons escadrons pour se mettre en état de s'approcher des ennemis. La faiblesse de l'armée qu'il commande m'a toujours donné de l'inquiétude; elle augmente chaque jour à mesure que l'ar-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1554, lettre 240.

[2] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, 2e partie, 2e section, lettre 323.

mée du prince de Bade se fortifie ; et quelque précaution qu'il prenne pour l'avenir, il sera difficile de sauver Landau. Les ennemis ont eu le loisir de se retrancher et de rendre inaccessibles tous les postes par lesquels on pouvait marcher à eux. Vous connaissez l'importance de cette place, qui garde également l'entrée de l'Alsace et le côté de la Sarre ; en cas qu'elle soit prise, c'est une nécessité absolue de tenir un corps sur cette rivière, qui puisse se joindre à celui du maréchal de Catinat, lorsqu'il le jugera à propos. Après avoir bien examiné l'état des affaires de Flandre et d'Allemagne, les forces des ennemis et les miennes, et avoir considéré qu'il n'est pas juste que j'expose des places et des provinces qui m'appartiennent, et dont la perte deviendrait presque certaine, pour conserver celles qui appartiennent au roi d'Espagne, je me suis déterminé à vous donner mes ordres pour détacher de l'armée du duc de Bourgogne, de celle que commande le comte de Tallard et de celle qui est aux ordres du prince de Tserclaes, douze bataillons et seize escadrons que vous ferez marcher incessamment pour se rendre, par Luxembourg, à Thionville, le plus tôt qu'il se pourra, rien n'étant plus important que la diligence. Je vois les inconvénients que ce dérangement peut produire, que je vous affaiblis de toutes parts, qu'il faut renoncer à toute entreprise et se tenir sur une défensive peu assurée. Vous pouvez néanmoins faire encore une campagne glorieuse : la supériorité des troupes ennemies ne sera point assez grande pour vous donner de l'inquiétude. Les miennes sont beaucoup au-dessus des leurs par leur bonté, et il vous en restera suffisamment pour vous opposer aux entreprises qu'ils pourraient faire. Vous n'en devez prendre aucune de celles qui sont aux ordres du marquis de Bedmar, pour le détachement que je vous ordonne de faire ; il n'a pas plus de troupes qu'il ne lui en faut pour conserver un pays très-important et qui pourrait être exposé, d'un moment à l'autre, par la facilité que les ennemis ont d'y envoyer diligemment des troupes par mer et par terre. Je ne vois pas d'inconvénient, dans le détachement que vous allez faire, de mêler quelques troupes d'Espagne, parce qu'il ne vous en resterait pas suffisamment

de françaises. J'ai fait un état de celles que vous devez envoyer, et j'ai choisi Chamarande pour les commander. Il est important de cacher la marche de ces troupes; vous devez faire entendre qu'elles sont destinées à renforcer le corps que commande le prince de Tserclaes, afin que les ennemis ne soient pas informés de leur véritable destination, et qu'ils n'en détachent pas en même temps. Vous donnerez tous les ordres nécessaires pour la marche jusqu'à Thionville. Chamillart écrit au duc du Maine pour faire marcher une compagnie de canonniers à la suite de ce détachement. Vous enverrez des caissons à proportion du nombre de troupes dont il est composé.

Je reçois dans le moment la lettre que vous m'avez écrite, par laquelle je vois les difficultés que vous auriez à faire le siége de Juliers. Elle me confirme dans la résolution que j'ai prise de faire le détachement ainsi que je vous l'ai mandé ci-dessus, et j'écris au marquis de Bedmar, quelque ordre qu'il ait reçu de vous, de ne vous point envoyer de troupes, et même, en cas qu'elles soient parties, d'envoyer après pour les faire revenir, à moins qu'il ne puisse s'en passer pour quelques jours, afin qu'elles servent à faciliter le passage du convoi jusqu'à Diest.

Je garde le dernier courrier qui vient d'arriver. Je le renverrai demain au soir ou après-demain, afin de vous faire part de tout ce qui viendra d'Allemagne ou d'Italie.

On voit par ces lettres que le roi avait d'abord projeté de faire le siége de Juliers, mais qu'ayant écouté les représentations de M. le maréchal de Boufflers sur les difficultés de mettre ce projet à exécution, sa majesté s'était déterminée à laisser sur la défensive les armées dans les Pays-Bas, et à en détacher douze bataillons et seize escadrons pour aller au secours de Landau, assiégé par les impériaux.

Pendant environ quinze jours que durèrent ces discussions sur les différents partis qu'il y avait à prendre, l'armée de

monseigneur le duc de Bourgogne resta dans son camp de Donsbruggen sous Clèves, M. de Tallard à Budberg sous Rhinberg, M. de Souternon à Appeldorn entre Clèves et Rhinberg, M. de Tserclaes à Slins près de Liége, et MM. de Bedmar et de Lamothe à Heede, près d'Ardenbourg; et il n'y eut rien d'intéressant pendant le reste du mois que les courses de nos partis et les dispositions des ennemis dans la partie du Rhin.

Nos maraudeurs, ayant projeté de prendre le fort de Schenck, où les habitants avaient mis en sûreté ce qu'ils avaient de plus précieux, et n'étant pas assez forts pour espérer de l'emporter dans les formes, s'avancèrent le 19, et se divisèrent en deux troupes, l'une desquelles feignit d'être composée de Hollandais; elle fit mine de se laisser battre par l'autre, se sauva vers le fort, et cria en hollandais qu'on lui en ouvrît la porte; ce qui fut exécuté. Elle y entra suivie de l'autre troupe, et le fort fut pillé. On y trouva pour 400,000 livres d'argent et d'effets.

M. Philippe, exempt des gardes du corps, ayant été détaché de l'armée, le 27, avec trois cent soixante maîtres, pour aller à la guerre aux environs de Nimègue, rencontra le lendemain un parti des ennemis de cinq à six cents chevaux qui le vinrent charger fort vigoureusement. Il les reçut de même, et, après un combat assez vif, il les força à plier et à se retirer fort vite, avec perte de plus de cinquante hommes tués ou blessés. Il resta sur le champ de bataille près d'une heure, sans qu'ils osassent revenir à la charge. Il perdit de son côté environ trente hommes tués ou blessés. Il fut lui-même du nombre de ces derniers.

Monseigneur le duc de Bourgogne tenait continuellement des partis sur la droite des ennemis pour en avoir des nou-

velles, et allait souvent reconnaître lui-même leur position. MM. de Tallard et de Souternon les observaient aussi de fort près sur leur gauche, et s'aperçurent les premiers des dispositions qu'ils faisaient de ce côté-là pour se rassembler.

L'armée du comte d'Athlone était toujours séparée en plusieurs camps, entre le Wahal et le Rhin, et sur la rive droite du Rhin jusqu'à Wesel. Celle du prince de Nassau-Saarbrück, qui avait fait le siége de Kayserswert, descendit le Rhin pour se rapprocher de la première, et campa aussi par pelotons le long de ce fleuve, à Duisbourg, à Dinslacken, à Spellen près de Wesel, à Büderich, à Rees et Emmerich. L'artillerie qui avait servi au siége arriva le 26 à Wesel.

Ces deux armées devaient se rassembler sous Nimègue et n'en former qu'une seule, qui allait encore être renforcée par une partie des garnisons de Breda et de quelques autres places, par des troupes de Hesse et de Lunebourg, par six mille hommes de troupes de Zell et de Hanovre, qui, depuis le 14, étaient en marche vers le Rhin, et par huit bataillons, deux régiments de cavalerie et un de dragons des troupes anglaises qui passaient la mer.

Toutes ces troupes devaient composer une armée nombreuse sous le commandement d'un seul chef : c'était milord Marlborough, que la reine Anne venait d'envoyer de Londres à La Haye, où l'on délibérait sur un nouveau plan d'opérations. Les États-Généraux ne balancèrent point à lui confier le commandement de leurs troupes. Comme il avait déjà celui des troupes anglaises, ils le préférèrent à l'électeur de Brandebourg, craignant que celui-ci ne donnât plus d'attention à l'agrandissement de ses états sur le Rhin qu'à celui de la république.

Monseigneur le duc de Bourgogne, instruit de ces disposi-

tions de la part des ennemis, et ne pouvant, faute de ponts sur le Wahal et sur le Rhin, empêcher la réunion de leurs différentes troupes, acheva de consommer les fourrages depuis Clèves jusqu'à Nimègue, afin d'en priver les ennemis; et, comme ils commençaient à devenir fort rares dans les environs de son camp, il se disposa à un mouvement rétrograde pour aller prendre, plus près de Gueldre et de Venloo, une bonne position, et vivre plus commodément en attendant un convoi de grains et de farines qu'on assemblait à Malines et à Lierre, et le renfort de six bataillons et de quatre escadrons qu'il avait demandé à M. de Bedmar.

Ce fut au commencement de juillet que les armées quittèrent les positions qu'elles occupaient depuis trois semaines, tant du côté de la mer que dans la partie du Rhin.

M. de Bedmar, affaibli des troupes qu'il envoyait à monseigneur le duc de Bourgogne, jugea qu'il était hors d'état de se soutenir plus longtemps sur les terres de la Flandre hollandaise et d'exécuter les projets qu'il avait formés; il pensa n'avoir d'autre parti à prendre que celui de couvrir la Flandre espagnole et le Brabant. Il décampa le 1er du mois, de Heede, près d'Ardenbourg, et fit la disposition suivante des troupes qui restaient à ses ordres, au nombre de quarante bataillons et de quatorze escadrons. Il laissa à M. de Lamothe, depuis Nieuport jusqu'à Gand, vingt-deux bataillons dont dix campèrent avec quatre escadrons à Vecy sous Bruges, pour veiller à la sûreté des canaux entre Ostende et Gand. Il conserva depuis Gand jusqu'à Lierre dix-huit bataillons et dix escadrons. Il campa d'abord à Mariakerke, près de Gand, avec neuf bataillons et dix escadrons. Il se rapprocha ensuite de Bruxelles et d'Anvers, et fit camper à Düren, entre cette dernière place et Lierre, cinq bataillons et sa cavalerie, pour

assurer la communication des places du Brabant. Enfin, il envoya à Lierre six bataillons et quatre escadrons aux ordres de M. de Grignan, pour escorter le convoi qui était destiné pour l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne.

M. de la Pelleterie s'étant en même temps rendu d'Anvers à Ostende avec six galères du roi, attaqua et battit devant cette dernière place l'escadre du vice-amiral Hervesen, composée de douze vaisseaux de guerre, et il en prit un. Cette action lui valut le grade de chef d'escadre.

Monseigneur le duc de Bourgogne décampa le 3 de Donsbruggen.

L'armée marcha sur cinq colonnes, passa la Niers au hameau de Velders, et campa à Hassum, près de Goch, entre cette rivière et la Meuse. Dans cette position, elle subsistait avec abondance, et était en état de se porter à droite ou à gauche, suivant que les circonstances pourraient l'exiger. Comme les ennemis s'assemblaient sous Nimègue, on fit revenir M. de Souternon d'Appeldorn à l'armée, et on laissa sous Rhinberg M. de Tallard, qui pouvait aussi la rejoindre en fort peu de temps.

M. le maréchal de Boufflers, ayant eu avis que les ennemis craignaient pour le siége de Grave, et voulant augmenter leur inquiétude, fit faire deux ponts de bateaux sur la Meuse, près du village d'Heyen, situé à la gauche du camp. Il regrettait toujours de n'avoir pas de quoi en faire en même temps un sur le Rhin, à Rhinberg ou à Orsoy, afin d'embarrasser les ennemis pour la défense des deux rivières, et pour les obliger par là de diviser leurs forces; au lieu que dans la situation où était l'armée du roi à Hassum ils pouvaient facilement communiquer entre eux, de la Meuse au Rhin; mais on fut obligé de se borner aux deux ponts sur la Meuse, qui

furent achevés le 4. Le même jour on fit préparer plusieurs passages sur la Niers; et le lendemain un détachement de douze cents hommes d'infanterie et de quinze cents chevaux, aux ordres de M. de Montrevel, passa la Meuse et s'avança jusqu'aux portes de Grave, sans rencontrer personne. Ces démonstrations produisirent l'effet qu'on en attendait.

Les ennemis rassemblés sous Nimègue commencèrent le 6 à passer le Wahal sur trois ponts qu'ils avaient construits près de cette place, et établirent leur droite vers Grave, afin de couvrir cette dernière forteresse : leur gauche resta sous le canon de Nimègue. Dans cette position, ils occupaient un pays très-fourré et coupé. Milord Marlborough était arrivé. Ce nouveau général, qui n'avait point paru encore à la tête des armées, donna bientôt des preuves de ses grands talents pour la guerre. Son projet était d'éloigner des duchés de Clèves et de Gueldre l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne, et il en avait les moyens. Son armée, qu'on faisait déjà monter à soixante mille hommes, augmentait tous les jours par les renforts qui y arrivaient de tous côtés, tandis que monseigneur le duc de Bourgogne se voyait obligé de diminuer la sienne.

Ce prince, suivant les intentions du roi qui, par sa lettre du 30 juin, ordonnait de détacher pour l'Allemagne douze bataillons et seize escadrons, tant de l'armée que des corps de MM. de Tallard et de Tserclaes, fit partir, le 8, M. de Surville avec les troupes tirées de l'armée et du corps de M. de Tallard; et, afin de cacher leur véritable destination et de favoriser en même temps le passage du convoi de grains et de farine qu'on attendait de Malines et de Lierre, M. de Surville eut ordre de se rendre le 10 à Bocholt, au delà de Werth, et d'y joindre M. de Chamarande qui devait s'y trouver avec six bataillons et huit escadrons des troupes de MM. de Bedmar et de Tserclaes,

pour assurer la marche de ce convoi jusqu'à Ruremonde. Ces troupes devaient se rendre ensuite à Diest aux ordres de M. de Chamarande, et de là à Liége; comme pour renforcer le corps de M. de Tserclaes, mais, en effet, pour se faire joindre par les troupes qui devaient en être détachées, et prendre ensemble la route de Luxembourg et de Thionville.

Pour remplacer ces troupes, monseigneur le duc de Bourgogne fit venir, le 9, des environs de Venloo, à l'armée, les douze bataillons qui avaient défendu Kayserswert; il leur fit donner double ration de pain.

Le même jour ce prince, ayant eu avis qu'un détachement de trois ou quatre mille chevaux des ennemis, aux ordres du duc de Würtemberg, venait de passer par Grave, et qu'il devait être joint par la garnison de Maëstricht pour tomber sur le convoi, fit marcher MM. de Gacé et d'Antin avec mille chevaux pour aller joindre MM. de Surville et de Chamarande. Il fit en même temps passer la Meuse au partisan d'Aremberg avec quatre cents chevaux, et envoya plusieurs autres partis du côté de Grave, de Bois-le-Duc et du marais de Peel, pour donner des nouvelles des ennemis, et favoriser aussi la marche du convoi dont l'escorte devait alors se monter à seize bataillons et vingt-six escadrons; ce qui parut suffisant.

Le convoi partit le 10 de Malines et de Lierre, et se rendit le même jour à Westerloo, le 11 à Beringen, et le 12 à Bocholt, après avoir passé le défilé de Klein-Bruegel, passage très-dangereux, où M. de Surville avait joint heureusement M. de Chamarande. Le duc de Würtemberg n'osa s'en approcher; il se retira précipitamment sous Bois-le-Duc, et il n'y eut que quelques escarmouches près de Stryp, à côté d'Eyndhoven, entre nos partis et trois cents chevaux des ennemis. Le convoi continua tranquillement sa route, passa, le 13, le défilé de

Bocholt, qui est fort long et difficile, et arriva le 14 à Ruremonde, ensuite à l'armée, avec les troupes de M. de Gacé.

Celles qui étaient destinées pour l'Allemagne se remirent en marche le 15, de Ruremonde, pour se rendre le 18 à Diest, aux ordres de M. de Chamarande, et le 22 à Liége. Les six bataillons et les quatre escadrons que M. de Bedmar avait détachés aux ordres de M. de Grignan, allèrent le rejoindre suivant les intentions de la cour; et l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne, devenue inférieure à celle de milord Marlborough, resta sur la défensive.

Les ennemis se flattèrent alors de succès rapides; ils avaient déjà fait répandre des mandements non-seulement dans les Pays-Bas espagnols, mais aussi dans le Hainaut français, dans la Thiérache et sur la frontière de Champagne, pour y établir la contribution. Ce fut un motif de plus pour engager le roi à déclarer la guerre à l'empereur, à l'Angleterre, aux États-Généraux et à leurs alliés; et M. le maréchal de Boufflers reçut ordre, le 11, de la déclarer, à la tête de l'armée, et de faire contribuer les pays sur le Rhin et la Meuse, le plus loin qu'il pourrait.

L'armée des ennemis fit un mouvement le 15 et campa le long de la Meuse, la droite au village d'Heumen, près de Mook, la gauche à Vickum, vers et au-dessous de Grave, et le flanc droit couvert par le défilé de Mook, fort étroit et fort difficile. Ils laissèrent quatre mille hommes à Nimègue, et quelques bataillons avec vingt-deux escadrons sur la rive droite du Rhin, depuis Mulheim jusqu'à Wesel, dont le pont fut rétabli. Ils firent descendre à Bommel deux ponts de bateaux qu'ils avaient sur le Wahal près de Nimègue, et qui remontèrent ensuite la Meuse jusqu'au-dessous de Grave. On apprit qu'ils retranchaient ces ponts ainsi que leur camp, et

que vingt escadrons, après avoir passé à Velp, sous Grave, se portèrent du côté de Ravenstein, sur la rive gauche de la Meuse, pour nous obliger à passer cette rivière; mais, voyant que nous restions tranquilles, ils rappelèrent cette cavalerie.

En effet, leur disposition près de Grave n'annonçant point encore leur dessein, monseigneur le duc de Bourgogne ne fit aucun mouvement; il ordonna seulement de retrancher la partie de terrain qui se trouvait entre Gennep et la Meuse, afin d'être bien fermé de ce côté-là, et de pouvoir abandonner le poste de Genneperhuis à l'embouchure de la Niers, lequel était trop avancé et d'autant moins soutenable que les ennemis avaient l'avantage des hauteurs sur tout ce qui aurait pu marcher pour le soutenir. On fit aussi retrancher tous les gués de la Niers, afin de mettre le camp en sureté et de pouvoir faire les mouvements que les circonstances exigeraient. On tint des partis du côté du marais de Peel, pour avoir des nouvelles promptes des ennemis.

M. le maréchal ayant eu avis qu'ils projetaient de marcher vers le Brabant, en prévint M. de Bedmar, qui fit en conséquence, le 19, une disposition pour faire camper entre Lierre et Anvers dix bataillons et quatorze escadrons, y compris les six bataillons et les quatre escadrons que M. de Grignan lui ramenait.

M. le maréchal lui envoya, le 21, une disposition plus étendue pour toutes les troupes à ses ordres, au nombre de quarante-neuf bataillons et de dix-neuf escadrons, depuis la mer jusqu'au Demer. Outre les troupes destinées pour la garde des places, trente bataillons et deux escadrons devaient camper pour assurer la communication des mêmes places, savoir : cinq bataillons et trois escadrons sous Bruges, et sept

escadrons entre Anvers et Lierre, derrière la ligne, et onze bataillons et sept escadrons à Boeschot, entre Lierre et Diest. Ce dernier camp devait être commandé par M. le comte de Gacé, que monseigneur le duc de Bourgogne envoya aux ordres de M. de Bedmar. Au moyen de cette disposition, M. de Bedmar pouvait, de proche en proche, rassembler ses troupes, soit du côté du Brabant, soit du côté de la mer, suivant les mouvements que pourraient faire les ennemis.

D'un autre côté, M. de Tallard ne pouvant plus, faute de subsistances, se soutenir sous Rhinberg, eut ordre de changer de position et de marcher à l'abbaye de Camp, entre Rhinberg et Gueldre, afin d'être plus à portée de l'armée. Il reçut en même temps une lettre de Bonn, portant que l'électeur de Cologne s'était enfin déterminé à partir le 19 de cette place avec quelques troupes pour le joindre. En conséquence il ordonna le 20 à son infanterie de marcher à l'abbaye de Camp avec l'artillerie et les bagages, et il partit avec toute sa cavalerie pour aller jusqu'à Calcar au-devant de son altesse électorale. Il l'attendit en vain jusqu'au 23. Ce prince, qui avait déjà donné plusieurs marques de son irrésolution, avait encore changé d'avis, et M. de Tallard fut obligé de retourner sur ses pas. Il rejoignit son infanterie à l'abbaye de Camp.

Le même jour M. de Walcourt, capitaine des carabiniers, ayant été détaché de l'armée, rencontra trente-cinq cavaliers qu'il battit. Il en prit vingt et un, qui rapportèrent que milord Marlborough se disposait à passer la Meuse.

En effet, le 25 au soir ce général envoya sur la rive gauche de cette rivière ses bagages et son artillerie. Le lendemain matin il la passa avec toute l'armée sur trois ponts près de Grave, et campa à Zeeland et à Uden, à la tête du marais de

Peel, du côté de Bois-le-Duc. Il se remit en marche le 27, et établit son camp à Mierlo et Geldorp, du côté d'Eyndhoven.

Monseigneur le duc de Bourgogne, instruit de ces mouvements vers le Brabant, résolut de s'en approcher pour le couvrir. Il fit marcher, dès le 26, à Ruremonde, six bataillons et six escadrons du corps de M. de Tallard, pour former une tête destinée à joindre MM. de Bedmar et de Gacé sur le Demer. Il fit avancer en même temps vers Venloo les gros bagages de l'armée, l'artillerie et la seconde ligne d'infanterie et une partie de la seconde ligne de cavalerie. Il envoya ordre à M. de Bedmar de rassembler le plus de troupes qu'il pourrait, depuis Anvers jusqu'à Lierre et Arschot. Il laissa M. de Tallard avec toutes ses troupes à l'abbaye de Camp, pour couvrir Gueldre et Rhinberg; et comme il eut avis, par un billet intercepté, que les ennemis avaient projeté de faire le siége de cette dernière place, et qu'ils pouvaient y employer non-seulement huit bataillons et huit escadrons qu'ils avaient envoyés à Nimègue, mais aussi les troupes qui étaient restées sur la droite du Rhin, il fit rentrer dans Rhinberg six bataillons aux ordres de M. le marquis de Grammont, avec de l'argent et des munitions.

Le 27, à la pointe du jour, monseigneur le duc de Bourgogne se mit en marche d'Hassum, et alla camper avec toute l'aile gauche au village de Tegelen, à trois quarts de lieue au-dessus de Venloo. Le reste de l'armée fut placé en différents corps, à portée de cette place.

Le 28 ce prince continua sa marche droit sur Ruremonde. Il passa la Meuse sur le pont de bateaux de cette place et sur deux autres ponts construits à l'embouchure des deux petites rivières de Swalmen et de Neer, et il campa, la droite au village de Buggenum, couvert par la rivière de Neer, et la gauche

au delà de Horn. Dans cette position, l'armée était comme dans un centre, à portée de protéger en même temps Rhinberg et la frontière du Brabant. Le même jour M. de Tallard marcha de l'abbaye de Camp à Bruggen sur la Swalmen, au-dessus de Ruremonde, où il était à portée de joindre promptement l'armée. On tint un parti au château de Grevenbrock, au delà de Werth, et l'on envoya à Werth M. de Souternon avec six cents chevaux pour soutenir ce parti et donner des nouvelles des ennemis.

Le 31 monseigneur le duc de Bourgogne, ayant eu avis que l'armée ennemie marchait des environs d'Eyndhoven vers Hammont et Grevenbrock, donna ses ordres pour marcher à la pointe du jour de Horn vers Bree; mais la distribution du pain retarda le départ jusqu'à trois heures après midi. On marcha jusqu'à onze heures du soir. M. le duc de Bourgogne passa le reste de la nuit à la tête des colonnes de cavalerie, en attendant que l'infanterie arrivât.

Le 1er août il se remit en marche à la pointe du jour, et arriva à Bree à huit heures du matin avec la cavalerie; l'infanterie n'y fut rendue qu'à onze heures. L'armée campa derrière le ruisseau qui passe à Bocholt, laissant Bree derrière elle.

M. de Tallard vint de Bruggen camper à une lieue de la gauche de l'armée, avec cinq bataillons et vingt escadrons qui restaient à ses ordres. M. de Tserclaes partit en même temps de Liége avec quatre bataillons et onze escadrons, pour aller à Huy, et continuer sa route par Orp le Grand et Orp le Petit, afin de gagner le Demer à Halen, près de Diest, et de joindre aussi l'armée. Il laissa trois bataillons et sept compagnies franches à la citadelle de Liége et autant à la Chartreuse. M. de Gacé, qui était à Boeschot avec un corps de dix ba-

taillons et huit escadrons, s'avança vers Diest et campa sur le Demer, près de cette ville; et M. de Bedmar fit assembler des troupes entre Anvers et Lierre, pour leur faire prendre au besoin la même route.

Le même jour les ennemis firent attaquer le château de Grevenbrock, où il y avait quatre-vingts hommes, et s'en rendirent maîtres. Ils se mirent aussitôt en marche, et vinrent camper la droite à Cautille, à une lieue de Bree, la gauche à Achel, près de Grevenbrock. Ce fut le moment où ils rassemblèrent toutes leurs troupes. Sept régiments d'infanterie et quatre de cavalerie, venus de Nimègue, les joignirent, ainsi que la plus grande partie des garnisons de Breda et de Bois-le-Duc; en sorte que leur armée se trouva forte de soixante et dix bataillons et cent cinquante escadrons. Elle paraissait disposée à marcher pour chercher à combattre, ou pour obliger M. le duc de Bourgogne à quitter le pays.

L'armée de ce prince n'était que de cinquante-trois bataillons et quatre-vingt-douze escadrons, y compris le corps de M. de Tallard; mais elle occupait à Bree un très-beau poste, et le champ de bataille était assez avantageux pour bien recevoir les ennemis. Ils ne pouvaient passer le ruisseau qui était entre eux et nous qu'en y faisant des ponts à la faveur de leur infanterie et de leur canon. D'ailleurs, la position qu'ils venaient de prendre ne leur permettait pas de faire une attaque subite : leur gauche était trop éloignée, et il leur eût fallu un jour entier pour se préparer à une action générale. Ils se bornèrent à faire des détachements sur leur droite et sur leur gauche, pour nous reconnaître et nous inquiéter; mais voyant l'impossibilité de nous déposter, ils projetèrent de marcher vers Peer, pour nous ôter la communication du Demer et du Brabant.

Monseigneur le duc de Bourgogne résolut de les prévenir, et donna ses ordres pour marcher du côté de Hasselt avec autant de célérité que pourrait le permettre le nombre de gros et menus bagages que l'armée avait avec elle, et qui rendaient sa marche fort difficile et dangereuse. Aussi prit-on les plus grandes précautions pour assurer cette marche.

Le 2, à la pointe du jour, les gros et menus bagages, les caissons et l'artillerie ayant été rassemblés derrière la seconde ligne, l'armée prit les armes : la deuxième ligne de l'aile gauche de cavalerie et la deuxième ligne de l'aile droite se mirent en colonne, l'une à droite, l'autre à gauche, et firent des détachements pour battre tout l'espace qui était entre elles. On fit ensuite passer entre ces deux colonnes tous les bagages, les caissons et l'artillerie, formant quinze ou vingt files, et toute l'armée se mit en bataille sur trois lignes; de sorte que les bagages étaient enfermés entre les troupes, et formaient l'avant-garde. La grande bruyère, par laquelle l'armée avait à marcher, donnait cette facilité. D'ailleurs cette précaution était nécessaire, parce que la source du ruisseau qui couvrait le camp étant passée, les ennemis pouvaient nous attaquer en pleine bataille à la faveur de la bruyère.

On avait envoyé plusieurs partis sur leur armée, afin d'être averti de leurs mouvements assez tôt pour avoir le loisir de rejeter sur la gauche tous les bagages, et de se mettre en bataille; mais ils ne parurent point. Cette marche, une des plus belles qu'on ait jamais vues, se fit tranquillement, et l'armée campa à Sonhoven, à une lieue de Hasselt.

M. de Tallard, qui avait marché avec son corps sur la gauche de l'armée pour la couvrir du côté de Maëstricht, alla camper à Hasselt. Il y fit passer le Demer à tous les gros bagages, qui se rendirent le 3 à Halen et le 4 sous Diest; ce qui donna à

monseigneur le duc de Bourgogne beaucoup de facilité pour ses mouvements.

M. de Gacé marcha aussi, le 2, des environs de Diest, avec neuf bataillons et dix escadrons, et vint camper à Herkenrode, sur le Demer, pour être à portée de joindre l'armée. M. de Tserclaes, venant de Liége avec trois bataillons et onze escadrons, s'avançait aussi à grandes journées vers le Demer.

Le même jour les ennemis se mirent en marche vers six heures du matin, et allèrent camper, la droite à Kleen-Bruegel, au delà de Peer, et la gauche à Saint-Auberstill. Ils firent marcher sur Peer un assez gros détachement, qui se replia le soir.

M. le chevalier de Nesle, ayant été détaché pendant notre marche avec cent chevaux pour observer les mouvements des ennemis, rencontra, le 3 au matin, un parti de même force que le sien, le battit et ramena trente-cinq prisonniers avec leurs chevaux, un cornette et un quartier-maître.

L'armée marcha, le 4, de Sonhoven à Beringen, où elle appuya sa gauche, la droite à Heusden, et un corps avancé à Coursel. Le même jour elle fut jointe par M. de Gacé, et le lendemain par M. de Tserclaes; de sorte qu'avec les troupes de M. de Tallard qui restèrent à Hasselt elle était forte de soixante-cinq bataillons et cent trois escadrons.

On comptait que celle des ennemis était alors, comme on l'a déjà dit, d'environ soixante et dix bataillons et cent cinquante escadrons. Elle vint camper le 5 à Peer, ayant ce lieu devant son camp, la droite à Groot-Bruegel, la gauche au village d'Eelicum. Ils fourragèrent le lendemain, et nos partis leur prirent quarante hommes et soixante chevaux.

Dans la position que l'armée du roi occupait, elle était en état de couvrir le Brabant, d'observer de près les mouvements

des ennemis, et de profiter des occasions qu'ils pourraient donner pour entreprendre sur eux. Monseigneur le duc de Bourgogne ayant à conserver la Gueldre et le Brabant avait jugé que cette dernière partie méritait le plus d'attention, attendu l'importance dont elle était, autant par les secours considérables qu'on en tirait en argent, en fourrages et en voitures, que parce que cette province, une fois au pouvoir des ennemis, les portait au milieu des Pays-Bas espagnols et les rapprochait des frontières de France. Tels étaient les motifs qui avaient déterminé ce prince à marcher jusqu'à Beringen pour leur en barrer le chemin.

Mais, d'un autre côté, les ennemis, s'étant avancés à Peer, avaient, en quelque manière, les devants pour le côté de la Gueldre; et cette partie n'était pas aussi bien munie de troupes qu'il aurait été à désirer, parce que monseigneur le duc de Bourgogne ayant été obligé, pour gagner le Brabant, de s'approcher fort près de leur armée, plus nombreuse que la sienne, n'avait pas pu laisser de troupes derrière lui jusqu'à la jonction de MM. de Gacé et de Tserclaes. Il s'agissait donc alors de trouver les moyens de redonner la main au pays de Gueldre, soit en se reportant par la droite vers Asch ou Glabbeeck, entre Peer et Stockem, sur le chemin de Maëstricht, soit en marchant par la gauche vers Olmen et Baelen, pour se porter de là vers Eyndhoven, prendre les derrières des ennemis, et leur ôter toute communication avec Breda, Bois-le-Duc et Grave. M. le maréchal de Boufflers pensait que ce dernier parti était le meilleur, en ce qu'il serait le plus commode pour les subsistances; qu'il nous mettrait toujours à portée de couvrir le Brabant, et qu'il obligerait, selon toutes les apparences, l'armée ennemie à retourner sur ses pas pour protéger son propre pays. En attendant qu'on se décidât sur ces différents partis, on ouvrit des marches

à la droite et à la gauche, et l'on fit quelques dispositions pour la sûreté des places de la Gueldre. M. de Labadie fut envoyé à Ruremonde pour y commander; on y fit passer un des bataillons qui étaient à Gueldre et un autre qui était à Werth, où on ne laissa que cent hommes aux ordres de M. de Champfort, pour la défense du château seulement, parce que cette petite ville se trouvait derrière les ennemis et qu'elle était sans fortifications. On tira de Rhinberg deux bataillons, dont l'un passa à Gueldre, l'autre à Venloo. Il y eut alors quatre bataillons et un escadron à Ruremonde, quatre bataillons et un escadron à Venloo, deux bataillons et cinquante chevaux à Gueldre, quatre bataillons et cinquante dragons à Rhinberg.

Ces troupes auraient suffi pour la sûreté de ces places, si celles-ci avaient été en état de tenir quelque temps; mais on ne pouvait les regarder que comme des bourgades retranchées qu'on ne devait point perdre de vue. Il en était de même du côté du Brabant où il ne se trouvait que des villes sans fortifications, comme Diest, Arschot, Lierre, Malines et Louvain, dont on n'osait pareillement s'éloigner. C'était une opération difficile que de défendre contre une armée rassemblée et supérieure, contre la garnison nombreuse de Maëstricht, et contre le corps que les ennemis avaient au delà du Rhin, une étendue de pays aussi considérable que celle depuis Rhinberg jusqu'à Anvers, séparée par une grande rivière, et dépourvue de postes dans lesquels on pût être en sûreté.

Toutes ces considérations déterminèrent monseigneur le duc de Bourgogne et M. le maréchal de Boufflers à marcher par leur gauche du côté d'Eyndhoven, dans le dessein de tourner les ennemis et de leur ôter la communication de Bois-le-Duc, plutôt que d'attendre quelque entreprise de leur part. On devait marcher dès le 6; mais l'armée

ayant manqué de pain par la faute des entrepreneurs, qui depuis le passage du grand convoi dans la Gueldre n'avaient pas approvisionné la partie du Brabant, on ne put se mettre en marche que le 9, à deux heures du matin. On campa le même jour à Baelen et le lendemain à Rythoven, dans la Campine, à deux lieues d'Eyndhoven. L'armée appuya sa droite à Eersel et sa gauche à Dommelen, sur la rivière de Dommel. On fit plusieurs ponts et passages sur cette rivière, depuis Dommelen jusqu'à Eyndhoven, que M. du Rosel occupa avec cinq cents grenadiers et trois cents carabiniers.

M. de Tallard campa à Ghestel ou Luyksghestel à la tête de la droite de l'armée, et M. de Tserclaes à Duysel, un peu derrière la droite, sur le chemin d'Herenthals.

Monseigneur le duc de Bourgogne pensait que cette position le mettait à portée de tenir de près les ennemis, soit qu'ils s'avançassent vers le Demer, soit qu'ils voulussent retourner vers la Meuse, et que, dans le cas où ils prendraient le chemin de cette dernière rivière, ils ne pourraient pas le priver en même temps des différents passages de Venloo, de Ruremonde et de Stephanswert, où il y avait des ponts. Ce prince jugeait aussi que les États-Généraux, voyant ruiner leur pays jusqu'aux portes de Nimègue, ne se détermineraient pas à laisser encore exposé à nos entreprises celui qui leur appartenait, depuis Grave, Crèvecœur et Heusden jusqu'à Gertruydenberg. Ce n'était pas là les seules considérations qui pouvaient engager à croire que les ennemis prendraient une autre route que celle de la Meuse. Maëstricht seul n'était pas en état de fournir à leur armée tout ce dont elle pourrait avoir besoin; on savait même qu'elle manquait de subsistances depuis qu'on avait coupé la communication de Bois-le-Duc, et que, sur l'avis de notre marche, un convoi

de pain qu'ils en attendaient y était retourné. Il était donc à croire qu'il ne leur restait d'autre parti à prendre que d'observer monseigneur le duc de Bourgogne, et de tâcher de rétablir la communication de Bois-le-Duc.

Leur armée décampa de Peer le 12 et marcha à Hammont sur trois colonnes. Elle établit sa droite près de ce village, et sa gauche à celui d'Achel et au château de Grevenbrock, ayant devant elle le ruisseau de Tongreep, avec un marais difficile à passer. Pendant sa marche elle avait avancé une tête, comme si elle eût voulu venir sur Loemel ou sur Olmen et Baelen.

Le comte de Tilly campa près de Mierlo et de Helmont avec un corps séparé d'environ dix mille hommes. Il était à une demi-lieue de Geldorp, et couvert par le ruisseau qui passe dans ce lieu et qui est presque aussi considérable que le Dommel. Ce corps avait pour objet de favoriser leur communication avec Bois-le-Duc et le passage du convoi, et en même temps de couvrir leur position contre ceux que nous avions à Eyndhoven.

Sur l'avis de la marche des ennemis, on renforça ce poste dès le même jour : on y envoya six cents grenadiers et deux régiments de dragons, et le lendemain, six bataillons, sept escadrons, une brigade d'artillerie et dix pièces de canon. Toutes ces troupes furent aux ordres de M. de Berwick.

Le 13 il arriva au camp un convoi de pain venant de Lierre, sous l'escorte de deux mille chevaux aux ordres de M. d'Imecourt. M. le comte de Coigny, ayant été détaché le même jour avec mille chevaux ou dragons, s'avança, le 14, au delà de Tilbourg, porta des détachements sur Heusden, Breda et Gertruydenberg, pour jeter l'alarme dans le pays et hâter le payement des contributions, et rentra au camp le 15, sans avoir rencontré les ennemis.

Les détails que l'on reçut de la position du comte de Tilly près de Geldorp firent naître à monseigneur le duc de Bourgogne l'idée d'entreprendre sur ce corps. M. de Berwick eut ordre de faire passer au delà d'Eyndhoven les six bataillons et les treize escadrons qui y étaient campés; en même temps l'aile gauche de cavalerie, première et seconde ligne, marcha jusqu'à Eyndhoven pour être à portée de joindre ces troupes. Monseigneur le duc de Bourgogne s'étant porté lui-même au delà de cette ville, tandis que la cavalerie, éloignée de deux lieues, faisait sa marche, il fut informé que le corps de M. de Tilly, qu'on n'avait cru composé que de trois ou quatre mille hommes, était beaucoup plus considérable, et qu'il avait été augmenté de plusieurs détachements de l'armée ennemie; considérant d'ailleurs que cette armée, qui n'était éloignée que de deux lieues, et pouvait, par la grande bruyère, arriver rapidement et en pleine bataille sur Eyndhoven et couper les troupes qui, après avoir passé le ruisseau de Geldorp, se seraient trouvées à quatre lieues de l'armée, séparées d'elle par deux ruisseaux considérables, il ne jugea point à propos d'attaquer. On se replia en deçà d'Eyndhoven. M. de Tilly, sur la nouvelle de notre marche, s'était déjà mis en mouvement pour se replier aussi; mais monseigneur le duc de Bourgogne n'eut pas tort : l'armée ennemie s'était effectivement avancée avec beaucoup de célérité vers les villages de Leende et de Heeze, pour soutenir le comte de Tilly, et l'on sut qu'elle n'était retournée à son camp qu'après avoir été assurée de la retraite de nos troupes.

Le 17 les ennemis firent attaquer le château de Werth, qui fut ruiné par les bombes. M. de Champfort capitula et obtint les honneurs de la guerre.

Le même jour le comte de Tilly campa à Gemert, sur le

chemin de Grave, et le 18 il conduisit à Helmont[1] le convoi que les ennemis attendaient depuis si longtemps de Bois-le-Duc, et qui arriva enfin le 19 à leur camp. L'armée de monseigneur le duc de Bourgogne reçut en même temps un nouveau convoi de pain et un trésor venant de Lierre.

Il ne se passa rien d'intéressant jusqu'au 22. Les nouvelles des ennemis confirmaient des desseins de leur part sur Rhinberg ou Venloo. Ces places étaient mal approvisionnées d'armes et de munitions de guerre, parce qu'on n'avait pas encore entièrement remplacé ce qu'on en avait tiré pour la défense de Kayserswert. Cependant ces nouvelles paraissaient d'autant mieux fondées, que les troupes que les ennemis avaient laissées à la droite du Rhin, après avoir passé ce fleuve le 17 sur le pont de Wesel et sur celui de Dusseldorf, étaient, les unes à Büderich, les autres à Ober et Nieder-Cassel, près de Nuys.

M. le maréchal de Boufflers craignant donc pour Rhinberg et Venloo, et estimant ne pouvoir pas entreprendre, suivant le désir du roi, le siége de Juliers, proposa une diversion dans la Flandre hollandaise, alors fort dégarnie de troupes, et de faire à cet effet marcher M. de Bedmar sur le Hulst, Liefkenshoek ou Lillo. Le mémoire que l'on va rapporter présente les objets que M. le maréchal de Boufflers avait en vue, et les moyens d'exécuter ce projet. Il envoya en même temps à la cour l'état des troupes qui étaient dans la Flandre espagnole et dans le quartier d'hiver, avec un mémoire sur la répartition qu'il se proposait d'en faire pour former le corps qui devait agir sous les ordres de M. de Bedmar, en laissant dans les places quatorze bataillons, qu'il regardait comme suffisants pour leur garde, en y joignant quatre mille paysans.

[1] Les ennemis occupaient ce poste avec quatre cents hommes

Mémoire de M. le maréchal de Boufflers. 20 août 1702[1].

Les ennemis faisant courir le bruit qu'ils veulent entreprendre sur Gueldre ou sur Rhinberg, et à cet effet ayant fait passer le Rhin à Wesel aux troupes de Brandebourg et à celles qui étaient auprès de Kayserswert et de Mulheim, au pont de Dusseldorf, et toutes ces troupes n'étant pas suffisantes pour entreprendre un siége, ils comptent pouvoir faire un détachement de la grande armée pour renforcer les troupes qui viennent du Rhin, et les mettre, par ce renfort, en état d'entreprendre un siége et de couvrir cette entreprise par leur grande armée, laquelle serait encore assez nombreuse pour s'opposer à celle de monseigneur le duc de Bourgogne, au cas qu'il voulût tenter de secourir la place qui serait attaquée.

Le camp qu'occupent les ennemis et dans lequel ils s'opiniâtrent à demeurer, malgré les difficultés qu'ils y trouvent pour leurs convois, nous marque assez qu'ils veulent se conserver l'avance du côté de la Gueldre; ce qui persuade qu'ils ont un dessein de ce côté-là.

L'armée de monseigneur le duc de Bourgogne a pendant longtemps tenu l'ennemi de l'autre côté du Rhin et sous Nimègue, et par conséquent couvert les places de la Gueldre; les ennemis, ayant enfin été renforcés par un corps considérable de troupes qui leur est venu d'Allemagne, mais n'étant point pour cela en état de nous chasser du duché de Clèves, ont pris le parti de la diversion, en passant la Meuse pour s'approcher du Brabant; et comme cette province n'a nulle frontière et qu'elle est d'une autre considération que la Gueldre, monseigneur le duc de Bourgogne a fait le plus de diligence qu'il a pu avec son armée, pour couvrir cette province. Il aurait souhaité pouvoir, en même temps, couvrir la Gueldre et le Brabant : le poste de Bree avait même été regardé dans cette vue; mais on n'a pas trouvé qu'il pût couvrir le Brabant, d'autant que l'ennemi, qui était à Peer, pouvait mettre sa gauche au ruisseau de Peer, et, ayant le ruisseau d'Helchteren et d'Houthalen devant lui, obliger

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, volume 1555, n° 309.

par là monseigneur le duc de Bourgogne à rentrer dans le Brabant par la tête du Demer; ce qui rendait l'ennemi maître de tout le Brabant qui est au delà du Demer, outre que, restant à Bree, l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne était fort inférieure en nombre à celle des ennemis. C'est pourquoi il a été obligé de tenir l'armée, ou toute du côté de la Gueldre, ou toute du côté du Brabant. Le dernier parti a été pris comme le meilleur.

Suivant ce raisonnement, l'ennemi a sur nous l'avantage pour soutenir les entreprises qu'il peut faire du côté de la Gueldre; mais, quoique cela soit, l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne, du moment que l'ennemi se sera attaché à quelque place, se mettra en marche pour la secourir, et si l'armée d'observation des ennemis veut s'y opposer, on verra, dans les mouvements que les armées feront, à la combattre.

Mais, comme il faut plus d'une ressource à la guerre, soit qu'on puisse combattre les ennemis ou qu'on ne le puisse pas, il faut voir si nous ne pourrons pas entreprendre dans la Flandre comme ils peuvent faire dans la Gueldre.

Comme l'ennemi a l'avance sur nous du côté de la Gueldre, nous l'avons sur lui par tout le Brabant, et par conséquent par toute la Flandre.

L'ennemi a très-peu de troupes dans la Flandre, très-peu dans Berg-op-Zoom, dans Breda et dans Bois-le-Duc; les places mêmes de Grave et de Nimègue sont toutes dégarnies; Maëstricht l'est de même, et toutes les garnisons ont renforcé leur armée; et, par conséquent, l'ennemi ne peut envoyer de troupes en Flandre, qu'il ne les détache de son armée; il ne peut pas les envoyer droit à Berg-op-Zoom par terre; il faut que de son armée il les envoie à Grave pour les embarquer et les envoyer à Berg-op-Zoom ou à Hulst.

Ces détachements ne peuvent pas se faire sans que nous en ayons connaissance; ainsi l'on pourra aisément envoyer en trois jours à Anvers les troupes dont on aura besoin. On peut même, en tenant un corps entre le camp et Herenthals, rendre le secours plus prompt.

Ainsi il est constant que nous avons toute l'avance pour soutenir l'entreprise que l'on ferait en Flandre; et même, suivant la conséquence dont elle serait, on pourrait y envoyer un détachement considérable; et, en ce cas, si l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne se trouvait trop inférieure, elle pourrait se retirer dans les Nèthes jusqu'à ce que l'entreprise fût finie.

Le but que l'on se propose, lorsqu'on veut entreprendre quelque chose du côté de la Flandre, c'est premièrement d'obliger l'ennemi à détacher des troupes de son armée pour envoyer dans la Flandre; et, si on peut l'y obliger, il ne sera pas en état de faire un autre détachement pour renforcer les troupes qui viennent du Rhin, et faire un siége en Gueldre, et en même temps avoir une armée d'observation suffisante pour s'opposer à celle de monseigneur le duc de Bourgogne; et au cas qu'il le voulût faire, monseigneur le duc de Bourgogne serait en état de l'attaquer, et même de renforcer son armée par une partie des troupes qui seraient en Flandre: ce que l'ennemi ne peut pas faire de même, outre que l'on pourra contenir le camp de Mulheim, par les troupes de monsieur l'électeur de Cologne. Secondement, soit que l'ennemi entreprenne en Gueldre ou qu'il n'entreprenne pas, l'intention de monseigneur le duc de Bourgogne est toujours que, suivant l'état des troupes ci-joint, on ait à s'en servir pour faire telle entreprise que M. le marquis de Bedmar jugera à propos, et au cas que M. le marquis de Bedmar ne soit pas en état d'agir, M. de Vauban aura sous son commandement les troupes et la conduite de l'entreprise, et au défaut de M. de Vauban, le lieutenant général le plus ancien.

Ce qui est à propos, c'est de commencer promptement les mouvements de troupes et de munitions de guerre, afin que le bruit en revenant aux ennemis, cela les empêche de rien entreprendre en Gueldre. Si l'on peut les obliger à faire un détachement pour la Flandre, en ce cas on ne pourrait pas faire une grande entreprise de ce côté-là; on pourrait néanmoins toujours voir s'il n'y aurait pas moyen de percer dans l'île de Cadsand, attaquer Ysendyke ou Lief-

kenshoek, Lillo ou Hulst; et si l'ennemi n'envoie point de détachement ou s'il s'attache à une place de Gueldre, il faut voir si l'on ne peut rien entreprendre sur Hulst, le Sas de Gand ou l'Écluse, et voir en même temps si l'on ne pourrait pas se servir de galères pour fermer le bras de mer qui va dans cette dernière place.

Le roi ne goûta point d'abord le projet d'une diversion dans la Flandre hollandaise; et sa majesté, regardant la Gueldre comme la partie la plus importante à ménager, jugea qu'il n'y avait point d'autre parti à prendre, pour empêcher les ennemis d'entreprendre sur les places de ce pays et sur celles du Rhin, que de les suivre de près et d'être toujours à portée de les combattre. C'est ce qu'elle expliqua dans la lettre qu'elle écrivit à M. le maréchal de Boufflers, le 23, et qu'on va rapporter ci-bas.

Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers. Versailles, 23 août 1702[1].

Les mouvements des ennemis ne me laissant pas lieu de douter qu'ils n'aient dessein de faire quelque entreprise, soit sur Venloo soit sur Rhinberg, les affaires vont devenir plus difficiles qu'elles n'ont encore été. Vous connaissez comme moi l'importance dont il est pour la gloire de mes armes, de ne pas souffrir que l'on fasse un siége en présence du duc de Bourgogne sans qu'il y mette aucun empêchement, ou par une diversion ou de quelque autre manière que ce puisse être. Vous ne m'en proposez qu'une, qui est d'entreprendre quelque chose sur les villes et forts des ennemis, du côté de la mer, et particulièrement sur Hulst, Liefkenshoek ou Lillo. Vous estimez que cette entreprise doit être faite par le marquis de Bedmar, auquel vous avez envoyé un courrier; vous ne me parlez du siége de Juliers que pour me faire connaître qu'il n'est pas possible d'y songer présentement. Voilà à peu près tout ce qui est contenu dans votre

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528 2e partie, 2e section, lettre 341.

lettre, et les différentes vues que vous avez. Les miennes en sont bien éloignées, et je regarde, dans la situation des affaires présentes, comme une chose capitale, la conservation des places de Gueldre et du Rhin. Je vois les embarras qu'il y a pour faire la guerre dans un pays qui tire de fort loin ses subsistances par des convois pénibles, qui sont exposés aux courses d'une nombreuse garnison qui en peut du moins empêcher le passage; que l'on n'y trouve aucune ressource; que l'on est obligé de tirer les munitions de guerre et de bouche de places très-éloignées, et que, quand une partie des choses dont on a besoin manque, on est fort embarrassé. C'est ce qui me fait connaître de plus en plus la nécessité de sortir de cet état. Si vous souffrez que les ennemis se rendent maîtres de Venloo, vous devez compter la Gueldre comme entièrement perdue, et, par une suite nécessaire, les places du Rhin, l'alliance de l'électeur de Cologne et la ville de Liége. Cette extrémité, que l'on ne pourrait éviter si vous pensiez à faire une aussi faible diversion que celle que vous proposez, qui, quelque petite qu'elle soit, vous obligerait à faire un détachement de l'armée que commande le duc de Bourgogne, pour former un corps de troupes au marquis de Bedmar, qui n'en a point; cette extrémité, dis-je, me donne lieu de croire qu'il n'y a point d'autre parti à prendre que de vous rapprocher des ennemis encore davantage que vous ne l'êtes, s'il est possible; de vous tenir sur eux marche sur marche, et d'être toujours à portée de les combattre s'ils se séparent devant vous, ou s'ils font quelque mouvement dont le duc de Bourgogne puisse profiter. Si vous pouvez par ce moyen, qui est le seul, conserver les choses dans l'état où elles sont, jusqu'au commencement de la campagne prochaine, j'espère qu'elle sera plus glorieuse et plus heureuse, et que les mesures que je prendrai vous pourront tirer des embarras que vous avez eus cette année; mais sans la Gueldre je ne puis rien : ce pays et les places du Rhin peuvent servir à porter mes armées dans le milieu de la Hollande. En travaillant de bonne heure à leur assurer les subsistances dont elles auront besoin, on peut y réussir, et j'ai fait toutes mes dispositions pour cela, même le projet

de répartition pour loger pendant l'hiver les troupes que j'ai destinées pour l'armée de Flandre et les garnisons des places desdits pays pendant la campagne prochaine. Je vous l'enverrai au premier jour pour vous le communiquer. En cas qu'il n'y ait rien de changé, faites bien réflexion au dérangement que pourrait causer la perte de la Gueldre. Les ennemis seraient sûrs des places d'Espagne du côté de la mer, toutes plus mauvaises les unes que les autres, et rien ne les empêcherait, par la Gueldre, le pays de Juliers et de Maëstricht, de s'approcher de Namur et de Luxembourg. Vous voyez les suites et les inconvénients; n'oubliez rien pour les prévenir, et ne souffrez point que les ennemis, à la vue d'une armée aussi forte que celle que commande le duc de Bourgogne, fassent des siéges et vous enlèvent des places.

Dans la réponse de M. le maréchal de Boufflers à cette lettre du roi, il fit connaître à sa majesté qu'une armée de vingt-sept bataillons et douze escadrons que M. de Bedmar pouvait rassembler serait suffisante pour faire le siége de Hulst, et qu'ainsi monseigneur le duc de Bourgogne ne serait pas obligé de se dégarnir pour renforcer M. de Bedmar. Sa majesté consentit enfin à ce siége; mais elle insista sur la nécessité de suivre de près les ennemis, pour les empêcher d'enlever aucune place de la Gueldre.

C'était aussi le projet de monseigneur le duc de Bourgogne; et, en conséquence, ayant appris, le 22, que les ennemis marchaient d'Hammont à leur ancien camp de Peer, il décampa aussitôt de Rythoven pour les tenir de près, et fit avancer l'armée sur la bruyère de Peer, aux environs d'Exel, où elle passa la nuit.

Le 23 au matin ce prince, ayant eu avis que les ennemis s'étaient remis en mouvement, dès la pointe du jour, pour aller à Helchteren et de là à Hasselt, continua sa marche pour tâcher de les joindre ou du moins de tomber sur leur arrière-garde.

Étant arrivé sur la hauteur d'Hechtel, les partis qu'il avait envoyés vers les ennemis vinrent l'avertir qu'on voyait encore beaucoup de troupes défiler à trois quarts de lieue au delà d'Hechtel, entre ce village et Peer. Il prit alors la résolution de marcher diligemment pour passer le défilé d'Hechtel, laissant Hechtel à droite et Exel à gauche; mais le temps qu'il fallut pour passer ce défilé, quoique l'on marchât sur six colonnes, permit à toute l'arrière-garde des ennemis de se replier sur leur armée, dont la plus grande partie était déjà campée; et on ne put faire que quelques prisonniers.

On s'avança ensuite sur les ennemis, que l'on trouva campés à Spipel. Ils occupaient toutes les hauteurs, qui formaient une espèce de demi-cercle : leur droite s'allongeait vers Peer et avait le ruisseau devant elle; leur gauche était à Spipel, à la tête du ruisseau de Coursel, couverte par le ruisseau et le marais de Spipelpaede; d'autres grands marais couvraient leur centre.

Outre l'avantage de cette position, ils avaient encore celui de la supériorité du nombre, venant d'être joints par onze bataillons de la garnison de Maëstricht, ce qui portait leurs forces à quatre-vingt-douze bataillons et cent trente-deux escadrons; au lieu que l'armée du roi n'était que de soixante et dix bataillons et cent treize escadrons, y compris les troupes de MM. de Tallard et de Tserclaes, dont il était resté un détachement considérable pour la garde des gros et des menus bagages.

Cela n'empêcha pas monseigneur le duc de Bourgogne de chercher l'occasion de combattre. L'armée se mit en bataille vers midi, à la portée du canon des ennemis. Celle de milord Marlborough sortit aussitôt de son camp, et se mit très-promptement en bataille, dans un terrain fort avantageux. Quoi-

qu'on eût assuré monseigneur le duc de Bourgogne que dès qu'il aurait passé le défilé d'Hechtel rien ne le séparerait des ennemis, il trouva leur front couvert de marais et de fossés impraticables. On fut obligé de s'arrêter, et, après avoir reconnu tous les passages et l'impossibilité d'engager une action, on s'établit devant les ennemis, espérant les engager à la chercher eux-mêmes. La droite fut appuyée à quelques buttes, sur le bord de la bruyère, près d'Hechtel, et la gauche au bord de la même bruyère, du côté de Peer.

Vers deux heures après midi les ennemis commencèrent à canonner un village que monseigneur le duc de Bourgogne avait fait occuper sur la droite par dix-huit bataillons et deux régiments de dragons aux ordres de M. de Tallard. Celui-ci fit avancer du canon pour l'opposer à celui des ennemis.

Peu de temps après, ces derniers établirent d'autres batteries sur tout leur front et sur leur droite. On leur en opposa un plus grand nombre, et la canonnade dura jusqu'à la nuit avec tant de vivacité, qu'il y eut plus de cinq cents hommes tués ou blessés du côté des ennemis. Nous eûmes environ cent hommes tués et deux cents blessés.

Les deux armées passèrent la nuit en bataille. Les déserteurs assurèrent que les ennemis avaient eu dessein d'attaquer celle du roi lorsqu'ils l'avaient vue arriver; mais que les défilés et les marais qui les séparaient y avaient mis obstacle, et qu'ils attendaient qu'on marchât à eux.

Le 24 monseigneur le duc de Bourgogne alla de nouveau reconnaître leurs dispositions et tous les passages ; mais il fut, ainsi que les officiers généraux, pleinement convaincu qu'ils étaient aussi inattaquables à leur droite et à leur gauche que par leur centre, qui, formant un demi-cercle, était plus reculé et couvert de marais. On resta presque tout le jour en pré-

sence; mais l'armée souffrait beaucoup par le manque de fourrages, étant en bataille depuis deux jours sur une bruyère très-aride. D'ailleurs elle avait derrière elle un grand marais, qui séparait la marche qu'elle avait à faire pour sa retraite.

Toutes ces considérations firent prendre à monseigneur le duc de Bourgogne le parti de repasser vers le soir le défilé d'Hechtel. L'artillerie partit deux heures avant la nuit; les troupes marchèrent ensuite. Cette marche ne pouvait se faire entièrement de jour, parce qu'on était près des ennemis auxquels il fallait prêter le flanc en quittant le champ de bataille, et que les colonnes, séparées par le marais dont on vient de parler, ne pouvaient plus communiquer entre elles qu'en arrivant au défilé.

Les ennemis avaient si bien connu les difficultés du défilé d'Hechtel, que lorsqu'ils étaient venus à Spipel, ils n'avaient pas osé s'y engager en présence de l'armée du roi, et c'était une action très-hardie de la part de monseigneur le duc de Bourgogne que de l'avoir passé devant eux; car les passages de quelques-unes des colonnes étaient si étroits, qu'à peine deux cavaliers pouvaient y marcher de front.

Lorsque l'armée repassa ce défilé, au lieu de six passages on en avait fait accommoder huit pour autant de colonnes, savoir : quatre pour la droite, entre les haies d'Hechtel et le marais, et quatre pour la gauche, entre ce marais et Peer. Monseigneur le duc de Bourgogne fit l'arrière-garde avec la maison du roi et quatre régiments de dragons, et ne la quitta que lorsque l'armée eut entièrement débouché sur la bruyère entre Hechtel et Loemel.

Le 25, à la pointe du jour, ce prince se mit à la tête de l'armée pour en régler la marche. Comme elle achevait de se mettre en mouvement, les ennemis firent avancer trente escadrons et quelques bataillons au défilé qu'on venait de passer.

Ils en occupèrent les haies, ainsi que le village d'Hechtel; mais ils n'osèrent déboucher sur la bruyère, et il n'y eut que quelques escarmouches entre leurs partis et deux de nos gardes ordinaires, qui soutinrent leurs efforts avec beaucoup de vigueur, et donnèrent à trois bataillons et deux régiments de dragons le temps d'arriver. Ceux-ci les firent retirer.

L'armée continua tranquillement sa marche, et campa à Baelen, où elle trouva de l'eau et des fourrages, dont elle avait manqué depuis le 23 qu'elle était en présence des ennemis. Elle y reçut un convoi de pain venu de Lierre, sous l'escorte de huit cents chevaux aux ordres de M. de Caylus. Elle séjourna le 26 pour se reposer, ayant, depuis le 22, toujours été en mouvement dans des sables et des bruyères très-incommodes et sans nulle subsistance. M. de Tserclaes eut ordre de marcher à Diest avec son corps, pour veiller à ce qui pourrait se passer sur le Demer.

Le 27 l'armée alla camper à Beringen, la droite à un hameau dépendant de cette ville, la gauche au village de Beverloo, le centre à une portée de canon de Beringen. Ce camp n'était qu'à trois quarts de lieue de celui des ennemis, qui était toujours à Spipel : les deux armées se voyaient; il n'y avait entre elles que le ruisseau de Spipelpaede. Les ennemis tenaient la tête de ce ruisseau et pouvaient le passer facilement pour nous attaquer; mais depuis que monseigneur le duc de Bourgogne leur en avait imposé par ses marches audacieuses, ils étaient occupés d'un autre projet que celui d'une bataille.

Milord Marlborough voyant qu'il ne pouvait profiter de sa supériorité pour combattre ni pénétrer dans le Brabant, se détermina enfin à diviser ses forces pour faire des siéges et pour les couvrir. Le 26 il fit marcher vers la Gueldre un corps de dix mille hommes aux ordres de M. d'Obdam, pour

joindre les troupes qui avaient passé le Rhin à Wesel et Dusseldorf, et qui s'étaient rassemblées à Kempen, entre la Meuse et le Rhin, au nombre de vingt bataillons et quelque cavalerie. Un détachement de ces troupes s'empara le 27 du château de Linn, du côté de Rhinberg.

Le 29 milord Marlborough marcha avec toute son armée et alla de Spipel à Asch. Il mit sa droite à Glabbeeck, sa gauche vers Ghenck. Sa marche fut couverte par quarante escadrons, qui demeurèrent en bataille au delà des censes de Spipelpaede jusqu'à ce qu'il fût hors de notre portée. Le lendemain il fit un mouvement pour rapprocher sa droite de sa gauche, en sorte que sa droite se trouva à Asch et sa gauche à Ghenck.

Malgré les mouvements des ennemis, monseigneur le duc de Bourgogne n'en fit aucun, ne voulant pas, avant de savoir leur vrai dessein, s'engager dans un pays difficile et dénué de toute subsistance. Il fallait d'ailleurs laisser reposer l'armée et profiter des fourrages qu'on trouvait près de Beringen, pour remettre un peu la cavalerie avant de se trouver devant l'ennemi dans des lieux naturellement arides, et où il faut combattre en arrivant ou voir périr les troupes. Il fallait aussi attendre un nouveau convoi de pain qui venait de Lierre. Il n'arriva que le 30 assez tard. Mais monseigneur le duc de Bourgogne fit, pendant ce temps, toutes les dispositions nécessaires pour être en état de marcher, et la cavalerie eut ordre de se procurer du foin ficelé, pour deux jours, et de l'avoine pour quatre.

Les desseins des ennemis ne tardèrent pas à se manifester. Venloo fut investi le 29 par le corps aux ordres de M. d'Obdam et par les troupes venues du Rhin sous ceux de M. le baron d'Heyde. M. de Cochorn eut la direction du siège, et le prince de Nassau-Saarbrück y commanda en chef.

La place n'avait pour toutes fortifications qu'un chemin couvert avec un fossé; son enceinte n'était revêtue que du côté de la Meuse, où il y avait une muraille sèche. Le pont de bateaux était couvert, à la rive droite de la Meuse, par le fort Saint-Michel, qui était un petit pentagone régulier avec un chemin couvert, des tenailles et deux demi-lunes non revêtues. Venloo était défendu par le comte de Varo, gouverneur, et par M. de Labadie qui y commandait les troupes françaises, dont une partie de la garnison était composée.

Monseigneur le duc de Bourgogne ne fut informé de l'investissement que le 31. Il voulut marcher aussitôt sur Werth, pour tâcher de faire abandonner cette entreprise aux ennemis ou les combattre s'ils voulaient la soutenir; mais tous les officiers généraux furent d'un avis contraire, et M. le maréchal de Boufflers rendit compte au roi, dans sa lettre du 31, des motifs qui ne permettaient pas de penser à secourir Venloo de vive force.

Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi.

Du camp de Beringen, 31 août 1702[1].

Pour tenter de vive force le secours de Venloo, on ne peut le faire que de deux façons, soit en marchant droit aux ennemis pour les attaquer dans le poste où ils sont, soit en marchant droit sur Venloo.

Suivant le rapport des gens du pays et des officiers qui ont été envoyés pour reconnaître la situation du camp ennemi, ils sont postés très-avantageusement. Le pays pour aller à eux est très-difficile et sans aucune subsistance, en sorte que si l'on ne trouve pas lieu de les attaquer en arrivant ou dans les vingt-quatre heures, l'armée achèvera de s'y ruiner et sera obligée de se retirer sans rien faire.

En marchant droit sur Venloo, il faut prendre la route de Ham-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1555, lettre 335.

mont et de Werth, qui sont des pays par eux-mêmes très-arides, ruinés et consommés par le long séjour de l'armée ennemie, laquelle, nous voyant prendre cette marche, ne manquera pas de s'allonger par sa droite le long de la Meuse, et de prendre toujours les devants pour nous empêcher de passer cette rivière.

Quand même on pourrait obliger les troupes qui investissent Venloo de ce côté-ci de la Meuse, à se retirer, soit à Grave, soit de l'autre côté de la Meuse, ce ne serait pas assez pour faire lever le siége. On pourrait, à la vérité, jeter du monde dans Venloo; mais cela ne suffirait pas encore : il faudrait passer la Meuse, pour tâcher de battre ce qui serait au delà; or, le passage de la Meuse ne serait pas praticable devant une armée d'observation postée en deçà ou en delà de ce fleuve. Pendant tout ce temps l'armée de votre majesté se trouverait sans subsistance pour les chevaux et sans pain pour les hommes, ne pouvant dans cette situation le tirer de Diest par son éloignement, et par l'empêchement de l'armée ennemie, qui tomberait facilement sur les convois qui en viendraient, et ne pouvant aussi le tirer de Ruremonde, dont l'accès nous serait coupé par l'armée ennemie, si elle se portait dans le même camp que nous avons occupé à Horn.

Si ladite armée ennemie, dans la situation où elle est, ayant la main au Demer, prenait le parti de laisser marcher tranquillement l'armée de votre majesté vers Venloo, et donnait ordre aux troupes qui sont devant ledit Venloo de se retirer sous Grave ou ailleurs, elle serait en état, lorsque l'armée de votre majesté serait engagée vers Venloo, de marcher à Liége, à Huy, à Namur et à Léau, qui sont quasi sans troupes : cette dernière ville est insultable. Et si le côté du Brabant leur convenait mieux, ils pourraient, sans aucune difficulté, marcher à Diest, à Louvain, à Lierre, à Malines et à Bruxelles même, sans trouver nulle part la moindre opposition, n'y ayant nulle troupe en tous ces lieux, qui sont quasi insultables; et Maëstricht étant toujours sur les derrières pour fournir à l'armée ennemie le pain et les autres choses dont elle aurait besoin, sans que l'armée

de votre majesté, qui serait engagée du côté de Venloo et de Ruremonde, pût apporter le moindre empêchement à ce que les ennemis voudraient faire dans tous les cantons marqués ci-dessus. Au lieu que l'armée ennemie, ayant ainsi les devants sur celle de votre majesté, du côté du Brabant, pourrait lui barrer le chemin à son retour et l'engager à un combat désavantageux; ajoutant à cela que quand on parviendrait à présent à sauver la Gueldre, à moins qu'il n'y eût toujours une armée pour la défendre et une pour défendre le Brabant, les ennemis seront toujours en état en se retirant, à la fin de la campagne, d'attaquer les places de la Gueldre, sans que l'on puisse les secourir; outre qu'il ne sera pas facile d'ici à la fin de la campagne, et tant que l'armée sera en ces cantons-ci, de remplacer dans les villes du pays de Gueldre, ce que l'armée de votre majesté y aura consommé.

Par toutes les difficultés et inconvénients ci-dessus marqués, tous les officiers généraux ont conclu unanimement qu'il ne convenait pas de marcher présentement aux ennemis, ni à Venloo, et qu'ils croyaient plus convenable au bien du service de votre majesté, au lieu de faire une marche inutile qui ruinerait son armée, de tâcher, par une diversion, d'obliger les ennemis à se désister de l'entreprise de Venloo, ou du moins de se dédommager en quelque façon de la perte de Venloo et de la Gueldre par la diversion que l'on ferait.

Et comme l'entreprise d'Hulst est commencée, M. le duc de Bourgogne enverra quelques troupes à M. de Bedmar, pour qu'il puisse presser cette opération qui est de grande importance, et qui intéresse beaucoup les Hollandais.

J'ai bien de la douleur de ne pouvoir satisfaire en cette occasion, comme je le désirerais, aux intentions de votre majesté. La constitution du pays et la mauvaise frontière depuis le Rhin jusqu'à la mer ne permettent pas à une seule armée de pouvoir en même temps défendre la Gueldre, le pays de Liége, Namur et Léau, et la frontière du Demer et du Brabant : dès qu'on couvre un côté, on en abandonne deux autres. La Gueldre ne peut se soutenir que par

une armée; la Gueldre sera toujours coupée du Brabant par Maëstricht, et il faut une armée en Brabant et une en Gueldre pour pouvoir soutenir ces deux côtés en même temps.

On pensa à Versailles comme on faisait à l'armée, sur le secours de Venloo, et le roi jugea que la seule opération convenable était effectivement le siége d'Hulst. Sa majesté manda, en conséquence, à M. le maréchal de Boufflers, d'envoyer à M. de Bedmar autant de troupes qu'il le jugerait à propos, pour le mettre en état de presser ce siége; et que, dans le cas où la supériorité des ennemis obligerait monseigneur le duc de Bourgogne à les éviter, il eût à choisir pour l'armée un poste dans lequel elle ne pût pas être attaquée, et où elle trouvât abondamment des fourrages pour rétablir la cavalerie.

Monseigneur le duc de Bourgogne avait prévenu les ordres du roi pour le siége d'Hulst. M. de Bedmar, à qui il avait déjà envoyé les siens, s'était mis en marche dès le 24, des environs d'Anvers, avec neuf bataillons, cinq escadrons et dix pièces de canon. Il arriva le 26 à Steckene, où il fut joint par quatre bataillons du pays de Waes; et il manda à M. de Lamothe de s'avancer avec les troupes qu'il avait assemblées entre Gand et Bruges.

Le même jour 26, M. de Bedmar fit ses dispositions pour s'approcher d'Hulst pendant la nuit. Il divisa ses troupes en trois corps et se mit en marche vers minuit.

Le 27 au matin il arriva à Saint-Gillis, où il établit son quartier général. Les troupes s'avancèrent vers Hulst pour attaquer les forts et retranchements qui étaient situés sur les avenues de cette place; mais on y trouva plus d'obstacles qu'on ne se l'était imaginé.

M. de Thoy, qui avec trois bataillons devait attaquer deux

forts à la droite, reconnut que le premier était défendu par quatre ou cinq traverses de grosses palissades, derrière lesquelles il y avait cinq pièces de canon, et que l'on n'y pouvait aller que par une digue dont le chemin n'était pas assez large pour contenir une seule pièce de canon en batterie. Il fallut travailler à élargir ce chemin pour y établir une batterie qui fût de quatre pièces.

M. de Ximenès, envoyé sur la gauche avec trois bataillons et trois escadrons, pour tâcher de se rendre maître du fort de Moerspuy, sur le canal de Gand à Axel, n'y rencontra pas moins de difficultés, parce que la haute marée inondait la digue et le chemin qui conduisait à ce fort.

M. de Courtebourne, commandé avec trois autres bataillons pour attaquer au centre trois petits forts situés entre celui de Moerspuy et la ville d'Hulst, y trouva plus de facilité. Il emporta d'abord le fort de Kapersgat, à sa droite, ensuite celui de Saint-André, à sa gauche, et le lendemain 28, le fort Ferdinand. Les troupes qui étaient dans ces forts furent faites prisonnières de guerre.

M. de Thoy ne fut en état de commencer l'attaque que le 30. Il prit le cornichon l'épée à la main, et malgré le feu des ennemis il se logea près de la palissade du fort de Kykuyt. Il eut une contusion à l'épaule, et perdit environ deux cents hommes tués ou blessés.

M. de Lamothe arriva le même jour avec quatre bataillons et un régiment de dragons. Il se plaça au village de Saint-Jean-Steen, presque à portée du canon d'Hulst.

M. de Bedmar, qui se flattait de réduire la place, mettait tous les moyens en usage pour accélérer les travaux; mais M. de Vauban, qui les dirigeait, voyait mieux les difficultés et commençait à désespérer du succès, n'ayant ni la quantité

de troupes, ni les matériaux nécessaires pour une pareille entreprise. Jusqu'alors vingt bataillons seulement y étaient employés.

Le 1er septembre monseigneur le duc de Bourgogne lui envoya de l'armée six bataillons et six escadrons, aux ordres de M. d'Usson. Ils furent dirigés sur Lierre, mais l'opération était déjà manquée. M. de Vauban l'avait reconnue impossible, et dès le 2 on commença à retirer les batteries et les troupes. Effectivement les ennemis, maîtres de la mer et des derrières de Hulst, venaient de faire entrer dans cette place des renforts tirés de l'Écluse et d'autres places, et la garnison se trouvait alors composée de sept à huit bataillons, et pouvait être augmentée de jour en jour sans qu'on pût y mettre obstacle, parce qu'on n'avait pas de vaisseaux ni les troupes nécessaires pour investir entièrement la place.

En levant le siége, on ruina les quatre forts qu'on avait pris sur les avenues de la ville, et l'on abattit la tour de Saint-Jean-Steen, qui incommodait beaucoup les lignes du pays de Waes.

Les troupes rassemblées à Saint-Gillis y restèrent encore quelques jours, pendant qu'on délibérait sur d'autres projets. Il s'agissait de savoir si l'on réussirait mieux à entreprendre sur Berg-op-Zoom ou sur Breda, ou au moins sur le fort de Liefkenshoek, que M. de Vauban avait été reconnaître; mais ces opérations ayant été jugées également impraticables, M. de Bedmar renvoya M. de Lamothe du côté de Bruges, manda à M. d'Usson de rester à Lierre, et revint lui-même à Anvers.

On fut plus heureux dans les négociations que dans les diversions militaires qu'on avait voulu opérer. Celles dont on s'occupait depuis quelque temps pour gagner l'électeur de Bavière eurent tout le succès qu'on pouvait espérer. Ce prince se déclara ouvertement pour la France et l'Espagne contre

l'empereur, et se prépara à faire joindre ses troupes à celles que le roi avait en Allemagne.

Mais ce n'était qu'un secours éloigné, qui ne pouvait influer, au moins de sitôt, sur le rétablissement des affaires dans les Pays-Bas. Une frontière d'une aussi grande étendue, depuis la mer jusqu'au Rhin, sans places fortes, sans armées suffisantes à opposer à celles des ennemis, qui en tenaient le centre avec des forces supérieures, était fort exposée et difficile à garder : c'est le jugement qu'en portaient M. le maréchal de Boufflers et M. le duc du Maine dans leurs dépêches au roi.

Dans ces circonstances monseigneur le duc de Bourgogne, voyant qu'il ne pouvait plus être question d'opérations pendant le reste de la campagne, quitta l'armée le 6 pour retourner à la cour. Il prit sa route par Malines, Dendermonde, Gand, Deynse, Courtrai, Menin, Douai, et arriva le 8 à Versailles.

L'armée resta aux ordres de M. le maréchal de Boufflers. Elle était toujours à Beringen, et celle de milord Marlborough à Asch, couvrant l'opération de Venloo. On avait entièrement perdu l'espoir de pouvoir la déposter; on se réduisit à envoyer à la guerre de gros partis dont tous les succès se bornèrent à faire quelques prisonniers. Les ennemis s'occupèrent d'objets plus importants. Un de leurs détachements bombarda et prit Stockem, ce qui leur facilita la navigation de la Meuse et les moyens de resserrer Stephanswert et Ruremonde.

Le siége de Venloo n'était pas encore commencé, et ce ne fut que dans la nuit du 10 au 11, après avoir reçu leur grosse artillerie et leurs munitions venant de Grave, qu'ils ouvrirent la tranchée devant le fort Saint-Michel. La nuit suivante ils l'ouvrirent devant la ville. Ils y employèrent sept mille pionniers et poussèrent leurs travaux avec beaucoup d'activité.

Les troupes qui avaient investi cette place, sous le commandement du prince de Nassau-Saarbrück, étaient au nombre de trente-quatre bataillons et vingt-huit escadrons qui furent augmentés de deux mille Munstériens et de quelques détachements.

M. le maréchal de Boufflers, plus persuadé que jamais de l'impossibilité de secourir Venloo de vive force, et ne voyant aucun moyen de tenter une nouvelle diversion du côté de la mer, jugea que le seul parti qui lui restait était de se rapprocher de la Meuse, soit du côté de Ruremonde, soit du côté de Liége; mais les ennemis étaient également à portée, par leur droite et par leur gauche, de prendre de l'avance sur nous vers ces deux points. Nous n'avions pas le même avantage : il fallait plusieurs jours pour se porter sur l'une ou l'autre de ces places. Cependant M. le maréchal de Boufflers ayant appris que les ennemis ne voulaient pas borner leurs conquêtes à la Gueldre, et que leur projet était de se rendre maîtres des pays de Liége et de Limbourg, et considérant qu'il n'était pas plus possible de sauver Ruremonde que Venloo; que l'armée périrait de ce côté-là, faute de subsistances; que du côté de Liége elle partagerait au moins avec les ennemis un pays neuf et abondant, ce qui donnerait aux troupes, et surtout à la cavalerie, les moyens de se remettre; qu'il était de la dernière importance de couvrir Liége et les pays de Limbourg et de Namur, et de faire tout ce qui serait possible pour communiquer par le pays de Luxembourg avec l'électorat de Cologne, afin de soutenir Bonn; qu'il ne fallait pas néanmoins perdre entièrement de vue les places de la Gueldre, et qu'il était à propos de se mettre à portée de prolonger leur défense par de petits secours : tous ces motifs le déterminèrent à chercher un poste où il pût remplir ces différents objets; Tongres lui parut le seul qui fût susceptible de tous ces avantages.

Il commença par envoyer à Ruremonde un renfort de quatre cents hommes, cinquante canonniers et un trésor; trois cents hommes de la garnison de cette place passèrent à Venloo, de sorte que chacune de ces deux places fut pourvue de deux mille hommes. Il paraîtra surprenant qu'alors l'armée ne se soit trouvée composée que de vingt-neuf mille hommes effectifs, non compris les malades et les détachements; c'est cependant ce qui est constaté par les revues qui furent faites sous les yeux de M. le maréchal de Boufflers.

Enfin, le 11, l'armée se mit en marche et quitta Beringen pour aller à Tongres. Comme la route la plus directe traversait un pays trop coupé et trop difficile, on prit celle de Saint-Tron.

L'armée campa le 11 à Herck, entre le Demer, les rivières de Ghète et le ruisseau de Herck, le 12 à Brusthem, près de Saint-Tron, et le 13 à Bomershoven, à un quart de lieue de Tongres, qui fut occupé par une brigade. La droite fut appuyée au village de Konissem sur le Jaar; la gauche s'étendit vers Borchloon ou Looz, et avait devant elle un ruisseau très-difficile à passer et plusieurs étangs. On fit ouvrir plusieurs chemins pour se porter, en cas de besoin, sur Liége.

Les ennemis, de leur côté, marchèrent, le 13, d'Asch vers Maëstricht, et campèrent, la droite à Soetendale, à une demi-lieue de Bilsen, la gauche à Lonacken près de Maëstricht. Comme ils avaient déjà fourragé, pendant leur séjour à Asch, plusieurs villages depuis Maëstricht jusqu'à Tongres, pour ôter à l'armée du roi les moyens de se porter dans cette partie, ils firent des ponts sur la Meuse pour tirer des fourrages de la droite de cette rivière.

On trouva cependant une grande abondance de fourrages dans les environs de Tongres; et M. le maréchal résolut de

garder le plus longtemps qu'il pourrait sa position, pour remplir les objets qu'il avait en vue. Le principal était de couvrir Liége avec la plus grande partie de l'armée, et de chercher avec le reste à opérer sur le Rhin une diversion qui pût suppléer à celle qui avait échoué du côté de la mer.

Pour cet effet, M. le maréchal détacha seize bataillons, vingt-cinq escadrons et douze pièces de campagne aux ordres de M. de Tallard, et, afin de remplacer une partie de ces troupes, il fit venir à l'armée quatre bataillons et quatre escadrons de celles qui étaient sous le commandement de M. de Bedmar.

L'objet de M. de Tallard était d'aller à Bonn pour assurer cette place, de s'y faire joindre par six bataillons et sept escadrons des troupes de l'électeur de Cologne, de se rendre ensuite maître de la ville et de l'abbaye de Siegberg, à la droite du Rhin, et d'étendre les contributions dans tout le pays de Berg; et, afin de cacher pendant quelques jours sa véritable destination, il eut ordre de prendre la route de Luxembourg et de la suivre jusqu'à Maldingen, pour faire croire qu'il allait vers la Moselle remplacer les troupes que le roi envoyait à l'électeur de Bavière. On espérait que cette diversion, jointe à celle de cet électeur qui venait de s'emparer d'Ulm, pourrait contribuer à délivrer la Gueldre, en attirant des troupes ennemies sur la droite du Rhin.

Le 18 M. de Tallard se mit en marche, passa la Meuse entre Liége et Huy, et alla à Aywaille, ensuite à Vaux-Chavanne, à Saint-Vith et à Maldingen, où il fut obligé de séjourner pour attendre ses caissons, qui n'y arrivèrent que le cinquième jour, tellement brisés par suite de la difficulté du pays, qui est couvert de rochers, qu'il fut obligé d'en faire brûler une partie. Il se replia ensuite sur Schoppen, pour prendre la route de Bonn, par Reifferscheid, Kall et Miel.

Le même jour 18, M. de Tserclaes marcha à Liége avec deux bataillons et onze escadrons, pour faciliter les convois que l'armée devait tirer de cette place, inquiéter les fourrages que les ennemis se proposaient de faire à la droite de la Meuse, et rassurer Limbourg, où l'on fit marcher deux bataillons.

M. le marquis de Grammont, commandant à Rhinberg, fit en même temps un détachement aux ordres de M. de Lambert, capitaine de dragons, pour enlever la garnison de Sousbeck, au pays de Clèves. Celui-ci prit si bien ses mesures, qu'il força cette petite ville, où il y avait cent cinquante hommes retranchés. Il fit prisonniers un capitaine, deux lieutenants et quatre-vingts soldats ou dragons : le reste fut tué, et la ville presque entièrement brûlée. Cette expédition en imposa aux peuples du pays de Clèves, et facilita la levée des contributions dans cette partie.

On aurait bien voulu pouvoir en imposer de même aux ennemis, ou au moins faire entrer des secours dans les places de la Gueldre; mais il n'était pas possible de tromper la vigilance de deux armées considérables, dont l'une, maîtresse de la Meuse et de tous les passages, interceptait toute communication avec cette province, tandis que l'autre, occupée au siége de Venloo, pressait cette opération pour réduire ensuite Stephanswert et Ruremonde, dont l'accès ne nous était pas moins interdit.

Le fort Saint-Michel, de Venloo, fut attaqué le 18 avec tant de vivacité, qu'il fut emporté d'assaut. Il était défendu par cinq cents hommes dont la plus grande partie fut passée au fil de l'épée. Le reste prit la fuite pour se retirer dans la ville; mais comme le pont était rompu, il n'y put rentrer, par le secours de quelques bateaux, que cent douze hommes, la plupart blessés : les autres se rendirent d'eux-mêmes aux en-

nemis. M. de Permangle, gouverneur du fort, M. de Vrangel, brigadier des troupes françaises, et les autres officiers furent faits prisonniers.

La prise de ce fort donna de si grands avantages aux assiégeants, que la ville ne put tenir longtemps contre leurs efforts réunis. Le 23 septembre ils la battirent avec soixante-sept pièces de canon, quarante et un gros mortiers et cent petits à grenades. Ce feu continua avec tant de violence, que, dès l'après-midi, la brèche fut accessible du côté de la Meuse. Peu après on vit un grand mouvement dans l'armée ennemie, qui parut en bataille pour monter à l'assaut. Cet appareil formidable fit révolter les bourgeois contre M. de Varo, gouverneur de la ville, et M. de Labadie, commandant des troupes françaises. Ces deux chefs considérant que la garnison, réduite à neuf cents hommes, n'était pas capable de soutenir l'assaut et de contenir en même temps les habitants, et que quelques heures de résistance de plus ne valaient pas la peine de l'exposer à être prisonnière de guerre, capitulèrent le même jour, vers le soir, et obtinrent les honneurs de la guerre. Cette mauvaise place tint quatorze jours de tranchée ouverte et près d'un mois d'investissement. La garnison sortit le 25 par la brèche, et fut conduite à Anvers.

Le siége de Venloo était à peine fini que les ennemis marchèrent à Stephanswert et à Ruremonde. Dès le 25 ils investirent Stephanswert, et le 27 ils en commencèrent l'attaque. Cette place était défendue par M. de Castellas. Ruremonde, où commandait M. le comte de Hornes, fut investi le 26. Ces deux places étaient encore plus mauvaises que celle qui venait de se rendre, et ne promettaient que peu de résistance.

M. le maréchal de Boufflers ayant appris qu'après ces deux siéges le projet des ennemis était d'entreprendre celui de

Liége, envoya à M. de Tserclaes un renfort de trois bataillons et quatre escadrons, pour le mettre en état d'augmenter la garnison de cette place et de la couvrir avec sa cavalerie.

Le 27 ce général se rendit lui-même à Liége, avec M. le duc du Maine, pour en visiter les fortifications. Il trouva la citadelle en assez bon état par les travaux qu'on y avait faits, quoiqu'il y en eût encore beaucoup à faire pour la mettre dans sa perfection. Tout le corps de la place était bien revêtu, mais les demi-lunes n'étaient que de terre; on les avait seulement fraisées et palissadées. Le chemin couvert était meilleur et avait une double palissade ; et quoiqu'il y eût des hauteurs qui approchaient d'assez près la citadelle, il était difficile de battre le pied des ouvrages et du corps de la place, à moins d'être logé dans le chemin couvert. L'endroit le plus faible était du côté de la ville, et l'on travaillait à le fortifier.

La Chartreuse était moins bonne que la citadelle; elle était cependant bien fraisée et palissadée, et avait un chemin couvert ; mais elle n'était que de terre, et n'avait presque point de fossés, ni d'autre défense qu'une palissade sur la berme, qui pouvait être emportée en peu de temps, ainsi que le chemin couvert. Le corps de la place était presque entièrement exposé au canon. Elle était encore plus défectueuse du côté de la ville, n'étant fermée que par deux simples murailles crénelées, sans terrasse et sans fossés, et faciles à ouvrir en peu de temps.

Quant à la ville, elle n'avait qu'une muraille sans aucune fortification. Le terrain de ses environs était si inégal et si montueux, qu'une armée ne pouvait y prendre position qu'en rétablissant les lignes que les ennemis y avaient faites pendant la guerre précédente.

M. le maréchal pensait qu'on n'aurait jamais le temps de rétablir ces lignes, qui demandaient un grand travail, et que,

d'ailleurs, en prenant le parti de s'y porter, ce serait abandonner le Brabant et ouvrir aux ennemis le chemin des villes du Demer et celui de Bruxelles; qu'il valait mieux mettre cinq bons bataillons dans la citadelle de Liége et autant dans la Chartreuse, abandonner la ville, et se retirer avec l'armée derrière la Mehaigne et dans les lignes près d'Huy.

Un autre motif se joignait à ces raisons pour engager M. le maréchal à préférer ce dernier parti : c'est qu'il ne pouvait assembler tout au plus que cinquante et un bataillons et environ cent escadrons pour composer l'armée, tandis que les ennemis, renforcés des troupes venues du Rhin, avaient cent douze bataillons et près de cent cinquante escadrons, qu'ils pouvaient réunir pour marcher sur Liége, sans qu'on pût les en empêcher, ni espérer de secourir cette place de vive force.

On pensait différemment à la cour : M. de Chamillart était d'avis qu'on préférât à tout autre objet la conservation de Liége, dont la perte entraînerait l'accommodement de l'électeur de Cologne avec l'empereur, ou le mettrait dans le cas de perdre toutes ses autres places, sans qu'on pût les secourir, et donnerait aux ennemis les moyens de faire, à l'ouverture de la campagne suivante, le siége de Namur, qui assurait la frontière du royaume.

Ce ministre déplorait, à cette occasion, les fautes que les généraux avaient faites depuis le commencement de la campagne, et celles qu'on allait y ajouter si l'on abandonnait Liége à ses propres forces. Il s'en explique librement dans une lettre qu'il écrivit au roi et qui mérite d'être lue.

Sa majesté, qui sentait bien que si cette place était attaquée dans les règles, elle serait bientôt forcée de se rendre, manda le 28 à M. le maréchal de Boufflers de ne point s'inquiéter du Brabant; de perdre plutôt toutes les villes du Demer que

d'exposer Liége à tomber entre les mains des ennemis, et elle lui ordonna positivement d'aller camper sous cette place et de s'y retrancher. Sa majesté lui écrivit encore le lendemain pour lui expliquer ses intentions à ce sujet; mais elle ajouta que s'il prévoyait ne pouvoir résister avec si peu de monde à toutes les forces des ennemis, il ne devait pas risquer une affaire douteuse, qui pouvait avoir des suites encore plus fâcheuses que la prise de Liége.

M. le maréchal de Boufflers prit occasion de cette seconde lettre pour exposer de nouveau à sa majesté le risque que l'on courait en prenant une position devant Liége et en abandonnant le Brabant. Ses motifs sont détaillés dans sa lettre des 2 et 3 octobre, à laquelle il joignit un mémoire de M. de Puysegur, contenant des réflexions sur les mouvements que pourraient faire les armées du roi et celles des alliés, et sur les suites dangereuses de la perte du Brabant, si on l'abandonnait pour s'en tenir à l'incertitude de sauver Liége.

Le roi écouta les représentations de M. le maréchal de Boufflers, et approuva qu'il mît de bonnes garnisons dans la citadelle de Liége et dans la Chartreuse, et qu'il s'attachât à la défense du Brabant.

On pourvut donc la citadelle et la Chartreuse de troupes et de tout ce qui était nécessaire à leur défense : la garnison de la citadelle fut composée de cinq bataillons et demi, de deux compagnies franches et de trois compagnies de mineurs; et celle de la Chartreuse, de cinq bataillons avec un détachement de mineurs.

M. le maréchal comptait toujours que la diversion du Rhin pourrait au moins influer sur la conservation de Liége. Il apprit que M. de Tallard était arrivé le 29 septembre à Miel, près de Bonn, qu'il avait détaché M. Filley pour reconnaître

Siegberg, et qu'il se disposait à y marcher pour s'en rendre maître.

M. de Tallard espérait trouver à Bonn les moyens de faire cette entreprise; mais il n'y avait ni grosse artillerie, ni mortiers, ni bateaux pour faire un pont sur le Sieg, dont les gués étaient impraticables à cause des pluies, de sorte qu'il se vit hors d'état d'attaquer Siegberg ni même l'abbaye, qu'on ne pouvait pas emporter d'un coup de main, ce poste étant situé sur un pain de sucre retranché de tous côtés, et défendu par une garnison de mille hommes et cent cinquante chevaux.

Cependant, dans l'espérance de vaincre ces obstacles, il passa le Rhin dans les premiers jours d'octobre, rassembla quelques bateaux, passa de même le Sieg avec toutes ses troupes et celles de l'électeur de Cologne, et s'approcha de Siegberg; mais en ayant trouvé l'attaque absolument impossible faute de mortiers, il conçut le dessein de marcher aux troupes que les ennemis avaient laissées au camp de Mulheim. Il s'avança le 3 jusqu'à Bergheim, où il fit les dispositions de son attaque. Ces troupes ne l'attendirent point : elles passèrent pendant la nuit à la gauche du Rhin, et s'établirent sous Cologne.

M. de Tallard campa le 4 à Mulheim, où il fut joint par l'électeur de Cologne. Il appuya sa droite à cette ville; sa gauche s'étendait le long du ruisseau. Il envoya de là des détachements jusqu'aux portes de Dusseldorf pour enlever des otages et mettre à contribution tout le pays de Berg, où la nouvelle de sa marche avait déjà répandu l'alarme. Il alla, le 5, reconnaître la ville de Cologne qui tira sur lui; mais il la força d'accepter la neutralité et exigea la sortie des régiments hollandais qui y étaient. Il s'empara en même temps

du château de Lülsdorf, qui tenait le cours du Rhin entre Bonn et Cologne, et qui était d'une bonne défense.

On espérait que la marche et l'expédition de M. de Tallard donneraient aux ennemis de l'inquiétude pour Dusseldorf, et feraient quelque diversion à leurs opérations sur la Meuse; mais ils ne continuèrent pas avec moins de vivacité les deux siéges qu'ils avaient entrepris.

Celui de Stephanswert ne dura que cinq jours. Ce fort fut si maltraité par trente pièces de 24 et vingt gros mortiers, que M. de Castellas fut obligé de capituler le 2 octobre. Il obtint les honneurs de la guerre, et la garnison fut conduite à Namur.

Ruremonde tint encore moins. La tranchée avait été ouverte devant cette place le 2 octobre : battue par soixante pièces de 24, cinquante gros mortiers et cent petits, la brèche se trouva praticable dès le 6, entre la porte de Venloo et la Roër. M. le comte de Hornes battit la chamade. Il obtint aussi une capitulation honorable, et la garnison sortit par la brèche pour être conduite à Louvain.

Après la prise de Ruremonde, les ennemis envoyèrent vers le Rhin les Hanovriens et une partie des troupes de Brandebourg. Leur objet était d'augmenter le corps qu'ils avaient sous Cologne, et d'y avoir quinze bataillons et vingt-cinq escadrons pour s'opposer aux entreprises de M. de Tallard. Les Hessois, les Munstériens et le reste des troupes du siége, remontèrent la Meuse pour joindre M. de Marlborough.

C'était un renfort trop considérable pour ne pas engager M. le maréchal à concentrer davantage ses forces. Il rapprocha sa gauche en la resserrant sur sa droite vers le Jaar, afin qu'étant plus à portée de Liége, les ennemis pussent croire qu'il voulait s'opposer à leur marche sur cette place. Il se ménageait

en même temps, par cette nouvelle position, les moyens de marcher plus promptement vers le Brabant s'ils s'avançaient de ce côté-là.

Le 8, avant midi, ce mouvement fut exécuté. Toute la gauche de l'armée campa le long du Jaar, depuis Louette jusqu'à Oreye. La droite resta à Konissem. On continua d'occuper Tongres; mais comme on était trop près des ennemis pour pouvoir soutenir cette ville, on résolut de l'abandonner au premier mouvement.

On envoya un nouveau renfort de deux bataillons à la citadelle de Liége : il y en avait alors sept et demi aux ordres de M. de Violaine, et cinq dans la Chartreuse sous le commandement de M. de Millon. Tout était bien approvisionné et bien muni d'artillerie.

Limbourg, où commandait M. de Reignac, fut aussi pourvu de tout ce qui était nécessaire à sa défense : il n'y avait dans cette petite place que deux bataillons; mais on ne jugea pas devoir y en envoyer davantage.

On fit passer à Léau les munitions qui y manquaient. Cette place, quoique la seule qui fût dans cette partie, n'était pas en état. Les Espagnols l'avaient fort négligée, comme toutes celles de leur domination dans les Pays-Bas; mais elle formait une tête nécessaire pour couvrir le Demer.

Ces différentes précautions devenaient d'autant plus indispensables, qu'on était informé des dispositions des ennemis pour une nouvelle entreprise. On ignorait de quel côté ils porteraient leurs efforts, et les nouvelles qu'on avait de leurs desseins étaient fort incertaines. Le Brabant, les places du Rhin, Léau, Limbourg et Liége étaient menacés; mais on ne tarda pas à apprendre positivement que c'était à cette dernière place qu'ils en voulaient.

Le 13, à la pointe du jour, milord Marlborough décampa de Soetendale, marcha sur deux colonnes, passa le Jaar sur trois ponts, près du fort Saint-Pierre de Maëstricht, et campa le même jour devant Liége. Cinquante escadrons qui étaient arrivés dès quatre heures après midi, investirent la ville du côté de Sainte-Walburge, de Saint-Nicolas, de Sainte-Marguerite et de Saint-Gilles. Leur droite fut établie au-dessous de la citadelle, vers la basse Meuse, la gauche au-dessus de Saint-Gilles, vers la partie haute de cette rivière. Les troupes qui avaient fait le siége de Ruremonde arrivèrent en même temps à la rive droite de la Meuse et investirent la Chartreuse : elles étaient aux ordres du prince Frédéric de Hesse. Ce prince et milord Marlborough prirent leurs quartiers dans les faubourgs de la ville.

Les troupes qui étaient dans la ville n'eurent que le temps de se retirer dans la citadelle ; et M. de Tserclaes, qui campait, depuis quelques jours, avec quinze escadrons au faubourg Saint-Gilles, n'évita d'être enveloppé qu'en se repliant diligemment sur le village de Trognée, à une lieue de Montenack, où l'armée du roi devait se porter.

Aussitôt que M. le maréchal de Boufflers fut instruit du mouvement des ennemis, il évacua Tongres et marcha effectivement le même jour 13 à Montenack, entre Hannut et Warem. Son objet était de couvrir les villes du Demer et de les mettre à l'abri de toute surprise.

Comme il ne craignait pas moins pour le château d'Huy, qui était mal approvisionné, et dont l'occupation aurait été d'une grande utilité aux ennemis, il voulut d'abord le faire raser; mais c'était une opération de trois mois. On se détermina à le conserver, et on y envoya un renfort de cinq cents hommes.

M. le maréchal voyant les ennemis établis devant Liège, avec une armée fort supérieure et dans un pays de plaines, pensa qu'il valait mieux se rapprocher de la Mehaigne, afin d'être plus à portée de donner également la main à Huy et à Léau.

Le 17 il marcha de Montenack à Thisnes, près d'Hannut. Sa droite fut appuyée à la Mehaigne, près d'Avene; sa gauche s'étendit jusqu'aux lignes, vers Orp-le-Petit. On était en effet, par cette position, plus en état de communiquer par la montagne avec Huy, et par les lignes avec Léau; mais M. le maréchal ne la regardait pas comme soutenable si les ennemis s'en approchaient, et son projet était d'entrer dans les lignes en cas de nécessité.

Depuis qu'il avait affaibli l'armée pour la diversion du Rhin et la défense de Liege, elle se trouvait tellement inférieure à celle des ennemis, qu'il demanda des troupes à M. de Bedmar, et qu'il envoya ordre à M. de Tallard de revenir vers la Meuse, après avoir pourvu à la sûreté de Bonn.

M. de Tallard s'était déjà replié de Mulheim sur cette place, après avoir mis à contribution tout le pays de Berg et fait raser Enskirchen, Zülpich, Munster-Eifel et le château de Lülsdorf; il y trouva l'électeur de Cologne enfin disposé à en sortir pour le suivre et pour se retirer à Luxembourg ou à Namur.

M. de Tallard mit dans Bonn une garnison française aux ordres de M. d'Alègre, retira la plus grande partie des troupes de l'électeur, et se mit en marche avec ce prince pour gagner la rivière d'Aar, Blankenheim et ensuite Bitbourg. C'était le chemin le plus court pour rejoindre l'armée; mais en passant par Stadtkyll, il reçut du roi l'ordre précis de marcher vers la Moselle, où il devait être joint par dix bataillons et douze escadrons commandés par M. de Locmaria. L'intention de la cour

était que M. de Tallard, avec ces troupes, se rendît maître de Trèves et du château de Trarbach, et qu'il établît des quartiers et des contributions dans cette partie et dans le Palatinat. On attendait de ces opérations une diversion favorable à la jonction des troupes commandées par M. de Villars, sur le Rhin, avec celles de l'électeur de Bavière.

On ignorait alors l'heureux événement du combat de Friedlingen où, le 14, M. de Villars avait battu M. le prince de Baden. Cette victoire rendit la diversion de M. de Tallard inutile aux affaires d'Allemagne. Elle ouvrait à M. de Villars le chemin de la Bavière, et il eût été plus avantageux à M. le maréchal de Boufflers d'avoir avec lui le corps de M. de Tallard pour l'aider à secourir Liége; mais M. de Boufflers n'osa prendre sur lui de changer sa destination : M. de Tallard continua donc sa route vers la Moselle, se dirigeant sur Vianden et Luxembourg. Il conduisit l'électeur de Cologne dans cette dernière place, où son altesse électorale fut en sûreté, ce qu'on désirait depuis longtemps.

Ce fut le seul avantage qu'on retira de la marche de M. de Tallard; mais elle occasionna de grands malheurs : la perte de Liége et le siége de Rhinberg; c'est ce qu'on verra par les détails suivants.

M. de Marlborough, ayant achevé l'investissement de Liége, signa avec les magistrats une capitulation par laquelle il fut réglé qu'au moyen des contributions qu'ils devaient payer, les bourgeois de la ville et les habitants du pays seraient exempts de toute autre charge; que la ville pourrait être occupée par quelques bataillons des alliés, mais qu'on n'attaquerait point de ce côté-là ni la citadelle ni la Chartreuse.

Le 20 la tranchée fut ouverte, en deux endroits, devant la citadelle, et poussée jusqu'à vingt toises de la contrescarpe; il

y avait à chaque attaque cinq cents travailleurs soutenus par quatre bataillons.

Dès le 21 quarante pièces de canon et vingt-cinq gros mortiers commencèrent à tirer. Les bombes mirent le feu à quelques magasins de poudre et à des grenades dispersées sur les remparts.

Les assiégés firent un feu très-vif qui fit perdre beaucoup de monde aux ennemis. Cela n'empêcha pas ceux-ci de continuer à foudroyer la place avec une artillerie formidable, qu'ils augmentèrent jusqu'à quatre-vingts pièces de canon et cinquante gros mortiers.

Le 23, à quatre heures après midi, les ouvrages de la place étant ruinés et la brèche spacieuse, les assiégeants firent sortir de leurs tranchées mille grenadiers soutenus de dix bataillons. Ces troupes emportèrent, presque sans résistance, le chemin couvert, toutes les places d'armes, les traverses, les demi-lunes et les contre-gardes : à leur approche, les quatre bataillons et les sept compagnies de grenadiers auxquels la défense en avait été confiée avaient pris la fuite. Les ennemis, dont l'objet n'avait été ce jour-là que la prise du chemin couvert, profitèrent du désordre des assiégés pour attaquer le corps de la place; ils descendirent dans le fossé, qui était peu profond, et montèrent à la brèche de la droite. Ils furent d'abord vivement repoussés, mais des troupes fraîches étant revenues à la charge, deux ou trois bataillons qui défendaient la brèche furent forcés de l'abandonner, et la citadelle fut emportée. M. de Violaine, le marquis de Charost et quelques autres officiers furent faits prisonniers. La plus grande partie de la garnison fut dépouillée et conduite à Maëstricht, au nombre de dix-sept cents hommes; le reste se sauva de différents côtés et rejoignit l'armée.

Les ennemis, maîtres de la citadelle, se disposèrent à attaquer la Chartreuse. Ce fut le prince Frédéric de Hesse-Cassel qui fut chargé de cette entreprise; mais les pluies qui survinrent en retardèrent pendant quelques jours l'exécution.

Cependant M. le maréchal de Boufflers, ne pouvant espérer que la Chartreuse tînt longtemps, et craignant qu'elle n'eût le même sort que la citadelle, manda à M. de Millon de ne pas s'exposer à être emporté d'assaut, et de demander de bonne heure à capituler, afin d'épargner les troupes. Il envoya aussi ordre à M. de Reignac, commandant à Limbourg, de faire la même chose s'il était attaqué, et à M. de Tournin, qui était à Huy, de ne défendre que le château avec une partie de la garnison, et d'envoyer le reste à Namur.

Dans ces circonstances, M. le maréchal craignit pour lui-même, et pensa à se mettre à l'abri des entreprises de M. de Marlborough, en prenant un poste qui lui procurât en même temps les moyens de soutenir la frontière depuis Namur jusqu'au Demer.

Le 25 il décampa de Thisnes, entra dans les lignes, et alla camper à Jandrain, la droite à Wasseige, sur la Mehaigne, la gauche près d'Orp-le-Petit, sur la Ghète. Dans cette position, il était à portée de renforcer la garnison de Namur, de donner la main au château d'Huy et à la citadelle de Léau, de défendre les passages des rivières de Ghète et du Demer, d'attendre les ennemis, et même de marcher à eux si leurs manœuvres lui en fournissaient l'occasion.

Pour se mettre en état de remplir ces objets, il fit venir à Tirlemont quinze bataillons et cinq escadrons des troupes de M. de Bedmar, et il y envoya les deux escadrons des mousquetaires avec M. de Gassion, destiné à commander dans cette partie. Il fit en même temps avancer sur Namur trois bataillons

et huit escadrons des troupes de l'électeur de Cologne, venant de Bonn, sous les ordres de M. le comte de Saint-Maurice. Ces troupes, à portée de joindre l'armée, devaient rester dans cette position en attendant les mouvements que les ennemis pourraient faire après la prise de la Chartreuse de Liége.

Le 29 au matin ceux-ci ayant fait toutes leurs dispositions pour l'attaque de ce poste, le battirent avec un tel feu de canon et de bombes, qu'à midi le couvent était en flammes et ouvert de toutes parts. M. de Millon, n'étant point en état de faire une plus longue résistance et n'espérant aucun secours, se conforma aux ordres de M. le maréchal. Il battit la chamade à deux heures après midi, et obtint une capitulation honorable. La garnison sortit le 31 pour être conduite à Anvers.

La prise de la Chartreuse termina la campagne sur la Meuse. Les ennemis avaient cru pouvoir la finir aussi glorieusement sur le Rhin par l'attaque de Rhinberg, qu'ils avaient commencée en même temps que celle de Liége; mais elle n'eut pas le même succès.

M. le prince Frédéric, frère de l'électeur de Brandebourg, avait été chargé de cette entreprise avec dix-huit bataillons, huit régiments de cavalerie et deux de dragons, qui campaient sous Cologne. Il arriva le 21 devant Rhinberg, campa presque à la portée du canon de cette place et l'investit. La garnison était composée de quatre bataillons et de cinquante dragons aux ordres de M. le marquis de Grammont.

Le lendemain ce commandant fut sommé de se rendre à des conditions raisonnables, sinon il n'y aurait point de quartier pour lui. Cette proposition fut mal reçue, et, quoiqu'il n'y eût aucun secours à espérer, M. de Grammont comptait sur la force de la place, qui était assez bien fortifiée et pourvue de munitions de guerre, et encore plus sur la bonne volonté de

la garnison, qui répondit en effet à la confiance qu'il avait en sa bravoure.

La tranchée fut ouverte le 22 au soir, au pied du mont Sainte-Anne, et poussée le lendemain jusqu'à demi-portée du canon de la place. Les ennemis firent ensuite deux boyaux pour former deux attaques; mais ils avancèrent très-peu. On fit sur eux un si grand feu de mousqueterie et de canon, et des sorties si vives et si fréquentes, que dès le 26 ils furent obligés d'abandonner leurs travaux; ils se bornèrent à battre la ville et les dehors avec une nombreuse artillerie. On leur répondit de même qu'on avait fait les jours précédents.

Ce feu dura de part et d'autre jusqu'à la nuit du 29 au 30, pendant laquelle ils retirèrent une partie de leurs canons et de leurs mortiers. Le 30 au matin on s'aperçut que leurs troupes se retiraient aussi des tranchées, ce qui engagea M. de Grammont à faire sortir des deux côtés de la place quatre compagnies de grenadiers, soutenues par l'infanterie et les dragons, pour marcher à chacun des deux boyaux. M. de Seguiran, chargé de cette expédition, l'exécuta très-bien : il chassa les ennemis et fit brûler toutes leurs fascines et leurs gabions. Le feu de la place acheva de les éloigner, et ne contribua pas peu à la levée du siége.

Ils décampèrent précipitamment pendant la nuit du 30 au 31, mirent le feu à leur camp et se retirèrent sans bruit, partie sous Wesel, partie dans les environs de Rhinberg. L'artillerie qu'ils avaient tirée de Dusseldorf y fut renvoyée.

La levée de ce siége fit beaucoup d'honneur à M. le marquis de Grammont, ainsi qu'aux officiers et aux troupes qui étaient sous ses ordres, et qui méritaient en effet de partager la gloire qu'il venait d'acquérir.

M. de Tallard ne se distingua pas moins sur la Moselle. Le

25 du même mois il s'empara de la ville de Trèves, s'avança le 27 vers Trarbach, occupa la ville, qui n'était pas fortifiée, et fit investir le château, situé sur un rocher escarpé dont les approches étaient extrêmement difficiles.

Le 1er novembre la tranchée fut ouverte devant cette forteresse. Comme elle ne pouvait être battue que du côté de la ville, on mit sur les murs une batterie de canons et une de mortiers; mais la situation du lieu obligeant de tirer de bas en haut, les boulets faisaient peu d'effet. Bientôt on s'aperçut qu'on ne pouvait battre la muraille du château qu'en écharpant, et qu'il n'y avait qu'un endroit où l'on pût établir seulement quatre pièces de canon : il fallait prendre un autre moyen. On alla à la sape, et le sixième jour on fut assez avancé pour se préparer à la descente du fossé et pour attacher le mineur; mais la garnison, n'étant que de trois cents hommes et manquant de munitions, n'attendit pas ce moment : elle battit la chamade le même jour et obtint une capitulation honorable.

Après la prise du château de Trarbach, M. de Tallard attaqua Veldenz et en fit la garnison prisonnière de guerre. Il établit ensuite de grosses contributions dans les électorats de Trèves et de Mayence, dans le Hundsrück et dans le Palatinat, et se rendit à Metz avec une partie de ses troupes, laissant le reste dans de bons postes le long de la Meuse. Celui de Trarbach était, par sa situation, d'autant plus important, qu'il assurait le payement des contributions, rendait le roi maître du pays de Trèves et de la Moselle jusqu'à Coblentz, couvrait le duché de Luxembourg et le pays Messin, et donnait par Andernach une communication avec Bonn; mais on ne jouit pas longtemps de ce dernier avantage.

Le prince Frédéric de Hesse fut détaché de l'armée des alliés

avec un corps de douze mille hommes de troupes allemandes pour se rendre du côté de Coblentz. Il campa le 3 aux villages de Soumagne, de Melin et de Fleron, en avant de la Chartreuse de Liége, marcha le 4 à Henri-Chapelle, à une lieue de Limbourg, cantonna quelques jours près de Corneli-Munster et Aix-la-Chapelle, et s'avança ensuite vers Andernach. Il arriva le 5 devant cette petite ville, l'attaqua et obligea M. de Lettiers, qui y commandait, de capituler le 17. La garnison, qui était de trois cents hommes, obtint les honneurs de la guerre et fut conduite à Bonn.

Plusieurs détachements du corps ennemi s'emparèrent en même temps du château de Sinzig, où ils firent prisonniers un capitaine et soixante soldats. Ils occupèrent, dans les environs de Bonn, d'autres postes que M. d'Alègre avait été obligé de faire évacuer; en sorte que cette place se trouva fort resserrée. Rhinberg fut bloqué de nouveau par les troupes qui en avaient levé le siége. Gueldre, qui n'était pas moins isolé, se trouva bientôt dans le même cas par la position des quartiers que prirent les ennemis.

Ainsi finit une campagne aussi malheureuse pour les armes des deux couronnes que glorieuse pour leurs ennemis. On y fit bien des fautes; mais, si l'on en croit M. le maréchal de Boufflers, il était difficile de soutenir avec des forces très-inférieures une frontière aussi étendue et aussi dénuée de places fortes que celle des Pays-Bas. On ne l'accusa pas moins d'être l'auteur de nos mauvais succès; M. de Chamillart en partagea le blâme dans le public. On croit, à ce sujet, devoir rapporter une lettre qu'il écrivit à M. le maréchal de Boufflers, dans laquelle, en cherchant à justifier le ministre des fautes que le général avait paru vouloir rejeter sur lui, il développe, avec autant de modestie que de vérité,

des circonstances dans lesquelles la conduite de ce dernier avait décidé du sort de la campagne.

Cette même frontière que M. le maréchal de Boufflers avait trouvée si peu susceptible de défense pendant la campagne devenait encore plus difficile à soutenir pendant l'hiver. La perte de Kayserswert, de Venloo, de Stephanswert, de Ruremonde, de Liége et d'Andernach, ajoutait de nouvelles forces à celles des ennemis : ils pouvaient laisser à Liége, à Maëstricht, à Tongres, à Hasselt et dans les places du pays de Gueldre et de Juliers, un grand nombre de troupes à portée de se rassembler promptement. Cette considération fit juger à M. de Boufflers qu'il était nécessaire d'en laisser aussi un grand nombre sur la frontière du pays d'Espagne, particulièrement sur la Meuse, sur le Demer et même dans le pays de Luxembourg, comme centre de communication avec la Meuse, le Rhin et la Moselle. C'est sur ce principe qu'il travailla au projet de l'emplacement des quartiers d'hiver.

Dès le commencement du mois il envoya à la cour l'état de huit lieutenants généraux, de treize maréchaux de camp et de vingt-sept brigadiers qui demandaient à être employés, et y joignit le projet de leur destination. On trouva fort considérable ce nombre d'officiers généraux; mais M. le maréchal pensait qu'il ne pouvait y avoir trop d'officiers pour commander et faire agir les troupes en cas de nécessité. Il jugeait aussi qu'on ne pouvait se dispenser de faire rester la moitié des colonels à leurs corps, comme on l'avait pratiqué l'hiver précédent. La cour, qui pensait de même, approuva, à quelques changements près, ces premiers arrangements.

Les ennemis commencèrent aussi à faire des dispositions pour leurs quartiers d'hiver, et allèrent prendre sur leurs derrières une position d'où ils devaient séparer leurs troupes.

Ils quittèrent le 3 les environs de Liége, pour aller camper le même jour sous Maëstricht; le lendemain ils occupèrent leur ancien camp de Soetendale. Ils laissèrent à Liége vingt bataillons et vingt escadrons, autant à Maëstricht, et mirent à Tongres trois bataillons et un régiment de cavalerie, soutenus par un corps de trois mille chevaux.

M. le maréchal craignant que le mouvement que faisaient les ennemis n'eût pour objet quelque entreprise du côté du Demer ou du Brabant, et manquant de fourrage au camp de Jandrain, fit marcher, le 4, vers Diest et Arschot, dix-sept escadrons aux ordres de M. de Gacé, pour veiller à cette partie et tâcher de tomber sur les troupes ennemies qui devaient aller à Bois-le-Duc, Breda et Berg-op-Zoom. La maison du roi partit le lendemain pour se rendre, jusqu'à nouvel ordre, partie à Louvain, partie à Namur et de là à Givet. Huit bataillons et treize escadrons, commandés par M. de Gassion, allèrent en même temps camper sous Namur, pour donner au besoin la main au pays de Luxembourg et à la Moselle. Il ne restait plus au camp de Jandrain que trente-sept bataillons et quarante-sept escadrons dont la subsistance devenait chaque jour plus difficile.

On était à la cour aussi impatient qu'à l'armée de voir arriver le moment où les troupes pourraient se séparer et travailler à leur rétablissement, pour se mettre en état de réparer, la campagne suivante, les malheurs de celle-ci; mais on attendait l'ordre de M. de Marlborough.

Enfin on apprit qu'il avait mis ses troupes en marche pour gagner les quartiers qui leur étaient destinés, et qu'il s'était embarqué sur la Meuse pour se rendre à La Haye[1].

[1] Un parti des troupes de la garnison de Gueldre arrêta, entre cette ville et Venloo, M. de Marlborough avec MM. d'Obdam et Geldermalsen; mais celui-ci, ayant un passe-

M. le maréchal ne différa pas un moment à lever son camp de Jandrain : les troupes partirent le 9 et le 10 pour aller cantonner, partie dans le Brabant, partie entre Sambre et Meuse; mais de manière qu'elles fussent en état de se rassembler au premier besoin. M. le maréchal alla de sa personne, le 12, à Louvain, et le 15 à Bruxelles. Il y régla avec M. de Bedmar la marche des troupes pour se rendre dans leurs quartiers.

Le quartier de Tirlemont ayant été trouvé insoutenable et trop exposé, on retira les troupes qu'on y avait mises, et on les envoya à Namur, Diest et Louvain. On ne pouvait trop renforcer ces postes, afin d'avoir en première ligne un plus grand nombre de troupes à opposer aux entreprises et aux courses des ennemis. On laissa aussi des garnisons suffisantes à Léau et à Huy, et l'on fit passer trois cents hommes de Rhinberg à Gueldre, où il n'y avait que deux faibles bataillons.

Le 16 les officiers généraux furent congédiés, excepté ceux que le roi avait choisis pour commander dans les places. Ceux-ci s'y rendirent successivement. Les principaux étaient: M. de Gacé, commandant à Anvers; M. d'Usson, à Louvain; M. de Gassion, au pays de Waes; M. de Lamothe, du côté de la mer; M. de Blainville, à Namur; M. le chevalier de Courcelles, à Luxembourg, et M. d'Alègre, à Bonn. M. le maréchal de Boufflers resta à Bruxelles avec MM. de Bedmar, de Ximenès et de Puysegur.

Le 26 on reçut de la cour la disposition pour les quartiers des troupes qui devaient servir l'année suivante aux Pays-Bas, tant en campagne que dans les places. Elles étaient au nombre de cent soixante et dix-neuf bataillons et de cent vingt-neuf escadrons [1].

port pour lui et six domestiques, fit passer M. de Marlborough pour son valet de chambre, et M. d'Obdam pour son maître d'hôtel, et ils furent tous relâchés.

[1] On ne comprend pas dans ce nombre les bataillons des gardes et les treize escadrons

M. le maréchal expédia aussitôt les ordres pour leur faire occuper les lieux qui leur étaient destinés, et il partit le 29, avec la permission du roi, pour aller passer quelque temps à Versailles, en laissant le commandement à M. de Bedmar.

Le 2 décembre ce dernier général envoya à la cour un mémoire contenant un projet pour rassembler diligemment en différents endroits de la frontière, depuis la mer jusqu'à la Meuse, quatre corps de la première ligne et autant de la seconde, afin de s'opposer aux différentes entreprises que les ennemis pourraient tenter pendant l'hiver. Ce projet fut approuvé par le roi; mais sa majesté connaissant combien les troupes avaient besoin de repos, recommanda de ne point les mettre en mouvement sans une nécessité absolue.

M. le maréchal de Boufflers, après avoir eu plusieurs conférences avec le ministre, revint le 18 à Bruxelles, et trouva les quartiers dans une parfaite tranquillité.

Le roi accorda un traitement à ses troupes, et procura à celles d'Espagne tout le soulagement dont elles avaient besoin. Les finances des Pays-Bas étaient dans un si grand désordre, que, sans les secours paternels de sa majesté, les troupes du roi son petit-fils n'auraient pu subsister qu'avec beaucoup de difficulté.

On prit en même temps des mesures pour entretenir les troupes de l'électeur de Cologne. Ce prince était sans argent, sans états, et pour ainsi dire errant de ville en ville. Il s'était réfugié, comme on l'a déjà dit, de Bonn à Luxembourg, et avait ensuite passé à Dinant; mais comme il ne s'y trouva pas en sûreté, il se rendit à Namur.

Ses états étaient occupés par les troupes ennemies, excepté

de la maison du roi, qui, bien que destinés à servir en Flandre, n'y restèrent pas pendant l'hiver et rentrèrent en France.

Bonn et Rhinberg, qui continuèrent d'être bloqués. Une partie de l'évêché de Liége était exposée à subir le même sort que le reste de son pays. Les ennemis pouvaient assembler dans cette partie un grand nombre de troupes. On voit par les états de leurs quartiers, qu'ils avaient laissé douze bataillons et douze escadrons à Liége, douze bataillons et quatorze escadrons à Maëstricht, et un nombre proportionné de troupes dans les autres places de la Meuse. Il était difficile, quelque étendu que fût le pays qu'ils occupaient depuis la mer jusqu'au Rhin et à la Moselle, qu'ils ne fussent en force dans toutes les parties, leur armée étant composée de cent soixante et dix-huit bataillons et deux cent vingt-deux escadrons, non compris les Munstériens et trois régiments de hussards qui étaient en quartiers dans l'électorat de Trèves[1].

Suivant les avis qu'on recevait de La Haye, ces forces devaient être augmentées de 50,000 hommes de nouvelle levée, dont 20,000 à la solde de la Hollande. Les ennemis firent pendant l'hiver de nouvelles alliances, et n'oublièrent rien de tout ce qui pouvait les mettre en état de commencer de bonne heure la campagne et de la rendre encore plus avantageuse à leur parti que celle dont on vient de faire le détail; mais ils n'eurent pas le même succès, comme on le verra dans le mémoire suivant.

[1] Anglais et hollandais	120 bat.	132 escad.
Troupes palatines de Brandebourg, de Zell, de Hanovre, de Hesse-Cassel	58	90
	178	222

DEUXIÈME PARTIE.

CAMPAGNE D'ITALIE.

Après avoir concentré ses forces entre l'Oglio et le Pô, M. le maréchal de Villeroy ne s'occupa plus que des arrangements nécessaires pour envoyer les troupes dans des quartiers d'hiver. Ses dispositions étaient faites pour placer vingt-trois bataillons et quatorze escadrons entre l'Oglio et le Pô, trente-quatre bataillons et quatre mille chevaux dans le Milanais, et le reste des troupes dans le Montferrat, l'Alexandrin et le Tortonais. M. le prince Eugène, de son côté, ayant effectivement passé le Pô en personne, et établi son quartier à San-Benedetto, fit ses dispositions pour se mettre en force à la droite de ce fleuve, où il fit encore passer de nouvelles troupes. Ce fut alors que le duc de Modène justifia les soupçons qu'on avait depuis longtemps formés sur sa conduite, et que, violant la parole qu'il avait donnée de ne recevoir dans Brescello ni les impériaux ni les troupes des deux couronnes, il livra le 6 janvier la place au prince Eugène, qui transféra le même jour son quartier général à Luzzara, et commença dès le lendemain à étendre une partie de son armée dans le Modenais, le Guastallais et les états de La Mirandole, le reste dans le Mantouan et entre le Mincio et l'Oglio.

Ce trait d'infidélité du duc de Modène, joint à celui de la princesse de La Mirandole; les motifs qu'on avait de se défier du duc de Savoie; les mauvaises dispositions des peuples d'Italie,

principalement de ceux du Milanais; enfin le mauvais état des troupes d'Espagne, qui ne formaient pas huit mille hommes, persuadèrent plus que jamais M. le maréchal de Villeroy que le roi ne devait compter pour la campagne suivante que sur ses propres forces. Le duc de Parme ne s'était pas encore expliqué sur l'admission des troupes des deux couronnes dans Plaisance, et il balançait encore sur le parti qu'il avait à prendre, lorsque le prince Eugène lui annonça qu'il faisait avancer sur la frontière de ses états un corps d'armée avec du canon. Il regretta alors de n'avoir pas adhéré plus tôt à ce que M. le maréchal de Villeroy lui avait demandé, et fit assurer ce général qu'il ne rendrait au prince Eugène aucune réponse qui ne fût conforme aux volontés du roi; mais en donnant cette marque de sa soumission et de son zèle, il parut désirer que s'il se déterminait à recevoir des troupes dans Plaisance, M. le maréchal de Villeroy fît en même temps avancer à Parme un gros corps et de l'artillerie, pour mettre son pays à l'abri des entreprises du prince Eugène. M. le maréchal de Villeroy, dont l'intention n'était pas de se compromettre avant l'arrivée des renforts qu'il attendait, mais de se maintenir dans sa position en établissant par l'occupation de Plaisance une communication assurée avec le Montferrat et l'Alexandrin, fit représenter de nouveau à M. le duc de Parme tous les motifs qui devaient l'engager à ne point craindre les menaces de M. le prince Eugène, ayant une place en état de se défendre et bien pourvue de troupes. Il le fit assurer en même temps que lorsqu'une fois les troupes du roi auraient pris un établissement dans son pays, on y en ferait d'autres qui permettraient de porter des troupes à Parme, pour la sûreté de tous ses états.

Pendant que durait la négociation dont l'évêque de San-Donino était chargé de la part du duc de Parme, M. le maréchal

de Villeroy suivit l'exemple de M. le prince Eugène : il sépara l'armée, et le 7 janvier il mit les troupes en marche pour aller prendre des quartiers dans le Crémonais, le Milanais, l'Alexandrin, le Tortonais et le Montferrat, et se rendit le même jour de San-Daniele à Crémone, où il établit son quartier général.

On a vu précédemment que, lorsqu'on avait rompu le pont de Casal-Maggiore, M. le maréchal de Villeroy l'avait fait remonter à Crémone, et que les avantages qu'il comptait en retirer étaient de se procurer une communication avec les quartiers du Tortonais et du Montferrat, et en même temps une entrée dans le Parmesan. Il le fit retrancher à la rive droite du Pô; et afin de se procurer un débouché dans le pays, autant pour assurer sa communication que pour tenir en respect le duc de Parme, ou se mettre à portée de jeter promptement des troupes dans Plaisance, si ce prince consentait à les y recevoir, il fit occuper le château de Monticelli situé à quatre milles au delà de la tête du pont et à douze milles de Plaisance. Il y envoya, le 7, cinq cents hommes d'infanterie et cinq cents chevaux sous le prétexte de protéger le travail du retranchement de la tête du pont. Ces troupes eurent ordre de faire des courses dans le pays, afin d'en imposer au duc de Parme et pour faire voir aux ennemis qu'on était à portée de se mettre en force dans les états de ce prince. Ce fut même pour le leur mieux persuader que M. le maréchal de Villeroy résolut de faire reconstruire le pont de Casal-Maggiore. M. de Vaudémont, de son côté, en fit jeter un à Valence, sur le Pô, et un sur le Tessin près de Pavie, pour la communication des troupes de l'Alexandrin et du Montferrat avec le Crémonais.

Le roi approuva toutes ces dispositions, et sa majesté, confiante dans ce que M. le maréchal de Villeroy lui manda des avantages qu'il s'en promettait pour la conservation du Mila-

nais et pour la tranquillité des quartiers d'hiver, ne pensa qu'à lui faire passer avec la plus grande diligence les renforts considérables dont elle avait pris le parti de grossir son armée d'Italie, pour lui donner la supériorité sur celle de l'empereur. Ces renforts furent augmentés jusqu'au nombre de trente mille hommes, c'est-à-dire quatorze bataillons, vingt-huit escadrons et dix-huit mille recrues nécessaires pour compléter les troupes. Les premiers bataillons s'embarquèrent à Toulon, le 20 janvier, pour aller débarquer sur la côte de Gênes et se rendre ensuite dans le Milanais par Alexandrie. La cavalerie ne commença à passer les montagnes pour traverser le Piémont que dans les premiers jours du mois de février. On prépara aussi trente pièces de canon pour former, avec un pareil nombre qu'avaient les Espagnols, un équipage de soixante pièces de campagne. Mais le roi ayant reçu de tous les côtés des confirmations du dessein où était l'empereur d'envoyer des troupes dans le royaume de Naples, sa majesté diminua de quatre bataillons le nombre de celles qu'elle avait destinées pour son armée d'Italie, et ces quatre bataillons eurent ordre de passer à Naples, pour occuper cette capitale et ses châteaux, et pour garder le port de Gaëte. Le roi résolut en même temps de faire passer dans le royaume de Naples le roi d'Espagne, son petit-fils, dans l'espérance que sa présence en imposerait aux malintentionnés, et dans la vue de le mettre à la tête de l'armée des deux couronnes en Italie, si l'on se trouvait en état d'y faire la guerre avec supériorité.

En attendant la réponse du duc de Parme, M. le maréchal de Villeroy, pour pouvoir occuper Plaisance promptement et en force, si l'on parvenait à obtenir l'agrément de ce prince, fit avancer sur le bord du Pô, vis-à-vis de cette ville, mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux prêts à s'y jeter d'un

moment à l'autre; et pour le même objet il assembla dans les villages voisins de Crémone douze cents hommes de pied et huit cents chevaux.

Ce ne fut que le 10 que l'évêque de San-Donino revint à Crémone, chargé d'assurer M. le maréchal de Villeroy que son maître était déterminé à remettre aux deux couronnes Parme et Plaisance, mais qu'il ne pouvait le faire que lorsqu'on ferait avancer un corps de douze à quinze mille hommes avec du canon à la tête du Parmesan; que dès que les troupes y arriveraient, les portes de Parme et de la citadelle leur seraient ouvertes; et qu'en même temps il manderait au gouverneur de Plaisance de faire de même; mais qu'il fallait, avant tout, commencer par mettre son pays et sa personne en sûreté. Cette condition n'était pas du goût de M. le maréchal de Villeroy, qui craignait encore de se compromettre en s'approchant autant de la tête des quartiers de M. le prince Eugène, dont les premières troupes étaient à San-Martino, éloigné de Parme de quatre milles, et qui était en force dans le Modenais et le Guastallais. Les motifs qui engagèrent M. le maréchal de Villeroy à ne pas souscrire à la demande de M. le duc de Parme sont exposés dans un si grand jour et avec tant de détails, dans les lettres qu'il écrivit au roi le 12 et le 18, qu'on craindrait de les altérer si on ne les rapportait ici dans leur entier.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi. Crémone, 12 janvier 1702.

Depuis le départ de mon courrier j'ai reçu les deux lettres des 28 de l'autre mois et 2 de celui-ci, dont votre majesté m'a honoré. Elle connaît présentement le sort de La Mirandole et la perfidie de M. de Modène. Depuis que les ennemis sont entrés dans Brescello, ils ont fait avancer Vaubonne avec un parti de trois ou quatre cents che-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1588, lettre 49.

vaux dans le Parmesan, pour intimider le plat pays, et M. le prince Eugène s'est retiré à Luzzara, qui est présentement son quartier général. J'ai avis qu'il a fait passer le Pô à quelques-unes de ses troupes; mais il paraît toujours que le gros de l'armée demeure autour de Mantoue.

L'évêque de San-Donino m'est venu retrouver le 10 au soir. Pour ne pas fatiguer votre majesté du long et ennuyeux récit des choses inutiles qu'il m'a dites, je me bornerai à lui dire qu'il finit par m'assurer que M. le duc de Parme était prêt à remettre aux deux couronnes Parme et Plaisance, qui étaient les deux seules forteresses qu'il eût dans ses états; mais qu'il ne le pouvait faire que lorsque je ferais avancer un corps d'armée de douze à quinze mille hommes et du canon à la tête de Parme; que dès que nos troupes y arriveraient, les portes de la ville et de la citadelle nous seraient ouvertes, et qu'en même temps il manderait à Plaisance qu'on en fît de même; mais qu'il fallait commencer par aller à Parme, pour la sûreté de son pays et de sa personne; que votre majesté pouvait juger de son attachement et de sa fidélité par une telle proposition, puisqu'il mettait ses états et sa personne sous votre protection et celle du roi votre petit-fils. Je lui ai répondu que j'étais ravi des assurances qu'il me donnait de l'attachement et de la fidélité de son maître pour les intérêts de votre majesté; mais que je ne pouvais m'empêcher de lui dire que la proposition qu'il me faisait ne répondait point aux sentiments qu'il me voulait persuader qu'avait M. le duc de Parme, car il était impraticable, dans une saison aussi avancée que celle où nous étions, d'entreprendre de mener une armée à Parme avec du canon; que j'avais fait remonter notre pont à Crémone; qu'il n'était plus possible de le faire descendre plus bas; que c'était dans le temps que nous étions aux portes de Brescello qu'il fallait nous remettre Parme, comme je le lui avais proposé; que cela aurait empêché l'infidélité de M. de Modène et mis tout son pays en sûreté; qu'il n'y avait pas d'apparence de pouvoir rassembler présentement une armée; que les ennemis, étant avertis de si loin

de l'assemblée de nos troupes et de la marche que nous aurions à faire pour arriver à Parme, pourraient aisément s'avancer jusque sur la rivière du Taro pour nous en disputer le passage; en un mot, que la proposition qu'il me faisait était impraticable; que je la regardais comme un refus et une fausse excuse, dont les deux rois ne se payeraient pas; qu'il n'y avait qu'un seul parti à prendre, si M. le duc de Parme voulait véritablement sauver son pays : c'était de nous livrer Plaisance; que j'avais déjà un corps considérable de troupes au delà du Pô; que nous avions outre cela, dans les villages vis-à-vis de Plaisance, de l'infanterie prête à entrer dans la ville au premier ordre; et que, dès que nous aurions un lieu de sûreté, mon premier soin serait de faire avancer des troupes à Fiorenzuola et au Borgo San-Donino, pour nous approcher de la rivière du Taro, afin de jeter un corps de cavalerie dans Parme; qu'ayant Plaisance et un pont établi à Crémone avec un bon retranchement à la tête, nous mettrions tout son pays en sûreté, et qu'il ne serait plus question que de ce qui était entre la Parma et le Taro, qui est un espace fort étroit qui serait pareillement en sûreté dès que nous aurions de la cavalerie dans Parme; que dans une saison aussi fâcheuse que celle-ci, la ville de Parme étant bien fermée et ayant une bonne citadelle avec trois mille hommes de troupes réglées dans la place, M. le duc de Parme ne devait avoir nulle inquiétude pour sa sûreté, une grande partie de l'armée de votre majesté étant à ses portes; en un mot, qu'il y avait de l'ignorance ou de la mauvaise volonté dans le conseil de M. de Parme, s'il ne consentait pas à la proposition que je lui faisais, et qui était bien plus avantageuse pour lui que pour l'intérêt des deux rois; qu'il connaissait trop son pays pour ne pas juger que, par le Tortonais, l'Alexandrin, le Pavesan et Crémone, nous étions maîtres de tout le Parmesan, et que votre majesté en tirerait beaucoup plus de secours en le traitant comme ennemi, que si elle prenait le pays sous sa protection. Le petit évêque est reparti : il m'a demandé deux jours pour persuader son maître. Si l'on pouvait se fier à la parole d'un

Italien, je pourrais croire qu'à son retour il aura des ordres pour nous faire entrer dans Plaisance; mais l'on ne peut répondre de rien avec ces gens-ci, que l'affaire ne soit faite. Je me suis engagé, supposé la possession de Plaisance, à jeter dans Parme sept ou huit cents chevaux. Un établissement dans le Parmesan est si essentiel, que j'ai cru ne devoir pas balancer à m'engager à faire entrer de la cavalerie dans Parme. En occupant Plaisance, nous avons un gage de la fidélité de M. de Parme et une sûreté pour tout le pays de derrière, quoiqu'il ne soit point vraisemblable que les ennemis puissent s'avancer jusqu'à Plaisance, à moins que l'aveuglement de M. de Parme ne soit plus grand que celui de M. de Modène. Il est toujours bien important d'occuper Plaisance; cela nous assure d'un grand pays et nous ôte toute inquiétude sur la communication de Final, dans le Tortonais. Il fait un temps horrible, qui grossit les petites rivières du pays à un tel point, qu'on ne saurait plus les passer que sur des ponts; et la rivière de Taro, qui est dans le Parmesan, n'en a aucun : cela nous est avantageux, parce que cela ôte aux ennemis la facilité d'entrer dans le pays. J'ai fait marcher mille hommes d'infanterie détachés dans les villages sur le bord du Pô, vis-à-vis de Plaisance, afin qu'au premier ordre ils puissent entrer dans la place et dans le château en deux heures de temps. J'ai pareillement un détachement de cavalerie de huit cents chevaux tout près de Plaisance, en deçà du Pô, pour entrer dans la ville sitôt que l'infanterie y serait arrivée; et par Crémone j'ai un détachement de douze cents hommes de pied et sept ou huit cents chevaux, tout prêts à faire marcher dès que le petit évêque sera de retour.

Nous travaillons à un pont de bateaux avec des difficultés et des peines infinies : il y en a la moitié de fait. J'espère que lundi au soir le reste sera achevé. Il a fallu prendre les moulins et toutes les barques du pays; enfin, sire, si l'on connaissait toutes les difficultés qu'on trouve en ces pays-ci, on plaindrait souvent les gens qui sont chargés des affaires plutôt que de les blâmer. Nous tra-

vaillons à un bon ouvrage couronné à la tête du pont, avec une redoute dans le milieu, qui est déjà faite. La loge du corps de garde sera achevée demain, et la garde y sera établie. Le reste de l'ouvrage est fort avancé. J'y suis soir et matin, et l'on ne perd pas un moment pour diligenter l'ouvrage. Il en coûtera de l'argent à votre majesté, car il n'a pas été possible de faire travailler les paysans sans les payer. Un pont sur le Pô et un bon retranchement à la tête est chose si importante, que je n'ai pu épargner à votre majesté une telle dépense. Je ne suis pas sans inquiétude de voir finir le pont et le travail; mais chaque jour me rassure par les pluies continuelles qu'il fait, et je puis assurer votre majesté qu'une heure avant le jour et une heure après la nuit on travaille sans discontinuation.

J'ai envoyé toutes les troupes en quartiers. La garnison de Crémone est de douze bataillons et de douze escadrons. De leur côté les Espagnols font tout ce qu'ils peuvent pour la bien établir: j'aurai soin que rien ne leur manque, autant qu'il sera possible.

J'ai envoyé M. de Barbesières pour commander les troupes qui sont dans le Montferrat avec M. d'Asfeld, et M. de Murcey pour y commander la cavalerie. M. de Vaubecourt ira commander dans l'Alexandrin et le Tortonais avec M. de Bissy; et lorsque l'affaire de Parme sera finie, je verrai la disposition qu'on pourra faire. J'ai envoyé M. de Revel à Lodi, pour le passage de toutes les troupes et pour leur séparation; et lorsqu'elles auront achevé de défiler il viendra me retrouver. M. de Crenan y reviendra aussi; mais comme il est obligé d'être toujours en mouvement pour voir l'infanterie, il ne peut demeurer dans un lieu fixe. Je garde auprès de moi le duc de Villeroy, Albergotti et Montgon, parce qu'on est toujours en mouvement, et qu'il faut de nécessité quelqu'un auprès de soi. M. de Praslin commande la cavalerie à Crémone, et Villiers, mestre de camp, la commande dans l'étendue du commandement de M. le marquis de Créqui. J'envoie un état général de tous les quartiers à M. de Chamillart.

Je renvoie le régiment de Blaisois, qui était dans La Mirandole,

sur les derrières, pour se rétablir; il y a près de trois cents hommes.

J'envoie à votre majesté la dernière lettre que j'ai reçue de M. de Tessé, du 8 de ce mois; je crois qu'il est présentement hors d'inquiétude sur les approvisionnements de Mantoue. Les vivres y sont abondants, et j'espère que l'argent ne manquera pas à M. de Tessé, car le crédit est établi.

Le chevalier de Maulevrier, qui vient d'arriver de Castel-Goffredo, et qui a été à la fin échangé avec Mercy, m'a compté de grandes misères des troupes des ennemis et de ce qui leur manque dans le Mantouan. Il faut voir si cela se justifiera dans la suite. Les eaux ont rompu les ponts d'Ustiano et de Caneto. Les garnisons de ces deux places sont peu considérables; d'ailleurs les ennemis occupent toujours les mêmes quartiers le long de l'Oglio et autour de Mantoue.

J'ai suivi bien régulièrement les ordres de votre majesté pour conserver le Milanais et le Crémonais. C'est la base et le fondement de toute la guerre; mais en ne commettant point ni l'un ni l'autre de ces deux pays, je crois qu'il est de l'intérêt et de la gloire des armes de votre majesté de soutenir les pays au delà du Pô autant qu'il est possible de le faire sans commettre vos troupes, avec d'autant plus de raison, qu'incessamment les grands secours que votre majesté envoie en Italie arriveront, et que nous nous trouverons dans une disposition naturelle d'occuper le Plaisantin et le Parmesan, ce qui conviendrait tout à fait pour le gros de la guerre en général; car étant assez forts pour tenir les deux côtés du Pô, faisant descendre un pont à Casal-Maggiore, dans l'endroit que nous l'avions, nous communiquerons avec les troupes qui sont au bas de l'Oglio, et votre armée, quoique séparée par le Pô, sera en état de se rassembler en deux fois vingt-quatre heures, et de faire un effort du côté qu'il sera le plus utile pour votre service, suivant la disposition que se donneront les ennemis : c'est une matière qu'il faudra approfondir à l'avenir. Je compte, sire, qu'il serait utile d'avoir Plaisance. Je ne me commettrai pas à l'attaquer.

parce que nous ne sommes pas en état de le pouvoir faire; mais s'il est possible de l'avoir par négociation; ce sera un grand bien.

Votre majesté ne doit pas craindre que Mantoue soit en état de souffrir par manque de subsistances. Le fourrage y peut devenir rare, mais en ces pays-ci les herbes commencent de bonne heure, et il y a dans la ville du grain pour plus de trois ans.

Il n'y a rien de plus considérable que ce que votre majesté fait pour le rétablissement et l'augmentation de son armée d'Italie. Il faut se presser pour la remonte et les recrues de la cavalerie, car c'est ce qui me paraît le plus éloigné de se pouvoir faire.

J'ai envoyé à M. le duc de Mantoue la lettre de votre majesté; elle verra par celle de M. de Tessé que l'infidélité de M. de Modène ne fait qu'affermir et animer le zèle de ce prince pour vos intérêts.

Un de mes trompettes, qui arrive de l'armée des ennemis, m'assure qu'il a laissé M. le prince Eugène à Luzzara, et que ce qu'il a vu de troupes dans son chemin est en fort mauvais état. Il y a longtemps que la campagne dure et nous venons tous de bien loin. J'ai des avis de mon petit Allemand qu'il est arrivé un régiment de hussards composé de gens bien faits, qui passa l'Adige à la nage auprès de Vérone au grand étonnement de MM. les Vénitiens, qui ne méritent pas moins le ressentiment de votre majesté que M. de Modène; car c'est eux seuls qui ont soutenu les impériaux cette année. Mon petit Allemand m'assure que de tout l'hiver il ne doit venir aucune troupe aux ennemis, mais qu'on dit dans le Tyrol qu'il y en doit arriver au printemps. C'est de quoi votre majesté pourra être informée. Il me mande que les Danois désertent et crient fort de ce qu'ils ne sont point payés.

M. le cardinal de Janson m'écrit de Rome le pitoyable état des affaires de Naples. Il voudrait bien qu'on envoyât un détachement de sept ou huit mille hommes de votre armée d'Italie pour sauver ce royaume, le croyant perdu si le prince Eugène fait un détachement pour y envoyer, comme il en a des avis qu'il prétend venir de bon lieu. Ce serait assurément un grand malheur si l'on

voyait une révolution en ce pays-là; mais je crois que votre majesté pense bien que, dans la situation où sont les affaires de ce pays-ci, nous ne saurions y envoyer aucun secours: l'infidélité des peuples peut seule causer un tel malheur.

J'ai fait occuper un bon château, nommé Monticelli, à quatre milles de notre pont, où j'ai mis deux cents hommes. Il est en face de la petite rivière de l'Adda, et nous met dans le milieu du Parmesan. J'enverrai aujourd'hui trois cents chevaux et deux cents hommes de pied, qui s'avanceront plus avant dans le pays. Il ne serait pas de la prudence de commettre les troupes, le secours étant si près de nous arriver; mais il faut imposer au pays, le pouvant faire sans nous commettre, ayant une retraite sûre par le château de Monticelli et la tête de notre pont qui commence à être en état de défense, au moins la redoute. On ne put travailler hier au pont, par suite d'un accident que causa un moulin. On a bien des contre-temps à essuyer.

Lettre de M. le maréchal de Villeroi au roi [illegible]

J'ai reçu par le retour de Voust la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 8 de ce mois. Si la garnison de La Mirandole avait été prise dans le château, il n'y avait rien à dire. M. de Tessé avait nommé M. de la Chetardie pour commander dans la place. L'armée de votre majesté n'était point à portée de la secourir, ni d'en retirer la garnison. J'ai mis dans tous les postes que nous occupons ceux que j'ai crus les plus capables d'y bien servir.

Je me fortifie tous les jours dans l'opinion que l'armée de votre majesté ne pouvait être plus avantageusement disposée qu'elle l'est pour la conservation de tout le Milanais. Les ennemis n'en occupent pas un pouce de terre, et nous les tenons de si près qu'ils en sont très-incommodés dans les quartiers qu'ils occupent sur les bords de

Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1588, lettre 52.

l'Oglio, hors la plus grande partie du plat pays du Mantouan qu'ils ruinent. C'est tout l'avantage qu'ils retirent de la supériorité où ils se sont trouvés à la fin de la campagne. Je sais qu'ils voulaient s'établir dans le bas du Crémonais, sans l'opposition qu'ils ont trouvée. J'écrirai à Chartogne, et j'enverrai à votre majesté la réponse qu'il me fera. Les ennemis n'occupant point Marmiruolo, la communication de Mantoue à Goito est facile, et bien assurement ils ne songent point à attaquer la place. Les chemins du Mantouan sont impraticables dans ces temps-ci.

J'envoyai à M. de Chamillart, par le dernier ordinaire, un état de la disposition de la plus grande partie du quartier d'hiver et de la séparation des officiers généraux. J'y ajoute encore ce que je puis par celui-ci; mais comme nous ne sommes point entièrement assis, ainsi que je vais l'expliquer à votre majesté, je ne saurais envoyer un état général de toute l'armée, que l'affaire du Parmesan ne soit terminée. Je joins à ma dépêche une lettre du 13 de M. de Tessé, qui ne dit rien de nouveau : beaucoup de fausses nouvelles qui se débitent dans la ville, et des espérances bien mal fondées de la part des ennemis. Si l'argent manque dans la ville, on essayera de trouver les moyens d'y en faire entrer par Venise.

Je ne doute pas que l'infidélité de M. de Modène n'ait fourni une ample matière à ceux qui raisonnent et se mêlent de décider de tout sans connaissance, mais à la vérité avec beaucoup de mauvaise foi et de malignité : il y a lieu d'espérer qu'ils n'auront pas deviné.

Le petit évêque revint hier au soir me trouver. Il était tout consterné et me dit que M. le duc de Parme n'avait d'autre volonté que celle de s'abandonner à la protection de votre majesté, mais qu'il me suppliait de considérer que si vos troupes entraient dans Plaisance avant que d'en avoir dans Parme, il était perdu; que les Allemands avaient un quartier à San-Martino, qui n'est éloigné que de quatre lieues de la ville. Je lui dis que ce n'était que de la cavalerie, et qu'à moins d'une terreur panique il n'était pas possible qu'on pût appréhender d'être attaqué dans Parme avec une garnison de trois

mille hommes et une partie de l'armée de votre majesté à ses portes. Il m'avoua que la tête avait tourné à tous ceux qui étaient dans Parme; qu'il n'y avait pas un bon officier, et que, pour preuve de la bonne foi et de la fidélité de son maître pour votre service, il me demandait un bon officier d'infanterie dont le nom ne fût pas connu, pour commander ses troupes et disposer de tout dans sa place; que si je pouvais en même temps lui donner un ingénieur, je lui ferais un grand plaisir, et qu'enfin j'étais le maître de tout; que si je voulais faire avancer des troupes, dès qu'elles paraîtraient devant Parme, elles entreraient dans la ville, et que, dans le même moment, je serais maître de tout le pays. Je lui répondis que je voyais avec peine que l'ignorance et la faiblesse du conseil de M. de Parme s'opposaient à une résolution qui pouvait seule sauver tout le pays; mais que votre majesté m'avait donné l'ordre si précis de protéger les états du duc son maître, persuadée de la sincérité de ses intentions, que j'attendrais jusqu'à la dernière extrémité avant de prendre une résolution qui pût lui faire de la peine; que rien ne marquait davantage la bonté et la générosité de votre majesté pour M. le duc de Parme, que de préférer la protection de ses places et de son pays aux avantages d'en tirer des sommes d'argent considérables; qu'il savait bien que tout le Plaisantin et le Parmesan était dans notre dépendance, au moyen de l'Alexandrin, du Tortonais et du pont que nous venons d'établir à Crémone; que nous occupions déjà des postes dans le Parmesan; que nous avions des troupes sur la rivière de l'Adda qui vivaient avec toute la discipline possible, malgré le mauvais exemple des Allemands, qui s'étaient retirés derrière la Parma dès que les troupes de votre majesté avaient paru dans le pays; que cependant je ne me prévaudrais pas de tous les avantages que les troupes de votre majesté pourraient prendre; que j'enverrais un colonel d'infanterie et un ingénieur dans Parme, pour faire tout ce qui leur serait ordonné pour la sûreté et la conservation de la place; que j'allais augmenter de beaucoup les troupes que j'avais dans le pays, et qu'elles seraient

toujours prêtes à entrer dans Parme quand nous serions en possession de Plaisance. Le bon évêque, les larmes aux yeux, m'a dit qu'on s'abandonnait à la miséricorde de votre majesté; qu'on ne traiterait jamais avec les Allemands, mais qu'il me conjurait de faire entrer vos troupes dans Parme avant que d'être dans Plaisance, par les raisons de faiblesse que j'ai déjà eu l'honneur de vous expliquer. Je me suis séparé d'avec lui sans lui rien promettre, mais en lui donnant beaucoup d'espérance d'avoir la protection de votre majesté, si son maître continue de s'en rendre digne par sa conduite.

Voici, sire, mes raisons pour demeurer dans cet état apparent d'incertitude avec M. le duc de Parme.

En premier lieu, le pont de Crémone achevé (il était d'une absolue nécessité de l'entreprendre, par cent mille raisons trop longues à déduire dans une lettre, mais qui sautent aux yeux) est une sûreté pour ôter aux ennemis les moyens de s'établir dans le Parmesan; ne l'ayant pas fait avant l'établissement de notre pont, il est bien sûr qu'ils n'oseraient pas l'entreprendre présentement. Dès que les ennemis sont contraints de rester au delà de Parme, certainement nous sommes maîtres de tout le Plaisantin et du Parmesan jusqu'au Taro; et Plaisance étant entre les mains de M. de Parme, on est sûr présentement qu'il ne peut plus le livrer aux ennemis quand nous avons un accès libre dans le pays. Je crois donc qu'il n'est point de l'intérêt de votre majesté, dans la conjoncture présente, d'envoyer des troupes dans Parme, qui est à quarante milles de Crémone. Nous n'avons point assez de troupes pour établir des postes de communication d'ici là. Je ne pourrais présentement faire entrer que de la cavalerie dans la place, quoiqu'il soit hors de toute apparence que les ennemis en puissent faire le siége. Je serais dans une cruelle inquiétude de me voir pendant deux mois séparé, de si loin, de mille ou douze cents chevaux détachés de l'armée. D'ailleurs, voyant par la disposition où sont les choses, que je maintiendrai M. de Parme tout l'hiver dans la situation où il est, et que s'il était capable de vous manquer nous serions en état de nous saisir de Plaisance.

je me détermine au parti que je vais avoir l'honneur d'expliquer à votre majesté.

M. de Praslin est avancé à Fiorenzuola avec huit cents hommes de pied et cinq cents chevaux. J'ai envoyé ordre aux détachements que j'avais devant Plaisance de se rendre ici le 19, et je leur ferai passer immédiatement le Pô. Ils consistent en huit cents chevaux et neuf cents hommes de pied. J'ai mandé à M. le prince de Vaudémont que je le priais de faire assembler ce qu'il pourrait de sa cavalerie d'Espagne et de me l'envoyer à Castel San-Giovanni, qui est frontière du Plaisantin. Il m'a mandé qu'il m'enverrait mille chevaux commandés par Saint-Fremont. Je l'ai encore prié d'envoyer ordre à Barbesières, qui va commander les troupes dans le Montferrat, d'assembler sept ou huit cents chevaux et quelque infanterie de celles qui sont à ses ordres dans l'Alexandrin et le Tortonais, pour s'avancer en même temps que Saint-Fremont et à même hauteur; et de ma personne je m'avancerai à Fiorenzuola pour faire voir aux ennemis la quantité de troupes que nous avons dans le pays, et pour choisir en même temps les postes que nous y pouvons occuper, en attendant l'arrivée de nos troupes qui sont si proches, suivant ce que votre majesté me fait l'honneur de me mander. Nous aurons à la tête de notre pont deux ou trois postes[1]; et comme les détachements que je fais venir, qui étaient vis-à-vis de Plaisance, sont des troupes qui hivernent dans l'Alexandrin, le Pavesan, le Tortonais et le Montferrat, je remarcherai en arrière avec ce détachement pour m'approcher de Saint-Fremont et de Barbesières, afin d'établir quelques quartiers le plus près de Plaisance que nous pourrons. Par là nous serons maîtres de tout le pays sans nous commettre en rien, et M. de Parme, nous voyant maîtres de son pays et en état de nous porter plus en avant dès que les secours seront arrivés, sera forcé de suivre l'engagement qu'il prend avec votre majesté. Une raison qui me paraît encore bien forte, pour ne

[1] Monticelli, en avant du pont de Crémone; Bussetto, sur la rivière d'Ongina, et Roccabianca, à l'embouchure du Taro dans le Pô.

pas occuper Parme, c'est qu'ayant une fois mis des troupes dans la place, nous serions obligés d'y en laisser au commencement de la campagne. Voilà, sire, ce que j'ai mandé à M. de Vaudémont : j'en attends la réponse; je ne fermerai point ma lettre qu'elle ne soit arrivée. Une autre difficulté qui me peine encore, c'est de faire entrer des troupes dans Parme sans avoir de sûreté pour la possession préalable de Plaisance. Commettrai-je en rien les troupes de votre majesté, à la veille de l'arrivée d'un secours si considérable, quand je puis me donner une disposition qui met tout le plat pays du Parmesan dans notre dépendance, et qui ôte le moyen aux ennemis de marcher à Plaisance, quand même M. le duc de Parme serait de mauvaise foi? Il me semble, sire, que ces raisons-là sont bien fortes pour se réduire au parti auquel je me détermine, et qui est si conforme aux ordres que votre majesté me donne de ne rien hasarder.

J'envoie dans Parme M. de Presle, colonel du régiment d'infanterie de Cambresis, homme d'esprit, sage et capable, parlant bien l'italien et l'allemand, et Bertrand, ingénieur, un de ceux que M. Pelletier vient d'envoyer ici. Le premier est de Paris, et frère d'un nommé de Vienne, conseiller. Ils s'en iront demain à Borgo San-Donino, où mon petit évêque les attend. Je me hâte de les faire partir, afin qu'ils me donnent tous les jours des nouvelles des mouvements que feront les ennemis sur l'entrée de nos troupes dans le Parmesan. Il n'est pas ordinaire d'être en campagne à la fin de janvier, mais la nécessité des affaires le veut. Cela ne fatiguera point nos troupes, car ce ne sont que des détachements, et les corps sont en repos. Les cavaliers et les soldats feront sans désordre bonne chère aux dépens du pays; c'est tout le soulagement qu'on leur peut procurer.

Je viens de recevoir du cardinal Astalli, légat de Ferrare, une lettre que j'envoie à votre majesté avec ma réponse, pour qu'elle ait la bonté de me mander si elle l'approuve, et de me tracer la conduite que je dois tenir à l'avenir à cet égard-là. MM. les cardinaux

d'Estrées et de Janson sont persuadés que M. le prince Eugène va faire un détachement pour Naples.

Il m'arrive dans le moment une seconde lettre de M. de Tessé, du 13, que je joins encore à ma dépêche, aussi bien que les avis de mon petit Allemand de Vérone, qui me marque l'arrivée de deux régiments de cuirassiers et d'un régiment de hussards dans le Tyrol. Ce nombre de cavalerie, que les ennemis font venir en Italie, pourrait bien indiquer un détachement pour le royaume de Naples, qui a grand besoin d'être soutenu, suivant toutes les nouvelles qui viennent de Rome.

On donne tous les ordres nécessaires pour faire fournir abondamment les étapes aux troupes qui arrivent. Je me confirme dans la résolution de ne commettre en rien les troupes de votre majesté. L'établissement du pont de Crémone et les quartiers de l'Alexandrin et du Tortonais nous assurent du Plaisantin et du Parmesan jusqu'au Taro : c'est avoir beaucoup fait dans la situation où nous nous sommes trouvés devant une armée supérieure à celle de votre majesté, et dans un pays où tout se déclare contre la France. Je ne fermerai ma lettre que demain.

On dit que les ennemis veulent faire un second pont sur le Pô, je ne saurais croire qu'ils aient assez de matériaux pour le pouvoir entreprendre.

Je suis tout à fait déterminé à ne point envoyer un corps de cavalerie dans Parme, quand même les ennemis m'en donneraient la liberté; j'en suis trop éloigné. Nous n'avons pas de troupes pour occuper le pays; ainsi mille chevaux dans Parme n'empêcheraient point les Allemands de désoler le pays, et il ne serait pas impossible que le peuple et la noblesse, voyant leurs biens ruinés, et s'étant crus sauvés par l'arrivée des troupes de votre majesté dans Parme, fussent peut-être capables, soutenus de si près par les Allemands, de faire une révolte. N'ayant point d'infanterie dans la ville, à quoi la cavalerie de votre majesté ne serait-elle point exposée pour garantir le Parmesan? Il faudrait tenir tout le travers du pays, depuis

Parme jusqu'au Pô, derrière la rivière de Parma. Ne le pouvant faire par impuissance, il faut se résigner et attendre le secours que votre majesté nous envoie, avant que de se commettre en rien. Nous maintiendrons M. de Parme dans les bonnes dispositions où il est: notre pont fait et bien établi à Crémone est un gage de sa fidélité. Nous occuperons de bons châteaux à la tête de notre pont; le Plaisantin est derrière nous, et nous en ferons l'usage que nous voudrons. Les troupes étant arrivées, la navigation du Pô est libre jusqu'à Casal-Maggiore et à Viadana. Dans la situation où sont les affaires, j'ose dire que c'est avoir fait au delà du possible que de garantir tout le Milanais, maintenir M. de Parme et s'être mis en état d'occuper tout le Parmesan, quand nous aurons des forces suffisantes pour le faire, et ôter aux ennemis le moyen de s'y établir par un pont à Crémone. D'ailleurs, sire, je fais encore une dernière réflexion : quand j'aurais assez de forces pour occuper Parme, ce serait une double contrainte qu'on se donnerait, d'avoir à soutenir Mantoue et Parme en même temps; le premier est ce qu'il y a de plus pressé, et sur quoi il faut avoir la première attention. Je tiens qu'il est plus avantageux, pour le service de votre majesté, de tenir M. de Parme dans sa dépendance que d'occuper présentement ses places. Si nous avions Plaisance, cela donnerait occasion aux ennemis de ravager le pays; et tant que nous ne serons point dans Plaisance, tout se passera sur le pied de neutralité; et je répète encore qu'un pont à Crémone avec Alexandrie et Tortone nous rend maîtres de tout le pays. A l'ouverture de la campagne, nous verrons les ennemis dans l'embarras de soutenir M. de Modène et le blocus de Mantoue. Quand j'aurai huit ou dix jours de repos, j'aurai l'honneur de faire une longue dépêche à votre majesté sur l'ouverture de la campagne.

J'attends aujourd'hui des troupes que je ferai passer au delà du Pô : ce sont des détachements que j'avais placés vis-à-vis de Plaisance, et que je renverrai dans leurs quartiers.

Je viens de recevoir une lettre d'un nommé Laferrière, que M. de

Chamillart connaît. Il fait de son mieux pour nous avertir. Suivant les avis qui me reviennent, les quartiers que les ennemis ont autour de Mantoue souffrent.

J'espère que dans cinq ou six jours je serai à Milan, où il est nécessaire que j'aille pour cent mille détails indispensables. Je verrai s'il est possible d'obliger les officiers de cavalerie de faire des emplettes de chevaux.

J'ai imaginé une chose : si votre majesté l'approuve, rien ne serait plus utile que d'avoir sur le Pô deux galiotes avec du canon. M. de Vaudémont, qui veut tout et qui s'abandonne à tout au delà de ses forces quand il est question du service, fait travailler actuellement à Pavie au corps de ces deux galiotes; il y en a déjà une dont la carcasse est faite. Il fait venir de Gênes un charpentier et un officier; mais ce qu'il faudrait, sire, pour faire agir utilement ces galiotes, ce serait cent forçats et des officiers de galères. Comme votre majesté n'a plus besoin d'armer un si grand nombre de galères, peut-être voudrait-elle bien ajouter aux dépenses qu'elle fait faire pour l'armée d'Italie, celle d'envoyer encore le petit secours que je prends la liberté de lui demander; ce qui certainement sera très-utile; car il y a bien de l'apparence que, la campagne prochaine, le fort de la guerre sera le long du Pô.

M. le maréchal de Villeroy avait, dans sa conduite avec le duc de Parme, prévenu les intentions du roi qui, avant d'être instruit des dernières réponses de ce prince, manda à son général que, s'il trouvait en lui trop d'éloignement à recevoir les troupes des deux couronnes dans ses places, il fît du moins en sorte d'en fermer l'entrée aux impériaux, et de prendre avec le duc des engagements suivant lesquels ce dernier ne pût se dispenser de les appeler à son secours si le prince Eugène se mettait en devoir de le forcer à recevoir les siennes. Toutes les lettres de M. le maréchal de Villeroy

font connaître la confiance où il était que les dispositions qu'il venait de faire rempliraient tous ces objets. Il regardait comme solidement établie sa communication de Gênes et du Montferrat avec le Crémonais, par le détachement de douze cents hommes d'infanterie et de deux mille chevaux répandus, sous les ordres de M. de Saint-Fremont, dans les lieux fermés le long des montagnes et sur la Trebbia, depuis Seravalle et Bobbio jusqu'à la Stradella. Ces troupes étaient aussi à portée de se jeter d'un moment à l'autre dans Plaisance, et devaient imposer au duc de Parme. M. de Villeroy espérait de même que la position qu'il avait fait prendre à l'armée lui donnerait les moyens de rassembler ses troupes plus promptement que les ennemis, et de les prévenir au commencement de la campagne[1]. C'était ce que désirait le roi, qui lui manda qu'à mesure que les renforts arriveraient, il eût à les faire avancer dans le Plaisantin et le Milanais, pour se rassembler ensuite et s'avancer plus près des ennemis afin de les forcer de se rassembler aussi, et par ce moyen leur faire lever le blocus de Mantoue. L'intention du roi était aussi que lorsque cette place serait délivrée, M. le maréchal de Villeroy en retirât les troupes qui y seraient inutiles, pour renforcer l'armée et combattre les ennemis, ou du moins les obliger à repasser le Pô ou le Mincio, et à se jeter dans le pays des princes d'Italie, qui, se voyant accablés par eux, pourraient donner occasion de former des partis avantageux aux armes des deux couronnes.

Pour se concerter avec M. le prince de Vaudémont sur le

[1] Il y avait à Crémone, avec le quartier général, douze bataillons et douze escadrons; entre l'Oglio et le Pô, vingt-cinq bataillons et dix escadrons; à Milan étaient les troupes d'Espagne; dans le Montferrat, trente escadrons; dans le Tortonais et l'Alexandrin, quatorze escadrons et cinq bataillons; à Pavie, trois; à Pizzighitone, deux; à Lodi, sept et trois sur l'Adda.

plan des opérations, M. le maréchal de Villeroy se rendit à Milan le 24. Pendant le séjour qu'il y fit, il eut des confirmations de l'arrivée d'un nouveau régiment de hussards et de deux régiments de cuirassiers dans le Tyrol. Il apprit aussi que le 23 M. le prince Eugène avait fait partir pour le royaume de Naples trois régiments d'infanterie et trois de cavalerie; mais que, peu de jours après, leur marche avait été suspendue. Ce fut aussi pendant son séjour à Milan que le duc de Parme lui fit faire de nouvelles instances sur l'envoi d'un corps de troupes dans sa résidence; mais persistant dans le dessein de ne point se compromettre avant l'arrivée des renforts, et de ne pas se mettre dans la nécessité, lorsque l'armée marcherait en avant, de laisser des troupes à Parme, il convint avec M. le prince de Vaudémont de continuer à entretenir en particulier le duc dans ses bonnes intentions, et à maintenir au dehors la neutralité. Ce fut même en vue de confirmer ce prince dans l'espérance de voir bientôt à Parme les drapeaux français et espagnols, qu'il envoya à MM. de Vaubecourt et de Barbesières l'ordre de détacher de nouveau mille chevaux et cinq cents hommes d'infanterie du Tortonais et du Montferrat, pour renforcer sur la Trebbia la ligne établie par M. de Saint-Fremont, et qu'il manda à M. de Revel, resté à Crémone pendant son absence, de faire passer le Pô à huit cents hommes d'infanterie et à cinq cents chevaux, sous les ordres de M. de Fimarcon, pour s'avancer à Castel-Vetro, situé vers Plaisance, à trois milles du pont.

M. le maréchal de Villeroy s'était proposé d'aller visiter les quartiers de l'Alexandrin et du Tortonais, après s'être concerté avec M. le prince de Vaudémont; mais différentes affaires l'ayant rappelé à Crémone, il s'y rendit le 31 au matin, après avoir passé par Pizzighitone.

En arrivant près de la ville, il fut prévenu par M. de Revel et par plusieurs autres avis, que le prince Eugène assemblait à Caneto et à Ustiano quatre à cinq mille hommes des quartiers qu'il occupait sur l'Oglio. Persuadé que ce prince avait quelque dessein sur le bas de cette rivière, il manda à M. de Créqui, qui y commandait, de rassembler ses quartiers, en ne laissant que trois cents hommes dans chacun des châteaux de Bozzolo et de Gazzuolo. Il ordonna en même temps que deux mille hommes de la garnison de Crémone se tinssent prêts à marcher pour aller renforcer M. de Créqui, ou, suivant les circonstances, pour se porter de l'autre côté du Pô; et comme M. de Revel, sur les premiers avis des mouvements des ennemis, avait suspendu la marche du détachement de M. de Vimarcon, il le fit rester dans la ville. M. de Créqui eut l'ordre d'envoyer un détachement sur les avenues d'Ustiano, pour éclairer le pays et pour être averti des mouvements des ennemis; mais M. le prince Eugène avait un projet qu'il était difficile de prévoir. On n'en vit jamais de plus hardi ni de plus extraordinaire : c'était sur Crémone qu'il portait ses vues.

Cette place était occupée par douze bataillons et douze escadrons; elle était fermée par de bonnes murailles et quelques bastions, avec un fossé que remplissaient les eaux d'un canal venant de l'Oglio. Au pied du rempart était la maison d'un prêtre appelé Cossoli, prévôt de l'église de Santa-Maria-Nova, à la cave de laquelle communiquait un ancien aqueduc ou fausse porte, qui débouchait dans le fossé entre la porte de Milan et celle d'Ogni-Santi. Ce fut par là que le prince Eugène, après avoir concerté son opération avec le prévôt, se proposait de surprendre Crémone.

Pendant la nuit du 31 janvier au 1er février cinq cents gre-

nadiers pénétrèrent dans la ville par l'aqueduc. Le prince Eugène, arrivant pendant ce temps d'Ustiano avec cinq mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux, fit suivre les grenadiers par neuf cents hommes d'infanterie choisis, qui entrèrent aussi par l'aqueduc, et qui, s'étant joints aux grenadiers, allèrent occuper une chapelle voisine de la maison du prévôt; et avant le jour ils se rendirent maîtres des deux portes d'Ogni-Santi et de Sainte-Marguerite, par lesquelles entra le reste des troupes de M. le prince Eugène. Une heure avant le jour elles se trouvèrent au milieu de la ville et établies sur les principales places et dans l'hôtel de ville, sans que des remparts, ni des gardes de l'intérieur, on eût le moindre avis de ce qui se passait. M. le maréchal de Villeroy n'en fut averti qu'à sept heures du matin, par quelques coups de fusil qui se firent entendre peu loin de sa maison. Il était encore au lit; mais étant diligemment monté à cheval, il se rendit sur la place sans être suivi de personne. La garde était déjà attaquée par une tête des ennemis; et bientôt un plus grand nombre de troupes ayant débouché des rues, elle fut enveloppée, et M. le maréchal jeté à bas de son cheval. Il ne put se dégager des mains des soldats impériaux, et fut forcé de se rendre prisonnier. Pendant ce temps les régiments de la garnison, répartis dans différents quartiers, cherchaient à se rassembler, couraient aux portes, aux places et aux endroits où l'on entendait des coups de feu. Le régiment des Vaisseaux qui, par hasard, prenait les armes pour une revue, fut le premier en action et souffrit beaucoup. M. de Crenan fut blessé à la tête de ce régiment et mis hors de combat, de même que M. le chevalier d'Entragues, qui en était colonel, et M. de Montgon, maréchal de camp. MM. de Revel et de Praslin, restés seuls des officiers généraux qui étaient dans la place, et M. d'Arène, brigadier, manœuvrèrent

avec le reste des troupes, combattirent de rue en rue et attaquèrent les postes que les ennemis occupaient sur les places, sur les remparts et aux portes de la ville. Chacun fit des prodiges de valeur, surtout les deux régiments irlandais. On se battit partout avec acharnement, et ce ne fut qu'après dix heures de combat, et lorsque les impériaux eurent été chassés des remparts et du centre de la ville, que M. le prince Eugène et M. de Commerci, qui le secondait, prirent le parti, aux approches de la nuit, de sortir avec les troupes qui leur restaient, et de reprendre le chemin d'Ustiano, où M. le prince Eugène avait déjà fait conduire M. le maréchal de Villeroy. Le fils de M. le prince de Vaudémont, qui était chargé de mener un corps de dix mille impériaux par la rive droite du Pô pour se saisir de la tête du pont, et pénétrer par là dans la ville, ne parut qu'à deux heures après midi et trop tard : M. de Praslin avait fait rompre le pont. Il reprit le chemin du bas Pô, et son expédition se réduisit à attaquer les trois postes que M. le maréchal de Villeroy avait fait occuper à la droite de ce fleuve. Monticelli et Roccabianca résistèrent; il ne s'empara que de Bussetto : chacun de ces postes n'était gardé que par cent hommes.

On n'entre point ici dans le détail des circonstances de cette entreprise extraordinaire, ni des combats qui se donnèrent dans la ville pendant cette journée mémorable. On se contentera de rapporter dans l'ordre suivant plusieurs pièces qui ne laissent rien à désirer sur ces différents objets :

Lettre de M. le comte de Revel à M. de Chamillart, de Crémone, le 1er février ;

Lettre de M. d'Arène à M. de Chamillart, de Crémone, le 3 février ;

Relation de ce qui s'est passé à Crémone, le 1er février, envoyée par M. de Vaudrey, le 14 février;

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi, du 15 février, à Inspruck, où il fut envoyé par M. le prince Eugène;

Relation de ce qui s'est passé à Crémone le 1er février.

(Cette relation fut envoyée le 3 mars suivant par M. le duc de Vendôme, que le roi avait chargé de recueillir, aussitôt après qu'il serait arrivé à l'armée, les détails de cette journée.)

Détail de ce qui s'est passé à Crémone le 1er février.

Réflexions sur les dispositions faites par le prince Eugène pour la surprise de Crémone, et sur les incidents qui en ont empêché le succès.

(Ces deux dernières pièces sont tirées de l'Histoire militaire du règne de Louis le Grand, par le marquis de Quincy.)

On ajoutera à ce que contiennent les pièces qu'on vient de rapporter que, suivant les détails qui se trouvent répandus dans différentes lettres qu'on n'a point citées, on voit que les ennemis perdirent environ deux mille hommes tués et blessés ou prisonniers; le nombre de ces derniers fut de trois cent trente, et parmi eux se trouva M. le comte de Mercy. Les troupes françaises perdirent cinq cent soixante soldats et quinze officiers tués, quatre cent cinquante soldats et soixante et quinze officiers blessés, deux cent trente soldats et soixante-huit officiers faits prisonniers; mais l'honneur que les différents régiments acquirent dans cette journée les dédommagea de cette perte. Les ennemis mêmes donnèrent les éloges les plus grands à leur fermeté et à leur bravoure; et le roi ayant été informé de la conduite des troupes, leur donna des marques de sa satisfaction, en accordant aux soldats un mois de paye et aux

officiers des récompenses proportionnées à leurs actions et à leurs grades. M. le comte de Revel fut admis dans l'ordre du Saint-Esprit et obtint le gouvernement de Condé, vacant par la mort de M. de Crenan; M. de Praslin fut élevé au grade de lieutenant général; M. d'Arène à celui de maréchal de camp; et MM. de Fimarcon, de Marcellin et de Beaulieu furent faits brigadiers.

Le roi parut sensible au malheur arrivé à M. le maréchal de Villeroy; et jugeant que, comme l'on n'avait point encore de cartel avec les impériaux, le terme de sa captivité ne pouvait être prochain, sa majesté nomma, pour le remplacer, M. le duc de Vendôme, qui partit, dès le 10 février, pour aller se mettre à la tête de l'armée.

En attendant son arrivée, M. le prince de Vaudémont, qui était à Milan, commanda seul les troupes des deux couronnes. On verra par la lettre qu'il écrivit au roi, le 5, quelles furent les dispositions qu'il fit lorsqu'il fut instruit de ce qui s'était passé à Crémone; et que son objet principal fut de conserver le bas Oglio et de rapprocher les troupes de manière qu'elles pussent se soutenir mutuellement, et en cela il prévint les intentions du roi qui, en lui annonçant la prochaine arrivée de M. le duc de Vendôme, lui manda que ce devait être son principal objet, afin de rassurer ses troupes et d'éviter toute surprise.

Lettre de M. le prince de Vaudemont au roi. Milan, 5 février 1702[1].

Je me donnai l'honneur d'annoncer à votre majesté, par ma dernière du 2 de ce mois, que je me rendrais d'un jour à l'autre à Crémone; que j'avais mandé à M. d'Albergotti de passer ici pour s'y rendre, l'y croyant très-nécessaire, et que j'y ferais passer les

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1588, lettre 150.

troupes que M. de Revel me demandait. Je me donne l'honneur d'y ajouter présentement que je vais faire rapprocher toutes les troupes le plus qu'il se pourra les unes des autres pour être en force; car on voit bien clairement que les ennemis tâcheront de profiter, par tous les moyens possibles, du temps qui leur reste avant l'arrivée de toutes les troupes que votre majesté nous envoie. Le régiment de Normandie et celui de Forest sont en marche pour Crémone. Le régiment de Saulx et le bataillon royal-artillerie, qui étaient à Pavie, viennent à Lodi et à Vavre, sur l'Adda. Je fais mettre entre ledit Lodi et Pizzighitone, entre le Pô et l'Adda, dix-neuf escadrons de la cavalerie qui était dans le Montferrat. La tête sera auprès de Pizzighitone. J'essaierai de faire rapprocher de l'Adda, dans les endroits où l'on aura trouvé du fourrage, les autres treize escadrons qui complétaient le nombre des trente-deux qui étaient dans le Montferrat, aux ordres de M. de Barbesières. Votre majesté remarquera, s'il lui plaît, que dans cette situation, toutes ses troupes font chaîne, de Lodi à Crémone et avec Crémone, à portée de soutenir les quartiers de M. de Créqui, et que M. de Créqui est en état de se replier sur Crémone en cas de nécessité. Voilà, sire, la disposition de deçà du Pô. Le premier objet est d'y être de cette manière en force pour soutenir l'importance des quartiers de M. de Créqui et du bas de l'Oglio, sur quoi roulent les projets et reposent les moyens de les exécuter au commencement de la campagne, ainsi que j'ai eu l'honneur de le marquer à votre majesté par le petit mémoire que j'ai eu celui de lui envoyer; et c'est par cette même raison que M. le maréchal de Villeroy et moi nous avons toujours reconnu l'importance de ces quartiers-là, sans lesquels les ennemis, faisant remonter leur pont du Pô à Viadana, vis-à-vis de Brescello, et en ayant un autre à Caneto, sur l'Oglio, seraient maîtres, par un corps qu'ils mettraient et retrancheraient facilement entre ces deux rivières, de nous intercepter le cours du Pô, et tiendraient non-seulement Mantoue plus facilement bloqué, mais Sabionetta et Bozzolo; et cette petite étendue qu'ils auraient à garder épargne-

rait toutes les troupes qu'ils doivent avoir divisées pour bloquer Mantoue; ce qui leur rendrait une grande partie de leurs forces et les réunirait; en un mot, en nous bouchant cette porte et en nous ôtant en même temps le cours du Pô, comment pouvoir tenter de secourir Mantoue? Bien loin de là, nous serions obligés d'assembler nos troupes sur nos derrières, c'est-à-dire sur l'Adda; et l'on aurait de la peine à aller plus loin que l'Oglio, à cause des subsistances, faute de rivière pour les conduire. Toutes ces raisons portent à ne pas balancer à faire tout pour la conservation des postes occupés au bas de l'Oglio. J'ai averti M. de Créqui des forces que je fais avancer présentement pour le soutenir.

Je partirai demain pour Crémone, ainsi que M. d'Albergotti, qui est arrivé ici hier au soir.

J'ai envoyé à Crémone le comte d'Aresse, maréchal de camp, pour remplacer celui qui y commandait, et qui est mort avant-hier de ses blessures : c'est une perte, car c'était un bon sujet, et j'en ai très-peu parmi les Espagnols.

M. de Barbesières qui est ici est celui que je prierai de passer de l'autre côté du Pô, pour recevoir dans l'Alexandrin les troupes de débarquement et la cavalerie qui arrive par le Piémont pour les conduire ensuite, si rien ne s'y oppose, à la hauteur de Crémone, entre les montagnes et le Pô, et à portée de la communication du pont que nous y avons et qu'on fera raccommoder. Je prierai M. de Barbesières de partir dès aujourd'hui ou demain sans faute, avec une disposition pour ce que je viens d'avoir l'honneur de dire ici à votre majesté.

Je tâcherai de trouver des bateaux pour faire un second pont sur le Pô, à l'extrémité du Pavesan, vis-à-vis de la Stradella, afin d'avoir toujours une communication sûre par les derrières, au cas de quelque accident qui empêcherait la communication de celui de Crémone. Voilà, sire, en général, ce que nous avons pensé de meilleur à faire, et qu'on tâchera de mettre à exécution.

Tous les avis confirment le désordre dans lequel M. le prince

Eugène a repassé l'Oglio à Ustiano. On a eu des nouvelles que M. le maréchal de Villeroy se portait bien. Un trompette que je lui ai envoyé m'instruira de l'endroit où il est.

Les courriers d'Espagne continuent d'arriver sans m'apporter un écu, et je me vois à la veille de manquer de pain pour nos troupes d'Espagne, de fourrage pour la cavalerie et de tout ce qui est nécessaire pour le train de l'artillerie.

Je ne puis pas informer votre majesté, par la dernière lettre que j'eus l'honneur de lui écrire, de ce que j'ai appris depuis de la fidélité de la noblesse et des habitants de Crémone. M. le prince Eugène, se comptant maître de la ville, fit sonner la cloche qui convoque les magistrats, lesquels se rendirent à la maison de ville, où M. le prince Eugène leur ayant fait entendre qu'étant maître de Crémone ils ne devaient plus balancer à reconnaître l'empereur et à prendre les armes en sa faveur, le corps de la ville répondit unanimement qu'ils n'étaient pas capables de manquer à la fidélité qu'ils devaient à leur roi. Cette réponse, faite dans le temps qu'ils voyaient les ennemis dans leur maison de ville, et maîtres des places et des portes, est une preuve de leur fidélité qui mérite d'être reconnue.

On commence à soupçonner quelques misérables qui ont tramé l'entreprise. Je fais prendre à ce sujet des informations secrètes, pour pouvoir mieux parvenir à les découvrir et à m'en saisir pour en faire une sévère justice.

J'oubliais de me donner l'honneur de dire à votre majesté que M. de Saint-Fremont ira avec M. de Barbesières, et que je ferai venir M. de Vaubecourt à Crémone pour y rester, ne pouvant avoir trop d'officiers généraux à cette tête, d'où j'aurai l'honneur de rendre compte à votre majesté de ce que j'y aurai réglé avant mon retour ici.

P. S. Je compte si peu sur mon savoir-faire et sur ma capacité, que je fais venir jusqu'à Crémone MM. de Barbesières et de Saint-

Fremont, afin que tous ensemble nous puissions mieux arrêter ce qu'il y aura à faire.

Lorsque M. le prince de Vaudémont fit ses dispositions pour soutenir les quartiers du bas Oglio, il ignorait qu'ils fussent abandonnés. M. de Créqui, dès les premières nouvelles de la marche du prince Eugène sur Crémone, s'était mis en devoir de donner des secours à cette ville. Il s'était porté, le 1er février, avec quinze cents hommes d'infanterie et cinq cents chevaux, à Rivarolo di Fuori, et avait donné ordre à tous ses quartiers de se tenir prêts à marcher. Quelques heures après, s'étant avancé à la Motta avec son détachement, il manda à toutes les troupes de l'y joindre, en laissant dans chaque quartier trois cents hommes, pour donner le moyen d'y rentrer lorsque les circonstances le permettraient. Cet ordre fut exécuté, et le 2 au soir toutes les troupes, excepté ce qui devait rester dans les quartiers, le joignirent à la Motta; mais peu de temps après, ayant été averti que les ennemis faisaient passer de l'infanterie dans des barques, qu'ils entraient dans ses quartiers, et que du côté de Calvatone on avait vu deux mille chevaux et deux mille hommes de pied, il prit le parti de marcher pendant la nuit suivante à Sabionetta. Il n'y fut pas plus tôt établi qu'il reçut des ordres réitérés de M. de Revel de lever tous ses quartiers, excepté celui de Sabionetta, et de le joindre diligemment à Crémone. Dès lors il ne pensa plus qu'à dissiper ses subsistances et à gâter ses munitions, pour ne pas les laisser aux ennemis; et par une marche forcée il se rendit le 5 avec tout son corps à San-Daniele, se proposant de marcher le lendemain à Crémone.

Ce fut là qu'il reçut de M. le prince de Vaudémont l'ordre de reprendre tous ses quartiers; mais il se trouva hors d'état

de l'exécuter, par le manque de vivres et de fourrages, qui avaient été dissipés lors de sa retraite; d'ailleurs, il apprit dans ce moment que les ennemis occupaient la plus grande partie de ses quartiers, principalement Bozzolo, et que le prince Eugène était à la Torre-d'Oglio: ces motifs l'engagèrent à continuer sa retraite sur Crémone, où il arriva le 7 avec toutes ses troupes.

Celles que le prince de Vaudémont y avait fait venir du Montferrat et du Milanais y étaient aussi arrivées, et il s'y trouva alors trente bataillons et vingt-quatre escadrons. Une si grande quantité de troupes y devenait aussi nuisible qu'inutile, n'ayant plus à soutenir de quartiers en avant; et M. de Vaudémont voyant l'impossibilité de reprendre ceux de l'Oglio, ne songea plus qu'à s'établir en force entre l'Adda et le Pô, en appuyant sa droite à Pizzighitone et sa gauche à Lodi, où il se rendit en personne. Il destina pour cette partie vingt-deux bataillons et trente-cinq escadrons, indépendamment de quatre régiments espagnols et un régiment français qui restèrent à Lecco et sur le haut de l'Adda. Il laissa à Crémone vingt bataillons et huit escadrons, et fit travailler à rétablir le pont, à perfectionner le retranchement qui en couvrait la tête, à fermer, soit par de la maçonnerie, soit par des grilles, tous les aqueducs qui débouchaient dans les fossés, enfin, à former un parapet dans toute l'enceinte de la ville.

Comme M. de Vaudémont avait fait marcher toute la cavalerie qui était dans le Montferrat, il en plaça huit escadrons près de Pavie, pour s'en servir suivant les circonstances, ou à la droite ou à la gauche du Pô; et M. de Saint-Fremont rassembla au poste important de la Stradella[1] tout le reste des

[1] Ce poste fermait le passage entre les montagnes et le Pô, couvrait l'Alexandrin et le Tortonais, et mettait à portée de protéger Plaisance.

troupes du Montferrat, de l'Alexandrin et du Tortonais, au nombre de cinq bataillons et dix-sept escadrons. M. de Vaudemont lui donna en même temps l'ordre de faire marcher aussi à la Stradella toute la cavalerie qui venait de France par le Piémont, de même que l'infanterie, qui venait par mer, et dont le rendez-vous était à Alexandrie. Soncino, sur l'Oglio, continua d'être occupé par deux bataillons français, et Sabionetta par cinq, que M. de Créqui y avait laissés en se retirant. Telle fut la disposition que fit M. le prince de Vaudémont pour l'emplacement de toutes les troupes des deux couronnes, non compris les dix-sept bataillons et les douze escadrons qui étaient campés dans Mantoue et dans Goito. Les motifs qui l'engagèrent à prendre cette position sont expliqués dans la lettre suivante, qu'il écrivit au roi le 7 et le 8 février. On y trouvera aussi des détails intéressants sur la négociation avec le duc de Parme.

Lettre de M. le prince de Vaudemont au roi.

Lodi, 8 février 1702[1].

Je me donnai l'honneur de rendre compte à votre majesté, par un courrier que je lui dépêchai le 5 de ce mois, de la situation où les choses étaient alors, et de mon départ pour Pizzighitone et Crémone. Je dois dire présentement à votre majesté qu'à mon arrivée ici, hier au soir, je reçus par un aide de camp que j'avais envoyé à M. le marquis de Créqui la lettre dont je joins ici copie. Il m'écrit en réponse à la lettre que je lui avais adressée le 5 de ce mois, dont votre majesté verra la copie, que je prends la liberté de lui envoyer, ainsi que celle d'une autre du 4. Ce n'est, sire, que pour tenir votre majesté exactement informée de tout, que je joins ici toutes ces copies de lettres. M. de Chavigny arriva ici quelques heures après mon aide de camp; il ne me dit

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1588, lettre 172.

rien de plus que ce qui est contenu dans la lettre de M. le marquis de Créqui. Votre majesté ayant vu par les dernières lettres que je me suis donné l'honneur de lui écrire, les raisons qui me faisaient être du sentiment de conserver les quartiers du bas de l'Oglio, elle peut juger de la peine que me fit la nouvelle de ne les avoir plus. Les généraux et M. Bouchu, qui sont ici avec moi, n'en furent pas moins frappés; mais à chose faite il n'y avait plus de remède : nous ne songeâmes qu'au parti qu'il y avait à prendre pour ne pas laisser Crémone accablé de la multitude de ces corps, qui, joints à la garnison ordinaire, y formaient trente bataillons et vingt-quatre escadrons. Ne pouvant donc plus songer à aller reprendre ces quartiers, surtout celui de Bozzolo, je ne pensai plus qu'à mettre dans Crémone le nombre de bataillons et d'escadrons qui y paraît nécessaire pour son entière sûreté, et de faire arriver le reste pour le joindre aux troupes que j'ai fait venir avec moi, et dont je prétendais faire usage pour assurer Crémone, le Crémonais et lesdits quartiers, s'ils avaient été maintenus. Je pris sur-le-champ le parti d'envoyer M. de Cray en diligence à Crémone, avec une instruction pour le prompt rétablissement de notre pont sur le Pô, pour faire travailler à fermer tous les endroits ouverts de la muraille, et pour faire marcher en deçà M. le marquis de Créqui. M. Bouchu, avec son soin et sa diligence ordinaires, donna ses ordres pour que rien ne manquât, ni pour le raccommodement du pont, ni pour toutes les choses nécessaires. A cet effet, M. de Cray a conduit de l'argent audit Crémone. Voici, sire, ce que j'ai fait laisser de troupes dans Crémone, et celles qui viennent en deçà avec M. de Créqui; celles que j'ai amenées avec moi, la situation que je leur fais prendre, et les raisons qui m'y déterminent pour être à portée de tout, et en force. Je mets dans Crémone quinze bataillons et huit escadrons. Il n'y manque ni de vivres, ni de fourrages, ni de munitions de guerre. Vingt-cinq bataillons et quarante-sept escadrons forment le nombre des troupes que je mets entre le Pô et l'Adda, et dont la tête des quartiers est à Pizzighitone, et la queue à Lodi. Ces troupes se composent

de quinze bataillons et de quatorze escadrons que ramène M. de Créqui, de six bataillons que j'avais ramenés de Pavie et de l'Alexandrin, et de dix-neuf escadrons que j'ai retirés du Montferrat; de quatorze de la cavalerie et des dragons d'Espagne, de deux bataillons qui sont à Lodi, et de deux qui sont à Pizzighitone. Ce grand corps de troupes, dans cette situation, et à portée de Crémone, du Crémonais et de tout le haut de l'Adda, couvre le Milanais, et voit les bords du Pô, et surtout Plaisance, vis-à-vis duquel il y aura une garde sur le bord du Pô, à l'endroit où est le passage du pont volant dudit Plaisance. J'ai encore huit escadrons de ceux qui étaient au Montferrat, que je tiens en panne auprès de Pavie, pour pouvoir m'en servir en deçà, ou les faire passer de l'autre côté du Pô, où j'ai envoyé M. de Saint-Fremont pour y joindre à la Stradella le reste des troupes qui étaient dans le Tortonais, l'Alexandrin et le Montferrat. En voici le nombre : cinq bataillons et dix-sept escadrons, ce qui suffit pour occuper la Stradella, selon le compte que m'en ont rendu MM. de Saint-Fremont et de Bissy, qui les ont été visiter. Ce poste ferme tous les passages entre les montagnes et le Pô. L'ordre qu'a M. de Saint-Fremont est de faire marcher à lui, audit poste, toutes les troupes du débarquement, et la cavalerie qui vient par le Piémont, à mesure qu'il en arrivera de l'un et de l'autre à Alexandrie, où toutes les troupes que votre majesté nous envoie doivent aboutir. Les raisons pour lesquelles je fais occuper le poste de la Stradella sont celles-ci : parce qu'il assure tous les derrières de l'Alexandrin, par où toutes les troupes arrivent, et que, par le moyen d'un pont que j'ai ordonné qu'on tâchât de faire derrière ladite Stradella, si l'on trouve assez de bateaux, votre majesté remarquera que toutes ces troupes, tant deçà que delà du Pô, seront à portée les unes des autres. Cette situation fait voir aux ennemis toutes vos troupes en mesure de se réunir en peu de temps, sans qu'ils puissent les en empêcher, surtout devant les voir venir de loin. C'est dans cette situation, sire, qu'il m'a paru nécessaire de mettre les troupes, pour attendre avec sûreté le grand renfort que votre majesté envoie.

Il faut ajouter encore à ces raisons l'avis que M. de Parme me fit donner hier matin par son ministre, qu'un officier était arrivé à Plaisance pour lui demander, à ce qu'il croyait, de la part du prince Eugène, de mettre des troupes dans Plaisance, de quoi il m'avertissait. Il me priait, en conséquence, de faire avancer un gros corps de troupes à Castel San-Giovanni, bourg du Plaisantin fort voisin de la Stradella; sur quoi j'ai trouvé à propos d'envoyer ce matin M. d'Albergotti audit duc de Parme pour le faire souvenir de ses paroles, de sa constante fidélité pour votre majesté et pour le roi mon maître; comme aussi pour lui faire connaître ses intérêts, lui faisant voir en même temps des troupes de votre majesté sur les bords du Pô, à la portée de Plaisance, l'exhortant d'y en recevoir, satisfaisant en même temps à son autre demande, en lui faisant voir M. de Saint-Fremont à la Stradella, avec le corps dont j'ai eu l'honneur de parler ci-dessus à votre majesté. M. d'Albergotti doit aussi lui faire considérer la quantité de troupes qu'il y a à portée de lui et de Plaisance, en état d'agir; comme aussi la multitude de celles qui nous arrivent tous les jours, le poids de nos forces, la faiblesse de celles des Allemands, le peu de valeur de leurs troupes, en comparaison de celles de votre majesté, par l'expérience qui vient de s'en faire à Crémone. M. d'Albergotti joindra à cela tout ce qu'il pourra de plus fort pour que ce prince admette, s'il est possible, de nos troupes dans Plaisance, où la duchesse sa femme doit arriver aujourd'hui. Elle vient de Parme où elle était demeurée, ce qui avait lieu de donner quelques inquiétudes, si l'on en doit concevoir du duc son époux. M. d'Albergotti n'est pas encore de retour, et je ne fermerai pas ma lettre que je n'aie de ses nouvelles, pour me donner l'honneur de rendre compte à votre majesté de sa négociation. Je me suis arrêté ici tout court, sur cette incertitude de Plaisance, parce qu'il est essentiel de prendre de justes mesures. J'en suis à portée avec des troupes, des deux côtés du Pô et de Crémone, où j'ai envoyé tous les ordres nécessaires pour travailler sans cesse au pont et aux murailles, comme j'ai eu l'honneur de le dire à votre majesté.

J'ai reçu ce soir un billet de la main de M. le maréchal de Villeroy; il est de six lignes, griffonné de manière qu'on voit qu'il l'a écrit avec contrainte, ce qui marque qu'on ne lui permet pas d'écrire. Il a trouvé heureusement à Dezenzano un moine de notre connaissance, qui nous a servis pendant la campagne, et auquel il a confié ledit billet. Je prends la liberté de l'envoyer à votre majesté. Je lui enverrai, si je puis, à Inspruck, un homme de confiance, et lui indiquerai un moyen de nous écrire des lettres tout ouvertes, qui, dans l'apparence, ne signifieront rien, et qui contiendront un sens caché : c'est ce que je vais essayer de faire. La présence de M. Bouchu et la mienne étant nécessaires à Milan pour soutenir la situation nouvelle des troupes, nous serons obligés d'y retourner. M. de Revel restera à Crémone, ayant sous lui M. d'Albergotti; M. le comte d'Aresse, comme gouverneur et maréchal de camp, et MM. d'Arène et d'Orgemont, comme brigadiers. Le premier des deux vient de faire des choses surprenantes dans Crémone, pour le service de votre majesté, et y a été blessé. M. le marquis de Créqui restera avec le commandement de toutes les troupes entre l'Adda et le Pô, et prendra son quartier à Pizzighitone. Il aura pour maréchaux de camp MM. de Cavoye, de Murcey et de Vaudrey. M. de Barbesières, qui est encore ici avec moi, ira prendre le commandement des troupes qui sont de l'autre côté du Pô avec M. de Saint-Fremont, et de toutes celles qui arriveront. MM. d'Asfeld et de Bissy seront avec lui, et je retiendrai à Milan, auprès de moi, MM. de Vaubecourt et de Saint-Fremont, pour m'en servir dans les endroits qu'il conviendra, selon les occasions. M. Duguast aura soin du haut de l'Adda et de Lecco, avec les quatre régiments d'infanterie d'Espagne qui y sont, et celui de Thiérache. Il y a dans Soncino, sur l'Oglio, deux bataillons des troupes de votre majesté. Ce poste est bon et considérable, et exige un siége. Il y aura aussi cinq bataillons dans Sabionetta, à cause des trois que M. de Créqui y envoya quand il quitta ses quartiers, et dix-sept dans Mantoue et Goito, ainsi que douze esca-

drons. Voilà, sire, la situation générale et présente de toutes les troupes de votre majesté. J'ai mandé à M. de Revel de faire sortir de Crémone et de m'envoyer tout le superflu des équipages et des chevaux des officiers et des généraux, pour y diminuer la consommation des fourrages et l'embarras des logements. Je lui ai mandé aussi, par le sieur de Cray, de bien examiner la nécessité de se maintenir dans les châteaux qui sont à la tête de notre pont, dans lesquels M. le maréchal avait fait mettre du monde, et de les abandonner ou de les conserver selon qu'ils seront soutenables ou non. Je chargerai M. d'Albergotti, lorsqu'il partira, d'examiner bien l'état desdits châteaux. Les ennemis, depuis l'affaire de Crémone, en ont attaqué deux avec quatre pièces de canon, et ont été obligés de s'en retirer. J'en ai fait faire compliment aux officiers qui y commandent, et qui s'y sont fort bien conduits. Votre majesté me permettra de lui dire leurs noms dès que je les saurai. Si les ennemis veulent entreprendre quelque chose avant l'arrivée des troupes de votre majesté, nous le verrons bientôt; mais je ne vois pas ce qu'ils pourraient faire de considérable. J'aurai l'honneur de rendre à votre majesté un compte prompt et exact de tout ce qui se passera; mon zèle et mon application ne se ralentiront jamais, ayant l'honneur d'être, etc.

Du 8 au soir. *P. S.* M. d'Albergotti vient d'arriver. Voici, sire, ce qu'il dit que M. le duc de Parme lui a répondu :

Qu'il est fidèle aux deux rois; qu'il donne sa parole d'honneur que jamais il ne livrera ses places aux impériaux; qu'au cas qu'ils veuillent les avoir de force, il appellera les troupes de votre majesté pour les y introduire;

Qu'il a à présent assez de troupes à lui dans ces places pour donner le loisir à celles de votre majesté d'arriver, en cas qu'elles soient occupées loin desdites places;

Que pour ce qui est du plat pays ou des bourgs, l'on pouvait y mettre des troupes; et même qu'il aimerait mieux que son pays fût ruiné par les troupes des deux rois que par celles des impériaux qui y sont.

Que si l'on veut avoir ses places, il y donne les mains, pourvu qu'on commence par s'emparer de celles de la tête, qui sont Parme et Monte-Chiarugolo;

Que, quoiqu'il soit assuré de la fidélité de ses sujets, il a envoyé à Parme M. son frère, pour avoir l'œil à ce que rien ne s'y passe contre son service et contre ses intentions;

Que le roi catholique pouvait compter qu'il était entièrement dévoué à sa couronne, et qu'il supplie votre majesté d'être persuadée de son parfait et fidèle attachement pour elle et pour ses intérêts;

Que Plaisance est bien garni, soit de troupes, soit de milices, ainsi que Parme, et que, s'il en est besoin, il en lèvera davantage.

La réponse de M. le duc de Parme ci-dessus me tirant, sire, de l'inquiétude où j'étais pour Plaisance, je prends le parti d'aller demain à Crémone, pour y donner tous les ordres nécessaires, après avoir laissé ici ceux qui conviennent pour l'établissement des quartiers.

M. de Tessé m'écrit, du 2, que le même jour il avait fait un fort gros fourrage à Marmirnolo, dans lequel il avait bien battu les ennemis. Je lui ai mandé par plusieurs endroits l'heureux succès de Crémone.

M. le duc de Parme, en faisant faire à M. le prince de Vaudémont des protestations réitérées de ses bonnes intentions pour les intérêts des deux couronnes, et de la ferme résolution où il était de ne point livrer ses places aux impériaux, malgré les instances que lui faisait l'empereur de les lui remettre comme fiefs impériaux, ne l'avait point instruit de ses démarches à la cour de Rome pour engager le pape à prendre sous sa protection le Parmesan et le Plaisantin, comme fiefs de l'église, afin de mieux assurer la neutralité de ses états contre les entreprises des deux partis. Ce ne fut que pendant son séjour à Crémone que M. le prince de Vaudémont apprit que ce projet

était exécuté; que le vice-légat Aldobrandini était arrivé pour cet objet à Plaisance, et que, le 12, il avait arboré sur la tour principale de la ville, au bruit du canon, l'étendard de l'église. En conséquence, M. le duc de Parme, pour ôter aux impériaux tout prétexte de s'avancer dans son pays et de le traiter avec rigueur, fit demander à M. le prince de Vaudémont de retirer la garde qu'il avait placée sur le Pô, fort près de Plaisance. Ce général, pour témoigner au duc ses égards pour ce qui pouvait lui être agréable, y consentit; mais il manda à M. de Créqui de continuer à envoyer des patrouilles de l'autre côté du Pô, pour être averti de ce qui pourrait s'y passer. Il retourna ensuite à Milan, et fit partir M. de Barbesières pour aller prendre le commandement des troupes qui étaient à la Stradella et à la rive droite du Pô; et M. de Vaubecourt fut chargé d'aller dans l'état de Gênes pour recevoir les renforts venant de France, dont quelques régiments d'infanterie étaient arrivés dès le 14 à Casal. Le dessein de M. le prince de Vaudémont était de les faire venir sur l'Adda, de même que la cavalerie, dont la tête, après avoir traversé le Piémont, devait arriver le 18 à Alexandrie; mais désormais ce ne devait plus être à lui seul de régler les dispositions : il n'avait plus qu'à partager l'autorité avec M. le duc de Vendôme, qui arriva à Milan, le 18 février, après avoir fait la plus grande diligence, n'étant parti que le 10, et ne s'étant arrêté à Turin que deux heures.

Malgré le mauvais succès de M. le prince Eugène dans son entreprise sur Crémone, il en retira l'avantage de faire lever à l'armée des deux couronnes les quartiers qu'elle avait pris sur le bas Oglio, et de la forcer à se mettre derrière l'Adda, en lui abandonnant tout le pays renfermé entre ces deux rivières, excepté cependant Crémone, Soncino et Sabionetta, qui étaient

en état d'être livrés à leur propre défense. M. le prince Eugène occupa lui-même les autres quartiers qu'il trouva abandonnés à la droite et à la gauche de l'Oglio, tels que Gazzuolo, Bozzolo, Casal-Maggiore et Viadana; ce qui lui donna le moyen de continuer avec plus de sûreté et moins de troupes le blocus de Mantoue et de Goito, où M. le comte de Tessé, depuis plus de deux mois, était enfermé avec dix-sept bataillons et douze escadrons. L'éloignement des troupes françaises et espagnoles donna aussi au prince Eugène la liberté d'étendre les siennes à la droite du Pô, pour subsister plus facilement et pour être plus en force sur la frontière du Parmesan, où il porta la tête de ses quartiers, ainsi que dans le Guastallais, le Modenais et le Mirandolais, dont toutes les places lui avaient été livrées, comme on l'a vu dans le mémoire de la campagne précédente. Le pont qu'il avait établi à Borgoforte assurait la communication de ces quartiers avec ceux du blocus de Mantoue, et avec ceux qu'il prit sur l'Oglio. Le lac de Garde, le Ferrarais et le pays vénitien fournissaient abondamment à sa subsistance, et rien ne pouvait troubler sa communication par le Trentin et le Tyrol avec les pays héréditaires de l'empereur en Allemagne, d'où l'on annonçait qu'il devait lui venir un renfort de quinze mille hommes. Des manœuvres habiles plutôt que des combats, des intrigues heureuses avec des princes neutres mais dévoués à l'empereur, les trop grands ménagements de la France et de l'Espagne à l'égard de ces princes, l'alliance d'un ami plus intéressé que fidèle, rendirent inutile la supériorité qu'avait eue au commencement de la campagne l'armée des deux couronnes, et la ramenèrent pour ainsi dire des sources de l'Adige au centre de l'Italie.

Ce fut donc derrière l'Adda que M. le prince de Vaudémont

qui la commandait en chef depuis la détention de M. le maréchal de Villeroy, et en attendant M. le duc de Vendôme, destiné à remplacer ce dernier, en rassembla la principale portion, ayant laissé à Soncino deux bataillons, cinq à Sabionetta, vingt à Crémone, avec huit escadrons sous les ordres de MM. de Revel et d'Albergotti. Vingt-deux bataillons et trente-cinq escadrons furent placés depuis Pizzighitone jusques à Lodi, sous les ordres de M. de Créqui; six bataillons sur le haut de l'Adda, tant à Lecco que dans les environs; huit escadrons sous Pavie, pour agir, suivant les circonstances, à la droite ou à la gauche du Pô. Le reste des troupes occupa, sous le commandement de M. de Barbesières, le poste important de la Stradella, à la droite du Pô, pour couvrir l'Alexandrin, le Tortonais et les chemins de l'état de Gênes et du Piémont, par lesquels devaient arriver de France à Alexandrie les renforts que le roi faisait passer en Italie. Le pont que M. le prince de Vaudémont avait fait jeter à Valence formait la communication d'un côté du Pô à l'autre. Il y avait un autre pont à Crémone, pour pouvoir, en cas de besoin, entrer dans le Parmesan et le Plaisantin.

Telle était la position générale de l'armée des deux couronnes et de celle de l'empereur lorsque M. le duc de Vendôme vint en prendre le commandement. Il arriva à Milan le 18 février, et y joignit M. le prince de Vaudémont, qui y avait son quartier général.

On ne voit point dans les papiers de la guerre que le roi lui ait donné d'instruction par écrit; mais on a lieu de croire que sa majesté ne changea rien à celles qu'elle avait données précédemment à MM. de Vaudémont et de Villeroy : conserver le Milanais et le Crémonais, et délivrer Mantoue, étaient les deux premiers objets qu'ils avaient à remplir. Sa majesté avait même

donne à ses généraux la liberté de combattre les ennemis pour les forcer à lever le blocus de cette place; mais seulement après l'arrivée des troupes qu'elle leur envoyait, au nombre de quatorze bataillons, vingt-huit escadrons et dix-huit mille hommes de recrues. Ce fut ce qu'elle recommanda de nouveau à M. le prince de Vaudemont lorsqu'elle fut instruite de l'abandon des quartiers de l'Oglio et des progrès du prince Eugène; et craignant alors que ce dernier ne profitât de sa supériorité avant la jonction des renforts, elle lui prescrivit de rassembler toutes les troupes répandues dans des quartiers et dans des garnisons éloignés, et de faire avancer successivement dans le Milanais, à mesure qu'elles arriveraient, celles qu'elle lui envoyait de France. La tête de l'infanterie, consistant en six bataillons, après avoir débarqué sur la côte de Gênes, s'était déjà rendue à Casal dès le 13, et les premiers escadrons, après avoir traversé le Piémont, arrivèrent à Alexandrie le 18.

Un autre objet sur lequel les généraux devaient porter leur attention était la protection que le roi voulait qu'ils donnassent aux ducs de Mantoue et de Parme. Le premier était allié de la France, et excepté Mantoue et Goito, les impériaux étaient maîtres de tout son pays, qu'ils dévastaient. Le second n'était point ami déclaré de la France; mais il cachait sous le voile de la neutralité ses bonnes intentions pour les deux couronnes, et il ne s'était déterminé à reconnaître la suzeraineté de l'église que pour se soustraire aux prétentions de l'empereur, et pour se mettre à l'abri des entreprises des impériaux sur ses places. Il n'était plus question de les faire occuper par les troupes des deux couronnes. L'étendard de l'église devait être respecté par les deux partis, et le pape lui-même fit passer quinze cents hommes à Parme et à Plaisance. Quant au plat

pays du Parmesan, quoique les impériaux n'eussent pas encore osé en franchir les limites pour y prendre des quartiers, ils en exigeaient tous les vivres et les fourrages qui leur étaient nécessaires. Les Français se contentèrent de s'assurer, par le pont de Crémone, un débouché, pour marcher au secours du duc de Parme si les impériaux venaient à se mettre en devoir de passer la Lenza et de commettre quelque violence dans ses états.

Les affaires du royaume de Naples avaient aussi une liaison nécessaire avec celles d'Italie. Le roi d'Espagne venait de s'y rendre, pour prendre en personne possession de cette partie de la monarchie espagnole. Les peuples étaient mal intentionnés, les troupes en petit nombre, et celles sur lesquelles on pouvait le plus compter étaient les quatre bataillons français que le roi venait d'y faire passer. On avait craint, pendant toute la campagne précédente, que les impériaux n'y envoyassent un détachement considérable pour y exciter une révolution, et cette crainte n'avait pas peu influé sur les fausses manœuvres des généraux et sur les ordres incertains de la cour. Cet objet paraissait désormais mériter une attention encore plus particulière, puisqu'il était question de la sûreté, non-seulement de ce royaume, mais aussi de celle de la personne du petit-fils de Louis XIV ; et l'on voit par les premières dépêches de M. le duc de Vendôme que, dans le cas où les impériaux auraient exécuté ce projet, il était déterminé à y envoyer aussi un corps capable de déconcerter leurs desseins. Cependant, persuadé qu'ils ne penseraient pas à une telle entreprise, et convaincu que la crainte qu'on en avait eue depuis le commencement de la guerre n'avait pas peu influé sur l'incertitude des plans d'opérations, sur la dispersion des troupes, et sur les fausses manœuvres des généraux, il résolut de ne point se livrer à de

pareilles inquiétudes, qui le feraient tomber dans les mêmes inconvénients, et, au lieu de rester sur une défensive difficile et incertaine, il prit le parti de chercher à entreprendre sur les ennemis.

Il parut satisfait de la disposition que venait de faire M. le prince de Vaudémont, suivant laquelle les troupes étaient plus rassemblées qu'elles ne l'avaient été dans le premier établissement des quartiers d'hiver, et le mettaient en état de remplir ses vues. Quant à la destination des quatorze bataillons et des vingt-huit escadrons qui venaient de France, il régla que l'infanterie s'avancerait dans le pays entre l'Adda et le Pô, afin de renforcer les troupes qui étaient déjà dans cette partie, et que la cavalerie serait placée dans la Lumeline et dans le pays situé entre le Tessin et la Sesia. Il désigna en même temps Pavie au lieu d'Alexandrie pour le rendez-vous des recrues qui arrivaient de France[1]; et comme la sûreté de la navigation du Pô lui parut un objet de la dernière importance, il demanda qu'il plût au roi d'approuver que l'on construisît deux galiotes armées avec du canon.

Pendant que M. le duc de Vendôme concertait ses premières dispositions avec M. le prince de Vaudémont, on reçut des lettres de M. de Tessé, du 15 et du 18 février, qui, plus inquiet que jamais de son sort depuis qu'il avait appris l'abandon des postes de l'Oglio, lesquels, occupés par les ennemis, leur donnaient toutes les facilités possibles de faire le siége de Goito, représentait que cette place ne pouvait tenir plus de dix jours, et demandait qu'on se pressât de secourir Mantoue avant la fin du mois de mars, qui était l'époque au delà de laquelle il

[1] M. le duc de Vendôme ordonna que le quart des recrues serait distribué à la cavalerie et aux dragons, le reste à l'infanterie. MM. de Besons, de Murcey, de Vaudrey et de Mauroy furent chargés de cette opération.

désesperait de pouvoir s'y soutenir, malgré le succès des sorties qu'il faisait chaque jour pour se procurer des subsistances, et pour empêcher les ennemis de faire près de la place des établissements solides[1].

Ces nouvelles, arrivées dans un moment où MM. de Vendôme et de Vaudémont jugeaient ne pouvoir assembler l'armée, tant parce que la terre ne fournissait point de subsistances, que par la nécessité de donner aux troupes le temps de recevoir leurs recrues, et à la cavalerie venant de France, celui de se remettre des fatigues de sa marche, parurent si importantes à M. le duc de Vendôme qu'il jugea ne devoir prendre sur lui aucune démarche pour le secours de Mantoue sans avoir auparavant reçu les ordres du roi. Cependant il manda à M. de Tessé, qu'attendu les conséquences qui pouvaient résulter de la perte de cette place, il était déterminé à y marcher dans quelque état que pût être l'armée; mais que des mouvements précipités et mal concertés pouvant décider du sort de la campagne et ruiner les troupes, il eût à lui faire savoir positivement quel jour il serait forcé de se rendre, soit par le manque de vivres, soit par quelque autre motif que ce pût être. Quant à Goito, il lui laissa la liberté de l'évacuer, s'il le jugeait nécessaire pour éviter la perte des trois bataillons qui y étaient. Le peu de connaissance qu'il avait des lieux ne lui permit pas de donner à ce sujet, à M. de Tesse, des ordres positifs.

Dans la nuit du 14 au 15 février M. de Tessé chassa un corps des ennemis qui se retranchait à la Chartreuse, et fit raser les retranchements. M. de Zurlauben fit une sortie avec dix compagnies de grenadiers, quatre cents hommes d'infanterie et une partie de la cavalerie, il attaqua le poste de Ponte-Merlano, fit cent prisonniers et ramena cent vingt chevaux. On fit entrer un convoi dans Goito, et on battit un detachement de deux cents hussards qui voulurent s'y opposer.

Il n'était pas plus instruit sur la nature du reste du pays; c'est ce qui l'engagea à aller lui-même voir les lieux. Il partit à cet effet le 23 de Milan, où il laissa M. le prince de Vaudémont, et prit sa route par Vavre, Lodi et Pizzighitone, pour se rendre à Crémone.

Il n'attendit point son arrivée dans cette ville pour fixer ses idées sur le plan général de ses premières opérations. Il paraît que les connaissances qu'il prit par lui-même et celles que lui donnèrent les officiers généraux les plus éclairés, le mirent en état de se décider après avoir visité une partie du cours de l'Adda. C'est ce dont il rendit compte au roi par la lettre qu'il écrivit à sa majesté le 25 février, à son arrivée à Lodi.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi. Lodi, 25 février 1702[1].

Je suis persuadé qu'il n'y a rien qui puisse faire un meilleur effet à présent, pour les affaires de votre majesté en ce pays, que de tâcher d'entreprendre sur l'ennemi de quelque côté. Après avoir pris toutes les connaissances que j'ai pu, et avoir entretenu M. de Vaudémont et plusieurs de nos officiers généraux, je vois que nous ne pouvons rien faire de mieux que de chasser entièrement l'ennemi du Parmesan. Je prends dès à présent toutes les mesures nécessaires pour l'exécution de ce projet, en cas que votre majesté me marque, par le retour du courrier, qu'il lui est agréable. Rien, à mon sens, ne peut plus déconcerter l'ennemi, puisque par là nous lui ôterons beaucoup de subsistances, que nous nous donnerons par conséquent, et dont nous manquons en beaucoup d'endroits, le fourrage étant très-rare.

J'attendrai pour cela l'arrivée des trente escadrons qui nous viennent; car pour l'infanterie, quand tous les nouveaux bataillons ne seraient pas arrivés, j'en trouverais assez à ramasser pour cette expédition. Je compte y marcher au moins avec cinquante-cinq escadrons et

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1588, lettre 269.

quarante bataillons. Il faut être un peu en force et n'en avoir pas le démenti pour la première fois, car si nous allions échouer dans cette entreprise, nous achèverions de ruiner tout à fait les affaires de votre majesté.

Par tous les avis que j'ai eus, les ennemis n'ont entre le Taro et Monticelli que huit à neuf mille hommes. J'ai dit à M. de Barbesières, qui m'est venu trouver ici et qui s'en retourne dans le moment de l'autre côté du Pô, à la Stradella, de s'informer, autant qu'il le pourra encore, de la situation et de la force de l'ennemi. J'y enverrai aussi de Crémone, où je serai demain, et je n'oublierai rien pour être bien informé de tout, afin de jouer à coup sûr, car, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire à votre majesté, il est de la dernière conséquence d'entreprendre quelque chose et d'y réussir.

Nous avons à San-Giacomo un pont sur lequel je compte faire passer la plus grande partie des troupes, et en deux marches forcées je me trouverai à la hauteur du pont de Crémone, dont je me servirai pour me faire joindre par un corps que je laisserai au bout dudit pont, et que je ferai même avancer un peu vers l'embouchure de l'Oglio pour donner quelque jalousie aux ennemis, avec ordre de remarcher toute la nuit et de me venir rejoindre de l'autre côté du Pô. On ne peut trop cacher sa marche en ce pays; car tout le monde m'assure qu'on ne peut faire le moindre mouvement sans que les ennemis en soient aussitôt avertis.

MM. de Vaudémont, Barbesières et Saint-Fremont, qui sont dans la confidence, et à qui j'ai recommandé le secret, ont tous bonne opinion de cette entreprise. Ils sont même persuadés que l'ennemi ne nous attendra pas. Cela supposé, il sera bien aisé de le suivre; mais en cas qu'il prenne le parti de m'attendre, c'est à votre majesté à décider et à m'ordonner ce qu'elle veut que je fasse, et si elle veut que je combatte ou non. J'aurai en même temps l'honneur de lui dire qu'il me semble que se retirer après en être venu jusque-là, ce serait une chose fort préjudiciable à la gloire de ses armes, et qu'il vaudrait mieux en ce cas abandonner cette entreprise :

c'est à elle à bien considérer toutes ces raisons et à m'envoyer des ordres positifs, que je tâcherai d'exécuter le mieux qu'il me sera possible.

La bonne volonté et l'envie de joindre l'ennemi me paraissent grandes parmi tout le monde; cela ne me fait pas un médiocre plaisir.

Pendant cette marche je laisserai les quartiers de l'Adda le plus en force qu'il me sera possible.

Comme il y a, sire, beaucoup de petites réparations à faire dans toute la cavalerie, sans lesquelles les escadrons seraient faibles encore longtemps, j'ai donné ordre à M. Bouchu de donner cent écus par compagnie de cavalerie, à compte sur ce qui peut leur être dû; car, sans cela, je compterais mener avec moi des escadrons, et je n'aurais que des gardes ordinaires, les plus forts à présent n'étant pas à soixante maîtres, et je ne pourrais compter que sur les trente nouveaux qui arrivent.

J'ai pris mes mesures avec M. de Colmenero, qui m'a promis de me fournir douze pièces de canon quand j'en aurai besoin. J'ai donné ordre aussi qu'on fît du biscuit, rien n'étant plus utile pour des entreprises un peu brusques; enfin je prendrai mes mesures, tant pour les vivres que pour toute autre chose, de manière que j'espère qu'il ne nous manquera rien. Quelque diligence que j'apporte, je ne crois pas pouvoir mettre ce projet à exécution avant le 20 du mois prochain. J'envoie aussi ordre à la cavalerie qui doit arriver la dernière de tâcher de nous joindre quelques jours plus tôt. Elle a beaucoup de séjours, et je suis persuadé qu'elle peut se passer de quelques-uns sans en être incommodée.

M. Bouchu écrit à M. de Chamillart au sujet de l'argent que les Génois ont promis à des intérêts même fort considérables; cependant cette affaire ne se finit point, et j'ose représenter à votre majesté qu'il me paraît bizarre que, dans la conjoncture présente, les Génois osent faire des difficultés sur des choses que votre majesté et le roi d'Espagne paraissent désirer.

M. de Vendôme, en attendant les ordres du roi sur l'entreprise qu'il méditait, acheva de reconnaître le pays, et se rendit le 27 à Crémone, où il apprit que la plus grande partie de l'infanterie venant de France était débarquée le 22 sur la côte de Gênes ainsi que six mille recrues. La cavalerie arrivait aussi successivement à Alexandrie; et, pendant son séjour à Crémone, il donna ses ordres pour l'incorporation des recrues et des remontes, et fit ses dispositions pour être en état d'exécuter son projet lorsque le roi l'aurait approuvé et que les subsistances lui permettraient d'assembler les troupes qu'il y destinait. On a déjà dit qu'il prévoyait que ce ne pourrait être avant le 20 du mois de mars; mais il eut moins à regretter de ne pouvoir faire une plus grande diligence, lorsqu'il fut informé par M. de Tessé que Mantoue n'était pas si pressé qu'il avait d'abord donné lieu de le craindre; qu'il y avait dans la place du pain et du riz pour longtemps; que ce qui pouvait donner le plus d'inquiétude était le grand nombre des habitants, dont la plupart étaient mal intentionnés[1], et le peu de fourrage pour faire subsister la cavalerie; que cependant il était en état de la faire vivre jusqu'à la fin du mois de mars. A l'égard de Goito, M. de Tessé lui manda que les vivres qu'il y avait fait entrer pourraient nourrir la garnison jusqu'à la même époque, et que, quoique cette place ne fût pas susceptible d'une longue défense, il ne pouvait se persuader que les ennemis, ne l'ayant point attaquée dans des circonstances qui leur avaient été favorables, entreprissent d'en faire le siége dans un temps où elle pouvait être secourue.

M. de Vendôme pensa de même, et manda à M. de Tessé de

[1] M. de Tessé estimait à trente mille le nombre des habitants de Mantoue.

ne plus songer à l'évacuer; il le prévint en même temps que, quoiqu'il ne fût pas en état d'assembler l'armée pour marcher à lui avant le mois de mai, tant à cause du défaut de subsistance que parce que les troupes n'avaient point encore reçu leurs recrues ni leurs remontes, il était déterminé à se mettre en mouvement du 15 au 20 du mois de mars, pour son expédition dans le Parmesan et le Plaisantin dont il espérait une diversion qui serait favorable à Mantoue.

Ce fut dans ces circonstances qu'il fut informé des intentions du roi sur l'exécution de son projet. Sa majesté lui laissa à la vérité une entière liberté d'entreprendre tout ce qu'il jugerait pouvoir être utile à son service et à la gloire de ses armes, mais en même temps elle parut craindre que l'expédition du Parmesan et du Plaisantin ne fût prématurée, et que, ne laissant pas aux troupes qui arrivaient le temps de se réparer, on ne perdît, en précipitant cette expédition, la supériorité que la réunion de toutes les forces devait donner sur les ennemis. Le roi parut aussi n'approuver le projet du Parmesan et du Plaisantin qu'autant qu'il n'apporterait aucun dérangement à la délivrance de Mantoue, qu'il regardait comme le principal et le plus important objet que M. de Vendôme eût à remplir. On voit même, par un mémoire remis au roi par M. de Chamlay, qu'on persuada à sa majesté que toute autre opération devait céder à la nécessité de commencer par éloigner les ennemis de Mantoue, et que ce fut d'après cette idée qu'elle écrivit à M. le duc de Vendôme la lettre qu'on va rapporter; mais ce général, aussi persuadé qu'on l'était à la cour de l'importance de sauver Mantoue, avait combiné son projet, et, dans la réponse qu'il fit au roi, il en développa plus particulièrement les avantages ainsi que les dispositions qu'il fit pour l'exécuter.

Lettre du roi à M. le duc de Vendome. Versailles, 4 mars 1702[1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite de Lodi par le courrier que vous m'avez dépêché le 25, par laquelle vous m'informez des projets que vous avez faits pour chasser les ennemis du Plaisantin et du Parmesan. Vous me demandez mes ordres précis pour les combattre en cas qu'ils prennent le parti de vous attendre; je ne puis vous déterminer sur les affaires d'Italie comme je pourrais le faire sur celles de Flandre. Vous devez prendre sur vous une partie des entreprises que vous ferez. Je vous ai choisi pour commander mon armée par la grande confiance que j'ai en vous et par la connaissance que j'ai de votre expérience, qui me donnent lieu de croire que vous ne risquerez rien mal à propos, et que vous prendrez toujours les bons partis; et tout ce que je vous manderai dans la suite, à moins que je ne vous donne des ordres précis, ne doit point vous empêcher d'exécuter vos projets, lorsque vous les croirez bons et que vous pourrez espérer de les rendre utiles au bien de mon service et à la gloire de mes armes. Pour en revenir à ce que vous me proposez, il me semble que vous vous éloignez de votre objet principal, qui doit être le secours de Mantoue, en cas que vous fassiez marcher mes troupes du côté du Plaisantin et du Parmesan; que vous ne leur donnez ni le temps d'arriver, ni celui de se rétablir; qu'elles ne peuvent être encore toutes ensemble dans le temps que vous destinez pour entrer en action, et que vous perdez l'avantage que vous pouvez espérer par la supériorité, si vous attendez quelques jours de plus. Si les ennemis se retirent de vous, ils se rapprocheront de leur pont, et seront à portée de se joindre dans le Mantouan ou sur l'Oglio, et, toutes leurs forces étant unies, le secours de Mantoue deviendra plus difficile; leurs troupes étant partagées comme elles le sont, vous pourriez l'entreprendre avec plus de facilité. S'il vous était possible de faire l'un et l'autre, j'entrerais volontiers dans votre pensée; et je suis persuadé comme vous de l'importance de reprendre l'air de supériorité, de fortifier le courage

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, 2e partie, 1re section, lettre 132.

de mes troupes et de ranimer mes alliés, ce qui peut encore produire un bon effet pour retenir les princes d'Italie dont la volonté serait chancelante; mais les lettres du comte de Tessé sont si pressantes que je doute que vous ayez le loisir de rien faire avant de marcher pour le secourir. La lettre que vous lui avez écrite[1] l'obligera à vous informer du temps qu'il peut tenir. Il l'éloignerait s'il voulait prendre les mesures dont il pourrait se servir pour cela, et je suis même étonné qu'il n'y ait pas pensé. Il y a dans Mantoue une infinité de bouches inutiles, des femmes, des enfants, des vieillards et des moines dont la fidélité est suspecte; tout cela étant dehors prolonge de beaucoup la subsistance. Si la viande manque, on peut faire manger les chevaux. La conservation de Mantoue est tellement capitale, qu'il doit tout hasarder pour cela et tenir jusqu'à la dernière extrémité. Écrivez-lui de manière à le lui faire connaître. Je ne vous dis rien sur Goito. Vous avez laissé le comte de Tessé le maître d'en retirer mes troupes en cas qu'il puisse le faire : c'est à lui à se déterminer avec Chartogne.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Pavie, 14 mars 1702[2].

J'ai reçu, par le retour de mon courrier, la lettre en chiffres que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. Je ne me servirai point de chiffres, non-seulement parce que cela serait trop long, mais aussi parce qu'il n'y a d'ici en France aucun risque pour les lettres.

Je commencerai d'abord par Mantoue. Je conviens que rien n'est plus important que la conservation de cette place; mais en même temps il est aisé de prouver qu'il est tout à fait impossible d'y marcher avant l'ouverture de la campagne; et que, quand on y voudrait

[1] Les lettres dont il est question dans celle-ci ne sont pas celles du 28 et du 29, qu'on vient de citer, mais celles de M. de Tessé, du 15 et du 18, et celle de M. le duc de Vendôme, par laquelle ce général lui avait demandé de l'instruire de l'époque à laquelle il jugeait devoir être forcé de se rendre. Le roi n'avait pas encore eu le temps de recevoir les lettres du 28 et du 29.

[2] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1589 lettre 50.

mener l'armée à présent, cela ne serait d'aucune utilité, puisque, par le manque de fourrages et de toutes sortes de provisions dans nos places de la tête, on ne pourrait y faire entrer aucun convoi, on serait obligé de s'en revenir sur-le-champ, et on courrait risque par conséquent d'achever de ruiner l'armée sans en retirer d'autre fruit que d'avoir vu Mantoue sans lui avoir pu donner aucun soulagement. Je ne parle point des obstacles que les ennemis y pourraient apporter, ni de l'événement douteux d'une bataille qui, à mon sens, sera inévitable quand nous voudrons tenter de secourir cette place.

Entre l'Oglio, le Pô et l'Adda, il n'y a pas cent chariots de fourrage. Crémone, qui devrait nous fournir les choses nécessaires pour marcher en avant, manque de tout. Il n'y a pas de voitures d'assemblées; quand elles le seraient, les chemins sont si mauvais qu'elles ne peuvent presque avancer. Nous avons des bateaux pour faire un pont sur l'Oglio ; mais les voitures ne peuvent les porter à cause de la difficulté des chemins, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire à votre majesté. Ces raisons, sire, me paraissent convaincantes pour ne point précipiter le secours de cette place. Quand nous y marcherons, si nous sommes assez heureux pour la délivrer, il faut qu'elle nous serve de magasin et de place d'armes pour nous porter en avant; et, c'est par les secours que nous en tirerons pendant le cours de la campagne, que nous pouvons espérer de chasser tout à fait les impériaux de l'Italie.

J'ai eu l'honneur d'envoyer à votre majesté une lettre de M. le comte de Tessé, avec la réponse que je lui ai faite. Elle verra qu'il y a tout lieu d'espérer qu'il nous donnera le temps d'aller à lui. Je tâcherai d'avoir de ses nouvelles le plus souvent que je pourrai, et je lui enverrai un extrait de la lettre que j'ai reçue de votre majesté sur ce qui le regarde. En cas qu'il se trouvât pressé avant le commencement de la campagne, je supplie très-humblement votre majesté de m'ordonner ce qu'elle veut que je fasse. Pour moi, il me paraît qu'à quelque prix que ce soit il ne faut point perdre cette place.

A l'egard du projet dont j'ai eu l'honneur d'informer votre majesté par mon courrier, je prends la liberté de lui dire qu'il est de la dernière conséquence pour son service de l'exécuter au plus tôt par plusieurs raisons.

La première est la situation des ennemis, qui nous dicte, s'il faut dire ainsi, notre leçon. Je vous supplie, sire, d'examiner avec attention sur votre carte, qu'ils tiennent depuis Caneto jusqu'aux environs de Plaisance, dans le temps que nous avons dans Crémone vingt bataillons et douze escadrons, aux bords de l'Adda ou du Pô dix-sept bataillons et plus de vingt escadrons, sans toucher aux garnisons, lesquels sont à portée de s'assembler au premier ordre, et d'être, en moins de deux jours, en état de passer le Pô sur notre pont de Crémone et de se joindre au corps que l'on pourrait tirer de la garnison de la place. Il est sûr qu'une situation aussi étendue et aussi hasardée que celle dans laquelle les ennemis sont à présent ne peut avoir été prise par choix; c'est un parti de nécessité qu'ils ont pris faute de subsistances. S'ils nous abandonnent le Plaisantin et le Parmesan quand nous y marcherons, comme toutes les apparences le prouvent, il faudra, de toute nécessité, qu'ils se rejettent sur le Modenais, qui est un très-mauvais pays, et sur le Mantouan, qui est entièrement ruiné.

La seconde raison est la communication du Pô, sans laquelle nous ne pouvons approvisionner Crémone comme cette place doit l'être. Non-seulement cette navigation est fort interrompue, mais même, par les nouvelles que je reçois, auxquelles pourtant je n'ajoute pas beaucoup de foi, ils nous menacent tous les jours de passer le Pô la nuit dans des bateaux, et d'enlever les postes que nous avons à Castelnovo, Bocca d'Adda et aux environs. Quoique cela paraisse ridicule, je n'ai pas laissé d'avertir ces quartiers d'être alertes et de se tenir sur leurs gardes, surtout la nuit. M. de Parme crie miséricorde et me fait presser tous les jours de l'aller délivrer. Il y a encore aux environs de Plaisance quelques fourrages qu'il serait bon d'ôter aux ennemis et d'avoir pour nous, car c'est à présent une chose fort précieuse.

Je supplie votre majesté d'observer que lorsque nous serons de l'autre côté du Pô, si les ennemis se retirent, quand même nous serions avancés jusque sur la Parma, par la facilité de notre pont de Crémone nous sommes en état, en moins de quatre jours, de fortifier l'Adda en cas de besoin, et de nous remettre dans la situation où nous sommes à présent. C'est un parti que je ne prendrai qu'à l'extrémité; car rien ne serait plus avantageux que de faire subsister le corps que je mènerai avec moi de l'autre côté du Pô jusqu'à l'ouverture de la campagne.

Si les ennemis m'attendent, ce que je ne crois pas, votre majesté peut s'assurer que je ne hasarderai rien mal à propos et sans être bien averti de leurs forces. J'y ai actuellement un homme qu'on dit être sûr, et qui m'a dit qu'il serait de retour dans deux jours. Par toutes les nouvelles que je reçois tant de Plaisance que d'ailleurs, ils n'ont entre la Parma et Plaisance que neuf à dix mille hommes; et il n'y a aucune apparence qu'ils lèvent le blocus de Mantoue pour m'empêcher d'avancer dans le Parmesan. S'ils le faisaient, ce serait une raison convaincante pour nous obliger de mettre à exécution le projet dont il est question.

Je donnerai les ordres nécessaires pour que notre marche n'interrompe point les réparations tant de l'infanterie que de la cavalerie; et le Pô ne sera pas plus tôt libre, que nous pousserons dans Crémone tout ce que nous pourrons; et je prendrai d'avance toutes les précautions possibles afin de pouvoir me porter facilement à Mantoue au commencement de la campagne; car il me semble que dans ce temps-là ce doit être notre unique objet.

Le régiment Dauphin dragons sera le 15 à Alexandrie. Je lui enverrai ordre de marcher à la Stradella pour se joindre au corps que M. de Barbesières y commande. Il ne lui faudra au plus que quatre jours, de sorte que je compte qu'il y sera le 19. Les gendarmeries Villeroy, Esclaimvilliers et Senneterre sont arrivées depuis quelques jours, et sont à portée d'être à la Stradella quand je voudrai. Si je m'ébranle le 21 ou 22, comme je l'espère, je n'aurai que ces dix-huit

escadrons des trente qui viennent de France; mais comme ceux qui arriveront les derniers pourront être à la Stradella le 26, ils me joindront aisément, et si je voyais que les ennemis voulussent me disputer l'entrée du Plaisantin, je serais en état de les attendre. Je ne cours nul risque de marcher sans ce reste de cavalerie, car ce pays est fait de manière qu'il n'est pas aisé d'obliger un ennemi à combattre quand il ne le veut point, surtout avec une aussi bonne infanterie que celle de votre majesté. De plus, ils ne sont pas en assez grande force pour prendre ce parti sans lever le blocus de Mantoue, ce qui me paraît hors de toute vraisemblance; et il est important, dans le besoin où ils sont, de leur ôter huit jours de subsistances, sans compter M. de Parme qui nous attend avec une impatience extrême.

J'envoie à votre majesté l'état des troupes qui marchent avec moi et qui passeront le Pô à San-Giacomo, et celui du corps qui passera sur le pont de Crémone sous les ordres de M. d'Albergotti, lequel aura ordre d'attendre de mes nouvelles avant que de s'éloigner de Crémone. Je veux avoir passé la Trebbia avant qu'il s'ébranle; et si les postes de Monticelli et de Caorso ne prennent leur parti de bonne heure, je tâcherai de les envelopper par la droite, et M. d'Albergotti par la gauche. Je compte que nous nous joindrons, lui et moi, à Fiorenzuola, et que nous marcherons tous ensemble droit à San-Donino. Votre majesté remarquera, s'il lui plaît, que ce projet n'est fait que dans la supposition que l'ennemi se retire et pour tâcher en ce cas de surprendre lesdits postes. Celui de Corte-Maggiore pourrait même courir quelque risque, car j'ai donné ordre à M. d'Albergotti de passer l'Adda, s'il le peut, entre le Pô et Corte-Maggiore, auquel cas ledit poste se trouverait investi comme les deux autres. Après cela je ne puis m'imaginer que les ennemis veuillent perdre les troupes qui sont dans les châteaux; si par hasard ils les abandonnaient à leurs propres forces, j'ai déjà pris mes mesures pour tirer de Crémone des pièces de batterie auxquelles ces châteaux ne peuvent résister. Lorsque je passerai le Pô, M. de Revel

s'avancera avec de la cavalerie et de l'infanterie de la garnison de Crémone du côté d'Ustiano pour donner jalousie aux ennemis sur la redoute qui couvre le pont dudit Ustiano ; cependant comme ce n'est que pour une diversion, et que l'ennemi pourrait passer l'Oglio avec un gros corps, je lui donnerai ordre de n'aller pas bien loin et de ne se point exposer. Quoique je sois convaincu non-seulement de l'utilité, mais aussi de la nécessité qu'il y a d'exécuter ce projet, je n'abonde pas assez dans mon sens pour n'avoir pas consulté M. de Vaudémont et tous les officiers généraux qui sont avec moi : et j'ose assurer votre majesté qu'il n'y a pas eu deux avis.

Je vous envoie, sire, aussi l'état des troupes qui resteront sur l'Adda, avec les noms des officiers généraux, tant de ceux qui marcheront avec moi que de ceux qui resteront ailleurs.

Comme les retardements dans les choses dont nous pourrions avoir besoin peuvent nous jeter dans de grands embarras, M. de Vaudémont va mettre dans peu de jours un homme auprès de moi, et un commissaire auprès de M. Bouchu, pour exécuter nos ordres sans avoir besoin de nous adresser à lui ; je ne puis m'empêcher de lui rendre la justice de dire à votre majesté que rien n'égale l'empressement qu'il marque pour tout ce qui peut regarder l'utilité de son service.

Un apothicaire de l'hôpital est sorti de Mantoue, et est arrivé ici à bon port. Il m'a assuré que lorsqu'il est parti le pain y était aussi bon marché qu'il y a six mois, et que le pot de vin, qui tient près de trois pintes de France, n'y valait que trois sous : cela ne marque pas encore une grande disette.

Un coup de vent qu'il fit hier a rompu notre pont de San-Giacomo. On travaille activement à le raccommoder, et j'espère qu'il le sera dans peu ; cependant ce contre-temps ne laisse pas que d'être désagréable.

Lettre du roi à M. le duc

Mon cousin, vous aurez vu par la dernière lettre que je vous ai écrite quelles sont mes intentions pour la conservation de la ville de

Mantoue. Par ce que vous m'avez écrit il paraît que vous en connaissez toute l'importance; c'est à vous de prendre vos mesures pour la secourir dans le temps que le comte de Tessé vous mandera qu'il ne peut plus tenir ou, du moins, lorsque toutes vos troupes seront rassemblées et que vous aurez des forces suffisantes pour l'exécution de cette entreprise, dont l'issue ne doit pas être douteuse. Si les ennemis se rendaient maîtres de cette place, la guerre d'Italie deviendrait plus difficile qu'elle n'a encore été, et je ne verrais guère d'apparence de les en pouvoir chasser.

Le dessein que vous avez formé de marcher en avant le 21 ou 22, pour entrer dans le Plaisantin et dans le Parmesan, peut avoir son utilité pour les subsistances, rétablir la réputation et la gloire de mes armes parmi les princes d'Italie, et soulager le duc de Parme, qui par sa fidélité se trouve dans l'oppression depuis longtemps. Les assurances que vous me donnez que vous prendrez toutes les précautions nécessaires et ne vous hasarderez pas mal à propos, me donnent une entière sécurité sur l'issue de cette entreprise, dans laquelle je suis persuadé que vous ferez tout ce qu'il y aura de mieux pour le bien de mon service. Je vois même que votre marche ne doit point interrompre les réparations tant de l'infanterie que de la cavalerie; ce qui est absolument nécessaire, sans quoi mon armée diminuerait considérablement dès le commencement de la campagne. L'état des troupes et de la distribution que vous en avez faite, qui était joint à votre lettre, est tel que je le pouvais désirer. La diversion que vous proposez de faire du côté d'Ustiano doit être conduite avec beaucoup de précaution. Il serait à craindre que les ennemis, en étant informés, ne levassent les garnisons qui sont dans le Mantouan, sur les bords de l'Oglio, pour marcher les plus forts et attaquer le petit corps qui se serait avancé sous les ordres du comte de Revel, qui serait obligé de combattre avec désavantage ou de se retirer en désordre. Je me remets entièrement à vous de toutes les précautions que vous

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, 2e partie, 1re section, lettre 138.

devez prendre, non-seulement dans cette occasion, mais en toutes celles qui se presenteront de faire agir mes troupes.

M. le duc de Vendome avait prevenu les craintes que le roi parut avoir pour la partie de l'Oglio. Avant d'avoir reçu la lettre de sa majesté, il avait fait les mêmes reflexions sur les dangers que pourrait courir M. de Revel, et il s'etait determine à laisser à M. de Vaudemont dix escadrons de ceux qu'il s'etait proposé de mener avec lui dans le Plaisantin. Quelques autres motifs l'avaient aussi engagé à faire cette disposition : le premier, pour rassurer les peuples du Milanais; le second, pour donner du repos à cette cavalerie, qui en avait besoin apres la route qu'elle venait de faire; le troisième, parce que les nouvelles qu'il eut des dispositions des ennemis lui firent juger qu'ils ne disputeraient pas l'entrée du Plaisantin[1], et qu'il n'avait pas besoin d'un aussi grand nombre de troupes que celui qu'il avait destiné à son operation. Suivant cet arrangement, il ne devait plus y employer que trente-neuf bataillons et cinquante-neuf escadrons. Les troupes qui devaient rester avec M. de Vaudemont ou dans les places consistaient en quarante-sept bataillons et cinquante et un escadrons.

Le mouvement des troupes destinées à son expédition fut fixé au 18, jour ou presque toutes les troupes et toutes les recrues venant de France devaient être arrivées; mais M. de Vendome, en faisant ces dispositions, jugea devoir aussi se preparer d'avance les moyens de marcher à Mantoue, lorsque les

[1] Les ennemis n'avaient que huit ou neuf mille hommes repandus dans differents postes, depuis les environs de Plaisance jusqu'au Taro. Leurs principales forces etaient sur l'Oglio et le Mincio, et l'on sut qu'ils avaient fait venir de Castiglione du canon à Ustiano qu'ils retranchaient.

circonstances le permettraient, et de faire entrer dans la place de grands approvisionnements : ce fut ce qui l'engagea à avoir avec M. le prince de Vaudémont une conférence qui se tint le 21 à Binasco, entre Pavie et Milan.

On discuta longtemps les moyens de secourir Mantoue. M. de Vaudémont et les officiers généraux, en exposant leurs différents sentiments, donnèrent à M. le duc de Vendôme les connaissances du pays qu'il n'avait pu prendre par lui-même, et d'après lesquelles il jugea que l'Oglio, n'ayant point de gués depuis Caneto jusqu'à son embouchure, et cette portion de la rivière étant celle que les ennemis avaient plus de facilité de défendre, il ne fallait pas songer à la passer dans cette partie, mais se rejeter dans celle qui était entre Pontevico et Soncino, où l'on trouverait plus de facilité, et où les ennemis, s'ils s'y portaient, seraient plus éloignés de Mantoue. D'après ce système, on convint que la première opération était de faire de grands approvisionnements à Soncino, tant pour la subsistance de l'armée lorsqu'elle marcherait à Mantoue, que pour ravitailler cette dernière place. M. de Vaudémont[1] donna en conséquence des ordres pour assembler à Lodi les voitures nécessaires; et comme la sûreté des convois était un objet important, et qu'à cause de la difficulté du pays l'infanterie était plus propre à leur

[1] M. le prince de Vaudémont donna en cette occasion les marques les plus signalées de son zèle, en faisant fournir par le Milanais et le Crémonais les voitures nécessaires pour les convois, malgré l'ordre contraire et formel de la cour d'Espagne, de n'exiger aucun service de cette espèce des peuples de la domination espagnole. Cependant ce fut dans ce même temps que ses ennemis parvinrent à rendre sa conduite si suspecte à la France, par ses anciennes liaisons avec le prince d'Orange, par les engagements de son fils au service de l'empereur, et par son antipathie pour le duc de Savoie, que le roi se détermina à engager la cour d'Espagne à le rappeler; mais, peu de temps après, le roi, détrompé des fausses impressions qu'on lui avait données à son sujet, lui rendit justice, et il continua de gouverner le Milanais.

protection que la cavalerie, M. le duc de Vendôme fit marcher à Lodi quatre des bataillons qui devaient passer avec lui dans le Plaisantin, et chargea M. de Pracontal de tout ce qui avait rapport à ces approvisionnements; mais la privation de ces quatre bataillons lui fit retarder de trois jours le mouvement qu'il s'était proposé de faire le 23 : il le fixa au 26, afin de donner à trois autres bataillons qui venaient de France le temps de le joindre. Quant à la marche de l'armée vers Mantoue, l'on convint dans la conférence, qu'il n'était pas possible qu'elle eût lieu avant le mois de mai, tant parce que les approvisionnements de Soncino ne pouvaient être faits plus tôt, que parce qu'on avait besoin de ce temps pour l'incorporation des recrues et pour le rétablissement des troupes; d'ailleurs, les nouvelles que M. de Vendôme eut de Mantoue lui firent espérer que M. de Tessé viendrait à bout de prolonger ses subsistances jusqu'à cette époque. Chaque jour la garnison remportait quelque avantage sur les troupes du blocus, et faisait entrer dans la ville quelques fourrages et des bestiaux. M. de Tessé ayant eu avis le 13 que les ennemis devaient relever le poste de Marmiruolo, M. de Zurlauben sortit avec dix compagnies de grenadiers et six cents chevaux, tomba sur leur arrière-garde, fit quarante prisonniers, et pilla une partie de leurs équipages. Il alla ensuite investir le château de del Dosso. Ce poste, occupé par cinquante grenadiers et quelques paysans, était entouré d'un fossé plein d'eau, de cinq pieds de profondeur; cependant les grenadiers français franchirent ce fossé, emportèrent la première enceinte, et forcèrent les ennemis à se retirer dans le donjon. Ils s'y défendirent avec obstination; et M. de Zurlauben, n'ayant pu déterminer le commandant à se rendre, y mit le feu : presque toute la garnison y périt. Les quartiers voisins accoururent à son secours; mais M. de

Zurlauben les écarta, et ramena à Mantoue quatre-vingt-sept prisonniers. Le 19 il sortit de nouveau avec mille hommes d'infanterie, six cents chevaux et trois pièces de canon, dans le dessein d'enlever le poste de Castel-Mantuano; mais six cents hussards qui l'occupaient ayant pris la fuite, on ne put les joindre. On s'empara seulement des subsistances qu'ils avaient laissées dans ce lieu, et on y mit le feu. Le 22 M. de Tessé ayant été informé que les ennemis, croyant que la garnison de Mantoue devait faire un fourrage, avaient rassemblé trois mille hommes de différents quartiers, du côté de Sant-Antonio, sur le chemin de Castel-Mantuano, sortit lui-même avec tous les grenadiers, la cavalerie et deux pièces de canon, les chassa de toutes les cassines qu'ils occupaient, les poursuivit jusqu'au ruisseau d'Agnello, et ramena cent prisonniers. En cette occasion les ennemis perdirent cinq cents hommes. M. le comte de Tessé et son frère furent blessés légèrement; M. le comte de Clermont le fut aussi, et mourut de ses blessures. Deux jours après on fit entrer dans Goito un convoi qui assura la subsistance de la garnison jusqu'à la fin du mois d'avril. Les ennemis, qui avaient renforcé le poste de Marmiruolo, se présentèrent pour entraver la marche du convoi; mais ils ne parurent que pour perdre quelques chevaux de leur détachement.

Pendant ce temps les troupes que M. le duc de Vendôme avait mises en mouvement dès le 18 s'assemblaient à la Stradella, après avoir passé le Pô à San-Giacomo, et ce général s'y rendit de Pavie le 25. Le lendemain, toutes les troupes qui devaient agir immédiatement sous ses ordres y furent réunies, et le 27 il les mit en marche pour aller occuper différents quartiers sur le Tidone, tels que Borgo-Novo, Castel-Novo, Fabiano, Semino, Sarmeto, Verato, etc., et il prit le sien à

la Motta[1]. Sur la nouvelle de sa marche, le jeune prince de Vaudémont, qui occupait, avec environ neuf mille impériaux, le pays entre Plaisance et Parme, abandonna les postes de Monticelli et de Caorso; mais on fut informé qu'en même temps le prince Eugène, qui était encore à Luzzara, faisait redoubler les travaux de Brescello et de Guastalla; ce qui fit juger à M. de Vendôme que c'était dans le dessein de se rassembler dans cette partie s'il se trouvait forcé d'abandonner le blocus de Mantoue.

Le 29 M. le duc de Vendôme porta toutes ses troupes sur la Trebbia, et fit occuper le poste de Monticelli par un détachement de la garnison de Crémone.

Le 30 il s'avança sur la Nura, et établit son quartier à Ponte-Nura. On ne vit point d'ennemis pendant ces deux marches; ils avaient repassé le Taro, abandonné Fiorenzuola, Corte-Maggiore et San-Donino, et M. de Vendôme ne douta point qu'ils ne repassassent aussi la Parma; ce qu'ils firent effectivement le lendemain pour se retirer derrière la Lenza, où ils se fortifièrent ainsi qu'à Reggio.

M. de Vendôme, voyant alors qu'il n'avait pu les surprendre, et que d'ailleurs il se trouvait dans le pays moins de fourrages qu'il ne l'avait espéré, manda à M. d'Albergotti, qui était en marche pour le joindre par le pont de Crémone avec neuf bataillons et douze escadrons, de rebrousser chemin, de mener l'infanterie à Crémone, et de laisser la cavalerie sous Pizzighitone, afin que M. de Pracontal pût s'en servir pour les escortes de ses convois : il en avait déjà conduit un le 26 à Soncino, composé de trois cents voitures chargées de deux mille quatre cents sacs de farine.

[1] Ce lieu est situé sur le Tidone, à environ huit milles de Plaisance.

Il paraît que ce ne fut qu'à regret que M. le duc de Vendôme se priva d'un aussi grand nombre de troupes, surtout dans un moment où la nouvelle de la mort du roi d'Angleterre, Guillaume III, lui faisait désirer d'être en état de profiter de l'effet que cet événement pourrait produire parmi les alliés de l'empereur, et d'entreprendre sur M. le prince Eugène avant que le renfort de dix à douze mille hommes qu'il attendait d'Allemagne dans le courant du mois de mai fût arrivé; mais la disette des fourrages dans tout le Plaisantin et le Parmesan, ne lui permettait pas d'y faire venir ces troupes, et il ne se crut pas en état, avec celles qu'il avait avec lui, de s'avancer aussi loin qu'il se l'était proposé : il ne lui restait alors que vingt-cinq bataillons et quarante-huit escadrons. L'infanterie, ayant reçu de ses recrues, était presque au complet; mais les quarante-huit escadrons n'en formaient que trente-trois, parce que les compagnies des régiments qui avaient hiverné en Italie n'étaient qu'à dix-huit maîtres. On n'avait point encore eu le temps de leur donner leurs recrues ni leurs remontes, et la plupart n'avaient point encore reçu les effets nécessaires pour leurs réparations. Ce fut cette même raison qui, jointe au manque de fourrage et d'approvisionnement dans les places avancées, fit connaître mieux que jamais à M. le duc de Vendôme l'impossibilité de faire de grands mouvements avant le mois de mai. Il s'en fallait aussi de beaucoup que les troupes d'Espagne fussent en état de marcher. Elles devaient consister en onze bataillons de six cents hommes chacun et en vingt escadrons dont quelques-uns venaient de Catalogne; mais on voit par les lettres de M. le prince de Vaudémont, que celles de ces troupes qui étaient déjà à l'armée ne pouvaient être complétées, habillées et réparées que le 10 du même mois, et que la cavalerie qui venait d'Espagne ne

devait entrer en Italie qu'à une époque encore plus reculée. Il en était de même des trente pièces de campagne que M. de Vaudémont devait fournir : il n'y avait en état que douze pièces que M. le duc de Vendôme avait menées avec lui ; les autres ne pouvaient être prêtes que le 1er du mois de juin. Heureusement Mantoue ne périclitait pas : M. le duc de Vendôme eut même sujet de se rassurer sur le sort de cette place lorsqu'il reçut une lettre du 25, de M. de Tessé, qui lui répondait de sa conservation pendant tout le mois d'avril. C'est ce dont il rendit compte au roi par sa lettre du 3 du même mois, en demandant à sa majesté des ordres positifs sur la conduite qu'il aurait à tenir lorsqu'il serait question de marcher à Mantoue, et si l'intention de sa majesté était qu'on livrât une bataille pour sauver cette place. Il demanda aussi au roi des instructions sur la manière dont il devait se conduire avec les Vénitiens, sur les terres desquels il prévoyait devoir être forcé de passer en marchant à Mantoue, par la nécessité de prendre la tête des rivières, principalement de la Chiese, derrière laquelle il ne doutait pas que les ennemis ne se rassemblassent pour lui en disputer le passage.

En attendant il fut obligé par le manque de fourrage de faire un mouvement le 6 afin de se rapprocher du Pô et de mettre sa cavalerie à portée de repasser ce fleuve pour pouvoir subsister. Toutes les troupes prirent ce jour-là une nouvelle position : le quartier général fut transporté à San-Nazaro, peu loin de Monticelli, et comme il y avait à Corte-Maggiore deux bons châteaux, M. de Vendôme les fit occuper par deux cents hommes d'infanterie et cent chevaux. Il fit en même temps descendre le pont de San-Giacomo pour l'établir près de Castelnovo, à un mille au-dessus de l'embouchure de l'Adda ; mais les bateliers ayant déserté, le pont ne fut

achève que le 10; et ce fut ce jour-là que toute la cavalerie, excepté les dragons Dauphin et de Senneterre, et les régiments de Bourbon, Esclainvilliers et Villeroy, passa le Pô pour aller prendre des quartiers de l'autre côté de ce fleuve, derrière l'Adda. Les plus éloignés furent à huit et dix milles du pont, de sorte qu'en vingt-quatre heures toutes les troupes pouvaient être rassemblées à San-Nazaro, qui n'en était éloigné que d'un demi-mille. Quant à l'infanterie, elle resta dans les cantonnements qu'elle avait pris le 6, c'est-à-dire dans les environs de Monticelli, de Caorso et de San-Nazaro, où, rassemblée dans ces trois arrondissements, fort à portée les uns des autres, elle parut à M. de Vendôme n'avoir rien à craindre, même sans le secours de sa cavalerie. Il ne jugeait pas que les ennemis fussent en état de chercher à engager une affaire d'infanterie, et d'ailleurs la sienne pouvait être jointe très-promptement par celle qui était à Crémone, dont il pouvait tirer seize bataillons.

C'est dans cette position que M. le duc de Vendôme se proposait d'attendre le temps où il serait en état de commencer la campagne et de marcher au secours de Mantoue. Le succès des convois que M. de Pracontal conduisit successivement à Soncino[1], celui de l'approvisionnement de Crémone, qui devait fournir en même temps et la subsistance de l'armée et le ravitaillement de Mantoue, l'activité que l'on apporta dans le rétablissement des troupes lui fit espérer que, quoiqu'une partie de la cavalerie ne pût être en état avant le 15 du mois de mai, l'armée pourrait s'ébranler dans les derniers jours d'avril, et il fixa son mouvement au 26. L'avantage de ne pas laisser aux ennemis le temps de se renforcer lui parut

[1] M. de Pracontal avait fait jusqu'au 11 trois convois, et le dernier était en marche. Les ennemis, pour les troubler, firent avancer jusqu'à Crema un détachement de quatre cents chevaux, mais il fut forcé de se retirer.

préférable à celui qu'il aurait eu de n'agir que lorsqu'il aurait pu faire usage de toutes ses forces; d'ailleurs il jugea que, lorsqu'il marcherait à Mantoue par le haut Oglio, il serait indispensable de laisser à portée de Crémone un corps qui pût s'opposer à l'entrée des ennemis dans le bas Crémonais, par Ustiano et Caneto, et à leurs courses dans le Parmesan et le Plaisantin. Il destina pour former ce corps les troupes qui alors ne seraient pas encore rétablies. En formant ces projets, M. de Vendôme avait aussi l'espérance d'être joint dans le commencement du mois de mai par cinq mille hommes de troupes du duc de Savoie, que ce prince annonçait devoir se mettre en marche le premier dudit mois.

Les mouvements qu'on venait de faire n'en occasionnèrent aucun chez les ennemis. Le corps commandé par le jeune prince de Vaudémont continua d'occuper la Lenza, derrière laquelle il s'était retiré, et l'on sut qu'il avait jeté un pont à Correggio-Verde, près de Dosolo, et qu'il faisait retrancher Reggio. Un de ses partis attaqua, mais sans succès, un convoi de fourrages que M. de Vendôme faisait venir de Corte-Maggiore à Ponte-Nura, et un détachement de huit cents chevaux de sa cavalerie, soutenu de quelque infanterie, s'avança sur le Taro; mais M. le duc de Vendôme, craignant de fatiguer inutilement les troupes, ne jugea pas devoir entreprendre de l'en chasser, ni de s'occuper d'un objet aussi peu intéressant. Celui de la délivrance de Mantoue fixa toute son attention, et il se rendit le 12 à Lodi afin de concerter avec M. le prince de Vaudémont les dispositions nécessaires pour cette grande opération.

Il fut réglé dans la conférence : 1° que le nombre des troupes qu'on y emploierait serait de soixante-neuf bataillons et cent douze escadrons, et qu'on laisserait dans les

places seize bataillons et douze escadrons, non compris dix-sept bataillons et douze escadrons qui étaient dans Mantoue et Goito.

2° M. le duc de Vendôme, sur le compte qu'il se fit rendre du véritable état dans lequel étaient les troupes, ayant reconnu que les chevaux des vivres et une partie de sa cavalerie ne pouvaient être prêts à entrer en campagne que le 25 du mois de mai, se trouva forcé de reculer l'époque du 26 avril à laquelle il avait fixé son mouvement. Cependant, persuadé que, s'il différait jusqu'à ce que tous ses moyens fussent prêts, les ennemis se fortifieraient assez pour faire échouer l'entreprise, il se décida à marcher le 1^er^ ou le 2 du mois de mai.

3° Il fut réglé que l'armée s'assemblerait sur la Delmona, dans les environs de Calignoni, de Castel-Ponzone et de Scandolara; qu'on détacherait un corps à Sabionetta, tant pour en retirer trois bataillons que pour engager les ennemis à lever leur pont de Correggio-Verde, que M. de Vendôme jugeait impossible qu'ils soutinssent devant l'armée des deux couronnes.

4° Qu'après l'opération de Sabionetta, l'armée marcherait par sa gauche sur Vescovato pour se porter diligemment sur le haut Oglio, et le passer dans l'endroit le plus facile, entre Ustiano et Soncino.

5° Enfin, que pour observer les mouvements que les ennemis pourraient faire du côté du bas Crémonais on y laisserait un corps de six bataillons et dix escadrons avec quatre pièces de canon.

On ne détermina rien sur les mouvements ultérieurs, parce qu'on jugea qu'ils seraient soumis à ceux que feraient les ennemis; mais M. le duc de Vendôme, ayant appris pendant son séjour à Lodi qu'ils avaient retiré toutes leurs troupes

de l'Oglio, et qu'ils les avaient rassemblées à Borgoforte, envoya ordre à toute la cavalerie qui était à la gauche du Pô de se tenir prête à passer ce fleuve sur le pont de Castelnovo, aussitôt qu'on aurait avis que les ennemis le passeraient aussi. Il était déterminé à accepter le combat; mais on voit que, considérant la nature du pays, qui ne permettait pas de faire agir de la cavalerie, il était persuadé que les ennemis ne s'exposeraient pas à perdre l'avantage de la leur, en engageant une affaire d'infanterie, et que leur mouvement sur Borgoforte n'avait d'autre objet que de soutenir le blocus de Mantoue, ou bien de remonter le Pô vers le Plaisantin; et il manda au roi que s'ils prenaient ce dernier parti lorsqu'il serait assemblé sur la Delmona, il ne s'ébranlerait que lorsqu'ils auraient dépassé Crémone, et qu'alors, passant rapidement le pont de cette ville, il irait se mettre entre eux et le Plaisantin.

Aussitôt que M. le duc de Vendôme eut terminé avec M. le prince de Vaudémont les arrangements relatifs aux dispositions dont on vient de faire le détail, il retourna à San-Nazaro, où il arriva le 14.

En attendant le moment où il pourrait recevoir les ordres du roi et commencer ses opérations, il fit travailler à un camp retranché pour cinq ou six mille hommes, à la tête du pont de Crémone, dans la vue de mettre cette partie dans une entière sûreté lorsqu'il s'en éloignerait. Il donna aussi ses ordres pour que l'on formât un magasin à Sabionetta, autant pour multiplier les moyens de ravitailler Mantoue que pour fournir à la subsistance du corps qui devait rester dans le bas Crémonais.

Les nouvelles de la retraite des troupes des ennemis qui étaient sur l'Oglio se trouvèrent sans fondement : on apprit même qu'ils avaient de nouveau fait venir à Ustiano du canon

de Castiglione, et qu'ils augmentaient les retranchements de ce poste ainsi que ceux de Caneto; mais en même temps on fut informé qu'ils avaient miné les châteaux de Gazzuolo et de Viadana, et qu'ils établissaient un pont à Lago-Oscuro, sur le bas Pô. Cette nouvelle extraordinaire fit juger à M. de Vendôme que leur dessein pouvait être de porter le théâtre des hostilités dans cette partie, et par là de prolonger la guerre, en forçant l'armée des deux couronnes à perdre du temps aux sieges qu'elle aurait à faire, tant dans le Modenais que dans le Guastallais et dans les états de La Mirandole. Il eut cependant de la peine à se persuader que M. le prince Eugène laissât secourir Mantoue sans s'y opposer, et il continua à regarder la délivrance de cette place comme l'opération à laquelle il devait donner tous ses soins. Les nouvelles de M. de Tessé, du 17, n'étaient pas moins satisfaisantes que les précédentes; et, quoique l'époque du mouvement pour marcher à lui eût été retardée, on avait lieu d'espérer qu'il donnerait le temps d'arriver à son secours.

M. de Vendôme se vit cependant à la veille d'être forcé de différer encore sa marche, lorsqu'on lui rendit compte que l'artillerie et les chevaux de l'équipage qui venaient de France ne devaient arriver à Pavie que le 10 du mois de mai, et que les troupes du duc de Savoie, malgré les instances de M. de Phelipeaux, ambassadeur du roi, ne commenceraient à se mettre en marche que le 4 et le 5 du même mois. On déploya de toutes parts une telle activité, que le 24 M. de Vendôme eut lieu de croire que tout serait prêt plus tôt qu'il ne l'espérait : il fut même informé que M. le duc de Savoie hâtait la marche de ses troupes, et que ce serait le premier du mois de mai qu'elles partiraient de Verceil. M. de Vendôme était alors instruit des dernières volontés du roi sur tous les objets

qui avaient paru exiger des ordres positifs. Sa majesté, dans ses différentes lettres, confirma les pouvoirs qu'elle lui avait déjà donnés, d'entreprendre pour le salut de Mantoue tout ce qu'il jugerait nécessaire, même de livrer un combat si les circonstances l'exigeaient. Elle approuva qu'il prît, pour marcher à cette place, le chemin du haut des rivières, et qu'il ne fît sur le bas de l'Oglio que des démonstrations pour tromper les ennemis. Elle l'autorisa à entrer de force sur le territoire des Vénitiens, si le passage lui en était refusé; mais elle lui manda en même temps qu'il ne pouvait faire une trop grande diligence pour profiter de l'état de faiblesse dans lequel était l'armée des ennemis, qui ne manquerait pas, avec le temps, de se renforcer considérablement; et que, s'ils prenaient le parti d'abandonner le Mantouan, il devait avoir pour principal objet de couper leur communication avec l'Allemagne et d'interrompre leurs convois du bas Pô.

M. de Vendôme n'était pas moins impatient que la cour de commencer son opération; c'est pourquoi, voyant d'un côté toutes ses vues approuvées par le roi et tous ses moyens près d'être rassemblés, il fixa son mouvement au 2 du mois de mai, et manda à M. de Vaudémont de diriger les troupes de M. le duc de Savoie sur Lodi, espérant que le temps qu'il emploierait à faire des démonstrations sur Sabionetta et à gagner avec l'armée le haut de l'Oglio, au-dessous de Ponte-Vico, leur donnerait celui de le joindre avant qu'on fût dans le cas d'en venir à une action. Ce fut ce dont il rendit compte au roi par ses dépêches du 24 et du 25, demandant en même temps à sa majesté d'envoyer, sans perdre de temps, dans le golfe Adriatique, des vaisseaux ou des galères pour priver les ennemis des secours de la mer, qui seraient les seuls auxquels ils pourraient avoir recours, si une fois on parvenait

à intercepter leur communication avec l'Allemagne; mais ce moyen n'avait pas échappé à la prévoyance du roi. Depuis longtemps M. le chevalier de Forbin croisait dans cette mer et avait déjà interrompu le commerce qui s'y faisait pour la subsistance de l'armée impériale. Les Vénitiens même en avaient conçu de telles inquiétudes, que, sur leur représentation, sa majesté avait ordonné à son ambassadeur de leur déclarer de sa part que, s'ils voulaient rompre eux-mêmes et par leurs propres forces cette branche de subsistance des impériaux, elle ferait retirer les bâtiments que commandait le chevalier de Forbin.

Pendant que M. le duc de Vendôme s'occupait ainsi des moyens d'accélérer son mouvement et des dispositions qui pouvaient en assurer le succès, il ne se passa rien d'intéressant dans les deux armées. M. de Tessé promettait toujours de se soutenir, quoique les chevaux qui étaient dans Mantoue fussent entièrement privés de foin et de paille, et qu'ils ne subsistassent qu'avec du grain. Les ennemis faisaient dans le Mantouan différents mouvements dont on ne put découvrir l'objet. Leur position sur l'Oglio et à Borgoforte, où ils avaient effectivement rassemblé un corps, ne changea point; et, à la droite du Pô, le jeune prince de Vaudémont continua d'occuper la Lenza. On sut seulement qu'il avait replié le détachement qui s'était précédemment avancé sur le Taro, et qu'il avait repassé la Parma; mais M. le duc de Vendôme, ayant été informé que la nouvelle de l'établissement d'un pont à Lago-Oscuro était sans fondement, se confirma dans l'idée où il avait toujours été que les ennemis n'entreprendraient point de porter la guerre à la droite du Pô, et que toute leur attention se tournerait sur Mantoue. Il jugea en conséquence que ce serait ou sur l'Oglio ou sur la Mella qu'il les

trouverait. Il n'imaginait pas qu'ils prissent le parti de se mettre derrière la Chiese, en abandonnant Ustiano et Caneto, et laissant à l'armée des deux couronnes une communication plus courte et plus facile avec Crémone. La Mella était d'une bonne défense; mais M. le duc de Vendôme comptait sur son infanterie. Le seul obstacle qu'il prévit devoir craindre était la fonte des neiges qui, en grossissant les rivières, pourrait l'arrêter et donner aux ennemis le temps de recevoir leurs renforts. Ce fut même le motif qui le détermina à ne plus différer de se mettre en mouvement, malgré le nouveau retard qu'il apprit être survenu dans la marche des troupes du duc de Savoie, et quoique dans toute la cavalerie française il n'y eût de complets que les vingt-huit escadrons arrivés de France, les autres n'étant environ qu'à quatre-vingts maîtres.

Le 1er mai il se rendit de San-Nazaro à Crémone, afin de donner les ordres relatifs à l'arrivée des troupes qui devaient commencer à s'assembler à la droite du Pô, à portée de cette place.

Elles y arrivèrent effectivement le 2, ainsi que les douze pièces de canon qu'il avait fait précédemment passer dans le Plaisantin. Le reste de l'artillerie était à Crémone ou à Sabionetta; et les vingt pièces qui venaient de France devaient être rendues le 4 à Pizzighitone, pour former un équipage de soixante pièces de campagne destinées à l'armée.

Le projet de M. le duc de Vendôme avait été de faire dès le 3 une marche en avant; mais une pluie abondante qui survint le 1er gâta tellement les chemins, qu'il fallut employer deux jours pour les réparer. Cet accident et le retard qu'il occasionna donnèrent d'autant plus d'inquiétude qu'il était à craindre que les eaux ne rendissent impraticables les gués de l'Oglio, et qu'on ne fût informé que les ennemis étaient à la veille

d'être renforcés de deux régiments d'infanterie, un de cavalerie et un de hussards qui marchaient par le Tyrol ; mais en même temps on eut lieu de croire que le secours de Mantoue était moins instant, lorsqu'on fut informé par une lettre de M. de Tessé, qu'un détachement de ses hussards, sorti de la place, avait enlevé à Borgoforte cent bœufs qui traînaient l'artillerie des ennemis : c'était de quoi faire subsister la garnison pendant plusieurs jours.

Cependant l'armée marcha le 4, et passa le Pô sur le pont de Crémone, pour aller camper à San-Fiorano. Le premier objet de M. le duc de Vendôme était de ravitailler Sabionetta, d'en changer la garnison, d'en tirer l'artillerie qui y était et de donner aux ennemis, par sa marche sur cette place, de la jalousie pour le bas Oglio. Le 5 l'armée alla camper à San-Salvatore et le 6 à San-Gio-in-Croce, la droite vers le Pô, la gauche vers la Delmona. Toutes les troupes se trouvèrent rassemblées dans ce camp, excepté celles du duc de Savoie, qui ne commencèrent à partir de Verceil que le 5 pour se rendre à Codogno, où la première division ne devait arriver que le 17, la seconde, avec leur artillerie, le 24 ; encore, une partie des régiments n'était point habillée, et l'officier général chargé de les conduire à l'armée demanda qu'on les laissât pendant quelque temps sur les derrières pour leur donner le loisir de se réparer.

La marche de M. le duc de Vendôme occasionna un mouvement général chez les ennemis. Le 7 ils levèrent leur pont de Correggio-Verde, et en firent descendre les bateaux à Borgoforte. Les troupes qu'ils avaient à la droite du Pô repassèrent ce fleuve et remontèrent la rive gauche de l'Oglio, ne laissant que quinze cents hommes à Brescello et deux cents à Guastalla. M. le prince Eugène se rendit, le même jour, de Luzzara

à Borgoforte, où il établit son quartier général. Dix mille hommes de ses troupes furent répandues sur le bas Oglio, depuis la Torre-d'Oglio jusqu'à Marcaria. Quatre régiments d'infanterie allèrent à Caneto, et le reste de ses troupes s'étendit jusqu'à Ustiano; mais il parut, par ses dispositions, que c'était à Campitello et à Caneto qu'étaient les corps les plus considérables. On fut aussi averti que les ennemis se retranchaient sur la Chiese, dans la partie de cette rivière au-dessus de Caneto, et que le prince de Commercy avait marché vers la Mella avec trois mille chevaux. Quant aux troupes qui bloquaient Mantoue, elles ne firent aucun mouvement.

Les dispositions de M. le prince Eugène ne laissaient point encore entrevoir quels étaient ses desseins; mais M. de Vendôme, prévoyant que peut-être il prendrait le parti de défendre le bas de la Chiese, et qu'alors l'armée impériale se trouverait dans une position forcée, se proposa d'aller se poster de l'autre côté de l'Oglio, de manière à empêcher les secours qui pouvaient venir d'Allemagne, et d'attendre, pour attaquer M. le prince Eugène, que les troupes du duc de Savoie et ce qui manquait à la cavalerie française eussent joint l'armée; et, dans le cas où il serait impossible d'empêcher l'arrivée des renforts, de chercher à combattre à quelque prix que ce fût. Dans cette idée, il résolut de marcher le 11 au soir; mais, pour cacher aux ennemis son véritable objet, au lieu de porter l'armée directement sur l'Oglio, il fit ses dispositions pour une contre-marche sur Crémone, afin de gagner ensuite par un mouvement rapide, le haut Oglio par les chemins de Bardolano et de Rebecco, qui étaient deux grandes routes fort ouvertes, et qui, se réunissant entre cette rivière et les quatre navilles, conduisaient à un gué reconnu près de Castel-Visconti, où un escadron pouvait passer de front. Il y avait encore

d'autres gués dans les environs; et, quoiqu'ils fussent moins étendus, M. de Vendôme comptait aussi s'en servir, de même que de ceux de Ponte-Vico et du pont de ce dernier endroit, si les ennemis n'y mettaient pas d'obstacle. Il espérait par ce moyen arriver plus tôt sur la Mella, et faire tomber Ustiano.

Afin de mieux tromper les ennemis et de cacher son dessein à l'armée même, il feignit d'avoir des nouvelles d'un projet de leur part sur le pont de Crémone. Il s'en fit même donner l'avis par M. d'Albergotti qu'il envoya à cet effet dans cette ville; et, sous le prétexte de pourvoir à sa sûreté, il y fit marcher le matin tous les grenadiers de l'armée et les six régiments de dragons, sous les ordres de M. de Créqui. En même temps il fit faire dans Crémone des mouvements d'artillerie dont on annonça que le siége de Brescello était l'objet; mais la véritable destination du détachement de M. de Créqui était de former l'avant-garde de l'armée, et d'aller rapidement s'emparer de différents postes sur le haut Oglio. Il devait être servi par l'infanterie, la nature du pays coupé qu'on avait à traverser ne permettant pas de faire usage de la cavalerie. On fit seulement des dispositions pour mettre la gendarmerie et les carabiniers à portée de soutenir M. de Créqui. M. de Pracontal fut chargé de masquer Caneto et Ustiano avec six bataillons et dix escadrons. Il devait ensuite employer ces troupes à assurer la tête du pont qu'on se proposait de jeter sur l'Oglio, et s'approcher de l'armée lorsqu'elle aurait passé cette rivière, de manière qu'elles fussent à portée de la joindre en vingt-quatre heures, ou d'en être renforcées suivant le besoin. Les gros équipages furent envoyés à Lodi.

L'armée ne marcha que le 12 à huit heures du soir; mais elle fit une telle diligence, que le lendemain matin elle arriva sous Crémone, et le même soir à Bardolano où elle campa à

la rive droite, vis-à-vis de Ponte-Vico et Soncino. On jeta aussitôt deux ponts, qui furent achevés le 14 à midi. Cependant la nécessité d'attendre un convoi de pain qui venait de Pizzighitone força de séjourner. On fit seulement partir à minuit M. de Montpeyroux avec cinq cents hommes d'infanterie et cinq cents chevaux pour aller aux nouvelles. L'armée ne passa la rivière que le 15, à la pointe du jour, pour se porter sur la Mella. M. le duc de Vendôme la devança de sa personne avec tous les grenadiers, tous les dragons et vingt pièces de canon, et marcha avec tant de diligence, qu'à midi il avait passé la rivière avec toutes ses troupes, au pont de Menerbio. M. de Montpeyroux, de son côté, s'était porté sur Cigole; et ayant trouvé les ennemis occupés à rompre le pont qui était entre ce lieu et Pavone, il les força de se retirer et rétablit le pont. M. de Vendôme plaça ses grenadiers et ses dragons à la gauche de la Mella, dans un poste qu'il regardait comme inexpugnable. L'armée arriva successivement et campa près de Bassano où fut le quartier général. Mais une partie de la deuxième ligne de l'infanterie et de l'artillerie ne put joindre que le 16 au matin, ce qui ne permit pas de marcher le même jour.

L'armée ne décampa de Bassano que le 17. Elle passa la Mella sur les ponts de Menerbio et de Pavone, et alla camper à Pralboino. M. de Vendôme, y étant arrivé de sa personne, à sept heures du matin, avec la réserve commandée par M. le duc de la Feuillade, apprit que les ennemis avaient abandonné Ustiano. Il y marcha aussitôt; et ayant rencontré à un quart de lieue de ce poste deux cents chevaux qu'ils y avaient laissés, il les fit pousser, s'empara d'Ustiano qu'il fit occuper par quatre cents hommes, et du pont dont les ennemis en se retirant n'eurent le temps de lever qu'un ponton. On fut in-

formé alors que le prince Eugène, trompé par l'extrême diligence de M. de Vendôme, n'était arrivé que le 15 à Ustiano; qu'il s'était ensuite avancé jusqu'à deux milles des ponts de Menerbio et de Pavone; mais que les ayant trouvés occupés, il avait pris le parti de se retirer le 16; et qu'il l'avait fait avec tant de précipitation, qu'il avait laissé dans leur entier les retranchements d'Ustiano et abandonné ses fours, du pain, des farines, des armes et beaucoup d'effets. Ce poste était à l'abri d'un coup de main, et forma une communication courte et assurée de l'armée avec Crémone dont il n'était éloigné que de quatre lieues. Successivement on sut que le prince Eugène avait repris le chemin de Borgoforte, et que le 17 il était campé à Marcaria et Campitello. M. le duc de Vendôme craignant alors que par des marches forcées il ne se portât au pont de Crémone, M. de Pracontal eut ordre de jeter dans cette ville les six bataillons qu'il avait avec lui. M. de Vendôme se mit d'ailleurs peu en peine que les ennemis passassent dans le Modenais, parce qu'en s'éloignant ainsi de Mantoue ils ne pourraient continuer de tenir le blocus.

Dans cette idée il ne songea qu'à profiter de leur éloignement pour s'approcher de cette place; et le 18 il mena l'armée à Isorella, où il ne se trouva plus qu'à trois milles de la Chiese. Étant alors informé que les ennemis, pour retarder ses opérations, avaient laissé une garnison dans Caneto, il y fit marcher deux détachements aux ordres de MM. de Cavoye et de Bissy; et ce poste fut investi le 19. Il s'y porta lui-même le lendemain avec de l'infanterie et du canon; mais, à la première sommation, la garnison, forte de quatre cent vingt hommes, se rendit prisonnière de guerre. On trouva dans le château six pièces de canon, deux pierriers et beaucoup de munitions de guerre. Les ennemis, en abandonnant ce poste

à lui-même, n'avaient pas rompu le pont; on s'en servit pour établir une seconde communication avec Crémone, et l'on mit deux cents hommes dans le château.

M. de Vendôme ayant été averti le même jour, par M. de Tessé, que les ennemis avaient retiré de Marmiruolo et de Campitello les troupes qu'ils y avaient, et que leur armée paraissait devoir repasser le Mincio sur le pont de Governolo pour gagner le bas Adige et établir dans cette partie une défensive du côté de Castelbaldo, et sur le canal Blanc, marcha le 21, et mena l'armée à Casal-Moro.

Le 22 elle alla camper à Medole. M. de Chartogne y arriva ce jour-là de Goito, qui n'était plus bloqué, et rapporta que M. le prince de Commercy était encore campé à Marmiruolo, et M. le prince Eugène derrière la Fossa-Maestra, s'étendant jusqu'à Governolo, et ayant derrière lui quatre ponts sur le Mincio; que, pour garantir sa communication avec M. de Commercy des insultes de la garnison de Mantoue, il avait attaqué une redoute située à la porte de Cerese, et qu'il l'avait emportée malgré la démarche qu'avait faite M. de Tessé pour le soutenir, en se portant avec tous ses grenadiers, la cavalerie et six pièces de canon, dans une île vis-à-vis du moulin de Cerese [1].

Le 23 toute l'armée marcha à Goito. Deux détachements destinés à couvrir la droite et la gauche de la marche, sous les ordres de MM. de Ruffey et d'Usez, rencontrèrent les ennemis, l'un du côté de Castellucchio, l'autre près de la Volta, les repoussèrent et leur firent des prisonniers. Le même jour M. de Villepéon, qui avait été détaché la veille avec deux brigades d'infanterie, six cents chevaux et quatre pièces de canon,

[1] M. de Tessé avait eu le projet d'attaquer les ennemis s'ils eussent fait une tentative sur l'île; mais, ayant été instruit que toute leur armée était à portée d'appuyer leur attaque de Cerese, il rentra dans la ville après une canonnade assez vive.

pour attaquer Castel-Goffredo, s'en empara après quelque résistance de la part de la garnison, qui se rendit prisonnière, au nombre de cent cinquante hommes. On estima qu'avec les six pièces de canon et les munitions qui étaient dans ce château elle aurait pu tenir quinze jours.

La marche de M. le duc de Vendôme sur Goito détermina M. le prince Eugène à retirer M. le prince de Commercy de Marmirnolo. Ce dernier décampa précipitamment le 23, replia toutes les troupes qui étaient restées dans cette partie, alla passer le Mincio au-dessous de Mantoue, et se posta avec son corps à Cerese, où il continua de faire travailler aux retranchements que M. le prince Eugène avait fait commencer depuis qu'il s'était emparé de la redoute. Ce prince, de son côté, plaça son armée depuis Curtatone jusque vers Governolo, ayant Borgoforte derrière lui, et étant couvert d'un côté par la Fossa-Maestra et de l'autre par le Mincio.

Mantoue se trouva libre alors, et l'objet des marches forcées et pénibles que M. de Vendôme venait de faire était entièrement rempli. On a pu remarquer que ce fut à son extrême diligence qu'il dut le succès de son opération, s'étant emparé des passages de la Mella au moment où le prince Eugène arrivait pour les défendre. Il paraît avoir regretté de n'avoir pu le suivre dans sa retraite précipitée sur Caneto; et il n'en fut empêché que parce qu'alors une partie des troupes n'avait pu joindre à cause de la longueur de la marche.

Dès le lendemain de l'arrivée de l'armée à Goito, M. de Vendôme se rendit à Mantoue. Il trouva les ennemis postés sur les hauteurs de Cerese, et retranchés de manière à ne pouvoir être attaqués; mais comme ils n'occupaient pas la chaussée de la porte Pradelle, il s'avança par là jusqu'à mille

pas hors de la ville; et ayant reconnu que leur droite était à Sant-Angeli, et qu'ils avaient des postes avec du canon à Curtatone et à Montanara, il craignit qu'ils ne se rendissent aussi bientôt maîtres de cette chaussée, ce qui aurait fermé tous les débouchés dans le Seraglio. C'est pourquoi il ordonna à M. de Tessé de placer sur les ouvrages de la place, de ce côté-là, le plus de canon qu'il serait possible; et il se prépara à y faire marcher une partie de l'infanterie de l'armée, au moment où les ennemis feraient quelques dispositions pour s'y établir. On voit aussi qu'il projeta d'y faire un camp retranché pour les resserrer dans leur position d'entre le Pô, la Fossa-Maestra et le Mincio, et les obliger dans la suite à lever les ponts qu'ils avaient sur cette dernière rivière, du côté de Merlano et à Governolo, tandis que M. le prince de Vaudémont, qui était resté dans le Milanais avec une partie des troupes d'Espagne, rassemblerait un corps sous Crémone, pour leur donner de l'inquiétude à la droite du Pô, en menaçant Brescello et la tête de leur pont de Borgoforte.

Pour se mettre en état d'exécuter ce grand projet, M. le duc de Vendôme fit rentrer à l'armée les quatre bataillons et les dix escadrons qui étaient restés sur l'Oglio avec M. de Pracontal. Ils joignirent le 26, et le même jour il arriva trois bataillons et un régiment de dragons des troupes du duc de Savoie. L'armée se trouva alors composée de soixante-sept bataillons et de cent douze escadrons, et elle reçut dans le même temps le reste des recrues et des remontes qui venaient de France. Celle des ennemis n'était forte que de cinquante bataillons et de soixante-neuf escadrons. On allait encore être renforcé par le reste des troupes du duc de Savoie, qui devaient arriver dans les premiers jours du mois de juin; et le roi d'Espagne, qui était attendu dans le même temps à l'armée,

devait aussi amener avec lui quelques-unes des troupes qui étaient dans le royaume de Naples.

Le projet de M. de Vendôme n'était pas d'attendre tous ces renforts pour chercher ou à combattre les ennemis ou à les forcer par ses manœuvres à s'éloigner. Il voulut seulement, avant de commencer ses mouvements, se rendre maître de Castiglione delle Stiviere qu'il avait laissé derrière lui en marchant à Goito et qui pouvait inquiéter sa communication. M. de Revel fut chargé de cette expédition, et y marcha le 27 avec six mille hommes et quatre pièces de canon. Il y trouva plus de résistance qu'il ne s'y était attendu, et fut obligé de l'assiéger dans les formes; mais le siége ne fut pas de longue durée : la tranchée ayant été ouverte le 28, et la brèche s'étant trouvée praticable le 1er juin, la garnison, qui ne pouvait espérer aucun secours, se rendit prisonnière de guerre. Elle consistait en cinq cents hommes d'infanterie, soixante-six cavaliers ou dragons, et environ deux cents paysans armés. On prit dix drapeaux et on s'empara d'une grande quantité de munitions de guerre et de bouche que les ennemis y avaient amassées pendant l'hiver. La prise de ce poste acheva de rendre M. de Vendôme maître de tout le pays et des rivières depuis Crémone jusqu'à Mantoue, et mit les ennemis dans la nécessité de renoncer aux secours qu'ils avaient tirés jusqu'alors du lac de Garde pour se soutenir en Italie. Il ne leur resta de communication avec l'Allemagne que celle de l'Adige.

Aussitôt que cette opération fut finie, M. le duc de Vendôme ne pensa plus qu'à exécuter son grand projet et fixa son mouvement au 3 juin. La lettre qu'il écrivit au roi le 2 ne laisse rien à désirer ni sur sa situation, ni sur celle des ennemis, ni sur les objets qui fixaient ses vues.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Goito, 2 juin 1702[1].

Depuis mon dernier courrier j'ai été obligé de rester ici pour attendre la fin du siége de Castiglione, qui est beaucoup meilleur qu'on ne m'avait dit, et qui par conséquent nous a tenu quelques jours de plus que je ne croyais. Il se rendit enfin hier matin après quatre jours de défense. Nous n'y avons perdu que trente hommes tués ou blessés, et deux officiers; et si ce n'est que les soldats, après s'être enivrés, se mettaient à découvert pour escarmoucher, on n'aurait pas eu dix hommes de blessés; car M. de Richerand a conduit ce siége avec toute la capacité et la sagesse possibles. Ils n'ont tenu que deux jours après que notre gros canon a été en batterie, lequel ne consistait pourtant qu'en quatre pièces de 12. C'était MM. de Revel et de Montgon qui commandaient. Les officiers et les soldats y ont marqué beaucoup de bonne volonté, entre autres M. le chevalier de Luxembourg, M. le chevalier de Maulevrier et MM. de Mahoni et de Caroles. J'envoie à votre majesté l'état des munitions de guerre qui s'y sont trouvées, et le nombre de prisonniers que nous y avons faits. Voilà près de quatorze cents hommes que les ennemis perdent depuis huit ou dix jours. Je n'en comprends pas bien la raison. M. de Richerand m'a assuré qu'en faisant huit mille écus de dépense à Castiglione et autant à Castel-Goffredo on les rendrait meilleurs que le château de Namur.

M. de Courtade, lieutenant-colonel de Melun, fut détaché il y a cinq jours pour ramener six cents mulets des vivres à Caneto, et fut attaqué dans sa marche par trois cents chevaux des ennemis qu'il battit. Il en laissa une vingtaine sur la place, fit douze prisonniers, prit quinze chevaux, et ne perdit personne, ni aucun mulet. Il n'avait que deux cents chevaux. Le sieur de Saint-Palais, gendre de M. de Narbonne, et capitaine dans son régiment, et le sieur de Malrone, capitaine dans Senneterre, étaient à la tête, et y ont tous deux fort bien fait.

Je marcherai demain vers la Madona delle Grazie et Montanara,

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1590, lettre 98.

où je compte me retrancher et ôter aux ennemis tous les passages qu'ils peuvent avoir sur le fossé qui règne depuis Curtatone jusqu'à Borgoforte. Comme chaque troupe sera chargée de travailler devant elle, j'espère que ce retranchement sera bientôt achevé. Sitôt que cela sera fait, je marcherai moi-même avec un corps considérable pour ôter aux ennemis les passages qu'ils ont sur le Mincio, et les obliger de retirer leurs ponts. Le faubourg Saint-Georges nous est d'une grande utilité pour cette expédition, non-seulement pour nous porter sur le bas Mincio, n'en étant éloigné au plus que de six milles, mais aussi pour nous servir de retraite en cas de besoin; ce qui, je crois, n'arrivera pourtant pas, car j'y marcherai avec beaucoup de précaution, et je serai bien averti de ce que les ennemis pourraient faire passer le Mincio pour s'opposer à nous. Je leur donnerai assez de jalousie, tant par la porte Pradelle que par Curtatone et Montanara, pour espérer que notre projet réussira. Il me paraît qu'il est de la dernière conséquence de leur ôter leur communication avec Ostiglia et Ponte-Molino. Je compte même nous retrancher de ces côtés, de manière qu'ils ne puissent plus établir aucun pont sur le Mincio. J'ai un pont sur cette rivière, dans un lieu nommé la Papeterie, lequel ne sera qu'à un petit mille de notre gauche; j'y laisserai un camp retranché de cavalerie et d'infanterie. Ce pont accourcit de six milles notre communication avec Mantoue, de sorte qu'il n'y aura que deux lieues de notre gauche au faubourg Saint-Georges. Je mettrai mon quartier à Rivalta, et quand je verrai qu'il sera temps d'ôter aux ennemis les passages du Mincio, et que nous serons assez bien retranchés pour ne rien craindre sur notre front, vis-à-vis de Curtatone et de Montanara, je renforcerai des troupes de notre gauche le corps qui sera à la tête de notre pont, et je marcherai toute la nuit avec tant de diligence, que j'espère prévenir les ennemis et qu'ils n'auront pas le temps de faire passer le Mincio à un assez grand corps de troupes pour s'opposer à nous. Je suis persuadé que nous ne trouverons pas beaucoup d'obstacles, à cause de la jalousie

que nous donnerons aux ennemis, tant du côté de notre droite que du côté de Mantoue.

M. de Vaudémont, sur la lettre que je lui ai écrite, me mande qu'il fait marcher à Crémone douze escadrons et cinq bataillons des troupes de l'état. J'y vais faire préparer du gros canon et des mortiers, et quand nous serons partout bien retranchés, je compte fortifier ce corps avec un gros détachement de nos troupes. Celles qui viendront avec le roi d'Espagne l'augmenteront encore, et si les ennemis s'opiniâtrent à demeurer dans le trou où ils sont, je crois qu'un corps de l'autre côté du Pô les déterminera plutôt à passer dans le Modenais que tout ce que nous pourrons faire de ce côté; et si, contre toute sorte d'apparence, ils persistaient à demeurer où ils sont, il ne serait pas impossible de déboucher de la porte Pradelle à la faveur de notre infanterie, et de leur livrer une bataille. C'est un parti qu'il ne faut prendre, je crois, qu'à l'extrémité et quand tous les autres moyens nous auront manqué; mais je ne puis m'empêcher de dire à votre majesté que si nous étions obligés par nos subsistances de nous éloigner d'ici, et que les ennemis demeurassent toujours où ils sont, Mantoue tomberait dans peu de temps; et j'ose vous assurer, sire, que, quelque garnison qu'on y laisse, si cette place était attaquée et confiée à ses propres forces, elle ne pourrait pas soutenir un siége de quinze jours. Pour moi, je crois que si l'on en était réduit là, il vaudrait mieux attaquer leurs retranchements et tenter le sort d'une bataille où l'on pourra perdre beaucoup de monde, que de les laisser se rendre maîtres de cette importante place, dont la perte entraînerait avec elle la ruine des affaires de votre majesté et du roi son petit-fils en Italie. Je la supplie d'avoir la bonté de m'ordonner ce qu'elle veut que je fasse si les choses en viennent là. L'affaire n'est pas impossible, mais elle est fort difficile. Je vais encore marquer à votre majesté la situation des ennemis, tant par ce que j'ai vu moi-même, que par ce que j'ai appris par des espions que j'ai envoyés dans leur camp. Vous verrez, sire, leur poste sur

une carte à la main que M. de Tessé a envoyée à votre majesté, et dont il m'a donné copie.

Ils occupent la redoute qui est au bout de la chaussée de la porte Cerese, et sont retranchés sur des hauteurs avec des batteries, de sorte qu'il ne faut pas songer à déboucher par ladite porte. De l'autre côté ils tiennent la tour de Curtatone et sont retranchés sur le bord du fossé qui va dudit Curtatone jusqu'à Montanara, et de Montanara à Borgoforte. On m'a assuré qu'ils avaient tout inondé, de manière qu'il n'y a rien à tenter de ce côté-là, en revenant de Curtatone, le long du lac, vers la porte Pradelle. Ils tiennent la Chartreuse et Sant-Angeli bien retranchés avec du canon et par des cassines qu'ils occupent le jour. Ils resserrent de si près le débouché de la porte Pradelle, que quand j'y fus, je fus obligé de faire sortir de l'infanterie pour les éloigner, afin de reconnaître ce terrain. Pour ces cassines, il ne sera pas difficile de s'en rendre maître quand on voudra; mais le poste de Sant-Angeli serait une affaire sérieuse, et n'est éloigné de la porte Pradelle que d'un mille. Voilà, quant à leur droite et à leur gauche. Il faut à présent rendre compte à votre majesté de leur front, que je n'ai point vu, et dont un homme qui y a été m'a rendu compte, étant impossible de le reconnaître qu'en l'attaquant.

Leur retranchement, à ce que m'a assuré mon espion, commence à Pietolo et va fermer à Curtatone : ce ne sont, à proprement parler, que des lignes dont le fossé n'a que six ou sept pieds de large et peu de profondeur. Les postes que les ennemis occupent à Cerese sont séparés d'un mille et demi de ce retranchement, et ceux de la Chartreuse et de Sant-Angeli en sont séparés aussi. Le gros de leurs troupes est avec M. de Commercy à Virgiliana, et M. le prince Eugène est à Curtatone. Il me paraît que, si l'on est obligé de les attaquer, il n'y a d'autre parti à prendre, en débouchant de la porte Pradelle, que d'attaquer le retranchement qui va de Pietolo à Curtatone, et de laisser les postes de Cerese à notre gauche, et ceux de Sant-Angeli et de la Chartreuse à notre droite, lesquels incommoderaient un peu nos

deux flancs par leur canon; mais en marchant sans perdre de temps à leur front, nous n'en recevrions pas une grande incommodité et nous les laisserions derrière nous. Le terrain par où il faut passer est une plaine coupée par des fossés secs et qu'il est aisé d'accommoder, moyennant quoi on y marcherait avec la cavalerie, et en se formant il faudrait essuyer le canon de Sant-Angeli et de Cerese. Mais à mesure qu'on s'approcherait du retranchement qui va de Pietolo à Curtatone, on ne serait plus incommodé ni du canon de Cerese ni de celui de Sant-Angeli. J'espère que nous ne serons pas obligés d'en venir à une bataille, mais je suis bien aise, en cas qu'il le faille, de faire voir à votre majesté les choses comme elles sont pour le débouché de la porte Pradelle dans cette plaine: je vois que nous en viendrons à bout avec notre infanterie. Vous voyez, sire, ce qu'il nous faut faire après cela. Je serai encore mieux instruit de leur situation que je ne suis, et j'en informerai exactement votre majesté.

Comme ceci va devenir une affaire de subsistance, je donnerai tous mes soins pour ménager les fourrages. J'y aurai bien de la peine, car cette armée a un furieux appétit. Je vais aussi travailler à faire porter dans Mantoue toutes sortes de rafraîchissements; la prise de Castiglione ne contribuera pas peu à en tirer du Véronais. A l'égard de notre pain, nous vivons au jour la journée; mais je vais au premier jour tirer un gros convoi de Soncino pour Caneto, au moyen de tous les équipages de l'armée, ce qui nous mettra un peu plus au large. Je tâcherai même d'en faire plusieurs pareils, sans quoi nous serions toujours près de manquer de vivres à la première pluie qui gâterait les chemins, et l'armée serait trop fatiguée à fournir de grosses escortes; outre cela, nous nous aiderons des chariots du Milanais et du Crémonais. Enfin, sire, votre majesté peut être assurée que j'emploierai tous mes soins pour fournir Mantoue et pour que votre armée ne manque pas de subsistances, quoique en vérité tout cela ne soit pas bien aisé; mais j'y ferai de mon mieux. Il semble que les ennemis veuillent faire la répétition des camps de Chiari et d'Urago. J'espère qu'ils se tromperont dans leur calcul, et

que nous les obligerons à prendre bientôt un parti; car je serais fâché d'avoir à disputer de subsistance avec une armée aussi gourmande que celle-ci contre une aussi sobre que la leur.

Sur ce qu'on m'a averti qu'il y avait des effets appartenant aux impériaux à Desenzano et à Rivalta, j'ai mandé à M. de Revel d'y envoyer pour les faire enlever.

Rien ne peut égaler la joie qu'a eue M. le duc de Mantoue de la prise de Castiglione. Il a fait imprimer la lettre que le roi d'Espagne lui a écrite. Ce prince se peut appeler un véritable allié, et je suis persuadé qu'il serait hors de lui si votre majesté lui faisait l'honneur de lui écrire.

M. de Tessé me mande que les ennemis ont fait hier un grand mouvement d'infanterie, de cavalerie et de bagages de Cerese à Curtatone, et que deux rendus l'ont assuré qu'ils voulaient bombarder Mantoue. J'ai bien de la peine à croire cette nouvelle; cependant je mande à M. de Tessé de m'avertir, en cas qu'ils s'y disposent, étant résolu de m'y opposer et de leur livrer un combat par la porte Pradelle; car je ne crois pas qu'il soit de la dignité d'une armée comme celle-ci de laisser bombarder Mantoue en sa présence et pouvant y communiquer aisément.

M. Deshayes a joint aujourd'hui l'armée avec le reste des troupes de M. de Savoie.

J'envoie à votre majesté dix drapeaux qui ont été pris à Castiglione; c'est du régiment de Longueval, que je crois à présent bien diminué.

Le 3 juin l'armée décampa de Goito, où elle était depuis dix jours, et, marchant le long de la rive droite du Mincio, elle alla camper sur la Fossa-Maestra, la droite à hauteur de Montanara à une demi-portée de canon des ennemis, le centre à la Madona delle Grazie, la gauche à Rivalta, où M. le duc de Vendôme établit son quartier général. Les troupes furent placées sur deux lignes mêlées d'infanterie et de cavalerie, dont

le front n'avait qu'un mille d'étendue. M. de Pracontal, avec quatre mille hommes et quatre pièces de canon, fut placé à la Papeterie, au-dessus du lac Supérieur et à la tête du pont qu'on y jeta sur le Mincio pour la communication de l'armée avec Mantoue, et pour pouvoir porter par là, lorsqu'il serait temps, des troupes à la gauche de la rivière. Les ennemis étaient sur une seule ligne, dont la gauche, depuis Curtatone, s'étendait par Montanara jusqu'à hauteur de Bescoldo; Borgoforte en appuyait l'extrémité. Leur centre, depuis Curtatone, longeait le lac Supérieur par la Chartreuse, Sant-Angeli et Cerese, d'où leur droite s'étendait jusqu'à Virgiliana sur le Mincio. Depuis Curtatone jusqu'à Montanara, et de Montanara jusqu'à Bescoldo, ils étaient inattaquables, cette partie étant couverte par un marais impraticable, bordé d'une chaussée haute de douze pieds. Tout le reste de leur ligne était retranché : principalement Curtatone, la Chartreuse, Sant-Angeli et Cerese. M. de Vendôme, de son côté, fit faire sur son front, depuis sa droite jusqu'au lac, un retranchement qui enveloppa à sa gauche la Madona delle Grazie. Ce retranchement, dans toute son étendue, se fit à la distance d'une demi-portée de canon des ennemis; mais le pays était tellement couvert que les travailleurs n'eurent rien à craindre de leur feu.

La position que prit M. de Vendôme commença à remplir une partie de son objet, en ce que, du côté de l'Oglio, les ennemis se trouvèrent resserrés de manière que dans cette partie rien ne pouvait sortir de leur camp. En attendant qu'on eût les moyens de les resserrer de même du côté du Mincio, M. de Vendôme, pour assurer sa communication avec Crémone, laquelle se faisait par Caneto, établit des postes sur le bas Oglio à Bozzolo et à Gazzuolo; et comme les ennemis occupaient encore à la gauche du Pô le château de Viadana, M. de Viantes,

commandant à Sabionetta, eut ordre d'aller l'attaquer avec quatre cents hommes de sa garnison; mais cet officier ayant été tué en arrachant lui-même une palissade, et son détachement n'ayant pu soutenir le feu du château, l'opération fut manquée, et M. le duc de Vendôme fut obligé d'y envoyer deux régiments de dragons et deux bataillons de la garnison de Crémone, avec du canon sous les ordres de M. de Chartogne, pour recommencer l'attaque.

Cependant les ennemis, inquiets et de la position de l'armée des deux couronnes, et de l'assemblée d'un corps de troupes sous Crémone[1], prirent des mesures pour se garantir à la droite du Pô. M. le prince Eugène envoya le 6 dans cette partie trois régiments de cavalerie et un d'infanterie, qui, après avoir passé ce fleuve sur le pont de Borgoforte, se dirigèrent sur Brescello et Guastalla. En même temps il tira de sa droite quelques troupes qu'il fit passer à sa gauche, dans le retranchement de Montanara. Ce mouvement ne parut pas encore à M. de Vendôme assez considérable pour faire passer des troupes à la droite du Pô. Il crut devoir attendre que M. le prince Eugène se mît plus en force dans cette partie, et qu'il fût en état de menacer le Parmesan. Son objet principal était de forcer ce prince à abandonner le Seraglio et à s'éloigner de Mantoue. En attendant, il travailla à se procurer une grande abondance de subsistances, tant pour l'armée que pour le ravitaillement de Mantoue, et fit plusieurs fourrages à la vue des ennemis, entre la Fossa-Maestra et l'Oglio, sans qu'ils se missent en devoir de les troubler. On ne vit paraître que quelques cuirassiers dont on prit une partie. Bientôt ils se trouvèrent plus resserrés que jamais du côté du Pô et de l'Oglio par la prise du

[1] M. de Vaudémont assemblait à Crémone cinq bataillons et douze escadrons des troupes d'Espagne.

château de Viadana et du petit fort qui était sur le bord du Po, dont M. de Chartogne s'empara le 11 sans aucune résistance, la garnison, composée de cent cinquante hommes, s'étant rendue prisonnière de guerre à la première sommation.

Aussitôt qu'on fut maître de ce poste, M. le duc de Vendôme fit jeter un pont à Marcaria, afin de rendre plus courte la communication du Crémonais avec l'armée; et elle se trouva assurée par les postes qui étaient sur le bas Oglio et sur la Delmona, ce qui procura une grande abondance de vivres; mais comme il paraissait encore sur le haut Mincio quelques partis des ennemis qui empêchaient les paysans d'en apporter au camp, on envoya les hussards et deux cents chevaux à la Volta, et cent cinquante maîtres à Castel-Goffredo.

Ce fut pendant qu'on était occupé de ces dispositions que M. le prince Eugène conçut le projet de faire enlever M. le duc de Vendôme dans son quartier général de Rivalta, où il occupait une maison située à l'extrémité du village, près du lac Supérieur, et sur le derrière de laquelle étaient des ouvertures de fenêtres dégradées au rez-de-chaussée, auxquelles on pouvait arriver par un petit jardin. Dans la nuit du 10 au 11 il fit embarquer à Curtatone, sur plusieurs petits bateaux, deux cent cinquante grenadiers dont dix ou douze, à la faveur des ténèbres et des joncs qui les cachaient, débarquèrent dans le jardin dont on vient de parler; mais un corps de garde de dix hommes qui en était voisin, les ayant aperçus, fit feu et donna l'alerte. Les grenadiers, qui étaient encore dans les bateaux, ne débarquèrent point, et, pendant qu'ils délibéraient, la garde de M. le duc de Vendôme, ainsi que deux régiments de dragons, campés près du quartier général, se portèrent à l'endroit où l'on tirait. Se voyant ainsi découverts ils s'éloignèrent à force de rames et regagnèrent leur camp, mais ce ne fut pas sans un

traitement rigoureux de la part de M. le prince Eugène, qui les fit mettre au conseil de guerre pour ne s'être pas conduits assez courageusement dans une entreprise du succès de laquelle il s'était tellement flatté qu'il s'était porté sur le bord du lac pour recevoir son prisonnier.

Cette tentative de sa part fit naître à M. le duc de Vendôme l'idée d'une représaille; et peu de jours après, ayant fait avancer du canon à six cents pas de Curtatone, où était le quartier général du prince Eugène, il fit battre ce village pendant toute la journée du 15, et força ce prince à se retirer à Montanara et à reculer à un quart de lieue en arrière la partie de son camp qui appuyait à Curtatone. Suivant le rapport des déserteurs, cette canonnade coûta à ses troupes deux cents hommes tués et un grand nombre de blessés; mais des avis plus importants annoncèrent le même jour que les ponts de Governolo et de Garalda, sur le Mincio, venaient d'être rompus, et le fort qui couvrait ce dernier, détruit. Ces nouvelles firent espérer que bientôt les ennemis se trouveraient resserrés du côté du Mincio comme ils l'étaient déjà du côté de l'Oglio; mais comme ils avaient encore deux autres ponts à Virgiliana, M. le duc de Vendôme résolut d'aller visiter lui-même cette partie pour voir si en plaçant un corps de troupes à portée du faubourg de Saint-Georges, et en l'y retranchant, on parviendrait à priver les ennemis de ces deux passages. En même temps il donna de nouveaux ordres pour que l'on se hâtât de mettre en état les trente-deux pièces de gros canon qu'il faisait préparer à Crémone, dans la vue de porter incessamment un corps sur la Parma, pour attaquer ensuite Brescello et faire un pont à Casal-Maggiore. C'étaient les moyens qu'il regardait comme les plus capables d'engager M. le prince Eugène à se déplacer et à abandonner le Seraglio.

Une incommodité qui lui survint le retint à Rivalta le 16. Ce ne fut que le 17 qu'il put entreprendre la tournée qu'il s'était proposé de faire pour reconnaître par lui-même le pays et les ponts des ennemis; mais cette reconnaissance ne fut pas satisfaisante, et ayant trouvé qu'il y avait fort peu de fourrages dans cette partie, et que cependant par sa nature le pays, depuis le faubourg Saint-Georges jusqu'à Formigosa, était assez ouvert pour exiger que le corps qu'on pourrait y placer fût très-considérable, il renonça à ce projet, et se réduisit à celui d'en faire passer à la droite du Pô un qui fût assez fort pour obliger les ennemis à s'éloigner de Mantoue. En conséquence, il s'occupa dès ce moment des dispositions relatives à l'exécution de cette importante opération; mais comme le roi d'Espagne, qui était débarqué le 11 à Savone, devait arriver à Milan le 18 et se rendre peu de jours après à l'armée, il crut devoir l'attendre pour commencer son mouvement et pour régler le nombre et l'espèce des troupes qui devaient agir à la droite du Pô. En attendant, il prit avec le duc de Parme des mesures pour que ces mêmes troupes trouvassent dans son pays les ressources nécessaires pour leur subsistance. D'un autre côté, il fit ravitailler Mantoue au moyen des magasins qui avaient été formés au commencement de la campagne à Soncino[1], et ordonna de réparer avec des fascinages les endroits de la place les plus défectueux, principalement le côté des portes de Pradelle et de Cerese, qui était la partie la plus exposée et le moins en état, les murailles étant fort dégradées. Il fit aussi perfectionner et augmenter les retranchements du camp de Rivalta, afin que les troupes qui y resteraient y fussent en sûreté contre les entreprises que pour-

[1] Il entra dans Mantoue sept mille sacs de grains et une prodigieuse quantité de vin.

rait faire M. le prince Eugène pendant la marche de celles qui devaient se porter sur le Pô. Cet article parut à M. de Vendôme mériter d'autant plus d'attention que, suivant ses combinaisons, il fallait huit jours pour se porter du camp de Rivalta sur la Lenza, tandis que M. le prince Eugène pouvait y arriver en trois marches; ce qui lui laissait assez de temps avant d'être obligé de courir à la défense de cette rivière et de Brescello, pour agir avec toutes ses forces du côté de Mantoue et de la Fossa-Maestra. On apprit d'ailleurs qu'il avait déjà pourvu à la sûreté du pays à la droite du Pô, en faisant retrancher le Crostolo, et en munissant Brescello de tout ce qui était nécessaire à sa défense. On fut aussi informé qu'il avait envoyé dans tout le Modenais l'ordre de couper les foins et de se préparer à les conduire à son armée, si elle passait à la droite du Pô. Il fit aussi retrancher San-Benedetto, où était son hôpital, et Ostiglia, qui soutenait sa communication avec le Ferrarais et le bas Pô, d'où il tirait ses subsistances.

Toutes ces circonstances ne firent envisager à M. le duc de Vendôme que des difficultés infinies et de grands dangers dans l'exécution de l'entreprise qu'il méditait; mais il la regardait comme si décisive pour les affaires d'Italie, qu'il ne balança pas à la suivre; et ayant été informé de l'arrivée du roi d'Espagne, le 18, à Milan, il écrivit à sa majesté catholique pour lui faire part de son projet et l'engager à ne pas différer de venir se mettre à la tête de l'armée, qui l'attendait pour commencer ses mouvements; mais ce prince ne fixa son départ de Milan qu'au 1^er^ juillet [1].

[1] M. le prince Eugène, dans le dessein d'enlever le roi d'Espagne pendant sa route de Milan à l'armée, fit passer le haut Mincio à un détachement de trois cents chevaux, qui s'avança jusque sur l'Adda, dans les environs de Lodi, et fit même passer un parti au delà de cette rivière, au village de Cavenago; mais M. le marquis d'Aytone, mestre de

M. le prince Eugène, de son côté, continuait à se retrancher, tant à Borgoforte qu'à Curtatone, où il fit élever un cavalier pour dominer les batteries qu'on aurait pu établir de nouveau contre ce poste. Il fit faire aussi un grand nombre d'échelles pour menacer Mantoue d'une escalade. Les fossés étant profonds et pleins d'eau, M. le duc de Vendôme n'en conçut aucune inquiétude. Il n'en fut pas de même lorsque le 28 il apprit que ce prince venait de faire occuper toutes les cassines qui étaient à demi-portée de canon en avant de la porte Pradelle et qu'il s'y retranchait. Aussitôt qu'il en fut informé, il se rendit en diligence à Mantoue, se faisant suivre par dix-sept bataillons, dans l'intention d'attaquer les ennemis et de les chasser de tous leurs postes; mais, ayant reconnu leur situation, il jugea qu'il aurait plus à perdre qu'à gagner s'il engageait une action, et renvoya les troupes au camp, excepté six bataillons qu'il fit entrer dans la place pour en augmenter la garnison, qui fut alors de quatorze bataillons; et il donna des ordres pour accélérer les travaux, qui n'étaient encore que tracés sur le front, entre la porte Pradelle et celle de Cerese.

Quoique M. le duc de Vendôme attendît l'arrivée du roi d'Espagne pour déterminer le nombre des troupes qui seraient destinées à agir à la droite du Pô, il fit cependant ses dispositions sur le pied de quarante-trois bataillons et soixante et quinze escadrons de troupes françaises et piémontaises, indé-

camp général des troupes d'Espagne, ayant marché de Crémone, avec onze cents chevaux, pour le suivre, et M. de Bourgneuf s'étant porté à Borghetto, sur le haut Mincio, avec huit cents chevaux détachés du camp de Rivalta, pour occuper tous les passages et couper sa retraite, tandis qu'un autre détachement de quatre cents chevaux se porta à Soncino, celui des ennemis se replia, et le fit avec tant de diligence et d'adresse, en évitant les postes de communication du bas Oglio avec Crémone et l'armée, qu'après avoir passé à Asola et Acqua-Negra, il gagna Borgoforte sans avoir été aperçu.

pendamment de celles d'Espagne que sa majesté catholique jugerait à propos d'y joindre. Suivant cette disposition, les troupes qui devaient rester au camp de Rivalta, celles qui étaient destinées pour Mantoue, et celles que le roi d'Espagne pourrait y envoyer, étaient en état de former une armée plus nombreuse que celle qui était destinée à passer le Pô, et il paraît qu'avec de telles forces M. le duc de Vendôme estimait que cette partie serait dans une entière sûreté.

Il se proposait d'engager le roi d'Espagne à rester avec ce corps d'armée, comme étant le plus considérable, n'osant pas exposer sa majesté catholique aux hasards que pourrait courir celui qu'il était résolu de mener lui-même de l'autre côté du Pô; mais ayant reçu des ordres de la cour qui lui prescrivaient de ne jamais se séparer de ce prince, et ne jugeant pas qu'il convînt à M. le prince de Vaudémont, revêtu depuis peu du titre de chef du conseil de sa majesté catholique, d'aller se mettre à la tête de l'armée qui resterait dans le Mantouan, il désigna M. de Tessé pour la commander, et M. de Zurlauben pour commander à Mantoue.

Quant au plan des opérations, il paraît que son dessein fut de commencer par établir un pont à Casal-Maggiore, et ensuite, au lieu de s'attacher à Brescello et à Guastalla, de marcher rapidement droit au pont de Borgoforte, en vivant sur le Parmesan ainsi qu'il en était convenu avec le duc de Parme. Il était persuadé que le prince Eugène ne laisserait pas approcher de ce pont sans s'y opposer avec toutes ses forces, et que dès lors, le Seraglio se trouvant abandonné, M. de Tessé, avec les troupes du camp de Rivalta et la garnison de Mantoue, pourrait s'avancer sur Borgoforte et se retrancher devant ce poste, de manière à ôter aux ennemis toute espérance de pouvoir rentrer par là dans le Seraglio.

Rempli de ces idées et plein de confiance dans le succès de son opération, M. le duc de Vendôme n'attendait plus que l'arrivée du roi d'Espagne pour mettre les troupes en mouvement. Cependant dès le 30 il fit marcher à Marcaria deux régiments de cavalerie et une brigade d'infanterie, sous les ordres de M. de Créqui, afin d'assurer la communication des deux armées, et il ordonna de retrancher le pont, tant à la droite qu'à la gauche de l'Oglio. Le même jour il fit faire entre Marcaria et Borgoforte un fourrage général sous l'escorte de trois mille hommes d'infanterie et douze cents chevaux, commandés par M. le comte de Prela, général des troupes du duc de Savoie. Les ennemis, au nombre de quatre cents chevaux, se présentèrent pour l'inquiéter; mais M. d'Albergotti, qui était de jour, les ayant rencontrés, les poussa jusque sur la Fossa-Maestra, prit poste à Balconcello, et les battit une seconde fois lorsqu'en se retirant ils se présentèrent de nouveau pour le poursuivre. On eut encore le lendemain un avantage près de Borgoforte sur un de leurs détachements, dont une partie des cavaliers qui le composaient furent pris. Un parti de cent chevaux qui se hasarda à passer l'Oglio fut de même défait par un détachement de deux cent cinquante grenadiers et de quelques cavaliers de la garnison de Crémone.

Enfin sa majesté catholique partit de Milan le 1er juillet, accompagnée du prince de Vaudémont, et escortée par un de ses régiments d'infanterie. Elle alla le même jour à Lodi, le lendemain elle se rendit à Pizzighitone, et arriva le 3 à Crémone, ayant été jointe dans sa route par une escorte de cavalerie. Elle y trouva toutes les troupes espagnoles assemblées, excepté celles qui étaient restées dans les garnisons du Milanais ou dans les communications; et le lendemain de son arrivée elle renvoya sur l'Adda trois cents hommes d'infan-

terie et quatre cents chevaux pour la garde de cette rivière.

Sa majesté catholique s'arrêta à Crémone pour attendre le moment de commencer les opérations, et M. de Vaudémont se rendit le 4 juillet à Bozzolo, où M. le duc de Vendôme arriva de son côté le même jour, pour concerter ensemble les dispositions. Le résultat de leur conférence fut : 1° que l'armée qui agirait sur le Pô serait composée de quarante et un bataillons et de quatre-vingt-trois escadrons, et celle qui resterait dans le Mantouan de cinquante bataillons et soixante-six escadrons; 2° que M. le prince de Vaudémont commanderait celle-ci; qu'il se rendrait incessamment à Rivalta, et M. le duc de Vendôme à Crémone, près du roi; 3° que sur les troupes destinées à former l'armée de sa majesté catholique, vingt bataillons seulement et quarante escadrons passeraient le Pô sur le pont de cette dernière ville, pour aller protéger celui qu'on se proposait de jeter à Casal-Maggiore, et que, jusqu'à ce qu'il fût achevé, le reste des troupes se tiendrait entre ce lieu et Marcaria, où elles seraient en même temps à portée de passer le Pô et de donner du secours à M. de Vaudémont si M. le prince Eugène marchait à lui; 4° qu'on chercherait à engager sa majesté catholique à ne point passer à la droite du Pô jusqu'à ce que le pont de Casal-Maggiore fût achevé et que toutes les troupes fussent réunies, afin de ne pas la mettre dans le cas de s'arrêter ou de reculer, si les ennemis se portaient avec toutes leurs forces sur le corps qui devait s'avancer le premier de l'autre côté de ce fleuve. M. le duc de Vendôme jugea cette précaution d'autant plus nécessaire, qu'il fut informé que M. le prince Eugène avait fait passer pendant la nuit du 4 au 5 beaucoup de troupes à Guastalla, où elles campaient, que la garnison de Brescello était composée de sept mille hommes, que l'on continuait de travailler avec la plus

grande activité à des retranchements sur la Lenza et sur le Crostolo, et qu'en même temps M. le prince Eugène, pour se garantir avec plus de sûreté dans le Seraglio, où il était déjà fort affaibli, faisait de nouveaux retranchements et des batteries devant la porte Pradelle. M. le duc de Vendôme eut aussi avis que M. le prince Eugène et le prince de Commercy avaient passé le Pô en personne, pour faire des dispositions et reconnaître le pays.

Sur le compte que M. le prince de Vaudémont rendit à sa majesté catholique du résultat de sa conférence avec M. le duc de Vendôme, elle approuva tous les arrangements qu'ils venaient de faire, et elle se détermina à se rendre à Casal-Maggiore pour y rester avec la partie de son armée qui devait s'assembler à la gauche du Pô jusqu'à ce que le moment de lui faire passer ce fleuve fût arrivé. Quant à M. le prince de Vaudémont, il se rendit le 9 à Rivalta, où était M. le duc de Vendôme. Le lendemain les troupes de ce camp, destinées à former l'armée qui devait agir sur le Pô, commencèrent à se mettre en marche, et M. de Vendôme partit, le 11, pour aller à Bozzolo, d'où il se rendit, le 12, à Crémone. M. le duc de Mantoue l'y accompagna pour aller rendre ses hommages au roi d'Espagne, et dans le dessein de faire la campagne comme volontaire près de sa majesté; ce qui fit que M. de Vendôme mena avec lui M. de Tessé, qui était accrédité de la part de la France près de ce duc. Il laissa avec le prince de Vaudémont MM. de Zurlauben, de Barbesières, de Medavi et de Saint-Frémont, lieutenants généraux, de Villepéon, de Cavoye, d'Asfeld, de Chemerault, Bouligneux, Bissy et Chartogne, maréchaux de camp, comme ceux dans lesquels il avait le plus de confiance, n'ayant pas trouvé dans plusieurs autres le bon esprit et la fermeté qui étaient nécessaires dans des circons-

tances aussi critiques que celles dans lesquelles pouvait se trouver l'armée qui restait dans le Mantouan.

Les dernières troupes qui, du camp de Rivalta, devaient se rendre sur le Pô, s'étant mises en marche le 14 et le 15, il ne resta plus sous les ordres de M. le prince de Vaudémont que les cinquante bataillons et les soixante-six escadrons qui lui étaient destinés. Il en fit la disposition suivante :

Comme il ne pouvait plus, avec ce nombre de troupes, occuper la même étendue que lorsque toute l'armée avait été rassemblée dans le camp de Rivalta, il resserra sa ligne entre le ruisseau d'Ozon, auquel il appuya sa droite, et la Madona delle Grazie, où il termina sa gauche. Il plaça dans ce camp trente-deux bataillons et quarante-neuf escadrons; son front était couvert par la Fossa-Maestra et les retranchements que M. le duc de Vendôme avait fait faire ; ses derrières étaient assurés par une coupure qu'on avait faite au ruisseau d'Ozon, laquelle allait tomber dans le lac Supérieur, et qu'on retrancha dans plusieurs parties jusqu'à la hauteur située en arrière de la Madona delle Grazie. Le quartier général ne fut plus à Rivalta, parce qu'on ne pouvait s'étendre jusque-là ; mais on l'établit à la Madona delle Grazie, et Rivalta ne fut plus occupé que par deux mille hommes, qui se retranchèrent dans l'église. Ce poste assura la communication du camp avec Mantoue. C'était aussi à la Madona delle Grazie qu'était le dépôt des vivres, et M. le duc de Vendôme avait eu la précaution d'y en faire assembler pour la subsistance de toute l'armée pendant un mois. Des autres troupes qui étaient aux ordres de M. le prince de Vaudémont, les quatorze bataillons qui formaient la garnison de Mantoue sous ceux de M. de Zurlauben furent destinés à y rester; mais pour protéger et la gauche du Mincio et le pont de la Papeterie, et la communication avec Goito,

M. de Vaudémont en fit sortir quatre bataillons, qui allèrent avec dix escadrons camper près de Sant-Antonio, sur le chemin de Vérone, entre le faubourg de Saint-Georges et Marmiruolo. Quatre autres bataillons et sept escadrons restèrent dans différents postes, tant sur l'Oglio que sur le haut Mincio et à Castiglione delle Stiviere. Il paraît que M. le prince de Vaudémont se crut en état, par ces dispositions et par les précautions qu'il prit pour perfectionner ses retranchements et les réparations de Mantoue, de résister aux entreprises de M. le prince Eugène; mais après s'être mis ainsi en sûreté, il chercha à donner lui-même de l'inquiétude à ce prince; et à le forcer par là de laisser un plus grand nombre de troupes dans le Seraglio. Il forma à cet effet le projet de s'avancer par tranchée au delà du retranchement de son camp sur Curtatone et Montanara, en profitant pour cette opération d'un chemin fort élevé qui était parallèle, et distant seulement d'une portée de pistolet de la Fossa-Maestra. Il espérait qu'en s'approchant ainsi le plus près qu'il serait possible de ces deux postes, d'où les ennemis ne pouvaient venir à lui qu'en défilant pour passer la Fossa-Maestra, il pourrait avec dix bataillons seulement leur fermer tous les débouchés de cette partie de leur position, et avec le rest de son infanterie s'étendre vers Bescoldo, et successivement vers Borgoforte, même porter sa droite jusqu'au Pô pour y établir une communication plus courte avec l'armée de sa majesté catholique, lorsqu'elle arriverait au bas de ce fleuve.

Les troupes destinées à former cette armée arrivèrent successivement tant à Crémone qu'à portée de Casal-Maggiore, qui étaient les deux points de la direction de leur marche. La tête de celles qui se rendirent à Crémone y passa le Pô le 13 au nombre de seize escadrons, sous les ordres de M. de Créqui,

et alla camper à un mille de là, sur les terres de Parme, près de Castel-Vetro. Elles furent jointes le lendemain par dix bataillons et un régiment de dragons; les autres divisions y arrivèrent le 16 et le 17, de sorte que ce jour-là vingt-trois bataillons, quarante et un escadrons et quinze pièces de canon furent rassemblés dans ce camp. A la même époque les dix-huit bataillons et les quarante-deux escadrons dirigés sur Casal-Maggiore campèrent à portée de ce lieu. Tout était prêt à Crémone pour le pont qu'on se proposait d'y jeter; et l'on devait l'y conduire par le Pô, sous l'escorte des deux galiotes que M. le duc de Vendôme avait fait armer, à mesure que les troupes descendraient la rive droite de ce fleuve. Il leur fallait quatre jours de marche pour arriver à hauteur de Casal-Maggiore, et l'on comptait que vingt-quatre heures après, le pont serait construit, et qu'alors sa majesté catholique pourrait passer le Pô avec le corps assemblé à la rive gauche.

Tout étant ainsi disposé, et M. le duc de Vendôme ayant fait assembler à Parme huit mille sacs de farine, afin de n'être pas assujetti à tirer du Pô la subsistance de l'armée, ce qui l'aurait obligé de se tenir toujours sur la rive de ce fleuve et de passer les rivières à leur embouchure, il fixa au 18 le mouvement du corps campé à Castel-Vetro. Sa marche, jusqu'à hauteur de Casal-Maggiore, exigeait d'autant plus de précautions qu'on fut informé le 17 que les ennemis avaient un corps campé sur le Taro et un autre à Sorbolo, sur la Lenza, et que le reste de leur armée avec l'artillerie était en marche pour les joindre.

Le mouvement projeté s'exécuta le 18. Le corps de Castel-Vetro alla ce jour-là camper à la droite de la Larda, entre Caorso et Corte-Maggiore, où M. le duc de Vendôme se rendit de sa personne le soir.

Le 19 on passa l'Ongina et on alla camper à la droite de la

rivière du Stirone, près de Soragna. On ne vit pendant la marche que quelques partis des ennemis qui se retirèrent avec précipitation.

Le 20 on marcha à San-Secondo et on campa à la rive gauche du Taro, sur lequel on jeta un pont de pontons pour le passage de l'artillerie et des équipages. La cavalerie devait passer à gué. Les nouvelles qui avaient annoncé que les ennemis avaient un corps de l'autre côté de cette rivière se trouvèrent sans fondement. On apprit qu'ils étaient sur le Crostolo, et que trois mille chevaux seulement étaient détachés à Sorbolo.

Les troupes se remirent en marche le 21, mais il survint une crue d'eau si considérable que le pont fut rompu, et que la moitié seulement des troupes passa la rivière pour aller camper à Colorno, sur la rive droite de la Parma. Ce ne fut que le lendemain que quinze bataillons, les équipages et l'artillerie restés à la gauche du Taro se rendirent au camp.

Le Pô déborda et ne permit pas de jeter le pont qui était arrivé le 21 à Casal-Maggiore. On ne put y travailler que le 22, et on le fit avec une telle diligence qu'à onze heures du matin il fut achevé. Les troupes qui étaient rassemblées près de Casal-Maggiore le passèrent le même jour et arrivèrent au camp de Colorno, excepté la gendarmerie, les carabiniers et quelque cavalerie espagnole, destinés à escorter le roi, qui ne devait joindre l'armée que le 25.

Pendant le séjour que l'armée fit à Colorno le 23 et le 24, on eut avis que les trois mille chevaux des ennemis qui s'étaient avancés à Sorbolo avaient repassé la Lenza et s'étaient retirés derrière Brescello; que cette place était occupée par cinq mille hommes, et qu'il y en avait trois mille dans Guastalla; mais que le 23 on avait vu passer au pont de Borgoforte trois régiments de cavalerie et quatre régiments d'infanterie qui avaient

pris le chemin de Gualtieri. M. de Vendôme fut informé en même temps que dans le Seraglio les ennemis avaient fait un nouveau retranchement dont la gauche appuyait à la Fossa-Maestra, la droite au Pô, et que le projet du prince Eugène était de n'y laisser que six mille hommes pour venir avec le reste de ses troupes combattre le roi d'Espagne lorsqu'il aurait passé le Crostolo; qu'à cet effet il avait jeté un second pont sur le Pô à Bocca di Ganda, peu loin de celui de Borgoforte. Les nouvelles du 20, qu'on reçut de M. le prince de Vaudémont, étaient assez conformes à ces rapports; il assurait que jusqu'à cette époque un bataillon, par chacun des régiments impériaux qui étaient dans le Seraglio, avait passé le Pô, et qu'il n'y restait plus que vingt-trois bataillons et trois régiments de cavalerie qui campaient depuis Curtatone jusqu'à Borgoforte; mais M. de Vaudémont manda en même temps que les ennemis paraissaient avoir encore des desseins sur Mantoue, et que depuis quelques jours ils travaillaient à des galeries sous leur retranchement devant la porte Pradelle, dans le but d'établir des mines sous le fossé et le bastion de la même porte.

M. de Vendôme, plus décidé que jamais à aller chercher les ennemis ou pour les combattre, s'ils se mettaient à la droite du Pô, ou pour les forcer par ses manœuvres à abandonner le Seraglio, s'ils s'obstinaient à y rester, jugea qu'il n'y avait point de temps à perdre pour les chasser du Crostolo avant qu'ils y fussent plus en force.

Le 25 il décampa de Colorno et mena l'armée à Sorbolo où le même jour le roi d'Espagne arriva avec les troupes qui étaient restées en arrière pour l'escorter. Ses équipages n'étant arrivés que pendant la nuit et le lendemain matin, il donna l'ordre de ne faire marcher l'armée le 26 qu'à onze heures du matin. M. de Vendôme prit les devants et partit de

Sorbolo à huit heures, avec quatorze compagnies de grenadiers et dix-sept escadrons composés de la brigade du colonel-général et des dragons Dauphin, Estrades et Lautrec, afin de couvrir la marche du roi et de se rendre maître du passage du Crostolo. Arrivé à Castelnovo, à dix heures du matin, il marqua le camp que devait occuper l'armée, et, s'étant ensuite avancé sur le Crostolo, il fut informé que quatre régiments de cavalerie des ennemis, commandés par le général Visconti, étaient campés près de la Vittoria, entre cette rivière et le Tassone. Il ne balança point à marcher à eux après en avoir donné avis à sa majesté catholique, en l'invitant à marcher sans perdre de temps avec la cavalerie pour le soutenir. Bientôt M. de Vendôme joignit les ennemis, chassant devant lui des détachements qui cherchaient à retarder sa marche. Les quatre régiments impériaux furent battus, à moitié détruits, et forcés de repasser le Tassone dans le plus grand désordre. Un grand nombre de cavaliers et de chevaux furent noyés ou faits prisonniers. On prit trois paires de timbales et seize étendards, et tout le camp fut pillé.

Les lettres que M. le duc de Vendôme et sa majesté catholique écrivirent au roi après l'action renfermant tous les détails que l'on peut désirer sur cette brillante journée, on va les rapporter dans leur entier.

Lettre de M. le duc de Vendôme au roi.

Du camp de Castelnovo, 27 juillet 1702[1].

Le roi d'Espagne arriva à Sorbolo le 25 assez tard, et ses équipages ou ceux de sa suite, qui sont fort nombreux, ne purent arriver que la nuit et le lendemain matin, ce qui détermina sa majesté à ne partir de Sorbolo le 26 avec l'armée qu'à onze heures du matin. Je me mis en marche à huit heures avec la brigade du colonel-général, les dra-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1590, lettre 304.

gons Dauphin, d'Estrades, de Lautrec, et quatorze compagnies de grenadiers, pour ouvrir la marche du roi et me rendre maître du passage du Crostolo. J'arrivai ici à dix heures, et je fis une heure de halte, tant pour laisser reposer les troupes que pour faire quitter les havre-sacs aux grenadiers, afin qu'ils pussent aller plus légèrement. Nous allâmes au Crostolo, où nous ne trouvâmes point d'ennemis; et après l'avoir passé il nous vint un prêtre et deux rendus à cheval qui m'assurèrent que les ennemis étaient campés à quatre milles de nous avec quatre mille chevaux, sans infanterie. Sur cela je pris le parti de marcher à eux, et j'envoyai en même temps avertir le roi d'Espagne que je marchais aux ennemis, en le priant de vouloir bien s'avancer avec la cavalerie qui l'avait suivi. Sa majesté me manda que je n'avais qu'à attaquer les ennemis et qu'elle me soutiendrait. Alors j'envoyai MM. d'Albergotti, de Murcey et de Beaujeu avec les carabiniers, les dragons Dauphin, de Lautrec, et deux compagnies de grenadiers pour passer sur ma gauche, le long de la digue du Crostolo; et nous passâmes par le grand chemin avec notre cavalerie et nos grenadiers à la droite et à la gauche du chemin; et quoique nos escadrons fussent fort affaiblis, tant par les détachements que par plusieurs qui étaient allés en fourrage, je ne laissai pas de marcher, étant sûr que le roi d'Espagne était à portée de me soutenir. Dans cette disposition nous marchâmes près d'une lieue et demie, poussant toujours devant nous cent chevaux des ennemis, qui reculaient à mesure que nous avancions, et tâchaient de nous amuser pour donner le temps à leur cavalerie de monter à cheval. Quand nous fûmes à une portée de mousquet de leur camp, je me jetai avec MM. les officiers généraux dans une plaine qui était sur notre droite pour reconnaître leur situation. Je remarquai du désordre dans leur camp, ce qui me fit prendre le parti de mander à M. le marquis de Créqui, qui était à la tête, de les attaquer par le grand chemin, et je fis en même temps former dans la plaine, sur la droite d'où nous venions de les reconnaître, huit escadrons avec lesquels marchèrent MM. de Revel, de Tessé, de Vaubécourt, de Marcin, de Besons et de Montgon.

MM. d'Albergotti et de Murcey les attaquèrent en même temps sur notre gauche. Les ennemis firent d'abord quelque résistance et un assez gros feu auprès de deux cassines qui sont sur le bord du chemin; mais nos grenadiers les en chassèrent. On tomba en même temps sur eux des trois côtés et ils ne firent aucune résistance. Le Tassone, dont les bords sont fort hauts et fort escarpés, était derrière eux, et ils n'avaient que deux ponts pour se retirer; ce qui est cause qu'ils ont beaucoup souffert, en deux endroits de la rivière : vingt hommes de front auraient pu marcher plus de deux cents pas sans se mouiller, par la quantité d'hommes et de chevaux qui y étaient tombés. On les a poussés à une demi-lieue au delà de cette rivière, jusqu'à la vue de Guastalla. On ne peut voir une déroute plus complète : il en est demeuré six cents sur la place; nous avons quatre cents prisonniers, parmi lesquels il y a un lieutenant-colonel, cinq capitaines et quatre subalternes. Il y a douze cents chevaux de pris et trois cents de tués ou de noyés. Il s'est aussi noyé beaucoup de cavaliers; mais on n'en peut savoir le nombre. Nous avons deux paires de timbales et dix étendards. Il y en aura peut-être davantage; car on en a trouvé encore trois aujourd'hui dans la rivière. Leur camp a été pillé et tous leurs bagages pris. Enfin, sire, votre majesté peut être assurée que ces quatre régiments ne rendront pas grand service à l'empereur pendant cette campagne. Le roi d'Espagne est arrivé à la fin de l'action, et il a encore entendu tirer les derniers coups. Il n'a pas tenu à lui qu'il n'y soit arrivé plus tôt; mais les ennemis n'ont pas tenu assez longtemps pour lui donner cette satisfaction. Jamais les troupes de votre majesté n'ont marqué tant de valeur. J'oubliais, sire, de vous dire que l'escadron des Anglais, commandé par M. de Mezières et M. de la Messelière, y a fait des merveilles, ainsi que le colonel-général, les carabiniers, les dragons, en un mot toute la cavalerie. Pour les grenadiers, ils ont fait à leur ordinaire. Deux compagnies de Piémont ont attaqué dans la plaine cent chevaux des ennemis et les ont renversés. Nous n'avons eu que cent vingt hommes tués ou blessés, parmi lesquels il y a une vingtaine d'officiers dont il en réchappera plus des trois quarts, sui-

vant toutes les apparences. J'enverrai au premier jour à votre majesté la liste des officiers tués ou blessés, et je joins à cette lettre une liste de ceux qui se sont trouvés à cette action et qui s'y sont distingués. M. de Wartigny est blessé au bras, mais l'os n'est point touché; heureusement il n'y a pas eu d'officier général tué ni blessé, quoique assurément ils ne se soient guère épargnés. MM. de Valsemé, d'Arène, de Chavigny et de Mauroy s'y sont aussi trouvés. M. de Querouart, à qui j'avais permis de me suivre, a toujours été à la tête. M. de Carcado était détaché à la tête des grenadiers avec M. de Chamillart et M. de Broglie, qui y ont fait des merveilles. M. le comte de Las Torres y a fort bien fait aussi. Les quatre régiments que nous avons battus sont Commercy, Darmstadt, Visconti et Herbeville. Comme je finissais ma lettre on a encore apporté une paire de timbales et deux étendards. Je crois qu'on en trouvera encore. Le roi catholique a souhaité avoir des étendards pour les envoyer à Madrid. Je crois que votre majesté ne trouvera pas mauvais que je l'en aie laissé le maître. Je pars demain à la pointe du jour pour aller camper sur le champ de bataille, où est M. le marquis de Créqui avec le tiers de l'armée; et j'espère qu'avant qu'il soit quatre jours nous serons bien près de Borgoforte.

Lettre du roi d'Espagne au roi.

Du camp de Castelnovo, 27 juillet 1702[1].

J'envoie à votre majesté la relation que M. de Vendôme a faite de l'affaire qui nous arriva hier: elle est aussi complète, à ce que j'ai ouï dire à des gens qui en ont vu beaucoup, qu'une affaire de cavalerie peut l'être. J'ai eu beaucoup d'envie de m'y trouver; mais, malgré la diligence que je fis, qui fut extrême, je ne pus arriver que sur la fin, parce que je fus averti fort tard, et que les ennemis tinrent peu. Je passai le Crostolo avec neuf escadrons, et quittai la colonne que je menais pour faire plus de diligence. Il n'a tenu qu'aux ennemis de nous disputer le passage de cette rivière, qui est très-difficile. Ils l'auraient pu faire facilement, mais ils n'y ont pas songé, comptant apparemment que nous nous arrêterions à faire le siége de Brescello.

[1] Cette pièce se trouve en copie dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1590, lettre 307.

ou que nous ne pourrions pas faire une si grande diligence; ce qui a donné le temps à nos troupes de les surprendre presque dans leur camp, qui était composé des régiments de Commercy, de Darmstadt, de Visconti et des dragons d'Herbeville. Ce corps était commandé par Visconti; il aurait été de quatre mille chevaux s'il eût été complet; mais je crois qu'il y en avait au moins trois mille. Il s'était fort bien campé contre le prince Eugène, mais fort mal contre mon armée, ayant un ruisseau derrière lui dans lequel ses troupes se sont jetées presque en bataille. Il était comblé de corps morts et de chevaux lorsque j'arrivai, et les grenadiers le passèrent à pied sec comme sur un pont, quoique les bords en soient fort escarpés. Ce camp des ennemis a été entièrement pillé, aussi bien que leurs équipages et bagages. J'y ai trouvé leurs tentes toutes tendues, ce qui marque qu'ils ne nous attendaient pas, et nos troupes ont profité de leurs dépouilles et ont bu leur vin, qui nous a été d'un grand secours après une si longue marche. Les six cents grenadiers qui étaient détachés se sont montés et sont devenus en un instant grenadiers à cheval. Presque tous les chevaux de l'ennemi ont été pris, et les cavaliers qui se sont échappés se sont sauvés à pied et se sont jetés dans les bois; en sorte que votre majesté peut compter qu'ils ne nous feront pas grand mal pendant le reste de la campagne. Mon régiment de cavalerie d'Anjou a pris deux étendards, et M. le marquis de Saint-Germain Beaupré, qui y est capitaine, une paire de timbales. Le régiment de Dauphin dragons a pris aussi deux étendards et une paire de timbales; Wartigny, qui le commande, y a été grièvement blessé et s'est fort distingué. M. de Vendôme a chargé d'abord avec un seul escadron de gendarmerie que commandait Mezières. Le régiment de dragons d'Estrades et six cents grenadiers, les deux escadrons de carabiniers, qui s'y sont trouvés, y ont fait des merveilles, ainsi que les gendarmes, à qui les prisonniers ennemis ont dit qu'ils en voulaient principalement. J'ai actuellement huit étendards et trois paires de timbales, dont deux paires ont été prises en chargeant. Valsemé, qui commande la cavalerie, a chargé à la tête de trois escadrons et a fait des merveilles.

Le marquis de Créqui a combattu à pied et à cheval, et s'est trouvé partout, ainsi que MM. de Besons, de Marcin et d'Albergotti. Sheldon a été fort blessé et a fort bien fait, aussi bien que Marsillac et Jeannet; et je prie votre majesté d'avoir égard à leurs services. Enfin votre majesté peut compter que l'affaire a été des plus complètes, et la peur des ennemis si grande que je lui répète encore qu'ils se sont jetés presque en bataille d'aussi haut dans le Tassone que l'on se jetterait de la terrasse de Saint-Germain dans la Seine, et qu'il y en a eu beaucoup plus de noyés que de tués. On dit que nous nous battrons encore demain, et qu'ils ont fait passer huit ou dix mille hommes pour s'opposer à notre marche. Je le souhaiterais, car il serait fort agréable de les défaire en détail. Le sérénissime (c'est ainsi qu'on appelle M. de Mantoue) m'a suivi partout, ainsi que les Espagnols, à la réserve du duc d'Ossone, qui ne l'a pas jugé à propos. Ils me paraissent fort aises de cette aventure. Notre cavalerie a conçu par cette action fort peu d'estime pour celle de l'empereur, et j'espère que votre majesté en sera tout aussi contente qu'elle le doit être de son infanterie.

Après le combat, M. de Créqui campa sur le champ de bataille; et l'armée, étant arrivée au Crostolo, prit son camp à la gauche de cette rivière, près de Castelnovo. A l'égard des quatre régiments de cavalerie impériaux, on sut qu'ils s'étaient ralliés sous Guastalla, où ils avaient joint un corps de leur infanterie.

L'armée séjourna le 27 à Castelnovo; et le 28, après avoir passé la rivière, elle alla camper à la Vittoria, laissant à Castelnovo une brigade de cavalerie et six cents hommes d'infanterie.

Le 29 M. d'Albergotti, détaché avec mille chevaux et quatre pièces de canon, alla sommer Reggio dont, à son approche, la garnison, composée de quatre cents hommes et de cent che-

vaux des troupes de Modène, se rendit prisonnière de guerre. Modène ne fit pas plus de résistance, et on occupa chacune de ces deux places avec deux bataillons.

L'armée séjourna dans le camp de la Vittoria jusqu'au 31, pour attendre le pain, dont la distribution se fit ce jour-là; et le 1er août elle passa le Tassone pour aller camper à Novellara, éloigné de Guastalla de trois milles. Sur la nouvelle de sa marche, le corps des ennemis qui campait sous cette place, au nombre de six mille hommes d'infanterie, et la cavalerie qui s'y était retirée après le combat de la Vittoria, se replia sur Borgoforte, ne laissant que quatre cents hommes dans Guastalla et une forte garnison dans Brescello. Il paraît que ce fut à quoi se réduisirent les nouvelles qu'on eut des ennemis, et qu'on ignorait ce qui se passait dans le Seraglio. On jugea seulement que M. le prince Eugène y était encore avec son armée; et M. de Vendôme, dans cette persuasion, commença à croire que désormais ce prince ne pouvait plus penser à se mettre à la droite du Pô, et que s'il s'obstinait à rester dans le Seraglio assez de temps pour lui donner celui de lui fermer les passages du Mincio, et de jeter, comme il se le proposait, un pont entre Torre-d'Oglio et Borgoforte pour communiquer avec M. le prince de Vaudémont, il ne resterait à l'armée impériale aucun moyen de s'échapper.

Occupé de ces grandes idées il décampa le 2 août de Novellara, et alla à une lieue de là camper à Testa sur la Parmeggiana, la droite à hauteur de Fabrico, la gauche à Testa, la rivière devant le front du camp[1]. Dans cette position on n'était plus qu'à huit milles de Borgoforte. On travailla aussitôt à faire des ponts sur la rivière.

[1] La Parmeggiana est une naville large de trois toises, dont les bords sont élevés et le fond fangeux.

Ce ne fut qu'après être arrivé dans ce camp que le roi d'Espagne fut informé par une lettre de M. le prince de Vaudemont qu'enfin Mantoue était délivré; que pendant la nuit du 31 au 1er M. le prince Eugène avait levé son camp et abandonné tous ses postes; qu'une partie de ses troupes avait pris le chemin de Borgoforte, l'autre celui de Governolo; que, dès six heures du matin, les troupes du camp de la Madona delle Grazie avaient occupé Curtatone, Montanara et toute la Fossa-Maestra; qu'en même temps quatre bataillons de la garnison de Mantoue étaient entrés dans les retranchements des ennemis, à la porte Pradelle et à celle de Cerese; qu'on travaillait à ouvrir ou raser tous les ouvrages et batteries qu'ils avaient faits devant la ville et à la Fossa-Maestra, et qu'après que tout serait détruit les troupes rentreraient au camp jusqu'à ce qu'on fût instruit de la véritable position de l'armée de M. le prince Eugène.

Bientôt M. de Vaudemont n'eut plus à craindre d'entreprise du côté de Mantoue. M. le prince Eugène, après avoir rassemblé ses troupes derrière la Fossa-Ghirarda, où elles campèrent, la droite à Governolo, la gauche à Borgoforte, passa le Pô le 3 et alla camper derrière le Zero, ne laissant près de Borgoforte que douze bataillons et deux régiments de cavalerie.

La première idée de M. de Vendôme, lorsqu'il fut instruit de ce mouvement, fut de marcher à lui pour le combattre; mais, se trouvant affaibli de quatre bataillons qui occupaient Modène et Reggio, et de la brigade de cavalerie qui était restée avec six cents hommes d'infanterie à Castelnovo, il jugea ne devoir engager le roi d'Espagne à une démarche aussi importante qu'après qu'on se serait renforcé de quelques troupes de l'armée de M. le prince de Vaudemont, à qui sa majesté écrivit le 5 pour le prévenir de se préparer à lui en envoyer.

Il paraît que dans ces premiers moments intéressants il y

eut de l'interruption dans la correspondance des deux armées, et que les ennemis ayant arrêté tous les émissaires et les exprès, on ignora réciproquement ce qui se passait dans le Mantouan et au camp de Testa, ce qui fit perdre du temps. D'un côté le roi d'Espagne ne voulait pas marcher aux ennemis avant d'être renforcé; de l'autre, M. le prince de Vaudémont ne s'occupait qu'à manœuvrer dans sa partie, conformément à ses instructions, lesquelles lui prescrivaient de s'attacher à chasser les ennemis de Borgoforte, pour pouvoir établir par Torre-d'Oglio la communication la plus courte avec l'armée de sa majesté catholique. Le 4 il avait détaché M. de Barbesières avec quatre compagnies de grenadiers, trois mille hommes d'infanterie et quatre cents chevaux pour reconnaître et attaquer un retranchement que les ennemis avaient fait sur la digue du Pô qui conduisait de Torre-d'Oglio à Borgoforte[1]. Ce poste était important, non-seulement pour serrer de près les ennemis et leur fermer ce débouché, qui était le seul qu'ils eussent de ce côté-là, mais aussi pour pouvoir étendre sans danger la cavalerie à la droite de la Fossa-Maestra, depuis Balconcello jusqu'à Bescoldo, et par là faciliter sa subsistance. M. de Barbesières ne trouva le retranchement occupé que par une garde de hussards, qui se retira dès qu'elle vit paraître des grenadiers. Il y fit entrer quatre cents hommes. Le 5 M. le prince de Vaudémont y envoya dix bataillons pour le garder et y travailler. Il fit en même temps passer quarante escadrons à la droite de la Fossa-Maestra; et M. de Saint-Frémont, à qui il confia le commandement de toutes ces troupes, alla camper le même jour à Scorsarola entre Torre-d'Oglio et Borgoforte, laissant

[1] Ce retranchement était placé à un mille de Borgoforte, près du Pô, aux écluses appelées les Chiaviche, où passait un ruisseau sortant des marais de Bescoldo.

une partie de la cavalerie sous les ordres de M. de Villepéon, du côté de Balconcello et de Bescoldo.

La première opération de M. de Saint-Frémont fut de s'établir avec sûreté dans le retranchement que les ennemis avaient abandonné; mais, s'étant avancé pour reconnaître le terrain entre ce retranchement et Borgoforte, il remarqua qu'il s'y trouvait une langue de terre d'où l'on pouvait, presque à la portée du fusil, canonner et le pont des ennemis et l'île du Pô dans laquelle ils avaient des magasins de vivres et de fourrages. M. le prince de Vaudémont, ayant reconnu lui-même la possibilité de cette entreprise, donna les ordres pour qu'on y envoyât de Mantoue du gros canon et des mortiers.

Ce fut pendant qu'il était occupé de ces dispositions, c'est-à-dire le 7, qu'un aide de camp de M. le duc de Vendôme lui remit l'ordre du roi de lui envoyer sur-le-champ douze bataillons et vingt escadrons, et de se préparer à se porter avec le reste de ses troupes sur Borgoforte, au moment où sa majesté catholique, de son côté, marcherait aux ennemis. On lui indiqua un signal qu'on ferait alors sur le Pô, et qui devrait être celui de son mouvement.

Les douze bataillons et les vingt escadrons se mirent en marche le 8, sous les ordres de M. de Medavi. Comme ils ne pouvaient passer le Pô que sur le pont de Casal-Maggiore, ils ne devaient joindre l'armée au camp de Testa que le 12, et ce fut d'après cette combinaison que M. le duc de Vendôme annonça à la cour que le roi d'Espagne passerait la Parmeggiana le 13 pour aller chercher les ennemis et les combattre; mais on voit par ses lettres qu'il ne pensait pas que M. le prince Eugène l'attendît. Pour préparer sa marche il fit occuper, le 8, par trois cents hommes, le château de Reggiolo, poste important, pour favoriser le passage de la Parmeggiana et de la

Taghata. Il se porta lui-même, le 9, au delà de ces rivières pour reconnaître le pays du côté de Luzzara, où il se proposait de porter l'armée pour appuyer sa gauche au Pô. Deux cents chevaux des ennemis qu'il rencontra furent battus par cinquante cavaliers espagnols, dont la vitesse et l'ardeur ne donna pas le temps au reste de son escorte de prendre part au combat. Quant à M. de Vaudemont, il s'occupa à faire établir les batteries destinées à battre le pont des ennemis et à préparer tout ce qui était nécessaire pour faire, suivant les intentions du roi, le siége de Borgoforte.

Les batteries commencèrent le 12 au matin à tirer sur le pont, c'est-à-dire sur la partie qui était entre l'île et la rive droite du Pô. Il fut rompu et rétabli deux fois par les ennemis, qui enfin furent obligés de le replier entièrement. On n'eut pas le même succès sur la partie qui était entre l'île et Borgoforte. Les batteries ne pouvaient la voir en écharpant, comme la première; et ce ne fut que quelques jours après, qu'ayant trouvé moyen d'avancer du canon sur une langue de terre au bord du Pô, on brisa de même quelques bateaux; mais les ennemis les remplacèrent pendant la nuit; ils firent deux sorties qui n'eurent aucun succès, et on remarqua qu'ils avaient fait de grands travaux à la porte de Borgoforte, et qu'ils y avaient placé plusieurs pièces de gros canon. M. le prince de Vaudemont y fit jeter quelques bombes, ainsi que dans la ville.

Pendis qu'il cherchait ainsi à attirer l'attention des ennemis sur Borgoforte, le roi d'Espagne se préparait à agir. La marche des douze bataillons et des vingt escadrons qu'il attendait ne fut pas aussi prompte que sa majesté l'avait espéré : ils n'arrivèrent à son camp que le 13. On eût marché dès le 14, mais il fallut attendre un convoi de pain qui ne devait arriver que le soir de ce même jour. En attendant on renvoya les équi-

pages à Reggio; et, pour établir une communication plus courte avec M. le prince de Vaudémont, le roi envoya l'ordre de descendre à hauteur de Luzzara le pont de Casal-Maggiore.

Au moyen des douze bataillons et des vingt escadrons qui venaient d'arriver, l'armée du roi se trouva composée de quarante-neuf bataillons et cent trois escadrons, avec trente pièces de canon. Celle de M. le prince de Vaudémont resta forte de vingt-trois bataillons et quarante escadrons, indépendamment des quatorze bataillons qui étaient dans Mantoue.

Suivant l'ordre de bataille de celle de M. le prince Eugène, elle était composée de trente-huit bataillons et de quatre-vingts escadrons, et elle était pourvue de cinquante-sept pièces de canon; mais on assurait qu'elle avait tellement souffert des maladies, de la désertion et du manque de fourrage, qu'elle était réduite à vingt-cinq mille combattants; que néanmoins M. le prince Eugène était déterminé à combattre.

Les nouvelles qu'on eut jusqu'au 14 de sa position annoncèrent qu'elle était la même que celle qu'il avait prise le 4, derrière le Zero, qui couvrait tout son front; sa gauche appuyée à ce ruisseau ou naville, sa droite au Pô, le quartier général du prince Eugène à Capellara, près de Montegiana. On fut aussi informé que M. de Neuperg était resté à la gauche du Pô avec dix bataillons et quelque cavalerie qui étaient retranchés sous Borgoforte, entre ce fleuve et le marais de la Fossa-Maestra. Outre cela le prince Eugène avait des garnisons dans Brescello, Luzzara, Guastalla, La Mirandole et Ostiglia.

Tels étaient l'état et la position des armées, lorsque le 15, à une heure du matin, le roi d'Espagne mit la sienne en marche pour passer la Parmeggiana et la Tagliata, et aller camper près de Luzzara, au-dessous de l'embouchure du Crostolo, dans la vue de mettre derrière lui ce poste, ainsi que

ceux de Guastalla et de Brescello, pour en faire les siéges lorsque sa majesté le jugerait à propos, et de forcer les ennemis à combattre ou à abandonner leur position. En même temps l'ordre fut envoyé à M. le prince de Vaudémont de faire son mouvement général sur Borgoforte.

La marche de l'armée pouvait être dangereuse : on avait deux rivières à passer, et l'on n'était qu'à six milles du camp des ennemis. Elle se fit sur deux colonnes, la cavalerie entremêlée avec l'infanterie. M. le duc de Vendôme devança l'armée avec des grenadiers et des dragons. Il arriva à huit heures du matin devant Luzzara, et fit sommer le commandant, qui s'était retiré dans le château avec quatre cents hommes; mais celui-ci ayant refusé de se rendre, M. le duc de Vendôme fit investir le château, et s'occupa à marquer l'emplacement du camp, dont il appuya la gauche au Pô, la droite à des cassines, du côté du couvent des Augustins qui se trouva dans la ligne. Deux heures après il fut averti que les ennemis avaient attaqué et fait replier une de ses gardes, mais que des détachements de dragons, de carabiniers et de grenadiers, les repoussaient. Il s'y porta; mais ayant été informé à son retour que les ennemis paraissaient du côté du Pô, et ayant reconnu que c'était la tête de leur armée, il ne songea plus qu'à aller mettre celle du roi d'Espagne en bataille. Elle n'était pas encore arrivée; mais les ennemis, occupés à se ranger eux-mêmes et à faire leurs dispositions dans un pays fort coupé et couvert, donnèrent du temps. Ce ne fut qu'à cinq heures du soir qu'ils commencèrent à faire agir leur canon, et une heure après ils attaquèrent par leur droite, où ils avaient porté leurs plus grandes forces. Toutes les troupes du roi d'Espagne n'avaient pas encore pris leur terrain, et ce ne fut qu'à la fermeté de celles qui soutinrent le premier effort des ennemis qu'on dut le salut de l'ar-

mee. Toutes les troupes donnèrent ensuite, mais successivement et par parties, à cause de la nature du terrain, fort coupé de fossés et de digues, ce qui même ne permit de les mettre en bataille que sur une ligne, avec une réserve derrière Luzzara. Il y eut une infinité de combats, et partout beaucoup d'acharnement : la nuit seule y mit fin; mais elle ne décida point auquel des deux partis appartenait la victoire, les deux armées étant restées en présence chacune sur son terrain, et éloignées seulement d'une portée de fusil. Dans cette situation chacun travailla pendant la nuit à se retrancher. Un nouveau combat paraissait inévitable pour le lendemain. Le roi d'Espagne dépêcha, pendant la nuit, un aide de camp à M. le prince de Vaudémont, pour lui ordonner de lui faire passer sans perdre de temps dix bataillons de ses troupes; mais au jour on se trouva si bien retranché de part et d'autre que la journée se passa en canonnades, et chacun ne s'occupa qu'à se maintenir sur son terrain et à profiter du premier moment qui donnerait occasion de décider de la victoire qu'on s'attribuait réciproquement. Si elle avait pu se déterminer par les pertes que firent les deux partis, elle appartenait à l'armée des deux couronnes, qui n'eut que quatre cents hommes tués et environ dix-huit cents blessés, tandis que du côté des ennemis, suivant leur propre aveu, il y eut trois mille cinq cents hommes blessés et quinze cents morts. D'ailleurs les troupes des deux couronnes avaient pris du canon, des drapeaux et des étendards, et fait quelques prisonniers; mais ce qui commença à constater leurs avantages fut la prise du château de Luzzara, dont la garnison se rendit le 17 au matin prisonnière de guerre, au nombre de quatre cents hommes d'infanterie et de cent dragons. On y trouva trois mille sacs de grains; et le roi d'Espagne, qui jusqu'alors avait eu son quartier général au cou-

vent des Augustins, qui était fort exposé au canon des ennemis, alla loger dans la ville où il en était plus à l'abri, quoique les boulets approchassent encore de la maison qu'il occupait.

Il n'a pas été possible d'entrer dans des détails plus particuliers de ce qui se passa pendant les journées du 15 et du 16, parce qu'on n'a trouvé dans les papiers de la guerre aucune relation du combat, ni aucune lettre de M. le duc de Vendôme qui en fasse mention. Les premiers comptes qu'il rendit à la cour le furent de vive voix, par M. le duc de Villeroy que le roi d'Espagne chargea de porter en France la nouvelle du combat; et l'on voit par la suite de la correspondance, que ce ne fut que le 23 que M. le duc de Vendôme envoya des détails; mais il ne s'en trouve aucun vestige dans le Dépôt de la guerre.

Ce qu'on vient de dire sur ce qui se passa dans l'action est peu satisfaisant; et l'on sent combien on doit regretter de ne pouvoir donner que des notions générales sur les circonstances d'un événement aussi intéressant; mais au moins peut-on assurer que si l'on n'a pu présenter qu'un tableau informe de celles dont on vient de faire le récit, du moins la vérité n'y est altérée dans aucun point. Il n'est que l'assemblage de quelques détails répandus dans les différentes lettres des officiers généraux qui eurent le plus de part à l'action : on en pourra juger par la lecture de ces mêmes pièces, autant pour cet objet que parce qu'elles feront connaître quelques-unes des manœuvres particulières qui se firent dans le combat, et qu'elles désignent les troupes et les officiers qui y acquirent le plus de gloire. On y remarquera principalement la manœuvre audacieuse et brillante des carabiniers, qui non-seulement combattirent à cheval, mais encore soutinrent à pied, sans perdre le moindre terrain, l'effort de l'infanterie et des dra-

gons des ennemis. On y verra briller les noms des Créqui, des Aubeterre, des Imecourt, des Pracontal, des Murcey, des Broglie, des Langallerie; mais on aura sujet de regretter M. de Créqui et MM. de Vandeuil, de Bragelongne, de Montandre et de Revel, qui perdirent la vie dans le combat.

Ces mêmes lettres contribueront peut-être à détromper sur les erreurs dans lesquelles sont tombés plusieurs historiens qui se sont mêlés de donner des relations de cette affaire, principalement M. de Feuquières. Cet auteur prétend premièrement que, lorsque l'armée se mit en marche de son camp de Testa, M. de Vendôme ignorait que le prince Eugène eût passé le Pô, et qu'il le croyait encore dans le Seraglio. Sans doute, en avançant un fait aussi peu conforme à la vérité, il ignorait lui-même que dès le 3 du mois le roi d'Espagne et le duc de Vendôme étaient instruits très-positivement de l'arrivée de toute l'armée ennemie derrière le Zero, et que ce fut d'après la certitude de ce mouvement que le roi d'Espagne envoya ses ordres à M. le prince de Vaudémont, et que M. de Vendôme fit ses dispositions; ce qu'on a dit précédemment à ce sujet et qui n'est que l'extrait fidèle des lettres que M. le duc de Vendôme écrivit successivement au roi doit suffire pour détruire une erreur aussi grossière. M. de Feuquières n'est pas plus exact dans la suite de sa narration, lorsqu'il cherche à persuader qu'il y eut de la négligence dans la marche lorsqu'on s'approcha des ennemis, et qu'alors même on ignorait que l'on fût aussi près d'eux. En avançant ces faits, il n'a sans doute pas fait attention que M. de Vendôme, arrivé devant Luzzara avec l'avant-garde, se serait compromis s'il se fût porté avec aussi peu de troupes jusque sur les ennemis, dont le camp était à une lieue de Luzzara. Il devait attendre l'armée, qui ne pouvait arriver que lentement à cause du passage des deux rivières, et de la

difficulté du pays qu'elle avait à traverser; d'ailleurs son objet ne pouvait pas être de combattre ce même jour, après une marche si pénible. Il n'avait en vue que de prendre une position qui séparât les ennemis de leurs postes, et qui le mît à portée de les resserrer dans la leur, derrière le Zero, et de les attaquer ensuite, suivant les circonstances. En effet, on ne combattit que parce que M. le prince Eugène sortit de son camp, dans l'espoir sans doute d'atteindre M. de Vendôme avant que toutes ses troupes fussent arrivées; c'est ce que ce général ne pouvait ni ne devait empêcher. Il lui était plus avantageux de combattre dans les champs de Luzzara, que d'aller attaquer un ennemi posté avantageusement derrière un ruisseau de bonne défense, et par un pays difficile; et s'il y eut quelque faute faite dans cette journée, elle fut peut-être du côté du prince Eugène, qui ne mit pas assez de diligence dans sa marche, ou qui fut instruit trop tard de celle de l'armée des deux couronnes, puisque, quoique M. le duc de Vendôme fût arrivé à Luzzara dès huit heures du matin, il ne fut en état de l'attaquer qu'à cinq heures du soir. On doit donc présumer que si M. de Feuquières avait été à portée de puiser dans les pièces originales les lumières qui y sont répandues, sa narration eût été plus fidèle, et qu'il ne se serait pas livré à des réflexions plus offensantes pour M. le duc de Vendôme qu'il blâme, que profitables pour le militaire qu'il prétend instruire.

La relation qui se trouve dans l'Histoire militaire de Louis XIV, par M. de Quincy, paraît plus conforme à la vérité, et contient quelques détails auxquels on croit pouvoir ajouter foi. On en peut dire autant de celle qu'a donnée M. Dumont dans son Histoire des campagnes de M. le prince Eugène. Celle-ci, quoique partiale, peut donner des lumières

sur les manœuvres de M. le prince Eugène, et elle confirme quelques particularités sur ses mouvements.

L'enchaînement des détails relatifs au combat n'ayant pas permis de faire en même temps le récit de ce qui se passa du côté de M. le prince de Vaudémont, on croit ne devoir point entamer celui de la suite des opérations de l'armée du roi d'Espagne sans avoir auparavant rendu compte de ses mouvements et de sa situation. On a dit précédemment qu'on était convenu d'un signal auquel il devait s'avancer avec toutes ses troupes sur Borgoforte; mais ce signal n'eut point lieu. Ce fut par M. de Chemerault que sa majesté catholique lui envoya l'ordre de marcher. Il l'attendait aux batteries de M. de Saint-Frémont, qui continuaient de canonner le pont des ennemis. M. de Chemerault n'y arriva que le 15, à deux heures après midi; et M. de Vaudémont ne s'étant mis en mouvement qu'à dix heures du soir, par le Seraglio et par la rive gauche de la Fossa-Maestra, suivant l'ordre du roi d'Espagne, n'arriva que le 16 à six heures du matin, sur la Fossa-Ghirarda, et campa devant Borgoforte, la droite à la Fossa-Maestra, la gauche au Pô, se préparant à former l'attaque de la place. Ce fut dans ce moment qu'il reçut du roi l'ordre dont on a déjà fait mention, par lequel sa majesté catholique lui recommandait de lui envoyer en toute diligence dix bataillons de ses troupes, pour la mettre en état de recommencer le combat.

Ils marchèrent sur-le-champ, conduits par MM. de Barbesières et de Chemerault pour aller passer le Pô sur des pontons, le pont de Casal-Maggiore n'étant pas encore descendu jusqu'à hauteur de Luzzara. Alors M. de Vaudémont, se trouvant affaibli d'un si grand nombre de troupes, et n'ayant plus que douze bataillons, jugea devoir renoncer au siége de Borgoforte, et se détermina à n'employer ces douze bataillons

qu'à la garde du retranchement de M. de Saint-Frémont, auquel il en destina six, et à celle de la Fossa-Maestra, le long de laquelle les six autres devaient s'étendre; mais presque aussitôt, ayant été informé que les armées étaient encore en présence, et ayant entendu, de l'autre côté du Pô, un grand feu de mousqueterie, il ne douta pas que le combat n'eût recommencé. Il changea alors sa disposition ; et s'imaginant qu'il serait plus utile au roi d'Espagne de mettre une partie de ses troupes à portée de le joindre, il fit marcher six de ses bataillons droit à Cizzolo, où il avait fait descendre des bateaux, pour les porter de l'autre côté du Pô, et manda à M. le duc de Vendôme que douze escadrons étaient prêts aussi à passer ce fleuve, ainsi que le reste de la cavalerie.

Ces précautions devinrent inutiles, par les circonstances qui forcèrent les deux armées à une inaction réciproque; et ces troupes eurent ordre de rester à la gauche du Pô. Cependant M. de Vaudémont insista auprès du roi pour l'engager à se procurer, au moyen des renforts qu'il proposait de lui envoyer, une telle supériorité sur les ennemis, que rien ne pût l'empêcher de profiter de l'occasion de les accabler.

On tint conseil le 18, pour délibérer sur le parti qu'il y avait à prendre : on regardait la position de M. le prince Eugène comme inattaquable, parce que sa droite était couverte par le Pô, son centre, par les retranchements qu'il avait faits, sa gauche, par les difficultés du terrain, et l'on sut qu'il était résolu d'y rester le plus longtemps qu'il lui serait possible.

Les avis furent partagés : les uns voulaient qu'après l'arrivée des troupes de M. de Vaudémont on fît le siége de Guastalla, opération qui, se faisant sur les derrières, ne pourrait être troublée par les ennemis, et dont le succès rendrait le Crostolo libre, et donnerait des facilités pour les fourrages.

D'autres opinèrent pour le siége de Borgoforte, malgré les difficultés qu'il pouvait éprouver, les ennemis étant les maîtres de jeter des secours dans la place, soit par leur pont, soit par des bateaux, si l'on parvenait à rompre le pont.

Un troisième avis fut de faire passer le Pô à toutes les troupes de M. le prince de Vaudémont, et de les porter à la droite de l'armée, pour les replier ensuite avec beaucoup de canon sur le flanc gauche des ennemis, et les forcer par là à faire un mouvement en arrière lorsqu'ils se verraient serrés de si près.

Ce dernier avis prévalut, et le 19 au matin, sa majesté manda à M. le prince de Vaudémont de ne laisser à Mantoue que dix bataillons et quatre escadrons sous les ordres de M. de Zurlauben, quatre bataillons et six escadrons à Marcaria, sous ceux de M. de Bissy, pour garder le pont de l'Oglio, et de passer le Pô avec le reste de ses troupes et trente pièces de canon pour joindre son armée. Dès le soir même M. le prince de Vaudémont se rendit avec M. de Saint-Frémont à Cizzolo, se préparant à passer le Pô le lendemain; mais pendant la nuit il reçut un nouvel ordre du roi qui lui prescrivait de renvoyer M. de Barbesières avec dix-sept bataillons et vingt-six escadrons faire le siége de Borgoforte, de lui fournir de Mantoue l'artillerie nécessaire, et de se rendre de sa personne au camp de Luzzara [1].

Le 20 M. de Barbesières se mit en marche pour remplir la mission difficile dont il était chargé; et le 21 M. le prince de Vaudémont, avec M. de Saint-Frémont et presque tous les officiers généraux qui étaient à son armée, se rendit à Luzzara, après avoir passé le Pô sur le pont qu'on avait cons-

[1] On a lieu de croire que ce fut contre le gré de M. le duc de Vendôme que le roi d'Espagne se détermina à faire assiéger Borgoforte; mais que sa majesté fut entraînée par les avis du plus grand nombre des officiers généraux.

truit près de cette ville, et qui avait été achevé le 20. Il y amena trente-quatre pièces de canon qui furent placées avec huit autres que le roi avait fait descendre de Crémone, dans l'île qui partageait le pont. Elles commencèrent, le 22, à canonner la droite du camp de M. le prince Eugène, dans lequel elles causèrent beaucoup de désordre. Les deux armées avaient continué à se canonner de même, depuis le lendemain du combat, et de part et d'autre on s'était occupé à se mettre à couvert par des retranchements. Celui que l'armée des deux couronnes fit faire sur son front, à l'endroit où finissait la digue qui en couvrait une partie, se trouvait alors élevé à une très-grande hauteur, et presque à sa perfection : son étendue était d'environ mille pas. Les deux armées firent chacune de son côté des fourrages qui exigeaient d'égales précautions, à cause de la proximité dont on était les uns des autres; cependant il n'arriva dans ces fourrages aucun événement remarquable; mais on commença à craindre qu'on ne fût bientôt dans le cas de manquer de subsistances pour les chevaux, et qu'on ne pût rester longtemps dans une position réciproquement aussi critique. On était déjà fort incommodé de l'infection que produisaient les cadavres des hommes et des chevaux qui avaient été tués dans le petit espace de terrain qui séparait les armées; néanmoins on fit de grands approvisionnements de farines et de grains à Viadana et à Casal-Maggiore; et comme les ennemis avaient à Boretto des moulins qui gênaient la communication du pont de Crémone à l'armée, on les fit couler à fond.

Le 22 M. de Barbesières arriva devant Borgoforte, et prit sa position, la droite à la Fossa-Maestra, la gauche au Pô. La place continuait d'être bloquée du côté de l'Oglio par les troupes qui occupaient le retranchement des Chiaviche.

Le 24 M. de Barbesières ouvrit la tranchée en deux endroits : l'un, le long du Pô, au-dessus de la ville, afin de battre de plus près le pont des ennemis; l'autre dans la partie inférieure, pour embrasser une digue qui soutenait l'inondation. On fit peu d'ouvrage ce jour-là ainsi que le lendemain; mais un violent ouragan qui survint le 26 fit plus d'effet que toutes les batteries n'en avaient fait jusqu'alors : le pont des ennemis fut entièrement rompu, et tous les bateaux dispersés; ce qui fit espérer que leur communication avec la place se trouvant coupée, cet accident serait favorable au siége; mais en vingt-quatre heures le pont fut rétabli malgré le grand feu des batteries, qui ne cessèrent de tirer sur les travailleurs. On commença alors à douter du succès de l'entreprise; et M. le duc de Vendôme, qui ne l'avait point approuvée, profita de cette occasion pour engager le roi à l'abandonner. Les ordres furent envoyés en conséquence à M. de Barbesières qui, dès le 28, leva le siége et joignit l'armée avec neuf bataillons et vingt-cinq escadrons des troupes qui étaient à ses ordres. Il laissa le reste, c'est-à-dire huit bataillons et douze escadrons, à MM. de Zurlauben, de Chartogne et de Bissy, tant pour garder le retranchement des Chiaviche, les postes de la Fossa-Maestra et les ponts de l'Oglio, que pour couvrir Mantoue, dont la garnison avait été réduite à dix bataillons. M. de Zurlauben y en fit entrer trois autres, et établit son quartier à Bescoldo.

Les troupes que M. de Barbesières amena à l'armée étaient un renfort qui lui donnait une grande supériorité sur celle des ennemis. Elle se trouva composée alors de soixante-huit bataillons et de cent trente et un escadrons; néanmoins il paraît que M. le duc de Vendôme ne jugea pas qu'avec de telles forces il fût possible de rien entreprendre sur celle des ennemis qui,

indépendamment des retranchements qui la rendaient inattaquable dans son camp, était favorisée par la nature du pays, rempli de bons postes, de digues, de chaussées étroites, et de fossés avantageux pour la retraite et pour la sûreté de ses communications et de ses derrières. Il espérait seulement que si elle se retirait sur Borgoforte pour repasser dans le Seraglio, la proximité dont on était d'elle donnerait les moyens de l'entamer.

Ces considérations déterminèrent à n'agir que lorsqu'il se présenterait une occasion favorable; mais en attendant on résolut de faire le siége de Guastalla, qui n'était qu'à une lieue sur les derrières de l'armée. M. le duc de Vendôme et M. le prince de Vaudémont allèrent reconnaître la place, qu'ils trouvèrent en mauvais état, sans ouvrages extérieurs, n'ayant qu'un fossé étroit, un rempart sans défense et dégradé, et des bastions revêtus seulement jusqu'au cordon.

Le 29 M. de Vaudémont, chargé de la direction du siége, investit la place avec douze bataillons et vingt-six escadrons. Il eut sous ses ordres MM. de Villepéon, d'Asfeld, d'Estaing et de Cray, maréchaux de camp, et on lui donna douze pièces de canon et six mortiers.

Pour soutenir les troupes du siége M. le duc de Vendôme étendit vers Guastalla la cavalerie et les dragons de sa droite; et comme les bataillons étaient fort affaiblis par le grand nombre de malades, il régla que, pour soulager ceux qui étaient destinés au siége, l'armée fournirait chaque jour à la tranchée quatre compagnies de grenadiers et six cents travailleurs.

Dans la nuit du 31 août au 1er septembre on ouvrit la tranchée, et l'on travailla à deux batteries de huit pièces et de deux mortiers. Elles furent en état le 2 au matin, et com-

mencèrent à tirer sur les deux bastions attaqués. On jeta en même temps des bombes sur les remparts et dans la ville. Le commandant demanda à capituler aux conditions de sortir de la place avec les honneurs de la guerre; mais M. le duc de Vendôme lui fit dire qu'il ne serait reçu que prisonnier de guerre.

Le 5, le roi, accompagné de M. le duc de Vendôme, alla visiter la tranchée et se porta jusqu'à la tête des sapeurs qui étaient déjà sur le bord du fossé[1]. Les assiégés ne faisaient qu'une faible défense, et l'on n'avait encore que quatre hommes tués et treize blessés.

Le 7 on attacha le mineur, et l'on établit une nouvelle batterie, pour battre en brèche le bastion de la gauche; elle tira le lendemain avec beaucoup de succès, et l'on travailla à la descente du fossé. Ce ne fut qu'alors que les assiégés firent beaucoup de feu; mais ils ne poussèrent pas leur défense plus loin. Le 9 au matin M. de Solari, qui commandait dans la place, demanda à capituler. Il obtint les honneurs de la guerre pour lui et sa garnison, qui se trouva composée de deux mille cinq cents hommes et soixante et dix cavaliers, dont M. le duc de Vendôme retint les chevaux pour les distribuer à la cavalerie. Il fut réglé que la garnison sortirait le 11, et se retirerait à Trente, à condition de ne pas servir avant le mois d'avril de l'année suivante.

M. le duc de Vendôme eût pu ne la recevoir que prisonnière de guerre; mais M. le prince Eugène s'étant enfin déterminé à régler un cartel pour l'échange des prisonniers, elle eût été libre quelque temps après[2].

[1] On trouva le fossé beaucoup plus large qu'on ne s'y était attendu.

[2] Ce cartel rendit la liberté à M. le maréchal de Villeroy, qui, depuis qu'il avait été fait prisonnier à Crémone, était détenu à Gratz, en Styrie.

La prise de Guastalla constata de nouveau les avantages de la journée du 15, et la possession de cette place fournit de nouveaux moyens de resserrer les ennemis en y employant les troupes qui avaient fait le siége. Cette place donnait ensuite la navigation entière du Crostolo, et facilitait celle du Pô. M. de Vendôme ordonna même qu'on y déposât les fourrages qu'il fit descendre du Crémonais pour prévenir la disette dont l'armée commençait à se ressentir, les troupes étant obligées d'aller fourrager jusqu'à huit milles du camp, et ne rapportant souvent que de la paille. D'ailleurs on ne pouvait faire ces fourrages qu'avec de grandes précautions et une fatigue extrême pour les troupes, déjà prodigieusement affaiblies par les maladies.

La réunion de tous les avantages que procurait la possession de Guastalla pouvait à la vérité donner à l'armée le moyen de rester dans sa position plus longtemps que M. le prince Eugène, et d'attendre qu'il fît quelque mouvement dont on pût profiter; mais Louis XIV, peiné de voir l'impossibilité où l'on avait été de pousser plus loin les succès de Luzzara, voulait que le roi son petit-fils, avec la supériorité que lui donnait le nombre de troupes qui composait son armée, ne restât pas dans l'inaction; et son intention était qu'il fît l'impossible pour éloigner les ennemis du pays où ils étaient, et principalement qu'il cherchât à les rejeter sur les terres des Vénitiens.

Il y avait plusieurs partis à prendre : l'un, d'attaquer les ennemis dans leur camp; mais chaque jour ils y mettaient de nouveaux obstacles en perfectionnant et en doublant leurs retranchements, et cette entreprise fut trouvée plus impraticable que jamais. L'autre était d'attendre que M. le prince Eugène décampât pour chercher à entamer son arrière-garde; mais ce n'était pas remplir les intentions du roi; d'ailleurs

on savait qu'il était à la veille de recevoir quelques mille hommes de renfort qui venaient d'Allemagne, et c'eût été perdre un temps précieux.

Un troisième parti était de marcher par la droite, vers la Secchia, pour tourner la gauche des ennemis et les gêner dans leurs subsistances. Le roi même, dans ses lettres, indiquait à M. le duc de Vendôme ce moyen de les obliger à se déplacer.

M. le prince de Vaudémont, de son côté, demandait à M. le duc de Vendôme de faire occuper par les troupes qui étaient dans le Mantouan, le poste de Governolo qui, non-seulement aurait rendu maître du Mincio, mais par l'occupation duquel on aurait coupé la communication de Borgoforte avec Ostiglia, et interrompu la navigation du bas Pô, d'où les ennemis tiraient leurs approvisionnements. Enfin, un grand nombre d'officiers généraux étaient d'avis de faire le siége de Brescello, pour s'assurer tous ses derrières et ne pas rester dans l'inaction en attendant quelque occasion favorable d'agir.

Ce dernier parti ne fut point du goût de M. le duc de Vendôme : premièrement, parce que, pour faire ce siége, il fallait faire un mouvement rétrograde; ce qui aurait donné aux ennemis la liberté de s'emparer de Modène et de Reggio, et de ne plus tenir le Pô au-dessus de Luzzara, ce qu'il regardait comme l'objet le plus essentiel. En second lieu, les troupes étaient tellement maltraitées par les maladies, que plusieurs régiments étaient hors d'état de servir; ce qui ne permettait pas de diviser ses forces. En troisième lieu, Brescello ne causait aucun embarras pour les derrières de l'armée, et M. de Vendôme estimait que, si une fois M. le prince Eugène décampait le premier, cette place tomberait d'elle-même.

Ce même motif, et les inconvénients du parti de l'inaction, déterminèrent M. le duc de Vendôme pour celui de resserrer

de plus près la gauche des ennemis, et de chercher à les inquiéter dans leurs subsistances.

La plupart des officiers généraux regardaient ce projet comme décisif, non-seulement pour les circonstances dans lesquelles on se trouvait, mais aussi pour terminer la guerre en Italie. Quelques-uns en trouvaient le succès très-incertain, parce qu'il leur paraissait que les ennemis avaient plus de ressources pour se soutenir dans leur poste que l'armée des deux couronnes pour les en chasser. Ils fondaient ces motifs sur ce que les secours du duc de Savoie n'étaient qu'illusoires, tandis que les intelligences qu'il entretenait avec les impériaux leur fournissaient les moyens de faire échouer les projets les mieux concertés. D'un autre côté, les Vénitiens promettaient au roi d'Espagne des subsistances qu'ils ne fournissaient pas[1], et le prince Eugène trouvait dans leur pays toutes les ressources dont il pouvait avoir besoin pour faire vivre son armée. Le pape, qui ne pouvait se déclarer ouvertement pour aucun parti, n'était pas en situation de refuser à ce prince les fourrages de son pays de Ferrare; enfin, les autres princes d'Italie n'agissaient que suivant les événements, mais c'était toujours plutôt en faveur de la maison d'Autriche que de celle de Bourbon. Le seul duc de Mantoue était fidèle à celle-ci; mais ses états venaient d'être ruinés par les deux partis[2].

[1] M. de Mezieres, brigadier, ayant été détaché avec mille hommes pour aller recevoir à Villafranca, près de Verone, deux mille sacs de grains que les Vénitiens s'étaient engagés à fournir, et dont ils avaient déjà reçu le prix, revint au camp sans convoi, ces derniers ayant prétendu n'avoir pu rassembler les voitures, parce qu'un détachement de quinze cents hommes des ennemis, qui courait dans le pays, avait intimidé les paysans qui devaient les fournir, ce qui était sans fondement.

[2] Ce prince, comme on l'a dit précédemment, était sorti de sa capitale après la levée du blocus, pour suivre à l'armée le roi d'Espagne; mais il n'y était resté que jusqu'après le combat de Luzzara, étant parti le 22 août pour se retirer à Casal.

Toutes ces observations ne firent point changer d'avis à M. le duc de Vendôme; et, dès que Guastalla fut rendu, il donna ses ordres pour que l'on assemblât de l'autre côté du Pô et à Guastalla une grande quantité de fourrages pour pouvoir subsister longtemps dans le camp de Luzzara. Il fit jeter un pont près de Guastalla, et ordonna qu'on fît un retranchement pour pouvoir y communiquer de la place avec sûreté, et qui fût assez fort pour être, en cas de besoin, abandonné à sa propre défense. Quelques jours après, dès qu'on eut comblé les tranchées, il rappela à l'armée les troupes qui avaient été employées au siége, et se disposa à commencer les mouvements relatifs à son projet. Ces troupes rentrèrent au camp le 16.

Le 18 au soir M. d'Estaing fut détaché avec quatre bataillons et onze escadrons pour aller occuper Carpi et y établir des fours. Ce poste était fermé de bastions revêtus, et le gouverneur pour M. le duc de Modène, ainsi que les habitants, étaient restés fidèles aux deux couronnes, comme ils s'y étaient engagés, et ils s'étaient maintenus pendant toute la campagne contre les impériaux. M. le duc de Vendôme estimait que cette petite place serait meilleure que Guastalla lorsqu'on y aurait fait quelques réparations, et il comptait non-seulement que les troupes qu'il y envoyait seraient en état d'incommoder les ennemis sur leurs derrières et de faire du désordre dans le Mirandolais, mais aussi que l'occupation de ce poste lui préparait les moyens de faire un plus grand mouvement en se portant à San-Benedetto pour couper à M. le prince Eugène toutes ses subsistances, et l'obliger par là à combattre ou à se retirer promptement sur la Secchia pour conserver la navigation du Pô. C'étaient les deux seuls partis que M. le duc de Vendôme jugeait qu'il pouvait prendre,

ne lui paraissant pas possible ni qu'il pensât à repasser ce fleuve à Borgoforte, ni qu'il entreprît de le remonter vers Guastalla en s'éloignant de ses communications.

M. le prince de Vaudémont insista pour que l'on s'emparât de Governolo, et l'on voit que la cour avait la même idée; mais M. le duc de Vendôme remit cette entreprise à la fin de la campagne, et envoya seulement à Marmiruolo un régiment de dragons pour assurer la tranquillité des environs de Mantoue, que deux cents hussards ennemis désolaient, et que la garnison n'était pas en état de contenir parce qu'elle était trop affaiblie par les maladies. Ce régiment de dragons devait aussi s'occuper à faire entrer dans Mantoue les fourrages de la troisième récolte, et protéger celle des vins du pays.

Dès que M. d'Estaing eut pris poste à Carpi, M. le duc de Vendôme fit revenir à l'armée les équipages qu'il y avait envoyés, et commença à y faire passer de Reggio des convois de farine pour fournir à la subsistance de l'armée, lorsqu'elle se porterait vers la Secchia. Ce nouvel établissement ne parut donner aucune jalousie aux ennemis; on apprit qu'au contraire ils travaillaient plus vivement que jamais à s'approvisionner dans leur camp en y faisant des magasins de fourrages, et en y faisant transporter ceux de la troisième récolte, à mesure qu'on les coupait. On fut de même informé qu'ils faisaient à Ostiglia un nouveau pont sur le Pô; que deux mille travailleurs étaient employés aux fortifications de La Mirandole, et qu'ils continuaient à retrancher Borgoforte. Cependant M. le duc de Vendôme, ne doutant point que le premier mouvement qu'il ferait ne forçât M. le prince Eugène à en faire un rétrograde pour se rapprocher de la Secchia, continua à faire ses dispositions; et comme il allait s'éloigner du

Pô, il donna ordre de ramener à Crémone, par le chemin de Viadana, la grosse artillerie qu'il avait fait placer dans l'île, près de Luzzara, pour battre la droite du camp des ennemis; mais cela n'empêcha pas les deux armées de continuer à se canonner journellement de part et d'autre, sur le front de la ligne. M. de Vendôme fit même dresser une batterie de quatre pièces de gros canon et de quatre mortiers contre une cassine dont les ennemis avaient fait un poste avancé; et il les força de l'abandonner; mais ils s'y établirent de nouveau et s'y soutinrent.

Pendant ce temps on travaillait à l'établissement du pont de Guastalla et aux retranchements qui devaient faire sa sûreté. On travailla aussi à palissader le chemin couvert de cette place et à miner le château de Luzzara. Tous ces ouvrages n'étaient pas encore achevés à la fin du mois, et M. de Vendôme attendait pour commencer ses mouvements qu'ils fussent dans leur état de perfection; d'ailleurs l'armée se renforçait journellement par le retour des prisonniers que M. le prince Eugène renvoyait en vertu du cartel[1]; et les maladies qui avaient accablé les troupes au point qu'il y avait près de dix mille hommes aux hôpitaux commençaient à diminuer. Chaque jour les régiments se trouvaient renforcés par des convalescents, tandis qu'au contraire l'armée des ennemis s'affaiblissait par une mortalité sur les chevaux qui leur en enlevait quelquefois trois ou quatre cents en un jour.

Le roi d'Espagne ne put rester à l'armée jusqu'au moment de l'exécution du grand projet que méditait M. le duc de

[1] On ne doit pas négliger de dire ici que ce fut aussi dans ce temps que M. le maréchal de Villeroy, détenu depuis le mois de février à Gratz, en Styrie, obtint enfin la liberté. Il arriva à Milan dans les derniers jours du mois d'octobre, et en partit ensuite pour retourner en France.

Vendôme : la nouvelle qu'il eut de la descente que la flotte anglaise et hollandaise venait de faire sur les côtes d'Espagne, près de Cadix, lui fit juger sa présence plus nécessaire dans son royaume qu'en Italie; et il partit le 2 octobre pour aller à Casal-Maggiore, d'où il se rendit le 6 à Milan, après avoir passé à Crémone. M. le prince de Vaudémont l'y suivit, afin de travailler aux affaires particulières du Milanais; et sa majesté catholique, après s'y être arrêtée pendant tout le mois d'octobre, alla s'embarquer à Finale dans les premiers jours de novembre.

M. le duc de Vendôme n'était pas encore en état de commencer ses opérations; il fallait auparavant, comme on l'a déjà dit, que les travaux de Guastalla et ceux de Luzzara fussent achevés. M. le prince Eugène, de son côté, persistait à demeurer dans son camp, malgré les difficultés infinies qu'il éprouvait pour la subsistance de ses troupes.

L'armée des deux couronnes n'avait pas moins de peine à subsister. On avait fait jusqu'alors avec succès plusieurs fourrages généraux; mais le pays à la droite du camp était presque entièrement épuisé, et ce qui y restait était nécessaire pour l'approvisionnement de Reggio. Il fallut avoir recours à la gauche du Pô, et, pour cet effet, M. de Vendôme fit une répartition des fourrages de la partie du bas Crémonais, comprise entre Casal-Maggiore et Ustiano, où les troupes commencèrent, dès le 4 octobre, à aller fourrager; ceux du reste du Crémonais furent destinés pour les magasins qu'il fit former à Crémone. Le pays était encore abondant, et, par les arrangements que fit M. le duc de Vendôme, la subsistance fut assurée pour tout le mois d'octobre.

On travailla aussi à l'approvisionnement de Mantoue; et M. de Zurlauben n'étant pas en état, par suite de maladie, de

donner ses soins à cette opération, M. le duc de Vendôme y renvoya M. de Tessé avec quatre cents chevaux, et lui laissa la liberté de faire tout ce qu'il jugerait convenable pour mettre cette place en sûreté, et le pays à l'abri des courses des ennemis. On continua de même à faire passer des convois à Carpi, et l'on fit ouvrir des marches pour pouvoir, lorsque le moment en serait venu, se porter avec facilité vers la Tagliata, et gagner ensuite la Secchia. En attendant on chercha de part et d'autre à s'inquiéter par des détachements, et l'on continua à se canonner d'un camp à l'autre, mais sans beaucoup d'effet.

Ce fut pendant ce temps que M. le duc de Vendôme eut occasion de former un projet qui aurait été funeste à la personne de M. le prince Eugène, s'il eût eu le succès qu'on pouvait en espérer. Un sergent de la garnison de Mantoue ayant été fait prisonnier dans un détachement de trois compagnies de grenadiers que M. le comte de Tessé avait fait sortir pour s'emparer de quelques cassines, sur le chemin de Montanara, ce prince le renvoya après l'avoir forcé de consentir, sous l'espoir d'une grande récompense, à lui livrer la porte Pradelle; mais le sergent, arrivé à Mantoue, découvrit le complot auquel il ne s'était prêté que par suite des mauvais traitements qu'on avait exercés envers lui. M. le duc de Vendôme profita de l'avis, autorisa le sergent à traiter avec M. le prince Eugène; et l'exécution du projet ayant été fixée au 15, M. de Tessé eut ordre de faire secrètement à Mantoue des dispositions pour bien recevoir les ennemis, et M. de Vendôme lui-même se mit en chemin, le 14 après midi, avec MM. de Barbesières, de Saint-Frémont, de Chemerault et de Langallerie, quarante compagnies de grenadiers et trois mille chevaux pour aller se poster à portée de Mantoue, et agir de concert avec M. de Tessé

lorsque M. le prince Eugène se présenterait à la porte de la ville. Après qu'il eut passé le Pô, à Torre-d'Oglio, il fut informé que ce prince passait aussi ce fleuve à Borgoforte, avec deux mille grenadiers, douze cents chevaux et quelques pièces de campagne, ce qui l'engagea à continuer sa marche par Bescoldo, Montanara et Curtatone, d'où il arriva à deux heures du matin, le 15, à la Chartreuse, située à deux milles de la porte Pradelle; mais ayant été averti que M. le prince Eugène, instruit de sa marche, retournait sur ses pas, il replia ses troupes et regagna son camp[1].

M. le prince Eugène n'eut pas plus de succès dans l'entreprise qu'il fit sur le pont de Guastalla. Trois bateaux chargés de bombes et d'artifices, qu'il fit descendre de Brescello, échouèrent avant d'avoir fait leur effet : l'un prit feu avant d'arriver au pont, l'autre coula à fond et le troisième fut pris. M. le duc de Vendôme, de son côté, ne réussit point dans le projet qu'il forma d'enlever M. le prince Eugène dans son quartier de Riva. Soixante grenadiers travestis furent chargés de cette expédition et passèrent le Pô pendant la nuit; mais en approchant du camp l'épouvante les saisit, et ils se retirèrent sans avoir osé tenter leur entreprise.

Le moment de l'exécution d'opérations plus importantes et plus décisives approchait, et M. le duc de Vendôme, voyant que bientôt toutes les ressources pour faire vivre sa cavalerie allaient manquer, ne pensa plus qu'à se mettre en état de

[1] Il paraît, par la correspondance de M. le duc de Vendôme, qu'il eut, dans la suite, sujet de regretter de s'être retiré si promptement, ayant appris, quelques jours après, que les troupes de M. le prince Eugène s'étaient avancées jusqu'aux anciens retranchements de la porte Pradelle, et qu'elles n'avaient reçu qu'à deux heures du matin, le 15, c'est-à-dire après son arrivée à la Chartreuse, l'ordre de se replier; ce qui aurait pu, s'il en eût été instruit, lui donner occasion de les attaquer avec avantage.

marcher. Le 20 il fit sauter le château de Luzzara, et deux jours après il fit rompre le pont et remonter les bateaux à Crémone pour servir au transport des fourrages destinés aux magasins qu'on formait dans cette place. Les ennemis, croyant sans doute que l'armée des deux couronnes allait décamper, firent seller leur cavalerie et la tinrent prête à marcher, ce qui fit juger à M. de Vendôme qu'au premier mouvement qu'il ferait ils marcheraient aussi, mais que ce serait pour se retirer à San-Benedetto plutôt que pour l'attaquer.

Le 24 il renvoya la plus grande partie de son artillerie, et ne garda à son camp que trente pièces de campagne. Les ennemis, de leur côté, commencèrent peu de jours après à faire quelques dispositions de retraite en renvoyant leurs équipages à la rive droite de la Secchia, et des détachements d'infanterie et de cavalerie tant dans cette partie qu'à la gauche du Pô pour marquer des cantonnements. M. le prince Eugène fit partir aussi quelques troupes pour se rendre dans le Tyrol, afin de renforcer celles que l'empereur avait destinées à agir contre l'électeur de Bavière, qui venait de se déclarer pour la France; et M. le duc de Vendôme, instruit alors de la victoire que M. le maréchal de Villars venait de remporter à Friedlingen sur l'armée impériale, ne douta point que bientôt l'empereur ne rappelât d'Italie quelques régiments, pour réparer les pertes qu'il venait de faire, et pour être en état d'empêcher la jonction des troupes françaises avec celles de l'électeur; mais il n'attendit point ce moment pour exécuter le projet qu'il méditait depuis si longtemps. Les travaux de Guastalla se trouvant achevés le 1er novembre, les chemins pour se porter sur la Tagliata entièrement ouverts, et tous les bateaux et agrès du pont de Luzzara remontés à Crémone, il fixa son mouvement au 5, et régla qu'il ne mènerait avec lui que

cinquante-deux bataillons et quatre-vingt-dix escadrons, qui étaient les troupes le plus en état de servir, et que quarante et un bataillons et trente-huit escadrons seraient employés dans les places ou les différents postes qu'il y aurait à garder, indépendamment de trois régiments de cavalerie qu'il envoya à Milan, pour la sûreté de cette place et du pays, à défaut des troupes espagnoles qui devaient escorter sa majesté catholique jusqu'à Finale. Le nombre de troupes que M. de Vendome destina à agir lui parut suffisant, dans la persuasion où il était que M. le prince Eugène ne penserait pas à l'attaquer pendant sa marche, mais qu'il se retirerait derrière la Secchia; cependant, pour faire une espèce de diversion, il envoya ordre à M. de Tessé de sortir avec la garnison de Mantoue le même jour que l'armée se mettrait en mouvement, et de manœuvrer de manière à faire craindre aux ennemis quelque entreprise du côté du Po.

Le 4 les équipages furent envoyés à Guastalla, et les éclopés à la rive gauche du Pô, et le 5, à trois heures du matin, l'armée décampa et alla se mettre en bataille à une grande portée de canon en avant des retranchements de son camp. Elle y resta jusqu'à huit heures du matin; et M. le duc de Vendôme, ne voyant alors aucun mouvement dans le camp des ennemis, la remit en marche sur trois colonnes, et alla camper, la droite à Villa-Nova, la gauche à Reggiolo, le quartier général à Ranero, près de ce dernier endroit. On ne vit paraître que deux petits partis des ennemis, dont l'un côtoya la marche, et l'autre suivit l'arrière-garde.

On séjourna le 6, autant pour attendre les équipages qu'on fit venir à l'armée, que pour voir quel parti prendraient les ennemis. Ils étaient encore dans leur même camp; mais comme on apprit qu'ils avaient fait avancer un détachement de deux

cents chevaux à Gonzaga, M. de Vendôme y marcha lui-même avec huit compagnies de grenadiers et quatre cents chevaux; mais en y arrivant il trouva ce poste abandonné, et il fut averti que M. le prince Eugène se disposait à marcher le lendemain vers la Secchia.

Le 7 l'armée se remit en marche et alla camper à San-Prospero, la droite à Bondanello, sur la Secchia, la gauche à Moglia. Le même jour, enfin, celle des ennemis leva son camp et se porta à San-Benedetto, d'où M. le prince Eugène détacha un corps qui alla à la Concordia, sur la rive droite de la Secchia. Il paraît que M. le duc de Vendôme, ayant prévenu les ennemis sur cette rivière, se proposait de profiter de cet avantage pour causer du désordre dans les quartiers qu'ils occupaient à la rive droite; mais que la pluie, qui commença à tomber en abondance dès le jour de l'arrivée de l'armée à Bondanello, gonfla tellement la rivière, que les gués devinrent impraticables, et l'établissement d'un pont de pontons impossible; d'ailleurs les chemins se trouvèrent tellement gâtés qu'on avait de la peine à traîner l'artillerie et à tirer de Carpi le pain pour la subsistance des troupes.

Ces obstacles non-seulement empêchèrent M. le duc de Vendôme d'exécuter son projet, mais aussi ils l'engagèrent à se rapprocher de cette dernière ville.

C'est pourquoi il passa le 9 la Parmeggiana sur trois ponts et alla camper, la droite à la Secchia, la gauche et le quartier général à Novi, la Parmeggiana devant le camp et trois navilles derrière.

Quoique M. le prince Eugène fût encore à San-Benedetto, éloigné seulement de cinq milles de l'armée des deux couronnes, la marche se fit tranquillement. On ne vit paraître aucune de ses troupes; mais le soir du même jour il décampa

de San-Benedetto et marcha vers la Secchia. Une partie de son armée passa cette rivière pendant la nuit et la remonta jusqu'à la Concordia, où était déjà le corps qu'il y avait envoyé le 7, et le lendemain il y fut joint par le reste de ses troupes. Pendant ce temps il fit rompre son pont de Borgoforte et en jeta un sur le Pô, au-dessus de l'embouchure de la Secchia.

M. le duc de Vendôme, satisfait d'avoir ainsi réussi à rejeter les ennemis derrière cette rivière, dans un très-petit pays fort coupé et rempli de marais qui ne permettaient pas d'aller les y chercher dans une saison aussi avancée, ne pensa plus qu'à donner du repos à ses troupes et à les faire entrer dans des quartiers d'hiver.

Dès le 10 il commença à séparer l'armée, en envoyant à Modène et à Carpi les troupes qui devaient y passer l'hiver sous les ordres de MM. d'Albergotti et de Vaubecourt. L'artillerie alla le même jour à Carpi.

M. le prince Eugène commença aussi à séparer ses troupes; et l'on sut qu'il n'avait laissé que deux cents hommes à Borgoforte, et qu'il avait fait occuper Governolo, mais qu'il n'y faisait faire aucun nouvel ouvrage, ce qui fit juger à M. de Vendôme qu'il ne serait pas difficile, lorsque les quartiers seraient assis, d'entreprendre avec succès sur ces deux postes.

Le 12 toutes les troupes piémontaises quittèrent l'armée pour retourner dans leur pays, et en même temps on fit partir celles qui devaient occuper Reggio et Correggio.

Il ne resta plus alors au camp de Novi que trente bataillons et soixante escadrons, par lesquels M. de Vendôme fit enlever le peu de fourrages qui restait dans le pays, afin d'en priver le corps que M. le prince Eugène, en séparant ses troupes, avait laissé à la Concordia; et, afin d'ôter aux ennemis toute facilité

de pénétrer dans le pays, à la rive gauche de la Secchia qu'il allait abandonner, il fit rompre tous les ponts des trois navilles qui étaient derrière son camp.

Ce fut le 13 qu'il commença à s'éloigner de cette rivière. Il alla ce jour-là camper à Fabrico, d'où il fit partir, sous les ordres de M. de Besons, les troupes destinées à prendre des quartiers sur le Crostolo et la Lenza, tels que Gualtieri, Puiglio, Sorbolo, Colorno et Coenzio, pour tenir Brescello bloqué. M. de Besons fut aussi chargé de s'emparer du poste de Boretto, qui gênait la navigation du Pô, et de faire jeter quelques bombes dans Brescello, dont la garnison souffrait déjà beaucoup, n'ayant eu aucune communication avec l'armée de M. le prince Eugène depuis le jour du combat de Luzzara.

M. le duc de Vendôme se préparait à décamper le 15 de Fabrico pour mener à Guastalla ce qui lui restait de troupes, qui étaient celles qui devaient hiverner à la gauche du Pô, et les envoyer ensuite dans leurs quartiers; mais ayant été informé pendant la nuit du 13 au 14 de l'entreprise que M. le comte de Tessé se préparait à faire sur Borgoforte, et le lendemain, de grand matin, ayant reçu une lettre de ce général, qui lui mandait que s'étant avancé avec les grenadiers de la garnison de Mantoue et quatre pièces de canon sur le retranchement de Borgoforte, il s'en était emparé, n'y ayant trouvé que dix hommes qui, à son approche, s'étaient retirés dans le château, il mit sur-le-champ ses troupes en marche pour aller à Guastalla, et, les y ayant devancées, il fit embarquer six compagnies de grenadiers, trois cents hommes d'infanterie et quatre pièces de gros canon qui, sous l'escorte de deux galiotes armées, descendirent vers Borgoforte. Peu de temps après il fit partir M. de Medavi avec seize bataillons et douze escadrons pour aller, par Marcaria, joindre M. de Tessé, et se prépara à s'y

porter lui-même avec le reste des troupes qui étaient sous Guastalla, si le besoin venait à l'exiger. D'un autre côté, pour diviser l'attention des ennemis et leur donner de l'inquiétude pour leurs quartiers de la Secchia, il manda à M. d'Albergotti de sortir de Modène avec sa garnison, et de s'avancer vers Bastia et Finale, sur le Panaro.

Les renforts que M. de Vendôme envoyait à M. de Tessé arrivèrent pendant la nuit du 14 au 15, et à onze heures du matin les galiotes et les grenadiers qui avaient été embarqués à Guastalla attaquèrent l'île retranchée, que les ennemis abandonnèrent. Pendant ce temps M. de Langallerie commença l'attaque du château; mais la garnison n'attendit même pas que le canon eût tiré : elle capitula à cinq heures du soir et se rendit prisonnière de guerre, au nombre de trois cents hommes. M. le prince Eugène était accouru à son secours avec un corps de six à sept mille hommes; et, après avoir passé le Mincio à Governolo, il s'était avancé jusqu'en vue de Borgoforte, et avait même porté sa droite jusqu'à la Fossa-Maestra, ce qui coupait la communication de Mantoue avec les troupes du siége; mais l'arrivée de celles de M. de Medavi lui imposa : il n'attaqua point; et le 15 au soir il repassa le Mincio, laissant quinze cents hommes à Governolo.

Après cette heureuse expédition, M. le duc de Vendôme fit partir les troupes qui étaient encore sous Guastalla, et celles de M. de Medavi, pour aller prendre leurs quartiers dans le Crémonais et sur l'Adda. Les plus éloignées n'avaient que cinq jours de marche, de sorte que toute l'armée devait être établie le 20 dans ses quartiers.

Le 17 M. le duc de Vendôme se rendit à Borgoforte; et, après avoir visité cette place et les retranchements que les ennemis y avaient faits, il régla qu'on y tiendrait pendant l'hiver

mille hommes de la garnison de Mantoue, qui seraient relevés tous les quinze jours, à cause du mauvais air qui y régnait ordinairement. Il se rendit le même jour à Mantoue pour conférer avec M. de Tessé sur les moyens de se rendre aussi maître de Governolo. Le 20 il alla reconnaître ce poste, et remarqua le long du Mincio, à la droite de cette rivière, une digue ou chaussée très-favorable à son dessein, en ce qu'elle était fort supérieure au terrain que les ennemis occupaient à la rive gauche. Il donna ordre en conséquence à M. de Tessé de préparer l'artillerie nécessaire pour le siége, et retourna le 21 à Guastalla.

Peu de jours après, ayant été averti que les ennemis avaient laissé à l'abbaye de San-Benedetto un magasin de grains fort considérable, qui n'était gardé que par cinquante hommes, M. de Barbesières y marcha le 26 avec sept cents hommes d'infanterie et cent cinquante chevaux détachés des garnisons de Guastalla et de Reggiolo. Il y arriva le lendemain à la pointe du jour. Le détachement qui y était fit de la résistance; mais ses grenadiers ayant enfoncé la porte, tout fut tué ou pris, et M. de Barbesières fit mettre le feu à tous les endroits qui renfermaient des grains. L'abbé, pour éviter la perte entière de sa maison, s'engagea à en livrer à l'armée des deux couronnes, soit à Mantoue, Modène ou Guastalla, cinq mille sacs, et donna pour otage un des principaux religieux. Il y eut environ quinze mille sacs, appartenant aux ennemis, consumés par les flammes. M. de Barbesières ne prit le parti de les brûler que parce que les quartiers des ennemis, sur la Secchia, n'étant qu'à deux milles de San-Benedetto, il regarda le transport comme impossible.

Il ne restait plus à M. le duc de Vendôme, pour couronner les succès qu'avait déjà produits le combat de Luzzara, que de

s'emparer de Governolo ou du moins de la partie de ce poste située à la droite du Mincio. On peut se rappeler que s'il ne s'était pas livré plus tôt à cette entreprise, c'est parce qu'elle lui avait paru impraticable tant que les armées avaient été en présence; qu'alors il eût fallu y employer un corps considérable, et que de toutes les troupes qui étaient à Mantoue et dans le Seraglio il n'y avait pas plus de mille hommes d'infanterie et soixante chevaux en état de faire le service, tandis que le prince Eugène était à portée de soutenir ce poste et d'y faire passer en très-peu de temps tous les secours nécessaires.

Ce n'était pas même une entreprise qui pût se faire sans de grandes précautions, quoique les armées fussent séparées et qu'on fût maître de Borgoforte; elle exigeait encore des forces considérables, non-seulement pour l'attaque, parce que les ennemis avaient à la gauche du Pô des quartiers si voisins de Governolo qu'en peu d'heures ils pouvaient y porter beaucoup de monde; mais aussi pour faire une diversion sur la Secchia, afin de les empêcher d'y envoyer des troupes par les ponts qu'ils avaient à Sachetta et à Ostiglia. Outre cela, les pluies avaient tellement rompu les chemins, qu'il était très-difficile de mener l'artillerie nécessaire pour le siége.

Cependant l'objet était si important que M. le duc de Vendôme n'hésita pas à tenter l'entreprise. Il en fixa l'exécution au 16 décembre, et fit en conséquence ses dispositions, d'après lesquelles il envoya ordre à M. de Tessé d'assembler le 15, à Mantoue, six mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux tirés des quartiers de la gauche du Pô, et de tenir prêtes dix pièces de gros canon. Il manda, d'un autre côté, à M. d'Albergotti, qui avait déjà occupé et fait retrancher Bastia, Buonporto, Nonantola et le pont de Navicella, sur le Panaro, de marcher le 13 vers Finale, avec les garnisons du Modenais;

et, pour augmenter les inquiétudes qu'il voulait donner aux ennemis dans cette partie, il jugea devoir s'y porter en personne, et y rester jusque vers le temps où l'on marcherait à Governolo.

C'est pourquoi il partit de Guastalla le 5, et se rendit à Reggio, d'où il alla, le 7, à Rubiera et à Modène. Il visita ensuite les postes avancés du Modenais, entre la Secchia et le Panaro, et, le 12, il retourna par Carpi à Guastalla. Les pluies avaient alors tellement grossi le Pô que les ponts des ennemis furent rompus. Cette interruption de communication entre leurs quartiers de la droite et de la gauche de ce fleuve, et la gelée qui survint, étaient des circonstances favorables à l'entreprise, et firent espérer un heureux succès.

Le 14 M. le duc de Vendôme se rendit à Mantoue, et le lendemain les troupes qui avaient eu ordre de s'y assembler y arrivèrent; mais les bœufs destinés à traîner les canons n'y furent rendus que le 16, ce qui retarda la marche d'un jour.

La nuit suivante M. de Montgon, avec vingt compagnies de grenadiers et six cents chevaux, alla investir le château, situé à la rive droite du Mincio, et le lendemain, M. le duc de Vendôme marcha avec le reste de ses troupes et alla placer sa droite derrière la digue du bas Mincio, son centre devant le château, et sa gauche au-dessus. Pour communiquer de la droite à la gauche, on fit des ponts sur la Fossa di Pietolo, qui allait tomber dans le fossé du château.

Dans la nuit du 17 au 18 on ouvrit la tranchée et l'on travailla aux batteries. Le canon arriva le lendemain. MM. de Tessé et de Praslin étant allés reconnaître le bas Mincio avec trois troupes de cavalerie, aperçurent un gros corps des ennemis, et l'ayant jugé à la droite de la rivière, M. de Praslin

fut mettre pied à terre aux dragons, et, soutenu d'une brigade d'infanterie que M. de Tesse fit venir, il s'avança vers les ennemis; mais on trouva qu'ils étaient de l'autre côté de la rivière, et leur fait obligé de se réduire à faire agir la mousqueterie. Le feu fut si vif, qu'on les força de se retirer. On sut que M. le prince Eugène était en personne avec ces troupes, qu'il menait au secours de Governolo.

Le 19 les batteries commencèrent à tirer, et le lendemain on parvint à rompre le pont du Mincio. La nuit suivante on poussa une sape à travers la digue, et le 21 on fit un pont de fascines sur la Fossa di Pietolo pour pouvoir aller attaquer les cassines retranchées et voisines du château, ce qui fut exécuté le 22 par quatre compagnies de grenadiers, commandées par M. le chevalier de Maulevrier. Elles essuyèrent beaucoup de feu, tant du château, où les ennemis avaient pendant la nuit jeté un renfort par la rivière, que d'un corps de trois mille hommes qui bordait la rive gauche du Mincio; cependant on ne perdit que trente grenadiers tués ou blessés, et les cassines furent emportées.

Lorsqu'on y fut établi, les ennemis se trouvèrent tellement resserrés dans le château qu'ils l'abandonnèrent pendant la nuit du 22 ou du 23, après avoir mis le feu à quelques cassines qu'on n'avait pas encore occupées. Ils se retirèrent à la rive gauche du Mincio, dans des maisons retranchées, d'où il sortit un grand feu pour protéger leur retraite; mais M. de Vendôme ayant fait avancer du canon, ils furent obligés de les abandonner aussi; et successivement M. le prince Eugène fut replier tous les quartiers qu'il occupait à la rive gauche du Mincio, tels que Sachetto, dont il ne fit pas réparer le pont, Canzedole, San-Gio, etc.; de sorte qu'il ne conserva de poste entre le Mincio et Ostiglia que celui de Serravalle, et se

trouva plus resserré que jamais dans ses quartiers, à la gauche du Pô.

M. de Vendôme au contraire, par la prise de Governolo, se procurait le moyen d'étendre ses troupes en s'assurant la possession entière du Seraglio; et, pour ôter à M. le prince Eugène tout espoir d'y rentrer, il donna ses ordres pour qu'on perfectionnât les retranchements que les ennemis avaient commencés à la partie de Governolo qui était à la gauche du Mincio, et qu'on y en ajoutât de nouveaux : quatre mille travailleurs y furent employés, ainsi qu'au rétablissement du pont et à la construction d'une redoute à l'embouchure du Mincio, dans l'angle formé par cette rivière et le Pô, pour la sûreté de la navigation. On rétablit de même une redoute que les ennemis avaient faite sur le Mincio, entre Governolo et Virgiliana, dans le seul endroit où la rivière était guéable dans les basses eaux; et au moyen de quelques maisons de Virgiliana qu'on retrancha, tout le cours du Mincio, depuis le lac de Mantoue jusqu'à son embouchure, allait se trouver dans une entière sûreté. M. le duc de Vendôme fit aussi occuper le château de Carzedole, et réparer quelques brèches que les ennemis y avaient faites en l'abandonnant.

Après avoir fait ces dispositions, il retourna à Mantoue, où il se rendit le 24, laissant à Governolo toutes les troupes qui en avaient fait le siége. Elles ne partirent pour aller dans leurs quartiers que lorsque tous les travaux furent achevés, c'est-à-dire le 1^er^ janvier. Il ne resta à Governolo que quatre bataillons pour y tenir garnison et occuper la redoute et les postes extérieurs. Deux autres furent envoyés à Borgoforte; mais M. le duc de Vendôme, se trouvant maître du Seraglio, jugea devoir se mettre plus en force dans cette partie, tant afin d'élargir ses quartiers des derrières, que pour y prépa-

rer les moyens de faire dans le courant de l'hiver une entreprise qu'il méditait sur ceux des ennemis[1]. C'est pourquoi il tira des quartiers de l'Adda et de ceux des environs de Soncino, huit bataillons qu'il fit venir à Mantoue. Ils y arrivèrent le 1er janvier, et le même jour M. le duc de Vendôme quitta cette place pour se rendre à Guastalla, où il arriva le 7, après avoir visité Goito, Castiglione, Castel-Goffredo, et les différents quartiers entre l'Oglio et la Fossa-Maestra.

C'est ainsi que M. le duc de Vendôme termina les opérations d'une campagne aussi pénible que glorieuse. Il lui en coûta neuf mois entiers d'un travail continuel pour délivrer Mantoue et déplacer M. le prince Eugène de la position avantageuse qu'il occupait dans le Seraglio; mais il y parvint enfin par ses manœuvres habiles, par sa constance et par les ressources qu'il sut se procurer pour la subsistance de l'armée. Il força M. le prince Eugène ou à combattre avec désavantage, ou à reculer, et le rejeta dans un pays étroit. Enfin, il remplit non-seulement dans toute leur étendue les objets que le roi lui avait prescrits en lui confiant le commandement de l'armée, mais il se prépara aussi, par la disposition de ses quartiers et par les postes qu'il occupa, les moyens de commencer avec avantage la campagne suivante. Sa majesté, dans plusieurs de ses lettres, lui témoigna sa satisfaction; mais les envieux et les méchants ne lui rendirent pas la même justice, et il se crut même forcé de se justifier sur les mauvais discours qu'ils s'acharnaient à tenir contre lui; ce fut ce qui

[1] Le projet de M. le duc de Vendôme était de faire attaquer, à la fin du mois de janvier, par M. d'Albergotti, le poste que les ennemis avaient à San-Felice, peu loin de La Mirandole, que ce dernier avait reconnu n'être pas en état de défense; et, pour faciliter cette entreprise, il se proposait de se porter lui-même en force sur Ostiglia.

lui donna occasion d'écrire à M. de Chamillart la lettre qu'on trouvera au rang des pièces, et qu'on y rapporte moins cependant pour servir à sa justification, que l'on croit inutile, que pour ceux qui auront bien voulu suivre sans prévention ses opérations pendant la campagne. Cette lettre contient d'ailleurs des détails qui feront connaître plus particulièrement les motifs qui déterminèrent sa conduite dans les circonstances les plus intéressantes et les plus décisives de la campagne de 1702. Le roi lui-même sentit toute l'injustice des fausses imputations dont M. le duc de Vendôme se plaignait, et lui écrivit à ce sujet une lettre pleine de bonté, et bien capable de le rassurer sur la crainte qu'il avait de perdre la confiance de sa majesté.

TROISIEME PARTIE.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

L'Italie seule fut pendant la campagne précédente le théâtre d'une guerre ouverte. Aux Pays-Bas on se mit en devoir de commencer les hostilités, et, du côté de l'Allemagne, tout se passa en préparatifs et en négociations. L'orage se formait de tous les côtés : l'Europe ne jouissait que d'un fantôme de paix; les mesures que le roi avait prises pour le maintien de celle de Riswick furent inutiles; la ligue formée entre l'empereur, le roi d'Angleterre et les États généraux des Provinces-Unies, les alliances de différents princes de l'empire avec ces trois puissances, la neutralité chancelante de quelques-uns et l'irrésolution des autres, les bonnes dispositions de quelques cercles pour le parti de l'empereur, et les menées de la cour de Vienne dans l'empire, ne laissèrent plus douter que l'incendie ne devînt bientôt général.

L'empereur et ses alliés avaient déjà formé de vastes projets contre la France. La difficulté de rassembler leurs forces en avait empêché l'exécution; mais, au commencement de l'année 1702, l'empereur, débarrassé de l'importunité des troubles de Hongrie par l'évasion du prince Ragotski, et ayant reçu des sommes considérables de l'Angleterre et de la Hollande, se trouva en état, non-seulement de faire passer des renforts en Italie où il avait résolu d'avoir une armée de

soixante et dix mille hommes, dont six mille Danois qu'il avait pris à sa solde devaient faire partie, mais encore de porter jusqu'au nombre de quarante mille hommes celui de ses propres troupes, destinées à agir sur le Rhin avec les contingents de l'empire qu'il se flattait d'obtenir. Il résolut même de donner le commandement de cette armée au roi des Romains, son fils, ayant sous ses ordres le prince Louis de Bade.

Guillaume, roi d'Angleterre, le plus intéressé des alliés à allumer la guerre pour soutenir son autorité, parvint à déterminer son parlement à fournir, pour la cause commune, quatre-vingt mille hommes, dont quarante mille pour le service de terre, et quarante mille pour celui des escadres, qui devaient être composées de cent vingt-neuf vaisseaux de guerre.

Les Hollandais, que leur intérêt personnel avait entraînés dans la ligue, tant pour se former aux Pays-Bas une barrière contre la France que pour étendre leur commerce dans les Indes espagnoles, résolurent, en conséquence des engagements qu'ils avaient pris avec l'empereur et le roi d'Angleterre, d'assembler une armée de cent trente mille hommes, dont devaient faire partie dix mille Anglais et les troupes de différents princes qu'ils avaient prises à leur solde, telles que celles des électeurs palatin et de Brandebourg, des ducs de Hanovre et de Lunebourg, du margrave d'Anspach, du duc de Mecklembourg-Schwerin, du landgrave de Hesse-Cassel, etc. Le commandement de toutes ces troupes, dont la plus grande partie était déjà en Hollande ou à portée de s'y rendre en peu de temps, fut destiné au duc de Marlborough.

On fit aussi de grands armements dans les ports de la république pour augmenter les forces de mer, qui étaient déjà

de quarante-huit vaisseaux de guerre, et les rendre à peu près égales à celles de l'Angleterre.

Menacé de tous côtés par des préparatifs aussi formidables, et ayant déjà à soutenir en Italie une guerre onéreuse, le roi fit dans ses troupes une nouvelle augmentation de cent régiments d'infanterie, chacun d'un bataillon, de quelques régiments de cavalerie et de dragons, et de plusieurs compagnies franches. Sa majesté donna en même temps des ordres pour que l'on armât et exerçât les gardes-côtes du royaume; que l'on équipât tous les vaisseaux de guerre qui étaient dans ses ports; et elle permit d'armer en course un grand nombre de bâtiments.

Le roi de Portugal, qui était entré dans l'alliance des deux couronnes,et le roi d'Espagne, firent, de leur côté, des dispositions pour se mettre en état de soutenir la guerre tant sur mer que sur terre; et le roi, pour contribuer à la défense des royaumes de son petit-fils, envoya en Espagne dix-neuf bataillons et dix-neuf escadrons de ses troupes. Sa majesté augmenta en même temps de vingt bataillons et de trente escadrons son armée d'Italie, qui fut composée alors de quatre-vingt-dix bataillons et de cent dix escadrons de troupes françaises, indépendamment de celles d'Espagne et de celles du duc de Savoie. Elle y avait fait passer aussi, à la fin de la campagne précédente, un grand nombre de recrues. M. le maréchal de Villeroy avait remplacé, à la tête de cette armée, M. le maréchal de Catinat; mais, ayant été fait prisonnier à Crémone, M. le duc de Vendôme lui succéda, et le roi d'Espagne prit la résolution d'aller lui-même diriger les affaires d'Italie, après avoir passé à Naples pour recevoir le serment de fidélité des sujets de ce royaume, où l'on avait découvert une conspiration.

Pour opposer des forces proportionnées à celles que les Anglais et les Hollandais préparaient pour agir aux Pays-Bas, cent trente-deux bataillons et cent onze escadrons de troupes françaises, auxquels devaient se joindre quarante-cinq bataillons et quarante-trois escadrons des troupes d'Espagne, furent destinés à la défense de cette frontière, et à protéger les états de l'électeur de Cologne, dont les troupes du roi occupaient les places. Tout annonçait que c'était du côté des Pays-Bas que les alliés feraient leurs plus grands efforts; et le roi, jugeant que les opérations dans cette partie seraient dignes de la présence d'un prince de sa famille, destina le commandement de l'armée à monseigneur le duc de Bourgogne, ayant sous lui M. le maréchal de Boufflers et M. le marquis de Bedmar, commandant pour le roi d'Espagne aux Pays-Bas.

Quant au côté de l'Allemagne et de la frontière du haut Rhin, qui est la partie dont on a fait l'objet de ce mémoire, lorsqu'il fut question de prendre un parti sur la conduite qu'on aurait à tenir en cas de rupture avec l'empereur et avec l'empire ou partie du corps germanique, M. de Chamlay présenta à sa majesté un mémoire pour faire connaître l'importance dont il était de se mettre en force sur le Rhin, et pour indiquer les moyens de s'opposer aux desseins que l'empereur pourrait avoir sur l'Alsace. Le roi, persuadé que c'était sur l'Italie que ce prince portait ses principales vues, et doutant encore qu'il voulût faire la guerre sur le Rhin, parce que les cercles continuaient à donner des assurances de neutralité, et que sans leur secours il lui était difficile d'y rassembler assez de forces pour faire des entreprises de quelque importance; considérant d'ailleurs que la puissance de l'empereur en Allemagne serait balancée par les électeurs de Bavière et de Cologne, et par les ducs de Wolfenbüttel,

de Brunswick et de Gotha, jugea qu'il suffirait d'avoir sur le Rhin quarante-cinq bataillons et soixante-huit escadrons. Il donna le commandement des troupes à M. le maréchal de Catinat qui, l'année précédente, avait été rappelé d'Italie, et nomma, pour servir sous ses ordres, huit lieutenants généraux, treize maréchaux de camp, M. de La Frezelière pour commander l'artillerie, et M. de La Houssaye pour faire les fonctions d'intendant de l'armée. Ce fut le 2 du mois de mars que le roi fit cette disposition.

M. le marquis d'Huxelles, le plus ancien des lieutenants généraux destinés pour cette armée, et commandant en Alsace, fut chargé de faire les premières dispositions avant l'arrivée de M. le maréchal de Catinat, et de porter sa principale attention sur l'approvisionnement des places, surtout de Landau et de Huningue, et sur l'assemblée des bateaux nécessaires pour faire des ponts sur le Rhin.

Il partit de la cour, où il avait passé une partie de l'hiver, et arriva à Strasbourg le 7 mars. Il trouva les cent quarante bateaux qu'on avait mis en radoub l'année précédente entièrement réparés; et l'on avait assemblé à Huningue les bois nécessaires pour en construire cinquante autres. Cette place et Landau étaient suffisamment pourvues de munitions de guerre et de bouche; ce qui était d'autant plus avantageux qu'il eût été difficile d'en faire entrer dans Landau, les dispositions de l'électeur palatin et du prince de Bade faisant juger que leur dessein était de fermer les avenues de cette place tant par terre que par le Rhin. Le comte de Linange, officier général au service de l'électeur palatin, était avec deux mille hommes de troupes palatines à Germersheim qu'il faisait retrancher, et occupait les villages de Bellheim et Knittelsheim sur la Queich, Hagenbach, Lingenfeld et autres postes

à portée de Landau, tandis que d'autres troupes palatines, cantonnées entre la Queich et le Spirbach, protégeaient les travaux que le prince de Bade avait fait commencer l'année précédente, tant sur cette dernière rivière qu'à Spire et à Neustadt, et même à Kayserslautern.

Peu de jours après son arrivée à Strasbourg, M. d'Huxelles fut informé que le prince de Bade avait donné des ordres pour jeter un pont de bateaux à Spire, et pour établir un pont volant à Germersheim ; que les troupes de l'empereur qui étaient dans le Brisgau et l'Autriche antérieure devaient sortir de leurs quartiers, le 15 mars, pour descendre le Rhin vers Philipsbourg; que toutes les communautés du pays situé à la droite du Rhin avaient ordre d'y conduire des fourrages, et que c'était dans les environs de cette place que l'armée impériale devait s'assembler; que non-seulement elle serait jointe par six régiments de cavalerie, dragons ou hussards, venant de Hongrie, mais aussi par des troupes de Saxe et de Pologne, même par celles des cercles, que l'on assurait être à la veille d'abandonner le parti de la neutralité; enfin, que toutes les dispositions du prince de Bade tendaient à passer le Rhin, le 1er du mois de mai, pour mettre le siége devant Landau.

M. d'Huxelles, en instruisant la cour de ces importantes nouvelles, demanda qu'on fît, sans perdre de temps, passer en Alsace toutes les troupes destinées à former l'armée, et que M. le maréchal de Catinat s'y rendît afin de reconnaître par lui-même, non-seulement les environs de Landau et de Huningue, mais aussi le pays de la Sarre, sur lequel les impériaux pourraient avoir des vues. Il demanda aussi que, n'y ayant point dans les arsenaux de l'Alsace de quoi former un équipage d'artillerie de campagne, on y renvoyât promptement celui qui, l'année précédente, avait suivi le corps de

troupes détaché dans le pays de Luxembourg, où il était resté. Il représenta en même temps la nécessité d'augmenter les forces destinées à défendre l'Alsace, parce que, ne paraissant pas douteux que les cercles ne se déclarassent, ou du moins ne fussent entraînés à agir indirectement contre la France, les impériaux seraient en état de faire une entreprise considérable; et que si en effet ils parvenaient à se placer devant Landau, il serait bien difficile de les en chasser, et qu'on ne pourrait même assembler un corps pour retarder leurs opérations sans exposer les places de l'Alsace. Il n'y avait, dans cette province que trente-cinq bataillons, tant de campagne que de garnison, quarante-trois compagnies détachées, et quelque cavalerie. D'ailleurs treize bataillons de ces troupes étaient encore occupés aux travaux de Neuf-Brisach, qu'il devenait instant de mettre en état de défense, afin de pouvoir n'y laisser qu'une garnison. Pour accélérer ces travaux, M. d'Huxelles fit aider les troupes par huit cents pionniers.

On eut de la peine à se persuader à Versailles que les impériaux fussent en état de faire d'aussi bonne heure des mouvements inquiétants pour l'Alsace, et qu'on eût à craindre pour cette province, tant que les cercles ne se déclareraient pas; le roi donna cependant des ordres pour que l'on commençât à y faire avancer des troupes avec quelques officiers généraux, afin qu'en cas de besoin on pût former un corps. Sa majesté ordonna à M. le maréchal de Boufflers, qui avait retenu aux Pays-Bas huit bataillons destinés pour l'armée du Rhin, de les y renvoyer incessamment; et M. de Varennes, commandant dans les Évêchés, fut chargé d'aller visiter la Sarre et la Moselle, et de s'occuper des moyens d'entretenir le duc de Lorraine dans les sentiments d'une stricte neutralité.

Il paraît, par la correspondance de M. d'Huxelles, qu'il ju-

geait, ainsi que la cour, que sans le secours des cercles l'armée impériale n'était pas en état de faire d'entreprise considérable; mais il craignait que, sans se déclarer ouvertement, ils ne lui donnassent des secours, ou qu'ils ne fissent leur déclaration qu'au moment de leur jonction avec les troupes de l'empereur.

Les mouvements de celles-ci se confirmaient. Les nouvelles que reçut M. d'Huxelles, depuis le 20 jusqu'à la fin du mois, lui apprirent, premièrement, que toute la cavalerie, les dragons et la plus grande partie de l'infanterie qui avaient hiverné dans le Brisgau et l'Autriche antérieure, étaient en marche pour se rendre, ainsi qu'on l'avait annoncé, dans les environs de Philipsbourg, et que leur rendez-vous était fixé au 8 du mois d'avril; en second lieu, que les députés des cercles s'assemblaient à Nordlingen, mais que ce n'était que pour la forme, et qu'ils étaient déterminés à prendre le parti de l'empereur, même à entrer dans l'alliance de ce prince avec l'Angleterre et les États-Généraux; 3° qu'on faisait des magasins considérables à Heidelberg et à Spire, et que le prince de Bade, pour se procurer les moyens de jeter un pont sur le Rhin, faisait arrêter à Spire tous les bateaux qui descendaient ce fleuve; 4° que le roi des Romains se disposait à partir de Vienne pour venir se mettre à la tête de l'armée; enfin, qu'on avait déjà marqué au-dessous de Landau, entre Lustadt et la Queich, un camp pour l'armée, et qu'il resterait sur le haut Rhin, vis-à-vis de Huningue, un corps de huit ou dix mille hommes.

Ces nouvelles firent plus que jamais désirer à M. d'Huxelles que M. le maréchal de Catinat vînt prendre le timon des affaires, et lui donnèrent occasion de faire observer à la cour que, par la position qu'avaient prise les troupes des cercles,

celles de Souabe, depuis Offenbourg jusque vers Philipsbourg, et celles de Franconie, dans des quartiers qui en étaient peu éloignés, le prince de Bade, qui avait le sien à Rastadt, pouvait en quinze jours assembler de grandes forces, et passer le Rhin pour joindre à la rive gauche les troupes palatines et celles du cercle du haut Rhin qui étaient à Spire et à Worms. Persuadé, par des circonstances aussi favorables aux desseins que pouvait avoir ce général, du danger dont l'Alsace était menacée, il insista auprès de la cour sur la nécessité de prendre les mesures les plus promptes pour la défense de cette province; il fit des représentations sur la faiblesse dont seraient les garnisons, s'il fallait faire sortir des places les bataillons de campagne pour former un corps, et sur l'insuffisance de ce corps, même pour défendre l'entrée du pays, ce qui exigeait qu'on envoyât des renforts à l'armée, non-seulement pour la mettre en état de faire tête aux impériaux, mais aussi pour en imposer aux cercles.

Telle était la situation des affaires du côté de l'Allemagne, et telle était la confiance de la cour dans la résistance que l'empereur trouverait de la part des cercles pour entrer dans son parti, lorsqu'on apprit la mort inopinée du roi d'Angleterre, arrivée le 19 mars, et la proclamation de la princesse Anne, sa belle-sœur, épouse du prince Georges de Danemarck, au trône d'Angleterre. A la première nouvelle qu'on eut de cet événement, on espéra que Guillaume ayant été, pour ses intérêts personnels, le principal instigateur des troubles qui allaient agiter toute l'Europe, le système de la princesse qui lui succédait serait plus pacifique; mais bientôt on apprit qu'elle avait donné tant aux Anglais et aux Hollandais qu'à leurs alliés les assurances les plus formelles de se conduire d'après les principes de son prédécesseur, et d'exécuter dans

leur entier les projets qu'il avait formés pendant les dernières années de son règne.

Il sembla que la mort de ce prince fût le signal des premiers actes d'hostilité de la part de ses alliés. Dès la fin du mois de mars, les troupes anglaises et hollandaises qui étaient sur le bas Rhin remontèrent ce fleuve sous les ordres du prince de Nassau-Saarbrück, et bloquèrent Kayserswert. En même temps les députés des cercles, assemblés à Nordlingen, conclurent une association entre eux, suivant laquelle celui de Franconie devait fournir huit mille hommes et celui de Souabe dix mille huit cents; ceux du cercle d'Autriche y accédèrent le 17, et le contingent de ce cercle fut fixé à seize mille hommes. Les cercles du haut et du bas Rhin n'accédèrent que le 20 mars. Celui du haut Rhin s'engagea à fournir trois mille hommes, et celui du bas Rhin six mille cinq cents. Le cercle de Westphalie fut invité à entrer dans l'association, mais les députés demandèrent du temps.

Cette association ne parut d'abord être faite que dans la vue de pourvoir à la sûreté de l'empire; mais le 23 mars les députés des cinq cercles associés résolurent d'accéder dans la suite à la grande alliance de l'empereur, des Anglais et des États-Généraux.

En attendant que leurs troupes fussent en état de marcher et que les six régiments de cavalerie impériale venant de Hongrie et de Bohême fussent à portée du Rhin, les troupes de l'empereur qui avaient hiverné dans le Brisgau et dans l'Autriche antérieure arrivaient successivement dans les environs de Philipsbourg; tous les avis portaient que dans peu elles passeraient le Rhin, tant à Spire qu'à Germersheim, où l'on établissait des ponts, et qu'elles formeraient avec les Palatins un corps de vingt mille hommes, qui serait employé à

achever les retranchements de Germersheim et du Spirbach, et à bloquer Landau. On préparait en même temps à Fribourg et à Vieux-Brisach un train considérable de grosse artillerie.

On eut successivement la confirmation de ces dispositions de la part des impériaux, et des préparatifs que faisaient les cercles pour mettre leurs contingents en état de marcher. Cependant on était au 15 du mois d'avril, sans que M. d'Huxelles eût aucune nouvelle, ni du départ de M. le maréchal de Catinat, ni de la marche des troupes destinées à se rendre en Alsace. Il était dangereux de dégarnir les places pour former un corps capable d'empêcher du moins les impériaux de faire des courses dans la basse Alsace, et on ne pouvait tirer des troupes de Neuf-Brisach sans retarder le travail des fortifications, qu'il était de la dernière importance de mettre, avant le commencement de la campagne, dans leur état de perfection, comme c'était l'intention du roi. Tout ce que M. d'Huxelles jugea pouvoir faire fut de tirer des différentes garnisons de la haute Alsace quatre bataillons qui allèrent à Strasbourg, et de destiner douze escadrons pour camper sous Hagueneau, qu'il fit occuper par quatre cents hommes d'infanterie. Comme il y avait à Weissembourg un régiment de cavalerie qui aurait couru risque d'être enlevé si les impériaux étaient venus à passer la Queich en force, il l'en retira, et ce régiment fit partie de ceux qui devaient camper sous Hagueneau.

La cour avait de la peine à se persuader que M. d'Huxelles ne pût assembler, en cas de besoin, treize ou quatorze bataillons et même un plus grand nombre, pour empêcher les impériaux de faire une irruption dans la basse Alsace; cependant, sur les vives instances qu'il fit pour la marche des troupes

qu'il attendait, M. de Chamillart lui manda que l'intention du roi était que, sans attendre l'arrivée de M. le maréchal de Catinat, qui devait partir de Paris le 21, il rassemblât le plus de troupes qu'il lui serait possible; et que, pour cet effet, sans avoir égard aux travaux de Neuf-Brisach, il en retirât tout ce qu'il jugerait à propos, en n'y laissant que ce qu'exigerait la garde de cette place. Ce ministre l'informa en même temps de la marche de la plus grande partie de l'infanterie, qui était en mouvement pour se rendre en Alsace, excepté neuf bataillons, dont six étaient encore dans les pays de Liége et de Cologne, et trois dans le pays d'Aunis. A l'égard de la cavalerie, elle était encore dans le pays Messin et sur la Meuse; mais la cour lui avait envoyé l'ordre de se rendre en Franche-Comté pour être à portée d'entrer en Alsace. Les chevaux de l'artillerie et des vivres, qui étaient en Franche-Comté, ne devaient en partir que le 15 du mois de mai.

Tous ces secours indispensables étaient non-seulement encore éloignés, mais même ils parurent insuffisants à M. d'Huxelles. La cour elle-même eût désiré pouvoir lui envoyer quinze ou vingt bataillons de plus; mais tout était employé aux Pays-Bas, en Italie et sur les côtes.

Les craintes de M. d'Huxelles n'étaient que trop fondées : l'événement les justifia, et fit connaître qu'on ne pouvait faire trop de diligence pour empêcher les impériaux de pénétrer en Alsace. Le 20 ils passèrent le Rhin sur le pont qu'ils avaient jeté à Spire : trois régiments d'infanterie et quatre de cavalerie ou de dragons se portèrent ce jour-là à Dutenhoffen et à Lingenfeld. En même temps d'autres troupes passèrent au pont volant de Germersheim, et occupèrent plusieurs villages sur les deux rives de la Queich; et deux régiments d'infanterie, avec un de cavalerie des troupes palatines qui étaient

dans le bailliage de Neustadt, se rendirent à Germersheim.

Au premier avis de ce mouvement, la cour se persuada que les impériaux n'avaient pu rassembler assez de troupes pour une entreprise considérable, et qu'ils n'étaient en état que de faire des courses en Alsace pour y imposer la contribution; cependant elle envoya des ordres pour presser la marche de l'infanterie destinée à compléter l'armée; et la cavalerie qui était en marche pour se rendre en Franche-Comté reçut l'ordre de prendre la route de Saverne. Elle manda en même temps à M. d'Huxelles de rassembler tout ce qu'il pourrait pour empêcher les impériaux de s'emparer du poste de Billigheim[1], que l'on regardait comme très-important, et de s'approcher de Landau; de faire même tous ses efforts pour les chasser de Germersheim et du Spirbach. Mais M. d'Huxelles n'en avait pas les moyens, et les impériaux ne lui en laissèrent pas le temps.

Le 21 ils passèrent la Queich et se séparèrent en trois corps, dont le plus considérable, ayant à sa suite quatre pièces de canon, se porta à Billigheim, l'autre à Rheinzabern, et le troisième campa à la rive droite de la Queich, près de Bellheim, où le prince de Bade établit son quartier général. En même temps les troupes palatines qui s'étaient avancées la veille à Germersheim marchèrent avec huit pièces de canon à Lauterbourg, ville de la dépendance de l'évêché de Spire, et s'en emparèrent. Il resta à Germersheim huit cents hommes pour achever les retranchements; d'autres troupes palatines continuèrent d'occuper le Spirbach, Neustadt et Kayserslautern.

On avait à la cour des idées bien différentes, et sur le nombre des troupes que M. d'Huxelles pouvait mettre en cam-

[1] Entre Landau et Weissembourg.

pagne, et sur les forces des impériaux. On voit, par une lettre du roi à M. le maréchal de Catinat, qui était en chemin pour se rendre en Alsace, que, suivant les calculs que fit sa majesté, son armée du Rhin devait être composée de cinquante-deux bataillons et demi, dont vingt-trois et demi pour former les garnisons, et vingt-neuf pour servir en campagne; mais sur ce nombre, treize bataillons ne devaient arriver que successivement. Il en était de même de la cavalerie, dont la cour jugeait que M. de Catinat pourrait rassembler cinquante escadrons; mais une partie ne devait être rendue en Alsace que le 1^er^ du mois de mai et le reste le 8. Le roi destinait aussi pour son armée du Rhin douze autres bataillons; mais l'époque de leur marche n'était pas encore fixée, et dépendait des événements du côté des Pays-Bas et de la mer.

Quant aux impériaux, le roi était persuadé qu'à peine ils étaient au nombre de quinze à seize mille hommes, dont une partie devait être restée dans les places; et que, si les troupes des cercles se joignaient à eux, M. le prince de Bade ne pourrait pas mettre plus de vingt mille hommes en campagne.

D'après ces combinaisons, sa majesté, estimant que M. le maréchal de Catinat lui serait fort supérieur, tant par le nombre que par la qualité de ses troupes, manda à ce général de ne pas perdre un moment à en assembler le plus qu'il lui serait possible, soit à Hochfelden, soit à Hagueneau, pour marcher ensuite à Billigheim et à Germersheim, afin d'en chasser les impériaux avant qu'ils y fussent bien établis; même, plutôt que de rester dans l'inaction, de risquer un événement malheureux pour conserver Landau et la basse Alsace.

Le prince de Bade n'attendit point que l'on fût prêt à marcher à lui pour prendre une position qui le mît en état de

couvrir ses opérations, et de fermer entièrement à l'armée du roi le chemin de Landau. Le 24 il porta sur la Lauter des détachements qui s'emparèrent de Weissembourg et du château de Saint-Remy, et s'avança de sa personne à Langencandel, où il établit son quartier général. Comme il occupait déjà Lauterbourg, la Lauter devint pour lui une ligne de défense redoutable à l'armée du roi, et Landau se trouva bloqué de toutes parts.

Ce fut dans ces circonstances que, le 26 au soir, M. le maréchal de Catinat arriva à Strasbourg. Satisfait des dispositions qu'avait prises M. d'Huxelles, il n'y fit aucun changement; et dans la lettre qu'il écrivit à sa majesté, le 27, il exposa les motifs qui ne lui avaient pas permis de s'opposer aux mouvements des impériaux. Après avoir successivement pris une connaissance plus particulière de la situation des affaires, il rendit compte à sa majesté des difficultés presque insurmontables qu'il apercevait relativement à la position des impériaux, et au défaut de moyens, non-seulement de les chasser des postes qu'ils occupaient, mais aussi d'apporter des obstacles au succès des entreprises qu'ils pouvaient avoir en vue.

Lettre de M. le maréchal de Catinat au roi.

Strasbourg, 27 avril 1702[1].

Je suis arrivé hier, sire, sur les quatre à cinq heures du soir. Je me suis déjà beaucoup entretenu avec M. le marquis d'Huxelles, qui a informé votre majesté, par les lettres qu'il a écrites à M. de Chamillart, que les ennemis étaient sur la Lauter et occupaient Weissembourg et Lauterbourg. M. le marquis d'Huxelles n'a pas été en état de s'opposer à ce progrès de postes en avant que les ennemis occupent présentement. Votre majesté peut connaître par

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1568, lettre 19

leur situation, que Landau est derrière eux; que l'on n'y a plus de communication, et qu'il est comme investi. La garnison de cette place est composée de sept bataillons, savoir : deux de Nettancourt, les deux du royal-artillerie, le second de la Sarre, le second de Bourbon, le second de Soissonnais, et le régiment de cavalerie de Forsat.

Les derniers avis que l'on eut hier sont que M. le prince Louis de Bade avait toujours son quartier à Candel; qu'il a fait rompre le pont de Spire, et qu'il devait être remonté du côté de Hagenbach et Lauterbourg; que des troupes qui étaient du côté de Worms marchaient pour le joindre, et que des troupes du cercle de Souabe devaient venir du côté d'Offenbourg : supposant le pont du Rhin à Hagenbach, cela permet une plus prompte jonction desdites troupes.

M. le marquis d'Huxelles a informé M. de Chamillart de la situation qu'il a donnée aux troupes, suivant la quantité qu'il en avait actuellement en Alsace. J'ai expédié avec lui, dès hier au soir, des ordres à la cavalerie que nous avons sur les derrières dans les Évêchés et le Luxembourg, pour la faire avancer en Alsace. A l'égard de l'infanterie qui est aussi sur les derrières, il paraît, par le contrôle que M. le marquis d'Huxelles m'a communiqué, qu'elle a reçu les ordres de votre majesté pour marcher en Alsace.

Je ne puis encore rien mander à votre majesté des partis que l'on peut prendre dans ces conjonctures, parce qu'ils dépendent des mouvements des ennemis, de la quantité de troupes que nous aurons à portée, et qu'il faut examiner, suivant ces différentes circonstances, les situations que l'on se peut donner : c'est de quoi depuis hier je m'entretiens avec M. le marquis d'Huxelles. M. le prince Louis de Bade a eu ses vues; il a arrangé les moyens de se mouvoir et d'agir prématurément. Jusqu'à présent il semble que le prince de Bade affecte de ne pas commettre d'actes d'hostilités, prétendant qu'il n'occupe aucun endroit qui ne soit à l'empire; c'est ce qui paraît même dans les ordres qu'il a donnés et où il va jusqu'à promettre

le payement des fourrages, s'il n'y a point de guerre. Ce n'est pas sur cette conduite que nous réglons la nôtre, mais sur la situation dans laquelle on se trouve actuellement.

Je vais demain à Hagueneau avec M. le marquis d'Huxelles.

Lettre de M. le maréchal de Catinat à M. de Chamillart. Strasbourg, 28 avril 1702[1].

Le courrier de M. le marquis d'Huxelles est arrivé ce matin. Il m'a remis, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25, et par laquelle vous m'informez des ordres que vous avez envoyés à la cavalerie et à l'infanterie de se mettre en marche pour venir à l'armée. Je prendrai les mesures nécessaires pour qu'elles y trouvent leurs ordres.

Il y a dans votre lettre, monsieur, un post-scriptum, par lequel vous me faites savoir que sa majesté, m'ayant fait connaître l'importance dont il était d'empêcher les ennemis de s'avancer à Billigheim et de s'y établir, il fallait que je fisse en sorte de savoir au juste le nombre des troupes des ennemis, et que, s'il est possible d'en assembler à peu près un même nombre, je me misse en état d'approcher de Landau, de les obliger de repasser le Spirbach, et même, si cela se peut, de les chasser de Germersheim.

Vous aurez pu connaître, monsieur, par les deux lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire depuis que je suis à Strasbourg, que l'on n'est pas en état de s'approcher de Landau, puisque les ennemis sont en deçà de Billigheim, et postés derrière la Lauter, occupant Weissembourg et Lauterbourg, et que le quartier général de M. le prince Louis de Bade est à Candel.

Suivant tous nos avis, M. le prince Louis de Bade doit avoir quinze à vingt mille hommes. J'ai l'honneur de vous envoyer à part un mémoire des troupes qu'on nous a dit y être arrivées, et par lequel sa majesté pourra connaître que cette armée n'est encore composée que des troupes de l'empereur et de M. l'électeur pa-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1568, lettre 24.

latin. Il est arrivé dans cette armée vingt-quatre pièces de canon de campagne, et l'on dit qu'ils en attendent encore. Voilà, monsieur, ce que nous savons de plus certain.

On annonce toujours la marche des troupes des cercles de Franconie et de Souabe du côté du Rhin.

Je ne vous donne point de nouvelles du haut Rhin, du côté de Neuf-Brisach, ne doutant point que M. de Laubanie n'ait l'honneur de vous informer de ce qui s'y passe.

On répand partout le bruit que leur dessein est d'assiéger Landau: il paraît fort qu'ils s'y disposent.

Il est arrivé à Nuremberg une partie des équipages du roi des Romains; le bruit continue toujours qu'il doit venir commander l'armée.

Je vous ai envoyé, monsieur, par un état à part, la situation des troupes qui étaient actuellement en Alsace, à quoi il n'y a rien de changé.

Je vous supplie, monsieur, d'assurer le roi que l'on fait et que l'on fera de son mieux. J'aurai l'honneur de vous écrire le plus souvent qu'il me sera possible. Je vous prie, monsieur, de me faire l'honneur d'être toujours bien persuadé que l'on ne peut être plus que je suis, etc.

Lettre de M. le maréchal de Catinat au roi. Strasbourg, 1er mai 1702[1].

Au retour de Hagueneau, où j'étais allé, j'ai reçu la lettre du 27 avril, dont il a plu à votre majesté de m'honorer. J'ai déjà eu celui de l'informer de l'état où j'avais trouvé les affaires en arrivant à Strasbourg. M. le prince Louis de Bade était déjà posté derrière la Lauter, et avait du monde dans Weissembourg et Lauterbourg. Votre majesté me mande qu'étant dans cette situation, Landau investi, il est maître d'entrer en Alsace si je n'assemble promptement un corps de troupes suffisant pour s'opposer aux entreprises qu'il pourrait faire. Votre majesté aura pu connaître par ma dépêche,

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1568, lettre 28.

que c'est l'objet qu'on s'est proposé, puisque le jour même de mon arrivée j'expédiai un courrier à M. le marquis de Varennes pour lui mander de mettre en marche toute la cavalerie qui pouvait marcher sous ses ordres, en y comprenant celle qui était à Luxembourg. Je ne lui mandai rien pour l'infanterie parce que, d'après le contrôle de M. de Chamillart, il paraissait qu'il avait envoyé les ordres de votre majesté pour la faire marcher. J'ai envoyé M. de Magnac à Saverne pour y recevoir et faire camper les troupes, tant cavalerie qu'infanterie, à mesure qu'elles y arriveront. La cavalerie ne sera entièrement arrivée que le 15 de mai. Je ne sais point les jours de l'arrivée de l'infanterie qui marche sur les ordres de votre majesté. Les régiments de Nice et de Pery sont arrivés à Saverne.

Votre majesté me mande que, dès à présent, je puis assembler vingt-neuf bataillons en campagne Elle me permettra de lui représenter que ce compte n'est pas tout à fait juste, ce qu'elle peut connaître par celui qui lui a été rendu de l'état des garnisons. Je prends la liberté de lui en envoyer un second mémoire, par lequel elle pourra connaître que, supposant toute l'infanterie arrivée, il ne pourra guère y avoir que vingt-cinq ou vingt-six bataillons pour composer l'armée. J'ai réglé cet état avec M. le marquis d'Huxelles et M. de Laubanie.

Je supplie très-humblement votre majesté d'être bien persuadée de mon impatience à commencer à former une armée dès qu'il y aura une certaine quantité de troupes à portée de se réunir, ce que je crois pouvoir être incessamment.

Votre majesté me marque qu'il lui semble que l'on pourrait s'assembler vers Haguenau ou Hochfelden. J'ai vu le premier; il ne conviendrait pas, aussi votre majesté donne-t-elle au second la propriété d'être plus proche de Saverne. Ainsi, sire, c'est à Hochfelden ou Brumpt que nous nous sommes proposé de nous assembler.

J'entre vivement, sire, dans toutes les considérations de votre majesté sur la situation des ennemis. Depuis que je suis ici, les conséquences m'en ont paru telles qu'elles sont; et je les prévois

avec de grandes peines et de grandes inquiétudes. Nous ne parlons d'autre chose, M. le marquis d'Huxelles, M. de Laubanie et moi, et rebattons sur tous les moyens d'entreprendre sur les ennemis. Le poste de la Lauter passe pour être fort bon et de très-difficile accès. Je leur ai communiqué la lettre que votre majesté m'a fait l'honneur de m'écrire et j'ai appelé leur attention sur le dernier article, où elle marque que le plus mauvais parti est celui de ne rien faire. C'est un coup d'éperon qui nous pousse à imaginer et à chercher tout le possible; mais il faut au moins quelque lueur d'espérance de pouvoir réussir d'ici que l'armée soit assemblée et que les moyens de se mouvoir soient réglés. Nous pourrons avoir de plus grandes connaissances de la situation des ennemis, dont les forces peuvent tous les jours changer de nature, parce que les troupes du cercle de Souabe sont dans des quartiers entre Offenbourg et Rastadt. Les avis sont que celles de Franconie sont en marche du côté de Philipsbourg.

J'ai reçu, le 30 au matin, un billet chiffré, de M. de Melac, qui mande que les ennemis ont pris autour de Landau des postes de cavalerie et d'infanterie; nous n'avons aucun avis de l'arrivée de gros canon. Les bruits de leur armée sont différents : les uns parlent du siége de Landau, les autres disent qu'ils veulent entrer en Alsace.

Si M. de Chamlay n'est pas nécessaire auprès de votre majesté, je la supplierai très-humblement de l'envoyer en ce pays-ci; je l'y croirai fort utile pour le bien de son service. Il y a fait la guerre avec M. de Turenne, connaît parfaitement le pays, et informerait bien au juste votre majesté de tout ce qui s'y passe.

Il était difficile que la cour se refusât à l'évidence des projets que les ennemis avaient sur Landau, et du danger auquel la basse Alsace était exposée si l'on ne se mettait promptement en état d'arrêter leurs progrès. On voit en effet par les lettres du roi que sa majesté, craignant qu'ils ne se re-

tranchassent dans les postes qu'ils venaient d'occuper, manda de nouveau à M. le maréchal de Catinat de ne point perdre de temps à s'assembler, pour les en chasser avant qu'ils fussent solidement établis, et que, persuadée que si avant le 10 du mois ils ne recevaient pas de nouveaux renforts, ce général ne leur serait point inférieur en nombre, elle ne doutait point qu'il ne fût en état de remplir ses intentions. Elle l'autorisa, outre cela, à faire usage de quelques milices de la province d'Alsace, et elle manda à M. de Varennes, qui commandait dans le pays Messin, de faire en sorte de lui envoyer quelques compagnies de celles de ce pays; mais le roi ignorait alors que le 2 du mois de mai il n'était encore arrivé à Saverne que deux bataillons des dix auxquels il avait été envoyé ordre de joindre l'armée, et que la marche des autres avait été retardée par M. de Varennes, pour éviter que pendant leur route il ne s'en trouvât pas un trop grand nombre dans le même lieu. La marche de la cavalerie devait être encore plus lente, par la fausse route qu'elle avait commencé à faire vers la Franche-Comté, et parce que M. de Catinat n'avait aucune connaissance des chemins qu'elle tenait, ni des lieux où il pouvait lui adresser ses ordres pour diligenter sa marche. Quant à l'équipage d'artillerie, il était encore à Metz et à Luxembourg, et il ne pouvait arriver en Alsace avant le 15. A la vérité il y avait à Sarre-Louis assez de canons pour y suppléer; mais on voit par les lettres de M. de La Frezelière que les affûts exigeaient beaucoup de réparations, et que le bataillon de royal-artillerie, destiné pour le service de cet équipage, était à Landau, d'où l'on ne pouvait espérer de le retirer. La seule ressource que l'on trouva pour le remplacer fut de faire venir de Flandre des compagnies de canonniers détachés qui étaient employées à l'armée de M. le

maréchal de Boufflers. Les équipages des vivres étaient dans une situation plus satisfaisante, la plus grande partie étant déjà arrivée en Alsace; mais un autre objet sur lequel M. le maréchal de Catinat n'était pas sans inquiétude était celui de la finance. Les fonds manquaient à l'armée, et M. de Chamillart, ne pouvant pas en faire passer avant le 15, fut obligé de mander à M. de La Houssaye de se servir de tout ce qui se trouvait dans les caisses de la province, et même de ce qui était à la monnaie de Strasbourg.

Une telle disette de tous moyens n'était pas propre à mettre M. le maréchal de Catinat en état d'exécuter les ordres du roi; et ses inquiétudes ne firent qu'augmenter lorsque, par le tableau que lui envoya M. de Varennes de la marche des dix bataillons qui venaient du pays Messin, il vit que neuf de ces bataillons ne seraient rendus à Saverne que du 12 au 16 du mois de mai, et que le dixième ne pouvait partir qu'avec l'artillerie pour l'escorter. Ces retards lui parurent d'autant plus préjudiciables, qu'il apprit en même temps que deux régiments d'infanterie[1], chacun de deux mille hommes d'anciennes troupes de l'évêque de Würtzbourg, que l'empereur avait pris à sa solde, avaient joint M. le prince de Bade, et que ce général, indépendamment des troupes des cercles et des six régiments de cavalerie impériale qui venaient de Bohême et de Hongrie, attendait encore six régiments de hussards. Chaque jour aussi la position des impériaux lui parut devenir plus redoutable, et leurs vues sur Landau plus décidées, lorsqu'il fut informé qu'ils retranchaient Lauterbourg, qu'ils réparaient les chemins conduisant de là et du Rhin à Landau, qu'ils occupaient près de cette place,

[1] Les régiments de Biber et de Fuchs

au débouché de la vallée d'Annweiler, le village d'Albersweiler qu'ils avaient retranché, et où ils avaient du canon, et que déjà ils avaient commis des actes d'hostilité en faisant feu sur les sentinelles des ouvrages avancés de Landau. D'un autre côté, leurs partis se laissaient déjà voir entre Saverne et Phaltzbourg, où ils enlevèrent des équipages et attaquèrent les officiers de campement d'un régiment d'infanterie qui venait du pays Messin; ce qui obligea M. le maréchal de Catinat d'envoyer à Sarrebourg un escadron de dragons pour la sûreté de ce chemin. M. le prince de Bade était encore campé avec le gros de ses troupes à Langencandel. Le corps qui campait près de Lauterbourg était composé de cinq bataillons; et le reste des troupes impériales et palatines était séparé en différents corps prêts à se joindre; les plus considérables étaient à Weissembourg et Billigheim. Hagenbach était aussi occupé, et M. le prince de Bade se préparait à y jeter un pont sur le Rhin. Partout ses troupes travaillaient à fortifier leurs postes, et elles élevaient des retranchements et des redoutes le long de la Lauter, dont il avait fait rompre tous les ponts.

A l'égard des troupes des cercles, M. le maréchal de Catinat chercha à dissuader la cour de l'idée où elle était sur le peu de secours que M. le prince de Bade pouvait en tirer, et sur l'impossibilité où elles étaient de marcher de longtemps, en assurant le roi que celles de Franconie étaient en marche pour s'approcher de Philipsbourg, que l'infanterie du cercle de Souabe était campée à Offenbourg, la cavalerie à Acheren, et les dragons à Ettlingen, et que leur commandant avait fait dire à M. le prince de Bade qu'il n'attendait que ses ordres pour joindre l'armée. Ces mêmes troupes avaient un détachement de mille hommes de pied et de cinq à six cents chevaux, à Kappel, vis-à-vis de Rheinau, où ils travaillaient à des retran-

chements et à des redoutes le long du Rhin, ce qui fit juger à M. le maréchal de Catinat que l'objet de M. le prince de Bade était de lui donner de l'inquiétude dans la partie haute de ce fleuve, tandis qu'il opérerait dans la partie basse.

Telles étaient, le 8, les notions qu'avait M. le maréchal de Catinat de la situation des impériaux. Ce fut alors qu'il manda au roi que, d'après les connaissances qu'il avait prises du pays et les réflexions qu'il avait faites avec M. le marquis d'Huxelles sur le poste qu'occupaient les ennemis, rien ne pouvait lui faire juger qu'ils fussent attaquables, et que, quoique sa majesté fût dans l'idée que le plus mauvais parti était de rester dans l'inaction, il pensait que non-seulement le bien de son service ne permettait pas de songer à une attaque, mais que même le nombre de troupes dont l'armée devait être composée n'était pas suffisant pour le mettre en état de faire une entreprise qui répondît à ses vues.

Il n'était encore arrivé à Saverne qu'une partie de la cavalerie et trois bataillons, dont un venu du pays Messin, et les deux autres de la Franche-Comté. Ces troupes y restèrent sous le commandement de M. de Magnac, parce que M. le maréchal de Catinat jugea n'être point encore assez en force pour se rassembler.

M. de Chamlay fut du même avis que ce général sur le nombre des troupes que le roi avait destinées à former son armée du Rhin et les garnisons de l'Alsace; il remit à ce sujet un mémoire qui, en faisant connaître combien il était important de sauver cette province, indiquait les moyens d'en assurer la défense, et tendait à démontrer la nécessité d'y avoir des forces proportionnées à celles des impériaux.

M. le marquis de Villars, qui venait d'être rappelé de Vienne pour servir à l'armée en sa qualité de lieutenant gé-

néral, remit aussi à M. de Chamillart un mémoire pour indiquer : 1° les moyens de rendre difficile aux impériaux l'entreprise du siége de Landau et de prolonger la défense de cette place; 2° pour proposer, si l'on ne pouvait pas la secourir, de faire une diversion utile en assiégeant le fort de Kehl, dont la prise donnerait un passage assuré sur le Rhin, et la facilité de joindre l'électeur de Bavière. En troisième lieu, dans le cas où le siége de Kehl deviendrait aussi impraticable que le secours de Landau, il fit connaître la nécessité d'avoir un corps sur la Sarre et la Moselle pour empêcher le prince de Bade de s'étendre de ces côtés-là.

Ce dernier objet méritait dès ce moment la plus sérieuse attention, et M. de Catinat lui-même représenta à la cour que Bitche, Hombourg, Kirn et Mont-Royal, n'étant point, comme dans la précédente guerre, au pouvoir de la France[1], la Sarre et le pays Messin étaient entièrement découverts; que d'ailleurs n'y ayant, ni à la Petite-Pierre, ni à Sarrebourg, ni à Marsal, aucune garnison qui fût en état de faire la guerre en campagne, il était de toute nécessité d'envoyer du côté de la Sarre, tant à Sarre-Louis qu'à Marsal, quelque infanterie et deux ou trois régiments de cavalerie ou de dragons, et de lever sur toute cette frontière des compagnies franches qui fussent sous les ordres des états-majors des places. Il demanda aussi que l'on envoyât sur la Sarre un officier principal et expérimenté avec des ingénieurs, pour reconnaître les postes qu'il serait nécessaire d'occuper, et pour les retrancher.

La cour consentit à ce que les officiers majors levassent des compagnies franches qui seraient destinées à faire la guerre dans leurs environs. Elle consentit de même à ce que M. le ma-

[1] Bitche, ainsi que Bouquenom, Sarrewerden et Fenestrange, petites villes sur la Sarre, qui pouvaient faire de bons postes, appartenaient au prince de Vaudémont.

réchal de Catinat envoyât sur la Sarre un officier pour y commander sous les ordres de M. de Varennes; mais toute la cavalerie étant employée aux armées, et la plupart des régiments de nouvelle levée n'étant pas encore en état de servir, M. de Chamillart manda à M. de Varennes d'employer à la garde des différents postes vingt compagnies de milices du pays Messin et trois cents archers de la maréchaussée, en attendant qu'on pût faire usage des régiments de nouvelle levée. Mais M. de Varennes représenta qu'il ne fallait pas compter sur les milices pour couvrir la frontière; que tout le secours qu'on pouvait en tirer serait la garde des deux Nied, et qu'il était indispensable d'avoir près de Sarre-Louis un camp de six bataillons et de trois régiments de cavalerie ou de dragons, pour garder les soixante-trois gués de la Sarre, depuis Sarrebruck jusqu'à la Moselle, sans quoi les ennemis, qui tenaient déjà Hombourg avec beaucoup de troupes, auraient la liberté de faire avancer un corps jusqu'à Metz et dans l'intérieur du pays.

Quant aux autres objets du mémoire de M. de Chamlay et aux observations de M. le maréchal de Catinat relatives à la position et aux forces des impériaux, la cour jugea ne devoir rien changer à la distribution des troupes qui devaient composer les différentes armées jusqu'à ce qu'elle fût mieux instruite des desseins des Impériaux.

M. le maréchal de Catinat, ne pouvant espérer ni des renforts pour l'armée, ni des secours prochains pour couvrir sa communication avec le pays Messin et garantir la Sarre, se détermina à prendre sur son propre fonds pour remplir ce dernier objet; il laissa pour cet effet à Marsal un régiment d'infanterie, et à Sarrebourg un régiment de dragons avec sept compagnies de cavalerie qui n'étaient pas encore en état de servir en campagne.

Cependant il devenait plus instant que jamais de se mettre en force. Les impériaux étaient à la veille d'être joints non-seulement par les troupes des cercles, mais aussi par les Prussiens, que l'on apprit être en marche pour se rendre sur le Rhin. M. le maréchal de Catinat fit en conséquence ses dispositions pour faire sortir des places les troupes de campagne et les assembler le 14 dans la plaine de Brumpt, près de la commanderie de Stephansfeld : elles ne consistaient qu'en treize bataillons et quatorze escadrons. Celles qui étaient à Saverne, et qui devaient y arriver successivement jusqu'au 16, n'étaient point comprises dans ce nombre ; et son projet était de les y laisser quelques jours, à moins que les circonstances n'exigeassent qu'il les fît venir au camp de Brumpt. Par le calcul qu'il fit de tout ce qu'il pouvait rassembler dans ce camp, il paraît que, quoique l'armée dût être composée, suivant les états de la cour, de cinquante-deux bataillons et demi et de soixante-huit escadrons, il n'avait à mettre en campagne que vingt-deux bataillons et cinquante-neuf escadrons, parce qu'il était obligé de laisser un bataillon à Marsal, que M. de Varennes en avait retenu un autre pour la sûreté de Longwy, et que les garnisons de l'Alsace devaient employer vingt-huit bataillons et neuf escadrons.

Mais le nombre des troupes qu'il espérait rasssembler se trouva encore diminué de deux bataillons et deux escadrons, qu'il fit marcher à Rheinau le 12, sous les ordres de M. de Gevaudan, lorsqu'il apprit que les impériaux avaient un nombre de bateaux à Kappel, et qu'il en était sorti de la Kinzig vingt autres pour entrer dans le Rhin et remonter ce fleuve. Ces troupes furent destinées à veiller à la sûreté de cette partie depuis Strasbourg jusqu'à Neuf-Brisach.

Bientôt on fut informé qu'il était arrivé de l'artillerie à

Spire avec deux regiments d'infanterie et six compagnies de dragons des cercles, et que le reste de leurs troupes devait se rendre à Germersheim le 13.

M. le maréchal de Catinat partit de Strasbourg le 14 pour asseoir lui-même le camp qu'il avait résolu de former près de Brumpt. Il le plaça à la rive droite de la Zorn et fit marquer à une demi-lieue sur la gauche du camp un emplacement pour les troupes qui étaient à Saverne. Les onze escadrons qui étaient sous Hagueneau y restèrent.

Le 17 l'artillerie venant de Metz arriva à Saverne avec un bataillon et un régiment de cavalerie qui l'escortaient; mais comme elle avait besoin de beaucoup de réparations et d'assortiments il fallait la mener à Strasbourg.

Enfin toutes les troupes qu'attendait M. le maréchal de Catinat étant arrivées à Saverne, il les fit venir le 19 au camp de Brumpt, où il se trouva alors vingt et un bataillons et quarante-trois escadrons, indépendamment de ceux qui campaient à Hagueneau. Il ne resta à Saverne que trois cents hommes d'infanterie et quatre compagnies de cavalerie ou de dragons. Ce fut dans cette position que M. de Catinat résolut de rester jusqu'à ce que les projets des impériaux fussent entièrement développés. Ils continuaient à faire des actes d'hostilité contre la garnison de Landau : ils enlevèrent même un poste avancé composé de trente hommes. Cependant la cour doutait encore que le siége de cette place fût leur véritable objet; et le roi, doutant de même que les cercles en vinssent à une déclaration formelle, et que leurs troupes passassent le Rhin, se persuada que son armée n'était point inférieure à celle de M. le prince de Bade; et que M. le maréchal de Catinat devait plutôt chercher à l'inquiéter que de se livrer à une inaction qui laisserait aux impériaux la liberté de lui donner

des jalousies de tous les côtés. Ce fut à cette occasion que M. le maréchal de Catinat s'expliqua de nouveau sur l'impossibilité d'aller les attaquer dans les postes qu'ils occupaient, et sur le peu de moyens qu'il avait de veiller en même temps au côté du Rhin et à celui de la Sarre, dont les impériaux étaient plus à portée que lui. Il faisait observer en même temps au roi que quoique les cercles ne fussent pas encore ouvertement déclarés, leur conduite annonçait plutôt la guerre que la neutralité, puisqu'ils venaient de rompre toute communication avec Strasbourg, en levant une partie des traverses du pont qui conduisait à Kehl, et que leurs dispositions menaçaient également la basse Alsace par les apparences de leur jonction prochaine avec les troupes impériales, et la haute Alsace par une diversion. Mais toutes ces représentations furent vaines: le roi lui manda qu'il ne pouvait envoyer de nouvelles troupes ni en Alsace ni sur la Sarre, et que tout ce que sa majesté pourrait faire serait de faire passer sur cette rivière quelque infanterie de nouvelle levée à mesure qu'elle serait en état de servir; que d'ailleurs sa majesté ne pouvait croire que le prince de Bade eût assez de monde pour entreprendre le siége de Landau; qu'à la vérité son armée se grossissait des troupes de quelques alliés de l'empereur, mais que jamais elle n'excéderait quarante mille hommes, et qu'à moins que les cercles ne prissent de nouvelles résolutions, leurs troupes ne passeraient pas le Rhin.

Les nouvelles que M. de Catinat recevait de toutes parts étaient de nature à lui persuader le contraire. Il ne pouvait pas douter, d'après les rapports des déserteurs et de différents voyageurs qui venaient d'Allemagne, que dès le 18 il n'y eût déjà sous Heilbronn trois régiments d'infanterie et deux de cavalerie des troupes du cercle de Franconie, et, suivant tous les

avis, ces mêmes troupes devaient se rendre au camp de Langencandel par le pont que M. le prince de Bade avait établi à l'île de Dachsland. Les troupes du cercle de Souabe, qui étaient à Offenbourg, venaient de descendre à Rastadt, et s'étaient approchées du même pont. Le corps qui était à Kappel avait été joint par différents détachements et s'était allongé jusqu'au delà de Vieux-Brisach, du côté de Neubourg. Le prince de Bade s'était transporté dans cette partie, et, en visitant le bord du Rhin jusqu'à Huningue, avait ordonné de faire partout des retranchements. D'un autre côté, M. le maréchal de Catinat fut informé qu'il était arrivé à Essingen, près de Landau, quatre régiments d'infanterie, et qu'on avait établi à Minfeld, entre Landau et Weissembourg, un grand nombre de fours pour le service de l'armée impériale.

Quelque persuadé que fût M. le maréchal de Catinat que toutes les dispositions de M. le prince de Bade avaient pour objet le siége de Landau, il ne fut pas moins inquiet des autres entreprises qu'il pourrait faire soit sur la haute Alsace, soit du côté de la Sarre, et sur sa communication avec le pays Messin, même sur le Fort-Louis; c'est ce qui l'engagea à y envoyer M. de Cadrieu pour y commander, et à se préparer à y faire passer un bataillon de campagne pour en renforcer la garnison, si les avis sur la marche des troupes des cercles venaient à se confirmer. Quant au côté de la Sarre et aux communications, comme deux des douze bataillons dont le roi avait résolu de renforcer l'armée lorsque les circonstances le permettraient, étaient en marche à travers le pays Messin, M. de Catinat leur envoya ordre d'entrer à Sarre-Louis; mais en même temps, ne regardant pas ce renfort comme suffisant pour garder tous les postes et pour s'opposer aux courses des impériaux, il renouvela ses instances à la cour pour qu'il plût

à sa majesté d'envoyer sur la Sarre un régiment de cavalerie et un de dragons de nouvelle levée; et M. le commandeur de Forsat fut détaché à Metz pour veiller à la sûreté de cette partie sous les ordres de M. de Varennes. Il fut alors question des postes qu'on occuperait sur la Sarre. Comme on l'a dit précédemment, Bitche, Sarrewerden et Bouquenom dépendaient de la Lorraine, et M. le prince de Vaudémont, qui prétendait à la souveraineté sur ces différents lieux, offrit au roi d'y recevoir ses troupes; mais M. le maréchal de Catinat, informé que le duc de Lorraine avait non-seulement les mêmes prétentions, mais aussi que ce prince était en possession de ces postes, et que ses officiers y étaient établis, demanda de nouveaux ordres pour être autorisé à les faire occuper.

Dans l'incertitude où se trouvait M. de Catinat de pouvoir faire face de tous côtés, il jugea devoir porter sa principale attention sur la basse Alsace, afin que, n'ayant pas les moyens d'aller attaquer les impériaux, il pût au moins les empêcher de pénétrer dans cette partie de la province et d'inquiéter sa communication avec Strasbourg. Dans cette vue, il alla reconnaître le pays entre la Zorn et la Moder, depuis le haut de cette rivière jusqu'à son embouchure, afin de chercher une position qui tînt au Rhin, et par là ne permît pas aux impériaux de remonter le long de ce fleuve. Il craignait qu'en se portant du côté de la montagne il ne s'exposât, attendu l'état dans lequel étaient les places, et par suite des dispositions prises pour ses subsistances, qu'il tirait de Strasbourg, à perdre sa communication avec cette place. Mais on voit par sa dépêche du 23, qu'il ne pouvait s'avancer sur la Moder avant les premiers jours du mois de juin, parce que les herbes n'étaient pas encore bonnes à être fauchées. En attendant, il prit des mesures pour pouvoir, jusqu'à ce temps, faire vivre les chevaux

au sec. Ce fut alors aussi qu'il jugea devoir mettre sous les yeux du roi le tableau de la situation générale des affaires sur toute la frontière confiée à ses soins, et faire part à sa majesté de ses idées sur les suites de la campagne, afin de l'engager à prendre des mesures pour s'opposer aux progrès des impériaux.

Lettre de M. le maréchal de Catinat au roi.

Du camp de Brumpt, 27 mai 1702 [1].

Un homme, sire, qui a servi de guide à deux officiers de l'artillerie pour les faire entrer dans Landau, étant séparé desdits officiers parce qu'il marchait devant et était convenu avec eux de signes sur lesquels ils devaient s'avancer ou se cacher, a été arrêté par une patrouille de dragons; il s'est si bien conduit dans ses réponses qu'il a été relâché. N'ayant pu retrouver lesdits officiers, il est entré dans Landau, où il a compté son aventure à M. de Melac. Les deux officiers, après bien de la peine et des fatigues, sont arrivés à Landau deux jours après. Cet homme est de Hagueneau. Il est revenu, et rapporte que tous les chemins sont si embarrassés d'abattis d'arbres, que l'on est obligé de passer par ceux que les ennemis ont laissés libres. M. de Melac avait chargé cet homme de deux petits paquets, l'un pour M. le marquis d'Huxelles et l'autre pour moi; mais ayant été derechef pris entre Spach et Rohrbach, et conduit à Birkweiler, où il y a environ trois cents hommes, en passant la rivière il y a jeté les deux lettres. On le visita partout, et, ne trouvant rien, on le laissa aller. M. de Melac lui dit, au cas qu'il fût arrêté, de trouver moyen de jeter les paquets qu'à cet effet il tenait à la main; que, ce cas arrivant, il me dît de bouche qu'il était arrivé quatre régiments à Essingen, à une bonne lieue au-dessous de Landau, et qu'on manquait de bois et de sel dans la place. Je vois avec bien du déplaisir qu'on ne peut pas trouver de remède à ce manquement. J'avais eu quelque avis qu'il marchait d'en

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1568, lettre 107.

bas des troupes pour joindre M. le prince Louis de Bade. Je n'y avais pas ajouté foi ; mais je vois bien que cela a pu être, par l'avis precis que m'a fait donner M. de Melac des régiments arrivés à Essingen. Ce prince est présentement en telle situation que l'on ne peut pas compter pendant deux jours sur le plus ou le moins de ses troupes. On prétend que les cercles sont engagés, et que leur déclaration paraîtra bientôt. Toutes les nouvelles concourent à faire croire à la vérité de ce bruit public; je souhaite que votre majesté ait sur ce sujet des informations secrètes qui le détruisent. Je ne puis penser en moi-même que sur les idées que me peuvent donner ce que j'apprends, soit faux ou vrai, et les différents avis que l'on reçoit. Cette frontière est menacée d'un très-grand nombre de troupes ennemies. Raisonnant sur ce principe, qui peut être faux, votre majesté ne doit point restreindre ce qu'ils peuvent faire à la seule perte de Landau, dont la possession les mettrait en état de s'étendre extrêmement pour leurs quartiers d'hiver, tant en avant, que de Landau jusqu'à la Moselle : la seule conquête de cette place leur rendra ce service. Si leurs forces étaient telles qu'on doit le craindre, Landau ne serait peut-être pas le seul exploit solide qu'ils se seraient proposé, puisqu'ils pourraient remonter en Alsace ou marcher du côté de la Sarre. Dans ces deux différentes vues, je comprends la sûreté qu'ils pourraient donner à leur subsistance. Peut-être le siége de Landau leur coûterait-il une telle perte de canon et de munitions qu'ils ne pourraient pas en recouvrer pour une seconde entreprise. Je parle à votre majesté sur l'état présent des affaires de ce pays, sans vouloir ni pouvoir pénétrer non-seulement dans les connaissances, mais même dans les vues générales qu'elle a sur le gros de ces affaires. Je ne prends la liberté que de l'entretenir de ce qui regarde cette frontière, et des différentes vues que j'ai sur les desseins que les ennemis pourraient avoir. Je la supplie de me permettre de lui faire part de mes réflexions, s'ils prenaient le parti de s'avancer sur la Sarre. Il n'y a pas apparence qu'ils prennent cette résolution avant la prise de Landau. Votre

majesté doit être avertie qu'il n'y a aucune disposition de vivres depuis Strasbourg jusqu'à Metz. J'ai trouvé Phaltzbourg absolument dégarni; et le munitionnaire, dans la seule vue de fournir le pain à la garnison, étant encore à Strasbourg, j'ai donné ordre audit munitionnaire de faire arrêter à Phaltzbourg trois à quatre mille sacs de blé ou farines qu'il tire de la Lorraine, du côté de Bouquenom. Cet ordre s'exécute en détail et par petits convois. De Phaltzbourg à Metz il n'y a pas un seul dépôt de vivres, et je ne sais aucun entrepôt de sûr pour y en établir un considérable. Marsal est à peu près le seul endroit que l'on puisse se proposer à cet effet; il n'est pas encore fermé; tout ce qu'on y a fait n'est point encore dans un parfait achèvement; le travail y languit faute de fonds nécessaires pour l'accélérer; cependant, comme c'est le seul lieu que l'on puisse se proposer pour un entrepôt de vivres, je crois, sire, que l'on doit hasarder d'y déposer trois à quatre mille sacs de farine, et je demande qu'il plaise en même temps à votre majesté de donner des ordres pour le prompt achèvement des fortifications que l'on a résolu de faire audit Marsal. Je ne sais point ce qu'il y a de pressé à faire aux fortifications de Sarre-Louis, ni ce qu'il y a à penser par rapport aux vivres; c'est ce dont votre majesté peut se faire informer par MM. de Varennes et de Saint-Contest, mais plus particulièrement par M. de Choisy. Les vivres en Alsace sont dans une assez bonne disposition; cependant ce n'est pas par la diligence des munitionnaires, puisque, pour faire des farines, il a fallu tirer des grains des greniers de votre majesté, sous condition de remplacement; ce qui doit, pour la sûreté du service de votre majesté, se succéder très-promptement, ces magasins devant être une ressource dans les occasions où il n'est pas possible d'en avoir d'autre. Je prends la liberté de faire part à votre majesté des vues et des pensées que je puis avoir sur ce qui regarde sa frontière de ce côté-ci; votre majesté pourra faire ses réflexions par rapport à ce qui convient au gros de ses affaires.

Le temps approchait où M. le maréchal de Catinat espérait que la terre pourrait fournir à la subsistance de la cavalerie. C'est pourquoi il alla faire sur la Moder une nouvelle tournée, dans laquelle il reconnut que pour remplir les objets qu'il avait en vue, la position qu'il pouvait prendre était à Schweighausen, sur la Moder, entre Haguenau et l'abbaye de Neubourg; et il fixa au 3 du mois de juin son mouvement pour y rassembler toutes ses troupes. En attendant, il fit entrer dans Landau deux officiers d'artillerie dont M. de Melac avait grand besoin. MM. de Nettancourt et de Gasques, officiers de distinction qu'il y avait aussi envoyés avec une escorte de grenadiers pour aider M. de Melac, furent arrêtés par les impériaux au moment où ils allaient se jeter dans la place.

Le soin que prenait M. le prince de Bade de fermer toutes les avenues de Landau; et les établissements qu'il faisait dans les environs, tant pour la subsistance de ses troupes que pour la facilité de ses communications, persuadèrent plus que jamais à M. le maréchal de Catinat que c'était le siége de cette place qui formait l'objet de ses premières opérations. Il le manda de nouveau à la cour, et chercha en même temps à la détromper sur la confiance qu'elle lui témoignait avoir encore dans la neutralité des cercles. L'exactitude et la rigueur avec lesquelles leurs troupes s'attachaient à interdire toute communication de l'Alsace avec la droite du Rhin; le mouvement que ces troupes avaient fait prématurément en sortant de leurs quartiers beaucoup plus tôt qu'elles n'avaient coutume de le faire dans les précédentes guerres; celui des troupes du cercle de Souabe dont la partie la plus considérable s'était approchée du pont de Dachsland, tandis que le reste avait remonté le Rhin jusqu'à la hauteur de Huningue, pour faire le long de ce fleuve des travaux communs à la conservation de leur pays et à des dispositions

d'une diversion inquiétante pour l'Alsace : tout lui parut ne devoir plus laisser douter que les cercles n'eussent pris le parti de l'empereur, et que leurs troupes ne se fussent mises autant à portée de son armée, que pour être en état d'exécuter les ordres du prince de Bade, au moment où ce général jugerait avoir besoin de leur secours. Ces mêmes considérations confirmèrent M. le maréchal de Catinat, non-seulement dans la persuasion où il était de l'impossibilité d'attaquer les impériaux dans le poste qu'ils occupaient, mais elles lui firent envisager beaucoup de danger à s'approcher d'eux, parce que, le prince de Bade pouvant en deux ou trois jours se procurer une grande supériorité, on serait obligé alors de faire des mouvements aussi nuisibles que peu honorables aux armes du roi.

La cour voyait encore d'un autre œil la conduite des cercles. Le roi chercha même, par sa dépêche du 1er juin, à rassurer M. le maréchal de Catinat sur cet objet, en l'assurant qu'il n'y avait point encore en Allemagne d'assez grands mouvements, et que les cercles n'étaient pas encore assez déterminés à entrer dans une guerre ouverte, pour lui donner de l'inquiétude, du moins pour l'Alsace; que, d'un autre côté, le prince de Bade n'ayant pas à la gauche du Rhin assez de troupes pour lui être supérieur, il ne devait rien craindre de sa part. Cependant sa majesté, considérant que les troupes des cercles étaient à portée de le joindre d'un moment à l'autre, pensa que, pour les en empêcher, M. le maréchal de Catinat devait chercher à leur donner de la jalousie, et, pour cet effet, établir diligemment un pont à Huningue, sur le grand bras du Rhin qui séparait l'île de la rive gauche, faire des retranchements dans cette île pour la sûreté du pont, et, s'il y trouvait de la facilité, jeter aussi un pont sur le petit bras du Rhin pour passer

de l'île à la rive droite, et rétablir le fort qui avait été construit sur cette rive pendant la précédente guerre, en soutenant ce travail par des batteries qu'il établirait dans l'île, et par deux bataillons, même par quelques autres troupes qu'il y enverrait de l'armée. Le roi, en indiquant à M. de Catinat ce moyen de contenir les troupes des cercles, ne doutait point que ces mêmes troupes ne cherchassent à s'opposer à l'établissement du pont ou du moins à en interdire le débouché; mais en les attirant dans cette partie, c'était opérer la diversion que sa majesté espérait de cette manœuvre.

Comme le côté de la Sarre et de la Moselle était entièrement dégarni, et qu'on n'avait encore aucun moyen de le mettre à couvert, le roi manda à M. le maréchal de Catinat que si les impériaux venaient à y porter toutes leurs forces, il eût à y marcher avec toutes les troupes qui étaient sous ses ordres; mais que s'ils se partageaient il devait se partager aussi; et que, dans le cas où le corps qu'ils laisseraient en Alsace lui serait supérieur, il eût à choisir un poste avantageux, et dans lequel, en se retranchant, il ne fût point exposé. En même temps le roi, persuadé de ce que M. le maréchal de Catinat lui avait mandé de la nécessité de mettre Marsal en état de protéger la communication de la Sarre et du pays Messin, donna des ordres pour qu'on y travaillât, si les ouvrages qui seraient jugés nécessaires n'exigeaient pas trop de temps; et sa majesté ordonna à M. le maréchal de Catinat d'y envoyer un régiment de dragons. Il y avait déjà dans cette place un bataillon de ceux du pays Messin qui avaient été destinés pour l'Alsace, et l'armée allait encore être affaiblie de ce régiment de dragons et des deux bataillons nécessaires pour l'opération de Huningue; cependant on touchait au moment de voir le prince de Bade entrer en action, et être en état de faire agir toutes ses forces. Quoique les alliés de

l'empereur eussent déjà formé aux Pays-Bas le siége de Kayserswert; quoique du côté de l'Allemagne les impériaux tinssent déjà Landau bloqué, il semblait qu'on n'était point encore dans les termes d'une rupture ouverte; mais enfin l'empereur, la reine Anne et les États-Généraux se déterminèrent à déclarer formellement la guerre à la France et à l'Espagne. Cette déclaration fut publique dans les derniers jours du mois, et ce fut alors que la cour commença à croire que les cercles seraient entraînés dans la ligue, et que, sous le prétexte de la sureté de leur pays, ils n'agiraient pas moins offensivement que les impériaux. M. le maréchal de Catinat ne douta même plus que leurs troupes ne fissent corps avec celles de l'empereur, lorsqu'il fut informé que celles de Franconie, qui campaient sous Heilbronn, avaient passé le Necker à Neckers-Ulm, le 25, au nombre de quatre à cinq mille hommes d'infanterie, avec quelques compagnies de dragons et six pièces de canon; que le 29 ces troupes avaient dû se rendre sous Philipsbourg, et le lendemain y passer le Rhin pour joindre le camp des impériaux.

M. le maréchal de Catinat voyant grossir journellement leur armée et ayant consommé tout le fourrage sec qu'on avait pu rassembler pour la subsistance de la cavalerie, étant en outre contrarié par le peu de progrès qu'avaient fait les productions de la terre, retardées par le froid qu'on éprouvait depuis quinze jours, jugea ne devoir pas différer le mouvement qu'il avait résolu de faire, le 3 du mois de juin, pour aller occuper le camp de Schweighausen. Les herbes pouvaient à peine fournir à la pâture, et il vit avec regret qu'il serait forcé de faire couper les grains; mais les avantages qu'il se promettait en s'avançant jusque-là le déterminèrent à mettre son projet à exécution. Il espérait que peut-être, sa

position le mettant sur le chemin de Wert et de la Lauter, le prince de Bade pourrait en prendre de l'inquiétude ; d'ailleurs, en s'avançant sur la Moder, il couvrait une grande étendue de pays dont il ménageait la récolte, soit pour les habitants, soit pour la subsistance de l'armée.

Suivant la disposition qu'il fit, vingt-cinq bataillons et cinquante-six escadrons campèrent, le 3 juin, sur deux lignes à Schweighausen, où fut établi le quartier général. Trente-quatre bataillons et douze escadrons restèrent dans les places ou dans différents postes, tels que Rheinau, Saverne, Sarrebourg et Marsal.

Le premier objet dont s'occupa M. le maréchal de Catinat, aussitôt après l'établissement du camp de Schweighausen, fut d'exécuter l'ordre qu'il reçut alors du roi d'envoyer deux escadrons à Marsal et deux bataillons à Huningue, et de jeter un pont au-dessous de cette dernière place. Il fit en conséquence partir, le 5, les deux escadrons des dragons d'Asfeld qui étaient au camp; et comme trois régiments d'infanterie du dernier renfort que le roi avait résolu d'envoyer sur le Rhin [1] étaient en marche pour entrer par la Franche-Comté en Alsace, les 26, 28 et 29 du mois, il envoya des ordres pour que deux de ces bataillons se rendissent à Huningue, et le troisième à Neuf-Brisach, dont les fortifications n'étaient pas encore achevées. Quant au pont de Huningue, il ne se trouvait aucun bateau dans l'arsenal de cette place; on y avait seulement rassemblé les bois et les matériaux nécessaires pour en construire cinquante-cinq. Il y en avait à Strasbourg un nombre suffisant pour faire un pont sur le Rhin; mais, malgré l'utilité dont ils pouvaient être dans un dépôt aussi

[1] Brie, Hainaut, Nivernais.

bien placé, les ennemis occupant la rive droite du Rhin, il était impossible de leur faire remonter ce fleuve. C'est ce que M. le maréchal de Catinat représenta au roi dans sa dépêche du 4 juin, en faisant observer à sa majesté que le seul moyen d'y suppléer était de faire construire le plus diligemment possible les bateaux dont les matériaux étaient à Huningue, et de préparer en même temps les ancres et les cordages nécessaires; mais quelque peu considérable que fût la dépense qu'exigeait cet ouvrage, la caisse militaire ne pouvait fournir aucun secours : les fonds étaient épuisés, et à peine pouvaient-ils suffire pour le prêt. C'était de la cour seule que dépendaient les moyens de subvenir à cette dépense extraordinaire; on avait déjà fait avec beaucoup de difficultés des emprunts à Strasbourg, et l'on n'y trouvait plus de crédit. Ces malheureuses circonstances retardèrent le travail, et on ne le commença que lorsque la cour eut fait des fonds. Il en fut de même pour le retranchement que le roi voulait qu'on élevât dans l'île de Huningue, et pour le rétablissement du fort à la rive droite du Rhin; il n'y avait point de fonds pour fournir à la dépense de ce travail. Mais indépendamment de cet obstacle, M. le maréchal de Catinat représenta au roi que les troupes de l'empire occupant la droite du Rhin, elles ne manqueraient pas de s'opposer au rétablissement du fort situé sur cette rive, et qu'on ne devait point penser à cette opération jusqu'à ce que les circonstances devinssent plus favorables; mais que l'ouvrage qu'il y aurait à faire dans l'île ne serait pas sujet aux mêmes inconvénients, et que, pour diminuer la dépense, on se bornerait à relever avec un fascinage les retranchements qui, en vertu du traité de Riswick, avaient été démolis, mais dont il restait six à sept pieds de maçonnerie au-dessus des fondations. En effet, suivant l'estimation qui fut faite

par M. de Tarade, directeur des fortifications, cette dépense ne fut estimée qu'à environ 16,000 livres.

Pendant que M. le maréchal de Catinat s'occupait de ces détails, les nouvelles qu'il reçut de Landau lui apprirent qu'un renfort de trois mille hommes, arrivé le 1er du mois à l'armée impériale, était campé à Zeiskeim et à Essingen; d'un autre côté, il fut informé qu'il était parti de Fribourg trente pièces de canon dont plusieurs de batterie, et dix-huit mortiers qui descendaient vers Philipsbourg; qu'il venait aussi d'Ulm et de Nuremberg un train d'artillerie, et que les troupes des cercles de Franconie et de Souabe continuaient à s'approcher du pont de Dachsland; que quelques-unes d'elles avaient même déjà passé le Rhin pour aller remplacer à Lauterbourg quatre régiments impériaux qui s'étaient rendus, le 12, au camp de Langencandel; enfin, qu'indépendamment des troupes réglées du cercle de Souabe il était arrivé sur le Rhin des milices de ce cercle pour garder les redoutes et les retranchements qu'on avait élevés le long de ce fleuve, afin d'employer en campagne les troupes qui jusqu'alors les avaient occupés.

Tout annonçait que le prince de Bade ne tarderait pas à mettre le siége devant Landau; et M. le maréchal de Catinat, craignant que M. de Melac ne pensât à attaquer les postes que les impériaux occupaient autour de la place, lui manda de ménager sa garnison et de ne point s'exposer inutilement à perdre du monde.

La cour approuva les dispositions de M. de Catinat, et lui laissa la liberté de faire ce qu'il jugerait le plus utile au service du roi; mais elle était encore persuadée que les renforts arrivés à l'armée impériale n'étaient que des détachements que le prince de Bade faisait mouvoir pour donner de l'in-

quiétude de différents côtés, et que, non-seulement son armée ne consistait pas en plus de vingt mille hommes, non compris les troupes des cercles, mais aussi que ces dernières troupes ne passeraient le Rhin que lorsque l'empire se serait formellement déclaré. Il paraît aussi qu'on se flattait à la cour que les heureux événements qui venaient d'arriver aux Pays-Bas et en Italie pourraient déranger les projets de l'empereur et de ses alliés, ou du moins en retarder l'exécution [1].

M. le maréchal de Catinat, qui voyait de plus près ce qui se passait sur le Rhin, n'avait pas la même confiance dans la faiblesse des impériaux; et pour faire connaître plus particulièrement au roi la véritable force des troupes dont M. le prince de Bade pouvait disposer, il adressa à sa majesté un état, tant de celles de l'empereur que de celles de l'électeur palatin et des cercles qui étaient sur le Rhin.

Le 16 il apprit que les troupes qui campaient à Langencandel et sur la Lauter se rapprochaient de Landau, et qu'à mesure qu'elles quittaient les postes de cette rivière, elles étaient remplacées par les troupes des cercles. On sut avec certitude que celles de Franconie étaient parties des environs de Heilbronn, et qu'elles campaient à Sintzheim; mais que toutes celles de Souabe avaient joint l'armée, et qu'il n'était resté que six cents hommes à Offenbourg. M. de Catinat fut aussi informé que le canon et les mortiers venus de Fribourg avaient passé le Rhin sur le pont de Dachsland, et qu'on faisait à l'armée des impériaux de grands amas de fascines. On entendit un grand bruit de canon du côté de Landau, ce qui fit juger qu'il y avait beaucoup de mouvement aux environs de cette place.

[1] En Italie M. le duc de Vendôme avait forcé M. le prince Eugene de lever le blocus de Mantoue; et aux Pays-Bas M. le duc de Bourgogne avait remporté, près de Nimegue, un avantage sur l'armée des alliés, commandée par le comte d'Athlone.

Ce fut dans ces circonstances que M. le maréchal de Catinat jugea nécessaire de faire connaître au roi sa véritable situation, et de demander à sa majesté des instructions sur la conduite qu'il avait à tenir.

Lettre de M. le maréchal de Catinat au roi. Du camp de Schweighausen 16 juin 1702

Dans la conjoncture où je me trouve, j'avouerai à votre majesté que je ne vois rien à faire de ma part, quant à présent, que de chercher à subsister en attendant ses ordres. Votre majesté a une vue générale sur le gros de ses affaires, et connaît où elle doit diriger les efforts de ses troupes pour le bien de son service. Ceux qui ont l'honneur d'être chargés de ses affaires lui rendant compte de celles qui leur sont confiées, votre majesté peut prendre ses résolutions suivant l'importance qu'elles lui paraissent avoir. Votre majesté agréera donc, s'il lui plaît, que je lui représente qu'elle doit maintenant compter sur le siége de Landau; les conséquences de la perte de cette place lui étant connues, je ne pourrais que répéter ce que j'ai déjà pris la liberté de lui en écrire. Je ne sais point, sire, dans les conjonctures présentes, quelle résolution votre majesté prendra au sujet de Landau; mais si c'était celle de le secourir, elle me permettra de lui représenter que ce ne peut être que par un détachement très-considérable de cavalerie et d'infanterie de son armée de Flandre. On peut compter que les ennemis ont quarante mille hommes pour faire et soutenir ce siége, sans y comprendre les troupes de l'empereur qui peuvent venir de Bohême. L'armée de votre majesté, sur le pied complet, est d'environ vingt et un mille hommes. Les ennemis seront dans des postes avantageux, difficiles à approcher, et où il faudra de la constance et de la vigueur pour les forcer; et, pour cet effet, embrasser beaucoup de pays, afin de pouvoir réussir par plusieurs diversions. Je crois, sire, que ce n'est

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1568, lettre 179

pas trop proposer à votre majesté que trente bataillons et quarante escadrons de bonne cavalerie, la suppliant de me permettre de lui représenter que parmi la cavalerie qui est sur cette frontière il y a trente escadrons de nouveaux régiments. Si votre majesté prend cette résolution, il n'y a pas de temps à perdre pour donner ses ordres relativement aux subsistances d'un si gros corps pendant sa marche, sachant, comme je le sais, qu'il n'y a nulle disposition sur les derrières pour de pareils mouvements. M. de Saint-Contest est très-capable de bien exécuter tout ce qui lui serait ordonné à ce sujet. Si les desseins de votre majesté, du côté de la Hollande, ne lui permettent pas de songer pour l'instant à secourir Landau, je la supplie de me permettre de lui représenter qu'elle doit au moins donner incessamment ses ordres pour faire marcher sur la Sarre quatre bons bataillons de campagne, un régiment de cavalerie et un régiment de dragons : Sarre-Louis demande cette précaution.

M. de Chamlay, qui fut consulté sur le parti qu'il y avait à prendre, remit au roi un mémoire tendant à faire connaître que les ennemis n'étaient pas en état de faire en même temps le siége de Landau et de défendre la Lauter. Il indiquait dans le même mémoire les moyens de faire échouer leurs entreprises en marchant à eux; ou d'agir par diversion, en faisant le siége de Kehl ou celui de quelque autre place à la droite du Rhin, pour s'ouvrir un passage dans l'empire. Mais en même temps il chercha à démontrer que l'objet essentiel était de secourir Landau; que rien ne pourrait dédommager de la perte de cette place, et que c'était à l'électeur de Bavière à se charger de faire une diversion.

Ce fut d'après ces idées que le roi expliqua à M. le maréchal de Catinat les vues que l'on pouvait avoir, soit pour secourir Landau, soit pour faire quelque autre entreprise, et

que sa majesté lui fit connaître les moyens qu'elle était en état de lui fournir aux dépens de ses autres armées.

Lettre du roi à M. le maréchal de Catinat. Versailles, 22 juin 1702[1].

Je vois par la lettre que vous m'avez écrite le 16 de ce mois, que tout se dispose pour le siége de Landau; que vous ne doutez plus que la plupart des troupes qui étaient à Langencandel et dans d'autres camps ne se soient approchées de ladite place, et que les troupes des cercles qui étaient de l'autre côté du Rhin ne l'aient passé pour remplacer celles qui ont avancé pour ce siége. Vous comptez aux ennemis quarante mille hommes, sans les troupes qui doivent venir de Bohême. Quoique je n'aie aucune certitude du nombre de troupes qui sont aux ordres du prince de Bade, je ne puis me persuader qu'il ait, avec celles des cercles, trente-quatre à trente-cinq mille hommes. Il ne faut pas, pour le siége d'une aussi grosse place que Landau, une armée moins forte, et j'ai peine à me persuader qu'ils puissent faire ce siége et conserver en même temps Lauterbourg, Weissembourg et Billigheim. Je vois néanmoins que vous ne vous proposez rien, pas même de vous avancer à Weissembourg, pour leur donner de l'inquiétude. Je sais que vous n'avez pas un corps de troupes suffisant pour présenter la bataille au prince de Bade, s'il est en plaine devant vous; mais vous n'êtes point assez faible pour lui laisser prendre Landau sans y mettre quelque obstacle, ce qui se peut par plusieurs moyens différents : celui d'une diversion de l'autre côté du Rhin en est un, et je vous crois assez fort pour prendre Kehl, si vous aviez tout ce qui est nécessaire pour en faire le siége, qui, à mon avis, ne devrait pas durer aussi longtemps que celui de Landau, et vous laisser le loisir de venir vous poster à l'entrée de la basse Alsace, et vous opposer aux nouveaux desseins que les ennemis pourraient former. Je ne croirais pas que Kehl me dédommageât suffisamment de Landau, dont la prise est

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528 2e partie, 2e section, lettre 403.

d'une si grande importance, et je suis dans le dessein de faire tous les efforts que la conjoncture des affaires me pourra permettre; mais comme elles sont dans une situation avantageuse en Flandre, je suis obligé d'avoir assez de ménagement pour ne les pas déranger sans une espérance certaine qu'en partageant les forces que j'ai de ce côté-là vous les emploierez utilement. Supposé donc que je vous envoie douze ou quinze bataillons, et vingt ou vingt-cinq escadrons, pourriez-vous, avec cette augmentation, être assez fort pour marcher aux ennemis? Je compte que, de quarante-cinq bataillons que je vous avais destinés, dont trois à Landau, un en Flandre, il vous en est resté quarante et un; car ceux que vous avez répandus dans les places au delà des garnisons que j'y avais destinées peuvent vous joindre aussitôt que la tranchée sera ouverte devant Landau. Pour ne rien mettre que vous ne puissiez avoir, on en peut diminuer trois, dont vous aurez peut-être besoin ailleurs; reste au moins trente-huit; et en y joignant quinze ou vingt bataillons qui viendraient de Flandre, cela fait cinquante-huit bataillons effectifs. Vous devez avoir soixante-huit escadrons: il y en a deux à Landau, trois du côté de Metz, et autant à Strasbourg et autres lieux; reste soixante, et les vingt-cinq d'augmentation, ce qui fait quatre-vingt-cinq escadrons, lesquels, joints avec les cinquante-huit bataillons, composent une armée de quarante-cinq mille huit cent trente hommes, dont trente-trois mille neuf cent trente d'infanterie, et onze mille neuf cents de cavalerie. Quoique mes troupes ne soient pas entièrement complètes, elles le sont plus que celles des ennemis, et le seront bien davantage si vous attaquez ces derniers quand ils auront bien avancé le siége, pendant lequel il n'est pas possible qu'ils ne perdent une partie de leur infanterie, pourvu que la défense soit telle qu'elle doit être. Tout ce que je vous mande n'est que pour vous donner différentes vues, et vous mettre en état de faire un plan qui ne peut être autre que de secourir Landau, en cas que je vous envoie suffisamment de troupes, et de mesurer, de votre part, le nombre qui vous peut être nécessaire, au besoin que je puis en avoir ailleurs.

Si vous ne trouvez pas qu'il y en ait assez de celles que je vous propose, vous me demanderez celles qui vous seront absolument nécessaires, et me ferez en même temps connaître la manière dont vous voudrez vous en servir pour secourir Landau, que je compte qui le serait sûrement si je vous donnais tout ce que vous me demanderez; mais, supposé que je ne le puisse pas faire, et que je sois obligé d'abandonner cette place à sa propre défense, ne pourriez-vous pas, en ce cas, faire quelque entreprise qui puisse donner lieu à une diversion, ou du moins empêcher le mauvais effet que produirait l'inaction dans laquelle vous demeureriez?

Quant à l'augmentation de troupes dont vous me parlez pour Sarre-Louis, il sera temps d'y penser après que l'entreprise sur Landau sera faite ou manquée. Il n'est pas possible que les ennemis pensent à l'un et à l'autre en même temps, ni même qu'après le siége de Landau ils puissent faire celui de Sarre-Louis; leurs magasins seront épuisés, et ils n'en ont aucun à portée. Ce qui serait le plus à craindre, ce serait qu'ils ne changeassent de dessein; mais il n'y a pas d'apparence.

Réponse de M. le maréchal de Catinat au roi.

Du camp de Schweighausen, 27 juin 1702[1].

J'ai reçu, sire, le 25, sur les cinq heures du soir, par un courrier exprès, la lettre du 22 dont il a plu à votre majesté de m'honorer.

Votre majesté commence par m'y parler de ce qu'elle juge de la force de l'armée du prince Louis de Bade. J'ai eu l'honneur de lui en rendre le compte le plus exact qu'il m'a été possible, et que je crois véritable.

Votre majesté me mande que je ne lui parle point de m'avancer à Weissembourg ou à Lauterbourg. Je lui demande pardon si j'ose prendre la liberté de lui dire que j'ai eu l'honneur de lui en écrire par mes précédentes, comme d'une chose à laquelle l'on ne devait pas songer par rapport au bien de son service, dans la situation où étaient les affaires.

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1568, lettre 224.

Elle me demande encore s'il n'y a pas moyen d'agir par diversion de l'autre côté du Rhin. Huningue serait le lieu le plus convenable à se proposer pour établir un pont; mais c'est un point si éloigné de la basse Alsace, pour y faire une diversion qui donnât une véritable inquiétude, vu l'état présent des forces qui sont dans cette province, que ladite basse Alsace serait livrée aux ennemis sans pouvoir d'ailleurs se proposer rien de solide de ce côté-là, qu'une épouvante courte et qui ne signifierait pas grand'chose.

Votre majesté demande s'il n'y aurait pas moyen de penser à faire le siége du fort de Kehl, dont elle suppose que la prise serait plus prompte que celle de Landau. Le fort de Kehl est une bonne place: et l'on est dans la saison la plus difficile pour former cette entreprise, à cause du Rhin qui entre dans le temps de ses crues. Le pont que nous pourrions faire serait également exposé des deux côtés; et le petit nombre de troupes de votre majesté ne pourrait point suffire à toutes les difficultés et aux grands inconvénients de cette entreprise.

Je supplie votre majesté d'être bien persuadée que, dans les conjonctures présentes, et depuis deux mois, il n'y a eu nul moyen d'offensive et de défensive qui n'ait été bien approfondi et bien examiné. Elle me permettra de lui dire que les gens qui sont sur les lieux voient mieux que ceux qui n'y sont point; et que, quand on ne parle pas de certains expédients, c'est que cela est rejeté et réprouvé comme chose à quoi l'on ne peut ni ne doit penser, et qu'on a trouvé inutile d'en parler.

Votre majesté, supposant que la prise de Kehl précéderait celle de Landau, dit qu'il faudrait venir prendre un poste dans la basse Alsace pour en défendre l'entrée aux ennemis. Je prendrai encore la liberté de lui dire là-dessus, qu'il n'y a rien sur quoi j'aie plus parlé avec M. le marquis d'Huxelles. Joignant mes connaissances aux siennes, nous n'en trouvons pas un, quand il y a une certaine différence des forces de l'ennemi aux vôtres. Il ne pourrait y avoir que des postes qui tinssent de la montagne, qui ouvriraient absolument l'Alsace et assureraient le moyen aux ennemis, non-

seulement de remonter le Rhin, mais encore d'empêcher votre retour du côté de vos places.

Votre majesté suppose dans sa lettre que l'on peut tirer, pour mettre en campagne, jusqu'à trente-huit bataillons de ceux qui sont sur cette frontière. J'ai l'honneur de lui envoyer un mémoire de l'état de toutes les troupes qui sont à mes ordres; elle connaîtra qu'il n'y a que quarante-quatre bataillons des quarante-cinq de campagne qui doivent y venir, et qu'il y en a aussi de ceux qui devaient composer les garnisons qui n'y sont point arrivés. Je lui marque dans ce même mémoire qu'il ne peut être tiré que sept bataillons des garnisons, ce qui ferait le nombre de trente-deux avec les vingt-cinq bataillons qui sont présentement à l'armée. Les garnisons sont si précisément comme elles doivent être, que l'on ne peut pas songer à les diminuer au delà de ce qui est marqué.

Vous témoignez, sire, dans votre lettre, que votre majesté changerait avec peine l'état présent de ses affaires en Flandre s'il n'y avait pas de certitude à secourir Landau. Elle me permettra de lui répondre que personne n'y peut voir des moyens certains. Les ennemis sont dans des situations de postes, de bois, de montagnes et de défilés; il n'y a donc que de grands et vigoureux efforts qui puissent donner espérance de réussir, et l'importance de Landau peut mériter que l'on donne beaucoup à la fortune. C'est ce qui m'a fait proposer à votre majesté d'envoyer sur cette frontière quarante bons escadrons et trente bataillons pour pouvoir multiplier les attaques, et espérer de pénétrer par quelque endroit. Ce que j'ai l'honneur de mander à votre majesté est fort vague, mais je ne puis point lui parler plus positivement.

Si les affaires de Flandre ne font pas juger à propos à votre majesté d'y affaiblir le nombre de ses troupes au point qu'il est marqué dans l'article ci-dessus, je crois que le bien de son service demande au moins qu'elle fasse marcher vingt bataillons du côté de cette frontière, et vingt-cinq bons escadrons. Cela composerait son armée de cinquante-deux bataillons et de quatre-vingt-un ou

quatre-vingt-deux escadrons; cette force mettrait en état de s'approcher des ennemis, de voir et d'examiner ce que l'on peut entreprendre.

J'envoie à votre majesté un mémoire à part, dans lequel je discute les différentes résolutions qu'elle pourrait prendre d'après ce que j'ai l'honneur de lui écrire.

Les ennemis, sire, ont il est vrai élevé trois batteries, mais leur canon n'a point encore tiré. Un homme qui est parti hier des environs de Landau m'a rapporté ce que je viens de dire. On m'a dit d'autres endroits que la tranchée devait s'ouvrir du 24 au 25. J'ai peur que cet avis ne soit bon; car cet homme, qui m'est revenu, m'a dit que les ennemis étaient dans un petit fossé qu'ils ont fait, où ils sont cachés et n'osent se montrer; et que M. de Melac avait beaucoup fait tirer la nuit, mais que les Allemands ne tiraient point du tout.

Le roi[1], après avoir combiné les différents projets et les rapports que pouvaient avoir les affaires d'Allemagne avec celles de la Flandre et de l'Italie, jugea ne pas pouvoir envoyer sur le Rhin un nombre de troupes suffisant pour assurer le succès des opérations de M. le maréchal de Catinat. Il se réduisit donc à faire marcher à Thionville douze bataillons et seize escadrons pour garder la Sarre, et être à portée de joindre, en cas de besoin, M. le maréchal de Catinat. Sa majesté destina M. le marquis de Villars pour commander ce corps, et fit préparer à Metz un équipage de douze pièces de canon.

De ce moment Landau fut abandonné à ses propres forces. La garnison consistait en sept bataillons, dont deux d'artillerie, et deux escadrons. Les principaux officiers étaient : M. de

[1] On trouvera au rang des pièces la lettre de M. le marquis de Villars, à qui le roi avait fait demander son sentiment sur la situation des affaires.

Melac, gouverneur, M. de Lesperoux, lieutenant du roi, M. Damigny, brigadier d'infanterie, que M. le maréchal de Catinat y avait fait passer pour commander l'infanterie, et M. de Breuil, qui commandait l'artillerie.

L'année précédente on avait construit à la gauche de la Queich un ouvrage couronné pour couvrir la partie supérieure de la place; et avant le commencement de la campagne on avait fait deux lunettes, l'une à la porte de France, l'autre devant le front du réduit du côté de Queicheim. On avait aussi élevé deux ouvrages entre le réduit et le moulin de Merlenheim, et deux autres à la gauche de la Queich, entre le bas de cette rivière et l'ouvrage couronné. La place était pourvue d'une artillerie nombreuse, de munitions et de vivres que M. de Melac y avait fait entrer, tant avant que pendant l'investissement.

Les impériaux, de leur côté, avaient fait, depuis le 20 du mois d'avril, époque où ils avaient passé le Rhin et formé le blocus, toutes les dispositions qui pouvaient assurer le succès de leur entreprise. Ils avaient retranché tous leurs postes et fermé par des abattis et par la rupture des ponts toutes les avenues de la place, tant du côté de la basse Alsace que dans les montagnes[1]. Le mouvement général des troupes impériales et palatines pour prendre leur position devant la place avait eu lieu le 16. A la droite de la Queich, la ligne s'étendit depuis Artzheim jusqu'à Merlenheim, et à la gauche de la rivière, depuis Dambeim jusqu'à Nussdorf, par les hauteurs d'Essingen. La cavalerie marcha sur Weissembourg, et campa

[1] Un détachement envoyé par M. le maréchal de Catinat dans les montagnes en rencontra un des ennemis, près de Fischbach. Le commandant de ce parti ayant été tué, on trouva sur lui des papiers qui firent connaître les opérations dont il avait été chargé pour rompre les passages qui pouvaient conduire par la montagne sur Landau.

dans la plaine, entre Langencandel et Landau. Le prince de Bade prit son quartier à Impflingen; celui du général Thungen fut à Artzheim; celui du margrave de Bayreuth à Queicheim; celui du duc de Würtemberg et du comte de Linange à Nussdorf; et celui du comte de Nassau-Weilbourg à Damheim.

Le même jour les troupes des cercles prirent leur position sur la Lauter, et se mirent en force à Weissembourg, Alstad, Saint-Rémy et Schweighoffen, et occupèrent jusqu'à Lauterbourg différents postes sur la rivière, le long de laquelle on avait fait des abattis et élevé des retranchements.

Ces troupes, dans cette position, paraissaient destinées à couvrir l'armée impériale. Peut-être, comme le pensa M. le maréchal de Catinat, M. le prince de Bade prétendait-il que, ainsi placées sur les terres dépendant de l'empire, elles ne devaient point être regardées comme ennemies de la France, ce qui interdirait aux troupes du roi tout acte d'hostilité contre elles. Et dans le cas où l'armée de France les attaquerait, ce leur pourrait être un prétexte de se déclarer en faveur de l'empereur.

Le 17 la circonvallation de Landau étant achevée, M. le prince de Bade fit élever une redoute sur le canal, au-dessous et plus près de la place que celle que les troupes du blocus avaient faite; et le lendemain une grande partie de l'artillerie qui avait passé le Rhin sur le pont de Dachsland arriva au camp. Quelques nouvelles annoncèrent le 19 que la tranchée avait été ouverte en trois endroits : l'une en avant du village de Queicheim, l'autre derrière la Justice, sur le front de la porte de France; la troisième devant l'ouvrage couronné, et que des détachements seulement étaient employés à la garde de ces tranchées, qui n'étaient que des

boyaux pour communiquer aux batteries, où les assiegeants travaillaient aux trois attaques.

M. le maréchal de Catinat ne fut instruit de ces circonstances que par des voies incertaines, et eut de la peine à démêler la vérité des différents rapports. Ce ne fut que dans les premiers jours du mois de juillet qu'il fut plus positivement informé, par une lettre de M. de Melac du 24 juin, que la tranchée avait été ouverte huit jours auparavant, à portee de fusil du chemin couvert; que le 23 seulement le prince de Bade y avait fait entrer des drapeaux, et que la principale attaque était dirigée contre la porte de France. D'autres avis lui apprirent que le canon des assiégeants avait commencé à tirer le 2 du mois de juillet.

Le roi des Romains, à qui l'empereur avait destiné le commandement de son armée, n'était point encore arrivé; mais on sut qu'il avait dû partir de Vienne le 26 du mois de juin, et l'on apprit en même temps que les troupes impériales qu'on avait annoncé devoir joindre le prince de Bade étaient en marche des frontières de Bohême pour se rendre sur le Rhin; que, d'un autre côté, il s'était formé à Offenbourg un nouveau camp que M. le maréchal de Catinat jugea être des troupes de l'empire, et que, sur le haut Rhin, il s'était assemblé près de Neubourg, au-dessus de Vieux-Brisach, un corps composé des troupes tirées de la garnison de cette place, de celle de Fribourg, et des villes forestières, auquel s'étaient jointes quelques troupes des cercles; que ce corps était occupé à élever des redoutes et à établir des batteries dans les environs de Friedlingen, pour masquer le débouché de Huningue; qu'il s'était même présenté sur le bord du Rhin des détachements pour inquiéter les travaux qu'on avait commencés dans l'île; mais que quatre cents hommes que le comman-

dant de Huningue y avait fait passer, et le canon de la place, les avaient obligés de se retirer.

Menacé de tous côtés et à la veille de voir grossir considérablement les forces de M. le prince de Bade, M. le maréchal de Catinat se confirma dans l'idée où il était de l'impossibilité, non-seulement de secourir Landau, mais aussi de faire aucune autre entreprise. Il fit à cette occasion de nouvelles représentations au roi, tant sur la supériorité des ennemis et la médiocrité des renforts que sa majesté lui envoyait de Flandre, que sur la force des postes qu'occupait M. le prince de Bade, et sur le danger de s'en approcher pour faire une tentative dont on ne pouvait espérer aucun succès. D'après ces considérations, il manda au roi que rien ne convenait mieux au bien de son service que de chercher, en couvrant la basse Alsace, à faire vivre l'armée, et de prendre à l'avance des mesures pour empêcher les ennemis de porter leurs vues sur Sarre-Louis, après qu'ils seraient maîtres de Landau. Il fit cependant observer au roi que, attendu les difficultés qu'ils éprouveraient pour les transports, le siége de cette place deviendrait pour eux une entreprise dans laquelle ils rencontreraient de grands obstacles; mais que leur position les mettant à portée de le prévenir sur la Sarre, il était nécessaire de garnir cette place en y faisant passer trois des bataillons du corps qui venait de Flandre, et de laisser sur la Sarre un régiment de cavalerie et un de dragons pour imposer aux partis. Il demanda aussi au roi de faire avancer jusqu'à Sarrebourg le reste du corps que devait commander M. de Villars, pour qu'il fût plus à portée de le joindre en Alsace, et de lui donner le moyen, non-seulement de défendre cette province, mais aussi de renforcer la garnison du Fort-Louis et de soutenir l'île qui faisait la principale force de cette place. On y avait fait des ouvrages qui la

mettaient hors d'insulte, surtout dans le temps où les eaux du Rhin étaient hautes. Suivant ce projet, il devenait inutile de faire des approvisionnements à Marsal, qui n'était pas en état de les renfermer avec sûreté, et auquel la cour ne jugea pas à propos de faire travailler. C'est ce que M. le maréchal de Catinat représenta au roi; mais en même temps il fit connaître à sa majesté la nécessité d'avoir en Alsace de grands dépôts de grains et de farines pour la subsistance de l'armée, les munitionnaires ayant déjà été forcés d'en emprunter aux magasins du roi; mais comme on manquait de fonds, on ne pouvait trouver aucun crédit à Strasbourg, et les quatre bataillons qui étaient au Fort-Louis n'avaient pas reçu de prêt depuis plus de quatre mois.

M. le marquis de Villars, qui était destiné à commander les troupes qui venaient de Flandre sur la Sarre, et qui devait se mettre en chemin le 12 pour aller les recevoir à Thionville, où était leur rendez-vous[1], ne pensait pas comme M. le maréchal de Catinat sur l'emploi qu'on devait en faire; il chercha même à persuader à la cour que le projet qu'avait ce général de laisser à Sarre-Louis trois bataillons et un régiment de cavalerie avec un de dragons de ces troupes ne servirait qu'à affaiblir son corps sans aucune utilité pour le salut de cette place, que les ennemis, suivant son sentiment, n'auraient aucun moyen d'attaquer après la prise de Landau; que l'objet principal devait être de mettre la Sarre en sûreté dans tout son cours, sans quoi toute la frontière serait ouverte aux ennemis, et l'armée du roi obligée de se couvrir des marais de Dieuze et de Marsal; que, pour cet effet, il fallait occuper

[1] L'arrivée de ces troupes à Thionville était encore fort éloignée; elles ne devaient être à Liége que le 23 du mois de juillet.

Sarrebruck, Saint-Jean de Sarrebruck et Bouquenom, qui étaient deux bons postes fermés de murailles, et Sarrewerden.

M. le maréchal de Catinat crut au contraire devoir persister dans son sentiment, lorsqu'il apprit que, dès le 6 du mois, le régiment de cavalerie de Gronsfeld, faisant partie des régiments impériaux qui venaient de Bohême, était arrivé à l'armée; que les autres avaient déjà dépassé Nuremberg, et qu'ils étaient suivis de deux régiments d'infanterie, chacun de quatre bataillons. Ce fut pour lui un nouveau motif de désirer que Sarre-Louis fût suffisamment pourvu de troupes, que le corps de M. de Villars s'approchât de lui pour pouvoir en renforcer promptement son armée si les circonstances venaient à l'exiger, et être par là en état de se préparer les moyens d'opposer des obstacles aux entreprises que pourraient faire les ennemis, soit après la prise de Landau, soit même pendant le siége, pour pénétrer en Alsace, ou du côté de la Sarre, surtout pour les empêcher de s'attacher à une opération solide. Il paraît par la lettre que M. le maréchal de Catinat écrivit au roi le 12, qu'il regardait sa position à Schweighausen comme la plus capable de lui donner les moyens de remplir ses vues, et que son objet était de s'y maintenir tant que les subsistances en fourrage le lui permettraient.

Mais bientôt il parut moins assuré dans cette résolution. On voit par sa dépêche du 15 que plusieurs motifs lui donnèrent de l'inquiétude pour sa position. Premièrement, la prochaine arrivée du roi des Romains qu'on l'assura devoir être ce jour-là à Heidelberg, peut-être même à l'armée; en second lieu, l'apparition d'un corps de hussards qui s'avança entre Wert et Hagueneau, et dont un détachement vint enlever, à la vue du camp, des chevaux qui étaient en pâture; troisième-

ment, l'ordre donné par M. le prince de Bade aux habitants de réparer le chemin de Lauterbourg à l'abbaye de Königsbrück qui conduisait à Hagueneau, celui de rétablir tous les ponts de la Lauter de manière à pouvoir y faire passer huit hommes de front, l'assemblée d'un nombre considérable de voitures du pays, enfin l'arrivée d'un gros corps de cavalerie impériale, qu'on l'assura avoir passé le 12 le pont de Dachsland; tous ces motifs lui firent craindre que le prince de Bade, ayant ainsi rassemblé derrière la Lauter toutes ses forces, excepté quelques troupes des cercles restées à la droite du Rhin, ne prît le parti de laisser au siége le nombre de troupes nécessaires pour qu'il ne languît point, et de marcher en avant avec le reste de son armée, qui serait encore supérieure à celle du roi. Comme, suivant ses combinaisons, M. le prince de Bade pouvait, en se mettant en marche le soir des bords de la Lauter, arriver le lendemain matin en vue de son camp, il jugea qu'il serait dangereux de l'attendre, et qu'ayant dans sa retraite la Zorn à passer elle pourrait devenir difficile. Considérant d'ailleurs l'impossibilité de fourrager en avant de la Moder, dès que les ennemis étaient les maîtres du pays entre cette rivière et la Lauter, ce qui diminuait beaucoup ses moyens de subsistance, il fit ses dispositions pour être prêt à marcher.

Il s'en fallait bien qu'on eût à la cour les mêmes idées que M. le maréchal de Catinat, et sur sa situation, et sur les projets de M. le prince de Bade. Dans le temps même où ce général se préparait à abandonner la Moder, le roi fondait le salut de l'Alsace sur la possibilité de tenir cette rivière pendant le reste de la campagne. Sa majesté lui indiqua même, dans ses dépêches du 12 et du 15, les moyens dont elle jugeait qu'il pouvait faire usage pour y parvenir.

Lettre du roi à M. le maréchal de Catinat. Marly, 12 juillet 1702[1].

Mon cousin, le siége de Landau me donnant de justes sujets de craindre la prise de cette place, vous ne sauriez prendre de trop justes et de trop promptes mesures pour empêcher les suites fâcheuses qu'une conquête de cette importance pourrait avoir du côté de l'Alsace, car de celui de la Sarre il n'y aura rien à craindre pour cette campagne, lorsque les troupes que je détache de mon armée de Flandre seront arrivées. Après avoir bien examiné tous les partis qui se peuvent prendre dans la situation où vous êtes, je trouve qu'il n'y a de bon que celui de fortifier Hagueneau; la seule diligence peut vous mettre en état d'y réussir pendant que les ennemis seront occupés au siége, mais pour cela il n'y a pas un moment à perdre. J'ai fait remettre cent mille livres au trésorier des fortifications pour fournir à la meilleure partie de cette dépense. Le sieur Tarade se rendra auprès de vous, en cas qu'il soit ailleurs, en même temps que le courrier que je vous envoie. Il aura besoin d'hommes et d'outils; vous lui fournirez de mes troupes tous ceux que vous pourrez faire travailler, et vous y joindrez des habitants du pays, la quantité qui sera nécessaire. Pour les outils, il faut les prendre à Strasbourg; il les rendra le plus tôt qu'il pourra. Ceux qui lui manqueront, on les fera venir de Neuf-Brisach, où il les fera faire. Pour assurer cet ouvrage vous devrez retrancher votre corps de toutes parts, et vous poster dans un lieu où vous puissiez demeurer pendant toute la campagne. C'est le seul parti honorable et qui puisse assurer la conservation du Fort-Louis et de la basse Alsace. Vous ferez venir commodément vos vivres et vos fourrages par le Rhin et par la Moder. Vous établirez vos magasins dans Hagueneau, et, sans vouloir écouter aucune remontrance sur les difficultés qui peuvent se rencontrer dans l'exécution de ce projet, je vous ordonne de vous mettre en état de le suivre sans perdre un moment. Le prince de Bade a su, avec vingt ou vingt-trois mille hommes, conserver Heilbronn devant mon fils, qui avait une armée

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, 2e partie, 2e section, page 406.

de soixante et dix mille. Il avait si bien pris ses précautions pour ses subsistances, et si bien fortifié son camp, qu'il ne fut pas possible de l'attaquer. Vous pouvez avoir une rivière derrière vous pour la mettre devant si les ennemis vous obligeaient à la passer, et la ville de Hagueneau pour vous fournir abondamment tout ce qui vous sera nécessaire. Quoique l'argent soit rare, que l'on ait peine à fournir les fonds nécessaires pour la subsistance de votre armée, qui je sais en manque quelquefois, j'ai néanmoins ordonné à Chamillart de faire remettre cent mille francs, en attendant une somme plus considérable, pour fournir à la dépense des magasins de Hagueneau. Et la présente, etc.

Lettre du roi à M. le maréchal de Catinat. Versailles, 15 juillet 1702[1].

Mon cousin, les deux lettres que vous m'avez écrites, des 8 et 10 de ce mois, m'ont été rendues avec la dernière, ainsi que la copie du billet que vous avez reçu du sieur de Melac, le 6, par lequel je vois que les ennemis n'ont pas encore fort avancé leurs travaux devant Landau, quoique leur tranchée soit ouverte depuis plusieurs jours. Les troupes que j'envoie sur la Sarre sont en marche; lorsqu'elles y seront arrivées, et que le marquis de Villars en aura pris le commandement, si les mouvements des ennemis vous font juger à propos de vous en faire joindre, vous pourrez lui ordonner d'en laisser trois bataillons dans Sarre-Louis, pour en renforcer la garnison, et un régiment de cavalerie et un de dragons sur la Sarre pour empêcher les petits partis ennemis de courir le pays: mais si vous ne faites point passer ce corps en Alsace, cette précaution sera inutile. Il n'y a point d'apparence que les ennemis puissent être en état, après le siége de Landau, de songer cette année à celui de Sarre-Louis; ils n'ont à portée de cette place ni magasins ni aucune chose nécessaire pour une pareille entreprise.

A l'égard de la sûreté de l'Alsace, lorsque Hagueneau sera for-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, 2e partie, 2e section, page 407.

tifié, et que vous aurez retranché la rivière de Moder depuis la montagne jusqu'à Hagueneau, et de cette ville jusqu'au Rhin, il me semble que les ennemis n'auront pas grande facilité à pénétrer au delà. Vous devez, pour vous conserver la communication libre de Hagueneau et de Strasbourg au Fort-Louis, et faciliter le transport par le Rhin des vivres et des munitions que vous aurez à faire passer de l'une des places à l'autre, occuper quelques-unes des îles du Rhin les plus propres à en protéger la navigation.

Je suis bien aise qu'on n'ait trouvé aucune opposition à commencer les ouvrages que j'ai ordonnés dans l'île devant Huningue; il ne faut point perdre de temps à les perfectionner. Et la présente, etc.

Réponse de M. le maréchal de Catinat à la lettre du roi, du 12.

Du camp de Schweighausen, 17 juillet 1702[1].

J'ai reçu, sire, la lettre du 12 courant, dont il a plu à votre majesté de m'honorer, et qui m'a été rendue par un courrier dépêché exprès.

Votre majesté, prévoyant la perte de Landau, trouve qu'il n'y a point de meilleur parti à prendre, pour conserver la basse Alsace, que de ne pas perdre un moment à fortifier Hagueneau; que, pour assurer cet ouvrage, je devrai prendre un poste proche dudit Hagueneau, bien retrancher le camp, dans lequel je puisse demeurer le reste de la campagne. En même temps elle me marque ne vouloir écouter aucune remontrance sur les difficultés qui peuvent se rencontrer dans l'exécution de ce projet, et m'ordonne de me mettre en état de le suivre sans perdre un moment.

Je ne crois point désobéir à votre majesté en lui disant avec sincérité que cela ne se peut point; que ce n'est pas un projet qui puisse être mis à exécution, ni auquel je puisse et doive présentement donner aucun commencement. Il n'y a point de poste auprès de Hagueneau, ni moyen de s'en pratiquer un. Il y a plus de six

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1569, lettre 49.

semaines que l'armée est campée tout proche, et elle a consommé tous les fourrages qui en sont à portée. Les transports pour les approvisionnements nécessaires sont impossibles; votre majesté m'écrit cependant que je ferai venir commodément les vivres et les fourrages par le Rhin et par la Moder. Dans tout son cours, cette dernière rivière ne porte aucun bateau, et ne mérite que le nom de ruisseau; ses bords sont plats et guéables en une infinité d'endroits. Supposant même, sire, l'armée de votre majesté assez bien retranchée pour n'être pas attaquée, et avec une quantité assez considérable de subsistances, toute communication pourrait lui être ôtée, et elle pourrait être réduite à périr entièrement.

Votre majesté croit au poste de Hagueneau des propriétés qu'il n'a point. Il ne fait rien du tout à la conservation du Fort-Louis, et ne barre point le pays; les ennemis, pouvant passer au-dessus et au-dessous, et marcher dans la haute Alsace, ou se mettre s'ils veulent entre Strasbourg et Hagueneau, seraient maîtres de tirer leurs vivres par le Rhin. Quand même l'armée de votre majesté aurait tous ses besoins, ce qui est impossible, elle serait visiblement exposée à une perte totale, dans un mauvais poste retranché à la hâte, derrière de mauvais épaulements sans hauteur, sans épaisseur, et où le canon des ennemis pourrait plonger de tous côtés avec de très-médiocres travaux. Je voudrais bien que monseigneur eût trouvé le prince Louis de Bade en pareille situation à Heilbronn.

J'admets qu'ils laissent là ce camp retranché; mais s'ils s'avancent du côté des places de la haute Alsace, en commençant par Strasbourg et en remontant jusqu'à Huningue, laissera-t-on les garnisons desdites places de la haute Alsace dans l'état de faiblesse où elles sont? Les ennemis, joignant le Rhin, pourront-ils manquer de vivres ou de munitions pour former une seconde entreprise?

Dans la situation présente des affaires de votre majesté en Alsace, il n'y a rien de mieux à faire pour le bien de son service, que d'être bien attentif à ce que son armée ne soit pas exposée mal à propos; de la faire subsister aussi longtemps qu'il sera praticable, éloignée

de Strasbourg; et, si les ennemis entrent en Alsace, avec la différence de forces dans laquelle nous sommes, se tenir à portée de se mettre sous Strasbourg, d'où avec diligence on ferait entrer dans les places des garnisons convenables, ce qui ne serait pas praticable du camp retranché.

Voilà, sire, quel est mon sentiment. Si je parlais autrement à votre majesté, je n'aurais plus l'honneur de me conduire à son égard avec un esprit de vérité. Je sens bien que votre majesté n'est pas sans inquiétude sur ma conduite; je suis sur les lieux et j'y fais du mieux que je puis; j'appréhende cependant que cela ne m'attire des ordres absolus très-préjudiciables à son service. Je la supplie très-humblement d'excuser la liberté avec laquelle j'ose lui parler; je hasarde de la prendre parce que c'est avec zèle et bonne intention. L'ordre qu'elle vient de me donner sur le poste de Hagueneau ne me donne point d'inquiétude parce qu'il n'est pas possible de l'exécuter.

Votre majesté m'a fait l'honneur de me dire qu'elle ne connaissait l'Alsace que par ses cartes; je puis donc croire qu'elle ne prend de résolution décisive qu'après en avoir parlé à quelqu'un. J'ose la supplier très-humblement d'envoyer en poste celui qui l'aura affermie dans l'opinion de ce que l'on doit faire; nous verrons si, étant sur les lieux, il pensera présent comme absent.

J'ai déjà eu l'honneur d'écrire à votre majesté que je touchais de près la nécessité de décamper. Il y a six semaines et plus que nous sommes ici. J'y ai économisé les subsistances autant que j'ai pu, les tirant même de trois lieues et plus en avant.

Aux motifs qui déterminaient M. le maréchal de Catinat à abandonner la Lauter se joignit, dès le lendemain du jour auquel il écrivit au roi, l'avis qu'il reçut de l'établissement de trois ponts, chacun large de soixante pieds, que les ennemis avaient construits sur la Lauter, l'un près du moulin

de Weissembourg, l'autre à Alstad, le troisième à Saint-Rémy. Les mêmes nouvelles lui ayant annoncé que le projet de M. le prince de Bade était de marcher sur Sultz, et qu'il avait fait ouvrir et réparer le chemin de Landau à Weissembourg, ce qui lui donnait le moyen d'y porter en une marche les troupes qui étaient devant Landau, il donna l'ordre pour que l'armée décampât le lendemain.

Elle marcha en effet, repassa la Zorn, et alla camper à Hert, près de Weyersheim. M. le maréchal de Catinat ne laissa personne à Haguenau, parce que la ville ayant une enceinte très-étendue, sans aucun réduit dans son intérieur, et étant fermée seulement de murailles peu élevées, il craignit que les troupes qui y resteraient ne fussent enlevées; mais il fit passer de Strasbourg au Fort-Louis, par le Rhin, un bataillon qui fut remplacé par un de ceux de l'armée; et comme il fut averti que dans un conseil tenu entre les principaux officiers chargés de la garde du haut Rhin, chacun avait témoigné une grande inquiétude sur l'établissement qu'on avait pris dans l'île de Huningue, et sur la construction des bateaux auxquels on travaillait dans cette place; que d'ailleurs tous convenaient de l'impossibilité d'empêcher l'établissement d'un pont et de soutenir le fort de Friedlingen, il jugea devoir profiter de ces circonstances pour augmenter leurs alarmes et y envoyer quelques troupes; il présuma même que dans la suite on pourrait entreprendre dans cette partie une diversion plus considérable, et il manda à M. de Laubanie, qui commandait à Neuf-Brisach, de former un projet relatif à cet objet. En attendant, il fit partir le 20 deux régiments de cavalerie pour aller camper sous Brisach.

On n'avait pas encore de nouvelles de l'arrivée du roi des Romains à l'armée, et celles que M. le maréchal de Catinat

recevait sur l'état du siége étaient fort incertaines; on savait seulement que les assiégeants poussaient vivement l'attaque de la porte de France et celle de l'ouvrage à couronne, et que M. de Melac avait fait une sortie qui avait eu du succès. On sut aussi que les pluies retardaient beaucoup leurs travaux et leurs transports, et que le Rhin avait tellement grossi que le pont de Dachsland était rompu. Le 22 on fut informé que le 19 les assiégeants n'étaient encore que sur les glacis, sans s'être rendus maîtres d'aucun ouvrage extérieur; qu'ils faisaient travailler le mineur, et qu'ils élevaient une batterie considérable pour battre les écluses; mais que l'artillerie de la place les incommodait beaucoup dans cette entreprise, et que les écluses étaient couvertes par une traverse épaisse que M. de Melac avait fait élever.

Le roi vit bien, par la lettre de M. le maréchal de Catinat, du 17, que rien ne pourrait l'empêcher d'exécuter sa marche rétrograde, et il n'en aperçut que mieux les dangers auxquels la basse Alsace allait être exposée; cependant sa majesté laissa à ce général la liberté de faire ce qu'il jugerait le plus utile à son service; mais en même temps, persuadée que l'armée impériale, en y comprenant les troupes qui venaient de Bohême et celles des cercles, ne pouvait excéder le nombre de quarante-cinq mille hommes, elle lui donna le pouvoir de tout hasarder pour s'opposer aux entreprises des ennemis auxquelles sa retraite derrière la Zorn donnerait lieu, et qui pourraient avoir les suites les plus funestes. M. de Chamillart lui expliqua plus particulièrement les intentions du roi, dans la lettre qu'il lui écrivit le 22, pour lui faire envisager l'extrémité à laquelle les affaires pourraient être réduites par sa marche rétrograde, et pour lui indiquer des moyens de fermer aux impériaux l'entrée de l'Alsace.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Catinat. Versailles, 22 juillet 1702[1].

Vous ne devez point être surpris des ordres que le roi vous avait donnés de fortifier Hagueneau et de vous mettre en état, en vous retranchant derrière la Moder, d'arrêter les ennemis qui, après la prise de Landau, se rendront maîtres de la meilleure partie de l'Alsace.

Si vous suivez le plan que vous vous êtes tracé, autant que j'en puis juger, votre résolution est, en cas qu'ils se déterminent à s'avancer dans l'Alsace, de vous retirer sous Strasbourg, d'abandonner Hagueneau, et par conséquent toute la communication avec le Fort-Louis, qui se soutiendra comme il pourra, au moyen de ses propres forces; les ennemis deviendront en même temps les maîtres de Saverne, et par conséquent de l'endroit par lequel vous pouvez plus aisément communiquer avec la Sarre, la Lorraine et les Trois-Évêchés. S'ils sont les maîtres de cette partie de l'Alsace, où il est plus difficile de pénétrer que dans les environs de Strasbourg, qui sont plus ouverts, vous ne devez point douter qu'ils ne s'avancent jusque-là; et pour lors votre armée étant plus exposée, puisque vous ne la trouvez pas assez forte pour tenir devant celle des ennemis, même avec des retranchements, vous vous déterminerez sans doute à jeter une partie de votre infanterie dans Strasbourg, et le reste dans Schlestadt, Neuf-Brisach et Huningue; vous vous retirerez ensuite avec votre cavalerie par Belfort, en Franche-Comté. S'il était permis de voir autre chose qu'une fin de campagne aussi triste et aussi affligeante pour le roi, croyez, monsieur, que les temps sont trop différents de ce qu'ils ont été pour que sa majesté, ni ceux qui ont l'honneur de servir sous ses ordres, diminuent en rien la confiance qu'elle est obligée de prendre en ses généraux lorsqu'elle leur a fait l'honneur de les choisir pour les mettre à la tête de ses armées; mais encore une fois, monsieur, il n'est rien de plus triste que de voir une province aussi importante que l'Alsace à la veille de sa perte; il vaudrait bien mieux hasarder une bataille, quoique

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1539, page 146.

avec un nombre de troupes inégal, que de laisser les ennemis maîtres de toute l'Alsace; les places et les troupes du roi investies par les leurs; point de quartiers d'hiver, ni d'espérance de pouvoir rassembler les forces de sa majesté pour la campagne prochaine. Ne vaudrait-il pas mieux, s'il m'est permis de m'expliquer sur une matière aussi délicate, sur laquelle je ne raisonne que par le bon sens que Dieu m'a donné, et sans aucune expérience, rassembler promptement le plus de troupes que vous pourrez, tirer des villes, à l'exception du Fort-Louis, tout ce qui ne sera point absolument nécessaire pour les garder, en grossir votre armée, y joindre le corps qui vous vient de Flandre, et vous poster avec une armée sur quelque rivière à l'entrée de l'Alsace, pour en disputer l'entrée aux ennemis. Ils ont devant Landau et aux environs à peu près quarante-cinq mille hommes de troupes, tant bonnes que mauvaises, et n'en peuvent avoir davantage. Vous ne doutez point que cette entreprise ne leur coûte au moins huit mille hommes, tant malades que morts, blessés ou déserteurs; en sorte que l'on peut compter qu'ils auront au plus trente-huit mille hommes. Vous pouvez assembler au moins quarante-quatre bataillons, y compris ceux qui vous arrivent, et soixante et seize escadrons; ce qui peut faire trente-cinq ou trente-six mille hommes. Il me semble que des troupes aussi bonnes que celles que vous avez et en aussi grand nombre ne doivent point appréhender l'armée de l'empereur, pourvu que vous les puissiez rassembler avant que le siége de Landau soit fini. Le roi travaille à faire des troupes pour fortifier le côté de la Sarre, et avant la fin de septembre il y aura au moins douze bataillons d'augmentation, et vers le 1er novembre encore huit autres : il n'y a de dangereux que le moment critique dans lequel vous êtes. Au nom de Dieu, hasardez quelque chose pour vous en garantir; car si vous pouvez arrêter les ennemis, tout est sauvé; si, au contraire, vous vous laissez entamer, il n'y aura plus de retour, et les suites de ce dérangement font trembler.

Pardonnez à l'excès de mon zèle, qui peut-être m'emporte bien

loin; mais j'ai cru devoir au roi et à vous, peut-être à moi-même, une explication aussi naturelle, qui vous servira à vous fortifier à prendre des résolutions honorables; car, pour le reste, c'est à vous de faire ce que vous croirez qui convient le mieux.

Réponse de M. le maréchal de Catinat à M. de Chamillart. Du camp de Hert 26 juillet 1702.[1]

Le courrier La Vallée, qui a passé par la Bourgogne, a fait une grande diligence; il m'a remis, le 25, vers le midi, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 22.

Je ne vous répéterai rien, monsieur, sur Hagueneau, ses propriétés et ses défauts ayant été assez discutés; je vous dirai seulement que son occupation ne contribuait en rien à la communication de Strasbourg au Fort-Louis. Si vous voyiez, monsieur, combien on examine et l'on discute tous les différents partis que l'on peut prendre dans une affaire aussi épineuse et aussi difficile que celle-ci, vous connaîtriez qu'il n'y a point de parti à prendre qui puisse être agréable; il ne s'agit que de se proposer de prendre le moins mauvais. Vous me représentez tous les inconvénients de celui que j'ai eu l'honneur de mander au roi : j'en conviens, il n'y en a pas un qui m'ait échappé; mais les inconvénients d'un parti contraire n'ont pu attirer votre attention. Il faudrait, si j'ose prendre la liberté de vous le dire, être sur les lieux. Saverne n'est plus un poste : il avait été fortifié autrefois; tout a été rasé et démoli; ce n'est plus présentement qu'une bourgade fermée d'une fort mauvaise muraille, et l'on ne peut pas se poster en fermant sa droite ou sa gauche de ce mauvais poste. Tout mis en œuvre, je ne puis rassembler que vingt-cinq bataillons tout au plus; moyennant quoi, la ville de Strasbourg demeure avec une garnison composée de quatre bataillons, savoir, Saintonge, Nice, le régiment de Pezeux, qui ne fait que d'être levé, et le second bataillon de Croy; Schlestadt avec deux nouveaux bataillons; à Neuf-Brisach, dont les fortifications sont encore pleines d'imperfections et qui a

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1569, lettre 80.

un besoin pressant de travailleurs, le second bataillon de Toulouse, Guienne, Nivernois, le second bataillon de Sillery; à Huningue, Brie, Hainaut et deux seconds bataillons. Cette place est chargée du travail et de la garde de l'île. Saverne, et les postes proche de la montagne sont à huit lieues de Strasbourg. Une armée ennemie nombreuse et fort supérieure aura une pleine marche dans le pays le plus ouvert de l'Alsace; le Rhin à sa main pour tirer de l'autre côté de cette grande rivière tous ses besoins, et trouvant toutes les places dégarnies et avec de faibles garnisons, telles qu'elles sont marquées ci-dessus. Dans cet état, il serait très-raisonnable de penser qu'ils pussent se proposer le siége de Strasbourg, dont l'attaque est plus aisée qu'on ne se l'imagine.

Si vous voulez, en vous éloignant des places, y mettre des garnisons, quand ce ne serait que celle de Strasbourg, à quoi l'on ne devrait pas se réduire, vous n'auriez presque plus d'infanterie qui composât l'armée : on sent le fardeau de la multiplicité des places lorsque l'on est sur la défensive. Il y a longtemps que je m'en suis entretenu sur ce pied-là avec M. de Vauban.

Vous supposez, monsieur, que, avec la jonction des troupes aux ordres de M. le marquis de Villars, je pourrai composer l'armée de quarante-quatre bataillons. Je vous rends ci-dessus un compte si net de la distribution de l'infanterie, que vous y connaîtrez que, laissant des garnisons très-faibles, je ne puis mettre ensemble que vingt-quatre à vingt-six bataillons.

M. de Villars a douze bataillons : la convenance veut qu'il en laisse à Sarre-Louis, de manière que l'armée ne pourrait être composée que de trente-quatre à trente-cinq bataillons. Je vous supplie de faire faire cette remarque-là au roi, puisqu'il faut bien qu'il soit instruit des forces que l'on peut mettre ensemble. Supposant le détachement de M. de Villars arrivé, l'on pourra assembler soixante et douze à soixante et quatorze escadrons; et je vous ai informé exactement des troupes de l'empereur nouvellement arrivées au camp. Elles consistent en quarante escadrons; ce qui, joint aux vingt-trois qui y

étaient déjà, fait le nombre de soixante-trois escadrons, dont trente-six de cuirassiers. Il y a de plus la cavalerie de l'électeur palatin et des cercles, dont je vous ai envoyé des états bien corrects, et dont l'exactitude s'est confirmée depuis par les nouvelles connaissances que j'en ai eues, soit par mémoires, soit par transfuges. Leur infanterie, à l'armée, est, selon toutes nos connaissances, composée de soixante bataillons, y compris les régiments de Salm et de Marsilly, qui sont récemment arrivés. Je ne comprends point dans ce nombre ce qu'ils ont dans les places et à la garde de l'autre côté du Rhin.

Le roi est informé de l'état de Neuf-Brisach par M. Le Pelletier : les parapets de la plupart des dehors ne sont point faits, et il faut pour former le glacis combler un canal qui tourne autour de la place. Je tremble d'en tirer des troupes dans une circonstance si pressante pour le travail. Huningue est chargé du travail et de la garde de l'île ; en tirer quelque bataillon ce serait exposer cette île et vouloir qu'elle fût prise par les ennemis. J'assemble toute la cavalerie qu'il m'est possible ; j'ai envoyé hier pour tirer du Fort-Louis l'escadron de Merinville, et le troisième escadron des dragons d'Asfeld. J'ai aussi envoyé des ordres pour tirer de Sarrebourg le troisième escadron des dragons de Gevaudan, et de Phaltzbourg le second escadron de Rouvray ; j'ai de plus envoyé un courrier à M. de Villars pour lui mander de m'envoyer les deux premiers escadrons des dragons d'Asfeld, dont un est à Marsal.

Je rassemblerai soixante-deux escadrons ; j'espère que cette précaution pourra empêcher les ennemis de s'avancer avec la meilleure partie de leur armée pendant le siége de Landau.

Cette guerre est pleine de circonstances embarrassantes pour nous, telles que le plus ou moins de durée du siége de Landau, le parti que les ennemis prendront quand M. de Villars pourra être sur la Sarre et s'avancer à Sarrebourg ; de sorte qu'il faut se conduire selon les conjonctures. Je vous ai déjà mis au fait des inconvénients qu'il y aurait à se porter du côté des montagnes ; à cela j'a-

jouterai que sur nos derrières il n'a été fait aucune disposition pour les vivres. Je suis très-touché de la peine que le roi éprouve de l'état de ses affaires sur cette frontière; je serais bien fâché qu'il en souffrît autant que moi. Je vous supplie, monsieur, d'être persuadé que si j'avais entrevu quelque chose à risquer, je m'y serais abandonné. Je serai dans ce même esprit à l'avenir, quoique je voie bien l'importance, par rapport aux affaires générales du roi, de ne rien faire mal à propos.

P. S. J'ai reçu, monsieur, par l'ordinaire la lettre du 19 que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, sur la proposition qui vous a été faite par M. de Chavigny, commandant à Colmar, de lever une compagnie de cent hommes pour la sûreté de cette ville; elle n'a qu'une mauvaise muraille de clôture, et cette compagnie ne pourrait servir qu'à en garder les portes.

M. le marquis d'Huxelles vient de me dire que le roi n'a point encore nommé au gouvernement du château de Landskron.

M. le maréchal de Catinat, en cherchant à justifier par les raisons développées dans sa lettre la démarche qu'il venait de faire, crut en même temps rassurer le roi sur les suites que pourrait avoir la perte de Landau. Informé que le siége languissait, parce que les ennemis éprouvaient les plus grandes difficultés pour l'arrivée de leurs munitions, il jugea que ces difficultés seraient encore plus considérables après le siége, pour se procurer celles qui leur seraient nécessaires pour une entreprise solide; que d'ailleurs l'épuisement dans lequel serait le pays après le long séjour qu'ils allaient y faire ne leur permettrait pas d'y établir des quartiers d'hiver, et les forcerait de s'étendre vers la Sarre, ce à quoi il serait facile de s'opposer lorsque les circonstances permettraient d'envoyer de Flandre des troupes sur cette rivière. Mais en envisageant ainsi le peu de moyens que les impériaux auraient de faire

un nouveau siége après la prise de Landau, il n'était pas sans inquiétude sur les mouvements qu'ils pourraient faire, même avant la fin du siége, pour pénétrer dans la basse Alsace. Ses craintes lui parurent même d'autant mieux fondées, qu'il eut avis que le roi des Romains était arrivé à l'armée le 25, et que les ennemis n'ayant encore pris ce jour-là aucun ouvrage avancé, ni fait d'établissement sur la contrescarpe, ils regardaient leur opération comme devant être encore d'une longue durée; qu'en conséquence le prince de Bade avait résolu de détacher quinze mille hommes des troupes du siége pour joindre celles qui étaient sur la Lauter, et de marcher ensuite vers la Moder, de faire un pont sur le Rhin à Drusenheim, pour tirer des vivres de la rive droite de ce fleuve, et après la prise de Landau bloquer le Fort-Louis à sa rive gauche et marcher à lui. Déjà les troupes qui étaient sur la Lauter commençaient à fourrager du côté de Sultz.

Dans ces circonstances critiques, le poste que l'armée occupait derrière la Zorn n'étant d'aucune défense, M. le maréchal de Catinat alla reconnaître la Bruche pour y en chercher un qui, en tenant à Strasbourg, pût former une barrière capable d'arrêter les ennemis : ses recherches furent vaines. On voit par sa lettre au roi, du 28, que la nature du pays ne lui offrit aucune position avantageuse ni aucune ressource dans les différents partis qu'il pourrait prendre, suivant les mouvements des ennemis. Le seul moyen auquel il jugea devoir recourir fut de se renforcer des troupes de M. de Villars; et il lui manda en conséquence qu'aussitôt que celles qui devaient former son corps seraient arrivées sur la Moselle il eût à s'avancer jusqu'à Sarrebourg. Il donna en même temps des ordres pour que l'on fît entrer dans le Fort-Louis de nouveaux approvisionnements.

Mais bientôt il abandonna le dessein de rapprocher de lui M. de Villars, et se détermina à suivre un nouveau plan que lui suggérèrent différentes considérations. Il envisagea d'abord la jonction comme inutile, parce qu'en la supposant faite il estimait ne pouvoir mettre ensemble plus de trente-cinq bataillons et soixante et douze ou soixante et quatorze escadrons. En second lieu, ne connaissant aucun poste capable de fermer le pays et de mettre l'armée en sureté contre des forces aussi supérieures que celles des ennemis, il pensa que ce serait compromettre et l'Alsace et l'armée. En troisième lieu, que quand même on pourrait se placer dans un poste avantageux, si ce même poste ne barrait pas le pays, toutes les places étant dépourvues de garnisons, on serait forcé, dès le moment où les ennemis s'avanceraient, d'affaiblir considérablement l'infanterie pour garnir ces mêmes places, et même d'y jeter quelque cavalerie. Tous ces motifs, joints à l'idée où il était que ce serait sur l'Alsace plutôt que sur la Sarre que les ennemis, après le siége de Landau, porteraient leurs vues, lui firent juger qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de laisser M. de Villars avec toutes ses troupes sur la Sarre, en le chargeant de faire les dispositions nécessaires pour la conservation de cette frontière, et de tenir l'armée le plus longtemps qu'il serait possible dans la position qu'elle occupait, en prenant ensuite son temps, lorsque les ennemis marcheraient vers l'Alsace, pour s'approcher de Strasbourg, et de là envoyer dans les places l'infanterie qu'on y aurait destinée et la cavalerie nécessaire pour rendre aux ennemis aussi difficile qu'il serait possible toute entreprise importante sur ces mêmes places. Suivant le calcul de M. le maréchal de Catinat, il ne devait, après la séparation de ces troupes, rester à l'armée qu'environ trente-cinq escadrons qui formeraient alors un corps léger dont le sort se-

rait de remonter l'Alsace à mesure que les mouvements des ennemis l'y obligeraient.

Ce fut le 31 qu'il informa M. de Villars de ce nouveau projet, et qu'il en rendit compte au roi, en faisant observer à sa majesté que, lorsque M. de Turenne faisait la guerre en Alsace, et qu'il était sur la défensive, il se portait près des montagnes, et qu'il tirait ses vivres de ses derrières, par la Lorraine, pour attendre dans cette situation les renforts qui pouvaient, à la fin des campagnes, lui venir de Flandre; que dans ce temps les ennemis ne pouvaient que vivre dans le pays, sans y prendre d'établissement, mais que, dans les circonstances où l'on se trouvait, si l'on suivait le système de M. de Turenne, ils auraient la liberté de se mettre au milieu des places et de tomber sur celle qui serait le plus dépourvue de troupes; ce qui faisait assez connaître la nécessité d'y jeter de l'infanterie au premier mouvement qu'ils feraient pour s'avancer dans l'Alsace; que s'ils marchaient sur Schlestadt, la Bruche n'offrant aucun poste qui pût les arrêter, la sûreté de Strasbourg exigerait qu'on y fît entrer dix ou douze bataillons et cinq ou six escadrons; et que si l'on trouvait moyen de se placer à Châtenois, les ennemis pouvant marcher entre l'Ill et le Rhin sur Neuf-Brisach, on serait forcé, non-seulement de jeter des troupes dans cette place et dans Huningue, mais aussi de remonter vers la haute Alsace avec ce qui resterait pour former l'armée. Pour mieux faire connaître au roi à quel point cette armée serait affaiblie dans ces différents cas, M. le maréchal de Catinat présenta à sa majesté le tableau fidèle de la distribution des troupes, tant de celles qui étaient en Alsace que de celles qui devaient être sous les ordres de M. le marquis de Villars, suivant laquelle, en supposant la jonction, il ne devait rester pour composer l'armée que trente-cinq

bataillons et soixante-huit escadrons. Cependant il paraît que M. le maréchal de Catinat, en faisant connaître au roi que c'était cette disproportion de forces avec celles des ennemis qui l'avait déterminé au parti qu'il venait de prendre, annonça qu'il n'abandonnait pas entièrement l'idée de profiter des occasions que les circonstances pourraient faire naître; mais sa majesté voyant le siége de Landau tirer en longueur, et toujours persuadée que, lorsqu'il serait fini, le roi des Romains pourrait à peine rassembler quarante mille hommes, jugea devoir prendre un parti moins timide et plus salutaire au bien de ses affaires, tant en Alsace que sur la Sarre : c'est ce qu'elle expliqua dans sa dépêche du 2 août à M. le maréchal de Catinat.

Lettre du roi à M. le maréchal de Catinat. Versailles, 2 août 1702[1].

Mon cousin, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 28 du mois passé, par laquelle vous me mandez que le roi des Romains est arrivé devant Landau le 25; que les ennemis n'avaient encore pris ce jour-là aucun ouvrage avancé ni fait aucun établissement sur la contrescarpe, et qu'ils ne comptent pas être sitôt maîtres de cette place; que l'on vous assure que le roi des Romains doit séparer une partie considérable de son armée pour se porter en avant, et que quinze mille hommes doivent joindre les camps qui sont à Weissembourg; que cette armée doit s'avancer le 26 sur la Moder, établir un pont sur le Rhin, à Drusenheim, pour tirer ses vivres et subsistances de l'autre côté; qu'après la prise de Landau on ne s'arrêtera point au Fort-Louis; que l'on se contentera de le bloquer du côté de deçà du Rhin, par quelques ouvrages ou retranchements, et que l'armée s'avancera ensuite le plus qu'elle pourra dans l'Alsace. Il n'y a rien de vraisemblable dans tout ce qui vous a été rapporté;

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, 2e partie, 2e section, pag. 413.

c'est ce qui fait ma peine et me donne depuis longtemps de grandes inquiétudes, qui ne peuvent finir que lorsque vous aurez pris une bonne résolution de vous opposer aux desseins des ennemis.

Vous voyez comme moi qu'il ne leur serait pas possible de faire un second siége; la place de Landau aura rebuté leur infanterie; ils y en auront perdu une partie; ils consommeront à ce siége une infinité de munitions en tout genre, et ne peuvent qu'avec un long temps et une grosse dépense faire une nouvelle entreprise. Ils auront deux partis à prendre : le premier de se rendre maîtres de l'Alsace en ravageant le plat pays, y établissant un corps de troupes considérable qui trouvera sa subsistance dans le pays même, à l'exception des fourrages qu'ils tireraient de l'autre côté du Rhin, et par ce moyen, de tenir comme investies pendant l'hiver mes places de ladite province, qu'ils pourraient prendre les unes après les autres pendant la campagne prochaine, sans qu'il fût possible de les secourir ni même de faire rentrer une armée en Alsace pour s'y opposer. La meilleure partie de mon infanterie, qui la pourrait composer, se trouvant dans lesdites places entourée par les troupes des ennemis, aurait peine à se rassembler et serait dans une impossibilité presque entière de pouvoir se joindre à la cavalerie. Les impériaux étant les maîtres du plat pays, il ne pourrait y avoir aucun magasin, et la cavalerie se trouverait sans aucune subsistance. C'est ce plan-là, que je n'ai pas perdu un moment de vue, qui m'avait déterminé à vous donner l'ordre précis de fortifier Hagueneau et de retrancher la Moder. Vous m'avez assuré de manière à n'en pouvoir douter qu'il était impossible de mettre cette ville en état de défense, et d'y trouver aucune sûreté. Vous m'avez en même temps fait connaître que la Moder était guéable presque partout, et que les bords en étaient fort plats. Je vous ai proposé depuis de vous avancer sur les ennemis de la manière que vous trouveriez la plus convenable pour leur créer des embarras, en faisant joindre à votre armée le corps de troupes qui vient de Flandre; vous y avez trouvé des difficultés : voilà votre premier état, et celui dans lequel vous étiez par

la lettre que vous m'avez écrite le 25. Revenons au second parti que les ennemis pourraient prendre, afin de voir le tout ensemble pour former un projet. Il leur est plus facile de se porter du côté de la Sarre qu'en Alsace; ils y ont des postes et des magasins; ils peuvent en prendre qui ne sont point occupés; ils pourront même se rendre maîtres de Nancy, et le duc de Lorraine n'y mettrait aucune opposition. Ils couperaient ensuite la communication de l'Alsace avec les Trois-Évêchés, en se rendant maîtres de Toul et de Marsal qu'ils feraient fortifier, et, après avoir subsisté grassement pendant l'hiver dans un très-bon pays, ils entreraient en Alsace au printemps ou pénétreraient dans la Champagne sans que rien pût s'y opposer; et pour lors je serais obligé de faire marcher la plus grande partie de mes troupes pour en composer une armée plus forte que la leur, et faire en sorte de les en chasser par la force. Tout cela ne se pourrait faire sans donner une alarme générale dans mon royaume, et sans causer un grand désordre dans plusieurs provinces qui seraient inondées de ces troupes, et exposées à tous les inconvénients que les grandes armées entraînent indispensablement après elles. Ces différentes vues, également possibles, et dont les suites dépendront toujours de la volonté des ennemis, si vous suivez votre premier plan, me confirment de plus en plus dans la nécessité qu'il y a de réunir vos forces pour les prévenir. J'ai même lieu de croire, par votre dernière lettre, que vous commencez à former quelque projet pour vous rapprocher du roi des Romains s'il fait quelques mouvements qui vous en donnent l'occasion, quoique j'aie de la peine à me persuader qu'il puisse, pendant le siége de Landau, former un corps d'armée assez considérable pour s'approcher de vous. Il y a néanmoins grande apparence que pour entraîner l'empire, et en imposer à ses alliés, il fera l'impossible pour leur donner lieu de croire qu'il a plus de troupes qu'il n'en a en effet, en les faisant paraître en plusieurs endroits différents, et même s'avançant dans l'Alsace s'il n'y trouve aucune opposition, et pour répandre dans les gazettes que son armée, qui ne sera composée que de sa cavalerie et d'un très-

petit nombre d'infanterie, vous a obligé à vous retirer. Rien n'est plus important que de profiter de la vivacité de ce jeune prince, qui pourra l'entraîner à des mouvements dont un homme sage et d'une expérience consommée comme vous pourrait profiter; mais pour cela il faudrait être à portée de lui. Déterminez-vous donc, sans perdre un moment, à vous en approcher; faites un plan et suivez-le jusqu'à ce que vous ayez trouvé lieu de le combattre et de l'obliger à se retirer dans les retranchements qui ont été faits du côté de Weissembourg. Il y a grande apparence qu'il prendra ce dernier parti, quoique ce ne soit pas le plus avantageux; il sera néanmoins très-honorable; et vous pouvez compter que l'armée du roi des Romains, réunie après la prise de Landau, en cas qu'ils se rendent maîtres de cette place, en en déduisant la garnison qu'ils seront obligés d'y laisser, et la perte qu'ils auront faite à ce siége, ne saurait être de quarante mille hommes en comptant comme eux, et leur donnant toutes les troupes qu'ils ont publié qu'ils devaient avoir. Je vous avoue que rien ne me saurait tirer de la peine où je suis que de vous voir déterminé à prendre un parti de vigueur. L'ordre que vous avez donné au marquis de Villars y convient parfaitement, pourvu qu'il vous puisse joindre en cas que vous jugiez avoir besoin de lui : il peut y arriver le 10 ou le 12 au plus tard. Si vous vous trouvez à portée de faire quelque entreprise, n'appréhendez point que je vous rende garant du succès; je prends sur moi tous les événements, et vous donne un plein pouvoir d'attaquer les ennemis et de les combattre forts ou faibles, lorsque vous les trouverez, en cas que vous le jugiez à propos; tout ce que j'appréhende, c'est que vous ne vous retiriez en les laissant maîtres de l'Alsace et de la Sarre.

Des ordres aussi positifs, des assurances aussi formelles de la part de sa majesté de prendre sur elle tous les événements ne laissèrent point hésiter M. le maréchal de Catinat. Dès le 5, jour où lui parvint la dépêche qu'on vient de rapporter, il expédia un courrier à M. de Villars pour lui ordonner de

marcher droit à Sarrebourg avec toutes ses troupes, et même d'en tirer des places le plus qu'il serait possible, en n'y laissant que les garnisons ordinaires ; mais en même temps il fit observer au roi que la Sarre allant être dégarnie il était à propos que sa majesté voulut bien prendre des mesures pour faire passer des renforts dans cette partie.

M. de Villars, qui s'était rendu le 4 de Metz à Thionville pour y recevoir les douze bataillons et les seize escadrons venant de Flandre, lesquels y étaient arrivés la veille, se mit en marche le 8 et alla camper à Longeville, près de Metz, d'où il tira douze pièces de canon. Le 9 il alla à Delme, le 10 à Moyenvic où il séjourna, le 12 à moitié chemin de Sarrebourg, où il se rendit le 13 pour attendre les ordres de M. le maréchal de Catinat.

Lorsque le roi vit ce général déterminé à agir avec moins de timidité, sa majesté résolut de lui donner de nouveaux secours pour le mettre en état d'exécuter avec succès le plan qu'elle venait de lui tracer. Elle envoya des ordres pour faire marcher sur la Sarre dix des bataillons qu'on avait levés l'année précédente : une partie devait arriver à la fin du mois dans le pays Messin, le reste au commencement du mois de septembre. Sa majesté lui recommanda de nouveau de chercher à se poster avantageusement pour arrêter les ennemis, si, après le siége de Landau, ils entreprenaient de pénétrer en Alsace, et de faire d'avance ses dispositions pour pouvoir se porter diligemment sur la Sarre, s'ils prenaient le parti d'y marcher avec toutes leurs forces.

Les nouvelles du siége de Landau portaient que le 3 du mois les assiégeants étaient encore sur le glacis, et qu'ils n'avaient encore rien entrepris sur le chemin couvert, ni à l'attaque de l'ouvrage couronné, ni à celle de la porte de

France; qu'ils avaient établi à cette dernière attaque une grande batterie à quatre-vingts pas de la palissade, mais que le feu de la place continuait d'être fort supérieur, et que la crainte des mines retardait infiniment leurs travaux; de sorte que tout annonçait que la perte de Landau était encore fort éloignée.

Ces circonstances achevèrent de rassurer M. le maréchal de Catinat. Cependant, ayant assemblé le 10 les officiers généraux pour leur faire connaître les intentions du roi et les consulter sur les moyens de les remplir avec succès pour la réputation de ses armes et la conservation de la frontière de l'Alsace et de la Sarre, l'avis unanime fut que marcher en avant était un parti dont non-seulement on ne retirerait aucun avantage, mais qui serait même nuisible au bien des affaires; et l'on résolut de se retirer sous Strasbourg, à la rive gauche de la Bruche, et d'y employer l'infanterie à se retrancher, tandis que la cavalerie travaillerait à former des magasins de fourrages. Les objets que M. de Catinat se proposait de remplir en prenant cette position étaient : premièrement, de priver les ennemis de la navigation du Rhin, s'ils se portaient en avant, et par là de retarder leurs mouvements par les difficultés et les lenteurs qu'éprouveraient leurs transports par terre; en second lieu, de former par ses retranchements non-seulement un poste où l'armée serait en sûreté, mais aussi de se donner les moyens de profiter des circonstances pour envoyer une partie de la cavalerie consommer les fourrages derrière la Bruche; en troisième lieu, d'être à portée de jeter, en cas de besoin, de l'infanterie dans les places; enfin d'imposer aux ennemis, s'ils tentaient de pénétrer dans la haute Alsace; et, dans le cas où ils viendraient à remonter par la gauche de l'Ill vers Schlestadt, de profiter des occasions qui pourraient se présenter pour les combattre.

Tels étaient les avantages que M. le maréchal de Catinat espérait retirer de la jonction des troupes de M. de Villars, à qui il manda de ne point séjourner à Sarrebourg, mais de s'avancer avec son corps le 14 à Phaltzbourg, et d'entrer le 15 en Alsace par Saverne, pour se rendre le même jour à Wiltenheim. Il se disposait à faire le 16 son mouvement de retraite sur Strasbourg et d'y faire marcher aussi M. de Villars; mais ayant visité le poste qu'il se proposait d'occuper, il en trouva l'emplacement trop resserré pour contenir un aussi grand nombre de troupes et reconnut l'impossibilité de l'étendre sans rendre la position défectueuse. D'un autre côté, il apprit le 14 que le siége de Landau traînait de plus en plus en longueur; qu'à la vérité le 11 les assiégeants étaient logés sur la contrescarpe de l'ouvrage couronné, mais qu'à l'attaque de la porte de France ils ne s'étaient encore emparés d'aucun autre ouvrage que d'une redoute avancée que M. de Melac avait fait construire en terre; qu'ils n'avaient point encore attaqué le chemin couvert, et que les murs de la place n'étaient battus que jusqu'au cordon. Ces considérations et sa confiance dans l'inexpérience des ennemis pour l'attaque de fortifications peu ordinaires, c'est-à-dire de tours bastionnées de la construction de M. le maréchal de Vauban, lui firent juger qu'il pouvait différer sa retraite sur Strasbourg, rester sur la Zorn, en se repliant sur Ingenheim, vis-à-vis de Hochfelden, et ne laisser avancer M. de Villars que jusqu'à Saverne, tant pour tenir le côté de la montagne jusqu'à ce que le sort de Landau fût décidé, qu'afin d'examiner dans cette situation si le terrain offrirait quelque position favorable pour fermer entièrement le pays entre le Rhin et la montagne.

Déterminé à tenir la campagne plutôt que de se retirer sous les murs de Strasbourg, il songea à se mettre le plus en

force qu'il lui serait possible. Pour cet effet, il fit venir à Belfort un bataillon qui était à Besançon ; et comme la position qu'il se proposait de prendre couvrait toutes les places de la haute Alsace, il retira de Huningue un bataillon et un autre de Brisach, où il en resta encore trois pour travailler à achever les fortifications avec le secours de huit cents pionniers du pays. Il retira aussi de Strasbourg deux bataillons de campagne qui joignirent l'armée. Le Fort-Louis devant être abandonné à ses propres forces, sa garnison resta composée de six bataillons. Suivant cette disposition, il resta quarante et un bataillons pour former l'armée. Quant à la cavalerie, M. le maréchal de Catinat rappela celle qu'il avait envoyée précédemment sur le haut Rhin, et des quatre-vingt-quatre escadrons dont il pouvait disposer il en garda soixante et dix-sept pour l'armée; des sept autres, deux étaient dans Landau, les autres à Strasbourg, Phaltzbourg et Sarrebourg : plusieurs de ces derniers n'étaient pas encore en état de servir en campagne.

M. de Villars ne marcha de Sarrebourg à Phaltzbourg que le 15, et se rendit le 16 avec tout son corps à Saverne.

Le 17 M. le maréchal de Catinat décampa de Hert, et alla prendre à la rive gauche de cette rivière, près d'Ingenheim, la position qu'il avait reconnue; elle était à deux lieues et demie de Saverne. Son intention, ainsi qu'on vient de le dire, était d'y rester pour tenir le côté de la montagne, jusqu'à ce que le sort de Landau fût près d'être décidé, ou que les ennemis fissent un mouvement qui donnât à connaître quels étaient leurs desseins. Ce motif et la facilité de tirer des farines de la Lorraine l'engagèrent à faire à Saverne l'établissement de ses vivres. Son objet principal, jusqu'à ce que le moment de se déplacer arrivât, fut de subsister, et de remettre la cavalerie, dont la plus grande partie était en mauvais état, tant à cause

de la trop grande jeunesse des chevaux que de l'inexpérience des nouveaux officiers et des cavaliers de nouvelle levée; mais on voit qu'il était déterminé, dans le cas d'un mouvement des ennemis pour pénétrer dans la haute Alsace, à se rejeter du côté du Rhin, de préférence à celui de la montagne, afin de les priver des moyens de tirer leurs subsistances par ce fleuve et en même temps leur faire craindre, s'ils venaient à prendre le chemin de la montagne, que l'armée du roi ne tombât sur leurs derrières[1]. M. le marquis de Villars fut d'un avis différent; il écrivit même à ce sujet à la cour pour lui faire connaître les inconvénients de ce projet et l'avantage de prendre du côté de la montagne une position qui, en tenant Saverne, assurât la communication avec la Lorraine.

Le roi pensait à ce sujet comme M. de Villars; sa majesté était persuadée que les ennemis, après le siége de Landau, ne seraient pas en état de faire une grande entreprise, et que s'ils parvenaient à entrer en Alsace par le côté du Rhin, non-seulement ils courraient le risque d'être coupés par son armée, mais aussi ils ne pourraient, au milieu des places considérables dont ils seraient entourés, y prendre aucun établissement. Elle manda en conséquence à M. le maréchal de Catinat de s'attacher principalement à tenir le côté de la montagne, tant afin de ne point perdre la communication avec la Lorraine et les Évêchés, que pour être à portée d'y marcher si les ennemis prenaient le parti de s'étendre du côté de la Sarre et de la Moselle.

M. le maréchal de Catinat n'avait reçu, depuis le 11, que

[1] La position que M. le maréchal de Catinat se proposait de prendre du côté du Rhin devait avoir sa droite aux ouvrages avancés de Strasbourg, la gauche à la Bruche près du village de Wolfsheim, ou bien, suivant les circonstances, il devait se placer au-dessus de Strasbourg, entre l'Ill et le Rhin.

des nouvelles fort incertaines de l'état du siége; mais il fut informé le 22, que le 16 les assiégeants s'étaient logés sur le chemin couvert de l'ouvrage couronné; que la nuit suivante ils avaient emporté, à l'attaque de la porte de France, une redoute que M. de Melac avait fait construire sur le glacis, et que le lendemain ils en avaient été chassés, mais que M. de Melac ne l'avait pas fait occuper; que le 18 ils s'étaient logés sur un angle du chemin couvert, et que depuis le 20 ils battaient la demi-lune.

Les nouvelles que la cour avait, de son côté, de ce qui se passait à l'armée des ennemis, lui faisant juger que le mouvement que venait de faire M. le maréchal de Catinat y avait déjà produit un bon effet, et qu'ils étaient désabusés de l'opinion qu'ils avaient conçue de sa faiblesse, le roi imagina qu'un nouveau mouvement de sa part fait en avant pourrait augmenter leurs inquiétudes et ralentir le siége en les obligeant de rassembler leurs troupes, dont la plupart étaient déjà rebutées par la défense opiniâtre et la vivacité du feu de la place. Sa majesté pensa même que si son armée s'avançait sur Wert, pour s'approcher ensuite de Weissembourg, le roi des Romains se déterminerait peut-être à lever le siége ou du moins à le suspendre pour courir à la défense de la Lauter.

Ce projet parut à M. le maréchal de Catinat plus susceptible de succès que celui de tenir le côté de la montagne de préférence à celui du Rhin ne lui avait semblé praticable; il combattit même de nouveau ce système, en assurant le roi qu'il était difficile de trouver, du côté de Saverne, une position dans laquelle l'armée pût être en sûreté; et qu'en s'y plaçant, ce serait livrer l'Alsace aux ennemis, qui remonteraient facilement le Rhin, sans que les garnisons des places pussent les

inquiéter; au lieu qu'en se jetant du côté de ce fleuve, s'ils venaient à en prendre le chemin, on les arrêterait et on les priverait des moyens de faire usage de la navigation pour subsister.

Quant au mouvement que le roi désirait qu'il fît le long des montagnes, sur Wert et Weissembourg, il jugea que sa marche, en suivant ce chemin, serait trop lente à cause de la disposition et du transport des vivres; il préféra celui du Rhin, afin de profiter de ce fleuve pour ses subsistances et de se porter rapidement vers le Fort-Louis, où il envoya ordre de faire des fours. Il jugeait aussi qu'en menaçant ainsi le côté de Lauterbourg, il remplirait l'objet et ne donnerait pas moins d'inquiétude aux ennemis qu'en marchant sur Weissembourg. Son mouvement fut fixé au 29; mais la distribution du pain, qui ne put se faire le 28 comme il l'avait espéré, força de le retarder d'un jour.

Le 30 l'armée décampa d'Ingenheim, passa la Zorn, et alla camper sur la rive gauche de cette rivière, à Schwindratzheim. Le 31 elle marcha à Weyersheim, et le 1er septembre elle arriva à Drusenheim, où elle prit son camp à la rive gauche de la Moder; on fut obligé d'y séjourner deux jours, tant pour attendre le pain que pour ouvrir la marche que l'armée avait à faire pour se porter au Fort-Louis.

Ce fut pendant ce temps que M. le maréchal de Catinat reçut la nouvelle de l'avantage que M. le duc de Vendôme, commandant de l'armée des deux couronnes en Italie, sous les ordres du roi d'Espagne, avait remporté à Luzzara, le 15, sur l'armée de l'empereur. Cet heureux succès devait produire un effet avantageux pour les affaires générales; mais un autre événement, dont l'influence était plus directe sur celles de l'Allemagne, fut la résolution que prit l'électeur de Bavière d'em-

ployer toutes ses forces à une diversion dans l'empire, et de commencer ses opérations par la prise d'Ulm.

On peut se rappeler que ce prince avait fait, dès l'année précédente, avec les cercles, une association pour les retenir dans la neutralité; mais que depuis ce temps ces mêmes cercles s'étaient non-seulement associés entre eux pour leur propre sûreté, mais aussi qu'ils s'étaient laissé entraîner dans le parti de l'empereur, et qu'ils avaient accédé à l'alliance de ce prince avec les Anglais et les Hollandais. L'électeur de Bavière lui-même, abandonné par les cercles, qui pouvaient d'un moment à l'autre joindre contre lui leurs armes à celles de l'empereur, eût manqué à ses premiers engagements avec la France, du moins fussent-ils devenus sans effet, si les conditions d'un nouveau traité ne l'eussent mis dans l'obligation d'entrer en action; il se disposa donc à se mettre en mouvement; mais, craignant que la prise de Landau ne suivît de près ses démarches offensives, et qu'alors le roi des Romains ne marchât contre lui avec toutes ses forces, il demanda au roi des secours qui le missent en état de soutenir la guerre dans les états héréditaires de l'empereur ou dans les pays voisins. Le roi promit de lui envoyer, si les circonstances venaient à l'exiger, jusqu'à quarante bataillons et cinquante escadrons.

Cette importante affaire s'était traitée secrètement entre la cour et l'électeur, sans que M. de Catinat en eût la moindre connaissance; il n'en fut instruit que par la lettre que le roi lui écrivit le 30 du mois d'août, pour lui faire connaître ses intentions sur la conduite qu'il aurait à tenir pour concourir aux opérations de l'électeur.

Lettre du roi à M. le maréchal

Mon cousin, les premiers engagements que j'avais pris avec le duc de Bavière par un traité fait avec lui, l'année dernière, seraient

de Catinat. Versailles, 30 août 1702[1].

demeurés sans effet s'il ne s'était déterminé, comme il vient de le faire, à de nouvelles conditions qui l'obligent d'entrer en action dès à présent, et à employer toutes ses forces pour faire dans l'empire une diversion qui mette nos ennemis dans la nécessité de faire repasser le Rhin à la meilleure partie de leurs troupes, et à secourir leurs pays, qu'il doit incessamment attaquer. Il doit commencer la guerre par la prise d'Ulm. La crainte qu'il a qu'aussitôt après sa déclaration toute l'armée du roi des Romains qui est devant Landau ne marche, après la prise de cette place, pour tomber sur lui, et, par l'inégalité de forces, ne l'oblige à abandonner ses propres états pour chercher sa sûreté ailleurs; l'intérêt qu'il a de les conserver, même d'être assez fort pour soutenir la guerre dans l'Autriche, la Bohême, la Hongrie, le Tyrol ou le Palatinat et partout ailleurs où il croira la pouvoir faire avec avantage, l'a déterminé à m'envoyer un courrier pour me demander le secours que je puis lui donner. La lettre que Chamillart écrit par mon ordre au sieur de Ricous, et dont vous trouverez la copie ci-jointe, vous mettra assez au fait pour qu'il ne vous reste qu'à vous concerter avec l'électeur de Bavière et lui fournir les troupes dont il pourra avoir besoin à proportion du nombre de celles que les ennemis feront repasser le Rhin, et jusqu'à concurrence de quarante bataillons et cinquante escadrons que je lui promets, et que vous réglerez du plus au moins suivant les mouvements des ennemis. Vous entretiendrez des relations avec lui, et agirez en tout de concert, sans avoir besoin d'un nouveau pouvoir. Je vous donne dès à présent celui de lui envoyer le nombre de mes troupes dont vous conviendrez ensemble; il sera nécessaire pour cela que vous vous rapprochiez du Rhin, afin de vous assurer une communication sûre et facile : celle par Rheinau serait la plus proche de vous, et la marche, pour avancer dans le pays ennemi du côté de Villingen, par la vallée de Saint-Pierre, plus aisée que par aucun autre endroit; mais quand même vous pourriez faire un pont à Rheinau, à moins

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, 2e partie, 2e section, pag. 430.

que d'établir des ouvrages de l'autre côté du Rhin, vous auriez bien de la peine à le conserver; c'est ce qui me persuade que le passage de Huningue sera le plus assuré, parce qu'en fort peu de temps on peut achever le pont qui est déjà fait jusqu'à l'île; et, les fondements de la fortification de l'autre côté du Rhin étant encore en leur entier, il sera facile de l'élever. Néanmoins cela ne se peut faire si le duc de Bavière ne fait avancer un corps de troupes pour chasser les ennemis de Friedlingen: c'est ce que vous concerterez avec lui, ainsi que toutes les opérations pour le reste de la campagne, en lui faisant observer que mes troupes et les siennes jointes ensemble sont supérieures en nombre et en qualité à celles de nos ennemis; qu'en les employant utilement, non-seulement nous devons conserver nos états, mais porter la guerre bien avant dans les leurs. Faites-lui bien entendre tout ce qui peut le déterminer à ne nous point demander de troupes sans nécessité, parce qu'en nous affaiblissant il laisse mes états exposés, et attire les forces de l'empereur vers les siens. Comme l'exécution de tout ce que je vous mande doit rouler en partie sur vous, et que vous serez obligé de vous déterminer par vous-même pour éviter le retardement que pourrait apporter au bien de nos affaires l'envie que vous auriez de savoir mes intentions, à cause du grand éloignement, je vous recommande de suivre tout ce que vous croirez qui conviendra davantage au bien de mon service, lorsqu'il vous sera proposé par le duc de Bavière, et de ne vous y opposer qu'en cas que vous le trouviez absolument contraire. Si vous êtes obligé de faire passer le Rhin à la meilleure partie de mon armée, vous détacherez en même temps dix ou douze escadrons pour les envoyer dans les Trois-Évêchés avec quelques bataillons, afin d'assurer ce pays-là contre les entreprises des ennemis, ou du moins contre les courses qu'ils y pourraient faire; et comme je vois, en cas que vous fassiez ce partage, qu'il ne vous restera pas suffisamment de troupes pour tenir la campagne, vous resterez à Strasbourg jusqu'à ce que l'on ait pris des quartiers d'hiver de part et d'autre, afin que vous soyez

à portée de tout, suivant les différents mouvements que l'on fera: et ne vous renfermerez que lorsque vous n'aurez plus de troupes suffisantes pour tenir la campagne. Le marquis de Villars commandera le corps de troupes que vous enverrez. Et la présente, etc.

M. le maréchal de Catinat ne fut pas plus tôt informé de la résolution qu'avait prise sa majesté de sacrifier le salut du plat pays de l'Alsace à l'espoir des avantages qu'elle se promettait de la diversion de l'électeur de Bavière, en envoyant à ce prince tous les secours nécessaires pour en assurer le succès, qu'il commença à prendre des mesures pour se préparer des subsistances dans la haute Alsace; mais il jugea devoir ne pas abandonner l'objet qu'il s'était proposé en marchant vers les ennemis, et continuer à leur donner de l'inquiétude, en attendant le moment où il serait obligé de faire des mouvements relatifs à cette diversion. Ce fut même ce qui lui parut d'autant plus important, que les nouvelles du siége de Landau lui apprirent que la place était battue en brèche, et que les assiégeants travaillaient depuis le 1er septembre à faire leurs ponts pour le passage du fossé. Étant aussi informé que sur la marche que venait de faire l'armée, le roi des Romains avait porté diligemment sur la Lauter onze régiments de cavalerie ou de dragons et trois mille hommes d'infanterie à Lauterbourg, il espéra que son mouvement sur le Fort-Louis et des démonstrations vers la Lauter pourraient opérer une diversion en faveur de Landau. En conséquence il marcha le 4 à Rœschwoog, dans le dessein d'y rester aussi longtemps que les subsistances et les opérations de l'électeur le lui permettraient.

Les ennemis prirent en effet de nouvelles inquiétudes de son mouvement : le roi des Romains se rendit lui-même à

Lauterbourg, pour y faire des dispositions et visiter les retranchements et les abatis que l'on avait faits le long de la Lauter; il fit en même temps passer le Rhin à quelques troupes qui étaient restées à la droite de ce fleuve; et une partie de celles qui étaient devant Landau accoururent à la défense de la Lauter; de sorte qu'il ne resta au siége que ce qui était indispensable pour le continuer.

Mais M. le maréchal de Catinat se vit bientôt dans la nécessité de faire cesser lui-même les inquiétudes que les ennemis avaient conçues de son mouvement et celles qu'aurait pu leur donner son séjour à portée d'eux. Une lettre qu'il reçut le 9 de M. de Ricous, ministre du roi près de l'électeur de Bavière, le mit dans le cas de renoncer à toute idée de diversion en faveur de Landau. Ce ministre lui faisait connaître que l'électeur, regardant la démarche qu'il avait faite en s'avançant vers les ennemis comme relative au secours de cette place et non pas à la jonction de ses troupes avec celles du roi, concevait des soupçons sur l'exécution des promesses de sa majesté, et était dans l'incertitude sur la conduite qu'il avait à tenir. M. de Ricous le pressait en même temps de s'expliquer sur la manière dont il jugeait que devait se faire la jonction : si ce serait à l'armée ou seulement à un détachement qu'il se proposait de faire passer le Rhin, pour parvenir à cette jonction; et si, pour l'établissement d'un pont à Huningue, il exigerait que les troupes de l'électeur s'avançassent jusque-là, ou s'il préférerait les laisser agir dans l'empire pour donner à ce prince le moyen de s'emparer de différents postes importants, et peut-être par là d'inspirer de la crainte aux cercles, et les engager à retirer leurs troupes de l'armée impériale.

M. le maréchal de Catinat, craignant alors lui-même que les

inquiétudes de l'électeur ne dégénérassent en refroidissement pour les intérêts de la cause commune, chercha à détromper son altesse électorale sur les motifs de son mouvement vers la Lauter, en l'assurant que non-seulement il l'éloignait peu de l'objet de la jonction, mais aussi qu'en opérant par sa marche en avant une diversion en faveur de Landau, il avait espéré qu'elle ne serait pas moins avantageuse à l'expédition d'Ulm, à laquelle ce prince devait être occupé. Mais pour ne lui laisser aucune incertitude sur son empressement à concourir au succès de ses bonnes intentions et à exécuter les ordres qu'il avait reçus du roi, il manda à M. de Ricous qu'il allait se rapprocher de la haute Alsace, pour être plus à portée de prendre des mesures relatives à la jonction; cependant, que ne pouvant s'exposer à passer le Rhin avec les troupes du roi, tant à cause des obstacles qu'il pourrait rencontrer de la part des ennemis, que par la difficulté de proportionner ses forces à celles qu'ils pourraient avoir d'un côté et de l'autre de ce fleuve; que d'ailleurs étant indispensable de mettre l'électeur dans le cas de leur être toujours supérieur, il était à propos que ce prince marchât avec toutes ses troupes sur Huningue, pour être maître du pays situé dans cette partie, à la droite du Rhin; que de son côté, dès qu'il serait instruit de leur approche, il ferait jeter un pont près de cette place, où les bateaux et les matériaux nécessaires étaient rassemblés, ce qui lui donnerait le moyen de communiquer avec lui et de lui faire passer tous les secours que les circonstances pourraient exiger; et M. le maréchal de Catinat, jugeant d'après quelques avis qu'il eut le 10, que Landau était au moment de succomber, décampa de Rœschwoog, le 11, pour se rapprocher de Strasbourg. Ce même jour il repassa la Moder et campa près de Drusenheim. Le lendemain il passa la Zorn, et mena

l'armée à Mundolsheim, entre cette rivière et la Bruche.

Ce fut en arrivant à ce camp qu'il fut informé par des voies indirectes que le 8 du mois l'électeur de Bavière s'était emparé d'Ulm; mais la satisfaction que lui causa la nouvelle de ce premier effet de la bonne foi et des bonnes intentions de ce prince fut bientôt balancée par celle de la perte de Landau. Le même jour il apprit que M. de Melac, après avoir soutenu pendant la nuit du 8 au 9 un assaut dans lequel les assiégeants avaient été repoussés, craignant que la place, qui était entièrement ouverte, ne fût emportée dans une nouvelle attaque, avait capitulé le 9 après midi, et livré le lendemain une porte aux ennemis. C'était le quatre-vingt-unième jour depuis la tranchée ouverte, et le cent quarantième depuis le commencement du blocus. Les ennemis eux-mêmes rendirent à la défense de M. de Melac l'hommage qui lui était dû : le roi des Romains lui accorda les honneurs de la guerre pour lui et la garnison, avec quatre pièces de canon, deux mortiers et plusieurs chariots couverts. La garnison livra la place le 12, et fut escortée jusqu'à Haguenau par un détachement de l'armée impériale. Elle se rendit ensuite à Strasbourg, où elle arriva le 17.

Landau perdu, M. le maréchal de Catinat n'eut plus à s'occuper que des moyens d'exécuter les ordres qu'il avait reçus du roi, et pour la jonction avec l'électeur de Bavière, et pour la conservation des places de l'Alsace. Après avoir séjourné le 13 à Mundolsheim, pour avoir le temps de reconnaître un camp sur la Bruche, il alla le 14 camper sous Strasbourg, la droite vers Schiltigheim, la gauche à Eckbolsheim, sur la Bruche, où fut le quartier général. Son projet avait été d'établir son camp le long de cette rivière, la laissant derrière lui; mais il reconnut qu'il ne pouvait s'y placer qu'avec un grand désavantage, parce que sa gauche aurait été dominée par des

hauteurs qui suivent le cours de la riviere, et ne s'abaissent qu'à quelque distance de Strasbourg.

Avant de faire aucun autre mouvement, M. le maréchal crut devoir attendre des nouvelles de ceux des ennemis et des opérations de l'électeur de Bavière; un détachement de mille chevaux de l'armée impériale s'était déjà fait voir sur la Zorn, dans les environs de Brumpt. D'un autre côté, il était arrivé à Kappel, vis-à-vis de Rheinau, un régiment de cavalerie, et à Friedlingen quatre cents hommes d'infanterie avec trois cents hussards. Quant à l'électeur de Bavière, il était difficile que la correspondance avec ce prince n'éprouvât des lenteurs et ne fût même sujette à de plus grands inconvénients, tant à cause de l'éloignement que parce que les impériaux et même les cercles donnaient une attention particulière à la communication de la Bavière avec la France. M. le maréchal de Catinat prit toutes les mesures nécessaires pour que ses courriers fussent ignorés, et pour dérober aux ennemis, par ses lettres chiffrées, la connaissance des objets de sa correspondance avec M. de Ricous; mais l'électeur négligea les mêmes précautions : plusieurs de ses courriers et les officiers même qu'il dépêcha à M. le maréchal de Catinat furent arrêtés, et les papiers non chiffrés dont ils étaient porteurs découvrirent aux impériaux des projets dont M. le maréchal de Catinat seul devait être instruit, et qu'il ignora jusqu'au 20. Ce fut seulement alors qu'un officier, dépêché par l'électeur, s'étant rendu à Strasbourg, après avoir été retenu pendant deux jours à Stockach par les ennemis, lui confirma qu'en effet ce prince, ayant rassemblé vingt-cinq mille hommes de ses troupes, avait surpris la ville d'Ulm le 8, et que cette démarche avait été accompagnée d'une déclaration de sa part aux cercles de Franconie et de Souabe, pour leur faire savoir

que comme ils n'avaient renoncé à son association et pris le parti de l'empereur que pour un motif relatif aux intérêts personnels de ce prince, et qui n'avait aucun rapport à l'empire, il était déterminé à agir hostilement contre eux, et à ravager leur pays jusqu'à ce qu'il leur vît embrasser la neutralité et retirer leurs troupes de l'armée impériale. Cet officier lui annonça en même temps que, dès le 14, l'électeur avait détaché de son camp, près d'Ulm, un corps de quatorze bataillons et vingt-six escadrons, sous les ordres du comte d'Arco, l'un de ses généraux; que ce corps devait s'avancer vers les montagnes Noires, et arriver le 22 à Stühlingen, éloigné de seize lieues de Huningue, où il attendrait les troupes que le roi avait promis de lui envoyer, et que son altesse électorale croyait déjà rendues à Huningue. Ce même officier fit entendre à M. le maréchal de Catinat que M. le comte d'Arco avait un ordre positif de ne pas dépasser Stühlingen, parce que l'électeur prétendait que, suivant le traité, il n'était point tenu de faire avancer ses troupes jusqu'au Rhin; mais que celles du roi devaient passer ce fleuve pour établir la communication avec lui, et qu'elles devaient être au nombre de quarante bataillons et de cinquante escadrons, avec un équipage d'artillerie proportionné. La réponse de M. de Catinat fut qu'il ne pouvait, dans les circonstances où il se trouvait, envoyer autant de troupes à l'électeur sans livrer l'Alsace aux ennemis, dont l'armée était encore à la gauche du Rhin, et qui n'avaient fait passer à la droite de ce fleuve que quelques troupes peu capables de donner de l'inquiétude à ce prince; que la conduite du roi des Romains devait faire juger qu'il donnait peu d'attention aux manœuvres de l'électeur, puisque, quoique instruit de la prise d'Ulm presque aussitôt qu'il avait été maître de Landau, il n'avait encore fait aucun mouvement

tendant à aller s'opposer aux progrès des Bavarois, et qu'il continuait au contraire à menacer l'Alsace avec toutes ses forces. Cependant M. le maréchal de Catinat chargea l'officier bavarois d'assurer son maître que, suivant l'ordre qu'il avait reçu du roi, il allait faire marcher un corps qu'il renforcerait à mesure que l'électeur en aurait besoin, mais à condition que le comte d'Arco s'avancerait jusqu'à Friedlingen, pour faciliter le passage des troupes du roi au delà du Rhin, et assurer la jonction. Il lui fit entendre en même temps que les ennemis ayant fait dans les précédentes guerres des retranchements et des abatis pour fermer l'entrée des montagnes Noires à ce qui pouvait déboucher par le pont de Huningue, le passage était plus difficile pour les troupes du roi que pour M. le comte d'Arco qui, par sa position, pouvait prendre ces retranchements à revers.

A peine M. le maréchal de Catinat avait-il achevé d'expliquer à l'officier bavarois les détails dont il le chargeait de rendre compte à l'électeur, que le comte de Luttens, adjudant de ce prince, dépêché par M. le comte d'Arco, arriva à son quartier. Il était parti le 16 de Pfullendorf, à cinq lieues au delà de Stühlingen, où M. d'Arco s'était arrêté au lieu de se rendre à sa première destination. Il devait être porteur d'une lettre de son général; mais ayant été, suivant son rapport, arrêté par les impériaux et ensuite par les Suisses, qui l'avaient retenu pendant deux jours, il avait été obligé de supprimer cette lettre pour ôter aux uns et aux autres la connaissance de ce qu'elle contenait; de sorte qu'il ne rendit qu'un compte verbal de la commission dont il était chargé. Ce fut le même qu'avait rendu l'officier qui l'avait précédé: les mêmes prétentions de l'électeur sur le nombre des troupes que le roi devait lui envoyer, et sur l'obligation où elles

étaient de passer le Rhin sans que les siennes fissent aucun pas pour contribuer à la sûreté de la jonction. Il ajouta que l'électeur n'exigeait en cela que l'exécution des engagements que le roi avait pris par le traité; qu'en conséquence ce prince avait envoyé à M. d'Arco l'ordre de s'arrêter à Pfullendorf, et que si les troupes du roi ne passaient le Rhin sans perdre du temps pour s'avancer jusqu'à Stühlingen, son altesse électorale se regarderait comme abandonnée par la France et se trouverait forcée de jeter toutes ses troupes dans ses places, c'est-à-dire, huit mille hommes dans Ulm, quatre mille dans Braunau, quatre mille dans Ingolstadt et les huit mille autres tant à Munich que dans le haut Palatinat.

Il était difficile à M. le maréchal de Catinat de souscrire à des prétentions aussi extraordinaires et dont il ignorait le fondement, n'ayant encore aucune connaissance des conditions du traité et ne pouvant prendre d'autre guide pour sa conduite que les instructions contenues dans la lettre du roi du 30 du mois précédent, par laquelle sa majesté lui avait mandé que le passage du Rhin ne pouvait s'opérer qu'en agissant de concert avec l'électeur pour que les troupes bavaroises s'avançassent jusqu'à Friedlingen; d'ailleurs, M. le maréchal de Catinat n'ayant de la part de l'électeur aucun titre écrit qui pût lui faire prendre confiance dans la mission des officiers dont il est question, ni de la part de M. de Ricous rien qui pût lui faire juger qu'il y eût quelque concert entre ce ministre et l'électeur, crut avoir sujet de concevoir des soupçons sur la conduite et sur les sentiments de ce prince. L'assurance que ces officiers lui donnèrent de l'envoi de différents courriers qui avaient été dépêchés pour apporter de la part de l'électeur la copie du traité, et de la part du comte d'Arco l'état des différentes routes que les troupes du roi pouvaient

suivre pour se rendre à Stühlingen, ne lui inspira pas plus de confiance : aucun de ces courriers n'avait encore paru.

Cependant, pour se conformer aux intentions du roi, qui l'avait autorisé à faire passer le Rhin à ses troupes, même à quarante bataillons et cinquante escadrons, et à envoyer des secours à l'électeur à mesure que les ennemis s'affaibliraient pour marcher vers les états de ce prince, M. le maréchal de Catinat chargea son adjudant[1] de l'assurer que, regardant la jonction des troupes du roi avec les siennes comme un objet capital, et Huningue étant le point le plus favorable pour le remplir avec sûreté, M. de Villars marcherait le 25 pour s'y rendre avec son corps; que rien ne devait dispenser l'électeur de faire avancer le comte d'Arco jusqu'à Friedlingen, afin que des deux côtés on pût agir de concert pour se communiquer et se séparer suivant les mouvements des ennemis; que, selon les circonstances, quarante bataillons et cinquante escadrons des troupes du roi passeraient le Rhin pour marcher aux ordres de son altesse électorale, et que toutes les mesures étaient prises pour que rien n'arrêtât dans l'exécution de ce qui pourrait concourir à l'avantage de ses affaires et de la cause commune.

Pendant que M. le maréchal de Catinat était occupé à rendre compte au roi de la situation embarrassante dans laquelle le mettaient la conduite de l'électeur, le manque de concert pour une opération aussi importante, et l'ignorance dans laquelle il était des véritables engagements qui avaient été pris avec ce prince, une dépêche qu'il reçut du roi, en date du 18, l'éclaira sur tous ces objets, en lui faisant connaître les intentions de sa majesté, tant sur ce qui regardait l'électeur de

[1] Le comte de Luttens.

Bavière, que sur les dispositions qu'il avait à faire pour la sûreté de l'Alsace et de la Sarre.

Lettre du roi à M. le maréchal de Catinat. Fontainebleau, 18 septembre 1702[1].

Mon cousin, j'ai reçu par le courrier que vous m'avez dépêché le 14 de ce mois la lettre que vous m'avez écrite, par laquelle vous me mandez que vous avez été informé par des marchands suisses que le duc de Bavière avait surpris la ville d'Ulm. J'ai reçu cette même nouvelle par le maréchal de Boufflers, mais bien plus détaillée. L'électeur de Cologne lui envoie le comte Verita pour lui dire qu'il avait appris par un courrier que l'électeur de Bavière lui a dépêché exprès, que, le 8 de ce mois, il s'était rendu par surprise maître de la ville d'Ulm. Il devait détacher, le 11, dix mille hommes pour s'avancer vers Huningue et favoriser la jonction de mes troupes avec les siennes; il paraît par sa lettre qu'il vous doit demander trente bataillons et quarante escadrons. Quoique je n'aie reçu aucune nouvelle directement, je n'ai pas lieu de douter que le tout ne soit véritable. Il aurait été à désirer que l'électeur de Bavière eût formé ce projet il y a un mois; la conjoncture de la prise de Landau lui suscitera de grands embarras et à moi aussi; je me trouve dans la nécessité, pour profiter de son alliance, qui peut dans la suite me devenir très-utile, de lui donner tous les secours dont il aura besoin pour conserver son pays et pour faire une diversion considérable dans l'empire; en même temps je laisse l'Alsace ouverte à mes ennemis, sans y pouvoir tenir une armée suffisante à leur opposer. Il n'y a aucune troupe du côté de la Sarre, pas même ce qui serait nécessaire pour empêcher les partis d'entrer sur les terres de ma domination. Dans cette situation, j'ai cru que je n'avais d'autre plan à faire que celui de vous ordonner de faire joindre, aussitôt que le duc de Bavière vous le demandera, les troupes dont il aura besoin; et dès à présent je vous envoie un état des offi-

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, 2e partie, 2e section, page 436.

ciers généraux qui doivent marcher avec les trente bataillons et les quarante escadrons que j'ai choisis. S'il vous en demande moins, vous retiendrez celles que vous jugerez à propos; mais vous devez envoyer les meilleures et les plus complètes. En cas qu'il vous en demande davantage, vous les choisirez parmi celles qui vous resteront, observant néanmoins de lui faire connaître, si les ennemis ne font point passer de l'autre côté du Rhin un corps plus fort que le sien, qu'il est de son intérêt comme du mien de ne point dégarnir l'Alsace, afin d'obliger les ennemis d'avoir des troupes pour garder Landau et les environs, même pour conserver le Palatinat. Le détachement étant fait, il vous restera à peu près vingt bataillons, non compris ceux des garnisons. Ceux que Melac a amenés à Strasbourg, quoique affaiblis, pourront servir dans les places et se rétablir pendant l'hiver, et vous mettront en état d'en tirer d'autres des places dans lesquelles vous les enverrez. Il me paraît d'une nécessité absolue d'envoyer du côté de Metz et sur la Sarre dix ou douze bataillons et quinze ou seize escadrons, dans lesquels vous devez mettre quelques dragons pour opposer aux hussards, et en donner le commandement au marquis de Locmaria, jusqu'à ce que le marquis de Varennes soit arrivé. Le peu de troupes qui vous restera ne vous pourra servir qu'à augmenter les garnisons des places dont vous croirez avoir le plus de besoin, ou à garder quelque poste que vous croirez devoir conserver.

Il serait fort à propos d'avertir les habitants du plat pays qui sont à portée des villes et des lieux fermés d'y déposer leurs effets; mais cela se doit faire avec beaucoup de ménagement, pour ne pas donner l'alarme dans tout le pays.

Vous serez obligé de rester encore quelque temps en Alsace, pour donner les ordres nécessaires de tous côtés, entretenir la correspondance avec le duc de Bavière, et faire tout ce que vous croirez qui pourra convenir davantage au bien de mon service.

J'envoie des ordres au commissaire Baudouin pour qu'il se rende à la suite du corps qui doit passer le Rhin, et je fais partir en poste

quinze mille louis d'or pour fournir aux premiers besoins de cette armée.

Je n'ai rien réglé pour l'artillerie ni pour les vivres; vous concerterez le tout avec les sieurs de La Houssaye et de La Frezelière, et ordonnerez sur cela ce que vous croirez qui pourra convenir.

Lorsque M. le maréchal de Catinat reçut cette dépêche, l'adjudant de l'électeur était au moment de son départ. Il paraît, par les lettres de ce général, qu'il était parvenu à le persuader de la nécessité du concours de l'électeur et de la marche du comte d'Arco vers le Rhin pour le succès des opérations de M. de Villars et de la jonction; mais M. le maréchal de Catinat lui ayant fait part des dernières volontés du roi, il ne put méconnaître l'excès du désir qu'avait sa majesté de secourir son maître, ni s'empêcher de déplorer les contre-temps qui avaient fait manquer des moments précieux. On convint avec lui que M. de Villars se mettrait en marche le 25 pour arriver à Huningue le 2 du mois d'octobre, et que les troupes du comte d'Arco s'avanceraient en même temps vers le Rhin pour agir de concert, afin de s'ouvrir le passage de ce fleuve. On lui remit un mémoire relatif à ces objets, et il partit aussi persuadé de la solidité des motifs sur lesquels était fondé le projet de M. le maréchal de Catinat, que pénétré des bonnes intentions du roi en faveur de l'électeur.

Il ne fut pas moins persuadé de l'impossibilité dans laquelle serait M. de Villars, sans le secours du comte d'Arco, de déboucher du pont de Huningue, ayant été instruit par les différents rapports venus pendant son séjour au camp de M. le maréchal de Catinat, que le 20 un corps des ennemis avait passé le Rhin et remontait ce fleuve; que ce corps était de vingt-cinq mille hommes, et que le prince de Bade devait le commander

en personne. Il ne put, d'un autre côté, se refuser à l'évidence de la situation embarrassante dans laquelle se trouvait M. le maréchal de Catinat du côté de l'Alsace, lorsqu'on apprit que les ennemis occupaient déjà Bischweiler; qu'un gros corps s'était avancé jusqu'à Hatten sur le Seltzbach, et que le roi des Romains, après avoir fait entrer dans Landau une garnison de six bataillons, sous les ordres du comte de Frise, avait rassemblé son armée sur la Lauter, et faisait des dispositions pour passer cette rivière, se porter ensuite sur la Moder, et jeter à Dahlunden, près de Drusenheim, un pont sur le Rhin.

Tel était en effet l'état des affaires le 23. Les ennemis étaient en force des deux côtés du Rhin; M. le maréchal de Catinat, au contraire, était à la veille de s'affaiblir assez en basse Alsace pour craindre de ne pouvoir tenir devant l'armée impériale, et de n'être pas assez fort sur le haut Rhin pour vaincre les obstacles que les ennemis allaient être en état de lui opposer. Cependant, la jonction étant l'objet principal, et les troupes impériales qui avaient passé le Rhin paraissant remonter ce fleuve avec une grande diligence, il se détermina à faire partir, le 23, deux régiments de dragons et un bataillon pour aller à Huningue, afin de s'opposer avec la garnison de cette place aux entreprises que les ennemis pourraient faire sur l'île. Le 24 il fit encore marcher deux bataillons pour se rendre diligemment à Ottmarsheim, entre Huningue et Brisach, et y être à la disposition de M. de Laubanie. M. le marquis de Villars, étant à la veille de son départ pour gagner Huningue avec son corps, représenta à M. le maréchal de Catinat la nécessité de faire, avec le reste de l'armée, un mouvement sur Hochfelden, et de pousser une tête vers Haguenau, pour occuper l'armée des ennemis et leur donner à croire que le projet était de marcher à la Lauter. Il lui proposa aussi de faire, dans

le même temps, jeter un pont à Rheinau ou à Altenheim, pour lui préparer sur le Rhin un passage dont il pourrait faire usage en revenant sur ses pas, si, lorsqu'il serait à hauteur de Benfelden, il apprenait que les ennemis fussent en état de lui interdire celui de Huningue. Cette précaution lui parut un moyen presque assuré de tromper les ennemis, et de réussir, peut-être sans le concours de l'électeur de Bavière, à séparer les forces des impériaux et à opérer la jonction.

M. le maréchal de Catinat y trouva beaucoup d'inconvenients, ce qui engagea M. de Villars à se borner à demander que sept ou huit cents hommes seulement de la garnison de Strasbourg passassent le Rhin dans des bateaux, soit à Rheinau, soit à Altenheim, pour troubler ou du moins retarder la marche des ennemis qui remontaient de l'autre côté de ce fleuve; mais toutes ses demandes furent vaines. Il eut aussi à regretter, lorsqu'il se mit en marche le 25, du camp d'Eckboltzheim, que M. le maréchal de Catinat fît marcher le même jour les troupes que le roi lui avait ordonné d'envoyer sur la Sarre; il aurait désiré que, pour imposer à la portion de l'armée des ennemis qui était encore à la gauche du Rhin, il eût retardé le départ de ces dernières troupes jusqu'à ce qu'il eût fait quelque démarche vers Huningue; mais M. le maréchal de Catinat préféra faire, le même jour 25, son mouvement général. M. de Villars, d'un côté, prit la route de Huningue par Erstein; huit bataillons et quinze escadrons, sous les ordres de M. Saint-Laurent, prirent celle de Saverne pour aller joindre à Phaltzbourg M. de Locmaria et se rendre ensuite sur la Sarre. En même temps M. le maréchal de Catinat, à qui il ne restait plus que douze bataillons et vingt et un escadrons, se retira sous les murs de Strasbourg. Il envoya un bataillon de ces troupes à Molsheim, poste fermé d'une muraille et à l'abri

d'un coup de main, afin d'éclairer la marche que les ennemis pourraient faire par le côté de la montagne et les retarder; il fit en même temps rompre les ponts de la Bruche.

Ce fut alors qu'il eut avis du départ du roi des Romains pour retourner à Vienne, et du mouvement que le prince de Bade, à qui le commandement était resté, avait fait faire à l'armée impériale le 23. Ce jour-là elle avait passé la Lauter, et s'était avancée jusqu'à Hatten. Il apprit par les mêmes nouvelles que les troupes qui jusqu'alors avaient passé le Rhin consistaient en vingt mille hommes, dont celles du cercle de Souabe faisaient partie, avec quelques régiments d'infanterie et six de cavalerie ou de dragons impériaux; que les troupes des cercles de Franconie, du haut et du bas Rhin, les palatins et le reste des troupes de l'empereur et de ses alliés, excepté les six bataillons restés à Landau, étaient encore à la gauche du Rhin. Menacé par des forces aussi supérieures et par le mouvement que venait de faire M. le prince de Bade; informé d'ailleurs par des voies auxquelles il jugea qu'il devait avoir confiance, que ce prince allait s'avancer sur Drusenheim et passer la Moder, il ne se crut point en sûreté, avec le peu de troupes qui lui restaient, dans la position qu'il occupait sous Strasbourg, et prit le parti de passer l'Ill le 28 et d'aller camper à Illkirch.

En effet le prince de Bade décampa de Hatten le 27, et, ayant passé la Moder le même jour, il prit sa position à la rive droite de cette rivière, la gauche à Bischweiler, où il établit son quartier général, la droite vers Schweighausen; il occupa Drusenheim avec un corps, et fit jeter un pont sur le Rhin, à l'île de Dahlunden et à Stattmatten, afin de faciliter sa communication avec celles de ses troupes qui étaient à la droite de ce fleuve.

Ce mouvement ne fit qu'augmenter les inquiétudes de M. le maréchal de Catinat, autant pour l'Alsace que pour les opérations de M. de Villars. Entièrement privé des nouvelles de l'électeur de Bavière; informé seulement par des voies indirectes que ce prince avait fait replier le détachement du comte d'Arco et que lui-même avait fait une marche rétrograde sur Ulm, il ne douta plus qu'il n'eût renoncé à toute démarche qui pourrait concourir à la jonction, et que celles de M. de Villars ne devinssent non-seulement inutiles, mais même funestes aux armes du roi. Cependant M. de Villars continuait sa marche avec la plus grande diligence. Le jour où il se sépara de l'armée, il alla avec toutes ses troupes à Erstein. Le 26, pour faciliter leur marche, il les partagea en deux divisions : l'une prit son chemin par la droite de l'Ill, l'autre par la rive gauche de cette rivière, et elles se réunirent à Marckolsheim. Le 27 elles dépassèrent Brisach d'une lieue, et campèrent à Fessenheim, où elles séjournèrent le 28; pendant ce temps M. de Villars se rendit à Huningue pour faire ses dispositions, et de là donner de ses nouvelles à l'électeur de Bavière par la voie de M. le marquis de Puysieulx, ambassadeur du roi près la république des Suisses; cet envoyé était alors à Bade.

Dès le lendemain de son arrivée à Huningue il fit commencer le pont sur le grand bras du Rhin et préparer des batteries sur les ouvrages qu'on avait élevés dans l'île; on les garnit d'arquebuses à croc et de fusils de rempart, en attendant que le canon qui venait avec les troupes fût arrivé. On sonda le petit bras du Rhin qui se trouva guéable; à peine la hauteur de l'eau était-elle de trois pieds.

Les ennemis occupaient déjà en force les débouchés. M. de Villars estima que le camp qu'ils avaient derrière le fort de

Friedlingen était de sept mille hommes. A la droite et à la gauche de ce fort étaient des batteries à demi-portée de canon du Rhin; un rideau escarpé régnait sur tout leur front; au pied du rideau était le château de Friedlingen, et dans la plaine ils avaient élevé deux redoutes devant lesquelles était une ligne à portée de fusil du petit bras du Rhin.

Telle était leur position le 30 au matin. Il paraît, par le compte qu'en rendit M. de Villars au roi, que tout avantageuse qu'elle était, elle ne lui imposa pas; non-seulement il regarda comme certain le succès de l'établissement de ses ponts, mais il porta plus loin ses vues, se proposant d'aller combattre les impériaux si, lorsqu'il serait en état de passer le Rhin, les renforts qu'ils pourraient recevoir ne grossissaient pas leur corps au delà de douze mille hommes, et qu'ils ne profitassent pas de tous les avantages que leur présentait le terrain, en occupant toute la crête de la hauteur, et en appuyant leur gauche à un bois qui appartenait à la ville de Bâle. A défaut de ces précautions de leur part, il espérait pouvoir s'emparer lui-même de ce bois, et de la redoute de leur gauche.

Ce ne fut que le 30 après midi qu'une partie des troupes de M. de Villars, après avoir campé la veille à Ottmarsheim, arriva à Huningue. Le même soir on vit entrer dans le camp des ennemis quarante escadrons commandés par le comte de Fürstemberg; mais ce renfort ne fit point encore perdre à M. de Villars l'idée d'aller les attaquer; leur position, jusqu'alors défectueuse, et sa confiance dans la bonne volonté et la valeur des troupes, lui firent encore espérer du succès dans cette démarche audacieuse : en conséquence il se prépara à passer le Rhin aussitôt que les ponts seraient achevés.

La nuit suivante les ennemis lâchèrent au gré de l'eau plusieurs gros bateaux chargés de pierres pour rompre le pont

du grand Rhin ; mais comme il n'était point encore fini, il n'en reçut aucun dommage.

Le 1er octobre, à neuf heures du matin, on vit arriver l'armée des ennemis qu'on assura être commandée par le général Thungen. Le reste des troupes et l'artillerie de M. de Villars arrivèrent à peu près à la même heure à Huningue; mais le pont sur le grand Rhin ne fut achevé qu'à midi. A peine les dernières poutrelles furent-elles posées que l'on commença à faire passer l'artillerie dans l'île pour favoriser le passage du petit bras du Rhin, sur lequel on jeta un pont pour l'infanterie. On travailla à un retranchement pour couvrir la tête de ce pont; on le prolongea à droite et à gauche le long du Rhin pour couvrir le passage de la cavalerie, et l'on fit des rampes pour qu'elle pût passer à gué. Ces retranchements se trouvant à demi-portée de fusil des postes des ennemis, ceux-ci firent grand feu sur les travailleurs; il n'y eut cependant que quatre hommes tués.

Comme à l'entrée de la nuit les ouvrages étaient encore imparfaits, on doubla les travailleurs et l'on mit à leur tête plusieurs compagnies de grenadiers; mais à une heure après minuit, le clair de lune ayant laissé apercevoir plusieurs bataillons des ennemis qui embrassaient les retranchements, MM. Desbordes et de Biron qui étaient de service firent retirer les travailleurs. A peine furent-ils rentrés dans l'île, que les ennemis s'avancèrent aux retranchements; les grenadiers restés pour les garder se retirèrent dans les premiers bateaux du pont qu'on avait jeté sur le petit bras du Rhin. L'attaque fut vive de la part des ennemis : le feu dura pendant trois quarts d'heure; mais les grenadiers, secondés par quinze cents hommes qui occupaient l'île, et l'artillerie chargée à cartouches, les forcèrent de s'éloigner. Alors les grenadiers re-

prirent leur poste dans les retranchements et l'on recommença le travail. M. de Villars en fit tracer un nouveau à la faveur duquel il espérait pouvoir se mettre promptement en bataille dans la plaine, entre la hauteur et le Rhin, et marcher de là à la redoute de la gauche des ennemis, voisine du bois de la ville de Bâle.

Quoiqu'il se crût, par ces dispositions, assuré non-seulement du passage du Rhin, mais aussi des moyens de se mettre en bataille dans la plaine, considérant la supériorité infinie que les ennemis avaient sur lui, il jugea devoir attendre que l'électeur commençât à les inquiéter sur leurs derrières. Malheureusement il n'avait aucune nouvelle de ce prince ni du comte d'Arco, et ce qu'il en savait par des voies étrangères, loin de lui donner de l'espérance, semblait annoncer qu'on ne devait plus compter sur leur secours.

Au moment où il était occupé de cette triste idée, arriva à Huningue le comte de Luttens et l'autre officier bavarois, partis du camp d'Eckbolsheim pour aller instruire l'électeur des dispositions de la marche de M. de Villars, et déterminer ce prince à agir; mais quelle fut la surprise de ce général lorsqu'il apprit par eux que non-seulement ils n'avaient pu passer au delà de Schaffhouse, et qu'ayant fait demander à M. le comte d'Arco une escorte pour pouvoir se rendre avec sûreté à son camp, ce dernier la leur avait refusée, mais aussi qu'ils n'avaient reçu ni de lui ni de l'électeur aucune nouvelle relative aux affaires! A l'embarras de la situation dans laquelle se trouva M. de Villars se joignirent des soupçons, qui ne parurent que trop bien fondés sur les bonnes intentions de ce prince et sur l'inconséquence de la démarche qu'il avait faite en attaquant l'empereur et l'empire sans avoir concerté les moyens de la soutenir et d'en retirer les avantages qu'il en avait espérés. S'en-

gager plus avant eût été compromettre et les troupes et l'honneur des armes du roi. Le premier objet était rempli par l'établissement d'un pont sur le Rhin et par la certitude de passer ce fleuve à la vue des ennemis. Dans cette idée, M. de Villars ne s'occupa qu'à rendre plus solides les ouvrages qu'on avait faits tant à la tête des ponts que dans l'île et dans la plaine; cependant il ne perdit pas de vue le projet d'attaquer les ennemis, malgré l'avantage des hauteurs qu'ils occupaient; et, dans le dessein d'engager avec eux un combat d'infanterie, il avança quelques postes vers ces mêmes hauteurs.

Pendant les nuits du 2 au 3 et du 4 au 5 les ennemis vinrent de nouveau tâter les ouvrages qu'on avait faits sur la rive droite du Rhin et dans la plaine; mais ces tentatives ne furent pas plus heureuses que leur première attaque : partout ils trouvèrent une résistance qui leur coûta du monde; ils furent aussi fort incommodés du canon de l'île, qui tirait à demi-portée sur leur camp. Cependant ils profitèrent du temps pour ajouter à leur gauche de nouveaux retranchements et pour pousser dans la plaine, à la droite de leur redoute, une ligne à la faveur de laquelle ils semblaient vouloir s'approcher du Rhin. Leurs travailleurs souffrirent beaucoup du feu de la tête du pont et de la redoute qu'on avait élevée dans la plaine; et il paraît que si M. de Villars n'eût appréhendé de s'exposer de trop près à celui de leurs hauteurs, il eût marché à eux pour leur faire abandonner le travail. La même raison l'empêcha de pousser ses postes plus avant dans la plaine. D'ailleurs il apprit le 5 que le prince de Bade était arrivé la veille au camp de Friedlingen avec un renfort de trois régiments de cavalerie qu'il avait amenés du camp de Bischweiler, dont il avait laissé le commandement au général Thungen.

Le roi approuva les dispositions de M. de Villars : sa ma-

jeste porta même ses vues plus loin qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors. Aussi incertaine que lui, et de la situation dans laquelle se trouvait l'électeur de Bavière et des intentions de ce prince, elle jugea qu'en faisant passer à M. de Villars un nouveau renfort de troupes il pourrait seul, sans le secours des Bavarois, entreprendre sur les ennemis. En conséquence elle envoya ordre à M. de Catinat de faire marcher en toute diligence à Huningue dix nouveaux bataillons et vingt escadrons, et elle adressa ses instructions à M. de Villars par la lettre qu'elle lui écrivit le 5 octobre.

Mon cousin, je reçois dans le moment par un courrier dépêché par M. le marquis de Villars, du camp de Saint-Louis sous Huningue, une lettre par laquelle il mande qu'une partie de mes troupes qui sont sous son commandement arriva le 30, et l'artillerie avec le reste le 1er de ce mois, entre sept et huit heures du matin; qu'il vit le soir même quarante escadrons, commandés par le comte de Fürstemberg, entrer dans le camp des ennemis; qu'il fit sur-le-champ travailler avec une grande diligence à mettre un pont en état d'y pouvoir passer; que celui du grand bras ne put être achevé que le 1er à midi; que les troupes et l'artillerie étant disposées, à peine les dernières poutrelles ont été posées, qu'on les a fait passer dans l'île pour favoriser le passage du petit bras; que l'on avait en même temps travaillé au second pont de bateaux sur ce petit bras, qui est guéable dans une partie fort étroite, et même que dans cette partie l'on n'a de l'eau que jusqu'au dessus de la ceinture; qu'il a fait dans le même temps placer le canon, construire le second pont et un retranchement au delà, à demi-portée de mousquet des postes des ennemis, pour couvrir son pont et assurer le passage, et qu'outre un grand redan, on s'est étendu à la droite et à la gauche, le long du bord du Rhin.

Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, partie 1re, section, page 448.

et qu'on a préparé des rampes pour la cavalerie en cas qu'elle passe à gué; que ces ouvrages étant encore fort imparfaits à l'entrée de la nuit, il a placé des compagnies de grenadiers à la tête des travailleurs, et que l'on a continué à travailler diligemment; qu'à une heure après minuit les sieurs Desbordes et Biron qui étaient de service virent au clair de la lune plusieurs bataillons des ennemis qui embrassaient leurs ouvrages, et ordonnèrent aux travailleurs de se retirer; qu'à l'instant qu'ils l'ont été, les ennemis ont commencé d'attaquer; que l'on a ordonné aux compagnies de grenadiers qui étaient restées, de se retirer dans les premiers bateaux du pont pour ne pas gêner le feu du canon et de la mousqueterie de l'île, où il avait mis quinze cents hommes; que le feu a été assez vif de la part des ennemis dans le commencement, mais que celui de notre mousqueterie et de l'artillerie chargée à cartouches les ayant éloignés, il a replacé les grenadiers; que les ouvrages se perfectionnent, et qu'il pourrait passer dès à présent et se mettre en bataille dans la plaine, mais qu'il croit devoir attendre pour cela la jonction de l'électeur de Bavière dont il n'a aucune nouvelle, ou du moins qu'il soit à portée d'inquiéter les ennemis par leurs derrières; mais que dès à présent je puis compter le passage du Rhin assuré. Cet heureux événement, l'éloignement des troupes de l'électeur de Bavière, l'incertitude du temps où elles pourront arriver et même du parti qu'elles prendront; tout cela bien examiné et discuté, étant persuadé d'ailleurs que le corps de troupes qui est de l'autre côté du Rhin ne peut être que de vingt mille hommes au plus, je ne vois pas de meilleur parti à prendre que de soutenir et de renforcer le marquis de Villars, afin de le mettre en état d'entreprendre seul ce qu'il jugera à propos pour faciliter sa jonction avec l'électeur de Bavière. En cas qu'il ne se trouve pas assez fort de son côté pour s'avancer sur les ennemis, je crois que sans inconvénient vous pourrez encore lui envoyer par la même route et avec la même diligence dix bataillons et vingt escadrons, ce qui est à peu près tout ce qui vous reste. La saison est tellement avancée, et le corps de troupes qui reste au prince de Bade est si peu consi-

dérable, qu'il ne me paraît pas qu'il puisse y avoir aucun danger pour les places d'Alsace, ni même qu'il ose s'avancer bien avant dans cette province. Je pourrais pour l'en empêcher, s'il en avait le dessein, mander au marquis de Locmaria de s'avancer vers Kayserslautern, ce qui le retiendrait infailliblement, et le mettrait même dans la nécessité de faire passer un corps de troupes considérable du côté de Neustadt et du Spirbach pour conserver le Palatinat. Ce dernier détachement, qui me paraît important dans la conjoncture présente, ne doit être fait que lorsque vous aurez bien reconnu qu'il ne peut pas en arriver de grands inconvénients, car si vous en connaissiez d'assez forts pour ne le pas faire, vous différeriez l'exécution de mes ordres et m'en informeriez diligemment. Je vous ordonne même, dès à présent, si vous croyez n'en devoir envoyer qu'une partie, de les faire marcher aussitôt ma lettre reçue, et de choisir pour le tout ce que vous croirez convenir davantage, même dans le nombre des officiers généraux. Je mande au marquis de Villars, aussitôt que la jonction de mes troupes avec celles de l'électeur de Bavière sera faite, de renvoyer ce détachement en Alsace. Il est important que ce mouvement ne vienne à la connaissance des ennemis que longtemps après qu'il sera fait; et vous devez pour cela vous avancer de votre personne avec ce corps de troupes jusqu'à deux ou trois journées de Strasbourg, afin qu'on ne puisse pas démêler les véritables motifs de ce mouvement, que vous garderez avec le dernier secret.

Lettre du roi à M. le marquis de Villars. Fontainebleau 5 octobre 1702[1].

Monsieur le marquis de Villars, je suis si content de ce que vous venez de faire, et j'ai une confiance si entière en votre expérience et votre bonne conduite, que j'ordonne au maréchal de Catinat de vous envoyer le plus diligemment qu'il pourra une augmentation de dix bataillons avec vingt escadrons. Je me persuade qu'avec le corps de troupes que vous avez, lorsqu'il sera renforcé par celui-ci, vous serez

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, 2e partie, 2e section, page 453.

en état par vous-même de vous avancer sans craindre que l'armée des ennemis puisse vous en empêcher. Ce qui m'a déterminé à prendre ce parti, qui laisse l'Alsace sans aucune troupe, c'est l'incertitude dans laquelle je suis des résolutions que prendra l'électeur de Bavière, et la crainte que le peu de troupes qu'il a proportionnellement à celles qu'il trouverait à combattre ne le tienne dans un éloignement également préjudiciable à ses intérêts et aux miens. Faites en sorte, s'il est possible, de cacher cette augmentation jusqu'à ce qu'elle soit à portée de vous. Je mande au maréchal de Catinat que, pour empêcher qu'elle soit connue, il s'avance à deux ou trois journées de Strasbourg, sans en dire les motifs, et dérobe par ce moyen aux ennemis la connaissance d'une chose sur laquelle il y a grande apparence qu'ils ne comptent pas; car s'ils en étaient informés, ils feraient avancer de nouvelles troupes pour fortifier à proportion le corps qui est commandé par le général Thungen. Je ne vous prescris rien sur l'usage que vous aurez à faire de mes troupes jusqu'à la jonction de l'électeur de Bavière, me remettant entièrement à vous de vous en servir de la manière la plus glorieuse et la plus convenable à mes intérêts; mais en cas que vous joigniez celles de l'électeur de Bavière, s'il reste encore des troupes de l'empereur en deçà du Rhin, vous renverrez en Alsace ce dernier détachement, et vous ferez en sorte de conserver le plus ou le moins de mes troupes, suivant le besoin que vous en aurez, en faisant bien connaître à l'électeur de Bavière que, nos intérêts étant les mêmes, il doit inquiéter les ennemis de toutes parts, et veiller à la sûreté de mes états comme à celle des siens. Chamillart vous envoie l'état des troupes que j'ai commandées, et je me remets à lui des autres détails. Et la présente, etc.

La lettre de M. de Chamillart, qui accompagnait celle du roi à M. le maréchal de Catinat, fut plus positive sur la diversion que sa majesté jugeait avantageux de faire sur Kayserslautern, où les ennemis avaient laissé une garnison, ainsi qu'à

Trèves. Ce ministre lui manda que le roi envoyait à M. de Locmaria l'ordre d'y marcher avec les troupes détachées de l'armée qui l'avaient joint à Phaltzbourg; et comme après le départ de celles qui allaient passer à M. de Villars il ne devait rester dans la basse Alsace que deux bataillons de campagne et un seul escadron, M. de Chamillart prévint M. le maréchal de Catinat que l'intention du roi était qu'il fît entrer ces troupes dans les places où il les jugerait le plus nécessaires, et qu'en attendant les événements il se tînt de sa personne à Strasbourg.

Ni M. le maréchal de Catinat, ni M. de Villars, n'étaient encore instruits des nouvelles dispositions de la cour lorsque, le 7, ils eurent enfin pour la première fois des nouvelles de l'électeur de Bavière et de M. de Ricous; mais leurs lettres, datées du camp d'Offenhausen, près d'Ulm, le 23 septembre, ne firent que confirmer que l'électeur, sous le prétexte de l'ignorance où il était des dispositions qui se faisaient à l'armée du roi pour la jonction, non-seulement n'avait pris aucune mesure pour y concourir, mais même qu'il s'était arrêté par la crainte qu'il avait conçue d'être compromis, lorsqu'il avait été informé de la perte de Landau et de la marche des ennemis pour remonter le Rhin par la rive droite. Ces mêmes lettres apprirent à MM. de Catinat et de Villars que le projet de l'électeur était d'aller s'emparer de Memmingen et d'attendre, pour faire d'autres démarches, des nouvelles de ce qu'il pourrait espérer d'eux pour parvenir à la jonction.

M. le maréchal de Catinat, dans ses réponses à M. l'électeur et à M. de Ricous, chercha à justifier les démarches qui avaient été faites pour cet objet, et leur fit part des nouveaux efforts que le roi s'était déterminé à faire. M. de Villars, de son côté, instruisit plus particulièrement M. de Ricous de la

situation dans laquelle il s'était mis à Huningue, et des moyens dont il espérait pouvoir faire usage pour s'ouvrir une communication avec l'armée bavaroise, si l'électeur voulait se déterminer à faire une partie du chemin.

Il s'en fallait bien que l'on pût espérer de la part de ce prince aucune démarche prochaine qui pût tendre à ce but. De nouvelles lettres de M. de Ricous, en date du 1er octobre, en apprenant à M. le maréchal de Catinat et à M. de Villars que la veille M. l'électeur s'était rendu maître de Memmingen, après une tranchée ouverte, lui annoncèrent qu'il se disposait à marcher à Kempten, ce qui, au lieu de l'acheminer à la jonction, l'éloignait du Rhin[1]. M. de Ricous mandait aussi à M. le maréchal de Catinat qu'il n'avait point insisté auprès de l'électeur pour la jonction, parce qu'il avait imaginé qu'après la perte de Landau l'armée serait nécessaire à la défense de l'Alsace; mais que si, à la fin de la campagne, il plaisait au roi d'envoyer de Flandre un renfort sur le Rhin, ce serait le moment où l'on pourrait se joindre, malgré les ennemis, et alors prendre des quartiers d'hiver dans le centre de l'empire.

Cependant chaque moment de retard donnait aux ennemis le temps et de se renforcer et de préparer des obstacles en fortifiant leur position. Ils en profitèrent : on voit par la dépêche de M. de Villars, que le prince de Bade, peu satisfait de ce qu'avant son arrivée à l'armée on n'eût point avancé sur le bord du Rhin des ouvrages pour rendre le débouché difficile, fit creuser deux lignes ou communications presque parallèles, depuis la grande redoute de son camp jusqu'au Rhin, et y fit élever plusieurs redoutes. Il fit en même temps retrancher la crête de la hauteur qui régnait sur tout son front, et cons-

[1] Memmingen est éloigné du Rhin d'environ cinquante lieues.

truire a sa gauche deux nouvelles redoutes qui communiquaient à celle qui était déjà placée près du bois.

Ces nouveaux ouvrages ne rendirent que plus nécessaires les nouveaux moyens que M. de Villars chercha à se procurer pour assurer ses débouchés et arrêter les progrès que faisaient chaque jour les ennemis. On éleva une redoute qui voyait à revers les retranchements de leur droite, et l'on plaça au-dessous de Huningue une batterie qui les leur fit abandonner; mais M. de Villars jugea ne devoir point avancer d'ouvrages vers leur gauche, pour ne point attirer l'attention de M. le prince de Bade de ce côté-là, qui était le plus faible de sa position.

C'était en effet celui par lequel M. de Villars se proposait de marcher, et il regardait le succès de cette entreprise comme certain, si l'électeur venait à se montrer sur les hauteurs qui dominaient les derrières du camp des ennemis. Mais indépendamment du peu d'espoir qu'il pouvait concevoir de cette diversion, il eut sujet de craindre un nouvel obstacle, que M. le prince de Bade, connaissant sans doute le faible de sa position, chercha à lui opposer, lorsqu'il apprit que ce général avait fait auprès des Suisses des démarches pour les engager à relever en forme de retranchement la limite de leur territoire. Comme la direction de cette limite, en suivant celle des poteaux que les Suisses avaient déjà plantés, aurait fermé le pays depuis la redoute du bois, placée à la gauche de la position des ennemis, jusqu'au Rhin, fort près du fossé de l'ouvrage de la tête du pont, c'eût été une ligne de démarcation positive qui eût interdit à M. de Villars le seul chemin par lequel il pouvait se porter sur la gauche des ennemis, et qu'il n'aurait pu franchir sans violer ouvertement le territoire helvétique. On n'eut pas de peine à con-

naître que tel était l'objet de la demande de M. le prince de Bade, lorsqu'on sut qu'il avait menacé les Suisses d'entrer sur leurs terres si les troupes du roi venaient à prendre ce chemin. Mais M. de Villars, en balançant l'importance de la jonction avec le peu de valeur des reproches qu'il pourrait s'attirer en traversant environ six cents toises du territoire des Suisses, se détermina, si l'électeur demandait que la jonction se fît, à n'avoir aucun égard à ce que leur neutralité pouvait lui imposer sur cet objet; d'ailleurs, il jugea que cette démarche pourrait être justifiée par celle qu'avaient faite les ennemis eux-mêmes, puisque les bateaux qu'ils avaient lâchés pour rompre le pont du Rhin avaient traversé le territoire des Suisses sans opposition de leur part. Il résolut donc, soit qu'il se trouvât dans le cas d'agir seul pour s'ouvrir le passage, soit que l'électeur arrivât sur les hauteurs des derrières des ennemis, de marcher sur la gauche de leur position en traversant la plaine qui était entre la redoute du bois et le village du Petit-Huningue, qui appartenait aux Suisses, et d'attaquer cette redoute; ou si, soutenue comme elle pouvait l'être par toute l'infanterie du prince de Bade et protégée par la hauteur, elle faisait trop de résistance, de s'étendre le long de la petite rivière de Wiesen, en mettant sa gauche au Petit-Huningue et portant sa droite sur des hauteurs qui dominaient le camp des ennemis, ou même de passer cette rivière, et alors de faire remonter son pont jusqu'à la redoute de Huningue pour rendre sa communication avec cette place plus facile et moins soumise au canon des ennemis. Son objet, en prenant cette dernière position était de séparer M. le prince de Bade, de Rheinfeld et des autres villes forestières, et de donner à l'électeur le moyen de s'avancer vers le Rhin sans être inquiété et de prendre des mesures pour faire la jonction. Mais pour y par-

venir il fallait traverser une demi-lieue du territoire des Suisses et même établir le camp sur quelques portions de leurs terres entremêlées avec celles de l'empire ; c'est ce que M. de Villars expliqua au roi en lui rendant compte de sa situation et de ses projets et sur quoi il demanda des ordres. Il fit en même temps observer à sa majesté que ses mouvements ne pouvaient s'exécuter que dans le cas où l'électeur songerait à la jonction ; mais que si ce prince, ainsi que ses dernières nouvelles pouvaient le faire présumer, la perdait de vue, M. le prince de Bade étant en état de rassembler toutes ses forces dans son camp de Friedlingen, toute tentative deviendrait non-seulement inutile, mais même dangereuse. Il ajouta dans sa dépêche au roi que son altesse électorale était dans l'erreur si elle envisageait la jonction comme aussi facile pendant l'hiver, parce qu'alors les montagnes couvertes de neige n'offriraient plus la même quantité de chemins, et que celui de Pfortzheim même pourrait, comme on l'avait vu plusieurs fois, être fermé pendant quelque temps.

Telles étaient, le 9 octobre, les incertitudes de M. de Villars. On aperçoit cependant dans toutes ses dépêches un projet formé de sa part de profiter des circonstances pour entreprendre sur les ennemis, lorsqu'il serait joint par le renfort qu'il attendait. Il espérait que peut-être M. le prince de Bade, confiant dans l'avantage de sa position, prendrait le parti de n'y laisser que seize ou dix-huit mille hommes afin de marcher avec le reste de ses troupes, soit vers l'électeur, soit vers le bas Rhin, pour exécuter quelque autre dessein, et qu'alors ce serait le moment de profiter de sa supériorité, tant par le nombre que par la valeur des troupes. On voit aussi par ses lettres que, quoique les ennemis eussent augmenté chaque jour les retranchements qu'ils avaient portés vers le Rhin, il

était assuré, sous la protection des siens, de se mettre en bataille dans la plaine, et de le faire en une heure de temps, par la facilité que lui donnaient pour placer ses troupes, l'étendue de l'île, le petit bras du Rhin, et le terrain qui était en avant de ses ouvrages.

Le renfort que devait lui envoyer M. le maréchal de Catinat ne se mit en marche du camp d'Illkirch que le 9. Les troupes qui le composaient prirent leur route par Schlestadt pour arriver le 14 à Huningue. C'était le moment où M. de Villars se proposait d'agir si les circonstances lui en procuraient les moyens; mais les nouvelles qu'il eut le 11 de la situation dans laquelle se trouvait l'électeur de Bavière le jetèrent dans de nouvelles incertitudes, en apprenant que ce prince, après s'être emparé de Memmingen, avait marché à Kempten. L'éloignement où cette marche le mettait du Rhin lui fit juger qu'il ne pensait plus à la jonction; et d'un autre côté, les nouveaux ouvrages que M. le prince de Bade faisait faire à sa gauche, les menées de ce général auprès des Suisses pour les engager à faire valoir la neutralité de leur territoire, et les dispositions favorables de ces derniers pour se prêter à ses insinuations, lui firent envisager de nouvelles difficultés, non-seulement pour attaquer les ennemis, soit par leur front soit par leur gauche, mais aussi pour exécuter le projet de passer la Wiesen, et de prendre une position sur la rive gauche de cette rivière.

Lettre de M. le marquis de Villars à M. de Chamillart.

Les nouvelles que je reçois par une lettre de M. de Puysieulx, du 10, confirment les avis de Bâle suivant lesquels M. de Bavière, après avoir pris Memmingen, est allé prendre Kempten; ainsi, au lieu de s'approcher du Rhin, il s'en éloigne, et en doit être présentement à plus de cinquante lieues.

Du camp sous Huningue, 11 octobre 1702[1].

Cette nouvelle m'oblige, monseigneur, à vous dépêcher un courrier afin de ne pas prendre plus longtemps de fausses mesures pour une jonction à laquelle il me semble que ce prince ne songe plus, comme le marquent les dernières lettres de M. l'électeur et de M. de Ricous à M. le maréchal de Catinat, que j'ai eu l'honneur de vous envoyer.

Enfin, monseigneur, je suis hors de moi quand je songe qu'Ulm a été surpris le 8 septembre, que nous sommes au 11 octobre, et que je suis encore à recevoir les premières lettres de M. de Ricous, et à régler les premiers concerts avec M. l'électeur.

Je dois vous dire encore, monseigneur, que depuis la nuit d'avant-hier M. le prince de Bade, qui a tous les paysans des montagnes pour travailler conjointement avec son infanterie, a retranché ce petit espace à sa gauche par lequel j'avais toujours compté l'attaquer, dès que M. de Bavière ferait la moindre diversion, et même sans l'attendre, quand les troupes que M. de Guiscard m'amène seront arrivées.

Il ne me reste donc, pour n'aller pas attaquer de front un camp de la force duquel sa majesté peut juger par les plans que je vous en ai envoyés, que d'aller passer la Wiesen au Petit-Huningue, et de reprendre le long de cette rivière pour gagner par ma droite des hauteurs sur la gauche des ennemis.

J'ai déjà eu l'honneur de vous mander, monseigneur, que je n'hésiterai pas un moment à passer sur les terres des Suisses pour effectuer ma jonction avec M. l'électeur de Bavière, et je suis toujours dans la même résolution; mais dès qu'il n'est plus question de jonction par suite de l'éloignement de M. l'électeur, je dois vous en exposer toutes les difficultés.

Pour passer la Wiesen, je n'ai que son embouchure; il faut occuper le Petit-Huningue, village des Suisses, le retrancher pour me conserver la communication avec le pont de Huningue; après cela je

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1582, lettre 86.

marche entre Bâle et la petite rivière de Wiesen, à demi-portée du canon de Bâle, qui peut-être tirera par suite de l'aversion du menu peuple; car la plupart des principaux bourgeois ne sont pas si dévoués aux impériaux. Dès qu'ils me tireront les premiers coups, je ne puis me dispenser de menacer de les bombarder, premièrement pour la dignité des armes du roi, et puis par les inconvénients qui peuvent arriver quand nous sommes par notre front à la portée du mousquet, et que de ses remparts une ville tire sur nos troupes. Il faudrait donc leur imposer par menaces, et peut-être aller jusqu'aux effets en jetant quelques bombes. Je n'attendrai pas vos ordres sur tout cela, monseigneur, pour une jonction; mais M. l'électeur de Bavière s'éloignant de nous au lieu de se rapprocher, et en étant présentement à près de cinquante lieues, personne ne me conseillerait, quand les ennemis m'en laisseraient la liberté entière, de me jeter dans ces montagnes sans avoir pour mon pain aucune sûreté, laquelle, comme vous l'avez compris dès le commencement suivant votre lettre à M. de Ricous, doit être procurée par M. l'électeur de Bavière.

Ainsi, monseigneur, je vous demande vos ordres sur cela. Je n'en attends point pour passer sur les terres des Suisses, dès que M. de Bavière se mettra à portée d'une jonction. Mais comme ce prince n'y songe plus et qu'il y a plus d'inconvénients que d'utilité, je crois vos instructions nécessaires, et je puis les recevoir, mon courrier faisant la même diligence qu'à son dernier voyage dans le temps de l'arrivée de M. de Guiscard.

M. le prince de Bade a voulu obliger les Suisses à élever un retranchement sur leur frontière; il fait passer les siens sur leurs terres, tirant par le bois une ligne de son camp à la Wiesen.

Ceux qui veulent excuser les Suisses disent que le fonds de la terre est de l'empire, et les arbres seulement à eux. Je leur en aurais déjà fait mes plaintes, n'étant qu'incertain sur les mouvements que je pourrai faire, ou sur l'approche de M. de Bavière, ou sur les ordres de sa majesté, supposé qu'elle m'ordonne de passer sur les terres des

Suisses. Ces plaintes seraient un avertissement de mon dessein : ainsi donc j'attends ou des ordres ou l'approche de M. l'électeur de Bavière pour marcher au Petit-Huningue, passer la Wiesen, et mander en même temps aux Suisses que je passe sur leurs terres, puisque les impériaux l'ont déjà fait. Après cela, je tâcherai d'ôter aux ennemis la communication du haut Rhin, qui leur est très-nécessaire, les fourrages commençant à leur manquer; et je leur ferai une guerre peut-être assez fatigante pour les obliger par les difficultés des subsistances à s'éloigner de moi.

Voilà, monseigneur, les avantages que je pourrai espérer. Je vous représente les inconvénients : je compte peu celui de se mettre entre le mousquet de l'ennemi et la demi-portée du canon de Bâle; et je répète encore que cette difficulté ne m'arrêterait pas pour un objet aussi important que celui d'une jonction; mais l'espérance diminuant tous les jours faute de nouvelles de M. l'électeur de Bavière, et les bruits publics nous apprenant même son éloignement, je crois, monseigneur, que la sagesse veut que je prenne les ordres de sa majesté sur ce qui peut porter un canton suisse à quelque apparence de rupture. Outre que sa majesté n'ayant pris la résolution de découvrir entièrement l'Alsace que pour faciliter la jonction, quand M. l'électeur s'éloigne au lieu de s'approcher, la raison ne veut plus que l'on porte toutes ses forces au delà du Rhin pour un objet sans importance. En attendant, je ne négligerai rien de tout ce qui se peut faire. Je songe à tous les moyens qui peuvent faire attaquer le camp des ennemis par quelque endroit avec espérance de succès.

Je fais tenter de surprendre Neubourg. M. de Laubanie, qui en avait quelque vue, est parti hier au soir pour voir si cela peut réussir; je lui ai donné de l'infanterie.

Enfin, monseigneur, vous serez informé si j'ai oublié rien de ce qui est humainement possible pour en faire venir aux mains avec les ennemis, mais avec quelque espérance de succès, la meilleure armée du monde assurément. Et je vous assure, monseigneur, que ce ne sera pas sans une bien vive douleur que je la laisserai inutile; mais une

ardeur inconsidérée ne me tirera pas des voies raisonnables, les passant même un peu pour donner quelque chose à ce que l'on doit attendre de l'audace des troupes du roi.

Le dernier exprès que j'ai envoyé à M. l'électeur de Bavière, pour pouvoir porter la lettre sans crainte d'être pendu, a coupé la peau à un chien très-velu qui le suit, quelque diligence qu'il fasse, et a coulé le paquet entre la peau et la chair.

La tentative sur Neubourg, dont il est fait mention dans la dépêche qu'on vient de lire, était alors l'objet principal sur lequel M. de Villars fondait ses espérances. Il paraît que ce fut M. de Laubanie qui lui en suggéra l'idée, et ce fut lui qu'il chargea de cette opération. De son succès devait dépendre celui de l'entreprise qu'il méditait; mais il en espéra de plus grands avantages encore, lorsque les lettres de l'électeur et de M. de Ricous, datées de Memmingen, le 7 octobre, lui annoncèrent que ce prince, loin de renoncer à la jonction, s'était déterminé à s'acheminer vers le Rhin, se dirigeant par Stokach sur Laufenbourg. Alors toute incertitude cessa, et il ne fut plus question pour passer le Rhin que d'attendre l'arrivée des troupes qui venaient d'Illkirch et le succès de l'expédition de Neubourg. M. de Villars regarda la prise de ce poste comme étant d'une telle importance pour se procurer un second passage sur le Rhin, que les obstacles qui engagèrent M. de Laubanie à lui demander de la différer lui parurent moins dangereux que la perte du temps ne serait nuisible. C'est ce qui le détermina; et, après avoir fait passer par le Rhin à M. de Laubanie, et sans que les ennemis s'en fussent aperçus, deux mille hommes d'infanterie suivis de deux régiments de dragons, il lui envoya l'ordre de faire son entreprise pendant la nuit du 12 au 13; et comme la santé chancelante de M. de

Laubanie ne lui laissait pas toute l'activité nécessaire en pareilles circonstances, il lui envoya pour seconds M. le marquis de Biron, maréchal de camp, et M. Damigny, brigadier.

Lettre de M. le marquis de Villars à M. de Chamillart. Du camp sous Huningue, 13 octobre 1702[1].

Monseigneur, je reçus enfin hier la lettre de M. l'électeur dont la copie est jointe à la présente dépêche. Vous trouverez aussi qu'après avoir attendu si longtemps des lettres de M. de Ricous, un malheur attaché à ce commerce fait qu'il se sert d'un chiffre dont son secrétaire n'a envoyé que la moitié au sieur Foulon. Ceux qu'il a avec M. de Puysieulx ou M. le maréchal de Catinat, desquels j'ai copie, m'auraient évité l'inquiétude qui me reste encore de n'avoir qu'une connaissance imparfaite de la route que doit suivre M. l'électeur; enfin, monseigneur, je vous envoie la lettre de M. de Ricous, le chiffre et ce que j'en ai pu déchiffrer. Il me paraît qu'il a de la peine à déterminer M. l'électeur, et que les terreurs paniques d'une irruption en Bavière ont été les premières causes de la retraite du comte d'Arco. Je puis juger de là difficulté qu'il aura à le persuader de s'approcher présentement que cela paraît plus dangereux, puisque les premières dispositions n'étaient pas favorables, et que dès que l'on apprendra que M. le prince de Bade aura passé le Rhin, ses terreurs se renouvelleront.

Vous pourrez voir, monseigneur, par la copie ci-jointe de la lettre que j'écris à M. de Ricous[2], de quelle manière je lui réponds sur de pareilles incertitudes. Il n'y a qu'à demander à M. l'électeur s'il croit pouvoir se soutenir sans les forces du roi; il a fort mandé que non. Il faut donc, quand il ne fait pas ce qui dépend de lui pour les joindre, qu'il ménage d'autres ressources; car personne ne se dévoue volontairement à une perte certaine. Enfin, monseigneur, ce que j'ai tiré de la lettre de M. de Ricous, c'est qu'il pourrait peut-être s'a-

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1582, lettre 92.

[2] M. le marquis de Villars écrivit en même temps à M. l'électeur de Bavière pour lui annoncer qu'il allait passer le Rhin.

vancer jusqu'à la hauteur de Laufenbourg, mais qu'il n'a jamais voulu promettre d'aller jusque-là. J'avoue que de pareilles dispositions font une véritable peine; mais il ne faut rien oublier pour les rendre plus favorables aux intérêts de sa majesté. Ainsi nous marcherons avec l'aide du Seigneur dans la nuit du 14, et pour cela, monseigneur, rien n'est plus juste et plus heureux que la résolution qu'a prise sa majesté de faire marcher cette augmentation de troupes. Le secret a été observé aussi exactement qu'elle pouvait le désirer, en suivant ses ordres. Ces troupes arrivent précisément dans le temps convenable : elles seront ici le 14, et la même nuit je passe le Rhin.

J'attends d'un moment à l'autre des nouvelles de la surprise que l'on tente actuellement contre la petite ville de Neubourg, retranchée par les ennemis. C'est M. de Laubanie qui gouverne cela; mais comme sa santé ne lui permet pas autant de mouvement que son zèle lui en inspire, je lui ai envoyé M. le marquis de Biron, M. Damigny, brigadier, et mille hommes choisis, tant pour les capitaines de grenadiers que pour le reste. Je lui ai fait descendre des bateaux pendant la nuit, sans que les ennemis s'en soient aperçus. Les signaux, ainsi que tout est prêt pour faire descendre un pont. Si cette tentative réussit, j'irai passer à Neubourg, parce que je me mets ainsi entre les forces des ennemis et j'empêche la jonction des secours que l'armée du haut Rhin peut tirer de celle d'en bas. Si cette tentative manque, je passe au Petit-Huningue, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le mander.

J'aurais désiré quelques ordres de sa majesté sur l'inconvénient de traverser un quart de lieue des terres des Suisses, et sur la nécessité d'y faire peut-être des retranchements; mais enfin je suis en droit de dire que les impériaux ont commencé les premiers en faisant descendre les bateaux. Comme messieurs de Bâle m'ont dit que c'était une infraction, je puis dire encore qu'ils se retranchent sur leurs terres; et puis le roi peut me désavouer : le bien de son service exige que l'on ne laisse rien d'intenté pour une jonction. Peut-être

qu'en la cherchant Dieu nous donnera quelque occasion favorable. Tout le monde, monseigneur, la désire, et jamais armée n'a eu plus d'ardeur. J'en attends tous les succès que mérite le plus grand roi du monde, et que désire avec une ardeur au-dessus de toute expression un de ses plus zélés sujets.

Sa majesté comprendra aisément toutes les difficultés qui se présenteront pour la subsistance, avec des gens qui ne paraissent pas s'abandonner, n'ayant cependant pas d'autre ressource, si l'on n'en imagine que je ne veux pas craindre de la probité de M. l'électeur.

La marche des troupes sera difficile s'il faut passer par cette route, tant bien que mal indiquée, mais que je vois bien être celle qui approche le plus du Rhin, passant près de Schaffhouse. On ne pourra mener ni artillerie, ni gros bagages, ni caissons : à la bonne heure, mais la difficulté sera pour me séparer de ce qu'il faudra renvoyer en Alsace ; car tout cela, monseigneur, se fera à la vue de M. le prince de Bade, lequel nous suivant pour lors avec une armée considérable, peut-être même entièrement rassemblée, au travers de pays si difficiles, peut nous jeter dans de grands embarras. Cependant si M. l'électeur veut croire conseil, on tâchera de surmonter les difficultés. S'il veut s'approcher, je tâcherai, avant que de me jeter dans les montagnes, d'éloigner les ennemis que le manque de subsistance fera peut-être reculer, le commerce des villes forestières leur étant coupé ; dans ce cas nous pourrons traverser commodément ces pays si fâcheux. Enfin, j'espère que sa majesté trouvera que l'on n'aura rien omis de tout ce qui sera humainement possible, pour lui rendre un service aussi important que d'allumer et de soutenir une guerre dans les états de ses plus dangereux ennemis.

Je reçois dans ce moment, par le retour du courrier, la réponse dont vous m'honorez d'après ma lettre du 7 ; comme vous ne me défendez pas le passage sur une petite partie des terres des Suisses, après avoir eu l'honneur de vous en représenter la nécessité, je n'attends plus que l'arrivée des troupes de M. de Guiscard, et je fais état de marcher dans la nuit du 14.

Rien, monseigneur, n'est plus à propos que la diversion que sa majesté ordonne du côté du Palatinat; et il me semble que ces dispositions de fin de campagne seront très-propres à réussir.

Le courrier chargé de cette dépêche n'était pas encore en chemin, lorsque M. de Villars fut informé que M. de Laubanie était maître de Neubourg. A la nouvelle de cet heureux événement, il manda à M. de Guiscard, qui devait arriver le 13 à moitié chemin de Brisach à Huningue, avec les troupes qu'il amenait du camp d'Illkirch, de marcher droit à Neubourg; ce qu'il exécuta le même jour. En même temps deux mille pionniers eurent ordre de s'y rendre pour travailler à retrancher ce poste; et pour que l'on pût y construire un pont, M. le marquis de Villars y envoya tous les bateaux qui n'étaient pas employés à celui de Huningue, et tous ceux qui étaient à Neuf-Brisach.

M. le prince de Bade, de son côté, dès qu'il fut informé de la perte de Neubourg, fit monter à cheval toute la cavalerie de son aile droite, et la mit en marche par sa droite. M. de Villars, qui aperçut ce mouvement, fit aussitôt prendre les armes à ses troupes, et, déterminé à aller attaquer ce prince dans son camp pour peu qu'il vînt à se dégarnir d'infanterie, fit passer le Rhin à l'armée, et la plaça dans les retranchements de la tête du pont et dans l'île. Mais à peine les troupes étaient-elles arrivées, que ce qui était sorti du camp y rentra. Ce nouveau mouvement de leur part lui fit abandonner son projet, et il résolut alors de marcher à Neubourg pour y passer le Rhin aussitôt que le pont auquel M. de Laubanie faisait travailler serait achevé, et afin de remonter ensuite par la rive droite de ce fleuve pour attaquer M. le prince de Bade. M. de Chamarande devait rester au pont de Huningue avec une brigade d'infanterie et douze cents chevaux, afin de soutenir les retranche-

ments et de prendre les ennemis par leurs derrières, dès qu'il verrait commencer l'attaque.

Il était important que l'électeur fût informé promptement et avec sûreté de ce projet et de la situation avantageuse dans laquelle se trouvaient les affaires sur le Rhin, puisque l'établissement d'un pont à Neubourg, en coupant la communication de M. le prince de Bade avec les troupes qu'il avait laissées à la gauche du Rhin, pouvait donner le moyen de faire la jonction par Villingen. Ce fut sous ce point de vue que M. de Villars présenta les objets à son altesse électorale, et ce qui l'engagea à faire partir le comte de Luttens pour aller lui rendre compte de ces circonstances favorables.

Ce même jour, 13, arrivèrent à Huningue cinq députés de la ville de Bâle, qui déclarèrent à M. de Villars que s'il passait sur leur territoire, la nation regarderait cette démarche comme une infraction à la neutralité; mais cette espèce de menace de leur part fut aussi vaine qu'était visible leur partialité pour les impériaux. C'est ce que M. de Villars leur fit connaître, en se plaignant lui-même de la liberté qu'ils avaient laissée aux ennemis du roi, d'établir une partie de leur camp et plusieurs de leurs postes sur leur territoire, pour masquer une place qui appartenait à sa majesté, et de faire passer à travers leur ville les bateaux que ces mêmes ennemis avaient fait descendre pour rompre le pont de Huningue. Il ne leur dissimula point qu'en considérant ces circonstances il regarderait comme une injustice de leur part de prétendre empêcher les troupes du roi de toucher leurs limites pour aller attaquer ses ennemis : plusieurs d'entre eux parurent convaincus du peu de fondement de leurs représentations.

Il n'était cependant plus question de faire aucune démarche qui pût porter ombrage à la nation helvétique : le projet de

marcher par Neubourg dispensait M. de Villars de passer sur son territoire; mais bientôt les affaires changèrent de face.

Le 14 au matin, M. de Villars ayant été averti que l'armée ennemie se mettait en marche et abandonnait ses retranchements, se mit en devoir de profiter de l'occasion que lui présenterait M. le prince de Bade, ou pour l'empêcher d'aller troubler l'établissement qu'on venait de faire à Neubourg, ou pour le combattre à Friedlingen. C'est ce dont il rendit compte au roi, en annonçant à sa majesté l'heureux événement qui le couvrit de gloire.

Lettre de M. le marquis de Villars au roi.

Du camp de Friedlingen, 15 octobre 1702[1].

J'avais l'honneur de rendre compte à votre majesté, par une assez longue dépêche du 14 de tout ce qui regardait la prise de Neubourg, qui a coûté M. de la Petitière, capitaine des grenadiers de Crussol; c'est à la valeur de cet officier et à celle du sieur Jorreau, lieutenant-colonel de Béarn, qu'est dû l'heureux succès de cette entreprise. M. le marquis de Biron s'y est conduit à son ordinaire. J'y avais envoyé M. le comte du Bourg pour donner tous les ordres nécessaires, ce qui lui a causé le malheur de ne pouvoir se trouver à la bataille dont M. de Choiseul aura l'honneur de donner la première nouvelle à votre majesté.

Je fus informé que l'armée de l'empereur, commandée par M. le prince de Bade, se mettait en marche le 14 et quittait ses retranchements. Dès le 13 l'infanterie de votre majesté et la brigade de Vivans avaient passé le Rhin. La prise de Neubourg nous faisant voir un mouvement fort vif dans le camp des ennemis, l'on crut qu'il était bon de se mettre en mesure ou d'empêcher leur armée de troubler notre établissement dans notre nouveau poste, ou de l'attaquer si l'on en détachait quelque corps d'infanterie pour aller vers Neubourg.

[1] Cette pièce se trouve en copie dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1582, lettre 103.

Sa majesté comprendra que son armée, ayant été placée au delà du Rhin dès le 10, par les raisons que j'ai eu l'honneur de lui exposer, fut promptement en bataille dans les retranchements des ennemis. Dans la matinée du 14, MM. Desbordes et de Chamarande s'étaient mis à la tête de l'infanterie, laquelle marcha très-diligemment pour gagner la crête d'une montagne assez élevée.

La cavalerie des impériaux, plus forte de deux mille chevaux que la nôtre, était en bataille dans la plaine; et celle de votre majesté fut placée, la gauche au fort de Friedlingen, malgré un assez gros feu de l'artillerie de ce fort, et la droite appuyée à cette montagne que l'infanterie avait occupée.

On aperçut dans ce moment que l'infanterie des ennemis faisant tous ses efforts pour gagner la crête de la hauteur, avec cette circonstance qu'elle y montait en bataille, et que celle de votre majesté traversait des vignes et des hauteurs escarpées qui ralentissaient sa marche.

Je dois faire observer à votre majesté que l'on avait envoyé à Neubourg deux mille hommes de son infanterie, parmi lesquels étaient plusieurs compagnies de grenadiers et les deux régiments de dragons de la Reine et de Gevandan. Cependant MM. Desbordes et de Chamarande, qui pressaient les mouvements de l'infanterie, le premier peut-être avec trop d'ardeur, marchaient aux ennemis avec les brigades de Champagne, de Bourbonnais, de Poitou et de la Reine; ils les trouvèrent postés dans un bois assez épais. Les ennemis avaient leur canon; et malgré une très-vive résistance ils furent renversés et leur canon fut pris. Pendant ce temps-là M. de Magny, qui était dans la plaine, à la tête de la cavalerie, vit celle des ennemis s'ébranler pour venir à la charge; celle de votre majesté était dans tout l'ordre convenable. On avait, dès le matin, recommandé aux cavaliers de ne point se servir d'armes à feu et de ne mettre l'épée à la main qu'à cent pas des ennemis; et à la vérité ils n'ont pas tiré un seul coup.

Les impériaux ont fait les trois quarts du chemin; M. de Ma-

gnac, suivi de M. de Saint-Maurice, qui commandait la seconde ligne et s'est conduit en bon et ancien officier, s'est ébranlé de deux cents pas. La charge n'a été que trop rude, par la perte de très-braves officiers, dont j'aurai l'honneur d'envoyer une liste à votre majesté par le premier ordinaire.

La cavalerie impériale a été entièrement renversée, sans que les escadrons de celle de votre majesté se soient démentis; ils ont mené les ennemis jusqu'à un défilé qui les a fait perdre de vue, sans qu'ils se soient écartés pour le pillage, ni pour faire des prisonniers.

Les nouveaux regiments n'ont pas cédé aux anciens; et pour nommer ceux qui se sont distingués, il n'y a qu'à voir l'ordre de bataille : M. de Vivans, commandant de la cavalerie; M. Dauriac; M. de Massenbach, colonel réformé, commandant par son ancienneté la brigade de Condé, a fait des merveilles; M. le marquis du Bourg, colonel du régiment Royal; M. le prince de Tarente, capitaine dans ce même régiment; M. de Saint-Pouanges; Fourquevaux, qui a sept étendards des ennemis dans son nouveau régiment; M. de Conflans, brigadier; en un mot, je puis dire à votre majesté qu'elle peut compter que cette cavalerie s'est surpassée, et elle peut juger de la perte des impériaux par la prise de trente étendards et de trois paires de timbales. Nous voyons par des ordres de bataille pris aux ennemis, qu'ils avaient cinquante-six escadrons; votre majesté en avait trente-quatre, les six de la Reine et de Gevaudan ayant été détachés la veille pour marcher vers Neubourg.

Notre infanterie avait défait et renversé par trois charges différentes celle des ennemis et pris leur canon; mais sa trop grande ardeur, jointe à la mort de M. Desbordes, lieutenant général, et à celle de M. de Chavannes, brigadier, la porta à sortir dans la plaine, après avoir chassé les ennemis du bois, et à perdre ainsi son avantage. M. de Chamarande qui, dans tout le cours de cette action, s'est parfaitement distingué, MM. de Schelleberg et du Tot, ne purent empêcher qu'elle ne revînt; cependant on peut juger de

l'avantage qu'elle a eu sur les ennemis, puisqu'elle leur a pris plusieurs drapeaux sans en avoir perdu un seul.

Tous les jeunes colonels y ont montré une valeur infinie. MM. de Seignelay, de Nangis, de Coësquin, le jeune Chamarande, le comte de Choiseul, de Raffetot, ont toujours été dans le plus grand péril et le plus gros feu. Les ennemis ont eu plus de trois mille hommes tués sur le champ de bataille : ils n'ont pas de nos prisonniers. Nous savons que le général Stauffemberg y a été tué. On dit aussi que le comte de Fürstemberg-Stühlingen, les comtes de Hohenlohe, Kœnigseck et deux autres colonels sont prisonniers avec vingt-cinq autres officiers.

Le comte de Hohenlohe demande de pouvoir aller à Bâle sur parole. Nous avons été aujourd'hui sur le champ de bataille, et les endroits où leurs bataillons ont été défaits sont marqués par quantité d'armes abandonnées.

Cependant le temps qu'il a fallu pour remettre quelque ordre dans notre infanterie a sauvé celle des ennemis. Le chevalier de Tressemane, major général, y a parfaitement bien servi, aussi bien que le sieur de Beaujeu, maréchal des logis de la cavalerie. On a poussé les ennemis une lieue et demie au delà du champ de bataille, sur lequel l'armée de votre majesté a campé. On croyait quatre petites pièces de canon égarées; mais elles ont été retrouvées ce matin. Jusqu'à présent on n'en a que deux de celles des ennemis; mais j'en ai vu sept ou huit autres derrière notre infanterie. Il est rare et heureux, dans une affaire aussi rude et aussi disputée, que l'armée de votre majesté n'ait perdu ni drapeaux, ni étendards, ni timbales, et que l'on en ait plus de trente-quatre de ceux des ennemis. Voilà, sire, le compte que je dois avoir l'honneur de rendre à votre majesté d'un avantage bien ordinaire à ses armes toujours victorieuses.

Nous apprenons dans le moment que le comte de Fürstemberg est mort de ses blessures; ce serait une grande perte pour l'empereur et pour M. le prince de Bade, dont il était l'homme de confiance.

Lettre de M. le marquis de Villars au roi.

Du camp de Binzen, 17 octobre 1702[1].

Sire, j'ai tellement appréhendé d'augmenter dans mes premières dépêches les avantages que l'armée de votre majesté a remportés, que je les ai certainement de beaucoup diminués, et d'un moment à l'autre nous apprenons des détails qui marquent plus encore la perte et l'étonnement des ennemis. Tous les villages, à deux lieues à la ronde du champ de bataille, sont remplis de blessés et de mourants; toutes leurs charrettes de munitions de guerre sont abandonnées; j'envoie même dans ce moment chercher sept pièces de canon qu'on me dit être à deux lieues d'ici, et une quantité prodigieuse de grains et de farines destinés pour leurs magasins. On me rapporte encore des étendards; et nous ne pouvons point trouver que cette armée ait encore repris aucune forme. Nous savons par Bâle que les princes d'Anspach et de Hohenzollern sont blessés à mort, le colonel Kakeren tué, le prince héréditaire de Durlach blessé, le comte de Zollern tué, ainsi que le baron d'Aue, commandant le régiment impérial de Bade, le colonel Von Walt et plusieurs autres.

Nous savons par les principaux officiers prisonniers, et surtout par M. le comte de Kœnigseck, adjudant général de l'empereur, servant auprès de M. le prince de Bade, que ce prince a mené la cavalerie à la charge, marchant dans le centre de sa première ligne, et comptant que cette cavalerie lui donnerait la victoire. Il est constant que presque tous les généraux des ennemis sont morts ou dangereusement blessés. Mais, sire, il ne faut plus parler à votre majesté de ses avantages passés, trop heureux si elle a daigné approuver mon zèle et mon ardeur pour la gloire de son service; et j'aurai l'honneur de lui rendre compte de ce qui s'est passé depuis la bataille et le départ de M. le comte d'Ayen. J'ai fait sommer, le soir même de la bataille, le fort de Friedlingen qui est très-bon; le commandant répondit qu'il verrait ce qu'il aurait à dire quand il serait attaqué. On le canonna toute la journée suivante, et la nuit approchant, je lui fis dire que s'il m'obligeait à remuer la terre il n'y aurait plus de quartier pour lui: il

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1582 lettre 107.

capitula, et j'ai renvoyé la garnison désarmée. On a trouvé dans ce fort trois canons de fonte et trente pièces de fer d'un assez gros calibre, mais fort courtes. J'avais fait partir, avant cela, M. de Biron avec trois mille hommes choisis, pour entrer dans les vallées et s'informer de M. de Bavière, dont je n'ai pas de nouvelles plus précises que celles que votre majesté trouvera dans les lettres ci-jointes de M. de Ricous à M. Foulon de Huningue.

Votre majesté sera bien persuadée que celui qui n'a pas désespéré de la jonction lorsque les difficultés paraissaient presque insurmontables, la croit très-facile après une bataille gagnée, à moins que M. l'électeur ne soit déterminé à n'y point contribuer, et que la tête ait tourné à tout ce qui a l'honneur d'entrer dans son conseil. Les petits chiffres indéchiffrables de M. de Ricous me mettent au désespoir. J'envoie courriers sur courriers par Schaffhouse et autres lieux. Je me flatte que la voix publique portera loin l'heureux succès des armes de votre majesté. Elle aura vu dans mes précédentes dépêches qu'il est d'une nécessité indispensable que les troupes de Bavière m'assurent du pain; car quand même le chemin serait ouvert, je ne jetterais pas l'armée de votre majesté dans des montagnes si difficiles à traverser sans savoir ce que je trouverai au delà.

Quand M. l'électeur de Bavière voudra bien m'éclairer sur les mesures qu'il prend, les difficultés n'arriveront pas certainement de notre côté; en un mot, j'ose assurer votre majesté que ce qui ne sera pas exécuté par l'armée dont il lui a plu de me donner le commandement n'aura pu l'être; et il ne viendra pas de lettre de ladite armée qui dise que l'on pouvait faire plus. J'ai la présomption de penser ainsi; présomption, sire, plus fondée sur mon zèle que sur des lumières dont je pourrais me défier, si mon ardeur pour votre service ne me portait à croire qu'il n'y a qu'à bien vouloir; en vérité, je veux bien une jonction, et si je puis mettre trente-cinq bataillons et quarante-cinq escadrons des troupes de votre majesté au delà du Danube, elle ne sera pas un mois sans entendre dire que j'ai des partis bien près de Vienne. Je reçois dans ce moment la lettre de M. le marquis

de Biron dont votre majesté trouvera la copie ci-jointe; elle verra que le sieur de Massenbach a ordre d'aller, le plus avant qu'il pourra, chercher des nouvelles de M. l'électeur.

Sire, connaissant l'importance du poste de Neubourg, j'ai fait commander tout ce qu'on a pu rassembler de paysans dans la haute Alsace pour y travailler jour et nuit. Je mande à M. de Laubanie de prendre sur lui tout ce qui pourrait diligenter les ouvrages d'une telle conséquence, et s'il manque d'argent, de ne rien oublier pour en trouver. J'espère pouvoir même lui envoyer bientôt des contributions que je fais demander au marquisat de Bade, et à tous les pays qui se sont déclarés contre votre majesté. Je fais commander aussi des paysans pour raser les ouvrages dont les ennemis avaient circonvallé Huningue. Il n'y a personne qui ne voie avec étonnement les travaux prodigieux qu'ils y avaient faits. M. de Guiscard et M. du Bourg sont d'avis que l'on conserve Friedlingen. C'est assurément un très-bon fort, à demi-portée du camp de Huningue, un château au milieu d'un marais qui en assure la communication avec Huningue; enfin, l'on ne peut qu'attendre les ordres de votre majesté sur cela, les troupes et les paysans étant occupés à des ouvrages qui pressent plus que la destruction de ce fort. J'aurai l'honneur de dire à votre majesté que le peu de nouvelles que j'ai de M. l'électeur m'empêche de m'avancer vers Neubourg pour m'y établir de manière que toutes les forces de l'ennemi ne puissent m'empêcher de mettre ce poste en bon état pendant le reste de cette campagne; et si j'en pouvais venir à bout, votre majesté n'aurait pas à regretter la perte de Landau. Enfin, elle peut compter actuellement sur deux ponts établis sur le Rhin.

Le succès de la journée de Friedlingen fut d'autant plus glorieux pour les armes du roi et pour M. de Villars en particulier, qu'il eut à combattre le général le plus renommé de l'empire, et qu'il lui était inférieur surtout en cavalerie, n'ayant que trente-quatre escadrons contre cinquante-six. Il

était aussi privé des deux mille hommes d'infanterie et des six escadrons de dragons qu'il avait détachés sous les ordres de M. de Laubanie, ainsi que des dix bataillons et des vingt escadrons que M. de Guiscard avait amenés de la basse Alsace, et qui étaient à Neubourg. Mais, à en juger par les détails contenus dans les lettres de M. de Villars, on reconnaît que la valeur des troupes et les manœuvres habiles des officiers généraux qui les menèrent au combat compensèrent l'infériorité du nombre[1]. Suivant les états qui furent envoyés à la cour, la perte de l'infanterie fut de cinquante-deux officiers tués, cent vingt-six blessés, onze cent neuf soldats ou cavaliers tués, et douze cent soixante-trois blessés.

On conviendra aussi que c'est à la prise de Neubourg que M. le maréchal de Villars dut l'occasion favorable que lui présentèrent les ennemis de les combattre. Les mouvements que la perte de ce poste occasionna dès le 15 dans l'armée qui était restée sur la Moder font assez connaître l'effet qu'elle produisit sur M. le prince de Bade, puisque le même jour le général Thungen, qui la commandait, reçut l'ordre de repasser le Rhin. M. le maréchal de Catinat n'en eut le premier avis que le lendemain; mais successivement le 17 et le 18 il fut informé qu'en effet cette armée avait commencé le 15 à passer ce fleuve sur le pont établi à Dahlunden, et que le 18 il ne restait plus à la rive gauche que onze bataillons et quelque cavalerie que le général Thungen avait fait replier derrière la

[1] Il paraît, par tout ce qui fut mandé dans le temps, que l'on dut tout l'honneur du combat de la cavalerie à M. de Magnac, qui la commandait; et que les deux principales manœuvres qui en assurèrent le succès furent premièrement d'avoir laissé avancer celle des ennemis jusqu'à ce qu'elle eût dépassé le fort de Friedlingen, dont alors elle ne put recevoir de protection; et, en second lieu, de n'avoir chargé les ennemis qu'à l'arme blanche sans tirer un seul coup; cependant M. de Magnac ne parle point de ces circonstances.

Lauter; que Hagueneau, Bischweiler, Drusenheim et tous les postes que les ennemis avaient occupés depuis Offendorf jusqu'au Fort-Louis, étaient abandonnés, et leur pont de Dahlunden levé.

M. de Villars, instruit de ces mouvements par M. le maréchal de Catinat, demanda à ce général d'envoyer en toute diligence à Neubourg quatre ou cinq bataillons des onze qui étaient à Strasbourg, afin de soutenir ce poste qu'il regardait comme le plus important de toute la frontière, et où il aurait marché lui-même sans l'incertitude où il était sur la situation de l'électeur de Bavière. M. de Biron, qui s'était avancé le 16 à Schopfheim et avait poussé des détachements jusqu'à Seckingen, n'avait encore pu en rien apprendre. M. de Villars s'y porta lui-même le 18 avec quelques troupes; mais ce fut en vain qu'il envoya de gros partis pour avoir des nouvelles de ce qui se passait de l'autre côté des montagnes : il ne put s'en procurer. Il ne fut pas mieux instruit de ce qu'étaient devenus les ennemis depuis le jour du combat; on sut seulement par des prisonniers que ramenaient chaque jour les détachements envoyés à leur poursuite, qu'ils n'étaient pas encore rassemblés. C'eût été le moment de marcher à eux; mais M. de Villars, croyant n'avoir pas d'objet plus essentiel que celui de la jonction, jugea devoir y sacrifier les avantages qu'il aurait pu se promettre en poursuivant les ennemis : dans plusieurs de ses lettres il témoigna à la cour ses regrets à cet égard. Il resta donc dans son camp de Binzen pour y attendre des nouvelles de l'électeur, et s'occupa principalement de la sûreté de Neubourg. Il manda à M. de Laubanie de faire travailler sans relâche à le mettre en état de défense, d'y faire mener du canon, et de risquer d'y perdre quatre et même cinq bataillons plutôt que de l'abandonner légèrement. M. le maréchal

de Catinat jugea ne pouvoir se dégarnir autant que le désirait M. de Villars, pour contribuer à la sûreté de ce poste : il n'y envoya de Strasbourg que deux bataillons qui y arrivèrent le 23; mais il permit à M. de Laubanie de tirer de Schlestadt ce dont il pouvait avoir besoin, quoique la garnison de cette place eût à fournir des détachements pour éclairer le pays, et des escortes pour les convois qui venaient des Évêchés.

Sur les premières nouvelles que reçut le roi de l'heureux événement de la journée du 14, sa majesté ne vit plus d'obstacles à la jonction, et ne douta plus que l'électeur et M. de Villars ne fussent en état de porter la guerre fort loin dans l'empire. Pour témoigner à ce dernier sa satisfaction du service qu'il venait de lui rendre, elle l'éleva à la dignité de maréchal de France[1]. En même temps elle rappela M. le maréchal de Catinat à la cour, en lui mandant que, comme il n'y avait plus en Alsace de troupes en campagne, il ne convenait ni à son grade de maréchal de France ni à son caractère de général de l'armée de rester dans cette province; et comme M. de Villars était au moment de s'en éloigner, M. le marquis d'Huxelles en reprit le commandement en chef. Il ne resta d'officiers généraux auprès de lui que M. le comte de Grammont : tous ceux qui n'avaient pas marché avec M. de Villars et avec M. de Guiscard cessèrent d'être employés; mais le nombre de ceux qui devaient servir sous les ordres de M. de Villars fut augmenté de MM. de Lannion, de Druys, de Cheyladet et du Rosel, maréchaux de camp, qui passèrent des Pays-Bas sur le Rhin.

Le roi, persuadé, comme on vient de le dire, que la jonction avec l'électeur de Bavière ne pouvait plus éprouver de

[1] Le 19 octobre. M. de Magnac ne fut fait lieutenant général que le 23 décembre : il était maréchal de camp depuis 1696.

difficultés, songea au moyen de profiter de ce premier avantage pour déconcerter entièrement les impériaux et répandre la terreur dans tout l'empire. M. de Chamlay présenta à ce sujet des mémoires montrant l'importance de faire entrer sans perdre de temps l'armée en Souabe et d'envoyer de nouvelles troupes en Alsace pour retenir sur le Rhin une partie de celles du prince de Bade, le mettre par là hors d'état de s'opposer aux progrès de l'électeur et de M. de Villars et de soutenir les cercles et les princes de l'empire attachés au parti de l'empereur.

Cependant les premières dépêches que M. le marquis de Villars reçut de la cour ne portèrent point sur ces grands objets; il paraît que le roi se réserva de prononcer sur les opérations ultérieures jusqu'à ce qu'il en eût entretenu l'électeur; et sa majesté se borna à lui prescrire : premièrement, de s'assurer pour toujours le passage du Rhin à Huningue, et de détruire tous les ouvrages que les ennemis avaient faits pour y former des difficultés, même le fort de Friedlingen, qu'elle jugeait difficile à conserver à cause de la trop grande distance où il était des retranchements de la tête du pont, et de l'utilité dont il serait aux ennemis si, dans la suite, ils venaient à s'en emparer. Elle lui laissa néanmoins la liberté de faire à ce sujet ce qu'il croirait être le plus avantageux; secondement, de faire sans perdre de temps, à Neubourg, tout ce qui pourrait contribuer à la sûreté de ce poste, s'il était susceptible d'être soutenu lorsque l'armée s'éloignerait; en troisième lieu, de ne garder avec lui, lorsque la jonction serait faite, que les troupes nécessaires pour la sûreté des pays de l'électeur, et pour les entreprises dont il conviendrait avec ce prince. M. de Chamillart le prévint à ce sujet que les dix bataillons qui l'avaient joint sous les ordres de M. de Guiscard, étaient destinés à former, la campagne suivante, la tête de l'ar-

mée d'Alsace, et que si les ennemis, se déterminant à se partager, envoyaient la meilleure partie de leurs troupes sur le Rhin, l'intention du roi était que, de son côté, il fît repasser ce fleuve à une partie des siennes.

Ce ne fut que le 21 que M. le maréchal de Villars parvint à avoir des nouvelles certaines de ce qu'étaient devenus les ennemis depuis le jour du combat. Il fut informé qu'après avoir erré pendant trois jours et trois nuits dans les montagnes, ils s'étaient enfin ralliés entre Staufen et Fribourg, à six lieues du champ de bataille, et que la confusion avait été telle dans leur retraite, que pendant vingt-quatre heures ils avaient entièrement abandonné, dans les bois du côté de Kandern, l'artillerie qui leur restait. On ignora si les troupes que le prince de Bade avait rappelées de la gauche du Rhin l'avaient joint; mais les différents rapports confirmèrent qu'il n'était resté derrière la Lauter qu'environ six mille hommes, sous le commandement du général Thungen. Jusqu'à ce moment M. le maréchal de Villars était dans la même incertitude sur ce qui regardait l'électeur de Bavière; ni les succès de la journée du 14 qui devaient déjà être connus dans l'empire, ni les soins qu'il avait pris pour avoir des nouvelles de ce prince, ne lui en avaient point encore procuré. Celles qu'il reçut le 21, par une lettre de M. de Ricous à M. le maréchal de Catinat, et par une autre lettre de ce ministre adressée à M. Foulon à Huningue, mirent le comble à sa peine, et ne rendirent que plus vifs ses regrets d'avoir sacrifié au vain espoir de la jonction l'occasion de défaire entièrement l'armée ennemie. Les lettres de M. de Ricous n'étaient que du 8 et du 11, datées de Memmingen, où l'électeur était encore avec toutes ses troupes, retenu par la crainte de voir M. le prince de Bade tomber sur ses états lorsqu'il en serait éloigné, et plus décidé

que jamais à ne plus songer à la jonction, à moins que M. de Villars ne s'avançât jusqu'à lui.

Ce n'était pas ce que ce prince avait fait espérer lorsqu'il avait annoncé qu'il se mettrait en mouvement le 9 pour s'approcher du Rhin; et il était difficile à M. de Villars de se soumettre à une condition qui ne lui laissait entrevoir que des difficultés insurmontables et la perte de l'armée du roi. Cependant, considérant encore l'importance du service que sa majesté rendrait à l'électeur si l'on pouvait trouver quelque moyen de pénétrer en Bavière même sans son secours, il assembla les officiers généraux pour prendre leur avis sur une entreprise aussi périlleuse. Il leur exposa les difficultes qui se présentaient pour traverser près de quarante lieues de pays, dont vingt-cinq de montagnes, dans lesquelles, depuis Seckingen jusqu'en Souabe, non-seulement il n'y avait aucun chemin propre pour des voitures, mais encore dont les passages, remplis de rochers et de défilés étroits, étaient retranchés et défendus par des châteaux et par du canon, sans qu'il fût possible d'y en mener pour en former l'attaque. Le péril d'une telle entreprise sans concert avec l'électeur, sans moyens pour vaincre de si grands obstacles, n'échappa à aucun des officiers qui composaient le conseil de guerre : chacun protesta contre la demande de l'électeur.

M. le maréchal de Villars, quoique du même avis qu'eux, ne perdit point encore tout espoir: il imagina que peut-être la nouvelle de l'heureux événement de la journée de Friedlingen aurait ranimé l'électeur, et que ce prince pouvant, par le côté de la Souabe, pénétrer dans les montagnes qui n'étaient retranchées que du côté de la France, se serait déterminé à s'avancer jusqu'à Seckingen. C'est ce qui l'engagea à faire marcher M. de Legal, avec un détachement de deux mille hommes

et différents partis, pour chercher de tous côtés des routes moins difficiles que celle que l'électeur avait indiquée, et il lui renvoya deux de ses officiers qui étaient encore à son camp, pour lui représenter l'impossibilité d'exécuter ce qu'il exigeait et pour lui faire connaître l'étendue du sacrifice qu'avait fait le roi en abandonnant l'Alsace, pour parvenir à une jonction qui ne manquait que faute de coopération de sa part.

En attendant que de nouvelles circonstances le missent dans le cas ou d'y renoncer entièrement ou de faire quelque mouvement qui pût conduire à cette importante opération, M. de Villars s'occupa principalement d'assurer ses deux passages sur le Rhin pour pouvoir s'en éloigner sans craindre de les perdre, soit pour passer les montagnes, soit pour rentrer en Alsace et descendre dans la partie basse de cette province, afin d'empêcher le prince de Bade de venir reprendre sur la Moder le poste qu'il y avait occupé. On redoubla d'activité pour achever les travaux de Neubourg, et M. de Villars fit raser tous les retranchements que les ennemis avaient faits à leur camp de Friedlingen, même le fort de ce nom, qu'il jugea ne pouvoir être d'aucune utilité. L'établissement solide de ces deux passages tenait tout le pays de la droite du haut Rhin soumis à la contribution, et ne permettait pas aux ennemis de prendre des quartiers d'hiver entre ce fleuve et les montagnes.

La réunion des ennemis à Staufen, où M. de Villars apprit que leurs troupes, venues du bas Rhin, avaient joint celles qui avaient été battues à Friedlingen, lui donna de l'inquiétude pour Neubourg. Il fut même au moment d'y mener l'armée pour soutenir ce poste; mais la nature du pays ne lui offrant qu'une position d'une lieue et demie d'étendue, il renonça à ce projet. D'un autre côté, considérant que l'armée des enne-

mis qui, lors du siége de Landau, avait été composée de quatre-vingts bataillons et de cent cinquante escadrons, devait être à peine affaiblie de vingt bataillons et de trente escadrons tant par les troupes restées à Landau ou sur la Lauter, et par quelques hussards qui avaient marché du côté de l'électeur de Bavière, que par les pertes qu'elle avait faites le jour du combat, il craignit que le prince de Bade ne cherchât à profiter de sa supériorité pour marcher à Neubourg, ou pour l'attaquer dans son camp de Binzen; c'est ce qui l'engagea à quitter ce camp, dont la situation ne lui donnait aucun avantage, et à se replier le 23 sur Friedlingen, afin d'être plus à portée du passage de Huningue, et de soutenir Neubourg par la gauche du Rhin. Ce poste, et l'île qui en était voisine, étaient déjà occupés par onze bataillons; et M. de Laubanie comptait qu'à la fin du mois il serait en état de soutenir l'ouverture de la tranchée.

Lorsque par les dernières nouvelles de l'électeur de Bavière, dont M. le maréchal de Catinat et M. de Villars avaient fait part à la cour, le roi jugea qu'il ne fallait plus songer à la jonction, et qu'en même temps il apprit que le prince de Bade avait rassemblé toutes ses forces, excepté les six mille hommes qu'il avait laissés sur la Lauter, sa majesté approuva le dessein qu'avait conçu M. de Villars de repasser le Rhin pour aller occuper la Moder, dans la vue d'empêcher les ennemis de prendre des quartiers d'hiver dans la basse Alsace; mais elle lui recommanda de ne s'éloigner de Huningue et de Neubourg que lorsque les ouvrages qui devaient assurer ces deux passages seraient dans leur état de perfection. Elle manda en même temps à M. le maréchal de Catinat de faire détruire tous les retranchements que les ennemis avaient faits sur la Moder et la Lauter. Ce général avait déjà prévenu en partie

les intentions du roi; il chargea M. le marquis d'Huxelles de leur entière exécution, et partit de Strasbourg le 1er novembre pour se rendre à la cour.

M. le maréchal de Villars, plus impatient que jamais de voir Neubourg à l'abri de toute insulte, s'y rendit lui-même pour accélérer le travail; et ayant remarqué que le pont pouvait être battu par le canon des ennemis, il fit placer sur le bord du Rhin, dans une position avantageuse, douze pièces qui pouvaient en même temps protéger la communication avec des bateaux d'un côté du Rhin à l'autre, dans le cas où l'on serait forcé de lever le pont. Tous les avis assuraient que M. le prince de Bade était déterminé à tout risquer pour reprendre ce poste; et M. de Villars, de son côté, ne trouvant nulle proportion entre l'avantage de le conserver et les hasards qu'il y aurait à courir en le défendant, résolut de ne leur céder qu'à la dernière extrémité. Il y laissa M. de Biron pour aider dans le commandement M. de Laubanie, et comme on eut quelques avis de la marche d'un corps des ennemis qui descendait le Rhin, M. le maréchal de Villars, craignant qu'ils ne jetassent un pont à Kappel, où ils avaient beaucoup de bateaux, détacha le 6 M. le comte du Bourg et M. de Gevaudan avec une brigade d'infanterie, douze escadrons de cavalerie et six escadrons de dragons pour aller les observer depuis Brisach jusqu'à Rheinau. Il balança à aller lui-même avec l'armée se mettre sur la rive gauche du Rhin, à la hauteur des ennemis, dont toutes les forces étaient encore rassemblées entre Staufen et Fribourg, et dont l'inaction, relativement à Neubourg, le porta à soupçonner un dessein de leur part sur la partie de ce fleuve au-dessous de Brisach; mais il lui restait une lueur d'espérance du côté de l'électeur, et n'étant pas encore entièrement certain de la retraite

de ce prince vers Ulm, ainsi que quelques nouvelles l'avaient annoncé, il crut devoir encore attendre, afin d'être à portée de lui donner la main si, malgré l'éloignement qu'il avait témoigné jusqu'alors pour la jonction, les lettres qui lui avaient été écrites et la nouvelle du combat l'avaient engagé à faire quelque mouvement vers le Rhin.

Celui que firent les ennemis le 29 jeta M. le maréchal de Villars dans une nouvelle incertitude. Ce jour-là la tête de leur armée s'avança jusqu'à une demi-lieue de Neubourg et y campa. Ce poste n'était point encore dans un parfait état de défense; cependant M. de Villars, toujours dans l'attente de ce qui pourrait venir de la part de l'électeur, suspendit encore le mouvement qu'il s'était proposé de faire pour aller par la gauche du Rhin se mettre à portée de le soutenir. Le lendemain matin le brouillard s'étant dissipé, on aperçut l'armée ennemie campée sur les hauteurs de Burkheim, à deux lieues de Neubourg, et quelques escadrons de hussards et de cavalerie qui descendirent dans la plaine pour couvrir, ainsi que le jugea M. de Biron, un fourrage que devait faire leur armée. On sut positivement alors qu'elle était forte de quarante-neuf bataillons et de cent vingt-quatre escadrons, ce qui la rendait fort supérieure en cavalerie, mais à peu près égale en infanterie à celle du roi.

Quelques avis qui vinrent pendant ce temps à M. de Villars lui donnèrent sujet de croire que les ennemis regardaient l'attaque de Neubourg comme dangereuse dans une saison si avancée, mais qu'ils avaient le projet de rompre le pont. Il fut moins inquiet de ce qui pourrait en arriver que du dessein que pouvait former M. le prince de Bade, qui n'était qu'à quatre lieues de lui, de l'attaquer dans son camp de Friedlingen ou de Binzen, où la nature du pays ne lui

donnait aucun avantage; cependant il résolut d'y rester jusqu'à la dernière extrémité.

Telle était sa situation le 31 octobre, lorsque le comte de Lutteus, accompagné d'un officier français qui avait été envoyé auprès de l'électeur, arriva avec des lettres de son altesse électorale et de M. de Ricous, du 18 et du 25 octobre; elles portaient, en substance, que l'électeur ayant jugé ne pouvoir forcer les défilés occupés par les ennemis ni devoir laisser son pays exposé à leurs insultes, avait passé le Danube pour aller rompre les ponts de ce fleuve, par lesquels les hussards pouvaient y entrer, et faire une diversion en Franconie en s'emparant de la petite ville de Lauingen; de sorte que pendant le temps que M. de Villars avait combattu à Friedlingen, l'électeur s'était trouvé de trente lieues plus éloigné de lui qu'il n'avait été pendant son séjour à Memmingen; que, sur la nouvelle de l'heureux succès du combat, il s'était rapproché d'Ulm; qu'il était venu camper à Ehingen, ensuite à Didenhausen; que de là son altesse électorale avait détaché le 25 quatre cents hommes d'infanterie et cinq cents chevaux pour se porter jusqu'à Stühlingen, où ils devaient attendre les troupes du roi, afin d'attaquer de concert le fort de Rothenhausen, qui fermait le principal passage, et que l'électeur était déterminé à s'avancer avec son armée jusqu'à Riedlingen peut-être même jusqu'à Stokach.

Ces heurs d'espérance ne séduisirent pas M. le maréchal de Villars; il n'en aperçut pas moins le danger de s'engager dans des défilés devant une armée qui lui était supérieure. Tous les officiers généraux pensèrent comme lui; il paraît cependant qu'il jugeait que dans le cas où l'électeur se rendrait maître du fort de Rothenhausen, et en supposant que les ennemis ne se missent point entre ce fort et l'armée du roi, on

pourrait hasarder, en marchant jour et nuit, de tenter de donner la main aux Bavarois; mais de nouveaux motifs l'engagèrent à faire connaître à ce prince l'impossibilité de se joindre par les moyens qu'il proposait, lorsque M. de Luttens lui confia qu'il ne devait pas compter que l'électeur s'avançât jusqu'à Stokach, et qu'il ne dépasserait pas Riedlingen, qui était à plus de quarante lieues de Friedlingen. Le comte de Luttens avoua même que les troupes de l'électeur avaient depuis peu de jours l'ordre de ne point commettre d'hostilités contre celles de l'empereur, ce qui sembla confirmer des avis venus précédemment par la voie de Bâle, d'un accommodement entre ce prince et l'électeur, et donna sujet à M. de Villars de concevoir des soupçons sur la fidélité et la droiture des intentions de son altesse électorale. Ces soupçons lui parurent encore mieux fondés, lorsqu'il sut aussi par le comte de Luttens que l'électeur avait reçu exactement la lettre qui avait été écrite à M. de Ricous le 9 pour lui annoncer le projet formé d'attaquer le prince de Bade le 15, et que ce moment avait été celui où l'électeur s'était déterminé à une diversion en Franconie.

Tout à coup les affaires changèrent de face sur le Rhin; les ennemis eux-mêmes dictèrent à M. le maréchal de Villars le parti qu'il avait à prendre. Ayant été informé, pendant la nuit du 31 octobre au 1er novembre, qu'ils avaient levé leur camp et qu'ils marchaient diligemment vers Fribourg, il craignit, ou que les démonstrations qu'avait faites M. le prince de Bade sur Neubourg n'eussent eu pour objet de couvrir la marche d'un corps dans les vallées de Saint-Pierre, de Staufen et de Kandern, pour être à portée d'arriver avant lui à Stühlingen, ou que son projet, en retournant sur ses pas, ne fût de faire passer un corps sur la Sarre et la Moselle, pour se

joindre aux Hollandais et faire une tentative sur la Lorraine. Cette dernière idée lui parut d'autant plus plausible, qu'il était informé que le général Top, dépêché par les États-Généraux, était venu au camp de ce prince pour conférer de leur part avec lui. C'est ce dont il rendit compte au roi, en faisant observer à sa majesté que c'était le moment de se décider ou à se livrer entièrement à l'électeur, ou à rassembler toutes ses forces pour aller défendre la basse Alsace et la Sarre[1].

En attendant qu'il pût recevoir les ordres du roi, il préféra courir au secours de l'Alsace, et se mettre en même temps à portée de veiller à la sûreté de la Sarre, en se réservant néanmoins, par l'occupation de Neubourg, qui se trouvait dans un état de défense satisfaisant, et par le pont de Huningue, les moyens de reprendre le projet de la jonction, si les circonstances venaient à le permettre. Il prit donc le parti de faire repasser le Rhin à l'armée pour se mettre par la gauche de ce fleuve à hauteur des ennemis. Elle décampa de Friedlingen le 2, et s'allongea jusque vers le pont de Neubourg. Le même jour M. le maréchal de Villars y passa le Rhin avec deux mille chevaux pour aller à la découverte vers Fribourg, et ayant appris que les ennemis marchaient toujours sur Kappel, l'armée continua, le 3, à descendre le Rhin : elle campa en corps séparés, l'infanterie à Blodelsheim, Balgau et Nambsheim, la cavalerie à Münchausen, Hirzfelden, Rumersheim et Banzenheim; le quartier général à Ottmarsheim. Ce fut alors que M. le maréchal de Villars jugea devoir rendre au roi un compte plus particulier de sa situation, et

[1] M. le comte de Tallard, qui avait été détaché de l'armée de Flandre avec un corps de troupes, pour faire, avec M. de Locmaria, une diversion sur la Moselle, était arrivé à Thionville, où il avait rassemblé environ douze mille hommes, et se disposait à aller attaquer Trèves et Trarbach.

mettre sous les yeux de sa majesté non-seulement les motifs qui l'avaient déterminé à la démarche qu'il venait de faire, mais aussi les moyens qu'il se proposait d'employer pour faire échouer les projets que pouvaient avoir formés les ennemis sur la basse Alsace ou sur la Sarre.

Lettre de M. le maréchal de Villars au roi.

Du camp d'Ottmarsheim, 3 novembre 1702[1].

Sire, j'ai eu l'honneur de mander à votre majesté, par ma dernière dépêche, que l'ennemi, après avoir marché avec toutes ses forces à la vue de Neubourg, était retourné sur ses pas en descendant le Rhin. J'ai suivi hier sa marche avec deux mille chevaux jusqu'à la vue de Fribourg, et j'ai appris que toutes leurs troupes marchent diligemment vers le bas du Rhin, sans que l'on ait pu me dire jusqu'à présent qu'aucune troupe tourne vers M. de Bavière.

Neubourg est en état de défense, et je dois me louer infiniment de toutes les troupes, des brigadiers et colonels qui ont été employés à ces ouvrages; mais, sire, je passe à des matières plus importantes, et qui me paraissent mériter une très-vive attention.

Je vois, sire, par cette marche décidée et forcée des ennemis, un dessein formé; je ne sais si ce n'est point un concert pris avec le général Top, et si cela ne regarderait pas la Lorraine et Nancy.

Leur peu d'attention pour M. l'électeur de Bavière m'inquiète encore; car enfin ce prince voulant la jonction et voyant libres les passages de Neubourg et de Huningue, elle dépend absolument de lui. Tous nos officiers généraux sont unanimement persuadés par la conduite, j'ose le dire, très-surprenante de M. l'électeur, qu'il n'est pas de bonne foi; et en vérité l'on ne peut s'empêcher de lui croire au moins une irrésolution et une timidité aussi dangereuses que la mauvaise foi, et ce manque de fermeté dont j'ai déjà eu l'honneur d'informer votre majesté.

Il est certain qu'il n'a pas encore demandé une pistole aux pays

[1] Cette pièce se trouve en original dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1582, lettre 147.

dont il s'est rendu maître; qu'il a écrit au roi des Romains, comme M. de la Colonie me l'a dit, pour lui faire entendre qu'il n'a rien fait et ne veut rien faire qui puisse l'offenser; qu'il regarde quelques partis de hussards comme des voleurs, et n'attaque point ceux qui ne pillent pas ses terres.

Il marche vers Donawert, quand il sait par mes lettres que j'attaquerai les ennemis le 15, en passant un peu chez les Suisses, si je ne puis mieux faire; et M. de Puysieulx lui mande en même temps qu'il raccommodera bien ce procès-là avec eux après la jonction. M. de Luttens m'a dit que ces lettres avaient été reçues. Enfin, sire, j'apprend le 19, par des voies publiques, que la bataille est entièrement gagnée, et il ne marche que le 25. Son aide de camp, qui, par parenthèse, est un jeune fou, comme sa conduite et les témoignages de Simeoni, qui s'en est expliqué ainsi avec moi et avec plusieurs de ceux qui sont ici, le prouvent de reste, m'assure qu'il ne passera pas Riedlingen qu'il n'ait de mes nouvelles, c'est-à-dire qu'il demeurera à cinq lieues d'Ulm, apprenant qu'une bataille a été gagnée. Persuadé, comme il le dit, que la jonction est son salut, il ne marche pas pour venir droit à moi, et mande qu'il ne peut pas entrer dans les montagnes Noires. Comment veut-il que je les trouve plus aisées à pénétrer, moi qui dois marcher sans charrettes par la route indiquée, où La Croix, homme intelligent qui gouverne nos vivres, ne me promet aucun secours, ne pouvant sans bâts changer l'usage de ses chevaux de charrettes? Mais enfin nous trouverions encore quelque expédient pour cela. Le fort de Rothenhausen est très-bon, et nous ne pouvons y mener du gros canon, les pièces de huit ne faisant rien à de tels ouvrages; nos commandants d'artillerie disent qu'il faut du canon de vingt-quatre. Nous pourrions tirer de Strasbourg des pièces de ce calibre de la nouvelle invention et les mener en changeant les affûts; mais d'ailleurs, sire, les difficultés sont infinies et même insurmontables, quand M. l'électeur ne veut pas contribuer à les lever; et la plupart de nos officiers généraux sont rebutés. Je voudrais insister, quoique dans le fond de mon cœur

je sois de leur opinion : tout cela se joint à la vive inquiétude que me donne cette marche précipitée des ennemis, auxquels je laisse un champ libre et peut-être dangereux pour nous.

Si mon intérêt pouvait m'aveugler en comptant ne suivre que celui de votre majesté, je ne balancerais pas un moment à faire tous mes efforts pour traverser les montagnes; car enfin, sire, je vois assez par les lettres de votre majesté qu'elle préfère ce dessein à tout autre.

Ou je réussis ou j'échoue : si je réussis, quel plus bel emploi que de commander trente-cinq bataillons et quarante-cinq escadrons de nos troupes (car j'ai résolu de laisser le reste dans les places d'Alsace) joints aux troupes d'un prince qui ne pourrait guère se dispenser de suivre un peu mes conseils : quel emploi, dis-je, et pour la gloire et pour l'utilité même si je pouvais y avoir égard!

Si je ne réussis pas, je ne suis plus à portée de m'opposer aux desseins des ennemis contre notre frontière; ils se seront établis avant que je puisse revenir sur mes pas, et je ne réponds pas même, vu l'avance qu'ils ont sur moi présentement, de pouvoir tout empêcher; mais au moins mettrai-je des obstacles à la plus grande partie de leurs projets.

Si je ne regardais donc que moi, votre majesté m'a fait l'honneur de m'en mander assez pour que je sois disculpé d'abandonner toute autre vue que celle de m'approcher de M. de Bavière; mais votre majesté trouvera toujours en moi le même esprit et la même conduite : c'est sa gloire, ce sont ses intérêts que je cherche, et je compte pour rien ma vie, mon bien et ma gloire même, si je pouvais la séparer du service de votre majesté.

Je fais donc ce raisonnement : ou M. de Bavière est de bonne foi, ou il nous a déjà manqué tacitement, ou il vacille.

S'il est de bonne foi, n'ayant pas eu jusqu'à présent sur les bras un seul ennemi redoutable qui l'ait empêché d'agir, ni de tirer des contributions, il est le maître de l'Allemagne, puisque ses troupes sont seules dans l'empire; car enfin, sire, votre majesté doit faire attention que ni les forces bavaroises, ni la prise d'Ulm,

ni celle de Memmingen et autres petites villes, n'ont pas encore fait partir des bords du Rhin un seul drapeau ni étendard de quelque troupe que ce puisse être. Deux seuls régiments de hussards, commandés par le général Palfy, ont causé toutes les fausses démarches de l'électeur, et présentement il me parle de quinze mille paysans de Croatie.

S'il est de mauvaise foi, tout ce que je lui mène est perdu.

Il n'y a que l'état vacillant, peut-être le plus réel en lui, qui embarrasse; et votre majesté peut compter que je l'en tirerai.

Je dis donc qu'en admettant les deux premières suppositions, je ne dois avoir en vue que de remédier autant que je le pourrai à tout le mal que l'on peut craindre de la marche précipitée de toutes les forces des ennemis qui marque un dessein important.

Supposé l'état de vacillation, voici ce que je crois devoir faire alors pour laisser à votre majesté le temps d'examiner tout ce que j'ai l'honneur de lui proposer.

Je manderai à l'électeur la marche de toutes les forces des ennemis vers le bas Rhin; je lui dirai qu'il est le maître de venir vers Rothweil et Villingen, de s'en emparer et de m'ouvrir une route par laquelle je puisse mener mon canon et mon gros bagage; que la jonction dépend de lui, ces petites villes ne pouvant l'arrêter; qu'en attendant sa décision, je marche pour observer les ennemis; que dès qu'il me mandera qu'il envoie un parti vers les terres suisses, expédient qui lui a réussi pour me donner de ses nouvelles toutes les fois qu'il l'a voulu, et qui est sûr, dès qu'il veut bien le mettre en usage, je remarcherai vers Neubourg; et dès lors je suis à lui sans que les ennemis puissent l'empêcher, Rothweil, Villingen et le fort d'Hollgraben n'étant rien, et ses troupes ayant bien moins de chemin à faire que quand elles doivent s'avancer jusque vers Seckingen.

Par cette conduite, sire, je me mets en état de recevoir les ordres de votre majesté sur une matière en vérité bien importante et qui fait trembler le général qui doit décider dans pareille situation; car peut-être que M. le prince de Bade marche seulement par suite de

la diversion que fait M. de Tallard ; mais le voyage de Top dénoterait un concert avec les Hollandais, et la Sarre est une frontière dangereuse quand on n'a point Nancy.

Si l'envie de joindre M. l'électeur m'entraînait, j'aurais à me reprocher d'être séduit tacitement par mon intérêt. L'intérêt et la peur séduisent de certaines âmes, et d'autant plus dangereusement, qu'en suivant sa passion on croit n'écouter que la raison. Pouvant croire une telle vue au prince de Bade, j'irais, très-incertain de pouvoir le joindre, chercher un allié qui a paru me fuir. Les vivres, le canon, le trésorier dont il faut renouveler les premiers fonds, notre infanterie sans souliers, les officiers s'éclipsant secrètement, et plusieurs petits inconvénients n'arrêteraient pas; mais tous ensemble méritent quelque attention. Celui surtout qui me retient c'est que l'électeur ne voulant pas me faciliter une jonction, elle est très-difficile, et je vois dans le même temps un orage à craindre pour la frontière de votre majesté.

Enfin, sire, prenant le parti de m'avancer diligemment vers Strasbourg, peut-être mettrai-je un obstacle considérable aux projets des ennemis; je remédie à ces petits inconvénients dont j'ai fait mention; je donne à votre majesté le temps de prendre son parti, et si M. de Bavière veut me joindre, après avoir pris des mesures plus justes, je puis toujours remarcher vers Neubourg et lui en donner les moyens sans que l'ennemi, qui sera au moins derrière la Lauter, puisse m'en empêcher; s'il est même plus avant, j'aurai plus de temps encore devant moi.

Peut-être, sire, me trompé-je dans mes raisonnements; mais voilà tout ce que mes faibles lumières m'inspirent de plus juste. J'ai du moins du zèle pour le service de votre majesté et de la reconnaissance de ses grâces, qui peuvent suppléer à ce que d'autres tireraient d'un génie plus vaste que ce qu'il a plu à Dieu de me donner.

Quoique jusqu'à présent je voie toutes les troupes des ennemis descendre très-diligemment vers le bas Rhin, si ma marche troublait leurs projets, que la plupart de leurs troupes allassent chercher

des quartiers d'hiver en Allemagne, et que M. de Bavière ne nous donnât pas de plus grands moyens que les précédents pour le joindre, votre majesté pourrait voir alors si elle croit le temps propice pour attaquer Kehl. Je serais obligé d'étudier cette matière avec M. le marquis d'Huxelles et M. de La Houssaye. Ou si votre majesté veut que les troupes de M. de Tallard s'approchent en prenant les derrières des montagnes, vers Kayserslautern, on essaierait de chasser les ennemis de derrière la Lauter, en ne laissant en deça du Rhin que la ville de Landau et sa garnison.

Voilà, sire, les divers plans que je puis proposer à votre majesté, suppose que les mouvements des ennemis mentionnés dans le commencement de cette lettre ne fussent pas exécutés.

J'ai l'honneur d'envoyer à votre majesté la lettre que j'écris dans ce moment à M. l'électeur, laquelle il doit, je crois, trouver aussi convenable à ses intérêts que conforme à la droite raison.

Dans la marche que j'ai faite hier du côté de Fribourg, j'ai fait étendre les contributions jusqu'au delà de Brisach et de Fribourg; et votre majesté peut compter qu'on les poussera au moins jusqu'à la ligne que les ennemis ont depuis Offenbourg jusqu'à Kehl.

On a ordonné aussi des impositions de fourrages de l'autre côte du Rhin, ce qui soulagerait l'Alsace, qui en est fort dépourvue.

Le gros de l'armée des ennemis était déjà arrivé dans les environs de Kappel, où elle s'était rendue, en deux jours, de son camp, à hauteur de Neubourg, tandis que des corps étaient entrés dans les vallées de Prechthal et de la Kinzig; c'est ce qui engagea M. le maréchal de Villars à forcer aussi ses marches pour se mettre à leur hauteur. Le 4 il alla camper au-dessous de Brisach, et le 5 à Diebolsheim, près de Rheinau, où était M. le comte du Bourg. Il apprit alors que l'armée des ennemis campait à Kentzingen, et que leurs troupes qui étaient entrées dans les vallées étaient de gros détachements, la plu-

part composés de cavalerie, ce qui le confirma dans l'idée où il avait été que leur retraite précipitée des environs de Neubourg n'avait eu d'autre objet que de l'induire à tenter la jonction, pour venir ensuite rapidement sur ses derrières, lorsqu'il serait engagé dans les défilés, tandis que leurs détachements, secondés par mille hommes d'infanterie et deux mille paysans ou chasseurs qui occupaient déjà les montagnes du côté de Rothenhausen, tomberaient sur la tête de ses troupes. Ce fut aussi ce qui l'engagea à mander à la cour la nécessité de renoncer pendant l'hiver à toute idée de jonction, et que si, l'année suivante, il devait en être question, le plus court et le seul bon chemin, Neubourg étant au pouvoir du roi, serait celui de la vallée de Saint-Pierre, en passant sous le canon de Fribourg, et laissant cette place ainsi que Brisach derrière soi; mais que, pour pouvoir en faire usage, il serait indispensable que l'électeur s'emparât de Villingen, et qu'il y fît un établissement solide pour recevoir les troupes du roi au débouché des montagnes.

Malgré la diligence avec laquelle les ennemis avaient descendu le Rhin, ils ne dépassèrent point Kentzingen; cependant M. de Villars, craignant que M. le prince de Bade n'eût encore le projet d'aller avec les troupes de l'empereur et de ses alliés reprendre sa position sur la Lauter, tandis que celles des cercles iraient chercher à défendre leur pays contre les Bavarois, fit marcher le 5 M. le comte Du Bourg avec deux brigades de cavalerie sous Strasbourg. Le 6 M. de Legal se porta à Offendorf avec un détachement, et le même jour on poussa un parti de deux cents chevaux jusqu'au delà du Fort-Louis; en même temps M. le maréchal de Villars fit occuper par deux cents hommes le château de Bischweiler que les ennemis avaient abandonné; et comme il pouvait se faire que leur armée, qui s'était arrêtée à Kentzingen, remontât inopi-

nement vers Neubourg, il y envoya un bataillon, deux escadrons de dragons et un régiment de cavalerie, et il donna ordre qu'on doublât les travailleurs des retranchements de l'île et du pont de Huningue.

Ce fut dans ce moment qu'il reçut un pouvoir du roi pour commander ses armées sous les ordres de l'électeur de Bavière; mais il s'en fallait bien qu'il fût dans le cas d'en faire usage, une nouvelle lettre de M. de Ricous, datée du 26 octobre, lui ayant annoncé que l'électeur, dans la crainte d'être coupé par Villingen, de manquer de vivres et de laisser la Bavière en proie à ses ennemis, ne pouvait se déterminer à entrer dans les montagnes; qu'il était encore à son camp de Ehingen, et que, si l'armée du roi ne pouvait, sans son secours, traverser les montagnes pour le joindre au débouché, il était inutile qu'il entreprît cette marche. Dans sa réponse à M. de Ricous, M. le maréchal de Villars ne put s'empêcher de lui faire observer la contradiction des sentiments et de la conduite de l'électeur, qui désirait la jonction et qui se refusait à toute démarche pour en assurer le succès; il ne lui dissimula point que si ce prince craignait d'être coupé et de manquer de vivres en traversant les montagnes, ces dangers étaient encore plus à redouter pour l'armée du roi qui s'engagerait dans un défilé de treize lieues, impraticable pour du canon plus fort que des pièces de huit, dont cependant on avait besoin pour attaquer le fort qui se trouvait à son débouché; qu'au contraire l'électeur pouvait arriver à ce fort par un pays ouvert et en protéger l'attaque par un nombre de troupes supérieur à celui que les ennemis étaient en état de lui opposer. Mais toutes ces considérations allaient désormais devenir superflues; les neiges qui commençaient à couvrir les montagnes présentaient de nouveaux obstacles que rien ne

pouvait surmonter. C'est ce dont M. de Villars prévint M. de Ricous pour lui faire connaître la nécessité d'abandonner jusqu'à l'année suivante toute idée de jonction, et de prendre alors des mesures plus capables d'en assurer le succès.

M. le maréchal de Villars, n'ayant plus à s'occuper d'un objet qui avait mis tant d'entraves dans ses mouvements et dans ses dispositions, songea, après avoir repris tous les postes de la Moder, à aller chasser les ennemis de ceux qu'ils tenaient sur la Lauter. Il proposa même à la cour, afin d'assurer cette opération, et de pouvoir établir des quartiers en avant de la Sarre, de faire marcher par les derrières des montagnes des Vosges, sur la gorge de Weissembourg, M. de Tallard qui s'était emparé de Trèves le 25, et qui assiégeait le château de Trarbach; mais le séjour des ennemis à Kentzingen lui donnant encore des jalousies pour Neubourg, il jugea que la conservation de ce poste méritait toute préférence tant que le prince de Bade n'en était éloigné que de huit ou dix lieues, et qu'il ne devait pas perdre de vue le haut Rhin.

D'après ces considérations il fit un nouveau mouvement le 8; il renforça la garnison de Neubourg d'un bataillon; trois autres bataillons allèrent camper entre ce poste et Neuf-Brisach, trois autres au-dessous de cette dernière place et trois à Rheinau, ce qui forma une chaîne de troupes à portée de marcher en cas de besoin au secours de Neubourg. Une brigade de cavalerie fut envoyée à Schlestadt; le gros de l'infanterie prit des cantonnements entre Benfelden et Strasbourg, et M. le maréchal de Villars, avec une brigade d'infanterie et toute la cavalerie, alla camper à Wantzenau, d'où il porta une tête à Drusenheim.

Ce fut dans ces circonstances qu'il reçut la réponse du roi à sa dépêche du 3, dans laquelle il avait mis sous les yeux de

sa majesté le tableau de la situation des affaires, et les différentes considérations qui pouvaient fixer ses vues sur les ordres qu'elle avait à lui donner.

Lettre du roi à M. le maréchal de Villars. Marly, 6 novembre 1702[1].

Mon cousin, je reçois la lettre que vous m'avez écrite d'Ottmarsheim par le courrier que vous m'avez dépêché le 3, par laquelle vous me mandez que le prince de Bade continue de descendre le Rhin par une marche forcée; que vous appréhendez que ce ne soit la suite des résolutions prises avec le général Top, et que cela ne regarde la Lorraine et Nancy; que le peu d'attention qu'ils ont sur ce qui regarde l'électeur de Bavière vous inquiète, et, dans l'incertitude où vous êtes de la bonne foi de cet électeur, vous me proposez plusieurs partis sur lesquels vous me demandez mes ordres.

Le premier, de joindre l'électeur de Bavière par préférence à tout, ce qui est la suite du premier objet qui a déterminé le passage du Rhin, et la résolution prise de concert avec lui de porter la guerre dans le milieu de l'empire, d'obliger l'empereur à rappeler toutes ses troupes pour conserver ses propres états, et de délivrer par ce moyen l'Alsace, qui était déjà en partie occupée par mes ennemis. Le second, de vous avancer diligemment vers Strasbourg, d'où vous pourrez former des obstacles considérables aux projets des ennemis, en cas que l'électeur de Bavière ne vous facilitât pas les moyens de le joindre; si au contraire il était dans cette disposition, en vous donnant un rendez-vous certain et en se mettant en marche pour vous joindre, vous remarcheriez vers Neubourg, et lui en donneriez les moyens sans que l'ennemi, qui sera au moins vers la Lauter, puisse vous en empêcher. Et le troisième, en cas que cette jonction ne se fît point, que votre marche troublât leurs projets, et qu'elle les déterminât à envoyer la plupart de leurs troupes prendre des quartiers d'hiver en Allemagne, de faire le siége de Kehl ou de faire avancer mes troupes,

[1] Cette pièce se trouve en minute dans les archives du dépôt de la guerre, vol. 1528, 2e partie, 2e section, page 459.

commandées par le comte de Tallard, par Kayserslautern et de chasser les ennemis de derrière la Lauter, en ne laissant en deçà du Rhin que la ville et la garnison de Landau. Quoique tous ces différents partis aient leurs difficultés, il est néanmoins d'une nécessité absolue d'en prendre un. Celui de la jonction avec l'électeur de Bavière est le meilleur de tous et celui auquel je me détermine ; mais il n'y a pas un moment à perdre pour en faire usage, ou du moins pour savoir à quoi vous en tenir. La lettre que vous lui avez écrite et dont vous m'avez envoyé la copie doit l'obliger à s'expliquer d'une manière à vous faire connaître ses véritables sentiments, s'ils sont tels que son devoir et son honneur l'obligent de les avoir. Lorsque mes troupes seront avec les siennes, vous serez en état, par les entreprises que vous pourrez faire, d'obliger l'empereur de faire revenir toutes ses forces. Si au contraire les sujets de défiance que l'électeur a donnés jusqu'à présent par l'irrégularité de sa conduite et les mauvais partis qu'il a pris s'augmentent de telle sorte que vous ayez lieu de douter entièrement de sa fidélité, en ce cas vous vous avancerez vers Strasbourg, comme vous le proposez ; vous y serez plus à portée de troubler les desseins des ennemis, qui pourront néanmoins, avant que vous sachiez à quoi vous en tenir avec l'électeur de Bavière, avoir pris des établissements sur la Sarre et dans la Lorraine, et même s'être rendus maîtres de Nancy. C'est pour prévenir ces desseins que je mande en diligence au comte de Tallard de s'avancer avec le corps de troupes qu'il a du côté de Marsal, afin d'être à portée de couvrir Marsal et les Évêchés, et de s'opposer aux desseins des ennemis autant que les forces qu'il commande pourront le lui permettre. Lorsqu'il sera arrivé dans ce pays-là, il se trouvera plus à portée de faire quelque diversion ou de se joindre à vous, en cas que vous croyiez que cela soit nécessaire, supposant que la jonction ne se fasse point ; car si elle se fait, ses troupes serviront à garantir le pays des courses que les ennemis pourraient faire, et à conserver mes places, pendant que vous agirez utilement de votre côté.

Je vois avec peine le relâchement dans mes troupes, et je veux

savoir le nom des officiers qui ont quitté l'armée sans congé. Et la présente, etc.

Le roi, en autorisant M. le maréchal de Villars à renoncer à la jonction aux conditions expliquées dans sa dépêche, sembla avoir prévu les circonstances dans lesquelles se trouverait ce général; de même que celui-ci avait prévenu les intentions de sa majesté en prenant le parti de porter toutes ses vues sur la conservation de ses deux passages sur le Rhin, et sur les moyens d'empêcher les ennemis de prendre de nouveaux établissements dans la basse Alsace.

Jusqu'alors tous ces objets étaient remplis. On était parvenu à mettre Neubourg en état de soutenir une attaque en règle; les ouvrages du pont de Huningue touchaient à leur perfection; il ne restait plus aucune troupe des ennemis à la droite de la Lauter, et le prince de Bade, arrêté à Kentzingen, soit pour des objets relatifs à la jonction avec l'électeur de Bavière, soit par les dispositions de M. de Villars sur le Rhin et du côté de la Lauter, parut renoncer à toute entreprise; il fit descendre le Rhin seulement à quelques régiments, qui se portèrent jusqu'à hauteur du pont de Dachsland, par lequel il communiquait avec les troupes restées à la gauche du Rhin. D'un autre côté, M. de Tallard, s'étant rendu maître du château de Trarbach le 6, allait se rapprocher de la Sarre, ce qui devait donner les moyens de faire sur cette rivière un établissement solide, non-seulement pour couvrir la frontière, mais aussi pour pouvoir porter la contribution jusqu'aux portes de Coblentz, et se rendre maître de la Lorraine, ainsi que M. le maréchal de Villars en représentait depuis longtemps la nécessité.

Ce général, après avoir établi des postes sur le Rhin depuis

Strasbourg jusqu'au Fort-Louis, et sur la Moder depuis Drusenheim jusqu'à Hagueneau[1], décampa de Wantzenau le 11, pour aller prendre des cantonnements dans les environs de Saverne, afin de profiter des fourrages qui restaient encore entre ce lieu et Bouxweiler, et ménager les magasins de Strasbourg et ceux de Saverne, où il jugeait qu'il serait nécessaire de laisser pendant l'hiver un gros de cavalerie. Il mena avec lui cinq bataillons et trente-neuf escadrons.

Ces troupes se trouvèrent alors, ainsi que le reste de l'armée, à l'abri des injures de la saison qui devenait rigoureuse; les ennemis au contraire étaient encore campés; mais ils ne tardèrent pas à suivre l'exemple de M. de Villars. On apprit le 18 que le prince de Bade avait levé le 15 son camp de Kentzingen, et qu'après avoir jeté de fortes garnisons dans Fribourg et Vieux-Brisach, toutes ses troupes avaient descendu le Rhin pour prendre des cantonnements depuis Kappel jusqu'à Philipsbourg; que quelques régiments avaient déjà passé ce fleuve au pont de Dachsland pour entrer dans les lignes de la Lauter, afin d'y remplacer les Palatins qui marchaient vers les bailliages d'Altzey et de Creutznach; et que les troupes des cercles étaient déjà entrées dans les montagnes pour gagner leurs quartiers d'hiver. Le prince de Bade s'était rendu de sa personne à Ettlingen, distant de trois lieues du pont de Dachsland.

Ces dispositions de la part des ennemis commencèrent à faire craindre à M. le maréchal de Villars de ne pouvoir exécuter le dessein qu'il avait de marcher à Weissembourg et de les chasser de la Lauter. Il envoya courriers sur courriers à M. de

[1] M. le maréchal de Villars ne fit point occuper à demeure Hagueneau, parce que cette ville n'était susceptible d'aucune défense; et il représenta au roi l'inutilité d'entreprendre les ouvrages que sa majesté avait résolu d'y faire faire, parce que sa trop grande étendue la mettait dans le cas de n'être occupée ni par ses troupes, ni par celles des ennemis

Tallard pour le presser de se rendre avec son corps sur la Sarre et de le joindre, afin de l'aider dans cette entreprise lorsque les troupes des cercles auraient entièrement repassé les montagnes; il ignorait encore les mouvements qu'il avait faits depuis qu'il s'était rendu maître du château de Trarbach.

Ce fut dans ces circonstances qu'il reçut de l'électeur de Bavière une dépêche datée de Ehingen, le 8 novembre, par laquelle ce prince, après lui avoir fait les reproches les plus vifs sur les soupçons qu'il avait conçus sur sa conduite et sur l'inaction dans laquelle il était resté après la journée de Friedlingen, lui proposait une nouvelle route par Neustadt, qui était la même que celle du Val-d'Enfer, de préférence à celle de Villingen qu'il ne se croyait pas en état d'attaquer, et lui demandait un secours de dix mille hommes pour mettre son pays à l'abri des entreprises que les impériaux méditaient contre lui.

Le premier mouvement de M. le maréchal de Villars le porta à faire à l'électeur une réponse qui, en lui rappelant les obstacles qu'il avait lui-même apportés à la jonction, lui fît connaître que si elle n'avait pas eu lieu, il ne devait en attribuer la faute qu'à lui seul, et qu'il en serait de même si l'on tentait le passage par Neustadt, où il n'y avait point de chemin praticable; mais des motifs de ménagement pour son altesse électorale l'engagèrent à lui mander seulement qu'il avait ordre de tout tenter pour la joindre; qu'il ne pouvait disconvenir des efforts qu'il avait faits pour remplir les intentions du roi, et qu'elle devait tout attendre de sa bonne volonté, pourvu qu'elle n'exigeât de lui que ce que l'on pouvait espérer du zèle le plus ardent mêlé même d'un peu de témérité. Persuadé que ce prince était ou aveugle ou infidèle, il évita de s'engager plus particulièrement avec lui jusqu'à ce que le roi eût donné de nouveaux ordres; et les connaissances qu'il eut alors par des

voies dignes de confiance sur le passage de Rothenhausen lui donnèrent sujet de s'applaudir de nouveau de ne s'être point engagé dans les défilés de cette partie, lorsqu'il apprit qu'à deux lieues au delà de ce fort était celui de Hauenstein, qui était aussi en état de défense et pourvu de troupes.

Il paraît, par les lettres du roi, que sa majesté ne fut pas moins satisfaite que M. de Villars l'était lui-même d'avoir évité les embarras dans lesquels les projets et la conduite de l'électeur l'auraient entraîné s'il eût cédé à ses demandes; et il ne fut plus question de la jonction que pour prendre des mesures mieux concertées et plus capables d'en assurer le succès au commencement de la campagne suivante. Le roi approuva aussi les dispositions qu'avait faites M. le maréchal de Villars et la distribution des troupes; mais, craignant encore pour le côté de la Sarre et de la Lorraine, sa majesté se détermina à s'emparer de Nancy, soit en obtenant du duc de Lorraine, par des voies de conciliation, l'entrée de ses troupes dans cette place, soit en l'attaquant de vive force s'il s'y refusait. En conséquence elle envoya ordre à M. le comte de Tallard de s'avancer sans perdre de temps jusqu'à Marsal avec le corps de troupes qu'il commandait, et de faire préparer à Metz un train d'artillerie pour assiéger Nancy dans le cas où les circonstances forceraient à en venir à cette extrémité. M. de Tallard, après son expédition de Trarbach, et après avoir laissé des garnisons tant dans ce château que dans celui de Veldenz, dans le fort Saint-Martin de Trèves et à Sarrebourg, s'était rendu le 16 avec sa cavalerie à Sarre-Louis, tandis que M. de Locmaria menait l'infanterie par Consarbrück, où il avait passé la Sarre le 17, pour gagner ensuite Thionville.

M. de Tallard trouva beaucoup d'inconvénients à l'expédition de Nancy, tant à cause de la mauvaise saison que de la

fatigue que ses troupes venaient d'éprouver; et il fut d'avis de la remettre à la fin du mois de février. M. de Villars, que la cour consulta, en l'autorisant à faire marcher sur-le-champ douze bataillons et huit cents chevaux, des vivres et de l'artillerie pour seconder M. de Tallard s'il jugeait l'entreprise praticable, n'hésita point à confirmer à la cour ce qu'il lui avait déjà mandé sur la nécessité de s'assurer de toute la Lorraine, non-seulement pour couvrir ce pays et les Évêchés, et se procurer une communication directe avec l'Alsace, mais aussi pour sauver cette dernière province, qui se trouvait exposée à manquer de subsistances, si les provinces voisines ne venaient à son secours, et si l'on ne facilitait les transports. Il manda les mêmes choses à M. de Tallard, en lui faisant part de la marche des troupes qu'il allait lui envoyer pour concourir au succès de l'opération.

En effet, il commença le 29 à faire partir pour Metz une partie des troupes que la cour avait destinées à hiverner dans les Évêchés; il se servit de ce prétexte pour cacher le véritable objet de leur marche. Il y joignit cinq cents chevaux et des vivres; mais on n'eut pas besoin de ce secours. M. de Tallard qui, malgré les difficultés qu'il avait aperçues pour l'exécution des ordres du roi, ne désirait pas moins que M. le maréchal de Villars de voir Nancy occupé, avait déjà fait ses dispositions pour y marcher, et le même jour 29 il mit ses troupes en mouvement pour s'approcher de cette place et être à portée de l'investir. Il envoya à Toul cinq bataillons et quatre escadrons, tandis que vingt-cinq autres escadrons se portèrent à Vic et à Marsal. L'artillerie et les munitions furent chargées sur cent bateaux qui devaient remonter la Moselle; et il se proposait de partir de Metz avec le reste de ses troupes le 1^er^ du mois de décembre, d'investir Nancy le lendemain, et de com-

mencer le siége si le duc de Lorraine refusait d'ouvrir ses portes aux troupes du roi.

M. de Callières, chargé par la cour de lui en faire la demande, arriva auprès de ce prince le 1er décembre, et après lui avoir exposé les motifs qui engageaient le roi à cette démarche, il l'assura que sa majesté n'exigeait point qu'il sortît de sa capitale, et que, s'il restait, il serait le maître de donner l'ordre aux troupes françaises comme aux siennes. Le duc réclama la neutralité et l'exécution du traité de Riswick ; mais il se soumit aux volontés du roi, et demanda seulement qu'on fît une démonstration d'attaque. Cependant, considérant qu'il ne convenait pas plus à sa dignité de chercher par cette ombre de résistance à se disculper auprès de l'empereur, que de rester dans sa capitale avec une garnison de troupes françaises, il en sortit le lendemain, et se retira à Lunéville avec ses gardes et ses chevau-légers, laissant seulement cent hommes d'infanterie dans son palais et dans le réduit, sous les ordres de M. de Custines, l'un de ses officiers principaux.

M. de Tallard, informé du parti qu'il avait pris, se présenta le 3 devant la ville avec six bataillons et quatre escadrons, et y entra sans opposition. Il fit occuper tous les postes des deux villes : la ville neuve n'était fermée que d'une muraille sèche, et les fortifications de la ville vieille étaient en très-mauvais état et sans chemin couvert; mais M. de Tallard donna des ordres pour qu'on travaillât à les réparer. Il reprit ensuite le chemin de Metz, laissant le commandement à M. d'Hautefort qui, peu de temps après, le remit à M. Davejan, auquel la cour l'avait destiné.

M. le maréchal de Villars apprit avec d'autant plus de satisfaction le succès de l'expédition de M. de Tallard, qu'il eut avis que le prince de Bade avait formé le projet de s'emparer,

au commencement de la campagne, de Nancy et de toute la Lorraine, dans l'espérance d'en tirer un grand nombre de recrues et beaucoup de subsistances. D'ailleurs, il fut en même temps informé que les troupes des ennemis étaient en pleine marche pour gagner leurs quartiers d'hiver. Celles des cercles avaient déjà repassé les montagnes; les Palatins prenaient les leurs dans les bailliages de Neustadt, d'Altzey et de Creutznach; celles de Lunebourg et de Hesse étaient déjà dans les environs de Bingen et de Coblentz pour hiverner dans le Hundsrück; celles de l'empereur étaient séparées en quatre corps : l'un marchait vers la Bavière, sous les ordres du général Gronsfeld, l'autre était répandu dans les montagnes Noires sous le commandement du comte de Styrum, le troisième dans la vallée de Waldkirch et dans le Kintzingerthal, et le quatrième derrière les lignes de la Lauter. Le prince de Bade avait pris son quartier à Rastadt, et le général Thungen à Philipsbourg.

M. le maréchal de Villars, voyant les ennemis séparés et n'ayant plus à remplir aucun objet relatif à l'électeur de Bavière, congédia le 5 les officiers généraux, et commença ce jour-là à séparer aussi l'armée. Une partie des régiments que la cour avait destinés pour les Évêchés se mit ce jour-là en marche; M. de Villars en retint quelques-uns, ainsi que ceux qui devaient aller en Franche-Comté et sur la Meuse, et représenta au roi que dix-sept bataillons de campagne et dix-sept escadrons, que sa majesté avait destinés pour l'Alsace, étaient insuffisants, et qu'on ne pouvait se dispenser d'y laisser au moins trente bataillons et quarante escadrons. Il demanda de même trente escadrons pour la Sarre et la Lorraine, parce que, suivant son sentiment, on ne pouvait avoir trop de troupes à portée de se rassembler en peu de temps pour empêcher les ennemis qui, suivant la connaissance qu'il avait de

l'emplacement que devaient prendre leurs troupes, auraient plus de quatre-vingts escadrons répandus depuis Brisach jusqu'au Palatinat, de pénétrer du côté de la Sarre, ou de faire un pont à Rheinau ou Brisach, pour entrer dans la haute Alsace.

La cour jugea qu'en effet l'occupation de Nancy devait apporter quelque changement dans la disposition des quartiers d'hiver; et elle laissa à M. le maréchal de Villars la liberté de régler lui-même la répartition des troupes, en conciliant avec la sûreté de la frontière les moyens de subsistance. Elle regarda aussi comme indispensable d'occuper les postes de la Sarre qui étaient de la dépendance de la Lorraine, et elle en fit prévenir le duc. Ces postes étaient les petites villes de Saralbe, de Sarguemines et Bouquenom, aussi nécessaires pour la défense de la rivière que pour la communication avec le bas de cette rivière jusqu'à Trèves par Saint-Jean de Sarrebrück, Sarre-Louis et Sarrebourg. La cour ne fut point d'avis de répandre des troupes dans l'intérieur de la Lorraine; mais M. de Villars représenta la nécessité de tenir au moins douze escadrons du côté de Saint-Dié, pour protéger le transport des grains qu'on devait faire passer en Alsace, et pour mettre ces troupes à portée d'entrer, par Sainte-Marie-aux-Mines et la vallée de Schirmeck, dans le centre de cette province, si les circonstances venaient à l'exiger.

Pour régler de concert avec M. le marquis d'Huxelles le nombre des troupes qui resteraient en Alsace, et les lieux où elles seraient placées, M. le maréchal de Villars se rendit, le 12, de Saverne à Strasbourg.

Le premier objet était de pourvoir par les dispositions des quartiers à la défense de la basse Alsace. En premier lieu, Drusenheim étant regardé comme le poste le plus nécessaire

pour la communication avec le Fort-Louis, on décida qu'on le retrancherait, et que Bischweiler étant le seul poste soutenable sur la Moder, on le mettrait dans le meilleur état possible. Quant à Hagueneau, M. le maréchal de Villars jugea que sa trop grande étendue ne permettait pas de l'occuper autrement que par des détachements, et qu'il était trop tard pour entreprendre d'y faire des ouvrages; et quoique les ennemis occupassent les châteaux de Hatten et de Niederrœdern, on n'imagina pas qu'ils eussent le projet ni qu'ils fussent en état de s'en emparer et de le garder, si on laissait suffisamment de troupes en Alsace.

Les ennemis avaient aussi conservé la redoute qu'ils avaient élevée près de leur pont de Dachsland, ce qui leur donnait le moyen de troubler la navigation de Strasbourg au Fort-Louis. M. le maréchal de Villars avait donné précédemment l'ordre de l'attaquer et de la raser, dans le temps où les ennemis avaient marché à Neubourg; mais la crue du Rhin, grossi par les pluies, ne l'avait pas permis; il décida qu'on profiterait pour cette expédition du premier moment où les eaux baisseraient.

Saverne parut mériter une attention particulière, surtout depuis que le roi était dans l'intention de garder la Sarre; car sans cette ville et sans Nancy M. le maréchal de Villars regardait ce poste comme très-hasardé, et tout ce qu'on pourrait y faire comme inutile. Il pensait de même sur la ligne de défense qu'on aurait pu établir sur la Bruche, parce que le revers des montagnes étant ouvert aux partis des ennemis, ils auraient pu pénétrer par les derrières de cette rivière jusqu'à Schlestadt; mais la Sarre et la Lorraine étant au pouvoir du roi, il jugea que si l'on tenait à Phaltzbourg, à Lichtenberg et à Saverne de bons partisans, ceux des ennemis ne se hasarderaient pas,

en partant de Landau, à pénétrer dans les plaines d'Alsace. Il fut donc d'avis de rétablir la citadelle que M. de Turenne avait fait construire à Saverne, et qui n'était pas entièrement détruite. D'ailleurs il regardait ce poste comme nécessaire pour la communication de l'Alsace avec la Lorraine et les Évêchés.

Par une suite de ces dispositions il se détermina à faire occuper par un bataillon le château de Wasselonne (ou Wassenheim), entre Molsheim et Saverne, et il proposa à la cour de faire élever sur le canal de Mutzig quelques redoutes, et de donner aux paysans la permission de s'armer et de défendre eux-mêmes les villages situés à la rive droite de ce canal, afin de fermer le chemin de la haute Alsace aux partis des ennemis et de mettre cette partie de la province à l'abri de la contribution.

Toutes ces considérations, et l'état dans lequel étaient les magasins en Alsace, engagèrent M. le maréchal de Villars à fixer à trente bataillons et trente escadrons le nombre des troupes qui resteraient dans cette province, indépendamment des garnisons ordinaires, et ce fut sur ce pied qu'il régla les quartiers qu'elles occuperaient. Dès le 14 ces troupes sortirent de leurs cantonnements pour se rendre à leur destination. Trois régiments de cavalerie se mirent aussitôt en marche pour aller en Franche-Comté prendre des quartiers à portée de Béfort; le reste des troupes qui composaient l'armée s'achemina vers la Sarre et le pays Messin, et M. de Villars se disposa à se rendre à Metz pour régler lui-même les quartiers de cette frontière et retourner ensuite à la cour. Mais avant de se mettre en chemin, il reçut une lettre de l'électeur de Bavière, en date du 19 novembre, par laquelle ce prince, en lui envoyant le plan qu'il avait formé pour parvenir à la jonction, lui faisait entendre que la retraite de l'armée du roi sur Stras-

bourg ne lui laissait plus d'autre parti à prendre que de rapprocher ses troupes de son pays pour pourvoir à sa défense, et que si l'on ne pouvait lui faire passer huit ou dix mille hommes pour l'aider à s'opposer à un corps de vingt-sept mille hommes que M. le prince de Bade destinait à attaquer la Bavière, il eût à occuper assez les ennemis sur le Rhin pendant l'hiver, pour les empêcher d'augmenter ce corps.

La lettre de l'électeur était datée d'Ehingen; mais lorsqu'elle parvint à M. le maréchal de Villars, ce général était informé que son altesse électorale se trouvait dans les environs d'Ingolstadt. Il ne lui dissimula point dans sa réponse que ce chemin, ni celui de Donawert qu'elle avait déjà pris dans le temps où elle avait promis de marcher vers le Rhin, n'étaient pas celui de la jonction; qu'il avait attendu jusqu'au 12 de décembre quelque démarche de sa part qui pût donner des facilités pour cette opération; qu'il avait tout employé pour faire vivre les troupes jusqu'à ce temps; mais que l'épuisement des subsistances et la rigueur de la saison l'obligeaient à séparer ses troupes pour éviter de les ruiner; que, cependant, ayant ordre du roi de donner sa principale attention à ce qui regardait les intérêts de la Bavière, il ne les éloignait pas de l'Alsace ni des Évêchés, et qu'il n'en envoyait même pas en Franche-Comté ni sur la Meuse. Il chercha en même temps à détromper l'électeur sur la nature des chemins que ce prince lui avait indiqués pour faire la jonction, en l'assurant qu'entre Fribourg et Huningue les seuls praticables étaient celui de la vallée de Saint-Pierre, qui conduisait par le Hollgraben à Villingen, et celui de Schopfheim, qui menait au fort de Rothenhausen, au delà duquel était celui de Hauenstein; que le chemin de Neustadt ou du Val-d'Enfer, indiqué par l'électeur, était à peine praticable pendant l'été pour un homme à che-

val, et que pour peu que les neiges commençassent à tomber il ne l'était même pas pour les gens de pied; enfin, qu'après avoir fait sans aucun concours de sa part tout ce qui avait été possible pour parvenir à la jonction, on ne devait plus songer qu'à donner du repos aux troupes et à prendre des mesures pour la tenter avec succès dès que la saison le permettrait.

M. le maréchal de Villars ne se contenta point de chercher à se justifier auprès de l'électeur; la défiance que la conduite de ce prince lui avait donné sujet de concevoir sur sa fidélité l'engagea à expliquer de nouveau à la cour les motifs de cette défiance, fondée, en premier lieu, sur l'ordre donné à ses troupes de ne point commettre d'actes d'hostilité contre les impériaux et les troupes de l'empire; en second lieu, sur le peu d'empressement qu'il avait témoigné à profiter des moments et des moyens qu'on lui avait indiqués pour faire la jonction; enfin sur les avis de l'état où étaient les troupes bavaroises, qu'on assura à M. de Villars ne pas excéder le nombre de dix mille hommes, quoique l'électeur se fût engagé à en avoir sur pied au moins vingt-quatre mille, au moyen des gros subsides que lui payait la France. Ce fut même ce qui l'engagea à proposer au roi de différer les remises d'argent dont il jugeait que ce prince pourrait faire un usage différent de celui auquel ces secours étaient destinés, et de lui annoncer seulement que le roi faisait amasser de grosses sommes dont les transports étaient impraticables dans la situation où l'on était, et qui lui parviendraient sous l'escorte de l'armée, lorsqu'on serait dans le cas de se joindre.

La cour n'avait pas, sur ce qui regardait l'électeur de Bavière, les mêmes idées que M. le maréchal de Villars, et loin de penser comme lui que son alliance serait plus onéreuse

qu'utile, elle la regardait comme un objet de toute importance, par la puissante diversion que ce prince pourrait faire dans l'empire. Le roi lui fit même savoir que son intention était de faire les plus grands efforts pour le soutenir, et que, de son côté, il eût à prendre tous les moyens possibles pour retenir les impériaux sur le Rhin, et par là les empêcher de porter leurs forces vers la Bavière. Sa majesté craignait que l'électeur, déjà environné par les troupes des cercles, ne prît un parti opposé aux intérêts de la France, s'il se voyait en même temps menacé par les impériaux.

Après avoir réglé tout ce qui concernait l'Alsace, M. de Villars se rendit à Metz le 19, pour faire les mêmes dispositions pour la Sarre, la Lorraine, le pays Messin et Luxembourg.

Le duc de Lorraine n'avait point encore consenti à ce que les troupes du roi occupassent les petites villes de sa dépendance situées sur la Sarre; il avait même témoigné beaucoup de répugnance à s'y prêter. Cependant, comme les ennemis avaient déjà poussé des troupes à Hombourg et Hornbach, sur la Blise, et qu'ils étaient maîtres de Meissenheim et des châteaux de Kirn et d'Ebernbourg, M. le maréchal de Villars, en attendant les ordres du roi sur l'occupation des autres villes de la Sarre qui étaient de la dépendance du duc de Lorraine, fit marcher des troupes à Fenestrange, petite ville fermée de bonnes murailles et appartenant aux princes de Salm et de Vaudémont.

La cour et M. de Varennes, qui commandait dans les Évêchés, étaient d'avis d'occuper Trèves pendant l'hiver; mais M. le maréchal de Villars pensa différemment par les raisons suivantes :

Premièrement, parce que l'étendue de cette ville exigeait pour sa sûreté au moins douze bataillons, et qu'on ne pou-

vait y en employer ce nombre sans prendre sur ce qui était nécessaire pour la Sarre.

En second lieu, parce qu'il fallait beaucoup de temps avant que ces troupes pussent y être établies, et qu'il y avait beaucoup d'ouvrages à y faire pour les mettre en sûreté, ce qui aurait employé une grande partie du temps qui devait être destiné à leur repos et leur rétablissement.

En troisième lieu, parce qu'ayant reçu la nouvelle que les ennemis occupaient Hombourg, Kirn, Ebernbourg, Bitche et presque tout le Hundsrück, on ne pouvait espérer d'être tranquille dans cette ville pendant l'hiver.

Enfin, parce qu'on ne devait point craindre que les ennemis s'en emparassent, parce qu'ils y seraient sujets aux mêmes inconvénients que les troupes du roi.

Il se réduisit donc, sur cet objet, à occuper l'abbaye du fort de Saint-Martin de Trèves, où M. de Tallard avait laissé un bataillon, et il donna des ordres pour que l'on mît ce poste à l'abri de l'insulte.

D'après ces vues générales, M. le maréchal de Villars fit sa disposition pour l'emplacement des vingt-sept bataillons et trente-sept escadrons qui étaient destinés à hiverner, tant dans le pays Messin et la Lorraine, que sur la Sarre et à Luxembourg; et ayant reçu du roi la permission de faire entrer des troupes dans les petites villes de la Sarre appartenant au duc de Lorraine, qui avait envoyé aux siennes l'ordre de se retirer aux approches de celles du roi, celles qui étaient destinées à les occuper se mirent en marche le 23, et arrivèrent le lendemain à Saralbe, Bouquenom et Sarguemines.

A peine y furent-elles entrées, que les troupes des ennemis qui occupaient Bitche, Hombourg et d'autres postes dans la Lorraine allemande, les abandonnèrent.

M. le maréchal de Villars laissa à M. de Varennes le soin d'établir les autres quartiers de la Sarre, et partit de Metz le 27 pour se rendre à la cour.

Le lendemain, en arrivant à Châlons, un courrier de la cour lui remit une lettre de M. de Chamillart, par laquelle ce ministre, en lui faisant part des dernières nouvelles qu'on avait reçues de l'électeur de Bavière, qui paraissait plus ferme que jamais dans ses engagements[1], le prévenait de l'intention où était le roi de sacrifier le repos de ses troupes à la nécessité d'une diversion sur le Rhin, pour y retenir les impériaux et mettre l'électeur en état de se soutenir pendant le reste de l'hiver.

Quoique la lettre de M. de Chamillart fît connaître à M. de Villars que sa présence à Strasbourg était absolument nécessaire, il continua sa route et manda à ce ministre, en attendant qu'il fût à portée de conférer avec lui, que les seuls moyens d'en imposer aux impériaux étaient, ou de marcher à Kayserslautern et de les chasser de la Lorraine allemande, ou de rassembler dans la haute Alsace un corps de trente bataillons et de soixante escadrons, pour passer le Rhin à Neubourg et marcher ensuite entre Brisach et Fribourg, comme pour faire le siége de Kehl. Il se rendit ensuite à la cour, où il arriva le 30.

[1] L'électeur venait de s'emparer de Lauingen et de Burgau, et avait fait occuper différents autres postes sur la frontière de Souabe pour couvrir son pays.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE DE FLANDRE.

DÉCLARATION DE GUERRE DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE CONTRE LE ROI DE FRANCE ET LE DUC D'ANJOU[1].

(*Voir page 4.*)

Nous, Léopold, par la grâce de Dieu, élu empereur des Romains en Allemagne, toujours auguste, roi de Hongrie, de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, de Wurtemberg, comte de Tyrol, etc.; savoir faisons que, quoique depuis la conclusion d'une paix générale faite depuis peu d'années à Riswick en Hollande, la couronne de France ait, tant par le long refus qu'elle a fait de restituer la forteresse de Brisach, que par le tort et le dommage qu'elle a causé à la maison de Montbeillard et par plusieurs autres transgressions, donné abondamment à connaître que son intention n'était pas d'entretenir ce traité solennel mieux que les précédents; néanmoins, espérant que nous pourrions passer en paix le reste du temps de notre pénible règne, et, après avoir souffert tant d'oppressions, maintenir le saint empire romain aussi bien que nos royaumes et pays héréditaires dans la jouissance de la paix présente, et empê-

[1] Cette pièce n'existe pas dans les archives du dépôt de la guerre telle qu'elle est rapportée à la page 185 du volume 1567 des mémoires de M. de Vault. Elle se trouve dans le Corps diplomatique du droit des gens, par J. Dumont, vol. VIII, part. 1, pag. 115.

cher enfin à l'avenir l'effusion de tant de sang chrétien innocent, nous avons mieux aimé souffrir patiemment tous ces attentats et chercher les moyens de terminer les différends à l'amiable, que d'en venir pour cet effet à un nouveau démêlé, et que d'entreprendre une ruineuse guerre. Mais comme incontinent après le décès de Charles II, roi d'Espagne et archiduc d'Autriche, sous prétexte du testament que l'on suppose que ce prince aurait fait, mais qui en effet est nul et de nulle valeur, et nonobstant tous les contrats de mariage, renonciations, cessions, traités de paix et serments précédents, le roi de France s'est emparé de tous les royaumes et terres de sadite majesté, entre lesquelles il y en a aussi qui ont appartenu à notre maison archiducale avant qu'elles fussent venues au pouvoir de la couronne d'Espagne, outre celles qui doivent relever de l'empire; qu'il y a intrus son petit-fils le duc d'Anjou, et a pris par force, outre cela, non-seulement le duché de Mantoue et les autres fiefs de l'empire, quoiqu'ils n'aient jamais appartenu à la monarchie d'Espagne, mais aussi a fait entrer une quantité de troupes dans le diocèse de Cologne et dans celui de Liége; qu'il s'est emparé de toutes les villes et places fortes, et y a mis garnison; qu'il les a outre cela fortifiées, y a dressé partout des magasins, et qu'il a, contre nos légitimes ordonnances et exécutions conformes aux lois de l'empire, offertes aux princes des cercles, soutenu à main armée et fortifié l'électeur de Cologne dans sa désobéissance, et a au contraire fait emprisonner les fidèles sujets de l'empire et spécialement le baron de Mean, doyen de Liége, et enlevé quelques autres de dessus les terres de l'empire, et attaqué hostilement et maltraité les princes des cercles qui, selon leur devoir, tâchaient d'exécuter nos légitimes mandements impériaux; outre que son petit-fils, le duc d'Anjou, s'est approprié les titres qui n'appartiennent qu'à notre maison archiducale et s'est fait nommer archiduc d'Autriche, comte de Habsbourg et de Tyrol, il nous semble être une chose inexcusable de passer plus longtemps sous silence de telles hostilités, infractions et violences commises tant contre notre maison archiducale que contre notre haute dignité im-

périale ; mais au contraire nous nous trouvons obligé en conséquence et en vertu du droit naturel, du droit des gens et du saint empire romain, et particulièrement en conséquence de la capitulation que nous avons jurée lorsque nous avons été élu empereur, et de notre dignité impériale et archiducale, comme aussi de celle de notre patrimoine, de les prévenir de toutes nos forces et pouvoir, puisque tous les efforts des autres potentats ont aussi peu valu auprès de ladite couronne de France que les offres que nous avions faites d'un accord à l'amiable, et cela d'autant plus, que c'est une chose constante que ledit testament, qui sert aujourd'hui de prétexte auxdites hostilités de la France, a été dressé par quelques conseillers espagnols corrompus, suivant l'intention du roi de France, et qu'il a été proposé audit feu roi d'Espagne lorsque, accablé de faiblesse de corps et de jugement, il n'était plus en état de lire ou d'entendre, et beaucoup moins de peser et examiner comme il fallait l'ample contenu dudit testament, comme aussi c'est une chose tout à fait répugnante à l'intention dudit feu roi, laquelle il nous a si souvent fait connaître, et que ledit testament est rempli de choses fausses, inconcevables et contradictoires, et enfin qu'il donne aussi peu de satisfaction à notre juste demande que le roi de France en a pu accepter, pour ne pas dire qu'il n'a pas encore été effectivement exécuté par lui-même, mais qu'il l'a déjà violé en plusieurs points, et bien particulièrement parce qu'il est bien constant que lesdites entreprises arbitraires, tant par lui-même qu'au nom de son petit-fils, comme prétendu seigneur du cercle de Bourgogne, et par conséquent l'ennemi déclaré de nous et de l'empire, tendent au renversement et à l'oppression de la dignité impériale, de l'autorité et des droits qui nous ont été offerts par une légitime élection.

A ces causes, appuyé sur la justice de notre cause et sur l'espérance du secours d'en haut, nous déclarons et publions par ces présentes, et en conséquence, que nous tenons pour nos ennemis le roi de France aussi bien que le duc d'Anjou avec leurs sujets et leurs adhérents, et que, pour détourner la violence et le tort public

qui nous est par eux fait et à l'empire, et aux fidèles états dudit empire, et pour défendre nos droits impériaux et autres, nous sommes obligé de prendre les armes et de faire à cette fin marcher nos troupes contre eux. Ordonnons par ces présentes aux fidèles sujets de nous et de l'empire, par le devoir auquel ils sont engagés envers nous et envers l'empire, et sous peine de privation de corps et de biens, et voulons très-sérieusement par ces présentes qu'aucun d'eux ne s'engage dans le service de ladite couronne de France, du duc d'Anjou et de ses adhérents, et qu'aucun n'entreprenne en la moindre chose de leur rendre aucun service, aide ou faveur, et entretienne avec eux directement ou indirectement aucun négoce, communauté ou correspondance ; mais que dès ce moment ils s'en retirent et s'en abstiennent entièrement et qu'ils nous aident de toutes leurs forces à poursuivre et courir sus à nosdits ennemis et les leurs. Nous avons aussi cette pleine confiance envers les électeurs, princes et états de l'empire, que tous tant en général qu'en particulier, dès maintenant et à l'avenir, lorsque, selon l'exigence des choses, nous consulterons avec eux sur ce qu'il sera besoin de faire dans une affaire qui ne nous regarde pas seulement, mais qui concerne aussi le bien et la sûreté des autres principaux membres de l'empire en particulier, et par conséquent celui de tout l'empire romain, ils nous secourront et nous aideront, dans notre légitime et juste entreprise, de leur fidèle et sage conseil et de leur sincère, unanime et ferme union, de toutes les forces que Dieu et l'empire leur ont données pour se tirer de l'oppression eux et les autres états opprimés ; qu'ils contribueront pour détourner tous les malheurs, et qu'ils ne se laisseront pas détourner en aucune manière. Qu'un chacun donc se règle là-dessus et qu'il prenne garde à soi. En foi de quoi nous avons fait sceller ces présentes de notre sceau impérial. Donné à Luxembourg le 15 mai 1702, en la 44e année de notre règne en l'empire, en la 47e de notre règne en Hongrie, et en Bohême la 46e. Était signé LEOPOLD (*L. S.*) vt. D. A., comte DE CAUNITS. Par mandement exprès de sa majesté impériale, signé C. F. CONSBRUCK.

DÉCLARATION DE GUERRE DE SA MAJESTÉ LA REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE CONTRE LA FRANCE ET L'ESPAGNE [1].

(*Voir page* 4.)

Comme il a plu à Dieu de nous appeler au gouvernement de ces royaumes dans un temps que notre prédécesseur royal, Guillaume III, de glorieuse mémoire, en conséquence de l'avis réitéré du parlement de ce royaume, était entré en des engagements et traités solennels avec l'empereur d'Allemagne, les États-Généraux des Provinces-Unies et autres princes et potentats, pour conserver la liberté et la balance de l'Europe, et pour réduire le pouvoir exorbitant de la France, lesquels traités sont fondés sur les injustes usurpations et entreprises du roi très-chrétien, qui s'est ingéré dans la possession d'une grande partie des pays dépendant de l'Espagne et a exercé une autorité despotique sur toute cette monarchie, s'étant saisi du Milanais et des Pays-Bas espagnols par ses armées, et s'étant rendu maître de Cadix, de l'entrée de la mer Méditerranée et des ports appartenant à l'Espagne, et des Indes occidentales par ses flottes, cherchant partout à envahir les libertés de l'Europe et de nuire à la libre navigation et au commerce;

Et comme il est stipulé par les articles 3 et 4 de la grande alliance que si, dans l'espace de deux mois, lesquels sont expirés il y a quelque temps, il n'était pas remédié aux torts dont on se plaint, les parties intéressées s'entr'aideraient mutuellement de toutes leurs forces, et comme au lieu de donner la satisfaction qu'on devait justement attendre, ledit roi très-chrétien a procédé non-seulement à d'autres violences, mais il y a encore ajouté un très-grand affront et indignité et à nous et à nos royaumes, en s'arrogeant de déclarer le prétendu prince de Galles roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, et de plus il a porté l'Espagne à nous faire la même injure, comme aussi à concourir avec lui dans les autres oppressions;

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1553, n° 165 *bis*.

Nous nous trouvons obligée, pour le maintien de la foi publique, pour soutenir l'honneur de notre couronne et pour prévenir l'esclavage dont toute l'Europe est menacée, de déclarer que par ces présentes nous déclarons la guerre contre la France et l'Espagne; et nous confiant entièrement en l'assistance divine, dans une entreprise si juste et si nécessaire, nous sommes résolue de la poursuivre vigoureusement par mer et par terre, en conjonction avec nos alliés, et nous sommes pleinement persuadée que nos sujets ne manqueront pas de nous assister dans une cause pour laquelle ils se sont si ouvertement et si cordialement déclarés.

Ainsi, nous enjoignons et requérons notre grand amiral d'Angleterre, notre général de nos armées, tous nos gouverneurs des provinces, gouverneurs des forts et garnisons et tous autres officiers et soldats de leur obéissance, tant par mer que par terre, de faire et exécuter tous actes d'hostilités dans la poursuite de cette guerre contre la France et l'Espagne, leurs vaisseaux et sujets, de s'opposer à leurs entreprises, voulant que tous nos sujets en soient avertis, et leur défendant très-expressément dès à présent d'avoir aucune correspondance ou communication avec la France et l'Espagne ou leurs sujets; et comme il se pourrait trouver dans nos royaumes plusieurs sujets de France ou d'Espagne, nous déclarons et donnons notre parole royale que tous ceux desdites nations qui se comporteront fidèlement envers nous et n'auront aucune correspondance avec les ennemis, seront assurés tant en leurs biens qu'en leurs personnes, et ne seront molestés en quelque manière que ce puisse être.

Fait à la cour de Kensington, le 15 mai 1702.

MANIFESTE CONTENANT LES RAISONS QUI OBLIGENT LES HAUTS ET PUISSANTS SEIGNEURS LES ÉTATS-GÉNÉRAUX DES PROVINCES-UNIES DES PAYS-BAS, DE DÉCLARER LA GUERRE A LA FRANCE ET A L'ESPAGNE, EN DATE DU 15 MAI 1702 [1].

(*Voir page 4.*)

Les États-Généraux des Provinces-Unies des Pays-Bas, à tous ceux qui ces présentes verront ou entendront lire, salut. Savoir faisons que depuis longtemps le roi de France ayant jeté les yeux sur ces provinces pour s'en emparer, s'il lui était possible, ou autrement pour les ruiner, ravager et réduire en désert, il a entrepris et attaqué l'état à cette fin en deux différentes fois, savoir, dans les années 1672 et 1688, et ce, par une guerre et très-forte et très-injuste, quoique de notre côté nous eussions employé tous les devoirs imaginables pour l'éviter et continuer le repos et la paix; qu'il n'y a rien de plus connu que si le roi de France avait pu se rendre maître de ces provinces, c'était le moyen de se frayer le chemin à la monarchie universelle, ou qu'en cas qu'il eût affaibli l'état, et gagné tellement sur lui le dessus, qu'il eût été obligé de demeurer en repos et de se séparer de ses alliés, il n'aurait pas laissé, en maîtrisant d'autres princes et potentats, de parvenir à ce même but; et mettant dans ces entrefaites, ou dans la suite, ces provinces en danger d'être subjuguées, il les aurait ainsi dépouillées de leur liberté et de leur religion, gages précieux pour lesquels les sujets et habitants de l'état ont été obligés de soutenir ci-devant tant de terribles persécutions, et qui n'ont pu être mis en pleine sûreté qu'après que les mêmes sujets ont exposé et hasardé volontairement, et avec la dernière constance, tout ce qu'ils avaient de plus cher, et soutenu une guerre de quatre-vingts ans consécutifs contre les puissants rois d'Espagne.

[1] Cette pièce, qui n'existe pas dans les archives du dépôt de la guerre, est rapportée à la page 192 *bis* du vol. 1567 des mémoires de M. de Vault. Elle se trouve dans le Corps diplomatique du droit des gens, par J. Dumont, vol. VIII, partie 1, page 112.

Il est vrai que le Tout-Puissant a, dans la suite, voulu punir ces provinces par ces susdites deux dernières guerres, à cause des grands péchés de ses habitants; mais, par son conseil qui gouverne toutes choses, il n'a pas voulu permettre que le roi de France ait exécuté ses ambitieux desseins; au contraire, il a tellement béni les armes de l'état et de ses alliés, que la paix générale s'en étant ensuivie ès années 1678 et 1697, le roi de France a été contraint, par la dernière, de restituer à l'empereur, à l'empire et au roi d'Espagne, des provinces, pays et villes très-importantes et très-considérables, dont, contre la teneur du traité de Nimègue, il s'était emparé, en partie sous le nom de réunion et autres prétextes, en partie à force ouverte, et en partie enfin par ses menées et artifices.

Le traité de Riswick, tant de paix que de commerce, ayant été si solennellement conclu en la susdite année 1697, nous avions sujet de nous attendre qu'il serait satisfait de bonne foi au contenu d'icelui; mais nous avons expérimenté au contraire que lorsque la France l'a fait, ce n'a pas été dans l'intention de l'observer, mais seulement pour nous faire, à nous et à nos alliés, mettre bas les armes, nous désunir les uns des autres, ruiner après cela notre commerce, et affaiblir et épuiser entièrement les sujets négociants de l'état, afin de pouvoir poursuivre ses desseins avec plus de facilité, car ces traités de paix et de commerce étaient à peine ratifiés, qu'il parut évidemment qu'on commençait à former de nouveaux projets contre le commerce de ce pays, qui est le nerf de l'état, en ce qu'on persista à refuser publiquement de s'en tenir au tarif accordé par ledit traité, et qu'on fit plusieurs vexations aux habitants négociants de l'état sur ce sujet: ce qui nous a enfin réduits à la nécessité (uniquement pour prévenir de plus grands maux, et après une longue et pénible négociation) de recevoir un tarif beaucoup plus désavantageux que celui qui avait été accordé par lesdits traités;

Que de plus nous avons vu que nos sujets qui s'étaient établis en France pour y trafiquer ont été chargés de plusieurs taxes exorbitantes, nonobstant l'article 15 du traité de commerce, où il est mar-

qué qu'ils ne peuvent être compris dans les taxes que l'on imposerait sur les étrangers;

Que le roi de France n'a cependant rien négligé pour nous persuader par toutes les protestations imaginables de sincérité, qu'il n'avait point d'autre intention que de conserver la paix et d'éloigner tous les obstacles qui pourraient y apporter de l'opposition, et que comme le roi d'Espagne était d'une très-faible constitution, et que venant à décéder il pourrait survenir de grandes mésintelligences et guerres au sujet de sa succession, lui-même a donné lieu à faire un traité par lequel, d'un côté, on retranchait la trop grande puissance qu'aurait eue la France par sa jonction à la monarchie espagnole, et on prévenait les inconvénients qui en pourraient résulter contre toute l'Europe, et de l'autre côté, on donnait satisfaction à ceux qui pouvaient prétendre à cette monarchie, et de cette manière on conservait la paix générale;

Que, sur ce fondement, le roi de France ayant fait un traité solennel avec le roi d'Angleterre et l'état, les 3 et 25 mars 1700, nous avions espéré que la paix générale serait par là conservée; mais ce traité fut à peine conclu et ratifié, que nous aperçûmes évidemment que l'intention de ce roi ne tendait nullement à l'observer ni à s'y conformer, mais qu'on employa de sa part, en Espagne, tous les artifices et moyens imaginables, non-seulement pour rendre l'empereur odieux à la cour d'Espagne, mais aussi pour faire tester le roi d'Espagne en faveur de la France;

Que le roi d'Espagne étant venu à décéder, il parut d'abord un testament par lequel le duc d'Anjou, petit-fils du roi de France, était institué héritier de tous les royaumes et états;

Qu'aussitôt que le testament fut rendu public, le roi de France donna d'abord des preuves de ses intentions intérieures et absolues d'assouvir par toutes sortes de voies et de moyens son ambition démesurée, et pour cet effet, sans avoir égard à des traités si solennels et si récents, et nonobstant ses grandes et réitérées protestations de vouloir s'y tenir sincèrement, il n'a pas laissé néanmoins, dans le

même temps, d'accepter ce testament, et de rejeter et enfreindre lesdits traités, sans même donner la moindre communication préalable de ses intentions à ceux avec qui il avait contracté ledit traité, notifiant à l'état cette acceptation ouvertement, donnant pour principale raison que l'on devait considérer l'esprit ou le sens, et non pas les termes ou les paroles du traité, et tournant cet esprit ou ce sens à son seul avantage, non sans user de menaces et sans représenter les divers malheurs et périls auxquels nous nous exposerions, si nous ne voulions pas nous conformer à cet esprit; ce qui est la plus haute infraction dont on ait jamais ouï parler, et établit un principe pour éluder tous les traités;

Que le même roi, en conséquence de ce testament, n'a pas fait seulement proclamer le duc d'Anjou pour roi d'Espagne, mais aussi a pris possession de tous les royaumes et domaines du feu roi, sous le nom du duc d'Anjou, sans avoir aucun égard aux prétentions de l'empereur, qui avaient néanmoins été tellement reconnues par le traité, qu'elles ont été non-seulement regardées pour en être un fondement, mais aussi reconnues pour si légitimes, que la plus grande partie de la monarchie d'Espagne avait été cédée à l'archiduc d'Autriche;

Que le même roi, n'en étant pas demeuré là, avait fait occuper tous les Pays-Bas espagnols par ses troupes, sans avoir égard que les nôtres y étaient en garnison de l'agrément du feu roi d'Espagne, pour la conservation du pays, et n'en ayant même laissé sortir nos troupes qu'avec beaucoup de difficulté, et non sans leur causer beaucoup de dépérissement;

Que par là l'état avait vu enlever tout d'un coup son boulevart et sa barrière, pour laquelle il avait soutenu deux sanglantes guerres, et qui lui avait été spécialement assignée par le roi de France lui-même dans les conditions proposées pour traiter la paix en 1678; et de plus, l'état avait spécialement stipulé pour le traité et partage que lesdits Pays-Bas espagnols appartiendraient à l'archiduc d'Autriche;

Qu'outre cela, le roi de France a d'abord commencé à gouverner despotiquement, tant pour le politique que pour le militaire, les domaines et royaumes de l'Espagne, sous le nom de son petit-fils, et les a aussi étroitement unis à son royaume que s'ils n'en composaient qu'un seul et qu'une même régence; ce qui paraît surtout dans le gouvernement des Pays-Bas espagnols qui font la barrière de l'état, par où il est évidemment confirmé (comme aussi les avis d'Espagne le marquent) que lesdits Pays-Bas espagnols sont réunis et comme entièrement cédés au pouvoir souverain du roi de France, tant pour les affaires politiques et militaires que pour les finances;

Que le même roi étant parvenu à ce pouvoir exorbitant que toute la chrétienté craignait depuis si longtemps, et ayant ainsi achevé de jeter le fondement pour parvenir à ladite monarchie universelle, n'a pas tardé longtemps à s'en servir, ayant d'abord envoyé une formidable armée en Italie pour s'en rendre maître, et en même temps un grand nombre de troupes dans les Pays-Bas espagnols pour nous intimider s'il avait été possible, et pour nous obliger à traiter séparément d'avec nos alliés;

Que cela n'ayant pas réussi, nonobstant tous les moyens qu'il avait mis en usage, il a tenté toutes les voies imaginables pour nous y contraindre par la force; et pour cet effet il s'est emparé de la ville et citadelle de Liége, malgré le doyen et le chapitre, et sans la participation de l'empereur et de l'empire, faisant emmener avec violence le doyen dans les terres d'Espagne, afin qu'il ne pût pas traverser ses desseins, et pour jeter de la terreur dans le chapitre;

Que, non content de Liége, pour nous serrer et environner de plus près, il s'est aussi rendu maître de la plupart des places de l'archevêché de Cologne, contre la volonté du chapitre, et spécialement des forteresses de Bonn, Kayserswert et Rhinberg, excepté la ville de Cologne sur laquelle son dessein n'a pas réussi, et a été empêché par les bonnes précautions qui ont été prises; que s'étant mis par là en état d'envahir à toute heure par surprise cette république, comme en l'année 1672, il ne s'en était pourtant pas tenu là, mais

pour agir à coup sûr et pour bloquer entièrement et assiéger ce pays, il avait fait lever à ses propres frais un grand nombre de troupes dans le pays de Wolfenbüttel, lesquelles en même temps nous auraient attaqués de ce côté-là, et faisant cependant conduire vers le Rhin toutes sortes de munitions de guerre et d'artillerie par des pays étrangers, pour faire plus facilement une invasion dans ce pays;

Que ce même roi ne se contentant pas de nous resserrer ainsi par terre, mais passant plus loin et occupant, sous le nom du roi d'Espagne, tous les ports de mer d'Espagne, de Naples, de Sicile et autres îles de la Méditerranée, comme aussi les havres des Pays-Bas espagnols et les Indes, il s'est rendu entièrement maître du commerce de l'Europe, et s'est mis par là en état de nous en exclure aussi bien que les autres; et enfin, pour ne nous laisser aucun endroit ouvert au commerce, il a aussi tâché de persuader au Portugal de nous refuser ses ports, outre qu'il a envoyé une escadre auxdites Indes pour se rendre maître de la flotte d'argent, à laquelle les sujets de ce pays et d'autres princes et potentats de l'Europe sont si considérablement intéressés;

Que les affaires étant dans cette douteuse et dangereuse situation, nous, comme les premiers exposés au feu, avons été contraints, après avoir imploré le secours du Tout-Puissant, de nous mettre en état de défense et d'armer autant qu'il a été possible, tant par mer que par terre, contre une puissance si formidable et un péril si éminent, et, outre cela, de rechercher les secours de nos voisins et alliés, promis par les traités, en cas de surprise; que nous ayant été accordés avec la même promptitude que nous les avions demandés, nous avons été mis en état, par ces deux moyens, d'éloigner toute négociation particulière et séparée avec la France, et d'entrer en alliance avec sa majesté impériale, le roi d'Angleterre, le roi de Prusse et autres princes et potentats pour la commune défense des royaume et états respectifs, pour la conservation et la liberté de toute l'Europe, et pour le rétablissement de la paix générale et du repos public;

Qu'ensuite, chacun commençant à ouvrir les yeux et à penser à sa défense naturelle, l'empereur a envoyé une armée considérable en Italie pour agir contre le roi de France;

Que sa majesté impériale, ayant jugé nécessaire de faire déloger les Français du pays de Cologne, a employé tous les moyens imaginables pour cet effet, et nous a requis de donner du secours aux directeurs des cercles qui y sont intéressés; ce que nous n'avons pu refuser, y étant obligés selon notre devoir, pour notre propre défense, et par l'étroite alliance dans laquelle nous étions entrés, de sorte que nous avons dû faire agir nos troupes comme auxiliaires de ce côté-là et ailleurs par voie de diversion;

Qu'ainsi, par les manières d'agir des Français, la guerre s'est commencée en plusieurs endroits, et se pousse avec violence à notre très-grand regret;

Que jamais nous n'en avons donné le moindre sujet, mais au contraire, nous avons toujours fait tout ce qui a été possible pour conserver la paix générale; pour cet effet, nous avions vu avec beaucoup de joie et de satisfaction que le roi de France avait envoyé ici ses ministres, et nous n'avions pas négligé de les requérir qu'ils voulussent faire quelques propositions pour une paix générale; ce qui n'ayant pas été écouté, nous avons nous-mêmes demandé ce que nous jugions convenable pour procurer cette paix générale et notre sûreté particulière; mais on ne nous a jamais donné aucune réponse, ni fait sur cela les moindres offres;

Il est vrai que de ce côté-là on a fait plusieurs protestations extérieures de paix; mais il a paru évidemment, tant par les grands armements qu'on faisait que par l'invasion des pays de notre voisinage, et par les alliances où l'on entrait avec plusieurs princes et potentats, qu'il n'y avait rien du tout à espérer, à moins que nous ne voulussions traiter séparément sans nos alliés, et en effet lesdits ministres furent successivement rappelés;

Enfin, c'est sur ce fondement que ce même roi nous a fait déclarer, par un mémoire de son résident, que ses armées étaient en

état d'agir contre nous en cas que nous ne prissions pas des résolutions selon ce qui était proposé dans ce mémoire ;

Qu'au reste, il n'est rien de plus connu que le procédé du présent roi d'Espagne contre la liberté de notre état et de notre commerce n'est qu'une seule et même chose avec celui du roi de France, et même il est de notoriété publique, par toute la direction des affaires, que le roi de France et le présent roi d'Espagne ne sont qu'un en effet, le roi d'Espagne ne pouvant ou ne voulant rien faire que sous le bon plaisir du roi de France, et, qui plus est, que les royaumes de France et d'Espagne sont unis et comme confondus l'un avec l'autre, de sorte qu'on ne peut inférer autre chose, sinon que ce qui est fait par le roi de France contre nous et nos alliés, au nom du roi d'Espagne, est aussi fait par le même roi d'Espagne, ou au moins par tous les deux ; que sur ce pied-là, le roi de France, outre les choses ci-dessus mentionnées, se sert des troupes du roi d'Espagne, au nom du roi d'Espagne, pour exécuter ses desseins contre nous, et, sous ce titre, il a fait construire un fort à la portée du canon des terres de l'état, directement contre le traité de paix fait avec l'Espagne en 1648, et directement contre le droit des gens et de la guerre ;

Le roi d'Espagne ne souffre pas seulement toutes ces démarches du roi son grand-père, mais les autorise en même temps aussi bien que la possession entière qu'il a prise en effet de toute la monarchie d'Espagne et spécialement des Pays-Bas espagnols, ce boulevart si important de cet état ;

Que les lois divines et naturelles nous dictent, qu'étant environnés de toutes parts et comme assiégés et attaqués en effet de la manière qu'il a été dit ci-dessus, par les rois de France et d'Espagne, et menacés de tant de périls de leur part, nous sommes tenus de nous servir contre eux des moyens que Dieu et la nature nous ont mis en main pour notre défense et celle de nos sujets, de même que pour la conservation de notre liberté et de notre religion, et en même temps de prendre les armes contre les rois de France et d'Espagne,

qui ont résolu conjointement notre perte et notre ruine, et de leur déclarer la guerre, comme nous faisons par les présentes, nous confiant que le Tout-Puissant favorisera de ses abondantes bénédictions la justice de notre cause, et les moyens que nous devons employer pour la défendre;

Priant tous rois, princes, républiques et états qui ont à cœur leur propre conservation, leur liberté et celle de toute l'Europe, de recevoir notre présente déclaration comme y ayant été contraints et obligés par la dernière nécessité, pour la défense et la protection de nous et de nos sujets, et ensemble de toute l'Europe, et de se joindre avec nous pour s'opposer à tous les mauvais desseins des rois de France et d'Espagne, et pour assister et secourir conjointement ceux qui s'opposent à cette ambition démesurée, qui veut envahir la domination de toute la chrétienté;

Enjoignant et ordonnant à tous nos sujets et habitants, commandants, officiers et soldats et autres qu'il appartiendra, de quelque qualité et condition qu'ils puissent être, de reconnaître les rois de France et d'Espagne pour ennemis de cet état, de courre sus, d'attaquer et poursuivre leurs pays, habitants et sujets, tant par mer que par terre, de repousser toute violence de leur part, et de faire tout ce à quoi on est obligé et qui est convenable pour la défense de notre chère patrie et pour l'abaissement de nos ennemis;

Et afin que personne n'en prétende cause d'ignorance, nous mandons et requérons les seigneurs États, les députés des états, des provinces respectives et autres officiers et juges de ce pays, qu'ils aient à faire publier et afficher les présentes, le 15 mai prochain, dans toutes les places où l'on a coutume de faire de telles publications; enjoignant et ordonnant que pareille publication soit faite dans le pays et la généralité aux lieux accoutumés.

Fait et arrêté à l'assemblée des hauts seigneurs États-Généraux, à La Haye, le 8 mai 1702. Paraphé W. DE NASSAU; plus bas, par ordonnance desdits seigneurs, signé F. FAGEL, scellé du sceau en cire rouge desdits seigneurs États, couvert d'un papier en carré.

DÉCLARATION DE GUERRE DES TROIS COLLÉGES DE L'EMPIRE CONTRE LE ROI DE FRANCE, LE DUC D'ANJOU ET SES ADHÉRENTS.

(Voir page [illegible].)

Comme le roi de France a enfreint la paix de Riswick, premièrement par le refus, et ensuite par un long délai à restituer la ville de Brisach, la forteresse de Philipsbourg et le Palatinat, et par le payement injuste qu'il a exigé avec violence de l'électeur palatin, etc.;

Qu'ensuite, après la mort de Charles II, roi d'Espagne, il a pris possession à force ouverte de toute la monarchie espagnole, où son petit-fils, le duc d'Anjou, s'est intrus pour roi, sous prétexte d'un testament nul et suggéré contre la foi des contrats, serments, cessions et traités de paix, et nonobstant que plusieurs membres de la monarchie appartiennent à l'empire et à la maison d'Autriche, et en particulier le cercle de Bourgogne, les duchés de Milan et de Mantoue, et plusieurs autres fiefs de l'empire occupés à main armée, où la France a exercé toutes sortes d'hostilités; qu'il a fait passer une armée formidable dans l'archevêché de Cologne et la principauté de Liége, sous le nom frivole de troupes du cercle de Bourgogne, et en a rempli les villes, ayant fait construire quelques nouveaux forts contre le droit des gens, établi des magasins d'artillerie et de toutes sortes de munitions de guerre et de bouche, enlevé le seigneur de Méan, grand doyen de Liége, et autres sujets de l'empire, exigé des contributions insupportables, désolé les terres de plusieurs états de l'empire par des pillages et autres hostilités criantes, troublé le libre commerce sur le Rhin et autres fleuves, envahi les états impériaux du cercle de Westphalie avec toutes sortes d'hostilités, rebellé les états de l'empire contre l'empereur, qui en est le premier chef, et contre eux-mêmes, tâché

Cette pièce, qui [illegible] dans les archives du dépôt de la guerre, est rapportée [illegible] mémoires de M. de Vault. Elle se trouve [illegible] par J. Dumont, t. VIII, partie I, page [illegible].

de detruire l'autorite des colleges de l'empire, n'omettant rien de tout ce qui pouvait contribuer à l'affaiblissement et même à l'entière ruine de la nation allemande, en abolissant ses libertés et en assujettissant tant de fidèles etats, pays et fiefs de l'empire, afin de parvenir d'autant plus tôt à son but de la monarchie universelle, qu'il ambitionne depuis longtemps, outre que le duc d'Anjou ne s'est pas abstenu d'usurper le titre d'archiduc d'Autriche, comte de Habsbourg et de Tyrol, etc.;

Les électeurs et états de l'empire, apres avoir fait leurs tres-humbles remercîments à sa majesté impériale, déclarent qu'ils tiennent les contraventions, occupations, détentions, hostilités ci dessus mentionnées et autres pour une haute infraction de la paix, et, à ces causes, reconnaissent le roi de France et son petit-fils le duc d'Anjou, et leurs alliés, pour ennemis de l'empire, leur déclarent la guerre au nom de tout l'empire, et commandent, sous les peines capitales, à tous les sujets de l'empire d'exercer contre eux toutes sortes d'hostilités, jusqu'à ce qu'une paix générale profitable et solide s'ensuive; défendant, sous les mêmes peines, toute correspondance et commerce de laines, soies, manufactures d'or et d'argent et autres marchandises, vins, eaux-de-vie, huiles, etc. etc., ensemble change et contrechange; commandant à tous les sujets de l'empire de sortir des terres de leurs dominations, et déclarant les marchandises qui en proviennent pour contrebande et confiscables; défendant particulièrement qu'on y envoie des grains, chevaux, poudre, plomb, etc., directement ni indirectement; déchargeant les sujets de l'empire de tous serments et alliances faites avec les ennemis, et ordonnant qu'ils aient à se rendre au plus tôt au service commun de l'empire, sous peine de la perte de leurs biens.

MÉMOIRE SUR LES OPÉRATIONS DU COMMENCEMENT DE LA CAMPAGNE[1].

(*Voir page* 6.)

Le roi a à garder, depuis le bas Rhin jusqu'à la mer, les deux extrémités, savoir : d'un côté le bas électorat de Cologne et la Gueldre, et de l'autre la Flandre, qui sont les plus suspectes, les plus exposées et les plus en prise, la première, de la part des Hollandais et des bas Allemands, l'autre, de la part des Anglais et des Hollandais; le centre, qui est le Brabant espagnol, l'est moins. Suivant cette disposition, il paraît plus naturel de porter l'armée du roi dans le centre, c'est-à-dire dans le Brabant hollandais, sur la rivière de Dommel, à peu près à la hauteur de Peer ou d'Eyndhoven, d'où, au moyen de ponts de bateaux construits sur la Meuse, près de Ruremonde, et sur le grand Escaut, près d'Anvers, elle serait en état de se porter diligemment, au besoin, d'un côté, dans la Gueldre ou le bas électorat de Cologne, et de l'autre, dans la Flandre, et cependant subsisterait dans le pays ennemi. Sur quoi il est à propos de remarquer que le Brabant hollandais, et surtout la mairie de Bois-le-Duc, est un pays de sable mêlé de landes et, en général, assez maigre, et qui ne peut pas fournir une grande et longue subsistance.

On opposera peut-être à ce projet, 1° que la Gueldre espagnole et le bas électorat de Cologne sont les pays les plus importants et les plus précieux que le roi ait à soutenir et à garder, et que les Hollandais et les Allemands aient intérêt d'attaquer et de prendre;

2° Que, lorsque l'armée du roi sera en état de pénétrer jusqu'au Wahal et à Nimègue, les Hollandais et les bas Allemands ne songeront qu'à défendre leur pays, et point du tout à se porter ailleurs.

Pour cela, on croira qu'il conviendra de faire passer la Meuse auprès de Ruremonde à l'armée du roi, ou plutôt près de Venloo,

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1698, n° 6.

et de la faire marcher à la tête de la Gueldre espagnole, où elle se porterait sur la basse Niers, entre Goch et Jennep, ou bien entre la Meuse et la basse Niers, où elle subsisterait du pays de Clèves et de la Gueldre hollandaise, qui est entre le Wahal et la Meuse, appelé le Maesland, et d'où elle serait à portée de couvrir la Gueldre espagnole et le bas électorat de Cologne.

Ceux qui seraient de ce sentiment destineraient un corps considérable de troupes pour être posté sur la Nèthe du côté de Lierre, à peu près à la hauteur d'Anvers, pour couvrir le Brabant espagnol ou pour passer en Flandre, en cas que les ennemis voulussent entreprendre quelque chose du côté de la mer.

Ce sentiment est bon au fond et l'on pourvoira ainsi à la sûreté de la Gueldre espagnole et du bas électorat de Cologne; il ne laisse pas cependant d'avoir ses difficultés et d'être accompagné d'inconvénients assez graves :

1° Parce que la Gueldre espagnole, la Gueldre hollandaise située entre le Wahal et la Meuse, et le pays de Clèves étant des pays de sable fort maigres et plus abondants en landes qu'en fourrages, il serait peut-être difficile d'y faire subsister longtemps la cavalerie, à moins qu'on n'obligeât le pays ennemi à fournir de l'avoine qu'on distribuerait aux troupes lorsqu'il en serait besoin;

2° Parce que les vivres nécessaires pour une armée aussi considérable que celle du roi devraient être sur la basse rivière de Niers. Ces vivres n'étant pas présentement remis dans les places de la Gueldre espagnole, il serait peut-être difficile de les fournir à ladite armée pendant le cours de la campagne, tant parce qu'il les faudrait faire venir par terre de fort loin, c'est-à-dire des places du Brabant espagnol, que parce que les convois se feraient avec beaucoup de risques, de difficultés et de fatigues pour les troupes, ayant à passer à portée de Maëstricht et des autres places du Brabant hollandais;

3° Parce qu'ayant à faire passer l'armée du roi par la Gueldre espagnole et ayant peut-être même à l'y faire séjourner, on ruinerait facilement ce pays, qui n'est pas d'une grande ressource, et qu'il

faut cependant soutenir à quelque prix que ce soit, parce que si le roi venait à le perdre, la communication de Maëstricht, soit par terre, soit par eau, se trouverait ouverte, et, de l'espèce de point ou espace très-étroit où la guerre est en quelque façon réduite par la possession de cette province, elle se porterait, par les ennemis, dans toute l'étendue des Pays-Bas espagnols; le roi perdrait sans aucune espérance de retour l'électeur de Cologne son allié, se trouverait hors d'état de tirer raison de l'électeur palatin qui a été un des premiers mobiles et des principaux boute-feux de cette guerre, et ne pourrait plus soutenir la ville de Liége qu'avec des peines infinies et en y employant un si grand nombre de troupes, que son armée se trouverait entièrement affaiblie;

4° Parce que le roi d'Angleterre, pour plaire aux Anglais et pour se former un établissement considérable en terre ferme, et se trouvant, au moyen d'une partie des flottes d'Angleterre et de Hollande, fort supérieur sur la mer, et sollicité fortement par les États-Généraux, comme vraisemblablement il le serait, de porter la guerre du côté de la Flandre, pour faire de ce côté-là une puissante diversion à la France et l'obliger à retirer son armée de la Gueldre espagnole, et par conséquent à laisser cette province en prise; parce que le roi d'Angleterre pourrait bien, dis-je, dans les vues susdites, assembler une armée en Flandre, auquel cas il faudrait bien, pour le contenir, lui en opposer une, ce qui pourrait peut-être ne pas s'accorder avec le parti de tenir nos principales forces dans la Gueldre.

Suivant tous ces raisonnements, le roi trouvera de la convenance à porter son armée dans le Brabant hollandais, qui est le centre du pays, parce qu'elle pourra de là se porter partout où il sera besoin. Mais elle trouvera peut-être de la difficulté à faire secourir de là les places du bas électorat de Cologne, si elles sont attaquées, et même à empêcher les ennemis, qui ont la plus considérable partie de leurs forces si près de la Gueldre espagnole, de pénétrer dans cette province. Le roi trouvera encore que si, pendant le cours de la campagne, il est obligé de faire passer une partie de son armée en

Flandre, l'autre partie ne pourra peut-être pas rester dans le Brabant hollandais, ou que si elle peut y rester, elle ne sera peut-être pas suffisante pour défendre et pour soutenir la Gueldre espagnole et le bas électorat de Cologne.

De l'autre côté, le roi trouvera son armée bien postée sur la Niers pour protéger la Gueldre et le bas Rhin, mais en même temps trop éloignée du reste des Pays-Bas espagnols, et par conséquent de la Flandre. D'ailleurs elle trouvera la subsistance difficile pour les hommes et pour les chevaux, les convois périlleux et fort malaisés à faire, et une nécessité presque certaine, sinon de ruiner, du moins d'épuiser fort la Gueldre, qu'il faut pourtant, comme il a déjà été dit, soutenir à quelque prix que ce soit, ainsi que, s'il se peut, le bas électorat de Cologne. Je sais bien qu'on peut ravitailler et approvisionner la Gueldre au moyen des pays de Juliers et de Cologne qui la confinent, mais cela ne laisse pas que d'être difficile. Il faudrait cependant bien le faire si le roi prenait le parti ou si le besoin exigeait de faire passer d'abord son armée dans la Gueldre.

J'estime donc, en premier lieu, qu'il faudrait destiner un grand corps de troupes à demeurer fixé à peu près à la hauteur d'Anvers, pour protéger le Brabant et la Flandre, et pour empêcher les ennemis de rien entreprendre dans cette dernière province. Ce corps ferait encore un autre bon effet, surtout si l'on tenait à Dunkerque et à Ostende des bâtiments armés; il ferait craindre aux Hollandais quelque descente en Zélande et en Hollande, soit pour y faire simplement une grande exécution, soit pour y couper et rompre les digues. Les États-Généraux seraient obligés de tenir de grands corps dans ces provinces.

J'estime, en second lieu, qu'il faudrait mettre d'abord l'armée du roi sur la Dommel, à peu près à la hauteur de Peer ou d'Eyndhoven, d'où, après qu'elle aurait séjourné dans ce pays autant que les ennemis le permettraient, et après avoir favorisé le passage des convois du Brabant espagnol à Ruremonde, elle pourrait ensuite passer la Meuse pour entrer dans la Gueldre au premier mouve-

ment que les ennemis feraient de ce côté-là. De cette manière l'armée du roi subsisterait dans le pays ennemi, c'est-à-dire dans le Brabant hollandais, jusqu'à ce qu'on connût le dessein de l'ennemi; et lorsqu'il serait découvert, elle pourrait, s'il était besoin, se porter brusquement dans la Gueldre espagnole, sans l'avoir préalablement ruinée, ou bien aller ailleurs où l'armée ennemie l'appellerait.

La faiblesse de la ville de Liége, jointe au voisinage dont elle est de Maëstricht, engagera le roi à tenir toujours sous ou dans cette ville un corps considérable. Si l'on venait à perdre la Gueldre espagnole, comme les armées de Hollande et des princes de la basse Allemagne pourraient sans difficulté se porter à Maëstricht, il faudrait raser entièrement Liége, à moins cependant que l'on ne convînt d'une neutralité pour cette place.

Il faudra aussi mettre un corps de troupes dans le pays de Luxembourg pour le couvrir.

DISPOSITION DES TROUPES LE 6 AVRIL 1702 [1].

(*Voir page 7.*)

EMPLACEMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
A Nieuport	2	
A Ostende	3	
A Damme	2	
Camp sous Damme ou Bruges	6	2
Camp sous Gand, auprès du fort Rouge	5	5
Camp dans le pays de Waes, derrière la ligne de Steckene et de Saint-Gillis, et auprès de Kieldrecht	5	3
A Termonde et au fort Sainte-Marguerite	2	
A Anvers	4	
A Santvliet	1	
Camp entre Anvers et Lierre	19	27
A Lierre	2	
A Arschot	1	
A Diest	2	
A Malines	4	
A Léau	2	
A Charleroy	2	
A Namur	4	
A la citadelle de Liége	2	
A la Chartreuse, 60 mineurs et 2 bataillons	2	
Au camp près de Maëstricht	13	15
A Limbourg	1	
A Schleyden, une compagnie franche de 200 hommes et 50 chevaux		
A Luxembourg	3	
A Bonn	6	6
Camp près de Bonn	6	11
A Kayserswert	5	
A Rhinberg	3	
A Gueldre	2	
A Venloo	3	
A Ruremonde	2	
A Stephanswert et au château de Stockem	1	
TOTAL	115	73

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1552, n° 236.

PROJET DE LA DISPOSITION DES OFFICIERS GÉNÉRAUX POUR L'ARMÉE DE FLANDRE, LE 10 AVRIL [1].

(*Voir page* 9.)

Monseigneur le duc de Bourgogne, généralissime.

M. le maréchal de Boufflers.

AILE GAUCHE.	INFANTERIE.	AILE DROITE.
	PREMIÈRE LIGNE.	
	Lieutenants généraux.	
Montrevel. D'Alegre.	Berwick. Gacé.	Gassion. M. le duc du Maine.
	Maréchaux de camp.	
Imecourt. De Rosel. Courcelles.	D'Antin. Mornay. Salians. Surville.	Rohan. Druy. Courtebourne.
	DEUXIÈME LIGNE.	
	Lieutenants généraux.	
Roquelaure.	Davejan.	Luxembourg. Coigny.
	Maréchaux de camp.	
Le duc de Guiche.	La Châtre. Puysegur. Charost.	Montfort. Souternon.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1552, n^os^ 110 et 111.

PROJET DE LA DISPOSITION DES OFFICIERS GÉNÉRAUX POUR LES CORPS ÉTRANGERS.

(*Voir page* 9.)

EMPLACEMENTS.	NOMS DES OFFICIERS.	OBSERVATIONS.
	Général.	
Depuis la mer jusqu'à Diest, Loo et Namur.	M. le marquis de Bedmar.	
	Lieutenants généraux.	
	MM. de Ximenès.	
	de Bisache.	
Restera à Anvers ou aux environs.	d'Artaignan.	
Restera à Gand ou à Bruges.	le comte de Lamothe.	
	Maréchaux de camp.	
Restera au pays de Waes.	MM. de Thoy.	
	de Surbeck.	On y joindra encore quelques maréchaux de camp des troupes d'Espagne.
	de Caramau.	
Restera à Ostende ou aux environs.	de Chevilly.	
CORPS DESTINÉ POUR OBSERVER MAËSTRICHT ET COUVRIR LIÉGE.		
	M. le prince de Tserclaes.	
	M. de Lannion.	
	Maréchaux de camp.	
	MM de Caylus.	On y joindra quelques maréchaux de camp des troupes d'Espagne.
	de Chamarande.	
CORPS DESTINÉ POUR LE PAYS DE COLOGNE.		
	MM. le comte de Tallard.	
	de Busca.	
	le comte de Solre.	
	Maréchaux de camp.	
	MM. d'Hautefort.	
Restera à Kayserswert.	de Blainville.	
Restera à Rhinberg.	de Grammont.	
	le prince d'Épinoy.	
	de Cheyladet.	

ÉTAT DES TROUPES, TANT D'INFANTERIE QUE DE CAVALERIE, QUI SONT DEPUIS LA MER JUSQU'A LIERRE, AUX ORDRES DE M. LE MARQUIS DE BEDMAR [1].

(*Voir pages* 13 *et* 22.)

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Nieuport	2e de Bretagne	1	//
Idem	2e d'Aulnis	1	//
Ostende	Ibañez	1	//
	2e de Lorraine	1	//
	2e de Berry	1	//
	2e de Beauvoisis	1	//
Dammie	2e de La Fère	1	//
	Surbeck, suisse	1	//
	Spinola	1	//
Bruges	Spinola	1	//
	Sillery	1	//
	Rhingrave	1	//
	Surbeck, suisse	1	//
	Pelleport	//	2
	Boulonnais	1	//
	Amezaga	1	//
	Courrière	1	//
Gand	Surbeck, suisse	1	//
	2e de Noailles	1	//
	Fiennes	//	2
	Flavacourt, dragons	//	3
Pays de Waes, derrière la ligne de Steckene et de St-Gillis	Greder, suisse	3	//
	Grimaldi-le-Jeune	1	//
	Richebourg, dragons	//	2
	Noirmont	//	1
Pays de Waes, près de Kiel-drecht	Sparre	2	//
	Richebourg	//	1
	Noirmont	//	1
Termonde et le fort Sainte-Marguerite	Westerloo	1	//
	Capres	1	//
	A reporter	26	12

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1552, n° 228.

EMPLACEMENTS.	REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Report..	26	12
Anvers.....	Zuñiga.....	1	//
	2e de Deynse.....	1	//
	Del Valle.....	1	//
	Grimberg.....	1	//
	Rupelmonde.....	1	//
Camp d'entre Anvers et Lierre.	Capres.....	1	//
	Deynse.....	1	//
	Idiaquez.....	1	//
	La Faille.....	1	//
	Fusiliers.....	1	//
	Salis, suisse.....	2	//
	Luxembourg.....	1	
	Reynold.....	1	//
	Charost.....	2	//
	Courten.....	3	//
	Barrois.....	1	//
	La compagnie des Chevaux-Bais...	//	1
	Brancaccio.....	//	2
	Chacon.....	//	2
	Sicile.....	//	2
	Berghes.....	//	2
	Grignan.....	//	2
Santvliet.....	Vandergracht.....	1	//
Lierre.....	2e de Grobendonck.....	1	//
	2e de Grouff..	1	//
		49	23
	AUGMENTATION DE TROUPES.		
Lierre	Furstemberg.....	2	//
Idem.....	Thoy.....	1	//
Anvers.....	Du Maine.....	//	2
Malines.....	Furstemberg.....	//	2
Idem.....	Montrevel.....	//	2
Près d'Anvers.....	Ribaucourt.....	//	2
Entre Lierre et Arschot, derrière la ligne de la Nèthe..	Gardes de M. l'électeur de Bavière.	//	2
	Grigny.....	//	2
	Toulongeon.....	//	2
	TOTAL GÉNÉRAL.....	52	37

ÉTAT DES TROUPES DE L'ARMÉE DE GUELDRE, 22 AVRIL [1].

(*Voir page* 21.)

INFANTERIE.

COLONELS PRÉSENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	LIEUX d'où PARTENT LES RÉGIMENTS.
	Picardie	3	
	Royal-artillerie	1	De Venloo.
M. de Chamarande fils	La Reine	3	
	Royal-italien	1	
	Gardes françaises	4	
	Gardes suisses	3	
M. de Greder	Greder, allemand	2	
	La Couronne	2	
	Le Roi	4	
	Poitou	2	
M. de Marillac	Languedoc	2	De Rhinberg.
	Isenghien	1	De Ruremonde.
	Alsace	4	
	Brandelet	3	De Ruremonde.
	Mortemart	2	De Rhinberg.
M. de Proisy, fils de M. de Ximenès	Royal-Roussillon	2	De Gueldre.
	Chartres	1	
	Zurlauben	2	De Venloo.
	Du Maine	2	Du pays de Gueldre.
	Bombardiers	1	
	TOTAL	45	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1552, n° 229.

CAVALERIE ET DRAGONS.

COLONELS PRÉSENTS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	LIEUX d'où PARTENT LES RÉGIMENTS.
	Colonel général, dragons...	3	
	Hautefort, dragons.....	3	
	Grenadiers à cheval..	1	
	Gardes du roi	8	
	Mousquetaires..	2	
M. de Bielck et M. de Krockemberg, lieut. colonels.	Royal-allemand.....	3	
M. le marquis de Broglio.	Du Roi.....	3	
M. le marquis de Coigny..	Royal-étranger.....	3	
	Condé.....	2	
M. Clouet.....	Carabiniers.....	6	
	Talmont.....	2	
	Mestre de camp général....	3	
M. de Gaetano.....	Gaetano.....	2	
M. de Ferrare	Ferrare, dragons.....	3	
	Mestre de camp général, dragons.....	3	
	Cravates.....	3	
	Egmont.....	2	
	Chartres.....	2	
	Beringhen.....	2	
M. de Louvigny.....	Louvigny.....	2	
	Rosen.....	2	
	Berry.....	2	
	Orléans.....	2	
M. le marquis de Durfort.	Duras.....	2	
	Joffreville.....	2	
M. de Quintin.. :.....	Quintin.....	2	
	Toulouse.....	2	
	Aubusson.....	2	
	Royal-Piémont.....	3	
	TOTAL.....	77	

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE, LE 22 AVRIL 1707 (1).

(Espagne.)

[illegible]

(1) Archives du Dépôt de la guerre, pièce originale, vol. [illegible], n° [illegible].

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT GARDER LA FRONTIÈRE, 17 AVRIL [1].

(*Voir page* 22.)

NOMS DES PLACES.	REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Arschot	2[e] de Périgord	1	//
Diest	2[e] de Santerre	1	//
	Leyde	1	//
	Vaillac, cavalerie	//	2
Léau	Grobendonck	1	//
	2[e] de Chartres	1	//
	Saint-Maurice, cavalerie		2
Hasselt	Tessé	1	//
	Valensart, dragons	//	1
Tongres	1[er] de Grouff	1	//
	Valensart, dragons	//	1
Saint-Tron	100 hommes détachés de la garnison de Léau	//	//
	La compagnie franche de Dulmont, de 50 hommes	//	//
Citadelle de Liége	1[er] de Westerloo	1	//
	2[e] de Labour	1	//
	La compagnie des mineurs de Bambigny, de 60 hommes	//	//
Chartreuse de Liége	De Sars	1	//
	2[e] de Guyenne	1	//
Camp de Liége	Marcello-Grimaldi	1	//
	Nassau	1	//
	A reporter	13	7

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1552, n° 226.

NOMS DES PLACES	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Report.....	13	7
Camp de Liége.....	Salis, suisse.....	1	//
	Hessy, suisse.....	3	//
	Dauphin.....	3	//
	Bourbon.....	1	//
	Orléanais.....	1	//
	Havré.....	//	2
	Barre.....	//	2
	Savines.....	//	2
	Lagny.....	//	2
	Fraula.....	//	2
	Hornes.....	//	2
Limbourg.....	Paulo-Magno.....	1	//
Namur.....	Mancheño.....	1	//
	Brias.....	1	//
	Amal.....	1	//
	Certani.....	1	//
Charleroy.....	2e de Nassau.....	1	//
	Caraccioli.....	1	//
Schleyden.....	La compagnie franche de Lacroix, de 200 hommes.....	//	//
Luxembourg.....	Milan.....	2	//
	De Pas.....	1	//
	TOTAL.....	32	19

M. le comte d'Autel formera des milices dans la province de Luxembourg, pour en garder les petites villes et défendre le plat pays contre les courses des ennemis.

MÉMOIRE SUR LES TROUPES BOULONNAISES [1].

(*Voir page* 34.)

Le roi peut disposer dans le Boulonnais de six bons bataillons commandés par de braves officiers, d'une compagnie franche de quatre-vingts hommes, de vingt compagnies de cavalerie, d'une compagnie de carabiniers et de deux compagnies de dragons, chacune de trente-cinq hommes. M. de Chamillart remarquera, s'il lui plaît, que sa majesté peut tirer de cent quarante paroisses qui composent le gouvernement du Boulonnais, plus de troupes qu'elle n'en tire de trois des plus grandes provinces de son royaume, et que ces troupes ne coûtent rien au roi pendant les quartiers d'hiver qu'elles vont prendre chez elles; mais pour laisser de quoi garder les côtes, cultiver les terres et faire la moisson, le roi peut se servir de deux bataillons de la compagnie des carabiniers, de dix compagnies de cavalerie et de deux compagnies de dragons pour les envoyer où il lui plaira.

Il serait nécessaire que le roi envoyât encore mille fusils pour armer l'infanterie, à cause du calibre.

Sa majesté a donné de quoi habiller les deux compagnies de dragons; les habits sont usés et hors de service; elle est très-humblement suppliée de leur faire la même grâce.

Sa majesté est aussi suppliée de faire donner à l'infanterie dont elle voudra se servir, seulement la moitié de ce qu'elle a fait donner à la milice pour l'habillement, et elle s'habillera de même.

Outre les troupes ci-dessus, il y a encore huit cents matelots pour le service de la marine.

ORDRES ENVOYÉS AUX TROUPES BOULONNAISES, LE 11 MAI 1702.

Un bataillon de troupes boulonnaises partant de Boulogne, suivant les ordres de M. de Colambert, ira loger à Ambleteuse, à

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1553, nos 108 et 189.

Calais, à Gravelines, à Dunkerque, où il demeurera jusqu'à nouvel ordre.

Un bataillon des mêmes troupes partant de Boulogne, suivant les ordres de M. de Colambert, ira loger à Ambleteuse, à Calais, où il demeurera jusqu'à nouvel ordre.

La compagnie des carabiniers et quatre compagnies de cavalerie des mêmes troupes partant de Boulogne, suivant les ordres de M. de Colambert, iront loger à Guines, à Gravelines, à Dunkerque, où elles séjourneront un jour, et à Nieuport, où elles demeureront jusqu'à nouvel ordre.

Deux compagnies des mêmes troupes et les deux de dragons pareillement des mêmes troupes, partant de Boulogne, suivant les ordres de M. de Colambert, iront loger à Guines à Gravelines, à Dunkerque, où elles demeureront jusqu'à nouvel ordre.

Deux compagnies de cavalerie des mêmes troupes partant de Boulogne, suivant les ordres de M. de Colambert, iront loger à Ambleteuse, à Calais, à Gravelines, où elles demeureront jusqu'à nouvel ordre.

Deux compagnies de cavalerie des mêmes troupes partant de Boulogne, suivant les ordres de M. de Colambert, iront loger a Ambleteuse et le lendemain à Calais, où elles demeureront jusqu'à nouvel ordre.

Le régiment de Charolais, qui est à la citadelle de Dunkerque, partant le lendemain qu'il aura été relevé par un bataillon de troupes boulonnaises ou de France, ira loger à Nieuport et le jour suivant à Ostende.

ETAT DES TROUPES DESTINÉES A GARDER LES PLACES ET LE PAYS DEPUIS LA MER JUSQU'A LIERRE, AUX ORDRES DE M. LE MARQUIS DE BEDMAR [1].

(*Voir page* 34.)

GARNISONS	REGIMENTS.	BATAILLONS.
Nieuport	2e Bretagne	1
	2e d'Aulnis	1
Ostende	2e de Lorraine	1
	2e de Berry	1
	Puente-Ibañez	1
Damme	2e de Beauvoisis	1
	2e de La Fère	1
Bruges	Rhingrave	1
Gand	Amezaga	1
	Noailles	1
Termonde	2e de Westerloo	1
	2e de Capres	1
	Zuñiga	1
Anvers	1er de La Faille	1
	Rupelmonde	1
	Sars	1
Santvliet	Vandergracht	1
Lierre	2e de Grouff	1
	2e de Grobendonck	1
Bruxelles	Grimberghes	1
	TOTAL	20

[1] Archives du dépôt de la guerre, piece originale, vol. 1553, page 81.

TROUPES POUR FORMER L'ARMÉE.

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Spinola	2	Gardes Chevaux-Bais	1
Surbeck, suisse	3	Brancaccio	2
Sillery	1	Chacon	2
Boulonnais	1	Sicile	2
Courrière	1	Berghes	2
Greder, suisse	3	Ribaucourt	2
Thoy	1	Noirmont	2
Sparre	2	Grignan	2
Grimaldi-le-Jeune	1	Montrevel	2
Salis, suisse	2	Risbourg, dragons	3
Luxembourg	1	Flavacourt, dragons	3
Courten, suisse	3	Fiennes	2
Barrois	1	Pelleport	2
Furstemberg	2	Bourgogne	2
Idiaquez	1	Arrivera le 21 mai à Malines.	
1er de Capres	1		
1er de Deynse	1		
1er de Grobendonck	1		
Del Valle	1		
Fusiliers	1		
Villars, suisse	3		
Arriveront à Gand les 17 et 18 mai.			
TOTAL	33	TOTAL	29

PROJET ET DISPOSITION POUR MARCHER DU CÔTÉ DE BRUGES AVEC TOUTES LES TROUPES QUE L'ON POURRA ASSEMBLER AUTOUR D'ANVERS, FAIT LE 10 MAI 1702 [1].

(*Voir page* 35.)

L'infanterie pourra prendre sa route par le pays de Waes, droit sur Gand, où il faudra faire assembler toutes les barques du pays et des chevaux pour les tirer, afin de la faire passer en diligence à Bruges; et si l'on ne trouve pas assez de barques pour le nombre de troupes qu'il y aura à passer, il faudra les faire marcher par terre.

La cavalerie prendra la même route et passera le canal du Sas à Meulestede, et marchera le long du canal pour couvrir l'infanterie au cas qu'elle aille par eau; et pour faire cette marche avec diligence, on pourrait donner des rendez-vous à Gand, tant pour la cavalerie que pour l'infanterie, afin de marcher de là en corps vers Bruges.

Pour couvrir cette marche, M. le comte de Lamothe pourrait faire passer un détachement qui se porterait sur la Live ou en arrière, dans le pays du côté de Male et de Sysseele pour faire tête à ce qui pourrait venir du côté du camp de M. de Coehorn.

Pendant que ces troupes sont en marche, M. le comte de Lamothe pourrait assembler son corps devant Bruges et s'étendre à mesure que les troupes arrivent.

Mais, comme il est à croire que M. de Coehorn se servira de tous les avantages que la situation des pays du nord, remplis de canaux et de watergangen, donne à une armée composée en grande partie d'infanterie, avec un bon train d'artillerie, il paraît qu'il serait difficile d'aller à lui à moins que l'on ne prît la route de Blankenberghe et de là le long des dunes.

Si l'on trouve l'exécution de ce projet difficile, comme dans le fond il le paraît, il faudra songer à une diversion et à entreprendre quelque chose sur Hulst qui est sans troupes; il n'y a que deux

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1553, n° 99.

postes de peu de valeur à forcer pour investir cette place, qui est très faible du côté du petit pays.

Si ce projet était préféré à l'autre, il n'y aurait pas un moment à perdre pendant que ce pays est dépourvu de troupes, n'ayant qu'un bataillon pour garder cette place avec les forts et la ligne qui en dépendent.

On pourrait, dans le même temps, s'emparer de la ville d'Axel qui est ouverte, et voir s'il ne serait pas possible de s'y établir au moyen de quelques postes que l'on pourrait y faire.

Cette manœuvre nous tiendrait à portée de pouvoir soutenir les postes d'Anvers, au cas que les ennemis voulussent tenter quelque chose de ce côté-là, ce que l'on ne pourrait faire en nous éloignant, et bien moins encore garder Lierre s'ils voulaient y songer.

Et pour venir à l'exécution de cette entreprise, il faudrait songer à avoir un train d'artillerie et assembler une armée à Saint-Gillis; faire d'abord un détachement pour attaquer les postes de Kykuyt et de Sandtberghe, se rendre maîtres des écluses, et surtout il faudrait, dès à présent, ordonner que l'on cessât de couper les digues pour tenir à sec le pays qui nous est nécessaire pour aller à eux.

TROUPES AUX ORDRES DE M. DE XIMENÈS [1].

(*Voir page* 35.)

INFANTERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
De Sparre	2
De Luxembourg	1
De Deynse	1
Fusiliers	1
Del Valle	1
TOTAL	6
Pour rester au pays de Waes.	
Grimaldi-le-Jeune	1
Thoy	1
Barrois	1
TOTAL	3
Pour marcher en Flandre.	
De Furstemberg	2
D'Idiaquez	1
De Capres	1
Courten	3
TOTAL	7

CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Pour rester avec M. de Ximenès.	
Grignan	2
Chacon	2
Berghes	2
Sicile	2
TOTAL	8
Pour marcher en Flandre.	
Gardes	1
Noirmont	2
Brancaccio	2
TOTAL	5

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1553, n° 131.

ÉTAT ET RÉPARTITION DES TROUPES DEPUIS LA MER JUSQU'A LIERRE, Y COMPRIS TERMONDE ET BRUXELLES, LE 18 MAI 1702 [1].

(*Voir page* 39.)

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	
Nieuport	2e de Bretagne	1	2
	2e d'Aulnis	1	
Ostende	2e de Lorraine	1	3
	2e de Berry	1	
	Puente-Ibañez	1	
Damme	2e de Beauvoisis	1	4
	2e de Crussol	1	
	2e de Spinola	1	
	Surbeck	1	
Bruges	Rhingrave	1	4
	Spinola	1	
	Sillery	1	
	Surbeck	1	
Gand	Amezaga	1	4
	2e de Noailles	1	
	Boulonnais	1	
	Courrière	1	
	CAMP PRÈS DE BRUGES.		
	Surbeck	1	5
	Grobendonck	1	
	Greder, suisse	3	
	A reporter	.....	22

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1553, n° 193.

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	
	Report.....	.....	22
M. le comte de Lamothe a sous ses ordres, depuis la mer jusqu'à Gand, 22 bataillons d'infanterie et 4 escadrons de cavalerie, qui sont ceux de Fiennes et Pelleport, dispersés, pour le présent, selon l'état précédent. Il doit avoir attention aux places d'Ostende, de Damme, Bruges et Gand; et tant que les ennemis n'auront point un corps plus considérable que celui qu'ils ont pour le présent, il pourra, outre les 5 bataillons non compris dans lesdites garnisons, tirer 2 bataillons de Gand, 2 de Bruges et 1 ou 2 de Damme, qui feront le nombre de 10 ou 11 bataillons, sans compter celui de Charolais, qui doit le joindre bientôt par les ordres de M. le maréchal de Boufflers. En cas que les ennemis reçoivent du renfort du côté de la mer, M. le marquis de Thoy a ordre d'envoyer à M. le comte de Lamothe les 3 bataillons de Villars qui sont au pays de Waes, lesquels pourront le joindre diligemment par le moyen des bateaux qu'on aura toujours prêts à Gand, et on les remplacera au pays de Waes, en tirant du camp d'Anvers 3 autres bataillons. Il faut que M. le comte de Lamothe ait attention aux mouvements que les ennemis pourront faire du côté du pays de Waes, et s'avance lui-même jusqu'à Gand, pour de là être à portée de soutenir M. le marquis de Thoy.			
	PAYS DE WAES		
	Thoy	1	6
	Grimaldi-le-Jeune	1	
	Barrois.....	1	
	Villars.....	3	
Il y aura au pays de Waes 6 bataillons et 2 escadrons de cavalerie, sans comprendre le fort de la Perle, qui sera gardé par les troupes qui seront près d'Anvers; et en cas que les ennemis veuillent entrer dans le pays de Waes, M. le comte de Lamothe aura soin de le secourir par Gand, et il lui sera envoyé du camp sous Anvers le nombre de troupes qu'il lui faudra pour sa défense.			
	A reporter.....	.....	28

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	
	Report		28
Anvers	Zuñiga, dans la citadelle	1	4
	1er de La Faille	1	
	Rupelmonde	1	
	Sars	1	
	CAMP PRÈS D'ANVERS.		
	Sparre	2	15
	Del Valle	1	
	Luxembourg	1	
	Deynse	1	
	Fusiliers	1	
	Meyer, suisse	2	
	Courten, suisse	3	
	Furstemberg	2	
	Idiaquez	1	
	1er de Capres	1	
De ces 15 bataillons il y en aura toujours 2 détachés au fort de la Perle et sur la digue de Caloo.			
	A reporter		47

GARNISONS.	REGIMENTS.	ESCADRONS.	BATAILLONS.
	Report.....	.....	17
	CAVALERIE QUI CAMPERA AVEC LES 15 ESCADRONS		
	Gardes.....	1	
	Brancaccio.....	2	
	Chacon.....	2	
	Ribaucourt.....	2	
	Berghes.....	2	
	Grignan.....	2	
	Montrevel.....	2	
	Noirmont.....	2	
	Sicile.....	2	
	Risbourg, dragons.....	3	
Termonde.....	2e de Westerloo..... 1 2e de Capres..... 1	.....	2
Santvliet.....	Vandergracht.....	.....	1
Lierre.....	2e de Grouff..... 1 2e de Grobendonck..... 1	.....	2
Bruxelles.....	Grimberghes.....	.....	1
	TOTAL.....	20	53

Monseigneur, je vous rendrais plus souvent compte de nos mouvements, si ce n'était qu'ayant connaissance de ce que M. le maréchal vous mande, je ne pourrais vous écrire que la même chose.

La marche précipitée de l'armée du roi en ce pays-ci prolonge le siège de Kayserswert, et en rend la prise douteuse; elle tient en même temps les ennemis entre Clèves et Nimègue, les oblige de vivre aux dépens de leurs magasins, n'osant rien couper de ce qui est à M. l'électeur de Brandebourg. Celle du roi, au contraire, subsiste aux dépens du pays de Brandebourg; ce qui est une double charge pour les Hollandais, d'autant qu'ils sont obligés d'en tenir compte à cet électeur.

La crainte qu'ont les Hollandais que l'armée du roi ne marche à M. d'Athlone, lequel serait obligé de se retirer sous Nimègue, à l'effet de quoi il tient ses gros bagages et son canon entre Nimègue et son camp, les engage à faire venir toutes les troupes auxiliaires et autres. Celles de Hesse et de Hanovre viennent sur Kayserswert; quatre régiments de cavalerie et un de dragons, qui étaient à Maestricht, ont passé à Bois-le-Duc pour se rendre à Grave, et de là pour aller joindre M. d'Athlone.

On dit que les troupes hollandaises qui étaient embarquées viennent aussi le joindre. Il ne faut pas douter qu'il ne leur soit fort sensible de nous voir à l'endroit où nous sommes; car, s'ils ne fortifiaient pas M. d'Athlone, ils courraient risque d'être battus ou forcés d'abandonner tout le pays d'entre la Meuse et le Rhin, et une preuve qu'il leur est cher, c'est qu'ils y font rester M. d'Athlone et qu'ils le renforcent de troupes.

On ne doit pas croire que le siège de Kayserswert soit une feinte: il est trop engagé pour en pouvoir servir, et leur véritable projet est de prendre Kayserswert, Rhinberg et toute la Gueldre; ce qui leur sera fort aisé du moment que les armées abandonne-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1553, n° 190.

ront le pays. Le mouvement de M. de Cochorn du côté de la Flandre n'est qu'une feinte pour nous y attirer et nous faire sortir de ce pays-ci.

J'ai eu l'honneur de vous mander que, pourvu que l'on sût porter les troupes adroitement d'un côté à l'autre, et que la navette fût bien jouée, les dispositions étaient bonnes. Cela a manqué du côté de Flandre, quoiqu'il y eût un nombre de troupes plus considérable que celui de nos ennemis. Cependant ils ont cru tout le contraire; ils les ont faits forts de 35,000 hommes, menant avec eux quarante pièces de canon. Néanmoins ils n'ont que vingt bataillons, deux régiments de cavalerie et un de dragons; et l'on peut assembler, pour leur opposer, jusqu'à trente bataillons et vingt-cinq escadrons, non compris les garnisons des places.

On ne comprend pas, quand le nombre de nos troupes est tel qu'on le représente, comment on peut donner à croire que les ennemis puissent être en état de songer soit à Ostende, soit à Bruges, lorsque tout ce qu'ils peuvent faire, après qu'ils sont entrés dans le nord du Franc, c'est d'attaquer les forts de Saint-Donas et d'Isabelle, qu'ils ne prendraient même pas, si le corps d'armée qui est en ce pays-là se campait le long du canal, entre Damme et Saint-Donas, pour empêcher l'ennemi de sortir du lieu où il s'est mis.

Par le poste qu'il a pris, il est enfermé entre le canal de Bruges, qui va à Saint-Donas, qu'il a à sa gauche; c'est ce canal qu'il a passé pour entrer dans le lieu où il est. Il a devant lui le canal qui va de Bruges à Ostende, et la mer à sa droite, et derrière lui la ligne qui va de Saint-Donas au fort Isabelle : il est à présent maître de cette ligne, mais non des forts, et le canon d'un fort à l'autre se croise.

C'est pourquoi lorsque le corps d'armée qui est destiné à défendre la Flandre se porte sur le canal entre Damme et Saint-Donas, il communique à Saint-Donas, soutient ce fort, tient de près l'ennemi, qui n'a de retraite que par l'Écluse, entre les deux

forts; ainsi il ne saurait rentrer dans l'Écluse sans que son arrière-garde soit attaquée.

Quand les troupes du roi sont campées entre Damme et Saint-Donas, l'ennemi ne donne nulle inquiétude ni à nos places ni au reste du pays; mais au contraire nos troupes, qui ont un canal entre elles et l'ennemi, peuvent s'affaiblir pour aller à Ardenbourg, Ysendyke et généralement dans toute la Flandre hollandaise.

L'ennemi n'y saurait remédier qu'en faisant rentrer des troupes dans l'Écluse; mais, s'il veut ressortir du côté d'Ysendyke, on peut présenter un corps de troupes pour l'empêcher de déboucher; on peut même, avec de l'infanterie et de la cavalerie, à marée basse, entrer dans l'île de Cadsand. Quand l'ennemi est au poste où je vous le représente, il ne peut que consommer un peu de fourrage; mais quand l'armée de sa majesté est campée entre Saint-Donas et l'Ecluse, elle couvre le pays et les places des Pays-Bas espagnols, et peut ravager la Flandre hollandaise. Voilà, monseigneur, une chose bien différente de celle de donner à craindre pour Ostende et pour Bruges.

Je voudrais, pour le service du roi, qu'il fût vrai que les troupes qui doivent être embarquées sur la flotte anglaise et hollandaise vinssent débarquer en Flandre; cela ôterait bien de l'inquiétude pour toutes les côtes, et pour cela ils ne prendraient ni Ostende ni Bruges. En renforçant un peu le côté de la mer, rien n'est plus aisé à couvrir et à assurer que les places que je vous marque, puisque, pour les assiéger, il faut forcer les canaux, qui sont fort larges, et battre les troupes qui seraient derrière pour les défendre; car on ne doit point craindre que l'ennemi puisse débarquer entre Ostende et Nieuport, ni entre Nieuport et Dunkerque; et si, par hasard, il y avait, par surprise, débarqué un petit corps de troupes, rien ne serait si aisé que de l'accabler. La chose est d'autant moins à craindre qu'ayant des galères, les barques n'oseront pas aborder la côte.

Il est sûr qu'on ne saurait avoir trop d'attention pour les places maritimes, mais il ne faut pas pousser cela à l'extrême, en sorte qu'on découvre trop le reste; de même que nous, l'ennemi a aussi un côté qui l'inquiète plus que l'autre, et c'est celui qui cachera mieux son endroit faible qui mettra l'autre sur la défensive. Jugez, monseigneur, de la différence de la situation où est l'armée du roi en ce pays-ci, au lieu que si elle était en Flandre elle serait sous Bruges.

Cette guerre n'est pas comme la dernière; il y avait de grandes armées dont les mouvements étaient pesants; aujourd'hui les armées ne sont pas si nombreuses, l'étendue du pays où est la guerre est plus grande, les forces de part et d'autre sont moindres qu'elles n'étaient et plus divisées. Celui des deux partis qui aura le plus d'adresse, qui fera passer ses troupes plus à propos d'un côté à l'autre, qui prendra moins le change, qui n'opposera point plus de troupes dans chaque endroit qu'il ne convient d'y en mettre, qui se remuera avec plus de légèreté, et qui, dans les différents mouvements, saura mieux profiter des occasions pour attaquer son ennemi avec avantage, aura tout le profit et l'honneur de la campagne, et un peu plus ou moins de troupes n'en fera pas la décision.

Ne nous faites point envoyer de troupes, s'il vous plaît, du côté de la Flandre; il y en a à proportion plus qu'ici, et même de bonnes; il n'y a qu'à s'en bien servir.

Sa majesté avait toujours destiné un corps pour observer Maëstricht; mais comme la Chartreuse et la citadelle de Liége ne sont pas encore en état, les troupes ne peuvent pas sortir de la ville pour camper; ce qui nous cause de la difficulté pour nos convois et laisse à l'ennemi la liberté de pouvoir pénétrer bien avant dans le pays, et même de donner à craindre pour Louvain et d'autres endroits où l'on serait obligé de mettre des garnisons. Ainsi, monseigneur, tant par cette raison que pour nos convois, l'on ne peut pas se dispenser, quand la citadelle et la Chartreuse seront en état, de laisser toujours un corps pour observer Maëstricht, lequel même

nous servira d'entrepôt, soit pour marcher à nous, si nous en avons besoin, soit pour aller du côté d'Anvers.

Si l'armée du roi était obligée de se retirer en arrière des places de Gueldre, il faudrait mettre un grand nombre de bataillons dans les places, au lieu qu'étant en avant on en retire la plus grande partie des troupes, ce qui fortifie l'armée considérablement.

J'ai l'honneur, etc.

MÉMOIRE SUR LES AFFAIRES DES PAYS-BAS, 26 MAI [1].

(*Voir page* 41.)

Les ennemis commencent de nouveau le siége de Kayserswert, et par la disposition de leurs attaques, qui regardent le grand front de la place, et qui sont par conséquent fort éloignées du Rhin, la communication par ce fleuve avec ladite place est devenue plus facile qu'auparavant; je ne sais si, lorsque leurs tranchées seront un peu avancées, on ne ferait pas bien d'introduire le plus secrètement qu'on pourrait un grand corps d'infanterie dans la place pour faire tout d'un coup une forte attaque sur lesdites tranchées, et en chasser les ennemis. Cela serait capable de rebuter leur infanterie et de leur faire lever le siége, et, d'ailleurs, serait de grande réputation.

Si l'on ne juge pas à propos de faire cette action, les ennemis, après un long siége, prendront enfin la place ou ne la prendront pas.

S'ils la prennent, cette place étant depuis longtemps une pierre de scandale à l'empire et aux Hollandais, au moyen de l'établissement et du passage du Rhin qu'elle a fournis en divers temps aux Français, et de ceux qu'elle pourrait leur fournir dans la suite, en d'autres guerres, il ne faut pas douter que ces puissances, et particulièrement les électeurs Palatin et de Brandebourg, ne la fassent raser. Il n'y a, quant à présent, point de remède à cet inconvénient. Ce que le roi pourrait faire pour consoler l'électeur de Cologne de la perte de cette place, qui est la seule qu'il ait de l'autre côté et

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1553, n° 264.

sur le bord du Rhin, et pour faire voir à l'empire les égards et les ménagements que sa majesté a pour ses alliés, serait d'assurer ledit électeur qu'après que la paix sera faite, sadite majesté lui donnera une somme considérable pour le rétablissement de ladite place.

Sur quoi il est à propos de faire remarquer que dans les guerres qui surviendront dans la suite, de ce côté-là, entre la France, l'empire et les Hollandais, l'électeur de Cologne qui régnera alors sera dans les intérêts de cette couronne ou n'y sera pas. S'il y est, cette place sera excellente pour elle; s'il n'y est pas, elle ne lui saurait nuire : par conséquent rien ne doit empêcher qu'on la fasse rétablir.

Si les ennemis ne prennent pas Kayserswert, comme cela pourra fort bien arriver, particulièrement si l'on se détermine à faire l'action proposée ci-dessus, il s'agit de savoir si l'on rasera cette place ou si on la conservera.

Il y a des raisons pour et contre sa conservation.

Les raisons qui sont pour consistent à se conserver un poste considérable de l'autre côté et sur les bords du Rhin et un passage sur ce fleuve pour pouvoir entrer dans l'empire, à obliger les ennemis d'avoir toujours aux environs de cette place un corps de troupes considérable pour contenir la garnison et pour en arrêter les courses, et à faire plaisir à l'électeur de Cologne.

Les raisons qui sont contre consistent dans la difficulté de rétablir cette place, tant par le dedans que par le dehors, de la pourvoir de toutes les choses nécessaires tant pour la vie que pour la guerre, et de la soutenir dans la suite.

C'est au roi, la chose mûrement pesée et examinée, à prendre sur cela son parti, et à décider; si c'est celui de faire raser la place, la chose, avec les précautions requises, ne sera pas difficile à exécuter.

Si c'est celui de la conserver, il faudra s'arranger de bonne heure pour la fourniture des matériaux et des munitions de guerre et de bouche qui seront nécessaires, les premiers au rétablissement et les autres au pourvoiement de ladite place.

Quel que soit le sort de Kayserswert, quand il sera décidé, il faudra que l'armée du roi, qui aura alors consommé la plus considérable partie des fourrages du pays de Clèves, prenne un parti. Il ne peut, ce semble, y en avoir que trois :

L'un, de faire un siége, comme par exemple celui de Grave, que je préférerais à celui de Juliers, parce qu'il est en avant, et qu'on peut de là soutenir plus facilement la Gueldre espagnole et le bas électorat de Cologne ;

L'autre, de s'approcher des ennemis pour tâcher ou de les combattre ou de remporter sur eux quelque avantage dans des marches et dans des fourrages ;

Le dernier, de se mettre sur la basse rivière de Niers, pour y subsister plus commodément, observer de là les ennemis et les empêcher de rien entreprendre.

Le premier parti, dans la saison où nous sommes, ne conviendrait, ce semble, qu'autant que ce serait dans le dessein d'attirer l'armée ennemie, de lever le siége et de marcher à elle pour la combattre.

Le second parti conviendrait, ce semble, plus que le premier, parce que, sans commettre l'armée du roi (ce que fait toujours un siége quand on l'entreprend devant un ennemi puissant), on la mettrait en état d'agir de près sur les ennemis, de remporter peut-être sur eux quelque avantage et de soutenir la réputation des armes du roi.

Le troisième parti conviendrait, ce semble, le moins, parce qu'il conduirait à passer la campagne sans rien faire ; ce qui, dans la conjoncture présente, peut préjudicier aux affaires du roi, qui demandent une action prompte, et donner quelque atteinte à la réputation de ses armes.

C'est au roi, après avoir bien examiné ce qui est de son service, à faire choix de l'un de ces trois partis et à décider.

Quoique mon sentiment ne doive être d'aucun poids, et que je le soumette toujours avec respect, je ne laisserai pas de dire que je serais d'avis que l'armée du roi s'approchât de celle des ennemis et

cherchât les moyens d'entreprendre sur elle, particulièrement s'il y avait un événement heureux en Italie.

Quel que soit enfin le parti que le roi fasse prendre à son armée des Pays-Bas, je vais prendre la liberté de dire à sa majesté, qu'attendu la stérilité de la Gueldre espagnole, le besoin qu'il y a de soutenir, à quelque prix que ce soit, cette province aussi bien que le bas électorat de Cologne, et la difficulté qu'il y a d'y remettre des vivres et des fourrages, que par ces considérations (dis-je), pendant que l'armée du roi est à la tête du pays, du côté de celui des ennemis, il convient de tirer par ses derrières des pays de Juliers et de Cologne, qui sont des pays très-fertiles et très-abondants, la plus grande quantité de grains et de fourrages qu'il sera possible, et de les faire voiturer dans les places de la Gueldre espagnole, comme aussi une certaine portion à Rhinberg, pour pouvoir y tenir de la cavalerie.

Il faudra payer les grains et les fourrages dans le pays de Cologne; mais à l'égard de ceux du pays de Juliers, il ne sera pas nécessaire de les payer, et on pourra les précompter sur les contributions.

De même il convient de tirer du Brabant hollandais, particulièrement de la mairie de Bois-le-Duc, à compte sur les contributions, et de la Campine liégeoise, en payant, le plus de grains qu'on pourra, et de les faire voiturer dans les places de la Gueldre espagnole.

Dans le temps qu'on tirera des pays susdits le plus de grains qu'on pourra, il convient, d'un côté, que le roi fasse défendre, sous peine d'exécution militaire, au pays de Juliers et au Brabant hollandais, de porter des grains dans Maëstricht et dans Bois-le-Duc et autres places voisines de la domination des États, et de l'autre que M. l'électeur de Cologne fasse défendre sous les mêmes peines aux pays de Cologne et de Liége, surtout à la Hesbaye et à la Campine liégeoise, de transporter des grains, le premier dans Cologne et dans Juliers, et l'autre dans Maëstricht et dans les places du Brabant hollandais. Ces défenses n'empêcheront point, à la vérité, la traite des grains dans les places ennemies susdites, mais elles en

empêcheront une partie considérable, et feront que le roi pourra en tirer beaucoup pour son compte.

La Gueldre espagnole et le bas électorat de Cologne étant situés comme ils sont, par rapport au gros des Pays-Bas espagnols, il faut s'arranger dès à présent pour remettre dans les provinces les choses nécessaires à la subsistance des troupes qu'on jugera à propos d'y faire hiverner, et qui devront être en nombre considérable pour pouvoir se soutenir contre les efforts que les ennemis pourraient faire contre elles.

Pour pouvoir communiquer plus commodément des Pays-Bas espagnols avec la Gueldre, il faudra nécessairement occuper pendant l'hiver quelques petites villes de la Campine, comme Beringen et autres, entre le Demer et la Meuse, dans lesquelles on se retranchera et l'on s'accommodera; et pour soutenir lesdits postes, et par conséquent la Gueldre espagnole, comme aussi pour contenir la garnison de Maëstricht, il faudra nécessairement que les troupes de l'armée de Flandre hivernent le plus qu'il sera possible dans le Brabant et dans une partie de la Flandre espagnole, et aussi dans quelques lieux de la Hesbaye. Par conséquent il convient de s'arranger dès à présent pour l'amas des fourrages dans les susdits pays espagnols et dans ceux du roi qui sont derrière; sur quoi je suis persuadé qu'on a déjà pris des mesures, et je ne parle de cette affaire que par rapport à la disposition dans laquelle il conviendra de mettre les troupes en quartier.

Je sais bien qu'on pourrait prendre des quartiers dans les pays de Juliers et de Cologne, mais pour y parvenir il faudrait, pour bien faire, deux choses : l'une que Juliers fût pris, et l'autre qu'on laissât presque toutes les troupes dans ces pays, pour pouvoir se soutenir contre les fortes garnisons de Maëstricht et de Cologne, auquel cas la Gueldre espagnole serait bien suffisamment soutenue; mais je ne sais si cette disposition, vu la facilité que les ennemis ont à porter en peu de temps de grands corps de troupes par eau dans les Pays-Bas espagnols, s'accorderait avec l'intérêt et la sûreté desdits pays.

A tout hasard, en quelque pays de cette frontière que le roi veuille mettre ses troupes en quartiers d'hiver, sur quoi le cours et les événements de la campagne donneront des lumières pour se déterminer, je suis d'avis, sauf meilleur, qu'on mette les troupes sur la frontière, le plus ensemble que l'on pourra, afin d'être plus en état d'agir offensivement et défensivement, suivant le besoin.

J'apprends que M. le marquis de Bedmar a présentement un grand corps de troupes à ses ordres en Flandre. Il serait, ce semble, du service du roi qu'il se mît en campagne et qu'il s'approchât de M. de Cochorn le plus qu'il pourrait; par ce moyen il empêcherait ce général d'agir, trouverait peut-être le moyen d'entreprendre sur lui ou du moins sur les pays de la domination des Hollandais de ce côté-là, et donnerait de la réputation aux armes de sa majesté et du roi d'Espagne. D'ailleurs en faisant faire quelques mouvements de marine à Dunkerque et à Ostende, et surtout des galères qui sont, comme je le crois, dans le port de cette dernière place, il donnerait beaucoup d'inquiétude aux Hollandais pour les îles de Zélande, et les obligerait à y tenir toujours des troupes, qui diminueraient d'autant leurs armées.

A propos des îles de Zélande, j'entends dire de tous côtés qu'il n'y a rien de si aisé que d'entreprendre dessus; je n'en saurais parler, car je ne connais pas ces pays-là, n'y ayant jamais été. A tout hasard la chose mériterait bien d'être examinée à fond, et quand on y trouverait de grandes difficultés, il serait toujours à propos de donner de ce côté-là de grandes inquiétudes aux Hollandais, afin de leur faire diversion.

On prétend aussi qu'il serait aisé de faire descendre à la côte de Hollande des partis qui courraient le pays et qui mettraient le feu à des villages; et je connais un homme qui se chargerait volontiers de l'exécution avec des chaloupes et peu de monde dessus, lorsque les flottes ennemies seront éloignées de ladite côte. Il conviendrait de faire examiner cette affaire, comme par exemple par M. de

Pointis, qui est à Dunkerque, car elle est de conséquence et obligerait les Hollandais à retenir des troupes dans ce pays.

Il y a dans le port de Blanckenberghe, petite ville de la domination d'Espagne, à la côte de Flandre, entre Ostende et l'Écluse, beaucoup de barques fort commodes pour des descentes; il faudrait les faire venir dans le port d'Ostende, de peur que M. de Cochorn ne les fît brûler.

On ne saurait certainement trop s'appliquer à donner de l'inquiétude aux Hollandais pour leurs côtes; cela peut, autant qu'autre chose, déterminer les États à la paix.

Il y a à la montagne, sur les frontières des pays de Liége, de Stablo et de Cologne, une petite ville, avec un château du pays de Juliers, appelé Montjoie, dont il faudrait se saisir. Il est fort bien situé pour faire payer la contribution au pays de Juliers, et pour faire la guerre aux partis de Maëstricht et de Juliers, qui courent les pays de Luxembourg et de Limbourg, et celui de Liége du côté de la rivière d'Ourthe.

Lettre de M. de Puysegur à M. de Chamillart.

Du camp de Xanten, 5 juin 1702[1].

(Voir page 42.)

Monseigneur, j'ai reçu hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 de mai, par laquelle vous m'accusez la réception des miennes en date des 18, 21 et 23 dudit mois. Vous me marquez, par cette lettre, que le roi voit avec peine la faiblesse de son armée en Allemagne, qui l'empêche d'en pouvoir détacher des bataillons et des escadrons pour envoyer sur la Sarre, afin de couvrir ses propres états; que la générosité l'engage à porter toutes ses forces pour défendre les pays du roi d'Espagne; mais que, d'un autre côté, sa justice l'oblige à ne point exposer ses propres sujets pour conserver par préférence ceux du roi catholique.

Vous me faites l'honneur de me demander mon avis pour savoir si l'on peut sans risque détacher des troupes qui sont aux ordres de monseigneur le duc de Bourgogne le nombre compris dans l'état que vous me faites l'honneur de m'envoyer.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1554, n° 51.

Je vous dirai, monseigneur, que sa majesté peut, quand elle voudra, détacher le nombre de bataillons et d'escadrons porté dans ledit état; que pour ce que nous faisons et ce que je pense que nous pourrons faire, à moins qu'il ne se rencontre des actions heureuses, nous nous passerons fort bien de ce corps de troupes, lequel sera beaucoup plus utile du côté qu'on le destine que dans ce pays, où la quantité qu'il y en a fait que chaque officier général qui commande dans des cantons en tire à soi le plus qu'il peut, et que la quantité que sa majesté en veut retirer sera imperceptible, lorsqu'on saura n'en mettre à chaque endroit que ce qu'il convient qu'il y en ait.

Vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que, par une lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, vous me demandiez s'il ne convenait pas de rassembler la plus grande partie de nos troupes, afin de faire une armée considérable à monseigneur le duc de Bourgogne. J'eus l'honneur de vous mander que pour lors nous en avions assez pour nous opposer à ce qui était en ce pays-ci, et que, du moment que l'ennemi s'y fortifierait, nous pourrions faire la même chose; et que, pourvu que la navette se jouât bien et que la proportion fût gardée en tous lieux, nous n'avions rien à craindre de nos ennemis, mais que, du moment que cela se dérangerait, ils pourraient prendre une supériorité sur nous.

Notre navette s'est mal jouée : chacun dans son particulier a cru que l'ennemi allait tomber entièrement sur lui; personne n'a voulu se dégarnir; on ne s'est point donné la main les uns aux autres, et c'est ce qui a donné jour à M. de Coehorn de prendre le fort Saint-Donas et de se porter là où il est.

Son expédition n'est point une chose fort considérable; mais elle est désavantageuse en ce qu'on lui a laissé faire cela, lui n'ayant que quatorze bataillons et cinq escadrons, tandis que, les places gardées, on pouvait tomber sur lui avec vingt-cinq bataillons, presque tous de campagne, et plus de vingt escadrons; et

actuellement, quoiqu'il y ait six bataillons détachés et dix escadrons du camp d'Anvers pour marcher en ce pays avec le convoi, M. le comte de Lamothe a, pour garder Nieuport, Ostende, Bruges et Damme, vingt-six bataillons et neuf escadrons. Il n'y a que l'Écluse où M. de Coehorn est campé avec douze bataillons, y compris la garnison, et quatre ou cinq escadrons qui lui sont opposés; cependant toutes ses troupes sont dans les places ou derrière le canal de Bruges à Gand; ce qui me paraît une chose fort extraordinaire, d'autant plus que, laissant dans Nieuport deux bataillons, trois dans Ostende et deux dans Damme, et venant camper, avec les dix-neuf bataillons et les neuf escadrons qui lui restent, entre Damme et Saint-Donas, M. de Lamothe couvre tout le pays et les places, et oblige M. de Coehorn à rentrer dans l'Écluse, et à renvoyer ses troupes dans les places pour leur sûreté, parce que, s'il ne le fait pas, M. le comte de Lamothe est en état de faire un gros détachement par ses derrières, pour entrer dans toute la Flandre hollandaise, donner à craindre pour l'île de Cadsand, pour Ysendyke et pour les Philippines; au lieu que s'il reste derrière ces canaux, cela fait croire aux ennemis que le roi n'a point de troupes.

Je crois qu'il doit aller pour le présent camper à l'endroit que je vous marque; mais si M. de Coehorn se retire, comme je n'en doute pas, ou si l'on veut que M. le comte de Lamothe se contente de garder ses canaux, on peut fort bien lui ôter huit à dix bataillons et trois ou quatre escadrons.

Je sais, monseigneur, que l'on vous mande de tous côtés que le dessein des ennemis est d'assiéger en même temps Nieuport et Ostende, et que leur flotte est destinée pour cela : je souhaiterais de tout mon cœur que ce fût là leur véritable dessein; cela épargnerait bien des alarmes et de véritables sujets de crainte le long des côtes de France et d'Espagne, et il y a dans la Flandre espagnole et en ce pays-ci un nombre de troupes assez considérable pour s'opposer à leur dessein. En vérité, s'il y a à appréhender pour

ces deux places, que ne doit-on pas craindre pour Calais, où il n'y a que deux bataillons, pour la côte de Normandie, pour Saint-Malo, pour Brest et toutes les autres, qui n'ont point d'armées à portée comme il y en a de ces deux places?

Je vois bien par les nouvelles qui viennent en ce pays-ci que, de chaque endroit, chacun vous représente les facilités que l'ennemi aurait de l'attaquer; chacun ne songe qu'à sa propre affaire, et ne regarde qu'autour de lui; et quand il ne voit pas une armée proche, il croit que l'ennemi peut l'accabler avant d'être secouru, et ne pénètre pas plus loin pour savoir, si l'ennemi marchait à lui, ce qu'il risquerait de perdre en le faisant.

Or c'est à ceux qui dirigent le tout de connaître les attaques que l'ennemi peut faire, les moyens qu'il peut y avoir pour y remédier, soit en s'y portant avant que l'ennemi attaque, soit pour le forcer quand il s'est placé, ou l'obliger de se retirer par une diversion plus considérable. Voilà ce que le particulier ne connaît pas, n'ayant nulle connaissance de ces faits, ni de l'affaire générale. Il croit tout faisable à l'ennemi, et donne dans toutes les nouvelles sans pouvoir distinguer ce qui est véritablement possible d'avec ce qui ne l'est qu'en apparence.

C'est pourquoi l'habileté d'un homme de guerre est de savoir bien distinguer, quand on lui mande des nouvelles, celles qui sont possibles de celles qui ne le sont pas. Je vous dirai que les ennemis ont une grande attention à prôner leurs forces; et nous, au contraire, nous diminuons les nôtres. Je vous dirai aussi qu'il y a peu d'officiers principaux qui sachent ce que nous en avons, et quand je l'ai dit à quelques-uns, ils avaient peine à le croire. J'ai été obligé de leur montrer le contrôle pour les persuader. C'est aussi sur l'idée que les gens qui commandent ont de la force des ennemis, que ceux-ci sont capables de faire toutes les entreprises qu'ils disent, ne nous croyant pas en état de leur résister.

Vous trouverez ci-joint un état des troupes indiquant comment il convient de les placer et comment elles peuvent l'être en très-peu

de temps, sans les fatiguer par des marches, le mouvement étant de proche en proche.

Je crois, après toutes les réflexions que j'ai pu faire, que cette disposition est bonne quant au temps présent. Si l'avenir nous mène quelque chose qui demande des mouvements de proche en proche, on renforcera l'endroit menacé; mais, pour cela, il faut que le tout soit bien mené, et qu'on fasse usage des troupes à propos.

J'ai vu par votre lettre que les partis ennemis courent dans le pays Messin; ils en font de même dans les Pays-Bas espagnols et entre Sambre et Meuse. Ce n'est pourtant point de ce côté-ci que les partis courent, puisque, par la convention faite, les partis ne doivent faire aucune exécution jusqu'à ce que l'on soit convenu des contributions; mais c'est que, sous ce prétexte, tout ce qu'il y a de fripons vole et pille, et si l'on ne fait armer les communautés voisines des frontières, qu'on ne les oblige à se garder sur leurs terroirs et qu'on ne les rende responsables de tous les vols qui pourront y arriver, on ne sera pas en sureté en Champagne ni en Picardie, surtout dans l'entre Sambre et Meuse, où le pays de Liége va jusqu'à Rocroy, dont tout le canton est mêlé des terres de Liége, de France et d'Espagne; et si l'on ne met quelqu'un pour commander à toutes ces communautés, il faut compter que ce sera un brigandage terrible.

Il faut faire la même chose dans le Luxembourg, dans le pays Messin et dans toute la Lorraine.

Il est impossible que, dans cette guerre, M. le duc de Lorraine puisse demeurer neutre; cela serait trop préjudiciable au service du roi.

Comme vous me marquez par votre lettre, monseigneur, que vous souhaitez avoir une prompte réponse, je ne m'étends pas davantage, et je crois que cette lettre n'est que trop longue dans les occupations que vous avez; mais la matière dont il s'agit a de l'étendue et, voulant abréger, il est à craindre qu'on n'explique point assez.

J'ai vu, monseigneur, par une de vos lettres, qu'il conviendrait de faire mettre dans la capitulation de Kayserswert que la place serait rasée : c'est le dessein des ennemis, attendu que, dans les trois dernières guerres, cette place a toujours été remise entre les mains du roi; et, comme c'est un bien d'église, à toutes les paix on est obligé de la rendre. Pour que cela n'arrive plus, ils ont résolu de la raser entièrement, attendu même qu'elle leur est inutile, ayant Dusseldorf, qui est deux lieues au-dessus, et Wesel, qui est au-dessous.

PROJET DE DISPOSITION GÉNÉRALE POUR LES TROUPES DANS LES PAYS-BAS, AVEC LA MANIÈRE DONT IL CONVIENT DE FAIRE LE DÉTACHEMENT POUR ENVOYER SUR LA SARRE, 5 JUIN 1702 [1].

(*Voir page 42.*)

PLACES ET CAMPS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Nieuport	2e de Bretagne	1	//
	2e d'Aulnis	1	//
Ostende	2e de Lorraine	1	//
	2e de Berry	1	//
	Puente-Ibañez	1	//
Damme	2e de Beauvoisis	1	//
	2e de Crussol	1	//
	Del Valle	1	//
Bruges	Rhingrave	1	//
Gand	Amezaga	1	//
	2e de Noailles	1	//
	A reporter	11	//

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1554, n° 52.

PLACES ET CAMPS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Report.....	11	//
Il y a encore à Gand le regiment de dragons de Flavacourt de 3 escadrons, lequel a tous ses chevaux, ses hommes et ses armes, et peut servir dès à présent à 2 escadrons; et à la fin du mois les 3 pourront être en état. Il y a encore le second bataillon de milice qui se forme à Gand, où il y a actuellement 600 hommes; et il sera en état à la fin du mois.			
Camp sous Bruges, pour garder les canaux d'Ostende et de Bruges à Gand.	Villars, suisse.....	3	//
	Greder, suisse.....	3	//
	Boulonnais.....	1	//
	Sillery.....	1	//
	Spinola.....	2	//
	Chacon.....	//	2
	Fiennes.....	//	2
	Richebourg, dragons.....	//	3
	TOTAL.....	21	7

Toutes ces troupes sont portées sur les lieux. Tous les bataillons et escadrons compris ci-dessus sont bons et en état de servir.

Les dix dont on forme le camp sont tous de vieux régiments; les dragons de Richebourg sont fort bons, et le régiment de cavalerie de Chacon aussi.

A l'égard de celui de Fiennes, je ne l'ai point vu; mais on dit qu'il est en bon état.

Tout ce nombre de troupes n'a d'opposé que douze bataillons et cinq escadrons, qui sont campés à une portée de canon de l'Écluse. Il n'y a que cette seule ville qui leur soit opposée aussi.

Pour attaquer ces troupes ou quelques-unes des places, à la réserve de Damme, il faut les forcer derrière les canaux où elles sont retranchées, et faire des ponts sur lesdits canaux, lesquels sont très-larges.

Suivant cet exposé, ne trouve-t-on pas que cette partie de la Flandre est suffisamment gardée, et que, s'il se faisait des débarquements considérables, à quoi il n'y a pas d'apparence, elle est en état de donner le temps de pouvoir être renforcée par les troupes qui seraient dans le pays de Waes et du côté d'Anvers?

PLACES ET CAMPS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Pays de Waes	Meyer, suisse	2	
	Charolais	1	"
	Grimaldi-le-Jeune	1	"
Ces quatre bataillons sont bons, et, par des inondations qu'on a formées, on ne peut venir à eux que par trois endroits où il y a un fort à chacun, et ces troupes sont à portée d'être secourues par celles qui sont à Anvers. La garnison de Hulst, qui leur est opposée, n'est pas à beaucoup près si forte qu'eux; et quand celle du Sas s'y joindrait, elles ne pourraient les forcer. Ainsi ce côté est suffisamment muni contre ce qui lui est opposé.			
Termonde et le fort de la Marguerite	2e de Westerloo	1	"
	2e de Capres	1	"
	A reporter	6	"

PLACES ET CAMPS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Report.....	6	
Ces deux bataillons ne sont pas complets; il y a quatre mois qu'on travaille à les former. Ils sont à plus de 400 hommes chacun, sont habillés et armés, et ont tous leurs officiers. Comme Termonde est couvert par l'Escaut et par le pays de Waes, qu'on garde, cela est plus que suffisant pour garder cette place.			
Citadelle et ville d'Anvers....	Zuñiga.....	1	//
	1er de La Faille.....	1	//
	Rupelmonde.....	1	//
	2e de Deynse.....	1	//
Camp près d'Anvers.....	Surbeck.....	3	//
	Luxembourg.....	1	//
	2e de Sparre.....	1	//
	1er de Capres.....	1	//
	Fusiliers d'Espagne.....	1	//
	Gardes Chevaux-Bais.....	//	1
	Berghes.....	//	2
	Sicile.....	//	2
	Grignan.....	//	2
	Vandergracht.....	1	//
	2e de Grouff.....	1	//
	2e de Grobendonck.....	1	//
	TOTAL.....	20	7

Toutes les troupes marquées ci-dessus sont dans les lieux que j'indique ou à portée de s'y rendre.

Depuis le canal de Gand au Sas jusqu'à Lierre il y a vingt bataillons et sept escadrons.

Il n'y a d'opposé à ce corps de troupes que la garnison du Sas, celle de Hulst, celles de Berg-op-Zoom et de Breda; or il est constant que ces garnisons ne sont pas à beaucoup près si nombreuses que ce corps de troupes. Il est vrai que dans ce nombre il y a plusieurs nouveaux bataillons dont quelques-uns même n'ont pas encore tout leur monde; mais comme ils sont employés pour garnison dans les places, ils sont suffisants pour les préserver d'insulte et de surprise, et donner le temps au corps qui est campé de se porter où l'on serait attaqué.

Il faut remarquer encore que M. de Coehorn, pour former son corps, a dégarni les places qu'on vient d'indiquer, et qu'il y a très-peu de troupes, joint à cela que les garnisons de Breda et de Berg-op-Zoom n'oseraient pas sortir toutes pour aller faire une entreprise, par la crainte d'être battues ou coupées, et d'exposer par là leurs places.

Si M. de Coehorn retirait le corps de troupes qu'il a sous l'Écluse, et qu'il les renvoyât dans les places du Sas et de Hulst, M. le comte de Lamothe renverrait pareillement de ses troupes du côté du pays de Waes, ce qu'il pourrait faire facilement en les embarquant sur le canal de Bruges à Gand; et si l'on en a besoin à Anvers, elles peuvent descendre l'Escaut de Gand à Anvers.

Je ne doute point que l'on vous ait mandé que l'ennemi, au moyen de ses embarquements, peut se porter plus aisément de l'Écluse à Lillo que nous ne pouvons faire de Bruges à Anvers; cependant je ne crois pas qu'il gagne vingt-quatre heures sur nous, ce qui n'est pas un si grand avantage; et à l'égard de la cavalerie, il ne peut pas en transporter un gros corps, au lieu que nous faisons marcher par terre, où nous voulons, tel corps de cavalerie qu'il nous convient.

PLACES ET CAMPS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Bruxelles	Grimberghes	1	//
Ce bataillon n'est pas encore complet, et n'est à Bruxelles que pour la forme.			
Diest	2e de Périgord	1	//
	2e de Santerre	1	//
	Saint-Maurice	//	1
Léau	Caraccioli	1	//
	2e de Chartres	1	//
	Saint-Maurice	//	1
Charleroy	2e de Nassau	1	//
Namur	Maucheño	1	//
	De Sarre	1	//
	Brias	1	//
	Amal	1	//
	Certani	1	//
	2e de Bassigny	1	//
	2e de Miromesnil	1	//
Luxembourg	2e de Labour	1	//
	De Pas	1	//
	Barre	//	2
Limbourg	Paulo-Magno	1	//
Schleyden	La compagnie de Lacroix, de 200 hommes.		
	A reporter	16	4

PLACES ET CAMPS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS	ESCADRONS.
	Report.....	16	4
Chartreuse et citadelle de Liége.....	2e de Guyenne.....	1	//
	1er de Westerloo.....	1	//
	Courrière.....	1	//
	Leyde.....	1	//
	Mineurs de Bambigny, de 60 hommes.		
	Idiaquez.....	1	//
Camp près de Maëstricht....	Marcello-Grimaldi.....	1	//
	1er de Grouff.....	1	//
	1er de Grobendonck.....	1	//
	1er de Deynse.....	1	//
	1er de Nassau.....	1	//
	Milan.....	2	//
	Hessy, suisse.....	3	//
	Reynold, suisse.....	1	//
	Meyer, suisse.....	1	//
	De l'électeur de Cologne.....	1	//
	Hornes.....	//	2
	Revel.....	//	2
	Havré.....	//	2
	Fraula.....	//	2
	Valensart, dragons.....	//	3
	TOTAL.....	34	15

Les garnisons de Diest, de Léau, de Charleroy, de Namur, de Luxembourg et de Limbourg, sont à peu près comme je les marque.

Je mets de plus dans Namur un bataillon du régiment de Sarre, qui est composé de milices du comté de Namur et du duché de Limbourg, attendu que les bataillons d'Alma, de Brias et Certani sont très-faibles, et composés de gens de toutes sortes de pays.

Le régiment de Mancheño, qui est espagnol, doit être dans le château; mais je doute qu'il y demeure, et je crois qu'il ne monte qu'un détachement au château pour le garder. On en a déjà averti, mais je doute qu'on exécute. Il conviendrait qu'on envoyât le marquis de Leyde, qui est maréchal de camp et homme entendu et bien intentionné, commander audit Namur en l'absence du comte de Brouay. M. le marquis de Bedmar avait eu ce dessein-là; M. le maréchal lui a écrit et lui a conseillé de le faire incessamment; mais de crainte de fâcher le comte de Brouay, il diffère toujours. Vous ne ferez pas mal de lui mander de le faire au plus tôt.

La garnison de Luxembourg est à présent composée de deux bataillons de Milan et du bataillon de Pas qui est de nouvelle levée.

M. le maréchal y a envoyé le second bataillon de Bassigny; je crois qu'il convient d'y envoyer les seconds bataillons de Miromesnil et de Labour, qui sont à Huy et à Liége, pour relever les deux bataillons de Milan et les faire venir au camp de Liége, ainsi qu'ils sont marqués.

Outre cela il faut envoyer le régiment de Barre, cavalerie, qui est à Liége, audit Luxembourg, afin que la garnison soit toute française, à la réserve du bataillon de Pas qui se forme.

M. le maréchal me paraît dans ces sentiments, et je crois qu'il le fera exécuter incessamment.

Pour former le camp sous Maëstricht, lorsque la Chartreuse et la citadelle seront en état de défense, les troupes sont assez à portée de s'y rendre, et ce sont toutes les meilleures qu'ait le roi d'Espagne. Si, dans la suite, ce camp a besoin d'être renforcé, soit en cavalerie soit en infanterie, on pourra le faire en détachant des troupes de nos armées quand nous en serons plus à portée.

GARNISONS DES PAYS DE GUELDRE ET DU BAS ÉLECTORAT DE COLOGNE.

PLACES.	RÉGIMENTS	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Wert	Courten, suisse	1	
Stephanswert	Montfort	1	
Venloo	Courten, suisse	1	//
	Dumont	1	//
	Vexin	1	//
Gueldre	Courten, suisse	1	//
	2e de Cambraisis	1	//
	Touraine	1	//
	Wrangel	1	//
	2e de Charolais	1	//
Rhinberg	Wrangel	1	//
	Montfort	1	//
	Auxerrois	1	//
	TOTAL	13	//

Lorsque les armées ne s'éloigneront pas, on peut ne laisser que le nombre de troupes marqué ci-dessus pour les places. J'y ai compris Vexin et Touraine, quoique ce dernier soit encore dans Kayserswert, parce que, suivant les apparences, on aura peine à sauver cette place; et, quand on y réussirait, on n'y laisserait pas plus de quatre à cinq bataillons. Ainsi, dès que cette place sera prise, il nous reviendra :

PLACES.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Orléans	2	
	Saint-Sulpice	2	
	Languedoc	2	
	TOTAL	6	

Comme ces bataillons seront fort ruinés et qu'ils ne pourront pas servir en campagne, on pourra les mettre dans les places et en tirer d'autres.

TROUPES QUI RESTENT POUR COMPOSER L'ARMÉE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE ET LE CORPS DE M. DE TALLARD.

INFANTERIE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Gardes françaises	4	*Report*	34
Gardes suisses	3	Royal-artillerie	1
Picardie	3	Royal-italien	1
Le Roi	4	Braudelet	3
Royal	3	Reynold	2
Poitou	2	Mortemar	2
Du Maine	2	Zurlauben	2
La Reine	3	Furstemberg	2
La Couronne	2	Bombardiers	1
Alsace	4	Sparre	1
Royal-Roussillon	2	Santerre	1
Greder, allemand	2	Laonnais	1
A reporter	34	TOTAL	51

CAVALERIE.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Gardes du roi	8	*Report*	65
Gendarmes du roi	1		
Chevau-légers du roi	1	Sève	2
Mousquetaires du roi	2	Joffreville	2
Grenadiers à cheval	1	Vaillac	2
Mestre de camp général	3	La Baume	2
Du Roi	3	Gardes de l'électeur	2
Royal-étranger	3	Ribaucourt	2
Cravates	3	Noirmont	2
Royal-Piémont	3	Brancaccio	2
Royal-allemand	3	Grigny	2
Royal-carabiniers	6	Toulongeon	2
Bourgogne	2	Fourneau	2
Berry	2	Chimay	2
Orléans	2	Gaetano	2
Chartres	2	Louviguy	2
Condé	2		
Le Maine	2		
Toulouse	2	DRAGONS.	
Beringhen	2		
Quintin	2	Colonel général	3
Egmont	2	Mestre de camp général	3
Furstemberg	2	Royal	3
Talmont	2	Hautefort	3
Duras	2	Poitiers	3
Rosen	2	Ferrare	3
A reporter	65	TOTAL	111

Total général des troupes, depuis la mer jusqu'au bas Rhin, 145 bataillons et 140 escadrons, non compris les troupes de M. l'électeur qui sont dans Bonn.

TROUPES POUR MARCHER SUR LA SARRE.

LIEUX OU ELLES SONT.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	INFANTERIE.		
Au camp de M. de Tallard.....	Charost.....	2	//
Idem.....	Artois.....	1	//
A l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne.....	Isenghien.....	1	//
Au pays de Waes.....	Thouy.....	1	//
A l'armée de M. de Tallard.....	Aulnis.....	1	//
A l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne.....	Chartres.....	1	//
Idem.....	Blaisois.....	1	//
Au camp d'Anvers.....	Barrois.....	1	//
A l'armée de M. de Tallard.....	Agenois.....	1	//
A Liége.....	Tessé.....	1	//
Il est allé à Luxembourg.....	Orléanais.....	1	//
	CAVALERIE.		
A l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne.....	D'Aubusson.....	//	2
A l'armée de M. de Tallard.....	Barentin.....	//	2
Au camp de M. de Lamothe.....	Pelleport.....	//	2
A Diest.....	Montrevel.....	//	2
	TOTAL.....	12	8

On peut, dès à présent, faire marcher à Namur, du camp de M. de Lamothe, du corps de M. de Bedmar et de ce qui est à Diest, tout ce qui est destiné pour l'Allemagne.

On peut aussi faire partir de Liége ce qui doit aller à ladite armée, et envoyer le tout droit à Luxembourg.

A l'égard de ce qui est à l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne et à celle de M. de Tallard, on fera marcher le tout ensemble, quand on le jugera à propos, et on le fera conduire par un corps de troupes jusqu'à la hauteur de Bonn, d'où l'on prendra le chemin de Luxembourg.

J'ai vu par votre lettre que la qualité des troupes que l'on avait laissées en Flandre ne vous paraissait pas trop bonne, parce qu'il y en a beaucoup de nouvelles. Je puis vous assurer que les ennemis ont beaucoup plus de nouvelles troupes que nous. Chacun vous conte ses peines, et très-peu de gens vous mandent qu'ils ont assez de troupes.

Tout le monde veut avoir de bonnes troupes et en quantité; mais il faudrait l'armée de Tamerlan pour contenter un chacun.

Je vous dis au vrai ce que je pense; je ne vous dirai jamais rien contre mon sentiment : après cela, je ne me rends garant de rien.

Voilà, selon toutes les réflexions et l'application que je peux avoir, ce que je crois qu'il faut faire; mais pour assurer les choses avec certitude et les démontrer, cela n'est point praticable dans ce métier.

Je crois qu'on sera obligé de mettre trois bataillons français dans Bonn et d'en retirer un pareil nombre, attendu que Monsieur l'électeur ne se fie pas à son infanterie. On pourra aussi prendre de ses escadrons et lui en donner des nôtres.

ORDRE POUR LA MARCHE DU CONVOI ET DES TROUPES QUI DOIVENT PARTIR DU BRABANT POUR VENIR JOINDRE LES ARMÉES QUI SONT SUR LE BAS RHIN, 2 JUIN [1].

(*Voir page* 43.)

M. de Bagnols fera avertir, le 3 de ce mois, aussitôt qu'il aura reçu la présente disposition, tout ce qu'il y a d'officiers, d'équipages, et généralement tout ce qui doit venir à l'armée, de partir de Bruxelles le 4, pour se rendre le même jour à Malines.

S'il y a à Anvers de l'argent pour l'armée, il pourra donner ordre qu'on le conduise, le 4, à Malines, pour le joindre au trésor.

Il fera avertir aussi à Louvain que tout ce qui y attend un convoi, ait à se rendre, le 4, à Diest. Si les deux compagnies de Vaillac sont à Louvain, elles en partiront le même jour 4, avec armes et bagages, pour escorter ce qui partira de Louvain pour Diest, et demeureront audit Diest pour y joindre leur régiment et servir à l'escorte du convoi, comme les autres compagnies.

M. de Bagnols écrira à M. de Winterfeld à Lierre, pour que, s'il y a des officiers ou des équipages pour l'armée, il les avertisse d'en partir, le 5 au matin, pour joindre dans la marche le convoi qui partira de Malines.

Ledit convoi partira de Malines, le 5 au matin, sous l'escorte du second bataillon de Cambraisis, auquel on donnera de la poudre et des balles en partant de Malines, et qui conduira ce convoi le même jour à Meerbeck près de Boeschot; si M. le marquis de Bedmar le juge à propos, il fera joindre à ce bataillon deux cents chevaux jusqu'à Meerbeck.

M. de Paratte avertira M. de Vaillac de commander ledit convoi, jusqu'à ce qu'il l'ait remis entre les mains de M. de Caraman, à son camp d'Olmen.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1554, n° 41.

Le 5 au matin M. de Vaillac partira de Diest avec son régiment de cavalerie, celui de Bourgogne, celui de La Baume et le second bataillon de Charolais, avec armes et bagages, et conduira avec lui tous les équipages, recrues, officiers, ingénieurs, caissons, bœufs et généralement tout ce qui est destiné pour joindre l'armée. Il ira le même jour à Meerbeck, où il recevra ce qui sera parti de Malines et de Lierre, et sera chargé de rassembler le tout, et de prendre les mesures qu'il trouvera convenables pour la sûreté.

M. de Paratte aura soin de faire avertir ce qu'il y aura à Arschot d'équipages ou d'officiers, de se rendre, le même jour 5, à Meerbeck.

On aura soin de faire prendre aux troupes qui partiront de Malines et de Diest, du pain pour quatre jours, et de leur faire donner des munitions de guerre.

M. de Paratte donnera ordre, aussitôt le présent ordre reçu, de faire cuire du pain pour dix bataillons et douze escadrons, pour quatre jours; on fera mettre le pain dans les caissons, le 4 au soir, afin qu'ils puissent partir le 5 avec M. de Vaillac, et porter le pain pour les troupes du camp d'Olmen, commandé par M. de Caraman.

Si par hasard les caissons étaient partis de Diest pour porter le pain au camp d'Olmen lorsque M. de Paratte recevra le présent ordre, il ne donnera point d'ordre pour faire cuire du pain à Diest, d'autant que ce que les caissons auront voituré au camp d'Olmen sera suffisant, et lesdits caissons ne reviendront point d'Olmen à Diest; et comme M. de Caraman aura la copie de la présente disposition, il retiendra les caissons, quand bien même on aurait compté sur ce que ce camp pourrait demeurer plus longtemps à Olmen. En ce cas, M. de Paratte fera cesser la cuisson du pain à Diest.

Le 6 au matin M. de Vaillac se mettra en marche avec les troupes et le convoi, pour aller le même jour au camp de M. de Caraman, à Olmen.

Le 5 au soir M. de Caraman détachera trois cents chevaux pour aller au-devant de M. de Vaillac et couvrir sa marche du côté de Maëstricht.

M. le prince de Tserclaes fera partir de Liége, le 4 au soir, quatre ou cinq cents chevaux pour observer Maëstricht, et couvrir en même temps le convoi du côté de cette place; et au cas que celui qui commande ces quatre ou cinq cents chevaux apprenne qu'il sorte quelques troupes de Maëstricht, il en donnera avis à M. de Caraman; et même, si le détachement était considérable, il irait joindre M. de Caraman pour le renforcer. Il aura attention de le faire avertir du lieu où il sera et de ceux où il ira pour couvrir sa marche, afin que, si M. de Caraman avait besoin de ses troupes, il sût où lui envoyer ses ordres.

M. de Caraman tiendra pareillement des partis du côté de Breda et de Bois-le-Duc, pour couvrir sa marche de ce côté-là.

M. de Caraman partira le 7 au matin avec toutes les troupes qui sont à ses ordres, celles que M. de Vaillac lui aura amenées et tout le convoi, pour venir le même jour à Bocholt, sur le chemin de Ruremonde; et, le 8, il en partira de grand matin, pour se rendre sous Ruremonde, où il séjournera le 9, et où il trouvera du pain pour ses troupes. On lui mandera audit Ruremonde ce qu'il aura à faire.

Lorsqu'il partira de Bocholt, s'il n'a nulle nouvelle qu'il y ait à portée de lui un corps capable de l'attaquer et qu'il croie pouvoir faire sa marche en sûreté, il renverra M. de Montrevel avec son régiment et la cavalerie qui sera venue de Liége, lequel prendra ses sûretés et le temps qu'il jugera nécessaire pour se rendre à Diest, où ledit régiment de Montrevel demeurera jusqu'à nouvel ordre; ceux de Liége retourneront à Liége.

Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi.

Du camp près Nimègue, 11 juin 1702 au soir [1].

(*Voir page 50.*)

Suivant la lettre que j'ai eu l'honneur, sire, d'écrire à votre majesté, le 9 de ce mois, monseigneur le duc de Bourgogne se mit hier en marche, à la petite pointe du jour, pour s'approcher de l'armée de M. le comte d'Athlone. Sa marche fut si diligente qu'il vint camper hier en deçà du château de Kessel, sur la Niers; il en est parti ce matin avant le jour, ayant fait avancer dès hier M. le marquis d'Alegre, M. le comte de Souternon et M. le marquis de Silly, avec douze cents chevaux et quelques grenadiers, pour observer les mouvements des ennemis. Hier, à six heures du soir, M. le comte d'Athlone n'avait encore fait aucun mouvement et faisait toutes les démonstrations d'un homme qui voulait rester dans son camp. M. le marquis d'Alegre, qui avait grand désir de donner des nouvelles sûres, fit attaquer un poste de deux cents hommes des ennemis, qu'il força, et fit quatre ou cinq prisonniers qui lui dirent que l'on ne savait pas encore dans leur camp que l'armée de votre majesté eût marché; cependant, sur les huit ou neuf heures du soir, mondit sieur d'Athlone donna ordre pour faire marcher.

M. le marquis d'Alegre ayant su au jour que M. d'Athlone était décampé, en donna avis à monseigneur le duc de Bourgogne, lequel était déjà en marche; il donna ordre aussitôt à M. le duc de Guiche de marcher avec le régiment Mestre de camp général des dragons et les carabiniers pour soutenir le marquis d'Alegre et harceler les ennemis, retarder leur marche et lui donner le loisir de les joindre. Peu de temps après ils lui mandèrent qu'ils voyaient vingt-deux troupes qu'ils allaient charger, ce qui fit doubler la marche de monseigneur le duc de Bourgogne pour les joindre.

Un moment après ils lui envoyèrent dire que ces vingt-deux troupes étaient soutenues de toute l'armée des ennemis, qui se retirait en bataille.

M. le duc de Bourgogne fut la reconnaître lui-même; et, après avoir vu la disposition des ennemis, il donna ses ordres pour continuer

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1554, n° 130.

à les suivre sans rien engager, en attendant que son aile droite et son infanterie pussent le joindre ; la difficulté des chemins et la situation avaient obligé à marcher par l'aile gauche.

Lorsque la droite eut joint en partie, et seulement quelques bataillons, monseigneur le duc de Bourgogne ordonna que l'on suivît l'armée ennemie avec un peu plus de vivacité, ce qui fut exécuté; en sorte qu'elle fut poussée et plusieurs troupes furent culbutées jusque sur les glacis de Nimègue, avec beaucoup d'audace et de valeur de la part des troupes de votre majesté. L'infanterie et l'artillerie étant ensuite arrivées, monseigneur le duc de Bourgogne fit approcher lesdites infanterie et artillerie, et fit canonner et harceler par l'infanterie toute l'armée ennemie, d'une manière si vive, qu'il l'obligea et la força, au pied de la lettre, à se jeter dans le chemin couvert et dans les fossés de Nimègue et de passer au travers de la ville.

Cela n'a pu se passer sans perdre quelque monde par le canon de la ville qui fut fort vif; cependant je ne crois pas que cela aille à quarante ou cinquante hommes tués et quatre-vingts blessés. On estime la perte des ennemis à plus de sept à huit cents hommes. Un déserteur a dit qu'il y a eu particulièrement quatre régiments qui ont été presque entièrement défaits par le canon. On leur a fait environ cent prisonniers, parmi lesquels un lieutenant-colonel de cavalerie et quelques officiers, outre un étendard que le régiment de M. le comte de Durfort leur a pris. On leur a pris, outre cela, plus de deux ou trois cents chariots d'artillerie et d'équipage, et plus de mille chevaux d'équipage. Enfin, quoiqu'il n'ait pas été possible de battre ladite armée, parce qu'elle s'est toujours retirée en pleine bataille, elle a été tout à fait malmenée; et je ne crois pas qu'il y ait d'exemple qu'une armée entière ait été poussée jusque sur la contrescarpe et les palissades d'une place, et qu'elle y ait été ensuite attaquée et harcelée de manière à être forcée de se jeter dans les chemins couverts et dans les fossés, ne pouvant plus tenir dehors contre la mousqueterie et le canon de l'armée opposée.

Comme M. le comte de Denonville, que monseigneur le duc de Bourgogne dépêche à votre majesté, a vu lui-même toutes choses et s'est porté partout avec beaucoup de valeur et de bonne volonté, il rendra un compte exact de tout à votre majesté, outre celui que monseigneur le duc de Bourgogne en rend lui-même à votre majesté par sa lettre.

M. le marquis d'Alegre, M. le duc de Guiche, M. le comte de Souternon et M. de Silly, qui étaient détachés, ont fort contribué au succès de cette affaire, ayant toujours tenu l'ennemi de près, et s'étant fort distingués dans plusieurs charges.

M. le marquis de Montrevel, qui commandait la seconde ligne de l'aile droite, s'y est tout à fait distingué, et M. le commandeur de Courcelles et M. le duc de Montfort ont culbuté entièrement six ou sept escadrons ennemis. M. de Broglio et M. de Durfort y ont parfaitement bien fait, aussi bien que M. de La Boulaye, lieutenant-colonel de Duras, qui y a été blessé; c'est un ancien et bon officier qui mérite une commission de mestre de camp. M. de La Vierne, maréchal des logis de l'armée, s'est trouvé à plusieurs charges et y a fait parfaitement bien.

Plusieurs autres personnes ont aussi parfaitement bien fait; j'aurai, dans la suite, l'honneur d'en rendre compte à votre majesté.

M. de Puysegur s'y est montré à son ordinaire pour un très-digne sujet par sa valeur, sa capacité et son bon esprit.

Notre canon a été tout à fait bien servi, et M. de Vigny s'y est très-bien comporté.

Je ne puis, sire, assez dire à votre majesté toute la bonne volonté que les troupes de votre majesté ont témoignée dans cette occasion; mais ce qui ne se peut assez louer et admirer, c'est l'extrême désir que monseigneur le duc de Bourgogne a fait paraître de voir, d'agir et de se porter partout; la sagesse et le sang-froid, l'air libre et naturel qu'il conserve, sa gaieté, sa hardiesse, son coup d'œil et son bon esprit; en un mot, il met au jour toutes les bonnes qualités et vertus qui font un grand homme, qui peuvent faire assurer qu'il

sera un jour très-grand et bon général et très-digne petit-fils de votre majesté.

A peine l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne était-elle aussi forte que celle de M. d'Athlone, monseigneur le duc de Bourgogne ne s'étant point servi du corps de troupes de M. de Tallard, qui était à Calcar, ni de celui de M. de Caraman, qui était à Weeze, outre trois bataillons et deux escadrons que l'on avait été obligé de laisser pour l'escorte des gros et menus équipages.

PRÉCIS DE L'AFFAIRE DE NIMÈGUE, LE 11 JUIN 1702 [1].

(*Voir page* 50.)

L'armée du roi partit de Xanten le 10, à deux heures du matin, marcha toute la journée pour aller attaquer l'armée des alliés, campée à Cranenbourg, entre Clèves et Nimègue; elle coucha en halte seulement, et se remit en marche le 11, à deux heures du matin, ayant laissé ses gros bagages à Kessel, derrière la rivière de Niers. Monseigneur le duc de Bourgogne eut avis dans sa marche, par M. le marquis d'Alegre, qui avait été détaché dès la nuit du 10 pour aller reconnaître les ennemis, que, la nuit du 10, à sept heures du soir, ils avaient décampé sur la nouvelle de notre marche pour aller à eux et qu'ils se retireraient derrière Nimègue. Sur les cinq heures du matin, le 11, notre prince fut averti par le même qu'il voyait devant lui vingt-cinq escadrons des ennemis, environ à une lieue et demie de Nimègue, et qu'il était en présence. J'oubliais de dire que M. d'Alegre avait douze cents chevaux avec lui, et trois cents grenadiers. Notre général lui manda de les amuser, et qu'il allait faire diligence avec l'armée pour le soutenir; et effectivement il la fit telle, qu'à six heures du matin, le 11, toute l'armée eut passé un grand défilé qu'il aurait fallu, dans un temps ordinaire, deux jours à l'armée pour passer. Nous apprîmes par les

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1554, n° 132.

coureurs que les ennemis tâchaient de se retirer en bon ordre vers Nimègue ; et M. le marquis d'Alegre manda qu'ayant passé une hauteur il découvrait toute l'armée des ennemis en bataille. Cela donna une telle joie à notre jeune prince qu'il en inspira à toute l'armée par le contentement qu'il marqua, faisant des honnêtetés à tous les officiers en leur marquant son ardeur pour combattre les ennemis du roi ; il mit tous ses soins à ranger l'armée en bataille. On se trouvait les uns devant les autres, eux avec grande envie de se retirer sous Nimègue, et notre jeune prince les voulant combattre. Comme le pays est rempli de grands ravins, il avait toujours soin d'en mettre un entre nous. Il est à remarquer que nous n'avions que soixante-quatre escadrons, que notre infanterie n'était pas encore arrivée, non plus que l'artillerie, et qu'ils avaient soixante-deux escadrons et vingt-sept bataillons, sans artillerie, non plus que nous ; car leur dessein, en partant de leur camp, n'avait été que de nous éviter, et ils avaient renvoyé leur artillerie à Nimègue ; mais la grande et extraordinaire diligence de l'armée de sa majesté les obligea en chemin de s'arrêter, et de faire tête à ce qui se présentait. La première manœuvre fut de leur prendre environ trois cents chariots de bagages ou de munitions, avec environ mille chevaux qui y étaient attelés.

Cependant ils gagnaient toujours du terrain sur Nimègue, et nous les suivions en bataille, toujours en vue, à cinq cents pas d'eux, n'osant les pousser vivement à cause de leur infanterie, en attendant que la nôtre arrivât. Il était environ une heure après midi quand elle arriva, et comme une partie des ennemis était déjà sur la contrescarpe de Nimègue, monseigneur le duc de Bourgogne fit attaquer environ la moitié de leur armée, qui tâchait de se retirer ; et enfin, étant poussés vivement, ils se mirent, l'infanterie dans le chemin couvert de la place, et la cavalerie acculée contre la palissade. L'armée du roi les suivit, et se mit en bataille à demi-portée de mousquet de la palissade du chemin couvert, où notre canon et le feu de la mousqueterie les incommodèrent si fort, qu'ils furent obligés de se jeter dans le chemin couvert et de s'enfuir en tournant

la palissade, ne pouvant pas tenir tous dans le chemin couvert. Jamais spectacle de guerre plus beau ni plus nouveau que de voir une grosse armée poussée jusqu'à être obligée de se jeter dans une ville ou dans le chemin couvert, d'où elle a gagné en désordre un pont sur lequel elle a passé la rivière du Wahal, et de voir une autre armée en bataille, à demi-portée de mousquet de la palissade, et d'une effronterie magnifique. Il se fit des charges de cavalerie fort belles, et toutes avec une supériorité si grande, que l'on ne sait qui est plus louable des officiers ou des cavaliers.

Nous étions si près de la place, que le canon de la ville nous fit un peu souffrir; et, environ sur les cinq heures, notre général fit retirer l'armée hors de la portée du canon, et coucha la nuit du 11 en bataille, autour de la place, d'où il décampa le 12 au matin, pour venir rafraîchir l'armée ici.

Il s'est vu des actions plus périlleuses et plus grandes, mais je n'en ai jamais vu de si agréable aux yeux. Notre jeune prince s'y montra partout en soldat et en général; et toutes les troupes en sont si charmées, qu'il donne toutes les espérances d'un grand homme qui saura imiter les grâces, la bonté, la justice et la valeur du roi son grand-père.

Je crois que nous avons perdu environ cent hommes de tués ou blessés; et les ennemis ont bien perdu trois cents chariots d'équipages attelés de mille chevaux, environ quatre cents hommes de tués ou blessés, et trois cents prisonniers.

ÉTAT DES TROUPES CAMPÉES A HEEDE [1].

(*Voir page* 51.)

Son excellence M. le marquis de Bedmar.

Lieutenants généraux.

M. le comte de Lamothe, M. le duc de Bisache.

Maréchaux de camp.

M. de Be, M. Pascal, M. le marquis de Leyde, M. de Surbeck.

BRIGADIERS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	CAVALERIE.		
Fiennes	Gardes	1	1
	Chacon	//	2
	Fiennes	//	2
	INFANTERIE.		
Idiaquez	Idiaquez	1	
	Courrière	1	
	Grobendonck	1	
Capres	Capres	1	//
Spinola	Spinola	2	//
Grenu	Surbeck	3	//
Greder	Greder	3	//
Villars	Villars	3	//
Julien	Charolais	1	//
	Sillery	1	//
	Boulonnais	1	//
	CAVALERIE.		
Grignan	Pelleport	//	2
	Grignan	//	2
	DRAGONS.		
Risbourg	Risbourg	//	3
	TOTAL	18	12

Artillerie, 1 bataillon des fusiliers d'Espagne.
Major général, M. de Clodoré.
Maréchal des logis de la cavalerie, M. de Longueville.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1554, n° 264.

MÉMOIRE DU 25 JUIN [1].

(*Voir page* 52.)

Les Hollandais ont depuis quelque temps, à la rade de Schoone-Velde, une escadre de onze vaisseaux de guerre, pour empêcher à nos vaisseaux l'entrée de l'Escaut, et couvrir la Zélande, le pays de Cadsand et les autres pays qui sont le long de la côte. Sur l'avis qu'on a donné à M. le marquis de Bedmar que ces vaisseaux hollandais, dont l'un est de 70 à 80 canons, deux de 55 à 60, et les autres de 30 à 40, étaient fort mal équipés et armés, on a cru qu'il ne serait pas bien difficile, en les attaquant, de les prendre ou de les disperser, pourvu que l'on pût joindre à l'escadre de M. de Pointis qui est à Dunkerque et se compose de six vaisseaux, dont l'un est de 64 canons, deux de 52 et les trois autres de 30 à 40 canons, les deux vaisseaux d'Espagne, *la Sainte-Marie* et *la Reine*, qui sont à Ostende, dont l'un est de 56 à 58 canons et l'autre de 48 à 50, avec les six galères du roi, commandées par M. le chevalier de La Pailletrie, qui sont à Ostende.

Les six vaisseaux de l'escadre de M. de Pointis, qui espère y en joindre un septième avant la fin du mois, et les six galères sont très-bien équipés et armés, et en état de se mettre à la mer lorsqu'on le voudra.

Il n'en est pas de même des deux vaisseaux d'Espagne, pour lesquels il faudrait environ trois cent cinquante matelots; et, comme M. de La Villette, qui a la direction et l'intendance de marine des ports d'Ostende et de Nieuport, ne croit pas pouvoir en rassembler plus de quatre-vingts ou cent, l'on a proposé d'en tirer cent soixante et dix de ceux qui servent sur les galiotes et chaloupes qui sont à Anvers; et M. de Pointis a offert d'en donner cent, de ceux qu'il a sur ses vaisseaux, pourvu qu'on lui fournisse à la place cent soldats, et qu'on lui en donne encore outre cela deux cents autres pour les joindre

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1554, n° 229.

à ceux que M. de La Villette pourra rassembler pour l'armement des deux vaisseaux d'Ostende.

MM. de Chevilly, de Pointis, de La Pailletrie, La Villette et Clément, ingénieur employé sur cette frontière, ont en suite des ordres de M. le marquis de Bedmar, conféré ensemble sur les moyens de mettre ces vaisseaux et galères en état d'exécuter le projet que l'on s'est proposé, et sur les avantages que l'on en pourrait tirer pour le service et la gloire des armes des deux rois.

On espère, moyennant les mesures qui ont été prises, que les deux vaisseaux d'Ostende seront équipés et en état de mettre à la mer dans huit jours; et M. de Pointis ne doute nullement, pourvu que le temps soit favorable et que l'on puisse se servir des six galères, de prendre les vaisseaux de Hollande, ou au moins de les disperser, de manière qu'ils deviennent inutiles pour la garde et la conservation des pays appartenant aux Hollandais qui sont le long de cette côte-là; et ce qui le persuade davantage de la réussite de son entreprise, c'est que l'on a appris que ces vaisseaux sont très-mal équipés et armés.

Cette flotte étant battue ou dispersée, on se trouvera en état de faire, avec espérance de succès, une descente dans le pays de Cadsand ou dans la Zélande.

Si l'on prend le parti d'entrer dans l'île de Cadsand, M. le marquis de Bedmar pourrait en même temps y entrer avec son armée par le côté d'Ysendyke, ou du moins s'en approcher, pour y attirer toutes les troupes ennemies, ce qui faciliterait à M. de Pointis les moyens de faire faire plus aisément une descente, et d'exécuter tout ce qu'il trouverait à propos, soit en brûlant et pillant une partie du pays, soit en y enlevant des otages et prisonniers pour la sûreté du payement des contributions dudit pays de Cadsand, supposé que l'on trouvât de la difficulté à l'y soumettre à cause des troupes qui y sont campées sous les ordres de M. de Coehorn, et que l'on prétend avoir été renforcées par trois ou quatre mille Anglais qui y sont arrivés depuis trois jours.

Si l'on peut trouver de la facilité, comme on le croit, on soumettra le pays de Cadsand à la contribution par le moyen de petits partis qui pourraient y entrer pour faire des exécutions.

M. de Pointis est persuadé qu'il lui sera très-aisé, après avoir battu ou dispersé les vaisseaux hollandais, de faire une descente dans l'île de Zélande, et peut-être même de se rendre maître de la ville de Flessingue, où il y a une très-petite garnison, un homme que l'on y avait envoyé pour reconnaître l'état du pays, et qui est revenu depuis trois ou quatre jours, ayant rapporté que la place était ouverte dans plusieurs endroits, et les fortifications fort en désordre.

Les Hollandais ne comptent point que l'on puisse penser à faire aucune entreprise sur la Zélande, et cette confiance fait que les peuples et les troupes y sont dans une très-grande tranquillité. Cela doit, ce me semble, fortifier dans le dessein que l'on a d'y faire une descente, qui serait d'un éclat et d'une conséquence très-grands dans la conjoncture présente; et pour la faire avec plus de sûreté, M. de Pointis demande qu'on lui fournisse un détachement de cinq cents soldats des troupes de l'armée pour les joindre à ceux que l'on peut tirer des vaisseaux et des galères, dont il espère composer douze à treize cents hommes, à quoi ajoutant les cinq cents détachés de l'armée, cela ferait dix-sept à dix-huit cents hommes qui seraient en état de faire, dans la Zélande, telles exécutions et dégâts que l'on trouverait à propos.

M. le marquis de Bedmar a donné tous les ordres nécessaires pour mettre les vaisseaux et les galères en état de pouvoir sortir des ports le 4 ou le 5 juillet, pour se joindre ensemble et exécuter ce que l'on a projeté, au cas que ce dessein soit approuvé par sa majesté.

CONDITIONS PROPOSÉES POUR LA REDDITION DE LA PLACE DE KAYSERSWERT, VILLE, CHATEAU ET FORTS EN DÉPENDANT, TANT DEÇA QUE DELA LE RHIN [1].

(*Voir page* 53.)

ARTICLE PREMIER.

Cet article est accordé, et les otages seront renvoyés

Les fortifications de la place seront entierement rasées, et le général des troupes assiégeantes donnera des otages pour sûreté dudit rasement, lesquels ne seront point rendus jusqu'à ce que ledit rasement ait été visité par des ingénieurs de la part des assiégés, et reconnu être entierement fait.

ART. 2.

Cet article est aussi accordé, et la garnison sortira samedi 17 de ce mois, de bon matin.

Les troupes qui sont dans ladite ville, château et forts en dépendant, tant deçà que delà le Rhin, en sortiront avec armes, chevaux, bestiaux et bagages, tambours battant, mèche allumée par les deux bouts, balle en bouche, enseignes déployées, avec toute sûreté tant pour la vie que pour la liberté, et seront conduites dans la ville de Venloo par le plus court chemin, en sortant par la porte du Rhin de cette place pour passer de l'autre côté du Rhin, d'où elles seront conduites avec escorte suffisante à Linn, où elles coucheront sans séjourner, le lendemain à Kempen, et le troisième jour audit Venloo.

ART. 3.

Accordé

Lesdites troupes partiront à la pointe du jour et ne pourront être retardées dans leur marche sous quelque prétexte que ce puisse être.

ART. 4.

Accordé.

Seront conduits de la même manière et dans la même ville, avec lesdites troupes, tous les ingénieurs, officiers d'artillerie, le trésorier, les boulangers, commis

[1] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 294 *bis* du vol. 1567 de ses Mémoires.

des vivres, et autres servant à la subsistance desdites troupes.

ART. 5.

On fera descendre pour cet effet un pont volant, et on fournira soixante et dix chariots à quatre chevaux

On fournira auxdites troupes des bateaux pour passer ici le Rhin, tant pour les soldats et officiers que pour leurs équipages, bagages et blessés; et, dès qu'ils seront arrivés de l'autre côté du Rhin, il leur sera fourni cent douze chariots, chacun attelé de quatre chevaux, pour faire conduire audit Venloo, par le plus court chemin, tous lesdits bagages et blessés. Il sera pareillement fourni quatre cent cinquante chevaux pour monter les officiers.

ART. 6.

Cet article est accordé et les vivres seront fournis en payant, comme aussi les médicaments. Les otages accordés au premier article serviront pour ceci

Si lesdits blessés ont besoin ou aiment mieux demeurer audit Kayserswert ou à Linn, ils auront la liberté de le faire; et s'ils demeurent à Kayserswert, les chirurgiens, apothicaires, infirmiers et autres employés à leur service, auront aussi la liberté d'y demeurer, et il leur sera fourni des vivres et des médicaments jusqu'à ce que lesdits blessés puissent s'en aller, auquel cas il leur sera donné passe-port pour se retirer au lieu de la garnison de leurs régiments, sans qu'il puisse leur être fait, ni audit Kayserswert, ni sur le chemin, aucun empêchement; et seront donnés des otages de part et d'autre pour la sureté desdits blessés, tant pendant leur demeure audit Kayserswert que pour leur retour aux villes de garnison susdites.

ART. 7.

Accordé

Le trésor de ladite place sortira aussi en toute sûreté, et sera conduit sous escorte audit Venloo par le plus court chemin.

ART. 8.

On accorde deux pièces et deux mortiers aux armes de France ou d'Espagne, et des chevaux à proportion seront fournis pour leur transport

Il sera permis auxdits assiégés d'emmener avec eux six pièces de canon et quatre mortiers, à leur choix, et il leur sera fourni soixante et douze chevaux pour mener lesdites six pièces de canon et neuf chariots attelés, et cent chevaux pour la voiture desdits mortiers, ensemble trois cents outils, tant pics que pioches, pelles et hoyaux, le tout suivant le mémoire ci joint.

ART. 9

On accorde les six coups pour les pièces accordées, comme aussi les seize coups pour chaque soldat, et le reste des munitions de guerre sera délivré de bonne foi au commissaire qui sera envoyé de la part des assiégeants pour les recevoir demain.

Ils pourront aussi emmener avec eux des munitions de guerre, savoir : poudre, boulets, bombes et balles pour tirer six coups de chaque pièce, tant des canons que des mortiers ; pour tirer seize coups pour chaque soldat, et leur seront fournis huit chariots pour le service des pièces d'artillerie ci-dessus mentionnées, suivant le même mémoire.

ART. 10

Accordé.

Les prisonniers faits avant et pendant le siège, de part et d'autre, seront renvoyés de bonne foi sans rançon.

ART. 11.

Accordé.

Il ne se fera aucune recherche ni demande des consommations et dégradations qui auront pu être faites, dans la ville ainsi que dans les pays aux environs, tant avant le siège que pendant la durée d'icelui.

ART. 12.

Refusé, et seront délivrés lesdits grains et farines, de bonne foi, au commissaire qu'on enverra demain pour les recevoir.

Les blés et farines destinés à la subsistance des troupes, montant à la quantité de six cent quarante huit sacs, seront voiturés hors de la ville à la suite desdites troupes, et menés par cent cinquante voitures à quatre chevaux audit Venloo en toute sûreté.

ART. 13.

Accordé.

Toutes les voitures nécessaires et spécifiées ci-dessus seront fournies dans trois jours au plus tard.

ART. 14.

Accordé.

Il ne sera repris, ni de part ni d'autre, aucun soldat sous prétexte d'être déserteur, ni sous aucun autre prétexte.

ART. 15.

Accordé.

Il sera fourni aux équipages une escorte de part et d'autre, afin qu'ils soient conduits en toute sûreté, par le plus court chemin, à Venloo, avec les troupes de ladite garnison.

ART. 16

Accordé

Il ne sera permis à personne des troupes imperiales d'entrer dans la ville, ni des troupes de la garnison d'aller au camp, sans une permission expresse et par écrit des généraux, de part et d'autre.

ART. 17.

Accordé.

Tous actes d'hostilité cesseront dans l'étendue de l'électorat de Cologne, jusqu'à l'entière évacuation de la place.

ART. 18.

Accordé.

Les priviléges et immunités des bourgeois leur seront maintenus, comme aussi l'exercice de la religion catholique, apostolique et romaine, tant dans ladite ville que dans ses dépendances, et sera loisible aux habitants d'y rebâtir, tant leurs maisons que les églises qui ont été détruites pendant le siége, comme aussi aux bourgeois qui voudront quitter ladite ville d'aller où bon leur semblera, et d'emporter avec eux tous leurs effets, sans qu'il puisse leur être fait aucun trouble ni empêchement.

ART. 19.

On accordera un passe-port pour faire venir les chevaux de monture des officiers, des lieux où ils sont, au fort de Kayserswert, où ils seront en sûreté.

Les généraux des troupes assiégeantes donneront des passe-ports pour faire joindre les équipages desdites troupes assiégées audit Venloo, en quelque lieu que lesdits équipages puissent être, dont il sera donné auxdits généraux un état de bonne foi.

ART. 20.

Accordé, sans pourtant tirer à consequence à l'égard d'autres personnes de la nation allemande qui sont au service de l'électeur de Cologne, et qui servent contre l'empereur et ses alliés.

Seront compris dans la présente capitulation et sortiront avec lesdites troupes, avec la vie et la liberté sauves, et seront conduits à ladite ville de Venloo, un lieutenant d'artillerie et dix canonniers allemands de son altesse électorale de Cologne, avec leur famille; un charpentier du roi, un capitaine de bateaux de Venloo, avec tous les bateliers et charpentiers qui ont servi ci-devant dans ladite ville de Kayserswert, de quelque pays et nation qu'ils puissent être, ensemble tous les outils et chaînes de fer à eux appartenant.

ART. 21.

Etant contre la coutume, la signature se fera par le général commandant en chef.

La présente capitulation, avec tous ses articles, sera signée par tous les généraux des alliés.

ART. 22.

La porte devra être livrée à quatre heures du matin, et les officiers, de part et d'autre, auront soin qu'il n'arrive point de désordre, sans qu'il soit besoin de barrières.

Si lesdits assiégeants demandent qu'on leur livre une porte, ce sera la porte du côté du haut Rhin, appelée la porte des Vaches, laquelle ne sera livrée que demain après le soleil levé et après qu'il aura été fait deux barrières, lesquelles seront gardées de chaque côté, pour empêcher la communication des soldats des deux partis les uns avec les autres.

ART. 23.

Les assiégeants accordent aux assiégés les susdits articles, et promettent de les faire exécuter de bonne foi, comme il est marqué en marge, moyennant que les assiegés montrent s'il y a des mines ou autre feu d'artifice caché en quelque endroit que ce puisse être; et tout sera fidèlement exécuté, sans aucune exception quelconque.

On fera un double de cette capitulation, qui sera ratifiée et échangée de part et d'autre avant le jour.

Fait au camp devant Kayserswert, le 15 juin 1702.

Signé WALRAD, prince DE NASSAU, et BLAINVILLE.

ETAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX SOUS LES ORDRES DE M. LE DUC DU MAINE[1].

(*Voir page* 57.)

Lieutenants généraux.

MM. de Tallard,
de Busca.

MM. de Gassion,
Davejan.

Maréchaux de camp.

MM. de Reynold,
de Caraman,
d'Antin.

MM. Labadie,
Cheyladet,
Chamarande.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1528, page 315.

EQUIPAGE D'ARTILLERIE POUR LE SIÉGE DE JULIERS [1].

(*Voir page* 65.)

		On les prendra :
Pièces de 24	34	16 à Ruremonde. 18 à Namur.
Pièces de 12	6	A Namur
Affûts de 24	40	16 à Ruremonde. 24 à Namur.
Affûts de rechange de 12	2	A Namur.
Trique-bales, avec leurs chaînes et avant-trains	3	1 à Ruremonde. 2 à Namur.
Paires d'armes à pièces de 24	40	15 à Ruremonde. 25 à Namur.
Paires d'armes à pièces de 12	15	A Namur.
Tire-bourres	4	A Namur.
Avant-trains de rechange	10	8 à Namur 2 à Ruremonde.
Hampes de bois de frêne	60	A Namur.
Chariots à porter corps de canon	36	19 à Namur. 17 à Ruremonde.
Chèvres équipées	4	3 à Namur. 1 à Ruremonde.
Charrettes à mortiers	2	A Namur.
Boulets de 24	34,000	6,000 à Ruremonde. 28,000 à Namur.
Boulets de 12	10,000	5,000 à Ruremonde. 5,000 à Namur.
Mortiers en fonte, de 12 pouces 4 lignes de diam	18	8 à Ruremonde. 2 à Stephanswert. 8 à Namur.
Mortiers de 8 pouces de diamètre	12	A Namur.
Affûts de fer coulé, pour mortiers de 12 pouces 4 lignes de diamètre	20	9 à Ruremonde. 2 à Stephanswert. 9 à Namur.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1554, n° 21.

		On les prendra.
Affûts de bois ferrés, pour mortiers de 8 pouces de diamètre	14	A Namur.
Bombes de 11 pouces 8 lignes de diamètre	6,000	2,000 à Ruremonde. 4,000 à Namur.
Bombes de 8 pouces de diamètre	6,000	A Namur.
Grenades chargées et entonnées	5,000	A Malines.
Fusées de rechange pour lesdites grenades	1,000	A Namur.
Fusées pour bombes de 11 pouces 8 lignes de diamètre	8,000	3,000 à Ruremonde. 4,000 à Namur. 1,000 à l'armée.
Fusées pour bombes de 8 pouces de diamètre	8,000	6,000 à Namur. 2,000 à l'armée.
Outils à pionniers, dont moitié bêches et moitié pics-hoyaux	20,000	A Namur.
Haches emmanchées	1,000	*Idem.*
Serpes entonnées	3,000	*Idem.*
Outils à mineurs	100	50 à Namur. 50 à Stephanswert.
Outils à ouvriers, de toutes sortes		Ils sont dans un caisson à l'armée.
Poudre	400 mil.	A Namur.
Plomb	150 *id.*	100 mil. à Namur. 50 mil. à Malines.
Mèches entonnées	6 *id.*	A Namur.
Sacs à terre en ballots	30,000	A Liége.
Pierres à fusil entonnées	100,000	A Namur.
Paires d'armes à l'épreuve du mousquet	10	*Idem.*
CORDAGES.		
Câbles de chèvre entonnés	10	A Namur.
Prolonges entonnées	100	
Traverses entonnées	120	
Paires de traits entonnés	100	
Menus cordages et ficelle	120	

		On les prendra :
Allonges entonnées	12	A Namur.
Mesures de cuivre et de fer-blanc entonnées, de toutes grandeurs, pour mesurer la poudre	200	
Pièces de bois de 8 et 10 pouces de largeur, et de 6 pieds de long	.....	On les fera faire au camp où l'on ira.
Madriers de 2 pouces d'épaisseur, et longs depuis 8 jusqu'à 12 pieds	600	A Namur.
Planches d'un pouce d'épaisseur	200	*Idem.*
Poutrelles de 4 à 5 pouces d'épaisseur, et de 12 pieds de long	70	*Idem.*
Bois de remontage	.....	*Idem.*
Ustensiles de bombardiers, avec soufre et salpêtre	.....	*Idem.*
Grandes pinces de fer	5	*Idem.*
Grils de fer pour faire rougir les boulets	4	*Idem.*
Cuillers et tenailles pour mettre les boulets dans les pièces	12	*Idem.*
Leviers pour les pièces et mortiers	200	*Idem.*
Crics à canon	2	A l'armée.
Forges complètes	3	A Malines. A l'armée.
Fer en barres et barreaux, avec 200 livres d'acier	1,000	Il faut l'acheter à Namur.
Charbon de terre pour les forges	.....	Il faudra en acheter à Namur.
Bateaux de cuivre, montés sur leurs haquets, avec les équipages de pont	20	Ils sont à l'armée.

Pour voiturer l'équipage mentionné ci-dessus, il faudrait 790 chevaux de trait, et 2,042 chariots:

SAVOIR :

	CHEVAUX DE TRAIT.	CHARIOTS DU PAYS.
A Namur	462	1,825
A Ruremonde	324	141
A Stephanswert	//	5
A Malines	4	61
A Liége	//	10
TOTAL	790	2,042

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT MARCHER SOUS LES ORDRES DE M. DE CHAMARANDE [1].

(*Voir page* 67.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Poitou	2	Royal-Piémont	3
La Reine	3	Coudé	2
Isenghien	1	D'Aubusson	2
Chartres	1	Dragons de Ferrare	3
Agenois	1	Bareutin	2
Aulnis	1	Chevalier de Sève	2
1er de Westerloo	1	Dautlezi	2
Marcello-Grimaldi	1		
TOTAL	11	TOTAL	16

Plus, le 12e bataillon des troupes amenées par M. de Caraman, ou tel que vous voudrez choisir.

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1528, page 325.

ÉTAT DES TROUPES DE ZELL ET DE HANOVRE, PARTIES LE 14 JUIN POUR VENIR SUR LE BAS RHIN[1].

(*Voir page* 69.)

Les gardes du corps de Hanovre.

Deux régiments de cavalerie de 6 compagnies, à 50 maîtres chacune.

Quatre régiments d'infanterie de 7 compagnies chacun, sous le commandement du lieutenant général Sommerfeld.

Trois bataillons du duc de Zell, de 7 compagnies chacun, doivent marcher par Hildesheim, passer le Weser à Holzminden et traverser les pays de Corvey et de Paderborn.

Quatre compagnies de dragons, de 100 maîtres chacune, doivent sortir du comté de Hoya, et prendre leur route par le pays de Lippe, Paderborn et Rittberg.

Total, 6,050.

ÉTAT DES TROUPES ANGLAISES QUI PASSENT LA MER[2].

(*Voir page* 69.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Stanley	1	Wood	
Stuart	1	Lumley	
Belcastel	1	Ross, dragons	
Gustavus-Hamilton	1		
Milord Montjoy	1		
Milord Charlemont	1		
Colliubins	1		
Fairfax	1		
TOTAL	8	TOTAL	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1554, n° 186.

[2] *Idem*, n° 212.

ÉTAT DES TROUPES AUX ORDRES DE M. LE MARQUIS DE BEDMAR, 1er JUILLET [1].

(*Voir page* 70.)

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	DEPUIS NIEUPORT JUSQU'A GAND.		
Nieuport	Bretagne	1	
	Aulnis	1	
Ostende	Puente Ibañez	1	//
	2e de Lorraine	1	//
	2e de Berry	1	//
Damm	2e de Crussol	1	//
	2e de Beauvoisis	1	//
Bruges	Amezaga	1	//
	Rhingrave	1	//
Gand	Del Valle	1	//
	2e de Noailles	1	//
	2e de La Faille	1	//
	DEPUIS GAND JUSQU'A LIERRE.		
Pays de Waes	Thoy	1	//
	Meyer, suisse	2	//
	Grobendonck	1	//
Anvers	Zuñiga	1	//
	Sarre	1	//
	Rupelmonde	1	//
	Grimberghes	1	//
	La Faille	1	//
Pour la garde des forts de la Perle, la Marie, Saint-Philippe et Austruweel, et les batteries de la rivière.	Barrois	1	//
	Luxembourg	1	//
Lierre	2e de Grouff	1	//
	2e de Grobendonck	1	//
	Report	25	//

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1555, n° 3.

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	A reporter.....	25	//
Pour camper entre Anvers et Lierre.....	Idiaquez.....	1	//
	Capres.....	1	//
	Fusiliers.....	1	//
	Spinola.....	2	//
	Gardes.....	//	1
Pour camper entre Anvers et Lierre.....	Chacon.....	//	2
	Berghes.....	//	2
	Fiennes.....	//	2
	Risbourg, dragons.....	//	3
		30	10
POUR CAMPER AVEC M. LE COMTE DE LAMOTHE.			
	Boulonnais.....	1	//
	Charolais.....	1	//
	Sillery.....	1	//
	Surbeck.....	3	//
	Villars.....	3	//
	Courrière.....	1	//
	Pelleport.....	//	2
	Flavacourt, dragons.....	//	2
	TOTAL.....	40	14

ORDONNANCE DU ROI PORTANT DÉCLARATION DE GUERRE CONTRE L'EMPEREUR, L'ANGLETERRE, LES ÉTATS-GÉNÉRAUX DES PROVINCES-UNIES ET LEURS ALLIÉS, DU 3 JUILLET 1702 [1].

(*Voir page* 74.)

De par le roi.

Bien que le traité conclu à Riswick, dans le temps que le roi, par la supériorité de ses forces, était en état de donner la loi aux princes voisins jaloux de sa puissance, soit une preuve certaine du désir sincère que sa majesté a toujours eu de donner la paix à ses sujets et de rétablir la tranquillité en Europe, sa majesté a néanmoins vu

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1555, n° 39 *bis*.

que l'empereur, sans aucun droit légitime à la succession des royaumes et états de la monarchie d'Espagne, s'est mis en état, par l'augmentation de ses troupes, par des traités et alliances avec plusieurs princes, et particulièrement avec l'Angleterre et les États-Généraux des Provinces-Unies, de troubler le repos de l'Europe par une nouvelle guerre aussi injuste qu'elle est mal fondée. Ils ont commencé de toutes parts des actes d'hostilité contre et au préjudice des traités si solennellement jurés. L'Europe entière est témoin de la modération de sa majesté ; elle a vu attaquer des places, prendre des postes avantageux, arrêter des convois, faire des prisonniers, avant qu'il y eût aucune déclaration de guerre, dans le temps que sa majesté faisait agir ses ambassadeurs ou envoyés pour conserver la paix. Toutes ces démarches, si contraires à la bonne foi et à leurs propres intérêts. Les manifestes et déclarations de guerre de l'empereur, de l'Angleterre et des États-Généraux ayant été publiés, sa majesté s'est trouvée dans la nécessité, pour conserver ses propres états et ceux du roi son petit-fils, d'armer de sa part et de faire des levées assez considérables pour pouvoir s'opposer aux entreprises de leurs ennemis communs, et, à cet effet, sa majesté a résolu d'employer toutes ses forces tant de terre que de mer, soutenues de la protection divine, qu'elle implore pour la justice de sa cause, de déclarer la guerre à l'empereur, à l'Angleterre et aux États-Généraux des Provinces-Unies et aux princes leurs alliés. Ordonne et enjoint sa majesté, à tous ses sujets, vassaux et serviteurs de courre sus aux sujets de l'empereur, aux Anglais, Hollandais et aux sujets de leurs alliés, et a défendu et défend très-expressément d'avoir ci-après avec eux aucune communication, commerce ni intelligence, à peine de la vie ; et en conséquence sa majesté a dès à présent révoqué et révoque toutes permissions, passe-ports, sauvegardes et sauf-conduits qui pourraient avoir été accordés par elle ou par ses lieutenants généraux et autres ses officiers, contraires à la présente, et les a déclarés et déclare nuls et de nul effet et valeur, défendant à qui que ce soit d'y avoir aucun égard. Mande et ordonne sa majesté à M. l'amiral et

aux maréchaux de France, gouverneurs et lieutenants généraux pour sa majesté en ses provinces et armées, maréchaux de camp, colonels, mestres de camp, capitaines, chefs et conducteurs de ses gens de guerre, tant de cheval que de pied, français et étrangers, et tous autres ses officiers qu'il appartiendra, que le contenu en la présente ils fassent exécuter, chacun à son égard, dans l'étendue de leurs pouvoirs et juridictions : car telle est la volonté de sa majesté, laquelle veut et entend que la présente soit publiée et affichée en toutes les villes tant maritimes que autres, et en tous ses ports, havres et autres lieux de son royaume et terres de son obéissance que besoin sera, à ce que chacun n'en prétende cause d'ignorance.

Fait à Marly, le 3 juillet 1702.

Signé Louis.

Et plus bas Chamillart.

DISPOSITION POUR LES TROUPES QUI DOIVENT CAMPER ENTRE LIERRE ET ANVERS; A BRUXELLES, LE 19 JUILLET 1702 [1].

(*Voir page* 75.)

Les deux bataillons de Sparre camperont derrière la ligne entre les deux Nèthes, et garderont les postes de ladite ligne, depuis la grosse Nèthe jusques et compris le premier passage qui est à la gauche de l'église d'Embleken.

Les trois bataillons de Greder, suisse, camperont derrière la ligne sur une espèce de bruyère ou pâture qui se trouve à la droite de la cense de Bonnecroix, sur le commencement du terrain du village de Broechem, et garderont les postes de la ligne, depuis celui que le régiment de Sparre doit occuper à la gauche de l'église d'Embleken, jusques et y compris la grande écluse de Wyneghem.

Les deux bataillons de Spinola camperont sur les bruyères aux environs du château brûlé nommé Het Verbrand hof, au-dessus de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1555, n° 152.

Wyneghem, et garderont la ligne depuis la grande écluse dudit Wyneghem jusqu'à la maison de M. Van Heuvel.

Le bataillon de Capres campera sur les bruyères ou pâtures, aux environs de la maison dudit Heuvel, et gardera la ligne depuis ladite maison de Van Heuvel, jusques au second poste à la grange de la cense de Cruyningherbrugghe.

Le régiment de Luxembourg, campé à Merxem, gardera les postes de la ligne, depuis celui que le bataillon de Capres doit garder jusques à la batterie des Bourgeois sur l'Escaut.

Nota. On fera des détachements des bataillons de Capres et de Luxembourg pour garder le fort d'Austruweel et les batteries de Boeregat et des Bourgeois.

Le bataillon d'Idiaquez reprendra son camp au quartier de la cour.

La cavalerie, qui était campée sur les bruyères de Deurne, reprendra aussi son camp suivant la première disposition, mettra un poste de trente maîtres sur la hauteur devant l'avenue de Schilde à Wyneghem, et fera des patrouilles depuis la petite Schyn au-dessus de s'Gravenwesel, jusqu'à la grande Schyn du côté de Schilde, et se retirera la nuit dans la ligne.

La brigade de Grignan campera derrière la ligne, sur les bruyères ou pâtures qui se trouvent entre la redoute de Vhys et la cense de Ryufort et mettra un poste de trente maîtres devant la ligne sur la grande avenue ou passage du Cappellenbergh, au village d'Oeleghem, et fera des patrouilles depuis la rivière de Schyn, au-dessus de la maison Vriersel jusques à l'opposite du passage et barrière de Bonnecroix, et se retirera de nuit dans la ligne.

L'artillerie reprendra son camp près de la maison de M. Byl.

Un maréchal de camp sera logé à Wyneghem pour avoir soin que le service se fasse.

Les brigadiers seront logés derrière leurs brigades, aussi près que faire se pourra, et enverront à l'ordre au maréchal de camp qui sera logé à Wyneghem, qui viendra prendre l'ordre à la cour.

DISPOSITION DES TROUPES AUX ORDRES DE M. LE MARQUIS DE BEDMAR, POUR LA GARDE DE LA FRONTIÈRE, DEPUIS LA MER JUSQU'A ANVERS ET LE DEMER, 22 JUILLET [1].

(*Voir page* 75.)

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Nieuport	Bretagne	1	
	Aulnis	1	
Ostende	Ibañez	1	
	2e de Lorraine	1	
	2e de Berry	1	
Damme	2e de Crussol	1	
	2e de Beauvoisis	1	//
Bruges	Amezaga	1	//
	Rhingrave	1	//
Gand	Del Valle	1	//
	2e de Noailles	1	
Au fort Rouge	Pelleport, cavalerie	//	2
	Compagnie de Melard	//	//
Camp sous Bruges	Boulonnais	1	//
	Charolais	1	//
	Villars, suisse	3	//
	Flavacourt, dragons		3
On pourra mettre une partie desdites troupes, et particulièrement les dragons, entre Bruges et Gand, pour être à portée de marcher diligemment soit à Gand, soit à Bruges, suivant le besoin le plus pressant.			
Au pays de Waes	Thoy	1	
	Meyer	2	
	Grobendonck	1	
Pour la garde des forts de la Perle, de la Marie et de Saint-Philippe	1er de La Faille	1	
	Luxembourg	1	
Ces deux bataillons devront être campés à Calloo, d'où ils enverront les détachements nécessaires pour la garde des trois forts. Les camps imposent davantage à l'ennemi, et les troupes sont plus en état d'agir et de se porter diligemment partout où il conviendra, étant campées, que renfermées dans des forts ou des villes.			
	A reporter	22	5

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1555, n° 161.

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Report.....	22	5
Anvers.....	Zuñiga.....	1	//
	Sarre.....	1	//
	Grimberghes.....	1	//
	2e de La Faille.....	1	//
Les batteries, les forts de la Tête de Flandre, d'Austruweel et des Dames, pourront être gardés par des détachements de la garnison d'Anvers.			
Lierre.....	2e de Grouff.....	1	//
	2e de Grobendonck.....	1	//
Santvliet.....	Vandergracht.....	1	//
Termonde.....	2e de Westerloo.....	1	//
	2e de Capres.....	1	//
Doivent camper entre Anvers et Lierre, derrière la ligne.	Sillery.....	1	//
	Surbeck.....	3	//
	Courrière.....	1	//
	Rupelmonde.....	1	//
	Barrois.....	1	//
	Gardes Chevaux-Bais.....	//	1
	Cbacon.....	//	2
	Berghes.....	//	2
	Fiennes.....	//	2
Il sera à propos qu'une partie de ces bataillons soient campés près d'Anvers, pour pouvoir fournir des détachements à la ville d'Anvers et soutenir les forts et les batteries.			
Doivent camper à Boeschot ou aux environs.....	Idiaquez.....	1	//
	Capres.....	1	//
	Fusiliers.....	1	//
	Spinola.....	2	//
	Deynse.....	1	//
	Sparre.....	2	//
	Greder, suisse.....	3	//
	Grignan.....	//	2
	Sicile.....	//	2
	Rishourg.....	//	3
	TOTAL.....	49	29

ÉTAT DES TROUPES QUI SONT DANS LA FLANDRE ESPAGNOLE ET DANS LES QUARTIERS D'ANVERS, RELATIF AU PROJET DE M. LE MARÉCHAL DE BOUFFLERS, LE 20 AOUT [1].

(*Voir page* 87.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.			*Report*.	28	
2e de Bretagne.	1	//	Capres.	2	
2e d'Aulnis.	1	//	2e de Westerloo.	1	
2e de Lorraine.	1	//	Fusiliers d'Espagne.	1	
2e de Berry	1	//	Barrois.	1	//
Ibañez.	1	//	Courrière.	1	
2e de Beauvoisis.	1	//	Wandergracht.	1	
2e de Crussol.	1	//	2e de Grouff.	1	
Del Valle.	1	//	Grobendonck.	2	//
Rhingrave.	1	//	Thoy.	1	
Amezaga	1	//	Grimberghes.	1	
2e de Noailles.	1	//	Caraccioli.	1	
Villars, suisse.	3	//			
Boulonnais.	1	//			
Meyer, suisse.	2	//			
Charolais.	1	//	CAVALERIE ET DRAGONS.		
Zuñiga.	1	//			
La Faille.	2	//	Chacon		2
Rupelmonde.	1	//	Fiennes.		2
2e de Deynse	1	//	Gardes Chevaux-Bais.		1
Surbeck, suisse.	3	//	Berghes.		2
De Sarre	1	//	Pelleport.		2
Luxembourg.	1	//	Flavacourt, dragons		3
A reporter.	28	//	TOTAL.	41	12

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1555, n° 310.

ÉTAT DES TROUPES QU'IL CONVIENT DE METTRE EN GARNISON, ET DE CELLES QU'IL FAUT METTRE EN CAMPAGNE.

Nieuport	Bataillon	1	//
	Paysans du gouvernement	//	400
Ostende	Bataillons	//	//
	Paysans	//	600
Damme	Bataillons	2	//
Bruges	La bourgeoisie, 2 bataillons	//	//
Derrière le canal d'Ostende à Bruges, et de Bruges à Gand	Paysans tirés du Franc de Bruges, du vieux bourg de Gand et des châtellenies de derrière	//	1,200
Gand	Bataillon	1	//
	La bourgeoisie, 2 bataillons	//	//
Termonde, le fort de la Marguerite	Bataillon	1	//
	Paysans du gouvernement	//	400
Lignes du pays de Waes	Paysans	//	800
Citadelle et ville d'Anvers	Bataillons	2	//
	La bourgeoisie, 2 bataillons	//	//
Aux forts et batteries	Bataillons	2	//
Santvliet	Bataillon	1	//
Ligne d'Anvers à Lierre	Paysans	//	800
Lierre	Bataillons	//	//
	TOTAL	14	4,200

ÉTAT DES TROUPES FIGÉES DU NOMBRE MARQUÉ CI-DESSUS POUR COMPOSER L'ARMÉE.

RÉGIMENTS	FANTASSINS	CAVALIERS	RÉGIMENTS	FANTASSINS	CAVALIERS
INFANTERIE [illegible]			*Report*	9	
B[illegible]	1		Rhingrave	1	
L[illegible]	1		La Faille		
Bar[illegible]	1		Ruphmonde		
Char[illegible]	1	//	Courrière	1	
Hos[illegible]	1		[illegible] de Grouff	1	
[illegible] de Nouailles	1		Fusiliers d'Espagne	1	
[illegible] de Lorraine	1		De Sarre	1	1
Vill[illegible] suisse	1				
Sur[illegible]	1				
Meyer			CAVALERIE ET DRAGONS		
			Gardes Chevaux Bas		1
INFANTERIE ESPAGNE			Chacon		1
Amezaga	1		Berghes		1
Del Valle	1		Fiennes		1
[illegible] de Capres	1		Pelleport		1
[illegible] Grabonderack	1		Flavicourt, dragons		3
[illegible]	19	1	TOTAL	27	13

Quoiqu'on ait marqué par le présent mémoire le nombre des troupes qu'il convient mieux de mettre en campagne, on laisse néanmoins aux officiers généraux dans le département desquels se trouveront lesdites troupes, la liberté de changer quelques-uns desdits bataillons, au cas qu'ils en connaissent de meilleurs que ceux qu'on a marqués pour mettre en campagne; mais ils mettront toujours en campagne le même nombre de troupes, et le même nombre dans les places, suivant la disposition marquée ci-dessus.

Cette armée s'assemblera de deux côtés : M. le comte de Lamothe, avec les troupes qui sont à ses ordres, marchera droit sur la Bruyère de Maldegem, et M. de Ximenès, avec celles qui sont sous son commandement, marchera sur la ligne, entre Stekene et Saint-Gillis, afin, par ces deux corps séparés, de donner attention à l'ennemi, depuis l'Écluse jusqu'à Lillo; et, suivant le parti qu'il conviendra de prendre, soit du côté de l'Écluse ou de Hulst, ces deux corps se rassembleront à l'endroit qu'on leur marquera.

M. le comte de Lamothe tirera des garnisons de la Flandre française les bataillons qu'il croira en pouvoir ôter sans rien risquer, et tirera de la Flandre espagnole le nombre de bataillons marqués ci-dessus, sans attendre qu'ils soient remplacés par les paysans, à la réserve d'Ostende; d'autant plus que l'endroit où il rassemble son armée couvre les places et le pays.

Outre les bataillons marqués ci-dessus, M. le comte de Lamothe mènera avec lui la cavalerie et les dragons qui sont à ses ordres.

M. de Ximenès fera marcher aussi toutes ses troupes, à la réserve de trois escadrons qu'il laissera dans la ligne entre Anvers et Lierre, lesquels seront toujours à portée de le joindre en cas de besoin.

Quoique le corps qu'il tirera d'auprès de Lierre serve à l'escorte des convois pour l'armée, cela ne doit pas empêcher M. de Ximenès de le faire marcher, d'autant plus que de l'armée on enverra les escortes jusqu'à Lierre pour amener et reconduire lesdits convois.

On tirera le canon et les munitions nécessaires pour l'entreprise des remises que l'on a faites à Gand et à Anvers, et comme une partie

du gros canon est sur les batteries de l'Escaut à Anvers, on en pourra ôter une partie si l'on en a besoin.

M. le comte de Lamothe demandera à l'intendant de Gand le nombre de chevaux nécessaire pour voiturer l'artillerie et les munitions qu'il tirera de son côté. M. de Ximenès fera la même chose avec l'intendant du Brabant.

Aussitôt la présente disposition reçue, M. de Ximenès et M. de Lamothe mettront leurs troupes en mouvement pour se rendre aux endroits marqués; on enverra les mandements pour les chevaux, et l'on tirera des magasins les munitions et l'artillerie pour être prêt à marcher.

Monseigneur le duc de Bourgogne a envoyé ordre à M. de Vauban de se rendre à Gand et d'y recevoir les ordres de M. le marquis de Bedmar. Au cas que mondit sieur de Bedmar soit incommodé et ne puisse se rendre à l'armée, mondit sieur de Vauban aura le commandement de toutes les troupes, et conduira l'entreprise, le tout sous l'autorité de M. le marquis de Bedmar.

M. le comte de Lamothe chargera M. de Chevilly d'assembler son corps de troupes à Maldegem ou aux environs, suivant qu'il le trouvera à propos, et se rendra de sa personne à Gand, avec le sieur de Charmont, pour instruire M. de Vauban, suivant les connaissances qu'ils peuvent avoir du pays et des places de la Flandre hollandaise.

Il fera venir pareillement à Gand le commissaire provincial d'artillerie de son département.

Comme monseigneur le duc de Bourgogne envoie M. de Courtebourne en Flandre à cause des connaissances particulières qu'il a des places et du pays, M. de Ximenès l'avertira, aussi bien que M. de Lapara, les ingénieurs, le commissaire provincial d'artillerie d'Anvers, et celui qui est à Malines, d'aller tous à Gand trouver M. de Vauban, afin qu'il puisse être informé, tant de la connaissance du pays et des places que de la quantité d'artillerie et de munitions de guerre qu'il y a dans la province, pour qu'il puisse faire son plan

sur cela, et régler les choses qui lui seront nécessaires pour l'entreprise qui sera résolue.

Au cas que M. de Bedmar ne puisse pas se rendre à Gand, il sera nécessaire que M. le comte de Bergeyck prenne la peine de s'y rendre, afin de donner les ordres nécessaires aux provinces pour l'exécution de ce qu'on croira pouvoir entreprendre.

ÉTAT DES TROUPES ET MATÉRIAUX NÉCESSAIRES AU SIÉGE DE HULST [1].

(*Voir page* 103.)

Supposé que l'on ne puisse compter que sur les quinze bataillons que nous avons, qui, n'étant que de 400 hommes au plus, l'un portant l'autre, ne peuvent faire que 6,000 hommes, il en faut au moins vingt-cinq à peu près de pareille force.

Supposé qu'il n'y ait encore qu'un bataillon ou deux dans la place de plus que les trois qui y sont, ces vingt-cinq bataillons ne feront que 10,000 hommes de pied et le tout 16,000 hommes, qui est le moins qu'on en puisse demander.

La raison est que, supposé quatre bataillons dans cette place à peu près de pareille force que les nôtres, faisant par conséquent 1,600 hommes, non compris la bourgeoise, il en faudra au moins autant pour monter la tranchée à deux attaques et peut-être à trois pour faire diversion, 500 travailleurs de jour et autant de nuit sans compter ceux de l'artillerie, les gardes du camp ordinaire, la garde des avenues et des débarquements; par-dessus cela faire les petits siéges des forts de Schansbergh, Moerspuy, Moerschans et de Sainte-Anne, dont les premiers sont de grandes redoutes isolées et fort bonnes. Les deux autres sont deux carrés à quatre bastions chacun fort bons, qui ont pour garnison ordinaire quatre compagnies chacun, et peuvent recevoir par leurs derrières des secours de la mer et de la place, ce qui demande autant d'affaires réglées considérables sans toucher au corps de ladite place.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1555, n° 339

Ainsi, loin que la demande soit au-dessus du nécessaire, elle est bien sûrement au-dessous.

Supposé aussi que nous n'ayons que les sept escadrons qui paraissent ici, il en faudra au moins encore autant de dragons pour battre la campagne sur les avenues et nous servir à porter des fascines.

Il nous faudrait une quantité de petits bateaux armés, comme barques longues et grandes chaloupes de guerre armées. Cette demande est causée par l'extrême disette où nous en sommes, n'étant pas possible de pouvoir fermer le débarquement aux ennemis, si les avenues n'en sont occupées partie par des bâtiments armés et partie par des batteries croisées et de grosses estacades de pièces de bois flottantes, ce qui nous donnerait une longue besogne qui, peut-être, ne servirait pas à grand'chose.

MUNITIONS.

(Tout ceci se trouve à peu près dans les magasins, et M. le marquis de Bedmar s'est chargé de faire suppléer ce qui y manquera.)

J'estime qu'il faudra approchant de 450 milliers de poudre.

60 milliers de plomb en balles.

20 milliers de mêches pour l'artillerie, les balles et grenades.

30,000 pierres à fusil.

24 pièces de gros canon de 24 livres de balles avec leurs affûts.

12 pièces de canon de 10, 12 et 16 livres de balles.

12 pièces de canon de 8 et 4 livres de balles.

18 affûts de rechange pour pièces de 24.

8 affûts pour pièces de 16 et 12.

8 affûts pour pièces de 4 et 6.

60 plates-formes complètes garnies de gîtes et heurtoirs.

Nota. Toutes ces pièces doivent être accompagnées de lanternes, écouvillons, refouloirs, tire-bourres et chacune de dix leviers; c'est ce qu'on appelle l'équipage ordinaire de chaque pièce.

2 affûts de rechange pour les mortiers, s'ils sont de fer;

Et autant que de mortiers, s'ils sont de bois.

15 plates-formes de mortiers garnies.

Nota. Tous les leviers, refouloirs, tampons, plateaux, boute-feux, épinglettes nécessaires, etc.

8,000 fusées à bombes.

24,000 porte-feux et grenades.

10 mortiers de 10, 11, 12 et 13 pouces de diamètre.

12,000 boulets de 24 livres à 500 par pièce.

6,000 boulets de 10 à 12 livres, à 500 par pièce.

4,800 boulets de 8 et 4 livres, à 400 par pièce.

6,000 bombes de tous les calibres ci-dessus, à 600 par mortier.

20,000 grenades à main.

10 chariots à porter corps de canon.

6 chèvres garnies de leurs câbles, poulies, etc.

6 crics à double force.

Cordages de toute espèce, comme prolonges doubles, prolonges, etc., ce qui en sera besoin.

150 pieds de gros bois à scier pour l'usage de l'artillerie, de 20 à 24 pieds de long sur 3 de tour, mesuré par le milieu.

10,000 livres de fer plat et carré.

1,000 livres d'acier.

5 à 6,000 clous de toute espèce.

12,000 outils de pionniers à la façon du pays, s'il se peut, comme louchets, pelles de fer, pelles ferrées et fort peu de pioches, et encore moins de pics à roc.

400 outils d'ouvriers pour employer 30 hommes, charpentiers et charrons.

400 haches de bûcherons.

1,000 serpes.

60,000 fascines, non compris celles qui sont employées.

100,000 piquets de 3 pieds 1/2 de long sur 4 1/2 à 5 pouces de gros.

2,000 gabions de batterie de 4 pieds 1/2 de diamètre sur 8 de hauteur, bien lacés et bridés par les deux bouts.

6,000 petits gabions de tranchée bien faits, lacés et bridés dessus et dessous, de 2 pieds et 1/2 de haut sur autant de diamètre.

30,000 sacs à terre de 15 à 16 pouces de long sur 8 de diamètre.

Tous les ballots de laine, de bourre et de fil que l'on pourra trouver.

Une très-grande quantité de bois carré blanc pour faire des ponts, blindes et chandeliers de 3, 4 à 5 pouces carrés sur toutes sortes de longueurs, pourvu qu'ils soient au-dessus de 6 à 7 pieds.

1,000 petits sapins de 20 à 30 pieds de long sur 3 à 4 pouces de diamètre.

500 poutrelles de 6 à 7 pouces carrés sur 10 à 12 pieds de long.

100 bordages de 25, 30 à 40 pieds de long, de 2 pouces d'épaisseur sur 11, 12 à 13 pouces de large.

Bateaux de watergans, barquettes, grands et petits, propres à faire des ponts et à traverser des criques, le plus qu'on en pourra assembler et tout au moins 50 à 60, distribués avec les autres bateaux selon le besoin qu'on en pourra avoir.

S'assurer d'un bon nombre de bateliers hardis et gens sûrs.

Acheter toutes les barriques vides qui se trouveront chez tous les marchands de vin et de bière, dans le camp et dans les villages, jusqu'au nombre de 5 à 600 et plus, si l'on peut.

Outre le contenu en cet état, s'en faire donner un par M. de Magny, des besoins qu'il peut avoir, et me le communiquer pour l'accorder avec celui-ci. Savoir aussi de lui s'il a suffisamment de charpentiers afin de lui en donner s'il en manque.

ÉTAT DES TROUPES ENVOYÉES A LIERRE, AUX ORDRES DE M. LE MARQUIS DE BEDMAR, 1^er^ SEPTEMBRE 1702 [1].

(*Voir page* 104.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		
Spinola	2	//
Sillery	1	//
Laonnais	1	//
Furstemberg	2	//
DRAGONS.		
Risbourg	//	3
Hautefort	//	3
TOTAL	6	6

J'ai cru, monsieur, que vous seriez mieux instruit de l'état où nous sommes, si, à tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, j'ajoutais un plan de l'attaque de Kykuyt. En voici un; mais pour vous en donner une idée plus nette, il faut y joindre la petite carte que je vous ai envoyée hier et y reconnaître la digue de Kykuyt; car c'est principalement de celle-là qu'il est ici question. Véritablement la place de Hulst n'est pas fort bonne ni bien considérable par elle-même, mais bien par ses accès qui sont de deux espèces, les uns par la mer, les autres par la terre. Ceux de la mer nous sont

Lettre de M. de Vauban à M. de Chamillart.

Du camp de Saint-Gillis, devant Hulst, 1^er^ septembre 1702 [2].

(*Voir page* 104.)

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1556, n° 13.

[2] *Idem*, n° 37.

absolument interdits, parce que nous n'en sommes pas les maîtres, et que nous n'avons pas de bâtiments pour servir les corps qu'on aurait pu faire passer dans la presqu'île, et leur assurer la communication avec l'armée. Ce serait trop les aventurer que de les mettre là sans communications, parce que les ennemis y enverraient de leurs barques armées, qui, ne trouvant point d'opposition, nous en interdiraient tout commerce; et des gens se trouvant là abandonnés, manquant de toutes choses, ne pourraient qu'y faire de très-mauvais personnages. Il faut donc revenir aux communications de terre qui sont au nombre de deux, et dont l'une, qui est par Saint-Jean-Steen, ne peut servir à la circonvallation parce qu'elle aboutit à la place; et partant il faut se réduire à la digue de Kykuyt, qui, n'ayant que huit pieds de large au sommet sur toute sa longueur qui est de plus de douze cents toises, est traversée par deux forts défendus par une ligne très-bien flanquée, et soutenue elle-même par trois autres forts les uns et les autres à fossé plein d'eau devant eux, et une grande crique qui leur tient lieu d'avant-fossé sur toute cette longueur; le surplus du terrain entre la digue et la ligne est fangeux, plein de marécages et de flaques d'eau impraticables partout ailleurs que par le chemin du fort Kykuyt à la ville, et par la digue. Voilà le portrait au naturel de la situation où nous sommes. Faites réflexion présentement sur ce que nous pouvons faire devant une garnison composée de sept bataillons et demi parfaitement bien retranchés, contre qui nous n'avons d'accès que par une digue de huit pieds de large. Il ne faut pas nous reprocher que c'est notre faute de ce que ces bataillons y sont entrés; car, quand nous aurions eu dix bataillons passés de l'autre côté de la place, et que nous l'aurions circonvallée autant qu'une poignée de gens comme nous l'aurait pu faire, les ennemis y seraient entrés de même, la mer leur étant ouverte de tous côtés: vous devez être persuadé qu'ils y entreront de même toutes et quantes fois qu'il leur plaira. Voilà, monseigneur, un exposé véritable de l'état où nous sommes. Jugez présentement s'il est raisonnable d'entreprendre le siége de Hulst, et s'il ne vaudrait pas mieux s'atta-

cher à nettoyer, pendant le peu de beaux jours qui nous restent, l'un des bords de l'Escaut, en vue d'en faire autant de l'autre à la première occasion qui se présentera; cela vaudrait peut-être bien la prise de Hulst par les suites. Mais pour revenir à ce que nous faisons, je fais faire, avec toutes les peines du monde, une batterie de quatre pièces dans le marais; l'eau se trouvant au bout du louchet, on ne s'y peut enfoncer ni mener du canon que par le moyen des traîneaux que je fais faire exprès. Je fais aussi approcher une batterie de petits mortiers sur la pointe du redan, les gros ne pouvant aller. La raison qui m'oblige à cela est que la fraise et la palissade du grand fort de Kykuyt, aussi bien que les défenses, sont encore en leur entier, quoique battues deux jours de suite, mais à la vérité de fort loin. Je suis, etc.

Lettre de M. de Vauban à M. de Chamillart

Du camp de Saint-Gillis, devant Hulst 6 septembre 1702[1]

(*Voir page* 104.)

Avant de répondre à celle dont il vous a plu de m'honorer le 3 de ce mois, monseigneur, j'ai voulu le pouvoir faire avec connaissance de cause. Pour cet effet, je suis allé le même jour coucher à Calloo avec M. de Verbon et trois ou quatre ingénieurs; nous fûmes de là, à la petite pointe du jour, reconnaître le fort de Liefkenshoek, après nous être partagés en deux, les uns par une avenue, les autres par l'autre. Nous approchâmes de la place aussi près que les inondations nous le permirent, sans nous découvrir. La moitié du jour et plus fut employée à revoir du mieux que nous pûmes ce que nous avions tâtonné dans l'obscurité; et parce qu'il y avait des endroits sur lesquels il me restait quelque scrupule, je laissai deux ingénieurs des plus éveillés de ceux qui connaissent le mieux le pays, avec ordre d'y retourner, de se faire accompagner de quelques gens du pays des plus intelligents, et de bien mesurer la hauteur du terrain au-dessus des inondations; ce qu'ils ont fait. Voici ce que toutes ces observations par eux et par moi m'ont appris : ce fort est de terre, de figure carrée, de quelque cent vingt toises de polygone, mesuré

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1556, n° 58.

extérieurement, ayant deux fort petites demi-lunes sur les deux fronts qui regardent les digues, environné tout autour d'un chemin couvert qui peut lui servir de digue contre les marées, si elles venaient à s'échapper dans le pays, et dont le parapet est aussi élevé que celle de l'Escaut. Ce même chemin couvert est aussi environné d'un assez bon avant-fossé dont les bords sont soutenus par un petit rebord de terre qui tient l'eau de cet avant-fossé plus élevée que celle du pays d'environ deux pieds. Les digues de l'Escaut sont attachées au chemin couvert; elles n'ont que cinq ou six pieds de large au sommet, taluant vers le pays de pied et demi sur pied et de deux pieds et demi sur pied du côté de la mer, sur la hauteur de douze ou treize pieds de mesurage fait au-dessus de la campagne. Ces digues sont percées de deux petites écluses joignant le fort, plutôt faites pour inonder le pays que dans l'intention de le dessécher; car les ennemis n'ont là de terrain à eux que la place du fort et des écluses qui sont de part et d'autre de la place. Elles sont gardées par autant de redoutes de briques à mâchicoulis, qui ont devant elles des traverses palissadées; outre quoi, il y en a encore deux autres plus avancées sur chacune des avenues de ces mêmes digues. Nous avons vu entrer par là, au petit jour, vingt-cinq hommes d'un côté et soixante et quinze de l'autre.

Aux environs de ce fort, le pays est terre de polder, et par conséquent bas et marécageux, et entrecoupé de fossés et de watergans. Il n'y a que les endroits où il y a eu des digues qu'on a rasées, où il est resté quelques élévations; mais elles s'abaissent et se perdent quand on approche à deux cents ou deux cent cinquante toises de la place. D'ailleurs, elles sont mal situées pour des batteries. Ce fort croise du canon avec celui de Lillo et de la Croix, et c'est dans cette croisée que sont mouillés les vaisseaux de guerre qui gardent l'embouchure de l'Escaut. Je n'y en ai remarqué qu'un, qui est une espèce de quaiche frégatée, percée pour huit canons de chaque bord. Le surplus de la flotte consiste en six ou sept bâtiments mâtés comme des heux, qui ne sont là, à mon avis, que pour le service de ces forts, et pour y porter et rapporter des troupes et des vivres.

Il y a six ou sept jours qu'ils ont commencé à inonder les environs du fort; et il y a beaucoup d'apparence qu'ils continueront de plus en plus et qu'ils ne perdront pas l'occasion de la vive eau qui a lieu aujourd'hui, demain et après-demain, c'est-à-dire six marées.

J'ai appris par le retour des deux ingénieurs que cette inondation a crû cette nuit de cinq pouces, et qu'ils ont commencé à couper la digue au-dessous du fort. Vous voyez bien, monseigneur, par tout ce que je viens de vous dire, que le siége de ce même fort, dont l'inondation augmentera sans doute, ne se peut pas mener vite, de quelque manière qu'on l'entreprenne, à cause de la difficulté des accès et du peu de moyens qu'on a pour les favoriser, n'y ayant pas de situation où l'on puisse placer des batteries bien avantageusement, et étant impossible de se servir des digues pour cet effet, tant par leur peu d'élévation au-dessus des marées de vive eau, qui ne va pas à plus de quatre à cinq pieds, que par leur peu de largeur, qui n'est pas suffisante pour y pouvoir poser une pièce de canon ni tournoyer une tranchée. Ajoutez à cela qu'on n'oserait pas trop se découvrir du côté de l'Escaut, à cause du canon des forts de Lillo et de la Croix, qui n'en sont qu'à demi-portée, et des vaisseaux de guerre, qui en peuvent rendre la vue très-dangereuse. On ne peut donc faire marcher la tranchée que par le chemin en dedans et au pied de la digue, qui a quelque douze pieds de large et dont la plus grande partie est enfilée du canon et du mousquet; de sorte qu'on ne pourra y avancer que pied à pied et fort lentement, avec bien de la peine et du péril, si l'on ne trouve moyen de plonger du canon en ricochet les forts qui défendent ses abords jusqu'à l'extinction du feu, chose qui me paraît impossible. Il est d'ailleurs absolument nécessaire de chasser les vaisseaux ennemis de devant ce fort. Pour cet effet, il faut avoir du canon sur les digues au-dessus et au-dessous du fort, ce qu'on ne saurait faire qu'en le montant sur des échafauds, manœuvre longue et difficile à faire en des lieux comme ceux-là; il y faut de plus une infinité de fascines, tant

pour combler les fossés et avant-fossés que pour tant de traverses et de tranchées, qu'on ne pourra presque faire d'autre chose; une très-grande quantité de gabions, de claies, d'outils et trente pièces de gros canons, tant pour les batteries des digues que pour trois ou quatre autres à faire contre le fort. Il faudra aussi cinq ou six mortiers, et, de plus, que M. de Verbon puisse tirer et faire écouler plus de marée qu'ils n'en pourront donner, autrement tout le terrain des environs sera inondé et nous deviendra inutile, ne pouvant nous servir à rien qui puisse aider les approches. Par-dessus cela, il ne faut pas que les ennemis s'avisent de couper leurs digues; car, dès qu'ils le feront, il n'y aura plus de moyen d'y tenir. C'est cependant ce qu'ils ne manqueront pas de faire; car ils n'ont rien à perdre de notre côté, le pays n'étant pas à eux. Il faut compter, de plus, qu'ils pourront jeter du monde tant qu'ils voudront dans ce fort, soit de jour, soit de nuit, et qu'ainsi c'est une affaire à tirer de longueur et à ne pouvoir être expédiée de longtemps. L'éloignement des quartiers les uns des autres, la difficulté de se pouvoir communiquer, les marées de l'équinoxe, la coupure de leurs digues dont ils se vantent, et pour laquelle le commandant du fort a dit avoir ordre precis, et la proximité de la mauvaise saison : tout cela nous fait le portrait d'une expédition de durée et des plus difficiles, qui demande une grande étude, des préparatifs de matériaux assemblés de longue main et qu'il ne faille pas aller chercher loin, et la belle saison. Encore est-il nécessaire que la marine y concoure par un service de galiotes et de barques armées, même de galères, ce qui n'est nullement impossible pour un autre temps, mais bien pour celui-ci ; car on peut fort bien bâtir des galères à Anvers : on est là à portée de tout ce qu'il faut pour cela. Au surplus, la prise de ce fort et l'établissement de cette marine seraient un prélude agréable et nécessaire pour les siéges à faire en ce pays-ci, n'y ayant pas une place où l'on puisse réussir sans le secours de la marine.

Voilà, monseigneur, les difficultés qu'on aura à essuyer à l'attaque de ce fort. Si nous étions dans une saison moins avancée, qu'on ne

manquât de rien et qu'on se pût donner tout le temps nécessaire, je ne désespérerais pas d'y réussir; mais de l'entreprendre présentement, je trouve la chose trop hasardeuse, y ayant beaucoup plus à parier pour un mauvais succès que pour un bon.

Pour conclusion, je ne puis vous conseiller de l'entreprendre l'arrière-saison et tant de difficultés m'épouvantent, notamment quand je songe qu'on hasarderait là un affront pour un trou qui, considéré par lui-même, n'en vaut pas la peine. Voilà, monseigneur, à quoi aboutit la visite que j'ai faite au fort de Lielkenshoek.

Je ne connais pas l'état présent des fortifications de Berg-op-Zoom; mais vraisemblablement il n'est pas assez mauvais pour devoir craindre une poignée de gens comme nous dans l'arrière-saison. Pour faire ce siége, il faut, 1° de grandes armées, 2° de grands magasins, 3° la belle saison, 4° que la marine y puisse concourir: quatre choses absolument nécessaires et que vous n'avez pas, et sans quoi il n'y a rien à faire. Je puis vous dire à peu près la même chose de Breda.

Permettez-moi, s'il vous plaît, après cela, de prendre la liberté de pouvoir vous dire que la conduite du siége de Barcelonne et du siége de Kayserswert n'est ni bonne à citer ni à imiter. Le siége de la première n'a réussi que par miracle, après y avoir perdu huit mille hommes et quarante-quatre capitaines de grenadiers; et celui de la dernière, qu'après le départ de M. de Tallard, et l'avoir acheté par la perte de neuf à dix mille hommes et de bien du temps pour un trou comme celui-là. Il faut ajouter que les avenues de ces places avaient toute l'étendue nécessaire aux attaques, ce que nous n'avons à aucune de celles-ci.

Comme je ne vois plus rien à faire ici pour moi, ayez, s'il vous plaît, la bonté, monseigneur, de me faire savoir ce que je dois faire, et s'il vous serait agréable que je m'en retournasse par Anvers, Gand, Bruges, Damme, Ostende et Nieuport, et de là à Lille. Voyez aussi si vous agréerez que je renvoie les ingénieurs qui sont ici chacun à leurs places, bien qu'on n'y fasse pas grand'chose cette année; il

n'y a personne pour avoir l'œil aux entreprises, non plus que sur les ouvriers. Je suis, etc.

Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi. Du camp près de Beringen, 4 septembre 1702 [1]. (Voir page 105.)

C'est le malheur de la frontière de ces pays-ci que de n'avoir que des bourgades à défendre de la part de l'Espagne, depuis le Rhin jusqu'à la mer, et de n'avoir, du côté de la Hollande, que des places bien fortifiées à attaquer depuis l'Écluse jusqu'à Nimègue et Maëstricht.

Maëstricht coupe et sépare entièrement la Gueldre d'avec le Brabant et le pays de Liége et de Namur, et porte l'ennemi dans le centre des Pays-Bas espagnols, et dans les pays de Liége et de Namur, à moins qu'il n'y ait au moins deux armées entièrement séparées l'une de l'autre, l'une pour défendre le pays de Gueldre et celui de Cologne, et l'autre pour défendre le Brabant et le pays de Liége. Ce sont choses que l'on a toujours connues et prévues, n'étant pas possible qu'une seule armée, et inférieure en nombre à celle des ennemis, puisse défendre en même temps des places et des pays si mauvais, si séparés et si éloignés les uns des autres, les ennemis ayant encore l'avantage, outre Maëstricht qui les porte partout, et qui leur fournit leurs vivres et leurs subsistances, d'avoir Berg-op-Zoom et Breda qui peuvent leur fournir les mêmes vivres et subsistances dès qu'ils se portent du côté de Lierre et du Brabant, observant que depuis Nimègue, Grave et Bois-le-Duc, jusqu'audit Berg-op-Zoom, ils ont la facilité par les rivières et par la mer de porter avec une extrême diligence leurs vivres, leurs munitions de guerre et leurs troupes, et de même depuis Berg-op-Zoom jusqu'à Hulst et l'Écluse.

Dans l'impossibilité de défendre en même temps la Gueldre et le Brabant, après avoir soutenu la Gueldre pendant plus de quatre mois, depuis le 20 avril, et voyant que l'armée ennemie, renforcée de plusieurs troupes et des garnisons ennemies, prenait le devant sur

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1556, n° 35.

le Brabant, cette province a paru importante à monseigneur le duc de Bourgogne, et avoir tant de liaison avec les places et la frontière de votre majesté, et être en si grand danger, étant dénuée de troupes, que monseigneur le duc de Bourgogne a cru devoir y donner sa principale attention pour empêcher les ennemis de s'y porter et d'y pénétrer, d'autant plus que les ordres de votre majesté, dès le commencement de la campagne, ont toujours paru incliner à conserver particulièrement les places de la mer et le Brabant, et que votre majesté m'ordonne, par sa lettre du 5 juin, de ne point perdre de vue ces cantons-là.

Il n'y avait qu'un combat avantageux qui pût rompre les desseins des ennemis; monseigneur le duc de Bourgogne en a cherché l'occasion avec toute la vivacité possible pendant toute la campagne, et particulièrement depuis que les ennemis ont passé la Meuse, à Grave, pour s'avancer de ces côtés-ci.

La marche du 22 août de monseigneur le duc de Bourgogne, la canonnade du 23, et le séjour du 24 en présence des ennemis, quoique monseigneur le duc de Bourgogne leur fût certainement fort inférieur en nombre, en sont une preuve bien certaine.

Les ennemis avaient pour lors toutes leurs forces réunies, et étaient joints par la garnison de Maëstricht, en sorte qu'un homme digne de foi, qui était pour lors dans leur armée, m'a fait assurer qu'il y avait compté quatre-vingt-douze bataillons et cent trente-deux escadrons. Monseigneur le duc de Bourgogne n'avait que soixante et dix bataillons et cent treize escadrons, en comptant les troupes de M. de Tallard et de M. le prince de Tserclaes, desquelles troupes il avait été obligé de laisser un détachement considérable pour la garde des gros et menus équipages de l'armée, qui étaient en fort grand risque.

La situation avantageuse du poste des ennemis ne lui ayant pas permis de les attaquer, surtout étant plus faible, il a attendu tout le 24 pour voir si les ennemis, profitant de leur supériorité en nombre, l'attaqueraient. Voyant son attente inutile, et l'armée de votre majesté souffrir ou dépérir faute de vivres et de subsistances pour les

hommes et pour les chevaux, monseigneur le duc de Bourgogne fut obligé de marcher pour venir camper le 25 à Baelen, où il a séjourné seulement le 26, auquel jour 26 les ennemis ont fait le détachement de M. d'Obdam et de M. de Tilly pour Venloo.

Monseigneur le duc de Bourgogne a marché, dès le 27, pour venir camper ici à la vue des ennemis, séparés néanmoins par le ruisseau de Beringen. Ils se sont éloignés deux jours après de monseigneur le duc de Bourgogne, sans que la situation du pays ait pu permettre de les suivre, et se sont postés si avantageusement, tant par la situation du poste que par les pays stériles et ruinés qu'il y a entre eux et nous, qu'il n'est pas possible de songer à les y aller attaquer, ni de marcher à Venloo sans des désavantages infinis et une certitude presque infaillible d'achever de ruiner entièrement l'armée de votre majesté, sans espoir de secourir Venloo ni la Gueldre.

De manière que les ennemis, ayant la commodité de Maëstricht, dont ils tirent toutes sortes de secours, font derrière eux très-commodément leurs expéditions, sans que l'on puisse y apporter aucun empêchement.

Ils ont bombardé et canonné pendant deux jours le château de Stockem, où nous avions cent hommes. On m'a dit qu'ils l'ont réduit en cendres, et que le commandant qui y était de la part de M. l'électeur de Cologne, aussi bien que le sieur du Repaire, lieutenant-colonel réformé d'infanterie des troupes de votre majesté, qui y commandait sous lui, ont été obligés de se rendre. Je n'en ai pourtant aucune certitude; mais cela ne peut aller qu'à quelques jours de plus ou de moins.

Comme la prise de ce château leur laissera la navigation libre de Maëstricht à Stephanswert, il ne faut pas douter qu'ils n'attaquent aussi dans peu ledit Stephanswert, et qu'ils ne le prennent, ne valant rien, et n'ayant qu'un bataillon d'Espagne de nouvelle levée pour garnison.

Ruremonde ne vaut pas mieux. Il y a dedans quatre bataillons, et monseigneur le duc de Bourgogne a ordonné que l'on tâchât d'y

faire entrer encore quatre cents hommes. Ils sont partis hier et avant-hier en quatre partis différents de cent hommes chacun. Le sieur du Villars, qui commandait au château de Grevenbrock, a demandé à aller avec ces quatre cents hommes, et y est allé; je souhaite qu'ils puissent tous y entrer.

Comme on manque absolument d'argent dans le pays de Gueldre, et particulièrement à Venloo et à Ruremonde, monseigneur le duc de Bourgogne a fait commander hier le chevalier de Nesle avec vingt officiers et quarante ou cinquante brigadiers ou cavaliers choisis, pour tâcher de porter trois mille louis à Ruremonde. Personne n'est plus capable que ledit chevalier de Nesle de réussir dans cette commission; et comme il n'y a personne à Ruremonde pour y commander les troupes, monseigneur le duc de Bourgogne y a envoyé M. de Tournin, brigadier d'infanterie, lequel est allé avec le chevalier de Nesle. M. de Calvo y est allé aussi pour tâcher de se jeter dans Venloo, où est le troisième bataillon de Royal.

Voilà, sire, jusqu'à présent, tout ce que monseigneur le duc de Bourgogne a pu faire pour soutenir et faire durer quelque temps de plus les places du pays de Gueldre; car pour les sauver, dans la situation présente des armées, on ne peut s'en flatter.

Cette situation est tout à fait triste et douloureuse pour l'armée de votre majesté, et encore plus pour moi qui ai l'honneur de la commander sous monseigneur le duc de Bourgogne. J'ai fait de mon mieux pour tenir les ennemis de près et les empêcher de rien entreprendre; mais il est bien difficile de combattre une armée ennemie quand elle est plus forte et qu'elle ne veut pas combattre. On ne pouvait certainement pas les attaquer le 23 et le 24 d'août, sans risquer de gaieté de cœur de tout perdre, et quasi sans ressource. Monseigneur le duc de Bourgogne n'a pris la résolution de se retirer que suivant le sentiment unanime de tous MM. les officiers généraux.

Quand il a été question récemment de résoudre de marcher aux ennemis ou à Venloo, MM. les officiers généraux ont encore tous unanimement trouvé l'un et l'autre de ces partis impraticables, ainsi que

j'ai eu l'honneur de le marquer à votre majesté par mes dernières lettres. Ils ont certainement eu raison; mais tout cela ne me console pas de voir perdre la Gueldre sans pouvoir y apporter remède. Le défaut de frontière depuis le Rhin jusqu'à la mer, Maëstricht au milieu, une seule armée pour défendre toute cette grande étendue, la supériorité en nombre de celle des ennemis, et la force de leurs places, difficiles à attaquer, causent ce malheur et ce désordre.

Votre majesté verra par les lettres de M. de Labadie et de M. de Fumeron que le détachement de M. d'Obdam et de M. de Tilly, devant Venloo, n'est que de neuf ou dix bataillons au plus. Le détachement de la garnison de Maëstricht qui a joint l'armée ennemie était de onze bataillons; ainsi ladite armée n'est nullement affaiblie de ce qu'elle avait, et doit avoir encore quatre-vingt-deux bataillons, et par conséquent est supérieure en nombre à celle de monseigneur le duc de Bourgogne, dans laquelle les douze bataillons qui ont été à Kayserswert ne font le service que pour six bataillons.

Dans cette fâcheuse situation, et ne pouvant faire aucune diversion considérable, il semble qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de tâcher de prolonger le plus que l'on pourra la défense des places du pays de Gueldre, par les secours particuliers que l'on tâchera d'y faire entrer; d'empêcher les ennemis d'entamer la frontière du Brabant et du pays de Liége; de sauver Limbourg, qui est très-mauvais et cependant très-nécessaire, et de voir comment on se pourra communiquer avec M. l'électeur de Cologne, et lui envoyer des troupes pour la sûreté de Bonn, qu'il faudra essayer de soutenir par le pays de Liége et de Luxembourg.

J'attendrai sur tout cela l'honneur des ordres de votre majesté, et je tâcherai de faire cependant tout ce qui sera praticable pour profiter des jours et des conjonctures favorables qui pourront se présenter.

Lettre de M. le duc du Maine à M. de Chamillart. Du camp de Bomershoven, 5 septembre 1702[1]. (*Voir page* 105.)

Je ne puis quasi plus, monsieur, écrire sur tout ceci sans avoir la larme à l'œil. Je sais mieux qu'un autre combien il est triste de n'avoir à mander que des impossibilités, des misères et des faiblesses; je n'ai point été élevé à cela, et d'ailleurs mon naturel y répugne fort; cependant il faut le faire à présent ou mentir, ce qui ne sera jamais en moi. Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à sa majesté, nous avons cherché pied à pied un poste sous Liége, et visité le dedans des vieilles lignes, dont le prodigieux travail seul peut faire la sûreté, ne pouvant seulement, sans cela, oser songer à camper une armée. Du Barail vous en aura sans doute fait le détail. Notre armée ne peut que hasarder sa perte ou essuyer des affronts. Il est si cruel à des Français de ne pouvoir parler autrement, et l'extrême supériorité des ennemis rend ces faits si réels, qu'on ne peut s'étourdir là-dessus. Voici une terrible année. Il faut espérer, et l'on peut même se flatter que si le roi fait de grands efforts l'année prochaine, tout se réparera. Vous aurez vu le pitoyable état de l'infanterie, par la revue de M. d'Artaignan. Enfin, l'enchaînement de tout est accablant, et nous n'aurons, cet hiver, qu'à tâcher d'en effacer absolument les idées.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1556, n° 53.

ÉTAT DES CAVALIERS ET DRAGONS QUI ÉTAIENT A CHEVAL A LA REVUE DE M. LE MARÉCHAL DE BOUFFLERS, LE 10 SEPTEMBRE 1702 [1].

(*Voir page* 107.)

RÉGIMENTS.	ESCADRONS. PREMIER.	SECOND.	TROISIÈME.	TOTAL des RÉGIMENTS.
Mestre de camp général cavalerie	112	109	96	317
Du Roi	110	114	103	327
Royal-étranger	116	114	112	342
Royal-allemand	109	100	95	304
Carabiniers	//	//	//	//
Rosel	92	66	//	158
Cloix	88	88	//	176
Lestang	96	88	//	184
Bourgogne	112	114	//	226
Berry	120	111	//	231
Orléans	120	111	//	231
Du Maine	90	102	//	192
Toulouse	124	114	//	238
Beringhen	123	114	//	237
Talmont	126	120	//	246
Quintin	84	82	//	166
Rosen	102	96	//	198
Grignan	113	98	//	211
Duras	90	90	//	180
Egmont	117	114	//	231
Furstemberg	112	108	//	220
Vaillac	108	84	//	192
TOTAL	2,264	2,137	406	4,807
DRAGONS.				
Colonel général	104	116	108	328
Mestre de camp général	110	112	108	330
Du Roi	110	103	102	315
TOTAL	324	331	318	973

TOTAL de la cavalerie..... 4,807 hommes.
TOTAL des dragons..... 973

TOTAL..... 5,780

Les cavaliers et dragons malades et les chevaux éclopés ne sont point compris dans cet état.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1556, n° 93.

ÉTAT DE LA FORCE DONT ONT PARU LES BATAILLONS SUR LA LIGNE, LE 10 SEPTEMBRE 1702, AU CAMP DE BERINGEN[1].

(*Voir page* 107.)

REGIMENTS.	BATAILLONS.	FORCE de chaque BATAILLON.	TOTAL de chaque RÉGIMENT.
Bombardiers	1	540	540
Du Roi	4	410	1,640
Charost	2	300	600
Greder, allemand	2	350	700
Gardes françaises	4	600	2,450
Gardes suisses	3	500	1,500
La Couronne	2	435	890
Sparre	2	260	520
Fusiliers	1	459	459
Royal-allemand	2	384	768
Royal-Roussillon	2	486	972
Picardie	3	400	1,200
Blaisois	1	400	400
Orléans	2	250	500
Saint-Sulpice	2	312	624
Royal-italien	1	450	450
Zurlauben	2	300	600
Artois	1	317	317
Deynse	1	450	450
Touraine	1	218	218
Idiaquez	1	395	395
Thiange	2	330	660
Languedoc	2	308	616
Vexin	1	270	270
Greder, suisse	3	466	1,400
Castellas	2	525	1,050
Brandelet	3	496	1,488
Alsace	3	360	1,550
TOTAL	56		23,227

Les malades et les détachements ne sont pas compris dans cet état.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1556, n° 94.

RÉCAPITULATION.

Cavalerie	4,807	5,780 hom.
Dragons	973	
Infanterie		23,227
TOTAL GÉNÉRAL		29,007

ÉTAT DES TROUPES DÉTACHÉES AUX ORDRES DE M. DE TALLARD, LE 17 SEPTEMBRE 1702 [1].

(*Voir page* 108.)

Lieutenants généraux.

M. de Busca, M. le comte de Solre, M. le marquis d'Alegre.

Maréchaux de camp.

M. d'Hautefort, M. d'Imecourt, M. Cheyladet.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Royal	2	Gardes de l'électeur de Bavière	2
Royal-Roussillon	2	Fourneau	2
Royal-artillerie	1	Chimay	2
La Couronne	2	Grigny	2
Sillery	1	Cravates	3
Tessé	1	Berry	2
Greder, allemand	2	Chartres	2
Brandelet	3	Joffreville	2
Antonio-Grimaldi	1	La Baume	2
Nassau	1	DRAGONS.	
		Hautefort	3
		Poitiers	3
TOTAL	16	TOTAL	25

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1556, n° 117.

ÉTAT DES TROUPES QUE M. DE BEDMAR ENVOIE A L'ARMÉE. 17 SEPTEMBRE 1702 [1].

(*Voir page* 108.)

REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		
Villars, suisse	3	
Del Valle, espagnol	1	
CAVALERIE.		
Berghes	//	2
Chacon	//	2
TOTAL	4	4

ÉTAT DES TROUPES DE M. LE PRINCE DE TSERCLAES, 17 SEPTEMBRE 1702 [2].

(*Voir page* 109.)

REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		
Hessy	2	//
CAVALERIE.		
Hornes	//	2
Bar	//	2
Havré	//	2
Fraula	//	2
Ferrare, dragons	//	3
TOTAL	2	11

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1556. n° 118.

[2] *Idem*, n° 119.

CAPITULATION DE VENLOO, 23 SEPTEMBRE 1702 [1].

(*Voir page* 110.)

ARTICLE PREMIER.

Accordé.

Que le comte de Varo, gouverneur; M. de Labadie, maréchal de camp et commandant les troupes de sa majesté très-chrétienne, à Venloo;

MM. les brigadiers et toute la garnison tant officiers que soldats, de quels caractère et nation qu'ils puissent être; les commissaires des guerres, sortent à pied et à cheval; comme aussi les commissaires d'artillerie et des vivres, ingénieurs, canonniers et bombardiers, artificiers et mineurs, leur famille, domestiques et valets, sortiront de la ville en toute liberté, avec tous leurs meubles et effets quels qu'ils puissent être, sans qu'il leur soit fait aucun tort, violence et outrage directement ou indirectement.

ART. 2.

Accordé.

Que le curé et personnes ecclésiastiques des cloîtres et autres demeureront dans leurs fonctions et couvents et dans la jouissance de leurs biens, sauf qu'ils pourront se retirer quand ils voudront, avec leurs biens et meubles.

ART. 3.

Accordé à sortir par la brèche ou par la porte de Cologne, et qu'ils pourront prendre deux pieces de six livres de balles ou bien de douze livres de balles, en cas que les premières ne se trouvassent pas dans la place, et l'on donnera les chevaux nécessaires pour leur transport.

Que l'infanterie sortira par la brèche prenant par la porte de Ruremonde, et la cavalerie, l'artillerie et les bagages, par la même porte ou telle autre porte que le gouverneur trouvera à propos, et toute la garnison avec armes et bagages, timbales et tambours battant, trompettes sonnant, drapeaux et étendards déployés, mèche allumée par les deux bouts, balle en bouche avec dix pièces de canon de bronze, portant vingt-quatre livres de balles, six mortiers aussi de bronze, avec tous leurs affûts, avant-trains et munitions nécessaires à raison de son coup pour chaque pièce, auquel effet les assiégeants fourniront les chariots, chevaux et toutes autres choses nécessaires.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1556, n° 222.

Il leur sera fourni les bateaux nécessaires pour le transport de leurs blessés, malades et bagages de Venloo par eau jusqu'à Anvers, et cent charrettes ou autant qu'on en pourra trouver pour porter les hardes les plus nécessaires et les vivres pour la garnison, dans leur marche.

ART. 4

Que pour la voiture des bagages, armes et effets des officiers et soldats, et autres dénommés, comme aussi des blessés qui pourront souffrir des chariots, seront pareillement fournis par les assiégeants quatre cents chariots dont cinquante couverts, qui ne seront pas visités, attelés chacun de deux chevaux et quelques-uns de plus s'il est nécessaire, vingt-quatre heures plus ou moins avant la sortie.

La garnison sortira et sera conduite par les terres de Liége et d'Espagne, par la route la plus courte, à Anvers;

Savoir:

Le 25 septembre de Venloo à Helden; le 26 à Werth; le 27 à Hammont; le 28 à Mol et Baelen et y séjourner s'ils veulent; le 30 à Herenthals; le 1er octobre à Lierre; le 2 à Anvers.

ART. 5.

Que ladite garnison, et tout ce qui est expliqué ci-devant, sera conduite en toute sûreté jusqu'à la ville de Ruremonde, le jour même de la sortie, par la route la plus droite, sans qu'on puisse empêcher d'y entrer.

Cet article ne se peut accorder, quant à la garnison du fort Saint-Michel, et est accordé à l'égard de la ville.

ART. 6.

Que les prisonniers, tant officiers généraux y compris le gouverneur du fort Saint-Michel et autres officiers des troupes d'artillerie et des vivres que soldats, faits pendant le siége de cette place et du fort par les assiégeants, et ceux faits par les assiégés seront de part et d'autre rendus sans rançon.

Accordé, pourvu que cela soit a leurs frais.

ART. 7.

Que les blessés qui ne pourront être transportés ou souffrir les chariots demeureront dans leurs hôpitaux, et qu'il sera libre de laisser un officier pour en avoir soin, comme aussi quelques chirurgiens, et que d'ailleurs ils seront pourvus de médecins et autres choses nécessaires jusqu'à leur guérison, après quoi ils seront renvoyés à leur garnison.

Accordé.

ART. 8.

Que les femmes, les veuves, enfants et domestiques

des officiers et soldats de la garnison, pourront rester dans la ville ou sur le plat pays, à leur choix, où ils auront des maisons et des biens, pour en pouvoir disposer et profiter sans être molestés en leurs personnes et effets, en façon quelconque, après la sortie de ladite garnison.

ART. 9.

Seront traités sur le même pied que les autres sujets et habitants.

Que pendant le temps qu'ils seront obligés de rester en cette ville ou plat pays, ils jouiront des mêmes franchises et exemptions de garde, logements et autres choses personnelles et réelles, comme avant la reddition d'icelle.

ART. 10.

On accorde deux mois pour autant que leurs biens, meubles et immeubles sont situés dans la ville et son district.

Qu'il sera accordé le terme de six mois à tous les officiers et autres ci-devant dénommés pour disposer personnellement, ou par procure, des biens, effets, meubles et immeubles à eux appartenant, tant dans cette ville que partout ailleurs, sous l'obéissance de sa majesté catholique, soit par aliénation, donation ou autrement dans les formes et droits accoutumés, et qu'on donnera gratuitement les sauf-conduits et passeports dont ils auront besoin.

ART. 11.

Cet article est accordé, moyennant qu'ils mettent de bonnes cautions à la satisfaction des créanciers, comme seront pareillement obligés, l'intendant, les commissaires et autres officiers à l'égard des dettes publiques.

Que les officiers militaires et autres ci-dessus dénommés ne pourront être arrêtés ni retenus dans la ville pour dettes ou aucun autre prétexte.

ART. 12.

Accordé.

Que les receveurs commissaires des vivres et fourrages ne pourront être recherchés en aucune manière, ni sous quelque prétexte que ce puisse être, des impositions faites sur le plat pays, en argent, foin et avoine qu'ils pourraient avoir eues.

ART. 13.

Accordé, si ce n'est qu'avec

Que durant le terme que la garnison se préparera

permission par écrit de son alesse le prince de Nassau.

à sortir, et dans le temps de la sortie même, il ne sera permis à aucun officier et soldat assiégeant d'entrer ni approcher la place plus près que leurs travaux.

ART. 14.

Accordé pour ceux qui ont été établis avant l'investiture de la place.

Que s'il se trouve dans la bourgeoisie quelques-uns qui aient servi les alliés établis dans cette ville, ils ne pourront être molestés en façon quelconque.

ART. 15.

Accordé.

Que la ville ne sera point pillée ou maltraitée, et que les habitants d'icelle demeureront dans la jouissance de tous leurs droits, priviléges et vieilles coutumes, comme il a été observé jusqu'à présent, sans qu'il y soit fait aucun changement ou altération.

ART. 16.

Accordé.

Que le magistrat sera maintenu dans la faculté de disposer au profit et à l'utilité de la ville, de la recette des revenus d'icelle, comme il a fait jusqu'à présent.

ART. 17.

Accordé.

Que la bourgeoisie et les habitants, de quelque qualité et condition qu'ils soient, jouiront sans aucune exception de la liberté et franchise de leurs corps et biens, sans qu'il soit toléré leur être fait aucun dommage.

ART. 18.

Accordé.

Que, pour l'exercice du service de Dieu de la religion réformée, sera livrée l'église de Saint-Joris.

ART. 19.

Accordé.

Que les bourgeois et habitants de la ville seront maintenus dans l'exercice public de la religion catholique romaine dans leurs autres églises.

ART. 20.

On réglera cet article avec le magistrat.

Que les officiers et soldats seront logés sur le même pied qu'ils ont coutume d'être dans la ville de Grave.

ART. 21.

Cet article ne se peut accorder

Que, pour la cotisation et charge publique de la

et sera réglé ensuite avec le magistrat.

ville, on pourra convenir avec les autres villes du duché de Gueldre; cette ville en sera néanmoins exempte par provision pendant le terme de six mois.

ART. 22.

La ville s'étant rendue, on se réserve la faculté de disposer des charges de ladite ville, et le reste de l'article s'accorde moyennant que par des chartres il ne soit entendu que leurs papiers particuliers, et qu'en cas qu'ils veuillent se retirer ils devront le faire dans le temps de six mois.

Que l'écoustette de la ville continuera dans sa charge, selon l'engagère et contrat fait avec le roi, et que les officiers du roi, comme des droits d'entrée et de sortie des tonlieux et des domaines, munitionnaires et autres, pourront continuer leur habitation dans ladite ville, en jouissant de la franchise de leurs corps et biens, comme porte l'article 17 au regard des bourgeois, sauf qu'il leur sera permis de se retirer avec leurs biens et chartres quand et où ils voudront.

ART. 23.

On se réserve semblablement la disposition et on fera des réflexions favorables là-dessus.

Que tout le magistrat et officiers de la ville continueront dans leurs charges et jouiront de leurs gages ordinaires des revenus de la ville en faisant promesse de leur fidélité.

ART. 24.

Comme les deux articles précedents.

Qu'en donnant pareille assurance, les officiers des droits d'entrée et sortie des tonlieux et des domaines de sa majesté, à Venloo, continueront dans leurs fonctions en jouissant de leurs gages ordinaires et émoluments, à moins que cet article soit accordé avec agréation.

ART. 25.

Accordé.

Que les engagères des domaines et des charges et offices publics du roi demeureront aux engageurs qui les possèdent à présent, jusqu'à ce que les deniers desdits engagères leur soient restitués.

ART. 26.

Accordé.

Que les rentes et dettes arriérées à charge de la ville seront payées par ceux de la régence des revenus de la ville.

ART. 27.

Accordé.

Que ce que le magistrat a disposé jusqu'à présent dans les affaires de la ville sera valable sans y faire aucune altération, comme particulierement les comptes rendus et à rendre par le receveur de la ville.

ART. 28.

Il faudra que la porte de Cologne soit livrée aujourd'hui avant le soleil couchant, laquelle sera occupée par une garde suffisante à la disposition de son altesse, et la garnison en devra sortir après-demain le 25 de ce mois, à huit ou neuf heures du matin.

Moyennant lesquelles conditions, on promet de rendre la place au bout de trois fois vingt-quatre heures, après qu'elles auront été acceptées et signées de part et d'autre, et sera livrée aux assiégeants, une heure avant la sortie de la garnison, une porte, qui ne pourra être occupée que par soixante hommes, et près de laquelle on mettra un corps de garde.

ART. 29.

Accordé.

Que pour l'assurance de ces articles seront donnés des otages de part et d'autre.

ART. 30.

Accordé pour Anvers.

Une escorte pour la conduite de la garnison à Ruremonde et pour les équipages.

Les commissaires de l'artillerie ou munitions et vivres seront obligés incessamment, et avant la sortie, de montrer de bonne foi aux officiers commis de la part des assiégeants, tous les magasins de guerre et de bouche, en donner des listes exactes et les clefs des magasins, et seront aussi obligés de découvrir toutes les mines.

Fait au camp devant Venloo, le 23 septembre 1702.

Signé WALRAD prince DE NASSAU, le comte DE VARO, LABADIE, COURTEN, VALORY et VALEILLE.

ÉTAT DES TROUPES QUI COMPOSENT L'ARMÉE, 28 SEPTEMBRE 1702 [1].

(*Voir page* 112.)

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
PREMIÈRE LIGNE		PREMIÈRE LIGNE.	
Idiaquez	1	Risbourg, dragons	3
Mortemar	2	Colonel général	3
Du Roi	4	Maison du roi	13
Charost	2	Toulouse	2
Gardes françaises	4	Talmont	2
Gardes suisses	3	Gaetano	2
Sparre	2	Royal-allemand	3
Orléans	2	Bourgogne	2
Royal-italien	1	Duras	2
Saint-Sulpice	2	Grignan	2
Blaisois	1	Le Maine	2
Picardie	3	Carabiniers	6
		Mestre de camp	3
		Noirmont	2
TOTAL	27	Du Roi, dragons	3
		Mestre de camp général de dragons	3
		TOTAL	53
DEUXIÈME LIGNE.		DEUXIÈME LIGNE.	
Touraine	1	Du Roi	3
Vexin	1	Beringhen	2
Languedoc	2	Brancaccio	2
Furstemberg	2	Toulongeon	2
Alsace	4	Rosen	2
Villars	3	Egmont	2
Greder, suisse	3	Ribaucourt	2
Spinola	2	Orléans	2
Laonnais	1	Vaillac	2
Zurlauben	2	Sicile	2
Deynse	1	Quintin	2
Artois	1	Furstemberg	2
		Royal-étranger	3
TOTAL	23	TOTAL	28
Bombardiers	1		

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1556, n° 213.

Plus, on pourra faire joindre 15 escadrons qui sont à Liége avec M. le prince de Tserclaes,

SAVOIR :

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Hornes	2
Bar	2
Sainte-Maurice	2
Fraula	2
Havré	2
Berghes	2
Ferrare, dragons	3
TOTAL	15
Plus, Montrevel, qui est à Diest	2
Chacon, qui est à Léau	2
TOTAL	4

Je demande à votre majesté la permission de lui dire librement ce que je pense, comme M. de Chamlay pourrait faire, et de ne me point regarder comme les ministres qui ont rempli avant moi les places que j'occupe. Je n'ai ni leur capacité ni l'envie de me faire valoir; ce que j'étais et ce que je dois à votre majesté doivent l'assurer de mon zèle, de ma fidélité et de mon attachement pour sa personne, dont je serai toute ma vie bien plus occupé que de la gran-

Lettre de M. de Chamillart au roi. 28 septembre 1702[1]. (Voir page 112.)

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1556, n° 210.

deur imaginaire du poste où vous m'avez élevé. Pardonnez-moi donc, sire, la liberté avec laquelle je m'en vais m'expliquer, et permettez-moi, en vous envoyant un projet de lettre pour M. le maréchal de Boufflers, de rappeler à votre majesté ce qui s'est passé en Allemagne et en Flandre, et ce que MM. les généraux ont fait : le premier, contre les ordres précis de votre majesté; le second, en se déterminant à la conservation du Brabant au lieu de soutenir la Gueldre. Je n'aime et ne sais point rendre de mauvais offices à personne; mais je vous ai demandé la permission de dire ce que je pense, et je suis obligé de dire la vérité à votre majesté; et pour cela je dois rappeler à votre majesté les ordres précis qu'elle avait donnés au marquis d'Huxelles de s'avancer à Billigheim au premier mouvement que les ennemis feraient de ce côté-là, de se rendre maître de ce poste et d'empêcher les ennemis de s'y établir. Si on l'avait fait, Landau serait encore à votre majesté, les ennemis s'en étant rendus maîtres avec peu de troupes. Votre majesté fit partir M. le maréchal de Catinat et lui ordonna de rassembler le plus de troupes qu'il pourrait et de faire en sorte d'en chasser les ennemis; il représenta sa faiblesse et l'avantage de ce poste, et fit connaître qu'il ne pouvait rien hasarder de ce côté-là sans se commettre à perdre son armée. Votre majesté lui commanda de tenir du moins les ennemis d'assez près pour qu'ils ne fussent pas en état d'entreprendre le siége de Landau; elle connut en peu de temps que M. de Catinat n'avait aucune vue que celle de faire subsister son armée, mais que celle de former des difficultés aux ennemis et de les combattre avant ou pendant le siége était si fort éloignée de ce qu'il pensait, qu'elle lui laissa une entière liberté d'agir, jusqu'au temps qu'elle connut que son unique objet était de faire subsister pendant quelque temps son armée, et dans la suite de la répandre dans toutes les places, afin d'éviter de se trouver en présence de l'armée de l'empereur, si elle entrait en Alsace après la prise de Landau, comme il y avait apparence. Votre majesté fut si frappée de cet objet, qu'elle prévint M. le maréchal de Catinat, lui représenta toute la honte d'un pareil projet, et

lui donna ses ordres précis pour occuper et fortifier Haguenau; il y résista, et se laissa entraîner par son premier objet, qui l'avait tellement séduit, que, quoique M. de Villars fût en état de le joindre avec le détachement que votre majesté avait fait de l'armée de Flandre, il manda à votre majesté qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de laisser M. de Villars sur la Sarre, et de distribuer les troupes qu'il commandait dans les places d'Alsace. Votre majesté, en se rendant à sa proposition, lui fit connaître toute la peine qu'elle avait d'une pareille résolution; et par un retour inopiné, après avoir épuisé mal à propos toute la basse Alsace, il s'avança jusqu'à Drusenheim sans vouloir prendre le côté de Saverne, qui était celui qui pouvait donner plus d'inquiétude aux ennemis et fournir plus d'occasion de les approcher. Voilà à peu près, sire, ce qui s'est passé du côté de l'Allemagne, jusqu'au jour que votre majesté, par le traité d'action avec M. de Bavière, s'est trouvée dans la nécessité de partager son armée dans l'espérance d'une jonction qui peut produire une diversion très-avantageuse pour votre majesté, en cas qu'il plaise à Dieu de favoriser ses desseins. Pour ce qui est de la Flandre, je ne dirai rien des commencements de la campagne : les ennemis s'étant assemblés les premiers et de très-bonne heure, il aurait été difficile de les prévenir. Je parlerai seulement du temps qu'ils ont passé la Meuse pour s'avancer vers la Gueldre. Votre majesté, dès ce temps-là, fit connaître à M. le maréchal de Boufflers l'importance dont il était de conserver cette province, et lui écrivit même de manière à le déterminer d'employer toutes ses forces et de quitter tout autre objet. Il assembla un grand conseil de guerre. Les avis de tous les officiers généraux furent pour la conservation du Brabant par préférence à la Gueldre, après avoir reconnu l'impossibilité de secourir Venloo. Cet avis, qui fut rendu public, ayant été aussitôt su par les ennemis que par votre majesté, ils se sont déterminés à attaquer toutes les places de Gueldre, qui sont mauvaises par elles-mêmes, soutenues par de faibles garnisons, et assurées de n'être point secourues après la déclaration publique qui en a été faite. Les choses en cet état, il est

bien aisé aux ennemis de se rendre maîtres de la Gueldre. M. le maréchal de Boufflers y a préparé votre majesté, et c'est ce qui l'a déterminée, il y a quelque temps, à lui mander, puisqu'il ne pouvait sauver cette province, de songer du moins à la conservation de Liége. Sa lettre d'hier, qui donne matière à celle-ci et qui me fait sentir mon véritable attachement pour votre majesté, ne nous saurait laisser douter, sire, qu'il ne laisse prendre Liége comme la Gueldre, et qu'il ne songe à conserver Tongres et Léau de préférence à cette place, dont apparemment il ne connaît ni l'importance ni la conséquence. J'avoue, sire, que je fus frappé de tout ce qu'il écrit sur cela; de manière que je n'aurais pu m'empêcher de le témoigner sur-le-champ à votre majesté, si je n'avais vu devant ses yeux tant d'autres objets de peine, que je n'eus pas la force de lui dire dans le moment ce que je pensais. Je suis convaincu que si votre majesté perd Liége, elle n'a plus rien que de désagréable à attendre de la suite de cette guerre. L'accommodement de M. l'électeur de Cologne devient forcé; et pour conditions, il sera obligé de recevoir celles que les ennemis lui imposeront, ou de perdre ses places l'une après l'autre, et peut-être d'être pris lui-même. Si Liége est aux ennemis cette année, votre majesté verra le siége de Namur au commencement de la campagne prochaine, peut-être celui de Luxembourg à la fin ou du moins au commencement de l'autre, et ces deux places importantes, qui sont les barrières de votre royaume, étant perdues, que deviendra la Champagne, la Meuse étant tout ouverte de ce côté-là? et s'il arrivait dans la suite que les impériaux, devenus maîtres de la Sarre, pénétrassent dans les Évêchés et qu'ils se joignissent, cela a tant d'étendue et des suites si fâcheuses, que je regarde les mauvaises places du Brabant, quand même elles devraient être perdues, comme un objet de rien en comparaison. Si elles sont si aisées à prendre, elles se pourront reprendre avec la même facilité.

Le projet du siége de Maëstricht est renversé si Liége n'est plus à la disposition de votre majesté : plus d'espérance de reprendre au-

cune supériorité, tous les jours nouveaux sujets de peine. Je sais, sire, que l'entreprise est grande, et qu'elle est difficile de toutes manières; si elle réussit, votre majesté assure la paix à des conditions honorables, reprendra aux ennemis tout ce qu'ils auront pris, rétablira ses alliés dans leurs états, et portera avec eux la guerre jusqu'au milieu du pays de ses ennemis. C'est là, sire, en peu de mots, la matière qui a donné lieu au projet de lettre que j'ai faite pour M. le maréchal de Boufflers, au nom de votre majesté. Je ne lui explique pas les choses si amplement ni si naturellement; je ne crois pas même de ma vie avoir écrit si longuement. J'en demande pardon à votre majesté. Si j'ai bien pensé, elle me fera savoir ses intentions; si je porte mes vues trop loin, c'est l'excès de mon zèle qui m'y oblige.

Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi.

Du camp près de Tongres, 2 octobre 1702[1].

(Voir page 113.)

J'ai reçu hier au soir, sire, par le retour des deux courriers que j'avais dépêchés à votre majesté, les lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire le 28 et le 29 septembre.

Par la première votre majesté me marque son inquiétude pour Liége, et l'importance de conserver ce poste, et elle m'ordonne, sans me laisser même la liberté de délibérer, de m'attacher uniquement à la conservation dudit Liége, et de ne rien oublier pour cela, désirant que j'en fasse mon seul et unique objet, en prenant néanmoins mes précautions le mieux que je pourrai pour Léau et le Brabant.

Par la seconde votre majesté, en confirmant ses ordres pour la conservation de Liége, me marque que comme je ne puis assembler que cinquante-deux ou cinquante-trois bataillons et près de cent escadrons, ce qui est de beaucoup inférieur au nombre de troupes des ennemis, elle ne prétend pas m'engager pour conserver Liége à donner une bataille dont l'événement, peut-être trop douteux, pourrait avoir des suites encore plus fâcheuses que la perte de Liége; mais que, sans me commettre mal à propos, je puis faire comme le prince

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1557, n° 19.

de Tserclaes a fait pendant la dernière guerre, me retrancher sous Liége, dans un camp très-avantageux, et m'y poster de si bonne heure et de telle manière que je puisse obliger les ennemis à perdre le dessein de cette entreprise, au cas qu'ils l'aient formé, concertant le tout avec ledit prince de Tserclaes.

Je n'ai manqué, sire, dès l'instant que la dépêche de votre majesté m'a été rendue et déchiffrée, de dépêcher un courrier au prince de Tserclaes pour le prier de se rendre ici. Il est venu sur les deux heures de l'après-midi. Je l'ai fort entretenu en présence de monseigneur le duc du Maine et de M. de Puysegur. Mondit sieur le prince de Tserclaes est fort persuadé que si les lignes étaient dans le même état qu'elles étaient lorsqu'il les a occupées dans la dernière guerre, rien ne serait meilleur pour la conservation de Liége, et pour empêcher les ennemis d'y songer; mais elles sont entièrement rasées. Il est convenu qu'avant qu'il les ait occupées, on avait travaillé cinq ou six mois à l'avance pour les faire; que c'était proprement une fortification de place, bien fraisée et palissadée avec des fossés larges et profonds, des ouvrages détachés des lignes, et la plupart avec de bons chemins couverts et bien palissadés, en sorte que l'on y avait dépensé cent mille écus : le tout tracé et dirigé par M. de Coehorn qui y avait fait travailler à loisir et avec soin; ce qui est bien différent d'un simple retranchement d'armée fait avec précipitation, et auquel l'armée ennemie, étant fort supérieure, ne donnera peut-être pas le loisir de travailler pendant quatre ou cinq jours.

Il est convenu encore que lesdites lignes ne pouvant être mises dans l'état où elles étaient lorsqu'il les a occupées, qu'avec un travail très-grand et très-long et beaucoup de dépense, une armée inférieure s'y trouverait fort en risque devant une supérieure, d'autant plus que lesdites lignes, qui sont de près de deux lieues d'étendue, renferment plusieurs cantons séparés par de grands fonds qui ne peuvent se communiquer qu'avec peine, par les derrières, et où la cavalerie ne peut quasi agir; de sorte que ce serait un combat

d'infanterie, dans lequel celle des ennemis, étant fort supérieure en nombre, aurait un grand avantage; et que si, par malheur, l'armée de votre majesté était forcée dans lesdits retranchements, elle serait perdue sans ressource et particulièrement la cavalerie, n'y ayant dans la ville de Liége qu'un seul pont sur la Meuse.

Mondit sieur le prince de Tserclaes a ajouté qu'en prenant le parti de faire marcher l'armée de votre majesté sous Liége, c'était certainement livrer à une perte presque certaine, non-seulement Diest, Tongres et Léau, mais Louvain, Malines et Bruxelles même, toutes ces places étant très-mauvaises, sans fortifications et sans troupes, et remplies de beaucoup d'Autrichiens, qui ne manqueraient pas de lever le masque dès qu'ils se croiraient les plus forts et soutenus par l'approche des ennemis. Cette considération de la perte de la plus grande partie du Brabant, qui serait d'un dommage infini et bien plus grand sans comparaison que la perte de Liége, ne m'aurait pas empêché de marcher sans retardement sous Liége, si j'avais cru que c'eût été un moyen sûr de sauver cette place; mais comme l'armée de votre majesté y serait dans une mauvaise situation et en risque d'y être forcée par une armée supérieure, à quoi votre majesté ne veut pas que je commette son armée, par sa lettre du 29, j'ai cru que ce dernier ordre changeant le premier, je devais particulièrement m'y conformer, et, par cette raison, rester encore ici jusqu'à ce que l'on voie à quoi les ennemis se détermineront.

Je ne puis exprimer à votre majesté combien je souffre de ne point exécuter ce qu'elle me prescrit par sa lettre du 28; mais celle du 29 me marquant que l'intention de votre majesté n'est point que, pour conserver Liége, je hasarde une action dont le mauvais succès pourrait avoir des suites encore plus fâcheuses que la perte de Liége; et l'armée de votre majesté ne pouvant se placer sous ledit Liége sans se commettre entièrement à un mauvais succès, je croirais contrevenir aux ordres et aux intentions de votre majesté et à son service, de risquer tout à la fois son armée et Liége.

Cependant j'ai donné tous les ordres nécessaires pour faire remettre dans la citadelle et la Chartreuse abondamment tout ce qui pouvait y être encore nécessaire en munitions de guerre et de bouche et en outils pour leur défense; et j'ai envoyé audit Liége les deux bataillons de Charost pour entrer dans la citadelle, outre le bataillon de Westerloo espagnol et deux bataillons suisses de Castellas, une compagnie de mineurs, deux compagnies franches d'infanterie et sept compagnies de l'électeur de Cologne.

Il y aura dans la Chartreuse un bataillon de Grouff des troupes d'Espagne, fort bon, trois bataillons suisses de Hessy et sept compagnies de l'électeur, ce qui fait près de cinq bataillons. J'aurais bien voulu éviter de mettre des bataillons suisses dans ladite citadelle et la Chartreuse; mais cela ne s'est pu faire autrement, ne restant à l'armée de bataillons français que les gardes françaises, le régiment de votre majesté et le bataillon de Blaisois qui n'aient pas été dans Kayserswert. Les régiments étrangers sont très-faibles, et seraient encore plus sujets à des difficultés et à la désertion.

Du 3 octobre 1702.

Quoique j'eusse, sire, examiné déjà deux fois très-attentivement avec M. le duc du Maine et M. de Puysegur la situation de Liége, de ses faubourgs et de ses anciennes lignes, j'ai cru que, comme il s'agissait d'exécuter ou de n'exécuter pas les ordres que votre majesté me donne sur Liége, je ne pouvais revoir et examiner de trop près sur les lieux lesdites lignes.

J'y suis retourné ce matin avec M. le duc du Maine, M. de Puysegur et M. du Barail, lequel je prends la liberté d'envoyer à votre majesté pour qu'il puisse lui rendre un compte fidèle et exact des choses, bien mieux que je ne pourrais faire par une lettre.

Il porte même un ancien plan desdites lignes à votre majesté. La disposition du terrain y est très-exactement marquée; ce qui y manque, c'est plusieurs ouvrages qui ont été ajoutés auxdites lignes depuis que ledit plan a été fait, desquels ouvrages on voit encore les vestiges, ce qui nous a même été confirmé par M. le prince de

Tserclaes qui nous a conduits lui-même partout, et nous a parfaitement expliqué et détaillé toutes choses.

Je puis assurer votre majesté, avec beaucoup de vérité, que j'aurais fait une chose extrêmement contraire et préjudiciable à son service, si j'avais porté son armée sous Liége, n'étant nullement possible ni praticable de l'y placer sans la commettre à une défaite quasi certaine, par rapport à l'état présent desdites lignes et à la disposition du terrain, si l'armée ennemie s'était mise en devoir de l'attaquer dans cette situation où elle se serait trouvée sans défense, séparée par deux ou trois vallons impraticables, sans pouvoir se manier ni s'entre-secourir, et exposée à un combat d'infanterie sans que la cavalerie pût en aucune manière agir.

J'espère que votre majesté sera pleinement convaincue de ce que j'ai l'honneur de lui dire par la seule vue du plan, et par tout ce que M. du Barail aura l'honneur de lui expliquer. C'est un homme sage, très-entendu et vrai, qui n'oserait pas dire à votre majesté une chose pour une autre. J'en fais, outre cela, un assez grand détail à M. de Chamillart, qui aura l'honneur d'en rendre compte à votre majesté. J'ose l'assurer encore que je n'exagère rien, et que je n'ajoute pas la moindre chose au fait et à la vérité.

Je souhaite avec passion que votre majesté approuve le parti que je prends de faire rester ici son armée jusqu'à ce que les premiers mouvements des ennemis me fassent connaître à peu près leurs desseins, ne craignant rien tant au monde que de déplaire à votre majesté, et de ne point exécuter ses ordres suivant ses intentions.

Quelque parti que je prenne, il n'est pas possible que je ne tombe dans plusieurs inconvénients par l'excès de la mauvaise qualité des postes, places et frontières que j'ai à défendre, et par la grande supériorité du nombre des troupes des ennemis.

Je joins ici un mémoire de M. de Puysegur qui explique les situations des armées, du poste de Liége, et les suites dangereuses de la perte du Brabant si on l'abandonne. Dans l'incertitude de pouvoir sauver Liége, si les ennemis l'attaquent, je crois qu'il faut tâcher du

moins de sauver le Brabant. Cela ne se peut faire sans porter audit Brabant l'armée de votre majesté; et je crois qu'il sera difficile de me dispenser de prendre ce parti, en attendant les ordres plus particuliers de votre majesté, si les ennemis avancent quelque corps de ce côté-là; car il n'est pas possible, étant près de l'armée ennemie, que je puisse faire aucun détachement de celle de votre majesté sans commettre entièrement le reste.

La citadelle et la Chartreuse de Liége sont présentement bien pourvues de tout ce qui peut être nécessaire à leur défense, ainsi que j'ai eu l'honneur de le marquer à votre majesté.

Et comme on dit que les ennemis menacent aussi le poste de Limbourg, j'ai donné ordre que l'on y remette au plus tôt toutes les choses nécessaires à sa défense; mais ce poste est si mauvais que l'on ne peut pas espérer qu'il puisse faire une longue résistance. Il y a cependant deux bataillons, un des troupes d'Espagne et l'autre de Meyer, suisse.

Je n'ai encore aucune nouvelle de l'arrivée de M. le comte de Tallard à Bonn, ni de ce qu'il aura entrepris. Jusqu'à présent je n'ai pas d'avis que les ennemis aient fait aucun détachement pour aller de ces côtés-là.

MÉMOIRE DE M. DE PUYSEGUR, 2 OCTOBRE 1702 [1].

(*Voir page* 113.)

L'armée du roi, composée de quarante-huit bataillons et quatre-vingt-seize escadrons, compris quinze escadrons qui sont dans Liége, est campée la droite au Jaar, au-dessus de Tongres, et la gauche à Borchloon, l'ayant derrière elle.

L'ennemi ne peut venir attaquer l'armée dans le poste où elle est qu'il ne soit obligé de descendre dans un fond où passe un ruisseau qui prend sa source à une portée de fusil de Tongres, lequel est très-marécageux et forme un nombre d'étangs qui ne laissent que

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1557, n° 20.

deux ou trois chemins de village praticables, lesquels même, par les pluies qu'il a fait, sont devenus très-difficiles, et d'où il faut venir en montant au champ de bataille de l'armée.

L'endroit de tout le front le moins difficile à l'ennemi serait de venir droit à Tongres, lequel étant ouvert du côté par lequel l'ennemi pourra y venir, il aurait pu s'en emparer; et pour l'en empêcher, on a fermé les brèches, afin de ne lui laisser aucun accès où il pût avoir quelque avantage, outre que, suivant que les affaires pourront tourner à la fin de la campagne, on compte conserver ce poste pendant l'hiver, supposé que cela soit praticable.

L'armée d'observation des ennemis est campée, la droite à Soetendale et la gauche à Petershem, proche la Meuse, ayant Maëstricht devant leur gauche.

Ils ont une autre armée composée des troupes de Brandebourg, de Hesse et de Lunebourg, avec quelques régiments détachés de l'armée d'observation, qui, après avoir fait le siége de Venloo, font actuellement celui de Ruremonde; celui de Stephanswert se fait par des détachements d'infanterie et de cavalerie tirés des bataillons et escadrons de ladite armée d'observation et quelques régiments de la garnison de Maëstricht. La durée de ces siéges peut aller au plus au 5 ou au 6 du courant.

Les ennemis peuvent avoir, tant à leur armée d'observation qu'à celle des siéges, compris généralement les troupes de Brandebourg, de Hesse et de Lunebourg qui les ont joints, et la garnison de Maëstricht, cent quinze bataillons et cent soixante escadrons. Cette supériorité de troupes leur fait former de nouveaux projets, ou du moins ce sont les bruits publics: mais ce qui est sûr, c'est qu'ils le peuvent.

Les uns les font venir, après la prise de ces places, droit à l'armée du roi : ils mettront leur gauche au Jaar, au-dessus de Tongres, et leur droite à Hasselt, faisant tête à l'armée du roi, quoique le nombre de leurs troupes soit supérieur de plus de moitié en infanterie et d'un tiers en cavalerie. Néanmoins, on croit, par la bonté du poste, qu'on peut risquer de les y attendre.

D'autres prétendent que, du moment qu'ils auront pris les places marquées ci-dessus, ils viendront camper sur le bord du Jaar, près de Maëstricht; qu'ils jetteront quantité de ponts sur cette rivière, d'où, ne trouvant aucun ruisseau ni défilé à passer, ils iront s'établir devant Liége.

D'autres, enfin, disent que si nous restons dans notre poste ou que nous passions le Jaar pour couvrir Liége, et qu'ils ne trouvent pas moyen de nous y attaquer, ils sépareront leurs troupes; qu'une partie demeurera vis-à-vis de nous, si nous ne passons pas le Jaar, et que l'autre corps de troupes marchera du côté de Diest et de Louvain, et que Diest ne peut pas tenir deux jours; qu'ils trouveront dans ce lieu des farines et des blés; que le pays est rempli de fourrages; que Louvain est insultable; que Malines et Lierre ne valent pas mieux, et enfin que Bruxelles, du côté du parc, n'a qu'une simple muraille sans rempart.

Que si l'armée du roi passe le Jaar pour couvrir Liége, le corps d'armée qu'ils auraient laissé pour observer la nôtre mettrait le Jaar devant elle pour nous empêcher de le repasser afin de donner la main au Brabant; et que leur armée, postée de cette manière, pourrait s'affaiblir considérablement, et renforcer celle qui agirait dans le Brabant.

Tout ce que l'on peut objecter pour rendre l'entreprise du Brabant difficile aux ennemis, c'est la difficulté qu'ils auraient de tirer leurs vivres et leurs munitions de guerre de Maëstricht.

Mais on doit réfléchir qu'agissant dans le Brabant, ils peuvent tirer de Breda ou de Berg-op-Zoom, où les chemins sont toujours bons, étant un pays de bruyères, toutes les munitions de guerre et l'artillerie dont ils auraient besoin; et étant dans ce pays, les chariots ne leur manqueraient pas.

A l'égard des vivres, tant pour les hommes que pour les chevaux, ils en trouveraient abondamment dans le pays, et à l'égard des munitions de guerre, il leur en faudrait fort peu, puisque les villes sont sans fortifications et sans troupes, d'autant que M. le marquis

de Bedmar, quoiqu'il ait quarante-deux bataillons depuis Nieuport jusqu'à Lierre, n'est point en état de jeter des troupes dans les grandes villes, la maladie étant si grande dans tous les bataillons que dans la plupart il n'y a point d'officiers en état de servir et très-peu de soldats; en sorte qu'il ne peut renforcer l'armée du roi près de Tongres que de trois ou quatre bataillons qu'on lui avait demandés; et que si l'armée du roi passe le Jaar pour couvrir Liége, outre qu'elle s'expose à être attaquée par celle des ennemis avec la supériorité marquée ci-dessus, c'est que, dans le nombre des bataillons dont elle est composée, il y en a douze qui ont été dans Kayserswert, et dont deux ne doivent être comptés que pour un; que par la désertion les régiments allemands qui sont dans ladite armée sont devenus encore plus faibles que ceux de Kayserswert; que d'ailleurs il n'y a aucune situation entre le Jaar et la Meuse où l'on puisse poster avec quelque avantage une armée inférieure à une autre, puisque, après avoir examiné tout le terrain, on n'a pu trouver un endroit où l'on puisse mettre une droite ou une gauche en sûreté, ni le front ni les derrières; en sorte qu'il n'y a nul remède que de retrancher l'armée par tous les côtés; mais pour que, par ce retranchement, l'armée puisse couvrir Liége, il faut qu'il soit de plus de deux lieues d'étendue dans son front, sans les flancs et les derrières; et pour faire un travail semblable, il faudrait plus de quinze jours à une armée; ce que les ennemis ne nous permettront pas, parce qu'il est sûr que, du moment que l'armée du roi aura passé le Jaar, les ennemis, n'ayant plus rien à craindre pour le secours des places assiégées, renforceront l'armée d'observation, laquelle passera le Jaar près de Maëstricht, et marchera pour attaquer l'armée du roi avant qu'elle ait eu le temps de se couvrir d'un retranchement; d'autant plus même que la prise des places sera finie avant que nous ayons tous les outils nécessaires et que le retranchement puisse être sorti de terre. De plus, dans le camp que l'armée peut prendre, elle ne trouvera point d'eau; elle sera obligée, pour fourrager, de traverser la ville de Liége, où il y a un pont sur la Meuse, pour fourrager au delà.

Lorsque M. le prince de Tserclaes a occupé les lignes de Liége, on y avait travaillé pendant plus de trois ou quatre mois à l'avance; c'était une vraie fortification de place, avec des chemins couverts. On y a dépensé plus de cent mille écus.

Outre le risque où l'on exposerait l'armée si l'on prenait le parti de se mettre sous Liége, que n'a-t-on pas à craindre des grandes villes du Brabant, quand elles verront que l'on préfère la conservation de Liége à la leur et à celle du plat pays, qui n'est point soumis à la contribution par les sommes exorbitantes que les Hollandais en veulent tirer, se trouvant hors d'état d'y pouvoir satisfaire. Pour lors, voyant l'armée des ennemis dans le pays et à leurs portes, sans fortifications et sans troupes, les villes exposées à être bombardées et emportées, et le plat pays à être ravagé et brûlé, on doit tout craindre de ces peuples, parmi lesquels il ne faut pas douter qu'il n'y ait beaucoup de partisans de la maison d'Autriche; ce qui pourrait produire une révolution dans ces provinces, dommage qui n'est point à comparer à la perte de Liége.

Outre ces considérations, que deviendra le corps de troupes que l'on a fait dans le pays, dont la plus grande partie des hommes ont été fournis par clocher, ce qui n'avait pas été pratiqué jusqu'à présent, et dans lequel toute la noblesse et tout ce qu'il y a d'enfants des meilleures familles ont pris parti? Il est à présumer que, voyant que l'on préfère la conservation de Liége à leur propre pays, ils prendront aversion pour nous, et se plaindront avec raison qu'on les abandonne pour des étrangers. Les revenus d'Espagne se perdront, et par conséquent toute la dépense retombera sur le roi; car il faut compter que, le Brabant perdu, qui est l'âme de tout le pays, le roi d'Espagne ne tirera pas grands revenus de la Flandre.

Le prince d'Orange, qui connaissait l'esprit des peuples et des villes du Brabant, lesquelles, prétendant avoir de grands priviléges, sont toujours prêtes à se mutiner, n'a jamais laissé Bruxelles, Louvain et Malines sans une armée pour les couvrir; et même, quand il était inférieur, il s'est toujours mis entre Louvain, Bruxelles et

Malines, étant persuadé que ces peuples, à la vue d'une armée ennemie, étaient capables de se mutiner, s'ils ne se voyaient rassurés par une armée pour les soutenir.

Puisque dans ce temps-là, où ces peuples étaient soumis à la maison d'Autriche depuis si longtemps, on était obligé de les contenir par une armée, que ne devons-nous pas craindre dans un nouvel établissement d'une autre maison, qui ne fait que commencer à régner sur eux?

S'il ne s'agissait que de Tongres, Léau, Diest et Tirlemont, il est constant que la conservation de Liége serait préférable à tous ces lieux, qui ne produisent que des commodités de subsistances; mais du moment que l'armée ennemie peut approcher des grandes villes, y causer de l'émotion, étant sans troupes et sans fortifications pour les soutenir, il est à craindre que, par promesse ou par force, on n'entraîne ces peuples à la révolte, et qu'ils ne prennent le parti de la maison d'Autriche.

De plus, c'est que la ville de Liége sera toujours à charge à celui qui fera son principal objet de la conserver, si bien même que dans la dernière guerre, où les Espagnols étaient joints aux Hollandais, et qui, par conséquent, avaient tout le Brabant à leur disposition, le prince d'Orange avait deux fois donné l'ordre de l'abandonner, par l'embarras et par le nombre de troupes que cette place lui consommait. C'est ce que l'on sait par M. le prince de Tserclaes, qui y commandait dans ce temps-là; et c'est la conservation de Liége qui fit perdre aux alliés la bataille de Nerwinde, ayant pour lors dans les lignes de Liége trente-deux bataillons et quarante escadrons.

Si, l'année prochaine, les ennemis, ayant Liége, sont en état de faire le siége de Namur, ils seraient à plus forte raison bien plus en état de prendre Liége, puisqu'il ne peut se conserver qu'avec une armée retranchée sous ladite place.

Si, au contraire, sa majesté était en état, l'année prochaine, de faire le siége de Maëstricht, elle n'aura rien à craindre pour Namur; et si les ennemis, pour conserver Liége, sont obligés d'y tenir une

armée, sa majesté pourra profiter de la division de leurs forces pour faire des conquêtes ailleurs; et il est constant qu'il faut à celui qui a Liége à défendre vingt bataillons et vingt escadrons de plus qu'à celui qui n'a que Namur à garder.

Quant à ce que la prise de Liége peut faire à l'électeur de Cologne, il est bien inférieur à ce que la perte de Bonn avec sa personne aurait causé. Ce prince, depuis longtemps, mande qu'il ne se fie point à ses troupes, et prie qu'on lui mette des troupes françaises dans Bonn; pouvait-on l'abandonner et exposer sa personne et sa ville à être prises par les ennemis? N'a-t-on pas même plus sujet de croire que les princes d'Allemagne qui sont dans les intérêts des Hollandais, et les Hollandais même, aimeront mieux prendre Bonn, pour avoir le cours du Rhin libre, et fermer aux troupes du roi le passage du bas Rhin, que de prendre Liége?

Bonn, lorsqu'ils l'auront pris, peut se garder avec quatre ou six bataillons; et dans Liége il faut une armée. Bonn donne la main aux princes d'Allemagne qui peuvent entrer dans nos intérêts ou dans ceux de M. l'électeur de Bavière, et Liége nous donne seulement des commodités de subsistances, mais aucune communication avec aucun prince.

C'est pourquoi il était absolument nécessaire, pour conserver Bonn et la personne de M. l'électeur, d'envoyer M. de Tallard relever sa garnison par des troupes françaises, et d'essayer en même temps si cela n'obligerait pas les ennemis de détacher des troupes pour aller de ce côté-là; mais du moment que la diversion n'opère pas, et que les ennemis ne détachent aucune troupe pour aller de ce côté, il est à propos de mander à M. de Tallard que le détachement qu'il a emmené donnant occasion aux ennemis de vouloir entreprendre le siége de Liége, il est nécessaire qu'il ramène les troupes de ce côté-ci, après avoir changé la garnison de Bonn; qu'il engage M. l'électeur à venir à leur tête pour joindre l'armée et ensuite marcher avec toutes nos forces pour secourir Liége, en cas que les ennemis en fassent le siége; qu'il fasse même entendre à cet électeur

qu'il ne convient pas qu'il demeure l'hiver à Bonn où, tous les jours, il serait en crainte d'être assiégé, ce qui ne conviendrait pas à un prince de son rang, et qu'il est bien plus à propos qu'il vienne demeurer à Bruxelles, au palais de M. l'électeur de Bavière son frère.

Il y a déjà longtemps qu'on a proposé ce parti à M. l'électeur de Cologne, et il est à croire qu'il l'acceptera. On ne doit pas même craindre que la perte de Liége l'engage à entrer dans d'autres intérêts que ceux des deux rois, surtout lorsqu'il aura mis des troupes françaises dans Bonn, M. l'électeur de Bavière s'étant déclaré pour les deux rois, et lui n'ayant aucun avantage à procurer à nos ennemis, desquels il ne peut espérer que beaucoup de chagrins et de mauvais traitements.

C'est pourquoi, toutes choses bien examinées, il paraît que le seul parti qu'on ait à prendre, vu les forces des ennemis et les nôtres, c'est de demeurer dans le camp où nous sommes, d'attendre les mouvements de nos ennemis, soit qu'ils marchent à nous, à Liége ou en Brabant, ou que partie de leur armée marche en Brabant, et l'autre vis-à-vis de nous, ou même s'ils envoient des troupes sur le Rhin, soit pour assiéger Bonn ou Rhinberg, et, suivant ces différents mouvements, régler ceux de l'armée du roi; mais s'attacher particulièrement à la conservation des Pays-Bas et du Brabant, d'autant plus que nous ne pouvons nous attacher à la conservation de Liége qu'en risquant de perdre l'armée du roi, ce qui serait une perte irréparable, y ayant à observer que prenant le parti de se mettre dans les lignes de Liége, lesquelles sont rasées, et ne pouvant pas être à beaucoup près dans l'état où elles étaient, ce ne serait qu'un combat d'infanterie, dont les ennemis ont le double; et notre cavalerie ne serait nullement en état d'agir, n'ayant point d'espace ni de terrain pour se mouvoir, ni aucune retraite, en cas de malheur, que la porte d'une ville où il n'y a qu'un pont sur la Meuse.

Comme il n'y a nulle frontière dans ces pays, du moment qu'une armée est aussi supérieure que celle des ennemis l'est à l'égard de celle du roi, l'on ne peut éviter de perdre des places, surtout n'ayant

nul poste à prendre. C'est ce qui arrive aujourd'hui à M. le prince Eugène, lequel ne conserve de pays que celui qu'il occupe par son armée, et dont la situation est bien différente de celle qui se trouve aux environs de Liége, où il n'y a que des plaines, au lieu que M. le prince Eugène est dans des pays difficiles et très-coupés, et où tout est poste.

MÉMOIRE DE M. FILLEY, SUR SIEGBERG [1].

(*Voir pages* 113 *et* 114.)

Je suis parti d'ici à six heures du matin, escorté par cent cinquante chevaux et deux cents hommes d'infanterie; j'ai pris M. de Villemont avec moi; nous avons remonté la rivière de Sieg au-dessus de Siegberg, sans pouvoir la passer, les eaux étant très-hautes; nous sommes redescendus le long de cette même rivière par les villages de Menden et de Bergheim, où il y a des gués très-faciles pour les chariots; mais présentement il n'est pas possible d'y passer. On m'a assuré que, s'il faisait trois ou quatre jours de beau temps, cette petite rivière baisserait considérablement, et qu'elle serait guéable en bien des endroits pour la cavalerie et pour les charrois; mais si le mauvais temps continue et que le Rhin croisse au lieu de diminuer, il y a bien de l'apparence que le Sieg ne deviendra pas guéable.

Quoique nous n'ayons pas passé de l'autre côté de cette rivière, je n'ai pas laissé de voir que le château de Siegberg est accessible dans la moitié au moins de son pourtour. Il est bâti sur le sommet d'une petite montagne où il n'y a qu'une avenue de l'autre côté où l'on puisse placer une batterie très-inférieure au château. De ce côté-ci, le canon est inutile; mais l'on peut monter par une rampe un peu roide jusqu'à un retranchement qu'il paraît qu'ils ont fait, et qui enveloppe la maçonnerie de l'abbaye. On m'assure que ce retranchement est fraisé et palissadé; mais cela a si peu de défense que je n'en fais pas grand cas. Il n'y a que la petite ville de Siegberg, qui

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1557, n° 45.

est au pied du château, que je n'ai pas bien vue. Beaucoup de gens m'assurent que ce n'est qu'une méchante petite enceinte de vieille maçonnerie, avec une fossé qui ne vaut pas grand'chose. Il y a trois portes à cette petite ville, où ils ont fait des barrières et des barricades. M. de Villemont, qui s'est promené plusieurs fois à l'entour de cette petite ville, à dessein de la reconnaître, m'assure de même que ce n'est pas grand'chose, et je le crois comme lui.

On m'assure qu'il y a bien mille hommes d'infanterie dans la ville et dans le château, et cent cinquante chevaux. Selon moi, le fait est de pouvoir passer le Sieg; les cent cinquante chevaux ne resteront pas dans Siegberg, s'ils s'aperçoivent que l'on veuille prendre cette place. C'est une affaire de cinq ou six jours au plus avec du canon et des mortiers.

Fait à Bonn, le 29 septembre 1702.

Signé FILLEY.

Et plus bas est écrit :

Mais il n'y a ni canons ni mortiers, ni bateaux pour faire des ponts sur les deux bras de la rivière, qui n'est pas guéable, dont il faut passer le premier pour assiéger, et le second pour investir.

CONVENTION DE NEUTRALITÉ POUR LA VILLE DE COLOGNE, 8 OCTOBRE 1702[1].

(*Voir page* 114.)

On a fait rapport à son altesse électorale notre sérénissime maître, avec toutes les circonstances, que le 5 de ce mois il s'est fait une convention entre M. le comte de Tallard, chevalier des ordres et lieutenant général des armées de sa majesté très-chrétienne, et commandant les troupes des deux rois alliés dans l'électorat de Cologne, d'une part, et deux députés de la ville de Cologne, de l'autre; savoir : M. le syndic Bullingen et M. Ernest de Ketten, et que cette

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1557, n° 84.

convention a été ratifiée en bonne forme par ladite ville, lequel traité son altesse sérénissime électorale, pour ce qui la concerne, approuve et ratifie aussi dans tous ses points; et afin qu'à l'avenir on puisse être en sûreté dans les conjonctures dangereuses où nous sommes, tant dans sa résidence de Bonn et le reste de son pays que dans la ville de Cologne, et qu'on ait l'entière liberté du commerce tant par eau que par terre, sadite altesse sérénissime électorale, aujourd'hui 8 octobre, est convenue des points suivants par son grand chancelier le baron de Karg de Bebenbourg, avec deux députés de ladite ville de Cologne, MM. les syndics Dulmann et Bullingen, suffisamment autorisés pour cela par ladite ville, desquels points on a donné connaissance à M. le comte de Tallard, qui les a approuvés, et à M. le marquis Desalleurs, envoyé extraordinaire de sa majesté très-chrétienne, lequel a déclaré qu'ils étaient conformes aux intentions du roi son maître :

1° Qu'afin que dans la ville de Cologne on soit pendant la présente guerre en sûreté et à l'abri de toute crainte, et que, suivant la convention susmentionnée, les hauts et bas officiers de son altesse sérénissime électorale et des deux rois ses alliés puissent entrer librement dans ladite ville, et y acheter les choses dont ils pourraient avoir besoin, on donnera ordre qu'il n'y en puisse entrer et demeurer en un jour plus de cent, qu'il ne leur sera permis que d'y entrer à deux avec un valet, par les trois portes de Saint-Severin, Markmansgassen et d'Eigelstein, en montrant un billet de son altesse sérénissime électorale, ou du commandant de la place, ou du lieu dont ils viendront, et ils seront obligés de sortir par les mêmes portes qu'ils seront entrés, et non par d'autres, comme aussi de déclarer l'auberge ou la maison où ils iront loger, sans pouvoir changer ensuite; finalement ils laisseront les armes à feu qu'ils pourront avoir avec eux à l'écrivain de la porte par où ils entreront, qui les leur rendra en sortant. La même chose sera aussi observée pour les officiers des États-Généraux et de leurs alliés qui ne seront pas de la garnison de ladite ville.

2° On est convenu que non-seulement les passagers à pied et à cheval, mais encore les diligences, chariots de poste, barques et autres voitures, pourront aller et venir avec personnes, hardes et bagages à l'ordinaire. Bien entendu qu'à l'égard des personnes, les sujets de son altesse sérénissime électorale et les bourgeois et habitants de Cologne seront munis d'un certificat ou attestation du magistrat ou principal officier civil du lieu de leur demeure, et ne pourront avoir avec eux que leurs hardes, sans aucune marchandise; mais pour les étrangers, il faudra qu'ils aient des passe-ports bons et valables.

3° Son altesse sérénissime électorale permet de faire entrer librement dans Cologne toutes sortes de vins, grains et autres denrées appartenant à ses sujets et aux habitants de ladite ville, tant ecclésiastiques que séculiers, comme aussi du bétail et des marchandises coupées et non emballées, sans préjudice des droits ordinaires.

4° Son altesse sérénissime électorale ne souhaite rien davantage que la libre continuation du commerce de l'empire par ses états, nonobstant la guerre présente, et comme cependant les marchandises qui ne sont pas de contrebande ont besoin de passe-ports, elle déclare en vouloir bien donner à ceux qui en demanderont, au prix réglé par le propre tarif des États-Généraux, et même à moins, pourvu que ceux-ci fassent la même chose de leur côté; et quant à ce qui concerne les marchandises de contrebande, sadite altesse sérénissime électorale, pour éviter les inconvénients qui pourraient arriver à cet égard, se réglera sur la spécification insérée dans le traité de commerce qui a été fait après la paix de Riswick, des marchandises qui doivent être réputées telles.

5° Et bien que monseigneur l'électeur ait des raisons suffisantes pour demander la restitution de ce qu'on a pris sous le canon de la ville de Cologne, tant à lui qu'à ses alliés et à ses sujets, après que ladite ville a reçu pour garnison des troupes appartenant à ses ennemis déclarés, néanmoins pour témoigner sa bonté naturelle, son altesse sérénissime électorale veut bien ne pas insister sur ses

demandes, espérant pourtant que, de la part de la ville, on songera aux moyens de dédommager ceux qui ont souffert quelque perte.

6° Comme il importe beaucoup pour la confiance mutuelle qu'on ne reçoive pas de troupes dans ladite ville de Cologne, sous quelque cause et prétexte que ce soit, ni en plus grand nombre, ni d'autres que celles qui sont spécifiées dans le traité susmentionné, et que lesdites troupes ne servent simplement que pour la garde et la défense de la place, son altesse sérénissime électorale s'offre d'écrire pressamment à M. l'évêque de Munster, afin qu'en qualité de premier directeur du cercle de Westphalie, il procure, près de ses co-directeurs et les autres états dudit cercle, l'exacte observation de ce présent article. Elle fera aussi de vives remontrances à leurs altesses électorales de Mayence et de Trèves, touchant le rétablissement de la liberté du commerce, pour que ces deux électeurs puissent procurer la garantie de cette convention pour l'utilité et l'avantage du public.

7° Et afin qu'à l'avenir il ne puisse plus facilement naître des différends entre monseigneur l'électeur et la ville de Cologne, il est prêt à nommer des commissaires pour terminer à l'amiable tous les différends passés et tâcher de prévenir les futurs, ne doutant pas que de la part de la ville on ne soit dans la même intention; qu'on s'abstiendra de donner atteinte à ses droits, et qu'on observera exactement le traité qui a été fait à Deutz avec M. le comte de Tallard, sans préjudice pourtant des droits et actions que son altesse sérénissime électorale prétend avoir sur ladite ville. En témoignage de quoi son altesse sérénissime électorale a signé la présente de sa propre main et y a fait apposer le sceau de sa chancellerie d'état.

Fait à Bonn, le 8 octobre 1702.

Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers. Fontainebleau, 17 octobre 1702[1]. (*Voir page 119.*)

Mon cousin, je vous dépêche un courrier pour vous faire part de la nouvelle que je reçois de la bataille que le marquis de Villars a gagnée, le 14 de ce mois, contre les troupes de l'empereur, commandées par le prince de Bade. Il fut informé, dès les sept heures du matin de ce jour, que les impériaux quittaient leurs retranchements, qu'ils avaient fait défiler leurs gros bagages, que, dès la pointe du jour, leur infanterie et leur cavalerie s'ébranlaient. Il prit sur-le-champ le parti de passer le Rhin avec les trente bataillons et les quarante escadrons qui étaient à ses ordres, pour profiter de ce mouvement, sans attendre les dix bataillons et vingt escadrons que le comte de Guiscard menait pour le renforcer, et qui devaient arriver le soir même. Il ne trouva plus après avoir passé le Rhin, derrière le fort de Friedlingen, qu'un corps de cavalerie qui faisait l'arrière-garde, le reste des troupes étant déjà éloigné; il fit gagner la hauteur par son infanterie, et fit avancer dans la plaine sa cavalerie qui, en peu de temps, joignit l'arrière-garde. Le prince de Bade, voyant le danger que le reste de ses troupes courait dans le défilé qu'elles avaient à passer si elles étaient poussées, se détermina à faire rentrer sa cavalerie dans la plaine, et la mit en bataille sur deux lignes, en présence de la mienne. Pour son infanterie, il lui fit prendre les hauteurs, dans l'espérance qu'elle gagnerait le dessus de la mienne, par l'avance qu'elle avait; mais la diligence que firent mes troupes les mit en état de les joindre, et le combat fut assez rude; en sorte que les ennemis, qui furent poussés trois fois, revinrent trois fois à la charge, et qu'ils se sont maintenus sur lesdites hauteurs au moyen de quelques troupes fraîches qui soutinrent leur infanterie, qui avait été poussée, et que la mienne poursuivit avec un peu trop d'ardeur. Pour ce qui est de la cavalerie ennemie, dès les premières charges elle plia, fut rompue et mise en déroute avec une grande perte de sa part, quantité de timbales, d'étendards, de drapeaux, quelques pièces de canon et grand nombre de prisonniers. Parmi les gens de marque, on trouve

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1528, page 374.

le comte de Kœnigseck, aide de camp du prince de Bade. Celui-ci s'est retiré du côté de Neubourg avec les restes de sa cavalerie. Le marquis de Villars m'écrit deux mots du champ de bataille, sans me faire aucun des détails qu'il m'enverra incessamment. J'ai appris ce que je vous mande par le comte de Choiseul, son beau-frère. Je vous informerai de ce qui me reviendra dans la suite, qui ne saurait que confirmer, avec encore plus d'avantage, ce que j'en ai appris. Cette nouvelle est si grande par elle-même, et cet avantage si considérable, dans la conjoncture présente, que vous ne sauriez trop promptement en faire des réjouissances publiques. Et la présente, etc.

CAPITULATION DE LA CHARTREUSE DE LIÉGE, 29 OCTOBRE 1702 [1].

(*Voir page* 122.)

ARTICLE PREMIER.

Accordé.

Que les pères chartreux seront maintenus et conservés dans leur possession de biens, denrées, droits et priviléges.

ART. 2.

Accordé

Qu'il sera accordé à la garnison deux jours, à commencer de celui de l'échange et de la ratification de la présente capitulation, pour évacuer la place, pendant lequel temps tous actes d'hostilités cesseront entre les assiégeants et les assiégés; et il sera tenu la main de part et d'autre à ce qu'il n'y ait pas de désordre entre les deux partis.

ART. 3.

La garnison sortira le 31 de ce mois, sous les conditions cimentionnées, excepté les déserteurs, et sera conduite par Tongres, Vogelsang, Herenthals à Anvers.

A l'égard des troupes de Liége, on s'expliquera là-dessus à l'article dixième suivant.

Que les troupes qui composent ladite garnison, de quelque nation qu'elles soient, sortiront de ladite forteresse le 31 octobre présent mois, avec armes et bagages, tambour battant et mèches allumées, drapeaux déployés, pour être conduites avec une escorte suffisante à Namur et par le plus court chemin, pour y arriver le deuxième jour, passant en deçà de la rivière de Meuse, sans qu'il puisse être tiré aucun soldat des rangs, sous prétexte de désertion ou autrement.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1557, n° 225.

ART. 4.

Accordé deux pièces de canon au-dessus de douze livres.

Qu'il sera accordé aux assiégés quatre pièces de canon aux armes de France, et un mortier avec de la poudre et des bombes pour tirer dix coups.

ART. 5.

Accordé.

Qu'il sera accordé de la poudre, des balles et des mèches aux troupes de la garnison pour tirer quinze coups par soldat.

ART. 6.

On fournira pour quatre jours de pain aux soldats de la garnison.

Qu'il sera fourni par les assiégeants les vivres nécessaires pour la subsistance de ladite garnison pendant le temps qu'elle sera en marche, ainsi qu'aux officiers, aux malades et blessés.

ART. 7.

Accordé, moyennant qu'ils payent leurs dettes, ou bien qu'ils mettent caution suffisante au consentement de leurs créanciers.

Que M. le commandant ainsi que MM. les autres officiers de l'état-major, les commissaires des guerres, de l'artillerie; les ingénieurs, le trésorier des troupes, le directeur et les commissaires des vivres, leurs commis, ceux de l'hôpital; les chirurgiens et les commis aux magasins, sortiront pareillement avec ladite garnison pour suivre la même route et ladite escorte avec leurs domestiques, chevaux, effets, équipages et papiers, sans qu'il leur soit pris aucune chose ni qu'ils puissent être retenus pour représaille ou autrement pour quelque raison que ce soit, en payant néanmoins ce qui pourrait être dû légitimement, en lettres de change sur Paris ou ailleurs, et ainsi qu'il en sera convenu à l'amiable avec les créanciers pour en faciliter le payement.

ART. 8.

On donnera des bateaux suffisants et quatre chariots ou charrettes par bataillon.

Que pour faciliter le transport des blessés et malades, et les équipages et effets de la garnison, il sera fourni par les assiégeants des chariots ou bateaux couverts suffisants pour aller jusqu'à Namur avec les charretiers et bateliers nécessaires, et qu'il sera pareillement fourni le nombre de chevaux nécessaires et les chariots suffisants pour transporter les officiers et leurs équipages avec quatre chariots couverts, qui

ne seront point visités, non plus que les équipages des officiers.

ART. 9.

Accordé, pourvu que ce soit aux frais des assiégés.

Que les malades et blessés qui sont présentement dans ladite place, et qui ne seront point en état d'être transportés à Namur, en même temps que la garnison sortira, seront logés dans la ville de Liége convenablement, et que les vivres et médicaments leur seront fournis par les assiégeants de même qu'ils sont traités dans les hôpitaux du roi très-chrétien, aussi bien que les médecins et les chirurgiens, auxquels il sera fourni par les assiégeants des passe-ports et voitures pour être conduits en sûreté au lieu de ladite garnison, lorsqu'ils seront en état de partir.

ART. 10.

Accordé, excepté ceux qui voudront rester dans leur pays.

Qu'à l'égard des troupes de son altesse sérénissime électorale de Cologne, elles jouiront des avantages de la présente capitulation, qui sera accordée aux troupes de leurs majestés très-chrétiennes et catholiques.

ART. 11.

La garnison devant aller à Anvers, cet article est superflu.

Qu'il sera loisible et permis auxdites troupes de sadite altesse sérénissime électorale de suivre celles des deux rois jusqu'à Namur, pour aller ensuite à Dinant.

ART. 12.

Accordé.

Que les munitions de guerre et de bouche étant en ladite place seront remises aux assiégeants, de bonne foi.

ART. 13.

Accordé, si ce n'est au lieu de Namur à Anvers.

Que les otages qui seront donnés de part et d'autre pour la sûreté de la présente capitulation seront rendus réciproquement après l'entière exécution d'icelle et l'arrivée de ladite garnison à Namur.

Ce 29 octobre, à deux heures.

Les assiégeants prétendent que, dès ce soir, il leur sera livré la porte de Robermont.

Signé MARLBOROUGH, RANDUYCK, VAN HOFFEIN, TOTHARDENBROCK, M. V. RECHTEREN, VAN WASSEL, GELDERMALSEN.

DÉTAIL DU SIÉGE DE RHINBERG [1].

(*Voir page* 123.)

Cette place fut investie de toutes parts le 21 de ce mois, sur les dix heures du matin, par les troupes de Brandebourg commandées par M. le prince Albrecht-Frédéric de Brandebourg, qui avait sous lui pour officiers généraux M. le baron de Heyden et M. le baron de Lothon. Ce corps de troupes était composé de dix-huit bataillons, huit régiments de cavalerie et deux de dragons; ce qui cependant, selon ce qu'il m'a paru, ne faisait guère plus de dix à onze mille hommes. Le même matin qu'ils arrivèrent, M. le prince Albrecht-Frédéric m'envoya MM. de Lothon et de Lostanges pour me sommer, demandant à me parler; sur quoi je leur envoyai un officier de la garnison, auquel j'ordonnai de leur dire de ma part que, s'ils n'étaient venus pour aucun autre sujet, ils eussent à se retirer incessamment, sans quoi je leur ferais tirer dessus. Ils dirent à cet officier qu'ils venaient de la part de leur prince pour m'assurer que son dessein était d'assiéger la place, et qu'ils étaient sûrs de la prendre dans six jours, auquel cas ils ne donneraient aucune capitulation à la garnison, et que, pour ma personne, ils s'en rendraient maîtres pour longtemps, me faisant dire qu'ils me feraient mettre à la citadelle de Wesel; et que, si je voulais remettre la place à leur prince, ils me promettaient telle capitulation que je voudrais. Ce que l'officier me revint dire, sans cependant s'être voulu charger que ce fût par commission. Mais ces messieurs furent assez malavisés pour attendre une seconde réponse, qui fut telle que je leur avais promis, puisque je leur fis tirer deux volées de canon dessus, plutôt pour leur faire peur que pour leur faire du mal; laquelle ils prirent très-fort, car ils s'enfuirent comme si le diable les avait emportés; et toute leur cavalerie et infanterie arrivèrent ce jour-là et campèrent hors de la

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1566, n° 119

portée du canon de la place, près du village appelé Ossenberg, sur le bord du bas Rhin, qui était leur quartier général. Cette même journée-là, leur cavalerie et leur infanterie furent déjà employées à faire de la fascine et des gabions, comme aussi tout le lendemain et la nuit du 22 au 23. Ils ouvrirent la tranchée au pied d'une hauteur qui s'appelle le mont Sainte-Anne ou le Calvaire, qui est à la portée du canon de la place; laquelle tranchée ils poussèrent, comme vous le verrez sur le plan que j'ai l'honneur de vous envoyer, cette première nuit-là, jusqu'à l'endroit où vous verrez que les premières batteries ont été faites, lesquelles furent garnies le 23 d'une partie de leur canon et mortiers, qui tirèrent tout le reste de la journée avec beaucoup de violence. Je leur répondis de même aussi avec l'artillerie de la place, ce qui les obligea à ne pouvoir avancer leurs travaux cette journée-là, ne songeant qu'à s'enfoncer dans leur tranchée, et à se mettre à couvert du canon qui les incommodait très-fort, leur tuant beaucoup de monde. Dans la nuit du 23 au 24, le grand feu que je fis faire par la mousqueterie et avec du canon à cartouches et à boulets les empêcha d'avancer que fort peu leur tranchée; et le lendemain, comme je continuais à faire un grand feu d'artillerie sur eux, ils ne purent faire aucun ouvrage pendant la journée que de se mettre à couvert du canon tout le plus qu'ils pouvaient; et ce matin-là ils achevèrent de garnir toutes leurs batteries de canons et de mortiers qui, jour et nuit, dès qu'ils eurent commencé à tirer, du 23 au matin, n'ont pas cessé, tout le temps qu'ils ont été devant cette place, de faire tomber une pluie de boulets rouges et froids, de bombes, de carcasses et d'obus, et autres machines extraordinaires, comme aussi des pierres, tant sur les fortifications de la place que sur la ville et dans les dehors. Cette même journée-là, j'envoyai reconnaître si, en plaçant du canon auprès d'un moulin à vent à droite de la place, du côté du Rhin, je n'incommoderais pas leur tranchée, la voyant à revers; ce que l'on me rapporta comme je l'aurais souhaité; et je fis établir sur-le-champ trois pièces de canon, soutenues par des

carabiniers et des grenadiers, ce qui fit un très-bon effet; car l'ennemi fut très-incommodé de cette batterie, et dans la nuit du 24 au 25, comme je continuais à faire le même feu de mousqueterie et de canon à cartouches et à boulets, ce que je fis continuer pendant la journée du lendemain, comme aussi toutes les autres et toutes les nuits qu'ils sont restés devant la place, ils ne purent chaque nuit avancer que très-peu leur tranchée, ne pouvant de jour que s'épaissir dans ladite tranchée et se mettre à couvert du canon. Je me flatte que cette conduite leur a très-fort imposé, joint à plusieurs petites sorties que je faisais faire toutes les nuits pour inquiéter leurs travailleurs, et les a obligés de regarder leur dessein comme plus difficile qu'ils ne se l'étaient figuré, ce qui obligea le prince qui nous assiégeait, à ce que l'on m'a assuré depuis, à envoyer le 26 un courrier à milord Marlborough pour le prier de lui envoyer un renfort de troupes et M. de Coehorn ou M. Taup, pour pouvoir continuer son dessein et l'exécuter. Ce général lui renvoya son courrier, lui marquant qu'il n'avait aucun ordre de l'aider en rien dans ce dessein; ce qui chagrina fort nos assiégeants, et les obligea apparemment à m'envoyer un officier pour savoir si je serais plus traitable : il demanda à me parler; mais, sans vouloir l'écouter ni souffrir qu'il parlât à personne, toute ma réponse fut de lui faire tirer dessus et de lui faire dire que c'était là ma réponse; ce qui apparemment ne les contenta pas et les anima fort contre moi à leurs propres dépens, croyant que c'était aux nôtres; car l'on n'a jamais entendu un feu d'artillerie comme celui qu'ils firent fort peu de temps après, et qu'ils ont continué depuis jour et nuit, heureusement sans beaucoup de succès, par suite des secours que l'on a donnés dans la ville. Dans la première décharge qu'ils firent après cette dernière ambassade, ils envoyèrent des bombes dans plusieurs endroits de la ville et des dehors, lesquelles n'étaient chargées que de terre, et dans lesquelles il y avait des billets écrits en allemand et en français, contenant ce qui est marqué ci-dessous :

« Officiers, soldats et bourgeois, ne vous laissez pas livrer à notre

« fureur par votre gouverneur. On va vous attaquer très-vivement « et sûrement vous prendre, ainsi livrez-vous à nous. » A quoi je fis répondre, par plusieurs pareils postillons à différents endroits, ce qui est marqué ci-dessous :

Réponse à la vôtre.

« Nous sommes trop fidèles au roi et à notre prince pour suivre « de si infâmes sentiments que ceux auxquels vous nous invitez, et « nous vous attendons avec ceux que nous devons avoir, officiers, « soldats et bourgeois. »

Ils continuèrent depuis, de leur côté, jour et nuit, à faire un fort gros feu d'artillerie et quelque peu de mousqueterie, et nous, du nôtre, tout le plus qu'il nous était possible de l'un et de l'autre, ayant toujours entretenu toute notre artillerie malgré le grand feu de la leur, qui nous a paru être de vingt pièces de canons, tant gros que moindres, et de douze ou quatorze mortiers. Cette conduite a duré de part et d'autre, jour et nuit, jusqu'à celle du 29 au 30, que l'on entendit beaucoup de chariots aller et venir dans leur tranchée, et comme s'ils y augmentaient ou diminuaient leurs batteries; et le 30 au matin je m'aperçus, par un moindre feu de leur part, que ces gens-là prenaient le parti de s'en aller; et même, vers les dix ou onze heures du matin, je vis décamper quelque cavalerie ou infanterie qui marchait du côté de l'abbaye de Camp, ce qui me fut confirmé par des déserteurs qui m'assurèrent que c'était le prince d'Anhalt qui, voyant qu'ils ne pouvaient exécuter leur dessein, avait pris le parti de se retirer avec ses troupes, quelque sollicitation que lui fît faire le prince de Brandebourg, ce qui obligea aussi apparemment ce prince à prendre le même parti et à donner des ordres pour la retraite, ce dont je m'aperçus le 30 au matin par le reste de l'artillerie que l'on retirait de la tranchée, laquelle sûrement, par le feu que je fis faire dessus, ne s'en retourna pas tout entière dans leur compagnie; et sur les deux heures après midi de cette journée, je

m'aperçus qu'ils retiraient une partie de la garde de leur tranchée, et qu'il n'y restait pas beaucoup de troupes, ce qui me fit prendre le parti de faire sortir quatre compagnies de grenadiers, soutenus par d'autre infanterie : la moitié par la porte du Rhin, et l'autre par la porte de Gueldre. Chaque troupe en ayant une de dragons à cheval devant elle, chacun marcha, de son côté, droit aux deux boyaux que les ennemis avaient faits, chargea les troupes qu'ils avaient encore dedans et les en chassa, lesquelles se retirèrent jusqu'à la queue de leurs tranchées, sans oser jamais venir sur nos troupes qui, selon les ordres qu'elles avaient, rasèrent quelque peu de la tranchée des ennemis et brûlèrent toutes les fascines et gabions qui y étaient. Pendant ce temps-là, le canon de la place obligea encore les ennemis à se retirer tout à fait hors de leur tranchée et à se mettre sur la montagne, d'où ils tirèrent quelques coups de mousquet, cependant très-inutilement; et ils firent avancer dans le même moment beaucoup d'infanterie soutenue par des escadrons à droite et à gauche, pour tâcher de rentrer dans leur tranchée et s'y rétablir; ce qu'ils n'osèrent cependant faire sous le feu de notre canon qui les incommodait très-fort. Nos troupes rentrèrent dans la place très-lentement et avec tout l'ordre possible, et les ennemis prirent aussi le même parti. Ainsi chacun s'en retourna chez soi, et le reste de la journée se passa à se regarder et à s'observer sans risque et aucun feu de part et d'autre, et principalement du côté des ennemis, ce qui me fit connaître que le mouvement de charrettes qu'on leur voyait faire et le rembarquement de bateaux n'étaient que pour s'en aller; ce qu'ils firent aussi avec toute la honte et toute la précipitation possible, puisqu'ils décampèrent toute la nuit sans aucun bruit de tambour ni de trompettes, ni de timbales; et le lendemain 31, au jour, nous ne vîmes plus personne que deux petites troupes de dragons qui mirent le feu partout à leur camp, et se retirèrent du côté de Wesel. Cette retraite honteuse et précipitée, et cette terreur panique, ne peuvent et ne se doivent attribuer qu'à

la bonne volonté et à la bravoure que les ennemis ont reconnues aux troupes de cette garnison. Ce même matin, j'entendis trois saluts de canon à Wesel, ce qui n'était apparemment qu'en l'honneur de l'arrivée du prince de Brandebourg dans cette ville, et j'ai cru devoir, dans le moment, en faire faire autant par notre artillerie et notre mousqueterie, pour rendre aux troupes du roi un honneur qui leur était plus dû que celui que l'on rendait à Wesel à ce prince. Comme je n'eus pas d'occasion de tenter quelque chose par terre sur l'arrière-garde des ennemis, ce qui ne fut pas de ma faute, puisqu'il n'y en avait pas, je m'en pris à celle qu'ils avaient par eau, ayant fait canonner de leurs bateaux qui remontaient le Rhin et reportaient à Dusseldorf de l'artillerie que le prince Palatin avait prêtée à l'électeur de Brandebourg, lequel, de sa bonne amitié aussi pour nous, lui avait envoyé quatre cents bombes qui nous sont revenues comme bien d'autres. Les ennemis ne peuvent pas attribuer leur décampement précipité à la longue marche qu'ils avaient à faire, puisque leurs troupes, qui avaient le plus loin à aller, n'avaient que deux lieues à faire.

Deux de leurs déserteurs, qui vinrent ce même matin, m'assurèrent qu'ils avaient eu près de quatre cents hommes de tués et plus de deux cents blessés, comme aussi plusieurs officiers, ce qui m'a été confirmé depuis leur départ par plusieurs bourgeois et paysans des environs, m'ayant même assuré avoir vu passer quantité de chariots chargés de blessés ainsi que de hardes et d'équipages appartenant à ceux qui ont été tués. Les ennemis qui nous ont assiégés se sont mis en quartier d'hiver dans toutes les villes et bourgs ici aux environs, ayant dans chacune infanterie et cavalerie ou dragons, avec ordre d'avoir toujours des partis jour et nuit à la vue de cette place, pour empêcher que rien n'y entre ni n'en sorte, ayant même fait défense, sous peine de la vie, à tous paysans et autres, d'y rien apporter; ce qui ne s'exécute que trop bien pour nous. Ainsi, monseigneur, vous voyez la situation où nous sommes; les ennemis prétendant nous prendre par famine, faute d'avoir pu

nous prendre par la force. Je ferai cependant tout de mon mieux pour qu'ils ne réussissent pas mieux à l'un qu'à l'autre, en ménageant le peu que nous avons pour prolonger notre vie tout le plus qu'il nous sera possible, mangeant chevaux et bêtes vivantes tant que nous en pourrons trouver; car dans peu nous n'en aurons pas d'autres. Trop heureux si, à ce prix-là, nous pouvons conserver la place au roi jusqu'à la campagne prochaine : j'y ferai sûrement de mon mieux. L'autre partie des troupes des ennemis est allée en quartier d'hiver dans Urdingen, Linn, Nuys, Kempen et Osterath, et les autres, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le marquer, dans Büderich, Xanten, Winendal, les châteaux d'Issum et d'Eyll, Alpen et Orsoy, faisant palissader actuellement tous ces quartiers.

Nous n'avons eu, dans cette action, qu'un officier et quatre soldats blessés, un bourgeois et une femme de tués et trois bourgeois blessés; une seule maison brûlée et dix écrasées par les bombes : heureusement que ce sont les moindres de la ville. Toutes les autres sont fort peu gâtées, quoiqu'il n'y en ait pas une seule dans laquelle il ne soit tombé des bombes, des pots à feu ou des boulets rouges; mais, à la vérité, les grands soins que chacun s'est donnés, jour et nuit, pour secourir les maisons où le feu était, ont sauvé entièrement la ville, ce qui est à l'honneur seul des troupes; car les bourgeois étaient si accablés de leur malheur et dans une si grande peur, qu'ils étaient hors d'état de se secourir; ce qui les obligea à me faire une députation, ce que je trouvai très-mauvais.

Les ennemis, la nuit qu'ils se retirèrent, brûlèrent les deux moulins à vent qu'il y avait hors de la ville; mais nous en avons encore un à eau qu'ils prétendent, à ce que l'on m'a dit, nous rendre encore inutile en détournant le ruisseau qui le fait aller; mais, quand cela serait, il y en a à bras que j'ai fait raccommoder et dont nous nous servirons.

CAPITULATION D'ANDERNACH, 17 NOVEMBRE 1702 [1].

(*Voir page* 125.)

ARTICLE PREMIER.

Accordé. — Que la religion catholique romaine demeurera comme elle a de coutume dans la ville d'Andernach, et que les habitants en continueront l'exercice comme par le passé.

ART. 2.

Accordé. — Que la garnison sortira demain 18 novembre, a huit heures du matin, pour aller à Bonn, par le plus court chemin, et logera la première nuit à Remagen, allant le lendemain à Bonn.

ART. 3.

Accordé. — Que ladite garnison sortira tambour battant, armes et bagages, chaque soldat ayant trois coups à tirer.

ART. 4.

Accordé. — Que les chevaux des officiers, leurs valets et équipages ne seront point visités ni fouillés.

ART. 5.

Accordé. — Que l'on donnera passe-port pour trois bateaux avec quarante soldats et les officiers pour descendre librement le Rhin jusqu'à Bonn.

ART. 6.

Accordé. — Que les gens qui sont ici employés pour le cercle de Bourgogne, soit pour travailler aux munitions ou autres choses, ne pourront être arrêtés sous quelque prétexte que ce puisse être, et qu'un officier du régiment de Greder, allemand, nommé Steiss, lieutenant dans la compagnie du capitaine Müller, aura la liberté de sortir avec son équipage et passe-port pour aller joindre ledit régiment.

ART. 7.

Accordé, et la garnison aura une escorte de cinquante maîtres — Il sera donné partout une sûreté entière à la garnison jusqu'à ce qu'elle soit rendue à Bonn

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1566, n° 164

pour la conduire audit Bonn, et on gardera un officier en otage jusqu'au retour de l'escorte.

ART. 8.

Accordé, moyennant que les officiers et soldats se pourvoient de vivres et de médicaments, à leurs dépens.

Les officiers malades aussi bien que les soldats seront renvoyés à Bonn aussitôt qu'ils pourront faire le voyage.

ART. 9.

Accordé.

Les assiégés délivreront à ce moment la porte, où il sera mis un capitaine avec cinquante hommes.

ART. 10.

Ils garderont pour deux jours du pain de munition pour la garnison.

Les assiégés consigneront à l'officier nommé pour cela les vivres et munitions qui se trouvent dans la ville.

ART. 11.

Le commandant retirera tout aussitôt les gardes qu'il a aux bateaux et permettra que les assiégeants les déchargent, afin que les assiégés en puissent emmener trois demain.

ART. 12.

Ceux des troupes de Cologne qui voudront de leur gré rester ici en auront la liberté entière, mais personne ne les en sollicitera ni les y forcera.

ART. 13.

Les déserteurs reconnus seront rendus de bonne foi.

Fait à l'abbaye de Saint-Thomas, le 17 novembre 1702.

Signé FRÉDÉRIC DE HESSE.

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Boufflers. Marly, 7 novembre 1702[1]. (*Voir page* 125.)

J'ai lu, monsieur, avant de rendre compte au roi de ce qui y était contenu, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser pour sa majesté, en réponse à celle du 28. Je vous rends grâce de me l'avoir adressée à cachet volant, et de la confiance que vous avez bien voulu me témoigner en la soumettant à mon jugement avant de la rendre à sa majesté. Je n'y ai rien trouvé qui puisse lui faire de la peine : tous les termes sont mesurés et on y trouve une justification respectueuse accompagnée de faits qui ne laissent pas lieu de douter de vos bonnes intentions. Je puis vous assurer que vous n'aviez pas besoin de vous expliquer sur cela; car elles sont connues depuis assez longtemps, et je vous supplie de croire que vous n'avez rien à craindre de ce côté-là. Quant à ce qui regarde les événements de la campagne, cet article mériterait une longue explication, et, pour traiter la matière à fond, il faudrait reprendre les choses de bien loin : le mal vient de ce qu'on n'avait fait aucun projet, et rien ne me paraît plus dangereux en ce genre que de vivre au jour le jour.

L'armée du roi s'est avancée au commencement de la campagne dans des pays éloignés. Elle y a trouvé d'abord des difficultés insurmontables pour ses subsistances; il n'y avait à la suite que la moindre partie du nécessaire, les équipages des vivres et de l'artillerie ont eu peine à joindre; le peu qu'il y en avait a été poussé à bout; on était obligé de faire venir le pain de huit lieues, et l'on ne pouvait, faute de voitures, en fournir qu'au jour le jour. On m'a assuré que vos amis avaient jeté sur moi la faute de ces commencements; qu'ils ont même montré de vos lettres par lesquelles vous vous en êtes expliqué. Je ne me défendrais pas d'avoir fait des fautes si j'avais quelque chose à me reprocher; je n'ai pas été élevé dans la charge de secrétaire d'état de la guerre ni même instruit pour la faire; tout ce que j'y ai pu donner d'application pour me rendre capable de la faire dans la suite, je l'y ai mis certainement, sans avoir à me reprocher de m'être donné un moment de loisir pour mon plaisir,

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1545, page 168.

depuis que la guerre est commencée. Quand je suis entré dans les finances elles étaient épuisées et dans un grand désordre; je suis chargé de tout et j'en ai trop, parce que le roi l'a voulu; j'y ai fait de mon mieux. Pardonnez-moi si je vous dis, avant de passer au reste de la campagne, qu'il aurait bien mieux valu attendre quinze jours sur le Demer que tout vous eût joint, que de vous avancer d'abord. A cela il n'y a plus de remède non plus qu'au reste. Je vous ai toujours honoré et estimé véritablement; je n'ai ni fausseté ni manéges : songeons à nous aider l'un l'autre, et allons au bien du service; et, pour que je sache à quoi m'en tenir, je vous supplie de me permettre de vous expliquer ce que je pense.

Toutes les opérations de la guerre vous regardent, soit devant, soit dans le cours de la campagne; c'est à vous de demander au roi le nombre de troupes que vous croyez nécessaires pour y réussir avec succès, et de me faire connaître en même temps, par rapport au nombre de troupes et à ce que vous croyez devoir faire, les choses qui vous sont nécessaires, soit pour les vivres, l'artillerie et autres munitions, et les lieux où vous croyez que l'on en doit faire des magasins, afin qu'ils soient à portée de vous quand vous en pourrez avoir besoin, et de me marquer, trois mois avant la campagne, le jour que les chevaux d'artillerie et des vivres doivent se rendre au lieu où les troupes seront assemblées. Je vous ferai observer à cet égard que l'on a suivi cette année ce qui s'était pratiqué dans les dernières guerres, qui ne commençaient que bien avant dans mai. Toutes ces instructions prises de vous de bonne heure, laissez-moi le soin du reste, et je me rends garant de ce qui manquera; mais je vous demande pour vous et pour moi, lorsque vous aurez quelques mouvements d'hiver à faire faire pour des ouvrages ou autre chose qui ne regarderont pas mon service, de n'employer à cela que des secours étrangers, et de ne déranger en rien tout ce qui sera sur mon compte.

Reste l'article des troupes: il y a celles que le roi destine pour composer un ou plusieurs corps d'armées et celles qui doivent servir

pour les garnisons. A l'égard des premières, dès qu'elles sont assemblées, elles doivent agir par vos ordres, et c'est à vous d'en faire l'usage que vous croyez le plus convenable pour la gloire et le service de sa majesté. Pour celles des garnisons, comme c'est le roi lui-même qui les fixe pour les lieux où il croit qu'elles peuvent être nécessaires, vous ne devez point les en tirer sans un ordre exprès de sa majesté, sans quoi on est toujours dans la confusion, et je ne me trouve jamais en état de rendre compte de rien.

Quant à ce qui regarde les quartiers d'hiver, il est d'une nécessité absolue que je les fasse. Vous ne pouvez pas savoir les troupes que le roi vous destine, ni celles qui sont destinées pour d'autres armées, ce qui change d'une année à l'autre. L'usage pratiqué sur cela de tous les temps a été que le général envoyât, à la fin de la campagne, un état des troupes qui étaient à ses ordres, des lieux où elles étaient, et on lui adressait les ordres du roi pour les quartiers d'hiver; cela est d'autant plus nécessaire cette année, que sa majesté destine plusieurs troupes qui étaient en Flandre pour passer en Allemagne, et qu'elle désire que toute sa maison revienne dans ses quartiers ordinaires. A l'égard de l'infanterie, cela ne diminuera pas le nombre que vous en avez; car, dans le projet que je vous envoie, qui est celui que sa majesté a résolu, vous verrez que la garnison de Luxembourg doit être composée de dix bataillons de l'armée d'Allemagne; vous verrez en même temps tout ce qui doit servir en Flandre l'année prochaine, et comme toutes les troupes employées dans les états ci-joints ne seront pas encore de sitôt dans les lieux qui sont marqués, du moins pour celles qui ne sont pas encore levées, vous vous réglerez dès à présent, autant que vous le pourrez, sur l'état qui regarde la Flandre, en observant toujours de garnir la frontière du même nombre de troupes employé sur ledit état, en prenant des places de derrière le plus que vous pourrez, afin de faire marcher dès à présent celles qui sont destinées pour ailleurs; et pour que cela s'exécute sans confusion, je vous supplie, dès que vous aurez reçu ma lettre, de faire votre arrangement sur ce pied-là, et de faire marcher toutes

les troupes de manière que celles qui doivent rester en attendant qu'elles soient relevées par d'autres se trouvent sur la route qu'elles doivent tenir. Aussitôt que j'aurai reçu votre état, dans lequel vous me marquerez les lieux où les troupes seront, je vous enverrai les ordres pour les faire marcher dans les quartiers qui leur sont destinés.

Le roi nommera demain les officiers généraux qui doivent servir cet hiver sous vos ordres. Sa majesté en excepte les directeurs et inspecteurs; elle désire qu'ils se livrent entièrement à leurs emplois. Je souhaite que vous soyez content de la manière dont je m'explique avec vous, et vous supplie de croire que je désire plus que toute chose la conservation et l'honneur de vos bonnes grâces.

ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX QUI DEMANDENT A SERVIR L'HIVER, 2 NOVEMBRE 1702 [1].

(*Voir page* 126.)

Lieutenants généraux.

MM. de Ximenès,
De Gacé,
D'Usson,
D'Artaignan.

MM. de Gassion,
De Lamothe,
D'Alegre,
De Blainville.

Maréchaux de camp.

MM. de Caylus,
Le marquis de Grammont,
Le marquis de Rosel,
De Thoy,
De Courtebourne,
De Surbeck,
De Chevilly.

MM. de Souternon,
Le chevalier de Rosel,
Courcelles,
De Labadie,
Le prince d'Espinoy,
De Puysegur.

Brigadiers d'infanterie.

MM. de Hessy,
Vibraye,
Julien,
Reignac,
Princé,
Paratte,
Maisoncelle.

MM. De Lisle,
Le chevalier de Croissy,
Tournin,
Seignier,
Valeille,
Millon, commandant la Chartreuse de Liége.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1566. n° 2.

Brigadiers de cavalerie.

MM. le chevalier d'Asfeld,
De Vaillac,
De Coetenfau,
Chazeron,
Vilaine,
d'Achy,
Fiennes,
Canillac.

MM. Balivières,
Monplaisir,
Le prince de Bournonville,
Le prince de Talmont,
Silly, dragons,
Streff,
De la Vieuve, maréchal des logis de la cavalerie.

PROJET DE LA DISPOSITION DES OFFICIERS GÉNÉRAUX POUR L'HIVER, LE 2 NOVEMBRE 1702 [1].

(*Voir page* 126.)

Sur le Rhin, dans le haut et bas électorat de Cologne, et à Bonn.....	M. le marquis d'Alegre.	Lieutenant général....	A Bonn.
	M. le marquis de Rosel.	Maréchal de camp.....	
	M. de Canillac.	Brigadier de cavalerie..	
	M. Seignier.....	Brigadier d'infanterie..	
	M. le marquis de Grammont.....	Maréchal de camp....	A Rhinberg.
Pays de Luxembourg	M. le marq. de Blainville.	Lieutenant général....	A Luxembourg ou à Arlon.
	M. Labadie.....	Maréchal de camp.....	A Luxembourg.
	M. le cheval[r] de Croissy.	Brigadier d'infanterie..	
	M. le chevalier d'Asfeld.	Brigadier de dragons...	A Echternach.
Sur la Meuse, depuis Rocroy, Mézières, Sedan, jusqu'à Stenay.....	M. le comte de Gassion.	Lieutenant général....	A Sedan ou Mézières.
	M. de Lisle.....	Brigadier d'infanterie..	
	M. Chazeron.....	Brigadier de cavalerie..	
Namur, Huy, Dinant, Givet, Charleroy et Philippeville, et l'entre Sambre et Meuse.....	M. de Ximenès.....	Lieutenant général....	A Namur.
	M. Surbeck.....	Maréchal de camp.....	
	M. Souternon.....	Maréchal de camp.....	
	M. Vilaine.....	Brigadier de cavalerie..	
	M. Tournin.....	Brigadier d'infanterie..	
	M. Reignac.....	Brigadier d'infanterie..	A Huy.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1566, n° 3.

A Louviers, Diest, Tirlemont et Léau.	M. d'Usson.....	Lieutenant général....	A Tirlemont.
	M. Caylus.....	Maréchal de camp.....	
	M. Silly, dragons.....	Brigadier de dragons..	
	M. le chevalr de Rosel..	Maréchal de camp	A Diest.
	M. Paratte	Brigadier d'infanterie..	
	M. Valeille.....	Brigadier d'infanterie..	A Léau.
	M. d'Achy.....	Brigadier de cavalerie..	
A Bruxelles et quartiers voisins.....	M. d'Artaignan.....	Lieutenant général....	A Bruxelles.
	M. de Courcelles.....	Maréchal de camp....	
	M. de Puysegur.....	Marée. de camp et maréc. des logis de l'armée..	
	M. le prince de Talmont	Brigadier de cavalerie..	
	M. La Vieuve.....	Maréchal des logis de la cavalerie.....	
Anvers, Lierre et Malines.....	M. le comte de Gacé...	Lieutenant général....	A Anvers.
	M. le prince d'Espinoy..	Maréchal de camp	
	M. Princé.....	Brigadier d'infanterie..	
	M. le prince de Bournonville.....	Brigadier de cavalerie..	
	M. Thoy.....	Maréchal de camp....	A Lierre.
	M. Millon.....	//	
	M. Balivières.....	Brigadier de cavalerie..	
Pays de Waes.....	M. de Courtebourne...	Maréchal de camp	A Saint-Nicolas, pays de Waes.
	M. de Hessy.....	Brigadier d'infanterie..	
Gand, Bruges, Damme et Ostende.....	M. le comte de Lamothe	Lieutenant général....	A Bruges.
	M. Julieu.....	Brigadier d'infanterie..	
	M. Coetenfau.....	Brigadier de cavalerie..	
	M. Chevilly.....	Maréchal de camp	A Ostende.
	M. Vibray.....	Brigadier d'infanterie..	A Gand.
	M. Vaillac.....	Brigadier de cavalerie..	
Flandre française...	M. le comte de Montbron	Lieutenant général....	A Tournay.

M. de Streff, brigadier de cavalerie, qui est actuellement à Bonn avec M. le marquis d'Alègre, sera fort aise d'être employé sur la Sarre ou sur la Moselle. C'est un très-bon sujet.

DISPOSITION POUR LES QUARTIERS D'HIVER [1].

(*Voir page* 128.)

INFANTERIE.

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Paris	Gardes françaises	4
	Gardes suisses	3
Bonn	Royal	2
	La Couronne	2
	Tessé	1
	Sillery	1
	Espagnols	2
Rhinberg	Du Maine	2
	1er d'Auxerrois	1
	2e de Charolais	1
Gueldre	De Brandelet	1
	Espagnols	1
Huy	Blaisois	1
	Barrois	1
	Charolais	1
Namur	De Picardie	2
	Alsace	4
	Espagnols	5
Léau	Espagnols	2
Diest	2e de Santerre	1
	Espagnols	1
Lierre	Espagnols	1
Louvain	1er de Santerre	1
	Meyer, suisse	3
	Espagnols	4
Malines	1er de Vexin	1
	Greder, suisse	3
	Espagnols	4
	A reporter	56

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1566, n° 177.

INFANTERIE.

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
	Report.....	56
Bruxelles.....	Zurlauben.....	2
	Espagnols.....	6
Charleroy.....	Furstemberg.....	2
	Espagnols.....	1
Ath	Espagnols.....	2
Mons.....	Espagnols.....	2
Anvers.....	Espagnols.....	4
	2e de Cambresis	1
	Thesut	1
	Cursay.....	1
Pays de Waes.....	2e de Crussol.....	1
	Talande.....	1
	Nuaillé	1
	Brossia	1
Dendermonde.....	Verie.....	1
	Queronart.....	1
Oudenarde.....	Lostanges	1
	Trecesson	1
Gand	Comte de Froullay.....	1
	Souillat-Châtillon.....	1
	Destouches.....	1
	Denonville.....	1
	Espagnols.....	2
Bruges.....	Saint-Germain-Beaupré.....	1
	Briouze.....	1
	Saulieu.....	1
	Maillé.....	1
	Barville.....	1
	Launoy.....	1
Damme.....	Espagnols.....	2
Ostende.....	2e de Tessé.....	1
	2e de Bigorre	1
	2e de Condé	1
	Espagnols.....	1
	A reporter.....	104

INFANTERIE.

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
	Report	104
Nieuport	2e de Bretagne	1
	2e de Brie	1
	Espagnols	1
Furnes	2e de Miromesnil	1
	Turbilly	1
Ypres	2e de Beauvoisis	1
	Laforce	1
	Brancas	1
	2e d'Orléanais	1
Dunkerque	2e de Bresse	1
	2e de Médoc	1
	Saint-Aulaire	1
	Martel	1
	Louvigny	1
Bergues	2e de La Fère	1
	Du Biez	1
Gravelines	1er de Touraine	1
Calais	Saint-Sandoux	1
	Marcilly	1
	Menou	1
Boulogne et Ardres	Aubigné	1
Saint-Omer	Surbeck	3
Aire	Orléans	2
Hesdin	3e de Royal	1
Arras	Du Roi	4
Bapaume	3e de Picardie	1
Béthune	Charost	2
Lille	Laval	1
	Carlux	1
	Tournon	1
	Beaufermé	1
	Pujol	1
Menin	Lamothe	1
	Lannion	1
	A reporter	145

INFANTERIE.

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
	Report.....	145
Tournay.....	Royal-Roussillon.....	2
	1er de Royal-artillerie.....	1
	Sanzai.....	1
	Doizonville.....	1
Condé.....	Beuzeville.....	1
	Francheville.....	1
	1er d'Artois.....	1
Douai.....	Bombardiers.....	1
	Courten.....	3
	Royal-italien.....	1
Valenciennes.....	Villars, suisse.....	3
	Bourbitout.....	1
Bouchain.....	Un détachement de Valenciennes.....	//
Cambrai.....	Mortemar.....	2
	Greder, allemand.....	2
Le Quesnoy.....	Castellas, suisse.....	3
	Desfeugères.....	1
Landrecies.....	2e de Bassigny.....	1
Avesnes.....	Languedoc.....	2
Maubeuge.....	Sparre.....	2
	Chevalier de Froullay.....	1
	La Grise.....	1
Philippeville.....	2e de Bugey.....	1
	La Raimbaudière.....	1
	Carné.....	1
Charlemont et Givet.....	Saint-Sulpice.....	2
	1er de Boulonnais.....	1
	Brandelet.....	2
Rocroy.....	Chabrillant.....	1
	TOTAL.....	186

CAVALERIE.

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
A Paris et dans le royaume.	Gardes du corps du roi	8
	Gendarmes	1
	Chevau-légers	1
	Premiers mousquetaires	1
	Seconds mousquetaires	1
	Grenadiers à cheval	1
Bonn	Chartres	2
	Dragons de Poitiers	3
Gueldre	Espagnols	1
Huy	Espagnols	1
Namur	Espagnols	3
	Pelleport	2
Tirlemont	Espagnols	1
Léau	Espagnols	2
Diest	Espagnols	1
Lierre	Montrevel	2
Louvain	Espagnols	4
	Saint-Maurice	2
	Joffreville	2
Malines	Espagnols	4
	Royal-étranger	3
Bruxelles	Espagnols	2
Charleroy	Espagnols	2
Mons	Espagnols	3
	Bar	2
Ath	Espagnols	2
Anvers	Espagnols	1
	Horn	2
Pays de Waes	Espagnols	4
Dendermonde	Espagnols	2
Oudenarde	Fiennes	2
	Espagnols	1
Gand	Espagnols	4
Bruges	Espagnols	2
Ypres	Rosen	2
	Egmont	2
	A reporter	82

CAVALERIE.

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
	Report.....	82
Dunkerque.....	Quintin.....	2
	De Duras.....	1
Calais et Guignes.....	Grignan.....	2
Bergues et Gravelines.....	De Duras.....	1
Boulogne et Montreuil....	Toulouse.....	2
Saint-Omer.....	Royal-dragons.....	3
Aire.....	Talmont.....	2
Hesdin.....	Beringhen.....	2
Arras.....	Royal-allemand.....	3
	Orléans.....	1
Bapaume.....	Orléans.....	1
Béthune.....	Du Maine.....	2
Lille.....	Mestre de camp général de la cavalerie.....	3
	Berry.....	2
Menin.....	Des Cravates.....	2
Tournay.....	Des Cravates.....	1
	Colonel général des dragons.....	3
Condé.....	Furstemberg.....	2
Douai.....	Carabiniers.....	3
Cambrai.....	Carabiniers.....	3
Bouchain.....	La compagnie du prévôt.....	»
Valenciennes.....	Mestre de camp général des dragons.....	3
	Les Sauvegardes.....	1
Le Quesnoy.....	Du Roi.....	2
Landrecies.....	Du Roi.....	1
Avesnes.....	Bourgogne.....	2
Maubeuge.....	Vaillac.....	2
Philippeville.....	Hautefort, dragons.....	2
Givet.....	Hautefort, dragons.....	1
	Saint-Hermine, dragons.....	3
Rocroy.....	La Baume.....	2
	TOTAL.....	142

Fait à Marly, le 6 novembre 1702.

PROJET POUR ASSEMBLER LES TROUPES EN DIFFÉRENTS ENDROITS DE LA FRONTIÈRE, DEPUIS LA MER JUSQU'À LA MEUSE, SELON LES DIFFÉRENTS MOUVEMENTS QUE LES ENNEMIS PEUVENT FAIRE PENDANT L'HIVER, SOIT POUR INSULTER QUELQUE PLACE, SOIT POUR FAIRE QUELQUE INVASION DANS LE PAYS, 2 DÉCEMBRE 1702 [1].

(*Voir page* 129.)

Les garnisons de Liége, de Maëstricht, de Tongres et d'autres postes de la Meuse, doivent appeler notre première attention, comme étant les plus nombreuses et les plus à portée de se joindre, soit pour entrer dans notre pays, depuis le Demer jusqu'à la Meuse, soit pour faire une entreprise sur Diest, Léau ou Huy, auquel cas elles pourraient se renforcer aisément des garnisons d'Aix et autres postes du pays de Juliers, n'étant pas à douter que dans le même temps ils feront des mouvements des garnisons de Bois-le-Duc, Breda, Bergop-Zoom, Heusden, Willemstad, etc., et même donneront des alarmes du côté du pays de Waes et du Franc de Bruges, pour nous empêcher de nous renforcer vers le Brabant des troupes qui sont de ce côté-là; et je tiens même pour le plus apparent qu'en cas de gelée leur principal dessein pourrait être d'agir dans le pays de Waes, pendant qu'ils nous embarrasseraient par leurs mouvements à notre droite et à notre gauche.

Dans cette supposition, dès qu'on verrait que les ennemis se disposent à s'avancer dans le pays, si leur mouvement est général, il faudrait le faire de même de notre côté, faisant assembler les troupes en quatre corps, qui pourraient s'entre-secourir de près à près, selon les mouvements que les ennemis feraient.

L'endroit le plus exposé, à mon avis, est celui depuis le Demer jusqu'à la Meuse, et lequel requerrait un plus gros corps de cavalerie, le terrain y étant beaucoup plus propre pour la faire agir.

Les garnisons de Charleroy, de Namur, de Huy, Léau, Louvain, Bruxelles, Nivelles, Ath et Mons, devront former ce corps; pour le rendre plus considerable, il conviendrait de remplacer par les gar-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1566, n° 202

nisons du Hainaut français et d'entre Sambre et Meuse, celles des places de Mons, Charleroy, Namur, etc., et, en cas de besoin, faire joindre le corps d'armée qui s'assemblera par toute la cavalerie du Hainaut français et d'entre Sambre et Meuse.

Ce corps, à mon avis, pourrait s'assembler pour un premier abord à l'abbaye de Parck, près de Louvain, qui est le poste le plus commode pour s'assembler promptement et se porter aux endroits qu'il conviendrait; il pourrait être composé des troupes suivantes :

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
De Bruxelles, pour arriver le même jour audit camp.....	4	7
De Nivelles, pour arriver le même jour, quoique la marche soit un peu forte.....	1	2
De Namur, qui pourront marcher le premier jour à Wavre, pour se rendre le lendemain de bonne heure audit camp.....	8	11
De Charleroy, qui pourront joindre à Wavre la garnison de Namur.	1	2
De Mons, le premier jour à Nivelles, le second du côté d'Oelibergh ou Roux Saint-Auguste, et le troisième au matin au camp.....	2	4
D'Ath, le premier jour à Haute-Croix ou Gaesbeeck, le second à Crainhem ou Vos Cappel, le troisième au camp.....	//	2
On pourra tirer de la garnison de Louvain, pour commencer à former le camp.....	6	11
TOTAL.....	22	39

De manière que ce corps serait d'abord de vingt-deux bataillons et de trente-neuf escadrons, lesquels pourraient être renforcés en cas de besoin des troupes du Hainaut français et d'entre Sambre et Meuse, et, si l'on voulait avancer ce corps plus loin, de deux bataillons de Huy et un de Léau.

Si les ennemis se déclaraient d'abord pour Huy, il faudrait assembler ce corps au camp de Limaele près de Wavre.

Second corps. Il devra être composé des garnisons d'Alost, de Malines, d'Anvers, de Lierre, d'Arschot et de Diest. En cas que les ennemis montrent une tête du côté de Merxem, ce corps devra s'as-

sembler d'abord à Duerne, pour se porter où il conviendra pour la défense de la ligne, ou pour marcher ailleurs en cas de besoin, sans pourtant perdre de vue Lierre. Ce corps sera composé des troupes suivantes :

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
D'Anvers	6	6
De Malines	3	6
De Lierre	3	4
D'Arschot	1	//
De Diest	3	4
D'Alost	//	2
TOTAL	16	22

Toutes ces troupes pourront s'assembler le premier jour de l'alarme, à la réserve des deux escadrons d'Alost, qui marcheront le premier jour à Grimberghe et le deuxième au camp; et des trois bataillons et des quatre escadrons de Diest, qui marcheront le premier jour à . . . . . et le second au camp.

Troisième corps. Il sera composé des troupes suivantes :

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Des troupes qui sont au pays de Waes	7	4
De Termonde	1	//
De Gand	2	//
TOTAL	10	4

Comme la conservation du pays de Waes est de la dernière conséquence, et que ce corps ne paraît pas suffisant pour le soutenir en cas d'attaque, il devra être renforcé par le corps de M. le comte de Gacé,

qui s'assemblera du côté de Duerne, et par celui de M. le comte de Lamothe, qui sera formé entre Gand et Bruges, auquel effet on leur enverra les ordres nécessaires.

Quatrième corps. Il devra s'assembler derrière le canal de Bruges à Gand, plus près de Bruges que de Gand, à l'endroit que M. le comte de Lamothe jugera le plus commode, et le plus à portée pour soutenir les deux canaux; il pourra être composé des troupes suivantes :

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
D'Oudenarde	1	2
De Gand	6	1
De Bruges	7	3
D'Ostende	2	//
De Nieuport	2	//
TOTAL	18	9

Ce corps pourra être promptement renforcé par les troupes qui sont dans les places de la Flandre française.

DISPOSITION POUR FAIRE MARCHER LA SECONDE LIGNE EN CAS DE BESOIN.

M. le marquis de Blainville sera prié de faire marcher les troupes suivantes :

PREMIER CORPS DE LA SECONDE LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
De Charlemont et Givet	3	7
De Rocroy	//	2
De Philippeville	2	2
De Maubeuge	3	2
D'Avesnes	3	2
De Landrecies	1	//
Des troupes de Cologne qui sont entre Sambre et Meuse	//	8
TOTAL	12	23

Toutes ces troupes marcheront droit sous Charleroy, où M. le marquis de Blainville enverra un maréchal de camp ou un brigadier pour les recevoir et exécuter les ordres qui lui seront envoyés.

SECOND CORPS DE LA SECONDE LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Du Quesnoy	2	2
De Valenciennes	4	3
De Cambrai	5	3
De Douai	2	3
De Condé	1	2
TOTAL	14	13

Ces troupes marcheront droit à Mons, où l'on nous enverra de Bruxelles un officier général pour les recevoir et exécuter les ordres qui lui seront donnés.

TROISIÈME ET QUATRIÈME CORPS DE LA SECONDE LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
De Tournay	4	3
De Menin	1	2
De Lille	4	3
De Béthune	1	2
D'Arras	2	3
D'Ypres	3	2
De Dunkerque	1	//
D'Hesdin	1	2
D'Aire	1	2
De Saint-Omer	2	2
TOTAL	20	21

Les troupes de ces corps qui sont entre l'Escaut et la Lys marcheront sur Oudenarde, où elles recevront des ordres sur ce qu'elles devront faire.

Et celles qui sont depuis la Lys jusqu'à la mer marcheront droit sur Thorout, pour aller de là vers Bruges, à la réserve du bataillon de Dunkerque, qui marchera droit à Nieuport.

M. le comte de Montbron sera prié de mettre en mouvement toutes les troupes de la Flandre française et même celles du Quesnoy; et comme dans l'état qu'on marque pour faire marcher les troupes, on suppose que toutes celles qui doivent arriver dans la Flandre française le sont effectivement, dans les lieux où elles ne se seront pas toutes rendues, M. le comte de Montbron laissera toujours le nombre qui y en manque, pour y rester, et fera marcher le surplus.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
TOTAL DE LA PREMIÈRE LIGNE.		
Premier corps qui doit s'assembler au camp de Parck ou de Limaele.	22	39
Second corps à Duerne, entre Anvers et Lierre	16	22
Troisième corps au pays de Waes	10	4
Quatrième corps entre Gand et Bruges	18	9
	66	74
TOTAL DE LA DEUXIÈME LIGNE.		
Premier corps qui doit s'assembler près de Charleroy	12	23
Second corps qui doit s'assembler près de Mons	14	13
Troisième et quatrième corps, dont l'un doit s'assembler près d'Oudenarde et l'autre près de Thorout	20	21
	46	57
Première ligne	66	74
Deuxième ligne	46	57
	112	131

A. ÉTAT DES TROUPES HOLLANDAISES, ANGLAISES ET AUTRES, EN GARNISON DANS LES PLACES ENNEMIES, DU 21 DÉCEMBRE 1702 [1].

(*Voir page* 130.)

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Liége	Oxenstiern	1	//
	Carles	1	//
	Prince Albert	1	//
	Prince Sonderbourg	1	//
	Berensdorf	1	//
	Amstelraad	1	//
	Rantzau	1	//
	Toringe	1	//
	Prince Charles de Hesse	2	//
	Saint-Paul	1	//
	Saccony	1	//
	Gardes, dragons	//	5
	Ostfrise	//	2
	Boisdavid	//	2
	Frischapel	//	2
	Comte de Niel	//	1
		12	12
Maëstricht	Gardes danoises	1	//
	Holstein-Ploen	1	//
	Schwerin	1	//
	Prince électoral de Brandebourg	1	//
	Holstein-Beeck	1	//
	Ameliswert	1	//
	Gardes-Frise	2	//
	Venninger	1	//
	Landsberg	1	//
	Nagel	1	//
	Dopf, dragons	//	4
	Carabiniers	//	4
	Schellard	//	2
	Gardes danoises	//	2
	Brockdorf	//	2
		11	14

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1645, n° 23.

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Maseyck	Keppel	1	//
Viset	Saccony	1	//
Stephanswert	Waes	1	
Ruremonde	Fagel	1	
	Gardes rouges	2	
	Sockendorf	1	//
	Wittemberg	//	2
	Tilly	//	2
	Obdam	//	2
	Rochefort	//	2
		4	8
Venloo	Funen	1	
	Vanderbeck	1	
	Reynars	1	//
	Chambrier	1	//
	Rhoo	//	2
	Cralinger	//	1
	Tengnagel	//	1
		4	4
Grave	Dedem	1	
	Stuart	1	
	Dompré	//	2
		2	2
Nimègue	Heukelom	1	//
	Berimoer	1	//
	Iminga	//	2
	Grotstein	//	2
	De Witt	//	2
	Smettau	//	2
		2	8

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Bois-le-Duc	Nassau, wallon	1	//
	Portmour	1	//
	Royal-écossais	2	//
	Rott	1	//
	Fergerson	1	//
	Athlone	//	2
	Ecke	//	1
	Schulembourg	//	2
	Windham	//	2
		6	7
Heusden	Hamilton	1	//
	Ingolsby	1	//
	La Leck	//	1
	Wittinghoff	//	1
		2	2
Worckum	Bridges	1	//
Goreum	Marlborough	1	//
	Reby, dragons	//	4
		1	4
Gertruydenberg	Linstau	1	//
	Granville	1	//
	Horuberg	//	1
		2	1
Thiel	Stanley	1	//
	Rass	//	2
	Thinet	//	2
		1	4
Breda	Salisch	1	//
	Torcé	1	//
	Gardes anglaises	1	//
	How	1	//
	Houcktiton	1	//
	Webb	1	//
	Sturler	1	//
	Lumley	//	3
	Wood	//	2
	Aran	//	1
		7	6

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Ravenstein et Meggen	Slippenbach, dragons	//	4
Berg-op-Zoom	Noyelles	1	//
	Charner	2	//
	Colyart	1	
	Albemarle	1	
	Lorran	1	//
	Schaack	//	2
	Maduran	//	2
		6	4
Steenberghe	Lillemarays	1	//
Willemstad et Klundert	Soutland	1	//
Zélande	Spar	1	//
	Belcastel	1	//
		2	//
Flandre	Coehorn	1	//
	Coehorn-le-Jeune	1	//
	Schratenbach	1	//
	Capol	2	//
	Vegelin	1	//
	Vassy	1	//
	Ladder	1	//
	Lindenboom	1	//
	Lockmann	1	//
	Buchwalt	1	//
	Saxe-Eisenach	1	//
	Plettenberg	1	//
	Hamilton	1	//
	Ammema	1	//
	Heyden	1	//
	Anhalt-Hombourg	1	//
	Rott	1	//
	Ferham	1	//
	Vicouse	1	//
	Saint-Paul	//	2
		20	2

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Arnheim	Zélande, danois	1	//
	Rantzau	//	2
		1	2
Zutphen	Prince Charles	1	//
	Wurtemberg	1	//
	Vyterwick	//	2
		2	2
Deventer	Schult	1	//
	Nummerson	//	2
		1	2
Zwoll	Prince Georges	1	//
	Cuirassiers	//	2
		1	2
Campen	Garbo	1	//
Utrecht	Padland	1	//
La Haye	Gardes	1	//
	Gardes du corps	//	4
	Gardes bleues	//	2
		1	6
Briell	Swanevelt	1	//
Hellevoetsluys	Linstaw	1	//
Leuwarden	Gardes du corps	//	1
Groningue	Losekaat	1	//
	Hesse-Hombourg	//	3
		1	3
Tongres	Elst	1	//
	Birkenfeld	1	//
	Chanclos	//	2
		2	2

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Pays de Cologne	Janus	1	
	Wilkes	1	
	Weyer	1	
	Rhebinder	1	
	Nassau-Weilbourg	1	
	Goor	1	//
	Welderen	1	
	Schlagenbourg	1	//
	Garbo	1	
	Nassau-Sarbourg	//	2
	Nassau-Weilbourg	//	2
	Lenningen	//	2
	Saxe-Heilbourg	//	2
	Wiser	//	2
	Goeden	//	2
	Baldewyn	//	1
	Schulembourg	//	3
	Matha, dragons	//	4
		9	20
Coblentz	Beinem	1	//
	Ranck	1	//
	Steurler	1	//
		3	//
Naarden, Muyden et Weesp	Saint-Amand	1	//
	Dona	1	//
		2	//
Aix-la-Chapelle	Frisheim	1	//
	Holstein-Norbourg	1	//
	Albemarle	1	//
	Lockmann	1	//
	Woudenbourg	1	//
	Erbach	//	2
	Hunderstein	//	2
		5	4
Susteren	Agrim	//	2
Sittard	Smettau, dragons	//	4
	TOTAL des bataillons et escadrons.	120	132

NOTA. On n'a point employé dans le présent état les troupes palatines et la plus grande partie de celles de Brandebourg, de Hanovre, de Zell, de Munster et de Hesse-Cassel, qui ont servi la campagne dernière dans les armées des alliés sur la Meuse et en Flandre, lesquelles, jointes ensemble, formeront une augmentation considérable.

B. ÉTAT DES TROUPES DE BRANDEBOURG, PALATINES, DE ZELL, DE HANOVRE ET DE HESSE-CASSEL QUI NE SONT POINT COMPRISES DANS L'ÉTAT DES TROUPES QUI COMPOSENT LES GARNISONS DES PLACES OCCUPÉES PAR LES HOLLANDAIS, SUIVANT LES ÉTATS PARTICULIERS QUI EN ONT ÉTÉ ENVOYÉS A M. LE MARÉCHAL DE BOUFFLERS, SUR LA FIN DE L'ANNÉE 1701 [1].

(*Voir page* 130.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
TROUPES DE BRANDEBOURG.		
INFANTERIE.		
Régiment des gardes à pied, de 2,000 hommes, faisant	4	//
Du jeune prince de Brandebourg, de 1,000 hommes	2	//
Du prince Christian-Louis	2	//
Du margrave Philippe	1	//
Du général Heyden	2	//
Du prince d'Anhalt-Zerbst	1	//
Du prince d'Anhalt-Dessau	2	//
De Lottum	2	//
De Sido	2	//
De Horne	1	//
Du comte de Henoff	2	//
De Brant	2	//
Deux compagnies de hallebardiers, de 60 hommes chacune	120	//
Les compagnies franches de La Cave, du jeune Heyden, et une autre compagnie franche, de 150 hommes chacune	450	1 //
CAVALERIE.		
Deux compagnies de gendarmes et deux compagnies de grands mousquetaires, faisant ensemble 400 chevaux	//	2
Régiment du général Heyden, de 12 compagnies de 50 maîtres chacune	//	4
Duhamel, 8 compagnies à 60 maîtres	//	4
Barfuss, 12 compagnies à 50 maîtres	//	4
Du prince d'Anspach, 8 compagnies à 50 maîtres	//	4
DRAGONS.		
Régiment du corps, 8 compagnies de 60 hommes chacune	//	4
De Sonsfeld, 6 compagnies de 50 hommes chacune	//	2
TOTAL	24	24

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1645, n° 24.

REGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
TROUPES PALATINES.		
INFANTERIE.		
Régiment de grenadiers	2	//
Régiment d'Aubach, de 10 compagnies de 100 hommes chacune	2	//
Bourcheit, *idem*	2	//
Saxe-Meiningen, de 10 compagnies de 120 hommes chacune	2	//
Lubeck, *idem*	2	//
Suerby, *idem*	2	//
Plus 3 compagnies franches de 200 hommes chacune	1	//
CAVALERIE.		
Gardes du corps		1
Régiment des gardes à cheval ou du corps, de 10 compagnies à 50 maîtres	//	5
Carabiniers, *idem*	//	5
Hochkirchen, *idem*	//	5
DRAGONS.		
Régiment de Wehlen, de 10 compagnies de 50 hommes		5
Bentheim, *idem*	//	5
Wittgenstein, *idem*	//	5
TOTAL	13	31
TROUPES DE ZELL.		
INFANTERIE.		
Régiment de Lamothe, de 12 compagnies de 90 hommes	2	//
De Luc, *idem*	2	//
De Rantzau	1	//
De Tozens	1	//
CAVALERIE ET DRAGONS.		
Une compagnie des gardes du corps, de 60 hommes	//	1
Une compagnie des gardes, dragons, de 80 hommes		
Régiment du brigadier Villers, de 6 compagnies à 80 h. chacune	//	3
Régiment de Betmar, *idem*	//	3
TOTAL	6	7

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
TROUPES DE HANOVRE.		
INFANTERIE.		
Régiment des gardes, de 14 compagnies de 90 hommes	2	//
Général major d'Erleville, de 7 compagnies à 90 hommes	1	//
Gorre, *idem*	1	//
Uls, *idem*	1	
Cheleque, *idem*	1	
CAVALERIE.		
Une compagnie des gardes du corps, de 180 hommes	//	1
Régiment du duc, de 6 compagnies à 60 maîtres	//	3
Général major Fock, *idem*	//	3
Général major Bulau, *idem*	//	3
Noyelles, *idem*	//	3
De Linde, *idem*	//	3
TOTAL	6	16
TROUPES DE HESSE-CASSEL.		
INFANTERIE.		
Régiment des gardes	1	
Régiment de grenadiers	1	//
Régiment du prince héréditaire Charles de Hesse	1	
Prince Dansoli	1	//
Dumont	1	//
Löwenstein	1	
Scheping	1	//
Schenck	1	//
Wartesleben	1	
CAVALERIE.		
Régiment des gardes à cheval	//	2
Régiment du général Spiegel	//	2
DRAGONS.		
Régiment du prince héréditaire de Cassel	//	4
Régiment du prince de Hesse-Hombourg	//	4
TOTAL	9	12

ÉTAT ABRÉGÉ DE LA FORCE DES TROUPES DES ALLIÉS QUI SONT DANS LES PLACES DE HOLLANDE, DES PAYS DE COLOGNE ET DE LIÉGE, DANS CELLES QUI APPARTIENNENT A MM. LES ÉLECTEURS DE BRANDEBOURG ET PALATIN, ET DU CÔTÉ DE LA MOSELLE, LE 30 DÉCEMBRE[1].

(*Voir page* 130.)

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Les troupes de Hollande, d'Angleterre, de Danemarck, de Zell, de Hanovre, de Hesse, de Mecklembourg, d'Anspach, et partie des troupes palatines qui sont en garnison dans les places occupées par les Hollandais, composent, suivant l'état ci-joint coté A, 120 bataillons et 132 escadrons, ci.....	120	132
Les troupes de Brandebourg qui ne sont point comprises dans ledit état coté A, composent, suivant l'état en détail ci-joint coté B, 24 bataillons et 24 escadrons, ci.....	24	24
Les troupes palatines, aussi non comprises dans ledit état coté A, et mentionnées dans celui coté B, montent à 13 bataillons et 31 escadrons, ci.....	13	31
Les troupes de Zell, non comprises dans l'état A, et mentionnées dans celui coté B, montent à.....	6	7
Les troupes de Hanovre, non comprises dans l'état coté A, et mentionnées dans celui coté B, montent à.....	6	16
Les troupes de Hesse-Cassel, qui sont présentement en quartiers dans l'électorat de Trèves et autres lieux du voisinage de la Moselle, mentionnées dans l'état coté B, composent 9 bataillons et 12 escadrons, ci.....	9	12
TOTAL GÉNÉRAL de toutes les troupes des alliés ci-dessus.	178	222

NOTA. Il n'est fait aucune mention dans le présent état des troupes de Munster, des trois régiments de hussards de Loos, Schencken-

[1] Archives du dépôt de la guerre. pièce originale, vol. 1645, n° 25

beck et Gombusch, qui sont en quartiers dans l'électorat de Trèves, et qui serviront apparemment dans l'armée qui agira du côté du haut Rhin, ni des troupes de nouvelle levée qui se doivent faire en Hollande et en Angleterre, et qui produiront une augmentation assez considérable.

PIÈCES RELATIVES

À LA

CAMPAGNE D'ITALIE.

ÉTAT DES TROUPES D'ESPAGNE EN ITALIE, EN DÉCEMBRE 1701 [1].

(*Voir page* 132.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	HOMMES.
INFANTERIE.		
Trois régiments espagnols	6	2,100
Deux régiments napolitains	2	900
Un régiment lombard	1	800
Un régiment de Grisons	1	600
Deux régiments allemands	2	1,200
	12	5,600
		CHEVAUX.
CAVALERIE.		
Quatre régiments		2,000

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1516, n° 168.

ÉTAT DES QUARTIERS DE L'ARMÉE DES DEUX COURONNES, DES OFFICIERS GÉNÉRAUX QUI Y SONT EMPLOYÉS, ET DES COMMANDANTS DES POSTES [1].

(*Voir page* 133.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	QUARTIERS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
M. le comte de Revel..... ...			
M. le marquis de Crenan.....			
M. d'Albergotti			
M. le duc de Villeroy.			
M. le comte de Montgon			
Commandant de la cavalerie.			
M. le marquis de Praslin.....	Dans Crémone.....	12	12
Commandant de l'infanterie.			
M. d'Arène, brigadier			
État-major de l'armée.			
Maréchal génér. des logis de l'armée			
Major général			
Maréchal des logis de la cavalerie..			
M. de Créqui, lieutenant général..	Entre l'Oglio et le Pô.....	23	12
M. de Cavoye, maréchal de camp.			
M. d'Orgemont.....	A Casal-Maggiore.....		
M. de Chavigny.....	A Viadana.....		
M. le comte de Vaudrey.....	A Bozzolo.....		
M. de Ceberet.....	A Saint-Martin de Bozzolo...		
M. d'Imecourt.....	A Gazzuolo.....		
M. de Viantès			
M. de Villiers, commandant de cavalerie.....	A Sabionetta.....		
M. le prince de Vaudémont.....			
M. de Saint-Fremont.....	A Milan.....		
M. Duguast.....			
	A reporter.....	35	24

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1588, n° 55.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	QUARTIERS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
TROUPES ESPAGNOLES.	*Report*.....	35	24
M. de Barbesières.....			
M. d'Asfeld.....		//	30
Commandant de la cavalerie.	Dans le Montferrat.....		
M. de Murcey.....			
M. le comte de Vaubecourt.....		//	14
Commandant	Dans l'Alexandrin.....		
M. le marquis de Bissy.....			
M. de Romien.....	A Soncino.....	2	//
	Dans le Mantouan.....	19	12
	A Pavie.....	3	//
	A Lodi.....	7	/
	A Pizzighitone.....	2	//
	Le long de l'Adda.....	3	//
	TOTAL.....	71	80

ÉTAT DES TROUPES DESTINÉES A AUGMENTER L'ARMÉE D'ITALIE [1].

(*Voir page* 134.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Piémont.....	3	Gendarmerie.....	8
Lyonnais.....	2	Carabiniers.....	2
Grancey.....	2	D'Aubeterre.....	4
Montferrat.....	1	Villeroy.....	2
De Berry.....	1	Vivans.....	2
Forest.....	1	La Ferronnaye.....	2
Perche.....	1	Esclainvilliers.....	2
Clarke, irlandais.....	1	DRAGONS.	
L'Estrade.....	1	Dauphin.....	3
Des Vosges.....	1	Senneterre.....	3
	14		28

[1] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 581 du vol. 1521 de ses Mémoires. Elle se trouve dans l'Histoire militaire du règne de Louis le Grand, par le marquis de Quincy, tom. III, page 609.

ÉTAT DES TROUPES DE L'EMPEREUR DESTINÉES POUR LE ROYAUME DE NAPLES [1].

(*Voir page* 134.)

REGIMENTS	BATAILLONS.	REGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE		CAVALERIE	
Judenstein		Corbelli.....	
Mansfeld.....		Commerci.....	
Stahremberg		Zriny, dragons.....	
	"		"

Lettre de M. le comte de Tesse à M. le maréchal de Villeroy, 13 janvier 1702[2] (*Voir page* 148.)

Comme j'ai trouvé occasion de vous envoyer hier le duplicata de la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, j'ai gardé votre homme pour vous le dépêcher aujourd'hui, et ramasser plusieurs choses.

C'est Longueval qui commande à Castiglione, Castel-Goffredo, Canriana, la Volta et Medoli. J'estime qu'il y a près de mille hommes à Castiglione, dont deux cents sont dans le château avec soixante pièces de canon et deux mortiers. A Castel-Goffredo il est entré quatre à cinq cents hommes tout au plus, à la Volta deux cent quarante-sept, et à Medoli cent cinquante. Je ne puis savoir au juste ce qui est à Caneto, Ustiano, Acqua-Negra, Redondesco, Marcaria, Castellucchio, San-Fermo, Campitello, Cesola, et tout ce qui est dans le bas de l'Oglio. C'est M. Darmstadt qui demeure à Campitello et qui commande depuis Marcaria jusques au Pô, et c'est Visconti qui commande les postes depuis Ustiano jusques à Marcaria. Toutes ces troupes me paraissent fort répandues dans le pays, et si nous n'étions resserrés par Curiatone, Montanara et ce qui s'appelle le Seraglio de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1588, n° 104.

[2] *Idem*, n° 73.

Mantoue, il y aurait de belles courses à faire où nous réussirions; mais pour sortir de ces côtés-là, il faut passer le défilé de Curtatone et de Montanara, et ces postes sont hors d'insulte. A Borgoforte il y a uniquement le vieux Stahremberg qui s'est accommodé dans quelques maisons; et les régiments de Palfy et Corbelli sont, comme je vous l'ai mandé, dispersés le long du Pô, depuis Borgoforte jusques à Governolo.

M. Guldenleu est à Governolo, et ses Danois sont répandus jusques à Ostiglia, occupant les châteaux de la Garalda, de Villimpenta, de Dosso, de Spinosa; et les hussards sont à Castel-Mantouano. On m'a assuré qu'ils en devaient partir le 20 pour passer le Pô. Il est certain que ces troupes désertent beaucoup et manquent de subsistances. Nous fîmes avant-hier un petit fourrage fort près desdits hussards qui se montrèrent partout, firent bien leur petit manége, mais ne prirent rien. On en tua trois ou quatre.

Cette grande quantité de chariots qu'on avait commandés a été pour porter des bois nécessaires pour des ponts à Borgoforte, où leur pont est refait seulement d'avant-hier.

Au surplus, l'on me mande que les généraux de l'empereur se flattent qu'en faisant souffrir Mantoue, le peuple se révoltera; mais je crois M. le prince Eugène trop sage pour croire que cela puisse arriver. Il est bien assuré que le peuple souffre, et que dans une ville où il n'entre plus rien depuis plus d'un mois, et dans laquelle il y a plus de trente mille âmes, sans compter la garnison, il est, dis-je, bien assuré que les denrées commencent à être bien chères; mais croyez que rien ne branlera. L'homme que j'ai envoyé à Inspruck, qui est un homme de bien, sera vingt jours dans son voyage.

J'ai eu l'honneur de vous mander hier que l'on disait ici que les impériaux étaient dans Plaisance et le Plaisantin, et que M. le prince Eugène avait dit qu'il irait au-devant du secours qui vient de France; mais je crois que ce sont des visions.

ÉTAT DE LA GARNISON DE CRÉMONE [1].

(*Voir page* 153.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Royal des Vaisseaux	3	Dauphin	3
Royal-comtois	2	Narbonne	2
Médoc	1	Viltz	2
Cambresis	1	Montpeyroux	2
Croy	1		
Beaujolais	1	DRAGONS.	
Dillon	1	Fimarcon	3
Bourk	1		
Rouergue	1		
TOTAL	12	TOTAL	12

Lettre de M. le comte de Revel à M. de Chamillart. Crémone, 1er février 1702 [2]. (*Voir page* 155.)

J'aurais peine à vous faire le détail de tout ce qui s'est passé depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, les ennemis s'étant introduits dans cette place par un ancien aqueduc ou fausse-porte au moyen de laquelle et des intelligences qu'ils avaient dans la place ils se sont saisis et rendus maîtres de deux portes, et ont introduit un corps considérable, avec lequel ils se sont emparés des principales places et de l'hôtel de ville, ce qui obligea M. le maréchal de s'y transporter en toute diligence, sans être suivi de ses gens. Il fut arrêté au sortir de sa maison, aussi bien que M. de Crenan, qui a eu l'épaule cassée; M. de Montgon, en voulant joindre

[1] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 589 du volume 1521 de ses Mémoires. Elle se trouve dans l'Histoire militaire du règne de Louis le Grand, par le marquis de Quincy, tom. III, pag. 613.

[2] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1588, n° 134.

M. le maréchal, eut son cheval tué et fut foulé aux pieds des chevaux. J'ignore le nom de plusieurs autres qui ont eu le même sort. La grandeur de cette place a fait que plusieurs troupes se sont trouvées coupées, et n'ont pu joindre celles que j'avais rassemblées; et je me suis trouvé le seul officier général en état d'agir. La plupart des colonels ont été tués, entre autres M. de Presle; MM. d'Entragues et de Montandre ont été mis hors de combat dès le commencement, aussi bien que M. le major général, celui des Vaisseaux, le capitaine des grenadiers du même régiment et une infinité d'autres officiers, par suite des charges continuelles qu'ils ont faites pour gagner les postes dont les ennemis s'étaient emparés, et introduire les troupes qu'ils avaient sur l'esplanade. Les ennemis ont été longtemps les maîtres de toutes les places, mais ils les ont abandonnées à l'entrée de la nuit, et après les dernières charges que nous fîmes avec du canon. Comme le gouverneur avait été blessé de plusieurs coups, nous manquions de tout, les munitions étaient rares, le canon sans boulets ni canonniers; nous n'avions pour toute ressource que le château, s'ils persistaient dans les postes qu'ils avaient occupés. L'infanterie étant rebutée, je fis mettre pied à terre aux dragons de Fimarcon; à cela se joignait l'embarras de soutenir le pont à l'autre bout de la ville, tant contre les ennemis du dedans que contre un corps de six mille hommes qu'ils avaient de l'autre côté du Pô; mais M. le marquis de Praslin fit fort heureusement rompre ce pont; ce qui me fut d'un grand secours dans toutes ces affaires. L'intendant a été enlevé des premiers. Les courriers que je dépêchai à M. le prince de Vaudémont et à M. le marquis de Créqui, pour les informer et prendre leur parti, ne purent passer; MM. les princes Eugène et de Commerci y étaient en personne et eussent été facilement arrêtés si notre infanterie avait pu faire encore un effort: ils ne se retirèrent qu'à l'entrée de la nuit. Nous avons su tout ce détail par un aide de camp que M. de Crenan m'envoya, devant lequel M. le prince Eugène lui dit qu'il serait surpris du parti qu'ils prenaient de se retirer, mais qu'ils étaient toujours malheureux. C'est par le même que nous avons

appris la détention de M. le maréchal, et su qu'il est en bonne santé. Si je n'avais heureusement pris sur moi de suspendre l'ordre qu'il m'avait envoyé de Pizzighitone, de faire passer huit cents hommes et cinq cents chevaux pour soutenir des châteaux au delà du Pô, sur l'avis qu'il avait eu, nous ne serions plus dans Crémone. Les aides de camp de M. le maréchal ne m'ont point quitté; savoir, M. le marquis de Saint-Geniez, M. de Marsillac, et particulièrement M. le comte Desmarets, qui a toujours été aux têtes avec beaucoup de valeur. MM. de Courlandon, la Chetardie, Langes, ont fait preuve de beaucoup de zèle pour le service du roi, ainsi que M. de Caylus, qui s'est trouvé volontaire. Les régiments qui se sont distingués sont, les Vaisseaux, Royal-Comtois, Fimarcon-dragons, qui sont les seules troupes que j'aie pu rassembler. Un lieutenant-colonel du régiment royal-comtois a chargé dix fois avec une valeur et une bonne volonté infinie. Les régiments irlandais et de Bourk ont fait des merveilles; ils ont chargé avec audace l'infanterie et les cuirassiers de l'empereur qui la soutenaient, et ont emmené leurs timbales. M. de Mahoni, porteur de la présente, en pourra rendre un bon compte à sa majesté. Nous leur avons pris près de trois cents soldats et plusieurs officiers; je ne désespère pas que le nombre n'en augmente, y en ayant plusieurs qui ont trouvé les portes occupées quand ils ont voulu sortir: on en trouve encore à toute heure. Les prisonniers nous ont dit qu'ils ont levé le blocus de Mantoue pour marcher à cette expédition, ce qui fait croire que M. le marquis de Créqui, qui avait ordre de M. le maréchal de rassembler ses quartiers pour observer les mouvements des ennemis, les aura suivis. Il me reste à vous supplier d'assurer sa majesté de l'attention que j'aurai de mettre cette place en défense et d'exécuter les ordres qu'il lui plaira de m'envoyer; j'ai demandé cependant un renfort de quelques escadrons et bataillons à M. le prince de Vaudémont, un maréchal de camp et un brigadier d'infanterie pour suppléer aux pertes que nous avons faites. J'ai cru lui devoir dépêcher un courrier pour l'informer d'une entreprise

si téméraire, et qui a été cependant à la veille de réussir, et lui devoir faire un détail aussi honorable pour la nation qui a repoussé les ennemis avec la dernière valeur. Les papiers de M. le maréchal ont été brûlés par son ordre; ses chevaux et une partie de ceux de M. le duc de Villeroy ont été pris, ainsi que les équipages de plusieurs officiers; mais puisque la place a été conservée, on se consolera aisément des pertes particulières.

P. S. Si sa majesté jugeait à propos de gratifier M. d'Arène, major général, du régiment de Cambresis, il a beaucoup contribué à la réussite de cette affaire, et a été blessé.

On m'assure que M. le maréchal va à Carpi, où sera son quartier.

J'oubliais de dire que la cavalerie a toujours soutenu l'infanterie, et qu'il y a eu plusieurs officiers de blessés.

Lettre de M. d'Arène à M. de Chamillart. Crémone, 3 février 1702[1]. (*Voir page 155.*)

Mercredi dernier, premier jour de ce mois, je fus averti au point du jour par M. de Marsillac, un des aides de camp de M. le maréchal de Villeroy, que les ennemis étaient dans la place et que M. le maréchal était monté à cheval pour s'aller jeter dans le château. Je montai en même temps à cheval pour m'aller mettre à la tête de la première infanterie que je trouverais. Un moment après je rencontrai M. le chevalier d'Entragues à la tête d'une partie du régiment royal des Vaisseaux : je me mis à leur tête, et nous nous dirigeâmes vers la grande place, que nous trouvâmes occupée par les cuirassiers de l'empereur. Nous marchâmes droit à eux, remplissant la rue, la baïonnette au bout du fusil; et lorsque nos grenadiers furent à la longueur de l'esponton, ils firent leur décharge sur cette cavalerie, qui se renversa à droite et à gauche. Il tomba de cette décharge plusieurs cavaliers et chevaux; nous ne pûmes pas occuper ladite place, parce que les ennemis s'étaient saisis de la maison de ville et des maisons voisines qui dominaient sur ladite place. C'est là que M. le chevalier d'Entragues fut blessé, et le sieur d'Héri-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1588, n° 139.

court, capitaine des grenadiers du régiment des Vaisseaux, fut tué. Cette partie du régiment des Vaisseaux se barricada dans la rue et se saisit des maisons voisines qui aboutissent à la grande place, jusqu'à ce que M. le comte de Revel leur eût envoyé ordre de le venir joindre sur le rempart du côté de la chapelle de Santa-Maria-Nova, qui est entre la porte de Milan et celle d'Ogni-Santi; et c'est depuis de ladite chapelle que les ennemis sont entrés dans la place par le moyen du nommé Cossoli, prévôt de ladite chapelle, et de deux de ses frères, ayant dans sa maison une cave qui aboutissait au fossé et qui paraissait un égout. Dans le temps que cette partie des Vaisseaux dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler se barricadait du côté de la place, je vis les deux bataillons des régiments de Dillon et de Bourk qui marchaient du côté de la porte du Pô; je les joignis lorsqu'ils chargèrent une troupe de cavalerie qui s'était déjà saisie d'une batterie qui est sur la gauche de la porte du Po, qu'on avait fait construire nouvellement pour protéger le pont. Ces deux bataillons irlandais en ayant chassé les ennemis, je les y fis établir, occupant l'église de San-Salvador et le clocher, qui est sur la gauche de ladite batterie; j'établis aussi à la porte du Pô le régiment de Beaujolais. Dans le temps que je l'établissais, M. O'Hacob lieutenant-colonel du régiment de Bourk, et deux ou trois officiers du même régiment m'appelèrent et me présentèrent un officier irlandais des troupes des ennemis, qui était venu sur parole, a ce qu'il me dit, pour assurer les Irlandais, de la part de M. le prince Eugène, que s'ils voulaient se rendre et servir l'empereur, il leur ferait donner la même paye qu'ont les Suisses en France. Mondit sieur O'Hacob et tous les officiers lui avaient déjà répondu qu'ils mourraient tous au service du roi, et qu'ils ne serviraient jamais d'autre prince que lui. Je fis arrêter en même temps ledit officier et l'envoyai au château avec les prisonniers, méritant d'être traité en suborneur et non comme otage. Lorsque j'eus établi ces postes, je montai à cheval pour aller joindre M. le comte de Revel et recevoir ses ordres; je le trouvai à la porte d'Ogni-Santi, qui avait

été emportée par les régiments des Vaisseaux, Médoc, royal-comtois et une partie de Croy. Je puis vous assurer, monseigneur, en rendant justice à la vérité, que M. le chevalier de la Chetardie se trouva là très-à-propos, n'y ayant que lui seul de colonel, quoique volontaire, MM. d'Entragues et de Montandre ayant été blessés, et M. le chevalier de Croy fait prisonnier dès le commencement de l'affaire. Il restait encore la porte Sainte-Marguerite à emporter. Je proposai à M. le comte de Revel de l'attaquer, quoique toutes les maisons fussent remplies d'infanterie : il le trouva bon. Je fis marcher le régiment des Vaisseaux et celui de Médoc sur le rempart et dans la rue qui est au-dessous dudit rempart sur la droite; je voulus marcher avec les deux bataillons du régiment royal-comtois, droit aux maisons qui soutenaient la porte Sainte-Marguerite. Dans le temps que je voulus ébranler ces troupes, je fus blessé au milieu de l'estomac; quoique la blessure ne soit pas dangereuse, elle m'empêcha d'agir, le coup m'ayant ôté la respiration pour quelque temps. M. le comte de Revel m'envoya au château pour me faire panser, et je n'y fus pas sans inquiétude. M. de Montandre et moi fîmes entrer le plus que nous pûmes de farine et de pain dans le château, où il n'y avait rien du tout. De temps en temps j'envoyai pour savoir des nouvelles de ce qui se passait, et je fus très-agréablement surpris lorsque j'appris, par un billet que M. de Beaulieu, lieutenant-colonel de Médoc, écrivait à M. de Montandre, qu'il était maître de la porte Sainte-Marguerite et que les ennemis s'étaient retirés. M. le marquis de Crenan, qui a vu M. le prince Eugène, qui l'a laissé dans Crémone sur sa parole, vous aura sans doute écrit ce qu'il lui a dit sur sa retraite; je crois que la rupture de notre pont n'y a pas peu contribué, cela ayant empêché le prince de Vaudémont de le joindre avec un corps considérable qui était de l'autre côté du Pô. Il faut bien que quelques mesures mal prises l'aient dérangé; car il est très-étonnant que des ennemis, maîtres de toutes les places et de deux portes, en soient chassés par une garnison surprise et qui n'a pas eu le temps de faire ses dispositions

de sang-froid; on ne peut trop donner de louanges aux troupes: elles s'y sont beaucoup distinguées.

J'oubliais de vous dire, monseigneur, que le régiment de Rouergue se trouva malheureusement logé près de la porte Sainte-Marguerite; comme il a été surpris, ses pertes ont été très-considérables. Il s'est soutenu dans ses maisons, où la plupart des compagnies ont été brûlées; les officiers ont perdu tous leurs équipages, plusieurs autres officiers de la garnison ont eu le même sort.

Nous serions trop heureux, nonobstant la perte considérable que nous avons faite, si M. le maréchal de Villeroy n'avait pas été pris.

M. de Presle, qui avait son régiment dans le château et dans le chemin couvert, me voyant blessé, s'en alla de bonne volonté à la tête des troupes qu'il trouva près de la porte Sainte-Marguerite, où il a été tué. Par sa mort le régiment de Cambresis est vacant; j'ai prié M. le comte de Revel de vous le demander pour moi. Je vous serai infiniment obligé si vous voulez m'accorder cette grâce, n'ayant aucun emploi solide. Vous trouverez ci-joint la liste des officiers, sergents et soldats tués, blessés ou prisonniers.

P. S. Don Diègue de Conchia, gouverneur de la place, est blessé à mort. J'aurai l'honneur de vous envoyer, par le premier courrier, un état des prisonniers que nous avons faits. Je sais que le baron de Mercy est du nombre, et que le comte de Linange, qui a déserté des troupes de sa majesté catholique, a été tué.

Si pendant la prison de M. de Crenan, M. de Chartogne étant à Goito et M. de Vaudrey à Bozzolo, vous me voulez faire l'honneur de vous rendre compte de l'infanterie, je le ferai avec toute l'application possible; c'est de quoi, monseigneur, je vous supplie d'être très-bien persuadé.

Je joins ici une lettre de M. Dillon qui contient vérité.

M. de Conchia, gouverneur de la ville, est mort de sa blessure.

RÉCAPITULATION DES MORTS, BLESSÉS ET PRISONNIERS [1].

RÉGIMENTS.	COLONELS.			L.-COLONELS.			MAJORS.			CAPITAINES.			LIEUTENANTS.			ENSEIGNES.			SERGENTS.			SOLDATS.			
	TUÉS.	BLESSÉS.	PRISONNIERS.	TUÉS.	BLESSÉS.	PRISONNIERS.	TUÉS.	BLESSÉS.	PRISONNIERS.	TUÉS.	BLESSÉS.	PRISONNIERS.	TUÉS.	BLESSÉS.	PRISONNIERS.	TUÉS.	BLESSÉS.	PRISONNIERS.	TUÉS.	BLESSÉS.	PRISONNIERS.	TUÉS.	BLESSÉS.	PRISONNIERS.	
Rouergue	//	//	//	//	//	//	//	//	1	//	1	4	1	1	4	//	//	1	//	//	5	16	12	83	
Croy	//	//	1	//	//	//	//	//	//	1	//	1	//	1	5	//	//	//	//	1	//	25	11	55	
Royal des Vaisseaux	//	1	//	//	//	//	//	//	//	1	8	4	2	9	//	//	//	//	//	//	//	180	200	47	
Royal-comtois	//	//	//	//	//	//	//	//	1	//	3	3	//	3	//	//	//	//	1	2	1	183	54	//	
Médoc	//	1	//	//	//	//	1	//	//	//	2	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	29	53	4	
Cambresis	1	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	1	//	//	//	//	//	//	1	2	4	2	
Dillon	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	5	1	1	8	1	//	//	//	//	//	1	49	78	3	
Bourk	//	//	//	//	1	//	//	//	//	1	3	//	5	25	36	//	//	//	//	1	//	37	65	25	
Beaujolais	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//	1	15	14	10	
Total	1	2	1	//	1	//	1	//	2	4	22	13	9	50	46	//	//	1	10	2	9	536	491	229	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1588, n° 140.

RELATION DE CE QUI S'EST PASSÉ A CRÉMONE LE 1^er^ FÉVRIER, ENVOYÉE PAR M. DE VAUDREY, LE 14 FÉVRIER [1].

(*Voir page* 156.)

Les ennemis, d'intelligence avec un prêtre dont la maison était sur le rempart, joignant une chapelle entre la porte de Milan et celle d'Ogni-Santi, dans laquelle il y avait un aqueduc qui conduisait dans le fossé de la place, y furent introduits deux heures avant le jour, et établirent un poste dans ladite chapelle; surprenant ensuite la garde de la porte d'Ogni-Santi, ils s'en rendirent maîtres en peu de temps, et de là, coulant à celle de Sainte-Marguerite par le rempart, ils forcèrent ce poste, ouvrirent la porte avec des pinces de fer, et introduisirent environ quatre mille hommes de pied et douze cents chevaux, poussèrent droit à la grande place dont ils s'emparèrent, ainsi que de celles du Dôme et de la Boucherie, firent un gros détachement pour gagner la porte du Pô, qu'ils trouvèrent gardée, et se replièrent à la batterie de Saint-Pierre, où nous avions huit pièces de gros canon dont ils s'emparèrent. Comme ils étaient bien guidés, en entrant dans la ville ils avaient envoyé un détachement au logis de M. le maréchal de Villeroy, qui, s'étant jeté sur un cheval au bruit des décharges qui se firent pour se rendre maîtres des postes, et voulant pousser à la place, qu'il ne croyait pas occupée, fut entouré par un capitaine irlandais et une douzaine de grenadiers, qui se jetèrent à la bride de son cheval et le renversèrent; mais l'ayant reconnu, à l'ordre qu'il portait, pour le général, on le mena brusquement à MM. les princes Eugène et de Commerci, qui étaient sur la place, et qui le firent sortir aussitôt de la ville. M. le gouverneur, qui était venu pour recevoir ses ordres, fut percé de deux ou trois coups et jeté par terre. M. de Crenan, qui était accouru au bruit, à la tête du régiment des Vaisseaux, qui casuellement était à ses drapeaux pour

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1588, n° 216.

faire revue, s'étant avancé vers la place, trouva les avenues coupées et les fenêtres occupées par les ennemis, d'où il eut une épaule cassée, et il fut reporté chez lui. M. le comte de Revel, qui était dans un quartier éloigné de l'attaque, étant averti des derniers de ce qui se passait, et voulant, à la tête du régiment de Médoc et de quelques officiers qui s'étaient rassemblés autour de lui, gagner la maison de M. le maréchal, fut averti que toutes les avenues en étaient occupées par les ennemis, ce qui lui fit prendre le parti de donner rendez-vous à tous les officiers qu'il trouva en chemin, sur l'esplanade du château, où, ayant mis en bataille le peu de troupes qu'il put rassembler, et laissant un escadron et un bataillon sur ladite esplanade pour conserver la communication avec le château, il marcha à la tête des autres le long du rempart. Il tomba justement sur la chapelle et sur la maison du prêtre par où les ennemis étaient entrés; et, forçant l'église, où les ennemis avaient laissé un poste de cent cinquante hommes qui furent faits prisonniers de guerre, il vint attaquer la porte d'Ogni-Santi dont les ennemis s'étaient rendus maîtres, et qu'on emporta pareillement; de là, continuant sa marche tout le long des remparts, il fit attaquer le troisième poste que les ennemis occupaient. Celui-ci fut plus opiniâtrément défendu que les autres, parce qu'il y avait des gens dans le clocher et un bastion derrière qu'ils avaient occupé et qui les flanquait. M. le comte de Revel, s'en étant aperçu, envoya quérir deux pièces de canon qui les ébranlèrent, et les faisant attaquer en même temps l'épée à la main par les dragons de Fimarcon, il s'en rendit maître, et de là fut suivi du cri de *vive le roi!* répété par tous les postes que nous avions regagnés, ce qui fit douter à M. le prince Eugène qui resterait maître de la ville. Pendant ce temps-là les Irlandais, savoir, Bourk et Dillon, qui avaient pris les armes, s'avancèrent fièrement à la batterie de Saint-Pierre, que les ennemis occupaient, les en chassèrent et les repoussèrent assez près de la place; mais étant survenu un escadron des cuirassiers de l'empereur qui les prit par le flanc, il s'y fit un grand carnage. M. de Revel, qui se trouvait à l'autre bout de la ville, étant averti de la situation où ils

se trouvaient, leur envoya une troupe de cavalerie pour les soutenir, et pour opposer aux cuirassiers de l'empereur; et, ne pouvant s'y porter en personne, il chargea M. le marquis de Praslin d'y avoir l'œil et de faire rompre le pont, pour ôter aux ennemis toute espérance de communication avec le fils de M. le prince de Vaudémont, qui commandait un corps de dix mille hommes au delà du Pô. Il chargea M. de Langeais de porter de l'argent aux postes des Irlandais pour les encourager. Cependant la nuit approchait, les troupes étaient rebutées des fréquentes charges qu'elles avaient faites; les ennemis étaient encore maîtres de la porte Sainte-Marguerite, qu'on avait attaquée à deux ou trois reprises sans les pouvoir forcer, et il fallait prendre un parti pour passer la nuit. Les ennemis, de leur côté, n'étaient pas moins rebutés : dans toutes les attaques que nous avions faites, ils avaient perdu beaucoup de gens, parmi lesquels se trouvaient plus de quatre cents prisonniers que nous avions fait mener au château, et ils souhaitaient autant la nuit pour se retirer que nous la craignions. MM. de Courlandon et le chevalier de la Chetardie ne me quittèrent point; les aides de camp de M. le maréchal de Villeroy, savoir, M. le marquis de Saint-Geniez, M. de Marsillac et M. Desmarets, combattirent avec toute la valeur imaginable, et me furent d'un grand secours, étant seul d'officier général, et tous les colonels et principaux officiers ayant été tués ou mis hors de combat dès le commencement. Ce qu'il y a de particulier et à l'honneur de la nation, c'est que les troupes du roi marchèrent au combat comme à une victoire certaine, sans jamais reculer d'un seul pas. On faisait soutenir l'infanterie par des troupes de cavalerie, et on en postait des corps de garde sur les flancs ou derrière, de crainte d'être pris de tous côtés. En même temps aussi tous les carrefours, remparts et places étaient remplis de corps morts. Les dames et les moines ne laissaient pas d'être aux fenêtres, pour voir à qui la ville resterait. Il serait difficile d'exprimer, dans un combat de postes comme celui-ci, toutes les belles actions qui s'y sont faites dans cette journée, particulièrement dans une ville d'une

si grande étendue, où ceux de la droite ne pouvaient savoir ce qui se passait à la gauche que par le rempart, dont on avait conservé la communication au moyen des troupes qu'on avait laissées sur l'esplanade du château, les ennemis occupant le cœur de la ville, et ayant même investi des troupes dans leurs casernes sans qu'elles pussent en sortir et en ayant enlevé d'autres dans leurs maisons. Ce qu'il y a de particulier, c'est que si M. le comte de Revel n'avait pris sur lui de suspendre le détachement de huit cents hommes de pied et de cinq cents chevaux qu'il avait eu ordre de faire passer au delà du Pô, sur l'avis qu'il avait eu par M. le marquis de Créqui que les troupes des ennemis étaient en mouvement au delà de l'Oglio, et qu'ils rassemblaient un corps de troupes pour les observer et s'opposer à eux, ils se fussent trouvés tête à tête avec un corps de dix mille hommes commandé par le fils de M. le prince de Vaudémont au delà du Pô, qui les eût taillés en pièces, et la ville se trouvait dégarnie de ce qu'elle avait de meilleur, et hors d'état de faire aucune résistance.

Les principaux officiers que nous avons eus de tués, blessés considérablement ou pris, sont : M. le maréchal de Villeroy, M. de Crenan, pris et l'épaule cassée; il est mort des suites de sa blessure; M. de Montgon eut un cheval tué sous lui et fut mis hors de combat par plusieurs autres qui lui passèrent sur le corps; M. le chevalier d'Entragues, colonel des Vaisseaux, reçut dans le visage une balle qui, tirée du haut en bas, lui tomba dans le cou et lui ouvrit la jugulaire; M. le chevalier de Croy, prisonnier; M. le major général reçut une contusion qui lui ôtait la respiration; M. Despars, qui faisait la charge de major de la place, tué; le capitaine des grenadiers des Vaisseaux, tué; M. le marquis de Montandre, colonel de Médoc, blessé; M. Desmarets, aide de camp de M. le maréchal de Villeroy, a eu une cuisse percée : c'est un de ceux qui se sont le plus distingués; il n'a même pas voulu se faire panser que l'affaire ne fût finie. Le régiment des Vaisseaux, royal-comtois et Médoc, qui ont toujours eu l'attaque de gauche, ont perdu plus de six cents

soldats tués ou mis hors de combat, ainsi qu'une quantité d'officiers comme capitaines et lieutenants, de sorte qu'ils sont presque entièrement détruits. Les Irlandais, qui avaient l'attaque de la droite, du côté du Pô, ont fait des choses incompréhensibles; ils ont perdu sept ou huit capitaines, trente lieutenants et plus de cent cinquante soldats; ils ont arraché les étendards des cuirassiers de l'empereur, et se sont emparés de deux paires de timbales qu'ils avaient à leur tête. Nous avons eu deux compagnies du régiment de Montpeyroux entièrement enlevées ainsi que leurs étendards et timbales, mais avec la différence qu'elles ont été prises dans la chambre du lieutenant-colonel. Une infinité d'officiers qui étaient logés loin de leurs troupes furent surpris en les voulant joindre; l'ennemi a emmené tous les chevaux d'artillerie et plusieurs équipages des troupes qui combattaient. M. l'intendant fut pris et emmené un des premiers. De notre côté, nous leur avons pris, dans les postes que nous avons forcés, près de quatre cents hommes, le baron de Mercy et M. le comte de Linange, qui étaient chargés de l'attaque du pont; le premier nous est resté dangereusement blessé avec sept ou huit officiers de son régiment, tous blessés; il y en a même depuis quelques-uns de morts. Le comte de Linange fut tué en se battant avec la dernière fermeté. Le capitaine irlandais qui avait pris dès le commencement M. le maréchal de Villeroy, voyant le dommage que les Irlandais apportaient à son parti, par la résistance qu'ils faisaient, s'avança à eux et leur fit des offres considérables, s'ils voulaient changer de parti et passer au service de l'empereur; ils le regardèrent avec indignation et comme un suborneur; et tous d'une voix crièrent qu'il le fallait arrêter, ce qu'ils firent; et ils l'envoyèrent en prison au château.

L'échange des prisonniers s'est fait depuis deux jours, au nombre de trois cents, sans compter ceux qui se sont trouvés hors d'état d'être échangés et transportés à cause de leurs blessures; voilà à peu près ce qu'on a pu rassembler d'une entreprise si téméraire, et qui a été si près de réussir

MM. les princes Eugène et de Commerci firent assembler messieurs de ville, et leur demandèrent six mille rations de pain; à quoi ils répondirent qu'ils en feraient faire s'ils l'ordonnaient. Ils demandèrent aussi des munitions de guerre et qu'on leur montrât les magasins; ce à quoi on leur répondit qu'on n'en avait point, et que toutes les munitions étaient dans le château. Ils voulaient qu'ils fissent crier *vive l'empereur!* par toute la ville; mais les cris de *vive le roi!* dans les postes que nous forcions leur firent croire qu'il n'y avait pas de sûreté à leur obéir. On avait préparé un parfaitement bon souper, dans une maison près de la porte Sainte-Marguerite, pour MM. les princes Eugène et de Commerci, avec les vins les plus exquis qu'on avait pu trouver, ce qui faisait bien voir qu'ils n'étaient pas sans intelligences dans la ville, et y étaient attendus; mais le capitaine de garde à ladite porte profita des préparatifs qu'on avait faits pour eux. M. le prince Eugène, en se retirant à la faveur de la nuit et avec beaucoup de précipitation et de désordre, dit à M. le marquis de Crenan : « Vous serez surpris du parti que je prends de me retirer « de Crémone, mais je suis toujours malheureux et rien ne me peut « réussir. »

L'alarme était si grande au quartier de M. le marquis de Créqui, où plusieurs paysans l'assurèrent que Crémone était pris, que, se voyant par là coupé, il n'avait imaginé rien de mieux que d'abandonner ses équipages, de passer l'Oglio au gué et de tâcher de forcer le blocus de Mantoue pour donner les mains à M. le comte de Tessé. L'arrivée du courrier qui lui fut envoyé par M. le comte de Revel le tira d'une grande consternation et la changea en cris de joie et d'allégresse, et il obéit avec plaisir à l'ordre qu'il lui envoyait, de lever ses quartiers et de se rendre à Crémone, ce qui faisait la sûreté des uns et des autres.

M. le prince Eugène demanda à M. le maréchal de Villeroy, lorsqu'il lui fut amené sur la place, s'il ne voulait pas faire taire ses tirailleurs, et que, s'ils continuaient, ils ne devaient attendre aucune sorte de quartier; il répondit qu'il était son prisonnier, qu'il

n'avait plus rien à commander, mais seulement à obéir; après quoi on le fit sortir brusquement de la ville.

Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi, du 15 février, à Inspruck, où il fut envoyé par M. le prince Eugène [1]. (*Voir page* 156.)

Votre majesté aura été informée de l'action qui s'est passée à Crémone le 1^er^ de ce mois, bien avant que ma lettre puisse lui être rendue, car je ne sais pas encore si l'on me permettra d'envoyer quelques-uns de mes gens en France. Soit que j'en obtienne la permission, ou que je trouve des moyens, par des voies détournées, de faire passer mes lettres, je commence par me donner l'honneur de rendre compte à votre majesté de ce qui est venu à ma connaissance jusqu'au moment où j'ai été pris, moment pour moi bien malheureux; votre majesté en jugera par les circonstances que j'aurai l'honneur de lui expliquer dans la suite.

Pour remettre votre majesté dans le fait, elle voudra bien me permettre de lui rappeler le plus brièvement qu'il me sera possible la situation générale où nous étions, jusqu'au moment où la trahison a éclaté.

Je partis le 23 janvier de Crémone, avec une répugnance que je ne puis exprimer. Votre majesté sait les raisons de mon voyage; j'arrivai le 24 à Milan, j'y demeurai jusqu'au 29 inclus, j'en partis le 30 de bon matin, et je vins coucher à Pizzighitone, où j'avais donné rendez-vous à l'évêque de San-Donino, qui m'avait fait savoir à Milan qu'il était arrivé à Plaisance, et qu'il avait à me parler. En arrivant près de Lodi, je reçus de l'évêque une seconde lettre, par laquelle il m'apprenait que M. le duc de Parme et le prince Antoine, son frère, étaient arrivés pendant la nuit à Plaisance, et que cela augmentait encore l'impatience qu'il avait de m'entretenir; qu'il serait le soir à Pizzighitone, comme il me l'avait mandé. Cela m'obligea de me hâter: j'arrivai à la nuit à Pizzighitone, et à sept heures je fus enfermé avec l'évêque. Il commença par me dire que M. le duc de Parme et son frère avaient quitté Parme pour n'être plus à portée d'écouter les propositions des Allemands, et pour

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1588, n° 221.

s'éloigner de madame sa femme, en qui il n'avait nulle confiance: qu'il savait que Castel-Barco devait venir lui parler, qu'il était et qu'il serait toujours fidèle à votre majesté; que les Allemands le pressaient, qu'ils commençaient à maltraiter son pays; qu'il me demandait instamment qu'en attendant que nous pussions occuper Parme et Plaisance, nous envoyassions de gros partis pour contenir les courses des Allemands, et que, s'il était possible, l'on occupât encore des lieux plus avant dans leur pays; qu'il avait avis que le prince de Vaudémont marchait sur le Taro avec mille ou douze cents hommes de pied et deux mille chevaux. Je lui promis que je satisferais à tout; que M. le duc de Parme pouvait s'assurer qu'avant qu'il fût peu il ressentirait la puissante protection de votre majesté dans toute l'étendue de ses états, que j'enverrais dès le lendemain un gros détachement de l'autre côté du Pô, que nous tenions assez de postes dans son pays à sa seule considération, n'en retirant aucune utilité, et qu'en un mot il pouvait assurer M. le duc de Parme que bientôt il serait en état de ne plus craindre les vaines menaces des Allemands. L'évêque parut content de tout ce que je lui avais dit, et m'assura tout de nouveau de la fermeté de son maître dans ses engagements avec votre majesté. J'écrivis devant lui à M. de Revel à Crémone, pour lui faire voir que j'exécutais ce que je venais de lui promettre, marquant à M. de Revel de détacher M. de Fimarcon avec huit cents hommes de pied et cinq cents chevaux, et de les faire marcher le lendemain au delà du Pô, jusqu'à Castel-Vetro, qui n'est éloigné de la tête de notre pont que de trois milles, où il recevrait mes ordres. Je satisfaisais en apparence à ce que je promettais à l'évêque, sans commettre les troupes de votre majesté, ne les faisant avancer que de trois milles, et ne voulant pas les pousser plus avant sans être assuré de la force du détachement et de l'endroit où était M. de Vaudémont.

Le 31 janvier au matin je partis de Pizzighitone; j'arrivai sur le midi à la hauteur de Crémone, où je trouvai M. de Revel, qui m'attendait avec plusieurs lettres de M. de Vaudrey et de M. le mar-

quis de Créqui, qui me marquaient également l'un et l'autre qu'ils avaient avis qu'il marchait des troupes des ennemis des quartiers des bords de l'Oglio, pour s'assembler à Ustiano et à Caneto, qu'on disait au nombre de quatre ou cinq mille hommes, et que des paysans assuraient que M. le prince Eugène y était en personne. Comme j'étais convenu avec M. de Revel qu'il ouvrirait toutes mes lettres pendant mon absence, pour exécuter sur-le-champ les choses dont nous étions convenus, certains cas arrivant, M. de Revel, ayant lu les lettres qu'il me rendait, jugea à propos avec raison de suspendre la marche du détachement de M. de Fimarcon jusqu'à mon arrivée; il le tint seulement assemblé au bout du pont, en deçà. Les avis que j'avais que les troupes des ennemis s'assemblaient, quoiqu'en petit nombre, et qu'on soupçonnait que M. le prince Eugène y était en personne, faisant toute mon attention, je fis rentrer le détachement dans la ville, et je donnai ordre qu'on envoyât cinquante maîtres sur le chemin d'Ustiano pour apprendre des nouvelles des ennemis, et que ce parti ne rentrât que le lendemain au soir; ensuite j'écrivis à M. le marquis de Créqui, et lui mandai d'assembler ses quartiers, et de laisser deux ou trois cents hommes dans le château de Bozzolo, et un pareil nombre dans celui de Gazzuolo; qu'ayant un si gros corps ensemble, les ennemis n'étaient point en état d'oser rien entreprendre devant lui; que, dès que je saurais le parti qu'ils auraient pris, je ferais un détachement considérable de la garnison de Crémone pour l'aller joindre si cela était nécessaire; qu'il aurait de mes nouvelles à tous moments; que, si le mouvement des ennemis n'aboutissait à rien, il n'aurait qu'à renvoyer ses troupes dans leurs quartiers.

J'écrivis tout aussitôt à M. le prince de Vaudémont; je lui envoyai les lettres que je venais de recevoir, et le priai de mander à M. de Vaubecourt d'assembler un gros détachement des troupes qu'il commande dans l'Alexandrin et le Tortonais, et de s'avancer à la Stradella et jusqu'à Castel-San-Giovanni, pour être plus à portée

de protéger le Plaisantin, afin de contenter M. de Parme, chose qui m'a paru toujours bien importante.

Le soir je donnai l'ordre à l'heure ordinaire et je dis moi-même au munitionnaire de tenir du pain prêt pour le lendemain au matin, en voulant faire prendre pour quatre jours à un détachement de deux mille hommes que je destinais pour envoyer du côté de M. le marquis de Créqui, au delà du Pô, suivant les nouvelles que j'aurais des ennemis.

Voilà, sire, ce que j'ai cru devoir expliquer à votre majesté avant de lui rendre compte de ce qui s'est passé le lendemain, afin qu'elle soit instruite de la disposition générale dans laquelle nous étions le 31 janvier à huit heures du soir.

Pendant la nuit je demandai à plusieurs reprises s'il ne m'était point venu de nouvelles; on me dit que non. A sept heures du matin j'entendis tirer trois ou quatre coups de mousquet sur la gauche de ma maison, et dans le même instant un de mes valets entra dans ma chambre en me criant: « Les Allemands sont dans la « ville. » Je me levai bien vite et demandai un cheval; en m'habillant j'entendis le feu augmenter au même endroit, en s'approchant de ma maison. Le capitaine de ma garde du régiment des Vaisseaux, que j'avais réduite à vingt-cinq hommes pour le soulagement des troupes, vint me demander, comme je sortais de ma chambre, ce qu'il avait à faire; je lui ordonnai d'aller à la porte de la ville qui n'était qu'à cent pas de ma maison, et de n'en pas bouger. Comme j'entendais toujours le feu et l'alarme s'augmenter, ne doutant plus d'une trahison, en montant à cheval j'ordonnai à mon secrétaire de brûler les chiffres et tous mes papiers, ce qui a été fidèlement exécuté. Je sortis seul de chez moi, et poussai à toute bride sur la place, comme le premier endroit où je trouverais quelques soldats assemblés, dans l'espérance d'y rallier du monde, de commencer d'y établir un gros poste, et d'aller ensuite sur l'esplanade, où je savais qu'un nombre de cavalerie et d'infanterie devait s'assembler à la première alarme, suivant l'ordre général qui avait été

donné. Il me parut que c'était le parti le plus naturel que je pouvais prendre pour commencer à remédier au désordre. A trois cents pas de mon logis, en traversant la première rue qui était sur ma gauche, je trouvai les ennemis, que je ne reconnus qu'à une décharge de quelques coups de mousquet; cela me détourna et me fit perdre quelques moments qui sont cause de mon malheur. Enfin j'arrivai sur la place : la garde commençait d'être attaquée par fort peu de monde. Comme je faisais ce que je pouvais pour la ranimer, les ennemis débouchèrent par deux rues, et nous enveloppèrent: de sorte qu'il ne me fut pas possible de me dégager : je fus d'abord entouré et jeté à bas de mon cheval. Comme les soldats se disputaient à qui m'aurait, un officier vêtu de rouge et armé d'une pertuisane, se jeta entre eux et moi, et me tira avec bien de la peine de l'état pressant où j'étais : il s'appelle Macdonel, Irlandais, du régiment de Bagny. Je crois devoir à mon habit le prompt secours qu'il me donna. Je ne fus pas longtemps à convenir avec lui de ce qu'il me demandait. Un quart d'heure après nous fûmes attaqués faiblement par une troupe de soldats sans officiers, qui tirèrent du bout de la place pendant quelque temps sans s'approcher, et se retirèrent ensuite. Quand le feu eut cessé, le capitaine me fit monter dans la chambre au-dessus du corps de garde, où il eut soin de raccommoder un peu le désordre où il m'avait trouvé. Je pris ce temps-là pour lui faire des propositions capables de le tenter, pourvu qu'il voulût me remettre sur l'esplanade, entendant bien que les ennemis en étaient fort éloignés; jamais il n'y voulut consentir, mais il augmenta ses demandes. Un instant après nous fûmes attaqués une seconde fois par des soldats des Vaisseaux. Il y avait dans la place de la cavalerie des ennemis, qui se retira fort vite dès que nos troupes approchèrent. Je vis des moments où j'espérai d'être délivré; si M. de Crenan, que je vis hors de la ville comme on le transportait, n'avait point été blessé, je ne fais aucun doute que le corps de garde aurait été forcé. Il a été blessé sur la place avec des soldats des Vaisseaux; mais mon malheur a prévalu à tout. Nos troupes s'étant

retirées une seconde fois, je recommençai mes instances auprès du capitaine, aussi inutilement que la première fois. Ce que je lui offrais lui fit soupçonner qui j'étais : il me le demanda; je lui dis que non. Pour ne pas abuser de la patience de votre majesté par le récit d'une infinité d'autres circonstances, entendant de toutes parts le feu augmenter, et surtout du côté qui avait été livré aux ennemis, je vis le capitaine fort inquiet, et songeant à me mettre en sûreté pour se conserver ce que je lui avais promis; il appela un officier sur la place pour lui dire qu'il avait un prisonnier de considération. Cet officier s'en alla au galop; et un quart d'heure après le comte Guido Stahremberg vint me prendre. Comme je me vis hors de toute espérance de me sauver, je dis au capitaine qui j'étais; je fus mené dans une maison près de la porte qui avait été livrée aux ennemis : il était dix heures et demie. M. le prince Eugène et M. le prince de Commerci me vinrent voir un instant, me firent toutes sortes de civilités, et me quittèrent fort vite, leurs affaires commençant d'aller mal; en me quittant, ils ordonnèrent au capitaine qui me gardait de me faire sortir de la ville, ce qui me persuada de leur désordre. On me tint deux heures dans une cassine, où je vis M. de Crenan; après quoi l'on m'envoya à Ustiano, avec une escorte de cent chevaux. Voilà, sire, le fidèle et triste récit d'une aventure bien cruelle pour moi puisqu'elle me met hors d'état de servir votre majesté; d'ailleurs toutes les réflexions me tuent, je ne me répandrai ni en plaintes ni en reproches, je supporterai mon malheur dans toute son étendue, sans chercher de faibles consolations. Il est incroyable que du dedans ni du dehors je n'aie pu avoir un seul avis; jamais on n'a vu tant de trahison et de négligence en même temps; enfin jusqu'à sept heures du matin, que pas un seul homme ne soit averti que les ennemis sont dans la ville, ni par les partis et les espions dont j'avais nombre, ni par les sentinelles du rempart, c'est ce qui ne se peut comprendre, et sur quoi toute ma patience succombe. Il ne m'est jamais tombé dans l'esprit ni à personne qu'on pût entreprendre sur Crémone dans la situation où étaient les ennemis; et dans la nôtre il

n'était point naturel de l'imaginer. M. le prince Eugène n'a que cinq régiments d'infanterie, trois de cavalerie, et les Danois autour de Mantoue et le long de l'Oglio; je savais que rien n'avait passé en deçà du Pô, et que M. le prince de Vaudémont s'avançait dans le Parmesan avec un détachement : tout cela ne faisait en tout que vingt-trois bataillons, car le régiment de Longueval n'en a que deux; d'ailleurs je savais encore que les Danois ne servent point et ne veulent fournir aucun détachement; il faut laisser du monde dans les quartiers devant une garnison aussi forte que celle de Mantoue. Toutes ces connaissances me confirmaient dans la pensée que tout au plus les ennemis voulaient tenter quelque chose sur les postes du bas de l'Oglio, ou faire une course dans le pays. Les forces que nous avions dans Crémone m'ôtaient toute inquiétude sur l'infidélité des habitants, dont j'avais sujet de me louer, sans pourtant y avoir pris aucune confiance. Le gouverneur espagnol, galant homme, qu'on dit mort, à qui j'avais parlé mille fois sur les bourgeois et les gens d'église, m'a toujours assuré qu'il n'y avait rien à craindre. J'arrive le soir, je trouve toutes choses dans le même état; je donne les ordres pour le dehors, comme j'ai l'honneur de le marquer à votre majesté, et le lendemain au matin la trahison éclate, sans que personne en soit averti un instant auparavant. Outre le malheur d'être prisonnier, la douleur de n'avoir pu servir qu'un moment votre majesté dans une occasion si importante ne finira jamais en moi. Je ne puis rendre compte d'autre chose à votre majesté, tout commerce m'étant interdit, mais traité d'ailleurs avec honnêteté. L'officier qui me conduit n'a pu se taire sur les actions de vigueur qu'ont faites nos troupes, et surtout les régiments de Bourk et de Dillon, sur lesquels il s'est fort récrié. Il est convenu avec mes gens que dès le jour auparavant ils avaient du monde dans la cave et dans l'église, et qu'on avait commencé à faire écouler de l'eau d'un petit canal qui était dans le fossé. Pardonnez, sire, s'il échappe à ma douleur d'oser vous dire que je serais moins à plaindre si l'on n'avait pas eu envie de ma rançon. M. le prince Eugène n'avait avec lui que

deux mille cinq cents hommes de pied et quinze cents chevaux, sans attirail ni canon. Jugez, sire, non pas pour Crémone, mais pour les postes du marquis de Créqui, si pareil nombre de troupes était à craindre; il a marché uniquement sur la confiance de la trahison, et l'espérance, à ce qu'a dit le même capitaine qui me conduit, que le prince de Vaudémont, qui était au delà du Pô, lui ferait passer des troupes. Quelque hors de raison et incroyable que cela puisse être, l'entreprise ayant été poussée aussi avant, elle sera justifiée dans le public. Je sais encore par ce même capitaine que les ennemis ont perdu beaucoup de monde et des officiers principaux, mais qu'ils espèrent que les bourgeois de Crémone trouveront le moyen de leur en renvoyer la plupart; je crois qu'on y aura mis bon ordre.

On me conduit à Inspruck. M. le prince Eugène m'a témoigné qu'il me rendrait tous les services qui dépendront de lui. De la manière dont il m'a parlé, il me laisse tout à craindre sur le temps de mon élargissement. Je supplie M. de Chamillart de rendre compte à votre majesté de ce que je lui écris sur ce qui me regarde. Quoi qu'il puisse m'arriver, tout me sera supportable, pourvu que votre majesté me continue ses mêmes bontés et sa protection.

RELATION DE CE QUI S'EST PASSÉ A CRÉMONE LE 1^er^ FÉVRIER, ENVOYÉE PAR M. LE DUC DE VENDÔME LE 3 MARS 1702 [1].

(*Voir page* 156.)

Les ennemis étant entrés dans Crémone par la maison du nomme Cossoli, prévôt de l'église de Santa-Maria-Nova, dans la nuit du 31 au 1^er^, et s'étant emparés à la pointe du jour de la porte de Sainte-Marguerite, par où ils firent entrer leur cavalerie et leur infanterie, ils firent un détachement pour envoyer à la porte du Pô et d'Ogni-Santi et aux deux grandes places de la ville, et se saisirent peu après des deux dites places et de la porte d'Ogni-Santi. M. le maréchal de Villeroy ayant su qu'ils étaient dans la ville et que sa maison

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1588, n° 290.

n'était pas encore investie, eut le temps de monter à cheval, et ayant pris le chemin de la place pour celui du château, y trouva les ennemis en bataille, qui l'arrêtèrent. A peine était-il prisonnier que le premier bataillon des Vaisseaux, dont M. d'Entragues voulait faire la revue le matin, marcha sur ladite place, ayant à sa tête M. d'Arène, M. d'Entragues et M. de Caylus, colonel de dragons. Les grenadiers de ce bataillon, soutenus de tout le corps, marchèrent droit à l'escadron des ennemis qui s'ébranla pour venir sur eux, et, n'ayant fait leur décharge que dans le poitrail de leurs chevaux, ils les culbutèrent. M. le marquis de Crenan et M. de Montandre arrivèrent en même temps, avec deux compagnies des Vaisseaux et une troupe de royal-comtois, sur la grande place de la ville, où ayant attaqué la cavalerie qui se trouva sur cette dite place, et l'ayant facilement renversée, ils se rabattirent sur la petite et recurent l'escadron que M. d'Arène avait renversé avec le régiment des Vaisseaux, qui essuya encore leur feu; mais l'infanterie des ennemis, au nombre de cinq cents hommes, qui s'était déjà emparée du corps de garde et des maisons circonvoisines, commença à faire un gros feu sur nos troupes. Ce fut là que M. le marquis de Crenan a été blessé; MM. d'Arène et de Montandre s'étant abouchés, conclurent que l'attaque de la place était inutile et pouvait être préjudiciable, et prirent le parti d'aller attaquer les portes en suivant le rempart. Dans ce moment les deux bataillons irlandais de Dillon et Bourk passèrent, s'en allant du côté de la porte du Pô; M. d'Arène courut pour les joindre. Ces deux bataillons, commandés par M. de O'Hacob, trouvèrent la cavalerie ennemie qui s'était saisie de la batterie qui défend le pont, et de la place Saint Pierre, qui est toute poignante; ils l'attaquèrent dans ces deux postes et la chassèrent après en avoir tué beaucoup. M. d'Arène leur fit faire halte à la tête de la batterie, et leur ordonna de se retrancher, ce qu'ils firent avec beaucoup de diligence, et il posta le régiment de Beaujolais qui arrivait, sur la porte du Pô à côté de la batterie. Dans le temps que M. d'Arène faisait les dispositions ci-dessus, M. de Montandre

emmena les troupes des deux places pour attaquer les portes d'Ogni-Santi et de Sainte-Marguerite; il voulut passer auparavant par l'esplanade du château pour s'assurer de ses derrières et en chasser les ennemis en cas qu'ils y fussent. Il rencontra M. le comte de Revel à la place d'Espagne, près du château, qui marchait aux deux grandes places de la ville; il était à la tête du régiment de Fimarcon et de la cavalerie qui s'était pu rassembler avec les bataillons de Médoc et de Cambresis et le reste de royal-comtois. Il rendit compte à M. le comte de Revel du parti qu'il avait pris avec M. d'Arène, d'attaquer les portes le long du rempart; et M. le comte de Revel, ayant approuvé son dessein, retourna par la place du château, dans le chemin couvert duquel on laissa le régiment de Cambresis, commandé par M. d'Alary, qui s'empara des principales avenues de ladite esplanade, pour que les ennemis ne pussent point prendre les derrières de nos troupes. Le premier bataillon des Vaisseaux, celui de Médoc, les deux de royal-comtois et une partie de Croy, commandé par M. de La Balme, lieutenant-colonel dudit régiment, M. de Revel et M. de Montandre étant à leur tête, marchèrent par le rempart à la porte de Milan, qu'ils trouvèrent occupée par nos troupes, et, continuant leur marche pour aller à la porte d'Ogni-Santi, ils joignirent deux bataillons des Vaisseaux qui disputaient depuis le matin des postes avec l'infanterie des ennemis, dont ils avaient fait près d'une centaine prisonniers. M. de Montandre détacha le sieur Macdonough, officier irlandais, qui se trouvait séparé de sa troupe, avec quarante hommes du régiment de Médoc, à une avenue par où les ennemis pouvaient prendre facilement le derrière de nos troupes. A peine cet officier y fut-il arrivé et se fut-il retranché, que les ennemis, cavalerie et infanterie, vinrent à lui; mais ils le trouvèrent si bien et si heureusement posté qu'ils furent obligés de se retirer. Ils tentèrent encore la même chose pendant la journée et avec le même succès. M. le comte de Revel continua avec les troupes sa marche tout le long du rempart, vers la porte d'Ogni-Santi. Il trouva les ennemis qui occupaient une

hauteur favorable auprès de Santa-Maria-Nova; ils se retirèrent à l'arrivée de nos troupes et se replièrent derrière ladite église et dans la maison du prévôt Cossoli, où ils firent ferme et un gros feu pendant un espace de temps assez considérable; mais un bataillon des Vaisseaux ayant pris par une rue qui tombait dans leur flanc, leur infanterie et la cavalerie qui était derrière pour les soutenir se retirèrent à la place d'Ogni-Santi. M. de Montandre fut blessé dans cette affaire, à la tête du premier bataillon des Vaisseaux.

Pendant que M. le comte de Revel et M. de Montandre marchaient avec les troupes du côté d'Ogni-Santi, M. d'Arène, en faisant établir les Irlandais, fit occuper le couvent de San-Salvador et le clocher, et envoya au château pour chercher des munitions et des boulets, les soldats commençant à en manquer. Il vit, dans ce temps-là, paraître un corps considérable de cavalerie et d'infanterie qui marchait de l'autre côté du Pô, du côté de l'ouvrage qui est à la tête du pont. Les Irlandais lui proposèrent de retirer ce poste et de rompre le pont; il crut qu'il ne pouvait le faire qu'il n'eût un ordre exprès de M. le comte de Revel. Il envoya en même temps un détachement de cent fusiliers du régiment de Beaujolais pour fortifier la garde qui était dans ledit ouvrage. Les ennemis, voyant ce poste renforcé, firent halte, et commencèrent dans ce moment à faire faire des fascines pour attaquer ledit ouvrage. Peu de temps après, M. d'Arène, qui faisait retrancher le régiment de Beaujolais, commandé par M. de Court, fut appelé par M. O'Hacob, lieutenant-colonel de Bourk, et quelques officiers irlandais, qui lui présentèrent un capitaine des troupes des ennemis de leur même nation, qui leur dit qu'il avait pris lui-même M. le maréchal de Villeroy; que M. le prince Eugène l'avait envoyé pour leur dire qu'ils eussent à mettre bas les armes s'ils voulaient avoir quartier, qu'il y avait quinze mille hommes dans la place, qu'il savait qu'ils étaient misérables en France, et que, s'ils voulaient prendre parti dans les troupes de l'empereur, M. le prince Eugène leur donnait parole qu'il leur ferait donner la même paye qu'ont les Suisses en France, et qu'il ferait leur paix avec

le roi d'Angleterre. Lorsque M. d'Arène eut parlé à cet officier, il lui dit qu'il le regardait comme un suborneur, le fit désarmer par les Irlandais eux-mêmes, et conduire au château. Dans ce temps-là M. d'Arène alla trouver M. le comte de Revel, et lui rendit compte de la disposition des Irlandais et du régiment de Beaujolais; il lui dit que lesdits Irlandais lui avaient demandé de faire rompre le pont, et qu'il n'avait pas voulu le faire sans un ordre exprès de lui, et qu'il avait jugé plus à propos de fortifier la tête du pont jusqu'à ce qu'il en eût décidé. Cela fit même un bon effet, puisque les ennemis s'arrêtèrent voyant ce renfort, et s'amusèrent à faire des fascines.

M. le comte de Revel, après avoir emporté l'église de Santa-Maria-Nova et la maison du prieur Cossoli, marcha à la porte Sainte-Marguerite, qui en est voisine, et les troupes ayant gagné les hauteurs de ladite porte et les maisons que les ennemis occupaient, prirent ou tuèrent tout ce qui se trouva pour la défense de cette dite porte. Le capitaine du régiment des Vaisseaux et l'enseigne nommé Marmier se sauvèrent d'entre les mains des ennemis, ce dernier avec son drapeau. M. le maréchal les avait envoyés à cette porte avec les soldats en sortant de sa maison, pour renforcer cette garde, et ils y avaient été pris.

La porte d'Ogni-Santi prise, M. le comte de Revel voulut attendre du canon pour attaquer le bastion et la porte Sainte-Marguerite que tenaient les ennemis. M. de Montandre, qui était blessé et avait été transporté au château, lui en envoya deux pièces avec soixante hommes du régiment de Rouergue, qui étaient les seuls dudit régiment qui aient pu joindre nos troupes, le reste ayant été ou pris dans ses casernes ou étant occupé à s'y défendre, aussi bien qu'une grande partie de la cavalerie qui était entre la porte de Mossa et celle de Sainte-Marguerite, qui fut attaquée plusieurs fois par les ennemis et qui se défendit toute la journée, leurs casernes étant environnées de cadavres. Le régiment de Croy était dans le même cas que celui de Rouergue.

La porte de Mossa, qui était là auprès, fut aussi attaquée plusieurs

fois par les ennemis; mais le sieur Linch, capitaine dans le régiment de Dillon, ayant été renforcé par quelques soldats du voisinage, et ayant été assez heureux pour avoir trouvé des balles et de la poudre dans le corps de garde de cette porte, la conserva toute la journée, s'y étant bien retranché et ayant chassé les ennemis d'un clocher qui dominait entièrement sur son poste et dont il s'empara. Cette porte fut à nous toute la journée, sans que M. le comte de Revel et M. d'Arène en pussent avoir connaissance, les ennemis en ayant coupé la communication.

Pendant que le canon était en marche pour joindre M. le comte de Revel, nos troupes aperçurent un escadron des ennemis qui s'était venu mettre en bataille devant la maison de M. le maréchal, qui est auprès de la porte d'Ogni-Santi; elles marchèrent à cet escadron, et lui ayant crié qu'il y avait bon quartier, et les ennemis ayant répondu de même, les officiers s'avancèrent avec quelques soldats pour leur faire mettre pied à terre; mais quelques-uns de leurs officiers ayant voulu sabrer nos gens, l'on fit tirer sur eux, et cet escadron fut renversé avec une grande perte.

Le canon étant arrivé, M. le comte de Revel fit marcher les troupes pour attaquer la porte Sainte-Marguerite, et en donna la disposition à M. d'Arène, qui était pour lors avec lui. Il fit marcher sur le rempart deux bataillons du régiment des Vaisseaux et le régiment de Médoc, et dans la rue qui est au-dessous il fit marcher l'autre bataillon des Vaisseaux et les deux de royal-comtois pour attaquer en même temps le bastion, la porte Sainte-Marguerite et les maisons voisines. Dans le temps que M. d'Arène voulut remplir la rue pour attaquer de front, il se jeta à cheval au milieu du ruisseau où il fut blessé, ce qui l'empêcha d'agir. M. de Presle, qui était à la tête des bataillons qui attaquaient par le rempart, fut tué en marchant aux ennemis, ensuite de quoi M. le comte de Revel ordonna à M. de Fimarcon et à son régiment de mettre pied à terre et de se joindre à ladite infanterie, qui emporta le bastion et quelques maisons voisines de la porte, les ennemis se soutenant toujours à ladite porte

et dans les maisons, qu'ils disputèrent jusqu'au soir, nos troupes avançant toujours de maison en maison quand la nuit survint.

Comme M. le comte de Revel se disposait à attaquer le bastion et les maisons de la porte Sainte-Marguerite, il envoya M. de Langeais, capitaine de cavalerie, au poste des Irlandais, pour leur dire d'attaquer les ennemis le long du rempart et de tâcher de gagner la porte de Mossa, que nous croyions à eux. Les Irlandais, après avoir laissé cent hommes dans leur retranchement, marchèrent aux ennemis sans avoir de cavalerie pour les soutenir, et, après les avoir chassés de plusieurs maisons et postes qu'ils occupaient sur le rempart, ils furent attaqués par la cavalerie des ennemis et par leur infanterie, en tête, en flanc et en queue. Le terrain était fort ouvert, et les rues qui aboutissent au rempart fort larges. Ce combat fut fort opiniâtre, et lesdits Irlandais et les ennemis furent fort longtemps mêlés ensemble; et voyant qu'ils ne pouvaient demeurer où ils étaient, ni percer plus avant, ils prirent le parti de se retirer dans leur retranchement par la protection des cent hommes qu'ils y avaient laissés. C'est là que le comte de Linange fut tué et le comte de Mercy blessé. Le sieur Dillon, capitaine des grenadiers du régiment de Dillon, qui commandait ledit régiment, y fut blessé, et ne voulut point se retirer que son régiment ne fût rentré dans son retranchement, et qu'il n'eût fait encore fortifier ledit retranchement, craignant que les ennemis n'y amenassent le canon qu'ils avaient pris sur la place.

Pendant tous ces mouvements, M. de Praslin, qui s'en était donné beaucoup, et qui avait fait beaucoup de dispositions nécessaires et utiles auprès de M. de Revel et ailleurs, alla faire retirer le poste qui était à la tête du pont, commandé par le sieur Stuart, capitaine de Dillon, et les sieurs de Châteauperrs et Caussade, capitaines dans Beaujolais, qui se retirèrent en fort bon ordre après avoir rompu et brûlé les moulins qui étaient à la tête du pont du côté de l'ouvrage.

Les ennemis, qui n'avaient plus que deux maisons qui protégeaient

la porte Sainte-Marguerite, s'attendant à tout moment de se les voir enlever, prirent, à l'entrée de la nuit, le parti de se retirer; ils le firent avec tant de vitesse et de silence, que M. de Beaulieu, lieutenant-colonel de Médoc, qui était dans les postes les plus avancés sur la porte, ayant entendu le bruit des chevaux qui passaient, et ne sachant si c'était des troupes qui entraient ou qui sortaient, fit descendre dans le fossé, par deux fois consécutives, un sergent qui lui rapporta que c'était de la cavalerie qui sortait. Il envoya le sieur de la Claverie, capitaine et aide-major dudit régiment, pour en savoir la vérité et voir par où il pourrait plus commodément envoyer un détachement pour se saisir de ladite porte; mais le sieur de la Claverie s'étant avancé jusqu'au pont, trouva la dernière troupe des ennemis qui passait, et s'étant jeté sur le pont avec quelques soldats, le leva et le manda à M. le comte de Revel.

M. de Courlandon a toujours été à la tête des troupes, et s'est très-distingué, aussi bien que M. de la Chetardie, qui n'a jamais cessé d'être pareillement à toutes les attaques de l'infanterie française, et a témoigné une grande opiniâtreté depuis le commencement jusqu'à la fin. M. de Pont, colonel du régiment de Quercy et M. de Caylus, colonel de dragons, s'y sont trouvés pareillement; MM. Desmarets, de Marsillac et de Saint-Geniez, tous trois aides de camp de M. le maréchal, ont été toute la journée à la tête des troupes; ils s'y sont très-distingués, aussi bien que M. de Secousse, capitaine de cavalerie réformé dans le régiment Dauphin, lequel a toujours soutenu l'infanterie avec sa troupe sous le plus gros feu des ennemis. Il a eu un cheval tué sous lui, et un de ses neveux tué à ses côtés. M. de Fimarcon a fait des merveilles à la tête de son régiment, aussi bien que le sieur de Foix, son lieutenant-colonel, le sieur de Marcellin, lieutenant-colonel du régiment de royal-comtois, le sieur de Beaulieu, lieutenant-colonel du régiment de Médoc, et le sieur de Vaux-benard, lieutenant-colonel des Vaisseaux, qui a été toute la journée à cheval, à la tête de son régiment, ses incommodités l'empêchant de pouvoir mettre pied à terre.

M. le chevalier de Croy alla le matin, avec M. de Conchia, gouverneur de la place, et quelques soldats qu'ils avaient rassemblés, à la maison de M. le maréchal de Villeroy, pour tâcher d'en avoir des nouvelles ou de le retirer d'entre les mains des ennemis s'il était possible; mais le gouverneur y fut blessé à mort, et M. le chevalier de Croy pris quelque temps après.

M. de Montandre, étant blessé, eut soin que les munitions ne manquassent point aux troupes, et fit munir le château de farines, dégorger des embrasures et mettre le château en état de défense.

OFFICIERS QUI SE SONT DISTINGUÉS A LA DÉFENSE DE CRÉMONE, LE 1er FÉVRIER 1702.

Royal-vaisseaux.

MM. le chevalier d'Entragues;
De Vauxbenard, lieutenant-colonel;
De Ferrière, commandant le 2e bataillon;
De Lamothe, capitaine des grenadiers;
De Marmier, capitaine;
Sistrière, capitaine;
De Voir, capitaine;
De Marmier, lieutenant, qui a sauvé son drapeau, ayant été pris par les ennemis;
De l'Espinay, capitaine aide-major.

Médoc.

MM. le comte de Montandre, colonel;
De Beaulieu, lieutenant-colonel,
Dupré, capitaine;
D'Estrées, capitaine, fait prisonnier en chargeant un escadron des ennemis;
De la Claverie, capitaine aide-major.

Royal-comtois.

MM. de Marcellin, lieutenant-colonel,
Guillier, commandant le second bataillon;
De Crille, capitaine.

De Croy.

MM. de La Balme, lieutenant-colonel;
De Mérault, capitaine.

Dillon.

MM. de Dillon, capitaine des grenadiers, commandant;
De Macdonough, capitaine;
Magée, capitaine;
François Dillon, lieutenant,
Gibbons, lieutenant;
Thomas Dillon;
Jean Bourk;
Linch, capitaine, qui a gardé la porte Mossa.

Bourk.

MM. O'Hacob, lieutenant-colonel, commandant;

Connor, lieutenant-colonel réformé;
Plonquet, capitaine des grenadiers;
Donnellan, capitaine;
Machoulif, capitaine;
Machoulif, lieutenant des grenadiers;
Corrin, lieutenant réformé;
Pierre Pouers, lieutenant réformé;
Nugent, lieutenant réformé;
Yvert, lieutenant réformé.

Rouergue.

Ledit régiment étant enfermé dans les logements, les drapeaux furent commandés par le sieur de La Tremoulière, lieutenant, qui s'est très-distingué.

MM. de La Baige, lieutenant;
De Flamicourt, capitaine.

La cavalerie a toujours soutenu l'infanterie, et partagé le péril avec elle.

M. de Saint-Fal, qui était auprès de M. le maréchal de Villeroy, fut blessé à la porte d'Ogni-Santi; il a toujours été avec les troupes qui ont chargé.

DÉTAIL DE CE QUI S'EST PASSÉ A CRÉMONE LE 1^er^ FÉVRIER [1].

(*Voir page* 156.)

RÉFLEXIONS SUR LES DISPOSITIONS FAITES PAR LE PRINCE EUGÈNE POUR LA SURPRISE DE CRÉMONE, ET SUR LES INCIDENTS QUI EN ONT EMPÊCHÉ LE SUCCÈS [2].

(*Voir page* 156.)

[1] Extrait par M. de Vault de l'Histoire militaire du règne de Louis le Grand, par le marquis de Quincy, tome 3, page 612. Voir également l'Histoire militaire du prince Eugene de Savoie, par Dumont, tome II, page 65.

[2] *Histoire militaire du regne de Louis le Grand,* tom. III, page 628.

ÉTAT DES TROUPES DEPUIS LODI JUSQU'A PIZZIGHITONE [1].

(*Voir page* 162.)

QUARTIERS des TROUPES.	ÉLOIGNEMENT DES QUARTIERS de LODI.	ÉLOIGNEMENT DES QUARTIERS de PIZZIGHITONE.	NOMS des RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	LIEUX où LES TROUPES iront prendre leur subsistance de pain.
	milles.	milles.				
Mairago et Vittadone	5	15	Sibourg	//	2	Lodi.
Caviaga et Cavanago	5	10	Montpeyroux	//	2	
S.-Martin in Strada et Ossago	4	17	Bretagne	1	//	
Turano et Basiasco	//	//	Desclos	//	2	
Brembio et Livraga	8	12	Villiers	//	2	
Casal Pusterlengo	12	7	Albert	//	3	
Zarlesco et Olza	10	10	Rassé	//	2	
Villanova, Borghetto et Fosse	7	17	Anjou	//	2	
Sacuinago	7	13	Sully	//	2	
Lodi-Vecchio con giurisdizione	4	14	Lautrec	//	3	
					20	
Bertonico	9	9	Saulx	2	//	Pizzighitone.
Castiglione	12	6	La Marine	3	//	
Camairago et Cavacurta	15	3	Auvergne	2	//	
Malleo	17	1	Tournaisis	1	//	
			Forest	1	//	
Castelnovo Bocca-d'Adda	27	7	Normandie	3	//	
			Vérac	//	3	
San-Fiorano	16	6	Cotentin	1	//	
Mirabella et Senna	10	9	Langallerie	//	2	
Corte San-Andrea et Orio	12	12	Narbonne	//	2	
Ospedaletto	10	10	Ruffey	//	2	
Codogno	14	4	Cuirassiers	//	3	
			Languedoc	//	3	
Somaglia	12	8	Fusiliers	1	//	
Pizzighitone	18	//	Royal la Marine	2	//	
			Quercy	1	//	
Castel-Leone	20	7	Miromesnil	1	//	
Lodi-Vecchio	14	18	La Fère	1	//	
			Albigeois	1	//	
Vavre	18	36	Thierache	1	//	
			TOTAL	22	35	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1588, n° 200.

Lettre de M. de Crequi à M. de Vaudemont. San-Daniele, 6 février 1702[1]. (*Voir page* 163.)

M. de Gy m'apporte le seul ordre et la seule lettre que j'aie reçus de votre part, et je donnerais de mon sang pour avoir reçu les autres. Ils m'avaient trouvé dans mes quartiers, mais le peu de subsistances que j'y avais ayant été dissipé pour ne le pas laisser aux ennemis qui entraient dans quelques-uns de mes quartiers comme j'en sortais, je n'y en trouverai plus du tout. Je vous envoie M. de Chavigny, qui vous rendra compte de l'impossibilité qu'il y a d'exécuter présentement, faute de subsistances, l'ordre que vous me faites l'honneur de m'envoyer; car pour les ennemis, en les attaquant, j'espérais les en chasser, à moins qu'ils ne s'y fussent mis en si grand nombre que cela ne fût au-dessus de mes forces; mais quand votre armée sera assemblée, vous serez toujours le maître de tous ces postes et du pays. Ce n'est donc que la subsistance qui m'arrête et la certitude où je suis qu'il n'y a pas une seule botte de foin pour la cavalerie, plus de communication par le Pô pour en faire descendre, et plus de farine dans tous ces quartiers-là.

Voici la conduite que j'ai tenue depuis le premier mouvement des ennemis : d'abord que je l'appris, je m'avançai avec quinze cents grenadiers ou fusiliers et cinq cents chevaux à Rivarolo di Fuori, le premier de ce mois, et ledit jour j'envoyai ordre aux quartiers de se tenir prêts à marcher. Quelques heures après je leur ordonnai de me venir trouver à la Motta, où je m'avançai avec le premier détachement que j'ai eu l'honneur de vous dire que j'avais pris. Dans les ordres que j'envoyai à mes quartiers, il était porté qu'ils laissassent trois cents hommes dans chacun pour être toujours le maître d'y rentrer. Tous ceux qui commandaient lesdits quartiers exécutèrent mes ordres et marchèrent avec tant de soin et de diligence qu'ils me joignirent à la Motta, le 2, vers les quatre heures du soir; et vous voyez l'effet que ladite marche a fait sur les ennemis, qui se retirèrent de Crémone quelques heures après, en étant informés par quatre de mes lettres interceptées et l'un de mes partis pris, que j'envoyais pour donner également avis que je

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1588, n° 175.

marchais au secours de la ville. Le soir de ce même jour j'appris que les ennemis faisaient passer de l'infanterie sur des barques, et entraient dans mes quartiers; que du côté de Calvatone ils avaient fait paraître deux mille chevaux et deux mille hommes de pied. Cela me fit prendre le parti d'aller toute la nuit avec tout mon corps de troupes à Sabionetta, d'où je fis des détachements pour chasser les ennemis des petits postes qu'ils avaient occupés, ce qui réussit comme je pouvais le désirer, et j'eus le plaisir extrême de voir par la valeur et la bonne conduite de M. de Revel, et par la diligence de mes marches, Crémone sauvé et moi maître de tous mes quartiers, comme je l'étais avant le mouvement des ennemis. Le 3 je reçus deux lettres de M. de Revel, qui m'ordonnait, comme mon ancien, de remarcher en toute diligence, de lever tous mes quartiers, hors Sabionetta, et de le venir joindre à Crémone. Ces deux lettres ont encore été suivies de deux autres, toujours plus pressantes l'une que l'autre, pour le venir joindre : je les ai fait voir à M. de Gy. Je n'ai songé depuis ce temps-là qu'à gâter les munitions que j'avais, pour ne pas les laisser aux ennemis, manquant de voitures pour le transport, et les chemins étant impraticables. Le 5 j'ai fait une marche forcée, suivant les ordres de M. de Revel, pour venir ici, et dans le désespoir où je suis d'avoir des objections à faire à ce que vous me faites l'honneur de m'ordonner, tout ce que je puis est de faire séjourner les troupes que je commande, jusqu'au retour de M. le marquis de Chavigny, qui me rapportera vos dernières volontés.

Il faut que vous ayez la bonté, si vous voulez que je rentre dans mes quartiers, de pourvoir à ce que je puisse emmener avec moi un grandissime convoi de farine, et que vous trouviez le moyen de faire descendre le même jour que moi une grande provision de foin; car ma cavalerie ne peut pas y subsister un seul jour, et mes quartiers ne pouvant se soutenir qu'autant que ma cavalerie et mes dragons peuvent se porter légèrement à leur secours. Je suis au désespoir de tous ces contre-temps, auxquels je n'ai aucune

part; et tous les mouvements que j'ai faits ont été si justes et si utiles, que je me flatte que vous en serez content. J'ai une forte envie de vous plaire et que vous me croyiez, etc.

P. S. Je viens d'apprendre en ce moment que les ennemis entraient dans mes quartiers lorsque mes troupes en sortaient, et surtout dans Bozzolo, ayant même suivi pendant quatre milles le détachement qui en sortait.

Il arrive en ce moment un avis dont M. de Gy est témoin, que M. le prince Eugène a passé à Torre-d'Oglio. Un paysan assure l'avoir vu. Sur tout ce que j'ai eu l'honneur de vous représenter, et sur ces nouvelles, je me détermine à continuer ma marche vers Crémone, où j'attendrai vos ordres.

Lettre de M. le prince de Vaudémont à M. de Créqui. Milan, 4 février 1702[1]. (*Voir page* 163.)

J'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a trois heures; je crois devoir ajouter que vu l'importance dont il est de maintenir les postes et les quartiers que vous occupez, j'ai fait avancer le plus de troupes que j'ai pu à portée de Crémone et de vous, monsieur, afin de vous pouvoir soutenir dans vos quartiers, comme aussi Crémone; c'est sur quoi je vous prie de tabler, et si j'avais un chiffre avec vous, comme je vous en enverrai un au premier jour, je m'expliquerais sur les raisons importantes qu'il y a de maintenir vos postes et tous ceux qui sont jusqu'au bas de l'Oglio. Chaque jour nous met plus en force par les troupes qui nous viennent; j'ai déjà fait revenir par avance toutes celles qui étaient dans le Montferrat avec M. de Barbesières, et la tête sera à Pizzighitone : c'est sur quoi vous pouvez compter; et, dans cette proximité de nos forces, je ne crois pas que les ennemis s'avisent de passer une seconde fois l'Oglio.

P. S. J'ajoute ici, monsieur, que par un courrier exprès que je me donne l'honneur d'envoyer au roi, j'ai informé sa majesté de l'ordre que je vous donne de rentrer incessamment dans vos quartiers.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1588, n° 173.

Lettre de M. le prince de Vaudemont à M. de Créqui. Milan, 5 février 1702[1] (*Voir page* 163.)

J'apprends avec bien de l'étonnement et de l'inquiétude, par une lettre de M. de Revel, que vous marchez à Crémone avec toutes les troupes qui sont à vos ordres, et que vous n'en êtes pas éloigné. Je ne balance pas à vous envoyer en toute diligence cette lettre pour vous prier de ne pas perdre un instant à rentrer dans vos quartiers de Casal-Maggiore et autres, et de les occuper promptement. Je vous avais écrit hier, dans l'assurance que vous étiez dans lesdits quartiers; je vous disais la conséquence de leur conservation, et cela plus positivement par la dernière que par la première, et je vous marquais que j'avais fait revenir toute la cavalerie du Montferrat sur Pizzighitone, et que Normandie, Forest, Saulx, royal-artillerie, marchaient pour être à portée de vous soutenir. Au nom de Dieu employez toute la diligence possible pour vous remettre et vous rétablir dans vos quartiers; et en attendant que je puisse m'expliquer avec vous, monsieur, comptez que de la conservation desdits quartiers dépend le sort de notre campagne prochaine.

Lettre de M. le comte de Tessé à M. le duc de Vendôme. Mantoue, 28 février 1702[2]. (*Voir pages* 180 *et* 184.)

Vous me demandez quel jour je serai obligé de me rendre, faute de vivres, ou par quelque autre raison que ce soit? A quoi je répondrai, sans vouloir faire le Gascon, que bien qu'il n'y ait ici ni magasin, ni provisions, ni aucune mesure prise pour un blocus aussi long, cependant nous ne sommes pas en état de penser que la seule nécessité des vivres nous puisse obliger de tomber dans aucun autre inconvénient que celui d'être incommodés; aussi je tranche net, et vous dis que nous avons des vivres pour longtemps, c'est-à-dire du pain et du riz; sur quoi votre altesse doit pourtant observer que la résidence d'un souverain, qui tient ici sa cour, entraîne une grosse maison, beaucoup de noblesse accoutumée au bien-être, et enfin trente mille habitants: en sorte que cette frontière ne doit pas être regardée comme une garnison ordinaire. Je dois encore vous faire observer qu'hormis M. de Mantoue, lequel a un véritable attachement pour le roi

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1588, n° 174.

[2] *Idem*, vol. 1589, n° 21.

et qui a le meilleur cœur du monde, le marquis Barretti, son premier ministre, le marquis Luzzara et quelques autres en petit nombre, nous sommes ici au milieu de gens, ou mal intentionnés pour nous, ou d'inclination autrichienne; de sorte qu'il faut donc encore tabler que nous sommes au milieu de trente mille ennemis ou quasi ennemis, et que parmi ce nombre il y a une faction autrichienne qui peut être impuissante, mais sur laquelle il faut pourtant avoir toujours les yeux ouverts. Tout ce monde est ruiné ou affligé du blocus. Les vivres commencent à être fort chers; la viande ne se débite plus que par les précautions qu'il faut prendre d'obliger les maisons qualifiées de vendre leurs bœufs qu'ils ont réfugiés ici, et dont la privation ruine leurs biens de campagne, et les empêcherait après ce blocus de cultiver leurs terres; et pendant que je suis sur ce chapitre de nos prétendues misères, j'y ajoute encore que j'ai ici un corps de cavalerie qui n'a vécu que par la supériorité que cette garnison a prise et conservée sur les ennemis. Nous avons fait plusieurs fourrages heureux et hardis; ils nous ont réussi, et sans cela ce corps de cavalerie serait anéanti. Vous aurez vu, dans une de mes lettres écrite à M. le maréchal de Villeroy, que nous le faisons vivre avec économie et au jour la journée; vous y aurez vu que je lui ai mandé que je ne pouvais le soutenir que jusqu'aux premiers jours de mars. Les deux derniers fourrages d'hier et d'avant-hier, que Zurlauben a faits très-hardiment au milieu de leurs quartiers, nous mèneront quelques jours au delà; et pour finir ce chapitre en galant homme, si pour le concert d'une affaire importante il fallait absolument aller jusqu'aux derniers jours de mars tout au plus, nous essaierions d'y aller; mais il faudrait avoir pour cela en vue qu'il serait préférable de nous faire souffrir et risquer de perdre des chevaux, et mettre peut-être ce corps considérable hors d'état de servir la campagne, et ce projet, dis-je, serait préférable aux autres vues plus importantes que vous pourriez avoir.

Je vais tout de suite vous dire quelque chose de Goito, après quoi je ferai mes petits raisonnements, sur lesquels votre altesse

décidera, prendra ses mesures, et puis j'obéirai aveuglément.

Goito ne vaut rien, mais c'est la tête d'un pays qui est nécessaire, qui vous met le pied sur le Véronais et quasi sur le lac de Garde. Si les ennemis avaient eu en vue de faire ce siége, ils le pouvaient : ils ne l'ont pas fait, ils ont consommé les fourrages et les commodités qu'ils pouvaient tirer des environs. Quelle apparence y a-t-il qu'ils veuillent présentement songer à une entreprise qui leur est devenue plus difficile à l'heure qu'il est ? J'y ai mis des vivres pour tout le mois de mars. Si les ennemis veulent faire ce siége, il faut pour cela qu'il leur vienne de nouvelles troupes d'Allemagne ; et tous nos correspondants d'Inspruck, un homme que j'y entretiens et M. le maréchal de Villeroy qui y est, m'écrivent qu'il n'y a ni troupes dans le Tyrol, ni apparence qu'il y en vienne de sitôt ; ou bien que, pour faire ce siége, M. le prince Eugène retire ses troupes de delà le Pô, qu'il abandonne quasi M. de Modène et les vues qu'il a sur Plaisance et sur le Parmesan. Tous ces partis-là doivent vous donner le temps d'arriver. Chartogne a ordre de ne point exposer sa garnison aux dernières extrémités d'être prisonnière de guerre ; et enfin, quelque confiance que votre altesse me témoigne dans sa lettre, jamais je ne prendrai sur moi de décider s'il convient, à l'heure qu'il est, et dans les circonstances où l'on est, de retirer ou non la garnison de Goito tout entière ou seulement en partie. Les ennemis tiennent un pays infini ; et fiez-vous à moi que, quoique bien des gens vous diront le contraire, s'ils sont en tout et partout vingt-trois ou vingt-quatre mille hommes, c'est le bout du monde. L'éloignement où sont encore les secours qu'enfin l'empereur enverra en Italie, un souverain opprimé et ruiné, lequel est pourtant le seul allié fidèle que le roi ait en Italie, la situation enfin où sont les ennemis, dispersés comme ils sont, tout cela me semble convier votre altesse de songer à nous donner la main dès qu'elle le pourra.

C'est un malheur indicible que l'abandon de Bozzolo et du bas de l'Oglio ; mais si l'on donne aux ennemis le temps de s'y fortifier, ce

sera bien pis. Ils sont faibles audit Bozzolo, suivant mes derniers avis; et si vous pouvez remettre une fois le pied sur l'Oglio, il faut, pour vous empêcher d'y faire un pont, que les ennemis lèvent leurs postes d'en delà le Pô; et je vous répète qu'à l'heure qu'il est ils sont faibles partout. Enfin, monseigneur, votre objet présent est, ce me semble, de marcher au delà du Pô, et, faisant le siége de Brescello, de nettoyer ce fleuve, et obliger par cette diversion les ennemis à passer toute leur armée en delà le Pô et à lever ce blocus; ou, marchant droit à l'Oglio pour venir ici, les obliger à quitter la meilleure partie de ce qu'ils tiennent au delà dudit Pô, lequel est bien considérable pour eux et abondant, au lieu que de ce côté-ci ils n'auront que peu ou point de subsistances pour vous défendre le passage dudit Oglio. Ils ne peuvent tenir les deux côtés du Pô tant qu'ils n'auront que les troupes qu'ils ont. Il serait inutile, monseigneur, que j'allongeasse cette dépêche de nouveaux embarras. Mantoue est un point capital. Je vous assure qu'il souffrira tant qu'il pourra.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le comte de Tessé. Crémone, 4 mars 1702 [1]. (*Voir pages* 181 *et* 184.)

J'ai reçu hier votre lettre, monsieur; et, après l'avoir lue avec attention, je vais vous répondre le plus positivement qu'il me sera possible.

Je vous dirai donc que, malgré la peine que je me donne, les soixante et treize escadrons et les trente-neuf bataillons que je dois mener avec moi pour essayer de chasser les ennemis du Plaisantin et du Parmesan ne seront pas en état; et hormis les escadrons nouveaux qui viennent de France, je compte que les autres ne seront, les plus forts, qu'à soixante maîtres. Jugez de là, monsieur, si je suis en état d'assembler dès à présent toute l'armée pour marcher à vous, sans compter la subsistance qui manquerait à la cavalerie, comme vous en convenez vous-même. Il faut donc de toute nécessité et malgré que j'en aie, attendre le mois de mai pour pouvoir marcher à vous. Quoique j'aie rencontré des difficultés à l'entreprise

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1589, n° 22.

que je vais exécuter incessamment, je n'ai point perdu courage, et j'espère chasser l'ennemi du Plaisantin et du Parmesan : cela ne pourra faire qu'un très-bon effet dans la conjoncture présente. Je suis persuadé comme vous, monsieur, que l'armée ennemie est fort affaiblie et fatiguée; voilà pourquoi je crois qu'il faut profiter de leur faiblesse et marcher à eux au plus tôt. Vous pouvez compter que je m'ébranlerai sûrement entre le 15 et le 20 de ce mois. A l'égard de Goito, il faut y laisser la garnison dans l'état où elle est, et soutenir cette place. Quand j'ai laissé cette affaire à votre option, je craignais que l'ennemi n'en fît le siége avant que je pusse être en état d'exécuter mon entreprise du côté du Pô; ils n'en ont plus le temps à présent, par conséquent cette raison ne subsiste plus. Quand la subsistance manquera à votre cavalerie, il faudra bien qu'elle se contente de grains et de son, ne pouvant faire mieux.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY, FÉVRIER 1702[1].

(*Voir page* 181.)

Lorsqu'on agita, l'année passée, l'affaire de la guerre près de s'allumer en Italie, on convint que cette guerre devant être regardée comme le boute-feu de l'Europe, on devait tout employer pour l'éteindre, s'il était possible, dès sa naissance. On trouva ensuite que le seul moyen d'y parvenir était d'empêcher l'armée impériale d'entrer en Italie, ou, si l'on ne le pouvait pas, de la resserrer si fort vers le golfe de Venise, que faute de subsistances elle fût, sur la fin de la campagne, obligée de repasser les monts. On convint ensuite des moyens qu'on crut les plus propres à l'exécution de ce qu'on proposait.

Comme les événements de guerre sont incertains et font souvent échouer les meilleurs projets, celui qu'on avait fait ne fut point exécuté, et non-seulement les impériaux entrèrent en Italie, mais encore ils pénétrèrent jusque vers la tête de la rivière d'Oglio : les

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1698, n° 3.

Français les suivaient de près et les attaquèrent à Chiari, mais enfin, affaiblis par les maladies et faute de subsistances, ils furent obligés de repasser l'Oglio sur la fin de la campagne et de se retirer dans le Crémonais. Les impériaux marchèrent dans le Mantouan, bloquèrent la ville de Mantoue, firent un pont sur le Pô près de Borgoforte, et s'établirent en quartiers d'hiver, partie dans les duchés de Modène et de Guastalla, et partie dans le Mantouan.

Les Français firent de Crémone leur principale place d'armes et la plus avancée du côté de l'ennemi, occupèrent Casal-Maggiore et Viadana sur le Pô, Sabionetta, Bozzolo et Gazzuolo dans le bas de l'Oglio, et envoyèrent le gros de leur cavalerie derrière l'Adda et dans le Montferrat.

Les affaires étant dans cette disposition, la surprise de Crémone arriva et échoua heureusement.

Les troupes de renfort que le roi envoie en Italie aussi bien que les recrues d'hommes et de chevaux y arrivent journellement; la saison avance, et la délivrance de Mantoue, qui est une chose capitale, presse.

Voyons comment il faut se conduire :

Premièrement, pour faire lever le blocus de Mantoue qui doit être le premier objet qu'on doit se proposer;

Secondement, après avoir exécuté cette entreprise, pour faire une campagne plus heureuse que la dernière: ce n'est pas à dire pour chasser les impériaux de l'Italie, car c'est une chose dont on ne doit se flatter que médiocrement, quoique je sache bien qu'elle pourrait arriver si certains événements survenaient; mais c'est-à-dire pour rejeter les impériaux derrière le Mincio, et s'il se peut derrière l'Adige, pour leur ôter toute communication avec les pays de Modène, de Guastalla et de Parme, et pour les resserrer entre l'Adige et le golfe de Venise, leur laissant seulement cette partie de pays et quelques autres le long du golfe pour leurs quartiers d'été et d'hiver.

Commençons maintenant par le premier article, qui est la délivrance de Mantoue.

Plusieurs raisons doivent engager à faire cette expédition le plus tôt qu'il sera possible.

La première, l'état pressé pour la subsistance où est présentement cette place.

La seconde, l'intérêt que l'on a d'en venir à une action avec les ennemis pendant qu'ils nous sont fort inférieurs en forces.

La troisième, l'intérêt de regagner promptement du pays sur l'ennemi, et d'avoir le loisir de pourvoir Mantoue de vivres pour la subsistance de l'armée et de la garnison.

Il faut donc dire qu'aussitôt que l'armée du roi sera en état, il faut se mettre en marche pour s'approcher de Mantoue.

Pour y aller, il faut prendre le haut, le milieu ou le bas de l'Oglio.

Le bas ne paraît pas convenir,

1° Parce que la rivière y est trop large;

2° Parce que de longue main les ennemis sont établis et même retranchés derrière cette partie de la rivière;

3° Parce que les ennemis, voyant venir de fort loin l'armée du roi, auraient le loisir de s'accommoder et de se bien préparer à la recevoir, ce qui rendrait le passage de ladite rivière difficile; et quoiqu'on occupât ci-devant plusieurs lieux dans le cul-de-sac de l'Oglio et du Pô, ces postes ne pourraient jamais rendre le passage de l'Oglio plus aisé..

Le milieu de l'Oglio, par les raisons susdites, et particulièrement parce que les ennemis occupent Ustiano, ne peut guère plus convenir que le bas.

Le haut, c'est-à-dire entre Soncino et Palazzuolo, semble être celui des trois qui convient le plus;

1° Parce qu'il est plus près du Milanais, et qu'en peu de temps l'armée du roi peut s'y porter de dessus l'Adda et y surprendre un passage;

2° Parce que la rivière y est plus étroite et plus faible d'eau qu'au milieu et au bas;

3° Parce que les ennemis, ne sachant lequel de ces trois endroits

l'armée du roi choisira, se trouveront embarrassés sur le choix de l'endroit de la rivière où ils se porteront, et craindront peut-être de marcher au haut, de peur que l'armée du roi ne marche pendant ce temps-là au bas, pour donner la main à Mantoue;

4° Parce que l'armée du roi ne trouvera peut-être pas les ennemis au haut de l'Oglio, étant possible qu'ils ne voudront pas s'éloigner tant de Mantoue, ou pour en continuer le blocus, ou dans la crainte que, s'ils s'en éloignaient, la garnison de cette place ne s'emparât du pont qu'ils ont sur le Pô, près de Borgoforte, auquel cas les troupes qu'ils ont dans la partie de la Lombardie qui est de l'autre côté ne pourraient plus les joindre assez promptement sur le haut de l'Oglio.

Tout concourt donc à faire choisir le haut de l'Oglio préférablement au milieu et au bas.

Lorsque les Français s'assembleront sur l'Adda, les ennemis peuvent prendre les partis suivants :

Ou de passer l'Oglio et de venir se porter sur le naviglio Palavicini, sur le Serio ou sur l'Adda, pour empêcher l'armée du roi de s'approcher de l'Oglio et de retirer des troupes de Crémone;

Ou de venir se poster derrière l'Oglio vers Acqua-Lunga, entre Ponte-Vico et Orci-Novi, avec dessein, si les Français marchent du côté d'Urago et de Ponte-Oglio ou de Ponte-Vico et d'Ustiano, pour y passer l'Oglio, de se porter de l'un de ces deux côtés pour s'opposer à leur passage;

Ou de venir se poster à Chiari pour prendre les derrières de l'armée française après qu'elle aurait passé l'Oglio, et pour lui couper les vivres des deux côtes de cette rivière;

Ou d'abandonner le haut de l'Oglio et de venir se poster derrière la Mella, dans le centre du pays, pour couler du côté des villes de Brescia ou d'Ustiano, suivant le parti que les Français prendraient de marcher à l'un de ces deux côtés, après avoir passé l'Oglio;

Ou d'abandonner tout à fait l'Oglio et la Mella, et de venir se poster derrière la Chiese, dans le centre du pays, pour couler du côté de

Lonato et de Desenzano ou du côté d'Asola et d'Acqua-Negra, au cas que les Français vinssent à marcher de l'un de ces deux côtés-là ;

Ou de quitter la vue de se mettre derrière la Chiese, et de venir s'établir dans quelque bon poste auprès de Mantoue, avec un pont sur le Mincio, pour soutenir le blocus de cette place.

Voilà les différents partis que les ennemis peuvent prendre pour soutenir le blocus de Mantoue, et qui ont chacun leurs avantages et leurs inconvénients.

Le parti de passer l'Oglio et de venir se mettre sur le Serio ou sur l'Adda même, ne paraît peut-être pas d'abord le plus mauvais, parce qu'il couvrirait les deux côtés de l'Oglio ; mais il exposerait davantage les ennemis à une action, ce qui ne doit pas leur convenir présentement, et les éloignerait trop de Mantoue et de leurs subsistances.

Le parti de se mettre derrière l'Oglio, entre Ponte-Vico et Orci-Novi, embarrasserait, ce me semble, les Français plus que tout autre, parce qu'il leur rendrait le passage de l'Oglio plus difficile. Il est vrai que comme les ennemis, pour se mettre avec quelque sûreté dans cette situation, seraient obligés d'emmener avec eux presque toutes leurs troupes, les Français, pendant qu'ils les tiendraient de près sur l'Oglio, pourraient, à couvert de la Delmona et au moyen des bateaux que la garnison de Mantoue, alors libre, ferait trouver à Torre-d'Oglio, faire passer des vivres et des troupes dans Mantoue, lesquelles, avec celles de la garnison, incommoderaient fort les ennemis sur leurs derrières, pour la subsistance.

Le parti de se mettre dans le poste de Chiari ne conviendrait pas, ce me semble, aux ennemis, parce qu'il les conduirait à lever tout à fait le blocus de Mantoue, et les exposerait à une action ; car ce qui ne se fait pas une fois se fait souvent une autre, surtout quand on est supérieur en forces, et qu'on peut par ce moyen tourner un ennemi ; mais les ennemis ayant apparemment le principal dépôt de leurs vivres du côté du Mincio ne pourraient pas les faire venir au poste de Chiari, ni par la plaine de Brescia, parce que les Français

y seraient; ni par la montagne, à cause des neiges qui durent au moins jusqu'à la fin de mai.

Le parti de défendre la Mella et la Chiese, quoiqu'il mette les ennemis en état de laisser quelques troupes auprès de Mantoue, en deçà du Mincio, n'est pas si bon que celui de défendre l'Oglio, parce que ces rivières sont plus faibles que l'Oglio; d'ailleurs, comme dans cette situation ils seraient obligés d'avoir avec eux le plus gros de leurs forces, les troupes qu'ils auraient laissées auprès de Mantoue seraient exposées à être battues et enlevées par la garnison de cette place.

Le parti de se mettre dans quelque bon poste auprès de Mantoue serait le plus mauvais de tous, parce que les ennemis ne se conserveraient par là aucune subsistance; parce qu'ils seraient fort incommodés sur leurs derrières par la garnison de Mantoue; parce qu'ils s'exposeraient à une action; et parce qu'ils ne pourraient empêcher les Français de donner la main à Mantoue par l'autre côté du Mincio.

En général, on ne saurait deviner juste le parti que les ennemis prendront lorsque l'armée du roi sera assemblée sur l'Adda, ou prête à l'être; mais, s'il m'est permis de dire sur cela mon avis, je suis persuadé qu'ils prendront celui de venir se poster derrière l'Oglio, entre Ponte-Vico et Orci-Novi, parce qu'il est moins hasardeux pour eux, et peut causer aux Français plus de peine et d'embarras que les autres; mais, pour prendre ce parti, il faut que les ennemis aient avec eux toutes leurs forces, et par conséquent qu'ils lèvent tout à fait le blocus de Mantoue. Cependant, comme ils ont toujours des troupes dans le Modenais, dans le Parmesan et même dans le Plaisantin, et qu'il faut beaucoup de temps à ces troupes pour revenir sur le haut de l'Oglio, il faut espérer que l'armée du roi pourra se saisir d'un passage sur cette rivière avant que lesdites troupes éloignées y soient arrivées, et c'est ce qu'il faut que ladite armée fasse dès qu'elle sera assemblée. C'est pourquoi il est à désirer que les troupes des ennemis qui sont dans le Plaisantin et dans le Parmesan n'en partent pas de sitôt.

Si, lorsque l'armée du roi sera prête à se porter sur l'Oglio, l'armee entière des ennemis est postée derrière, à peu près dans l'endroit marqué ci-dessus, il faudra bien, au moyen de la jalousie qu'on lui donnera en plusieurs endroits, tâcher de s'assurer un passage sur cette rivière, et, après l'avoir passée, soit qu'elle demeure près de ladite rivière, soit qu'elle se retire dans le Bressan ou auprès du Mincio et de Mantoue, mettre tout en usage pour tâcher de la combattre, étant important que cela se fasse plutôt au commencement de la campagne, pendant que les ennemis seront plus faibles, que pendant le cours ou la fin d'icelle, après qu'ils auront été renforcés.

En quelque situation que les ennemis se mettent entre le haut de l'Oglio et Mantoue, il faut faire en sorte de les combattre, soit en les tournant de tous côtés, soit en faisant des mouvements qui les obligent à changer la disposition de leurs postes. Toute autre chose que l'on fera après la délivrance même de Mantoue ne conduira pas à l'objet qu'on doit avoir, d'obliger l'empereur à terminer une guerre aussi ruineuse et aussi dangereuse pour le roi et pour le roi d'Espagne que l'est celle-ci.

On dira, en premier lieu, que, lorsque l'armée du roi sera prête à se porter sur l'Oglio, le prince Eugène, pour ne se commettre pas à une action avec elle, lèvera le blocus de Mantoue, passera diligemment le Pô, sur le pont de Borgoforte qu'il fera rompre, marchera promptement au bout du pont de Crémone qu'il ruinera, après avoir pris le fort qui le couvre, laissera vis-à-vis un corps de troupes pour empêcher les Français de construire un nouveau pont près de cette ville et pour assurer le passage de ses convois, et se portera à Tortone et à Alexandrie. Il prendra ensuite facilement cette dernière place, qui n'est pas bonne, et enverra faire des courses en Piémont, pour obliger M. le duc de Savoie à y retenir ses troupes ou à s'accommoder avec l'empereur. Ainsi, la Lombardie se trouvant partagée entre les deux partis, il arrivera, ou que les Français, s'ils demeurent dans les états de Venise et de Mantoue, perdront

une partie du Milanais et peut-être même M. le duc de Savoie, ou que, s'ils veulent remédier à ces deux inconvénients, ils seront obligés de quitter les états de Mantoue et de Venise, et d'accourir dans le Milanais, auquel cas ce pays et une partie du Piémont deviendront le théâtre de la guerre; et les Allemands subsisteront des états de Parme et de Modène, et pourront même y hiverner.

Il est aisé de répondre à cette objection en disant :

1° Qu'il n'y a aucune apparence que les ennemis quittent la partie de la Lombardie qui confine à l'Allemagne, et se privent de la communication avec leur pays, pour se porter dans un pays très-éloigné des magasins de leurs vivres, et très-difficile pour la retraite, s'ils venaient à perdre un combat;

2° Que pour faire le siége d'Alexandrie ils ne pourraient pas avoir emmené avec eux l'artillerie et les munitions suffisantes pour une telle entreprise, ni recouvrer assez de bateaux pour faire des ponts sur la Bormida et sur le Tanaro, qui sont des rivières considérables, particulièrement la dernière;

3° Que l'on fait une fausse supposition quand on dit que, nonobstant le passage de l'armée impériale dans le duché de Modène, les Français marcheraient non-seulement à Mantoue, mais encore qu'ils demeureraient dans le Mantouan et dans l'état de Venise; car dès qu'ils verraient ce mouvement des ennemis et le pont de Borgoforte rompu, ils se contenteraient d'envoyer des vivres à Mantoue, et s'approcheraient de Crémone, où ils passeraient le Pô pour marcher à eux dans le Parmesan ou dans le Modenais pour les combattre, à quoi ils trouveraient peut-être plus de facilité que dans l'autre partie de la Lombardie, ces pays, c'est-à-dire le Parmesan et le Modenais, étant moins coupés que l'autre. Or, si les ennemis étaient battus, où se retireraient-ils, n'ayant point de pont sur le Pô? Il faut donc dire que l'objection susdite n'est pas bien fondée, et que les impériaux ne sont pas assez peu sensés pour prendre un tel parti.

On dira encore, en second lieu, que le prince Eugène (que l'on supposera être sur le haut de l'Oglio ou à Chiari), lorsqu'il verra

qu'il ne pourra pas empêcher les Français de passer cette rivière, la passera à Palazzuolo et marchera par le Bergamasc droit à l'Adda et peut-être même jusqu'à Milan, moyennant quoi il empêchera les Français d'aller à Mantoue, et les rappellera dans le Milanais; et au moyen d'un bon poste dans lequel il se mettra près de l'Adda, et où il fera venir ses vivres du Bergamasc et du Bressan, il se soutiendra contre les Français, et fera du Milanais le théâtre de la guerre: et qu'après tout, s'il ne peut éviter de combattre, il vaut autant que ce soit sur l'Adda que sur l'Oglio, ou du côté de Mantoue, conservant d'un côté comme de l'autre sa communication avec l'Allemagne.

Il est encore aisé de répliquer à cette objection en disant :

1° Que si le prince Eugène prenait ce parti, il courrait risque de se perdre, parce que les Français, se mettant dans le Bergamasc, lui couperaient de tous côtés ses vivres, qu'il ne pourrait pas même tirer par la montagne, à cause des neiges qui durent jusqu'à la fin de mai;

2° Que le prince Eugène, à qui constamment il ne doit pas convenir de combattre au commencement de la campagne, ne pourrait pas l'éviter étant sur l'Adda, parce que les Français, pouvant facilement tirer de tous côtés des vivres du Milanais, seraient pour ainsi dire en état de l'envelopper.

3° Que le prince Eugène se porterait inutilement sur l'Adda, parce que, quoiqu'il attirât de ce côté-là les Français, le blocus de Mantoue, qu'il semble vouloir soutenir, n'en serait pas moins levé; il faut donc conclure que cette objection n'est pas mieux fondée que la précédente.

On dira, en troisième lieu, que le prince Eugène, lorsqu'il verra l'armée du roi assemblée, jugeant bien qu'il ne saurait soutenir le blocus de Mantoue sans s'exposer avec des forces inégales à un combat dont l'événement, s'il était heureux pour les Français, ruinerait les affaires de l'empereur en Italie; que le prince Eugène, dis-je, au lieu de défendre l'Oglio et les autres rivières et navilles du Bressan et du Mantouan, repassera le Mincio, se mettra derrière et s'y

retranchera bien, pour empêcher les Français de passer cette rivière et pour éviter d'en venir à une action avec eux; que de plus le prince Eugène construira un pont de bateaux sur le Pô au-dessous d'Ostiglia, vers la Stellata, pour communiquer avec la partie de la Lombardie qui est de l'autre côté et avec les places qu'il y tient; qu'à la vérité les Français délivreraient Mantoue; mais que quand, après avoir consommé les fourrages du Mantouan, ils seraient obligés à se retirer dans le Bressan, il repasserait le Mincio et formerait de nouveau le blocus de Mantoue; qu'ainsi, après avoir rétabli le pont de Borgoforte, les choses se trouveraient, pour les impériaux, pour la campagne et pour l'hiver suivant, dans le même état qu'avant le secours de Mantoue, ce qui prolongerait la guerre et préjudicierait fort au roi.

Pour répondre à cette objection, qui est plus sensée que les deux autres, il faut dire que si les impériaux prenaient ce parti, il conviendrait :

1° De remettre promptement dans Mantoue les vivres nécessaires pour la subsistance de l'armée et de la garnison;

2° Et ensuite, comme les impériaux pourraient difficilement garder le Mincio dans toute son étendue, depuis le Pô jusqu'au lac de Garde, il conviendrait de mettre tout en usage pour s'ouvrir, à la faveur du grand corps d'infanterie de l'armée du roi, un passage sur le Mincio, soit par la ville de Mantoue, soit au-dessus, auprès de Goito, soit au-dessous de ladite ville.

Il faut revenir présentement à la seconde partie du mémoire qui regarde la conduite de la campagne après l'expédition de Mantoue, d'une manière ou d'une autre.

La délivrance de Mantoue est une chose si capitale, qu'on doit tout tenter pour y parvenir; et comme l'armée du roi est forte et bonne, il n'y a pas lieu de douter que cette entreprise réussisse.

Si cependant, par un malheur imprévu, elle ne réussissait pas, il faudrait se contenter de tenir les ennemis de près, et de tout tenter pour les combattre.

C'est pourquoi, au lieu de suivre présentement quelque autre dessein qui pourrait retarder l'affaire de Mantoue, comme par exemple sur les quartiers que les ennemis tiennent dans le Plaisantin et dans le Parmesan, ce qui serait bon à faire dans un autre temps, il faut se donner tout entier à ce qui regarde cette expédition, et pour cet effet assembler au plus tôt l'armée pour y marcher.

Sur quoi, pour mettre M. le comte de Tessé en état de s'arranger sur la subsistance de sa garnison, il est à propos de l'avertir par des lettres redoublées, du temps auquel l'armée du roi pourra arriver auprès de Mantoue, et de convenir avec lui de ce qu'il pourra entreprendre pendant que l'armée du roi tiendra les ennemis de près.

Supposé que l'affaire de Mantoue réussisse, et qu'elle ait été précédée par quelque avantage considérable remporté sur les ennemis, ou par leur retraite au delà du Mincio :

Au premier cas, après avoir pourvu au ravitaillement de Mantoue, il faudra poursuivre vivement les ennemis, afin de les obliger à se retirer loin et à abandonner beaucoup de pays.

Au second cas, il faudra s'approcher des ennemis et chercher autant qu'on pourra les moyens de les combattre.

Ainsi, la conduite de la campagne, après l'expédition de Mantoue, ne peut pas être prescrite, parce qu'elle dépend, d'un côté, de ce qui aura précédé ladite expédition, et de l'autre, du parti que les ennemis prendront, soit avant, soit après ladite expédition. En général, le moyen d'abréger la guerre est de remporter quelque avantage sur les ennemis.

En même temps qu'on se disposera à marcher à Mantoue, il faut préparer dans le Milanais un grand convoi de vivres pour en remettre promptement dans cette place.

Comme les convois par terre, du Milanais à Mantoue, seront, à la longue, difficiles à faire, il sera important, après la délivrance de Mantoue, de travailler promptement à l'ouverture du Pô, par la prise de Brescello, qui est de conséquence par plusieurs autres raisons.

Si l'on peut recouvrer auprès de Mantoue assez de bateaux pour

faire un pont sur le Pô, il faudra le construire à l'embouchure du Mincio ou de l'Oglio.

Si l'on ne peut pas recouvrer suffisamment de bateaux près de Mantoue, il faudra en faire descendre du Milanais et les faire passer de nuit sous Brescello, comme on fit passer sur le Rhin sous Philipsbourg, au dernier siége de cette place, les bateaux qui furent employés à la construction du pont de bateaux de Spire; sur quoi il faut remarquer que le Pô devant Brescello est beaucoup plus large que le Rhin ne l'est devant Philipsbourg.

Pour ce qui est du siége de Brescello, il faudrait le faire faire par un corps considérable détaché de l'armée.

En même temps qu'on préparerait dans le Milanais un grand convoi de vivres pour Mantoue, on préparerait aussi un équipage d'artillerie pour le siége de Brescello.

Après la levée du blocus de Mantoue, on pourra embarquer sur le Pô l'équipage d'artillerie destiné pour Brescello, dont on vient de parler.

Quoique l'armée que le roi aura dans peu en Italie soit supérieure à celle des ennemis, cependant, comme à la guerre il ne faut pas négliger d'augmenter ses forces quand on le peut, il serait à propos de faire convier M. le duc de Savoie de donner, sinon toutes ses troupes, du moins une partie. Je sais bien qu'on dira que ce prince n'est obligé par son traité à les donner qu'au mois de mai; mais il est aisé de répondre qu'en matière de guerre, où l'on ne dispose pas du temps à sa volonté, ces sortes de conditions ne doivent pas s'exécuter au pied de la lettre, surtout quand on est bien intentionné pour son parti.

Après la prise de Brescello, il faudra tâcher de prendre Guastalla et la Mirandole, afin de chasser entièrement les impériaux de cette partie de la Lombardie.

Après que Mantoue sera délivré, et qu'on aura pris les autres postes dont on vient de parler, il conviendra, d'un côté, que le roi, pour encourager M. le duc de Mantoue, et pour lui marquer sa sa-

tisfaction, aussi bien qu'à ses ministres qui sont attachés à la France, leur assure quelque récompense prochaine qui soit considérable, et de l'autre côté, que le roi fasse sentir vivement aux ducs de Modène et de Guastalla et au prince de la Mirandole, le mécontentement que sa majesté a de leur conduite à son égard, comme aussi qu'il leur fasse demander des contributions, du moins pareilles à celles que les impériaux ont exigées d'eux.

La plupart des hommes se mènent par l'espérance de la récompense et par la crainte de la punition : cette pratique, et particulièrement à l'égard de la punition prompte et vive, est absolument nécessaire en Italie, sans quoi on ne vient pas à bout des Italiens.

Si, au moyen de la prise de Brescello, on chasse les impériaux de la partie de la Lombardie qui est à la rive droite du Pô, ils ne pourront plus tirer leur subsistance de ce pays, et ils seront obligés de faire venir des blés par le golfe. Cela étant, pour troubler ce commerce, il serait à propos d'envoyer quelques frégates dans la mer Adriatique. Au reste, cela dépend des termes dans lesquels le roi est sur ce sujet et sur d'autres points avec la république de Venise.

Je ne parlerai point ici de la subsistance des troupes du roi ni des équipages nécessaires pour le transport des vivres et de l'artillerie, parce qu'on y a pourvu. En général, comme on ne peut pas tirer de grands secours des chariots en Italie, où ils ne sont tirés que par de mauvais bœufs, il convient de se mettre un peu au large sur les équipages des vivres, afin de pouvoir se porter facilement partout.

Il est aussi à propos d'avoir toujours du biscuit en provision pour y avoir recours lorsqu'on veut faire quelque expédition brusque.

On ne parle point du pont de bateaux qu'il faut porter à la suite de l'armée, parce que apparemment il est en état.

Si les affaires du roi prospèrent en Italie, il est de la prudence de sa majesté de prendre des mesures pour s'assurer davantage de M. le duc de Savoie. Comme cette matière est délicate, je ne m'étendrai pas davantage là-dessus.

Lorsque les armées des deux partis seront proches l'une de l'autre, il est à propos de prendre extrêmement garde aux surprises et aux entreprises imprévues, comme aussi aux magasins des places et aux ponts de bateaux construits sur les rivières; car le prince Eugène ne manquera pas, s'il peut, de mettre en pratique ces moyens qui ne laissent pas de préjudicier beaucoup à un parti, comme fit, en 1693, M. le prince Louis de Bade, qui, au moyen de quelques incendiaires qu'il envoya dans Wehingen, ville du pays de Wurtemberg, où était le dépôt des vivres de l'armée de France, fit brûler entièrement ladite ville, ce qui obligea monseigneur à quitter le pays de Wurtemberg et à repasser sur le Rhin.

Je parlerai peu des royaumes de Naples et de Sicile, à la sûreté desquels, aussi bien qu'à celle des places d'Espagne situées sur la côte de Toscane, je suis persuadé qu'on a pourvu autant qu'on a pu.

Je ne dirai rien du voyage du roi d'Espagne à Naples; je prendrai seulement la liberté de faire remarquer deux choses :

L'une, que pendant que ce prince sera dans cette ville, il faut veiller avec un soin extrême à la sûreté de sa personne, comme aussi il faut bien se mettre en garde au dedans de ladite ville contre les conspirations et contre les assemblées, et au dehors, contre les introductions de gens déguisés, que le prince Eugène et le conseil de Vienne, qui pratiquent de ces sortes d'entreprises, pourraient faire, particulièrement s'il vient une flotte anglaise et hollandaise dans les mers de Naples;

L'autre, que si la flotte susdite paraît devant Naples, on ne sera pas peu embarrassé de la personne du roi d'Espagne dans cette ville, particulièrement s'il convient qu'il en sorte. Après cela, peut-être que les Anglais et les Hollandais n'ayant aucun port dans la Méditerranée, balanceront à y faire passer une flotte.

Si les affaires de France et d'Espagne prospèrent en Italie, au commencement de la campagne, je ne sais s'il ne conviendrait pas bien autant que le roi d'Espagne vînt s'y mettre à la tête de l'armée

du roi, que d'aller à Naples. Du moins, il se conserverait toujours de ce côté-là une porte pour sortir en cas de besoin de l'Italie et pour repasser en Espagne. Mais je passe légèrement sur cette affaire, n'étant pas assez habile pour en décider.

ÉTAT DES TROUPES ET DISPOSITION DANS LAQUELLE ELLES SE TROUVERONT LE 21 MARS [1].

(*Voir page* 188.)

	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	EMPLACEMENTS.
Infanterie	Limousin 2	14	//	Mantoue.
	Leuville 2			
	Sourches 1			
	Gatinais 2			
	Bugey 1			
	Beauce 1			
	Mirabeau 1			
	Morangies 1			
	2e de Bragelongne 1			
	2e d'Albigeois 1			
	2e de Thiérache 1			
Cavalerie	Vienne 2	//	12	
	Rennepont 2			
	Clermont 2			
	Scheldon 2			
	Courlaudon 2			
	Bordage 2			
Infanterie	Quercy 1	1	//	Pizzighitone.
	Partie des recrues de Mantoue. //			
Cavalerie	Rassé 2	//	4	
	Ruffey 2			
	A reporter	15	16	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1589, n° 50 *bis*.

	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	EMPLACEMENTS.
	Report.....	15	16	
Infanterie.....	La Sarre..... 1 Labour..... 1 Bragelongne..... 1	3	//	Goito.
	Bourgogne..... 2 Bresse..... 1 Soissonnais..... 1 Bassigny..... 1	5		Sabionetta.
	Vivarais..... 1 Périgord..... 1	2	//	Soncino.
	Royal des Vaisseaux..... 3 Rouergue..... 1 Royal-comtois..... 2 Maulevrier..... 2 Angoumois..... 1 Cambresis..... 1 Beaujolais..... 1 Ponthieu..... 1 Croy..... 1	13	//	Crémone.
Cavalerie.....	Dauphin..... 3 Viltz..... 2 Fimarcon..... 3	//	8	
Infanterie.....	Albigeois..... 1 2e de Morangies..... 1	2	//	Lodi.
Cavalerie.....	Monpeyroux..... 2 Narbonne..... 2 Royal-Roussillon..... 3	//	7	
Infanterie.....	Miromesnil.....	1	//	Castelleone.
	2e de Mirabeau.....	1	//	Tavaro.
Cavalerie.....	Sully.....	//	2	
Infanterie.....	Solre.....	2	//	Pavie.
Cavalerie.....	La Reine.....	//	3	
	2e de Dauphiné.....	1	//	Alexandrie.
Infanterie.....	Blaisois.....	1	//	Tortone.
	Partie des recrues de Mantoue...	//	//	
	Royal-Montferrat.....	1	//	Casal-Montferrat.
Cavalerie.....	Melun..... 2 Vérac..... 3	//	5	Cast.-Nuovo di Bocca.
	TOTAL.....	47	41	

POUR SE PORTER EN AVANT.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		CAVALERIE.	
Piemont	3	Gendarmerie	8
Normandie	3	Colonel-général	3
La Marine	3	Commissaire-général	3
Auvergne	2	Cuirassiers	3
Saulx	2	Carabiniers	4
Lyonnais	2	Anjou	2
Anjou	2	Bourbon	2
Grancey	1	Villeroy	2
Bretagne	1	Uzès	2
Perche	1	Esclainvilliers	2
Vendôme	1	Imecourt	2
La Fère	1	Desclos	2
Royal-la-marine	2	Vaudeuil	2
Royal-artillerie	1	Bissy	2
Médoc	1	Sibourg	2
Bigorre	1	Villiers	2
Forest	1	Langallerie	2
Tournaisis	1	Broglie	2
Ile-de-France	1	Mauroy	2
Dillon	1	Ourches	2
Bourk	1		
Albemarle	1	DRAGONS.	
Berwick	1		
Galmoy	1	Dauphin	3
Thiérache	1	Estrades	3
Cotentin	1	Vidame d'Amiens	3
Vosges	1	Lautrec	3
Flandre	1	Senneterre	3
		Languedoc	3
TOTAL	39	TOTAL	69

Toutes les troupes destinées pour marcher en avant passeront à San Giacomo, à la réserve de neuf bataillons et de douze escadrons, qui passeront sur le pont de Crémone, sous les ordres de M. d'Albergotti, savoir :

RÉGIMENTS	BATAILLONS	RÉGIMENTS	ESCADRONS
INFANTERIE		CAVALERIE	
[illegible]	[illegible]	Cuirassiers	3
[illegible]	1	Sibourg	[illegible]
[illegible]	1	Desclos	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Villiers	[illegible]
[illegible]	1	Languedoc	3
[illegible]	[illegible]		
[illegible]	1		
[illegible]	1		
TOTAL	9	TOTAL	12

OFFICIERS GÉNÉRAUX QUI MARCHENT AVEC M. DE VENDÔME	OFFICIERS GÉNÉRAUX QUI DOIVENT COMMANDER SUR L'ADDA
Lieutenants généraux.	MM. de Saint-Fremont.
MM. le marquis de Créquy.	D'Asfeld.
[illegible]	De Ruffey.
[illegible]	Duguast.
De P[illegible]	La plus grande partie des troupes de l'État, tant cavalerie qu'infanterie, demeure sur l'Adda.
Maréchaux de camp.	DANS CRÉMONE.
MM. [illegible]	MM. de Revel.
[illegible]	De Gavoye.
[illegible] Chemerault.	
[illegible]	

ÉTAT DES QUARTIERS A LA DROITE DU PÔ, 30 MARS [1].

(*Voir page* 194.)

	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	NOMS DES QUARTIERS.
Infanterie	Lyonnais	1	//	Ponte-Nura.
	Flandre	1	//	
	Vosges	1	//	
	Albemarle	1	//	
Cavalerie	Villeroy	//	2	
	Bourbon	//	2	
	Estrades	//	1 1/2	
		4	5 1/2	
Infanterie	Piémont	3	//	Monticelli.
	Grancey	1	//	
	Gendarmerie	//	8	
		4	8	
Infanterie	La Marine	3	//	Roncarolo.
	Tournaisis	1	//	
	Colonel-général	//	1 1/2	
Cavalerie	Uzès	//	1	
	Bissy	//	1	
	Mauroy	//	1	
		4	4 1/2	
Infanterie	Auvergne	2	//	Borghetto et Roncaglia.
	Bigorre	1	//	
	Perche	1	//	
Cavalerie	Anjou	//	1	
	Esclainvilliers	//	2	
	Simiane	//	1	
	Albert	//	1 1/2	
		4	5 1/2	
Infanterie	Saulx	2	//	Grignano.
Cavalerie	Commissaire-général	//	1 1/2	
	Senneterre	//	3	
		2	4 1/2	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1589, n° 158.

	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	NOMS DES QUARTIERS.
Infanterie	Normandie	3	//	Lomoze.
Infanterie	Gatinais	1	//	
Cavalerie	Dragons-dauphin	//	3	
		4	3	
Infanterie	Bretagne	1	//	San-Bonigo.
Infanterie	Berwick	1	//	
Cavalerie	Vaudeuil	//	1	
Cavalerie	Lautrec	//	1 1/2	
		2	2 1/2	
Artillerie	Royal-artillerie	1	//	San-Lazaro.
	TOTAL des bataillons		25	
	TOTAL des escadrons		33 1/2	

ÉTAT DES QUARTIERS A LA DROITE DU PÔ, 6 AVRIL [1].

(*Voir page* 196.)

INFANTERIE.	CAVALERIE.	QUARTIERS.
Piémont Grancey Normandie Gatinais	La gendarmerie Les dragons-dauphin	Monticelli.
LE QUARTIER GÉNÉRAL Lyonnais Flandre Vosges Albemarle	Ré Bourbon Villeroy Dragons d'Estrades	San-Nazaro.
Auvergne Perche Bigorre Bretagne	Anjon Esclainvilliers Simiane	Caorso.
Saulx	Commissaire-général Dragons de Senneterre	Miradella.
Berwick La Marine Tournaisis	Vaudeuil	Roncarolo.
200 hommes d'infanterie	200 chevaux	Castel San-Giovanni.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1589, n° 164.

ÉTAT DES QUARTIERS DE LA CAVALERIE A LA GAUCHE DU PÔ, 11 AVRIL [1].

(*Voir page* 197.)

RÉGIMENTS	QUARTIERS.
La gendarmerie	San-Colombano.
	Ospedaletto.
	Mirabel-Concenna.
Colonel-général	Livraga.
Commissaire-général et Anjou	Borghetto et Villanova.
Uzès et Mauroy	Zarlesco.
Vaudeuil et Simiane	Orio.
Bissy	Somaglia.
Albert et Estrades	Pusterlengo.
Lautrec	Codogno.

ÉTAT DES QUARTIERS A LA DROITE DU PÔ, 11 AVRIL [2].

(*Voir page* 197.)

INFANTERIE.	CAVALERIE.	QUARTIERS.
Piémont		
Grancey	Bourbon	
Normandie	Villeroy	Monticelli.
Gatinais	Esclainvilliers	
Saulx	Dragons-dauphin	
Tournaisis		
LE QUARTIER GÉNÉRAL		
La Marine		
Lyonnais		
Vosges	//	San-Nazaro.
Flandre		
Albemarle		
Berwick		
Auvergne		
Perche	Dragons de Senneterre	Caorso.
Bigorre	Détachement de 600 chevaux.	
Bretagne		

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1589, n° 198.

[2] *Idem*, n° 202.

ÉTAT DE LA DESTINATION DES TROUPES [1].

(*Voir pages* 198 *et* 199.)

EMPLACEMENTS.	TROUPES.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
A Mantoue	Troupes françaises		17	12
Pour la garde des places du Milanais	Infanterie	française	69	//
		espagnole	11	//
		de Savoie	5	//
	Cavalerie	française	//	98
		espagnole	//	12
	Dragons de Mauroy		//	3
	Dragons de Savoie		//	8
	Cavaillae		//	3
			85	124
Au fort de Fuentes	La compagnie du gouverneur, de 200 hommes		//	//
	Le régiment de Francia		1	//
A Leeco	Bonesan, le 2e bataillon		1	//
A Vavre et Cazzano	Bonesan		1	//
Au château de Lodi	La recrue de la Sarre, avec une autre de la garnison de Mantoue		//	//
Dans la ville de Lodi	Les 12 recrues de cavalerie de Mantoue		//	//
	A reporter		3	//

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1589, n° 206.

EMPLACEMENTS.	TROUPES	BATAILLONS.	ESCADRONS.
	Report.....	3	//
Au château de Pizzighitone...	Cinq recrues d'infant. de la garnison de Mantoue	//	//
Au château de Mantoue.....	Un bataillon.....	1	//
Dans la ville de Cremone....	Dix recrues d'infanterie de Mantoue.....	//	//
A Sabionetta.....	Deux bataillons.....	2	//
A Soncino.....	Un bataillon.....	1	//
A Pavie.....	Bataillon de Gy.....	1	//
A Bobbio.....	2e de Dauphiné.....	1	//
A Tortone.....	Deux bataillons de Blaisois et Montferrat.....	2	//
A Alexandrie.....	Bataillon de Carracciola.....	1	//
A Valenza, Mortara et Novara.	Les Grisons.....	1	//
Au château de Naples.....	Lisboa et Naples.....	2	//
A Finale.....	Artiaga.....	1	//
A Voghera (ou ailleurs de ces côtés-là).....	La cavalerie d'Espagne, savoir : Trivulce, Copola et Val de Fuentes.....	//	//
A Lodi.....	Le régiment de Sesto pour être employé où l'on jugera à propos.....	//	//
	TOTAL des bataillons dans les places..	16	//
IL RESTE POUR L'ARMÉE.			
Infanterie française ou espagnole.....		64	//
Savoie.....		5	//
Cavalerie française.....		//	98
Cavalerie ou dragons espagnols.....		//	3
Cavalerie ou dragons de Savoie.....		//	11
	TOTAL.....	69	112

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE FRANC[E]

(*Vo*

SON ALTESSE SÉRÉNISSIM[E]

Lieutenants généraux : MM. DE SAINT-FREMONT. LE DUC DE MEDAV[Y]

Maréchaux de camp : MM. DE MONTGON, D'AUBETERRE. DE LANGALLERIE,

Brigadiers, MM. DE WARTIGNY. D'ESCLAINVILLIERS. D'IMECOURT. DE VILLIERS. DE BERULLE. DE CHAVIGNY. DE CARCADO. DUGUAST. DE SEZANNE

TOTAL....	Dauphin.	Dragons de Vérac.	Colonel-général.	Narbonne.	Esclainvilliers.	Royal-carabiniers.	Villeroy.	Villiers.	Cuirassiers.	CAVALERIE.	Normandie.	Beaujolais.	Auvergne.	Quercy.	Lyonnais.	Bresse.	Grancey.	Forest.	Dillon.	Bretagne.	Périgord.
35	″	″	″	″	″	″	″	″	″		3	1	2	1	2	1	1	1	1	1	1
48	3	3	3	2	2	4	2	2	3		″	″	″	″	″	″	″	″	″	″	″

Lieutenants généraux : MM. DE BESONS. D'ALBERGOTT[I]

Maréchaux de camp : MM. DE BISSY, DE MURCEY. DE CHEMERAUL[T]

Brigadiers : MM. DE FIMARCON. DE VAUDEUIL. LE CH. DE SULLY. D'ORGEMONT. LE CH. DE MAULEVRIER. DE VERGET[S]

TOTAL....	Duheron.	Drag. de Fimarcon.	Anjou.	Vaudeuil.	Broglie.	Bissy.	Uzès.	Mauroy.	Espinchal.	Sully.	CAVALERIE.	Vendôme.	Tournaisis.	Soissonnais.	Mironesnil.	Maulevrier.	Angoumois.	Royal-comtois.
22	″	″	″	″	″	″	″	″	″	″		1	1	1	1	2	1	2
44	3	3	2	2	2	2	2	2	2	2		″	″	″	″	″	″	″

RÉSERVE.

M. LE DUC DE LA FEUILLADE.

M. DE DREUX. M. DE RUFFEY.

	TOTAL....	Médoc.	Bourgogne.	INFANTERIE.	Rassé.	Simiane.	Ruffey.	Drag. de Languedoc.	DRAGONS.
CAVALERIE et BATAILLONS.	3	1	2		″	″	″	″	
ESCADRONS.	9	″	″		2	2	2	3	

T D'ESPAGNE EN ITALIE, 1er MAI 1702 [1].

ge 205.)

er LE DUC DE VENDOME.

DE CROY.

DUC. DE VILLEROY.

ONTANDRE. DE SAINT-PATER. DE VAUDREY. GALMOY. DE LUXEMBOURG.

DE CRÉQUI, DE PRACONTAL, DE REVEL.
DE CAVOYE, DE ROUSSY, DE VILLEPÉON.

DE MONTPEYROUX. DE VALSEMÉ. DE GANGES.

	Royal des Vaisseaux	Bourk	Caudresis	Anjou	Flandre	Sault	Galmoy	La Marine	Berwick	Piémont	INFANTERIE.	Commissaire-général	Bourbon	Montpeyroux	Royal-Roussillon	Gendarmerie	Sennetere	Dragons d'Espagne	CAVALERIE.	1re LIGNE.
	3	1	1	2	1	2	1	3	1	3		//	//	//	//	//	//	//		BATAILLONS.
	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//		3	2	2	3	8	3	3		ESCADRONS.

VAUBÉCOURT.

D'ASFELD.

DE CHOISEUL. D'OURCHES. DE GOAS.

DE PRASLIN, DE BARBESIÈRES.
D'ESTAING, DE FLAMANVILLE.

	Bassigny	Royal-Lorraine	Albigeois	Thiérache	Pontlieu	La Fère	Croy	Solre	Bigorre	Perche	INFANTERIE.	La Reine	Vilz	Desclos	Montauban	Ourches	Melun	Dauphin	Lautrec	Dragons d'Estrades	CAVALERIE.	2e LIGNE.
	1	2	1	1	1	1	1	1	1	1		//	//	//	//	//	//	//	//	//		BATAILLONS.
	//	//	//	//	//	//	//	//	//	//		3	2	2	2	2	2	3	3	3		ESCADRONS.

ARTILLERIE.	BATAILL.e
Artillerie d'Espagne	1
Royal-artillerie	1
TOTAL	2

RECAPITULATION.	BATAILLE.	ESCADR.
Première ligne	35	48
Deuxième ligne	22	44
Réserve	3	9
Royal-artillerie	2	//
TOTAL	62	91

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1590, n° 5.

ETAT DES TROUPES DE L'ARMÉE IMPÉRIALE[1].

(*Voir page* 212.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		
Nigrelli	4	//
Thaun-Nassau	4	//
Vieux-Stahremberg	4	//
Man	4	//
Guido-Stahremberg	4	//
Herberstein	4	//
Guttenstein	4	//
Lorraine	4	//
Longueval	4	//
Lukenstern	4	//
Bagny	4	//
	44	//
CAVALERIE.		
Commercy	//	6
Visconti	//	6
Vandémont	//	6
Lorraine	//	6
Corbelli	//	6
Neubourg	//	6
Darmstadt	//	6
Dragons de l'Empereur	//	6
De Brestetin	//	6
De Zriny	//	6
Savoie	//	6
Vaubonne	//	6
	//	72

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
HUSSARDS.		
Ebergini, 800 hommes.		
Paul Diack, 800 hommes.		
TROUPES DANOISES A LA SOLDE DE L'EMPEREUR.		
INFANTERIE.		
La Reine	1	//
Prince Charles	1	//
Prince Christian	1	//
Sulzland	1	//
Zéland	1	//
	5	//
DRAGONS.		
Kottenstein	//	2
Loüen	//	2
	//	4

[1] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 251 du vol. 1597 de ses Mémoires. Elle se trouve dans l'Histoire militaire du règne de Louis le Grand, par le marquis de Quincy, tom. III, pag. 639.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE AUX ORDRES DE M. LE PRINCE DE VAUDEMONT[1].

Voir page 231.

M. LE PRINCE DE VAUDEMONT.

1re LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Cavalerie de l'État..	»	6
Cuirassiers........	"	3
Esclainvilliers.....	"	2
Melun........		2
Villiers..........	"	2
INFANTERIE.		
Espagnols.........	4	"
Leuville..........	2	"
Mirabeau.........	1	"
Vivarais.........	1	"
Grancey..........	1	"
Flandre..........	1	"
Ponthieu.........	1	"
La Sarre.........	1	"
Angoumois.......	1	
Périgord.......	1	
Beaujolais........	1	"
Normandie........	3	
CAVALERIE.		
Bennepont.......	"	2
Espinchal........	"	2
Vienne.........	"	2
Bassé...........	"	2
Courlandon........	"	2
Commissaire-général.	"	3
TOTAL.....	18	28

Cavalerie : Lieut. gén. : d'Ayrone. — Maréch. de camp : de Villepéon. — Brigadiers : Villiers, d'Esclainvilliers.

Infanterie : Lieut. gén. : de Colmenero. — Maréch. de camp : de Chemerault. — Brigadiers : de Berulle, de Vaudrey, Grancey, de S.-Pater.

Cavalerie : Lieut. gén. : MM. de Barbesières, de Medavi. — Maréch. de camp : MM. d'Asfeld. — Brigadiers : MM. Courlandon, Bennepont.

2e LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Cavalerie de l'État..	"	3
Narbonne.........		2
Ourches..........	"	2
Bertillac..........	"	2
Bissy..........	"	2
INFANTERIE.		
La Fere........	1	"
Maulevrier.......	2	"
Albigeois........	1	"
Royal-la-marine....	2	"
Bassigny.......	1	"
Sourches........	1	"
Solre...........	1	"
Croy........	1	"
Vosges.........	1	"
Forest..........	1	"
Rouergue.....	1	"
Thiérache.....	1	"
CAVALERIE.		
Montauban......	"	2
Scheldon	"	3
Simiane.........	"	2
Viltz........	"	2
La Reine.....	"	3
Artillerie d'Espagne	1	"
TOTAL......	15	22

Lieuten. génér. : MM. de Saint-Fremont, le duc de Sesto, de Cavoye. — Maréchaux de camp : MM. de Bouligneux, de Bissy. — Brigadiers : d'Ourches, Maulevrier, de Bar, Montsorault, de Montmorency, MM. de Choiseul.

RÉCAPITULATION.

	Bataillons.	Escadrons.
Première ligne........	18	28
Deuxième ligne........	15	22
Réserve..............	»	10
Garnison de Mantoue...	14	»
TOTAL GÉNÉRAL.....	47	60

GARNISON DE MANTOUE.

RÉGIMENTS.	Bataillons.
Limousin........	1
Morangies........	1
Royal-comtois......	2
Bigorre........	1
Bresse........	2
Beauce........	1
A reporter........	8

RÉGIMENTS.	Bataillons.
Report........	8
Soissonnais........	1
Mirmesnil........	1
Gatinais........	1
Bugey........	1
Bragelongne........	1
Labour........	1
TOTAL........	14

RÉSERVE.

M. DE FIMARCON.	Bataillons.
Dragons d'Espagne........	4
Fimarcon........	3
Vérac........	3
TOTAL........	10

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1590, nº 247.

ÉTAT DES TROUPES DE L'ARMÉE DU PRINCE DE VAUDÉMONT REPANDUES DANS DIFFÉRENTS POSTES[1].

Voir page 53.

INFANTERIE.

RÉGIMENTS	BATAILLONS	RÉGIMENTS	BATAILLONS
Lisboa	1	*Report*	6
Spinola	1	Bragelongne	1
Bonesan	1	Labour	1
De Gy	1	Vosges	1
Normandie	3	Albigeois	1
La Sarre	1	Artillerie d'Espagne	1
La Fère	1	TOTAL	31
Royal-Lamarine	2		
Royal comtois	2	A MANTOUE.	
Maulevrier	1		
Flandre	1	Savoie	1
Angoumois	1	Leuville	2
Perigord	1	Limousin	1
Forest	1	Sourches	1
Thierache	1	Miralveau	1
Grancey	1	Morangies	1
Vivarais	1	Beauce	1
Ponthieu	1	Gatinais	1
Beaupoil	1	Bugey	1
Miremesnil	1	Soissonnais	1
Sobre	1	Briesse	1
Croy	1	Bigorre	1
Reporter	56	TOTAL	14

DANS LES POSTES.

Le second bataillon de Thierache, à	Goito Cauriana Volta
Le second de Gatinais, à	Castiglione Castel Goffredo
Le second d'Albigeois, à	Redondesco Marcaria Canelo.
Le second de Bragelongne, à	Vescovato Ustiano

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1590, page 230.

CAVALERIE ET DRAGONS.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Gardes	2	*Report*	41
Sesto	3	Montauban	2
Copola	3	La Reine	3
Trivulce	3	Viltz	2
Manroy, dragons	4	Bissy	2
Fimarcon	3	Vienne	2
Vérac	3	Rennepont	2
Cuirassiers	3	Bertillac	2
Commissaire-général	3	Scheldon	2
Melun	2	Courlandon	2
Villiers	2	Ourches	2
Esclainvilliers	2	Borelly	2
Narbonne	2	Hussards	1
Rassé	2	Val de Fuentes, détaché de la cavalerie d'Espagne	1
Simiane	2		
Espinchal	2		
A reporter	41	TOTAL	66

Dix escadrons détachés du nombre susdit, avec M. de Zurlauben, entre Marmirnolo et Mantoue.

DANS LES POSTES.

Le régiment de Scheldon, à	Bozzolo.
Les hussards	Marmirnolo.
Borelly	Volta.
	Canriana.

Les gardes sont avec le roi; restent pour le camp 42 escadrons.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX	MARECHAUX DE CAMP.
MM. le marquis d'Aytone.	MM. de Cavoye.
Le duc de Sesto.	De Villepéon
Le comte de Colmenero.	D'Asfeld.
Le marquis de Barbesières.	De Chemerault.
De Medavi.	De Bissy.
Le comte de Grancey.	De Bouligneux.
Le marquis de Saint-Fremont.	De Chartogne.
De Zurlauben.	

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE COMMANDÉE EN PERSONNE PAR LE ROI D'ESPAGNE [1]

(*Voir pages 235 et 236.*)

LE ROI.

M. LE DUC DE VENDÔME

Lieut. généraux MM. LE COMTE DE TESSÉ. DE FRAGONTAL. DESHAYES. D'ALBERGOTTI. DE CRÉQUI. DE PRASLIN. DE REVEL. LE COMTE D'AGUILAR.

Maréch. de camp : MM. LE COMTE DE ROUSSY. D'AUBETERRE. DE MURCEY. DE CROY. LE DUC DE VILLEROY. DE MONTGON.

Brigadiers MM. MONTPEYROUX. SULLY. LA ROQUE. GALMOY. D'ORGEMONT. DUGUAST. CHAVIGNY. LUXEMBOURG. VAUDEUIL. BEAUJEU. WARTIGNY.

1re LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Dragons-dauphin	〃	3
Lautrec	〃	3
Cavalerie espagnole	〃	4
Gendarmerie	〃	8
Vaudeuil	〃	2
Royal-Roussillon	〃	3
INFANTERIE.		
Piémont	3	〃
Berwick	1	〃
Auvergne	2	〃
Quercy	1	〃
Lyonnais	2	〃
Dillon	1	〃
Tournaisis	1	〃
Saulx	2	〃
Galmoy	1	〃
La Marine	3	〃
Saluce	1	〃
Montferrat	1	〃
Gardes de S. A. R.	1	〃
CAVALERIE.		
Carabiniers	〃	4
Sully	〃	2
Desclos	〃	2
Anjou	〃	2
Villeroy	〃	2
Montpeyroux	〃	2
Colonel-général	〃	3
Drag' de Languedoc	〃	3
Dragons d'Estrades	〃	3
Royal-artillerie	1	〃
Lombardie, à la garde du roi	1	〃
TOTAL	22	46

Lieutenants généraux : MM. DE BESONS. DE VAUBECOURT. DE MARCIN. DE LAS TORRES.

Maréchaux de camp : MM. DE PRELA. DE LANGALLERIE. D'ESTAING. DE FLAMANVILLE.

Brigadiers : MM. DU BORDAGE. PALAVICINI. MONTANDRE. LIGNERAC. D'IMECOURT. SEZANNE. GUERCHY. BROGLIE.

2e LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Drag' de Senneterre	〃	3
Cavalerie espagnole	〃	4
Uzès	〃	2
Mauroy	〃	2
Broglie	〃	2
INFANTERIE.		
Anjou	2	〃
Bretagne	1	〃
Bourg	1	〃
Albemarle	1	〃
Vendôme	1	〃
Cotentin	1	〃
L'Île-de-France	1	〃
Perche	1	〃
Royal-Vaisseaux	3	〃
Chablais	1	〃
La Croix-Blanche	1	〃
Savoie	1	〃
CAVALERIE.		
Du Bordage	〃	2
Cavaillac	〃	4
Bourbon	〃	2
Dragons de Genevois	〃	4
Dragons de Savoie	〃	4
TOTAL	15	29

RÉSERVE.

M. LE DUC DE LA FEUILLADE.

M. DE RUFFEY. M. DE DREUX.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
Dauphin	〃	3
Ruffey	〃	2
Dragons Duheron	〃	3
INFANTERIE.		
Bourgogne	2	
Cambresis	1	
Médoc	1	
TOTAL	4	8

RÉCAPITULATION.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Première ligne	22	46
Deuxième ligne	15	29
Réserve	4	8
TOTAL	41	83

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1590, page 246.

ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX QUI ÉTAIENT A L'ACTION DU 26 JUILLET SUR LE TASSONE [1].

(*Voir page* 239.)

Officiers généraux.

MM. de Las Torres.	MM. de Marcin
De Revel.	De Besons.
De Tessé.	D'Albergotti.
De Créqui.	De Montgon.
De Vaubécourt.	De Murcey.

Brigadiers.

De Beaujeu.	De Mézières.
De Montpeyroux	De la Messeliere.
De Wartigny.	De Carcado.
De Goas.	Le marquis Palavicini.

Colonels de cavalerie.

Le chevalier de Sully.	Le marquis Deselos

Colonels de dragons.

Le comte d'Estrades.	De Bragelongne.

Colonels d'infanterie.

De Chamillart.	De Broglie

Volontaires.

De Pluvaux.	De Guitar.
De Moria.	De Jeannet, lieutenant-colonel.
De Scheldon.	D'Enfreville.
Desmarest.	De Roux.
De Marsillac.	D'Arène.
De Saint-Geniez.	De Valsemé.
De Sainte-Frique.	De Chavigny.
De Paysac.	De Mauroy.

M. de Lautrec ne s'y est point trouvé, parce qu'il était parti le matin avec trois cents chevaux.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1590, n° 305.

RELATION DU COMBAT QUI S'EST DONNÉ, LE 26 JUILLET, PRÈS DE LA VITTORIA [1].

(*Voir page* 239.)

Le 25 juillet, l'armée du roi ayant décampé de Colorno pour venir camper au pont de Sorbolo, le roi d'Espagne, qui était à Casal-Maggiore, joignit l'armée dans sa marche. Comme la journée fut longue et pluvieuse, l'arrière-garde et les bagages arrivèrent fort tard à Sorbolo, ce qui obligea M. le duc de Vendôme à ne partir qu'à neuf heures du matin, le 26, de Sorbolo, avec seize escadrons savoir : deux de dragons Dauphin, trois de Lautrec, trois d'Estrades, trois du Colonel-général de cavalerie, deux de Villeroy et deux de Montpeyroux, quatorze compagnies de grenadiers commandées par par M. de Carcado comme brigadier, et M. le comte de Chamillart comme colonel ; le tout précédé de six gardes ordinaires, à la suite desquelles était un escadron composé des gendarmes anglais et des chevau-légers de Bourgogne, commandés par M. de Mezières, sa majesté catholique et le reste de l'armée devant suivre à trois heures de là. M. le duc de Vendôme étant arrivé à Castel-Novo, où l'armée devait camper, reçut, pendant qu'on marquait le camp, la confirmation de l'avis qu'il avait eu que les ennemis étaient derrière le Crostolo : c'est un torrent, à deux milles de Castel-Novo, dont les bords sont fort élevés. Après que ses troupes eurent reposé pendant deux heures, il manda au roi d'Espagne qu'il s'avançait à portée des ennemis, et qu'il attendait ses ordres. Sa majesté lui fit réponse qu'il pouvait marcher en avant, et qu'elle allait marcher avec le reste de l'armée pour le soutenir. En arrivant au Crostolo, à un gué du côté de Reggio, trois milles au-dessous de Santa-Vittoria, M. le duc de Vendôme, ne trouvant pas ladite rivière défendue, fit passer ses soldats au delà, un à un, tant les rives sont difficiles, outre qu'elles avaient été relevées par les ennemis, et envoya au camp M. Rodot, major des carabiniers, les chercher, ainsi que la brigade de Sully, cavalerie, com-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1590, n° 317.

posée de deux escadrons d'Anjou, deux de Sully et deux de Desclos. M. le duc de Vendôme étant arrivé de l'autre côté du Crostolo, apprit par une vedette qui déserta, que le camp des ennemis était composé des régiments de cavalerie de Commercy, Darmstadt et de Visconti, et de celui des dragons d'Herbevillé, faisant environ trois mille chevaux effectifs, le tout commandé par le général Annibal Visconti, et qu'il n'y avait pas d'infanterie; sur quoi M. le duc de Vendôme prit le chemin qui va à la rivière nommée Tassone, laquelle vient de Reggio et retombe dans le Crostolo à Santa-Vittoria. Il marcha sur deux colonnes, l'une à la droite, à la tête de laquelle il fut en personne, accompagné de MM. de Revel, de Tessé, de Las Torres, de Créqui, de Vaubecourt, de Marcin, de Besons, de Montgon, d'Arène, major général, de Mauroy, maréchal des logis de la cavalerie, et de Chavigny, maréchal des logis de l'armée. Il détacha M. d'Albergotti avec M. de Murcey pour conduire la colonne de la gauche, composée de deux compagnies de grenadiers d'Auvergne, des régiments de dragons Dauphin et Lautrec, qui combattirent à pied, et des quatre escadrons de carabiniers qui avaient joint: le surplus des troupes fermait la colonne de droite. On marcha en cet ordre à même hauteur, à un mille d'une colonne à l'autre, la droite par un grand chemin, et la gauche par une chaussée, le long du Crostolo. Les ennemis se trouvèrent campés, la droite appuyée à Santa-Vittoria, sur le Crostolo, ayant derrière eux le Tassone sur lequel ils n'avaient que deux ponts, l'un à Santa-Vittoria et l'autre à leur gauche, tous deux fort étroits. Leurs gardes s'avancèrent sur nos deux colonnes pendant que le reste de leurs troupes montait à cheval; ils se formèrent en même temps et se présentèrent en bonne contenance aux têtes des deux colonnes, où, après quelque résistance de leur part, ils furent renversés et ne songèrent plus qu'à la retraite, qui ne se pouvait faire que par les deux ponts dont il a été parlé, et dont on s'empara le plus tôt qu'il fut possible; et ils furent obligés de se jeter dans la rivière, dont les bords étant fort relevés et le fond couvert de vase, il y en fut tué six ou sept cents. Le roi d'Espagne,

trouvant que les troupes qui le suivaient ne marchaient pas assez vite, se porta en personne au lieu du combat, où il arriva avant qu'il fût fini.

Les ennemis ont perdu six cents cuirassiers tués sur la place et quatre cents noyés.

On a fait prisonniers le comte d'Aremberg, lieutenant-colonel du régiment de Darmstadt, sept capitaines de cuirassiers et trois à quatre cents cuirassiers.

Les trois paires de timbales des trois régiments de cavalerie des ennemis ont été prises : une par le régiment des dragons Dauphin, les autres par le régiment de cavalerie d'Anjou.

Il y a huit étendards pris jusqu'ici et toutes les cuirasses ont été abandonnées.

Il a été pris environ mille chevaux, et les grenadiers sont revenus au camp tous montés et beaucoup ayant des chevaux en main.

Le bagage des ennemis a été pris entièrement, leurs tentes s'étant encore trouvées tendues.

Cette affaire coûte aux ennemis au moins onze cents cuirassiers; et l'on peut regarder ces régiments comme hors d'état de servir de toute la campagne. Nous avons eu dans cette action cent vingt hommes tués ou blessés, entre autres, M. de Saint-Aurein, chef de brigade des carabiniers, blessé dangereusement à la tête; M. de la Roque, capitaine, blessé dans les reins; le chevalier de Saint-Fremont et M. des Aunais, tous deux capitaines aides-majors de ce même corps, blessés; quatre lieutenants et le sieur de la Roque, aussi lieutenant, tués; M. de Moria, capitaine de carabiniers, a eu trois contusions; M. de Wartigny, brigadier et colonel de dragons, blessé au bras; milord Scheldon, aide de camp de M. le duc de Vendôme, et M. de Marambat, major du régiment de cavalerie d'Anjou, la cuisse percée; M. de Noailles, capitaine dans le régiment de dragons d'Estrades, et M. de Monteil, capitaine de grenadiers de Quercy, tués. MM. de Montpeyroux et de Goas, brigadiers de cavalerie, ont eu chacun leur cheval tué, en chargeant à la tête de leur brigade.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE DE L'EMPEREUR [1].

(*Voir page 247.*)

	1re LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.		2e LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
LE PRINCE EUGÈNE. Officiers généraux : MM. LE COMTE DE TRAUTMANSDORF, DE VISCONTI, BAGNY, GUTTENSTEIN, LE COMTE DE ZEINY.	CAVALERIE. Savoie	//	6	LE PRINCE DE LICHTENSTEIN, LE MARQUIS DE VAUBONNE. Officiers généraux : MM.	CAVALERIE. Zriny	//	6
	Taff	//	6		Vaubonne	//	6
	Vaudémont	//	6		Palfy	//	3
	Neubourg	//	6		Hussards de Paul Diack	//	2
	INFANTERIE. Nigrelli	3	//		INFANTERIE. Bagny	3	//
	Herberstein	3	//		Krickbaum	3	//
	Nugrane	3	//		Danois	3	//
	Danois	3	//		Deychtem	3	//
	Guttenstein	2	//		Jeune Thaun	6	//
	Lichtenstein	3	//				
	Stahremberg	3	//		CAVALERIE. Lorraine	//	6
	CAVALERIE. Corbelli	//	6		Visconti	//	4
	Darmstadt	//	3		Danois	//	2
	Commercy	//	5		Trautmansdorf	//	6
	Herbevillé	//	6		Hussards d'Esbigny	//	1
	TOTAL	20	44		TOTAL	18	36

RÉCAPITULATION.

Bataillons	38
Escadrons	80
Artillerie, pièces de canon	57

[1] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 269 du volume 1597 de ses Mémoires. Elle se trouve dans l'Histoire militaire du règne de Louis le Grand, par le marquis de Quincy, tom. III, page 675, et dans l'Histoire militaire du prince Eugène de Savoie, par Dumont, tom. II, page 77.

ORDRE DE MARCHE DE L'ARMÉE, 15 AOUT [1].

(*Voir page* 248.)

L'armée marchera sur deux colonnes.
La première ligne fera la colonne droite;
La deuxième ligne, la colonne gauche.
Elles marcheront toutes deux par leur gauche.
La première ligne sera composée, savoir :

Les dragons d'Estrades.
Les dragons de Languedoc.
Les grenadiers de toute la 2e ligne.
Deux brigades d'artillerie.
La brigade de Montpeyroux.
La brigade de Piémont, infanterie.
D'Ourches, cavalerie.
La Marine, infanterie.
Les carabiniers.
La brigade des gardes à pied de son altesse royale.
La brigade de Rennepont, cavalerie.
La brigade d'Auvergne, infanterie.
La gendarmerie.
Normandie, infanterie.
Brabant, cavalerie.
Trois régiments d'infanterie espagnole.
Les dragons de Lautrec et Dauphin.
La réserve, composée de la brigade de Bourgogne, infanterie, et de celle de Ruffey.

La seconde ligne sera composée, savoir :

Les dragons de son altesse royale.
La brigade de Lyonnais, infanterie.
Vaudeuil, cavalerie.
Grancey, infanterie.
Du Bordage, cavalerie.
Savoie, infanterie.
Choiseul, cavalerie.
Anjou, infanterie.
Sully, cavalerie.
Saulx, infanterie.
Flandre-Catalan, cavalerie.
Les dragons de Senneterre et de Mauroy, espagnols.

Trivulce et Copola, cavalerie, feront l'arrière-garde des bagages.

Lettre de M. le comte de Tessé à M. de Chamillart.

Vous me mandez que c'est grand dommage que nous n'ayons pas eu une seconde ligne et du canon; cela est vrai, car les ennemis eussent été totalement battus; mais nous n'en avions point : ce ne fut pas la faute du marquis de Dreux, car sans ordre et de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1591, n° 68.

Du camp de Luzzara, 8 septembre 1702 [1]. (*Voir page 249.*)

bonne volonté il y marchait, avait pris le bon chemin, et en fut détourné par un aide de camp qui le conduisit mal. Vous m'ordonnez de vous mander en galant homme et en honneur ce que c'est que l'avantage de toute cette affaire que vous avez peine à démêler, et comment la perte des ennemis était au-dessous de la nôtre. Quant à la perte des ennemis, ils conviennent d'avoir eu quinze cents hommes de tués et trois mille cinq cents de blessés; tous leurs trompettes, officiers pris, déserteurs et toutes les gazettes qu'ils ont fait faire et les lettres écrites à leur avantage, à Venise, à Rome et dans toutes les cours d'Italie et d'Allemagne en conviennent, et il est bien certain qu'ils ne diminuent point leur perte. Cet article peut donc être une chose assurée. Ils disent, avec les mêmes circonstances, nos pertes de dix à douze mille hommes. Or nous savons qu'il n'est pas entré plus de dix-sept à dix-huit cents blessés à l'hôpital, dont il en reviendra plus de quatorze cents; car, Dieu merci, ils se portent bien, quasi tous, et nous savons qu'il n'est pas resté de notre part, quatre cents morts sur la place. Il est donc certain que les ennemis n'ont imaginairement augmenté nos pertes que pour cacher la réalité des leurs, dont ils conviennent.

Lettre de M. de Marcin à M. de Chamillart. Du camp de Luzzara, 17 août 1702 [2]. (*Voir page 250.*)

Je n'ai que le temps, monseigneur, à cause du départ précipité de M. le duc de Villeroy, de vous envoyer la copie de ce que j'ai l'honneur de mander au roi, que je puis vous assurer être conforme à la vérité, en ce que j'ai vu, ne me mêlant point de parler de ce qui ne s'est pas passé sous mes yeux, et le pays, qui est extrêmement coupé, ne permettant pas de voir ce qui est tant soit peu éloigné.

Le roi doit être content de la valeur de ses troupes dans cette occasion comme dans toutes les autres, et même plus s'il est possible, n'y ayant rien de comparable à ce qu'elles ont fait, et les ennemis n'ayant jamais pu les entamer dans un combat vif, long et opiniâtre, quelques efforts qu'ils aient pu faire, quoique notre ar-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1591, n° 212.

[2] *Idem*, n° 79.

mée ne fût pas encore établie et qu'elle fût à peine arrivée. Comme j'ai vu de mes propres yeux agir les troupes que je vais vous nommer, je puis vous assurer avec vérité, monseigneur, qu'elles ont fait au delà de tout ce qui se pouvait attendre des plus braves, des plus vigoureuses, des plus sages et des mieux disciplinées.

C'est dans l'infanterie, les bataillons du régiment de la vieille Marine; dans les dragons, les régiments Dauphin et de Lautrec, Languedoc et d'Estrades, et dans la cavalerie, les carabiniers sous les ordres de MM. le comte d'Aubeterre et le chevalier d'Imecourt, qui ont donné de merveilleux exemples de valeur et de conduite, ainsi que le chevalier de Broglie à la tête de sa brigade, composée du régiment de la Reine et du sien, qui ont fait tout ce qu'on pouvait attendre de la plus excellente cavalerie et des meilleures troupes du monde.

Le régiment d'Albemarle, qui soutint les carabiniers sur la fin de l'action, et les délivra de l'infanterie des ennemis qui les avait pris en flanc, par la charge la plus vigoureuse qu'on puisse faire, quoique inférieur en nombre, ne peut trop se louer.

Toute la brigade de Duguast se comporta aussi parfaitement bien dans cette occasion.

Il faut remarquer qu'avant l'arrivée du régiment d'Albemarle, quelques escadrons des carabiniers avaient mis pied à terre, et avaient chargé plusieurs fois en cet état et toujours avec avantage cette infanterie qui était sur leurs flancs; ils chargèrent depuis plusieurs fois, à cheval, la cavalerie ennemie avec le même succès, ainsi que la brigade du chevalier de Broglie.

Je ne puis me dispenser, pour rendre témoignage à la vérité, de vous dire en même temps, monseigneur, que M. le comte de Murcey, maréchal de camp, quoique malade et ayant actuellement la fièvre, ne quitta jamais ce poste d'un moment, jusqu'à la fin de l'action, et y fut très-utile, s'y acquittant de son devoir avec toute la conduite et toute la valeur imaginables.

Je ne vous parle, monseigneur, que de ce poste seul et de ces

troupes, parce qu'elles sont les seules que j'aie vu agir, le pays étant extrêmement coupé et ne permettant pas de voir ce qui se passait ailleurs, les autres officiers généraux étant en état de vous rendre compte des choses qu'ils ont vues et des troupes qu'ils ont fait agir.

Je dois vous dire aussi, monseigneur, et cela sans aucune flatterie, que le roi d'Espagne a donné dans cette occasion des preuves bien évidentes de sa bonne volonté, de sa valeur naturelle, et même du génie qu'il a pour la guerre, s'étant avancé plus loin qu'il n'aurait dû, ayant assisté à l'action avec une intrépidité et une sagesse toujours égales, et en ayant jugé avec des lumières supérieures à son âge et à celles de gens consommés dans le métier, ce dont tous les Français et tous les Espagnols sont étonnés et charmés. M. de Valouze, l'un de ses aides de camp, qu'il envoya à ce poste pour être informé de ce qui s'y passait, y demeura pendant tout le temps que dura le combat, y donnant toutes les preuves de fermeté et de valeur imaginables.

Pendant toute la durée de cette action, qui fut fort opiniâtre, les ennemis ne firent jamais perdre un pouce de terrain aux troupes du roi, et furent souvent repoussés bien loin avec une extrême vigueur. L'obscurité de la nuit la fit finir, et ils furent assez maltraités pour n'avoir pas envie de la recommencer le lendemain.

Tous les prisonniers et tous les déserteurs nous assurent qu'il leur en coûte beaucoup de monde, et particulièrement beaucoup d'officiers, entre lesquels on en nomme de grande distinction, sans compter quelques pièces de canon, quelques drapeaux et quelques étendards.

Ce combat, qui fut très-vif, doit faire quelque plaisir au roi, non-seulement par rapport à l'avantage de ses armes, mais parce que rien n'était plus capable de faire connaître la supériorité de ses troupes sur celles des ennemis.

Depuis lors, le château de Luzzara, qui avait refusé de se rendre et que l'on n'avait pas pris à cause que l'on était occupé à des choses plus considérables, s'est rendu ce matin, à condition que la garni-

son, y compris les officiers, seront prisonniers de guerre et perdront tous leurs équipages.

On est redevable de tous ces bons succès à la disposition et à la diligence avec laquelle le duc de Vendôme fit partir l'armée du camp de la Testa, dès qu'elle fut en état de marcher, ce qui eut lieu le 15 de ce mois, à une heure après minuit; ce qui fit qu'étant arrivée ici de très-bonne heure, les ennemis ne purent s'imaginer que ce fût l'armée entière, et crurent que ce n'était que l'avant-garde, ce qui leur donna l'audace de l'attaquer avec toute la leur, qui employa certainement toutes ses forces dans cette occasion, dans laquelle nous avons eu plusieurs officiers tués ou blessés, dont je ne puis vous rendre compte, monseigneur, n'en étant pas encore suffisamment informé, et le départ de M. le duc de Villeroy ne me laissant que le loisir de vous renouveler, etc.

Lettre de M. de Murcey à M. de Chamillart. Du camp de Luzzara, 17 août 1702[1]. (*Voir page 250.*)

M. le duc de Vendôme partit le 15, au point du jour, de la Testa pour venir à Luzzara, où l'on trouva que les ennemis avaient des troupes dans le château. Il les fit sommer par M. Desmarest, sur lequel ils tirèrent au lieu de répondre. M. de Vendôme les fit investir et ne songea qu'à faire marquer le camp. Une heure ou deux après, on lui dit que les ennemis poussaient une garde de Senneterre; ils furent repoussés par un détachement de dragons d'Estrades et des carabiniers avec les grenadiers d'Albemarle. On a su qu'il y avait cinq cents chevaux. M. de Vendôme y alla, et en revenant on vint lui dire que les ennemis paraissaient du côté du Pô; il alla les reconnaître et vit que c'était la tête de leur armée. Il ne pensa plus qu'à se mettre en bataille, et appuya sa gauche au Pô. Les ennemis ne vinrent nous attaquer qu'à cinq heures du soir. Ils avaient jeté toutes leurs forces sur leur droite pour nous ôter la communication du Pô et dégager le château de Luzzara qui était investi, et qui leur est d'une très-grande conséquence: et sans la marche belle et hardie de M. le duc de Vendôme, ils auraient occupé ce poste le même jour. Ils n'ont point

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1591, n° 82.

secouru le château ni empêché la communication du Pô. Je ne vous parlerai, monseigneur, que de ce que j'ai vu. J'avais avec moi la brigade de vieille Marine, les régiments de dragons Dauphin, d'Estrades, Lautrec et Languedoc; les régiments de cavalerie de la Reine et de Broglie; la brigade d'Anjou, infanterie, y vint une heure avant que l'action ne finît. Les ennemis, de ce côté-là, n'ont pas gagné un pouce de terrain; au contraire, nous les avons poussés jusque dans l'endroit où ils avaient commencé à se mettre en bataille. Les régiments de la vieille Marine et d'Albemarle y ont fait des merveilles, mais ils ont fait une grande perte. Les quatre régiments de dragons ont très-bien fait, à leur ordinaire. Le Dauphin-dragons n'est presque plus en état de servir, à cause de la grande perte qu'il a faite. Ce régiment-là et celui d'Estrades s'y sont distingués; les deux régiments de cavalerie ont aussi très-bien fait, ainsi que la brigade d'Anjou, infanterie, commandée par M. de Guerchy. Les deux aides de camp que j'avais y ont eu leurs chevaux tués et moi un blessé. La journée d'hier se passa en canonnades; elles continuent aujourd'hui. Le château vient de se rendre à discrétion. Il y avait dedans quatre cents hommes de pied et cent dragons, et toutes sortes de munitions.

M. le duc de Vendôme est venu une fois à mon poste, dans le temps qu'on y faisait un feu effroyable.

Nous avons fait une perte très-considérable dans la personne de M. le marquis de Créqui. Lui et M. de Marcin sont les seuls officiers généraux que j'aie vus. Je suis obligé de dire que le dernier est au-dessus des autres un jour d'occasion. M. de Traversé, capitaine au régiment de cavalerie de la Reine, s'y est distingué autant qu'on le peut. On vient d'apprendre que du côté des ennemis le prince de Commercy a été tué et que le prince de Vaudémont a été blessé au bras.

Lettre de M. de Langallerie au roi.

Je prends la liberté de rendre compte à votre majesté qu'ayant eu le bonheur de la servir utilement au combat de Luzzara, m'y étant trouvé commandant six bataillons et un régiment de cavalerie qui

Du camp de Luzzara, 18 août 1702[1]. (*Voir page 250.*)

ont combattu avec toute la valeur et l'intrépidité du monde, je me donne l'honneur d'en rendre compte à votre majesté parce que l'action a roulé sur moi, qui me suis trouvé hors de communication avec l'armée de votre majesté, et que les ennemis étaient entre elle et les troupes que j'avais l'honneur de commander, ce qui me fait espérer que votre majesté ne trouvera pas mauvais que je les nomme, et leur rende la justice qui leur est due : ce sont les trois bataillons de Piémont, les deux de Lyonnais, celui de l'Ile-de-France, un détachement de cent cinquante hommes des troupes de Savoie et le régiment de cavalerie de Bourbon. Les officiers et les troupes ont combattu avec une valeur que je ne puis exprimer à votre majesté. Les ennemis sont venus trois fois à la charge avec des forces infiniment plus grandes que les nôtres ; mais la valeur et l'intrépidité de vos troupes, qui combattirent depuis neuf heures du soir jusqu'à une heure après minuit, quoique ces mêmes troupes eussent encore combattu pendant la bataille, obligèrent les ennemis à se retirer à la portée du pistolet. Cependant le grand feu que j'avais fait ayant consommé toutes mes munitions, je pris la résolution de faire une retraite à la vérité un peu hardie, mais nécessaire, parce que j'avais le Pô derrière moi. Je me retirai donc en leur prêtant le flanc ; ils n'osèrent me charger, étant rebutés du feu qu'ils avaient essuyé ; et j'arrivai sur les deux heures après minuit au camp de la réserve. Je ne dois point finir cette petite relation sans assurer votre majesté que rien n'approche de la bravoure et de la capacité de M. de Broglie, colonel du régiment de l'Ile-de-France, aussi bien que de la grande valeur de M. de Saint-Micaud, mestre de camp du régiment de Bourbon, lequel a beaucoup souffert dans les différents postes où je l'ai placé et où il a demeuré avec une fermeté admirable. Heureux, sire, de m'être trouvé dans cette occasion pour marquer à votre majesté mon zèle à son service pour lequel je m'estimerai toujours trop heureux de pouvoir sacrifier ma vie.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1591, n° 84.

Lettre de M. de Pracontal à M. de Chamillart. Du camp de Luzzara, 19 août 1702 [1]. (*Voir page 250.*)

Je crois, monseigneur, que vous savez que les ennemis nous attaquèrent en arrivant dans ce camp, avant que nous pussions être en ordre de bataille, et l'on doit à la grande valeur des troupes, et à l'activité avec laquelle M. le duc de Vendôme se porta partout, le salut de l'affaire, qui est une des grosses que j'aie jamais vues, pendant près de quatre heures. Le nombre des morts et des blessés de part et d'autre en fait foi. Vingt-cinq bataillons des troupes du roi ont soutenu toute l'affaire, sans jamais avoir perdu un pas de terrain. La cavalerie n'a jamais branlé, quelque feu qu'elle ait essuyé; et celle de l'empereur ne s'est presque point présentée pour la charger, étant toujours restée derrière leur infanterie. La nuit finit le combat, et les deux armées se sont retranchées à la portée du mousquet l'une de l'autre, y ayant depuis ce jour-là toujours eu une grosse canonnade. Je ne sais pas comment l'armée de l'empereur se tirera d'où elle est, ne lui étant guère possible de marcher devant celle du roi sans être en danger d'être battue; la supériorité du nombre leur doit faire tout craindre, et je les trouve bien hardis, pour ne pas dire imprudents, de s'être placés comme ils sont. Pourvu que notre pain arrive et que nous n'en manquions pas ici, les affaires du roi ne sauraient être dans une meilleure situation.

Lettre de M. de Monigon à M. de Chamillart. Du camp de Luzzara, 17 août 1702 [2]. (*Voir page 250.*)

Vous serez informé par M. le duc de Vendôme et par M. le duc de Villeroy, qui va porter au roi la nouvelle du combat qui se donna avant-hier ici, que la cavalerie et les dragons y ont fait leur devoir. Pour les carabiniers, ils s'y sont comportés avec une distinction qu'on ne saurait assez louer ni récompenser : ils ont combattu à pied et à cheval; et d'Aubeterre, ayant fait mettre pied à terre à trois escadrons, n'en gardant qu'un à cheval, tint tête, sans perdre un pouce de terrain, à un bataillon et trois escadrons de dragons; mais comme la pelote grossissait incessamment de la part des ennemis, il était à craindre qu'il ne fût enfin forcé et défait, si M. de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1591, n° 87.

[2] *Id em*, n° 81

Pracontal, qui avait remarqué l'état violent où il était, n'y avait couru avec un bataillon d'Albemarle, avec lequel il passa sur le ventre à tout ce qui était devant lui, et ne jugea pas à propos de faire beaucoup de prisonniers.

J'aurai incessamment l'honneur de vous rendre compte, monseigneur, des pertes qu'on a faites; cependant je vous apprendrai la mort de M. de Vaudeuil, qui était à notre gauche, et qui est une perte véritable.

RELATION DU COMBAT DE LUZZARA, PAR M. DE QUINCY

(*Voir page 253.*)

RELATION DU COMBAT DE LUZZARA, PAR M. DUMONT

(*Voir page 252.*)

CAPITULATION DE GUASTALLA, LE 9 SEPTEMBRE.

(*Voir page 259.*)

ARTICLE PREMIER.

Demain, à la pointe du jour, M. le comte de Solari livrera la porte de l'attaque aux troupes de sa majesté et de ses alliés.

ART. 2.

Dans deux fois vingt-quatre heures au plus tard, les troupes d'infanterie de la garnison impériale qui est à Guastalla en sortiront avec armes et bagages, tambour battant, mèche allumée, drapeaux déployés, avec vingt coups chacun pour s'en aller à Trente par le plus court chemin, passant sur le pont que nous avons sur le Pô à Luzzara, de là à Marcaria, à Borghetto, Villafranca, prenant le chemin droit entre la digue et le lac de Garde, pour se rendre audit Trente.

ART. 3.

La cavalerie ennemie et les dragons de cette place sortiront à pied.

Extrait par M. de Vault de l'Histoire militaire du règne de Louis le Grand, par le marquis de Quincy, tom. III, page 674.

Extrait par M. de Vault de l'Histoire militaire du prince Eugène de Savoie, par Dumont, tom. I, page 22.

Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1591, n° 222.

ART. 4.

A l'égard de MM. les officiers de cavalerie de ladite garnison, ils sortiront avec armes et bagages, ainsi que ceux de l'infanterie.

ART. 5.

Les chevaux et mulets qui se trouvent actuellement dans Guastalla et qui ont été pris durant cette campagne sur l'armée du roi et de ses alliés seront repris par ceux qui les ont perdus.

ART. 6.

Dans la route qu'ils feront jusque dans l'état de Venise, le pain leur sera fourni en payant au taux du roi; et en entrant dans l'état des Vénitiens, on leur en fournira pour quatre jours, en le payant au même prix; et ils donneront incessamment un état de la quantité de rations de pain dont ils auront besoin.

ART. 7.

A l'égard des équipages que lesdites troupes ont à Brescello, on fournira un capitaine et quarante maîtres qui les escorteront depuis Brescello jusqu'à Guastalla, moyennant un passe-port suffisant que fournira M. le comte de Solari.

ART. 8.

Il sera permis à M. le comte de Solari de faire venir de l'armée de M. le prince Eugène les chevaux, mulets et équipages qu'ils y auront, lesquels les joindront à Castellucchio; et à ce sujet on fournira les passe-ports nécessaires.

ART. 9.

M. le comte de Solari, tous les officiers et toutes les troupes, tant de cavalerie, de dragons que d'infanterie de ladite garnison de Guastalla, s'obligent et donnent leur parole d'honneur de ne point porter les armes ni rendre aucun service quel qu'il puisse être, contre le roi ni ses alliés, jusqu'au 1er avril 1703.

ART. 10.

Pour ce qui est des malades, M. le comte de Vaubecourt s'oblige

de faire conduire à l'armée de M. le prince Eugène, le plus tôt que faire se pourra, la quantité de trois cents blessés ou malades, lesquels M. le comte de Solari s'oblige de faire joindre à Trente aussitôt qu'ils seront en état, et de leur faire tenir, comme aux autres, la parole de ne point servir contre le roi et ses alliés. S'il se trouve des blessés ou malades qui ne puissent sortir dudit Guastalla, on en aura soin, et on les enverra après leur guérison droit à Trente, où ils demeureront selon les conditions ci-dessus.

ART. 11.

Il sera fourni à ladite garnison une escorte de cinquante cavaliers, commandés par un capitaine et un lieutenant, qui la conduira jusque sur la frontière des terres des Vénitiens, depuis laquelle nous leur donnerons un trompette qui les conduira jusque sur les terres de l'empire, auquel trompette M. le comte de Solari donnera un passeport pour son retour à notre armée; il en donnera aussi un pareil au capitaine, pour lui et les officiers et ses cinquante maîtres, pour revenir par le même chemin et les mêmes journées.

ART. 12.

M. le comte de Solari et tous MM. les officiers de la garnison de Guastalla s'obligent à ne retirer de Brescello que les équipages seulement qui appartiennent à leurs personnes et non à d'autres.

ART. 13.

Pour plus de facilité, les parties sont convenues que le comte de Solari avec sa garnison et ses bagages, prendra la route ci-après : ils passeront sur le pont que nous avons à Luzzara, de là à Torre-d'Oglio, à Castellucchio, à Rovigo, à Volta et à Borghetto.

M. le comte de Solari s'oblige de laisser un capitaine qui demeurera en otage auprès de M. de Vaubecourt pour être garant qu'il n'y aura que les équipages des susdits officiers de la garnison de Guastalla qui sortiront de Brescello, et pour être aussi garant du retour des chariots que les bourgeois de Guastalla auront fournis aux officiers, tant pour leurs équipages que pour les blessés et malades. Les partis s'obligent d'exécuter de bonne foi les articles ci-dessus.

ÉTAT DES TROUPES QUI COMPOSERONT L'ARMÉE [1].

(*Voir pages* 269 *et* 270.)

INFANTERIE.

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	NOMBRE d'hommes.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	NOMBRE d'hommes.
Piémont	3	1,051	*Report*	36	10,725
Normandie	3	820	Thiérache	1	168
La Marine	3	953	Bugey	1	193
Auvergne	2	743	Labour	1	201
Saulx	2	456	Ponthieu	1	270
Lyonnais	2	575	Royal-artillerie	1	271
Anjou	2	730	Dillon	1	350
Les Vaisseaux	3	923	Bourk	1	397
Bourgogne	2	710	Galmoy	1	397
Médoc	1	300	Berwick	1	460
Mirabeau	1	274	Albemarle	1	327
Sourches	1	290			
L'Ile-de-France	1	371	TROUPES DE SAVOIE.		
Bassigny	1	322	Les gardes	1	318
Cambresis	1	337	Montferrat	1	270
Maulevrier	2	402	Saluces	1	277
Bresse	1	243	Savoie	1	326
Quercy	1	325	La Croix-Blanche	1	320
Grancey	1	239	Chablais	1	296
Royal-comtois	2	446			
2e de Dauphiné	1	215			
A reporter	36	10,725	TOTAL	52	15,566

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1592, nos 147 et 148.

CAVALERIE.

RÉGIMENTS.	ESCADRONS	NOMBRE d'hommes.
Flandre	3	271
Brabant	3	290
Gendarmerie	8	601
Colonel-général	3	197
Cuirassiers	3	170
Royal-Roussillon	3	285
Royal-carabiniers	4	306
La Reine	3	70
Dauphin	3	277
Anjou	2	109
Narbonne	2	60
Sully	2	170
Uzès	2	163
Rufley	2	173
Bertillac	2	91
Du Bordage	2	150
Viltz	2	100
Desclos	2	178
Capy	2	100
Espinchal	2	100
Montpeyroux	2	139
Simiane	2	114
Broglie	2	142
Mauroy	2	155
A reporter	63	4,411

RÉGIMENTS.	ESCADRONS	NOMBRE d'hommes.
Report	63	4,411
TROUPES DE SAVOIE.		
Royal-Piémont	3	205
Royal-dauphin	3	70
D'Estrades	3	230
Du Héron	3	226
Senneterre	3	164
Vérac	3	179
Lautrec	3	289
TROUPES DE SAVOIE.		
Dragons de Savoie	3	280
Dragons génevois	3	280
TOTAL	90	6,334

ÉTAT DES TROUPES QUI DOIVENT RESTER DANS LES PLACES [1].

(*Voir page* 270.)

INFANTERIE.

GARNISONS.	BATAILLONS.	GARNISONS.	BATAILLONS.
Crémone	2	*Report*	32
Modène	2	Bozzolo	1
Reggio	2	Buscoldo	1
Carpi	4	Curtatone	1
Guastalla	6	Montanara	1
Sabionetta	2	Scorzarolo	1
Marcaria	1	Castiglione, Castel-Goffredo, Goito, Ustiano et Caneto	4
Mantoue	13		
A reporter	32	TOTAL	41

A Reggiolo, un detachement de l'armée, de 500 hommes.

CAVALERIE.

GARNISONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.	GARNISONS.	RÉGIMENTS.	ESCADRONS.
Carpi	Bourbon	2	Reggio	*Report*	33
	Villeroy	2		Ourches	2
	Rassé	2	Marmiruolo	Drag. de Languedoc	3
	Montauban	2	Au pont de Torre-d'Oglio	Dragons de Borelly	2
	Drag. de Fimarcon	3		Rennepont	2
	30 hussards	//	Gênes	Vienne	2
Cesoli	Commissaire-génér.	3		Courlandon	2
	Bissy	2	Crémone	Esclainvilliers	2
	Villiers	2			
	Melun	2		TOTAL, non compris les hussards	37
	Scheldon	2			
	A reporter	33			

Un détachement de M. de Villepéon pour être auprès de Milan pendant la marche du roi d'Espagne.
Un détachement fixé à Mantoue, de 400 cavaliers ou dragons, et 60 hussards.
Un détachement fixé à Modène, 150 dragons.
Un détachement fixé à Reggiolo, 50 dragons.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1592, n° 148.

CAPITULATION DE BORGOFORTE, LE 15 NOVEMBRE [1].

(*Voir page 274.*)

M. le marquis de Malvezzy, lieutenant-colonel du régiment de Lorraine, commandant les troupes de sa majesté impériale dans le château de Borgoforte, ayant été assiégé par des troupes de sa majesté très-chrétienne, commandées par M. le marquis de Langallerie maréchal des camps et armées du roi, après avoir battu la chamade, s'est rendu aux conditions ci-après, savoir :

1° Qu'il serait prisonnier de guerre avec toute sa garnison, qui sera désarmée, à l'exception des officiers, à qui l'on laissera les armes qu'ils auront quoique prisonniers;

2° Que l'on ne touchera à aucun équipage d'officiers, de soldats et de femmes, et qu'on leur fournira les voitures nécessaires pour les transporter;

3° Que l'on n'arrêtera pas un soldat de sa majesté impériale, sous quelque prétexte que ce soit, hors qu'il ne veuille prendre parti volontairement dans les troupes de sa majesté très-chrétienne ou avec les alliés, et que l'on ne les sollicitera point;

4° Qu'il remettra incessamment les portes aux troupes de sa majesté très-chrétienne et toutes les munitions de guerre et de bouche;

5° Que la garnison sera conduite à Sabionetta par le plus court chemin, et qu'on lui fournira des voitures pour ses malades et ses blessés.

M. le marquis de Langallerie, maréchal des camps et armées du roi très-chrétien, et M. le marquis de Malvezzy, lieutenant-colonel du régiment de Lorraine, commandant les troupes de sa majesté impériale à Borgoforte, étant convenus des articles ci-dessus avec M. de Martimont et de Marsillac, otages pour l'armée de sa majesté très-chrétienne, et M. de Fouques, capitaine du régiment de

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1592, n° 210.

Thuin, otage de la garnison de sa majesté impériale, ont signé de part et d'autre pour exécuter régulièrement les articles mentionnés dans ladite capitulation.

Signé LANGALLERIE, ROBERTO MALVEZZY, MARSILLAC, MARTIMONT, WOLFGANG, FOUQUES, capitaine.

ÉTAT DES QUARTIERS DE L'ARMÉE DES DEUX COURONNES [1].

(*Voir page* 274.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS DES TROUPES.
Le duc de Vendôme. Le comte de Besons. Le duc de Villeroy. Le comte de Roussy. L'état-major de l'armée.	5	2	Guastalla, quartier général.
D'Albergotti. Le marquis de Flamanville. Le marquis de Mézières, commandant la cavalerie.	12	5	Modène.
De Barneval, lieutenant-colonel de Galmoy, avec un détachement de Reggio.	"	"	Reggiolo.
Le marquis de Vaubecourt. Le comte d'Estaing.	4	2	Carpi.
De Choisinet, colonel réformé.	2	"	Coreggio.
De Sebret, colonel de Ponthieu.	1	"	Rubiera.
Mahoni, colonel réformé irlandais.	1	"	Gualtieri.
De Bourk, colonel irlandais.	1	"	Puiglio.
Le marquis de Barbesières. Le comte de Chemerault. De Langallerie. De Ruffey.	13	4	Mantoue.
Duguast, brigadier.	3	2	Goito.
Le comte de Medavi.	3	"	Castiglione.
Compagnie de dragons.	"	6	
A reporter.	45	21	

[1] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre ; elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 330 du vol. 1597 de ses Mémoires. Elle se trouve dans l'Histoire militaire du règne de Louis le Grand, par le marquis de Quincy, tom. III, page 693.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	QUARTIERS DES TROUPES.
Report.....	45	21	
Le chevalier de Maulevrier.....	3	//	Volta.
Compagnie de dragons.....	//	6	
Du Mas, colonel.....	1	//	Cavriana.
Compagnie de dragons.....	//	6	
De Tanguy, colonel de Miromesnil.....	3	2	Castel-Goffredo.
Le marquis de la Meselières, brigadier.....	3	2	Marcaria.
Baudoin, lieutenant-colonel de Vendôme.....	1	//	Caneto.
De Barville, colonel.....	1	2	Ustiano.
D'Yverney, lieutenant-colonel de Flandre.....	2	//	Sabionetta.
Destouches.....	3	2	Viadana et Casal-Maggiore.
D'Argenson, colonel réformé.....	1	//	Vescovato.
Le marquis de Pracontal.....	3	4	Soncino.
De Villiers.....			
Le marquis de Carcado.....	1	4	Castel-Leone.
Le comte de Wartigny.....	1	3	Caravaggio.
De Saint-Fremont.....	2	2	Lodi.
Le marquis d'Aubeterre.....			
Le marquis de Sepville.....			
M. de Narbonne.....	1	6	Pizzighitone.
Le comte de Revel.....	4	16	Crémone.
D'Asfeld.....			
Le comte de Murcey.....			
De Cabanac, colonel.....	2	//	Bozzolo.
Un détachement de Bozzolo.....	//	//	Gazzuolo et San-Matthei.
De Masselin, brigadier.....	4	10	Colorno.
De Plancy.....			
Le marquis de Senneterre.....			
Escadrons.....	//	8	San-Colombano.
Les carabiniers.....	//	4	Marignan.
Bataillons.....	2	//	Pavie.
Le marquis de Fimarcon.....	//	3	Treviglio.
Le marquis de Montpeyroux.....	//	2	Veillate.
RÉGIMENTS.			
Beaujolais.....	1	//	Naples.
Berry.....	1	//	
Dauphiné.....	1	//	
Vivarais.....	1	//	
TOTAL des bataillons.....	87	//	
TOTAL des escadrons.....	//	103	

DÉTAIL SUR LES PLACES DE MODÈNE, REGGIO ET RUBIERA, ENVOYÉ PAR M. DE BARBESIÈRES [1].

(*Voir page* 277.)

Dans le petit voyage que nous venons de faire, M. de Vendôme a examiné fort soigneusement les villes de Reggio et de Modène, et a séjourné dans toutes les deux pour se faire rendre compte de tout ce qui s'est trouvé dans les arsenaux et dans les magasins de ces deux villes. Il en a aussi fait le tour pour voir l'état de leurs fortifications. La ville de Reggio est grande, entourée de douze bastions, desquels il y en a dix de revêtus et deux qui ne le sont pas; il y a outre cela un château que l'on peut tenir pendant la campagne, sans avoir personne dans la ville, avec trois ou quatre cents hommes au plus. Il y avait quelques petites réparations à faire pour se mettre tout à fait en sûreté; elles y ont été faites par les soins de M. d'Imecourt, à qui M. de Vendôme a donné le commandement de cette ville; c'est un officier entendu et fort appliqué. En allant de Reggio à Modène, nous avons passé à Rubiera, où il y a un bataillon: c'est un lieu fermé de bonnes murailles fort épaisses : la ville est fort petite. Il y a aussi un château qui est très-bon, et qu'on pourra tenir pendant la campagne avec fort peu de monde, si on le juge à propos.

Nous sommes restés trois jours dans Modène. La ville est fort belle et grande; elle est entourée de bastions et de tours assez mal construits. Il y a quelques endroits dont la muraille est tombée; mais M. d'Orgemont, qui commande en cette ville, les a fait palissader, de manière que cela est en aussi bon état que ce qui est revêtu; mais il y a une citadelle de cinq bastions qui est la plus belle et la meilleure chose que j'aie jamais vue en fait de fortification. Toutes les demi-lunes de cette citadelle sont faites, le parapet et le glacis du chemin couvert tout faits, de manière qu'en y mettant des palissades, cette citadelle serait dans un aussi bon état que l'on pourrait

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1592, n° 318.

souhaiter. Il s'est trouvé dans les arsenaux de Reggio, de Modène, et, à ce qu'on nous a dit, dans Carpi, de la poudre en petite quantité, mais beaucoup de salpêtre, quantité de cordages pour l'usage de l'artillerie, et du bois de charronnage.

Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Chamillart. Guastalla, 1er décembre 1702[1]. (*Voir page* 281.)

Vous verrez, monsieur, les nouvelles qu'il y a, par la lettre que j'ai l'honneur d'écrire au roi; vous y verrez aussi que je n'ai pu m'empêcher de marquer à sa majesté la douleur que j'ai des discours que je sais qui se tiennent tous les jours à la cour, et qui sont entièrement éloignés de la vérité. Avec vous, monsieur, j'entrerai dans un plus grand détail que je ne l'ai fait avec sa majesté, et puisqu'il faut que je me justifie, je vais commencer à le faire; je vous dirai pourtant auparavant, et avec ma franchise ordinaire, que je ne croyais pas être le seul de ceux qui ont eu l'honneur de commander les armées du Roi cette année, qui eût besoin de se justifier.

Je vous dirai donc, monsieur, qu'on me reproche en premier lieu de me laisser gouverner. Cet article est bien aisé à réfuter, et je vous ferai dire par tout le monde, à commencer par M. de Vaudémont jusqu'au dernier goujat, que c'est justement tout le contraire. Je n'ai jamais parlé à personne en particulier; j'ai toujours consulté, quand je l'ai cru nécessaire, MM. les officiers généraux tous ensemble, et quoique je les aie trouvés opposés à mes sentiments, je n'ai pas laissé de passer outre, et nous nous en sommes bien trouvés plusieurs fois. Voilà le premier article, et je vous ferai signer ceci par tous MM. les officiers généraux, qui ne pourront disconvenir de ce que je vous dis. On me reproche, en second lieu, de n'aimer que le repos, et d'avoir manqué des occasions de chasser les impériaux d'Italie; sur cela, je vous ferai encore signer par tous MM. les officiers généraux que c'est moi seul qui ai voulu marcher sur la Secchia; et c'est cette marche qui a obligé les ennemis à la repasser, à défaire leur pont, et a donné lieu à M. de Tessé

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1592, n° 269.

de se rendre maître de Borgoforte, avec le secours que je lui envoyai en grande diligence. Un homme qui aurait préféré son repos à l'intérêt du service de son maître, aurait séparé son armée et ne se serait pas exposé à faire une marche aussi hardie, car il n'était rien de si aisé que de nous séparer et d'entrer dans nos quartiers; c'était même le sentiment de tout le monde, excepté de M. de Barbesières, à qui je dois la justice de dire qu'il est le seul qui ait bien envisagé les suites de mon projet. Les affaires du roi étaient encore perdues si, après avoir passé à Crémone, j'eusse fait le siége de Brescello; la plupart des gens le voulaient pourtant, et c'est ce qui a déconcerté le prince Eugène qui s'y attendait, et qui lui a fait perdre le Modenais. Plusieurs officiers généraux que je ne nomme point, et pourtant des plus estimés et qui passent pour fort sensés, voulaient qu'après la prise de Guastalla je repassasse le Crostolo et fisse le siége de Brescello; je ne l'ai jamais voulu, et, si je l'avais fait, le prince Eugène aurait repris tout le Modenais, et nous n'aurions plus repassé le Crostolo: je vous dirai même que nous aurions perdu Guastalla, lequel ne nous donne point un passage sur le Crostolo, en étant éloigné d'une grande portée de canon, pour remonter plus loin encore. Au commencement de la campagne, quelques officiers généraux étaient d'avis de passer l'Oglio dans le bas; je ne l'ai jamais voulu, et cela était possible comme de prendre la lune avec les dents; c'est tout de même que, s'il fallait faire un pont sur la rivière de Seine devant les ennemis, l'aller faire à Caudebec plutôt qu'à Saint-Denis. Voilà, monsieur, comme j'ai été gouverné et les complaisances que j'ai eues pour tout le monde. Si, après ce que je viens de vous dire, MM. de la cour persistent toujours à dire que j'ai été gouverné, au moins les événements ont assez fait voir que je l'ai été par d'habiles gens; et cela doit obliger sa majesté à avoir quelque estime de la capacité de ceux qui m'ont gouverné. J'ajouterai de plus que cette armée et celle de l'empereur me rendent toutes deux justice, et, s'il était nécessaire, je vous le ferais signer par des officiers ennemis qui sont prisonniers ici, à Guastalla, et qui disent publiquement qu'ils sont

très-fâchés que sa majesté m'ait envoyé en ce pays. On nous mande aussi qu'on exalte le prince Eugène jusqu'aux nues; cependant si l'on voulait seulement regarder sur la carte où la campagne a commencé, et où nous en sommes à présent, on ne pourrait s'empêcher de convenir, que, s'il est habile, au moins il est malheureux. Je ne parlerai pas davantage sur son chapitre, et il serait trop aisé, si je voulais, de faire voir plusieurs fautes grossières qu'il a faites, et qu'il n'a donné la bataille de Luzzara que par force, et ne sachant plus que devenir; et sur cela, je vous dirai que tout homme qui, après quatre mois de manége de guerre, est forcé à combattre malgré lui, n'est pas si habile qu'on le pense. Voilà un détail qui peut-être vous ennuiera, mais j'ai cru le devoir faire pour me justifier de n'avoir pas mieux servi le roi. Si vous voulez bien, monsieur, faire réflexion que les ennemis, au commencement d'avril, étaient en deçà du Pô, presque à la hauteur de Pavie, et en delà, auprès de Bergame; et tous les jours dans le Crémonais, sur l'Adda, vous verrez que nous n'avons pas laissé de faire quelque chose dans cette campagne; et M. de la Feuillade, qui a vu ce pays, vous pourra dire qu'il n'est pas bien aisé d'en chasser un ennemi quand il n'a pas envie d'en sortir. Je suis persuadé que vous me rendez justice, mais je vous avoue que je suis outré des impertinents discours des courtisans. Je n'ai pas voulu fatiguer le roi d'un si long détail, mais j'espère de votre amitié pour moi que vous trouverez le temps de lui lire cette lettre. Je vous en serai sensiblement obligé.

Je suis, etc.

P. S. Je vous prie, monsieur, de consulter M. de Marcin; j'ai tant de confiance en lui, et je le connais pour si honnête homme, que je conviendrai de tout ce qu'il vous dira. Je n'en userais pas de même avec beaucoup d'autres qui sont ici.

Je ne sais quelle idée on a à la cour des forces des ennemis; j'avoue que leur armée est fort délabrée; mais quand il vous plaira, monsieur, je vous ferai voir, par le nom et la force de leurs régi-

ments, que le pied complet de leur armée est de soixante et dix mille hommes.

Lettre du roi à M. le duc de Vendôme. 11 décembre 1702[1]. (Voir page 281.)

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite de Guastalla le 1er de ce mois, par laquelle vous paraissez touché de ce que l'on vous a mandé des discours que les courtisans ont tenus sur la campagne que vous avez faite en Italie. Vous entrez même dans une espèce de justification qui ne convient point aux sentiments que j'ai pour vous, ni à la satisfaction que j'ai de la manière dont vous m'avez servi pendant cette campagne. Il n'y a personne qui ne soit exposé à entendre bien des choses qui n'ont ni fondement ni vraisemblance, quand il se faut informer de tout ce que disent des gens qui n'ont point d'autres occupations que celle de vouloir réformer l'État et de dire du mal de tout le monde sans raison. Ce qui doit vous mettre au-dessus de tout ce qui vous reviendra, ce sont les assurances que je vous donne de ne vous point ménager, si j'avais dans la suite occasion de trouver à redire à votre conduite. Si vous continuez à faire comme vous avez commencé et comme j'ai lieu de l'espérer, vous pouvez vivre dans une entière sécurité, et croire que vous êtes beaucoup au-dessus de tous les mauvais offices que l'on voudrait vous rendre.

Les demandes que vous faites à Chamillart dans la lettre que vous lui avez écrite ne sont point venues jusqu'à moi, indépendamment des discours du public. Vous savez que je vous ai écrit plusieurs fois sur Governolo, mais j'ai assez bonne opinion de vous pour croire qu'il n'était pas en votre pouvoir de le faire occuper puisque vous ne l'avez pas fait. Vous savez l'amitié que j'ai pour vous; elle doit vous suffire pour vous empêcher d'avoir de la peine à l'avenir sur tout ce que l'on pourra vous mander qui ne vous viendra pas de ma part.

Continuez à me servir comme vous avez fait jusqu'à présent, et

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1528, lettre 199.

ne vous laissez pas entraîner par les discours de gens qui n'en savent pas tant que vous. L'affaire de Governolo est importante, mais il faut la conduire de manière à ne rien risquer; il vaudrait bien mieux y laisser les ennemis et faire des retranchements devant eux, que de hasarder de perdre beaucoup de troupes à cette entreprise.

PIÈCES RELATIVES

A LA

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY, FÉVRIER 1702[1].

(*Voir page* 286.)

L'empereur mit, l'année passée, tout en usage pour engager le corps de l'empire à déclarer la guerre à la France et à l'Espagne. Tous les mouvements que les ministres de ce prince, répandus dans toutes les cours de l'Allemagne et secondés par ceux du roi d'Angleterre et des États-Généraux des Provinces-Unies, se donnèrent alors pour parvenir à ce but, n'eurent pas le succès qu'il en attendait. Quelques cercles et quelques princes de l'empire embrassèrent ouvertement la neutralité; d'autres demeurèrent dans le silence et dans l'indécision, et tous armèrent considérablement avec le secours, les uns de l'argent de la France, et les autres de l'argent du roi d'Angleterre et des États-Généraux, pour soutenir en temps et lieu le parti qu'ils prenaient.

Le peu de disposition que toutes les puissances d'Allemagne, persuadées qu'il ne s'agissait point alors de la querelle de l'empire, témoignaient avoir pour la guerre, ne laissa pas au roi lieu de douter qu'elle ne se déclarerait pas entre l'empire, la France et l'Espagne, durant tout le cours de l'année passée.

Cependant, comme il eût été contre les règles de la prudence de se confier entièrement à des puissances qui, quoique faisant

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1698, n° 12.

entre elles un même corps d'état, ne laissent pas d'avoir des inclinations, des intérêts et des engagements différents, et qui d'ailleurs armaient chacune en particulier, sa majesté destina une armée pour agir sur le Rhin en cas de besoin, et l'envoya par corps séparés dans les Évêchés, en Champagne, en Franche-Comté et en Alsace. Elle donna aussi ses ordres pour faire remettre dans les provinces susdites, et particulièrement en Alsace, les vivres nécessaires à la subsistance de ladite armée.

Ces dispositions étant faites, on examina avec soin, supposé que l'empereur avec tout ou partie de l'empire déclarât la guerre à la France et à l'Espagne :

Premièrement, ce que les ennemis pourraient entreprendre sur les pays du roi, situés tant sur le haut Rhin que sur la Moselle ;

Et en second lieu, ce qu'il fallait faire pour s'opposer à leurs desseins, et pour rendre leurs entreprises inutiles.

On établit d'abord que le système de la guerre d'Allemagne était entièrement changé, parce que autrefois le roi avait plusieurs places fortes sur le Rhin, et même une place très-considérable de l'autre côté du Rhin, lesquelles donnaient moyen à ses armées de passer de l'autre côté de ce fleuve et d'y subsister du moins pendant une partie considérable de la campagne ; que depuis la paix de Riswick les choses étaient changées de face, puisque ces mêmes places étaient entre les mains de l'empereur et de l'empire ; ce qui interdisait le passage du Rhin aux armées françaises et les mettait dans la nécessité de demeurer en Alsace pour couvrir cette province et pour empêcher les ennemis d'y entrer.

On dit ensuite que la manière de soutenir et de défendre la province d'Alsace avait bien changé depuis la paix de Riswick, parce que cette province, ne confinant plus à la France que par une de ses extrémités, du côté de la Franche-Comté, et étant environnée de provinces étrangères, savoir, de la Lorraine, de la province de la Sarre et du Palatinat du Rhin, ne pouvant d'ailleurs tirer aucun secours

de l'empire de l'autre côté du Rhin, ni y avoir aucun commerce, se trouvait réduite à voler pour ainsi dire de ses propres ailes, et à se soutenir d'elle-même et de son propre fonds.

Que dans l'obligation où l'on se trouverait de tenir pendant la guerre les armées du roi dans cette province, il fallait nécessairement trouver l'expédient de la ménager, au moyen de l'avoine qu'on distribuerait à la cavalerie, et de l'herbe qu'on prendrait avec économie dans le pays, et au moyen de la conservation des blés et des menus grains qu'on ne couperait pas en vert, pour qu'ils servissent en sec, pendant l'hiver, à la subsistance des troupes, des peuples et des bestiaux ; que, pour cet effet, il fallait faire de bonne heure en Alsace de grandes provisions d'avoines et même de blés, tirés de Franche-Comté, de Lorraine et de Champagne, pour ne pas consommer les grains d'Alsace; que quoiqu'il ne fût pas de l'usage ordinaire de donner de l'avoine à la cavalerie d'une armée pendant le cours d'une campagne, il fallait cependant nécessairement le pratiquer, si l'on voulait ne pas en peu de temps ruiner entièrement l'Alsace et la mettre hors d'état de pouvoir être soutenue sans des peines infinies et des dépenses immenses, qui excéderaient de beaucoup celles de la fourniture de l'avoine ; que les armées allemandes, pendant la dernière guerre, pour ne pas ruiner la partie de l'empire où elles devaient hiverner, avaient toujours fait distribuer régulièrement de l'avoine à leur cavalerie, et n'avaient jamais souffert qu'on coupât les grains.

Qu'outre l'intérêt général que le roi avait de ménager l'Alsace par rapport à la conservation de cette province et à la subsistance des peuples qui l'habitaient, et des troupes qui devaient être employées à sa défense, sa majesté en avait encore un particulier, qui était de conserver cette province en état de lui payer les grands subsides et les grands revenus qu'elle en tire chaque année; qu'on devait se souvenir de l'excès de ruine et de désolation où elle était réduite pendant la première guerre de Hollande, dépeuplée entièrement, tout en friche et dans l'impuissance de fournir presque aucun sub-

side au roi, parce que les armées des deux partis, et particulièrement celle de France, y avaient vécu comme elles vivent ordinairement dans les autres pays qui servent de théâtre à la guerre; que puisque l'Alsace était venue alors à cet excès de misère et de ruine, quoique le duché de Lorraine qui pouvait l'aider fût entre les mains du roi, il était aisé de juger de l'état où elle viendrait, si elle n'était mieux ménagée, maintenant que la Lorraine n'appartenait plus à sa majesté.

Que non-seulement, par les raisons susdites, il fallait ménager l'Alsace, et ne pas souffrir qu'elle fût ruinée ni fourragée par les armées, mais qu'il fallait, autant qu'il serait possible, empêcher que le commerce, qui est l'âme et la base d'un pays, n'y fût interrompu; que, pour cet effet, il fallait empêcher que les partis ennemis, et particulièrement les hussards, n'entrassent dans le pays; que les retranchements que l'on a faits le long et sur les bords du Rhin, depuis Bâle jusqu'en basse Alsace (et qu'il fallait prolonger jusqu'à l'embouchure de la Queich à Germersheim), mettraient l'Alsace à couvert du côté de l'empire, de l'autre côté du Rhin; que cette province pourrait aussi être à couvert du côté de la Suisse, au moyen de la mise des villes forestières en neutralité, ou de la garde de la rivière de Birs, qui serait confiée à des troupes suisses, que le roi entretiendrait comme il a fait pendant la dernière guerre.

Mais que pour pourvoir entièrement à la sûreté de l'Alsace il fallait faire deux choses :

L'une, un bon retranchement le long et en deçà de la rivière de Queich, depuis le dessus de Landau jusqu'à Germersheim, pour fermer le passage aux partis qui viendraient de Philipsbourg et du Palatinat;

L'autre, supposé que le roi agréât que M. le duc de Lorraine fût neutre (ce qui naturellement ne devrait pas être pour plusieurs raisons inutiles à déduire ici, ou ne pourrait subsister longtemps pendant le cours d'une longue guerre), l'autre, dis-je, une convention avec ce prince, de concert avec l'empereur et avec toutes les

puissances ennemies du roi, qu'aucune de leurs troupes, sous quelque prétexte que ce fût, ne pourraient entrer en Lorraine pour aller de là en Alsace, dans les Évêchés ou en Champagne. Sans quoi, si les ennemis avaient la liberté d'entrer en Lorraine, la neutralité de ce pays serait plus dangereuse et plus à charge à sa majesté que si elle avait la guerre avec M. le duc de Lorraine; et il faudrait nécessairement que, pour la protection de ses états, elle tînt toujours plusieurs corps de troupes sur les frontières de ce pays, particulièrement du côté de la haute Moselle, au lieu que, s'il était ennemi, on pourrait espérer de contenir et d'arrêter les partis allemands au moyen des postes qu'on occuperait sur les frontières de l'empire, particulièrement le long de la rivière de Sarre.

Après avoir traité amplement de ce qui concernait la subsistance des armées du roi en Alsace et la conservation de cette province, on passa à l'examen de ce que les ennemis pouvaient y faire, et l'on dit : qu'ils pouvaient porter toutes leurs forces sur le haut Rhin pour les faire passer sur le pont de Rhinfeld, et de là entrer en haute Alsace, ou pour y subsister seulement ou pour y attaquer Huningue;

Que de même ils pouvaient porter toutes leurs forces sur le bas Rhin, après avoir passé ce fleuve sur des ponts de bateaux à Philipsbourg, à Spire, à Manheim, à Sandhofen ou à Mayence, même dans le dessein d'entrer en basse Alsace ou pour y subsister seulement, ou pour y faire le siége de Landau;

Qu'enfin les ennemis ne croyant pas pouvoir attaquer Huningue ni Landau, et désirant donner beaucoup d'embarras au général de l'armée du roi, au moyen des bateaux qu'ils étaient en état d'assembler en différents endroits sur le Rhin par les rivières de Treysam, de Kintzig et de Murg, ils pouvaient partager leurs forces en deux, et en tenir une partie dans le Brisgau, et l'autre dans le marquisat de Durlach; ou bien en trois, et en tenir la première partie du côté de Brisach, la seconde sur la Kintzig vers Willstett, et l'autre vers Mühlberg, à la hauteur de Durlach.

Sur le détail qu'on vient de faire des mouvements et des entreprises que les ennemis pouvaient faire, on répondit à chaque chef en particulier et l'on dit :

Premièrement, que si les ennemis portaient toutes leurs forces du côté du haut Rhin, il faudrait bien que le roi y portât aussi les siennes; que s'ils se mettaient en devoir de passer ce fleuve sur le pont de Rhinfeld, il faudrait tâcher de décider les Suisses à les en empêcher; et que si les Suisses ne voulaient pas s'y opposer, il faudrait prendre le parti de défendre le passage d'Augst, ou du moins celui de la rivière de Birs; que si l'on ne jugeait pas à propos de défendre ces passages, ou parce qu'ils ne seraient pas bons et soutenables, ou parce que, pour les défendre, il faudrait entrer sur les terres des Suisses, ce qu'on ne voudrait pas faire, il conviendrait de se choisir aux environs de Huningue un bon poste, où l'on mettrait l'armée du roi, avec de bons retranchements, pour couvrir cette place; que si les ennemis, ne voyant point lieu de pouvoir faire le siége de Huningue, prenaient le parti d'entrer plus avant dans la haute Alsace, il faudrait pour les contenir un peu que l'armée du roi les suivît, observant cependant de ménager ses mouvements, de manière qu'elle pût toujours, en cas de besoin, redonner promptement la main à Huningue, et tâcher de troubler le passage des convois des ennemis qui ne pourraient venir par terre que de Rhinfeld, à moins qu'ils ne se portassent sur le Rhin du côté d'Ottmarsheim. Auquel cas on pourrait les leur faire passer dans des bateaux de l'autre côté du Rhin; mais ils auraient peine à subsister du côté d'Ottmarsheim, à cause de la forêt de Hardt, qui comprend presque tout le pays entre Huningue et trois ou quatre lieues en deçà de Brisach et la haute rivière d'Ill. Que si les ennemis marchaient du côté de Neuf-Brisach, il faudrait bien que l'armée du roi les suivît de près pour les empêcher de faire le siége de cette place. Il ne fut pas question de Béfort, à cause du grand éloignement dont il est du Rhin et de Rhinfeld.

Secondement, que si les ennemis portaient toutes leurs forces

du côté du bas Rhin, il faudrait bien que le roi y portât aussi les siennes; que s'ils se mettaient en devoir de passer ce fleuve à Philipsbourg ou à Spire, on pourrait s'opposer à leur passage; que si c'était à Manheim ou à Sandhofen, cela serait plus difficile; et enfin que si c'était à Mayence, on ne pourrait pas s'y opposer. Que supposant qu'ils eussent passé le Rhin et qu'ils fussent dans le Palatinat, il faudrait faire marcher l'armée du roi sur le Spirbach, et l'y poster le plus avantageusement qu'il serait possible, ainsi que cela a déjà été pratiqué avec succès pendant la dernière guerre, afin d'arrêter là les ennemis, si on le pouvait. Que si l'on croyait ne pouvoir pas tenir le Spirbach, il faudrait voir si l'on ne pourrait pas se porter sur le ruisseau de Kirrweiler ou vers Freimersheim, pour empêcher les ennemis de s'approcher de la Queich et de Landau; que si l'on trouvait les postes susdits de Kirrweiler et de Freimersheim aussi peu soutenables que ceux du Spirbach, il faudrait se rabattre sur la Queich (dont on croit toujours qu'il faut bien retrancher les bords, depuis la montagne au-dessus de Landau jusqu'au Rhin, que cela soit situé ou non sur les terres de l'électeur palatin); il faudrait, dis-je, se rabattre sur la Queich et tâcher de défendre le passage de cette rivière; que si l'on croyait ne pouvoir pas parvenir à l'empêcher, il faudrait choisir un bon poste en deçà et près de Landau, et y mettre l'armée du roi, pour couvrir cette place et la garantir du siége. Que si l'on ne jugeait pas à propos de mettre l'armée si près de Landau, de peur que celle des ennemis, en se portant sur le ruisseau de Rheinzabern ou même plus avant dans le pays, sur le ruisseau de Scheid, ne lui coupât les vivres et ne la réduisît à la nécessité de vivre de Landau, et par conséquent d'affamer cette ville, à quoi cependant il pourrait y avoir du remède, au moyen des grandes remises de vivres qu'on ferait de bonne heure dans cette place; que si, dis-je, par les raisons susdites (auxquelles on peut ajouter celles du besoin de suivre les ennemis de près pour les empêcher de pénétrer trop avant dans la basse Alsace), on ne jugeait pas à propos de mettre l'armée si près de

Landau, on pourrait, suivant les mouvements que les ennemis feraient en avant, la poster successivement sur les ruisseaux de Billigheim, de Bergzabern et de Scheid, observant de se gouverner de manière qu'on pût, s'il était possible, concilier les intérêts de Landau avec ceux de la basse Alsace, c'est-à-dire soutenir l'un sans abandonner l'autre.

Troisièmement, que si les ennemis, pour donner de la jalousie aux Français en plusieurs endroits, partageaient leurs forces ou en deux, en envoyant une partie dans le Brisgau, et l'autre dans le pays de Durlach; ou en trois, en envoyant la première partie dans le Brisgau, la seconde sur la Kintzig, et l'autre vers Mühlberg dans le pays de Durlach : en ce cas il faudrait que le roi partageât les siennes de même pour les opposer aux ennemis vis-à-vis des endroits où ils seraient, et pour les empêcher de surprendre quelques passages du Rhin pour entrer en Alsace; à propos desquels passages du Rhin, on dit que, comme les ennemis, faute d'avoir des ports sur le Rhin, avaient coutume de retirer leurs bateaux sur les rivières de Murg et de Kintzig, il faudrait, au commencement de la campagne, mettre tout en usage pour les faire brûler, sinon totalement, du moins en partie, cela étant de grande conséquence pour épargner beaucoup de peine et de fatigue aux troupes et aux milices d'Alsace, employées à la garde du Rhin. On dit aussi que, pour donner, de la part de la France, de la jalousie et de l'inquiétude aux Allemands sur les surprises des passages du Rhin pour entrer dans leur pays situé vis-à-vis de l'Alsace, le roi ferait fort prudemment de tenir toujours des ponts de bateaux dans le bras du Rhin de Marckolsheim, qu'on assurerait par quelque retranchement sous Strasbourg ou sous le Fort-Louis.

Après avoir parcouru et expliqué les mouvements et les entreprises que les ennemis pouvaient faire sur l'Alsace, et fourni à peu près les remèdes qu'on croyait les plus convenables et les plus efficaces pour rendre leurs démarches et leurs efforts inutiles, on dit qu'en attendant que les ennemis fussent assemblés et qu'on pût voir clair à leurs desseins, on était persuadé qu'il fallait tenir l'in-

fanterie de l'armée du roi dans les places, particulièrement dans celles du centre, pour la pouvoir porter en peu de temps aux extrémités de la province; et qu'après avoir fait passer un petit corps de cavalerie du côté de Huningue, il convenait d'envoyer le reste de la cavalerie dans le Palatinat vers Neustadt et vers Frankenthal, pour y subsister aux dépens des ennemis, observant de joindre à ce corps de cavalerie un peu d'infanterie, pour assurer ses quartiers et ses fourrages.

Après avoir traité amplement de ce qui regardait l'Alsace, on ajouta que, comme les ennemis pourraient bien envoyer un corps de troupes dans le pays de Trèves sur la Moselle, il conviendrait que sa majesté en tînt non-seulement un sur cette rivière auprès de Thionville ou de Sierck, pour couvrir les Évêchés, mais encore un sous Luxembourg, pour protéger ce duché tant français qu'espagnol contre les courses des partis allemands et de la garnison de Maëstricht.

Ce que l'on vient de marquer dans ce mémoire est en substance ce qui a été proposé l'année passée pour la conduite de la guerre sur le haut Rhin, supposé que l'empire la déclarât à la France. On a jugé à propos de répéter ici ce projet, parce que la plupart des choses qui y sont contenues conviennent à la conduite qu'il faudra tenir cette année, au cas que la guerre s'allume avec l'empire.

Jusqu'à présent les puissances qui ont embrassé, l'année passée, le parti de la neutralité le tiennent encore, et celles qui sont alliées de la France sont encore dans ses intérêts. Mais comme le parti de l'empereur, du roi d'Angleterre et des États-Généraux, en Allemagne, prévaut fort sur celui du roi et sur celui des puissances neutres de ce pays, il y a lieu d'appréhender (sans s'alarmer prématurément et mal à propos) que si une fois l'Angleterre et la Hollande se déclarent pour l'empereur, quand ce ne serait qu'auxiliairement, les puissances de l'empire, de gré ou de force, neutres ou engagées, ne soient enfin entraînées dans le même parti par un résultat de la diète de Ratisbonne, ou si l'on veut, sans résultat,

en qualité d'auxiliaires; ce qui convient encore moins que des ennemis déclarés.

Cela présupposé, il y a apparence qu'il y aura cette année de la guerre sur le haut Rhin, d'autant plus que l'empereur, les cercles de Franconie, de Souabe et du haut Rhin et quelques autres puissances, y ont déjà des forces très-considérables.

Au cas donc qu'il y ait de la guerre sur le haut Rhin, que les Allemands y soient aussi puissants qu'on le dit, et que le roi des Romains, comme on l'assure, vienne y commander, voyons ce qu'ils peuvent faire, et ce que les Français doivent et peuvent faire pour s'opposer à l'exécution de leurs desseins.

Les Allemands ont fait, l'année passée, de grands retranchements tant au delà qu'en deçà du Rhin, et particulièrement en deçà de ce fleuve dans l'évêché de Spire et dans le Palatinat, par le travers du pays depuis le Spirbach jusqu'à la hauteur de Philipsbourg et de Spire. Ces retranchements faits pour couvrir la vallée du Rhin en deçà de ce fleuve, et pour appuyer une communication avec l'empire au moyen d'un pont de bateaux construit sur le Rhin, ou près d'y être construit auprès de Spire, exigeant presque une armée entière pour les garder, indiqueraient que les ennemis ont dessein de porter la guerre de ce côté-là, et n'ont aucune vue du côté du haut Rhin.

Cependant, s'il est vrai qu'ils soient aussi forts de ce côté-là que l'on dit, ils pourraient fort bien, en laissant un corps de troupes pour garder leurs retranchements de Spire, porter le gros de leurs forces sur le haut Rhin, en vue de le passer à Rhinfeld, et d'attaquer ensuite Huningue, place qu'ils doivent avoir grande envie de prendre, tant par rapport à la conquête d'une partie de l'Alsace, que pour dominer les Suisses, et pour les retirer en partie de l'alliance de la France.

Ou bien ils pourraient en passant à Rhinfeld ou en surprenant en quelque endroit un passage sur le Rhin, marcher à Neuf-Brisach pour en faire le siége, au moyen de l'artillerie et des munitions de

guerre et de bouche qu'ils tireraient de Vieux-Brisach dans des bateaux par le Rhin.

Ou bien, supposé toujours la prétendue supériorité de leurs forces sur celles du roi, ils pourraient entrer en basse Alsace et attaquer même le Fort-Louis du Rhin.

Sur quoi il est à propos de faire observer qu'il n'y a que les armées qui puissent empêcher dorénavant les ennemis d'entrer en Alsace, parce qu'ayant en différents endroits des places sur le Rhin, et étant absolument les maîtres du pays de l'autre côté du Rhin qui est opposé à l'Alsace, ils peuvent, à mesure qu'ils avanceront dans ce pays, se faire fournir dans des bateaux par le Rhin les munitions de guerre et de bouche dont ils auront besoin.

Supposé maintenant que les ennemis n'aient aucune vue du côté du haut Rhin ni des autres endroits dont il a été parlé ci-dessus, ils pourraient songer à réunir toutes leurs forces pour attaquer Landau, afin que, s'en étant rendus maîtres, ils pussent, au moyen de cette place et de Philipsbourg et des retranchements qu'ils feraient le long de la Queich, mettre la partie de l'empire de ce côté-là entièrement à couvert des Français, comme aussi, afin qu'ils pussent porter dans la suite la guerre dans la basse Alsace.

Le détail marqué ci-dessus de ce que les ennemis peuvent faire contre l'Alsace, supposé qu'ils soient aussi forts qu'on le dit (c'est-à-dire considérablement supérieurs à l'armée du roi) n'est point outré, et ils peuvent constamment l'exécuter. Cela justifie donc la nécessité absolue dans laquelle le roi se trouve d'avoir en Alsace une armée du moins à peu près égale à celle des ennemis.

Si sa majesté peut mettre sur pied une armée de cette qualité, elle empêchera indubitablement les ennemis de rien faire; et s'ils étaient assez téméraires pour vouloir entreprendre le siége de Landau ou celui de Huningue, ou celui de quelque autre place, ou pour vouloir pénétrer avant en Alsace, en faisant les mouvements marqués ci-dessus, et en occupant aux environs de ces places les postes aussi marqués ci-dessus, non-seulement on rendrait leurs

entreprises et leurs efforts inutiles, mais encore on trouverait peut-être le moyen de les engager dans quelque action dont l'événement pourrait leur être funeste. Mais si sa majesté ne peut assembler cette année sur le Rhin qu'une armée faible et fort inférieure à celle des ennemis qui agira de ce côté-là, il y a, suivant ce que je pense et qui n'est peut-être pas juste, lieu d'appréhender que les ennemis (supposé encore une fois leur supériorité) n'exécutent ou du moins ne puissent exécuter une partie de ce qui est marqué dans l'article précédent.

Mais, dira-t-on, premièrement l'armée du roi, suivant la connaissance qu'elle acquerra des desseins des ennemis, s'ils regardent Huningue ou Landau, n'a qu'à se mettre dans de bons postes sous ces places, moyennant quoi les ennemis n'oseront les attaquer.

A cela il n'y a qu'à répondre qu'outre qu'on ne trouve pas toujours à la main ces sortes d'excellents postes, celui qui commandera l'armée de sa majesté, si elle est fort inférieure à celle des ennemis, sera trop avisé pour s'y mettre, parce qu'il courrait risque d'y combattre avec désavantage, ou, si les ennemis n'en voulaient pas venir à une action avec lui, de voir couper ses vivres et sa communication, soit avec la haute soit avec la basse Alsace.

Secondement, que si pour empêcher le siége de Landau ou celui de Huningue on ne juge pas à propos de porter l'armée du roi sous celle de ces deux places qui sera menacée de siége, il n'y a qu'à laisser l'armée ennemie s'engager au siége de l'une de ces places, dont on peut douter encore du succès, à cause de la bonté de cesdites places et des troupes qui seront dedans, et faire passer le Rhin à l'armée du roi, sur un pont de bateaux que l'on construira sur ce fleuve, en quelque endroit que l'on choisira à la portée de Strasbourg; et, après qu'elle l'aura passé, lui faire faire le siége de Kehl, dont la prise ne dédommagera certainement pas de la perte de Landau ni de celle de Huningue, mais qui en sera une espèce d'équivalent.

A cela il n'y a qu'à répondre que Landau et Huningue étant des places aussi considérables et aussi importantes qu'elles sont, et dont la perte entraînerait la ruine de l'Alsace, Kehl même, qui est une

place de grande conséquence au roi, pour s'ouvrir un passage dans l'empire, ni Brisach, n'en dédommageraient point du tout. Et quoique ce soit une espèce de consolation dans ses maux, que de savoir que votre ennemi en partage avec vous la souffrance, cependant sa majesté, après la perte de Landau ou de Huningue, n'aurait pas seulement par la prise de Kehl cette triste consolation, parce que, occupée avec toutes ses forces à empêcher ses ennemis de faire du mal à son pays, elle ne pourrait pas les employer à en faire au leur.

Il faut donc poser pour principe que l'Alsace ne saurait se soutenir sans être conservée et ménagée; qu'elle ne peut éviter d'être ruinée qu'en empêchant les ennemis de prendre Landau ou Huningue, ou successivement tous les deux, et de pénétrer de quelque manière que ce soit, soit par surprise de quelque passage sur le Rhin, soit autrement; de séjourner avec leurs armées dans cette province; et que le seul moyen d'empêcher les ennemis de faire le siége de Landau ou de Huningue, ou successivement tous les deux, consiste à avoir en Alsace une bonne armée, sinon supérieure, du moins égale ou à fort peu près à celle des ennemis, pour leur opposer et les arrêter sur cul.

Tout ce qu'on dira contre ces principes, comme aussi contre ceux de conserver les grains de l'Alsace, de distribuer de l'avoine à la cavalerie pendant la campagne, et d'empêcher les partis ennemis d'entrer dans cette province et d'y troubler le commerce, afin que le roi puisse toujours en tirer les grands subsides et les grands revenus qu'il en tire, tout ce qu'on dira, dis-je, contre ces principes, sera (s'il m'est permis de parler ainsi) sans justesse, sans solidité et sans connaissance ni réflexion de la part de celui ou de ceux qui le diront.

Personne, par les raisons qui ont été amplement déduites ci-dessus, et particulièrement par les inconvénients qui pourraient arriver au comté de Bourgogne et à une partie de la Champagne qui confinent à la haute Alsace; personne, dis-je, comme je crois, ne révoquera en doute la nécessité qu'il y a de soutenir et de conserver

cette province et d'empêcher les ennemis d'y faire aucun établissement par la conquête de quelque place, soit de Huningue, soit de Landau, qui les conduirait bientôt à celle d'une autre. Mais ce qui doit confirmer dans cette opinion, c'est la considération que je vais exposer.

Chacun sait l'extrême hauteur (pour ne se servir pas d'un autre terme très-convenable cependant) des Allemands, et particulièrement de la cour de Vienne, lorsqu'elle a le vent en poupe et qu'elle est en prospérité. On n'ignore pas encore les discours que l'empereur a fait tenir par ses ministres à la diète de Ratisbonne et dans les cours des princes de l'empire, disant qu'il ne voulait absolument pas souffrir de puissances neutres. Si par hasard ce prince avait une fois un pied bien établi en haute et en basse Alsace, qui le mît en état de donner la main à la Lorraine, peut-être obligerait-il M. le duc de Lorraine à quitter de gré ou de force le parti de la neutralité. Il est aisé de concevoir les inconvénients dans lesquels on tomberait si cela (qui non-seulement n'est pas impossible, mais qui est très-possible par plusieurs autres raisons que je supprime ici) arrivait : d'un côté les ennemis établis dans une partie de l'Alsace, et cette province environnée de toutes parts d'ennemis, et d'un autre côté la Champagne et les Évêchés devenus frontières, et le roi dans l'obligation de tenir toujours de grands corps de troupes dans ces provinces pour les soutenir et pour les garantir d'une ruine certaine. Sa majesté se trouverait alors dans une triste situation.

On ne doit pas regarder ce que je viens de dire comme des prévisions et des avertissements de malheurs qui sont éloignés et qui n'arriveront pas; au contraire, on doit le regarder comme une invitation sage à donner attention à des choses qui peuvent arriver, et une confirmation certaine de la nécessité qu'il y a, pour remédier à toutes sortes d'inconvénients, d'avoir une bonne armée sur le haut Rhin.

Mais, dira-t-on, à quoi bon d'avoir sur le haut Rhin cette prétendue bonne armée dont on vient de parler? car ou il n'y aura pas de guerre de ce côté-là, si les puissances de l'empire qui ont em-

brassé la neutralité la maintiennent, ce que vraisemblablement elles feront, parce que cela est conforme à leurs véritables intérêts; ou il y aura de la guerre par le changement et par la défection desdites puissances neutres, auquel cas les alliés que le roi a en Allemagne, et qu'il convient d'entretenir avec beaucoup de soin, y feront une si puissante diversion aux troupes de l'empereur et des puissances de l'empire qui se seront déclarées pour ce prince, qu'elles ne seront pas en état de faire de grands progrès sur le haut Rhin.

Il n'est pas difficile de répondre aux deux chefs de cette objection.

A l'égard du premier : que suivant ce qui a été amplement expliqué ci-dessus, il n'y a guère d'apparence que cette prétendue neutralité se maintienne dans l'empire, et que quand elle s'y maintiendrait, il ne serait pas prudent de la part de la France de s'y confier et de n'avoir pas à la main une bonne armée en état de soutenir au besoin les états de la domination du roi de ce côté-là, parce que ces puissances neutres, quelque éloignées de l'esprit de faire la guerre qu'on veuille qu'elles soient, ne manqueraient apparemment pas de se déclarer, si par la faiblesse des forces de sa majesté sur le haut Rhin, elles trouvaient à y faire un bon coup, c'est-à-dire à chasser les Français, sinon de toute l'Alsace, du moins de la meilleure partie de cette province.

Sur quoi on peut dire que de la manière dont les affaires de l'empereur et de l'empire sont disposées en général, et en particulier sur le haut Rhin, avec la Lorraine et la province de la Sarre hors des mains de la France, jamais il n'a été si important pour le roi de conserver l'Alsace pour arrêter dans l'occasion les Allemands, et pour les empêcher d'achever d'indisposer les Suisses envers la France et de pénétrer dans la Franche-Comté, dans la Champagne et dans les Évêchés.

A l'égard du second : que de la manière dont les alliés du roi en Allemagne ont leurs états disposés, dans un aussi grand éloignement que celui dont ils sont les uns des autres, et de la puissance dont sont

les forces qu'ils ont maintenant sur pied, plus propres à défendre leurs états et à les garantir de l'invasion de leurs voisins qu'à entreprendre sur ceux-ci et à porter la guerre dans l'empire, il n'y a pas grand fond à faire sur la prétendue puissante diversion qu'ils y feront, particulièrement s'ils sentent que la France soit faible sur le haut Rhin, et ne soit pas en état de les appuyer et de partager avec eux le fardeau de la guerre.

Mais, dira-t-on encore, supposé que, contre toute apparence, les puissances qui ont embrassé la neutralité tiennent bon, et que les alliés que le roi a dans l'empire y fassent la diversion dont on vient de parler, à quoi servirait la prétendue bonne armée que l'on désire avec tant d'ardeur que sa majesté ait sur le haut Rhin? elle lui deviendrait fort inutile et lui serait fort à charge par rapport à ses finances et à ses autres affaires, tant du dedans que du dehors du royaume.

Il est encore aisé de répondre à cette seconde objection, fondée d'ailleurs sur un principe faible et douteux, 1° que cette prétendue bonne armée servirait d'un côté à fortifier les puissances neutres de l'empire dans le parti qu'elles ont pris, et de l'autre à animer les alliés de la France à agir et à opérer dans l'empire efficacement pour le bien du service de cette couronne; 2° que si par la disposition future des affaires de l'empire on reconnaissait constamment que cette armée fût entièrement inutile sur le haut Rhin, en ce cas on pourrait la partager et en faire passer une partie en Italie et l'autre aux Pays-Bas, ce qui améliorerait les affaires du roi et du roi d'Espagne dans ces pays-là, et conduirait à un plus prompt rétablissement de la paix, et à des conditions plus honorables et plus avantageuses pour les deux rois.

Ainsi, quelque tour qu'on puisse donner à cette affaire-là, on trouvera toujours qu'il y a une nécessité absolue à avoir cette prétendue bonne armée sur le haut Rhin, et un grand avantage à en attendre, lequel influera sur toutes les autres affaires du roi.

Si l'on voulait examiner avec attention cette prétendue neutralité

de diverses puissances, ou plutôt cette manière de faire, en qualité de troupes auxiliaires, impunément la guerre à la France et à l'Espagne, on trouverait peut-être qu'elle serait plus avantageuse à l'empereur et à ses alliés qu'aux rois de France et d'Espagne, parce qu'elle conduirait les premiers à faire beaucoup de mal aux autres, sans que ceux-ci pussent user de représailles et s'en revancher; car, hors l'Italie, il n'y aurait pas de guerre en terre ferme partout ailleurs, et la France se trouverait accablée de tous côtés par des dépenses immenses pour soutenir ses armées, sans pouvoir, par un faux trait de prudence et de politique, les employer contre ses ennemis véritables, quoique non déclarés.

Je ne prétends pas cependant, par ce que je viens de dire, décider absolument sur le vicieux et le dangereux de la neutralité des puissances, ou alliées sous main, ou non alliées de l'empereur. Cette matière est trop importante et réclame une grande attention de la part de gens plus habiles que moi et plus capables de porter sur cela un jugement certain.

Mais, dira-t-on encore, supposé que par les raisons expliquées ci-dessus, il soit absolument nécessaire d'avoir sur le haut Rhin la prétendue bonne armée dont on vient de parler, où prendre premièrement les troupes pour la former, vu la disette d'hommes qu'il y a dans le royaume? et en second lieu, où prendre l'argent nécessaire pour l'entretenir?

Quant au premier article : le roi a des princes et des grands seigneurs de bonne volonté et qui mettront le tout pour le tout, pour lui lever promptement des troupes dans leurs gouvernements et dans les grands apanages ou terres qu'ils ont. Et d'ailleurs, sa majesté pourra en faire lever dans les parties de l'Espagne où il y a des hommes et des hommes propres à la guerre, comme par exemple dans la Biscaye, dans la haute Navarre et dans la Catalogne.

Le roi pourrait aussi, outre cela, en demander à M. le duc de Lorraine, qui est son vassal pour le duché de Bar, et dont le frère, qui est évêque d'Osnabrück, en a donné à l'empereur.

Quant au second : je sais bien qu'on ne peut pas avoir de troupes sans argent, et que l'argent est rare; mais cependant il faut bien tâcher, s'il est possible, d'en avoir pour entretenir ces troupes d'augmentation, d'autant plus que c'est semer pour recueillir promptement, car plus on aura de troupes, moins la guerre durera, et par conséquent l'occasion de se ruiner finira plus tôt, et la paix sera plus glorieuse et plus avantageuse; au lieu que tout le contraire arrivera si l'on est faible, et l'on se trouvera à la fin plus ruiné et plus déshonoré (si j'ose me servir de ce terme) que si l'on avait pratiqué ce que je viens de dire.

Pour mettre en état de raisonner avec plus de justesse sur les affaires d'Allemagne, il est bon de donner ici une idée de l'esprit et des engagements des puissances de l'empire et des forces qu'elles ont présentement sur pied.

Le roi de Suède, qui possède d'assez grands états en Allemagne et qui est fort armé, est présentement en guerre avec le roi de Pologne et le czar de Moscovie; et, quand il n'y serait pas, il paraît qu'il penche plus du côté de l'empereur, de l'Angleterre et de la Hollande, que du côté de la France.

Le duc de Holstein est dans le parti du roi de Suède.

Par le grand nombre de troupes que le roi de Danemarck a vendues l'année passée à l'empereur et aux États-Généraux, il n'y a pas lieu de douter que ce prince ne soit plus dans les intérêts des puissances susdites, et par conséquent du roi d'Angleterre, que dans ceux de la France. Ainsi, contre la pratique ancienne, voilà les deux couronnes du Nord pour ainsi dire dans le même parti.

L'électeur de Brandebourg, par le grand nombre de troupes qu'il a fait passer dans le pays de Clèves et en Hollande, est constamment engagé dans le parti des États-Généraux et du roi d'Angleterre, et par conséquent dans celui de l'empereur. Il est vrai que la jalousie bien ou mal fondée que lui donnent le roi de Suède et la république de Pologne, qui n'approuve pas que cet électeur se soit déclaré roi de Prusse sans son consentement, lui fera une diversion et l'obligera à

tenir une partie considérable de ses troupes dans la Cassubie et dans la Prusse ducale.

La maison de Brunswick, c'est-à-dire les ducs de Zell et de Hanovre, outre les engagements particuliers qu'ils ont avec la Hollande et le roi d'Angleterre, sont obligés d'être du parti de l'empereur à cause de la dignité électorale que ce prince a conférée depuis quelques années au duc de Hanovre.

L'évêque d'Osnabrück est neveu de l'empereur, et, quoique faible, il ne laisse pas de lui donner quelques troupes.

L'évêque de Münster est beaucoup plus puissant; et, quoiqu'il ait peut-être de l'inclination pour la France ou du moins pour une parfaite neutralité, cependant la situation de ses états, entre ceux de la Hollande et ceux des maisons de Brunswick et de Brandebourg, est telle qu'il se trouvera obligé de suivre malgré lui le parti de ces puissances.

Le landgrave de Hesse-Cassel est fort attaché au roi d'Angleterre; outre cela, son fils est gendre de l'électeur de Brandebourg; ainsi il y a grande apparence qu'il s'engagera dans ce parti.

L'électeur palatin est beau-frère de l'empereur; et de la manière dont il s'est conduit, non-seulement depuis la mort du feu roi d'Espagne, mais encore, en remontant plus haut, depuis la paix de Riswick, on peut le regarder comme un ennemi déjà déclaré, et comme un prince à la tête du parti opposé à celui de France et d'Espagne.

Les électeurs de Trèves et de Mayence sont des princes faibles qui souhaiteraient fort de demeurer neutres, mais qui ne pourront pas se dispenser de se conformer aux volontés de l'empereur.

Par le détail qu'on vient de faire des princes susdits il est aisé de voir que les cercles du haut Rhin et du bas Rhin (à l'exception de l'électorat de Cologne), et ceux de Westphalie et de la basse Saxe, sont de gré ou de force dans les intérêts de l'empereur et de ses alliés.

Jusqu'à présent les cercles de Franconie et de Souabe, qui n'ont

à leur tête que des évêques et des princes séculiers faibles (hors le duc de Wurtemberg, plus porté pour le parti opposé à celui de la France que pour celui de cette couronne), et point de princes puissants par eux-mêmes comme l'électeur de Brandebourg et les ducs de Zell et de Hanovre; jusqu'à présent, dis-je, ces cercles ont été depuis trente ans dans la dépendance entière de l'empereur, et ce prince a disposé en toutes occasions de leurs forces à sa volonté. Ils sont, outre cela, entièrement dévoués au prince Louis de Bade, qui, apparemment, leur fera prendre le parti qui conviendra à l'empereur et à ses propres intérêts.

L'électeur de Bavière est à la tête du cercle de ce nom et est souverain d'une partie considérable dudit cercle. Si le reste de ce cercle se joint à ce prince, armé autant qu'il est, cela peut former un gros parti dans l'empire; mais ce cercle étant situé entre celui d'Autriche et celui de Souabe, et la plupart des membres qui le composent ayant de longue main de grandes liaisons avec la cour de Vienne, et étant obligés de garder de grandes mesures avec elle, il y a lieu d'appréhender qu'ils ne s'unissent pas avec l'électeur.

L'électeur de Bavière est donc à la tête du parti de la France et de l'Espagne en Allemagne. Comme, suivant ce qui a déjà été dit ci-dessus, à cause du grand éloignement dont les états du duc de Wolfenbüttel et du duc de Saxe-Gotha, qui sont alliés du roi (car je ne parle pas de l'électeur de Cologne, dont il ne saurait être ici question), sont de la Bavière, il n'est guère possible que ces princes, qui auront assez affaire à garder leurs propres états, puissent joindre leurs forces à celles de l'électeur, il est important de mettre ce prince en état d'avoir le plus grand nombre de troupes qu'il sera possible, afin qu'il puisse agir par ses propres forces, et causer une grande diversion, non-seulement à l'empereur, mais encore aux cercles de Franconie et de Souabe; car, s'il n'était que médiocrement fort, ou il serait accablé en peu de temps, ou ses troupes suffiraient à peine pour la défense de son pays.

On en a l'exemple pendant la première guerre de Hollande, en

la personne de feu l'électeur de Bavière, père de celui-ci, à qui le roi entretenait un corps considérable de troupes, qui cependant pendant tout le cours de cette guerre ne firent aucune diversion à l'empereur, et furent seulement employées à la garde de l'électorat de Bavière.

Si le roi de Pologne, en qualité d'électeur de Saxe, était dans l'alliance du roi, il est certain qu'avec les troupes qu'il fournirait et celles que les ducs de Wolfenbüttel et de Saxe-Gotha, dont les états ne sont pas fort éloignés de l'électorat de Saxe, fourniraient de leur côté, on formerait dans le cercle de la haute Saxe un puissant parti contre l'empereur et ses alliés. Ainsi ces princes agissant de leur côté, l'électeur de Bavière agissant du sien, et les Français soutenant l'électorat de Cologne et le pays de Liége, et, au moyen de ces états et de la Gueldre espagnole, agissant sur le bas Rhin et sur la basse Meuse, on causerait une si puissante diversion à l'empereur et à tous ses alliés, qu'ils auraient peut-être de la peine à soutenir longtemps la guerre, et seraient obligés de faire dans peu la paix.

Pour finir, il faut donc dire que si le roi veut tirer des alliés qu'il a dans l'empire un parti certain et efficace, pour le bien commun de ses affaires et de celles du roi d'Espagne, il convient que les choses soient disposées en Allemagne de la manière dont il a été parlé dans l'article précédent.

Si, par hasard, sur la fin de ce mémoire il n'a pas été parlé tout à fait juste sur ce qui regarde les alliés que le roi peut avoir dans l'empire, sa majesté excusera, s'il lui plaît, sur ce qu'on n'est pas informé à fond de ces sortes d'affaires.

ÉTAT DES OFFICIERS GÉNÉRAUX DESTINÉS POUR L'ARMÉE DU RHIN, 2 MARS 1702 [1].

(*Voir page* 287.)

M. le maréchal de Catinat, commandant.

Lieutenants généraux.

MM. le marquis d'Huxelles,
De Bertillac,
Le marquis de Vins,
De Melac.
MM. le comte de Guiscard,
Desbordes,
Le marquis de Locmaria.
Le comte du Bourg.

Maréchaux de camp.

MM. le marquis de Clérambault,
Le chevalier de Grammont,
De Saint-Laurent,
De Magnac,
De Saint-Maurice,
Le marquis de Sailly,
Le marquis de Blansac.
MM. le marquis de Liancourt,
De Legall,
Le marquis de Thianges,
Le duc d'Humières,
Le marquis de Biron,
Le prince Camille.

ÉTAT DE L'INFANTERIE QUI EST EN ALSACE, 10 MARS 1702 [2].

(*Voir page* 289.)

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	COMPAGNIES.
Béfort	2e de Vivarais	1	//
	Du 2e de Boulonnais	//	10
Huningue	Béarn	1	//
	Dorington	1	//
Landskrone	Du 2e de Boulonnais	//	3
Neuf-Brisach	Navarre	3	//
	Bourbonnais	2	//
	Coësquin	2	//
	Toulouse	2	//
	Guyenne	1	//
	La Marche	1	//
	Robecq	1	//
	2e de Sillery	1	//
	Galiotes	//	3
Fort du Mortier de Brisach	Du 2e de Vexin	//	4
Schlestadt	2e de Vendôme	1	//
	Du 2e de Vexin	//	9
	Canonniers	//	1
	A reporter	17	30

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1571, 3e section, n° 30 *bis*.
[2] *Idem*, n° 1568, n° 17.

EMPLACEMENTS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS	COMPAGNIES.
	Report.....	17	30
Strasbourg.....	1er de Champagne.....	1	//
	Royal-artillerie.....	1	//
	Deslandes.....	1	//
	2e de Foix.....	1	//
	2e de Croy.....	1	//
	Clarke, irlandais.....	//	6
	Compagnie franche de Trussett...	//	1
Citadelle de Strasbourg.....	3e de Champagne.....	1	//
	2e de Laonnais.....	1	//
Fort-Louis.....	2e de Champagne.....	1	//
	2e d'Artois.....	1	//
	2e de Provence.....	1	//
	2e de Beaujolais.....	1	//
	2e d'Auxerrois.....	1	//
Landau.....	Nettancourt.....	2	//
	Royal-artillerie.....	1	//
	2e de la Sarre.....	1	//
	2e de Bourbon.....	1	//
	2e de Soissonnais.....	1	//
Phaltzbourg.....	Clarke, irlandais.....	//	5
	2e de Robecq.....	1	//
Lichtenberg.....	Clarke, irlandais.....	//	1
	TOTAL.....	36	43

ÉTAT DES TROUPES DESTINÉES POUR L'ARMÉE DU RHIN [1].

(*Voir page* 296.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Champagne.....	3	*Report*.....	25
Navarre.....	3	2e de Soissonnais.....	1
Bourbonnais.....	2	2e d'Artois.....	1
Coëtquin.....	2	2e de Provence.....	1
Toulouse.....	2	2e d'Auxerrois.....	1
Condé.....	1	2e de Beaujolais.....	1
Guyenne.....	1	2e de Laonnais.....	1
La Marche.....	1	2e de Croy.....	1
Robecq.....	1	2e de Foix.....	1
Clarke.....	1	2e de Vexin.....	1
Deslandes.....	1	2e de Sillery.....	1
Nettancourt.....	2	1er de Béarn.....	1
Royal-artillerie.....	2	2e de Vendôme.....	1
Dorington.....	1	2e de Vivarais.....	1
2e de la Sarre.....	1	2e de Boulonnais.....	1
2e de Bourbon.....	1	Un demi-batail. pour les galiotes	1/2
A reporter.....	25	TOTAL.....	39 1/2

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1528, n° 389.

ETAT DES BATAILLONS QUI FORMERONT LES GARNISONS EN ALSACE [1].

(*Voir page* 296.)

EMPLACEMENTS.	BATAILLONS.	EMPLACEMENTS.	BATAILLONS.
A Béfort	1	*Report*	8 1/2
A Huningue et aux environs	2 1/2	A Strasbourg, ville et citadelle	5
A Neuf-Brisach	3	Au Fort-Louis du Rhin	3
A Schlestadt et au fort Mortier	2	A Landau	7
A reporter	8 1/2	TOTAL	23 1/2

ÉTAT DES BATAILLONS QUI SONT EN MARCHE [2].

(*Voir page* 296.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
Nice	1	*Report*	7
Saintonge	1	Crussol	1
Foix	1	Provence	1
Monroux	1	Lorraine	1
Lee	1	Vermandois	2
Noailles	1	Saint-Second	1
Pery	1		
A reporter	7	TOTAL	13

ÉTAT DES BATAILLONS QUI MARCHERONT EN ALSACE LE PLUS TÔT QU'IL SERA POSSIBLE [3].

(*Voir page* 296.)

REGIMENTS.	BATAILLONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.
1er d'Artois	1	*Report*	8
Dauphin	3	Brie	1
Bourbon	1	Pezeux	1
1er de Laonnais	1	2e de Hainaut	1
Nivernois	1	2e d'Angoumois	1
2e de la Marche	1		
A reporter	8	TOTAL	12

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1528, n° 390.

[2] *Idem*, n° 389.

[3] *Idem*, n° 389

ÉTAT DES TROUPES IMPÉRIALES ET PALATINES QUI SONT AU DELA DE LA LAUTER [1].

(*Voir pages 297 et 299.*)

REGIMENTS.	NOMBRE de COMPAGNIES.	NOMBRE D'HOMMES qui les composent.
TROUPES DE L'EMPEREUR.		
INFANTERIE (150 hommes par compagnie).		
Thungen	16	2,400
Bade	7	1,050
Bareuth	7	1,050
Osnabrück	7	1,050
Furstemberg	12	1,800
		7,350
CAVALERIE.		
Vieux-Hanovre	12	1,000
Cusani	12	1,000
Dragons de Stirum	12	1,000
Dragons de Schad, achetés par l'empereur à l'évêque de Würtzbourg.	//	800
		3,800
TROUPES PALATINES.		
INFANTERIE (120 hommes par compagnie).		
Grenadiers	12	1,440
Lubeck	10	1,200
Bourcheit	10	1,200
Saxe-Meiningen	10	1,200
Izelbach	10	1,200
Obach	10	1,200
		7,440
CAVALERIE (50 hommes par compagnie).		
Pfeningen	9	450
Gardes à cheval	9	450
Hochkirchen	9	450
Dragons de Wehlen	9	450
Dragons de Linanges	9	450
Dragons de Wittgenstein	9	450
		2,700

RÉCAPITULATION.

TOTAL de l'infanterie..... 14,790 hommes.
TOTAL de la cavalerie..... 6,500
Vingt-quatre pièces de campagne.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1568, n° 25.

ÉTAT DES TROUPES DE L'EMPEREUR QUI DOIVENT ENCORE ALLER SUR LE RHIN [1].

(*Voir page* 304.)

	RÉGIMENTS.		RÉGIMENTS.
Infanterie.....	Salm. Marsigli.	Hussards.....	Colonitz. Forgach. Gansbosch. Lovs. Esterhazy. Schuntaheck.
Cavalerie.....	Gronsfeld. Zant. Darmstadt.		
Dragons.....	Bareuth. Castelli. Anspach.		

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY, DU 11 MAI [2].

(*Voir page* 306.)

L'Alsace est constamment la province frontière du royaume la plus importante au roi; tant qu'elle sera entre les mains de sa majesté, la Franche-Comté, la Champagne et une partie des Évêchés, seront à couvert. Le duc de Lorraine sera indispensablement obligé d'être attaché à la France, et l'alliance et la liaison des Suisses avec cette couronne, quoique un peu altérées présentement, subsisteront dans leur entier; le roi tiendra l'empire en bride, sera en état d'y porter la guerre, et réduira les puissances d'Allemagne à la nécessité de tenir toujours sur le haut Rhin la plus considérable partie de leurs forces. Si le roi vient à perdre l'Alsace, ou du moins une partie considérable de cette province (ce qui entraînera dans la suite la perte de l'autre, parce que cette province, de la manière dont elle est située et disposée, a besoin de toutes ses parties pour se soutenir), si enfin le roi vient à perdre l'Alsace ou totalement ou en partie, les avantages dont on vient de parler, attribués à cette province, cesseront et seront suivis des inconvénients contraires; c'est-à-dire que la Franche-Comté, la Champagne et une partie des Évêchés, seront en

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1568, n° 48.

[2] *Idem*, vol. 1698, n° 18.

prise et ouverts aux ennemis; le duc de Lorraine, de gré ou de force, se déclarera contre la France; l'alliance des Suisses avec cette couronne sera ébranlée ou du moins réduite à des bornes très-étroites; l'empire sera en état de porter de tous côtés ses armes sur la haute Moselle et sur la haute Meuse, et le roi se trouvera obligé d'avoir plusieurs armées pour arrêter les ennemis et pour couvrir de ces côtés-là ses frontières, qui sont d'une très-grande étendue et ne sont point fortifiées. Après ce que je viens de dire sur l'Alsace, et qui est très-vrai, il n'est pas difficile de conclure que cette province étant la clef du royaume du côté de la haute Allemagne, le roi doit mettre tout en usage pour la conserver.

Il y a deux moyens de conserver l'Alsace, lesquels dépendent du roi:

L'un, en empêchant que ses armées ne la ruinent; l'autre, en s'opposant aux progrès que les ennemis pourraient faire dans cette province.

Le premier moyen consiste à tenir les troupes dans une exacte discipline, à ne pas souffrir qu'on coupe les grains, et à donner régulièrement de l'avoine à la cavalerie, comme le prince Louis de Bade et les autres généraux de l'empire ont fait pendant la dernière guerre.

L'autre moyen consiste à avoir en Alsace des forces proportionnées à celles des ennemis, et capables de les arrêter et de les empêcher d'exécuter aucune entreprise.

Si le roi des Romains vient, comme on l'assure de toutes parts, commander l'armée du haut Rhin, il y a lieu de croire que les ennemis seront forts de ce côté-là, car il n'y a pas d'apparence que l'empereur envoie son fils pour ne rien faire et pour demeurer les bras croisés.

Le roi a actuellement ou doit avoir dans peu un assez bon nombre de troupes en Alsace; mais par rapport aux forces que je présume que les ennemis auront sur le haut Rhin, et par l'obligation où le roi se trouve, 1° de délivrer Landau et d'empêcher les ennemis de faire le siége de cette place; 2° de mettre suffisamment de troupes pour la garde des places fortes d'Alsace; 3° d'assurer la communication de cette province avec la France, par Metz et par la Lorraine, afin de n'être plus obligé de passer par la Franche-Comté, ce qui est très-

incommode, et blesse en quelque façon l'honneur et la réputation des armes; 4° d'avoir un petit corps de troupes sous Thionville, pour la protection des Évêchés, ce qui contribuera aussi à assurer la route de Metz; par ces raisons, dis-je, je trouve que sa majesté n'en a pas assez. Venons au détail.

Suivant ce que j'ai ouï dire, le roi doit avoir en Alsace cinquante-quatre ou cinquante-cinq bataillons et soixante et quelques escadrons. Il y a sept bataillons dans Landau; je ne sais pas combien il y a d'escadrons. Il faut au moins deux bataillons dans le Fort-Louis du Rhin, cinq bataillons dans la ville et dans la citadelle de Strasbourg, avec un régiment de cavalerie ou de dragons, qui servira aussi pour les escortes, car ce n'est pas une place à confier à peu de troupes; deux bataillons à Neuf-Brisach, deux à Huningue, quelques compagnies à Landskrone, un bataillon au moins à Béfort, encore est-ce trop peu; un bataillon au moins à Phaltzbourg, un à Lichtenberg et à la Petite-Pierre, quelques compagnies au moins à Haguenau, pour la sûreté du commerce du pays; deux bataillons au moins dans plusieurs postes, sur la rivière de Sarre et particulièrement à Sarrebourg, à Sarrebruck et à Saint-Jean, dont il faut prendre garde que les ennemis ne se saisissent. Outre cela, pour pouvoir faire les escortes nécessaires au commerce de la province et de l'armée, et pour assurer la communication de l'Alsace avec Metz et avec Nancy, il faut mettre au moins quatre régiments de cavalerie ou de dragons, à Haguenau, à Saverne, à Phaltzbourg, à Sarrebourg, à la Petite-Pierre, à Sarrebruck et à Saint-Jean, à Vic, Marsal et Thionville; encore, dans le détail que je fais, quatre régiments de cavalerie ou de dragons sont bien peu de chose.

Dans la distribution que je viens de faire, qui non-seulement n'est pas assez forte, mais qui est même trop faible par rapport à l'étendue du service qu'il y a nécessairement à remplir, j'emploie vingt-quatre bataillons et douze escadrons. Otez vingt-quatre bataillons de cinquante-cinq, reste trente et un; ôtez douze escadrons de soixante-deux, supposé, car je n'en sais pas précisément le nombre, reste

cinquante. Le roi, qui a plus de lumières et plus d'experience que personne, voit bien que ce nombre de troupes ne suffit pas pour faire ce qui est de son service en Alsace, et ce qui est du bien de cette province, et qu'il faut nécessairement l'augmenter.

Il s'agit présentement de voir où prendre ces troupes; je dis presentement, car, pour l'avenir, il faut bien, à quelque prix que ce soit, que sa majesté fasse de nouvelles troupes de toute espèce, sans quoi, vu le nombre des forces des ennemis et la grande étendue des pays qu'il y a à garder, elle ne pourrait pas absolument soutenir la guerre, ou du moins elle la soutiendrait avec bien du désavantage.

Revenons maintenant aux troupes d'augmentation qu'il convient d'envoyer en Alsace.

Le roi, par plusieurs bonnes raisons inutiles à déduire ici, n'en saurait prendre en Italie; il faut donc nécessairement qu'il en tire des Pays-Bas. Je sais bien qu'il est très-fâcheux et très-désagréable de se déranger et de s'affaiblir de ce côté-là, où je conviens que, vu le grand nombre des forces que les ennemis y ont, il est nécessaire d'en avoir de son côté beaucoup à leur opposer. Mais comme, d'un côté, je ne vois pas de disposition à aucune grande entreprise aux Pays-Bas, de la part de la France et de l'Espagne, et que de l'autre j'envisage les besoins pressants de l'Alsace et la nécessité qu'il y a d'y pourvoir promptement à cause du risque qu'elle court et de l'importance extrême dont est au roi cette province qui, au fond, est au-dessus de la conséquence dont les Pays-Bas espagnols sont à sa majesté, quoique j'avoue qu'ils le soient extrêmement; par ces considérations, dis-je, j'estime que le roi peut, sans commettre beaucoup ses affaires ni celles du roi d'Espagne aux Pays-Bas, en tirer quelques troupes pour faire passer en Alsace. Je conviens que cet affaiblissement empêchera l'exécution d'aucune entreprise aux Pays-Bas, ce dont je suis fort fâché; mais je suis persuadé que les affaires de France et d'Espagne ne laisseront pas de se soutenir auxdits Pays-Bas, tant par le grand nombre de troupes qui y restera encore, que par la qualité desdites troupes, supérieures constamment à celles des en-

nemis. Après tout, suivant les règles de la prudence, il vaut encore mieux manquer de gagner d'un côté, que perdre sûrement de l'autre, surtout quand ce que la perte regarde est aussi important et aussi précieux que ce dont il s'agit.

Voilà, ce me semble, le seul remède que l'on puisse apporter présentement aux maux qui menacent l'Alsace; et il n'y a pas, à mon sens, de temps à perdre à l'apporter, de peur qu'en l'appliquant trop tard il ne produise pas l'effet qu'on en doit attendre. J'ajouterai à ce que je viens de dire touchant l'Alsace, que, par rapport à ce qui regarde M. l'électeur de Bavière, le roi, pour engager ce prince à agir, a un grand intérêt à fortifier son armée du haut Rhin; car, si sa majesté la laisse faible comme elle est, ce prince, dans l'appréhension de n'être pas soutenu au besoin et à propos, non-seulement n'agira pas, mais même ne se déclarera pas pour la France; au lieu que s'il voyait le parti de cette couronne puissant sur le Rhin et capable de lui donner la main et de le soutenir, il ne balancerait pas à se déclarer, et hasarderait de certaines choses que sans cela il n'oserait et en bonne politique ne devrait peut-être pas hasarder.

Quand même, après que l'armée du roi qui est en Alsace aura été renforcée, on ne pourrait pas parvenir à chasser présentement les ennemis du poste qu'ils occupent derrière la rivière de Lauter, entre Weissembourg et Lauterbourg, ce qu'on trouvera peut-être le moyen de faire par la montagne à la faveur d'un grand corps d'infanterie, on les empêchera cependant de faire le siége de Landau, et à la fin de la campagne, après qu'ils auront consommé les fourrages du pays, qui est assez serré, ils se trouveront peut-être obligés de quitter de gré ou de force ledit poste derrière la rivière de Lauter.

Je n'ai point marqué ici le nombre des troupes de toute espèce qu'il conviendrait d'envoyer en Allemagne, me remettant sur cela au jugement et à la volonté du roi. Si sa majesté ne juge pas à propos d'y envoyer toutes troupes françaises, de peur d'en dégarnir trop ses armées des Pays-Bas, elle pourrait y envoyer quelques régiments wallons, de ceux qui sont les meilleurs,

et dont les colonels sont les plus affectionnés et les plus fidèles.

Lorsque le roi commandera des troupes des Pays-Bas pour aller en Allemagne, supposé qu'il juge à propos d'y en envoyer de renfort, il ne faut point dire que cet envoi se fait pour ledit pays, afin que cela soit caché aux ennemis, du moins pour quelque temps; il n'y a qu'à dire qu'on envoie ces troupes dans les places de la Meuse et de la Sambre et à Luxembourg, pour couvrir les pays voisins desdites places contre les courses de la garnison de Maëstricht et des Allemands. Après que ces troupes seront arrivées dans ces places, on les fera marcher insensiblement en Allemagne. Cette précaution, qui ne coûte rien, ne peut produire qu'un bon effet.

Le roi a présentement sur les bras une guerre très-dangereuse et très-violente; l'intérêt de sa majesté est de mettre tout en usage pour l'abréger le plus qu'il sera possible. Le moyen de l'abréger, c'est de mettre au plus tôt sur pied suffisamment de troupes de toute espèce, pour opposer de tous côtés aux ennemis, pour leur faire voir leur impuissance et l'inutilité des grands desseins qu'ils ont formés contre la France et l'Espagne. Si l'on peut y parvenir, leur état et leur situation étant au moins aussi forcés que les nôtres, il ne faut pas douter qu'ils ne se portent d'eux-mêmes à finir la guerre, ainsi qu'ils ont fait dans les guerres qui ont précédé celle-ci.

Après cela, il faut que l'expédient que je propose, et sur lequel je ne prétends rien apprendre de nouveau au roi, puisse s'accorder avec l'état présent des finances de sa majesté. Je souhaite de tout mon cœur que cela soit ainsi et qu'on puisse surmonter toutes sortes de difficultés à cet égard; qu'il plaise cependant toujours au roi de s'arranger sur le nombre de troupes qu'il faut précisément pour soutenir avec honneur la présente guerre.

J'oubliais de dire qu'il fallait encore quelques troupes réglées pour appuyer les milices d'Alsace qui gardent les retranchements que l'on a faits le long du Rhin, au-dessus et au-dessous de Strasbourg, sans quoi il y a à craindre que ces milices ne s'en aillent lorsqu'il paraîtra sur le Rhin quelques bateaux chargés de troupes ennemies.

ORDRE DE BATAILLE, 3 JUIN[1].

(*Voir page* 321.)

M. LE MARÉCHAL DE CATINAT.

Lieutenants généraux : MM. DE VINS, DU BOURG. — DES HORDES, MARQUIS D'HUMIÈRES. — DE LOCMARIA. DE BERTHELAC.
Maréchaux de camp : MM. DE MAGNAC, BLANZAC. — DE BIRON, COMTE DE GRAMMONT. — PRINCE CAMILLE DE MARIVAUX. GÉRAMBAULT.
Brigadiers : MM. VIVANS, CONFLANS. — MARÉCH. DAMIGNY. MONTROUX, ELIGNY. LEE. — LEVY, LIGONDEZ.

1re LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
DRAGONS.		
La Reine	"	3
CAVALERIE.		
Royal	"	3
Ligondez	"	3
Auvergne	"	3
Levy	"	3
Brissac	"	3
INFANTERIE.		
Champagne	2	"
Lee	1	"
Crussol	1	"
Vermandois	2	"
Condé	1	"
Montroux	1	"
Noailles	1	"
Coëtquin	2	"
Saintonge	1	"
Clarke	1	"
Navarre	2	"
CAVALERIE.		
Saint-Pouanges	2	2
Conflans	2	2
Vivans	2	2
Fourqueveaux	2	2
Dauphin	2	2
DRAGONS.		
Listenois	"	3
TOTAL	16	28

Lieutenants généraux : MM. DE VILLARS. — DE GUISCARD. — DE LA BRETÈCHE.
Maréchaux de camp : MM. SAULT. DE THIANGES. — LE DUC D'HUMIÈRES. DE LIANCOURT. — DE LEGALL. DE SAINT-MAURICE.
Brigadiers : MM. DAUBIAC. DAGEN. — DE PERY. DE VIEUX-PONT. — DORINGTON. — LA VALLIÈRE. DU CHATELET.

2e LIGNE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
DRAGONS.		
La Vrillière	"	3
CAVALERIE.		
Prince Charles	"	2
Bissy	"	2
Du Châtelet	"	2
La Vallière	"	2
Livry	"	2
INFANTERIE.		
Bourbonnais	2	"
Dorington	1	"
Bonrboo	1	"
Saint-Second	1	"
Deslandes	1	"
Pery	1	"
Dauphin	2	"
CAVALERIE.		
La Ferronnaye	"	2
Noailles	"	2
Dauriac	"	2
L'Isle du Vigier	"	2
Montmin	"	2
DRAGONS.		
Asfeld	"	2
TOTAL	9	24

RÉSERVE.

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
CAVALERIE.		
M. DE FONBEAZARD. Vivans	"	1
M. DE FONBEAZARD. Rouvray	"	1
M. DE FONBEAZARD. Fonbonnard	"	2
ARTILLERIE.		
La Marche	1	"
Une compagnie de canonniers		
TOTAL	1	4

M. MARESCOT, maréchal des logis de la cavalerie.

M. DE BRAGELONNE, major général.

RÉCAPITULATION.

	Bataillons.	Escadrons.
Première ligne	15	28
Deuxième ligne	9	24
Réserve	"	4
Artillerie	1	"
TOTAL GÉNÉRAL	25	56

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1568, n° 127.

ÉTAT DES TROUPES DE L'EMPEREUR, DES CERCLES ET DE L'ÉLECTEUR PALATIN QUI SONT ACTUELLEMENT SUR CETTE FRONTIÈRE [1].

(*Voir page* 323.)

RÉGIMENTS.	NOMBRE D'HOMMES.
TROUPES DE L'EMPEREUR.	
INFANTERIE.	
Thungen, de 16 compagnies de 150 hommes chacune	2,400
Bade, *idem*	2,400
Furstemberg, *idem*	2,400
Bareuth	1,500
Osnabrück	2,000
Darmstadt et Saxe-Cobourg, deux régiments revenus de Catalogne et ne faisant ensemble à leur arrivée que	400
Biber et Fuchs, deux régiments de l'évêque de Würtzbourg, faisant ensemble.	4,000
	15,100
CAVALERIE ET DRAGONS.	
Vieux-Hanovre, cuirassiers, de 12 compagnies de 85 maîtres chacune	1,000
Cusani, *idem*	1,000
Stirum, dragons, *idem*	1,000
Schad, dragons de l'évêque de Würtzbourg	800
	3,800
CERCLE DE SOUABE.	
INFANTERIE.	
Furstemberg-Meskirch, de 10 compagnies de 150 hommes chacune	1,500
Prosper-Furstemberg, *idem*	1,500
Baden-Baden, *idem*	1,500
Baden-Durlach, *idem*	1,500
Reischach, *idem*	1,500
	7,500
CAVALERIE ET DRAGONS.	
Wurtemberg, de 8 compagnies de 60 maîtres chacune	480
Stauffenberg, *idem*	480
Hohenzollern, dragons, *idem*	480
	1,440
CERCLE DE FRANCONIE.	
INFANTERIE.	
Erff, de 12 compagnies de 185 hommes chacune	2,220
Schnebelin, *idem*	2,220
Anspach, ci-devant Schönbeck	2,220
	6,660

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1568, n° 175.

RÉGIMENTS.	NOMBRE D'HOMMES.
CAVALERIE ET DRAGONS.	
Bareuth, cuirassiers, 10 compagnies de 60 maîtres chacune..	640
Auffsatz, dragons, *idem*.	640
	1,280
CERCLE DU HAUT RHIN.	
Les troupes de ce cercle font environ 4,000 hommes, ci.	4,000
TROUPES DE L'ÉLECTEUR PALATIN.	
INFANTERIE.	
Nassau, grenadiers, de 12 compagnies de 120 hommes chacune.	1,440
Anspach, de 10 compagnies du même nombre	1,200
Lubeck, *idem*.	1,200
Bourcheit, *idem*.	1,200
Saxe-Meiningen, *idem*.	1,200
Suerby, à présent Izelbach, *idem*.	1,200
	7,440
CAVALERIE ET DRAGONS.	
Pfeningen, autrement les carabiniers, de 9 compagnies de 50 maîtres chacune, compris ses officiers	450
Effert, ou gardes-bleues, *idem*.	450
Hochkirchen, *idem*.	450
Wehlen, dragons.	450
Linanges.	450
Wittgenstein.	450
	2,700

RÉCAPITULATION.

Troupes.	de l'empereur.	Infanterie.	15,100	18,900
		Cavalerie et dragons.	3,800	
	du cercle de Souabe.	Infanterie.	7,500	8,940
		Cavalerie et dragons.	1,440	
	du cercle de Franconie.	Infanterie.	6,660	7,940
		Cavalerie et dragons.	1,280	
	du cercle du haut Rhin.			4,000
	de l'électeur palatin.	Infanterie.		10,140
		Cavalerie et dragons.		
		TOTAL.		49,920

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY, DU 22 JUIN[1].

(*Voir page* 326.)

Il faut que les ennemis soient forts pour faire le siége de Landau. Ils ne sauraient exécuter cette entreprise et occuper en même temps le poste où ils sont présentement derrière la rivière de Lauter, entre Weissembourg et Lauterbourg, à moins qu'ils n'aient deux armées; auquel cas ils trouveraient encore de grandes difficultés à soutenir ledit poste devant une armée aussi considérable que sera pour lors celle du roi, et ils s'exposeraient inutilement à essuyer quelque échec, qui influerait sur l'entreprise de Landau et pourrait la faire échouer.

Lors donc que les ennemis s'attacheront au siége de cette place, ne pouvant pas avoir le nombre de troupes dont on vient de parler, ou, quand ils pourraient l'avoir, ne jugeant pas par les raisons susdites à propos de l'employer à la garde du poste de derrière la Lauter, il faut qu'ils quittent ledit poste, ou du moins il y a apparence qu'ils le quitteront, pour se porter tout entiers auprès de Landau.

Landau est situé sur la rivière de Queich, dans une assez grande prairie. Cette prairie, des deux côtés de la haute Queich, est bordée de plaines élevées qui aboutissent aux grandes montagnes; du côté de la basse Queich et du Rhin, elle est environnée de plaines basses, plates et unies. Les montagnes sont assez raisonnablement éloignées de la place, particulièrement du côté de Madenbourg et de Bergzabern.

Lorsque les ennemis voudront faire le siége de Landau, ou ils se mettront à l'ordinaire avec toutes leurs forces dans des lignes auprès de la place, particulièrement en deçà de la rivière de Queich, ou ils se mettront avec partie de leurs forces auprès de la place pour en faire le siége, et se posteront avec l'autre partie sur le ruisseau de

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1698, n° 30.

Billigheim, pour arrêter l'armée de France et pour l'empêcher de s'approcher de leurs lignes.

Dans le premier cas, il faut que l'armée du roi s'approche des lignes des ennemis, et, après leur avoir donné autant de jalousie que la disposition du pays et du terrain le pourra permettre, les attaque, comme cela s'est pratiqué en pareille occasion.

Dans le second cas, qui est le parti que je crois qu'ils ne prendront pas, parce que dans cette situation, qui sépare leurs forces, ils seraient beaucoup plus faibles qu'étant réunis auprès de la place et tomberaient dans l'inconvénient dont il a été parlé ci-dessus à l'égard du poste de derrière la rivière de Lauter ; au second cas, dis-je, il faudrait bien attaquer l'armée ennemie dans son prétendu poste, derrière le ruisseau de Billigheim; sur quoi il est à propos de dire que ce poste est fort en prise, étant situé dans une assez grande plaine, mêlée cependant de quelques buissons, et n'ayant pour défense principale qu'un ruisseau assez petit, qu'on peut passer en plusieurs endroits, quoique en d'autres il soit environné de quelques marais.

Lorsque les ennemis feront le siége de Landau, il serait à désirer qu'ils se séparassent, et particulièrement qu'ils se missent derrière le ruisseau de Billigheim, parce que dans cette situation il serait aisé de les combattre; mais, suivant leurs véritables intérêts, ils se posteront vraisemblablement tous auprès de Landau, ce qui causerait plus de peine et d'embarras que de toute autre manière, parce que n'ayant pas beaucoup à craindre de l'autre côté de la Queich, ils se porteront presque avec toutes leurs forces sur deux lignes en deçà de cette rivière. La raison pour laquelle ils n'auront pas beaucoup à craindre de l'autre côté de la rivière de Queich, c'est qu'à Merlenheim et à Damheim, c'est-à-dire à un quart de lieue au-dessous de Landau, cette rivière se partage en plusieurs bras, qui coupent extrêmement le pays et le rendent marécageux en quelques endroits, et coule à travers une assez grande forêt, qui règne presque depuis Damheim et Merlenheim jusqu'auprès de Germersheim, où cette rivière

se jette dans le Rhin. Après cela, nonobstant ces difficultés, il faudrait bien tâcher de donner de côté-là de la jalousie aux ennemis, pour les obliger à y tenir des troupes, et par conséquent à en avoir moins dans leur principal poste en deçà de la Queich. Les armées du roi ont traversé diverses fois, marchant sur plusieurs colonnes, le pays susdit dans lequel la rivière de Queich coule, depuis Damheim et Merlenheim jusqu'à Germersheim; mais elles n'avaient pas d'ennemi en tête qui défendît ce passage. On ne pourrait donner de la jalousie aux ennemis du côté de la montagne que par de grands corps d'infanterie, car la cavalerie ne pourrait marcher ni agir que très-difficilement de ce côté-là. Les ennemis réunissant donc toutes leurs forces autour de Landau, et par les raisons susdites en mettant la plus considérable partie en deçà de la Queich, on doit compter que pour secourir cette place, les jalousies convenables préalablement données en plusieurs endroits pour les obliger à y tenir des troupes, il faut les attaquer dans ce poste.

On ne saurait disconvenir que l'on ne trouve de la difficulté dans l'exécution de cette entreprise; mais comme la conservation de Landau importe si fort au roi, il faudrait bien la tenter, et il y aurait lieu d'espérer d'y réussir, premièrement parce qu'on a l'expérience qu'on a souvent réussi dans ces sortes d'entreprises, qui étaient même accompagnées de grandes difficultés, et ensuite parce que constamment les troupes du roi sont beaucoup meilleures que les troupes ramassées de divers princes et états qui composent l'armée du prince Louis de Bade, et qu'ainsi, quand le roi aura une bonne armée en Alsace, elle battra vraisemblablement les ennemis dès qu'elle entrera en action avec eux.

Pour juger présentement de la force que doit avoir l'armée du roi qui agira en Alsace, afin de pouvoir s'approcher de celle des ennemis et l'obliger à lever le siége de Landau, supposé qu'elle l'entreprenne, il faut deux choses :

La première, savoir à peu près la force dont l'armée ennemie sera;

La seconde, tâcher de concilier les intérêts du roi, du côté de l'Alsace, avec ceux de sa majesté du côté des Pays-Bas, c'est-à-dire renforcer raisonnablement l'armée d'Alsace, sans affaiblir trop celle des Pays-Bas, ce qui dérangerait fort les affaires du roi audit pays, où elles vont bien jusqu'à présent, et porterait un grand préjudice à son service.

Le roi, à ce que j'ai ouï dire, peut avoir présentement dans son armée d'Alsace trente-sept ou trente-huit bataillons et soixante-quatre escadrons, cela fait à peu près dix-neuf mille hommes de pied et huit mille et tant de chevaux; en y ajoutant quinze bataillons qui font sept mille cinq cents hommes, et vingt escadrons qui font deux mille six cents chevaux, cela ferait un corps de dix mille cent hommes, qui, joint à vingt-sept mille trois cent vingt hommes qui sont en Alsace, ferait une armée de trente-sept mille quatre cent vingt hommes, c'est-à-dire, avec les officiers, de plus de quarante mille hommes. Or une bonne armée française comme celle-là doit, à mon sens, battre une armée ennemie quand elle serait un peu plus forte, surtout quand elle sera occupée à une grande entreprise.

Par la conduite que l'on a vu tenir jusqu'à présent aux armées de Hollande devant l'armée du roi, on peut juger à peu près, je dis à peu près, parce que les comparaisons ne sont jamais tout à fait justes, de la conduite que tiendra celle des alliés en Allemagne, laquelle, ainsi qu'il a déjà été dit, est composée de troupes ramassées et pour la plupart nouvelles, qui, à mon sens, ne sont pas aussi bonnes que la plus considérable partie de celles qui composent l'armée de Hollande.

On demandera si au lieu de s'engager au secours de Landau, où l'on trouvera apparemment de grandes difficultés, on ne ferait pas mieux ou du moins aussi bien, pour faire une diversion aux ennemis, de passer le Rhin et d'attaquer une de leurs places, comme par exemple Kehl, dont la conquête est fort importante pour s'ouvrir un passage dans l'empire.

Je répondrai à cela, premièrement, qu'au lieu d'aller secourir

Landau, on peut faire une diversion aux ennemis, comme, par exemple, le siége de Kehl, quoique cette entreprise ne soit pas des plus aisées, particulièrement dans cette saison-ci, où le Rhin, qui est fort gros par la fonte des neiges, fait gonfler considérablement la Kintzig et met beaucoup d'eau dans les fossés et autour de cette place; cependant, si l'on jugeait à propos d'exécuter cette entreprise, il faudrait laisser en basse Alsace, ou derrière la Moder, ou derrière la Zorn, la partie la plus considérable de la cavalerie, pour couvrir cette province et empêcher que les ennemis n'envoyassent d'auprès de Landau de grands corps de cavalerie pour la dévaster et la brûler;

Secondement, que toute diversion ou de Kehl ou d'autre place (quoique j'avoue que la prise de Kehl importerait fort) ne pourrait jamais dédommager, quant à la réputation et quant au fond des affaires, de la perte de Landau, qui entraînerait sinon la perte, du moins la ruine de l'Alsace, mettrait l'empereur en état de porter ses armes en Lorraine, obligerait le roi à avoir dans la suite de la guerre deux armées considérables, l'une pour couvrir l'Alsace, la Franche-Comté et la Champagne, l'autre pour protéger les états de sa majesté du côté de la Moselle, et qui ferait perdre au roi l'avantage qu'a sa majesté, au moyen de la possession de la basse Alsace, d'éloigner la guerre de ses frontières, de la réduire à un point assez resserré entre les montagnes et le Rhin, et d'obliger les ennemis à se tenir toujours dans ce pays et le voisinage de ce fleuve, pour empêcher que les Français ne pénètrent dans leur pays; or, dès que Landau sera pris, leur pays de deçà le Rhin étant par cette conquête suffisamment à couvert, ils pourront, en laissant un corps de troupes en basse Alsace, se porter en avant avec la plus considérable partie de leurs forces sur la Sarre, ce qui obligera le roi, malgré lui, à avoir les deux armées dont j'ai parlé ci-dessus.

Tout concourt donc à faire préférer le secours de Landau, si les ennemis l'assiégent, à toute autre diversion. Le besoin général des affaires de sa majesté et du maintien de la réputation de ses armes, la nécessité de tout ce qui peut conduire à l'abrégement de la guerre,

au risque même de hasarder beaucoup, l'état présent des troupes du roi, qui sont constamment meilleures que celles des ennemis lesquelles cependant deviendront bonnes et pourront dans la suite faire quelque chose d'éclat pour soutenir et pour encourager le peu d'amis et d'alliés que le roi peut avoir en Allemagne, et particulièrement M. l'électeur de Bavière; tout cela, dis-je, sert à appuyer l'avis du secours de Landau. Il faut ajouter encore une raison contre la diversion du siège de Kehl : c'est que si le roi faisait attaquer Kempare par cette place, l'empereur se servirait avec succès de ce moyen pour engager l'empire à déclarer la guerre à la France et à l'Espagne, par une résolution générale de la diète de Ratisbonne, à quoi il n'a pu parvenir jusqu'à présent; ce qui ne laisserait pas d'être fâcheux, parce que cela fermerait la porte aux négociations particulières que dans la suite on pourrait entamer dans l'empire pour détacher successivement quelques princes du parti de l'empereur.

Une diversion bien utile et qui influerait bien efficacement sur les affaires de Landau serait celle que M. l'électeur de Bavière pourrait faire. J'ai ouï dire qu'il n'agirait qu'au mois d'août : il conviendrait, s'il était possible, de l'engager à agir plus tôt, et comme il est, à ce que j'en appris, bien intentionné, peut-être se laissera-t-il persuader par les bonnes raisons qu'on pourra alléguer sur cela.

On dira que, si les ennemis prennent Landau, le roi le fera ensuite reprendre. Cette objection me paraît peu solide; et de la manière dont les affaires de l'Europe sont présentement disposées, je doute que sa majesté puisse, de tout le cours de cette guerre, trouver l'occasion de reprendre cette place, à moins que pour y parvenir elle ne fasse des efforts que sa prudence et son expérience ne lui permettront pas de faire, parce que cela dérangerait ailleurs ses affaires, et qu'il faut, s'il est possible, pour avoir une bonne et glorieuse paix, faire aller bien partout ou du moins empêcher d'aller mal.

J'ai dit en homme de bien ce que je pense sur l'Alsace et sur Landau, et, sans abonder en mon sens, je le soumets avec respect au sen-

timent du roi et de ceux qui ont plus de capacité et de connaissances de ces sortes d'affaires que moi.

MÉMOIRE DE M. LE MARÉCHAL DE CATINAT, DU 26 JUIN, SERVANT DE RÉPONSE A UNE LETTRE DU ROI, DU 22 [1].

(*Voir page* 332.)

Votre majesté prenant la résolution de faire passer un corps de troupes en Alsace, il me semble que l'assemblée s'en devra faire à Marsal, et qu'il convient de donner incessamment les ordres nécessaires à M. de Saint-Contest, intendant à Metz, pour qu'il y prépare toutes les subsistances nécessaires et proportionnées au nombre de troupes que votre majesté aura jugé à propos d'y faire assembler; les mêmes ordres doivent être donnés pour les étapes ou campements.

Ces troupes assemblées à Marsal, je ne connais quant à présent d'autre marche à leur faire faire en avant que de venir à Bitsch, où l'on commencerait à s'entendre avec elles pour s'avancer du côté de la Lauter. Comme je ne connais pas encore bien précisément ces derrières, cette marche devra être réglée suivant la commodité du campement, tant pour l'eau que pour les subsistances.

Votre majesté me permettra de lui dire qu'il faut que ce corps de troupes, à proportion du nombre dont elle ordonnera qu'il soit composé, ait des caissons et un petit équipage d'artillerie de pièces de 4, des commissaires et des canonniers pour les servir, parce que nous n'avons qu'une compagnie de canonniers, les deux bataillons de royal-artillerie composant la garnison de Landau.

Il est à propos que M. de Saint-Contest reçoive des ordres de votre majesté pour faire assembler au moins jusqu'à six mille sacs de farine à Marsal; c'est un dépôt qui ne saurait être que bien placé. Il conviendrait qu'il y en eût un pareil à Phaltzbourg. Il faudrait aussi des dépôts d'avoine de pareille quantité, parce que la cavalerie se trouvera dans des pays d'une très-courte subsistance.

[1] Archives du depôt de la guerre, pièce originale, vol. 1568, n° 225.

Si votre majesté fait marcher trente bataillons et quarante escadrons, comme j'ai pris la liberté de le lui proposer, il faudra assembler ce corps à Marsal, d'où il partirait étant assemblé pour marcher à Bitsch, d'où l'on commencera à s'entendre pour s'avancer jusque sur la Lauter. Lorsqu'on y sera arrivé, l'on pourra connaître l'usage que les ennemis prétendent faire du poste qu'ils y occupent présentement, et prendre les mesures jugées à propos pour les attaquer. S'ils prétendaient s'y maintenir avec le gros de leurs forces, et qu'ils y fussent forcés, l'on pourrait compter Landau secouru. Mais comme ils peuvent se proposer d'autres postes, en s'approchant de Landau, pour le moins aussi bons que celui de la Lauter, comme celui de Barbelroth et celui de Billigheim, il pourrait arriver qu'ils ne garderaient que faiblement ledit pont de la Lauter par des détachements.

S'ils soutiennent avec le gros de leurs troupes le poste de la Lauter, on ne connaît d'autre moyen de les y attaquer que par des efforts dans les montagnes, pour tâcher de tomber sur leur droite et les diviser autant qu'il serait possible par des diversions.

S'ils ne gardaient ce premier poste que faiblement, et que le corps de troupes qui aurait gagné les hauteurs les eût obligés de quitter la Lauter, il faudrait que l'armée de votre majesté la passât et se mît vis-à-vis du poste de Barbelroth, si c'était celui que les ennemis se fussent proposé.

Le meilleur moyen de les attaquer serait encore des attaques dans les montagnes qui seraient sur leur droite. Si ce moyen n'était pas praticable, on tenterait de faire diversion du côté de Rheinzabern, en s'approchant du Rhin, les occupant toujours par leur front.

S'ils prenaient le parti de se poster à Billigheim, on n'a pas d'autres moyens que ceux ci-dessus marqués pour les attaquer.

Tous ces moyens, sire, sont pénibles, difficiles, et d'un événement très-incertain, vu les situations connues du pays et le temps que les ennemis ont eu d'en connaître les avantages et de s'y accommoder.

Votre majesté peut connaître par cette exposition les efforts qu'il faut faire, et le nombre considérable de troupes qu'il faudrait pour embrasser tant de pays et se donner espérance de réussir. L'importance de Landau peut demander que l'on donne beaucoup à la fortune.

Si votre majesté ne juge pas à propos d'affaiblir ses forces de Flandre au point qu'il est proposé ci-dessus, pour les employer dans une entreprise difficile et aussi incertaine que le secours de Landau, avec sa permission cela ne doit pas la dispenser de la nécessité d'envoyer des troupes sur cette frontière, et j'estime que ce ne doit pas être moins de vingt bataillons et vingt-cinq escadrons de sa vieille cavalerie, et quelques-unes des distinguées, s'il se peut.

Moyennant ce nombre marqué, joint aux trente-deux bataillons et aux cinquante-six ou cinquante-huit escadrons dont son armée pourrait être composée, on serait en état de se présenter à Weissembourg, où on se conduirait suivant les connaissances que l'on se donnerait, assurant au surplus votre majesté d'une véritable volonté de lui rendre de bons services dans une occasion que je connais aussi capitale que celle dont il s'agit.

Ce renfort, sire, ne peut être envoyé que très à propos, quand même il n'opérerait pas le secours de Landau, puisque, cette place prise, il faut être en état de s'opposer aux ennemis et de pouvoir les empêcher de concevoir de nouveaux desseins. Je prends la liberté de lui proposer de bonne cavalerie, parce que nous en avons beaucoup de nouvelle, et que ces pays-ci pour la plupart sont des plaines lorsque l'on est dégagé des bois.

Je soupçonne extrêmement, sire, que la tranchée est déjà ouverte à Landau. La garnison, selon l'usage présent, est des plus faibles par rapport à une place de cette conséquence. Je ne doute point qu'elle ne soit attaquée avec une nombreuse artillerie On peut à la vérité espérer de l'inexpérience des Allemands en fait de siége, mais cependant j'ose prendre la liberté de représenter à votre

majesté qu'il n'y a pas de temps à perdre pour l'exécution des résolutions qu'elle voudra prendre.

Je reçois la lettre dont vous m'honorez du 22 de ce mois, et, avec une respectueuse et sensible reconnaissance, l'ordre qu'il vous plaît me donner de vous dire ma pensée sur les vues que peut avoir une armée composée de très-bonnes troupes assurément, lorsque les ennemis font le siége de Landau. Je prendrai la liberté de vous faire souvenir du dernier mémoire que j'ai eu l'honneur de vous présenter, et j'expliquerai encore tout ce que j'imagine sur la conjoncture présente.

Le temps, monseigneur, est bien précieux; et depuis le 5 mai que j'ai eu l'honneur de vous parler à Marly, vous jugerez aisément que les secours de cette place, présentement fort resserrée, sont devenus plus difficiles.

Lorsque j'ai joint cette armée, je suppliai M. le maréchal de Catinat et M. le marquis d'Huxelles de m'apprendre l'état des forces des ennemis autour de Landau; ils convenaient qu'il y avait entre dix-sept à vingt mille hommes. Je leur demandai après l'état de celles du roi sur cette frontière, et comme elles égalaient et passaient même ce nombre, je leur dis que pourvu que l'on pût mettre trente bataillons ensemble et soixante escadrons au moins, il fallait marcher plus tôt que plus tard sur Weissembourg, voir la contenance des ennemis, quels postes ils entreprendraient de défendre, ou la Lauter ou celui de Billigheim, d'autant que pour lors ils ne paraissaient pas encore bien déterminés. Il me fut répondu que l'on ne pouvait juger sainement des forces des ennemis, puisque la plupart de celles des cercles étant de l'autre côté du Rhin, elles pouvaient le passer d'un moment à l'autre. A cela je répondis que les apparences de leur jonction n'étaient pas une raison assez forte pour empêcher de s'en approcher; que s'ils étaient trop forts et trop bien postés, il n'y avait qu'à les laisser. On me fit une autre objection

Archives du Dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1568, n. 216.

sur l'embarras dans lequel se pourrait trouver l'armée du roi, supposé que l'ennemi, nous sachant sur Weissembourg, prît le parti de marcher vers le Fort Louis, en remontant le Rhin. Cette difficulté ne m'embarrassait pas, et je dis que dès que l'ennemi quitterait Landau, je prendrais sur-le-champ le parti d'y jeter deux mille bons hommes, et que dans le même temps je m'approcherais de l'ennemi, faisant tous mes efforts pour le joindre et le combattre dans sa marche. Ces diverses propositions furent éludées par dire que l'on ne pouvait compter que sur vingt-trois ou vingt-quatre bataillons et cinquante-cinq escadrons au plus, le reste étant dispersé dans les places.

Depuis cela on n'a fait que songer à vivre, à ce qu'il me paraît, sans nul objet; et en vérité, monseigneur, il est trop mortifiant aussi de voir perdre une des plus importantes places de la frontière sans tenter ni secours ni diversion.

Le secours me paraît ce qu'il y aurait de plus difficile, par toutes les précautions que l'ennemi a prises pour le traverser, par le nombre de troupes qu'il a présentement, et parce que toutes les apparences sont qu'à mesure que sa majesté nous enverrait des renforts du bas Rhin, l'ennemi tirerait aussi des troupes de ces pays-là, pour remonter cette rivière; cependant il serait honteux de demeurer les bras croisés, et voici ma pensée :

Je crois que M. le maréchal de Catinat pourra tirer près de trente-six bataillons et soixante-quatre escadrons, laissant les places aussi dégarnies qu'il est possible sans péril; et ce péril est médiocre, quand M. le prince de Bade est déjà occupé à un siége, et que nous lui donnons diverses inquiétudes en même temps.

Il faudrait faire filer des armées de Flandre imperceptiblement et comme pour couvrir plutôt les frontières que pour tenter aucune entreprise, vingt bons bataillons et autant d'escadrons; que cela s'acheminât par parcelles, comme pour renforcer les garnisons de Luxembourg, de Thionville, de Sarre-Louis; qu'un officier général parût donner quelques ordres sur la frontière de la Sarre, en visiter les

petites villes, laissant penser à l'ennemi que, comptant sur la perte de Landau, on songe seulement à se faire une barrière de la Sarre; préparer insensiblement des chariots des Évêchés, faire avancer des farines à Sarre-Louis, de manière que quand les troupes que je viens de marquer seraient à portée de pouvoir être assemblées, on pût les faire marcher diligemment vers Deux-Ponts et s'approcher des vallées qui pénètrent vers Landau, songeant premièrement à les bien faire reconnaître; que la marche de ces vingt bataillons et vingt escadrons fût concertée avec celle de l'armée du roi, renforcée, comme je l'ai déjà dit, de tout ce qu'elle pourrait tirer des places d'Alsace, de manière que, quand la grande armée marcherait droit à Weissembourg et à la Lauter, le premier corps inquiétât toutes les diverses gorges qui mènent du pays de Deux-Ponts vers Landau : qui sait si toutes seraient si bien gardées que l'on ne pût se faire jour par aucune? Voilà une vue, monseigneur; mais, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, c'est la plus difficile. Si elle ne peut réussir, je prétends qu'elle me mène à une autre, dans laquelle je ne saurais imaginer des obstacles insurmontables.

Il faut avoir pour premier objet, dans les desseins qu'on forme, que si le premier projet ne réussit pas, l'on puisse d'abord en suivre un autre. Si donc il est absolument impossible de secourir Landau parce que, de toutes parts, les avenues sont trop coupées et trop gardées, quand nous laissons à l'ennemi une attention entière et presque unique à soutenir son siége, ayons une autre vue, et que dans le même instant l'armée principale qui doit menacer la Lauter et le corps qui doit menacer les routes qui pénètrent au travers des montagnes vers Landau se retirent; que l'armée remonte diligemment le Rhin, que ce corps de vingt bataillons et de vingt escadrons rentre en Alsace par la vallée de Bitsch ou de Lichtenberg et se mette d'abord derrière le ruisseau de Brumpt, pendant que la grande armée suit ce second projet, qui doit être concerté, et qui mène à passer le Rhin. Nous avons déjà un grand nombre de bateaux, et je sais qu'on travaille à pouvoir en assembler assez pour faire plusieurs ponts sur

le Rhin. Il y a plusieurs endroits favorables, et où les bras principaux étant de notre côté, il n'en reste du côté de l'ennemi que de si médiocres, qu'à peine valent-ils un gros ruisseau. Je connais bien ceux dont nous nous sommes servis autrefois, mais le cours du Rhin change tous les ans; ainsi ce qui était favorable dans un temps peut ne l'être pas dans un autre : c'est à nous de les étudier et de les connaître.

Il faut donc que tous nos bateaux soient prêts à sortir tout d'un coup, et que l'on occupe les îles qui nous conviennent, et lesquelles, ayant les bords les moins difficiles et les plus petits bras du côté de l'ennemi, rendent notre passage facile. Comment, usant de la diligence possible, lorsque je tiens toutes les forces des ennemis attentives à mes desseins vers Weissembourg et la chaîne des montagnes derrière Landau, ces troupes peuvent-elles revenir assez promptement pour m'ôter tout moyen de passer le Rhin? Je puis même avoir trois ou quatre bons bataillons de moins dans la grande armée, les laisser dans Strasbourg, afin que ces troupes descendant sur des bateaux, fassent la première tentative pour assurer une tête sur l'autre bord du Rhin, lequel, bien certainement, dans le temps que M. le prince de Bade est menacé de toutes nos forces, ne peut être gardé que par des paysans.

Je ne saurais croire le passage de cette rivière impossible, et je ne demande que de la pouvoir passer; je ne suis pas embarrassé de faire réussir ensuite plusieurs autres projets.

Supposé que je trouve le moyen de passer le Rhin entre le Fort-Louis et Strasbourg, j'investis d'abord le fort de Kehl, et j'en garantis la prise certaine. Pendant que j'assure mes quartiers autour de ce fort, je fais attaquer les montagnes des ennemis, et assurément, entrant par le Kintzigerthal, je pénétrerai au delà des montagnes, j'en ferai le tour, et je rentrerai par la vallée de Saint-Pierre ou de Walkirch; peut-être même pénétrera-t-on vers le Wiesenthal. Je me proposerai même hardiment, monseigneur, et je dis que si sa majesté veut me donner le commandement de ce premier corps qui, s'assemblant tout

d'un coup sur la Sarre, tentera de pénétrer dans les montagnes pour secourir Landau; je demande, suppose que cela ne réussisse pas, que je regagne la tête de l'armée qui passera le Rhin: si cette rivière est une fois passée, qu'on me donne deux mille chevaux, mille dragons et cinq cents grenadiers, et l'on verra ce que je ferai de ce corps-là dans les Montagnes Noires. Je ne veux pas un plus grand nombre de troupes pour faire trembler quarante lieues de pays et les soumettre à la contribution. En un mot, monseigneur, il faut faire l'impossible ou pour secourir Landau, à quoi il peut y avoir de grands obstacles, ou pour passer le Rhin. Je réponds de la prise de Kehl, le Rhin une fois passé. Mais, surtout, ôtons, s'il est possible, à l'ennemi, la pensée de venir s'établir tranquillement sur la Sarre, après avoir pris Landau. Songez de bonne heure à occuper la Lorraine et même Nancy. Je voudrais même que l'officier général que vous chargerez de rassembler insensiblement ces vingt bataillons et ces vingt escadrons que vous tireriez de Flandre, pour persuader mieux les ennemis que l'on ne songe qu'à renforcer les garnisons des frontières, ou tout au plus à prendre des postes sur la Sarre, visitât toutes les petites villes qui la bordent, fît démanteler tous les châteaux ou bourgs murés qui sont au delà, et ne laissât à quinze lieues de la Sarre aucun endroit où l'ennemi pût s'établir pendant l'hiver, car enfin, monseigneur, cette guerre peut devenir difficile, et si l'ennemi n'est point inquiété par le dessein que je propose de nous redonner un poste sur le Rhin, il pourrait prendre celui de venir avec toutes ses forces border la Sarre, occuper Trèves et trente lieues de quartiers d'hiver dont nous avons joui dans la dernière guerre.

Combien de fois ai-je regretté les avantageuses situations et dispositions de nos places et de nos armées dont nous n'avons voulu rien faire pendant la dernière guerre! Mais je regrette présentement le malheur de n'avoir pas gagné une bataille complète en Flandre. Autant on admire avec joie les grandes et belles espérances des merveilles que tous les officiers de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne publient de ce jeune prince, autant ces mêmes officiers

paraissent affligés des occasions perdues et si précieuses que j'ai eu l'honneur de vous représenter il y a six semaines; car le premier objet devait être de donner un combat en Flandre. Sa majesté me fit l'honneur de me dire qu'elle voudrait bien inspirer à ce qui est à la tête de ses armées l'audace naturelle à quiconque mène des Français

Ne voulez-vous point, monseigneur, dans la guerre la plus difficile qu'on ait vue depuis trente ans, peser la différence qu'il y a d'un homme à un autre? Et quel malheur n'est-ce point de n'avoir pu tirer de la plus fière de toutes les nations, toujours victorieuse depuis le règne du plus grand roi qui ait jamais porté la couronne, un peu plus d'hommes capables de mener cette nation! J'ai tout le respect que je dois pour ceux qui sont à la tête de nos armées; mais cependant peut-être y aurait-il encore chez eux quelque chose à désirer. Faut-il que les raisons de cour, les protections, certains emplois déjà occupés, le grand âge, de longs mais froids services, l'habileté seule d'un homme qui, faisant son premier mérite de plaire à tout ce qui peut lui être utile, néglige ou peut-être ne peut avoir les autres talents plus importants à son maître! faut-il que les hommes ne soient presque jamais choisis par les principaux motifs! Je gagnerai sans doute à n'être pas sévèrement examiné, mais, monseigneur, je ne puis gagner sur moi de ne pas vous parler encore d'une mortification qui ne sort pas de mon cœur sur mon voyage de Vienne. Quelles que soient les bontés dont sa majesté a daigné m'honorer dans les derniers moments qu'elle a bien voulu me parler, je n'ai pas voulu les employer à lui demander des grâces; mais celles qui sont si justement accordées à M. le comte d'Estrées, à M. d'Harcourt, à M. de Tallard, pour avoir rendu des services considérables au roi d'Espagne, ne me font pas oublier que j'ai peut-être plus contribué que personne au grand événement qui lui a mis la couronne sur la tête. La crainte qu'ont eue l'Angleterre et la Hollande que l'empereur ne s'entendît avec le roi, comme ce prince le désirait, a peut-être avancé le traité de partage; et quand j'ai empêché que la cour de Vienne ne profitât des dispositions favorables du feu roi d'Espagne et des ordres qu'a-

vaient tous ses vice-rois ou gouverneurs en Italie, de recevoir ceux de l'empereur et toutes ses troupes comme les siennes, j'ai peut-être bien avancé le testament par le mépris que la cour de Madrid fit dès lors de celle de Vienne. J'ai obtenu cet engagement par écrit de l'empereur de n'envoyer personne en Italie, ce qui porta le roi des Romains à s'écrier que l'empereur était trahi par ses premiers ministres: que je les avais corrompus par des tonneaux d'or. Ce service, monseigneur, ne méritait-il pas au moins que sa majesté m'honorât de son ordre? J'ose vous supplier d'en faire souvenir encore, car en vérité je n'ai jamais compté qu'il dût demeurer sans la moindre récompense, et j'ose me flatter qu'il ne tiendra jamais à vos bontés que je n'en reçoive plus que je n'en mérite.

P. S. Je reçus hier au soir, monseigneur, la lettre dont vous m'honorez; et comme l'on m'a assuré que le courrier repartait ce matin, je n'ai pas le temps de corriger une dépêche peut-être trop hardie; mais qui a de bonnes intentions ne craint rien, et je ne balancerais même pas à prendre la liberté de dire à sa majesté tout ce que j'ai l'honneur de vous mander.

ÉTAT DE LA GARNISON DE LANDAU EN JUIN [1].

(*Voir pages* 332 *et* 333.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Deux bataillons de Nettancourt	2	//
Deux de royal-artillerie	2	//
2e de la Sarre	1	//
2e de Bourbon	1	//
2e de Soissonnais	1	//
Le régiment de Forsac, cavalerie	//	2
	7	2

MM. de Melac, gouverneur;
De Lesperoux, lieutenant du roi;
Damigny, brigadier, commandant l'infanterie;
De Breuil, commandant l'artillerie.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1568, n° 237.

MÉMOIRE SUR LES PASSAGES QUI ONT ÉTÉ COUPÉS OU BOUCHÉS DANS LES MONTAGNES, SUR LES AVENUES DE LA LORRAINE ALLEMANDE A LANDAU[1].

(*Voir page* 233.)

Premièrement, sur la droite de Landau, en tirant vers la Sarre, les chemins et passages sont bouchés par des abatis, savoir, du côté de Leimmen; et M. le bailli de Greffenstein aura bonne attention à tout.

Dans le grand chemin par où l'on peut venir de Deux-Ponts, Sarre-Louis et Bitsch, à l'endroit où ces chemins se rassemblent derrière Kaltenbach, il a été fait des abatis tant par-dessus les montagnes que par les vallées, la largeur desquels abatis est de cent pas et d'une lieue et demie en travers des chemins et sentiers; ayant seulement laissé, jusqu'à nouvel ordre, le chemin le plus étroit entre des rochers et des marais, lequel, avec dix hommes, peut être coupé dans peu de temps.

De là, en remontant à une demi-lieue du côté d'Oberweidenthal, le long de la Lauter, a été mené le pont neuf, tout proche l'endroit où l'armée impériale a campé une fois.

A une demi-lieue de là, dans le petit passage appelé Lehenbargersteig, ont été fait des abatis à l'endroit où croisent des chemins par où l'on peut venir d'Alsace.

A une lieue et demie de cet endroit, auprès de Dahn, il y a un passage appelé Sohlis, qui a à sa droite un marais et un rocher à sa gauche, lequel est très-bien bouché.

De Dahn il y a un passage qui va du côté de Bitsch, et un autre du côté d'Oberbron en Alsace, où il a été fait double abatis : ces passages se nomment Rosbach et Henersen.

De là, le long de la Lauter, pour aller à Bruchweiler, il y a un passage appelé Bettelbron, qui est bien bouché.

A une lieue de là, près le village de Schlettenbach, il y avait un pont qui a été rompu et les bois enlevés.

[1] Archives du dépôt de la guerre, traduction originale, vol. 1569, n° 11.

De là à Bobenthal, à trois quarts de lieue, il y a trois ponts sur la Lauter, qui ont été pareillement rompus; l'ennemi, venant d'Alsace, pouvant, à une demi-lieue de là, pénétrer par le Denckelthal.

Depuis le château de Hohenbourg jusqu'à celui de Wegelbourg il y a une lieue et demie, et il s'y trouve trois chemins allant à Bitsch, Sarre-Louis et Haguenau, et un passage appelé Hundsloch, que j'ai aussi fait couper.

Un certain passage proche Fischbach, dont l'ennemi pourrait se servir, lequel a été coupé par la communauté de Rumbach; celle dudit Fischbach a coupé le Wergenthal auprès de Geissenweg; celle de Schlettenbach doit en couper un autre nommé Im-Kaltenbrun, allant du côté de Bitsch.

Le passage appelé Thentelthal, venant d'Oberbrunn, Wert et Pfaffenhoffen, peut être coupé.

Au delà de la cense appelé Plitschoff, par où l'ennemi pourrait aller du côté d'Anweiler, Bergzabern et Weissembourg, ont été faits de bons abatis d'une bonne lieue au travers des chemins et de la largeur de cent pas.

Ces passages sont bien bouchés en trois endroits, savoir, du côté de Bondenthal et au delà de Barbelstein, où il y a garnison impériale.

De là il y a un passage allant du côté de Saverne, appelé Birckenhert, qui est très-bien coupé, aussi bien que celui nommé Herholl, dans les rochers, sur la droite de Weissembourg, à trois quarts de lieue de la ville.

Moi, Mayer, ai conduit les paysans sur les lieux, et leur ai montré comment ils devaient faire pour boucher les chemins et passages, non-seulement par des abatis, mais aussi par des pierres dans les chemins creux: ce qui a été exécuté, et dont M. le commandant de Weissembourg pourra rendre compte à son excellence.

Signé Louis Mayer, lieutenant

Lettre du lieutenant Mayer, chargé de rompre les passages des montagnes, à M. le prince de Bade.

Schonau, 29 juin 1702[1].

J'ai trouvé qu'au delà de Fischbach on pourrait faire quelques abatis ou fossés. Je suis ensuite allé du côté des abatis, par où l'armée a autrefois marché, lesquels je ferai encore augmenter, et j'en ferai faire aussi de nouveaux dans le circuit de Weissembourg et de Bergzabern, pour couvrir Landau et empêcher le dessein de l'ennemi; mais il sera impossible de le faire de manière à ce qu'aucun parti d'infanterie ne puisse se glisser le long desdits abatis.

Le bailli avec les sujets de son altesse du bailliage de Mertzhalben sont fort occupés aux abatis et y travaillent de tout leur possible, étant entièrement portés et affectionnés au service de sadite altesse; ils ont aussi eu une attention particulière au chemin de Deux-Ponts à Anweiler, attendu qu'il est encore un peu ouvert, de sorte qu'un chariot peut y passer.

(*Voir page* 333.)

Hier je fis faire de nouveaux abatis à la forge de Schönau, où il y en avait déjà, et encore doubles abatis du côté de notre camp, avec d'autres derrière ladite forge, du côté de Fischbach, d'où je me suis rendu ici à Kaltenbach pour visiter les abatis et les améliorer, ce qui pourra être fait aujourd'hui.

A une lieue de Falkenbourg, du côté de l'ennemi, je ferai couper le grand chemin qui vient de Deux-Ponts, et y ferai traîner des arbres, de manière que dans une demi-heure de temps on pourra le fermer entièrement et y mettre de l'infanterie, cela me paraissant une chose fort nécessaire.

Lettre de M. de Melac à M. le M. le maréchal de Catinat.

Landau, 24 juin 1702[2].

Les ennemis ont ouvert la tranchée devant cette place depuis huit jours. Ils ont commencé leurs approches derrière la Justice, dans un chemin creux qui n'est qu'à la portée du mousquet du chemin couvert; ils ont aussi ouvert la tranchée à la tête du village de Queichheim, et il paraît qu'ils veulent joindre la tranchée qu'ils ont ouverte à la Justice avec celle de Queichheim. Il y a un vallon qui règne depuis le village de Wolmersheim jusque derrière la Justice, par où

(*Voir page* 335.)

[1] Archives du dépôt de la guerre, traduction originale, vol. 1569, n° 12.

[2] *Idem*, copie originale, vol. 1569, n° 14.

ils conduisent en plein jour, sans que nous puissions les voir, tout ce qui leur est nécessaire. Ils ont dans le même vallon la quantité de troupes qui leur sont nécessaires. Ils ont aussi ouvert une autre tranchée du côté de l'ouvrage couronné, dont ils sont à la portée du mousquet. Leurs batteries sont faites et achevées du côté de la Justice, d'où ils ont tiré une ligne d'environ quatre cents pas de long, qui va du côté du village de Wolmersheim. J'aurai l'honneur, si je le puis, monseigneur, de vous rendre compte de tout ce qui viendra à notre connaissance, vous suppliant que j'aie celui d'être avec beaucoup de respect, etc.

Lettre de M. le marquis de Villars à M. de Chamillart. Du camp de Schweighausen, 10 juillet 1702[1]. (Voir page 337.)

Je partirai après-demain pour me rendre incessamment à Metz. En attendant que j'aie l'honneur de vous informer de tout ce qui paraîtra le plus convenable au bien du service de sa majesté pour la sûreté de la Sarre, je crois pouvoir prendre la liberté de vous dire qu'entre plusieurs postes, celui qui me paraît mériter le plus d'attention est le château de Sarrebruck et la petite ville de Saint-Jean. Les ennemis commencèrent par l'attaquer autrefois, et bien que l'on ne doive pas regarder ce château comme bien fort, il est certain que cent cinquante hommes peuvent au moins obliger les ennemis à y amener du canon. De mon temps il a arrêté cinq jours l'armée de l'empire, commandée par feu M. de Lorraine. De tels postes abandonnés donnent envie à un ennemi de s'en saisir; au lieu que quand on est préparé à les soutenir, il ne s'arrête pas à des vues que l'espérance des facilités donne souvent. La petite ville de Saint-Jean, qui touche Sarrebruck, a d'assez bonnes murailles.

Il y a aussi Bouquenom, où j'appris que M. le duc de Lorraine a garnison présentement. Si jamais l'ennemi voulait occuper la Sarre, ce qui, selon moi, est le projet le plus dangereux pour nous et le plus utile pour lui, ma pensée est qu'il fermerait sa gauche à cette petite ville de Bouquenom et à Sarrewerden, et ne remonterait point

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1569, n° 31.

jusqu'à Sarrebourg, parce que celle-là est derrière Phaltzbourg, et qu'ainsi, étant sous nos places, l'ennemi aurait de la peine à la soutenir. Il vous sera aisé de juger ensuite, monseigneur, que si cette Sarre est dégarnie, et que, le siége de Landau fini, supposé que l'issue en soit heureuse à M. le prince de Bade, il voie une facilité entière à l'occuper, un corps médiocre pourra établir des garnisons dans toutes ces petites villes. L'armée marchera ensuite pour soutenir ces postes, et si l'ennemi a le temps d'y mettre des palissades, faire creuser de mauvais fossés par des paysans commandés, relever des brèches et des murailles qui sont assez bonnes dans la plupart de ces endroits-là, l'armée du roi n'a plus de frontières, et se trouve dans la nécessité de se mettre derrière les marais de Dieuze et de Marsal.

Pour moi, monseigneur, je vois M. le maréchal de Catinat persuadé que, Landau pris, les ennemis pourront songer au siége de Sarre-Louis. En vérité, je ne puis imaginer comment il serait au pouvoir de M. le prince de Bade d'avoir l'appareil nécessaire pour deux siéges. Je n'ai point seulement pensé qu'il lui fût possible d'en avoir suffisamment pour celui de Landau. Vous savez, monseigneur, quels sont les transports prodigieux pour faire un siége comme celui de Sarre-Louis. D'où les tirer ? où les établir ? Sa majesté connaît mieux que personne quel temps il faut pour de pareils amas ; je n'y vois pas la moindre apparence. Cependant, sur cette crainte, selon moi très-peu fondée, il m'ordonne d'y mettre trois bataillons des troupes qu'amène M. de Chamarande et trois escadrons. Voilà ce qui fait, monseigneur, que l'on n'a plus d'armée, quand on met tout en garnison. Cette armée du prince de Bade volera-t-elle de Landau à Sarre-Louis ? Où sont et où peuvent être ses magasins ? et tenir sept bataillons et trois escadrons dans une place qui ne peut donner aucune inquiétude, il me semble que c'est trop ; suivant mes faibles lumières, je jugerais les trois que vous y avez mis dès le commencement de la campagne plus que suffisants.

Pardonnez-moi, monseigneur, mes raisonnements ; je les sou-

mets avec le respect que je dois, et j'ose me flatter que vous n'en désapprouverez pas la liberté. Je vous supplie de vouloir bien que M. le maréchal de Catinat ne puisse juger par les lettres dont vous l'honorerez ce que je vous mande. Je lui ai bien dit les mêmes choses, et quand ce que j'ai l'honneur de vous mander vous paraîtra convenable, il n'y a qu'à me l'ordonner.

Oserai-je vous demander, monseigneur, si vous faites quelque réflexion sur Nancy; pour moi, dès que j'aurai joint les troupes de M. de Chamarande, et que je les aurai mises en marche pour s'approcher de la Sarre, j'irai étudier avec soin les bords de cette rivière, les postes qu'on y peut occuper, et je crois très-important au bien du service d'ôter à l'ennemi l'espérance de pouvoir s'y établir sans y trouver la moindre difficulté.

J'ose vous supplier, monseigneur, de me faire l'honneur de me donner vos ordres à Metz. Je suivrai toujours exactement ceux qui me seront prescrits par M. le maréchal de Catinat; mais si je ne me trompe, il grossira son armée de tout ce qu'il pourra, et abandonnera la Sarre. Si c'est pour tenter le passage du Rhin, rien ne me paraîtrait plus nécessaire, puisque l'on pourra inquiéter les ennemis pour leur frontière; mais, excepté cet objet, ne songeant point au secours de Landau, rien n'est si important que de conserver la Sarre; et pour passer le Rhin, il faut le tenter avant la prise de Landau, ou n'y pas songer.

On a trouvé dans une cassette de M. le prince d'Auvergne un papier par lequel il règle le payement de tous ses domestiques; et assurément il avait pris, en arrivant dans cette armée, la résolution de s'en aller.

ÉTAT DES RÉGIMENTS IMPÉRIAUX VENANT DE BOHÊME SUR LE RHIN [1].

(*Voir page* 338.)

RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
INFANTERIE.		
Salm	4	
Marsigli	4	"
CAVALERIE.		
Gronsfeld	"	7
Zant	"	7
Hohenzollern	"	7
Jeune-Darmstadt	"	7
Castelli	"	7
TOTAL	8	35

ÉTAT DES TROUPES QUI COMPOSENT L'ARMÉE DE L'EMPEREUR SUR LE HAUT RHIN [2].

(*Voir page* 351.)

RÉGIMENTS.	HOMMES.	RÉGIMENTS.	HOMMES.
TROUPES DE L'EMPEREUR.			
INFANTERIE.		*Report*	2,000
Bade	2,500	Jeune-Hanovre	1,000
Thungen	2,500	Zant	1,000
Furstemberg	2,500	Jeune-Darmstadt	1,000
Osnabrück	2,500	Hohenzollern	1,000
Bareuth	2,500	Gronsfeld	1,000
Salm	2,500	Schad, qui a été à l'évêque de Würtzbourg	800
Marsigli	2,500		7,800
Saxe-Cobourg, venu de Catalogne	600	DRAGONS.	
Darmstadt, venu de Catalogne	600	Stirum	1,000
Biber, qui a été à l'évêque de Strasbourg	1,500	Bareuth	1,000
Fuchs, qui a été à l'évêque de Würtzbourg	1,500	Castelli	1,000
TOTAL	21,700	HUSSARDS.	
CAVALERIE.		Colonitz	1,000
Vieux-Hanovre	1,000	Détachement des 5,000 qu'on lève actuellement	2,000
Cusani	1,000		
A reporter	2,000	TOTAL	13,800

[1] Cette pièce n'a pas été retrouvée dans les archives du dépôt de la guerre; elle a été copiée d'après M. de Vault, qui la rapporte à la page 356 du vol. 1584 de ses Mémoires.

[2] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1569, n° 93.

TROUPES DES ALLIÉS DE L'EMPEREUR.	HOMMES.
De l'électeur palatin	9,000
De l'électeur de Mayence	1,800
Du landgrave de Darmstadt	1,800
Des ducs de Saxe-Weymar et Eisenach	1,000
Du duc de Wurtemberg	800
Du duc de Wolfenbüttel	2,400
800 hommes du prince d'Anspach, donnés à M. de Mercy pour en faire un régiment de cavalerie, avec 200 chevaux qu'il doit encore lever	1,000
Des cercles de Souabe et de Francouie	18,000
Des cercles du haut et du bas Rhin	6,000
TOTAL	41,800

RÉCAPITULATION.

Troupes de l'empereur	35,500	77,300 hommes.
Troupes des alliés	41,800	

Sur lequel total il faut défalquer ce qui est dans Fribourg, Brisach, Kehl et Philipsbourg; d'ailleurs on peut encore ajouter à toutes ces troupes 3,000 hussards qu'on lève, et qui doivent marcher sitôt qu'ils seront en état. Toutes ces troupes sont sous le commandement de M. le prince Louis de Bade, sur le haut Rhin, ou en chemin pour y venir.

Lettre de M. le maréchal de Catinat au roi.

Du camp de Hert, 1er août 1702[1].

Voir pages 355 *et* 356.

J'ai reçu, sire, la lettre du 24, dont il a plu à votre majesté de m'honorer.

J'ai envoyé hier à votre majesté, par la poste ordinaire, un état, le plus net qu'il m'a été possible, de la force de l'armée du roi des Romains, qui pourra être rectifié par les avis que votre majesté a d'ailleurs sur ce qui doit en être défalqué.

M. de Chamillart m'en a demandé un de la distribution de toutes les troupes de votre majesté; je lui en envoie un parfaitement mis au net.

Votre majesté connaîtra par cet état qu'il y a onze bataillons de campagne sur lesquels on ne doit pas compter, savoir: Lorraine à Phaltzbourg, Foix à Marsal, le troisième bataillon Dauphin et Orléa-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1569, n° 105.

nais à Sarre-Louis, les quatre bataillons qui sont à Landau, les trois bataillons de campagne qui sont au Fort-Louis.

Votre majesté verra à Huningue deux bataillons de campagne et deux mis en garnison. Il y a vingt-deux ou vingt-trois lieues de Strasbourg à Huningue. Dans une situation si éloignée, il me semble qu'il ne devrait pas y être touché, quand même cette garnison ne serait chargée que du service de la place et de surveiller les bords du Rhin à sa portée; ajoutant à cela la garde de l'Ill et les travaux que l'on fait, on ne peut pas songer à en tirer aucun.

A Neuf-Brisach il y a présentement cinq bataillons de campagne, comme votre majesté le verra sur l'état, parce que j'y ai envoyé le premier bataillon de Toulouse et le régiment de Robecq pour en hâter les travaux, y en ayant encore beaucoup de très-imparfaits. J'ai joint à ce secours des chevaux des vivres inutiles à Schlestadt, dont M. de Laubanie a tiré la quantité qu'il a jugée à propos pour mener les tombereaux ou camions.

Moyennant les deux bataillons envoyés à Neuf-Brisach, il n'en reste pas un seul à la garde du Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Huningue. Votre majesté verra sur l'état que j'envoie qu'il n'y a que cinq escadrons qui fassent ce service, et quelques petits détachements tirés des garnisons.

On ne pourrait pas laisser moins à Neuf-Brisach, où il n'y a de troupes de garnison que le second bataillon de Sillery et trois des bataillons de campagne qui y sont présentement.

Votre majesté verra sur l'état de la garnison de Strasbourg qu'il n'y a que deux bataillons de campagne, savoir, le troisième de Navarre et le régiment de Saintonge dans la ville et la citadelle; c'est tout s'il en peut être tiré un des deux.

Ce qui est ci-dessus fait dix-sept bataillons, rabattus sur quarante-quatre : reste vingt-sept bataillons pour l'armée, sans qu'il y ait un seul bataillon préposé dans l'étendue du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Huningue; et la sûreté de ce service de conséquence

roule presque tout sur la bonne foi des paysans de milices mis à la garde des redoutes dans les îles.

Reste à parler du corps commandé par M. le marquis de Villars, composé de onze ou douze bataillons. Je suis dans ce doute de nombre, parce que l'on m'a mandé de Luxembourg celui de onze bataillons.

Moyennant le compte que je rends ici dessus à votre majesté, elle peut voir qu'il n'y a dans Sarre-Louis que deux bataillons de campagne et deux de garnison. A Marsal il y en a suffisamment; à Phaltzbourg, le régiment de Lorraine et le second bataillon de Foix, dont deux compagnies sont en garnison à Lichtenberg. Cette garnison ne peut pas être laissée dans cet état de faiblesse, parce que l'on ne peut pas soutenir Saverne. J'ai déjà eu l'honneur d'en mander les raisons à votre majesté, qui sont que l'ennemi marcherait en pleine marche entre Strasbourg et Saverne, et pourrait pénétrer sur toutes vos places faibles de garnison.

Supposant donc que votre majesté juge à propos de faire joindre M. le marquis de Villars, je la supplie d'ordonner elle-même à mondit sieur le marquis de Villars ce qu'il devrait laisser à Sarre-Louis et Phaltzbourg, et pour la communication de Phaltzbourg, Sarrebourg et Marsal, tant cavalerie qu'infanterie, et d'autres convenances de service que je ne connais point, ne croyant pas d'ailleurs, sire, devoir décider des précautions qui regardent la frontière de la Sarre, où les ennemis se peuvent porter avec tant d'avantage de marche.

A juger vaguement de cela, sire, je ne crois pas qu'il pût moins laisser sur des derrières si abandonnés, que cinq ou six bataillons et environ autant d'escadrons, de manière que, supposant sa jonction, l'armée ne serait tout au plus composée que de trente-trois à trente-quatre bataillons.

Votre majesté verra sur l'état de la cavalerie de l'Alsace, qu'il y a cinq escadrons répandus le long du Rhin, sans qu'il y en ait ni à Schlestadt, ni à Neuf-Brisach, ni à Huningue, ni au Fort-Louis.

A Strasbourg le régiment de Bourk, et à Landau celui de Forsac, ce qui fait neuf escadrons, de plus la valeur d'un escadron et demi de compagnies hors de tout état de service, hors une de dragons de Fonbeauzard qui est à Neuf-Brisach. Votre majesté connaîtra l'état desdites compagnies par le mémoire que j'envoie; de manière qu'il reste pour l'armée cinquante-huit escadrons, dont deux escadrons sont seulement de trois compagnies. Je comprends dans ce nombre le second escadron de Rouvray, qui est à Phaltzbourg, supposant qu'il serait relevé par M. de Villars.

Sans décider sur la quantité d'escadrons avec laquelle M. le marquis de Villars entrerait en Alsace, j'entrevois bien que ce ne pourrait être au plus qu'avec dix à onze escadrons, lesquels, joints avec les cinquante-huit, feraient environ soixante-huit à soixante-neuf escadrons.

J'ai eu l'honneur de mander à votre majesté que nous ne connaissons point de poste en haute Alsace qui barrât le pays, ni de bon poste pour l'armée, dans la différence de forces où l'on est de celle des ennemis

ÉTAT DES TROUPES QUI RESTERONT DANS LES PLACES [1].

(Voir *page* 363.)

EMPLACEMENTS	BATAILLONS.	ESCADRONS.
A Landau	7	2
Au Fort-Louis	6	
A Strasbourg	6	2
A Lichteuberg	1	//
A Phaltzbourg	2	2
A Sarrebourg	//	1
A Schlestadt	2	//
A Neuf-Brisach	3	//
A Huningue	3	//
A Landskrone		
A Béfort	2	//
TOTAL	32	7

Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1569, nos 107 et 139.

Lettre de M. le marquis de Villars. Du camp de Saverne, 22 août 1702[1].

Je crois devoir vous rendre compte de ce qui a été agité entre M. le maréchal de Catinat, M. le grand prieur, M. le marquis d'Huxelles, M. l'intendant et moi, sur les différents partis que l'on peut prendre, supposé que, Landau pris, les ennemis forment encore quelques projets.

(Voir page 364.)

Il pourrait arriver que leur armée, quoique très-nombreuse, à ce que l'on prétend, rebutée et affaiblie par un si long siége, ne songerait qu'à se reposer; mais comme on veut penser plus noblement du roi des Romains et du prince de Bade, on ne peut leur donner que deux desseins, ou d'occuper la Sarre ou de marcher en Alsace.

S'ils ont le premier objet, ils peuvent le suivre en deux manières, ou en marchant droit de Landau par les vallées de Weissembourg, Anweiler et autres, vers Deux-Ponts, et de là à Sarrebruck, ou en marchant droit à l'armée de sa majesté, pour juger par les partis qu'elle prendra, du plus ou moins de facilité qu'ils trouveront dans l'exécution de leurs projets.

Je tiens que si la Sarre est leur objet, le meilleur parti pour eux serait de marcher droit à nous par le grand chemin de Haguenau, voir quels postes nous prendrons : si c'est de nous mettre vers le Rhin, alors ils occupent Saverne, peuvent même s'étendre vers Molsheim, Dingsheim et plusieurs autres petites villes du pied des montagnes, et de là, par des détachements médiocres, occuper Sarrebourg et ensuite faire ce qu'ils voudront sur la Sarre, ne point forcer Bouquenom et Sarguemines, où M. de Lorraine a des troupes, mais en mettre dans toutes les autres petites villes qui sont le long de cette rivière. Ce parti me paraît le plus sûr pour eux; car de marcher droit de Landau sur la Sarre, nous y arrivons presque aussitôt qu'eux, avec les troupes dont nous dégarnissons l'Alsace sans inquiétude.

Voilà donc les deux manières dont les ennemis peuvent suivre les vues qu'ils auraient pour la Sarre.

S'ils veulent entrer en Alsace, il faut toujours qu'ils viennent par

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1582, n° 41.

Haguenau pour menacer également le côté du Rhin et celui des montagnes.

Quelque objet qu'aient les ennemis, la résolution est prise de se tenir dans les postes où l'on est présentement, d'y demeurer jusqu'aux premières nouvelles de la reddition de Landau, ensuite de gagner Strasbourg, et là, ou de se mettre dans un camp que l'on a proposé de retrancher, la droite aux premiers ouvrages de Strasbourg, et la gauche à la Bruche, vers le village de Wolxheim, ou de passer l'Ill et de se mettre derrière cette rivière.

On est déterminé à l'un de ces partis-là, et il n'est question que de savoir quel est le plus honorable ou d'un camp retranché, l'Ill derrière soi, ou de passer l'Ill.

Je tiens tout cela égal, et je combats cette opinion par les raisons suivantes.

Je dis donc que le parti le plus convenable, le plus utile et le plus honnête, est de chercher à se poster de manière que nous tenions Saverne; et je demande à ceux qui veulent que l'on garde le Rhin ce qu'ils craignent des ennemis, quand ils passeraient au travers de l'Alsace? Qu'ils puissent s'y établir et hiverner dans le plat pays entre toutes les places du roi et une armée considérable qui prend tous leurs derrières, ils conviennent que cela ne leur est pas possible. Quoi donc? ruiner l'Alsace et ensuite aller repasser le Rhin ou vers Brisach, ou vers Huningue : ruiner un pays qu'ils publient être le leur, auquel même ils n'ont pas imposé de contributions, cela n'est pas vraisemblable; le traverser simplement sans pouvoir s'y établir, l'avantage est médiocre pour eux et la perte médiocre pour sa majesté.

Je demande si l'on craint qu'ils puissent faire le siége de Neuf-Brisach ou d'Huningue; jugez-en par leur conduite à celui de Landau.

Tenir ces places bloquées pendant tout l'hiver, cela n'est pas possible; sur cela j'explique quelle proportion il y a entre le mal que les ennemis nous pourront faire en passant au travers de l'Alsace pour retourner hiverner tous en Allemagne, ou s'étendre vers le pied des

montagnes de Saverne, ensuite border la Sarre, prendre peut-être Marsal, et occuper le vaste pays qui est entre le Rhin, la Moselle et la Sarre.

Je ne parle même pas des inquiétudes, peut-être assez fondées, que l'on peut avoir sur M. de Lorraine, si j'en crois les discours de toute la frontière, même les pensées de M. de Guiscard.

Il y a si peu de proportion contre les deux désavantages ci-dessus expliqués, que je ne balance pas à soutenir que le parti de se jeter vers le Rhin est mauvais, et que le plus sûr, le plus honnête et le plus utile, est de ne point abandonner Saverne.

Pour cela, je chercherais à me poster vers la montagne. M. le marquis d'Huxelles, qui a la connaissance la plus parfaite du pays, convient que l'on y peut trouver de bons postes. Il faudrait commencer par munir Phaltzbourg, y mettre des farines, et cela devrait être fait ou se faire présentement; et se placer dans un camp situé de manière que pour la subsistance et la sûreté il n'y eût rien à craindre; se retrancher même si besoin est, et là, attendre le parti que les ennemis prendront. S'ils marchent vers la Sarre, j'y marche en même temps qu'eux; je les approche volontiers avec une aussi bonne infanterie que celle que le roi a ici et dans des pays étroits et serrés, et je me flatte de les empêcher de s'établir sur la Sarre. S'ils veulent pénétrer en Alsace, je les suis, mais avec précaution, ne marchant jamais assez près d'eux pour n'être pas sûr d'avoir le temps de me poster en cas qu'ils veuillent revenir à moi; et toutes les apparences sont, qu'après s'être promenés jusqu'à la hauteur de Neuf-Brisach, ils repasseront le Rhin. Au lieu que, pour vouloir conserver le côté du Rhin, vous vous exposez au hasard de perdre infailliblement les postes de la Sarre, de leur voir peut-être occuper la Lorraine, nous empêcher du moins d'en tirer des subsistances en grains, sans lesquels tous ces messieurs conviennent que l'Alsace ne peut se soutenir.

Je ne veux pas même penser ce que l'on pourrait craindre si M. de Lorraine, sans se déclarer ouvertement pour eux, leur laissait

des facilités que la neutralité permet, disant, « Je ne suis pas le maître de l'empêcher; » il suffit de pouvoir le craindre pour que toutes autres raisons cèdent à celle-là.

J'apprends dans ce moment que l'on renouvelle les ordres d'évacuer Saverne, et l'on a déclaré à tous les habitants, non-seulement de ne plus recevoir ce que les paysans de toute la campagne y apporteront, mais même de retirer leurs effets à Strasbourg. J'ai représenté à M. le maréchal la conséquence d'avertir par de tels ordres les ennemis de nos desseins; et l'on est convenu de dire aux habitants qu'ils peuvent être tranquilles dans leurs maisons, et en même temps d'ordonner au munitionnaire d'acheter leurs grains; il est trop important que le prince de Bade ne puisse pas pénétrer sitôt que l'on est déterminé à abandonner Saverne et par conséquent la Sarre.

Je ne sais, monseigneur, si je n'excède pas mon devoir en vous mandant tous ces détails; il est bien aisé de penser que l'on aime à critiquer. Je vois que les plus sages laissent aller les choses qui ne les regardent pas directement, et moi, dont la vivacité a été quelquefois mal interprétée, ne devrais-je pas en user de même? Si je n'osais me flatter de vos bontés, certainement je suivrais le parti le plus tranquille.

Lettre de M. le maréchal de Catinat au roi.

Du camp d'Ingenheim, 25 août 1702[1].

(Voir page 365.)

Votre majesté me marque qu'elle regarderait avec une peine infinie la perte de la communication de l'Alsace avec la Lorraine par Saverne, et que je dois faire l'impossible pour m'y maintenir. Votre majesté croit au poste de Saverne des propriétés qu'il n'a point : il est très-difficile de s'y bien poster. Vous êtes sans derrières à cause des montagnes chargées de bois, et ne pouvez point vous y étendre pour la subsistance de votre armée. Il n'y a pas, à l'heure qu'il est, trois mille cinq cents sacs de farine à Phaltzbourg, ni aucun magasin d'avoine. Quand même ce poste aurait tous les avantages que votre majesté lui croit, les dispositions de subsistances

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1569, n° 164.

ne pourraient pas s'arranger. Cette disposition dans un petit coin de l'Alsace laisse aux ennemis une entrée libre dans tout le pays, les met au milieu de toutes vos places, sans qu'aucune garnison les puisse inquiéter à cause de sa faiblesse. Ils seront maîtres de tout le cours du Rhin et d'en tirer toutes sortes de commodités. Qui peut assurer, dans cette situation, qu'ils soient si dépourvus de moyens qu'ils ne puissent pas former un dessein sur une place si dégarnie de forces pour sa défense? De plus, ils seraient entre nous et toutes nos subsistances solides. Mais, supposé qu'ils ne se proposent que de vivre en Alsace, en quoi le poste de Saverne ou autre plus avant, remontant vers Schlestadt, peut-il les obliger de passer le Rhin et empêcher leur retour dans les quartiers qu'ils se sont proposé de prendre entre le Rhin, la Sarre et la Moselle? Cela ne paraît en aucune manière assurer cet effet. Ce parti, sire, est sans comparaison sujet à plus d'inconvénients que celui de s'assurer de tenir le Rhin. Si l'ennemi ne se propose que de subsister en Alsace en attendant la saison d'entrer dans ses quartiers d'hiver, le parti de tenir le Rhin le resserrera et incommodera plus qu'aucun autre, par la difficulté du transport de ses vivres. J'ajouterai de plus que quand même il me serait possible de me poster et de subsister à Saverne, je n'ôterais en aucune manière par cette situation aux ennemis la facilité de se porter sur la Sarre, et je leur livrerais l'Alsace; au lieu qu'en tenant le Rhin, on leur oppose bien des difficultés sur la commodité d'y pouvoir pénétrer; et je ne m'éloigne que de deux petites journées de marche pour me porter sur la Sarre, si les ennemis tournent de ce côté-là. Ils n'ont fait encore nulle provision à Kayserslautern ni ailleurs, suivant ce que m'a dit aujourd'hui M. de la Bretèche; ce qui leur est cependant nécessaire, s'ils veulent marcher sur la Sarre immédiatement après la prise de Landau. Ces deux partis, sire, ont été extrêmement discutés et examinés avec M. de Villars; il est vrai qu'il ne s'est pas rendu, mais en même temps il est vrai qu'il est seul de son avis. Je ne le blâme point d'y persister s'il n'est pas touché des raisons contraires; dans les conjonctures présentes il est aisé de faire voir

des inconvénients à tous les partis que l'on peut prendre. Il n'y a qu'une discussion exacte qui doive déterminer au choix de celui où l'on en croit le moins; quand les inconvénients du parti pris, quoique prévus, arrivent, il semble que le parti opposé aurait produit des merveilles, parce qu'on n'a plus d'attention aux inconvénients auxquels il était sujet.

Le parti, sire, de ne point hasarder de laisser aux ennemis le côté du Rhin, me paraît le meilleur ainsi qu'aux principaux officiers généraux de votre armée que j'ai cru devoir écouter et consulter dans une affaire de cette importance.

On fera bonne mine tant que l'on pourra à l'égard de Saverne, avec la précaution que les ennemis ne puissent pas gagner de la main entre Strasbourg et votre armée.

Votre majesté me fait l'honneur de me répéter à la fin de sa lettre que dans les conjonctures présentes il est nécessaire de prendre des partis de vigueur. S'ils me faisaient tant de peine, sire, je ne crois pas qu'il pût y avoir rien de mieux pour les éviter que de livrer toute la plate Alsace aux ennemis avec la commodité du Rhin, justifié des événements par la lettre de votre majesté, que d'être posté le long ou dans les montagnes; supposant les besoins et subsistances bien établis, il me semble que j'y trouverais bien du repos, en attendant ce que les ennemis voudraient faire; mais je ne crois pas que ce parti convienne au bien de son service. Je ne puis que souhaiter que mon sentiment soit bon et qu'il ait des suites heureuses. Lorsque les ennemis feront un mouvement qui me fera juger que nous devrons nous mettre dans une meilleure situation que celle où nous sommes présentement, j'ai reconnu un camp à hauteur de Wiltenheim, où l'armée s'assemblera; elle y sera entre Saverne et Strasbourg, et l'on pourra là attendre de quel côté ils voudront se porter, et prendre le parti que l'on jugera à propos.

Lettre de M. de Chamillart à M. de Ricous. Marly, 29 août 1702. Voy. page 368.

Sa majesté étant bien persuadée de la sincérité des engagements de M. l'électeur de Bavière, elle lui fera connaître sans déguisement le véritable état des forces qu'elle a présentement en Alsace, et le plan qu'elle s'est fait pour les augmenter de jour à autre, partie dans le reste de cette année, et le surplus avant la campagne prochaine. Avant d'entrer dans cette discussion, je dois vous faire observer que l'armée du Rhin aurait été beaucoup plus forte cette année, sans le détachement de vingt bataillons et de trente escadrons qui en a été fait pour les envoyer en Italie. Sa majesté ayant connu l'importance dont il était d'avoir la supériorité sur les ennemis en ce pays-là a compose cette armée de quatre-vingt-dix bataillons et de cent dix escadrons, sans y comprendre les troupes du roi d'Espagne, ni celles de M. le duc de Savoie. Ce nombre considérable de troupes ne doit pas être indifférent à son altesse électorale; car si le prince Eugène avait du désavantage ou qu'il fût obligé de se retirer, ce corps de troupes peut aisément se partager, et on en pourrait faire avancer une partie en Tyrol pour favoriser les entreprises de M. de Bavière, même se joindre à lui s'il le jugeait à propos, ou en faire revenir une partie sur le Rhin.

Mais pour ne me pas éloigner de la matière que j'ai à traiter avec vous et revenir aux troupes qui sont en Alsace, je vous dirai que M. le maréchal de Catinat a présentement, y compris le détachement de Flandre qui l'a joint, cinquante bataillons et soixante et dix-huit escadrons qui composent son armée; qu'il reste en garnison dans les places six escadrons et trente-deux bataillons, dont sept à Landau, cinq au Fort-Louis, deux à Phaltzbourg, un au château de Lichtenberg, six à Strasbourg, trois à Neuf-Brisach, deux à Schlestadt, quatre à Huningue et deux à Béfort; et qu'avant la fin du mois d'octobre il arrivera encore dix ou douze bataillons, soit pour l'Alsace soit pour la Sarre, suivant que le besoin le requerra. Un corps de troupes aussi considérable pourrait soutenir une défensive honorable, en

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1540, lettre 602.

attendant la campagne prochaine pour laquelle le roi, par les augmentations que sa majesté fait, aura une armée composée de quatre-vingt-dix bataillons et de cent dix escadrons. Ces troupes, jointes à celles de M. l'électeur de Bavière, quand les opérations seront bien concertées, pourront donner la loi à l'empire, et dès à présent, en prenant l'affaire où elle en est, on peut les employer très-utilement. Il est certain que les deux armées jointes seront au moins aussi fortes que celle de l'empereur, commandée par le roi des Romains. Savoir si elles se joindront ou non, c'est ce qu'il faut discuter de bonne foi avec M. l'électeur; car c'est de cette résolution que dépendent les mouvements que M. le maréchal de Catinat pourra faire, si M. l'électeur peut agir présentement avec les troupes qu'il a, attaquer Ulm sans que rien puisse s'y opposer, s'avancer ensuite dans le Wurtemberg et s'approcher du Rhin vers le fort de Kehl ou du côté de Huningue. Le premier parti aurait un objet qui serait celui de faire le siége de Kehl, d'assurer par là une communication facile pendant le reste de la guerre, et de se rapprocher du Palatinat, qui doit être, s'il est possible, le théâtre de cette guerre, parce que de là on se portera aisément partout où l'on voudra. Si l'on veut seulement une jonction pour remarcher ensuite dans le cœur de l'Allemagne, il faut s'emparer de Villingen et s'avancer vers Huningue. Les ennemis, à l'approche des troupes de M. de Bavière, abandonneront le fort de Friedlingen. Notre pont est fait jusqu'à l'île; les bateaux sont prêts pour l'achever dès qu'il y aura sûreté; en trois jours il sera en état de faire passer des troupes, et on travaillera ensuite à rétablir l'ouvrage qui a été détruit depuis la paix, pour assurer la tête du pont et conserver pour toujours ce passage. On pourrait encore faire un pont à Rheinau, entre Strasbourg et Brisach, pour marcher ensuite par la vallée de Saint-Pierre à Villingen: ce chemin est beaucoup plus court.

Je crois devoir vous faire observer que si M. l'électeur de Bavière demande dès à présent des troupes, il n'en restera pas suffisamment à M. le maréchal de Catinat pour les opposer aux ennemis, peut-être

pas même pour tenir la campagne devant eux ; que cela les mettra en état de faire repasser le Rhin à la meilleure partie de leurs troupes, et d'aller chercher M. l'électeur de Bavière avec un corps au moins aussi fort que l'armée qu'il commandera. Le roi est persuadé qu'il conviendrait mieux que M. le maréchal de Catinat occupât les ennemis avec les forces qu'il a, et que M. de Bavière employât utilement les siennes pour se rendre maître des places et des pays qui sont à sa bienséance. Si son altesse électorale est du même sentiment, après la prise d'Ulm et avant de rien faire de plus, elle doit faire avancer un corps de troupes sur le Rhin pour établir la communication et assurer un passage. Si les ennemis détachent un corps considérable, M. le maréchal de Catinat détachera à proportion ; et pourvu que son altesse électorale soit bien avertie, sa majesté fera en sorte que ce prince se trouve toujours plus fort que les ennemis de dix mille hommes. Elle donnera, en cas de besoin, ses ordres pour que l'on envoie jusqu'à quarante bataillons et cinquante escadrons ; mais elle souhaite que vous fassiez connaître à M. l'électeur qu'il est autant de son intérêt que de celui de sa majesté de ne pas demander des troupes sans une nécessité absolue. La seule difficulté qui restera, en cas de jonction, c'est de trouver les moyens d'assurer la subsistance des troupes lorsqu'elles seront de l'autre côté du Rhin : il n'y a ni magasins ni endroits pour en faire. A moins que vous ne vous aidiez sur cela, ces embarras deviendront sans remède. Si vous pouvez trouver des juifs ou des entrepreneurs dans le pays, j'enverrai des gens pour traiter avec eux. En attendant les éclaircissements que vous pouvez me donner, M. le maréchal de Catinat demeurera où il est jusqu'après la prise de Landau. Son camp est à Ingenheim, entre Saverne et Haguenau. S'il détache des troupes pour joindre M. de Bavière, M. de Villars les commandera, et mènera à la suite de ce corps un petit équipage de quinze ou vingt pièces de campagne, même jusqu'à trente, si le détachement est considérable.

ÉTAT DES TROUPES DE BAVIÈRE COMMANDÉES PAR M. LE COMTE D'ARCO [1].

(*Voir page* 375.)

	RÉGIMENTS.		BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie	Gardes	3	14	
	Prince électoral	3		
	Lutzbourg	2		
	Maffée	3		
	Gronder	1		
	Hasthausen	2		
Cavalerie	Arco	4		14
	Vekel	4		
	Verita	4		
	Carabiniers	1		
	Grenadiers à cheval	1		
Dragons	Monasterol	4	//	12
	Felts	4		
	Santini	4		
	TOTAL		14	26

ROUTE QU'ONT DU TENIR CES TROUPES.

Le 14 septembre, à Gerzingheim, à deux lieues d'Ulm.
Le 15, à Obermarchtall.
Le 16, à Scheer; séjourne le 17.
Le 18, du côté de Mösskirch.
Le 19, à Stokach; séjourne le 20.
Le 21, à Thengen.
Le 22, à Stühlingen ou à Fiezen.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1570, n° 45.

ÉTAT DES TROUPES ET DES OFFICIERS GÉNÉRAUX QUI DOIVENT COMPOSER LE DÉTACHEMENT POUR JOINDRE M. L'ÉLECTEUR DE BAVIÈRE[1].

(Voir pages 379 et 380.)

RÉGIMENTS	BATAILLONS	RÉGIMENTS	ESCADRONS
INFANTERIE		CAVALERIE	
[illegible]	[illegible]	Royal	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Dauphin étranger	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Condé	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Montauban	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Vivan	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Bissy	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Saint-Pouanges	[illegible]
[illegible]	[illegible]	La Ferronnaye	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Bonckx	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Chevalier de Seve	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Conflans	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Vivans-Saint-Cristau	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Forquevaux	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Merinville	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Comte de Bissy	[illegible]
[illegible]	[illegible]	DRAGONS	
		La Reine	[illegible]
		Gévaudan	[illegible]
TOTAL	30	TOTAL	40

OFFICIERS GÉNÉRAUX

LIEUTENANTS GÉNÉRAUX	MARÉCHAUX DE CAMP
M. [illegible], commandant.	M. de Magnac.
[illegible]	M. de Saint-Maurice.
[illegible]	M. de Chamarande.
[illegible]	M. de Bissy.

[1] Archives du Dépôt de la guerre, [illegible]

MÉMOIRE REMIS A M. DE LUTTENS, ADJUDANT-GÉNÉRAL DE L'ÉLECTEUR DE BAVIÈRE[1].

(*Voir page* 381.)

L'armée de Bavière, campée à Pfullendorf, sous les ordres de M. le comte d'Arco, peut venir, à ce que croit M. de Luttens, en huit jours de marche dudit Pfullendorf à Huningue. M. de Luttens part le 22 au soir de l'armée du roi et compte se rendre le troisième jour à celle de Bavière; si ladite armée marchait le jour d'après, elle pourrait arriver le 2 octobre de l'autre côté du Rhin, vis-à-vis de Huningue.

M. de Luttens pourra assurer M. l'électeur ou M. le comte d'Arco que M. le marquis de Villars se mettra en marche le 25 de ce mois. Il lui faut six jours de marche et un de séjour, de manière qu'il arrivera dès le 2 octobre au matin derrière Huningue; il serait parti dès le 23, s'il n'était plutôt nuisible qu'utile d'arriver trois jours avant que les troupes de son altesse électorale puissent faire le chemin convenu, et ainsi donner ce temps-là aux ennemis pour se préparer à défendre le passage du Rhin.

On donnera précédemment tous les ordres nécessaires pour construire le pont à point nommé sur le grand bras du Rhin, qui est entre la ville de Huningue et la petite île que les troupes du roi fortifient présentement.

On emploiera ensuite tous les moyens possibles pour la réussite du passage par le plus grand feu d'artillerie et de mousqueterie; mais son altesse électorale comprendra facilement que si les impériaux qui ont déjà un fort, plusieurs redoutes et des retranchements sur le bord du Rhin, ne sont pas occupés par son armée, il leur sera très-facile d'empêcher le passage à celle du roi, d'autant plus qu'ils ont une hauteur qui domine, à la demi-portée du canon, l'endroit où l'on devrait passer, comme le sieur de Luttens l'a pu voir lui-même par la dé-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1582, n° 56.

monstration à lui faite sur un plan du fort de Friedlingen et des pays qui l'environnent.

Les apparences sont que le prince de Bade fera remonter la plus grande partie de ses forces, comme non-seulement divers avis l'apprennent, mais même comme les officiers que l'on a envoyés exprès sur la tour de Strasbourg les voient marcher actuellement.

M. de Villars espère qu'il recevra souvent des nouvelles de M. le comte d'Arco et du progrès de sa marche. Quant à celle de M. de Villars, comme elle est déjà concertée avec M. de Luttens, il n'est pas nécessaire qu'il en donne d'autres que ce qui est contenu dans ce présent mémoire.

Les officiers ou courriers qui lui seront dépêchés par son altesse électorale ou M. le comte d'Arco ne peuvent le manquer sur la route qu'il tient, qui est le chemin ordinaire de Strasbourg à Huningue.

Il est absolument nécessaire qu'il marque bien positivement le jour, et, s'il pouvait, l'heure que l'armée de son altesse électorale approchera les troupes des ennemis vers Friedlingen; que l'on convienne par des signaux ou d'un nombre de coups de canon ou de fumées sur les Montagnes Noires, pour être averti de l'arrivée desdites troupes, enfin de tous les concerts qui peuvent faire réussir un passage du Rhin et une jonction à laquelle actuellement on peut prévoir d'assez grands obstacles, mais que l'on fera tous ses efforts pour surmonter conjointement avec les troupes de son altesse électorale, les ordres de sa majesté de ne rien omettre pour ladite jonction etant très-précis.

Les officiers ou courriers qui pourront être dépêchés par son altesse électorale ou M. le comte d'Arco, pour joindre M. le marquis de Villars sur sa route, s'informeront à Huningue, qui est sur leur passage, si l'on n'a pas de ses nouvelles, parce qu'il pourrait y venir de sa personne deux jours avant, pour donner les ordres nécessaires.

RELATION DES MOUVEMENTS DES TROUPES BAVAROISES, DEPUIS LA PRISE D'ULM JUSQU'AU 26 SEPTEMBRE 1702[1].

(*Voir page* 388.)

Après que les troupes de l'électeur de Bavière se furent mises en possession d'Ulm, son altesse électorale se mit sur ses gardes et campa à Offenhausen, tout proche de ladite ville, et le corps de son armée s'en vint camper le 15 octobre à Pfullendorf, au nombre d'environ quinze mille hommes. La ville d'Ueberlingen, informée que cette armée avait des desseins sur elle aussi bien que sur Constance, demanda le 16, à la pointe du jour, par un courrier dépêché de ladite ville de Constance, un renfort de troupes pour sa défense, ce qui causa dans cette dernière ville, qui se voyait vide de soldats et garnie d'une seule compagnie presque incapable d'aucun service, une peur et une consternation inexprimables. Tout criait hautement après le secours des Suisses et détestait en même temps le ministre de l'empereur, de ce qu'il avait si mal ménagé leur amitié et renoncé si mal à propos aux traités que sa majesté impériale avait avec eux. Le magistrat envoya à l'office de Frauenfeld un des conseillers, et le fit partir en poste pour supplier ledit office de donner ordre que les frontières de la Thurgovie et les passages qui sont le long du lac et du Rhin fussent pourvus et mis en état de défense, en le priant très-humblement et avec instances, d'avoir égard à leur conservation. Enfin ces deux villes d'Ueberlingen et de Constance étaient dans une si grande consternation et si pleines d'épouvante, que les troupes de M. l'électeur de Bavière les auraient emportées sans peine si elles l'avaient voulu tenter alors.

Le 17 un détachement de l'armée bavaroise, composé de quelques mille hommes, vint camper aux environs de Stokach, qui n'est qu'à cinq lieues des frontières de Thurgovie, et même ce corps de troupes fit encore avancer quelques compagnies plus près de ladite

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1570, n° 76.

[illegible] qui s'avancèrent vers la Forêt Noire jusqu'au près de Stensslingen. Ces troupes payèrent exactement tous les vivres qu'elles demandèrent, observèrent un bon ordre et ne firent aucun mal à personne; mais leurs démarches et leur approche firent courir le bruit que leur dessein était de se joindre avec M. le maréchal de Catinat et de s'emparer pour cet effet, ou de Schaffhouse ou de la ville de Stein, afin d'y passer le Rhin, ce qui fut cause qu'on pourvut à ce dernier poste par un renfort de deux cents hommes, et que dans le premier on se tint aussi sur ses gardes.

Cependant tous les habitants de la Souabe sauvaient tous leurs meilleurs effets dans la Suisse, et cela jour et nuit. Le même jour, 7 du présent mois, M. l'évêque de Constance avec toute sa cour se sauva aussi en Suisse, et quelques jours après, le prince de Sigmaringen avec toute sa famille.

Le 19, une compagnie suisse de Berne, des villes forestières [illegible] Hilzingen, au delà du lac, et il y avait à une seule demi-lieue plus avant, quatre cents hommes de troupes bavaroises : les uns avaient peur des autres, et les premiers craignaient d'être attaqués par les derniers.

Le 20, ladite compagnie suisse se rendit à Constance plus tôt qu'elle ne croyait, aux acclamations des habitants de cette ville, et le détachement cantonné à l'entour de Stokach s'en retourna joindre son armée à Pfullendorf, d'où elle partit aussi le [illegible] et s'en alla camper à Mengen, deux lieues plus bas vers Ulm, dans lequel endroit elle campa encore.

Le [illegible] cette même armée payait toujours ce qu'elle demandait, tous les fourrages qu'elle alla amasser jusqu'à une lieue de la ville d'Ueberlingen. On rapporta que ces troupes bavaroises étaient épouvantées du bruit qui courait que douze régiments impériaux venaient au-devant d'elles.

Le [illegible] on ne savait encore rien de ladite armée dans ce voisinage-là, quoiqu'on y eût déjà préparé des quartiers pour elle deux jours auparavant.

Le 25, sur les quatre heures du soir, les Bavarois décampèrent de Hohenthengen et prirent leur marche vers Schussenried, et de là, le 26 au matin, par Biberach, vers Memmingen, pour retourner dans leur pays. Ils firent mine de passer l'Iller; mais comme tous les ponts de cette rivière-là ont été abattus, on croit qu'ils seront contraints de prendre leur route vers Ulm, ce que nous saurons dans peu.

Le 26, à l'approche de la nuit, on vit arriver à Stokach quarante cavaliers du régiment de Hohenzollern qui, étant pris pour des Bavarois, donnèrent l'alarme; on sonna le tocsin sur eux jusqu'à ce que, s'étant fait connaître, ils eussent apaisé les habitants. Ils poursuivaient un seigneur français qui, selon leur dire, devait aller à l'armée de M. le duc de Bavière. Un détachement de dix hommes qu'ils firent entre eux, d'abord qu'ils furent arrivés à Stokach, se saisit pendant la nuit dudit seigneur français à Randek, où il le rencontra dans un carrosse, accompagné du sieur Rourbach, de Schaffhouse. Les trente hommes restants allèrent hier au-devant de leurs dix autres camarades, pour amener ledit seigneur prisonnier à Stokach.

Lettre de l'électeur de Bavière à M. le maréchal de Catinat

Du camp d'Offenhausen, 23 septembre 1702[1].

(*Voir page* 394.)

Je n'entre en aucun détail, monsieur, puisque l'envoyé de sa majesté, le sieur de Ricous, s'en est chargé comme vous l'apprendrez par sa lettre; je ne dois que vous prier de considérer la situation où je me trouve, puisque je n'ai pu me joindre au détachement que le roi m'avait destiné. Je sais que rien n'échappe à votre activité; mais je vous conjure, monsieur, de l'employer tout entière en cette occasion, en faisant une diversion qui oblige ceux de qui je suis environné, d'y faire assez de réflexion pour que toutes leurs forces ne tournent pas contre moi et me rendent inutile au service des deux rois, duquel il est aussi bien que de leur gloire de me soutenir. Sa majesté vous en a mis le pouvoir en main; ainsi j'ai lieu de beaucoup

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1578, n° 87.

espérer. Je serai, de mon côté, toujours ravi de vous rendre service et de vous faire connaître, monsieur, que je suis, etc.

Lettre de M. de Ricous à M. le maréchal de Catinat. Du camp près d'Ulm, 23 septembre 1703[1]. (Voir page 394.

Comme vous aurez reçu, monseigneur, une partie des lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, tant par des courriers exprès que par les officiers envoyés par son altesse électorale, il ne me reste qu'à vous prier instamment de tâcher de nous donner des nouvelles par quelque voie que ce puisse être; nous n'en avons reçu aucune, et cela nous a tenus dans des incertitudes continuelles, sans pouvoir prendre aucun parti sûr, par les avis qui nous arrivaient, et qui variaient tous les jours, sur les mouvements de l'armée du prince Louis de Bade. J'espère, monseigneur, que son altesse électorale sera bientôt informée par vos soins de l'état des affaires en Alsace, et de ce que les troupes du roi et celles de Bavière peuvent entreprendre de concert. Je crois que nous allons encore nous emparer de Memmingen. Le détachement du comte d'Arco n'a pas avancé et n'est qu'à quatre marches d'ici, sur le bruit de celle du prince de Bade, car ce détachement pouvant être coupé s'il avait poursuivi sa route, et n'ayant pu avoir aucune nouvelle des courriers, on n'a pas cru qu'on pût avec sûreté former de projet sans avoir auparavant quelques avis des mouvements que vous pouviez faire pour le favoriser; j'attendrai vos nouvelles et vos ordres. Je suis, etc.

P. S. Son altesse électorale m'a fait l'honneur de me représenter qu'il peut être arrivé que tous les courriers ne soient pas venus jusqu'à vous, et qu'ainsi, monseigneur, il pouvait être que vous ne fussiez pas informé de la situation des choses et des projets qu'avait faits M. l'électeur, et de la demande qu'il vous a faite pour la jonction; et il m'a prié d'avoir l'honneur de vous le redire en deux mots : j'ai donc décacheté ma lettre chez lui, pour y ajouter ce peu de lignes.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1570, n° 88.

L'intention de son altesse électorale, après la surprise d'Ulm, exécutée comme vous l'aurez appris, était, par le moyen de la jonction de vingt-cinq à trente bataillons et de trente-quatre à quarante escadrons qu'il vous avait demandés, de forcer le passage de Humingue, et, y laissant établie une communication, de s'avancer avec toutes ses forces pour se rendre maître du Necker et y établir des postes, de manière qu'on pût y conserver des quartiers d'hiver, faire contribuer les cercles de Bohême et l'Autriche, et se mettre en état, par une augmentation de troupes, d'entrer au printemps en campagne par la prise du fort de Kehl, afin d'avoir une communication plus aisée, et ensuite de se concerter avec vous sur le reste des opérations, qui n'auraient pu être que très-avantageuses. Après la prise d'Ulm, il détacha avec dix mille hommes le comte d'Arco, qui eut ordre de marcher en avant et de suivre sa marche, s'il avait de vos nouvelles, ayant pour cela dépêché le colonel Locatelli pour venir s'aboucher avec vous. Cet officier devait en s'en retournant donner des nouvelles au comte d'Arco, afin qu'il agît en conséquence. Trois jours après, on envoya encore le chevalier de Santini, colonel de dragons, pour le même dessein, et j'avais eu l'honneur de vous dépêcher un courrier trois jours avant l'expédition d'Ulm. Toutes ces précautions ont été inutiles; la nouvelle de la prise de Landau est survenue là-dessus, et nous n'avions que celle-là seule d'Alsace sur laquelle on pût compter. D'abord cent avis nous sont venus, les uns sur les autres, du passage du prince Louis et de la marche de ses troupes sur nous. Son altesse électorale, quoiqu'elle ne fût pas tout à fait convaincue de la vérité de ces nouvelles, crut cependant qu'il n'était pas de sa prudence de laisser la meilleure partie de ses troupes exposée à être coupée de manière à ne pouvoir la joindre, ce qui lui aurait causé une perte inévitable; et, n'ayant d'ailleurs aucune nouvelle de l'approche du détachement, et sachant que le corps du margrave de Durlach se renforçait tous les jours, elle jugea à propos d'ordonner au comte d'Arco de séjourner et de ne point aller plus avant, afin de pouvoir être toujours à portée de rejoindre aux premiers ordres.

Voilà la situation où nous sommes depuis dix jours. Il paraît que l'intention du prince Louis est de mettre le Rhin dans un état à n'en pouvoir tenter les passages, regardant la jonction comme la chose du monde la plus dangereuse pour lui; et après avoir établi les milices du pays dans les retranchements et dans les passages fermés par des abatis, il tâchera d'être en état de tourner ses forces contre la Bavière, qui est un pays ouvert comme vous savez; et vous jugez bien, monseigneur, du danger où nous serions pour lors, si une jonction était impraticable, à moins que vous ne fissiez une diversion si importante que le prince de Bade n'osât s'éloigner; quand je dis importante, c'est qu'à moins qu'elle ne fût de la dernière conséquence il la négligerait assurément s'il voyait jour à renverser M. l'électeur de Bavière, y ayant peu de choses qu'il ne sacrifiât à ce dessein. C'est donc à vous, monseigneur, à prévenir ce mal selon les intentions du roi, que vous connaissez, et dont son altesse électorale a vu les ordres, que sa majesté m'a ordonné d'avoir l'honneur de lui communiquer. Il pourrait encore arriver un autre inconvénient de l'avantage que nous sommes près de remporter en Italie: c'est que le prince Eugène étant obligé de se retirer, et le faisant peut-être sans la perte entière de son armée, ce débris ne manquerait pas de s'avancer vers la Bavière pour y chercher des quartiers d'hiver, et, si l'on n'était pas assisté puissamment, on aurait de la peine à ne pas souffrir de leurs incursions.

Son altesse électorale souhaiterait donc, monseigneur, que, toutes ces choses considérées avec votre prudence ordinaire, vous voulussiez bien l'informer de ce qu'elle peut attendre de votre secours, afin qu'elle pût régler ses mouvements sur la connaissance qu'elle aura des vôtres. Comme on a trouvé moyen de pénétrer jusqu'à vous, on peut croire que vous trouverez aussi quelque moyen de nous donner de vos nouvelles, ce que son altesse électorale attendra avec impatience. Voilà, monseigneur, à peu près ce qu'elle a désiré que j'eusse l'honneur de vous écrire.

Il y a à Strasbourg un avocat nommé Schatz, qui a des corres-

pondances à Francfort, par lesquelles on pourrait écrire. On peut établir quelque commerce par son moyen.

Lettre de M. de Villars à M. de Ricous. 9 octobre 1702[1]. (*Voir pages 394 et 395.*)

M. de Mercy et le sieur Dulos arrivèrent hier ici. C'est avec un extrême étonnement, monsieur, que je n'ai trouvé ni l'un ni l'autre chargé de lettres pour moi. J'ai ouvert celles de M. le maréchal de Catinat, par lesquelles je vois que son altesse électorale désire qu'il fasse une diversion, mais si importante, qu'elle détourne le prince de Bade de ce que vous croyez avec raison devoir être son premier objet. Vous qui êtes homme de guerre, comment la comprenez-vous cette diversion si importante ? Est-ce un siége à commencer vers la fin d'octobre, et quel siége? Landau serait le seul : le pays est détruit par un séjour de six mois d'armées nombreuses; et d'ailleurs, quand l'ennemi y mettra dix bataillons, la place n'ayant pas bien été ruinée, croyez-vous cette entreprise-là bien aisée, outre que M. le prince de Bade nous la laisserait faire?

Il me paraît que les ressources que vous voulez attendre d'un passage par les Grisons sont presque toutes difficiles, puisque leur consentement étant nécessaire, il est incertain s'ils l'accorderont; et d'ailleurs ils ne permettent le passage qu'à très-peu de troupes à la fois.

J'aurais cru plus facile pour vous autres de marcher à Inspruck et à Trente. Mais, en vérité, votre première ressource étant la jonction avec l'armée que le roi vous destinait, et qui est maîtresse du passage du Rhin depuis le 1[er] octobre, ne convenez-vous pas qu'elle a dépendu absolument de vous?

Je ne parle pas du malheur de ne l'avoir pas conservée avant la déclaration ; mais les troupes qui s'étaient avancées à Pfullendorf, trouvant les peuples partout épouvantés, la consternation générale et les passages libres dans le commencement, pouvaient, ce me semble, arriver sur Huningue.

Ne parlons plus du passé; songeons au présent.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1582, n° 83.

Le roi veut qu'on fasse l'impossible pour secourir M. l'électeur, sacrifiant à cette vue tout autre intérêt; et, pour le tenter, sa majesté augmente de dix bataillons et vingt escadrons l'armée dont elle m'a déjà fait l'honneur de me donner le commandement; et à peine a-t-elle été informée que je me suis assuré le passage du Rhin, qu'elle envoie sur-le-champ des ordres pour cette augmentation. Ainsi j'aurai quarante bataillons et soixante escadrons. Avec cela je hasarderai un combat, supposé que je n'aie pas affaire à toutes les forces de M. le prince de Bade.

Son poste est excellent : il a une hauteur qui domine à la demi-portée de canon.

La petite plaine où je dois commencer à me former, au pied de cette hauteur, est un ruisseau ; sur ce ruisseau, un château bien percé avec un bon fossé; sur la crête de la hauteur, le fort de Friedlingen; à la droite et à la gauche, et à mi-côte, des redoutes fraisées et palissadées : tout cela est de dure digestion.

Voyez comment vous pouvez vous aider de votre côté ; car si le prince de Bade n'oppose à vos troupes que les milices de Souabe, et que j'aie affaire à toutes les troupes dont M. l'électeur nous a envoyé l'état, et qui consistent en quatre-vingts bataillons et cent cinquante escadrons, je ne sacrifierai pas l'armée du roi, de gaieté de cœur, à une perte certaine.

Je puis attaquer avec moins de difficulté par la gauche des ennemis, c'est-à-dire, en passant un peu sur les terres des Suisses; il faut pour cela traverser deux fois la petite rivière de Wiesen : il y a bien des difficultés, mais c'est cependant l'endroit où elles paraissent le moins insurmontables.

Enfin, monsieur, j'ai envoyé un courrier dans l'instant même que j'ai reçu les ordres dont il a plu à sa majesté de m'honorer.

Les troupes dont elle veut bien augmenter l'armée que je commande se mettront en marche demain 9. Il faut, pour leur marche, le 10, le 11 et le 12, le 13 et le 14, cinq grandes journées sans séjour. Le 15 ou le 16 je pourrai attaquer si je trouve les forces

des ennemis séparées; autrement je m'arrêterai, car il ne faut pas, comme je vous l'ai déjà dit, faire des projets chimériques; et c'en serait un que d'attaquer des forces égales dans un poste comme celui que les ennemis occupent. J'envoie aujourd'hui par plusieurs endroits différents des lettres pour vous; j'espère que quelqu'une vous parviendra.

Je vous supplie de présenter mes respects très-profonds à son altesse électorale. Outre l'intérêt du roi, qui me donne toute l'ardeur et l'activité dont un homme peut être capable, j'ai l'envie de servir un prince pour lequel j'ai toute la vénération possible et un véritable attachement. Ces divers sentiments me donnent des douleurs bien vives depuis un mois; mais, s'il plaît à Dieu, nous nous en dédommagerons.

J'espère encore voir quelque opéra à Munich, et en faire un, Dieu aidant, qui confonde nos ennemis; mais un peu d'harmonie et de concert, je vous en conjure, sans cela point d'opéra.

P. S. C'est à son altesse électorale à juger par les connaissances qu'elle aura, quand vous recevrez cette lettre, de la situation des ennemis, et par celle que je vous donne de la nature des projets qui se peuvent encore former pour la jonction. Les nouvelles publiques disent que vous marchez à Kempten, c'est-à-dire que vous vous éloignez toujours plus de nous. Dieu nous envoie enfin de vos nouvelles!

Lettre de M. le marquis de Puysieulx à M. le marquis de Villars. 10 octobre 1702.

J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 7 de ce mois. Je n'ai pas moins d'impatience que vous de savoir en quelle situation est M. l'électeur de Bavière, et je voudrais savoir de plus quelles sont ses véritables intentions sur la disposition où vous êtes devant Huningue. Si l'on s'en rapporte à la confession de M. Locatelli, nous avons satisfait, au pied de la lettre, à ce qu'a désiré ce prince; c'est à lui à ne pas laisser la chose imparfaite. Comme je lui ai donné des avis sur tout cela, par beaucoup de voies

Voir page 599.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1582, n° 87.

différentes, et que je les ai multipliés de manière qu'il est impossible que quelques-uns ne lui soient parvenus, j'attends de ses nouvelles et de celles de M. de Ricous par le retour des exprès que je lui ai dépêchés. Comme ils marchent avec précaution, et qu'ils prennent des détours pour éviter d'être surpris, cela est un peu long, et il est nécessaire de prendre patience. Je ne doute pas que, dans la situation où vous êtes, vous n'ayez de fréquentes affaires avec les ennemis. Aussitôt que j'aurai des nouvelles de M. l'électeur de Bavière, je ne manquerai pas de vous dépêcher un exprès; cependant, je vous supplie de croire que je suis, etc.

P. S. M. l'électeur de Bavière a pris Kempten; je ne doute pas que vous ne fassiez part de cet avis à M. le maréchal de Catinat.

Lettre de M. l'électeur de Bavière à M. le marquis de Villars. Du camp de la Chartreuse, près Memmingen, 7 octobre 1702 [1]. *Voir page 103.*

Après avoir été si longtemps, monsieur, sans aucune nouvelle de votre côté, et après tout ce que j'ai exécuté et les mouvements que j'ai faits, je vous laisse juger de la joie que m'a causée votre lettre écrite du camp sous Huningue, le 28 du mois de septembre, qui m'a été rendue cette nuit passée. Je n'ai jamais douté de la protection et du soutien de sa majesté très-chrétienne; et vous avoir choisi pour exécuter des ordres aussi favorables à mon égard comme ceux qu'il vous a donnés, m'en est une preuve certaine. Je vous suis obligé, monsieur, du détail que vous me faites de la manière dont votre armée est composée, et de ce que vous me dites votre pensée sur le dessein d'attaquer les ennemis dès que vous verrez paraître mes troupes. Je ne vous parle pas du passage du Rhin, puisque j'ai appris par une lettre du 2 octobre, de M. le marquis de Puysieulx, que vous l'avez actuellement passé, et que le comte de Fürstemberg est posté sur une hauteur, avec un corps de quinze mille hommes, pour vous empêcher la sortie dans la plaine. J'avoue que si je pouvais marcher jusque-là un pareil corps ne pourrait pas soutenir ce poste entre nous deux; mais je vois beaucoup de difficultés de pou-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1582, n° 93.

voir m'avancer jusque-là, comme vous en apprendrez les raisons par M. de Ricous, auquel je dois me remettre, puisqu'il a un chiffre avec vous et que vous savez avec quel hasard on fait passer les lettres. Ce que je puis vous assurer, c'est que je marcherai après-demain, ne le pouvant pas plus tôt. Je prendrai ma marche vers Stokach, selon la route que vous recevrez en chiffres par M. de Ricous, et je m'avancerai autant que je pourrai de vos côtés ; mais y ayant beaucoup de difficultés pour nos vivres qu'il faut faire venir d'Ulm, je ne pourrai pas diligenter ma marche autant que je le souhaite. Ainsi, jusqu'à l'entrée des montagnes, nous saurons le parti qu'auront pris les armées opposées sur votre passage du Rhin et mon mouvement, et nous prendrons par là nos mesures avec plus de justesse. Il faut faire tout ce que l'on peut au monde pour entretenir une correspondance de lettres entre nous ; vous savez vous-même de quelle importance cela est en pareil cas. J'attends avec toute l'impatience du monde le moment de vous embrasser. Ce désir pourrait paraître intéressé en cette conjoncture, mais je vous prie de croire que je me fais un plaisir sensible de vous donner toutes les marques de mon estime, et de vous assurer moi-même, monsieur, que je suis, etc.

Lettre de M. de Ricous à M. le marquis de Villars[1].

Du camp près Memmingen, 7 octobre 1702[1].

[1] *Voir pages* 403 *et* 404.

Vous ne devez pas douter, monsieur, que mon impatience ne soit égale à la vôtre; quantité de lettres interceptées et quatre ou cinq courriers arrêtés par les impériaux vous témoignent assez qu'on a tenté toutes sortes de moyens pour avoir de vos nouvelles. Si le succès n'y a pas répondu, et que les courriers aient pris un mauvais parti, c'est ou leur faute ou leur malheur; j'en serais assez consolé, si quelque succès me pouvait procurer l'honneur de vous entretenir là-dessus. J'avais déjà reçu le matin une lettre de M. Foulon, maître de la poste de Huningue, qui m'informait de votre marche ; et sur cet avis, je pris le parti de vous envoyer un exprès, pour prendre des mesures avec vous : je l'adressai à ce même directeur des postes,

[1] Archives du dépôt de la guerre, original, vol. 1582, n° 97.

avec un billet que je vous écrivais dans ce même chiffre dont vous m'avez laissé copie, et dont vous vous serviez avec M. le cardinal de Bouillon; et dans la crainte que vous ne l'eussiez plus, je vous marquais que ledit sieur Foulon en avait une copie : je m'en servirai encore dans cette lettre-ci, son altesse électorale me chargeant de le faire pour éviter les inconvénients des mauvaises rencontres.

Nous parlerons donc, monsieur, des choses passées, quand j'aurai le bonheur de vous voir; et pour vous informer du présent, je vous dirai que les mêmes raisons qui nous ont fait perdre du temps subsistent avec d'autant plus de force, qu'on peut être présentement mieux fondé de les avoir. La seule crainte d'une irruption en Bavière a empêché qu'on ne marchât jusqu'à Huningue après la prise d'Ulm, par des nouvelles répandues du passage du prince de Bade. Si de pareilles raisons, que les circonstances du temps rendaient si peu vraisemblables, ont arrêté la marche du comte d'Arco, jugez de la difficulté que j'ai présentement à persuader les mêmes choses dans un temps qui paraît plus dangereux, outre les premières dispositions qui, comme vous voyez, étaient peu favorables. Voici un extrait d'une lettre que le résident de M. l'électeur lui écrit de Ratisbonne.

« Je sais de très-bonne part qu'on tient toutes les recrues, dans les états de l'empereur qui confinent à la Bavière, prêtes à marcher avec un grand nombre de milices pour les joindre auxdites troupes et faire une invasion dans le haut Palatinat, pendant qu'il y aura encore un autre corps du côté de Villingen pour observer les mouvements de votre altesse électorale. »

Il y a même des lettres de l'armée qui assurent que M. le prince de Bade a fait de si bonnes et promptes dispositions, que si les Français passaient le Rhin, ils ne sauraient gagner la hauteur, ni sortir des défilés; et si son altesse électorale voulait avancer jusque-là, elle trouverait une armée en Bavière, avant que d'y pouvoir revenir. Vous verrez, monsieur, en ces deux mots, le sujet de notre retenue. Je n'ai oublié ni raisons, ni représentations. Enfin l'on

marche après ; mais ne vous flattez pas que l'on perce jusqu'à Huningue : on veut être en état de pouvoir gagner le Danube à la première nouvelle que les impériaux passeront le Rhin ; ainsi l'on ira toujours bride en main. Je vous mande tout ceci, monsieur, afin que vous preniez vos mesures justes, et que vous ne vous flattiez pas lorsque nous serons en mouvement. Je mettrai tout en usage pour inspirer la même envie que nous avons tous deux, et peut être ironsnous plus loin qu'on ne projette de le faire. Vos lettres et vos instances, monsieur, y pourront contribuer. Écrivez souvent, je vous supplie ; je le ferai de mon côté à toutes les occasions. Il me semble qu'il devait y avoir un mémoire dans la lettre de M. le maréchal de Catinat ; il en parle, mais on a oublié de l'y insérer. Je vous envoie, monsieur, ce que M. l'électeur m'a remis en main, pour vous faire connaître la route des Français.

A Lörrach, à Steinen, à Wiesenthal, par là à Schöpfheim, au faubourg de Seckingen, à Oberseckingen, à Rothenhausen, où les impériaux doivent avoir pris poste, y ayant une redoute que gardaient les paysans.

Notre marche sera à Langenstein, Ehingen, Fiezen, à la vallée de la Wutach, à Stühlingen et Gurtweil, à Alp, laissant Waldshut à gauche ; et, après avoir passé le pont à la hauteur de Laufenbourg, on ira à Murg, et de là à la redoute de Rothenhausen.

On ne m'a cependant jamais voulu promettre d'aller jusque-là : on ne dit pas aussi que non : tout dépend des conjonctures et des mouvements des impériaux. J'inspirerai le plus d'ardeur que je pourrai de mon côté ; animez-nous du vôtre par force courriers [1].

Lettre de M. de Villars à M. de Ricous. 12 octobre 1702[2].

Vous m'avouerez, monsieur, qu'il est bien rude, après avoir été six semaines à attendre avec la dernière impatience de vos nouvelles, que vous ayez voulu vous servir d'un chiffre dont vous n'avez jamais envoyé que la moitié ; car enfin M. Foulon, un secrétaire très-en-

[1] Le reste de la lettre de M. de Ricous n'a point été déchiffré.

[2] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1582, n° 96.

(Voir page 404.)

tendu et moi y avons perdu notre temps depuis sept heures; enfin l'on a arraché que vous marcheriez jusqu'à Laufenbourg, que vous l'espérez du moins. En voilà assez pour nous déterminer à passer entièrement le Rhin avec quarante bataillons, soixante escadrons, quarante-cinq pièces de canon et tous les équipages nécessaires.

Je vous avoue qu'il m'est impossible de comprendre ce que je devine à moitié d'une lettre dont on n'a qu'un chiffre imparfait, sur les difficultés que vous trouvez à porter M. l'électeur de Bavière à marcher en avant. Notre secours lui est-il indifférent? A-t-il d'autres ressources pour se soutenir contre tant d'ennemis? N'avez-vous sur ces difficultés aucune inquiétude? N'en informez-vous pas sa majesté, car enfin nous voici à faire les pas du monde les plus hardis; serait-ce sur des principes mal fondés? Je vous avoue, monsieur, qu'il faut une patience d'ange pour soutenir une incertitude aussi longue et aussi pénible que celle dans laquelle nous sommes depuis six semaines, et que la première de vos lettres que je reçois m'arrive chiffrée avec la moitié d'un chiffre; le reste est demeuré dans les mains de votre secrétaire. Si vous aviez voulu vous servir de celui de M. de Puysieulx, il n'y avait qu'à lui mander de me l'envoyer; enfin, j'ai cru lire que vous marcherez jusqu'à Seckingen. En voilà assez, nous allons passer le Rhin; peut-être après cela prendrons-nous un peu sur les terres de Bâle: mais nous tâcherons de nous mettre entre le prince de Bade et les villes forestières, c'est-à-dire que vous aurez liberté entière, ou vous ne le voudrez pas.

Vous aurez de mes nouvelles tous les jours; envoyez vos escortes sur les frontières de Suisse, vers Schaffhouse. Si vous aviez voulu envoyer chercher MM. de Santini et de Luttens, ne seraient-ils pas arrivés? Je vous le dirai encore; il n'y a personne au monde qui pense que son altesse électorale puisse se soutenir sans une jonction : la voulez-vous ou non?

Lettre de M. de Villars.

Je reçois avec une très-respectueuse reconnaissance les bontés dont il a plu à votre altesse électorale de m'honorer par la lettre qu'elle

a l'électeur de Bavière 12 octobre 1702[1]. (*Voir page* 404

a la bonté de m'écrire. J'ose l'assurer que j'attendais ses premiers ordres avec une impatience au-dessus de toute expression, et quelque dérangement que la perte du temps, les secrets découverts, les lettres interceptées, puissent apporter dans les projets de guerre, votre altesse électorale sait mieux que personne au monde que l'on rétablit tout par la fermeté. Celui qui n'a pas été embarrassé de passer la Save devant cent mille Turcs, ne le sera guère à traverser des montagnes. Pour moi, monseigneur, je vais passer le Rhin, et j'espère que toutes les précautions des ennemis, leurs retranchements sur retranchements ne m'en empêcheront pas : faut-il que de si bonnes troupes remuent tant de terre !

Je respecte fort leur général, mais j'avoue que je suis déjà animé par l'esprit d'un grand prince dont je vais recevoir les ordres, par mon zèle pour le service de mon maître et la confiance que je dois prendre dans des troupes, Dieu merci, jusqu'à présent invincibles.

Je crois, monseigneur, que votre altesse électorale ne trouvera pas la moindre difficulté à me faire recevoir ses ordres : comme son armée va approcher de la Suisse, les escortes peuvent mener ses courriers en sûreté, et de là ils me viendront trouver sans le moindre petit péril.

J'espère que votre altesse électorale me rendra bien la justice d'être persuadée que rien n'égale mon impatience d'avoir l'honneur de l'assurer moi-même du profond respect, etc.

Lettre de M. de Biron à M. le marquis de Villars. Du camp de Schöpfheim, 16 octobre 1702[2]. (*Voir pages* 414 *et* 415.)

Je n'ai pu arriver ici que très-tard, monsieur, à cause des mauvais chemins et des défilés continuels. J'ai trouvé tous les villages abandonnés; et il n'y avait dans celui de Schöpfheim que sept ou huit paysans. Je les ai rassurés autant que je l'ai pu et je les ai fait questionner : ils assurent que l'armée des ennemis est cantonnée dans les gorges des montagnes ici autour, et que les paysans marchent armés

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1582, n° 95.

[2] *Idem*, n° 111.

pour aller garder les passages par lesquels M. de Bavière pourrait s'avancer : voilà les nouvelles du pays.

M. de Masback va partir dans deux heures pour s'en aller à Seckingen afin de s'informer de ce qui se passe et de ce qu'on dit de ce côté-là : j'aurai l'honneur de vous rendre compte de ce qu'il aura appris. Je ne suis arrivé ici qu'à deux heures de nuit, et je m'y suis établi le mieux que j'ai pu ; quand il sera jour nous nous posterons mieux. Comme il n'y a que fort peu de paysans dans les villages, il a fallu envoyer chercher des vivres, dont il n'y a presque point ; et nous avons bien de la peine à retirer les cavaliers du village ; j'y vais aller moi-même pour empêcher le désordre. J'ai trouvé un nombre infini de maraudeurs qui sont venus partout ici. J'attendrai vos ordres ici, et je suis, etc.

P. S. Il ne faut pas compter trouver de pain dans le pays ; j'enverrai au jour dans les montagnes où les paysans sont réfugiés pour tâcher de trouver, s'il est possible, quelques subsistances pour le soldat. On trouve beaucoup de mourants et de blessés dans tous les villages.

ÉTAT DES OFFICIERS, SERGENTS ET SOLDATS TUÉS ET BLESSÉS A LA BATAILLE DE FRIEDLINGEN, 14 OCTOBRE 1702 [1].

(*Voir page* 416.)

	TUÉS.	BLESSÉS.
Capitaines	22	91
Lieutenants et sous-lieutenants	30	104
Sergents et soldats	974	1,119
TOTAL	1,026	1,314

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1582, n° 145.

Lettre de M. de Magnac au roi. Du camp de Weil, 17 octobre 1702[1]. (Voir page 416.)

Sire, la cavalerie de l'armée de votre majesté a gagné la bataille le 14 de ce mois; j'avais l'honneur de la commander, sans qu'il y eût aucun lieutenant général au-dessus de moi, pendant que M. le marquis de Villars était à votre infanterie, où il essuyait de grosses décharges de celle des ennemis. Sire, je vous demande pour récompense de quarante-six années de service, en qualité d'officier dans votre cavalerie, de vous faire informer par M. de Villars si ce jour-là je vous ai assez rendu de services pour mériter la grâce de me faire lieutenant général. Comme je ne doute pas que ce brave homme ne vous dise la vérité, lorsque vous lui ferez demander, j'espère, sire, que vous aurez autant d'estime pour moi qu'il m'a prouvé d'amitié. Depuis l'âge de onze ans, sire, je n'ai d'autre application que de vous bien servir; mais le 14 de ce mois ce n'a pas été inutilement. Je n'ai ni brigue ni patron à la cour, sire; c'est pourquoi je demande encore à votre majesté, avec instance, de se faire informer si j'ai bonne part à la victoire que vous avez remportée contre vos ennemis. Toutes vos troupes en sont témoins; M. de Villars me l'a dit, à la tête de votre armée, en me faisant l'honneur de m'embrasser devant tous les officiers. Il y a beaucoup de mes cadets qui sont lieutenants généraux; votre majesté sait que je ne m'en suis jamais plaint, par la soumission que je dois à ses volontés. M. de Villars vous envoie une relation de cette bataille; c'est pourquoi je dirai seulement à votre majesté que c'est une des plus belles de cavalerie qui se soient données il y a longtemps: tous les officiers et cavaliers y ont été des Césars. MM. de Vivans et Dauriac, par leur valeur, s'y sont distingués. J'ai nommé à M. de Villars tous ceux que j'ai remarqués dans le combat faire très-bien leur devoir; mais, sire, l'on ne peut pas tout voir: je dirai seulement à votre majesté qu'il n'y en a pas un qui n'ait fait des merveilles, tant officiers que cavaliers.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1582, n° 107 *bis*.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMLAY, DU 17 OCTOBRE[1].

(*Voir page 419.*)

Rien n'est plus important ni plus considérable que l'avantage que M. le marquis de Villars vient de remporter en Allemagne, ce qui assure la jonction des troupes de France avec celle de M. l'électeur de Bavière.

Comme cette jonction va porter la terreur dans l'empire, il y a apparence que, pour le rassurer et pour retenir les cercles de Franconie et de Souabe dans le parti de l'empereur, M. le prince Louis de Bade y marchera avec la plus considérable partie des troupes qui ont été pendant cette campagne sur le haut Rhin.

Cela étant, afin d'obliger le même prince Louis à laisser un bon nombre de troupes sur le Rhin, pour veiller à la sûreté de Landau, du Palatinat, de l'évêché de Spire et de la vallée du Rhin, qui est de l'autre côté de ce fleuve où est situé le pays de Bade, j'estime, sauf le meilleur avis du roi, qu'il faudrait faire marcher diligemment en Alsace M. le comte de Tallard, avec les troupes qu'il commande, et avec celles qui sont sur la Sarre et dans les Evêchés, du moins pour la plus grande partie. Comme aussi pour faire paraître qu'il y a beaucoup de troupes dans ladite province d'Alsace, il conviendrait d'y faire marcher le plus de régiments nouveaux d'infanterie que l'on pourrait, lesquels régiments, quoique nouveaux, sont du moins aussi bons que les régiments nouveaux des ennemis, et notamment ceux de plusieurs princes particuliers, qui en ont donné l'été dernier à l'empereur.

Quand toutes ces troupes seraient en Alsace, il faudrait délivrer le Fort-Louis et la basse Alsace, chasser les ennemis de Lauterbourg et de Kronweissembourg, et tâcher de prendre Germersheim (dont les fortifications ne sont qu'imparfaites et croquées) pour couper la communication de Landau avec Philipsbourg.

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1698. n° 45

En même temps que ces troupes agiraient dans la basse Alsace, il faudrait faire fortifier Haguenau par les peuples d'Alsace, et après cela Lauterbourg, qui est aisé à accommoder à cause de sa situation dans un marais. Et il serait à propos d'ordonner à MM. les gouverneurs des places situées sur le Rhin, de faire passer dans des bateaux de fréquents partis de l'autre côté de ce fleuve, pour faire des courses et des exécutions militaires dans le pays ennemi, et particulièrement dans ceux de Baden-Baden et de Bade-Durlach; le tout, en vue de fatiguer les ennemis et de les empêcher de mener la meilleure partie de leurs forces contre M. l'électeur de Bavière.

A propos de MM. les gouverneurs des places du Rhin, il serait bon de leur donner des compagnies franches, pour pouvoir faire la guerre de partis, à quoi elles sont beaucoup plus propres que les troupes qui forment les garnisons ordinaires des places.

Il vaut bien mieux faire venir en Alsace les troupes de M. le comte de Tallard, et celles qui sont sur la Sarre ou dans le voisinage de cette rivière, que de les employer à occuper divers postes, bons à la vérité en de certains temps, mais assez inutiles maintenant, par rapport à la disposition présente des affaires du côté de la haute Allemagne.

Pendant qu'on est maître du pays de l'autre côté du Rhin vis-à-vis de Huningue, il faudrait tâcher de faire rétablir promptement l'ouvrage en terre ferme qui couvrait, pendant la dernière guerre, le bout du pont sur le petit bras du Rhin, vis-à-vis de cette place, pour s'assurer un passage sur le fleuve.

Comme la déclaration de M. l'électeur de Bavière a donné beaucoup d'inquiétude aux Suisses, et que la jonction de M. le marquis de Villars à cet électeur leur en donnera beaucoup plus, il est, ce me semble, de la prudence du roi de faire parler extraordinairement aux Suisses, pour les rassurer et pour leur faire voir que cela ne les regarde pas. Il est bon encore de leur faire dire que le roi ne songe pas à conquérir les places ou petites villes de l'empereur qui sont situées sur le haut Rhin, dans leur voisinage, à moins qu'il ne

leur convint que sa majesté s'en emparât pour les leur remettre ensuite entre les mains.

Il faudrait faire faire dans les îles, auprès et au-dessous de Strasbourg, des épis pour rejeter le Rhin sur Kehl, ce qui causerait dans peu de grands désordres aux fortifications de cette place, du côté de ce fleuve.

MÉMOIRE DE M. DE CHAMILLY, DU 20 OCTOBRE.

Voy. page 819.

Sur le parti que le roi prend d'envoyer en Allemagne la plus considérable partie des forces que sa majesté a en Alsace (ce qui, à mon sens, est le bon parti et le plus capable de procurer le rétablissement de la paix), j'ai ouï dire que quelques gens croyaient que le roi risquait beaucoup en prenant ledit parti. Ce sentiment est fondé sur ce que M. le prince Louis de Bade, au lieu de passer en Souabe pour s'opposer aux progrès de l'armée confédérée de France et de Bavière, pourrait entrer avec son armée en Lorraine, pour s'emparer de ce pays et de la ville de Toul, dont les fortifications ne sont pas achevées, et pour envoyer de là faire des courses en Champagne et dans les Évêchés; joint à ce que, pour remplacer les troupes de Franconie et de Souabe, et pour se fortifier, il pourrait se faire joindre par quelque détachement de troupes de l'armée de Hollande, ce qui, s'il arrivait, réduirait le roi à la nécessité de faire revenir promptement M. le marquis de Villars avec ses troupes, pour s'opposer aux progrès des ennemis et pour les chasser de la Lorraine.

Pour répondre à ce sentiment, je prendrai la liberté de dire que je ne saurais jamais croire que, pendant qu'il y aura en Souabe et en Franconie (car ces deux cercles se touchent) une armée de plus de quarante-cinq mille hommes, qui ruinera ces pays, qui pourra envoyer faire des courses jusque dans l'Autriche ou dans la Bohême, et qui forcera indubitablement lesdits cercles de Franconie et de

Archives [illegible] de la guerre, pièce originale, vol. 1698, n° 48.

Souabe, non-seulement à quitter le parti de l'empereur, mais peut-être même à joindre leurs troupes (qui font la plus considérable partie de l'armée de l'empereur) à celles de France et de Bavière, M. le prince Louis de Bade abandonne l'empire, dont la conservation et la manutention dans le parti de l'empereur sont si importantes et si précieuses à ce prince, dans les conjonctures présentes, pour aller faire une simple diversion à la France au prix de la ruine des états de M. le duc de Lorraine, qui est neveu de l'empereur, et contre l'établissement de la neutralité qui a été accordée à ce duc par l'empereur et par le roi. D'ailleurs, si M. le prince Louis de Bade prenait ce parti, il ne pourrait pas marcher avec de grandes forces en Lorraine; car il ne pourrait y mener que les troupes de l'empereur, dont le nombre n'est pas fort considérable, et qui serait nécessairement diminué par les troupes qu'il faudrait que ce prince laissât dans Landau, dans les autres places que l'empereur a sur le Rhin, et peut-être même dans le Palatinat et dans la vallée du Rhin, de l'autre côté de ce fleuve.

Tout concourt donc à suivre le projet de faire passer au plus tôt M. le marquis de Villars avec son armée en Souabe et à y agir le plus vivement qu'il sera possible. Cependant à telle fin que de raison, le plus de troupes que le roi pourra faire passer en Alsace (par les raisons qui ont été amplement déduites dans un autre mémoire) ce sera le mieux pour le service de sa majesté.

A l'égard du détachement de troupes que l'on dit que les Hollandais pourront envoyer à M. le prince Louis de Bade, s'il prend le parti d'entrer en Lorraine, cela se peut faire; mais je doute fort que les États le fassent, ayant besoin de leurs troupes pour garder les places et les pays qu'ils ont conquis; et d'ailleurs ils ne pourraient pas envoyer des troupes de Danemarck ni des autres princes d'Allemagne sans le consentement desdits princes, que vraisemblablement ils ne donneraient pas, ou, s'ils le donnaient, ce ne pourrait être de longtemps, ce qui retarderait extrêmement la marche de ce détachement.

J'ai cru devoir dire un mot sur le parti qu'on a dit que M. le prince

Louis de Bade pouvait prendre, au lieu de marcher en Allemagne pour s'opposer à l'armée de France et de Bavière, afin d'épuiser, autant que mes faibles lumières me le permettent, la matière sur cette importante affaire.

Quoique je sois persuadé qu'on ne néglige rien à l'égard du service dans les places du roi, cependant il ne saurait être hors de propos de recommander à ceux qui y commandent, particulièrement du côté de l'Alsace et des Évêchés, de redoubler de soins et de vigilance pour la garde desdites places, car M. le prince Louis de Bade est assez du goût de M. le prince Eugène; et s'il pouvait pratiquer quelque surprise, il le ferait fort volontiers.

Voici le temps où il faudrait redoubler de soins, et employer toutes sortes de moyens pour tâcher de se rendre le roi de Suède favorable, et de faire avec lui un traité tendant à procurer le rétablissement de la paix de l'Europe, et particulièrement de l'empire.

Il y a longtemps que j'ai importuné le roi sur les hussards français à faire. Je prends la liberté de le fatiguer encore là-dessus, croyant qu'à cause des désordres et des pertes que ceux des ennemis causent à ses armées et à ses pays, il est important de leur opposer de pareilles troupes, et qu'il est possible d'en mettre sur pied, en choisissant dans le corps des dragons, de bons officiers et des dragons des plus éveillés, en leur donnant des chevaux de légère taille, et en leur apprenant le manége et la manière de faire la guerre des hussards de l'empereur.

On pourrait prendre ces chevaux de légère taille dans les Pyrénées, et en Espagne de ce côté-là. Le régiment d'Estramadure, à cause de la légèreté de ses chevaux, a pu seul, des troupes qui sont cette année en Italie, faire la guerre aux hussards et les joindre.

Qu'il plaise au roi de communiquer cette proposition (qui est plus importante qu'on ne pense) à MM. les directeurs et inspecteurs de sa cavalerie et à quelques-uns de ses meilleurs et plus anciens officiers de ce corps. Je pose en fait que les hussards ennemis causent chaque année aux armées du roi (sans compter ses pays) des pertes

si considérables en hommes et en chevaux, qu'on n'oserait les qualifier, parce qu'on ne le croirait pas.

Il semble qu'il est de la prudence du roi que sa majesté augmente présentement un peu sa cavalerie, ses ennemis en ayant beaucoup plus qu'elle.

Si M. l'électeur de Bavière, aussitôt que M. le marquis de Villars sera arrivé en Souabe, jugeait à propos d'envoyer un corps de troupes dans Inspruck ou jusque dans le Tyrol, pour couper à M. le prince Eugène le commerce avec l'empire, je ne sais si ce serait mal fait que M. de Vendôme envoyât de son côté trois ou quatre mille hommes pour renforcer ce corps. Cependant, avant de prendre sur cela un parti, il faut examiner de plus près cette proposition, qui n'est qu'une première idée, et il faut absolument que cela s'accorde avec les affaires d'Italie, et que cela ne puisse les déranger en rien, car cela doit marcher avant tout. Mais il faudra nécessairement s'arranger pour avoir, l'année prochaine, un corps dans le Tyrol. Cela ne sera pas difficile, car ce pays confine à la Bavière.

Il faudrait faire passer avec soin en France les Irlandais qui sont en Espagne, et qui ont déserté de la flotte d'Angleterre et de Hollande quand elle était auprès de Cadix. Je ne doute pas que le roi n'ait déjà pourvu à ce qui est contenu dans cet article.

Je crois que si on s'y prenait bien, on pourrait tirer des Irlandais d'Irlande. Si cela était possible, il serait très-important de le faire au plus tôt, ces troupes étant excellentes; et d'ailleurs cela soulagerait d'autant le royaume.

On dit qu'il y a beaucoup d'Irlandais répandus en Bretagne. On pourrait les ramasser et les mettre dans le service.

Il faudrait faire travailler diligemment aux fortifications de Cadix et aux forts qu'il convient de faire en terre ferme, aux environs de cette place, pour sa sûreté. Il conviendrait aussi de pourvoir au plus tôt cette place de ce qui est nécessaire pour la guerre et pour la vie.

Idem à l'égard de la Corogne, de Gibraltar et de Vigo.

Comme à ce que j'ai ouï dire, on n'est pas trop assuré de la Catalogne, le roi d'Espagne devrait tout doucement introduire des troupes et des officiers fidèles dans Barcelone, afin d'être en pleine sûreté à l'égard de cette place. On pourrait après cela (pour plus grande sureté) faire entrer un corps de troupes dans la Catalogne. Le roi a de son côté un grand intérêt à ce que cela se fasse, à cause du Roussillon, dans lequel il y a peu de troupes.

Quand le roi d'Espagne sera de retour à Madrid, il devrait, à mon sens, faire deux choses :

La première : marquer sa gratitude à ceux qui se sont bien comportés dans l'affaire de Cadix, et leur donner des récompenses proportionnées à leur qualité et au degré de leur service ; comme aussi promettre aux marchands et au peuple du voisinage de cette place, qui ont perdu, de leur donner dans la suite quelque dédommagement de leurs pertes.

La seconde : employer tout ce qu'il pourra ramasser d'argent à lever des troupes, afin de s'assurer une bonne fois de l'Espagne. Cela lui donnera de la réputation, le fera craindre, influera sur ses états d'Italie et d'ailleurs, et le mettra en état d'envoyer au besoin des troupes partout où il jugera nécessaire. Ce prince ne saurait se trop retrancher pour pouvoir se bien armer, et l'aventure de Cadix lui donnera moyen de lever beaucoup de troupes sans qu'on en murmure en Espagne.

L'amirante de Castille et ceux qui l'ont suivi ne sont pas bien en Portugal, à cause du voisinage de l'Espagne et de Madrid. J'estime que le roi et la reine d'Espagne devraient faire solliciter fortement le roi de Portugal de les chasser hors de ses états. Cela est d'une grande conséquence.

Quand Liège sera pris, il serait bon d'envoyer des Pays Bas quelques troupes, du côté de Mézières et de Sedan, pour couvrir la Champagne de ce côté-là ; parce que, comme la Meuse est présentement guéable en plusieurs endroits, les ennemis pourraient envoyer de Liège des troupes qui passeraient cette rivière et pourraient faire du

désordre dans cette frontière de Champagne, ce qui porterait l'alarme dans le reste du pays.

Je ne sais si le roi, pour s'attacher et pour s'affectionner davantage le général des troupes de Bavière, ne ferait pas bien, pour son service, de donner une patente de général de ses armées au général en chef des troupes de Bavière. L'empereur en use ainsi à l'égard de tous les généraux des troupes de ses alliés, et s'en trouve fort bien, ce caractère leur faisant honneur, et les disposant plus favorablement pour lui.

Lettre de M. de Ricous à M. le maréchal de Catinat. Memmingen 8 octobre 1702 [1]. (Voir page 420.)

Sur des nouvelles qui nous sont revenues du passage de M. de Villars, j'avais obtenu qu'on marcherait aujourd'hui; mais d'autres nouvelles arrivées du passage de toute l'armée de M. de Bade ont fait changer l'ordre ce matin. Ces inquiétudes nous ont fait perdre tout le temps que nous avons perdu depuis la prise d'Ulm. Ainsi il ne tiendra toujours qu'à M. de Bade de nous retenir par de faux bruits ou par le passage simulé de quelque tête d'armée; et si le détachement ne peut percer jusqu'à nous, je n'ai plus guère d'espérance que je puisse persuader de faire encore tous les mouvements en avant qui seraient peut-être nécessaires; car la moindre crainte d'une irruption en Bavière nous rappellera toujours. J'en juge par les choses passées dans des conjonctures qui n'étaient pas si vraisemblables, et par la disposition que je vois dans les esprits. J'ai cru, monseigneur, qu'il était de mon devoir d'avoir l'honneur de vous en informer, afin que vous ne comptassiez pas sur nous, et que cela ne vous fît d'autre préjudice au service du roi. Cependant je ne me désisterai point de presser et de persuader et de représenter l'importance de s'approcher de M. de Villars; mais on dit que c'est ma charge de parler ainsi. Je mande la même chose à M. de Villars, dans la crainte que l'armée du roi, ainsi séparée, étant inutile pour la jonction, ne reste aussi inutile dans les occasions qui pourraient naître de s'opposer à quelque entre-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1582, n° 121.

prise de M. de Bade. J'ai l'honneur de vous informer souvent, mais je doute fort de la réception de nos lettres. Je suis avec respect, etc.

P. S. Après avoir fini cette lettre, j'ai été voir son altesse électorale, et nous sommes entrés en matière sur tout ceci. J'ai pris la liberté de lui dire qu'il fallait prendre un parti, et que si nous étions toujours aux écoutes de toutes sortes de nouvelles, changeant toujours de résolution selon les bruits qu'il plairait à M. de Bade de répandre, nous perdrions le temps de notre côté, et nous vous en ferions faire autant ; que s'il ne jugeait pas qu'il lui fût possible, dans la situation présente, de s'avancer au Rhin, il serait nécessaire de vous en informer, afin que votre armée ne restât pas séparée inutilement. Il est entré dans cette pensée, et m'a fait un grand détail de tout ce qu'il avait juste sujet de craindre, et est enfin convenu que si le marquis de Villars ne pouvait par ses propres forces venir jusqu'à lui, ce qu'il regardait comme le service le plus important qu'on pût rendre au roi dans la personne d'un prince qui exposait tout pour son service, il ne croyait pas qu'il pût marcher en avant sans risquer la ruine totale de son pays; que je pouvais donc vous en avertir, afin que si la jonction ne se pouvait faire par les seules forces du roi, vous ne laissassiez pas les vôtres inutiles, vous priant instamment, dans ce cas-là, de songer à occuper tellement M. de Bade, qu'il ne tombât pas avec toute son armée sur la Bavière, ce qui serait sa perte inévitable. Je me suis chargé d'avoir l'honneur de vous le mander. Sa situation est présentement un peu embarrassante ; il n'a pas tenu à nos instances que nous n'ayons mieux profité d'un temps plus favorable.

Lettre de M. de Ricous à M. Foulon. Memmingen, 11 octobre 1702[1]. (*Voir page 420*)

J'ai reçu votre dernière lettre du 4, et j'ai vu les nouvelles que vous me mandez. J'ai écrit par trois ou quatre voies différentes à M. le maréchal de Catinat et à M. le marquis de Villars. Il n'a pas tenu à mes fortes représentations qu'on n'ait marché à Huningue, mais les fausses nouvelles arrivées et crues ont prévalu sur mes instances.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1582, n° 125

Il ne faut pas compter que M. l'électeur fasse marcher cette année les troupes jusqu'à Huningue, de peur que les Allemands n'entrent en Bavière, etc.

Lettre de M. le maréchal de Villars à l'électeur de Bavière. Du camp de Buzen, 21 octobre 1702[1]. (Voir page 122.)

J'ai eu l'honneur d'informer votre altesse électorale de l'heureux succès dont il a plu à Dieu de bénir la justice des armes de sa majesté, le même jour que la bataille a été gagnée; je ne doute pas que la voix publique n'ait d'ailleurs porté cet événement assez loin pour que, sans le secours de ma lettre, votre altesse électorale en ait été assez promptement informée. Je m'attendais, conformément aux ordres dont il lui a plu de m'honorer, que son armée marcherait dès le 9; elle aurait été bien près de nous quand la bataille a été gagnée, et cette jonction, si nécessaire pour son service, se trouvait très-facile.

J'apprends par des lettres de M. de Ricous, du 11, que votre altesse électorale n'y songe plus. Il n'est pas possible que l'armée du roi se jette dans des montagnes pour faire près de cinquante lieues, sans savoir où elle trouvera aucune autre subsistance que celle qu'elle emportera avec soi; et comme vous êtes, monseigneur, pour le moins aussi grand général que grand prince, vous savez parfaitement bien que des pays où je ne puis mener ni caissons, ni autres chariots ne se peuvent traverser qu'en sachant positivement où je puis trouver des vivres et de l'artillerie, et en quel lieu je puis redonner forme à une armée un peu en désordre, quand elle est dénuée de tels secours.

J'avais compté que celle de votre altesse électorale marcherait au moins jusqu'au haut des montagnes, et qu'il suffisait de mener de bons hommes et de bons chevaux; et je prendrai la liberté de lui dire que si, conformément aux lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire du 7, elle avait marché le 9, il dépendrait d'elle de me donner ses ordres tous les jours, envoyant seulement des partis de vingt maîtres conduire en sûreté celui qui me les aurait apportés jusqu'en

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1582, n° 124.

Suisse, d'où il peut aller et revenir jusqu'à moi sans aucun péril. Avouez, monseigneur, que je suis dans le dernier désespoir quand je songe qu'une bataille gagnée sur un très-bon général, commandant l'armée de l'empereur, supérieure en nombre à celle de sa majesté, n'assure pas une jonction si convenable aux intérêts du roi, et si absolument nécessaire à ceux de votre altesse électorale.

M. de Ricous nous mande que la crainte d'une irruption en Bavière l'a retenue. Et par où serait-elle à craindre cette irruption lorsque toutes les troupes de nos ennemis sont sur le Rhin? n'est-elle pas plus dangereuse quand votre altesse électorale n'a pas une armée capable de s'opposer à celles de l'empereur. En vérité, monseigneur, la douleur que je ressens, mon zèle pour le service du roi, mon ancien et très-respectueux attachement pour votre altesse électorale, me porteront peut-être à vous parler avec trop de liberté; mais en se déclarant pour le roi et pour le roi son neveu, elle a songé à une jonction que je trouvais plus importante même que la prise d'Ulm. Les difficultés dès lors ont dû lui paraître insurmontables, si elle ne commençait par nous ouvrir les passages du Rhin: le roi ne le croyant possible que si les forces de votre altesse électorale marchaient à Huningue; et les premières instructions de M. de Ricous étaient de le faire connaître à votre altesse électorale. Que faut-il, sa majesté, lorsque toutes les troupes de l'empereur et de l'empire étaient au-delà du Rhin, menaçant sa frontière? Elle abandonna ses propres états pour secourir ceux de votre altesse électorale; elle m'ordonna de marcher vers Huningue. M. le prince de Bade, averti par le malheur, non, je n'appellerai pas malheur ce qui est arrivé au sieur Locatelli et à tous les autres officiers ou courriers, je le nommerai une maladresse et ignorance de ces messieurs, puisque, étant en sureté sur les terres suisses, pour faire quelques lieues de moins ils ont mieux aimé traverser les villes forestières, et se faire prendre de garde de corps.

Le roi, pressentement par une lettre de M. de Ricous à M. le maréchal de Catinat, et par un petit billet du 11 à M. Foulon, que

si je ne puis par mes propres forces percer jusqu'à votre altesse électorale, il n'est plus question de jonction. Je demande pardon à votre altesse électorale; mais cela est-il possible? marche-t-on sans canons, vivres ni charrettes? J'ai eu l'honneur de mander à sa majesté que je le ferais, supposé que les troupes de votre altesse électorale vinssent jusqu'à Seckingen; mais que, sans ce secours, quand il n'y aurait pas d'ennemis à craindre, je ne l'entreprendrais pas. Je trouve au delà de Seckingen, route que votre altesse électorale m'a indiquée, plusieurs forts où il y a du canon : à la moindre résistance, je demeure au milieu de ces montagnes, sans ressources, et je m'expose à perdre toute l'armée du roi. J'ai proposé la matière à tous nos officiers généraux, ayant pour cela tenu un conseil de guerre; il n'y en a pas un seul qui comprenne que cela se puisse. Si les troupes de votre altesse électorale avaient voulu marcher vers Seckingen, elles ont la hauteur sur les ennemis : le pays est fortifié contre la frontière du royaume, depuis la dernière guerre, mais il n'est pas retranché contre l'Allemagne; ainsi les troupes de votre altesse électorale font sans péril ce qui est de toute impossibilité à celles du roi. Je prendrai la liberté de vous dire encore, monseigneur, et votre altesse électorale le pardonnera à mon zèle pour son service, que je suis outré de la plus vive douleur quand je songe qu'il a dépendu d'elle de former une armée de près de soixante mille hommes au milieu de l'empire, et que cela manque faute de concert. Quand M. de Ricous dit que je puis percer jusqu'à Memmingen par mes propres forces, je lui demande pardon; mais lui qui est homme de guerre, comment l'a-t-il compris, ne comptant pas sur la bataille, puisqu'après un si heureux succès il nous est impossible même de l'imaginer? Je connais trop les bontés de votre altesse électorale pour ne pas espérer qu'elle pardonnera à ma vivacité pour les intérêts du roi et les siens ce qui pourrait être de trop libre dans cette lettre.

Par ma foi, monsieur, je crois bien que ce n'est pas votre faute; mais il n'y a pas moyen de tenir contre les irrésolutions, change- Lettre de M. le maréchal

de Villars à M. de Ricous. 21 octobre 1702[1]. (Voir page 422.)

ments et propositions nouvelles que vous faites tous les jours, et les dernières que je vois dans la lettre de M. de Catinat, car pour celle en chiffre dont vous m'honorez, vous supposez que celui de M. Foulon en est un : ce n'est que la moitié ; ainsi cela et rien c'est la même chose. Je vous l'ai déjà mandé ; mais la lettre de M. de Catinat m'éclaircit sur tout. Vous proposez, monsieur, de percer jusqu'à vous ; vous ne saviez pas encore que l'armée du roi avait gagné une bataille bien complète, puisque M. le prince de Bade, après la défaite de celle de l'empereur, n'a rallié ses troupes qu'à six lieues du champ de bataille, toutes les munitions de guerre et de bouche abandonnées, plus de quarante drapeaux et étendards pris, sans que l'armée du roi en ait perdu un seul. Toute leur artillerie a été abandonnée dans des bois pendant vingt-quatre heures ; nous n'en avons eu que trois pièces. Voilà donc un grand avantage ; mais quand il ne resterait plus un seul ennemi, comment comprenez-vous que l'on fasse, sans vivres, plus de quarante lieues dans des montagnes où l'on ne peut mener ni canon, ni chariot, trouvant de forts châteaux avec du canon, des retranchements préparés contre notre frontière, lorsque tout est ouvert de votre côté. J'ai eu l'honneur d'expliquer ces difficultés à son altesse électorale ; mais, entre nous, monsieur, quand ce prince a tant fait que de se déclarer contre l'empereur et l'empire, vous voyez mieux que moi qu'il n'y a que deux portes pour son salut, ou d'être soutenu par les armées du roi jointes avec la sienne, ou de s'accommoder avec ses ennemis. Il néglige absolument la première ; que pensez-vous de la seconde ? En vérité, il n'y a pas beaucoup de réponse à cet argument très-court. Pour moi, je vous dis, monsieur, que j'ai assemblé tous les officiers généraux de cette armée, sur votre proposition de percer jusqu'à vous, et les opinions n'ont pas été partagées. J'avoue que je suis outré des derniers contre-temps, du peu de concert, de l'entêtement de vos courriers de vouloir toujours passer sur les terres de l'empereur ; mais dites-moi, je vous supplie, qui vous a empêché

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1582, n° 123.

d'envoyer cinquante ou cent maîtres, s'il le faut, sur les frontières des Suisses, près de Schaffhouse, pour mettre en sûreté les courriers que vous m'enverriez, y attendre mes réponses et avoir ainsi une correspondance assurée. Je ne vous en puis pas dire davantage, si ce n'est que je ne vous honore pas moins, et que je suis, etc.

Lettre de M. de Ricous à M. le maréchal de Villars. Du camp de Dietenhausen, 18 octobre 1702[1]. Voir page 426.

Pouvez-vous penser, monsieur, que dans une affaire de cette importance j'aie pu négliger de vous écrire; et ne suis-je pas assez intéressé au succès, par toutes les raisons du monde?

M. de Luttens arriva hier et me remit la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire du 8 de ce mois. Je l'ai communiquée à son altesse électorale; je suis de votre sentiment, monsieur, laissons le temps passé, il en faudrait trop pour s'expliquer là-dessus. Pour ce qui est du présent, voilà ce que pense M. de Bavière : n'ayant pas cru pouvoir forcer les défilés qu'occupent les ennemis, tant par les difficultés de l'entreprise que par la raison qu'il laissait son pays exposé, il a jugé plus à propos de passer le Danube et de faire lui-même une diversion dans le cercle de Franconie. Le moins qu'il puisse arriver, c'est que les troupes de ce cercle se détachent pour secourir leur pays : ce sont celles qui composent en partie l'armée qui vous est opposée; que si, par le départ de ces troupes, ou peut-être même d'un plus gros détachement, vous vous trouviez, monsieur, en état d'exécuter votre dessein, ce sera la chose du monde la plus avantageuse, et Memmingen et Ulm vous serviraient d'entrepôts assez nécessaires. Si vous ne jugez aucun moyen de pouvoir forcer leurs retranchements, M. de Bavière désire seulement que vous occupiez tellement l'électorat de Trèves par la jalousie que vous lui donnerez, et si longtemps, que la saison ne permette plus aux armées de tenir la campagne. Car, quand j'ai parlé de diversion à M. le maréchal de Catinat, on n'a demandé que des démarches et des mouvements qui tinssent les ennemis dans une attention à n'oser faire un déta-

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1582, n° 141.

blement assez considerable pour nous embarrasser, dans un pays ouvert comme est la Baviere. Ainsi ce que vous faites présentement est precisement ce que l'on souhaite : c'est, monsieur, ce que son altesse electorale m'a charge de vous mander; je n'y ajoute rien de mon chef, parce que cela serait inutile. Enfin, monsieur, M. de Baviere vous represente que pour le sauver d'un danger imminent il n'y a que deux moyens : ou de faire la jonction, ou de tenir les ennemis tellement en echec, qu'ils ne puissent venir l'accabler. Je vous mets seulement au fait, en vous faisant voir la disposition ou nous sommes; et, soit dit en passant, quelque instance que j'aie faite, les faux bruits nous ont toujours arretes. J'ai fait voir cette lettre a son altesse electorale, qui a cru que je ne vous représentais pas assez vivement la ruine qui la menaçait si vous ne faisiez pas l'impossible pour la secourir ou pour occuper vivement les ennemis. Ainsi, monsieur, ajoutez encore de vous-même a tout ce qui se peut ajouter a la force de ses expressions.

Nous marchons demain, et nous allons nous poster pres de Guntzbourg pour être à portée d'agir, ou en Franconie, selon les nouvelles qu'attend son altesse électorale. Vous en serez informé regulierement par toutes les voies imaginables. M. de Baviere ne doute pas, monsieur, que vous ne profitiez avec chaleur de toutes les conjonctures. Le roi m'ayant demandé si je croyais que le baron de Smeeni serait utile a M. de Bavière à Munich, dans la disette de bons sujets où l'on y etait, et qu'on travaillerait en ce cas-la a le remettre bien avec son maître, j'en dis tout le bien que je savais. Cette lettre a ete interceptee, et la chose est revenue à M. de Baviere, qui a paru le trouver mauvais, a la suggestion de quelques gens qui n'aiment pas ceux qui valent mieux; mais il ne faut pas qu'il s'en embarrasse.

Voilà, monsieur, ce que M. l'electeur m'a dicte lui-même; je n'y ajoute rien du mien.

Apres la nouvelle du combat qui s'est donne, M. de Bavière a di-

M. le maréchal de Villars. Du camp d'Ehingen, 25 octobre 1702[1]. (Voir page 126.)

rigé sa marche jusqu'ici, d'où l'on détache cette nuit cinq cents chevaux et quatre cents fusiliers, qui seront en quatre jours auprès de Stühlingen, où ce parti fera passer, par des voies différentes, trois officiers chargés de cette lettre; et ledit détachement attendra jusqu'au troisième jour de ce côté-là le retour de ces officiers, que le marquis de Villars est prié de renvoyer incessamment, afin qu'ils puissent être de retour dans le temps prescrit. Pendant ce temps-là M. de Bavière s'avancera jusqu'à Riedlingen. Comme le passage principal est la Maison Rouge ou Rothenhausen, M. le marquis de Villars aura à ses ordres le susdit détachement; si bien que dès qu'il fera savoir au lieutenant-colonel de Bent qui le commande, le jour et l'heure qu'il devra attaquer ladite Maison Rouge d'un côté, en même temps que le marquis de Villars la fera attaquer du sien, il a ordre de l'exécuter et de marcher incessamment. Si le marquis de Villars croit que trois cents dragons suffisent pour favoriser cette attaque, ledit lieutenant-colonel sera en état d'être à l'endroit dix heures après avoir reçu les ordres de M. le maréchal de Villars; mais s'il a besoin du reste de sa cavalerie et des fusiliers, il n'y peut être que trois jours après l'ordre reçu, et, suivant cela, M. le marquis de Villars réglera aussi la marche des troupes qu'il destinera pour cette entreprise. Dès qu'elle sera exécutée, et que M. de Bavière en aura la nouvelle, il avancera, s'il est besoin, autant qu'il pourra surmonter les difficultés, et M. le marquis de Villars pourrait pousser un gros détachement par lequel on assurerait la jonction.

Je viens, monsieur, de recevoir dans l'instant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12 de ce mois. Permettez-moi de vous dire que vous m'y rendez responsable de bien des choses, et que vous m'y traitez presque aussi mal que vous avez traité le prince de Bade; mais il faut tout souffrir d'un vainqueur; il y a cependant bien des événements dont on n'est pas le maître.

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1582, n° 142.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Ricous. 8 novembre 1702[1]. (Voir page 137.)

J'ai reçu, monsieur, une lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, du 26 octobre, à laquelle je crois devoir répondre par ordre.

Il y a eu certainement un grand malheur sur nos lettres, et je ne doute pas que vous n'ayez fait toutes les diligences possibles pour me donner plus souvent de vos nouvelles.

Vous dites que vous n'avez épargné ni diligence ni soin pour persuader de profiter mieux du temps. Son altesse électorale ayant, comme je n'en doute point, de saines et droites intentions, ces moments lui étaient bien précieux.

Vous êtes seul de votre avis : comment accorder cela avec l'union si parfaite de sentiments qui doit être entre un prince qui, se déclarant pour le roi, doit agir de concert sur toutes choses avec son ministre; et comment accorder encore que M. l'électeur se croie perdu sans ressource, si on ne le joint pas, et qu'il ne veuille faire aucun des pas absolument nécessaires et indispensables pour la jonction?

Une des raisons que vous m'alléguez, c'est qu'il ne veut pas exposer la Bavière. Premièrement, à qui aurait-elle été exposée? à deux seuls régiments de hussards; et puis si tout est perdu sans une jonction, la Bavière n'est-elle pas comprise dans ce tout? Est-il plus dangereux qu'elle soit exposée pendant quinze jours, que perdue entièrement, lorsqu'on ne veut pas profiter de ces quinze jours?

Une autre raison que vous me donnez, c'est que le pain pour l'armée de M. l'électeur ne pouvant venir que d'Ulm, et cela par des chariots de paysans et du jour à la journée, il craint que par Villingen on ne lui coupe la subsistance; mais pour la nôtre, vous dites que nous en trouverons au débouché des montagnes, et cette bonne et prudente tête de M. de Lutteus m'assure que M. l'électeur y pourvoira; et comment pourvoira-t-il à la subsistance de l'armée du roi, puisqu'il craint pour la sienne, et allègue cette raison comme une des principales qui le retiennent?

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie originale, vol. 1582, n° 158.

Vous finissez par dire que vous ferez tout ce que vous pourrez pour déterminer M. l'électeur; qu'il s'avancera jusqu'auprès de Stokach. Je vois pourtant par votre lettre qu'il ne s'est pas éloigné d'Ulm de plus de cinq lieues, et que vous craignez que cela ne suffise pas : effectivement cela ne suffit pas.

Voici, monsieur, ce que M. l'électeur laisse à faire : passer treize lieues de défilés continuels; au bout de cela, trouver un très-bon fort défendu par plus de mille hommes de troupes réglées et le double de paysans. Je ne puis y mener ni artillerie, ni gros bagages, ni caissons; c'est-à-dire j'aurais fait mettre à la petite voie seulement, six pièces de huit, avec les charrettes nécessaires pour les servir; c'est tout ce que le peu de temps pouvait me permettre. Vous savez ce que l'on peut faire porter de pain aux troupes ou dans des sacs sur les chevaux des vivres. Ces pièces de huit font, contre un fort pareil à celui que je devais attaquer, comme si l'on y jetait des pierres. Si ce fort m'arrête quelques jours, il faut que l'armée meure de faim. Je vous dirai d'ailleurs que M. le prince de Bade, averti sans doute de la mission de ces officiers bavarois, et persuadé peut-être que je hasarderai quelque chose le jour d'après leur arrivée, s'est retiré jusque vers les vallées de Saint-Pierre et de Prechthal; et si la tête m'avait tourné au point d'enfourner les montagnes, il ne revenait pas un homme des troupes du roi, ajoutant à cela des accidents que l'on peut prévoir au 7 novembre : c'est qu'il a neigé deux jours de suite et que cela seul nous faisait périr. Mais je prendrai la liberté de le demander à son altesse électorale; a-t-elle voulu une jonction? Non certainement, on ne la désire pas à de telles conditions, et quand on en a prévu la nécessité, on prend d'autres mesures.

Si l'on vous disait peut-être : « Mais après la bataille M. de Villars devait marcher toujours en avant. » Où était votre armée après la bataille? à Donawert. Il est bien aisé de savoir qu'il y a de Huningue à Donawert plus de soixante-six lieues.

Je vous représente tout ceci, monsieur, pour que vous fassiez voir bien clairement à son altesse électorale que l'on a fait l'impossible,

je puis le dire ; et ceux qui sauront quelles étaient les difficultés pour passer le Rhin devant une armée supérieure en nombre ; quels étaient les postes fortifiés, et par la nature et par des ouvrages infinis, conviendront que l'on a été au delà de tout ce qui se pouvait espérer.

Enfin, monsieur, nous avons deux ponts sur le Rhin ; soutenez-vous cet hiver, prenons de bonnes mesures au printemps, et tout ira bien. J'occuperai M. le prince de Bade assurément, s'il veut revenir aux postes que je lui ai fait quitter : j'ai déjà occupé celui de Bischweiler, et je marche aux autres.

Je vous supplie de présenter toujours mes respects très-humbles à son altesse électorale. Après mon zèle pour le service du roi, elle doit être persuadée que celui que j'ai pour l'honneur de la servir est au-dessus de toute expression.

Rendez-moi aussi la justice d'être bien persuadé, monsieur, que l'on ne peut vous honorer plus parfaitement que je fais, ni être à vous avec un attachement plus sincère.

Lettre de M. l'électeur de Bavière à M. le maréchal de Villars. Ehingen, 5 novembre 1702, à minuit[1]. (Voy. page 442.)

Je reçois, monsieur, la vôtre du 31 octobre, avec une post-date du 1er de ce mois, à quatre heures du matin, par Luttens, qui est arrivé aujourd'hui à midi. Je ne saurais condamner la vivacité que vous faites paraître dans votre lettre sur la fatalité du manquement de concert depuis la prise d'Ulm, qui a fait manquer jusqu'à cette heure la jonction, que je regarde comme je l'ai toujours regardée, non pas seulement comme le plus grand avantage que je puisse souhaiter, mais comme la seule chose qui puisse me sauver de ma perte, que je vois inévitable sans cela. Il n'est point temps de rien dissimuler ; mes intérêts sont trop unis à ceux des deux rois, et je parle à un ami que j'estime et en qui je me confie. C'est pourquoi je vous dirai avec une entière sincérité que je ne suis point étonné que vous soyez fâché contre tout ce qui a empêché la jonction. Je le suis avec bien plus de raison et bien davantage que vous ; mais je ne saurais vous passer à mon égard la méfiance que je remarque par votre lettre :

[1] Archives du dépôt de la guerre, copie, vol. 1582, n° 182.

comme si la jonction m'était une chose indifférente, et même comme si je ne la souhaitais pas. Luttens m'a assez bien expliqué de bouche d'où elle provenait, jusqu'à attaquer ma bonne foi, et par conséquent ma gloire. Je vous avoue que j'en suis touché au vif. Quoi! dans le temps où je me sacrifie entièrement pour le service et les intérêts des deux rois; que j'attire sur moi tout ce que l'empereur et l'empire font armer et préparent pour m'attaquer de tous côtés; que j'occupe des postes pour affermir dans l'empire les troupes du roi, que j'espérais d'y voir prêtes à joindre tout ce que mes états peuvent fournir, et que je laisse en une désolation inconcevable, à quoi le naturel de ma noblesse et de mon peuple contribue beaucoup, l'on me soupçonne! Je ne vois rien de plus outrageant que cela. Mais est-il possible que par de pareils avis on ruine pour la seconde fois les plus grands avantages de la France, et qu'on me mette par là dans le précipice? Je ne saurais non plus supporter que vous attribuiez à ma conduite et à mes marches d'avoir perdu les occasions de nous joindre. Quand j'ai envoyé le colonel de Clorf au maréchal de Catinat, en lui faisant dire que j'allais marcher à Ulm, et qu'on exécutât ce qui avait été concerté, il me fit dire qu'il n'avait aucun ordre et qu'il marchait vers Landau. Voyant le siége et la saison avancés, je ne voulus point perdre de temps à exécuter ce que j'avais promis. Je fis ensuite avancer le comte d'Arco avec dix mille hommes jusqu'à Pfullendorf, où j'appris par le public que toutes les troupes du roi avaient marché vers la Lauter, et que par des courriers arrêtés et la lettre que le sieur de Ricous a écrite sans chiffre, on avait pris telles mesures dans la Forêt Noire, que je ne pouvais songer de la percer sans qu'une armée vînt de l'autre côté. C'est ce qui me détermina à me poster sur l'Iller, pour être à portée de m'avancer sur vous quand j'aurais appris que vous songiez à passer le Rhin et à soutenir en même temps la Bavière, en cas qu'un corps d'armée marchât de ce côté-là. Comme on m'avertissait de tout, je fus en cette situation longtemps, sans aucune de vos nouvelles et sans moyens de vous en faire passer des miennes. Je crus donc qu'on

avait, de votre côté, entièrement abandonné le dessein de me joindre. En même temps Palfy et les hussards se mirent dans Lauingen et Dillingen, s'y fortifiaient, y amassaient des grains, des bateaux de farine et tout ce qui venait de la Bavière à Ulm, et faisaient des détachements qui saccageaient et brûlaient dans la Bavière même. J'eus dans le même temps la liste des troupes qui étaient en marche pour passer le Danube à Lauingen et à Neubourg. Comment pouvais-je, en cette situation, m'empêcher d'y marcher et de m'assurer de ces postes sur le Danube? J'étais trop faible pour pouvoir me séparer, et c'était toujours mon dessein, dès que j'apprendrais que vous passeriez le Rhin, de marcher de ce côté-là aussi, le plus avant que je pourrais. Le malheur, comme j'ai dit, est que je n'avais pas de nouvelles; et je reçus votre lettre par Luttens, que j'étais déjà près de Lauingen. Ce fut là que j'appris que ce corps qui devait marcher vers la Bavière avait pénétré dans la Forêt Noire; et deux jours après je reçus la nouvelle de la bataille que vous avez gagnée, pourtant avec incertitude. Je ne laissai pas de marcher jusqu'ici sans m'arrêter, et si je n'avais appris en arrivant que vous aviez retiré le détachement qui s'était avancé jusqu'à Seckingen, et puis par tous ceux qui me donnaient les plus sûres nouvelles que je reçoive, qui étaient toutes conformes, que vous aviez repassé le Rhin, je me serais avancé jusqu'à Stokach, et de là plus loin encore, selon la situation des choses. Ce sont ces nouvelles qui m'ont fait prendre le parti d'envoyer ce détachement qui a conduit Luttens et La Colonie. Tout le pays est contre moi, et je ne puis me fier à aucun avis que je ne le reçoive de vous-même. Si, de votre côté, après avoir battu le prince Louis de Bade, vous eussiez poussé en avant et marché pour sortir des défilés, quand même je ne me serais pas trouvé de ce côté-là, étant auprès de Memmingen ou d'Ulm, votre armée ne pouvait manquer de rien; et c'est ce que je vous dis une fois pour toujours, que tout est prêt pour cela. Je vous avoue que j'ai lieu de croire que c'est la seule méfiance qui vous a empêché de faire ce pas-là. Ne comparez pas aussi, je vous prie, le risque qu'il y a d'aller à vous et de m'engager dans

les montagnes, à celui de venir à moi ; car, outre la différence qu'il y a des forces, et me devant affaiblir encore davantage par les détachements que j'aurais été obligé de faire pour assurer mes vivres et mes convois, étant une fois dans les défilés, le moindre détachement du prince Louis de Bade se peut rendre le maître de toute la Bavière, et m'empêcher le retour dans mes états. J'ai dit que je vous parlerais sincèrement, et voilà mon grand mal, que vous ne connaissiez peut-être pas quand vous faisiez ce raisonnement. Sachez donc, monsieur, que, sans ma personne dans mes états et mes troupes, un petit corps de celles de l'empereur fera tourner toute cette milice destinée, les ecclésiastiques et toute la noblesse, desquels je n'ai pas dix dans mon armée qui ne demandent cela. Je vous le dis avec fondement et confiance, et que toute ma famille, avec tout ce que je possède, est sans aucune sorte de retraite ni ressource. Luttens s'est mal expliqué quand il a dit que le sieur de Ricous m'avait assuré de la part du roi que son armée me joindrait sans que j'avançasse un pas pour cela; il ne m'a assuré que sur le pied du traité qui est conforme à mon projet que j'ai envoyé au roi le printemps passé, qui dit qu'on s'assurerait du côté de la France du passage du Rhin, en faisant travailler aux têtes des ponts du Fort-Louis et de Huningue ; qu'il y aurait une armée, laquelle, outre le détachement qui me devrait joindre, serait en état de faire tête au prince Louis de Bade ; que les troupes du roi passeront le Rhin, et qu'après m'être rendu maître d'Ulm, j'avancerai aussi avant que je pourrai, pour favoriser la jonction. On a toujours compté que les troupes du roi seraient maîtresses de passer le Rhin. J'ai fait de mon côté avec succès ce que j'avais promis. Du vôtre, rien de tout cela n'était préparé ; et sans votre savoir et votre valeur l'armée du roi serait encore au delà du Rhin. Profitez donc, je vous conjure, de votre victoire, et considérez que le fruit et l'avantage de vos exploits est la jonction. Vous qui ne ménagez rien pour la gloire de votre grand monarque, songez qu'elle est intéressée à soutenir un prince qui se sacrifie pour son service et ses intérêts ; et ce n'est, encore une fois, que la jonction qui peut décider de tout. Pour en

venir donc au fait et à la conclusion, je répète votre post-date, qui est la substance dont il s'agit. Vous dites, monsieur, que le prince Louis de Bade a marché avec toute son armée, le 31 du mois passé, vers Fribourg, et que plusieurs régiments paraissent suivre le Rhin en descendant; et qu'abandonnant le dessein d'attaquer Neubourg, il n'en peut avoir que deux, ou de marcher avec toutes ses forces, par un concert pris avec le général Top, pour agir puissamment vers l'Alsace et la Lorraine; ou il veut se poster près de Fribourg, et envoyer de là un détachement contre moi. Dans le premier cas, je n'ai pas d'ennemis qui pourront m'empêcher d'attaquer Villingen ou faire ce qu'il me plaira pour une jonction ou pour ce qui me conviendra. S'il prend le second parti, et qu'il n'envoie contre moi qu'un corps médiocre, je n'en serai pas embarrassé; et s'il envoie au delà de dix-huit mille hommes, je compte que vous ne balancerez pas d'aller l'attaquer dans son camp, et que vous marcherez actuellement pour vous en approcher. Quant au premier, je vous dirai, monsieur, que je ferai avancer demain de mes troupes jusqu'à Riedlingen; et dès que je saurai que le prince de Bade a pris le premier parti, qui est de passer le Rhin, je marcherai jusqu'à Tuttlingen, où je ferai amasser des grains et des vivres suffisants pour y recevoir et voir votre armée. Ce poste fera le même effet que Villingen, que je ne puis songer d'attaquer dans cette saison, avec le peu de troupes qui me reste, après les détachements que j'ai été obligé de faire, n'ayant pas de gros canons ni la possibilité d'en faire venir. Je connais cet endroit; s'il n'y avait même que les bourgeois, il faudrait un siége.

Villingen n'est pas un passage ni un poste nécessaire pour la jonction: vous pouvez passer à Neustadt, Donaueschingen ou Hüfingen; et dès que je serai à Tuttlingen, j'enverrai un détachement à Neustadt pour savoir de vos nouvelles et couvrir votre marche du côté de Villingen. Ainsi je dois vous dire positivement que si vous n'avancez pas jusqu'à Neustadt je ne puis plus espérer la jonction.

Pour ce qui est du second parti que le prince de Bade pourrait prendre, je ne puis souhaiter davantage que ce que vous m'assurez

de faire de votre côté : en ce cas-là, je vous prie de bien faire réflexion que sans cela je ne puis éviter ma perte. Ce n'est pas le seul détachement de l'armée du prince de Bade qui doive attaquer la Bavière, mais aussi ce que vous voyez par la liste ci-jointe, qui s'assemble actuellement et cause déjà en Bavière une crainte et une désolation que je ne saurais vous exprimer.

Mais si le prince Louis de Bade restait auprès de Fribourg, sans exécuter les deux desseins dont il est parlé, et dans la pensée que la saison vous obligerait de repasser le Rhin pour prendre des quartiers d'hiver, et qu'ensuite il aurait le champ libre de venir avec toutes ses forces sur moi, je serais par là plus exposé que jamais; c'est à quoi je vous prie de réfléchir et de remédier.

Sur cela, je dois vous dire que si le prince Louis vient m'attaquer en Bavière, je crois que ce sera du côté du Palatinat; par là il vous sera facile de m'envoyer du moins du secours.

Si vous ne pouviez pas marcher avec toute votre armée, huit à dix mille hommes me mettraient en état de me soutenir contre toutes les forces qu'on pourrait assembler; et si vous ne pouviez les faire passer par la Forêt Noire, ne pourriez-vous pas les faire transporter plus bas par des bateaux et entrer dans la plaine. Un pareil corps peut prendre des vivres avec lui jusqu'à Ulm; et dès qu'on sera averti, je ferai emmener du pain d'Ulm à la rencontre de cette marche, à l'endroit que vous me marquerez, qui ne soit pas hors de portée de ma garnison. Songez que si j'avais du moins ces dix mille hommes, je serais hors d'insulte et marcherais l'année qui vient, à la tête de trente mille hommes, où je voudrais; Ulm et Memmingen sont, en toute saison et en tout temps, prêtes à les recevoir.

Si le prince de Bade restait fort longtemps sans décision, je ne pourrais plus subsister en ces quartiers, car j'y ai tout consommé; et pour peu que je fasse pâtir encore ma cavalerie, qui est toute nouvellement montée, il me sera impossible de la rétablir pour l'année qui vient, étant très-difficile de trouver des chevaux.

J'espère que ma milice et quelques troupes réglées que j'ai lais-

sées en Bavière se défendront contre ce qui s'assemble, comme je l'ai marqué plus haut, en cas qu'ils se jettent sur la Bavière, ce pour quoi je les crois suffisants, afin qu'ils ne m'obligent pas de marcher de ce côté-là plus tôt que je ne voudrais.

Je ne saurais, monsieur, vous témoigner assez la part que je prends aux honneurs que vous avez reçus nouvellement du roi ; il fait justice à votre mérite : je vous en félicite de tout mon cœur, et suis, etc.

P. S. Les troupes que l'empereur fait tenir prêtes pour attaquer la Bavière en trois différents endroits sont les suivantes :

Dans l'Autriche supérieure, des recrues qui s'y trouvent, six mille hommes.; dans la Bohême, les régiments de cuirassiers du Jeune-Hanovre, celui de dragons du comte de Schlick, et encore un autre de cavalerie. Les deux premiers sont actuellement en marche vers la Bohême, où il y a présentement un corps de cent hussards du colonel Loos.

Dans le Tyrol, la garnison de Guastalla, sous les ordres de M. le comte de Solari, à laquelle on vent joindre les troupes de Saltzbourg et six cents hommes de recrue, avec quatre mille hommes de milice du pays et trois régiments de cavalerie de l'armée d'Italie, qui doivent ruiner les salines; il y a aussi de nouvelles levées de hussards et d'heiduques qui doivent marcher vers les frontières de Bohême.

PROJET DE L'ÉLECTEUR DE BAVIÈRE POUR LA JONCTION [1].

(*Voir pages 449 et 450.*)

Je marcherai en cinq jours, sans m'arrêter, avec toutes mes troupes jusqu'à Tuttlingen, et l'on fera un détachement qui devancera ma marche, de manière qu'il puisse arriver le même jour à Hüfingen, lequel lieu fait le même effet que Villingen, près de la rivière de Schlucht, dans un vallon qui est le véritable passage pour sortir des défilés des montagnes, laissant Villingen sur la gauche, lequel lieu

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1582, n° 219.

de Villingen n'est pas un passage ni poste nécessaire ; et je m'opposerai avec toutes mes troupes à tout ce qui pourrait venir par ce côté-là.

On avertira M. le maréchal de Villars précisément du jour que j'arriverai à Tuttlingen, et ledit détachement à Hüfingen, par des gens que l'on fera passer par la Suisse ; et pour en être mieux assuré, on renverra le lieutenant-colonel de Bent, avec un parti, par la même route qu'il a prise dernièrement, pour faire tenir en sûreté au maréchal cette disposition ; et sans attendre de réponse, il viendra nous rejoindre.

M. le maréchal de Villars, de son côté, fera un détachement de huit à dix mille hommes, lequel percera brusquement les défilés, et se joindra au mien à Hüfingen, prenant si bien ses mesures qu'il arrive le même jour que mondit détachement.

Avec un pareil renfort je serai en état de couvrir la marche du reste de l'armée de M. le maréchal de Villars, soit qu'il la prenne en suivant son détachement pour nous joindre à Tuttlingen, ou pour percer du côté de Rothenhausen ; et si M. le maréchal de Villars ne croit pas me joindre avec toute son armée, ce détachement de huit à dix mille hommes me suffira pour me soutenir cet hiver. Si dans le temps qu'il fera son détachement, il trouve ne pas pouvoir joindre avec toute son armée, il pourrait faire un mouvement, s'avançant du côté du Rhin, ou comme il trouverait plus à propos, pour mettre le prince de Bade dans l'incertitude ; et je crois qu'il lui sera difficile de juger de mon dessein et de prendre son parti, quand il apprendra tout d'un coup les mouvements divers de nos troupes.

Il n'est pas croyable que dans cette saison et par le temps qu'il fait, le prince de Bade n'ait pas mis son armée en cantonnements ; et dans le pays où il est, elle ne peut être que fort séparée. Ainsi, avant qu'il apprenne la nouvelle de nos mouvements, et avant qu'il assemble son armée, le coup sera fait d'une manière ou d'autre. Celui qui commandera le détachement de M. le maréchal de Villars sera instruit du parti qu'aura pris ledit maréchal, qui sera, ou de suivre le déta-

chement pour nous joindre (et il trouvera pain et fourrage pour toute son armée), ou de percer par Rothenhausen, dans le temps que nous couvrirons sa marche du côté de Villingen ; et il faudra savoir jusqu'à quel jour, en ce cas, je devrai rester là. Et si c'est le troisième parti que prend le maréchal de Villars, de ne pas joindre avec toute l'armée, dès que le détachement m'aura joint, je marcherai aussitôt vers Ulm, pour me poster de manière, pendant cet hiver, que je puisse me défendre de mes ennemis, et faire des contributions qui nous mettent en état d'agir de bonne heure et de concert, la campagne qui vient.

ÉTAT DES TROUPES DESTINÉES A ALLER ATTAQUER LA BAVIÈRE, SOUS LES ORDRES DU COMTE DE SCHLICK[1].

(*Voir page* 450.)

	NOMBRE D'HOMMES.
Huit mille Saxons qui ont été passés en revue à Gros-Glogau, en Silésie....	8,000
Le regiment de cuirassiers du Jeune-Hanovre.....	1,000
Le régiment de dragons du comte de Schlick.....	1,000
Le régiment de Montecuculli, cuirassiers.....	1,000
Le corps du comte de Solari, qui est la garnison de Guastalla.....	2,000
Cent hommes par régiment de l'infanterie d'Italie, dont partie est déjà arrivée, pour les mêler avec les recrues des pays héréditaires, qu'ils comptent à 15,000 hommes. On les met, avec le détachement d'Italie, seulement à...	10,000
Les cavaliers démontés de l'armée d'Italie.....	2,000
Deux régiments de hussards.....	2,000
TOTAL.....	27,000

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1582, n° 222.

DISPOSITION DES TROUPES ET DES OFFICIERS GÉNÉRAUX SUR LA SARRE ET DANS LES ÉVÊCHÉS [1].

(*Voir page* 453.)

OFFICIERS GÉNÉRAUX.

MM. le marquis de Varennes, lieutenant general;
Le comte de Druy, maréchal de camp;
De Lille, brigadier d'infanterie;
MM. de Massembach, brigadier de cavalerie;
De Cheyladet, maréchal de camp;
De Fonbeauzard;
De Lée, brigadier d'infanterie.

INFANTERIE.

REGIMENTS.	BATAILLONS.	QUARTIERS.
Nettancourt	2	A Toul.
Poitou	2	A Metz.
Dauphin	3	1 à Sarguemines. 1 à Bouquenom. 1/2 à Fenestrange. 1/2 à Saralbe.
Guyenne	1	A Nancy.
Isenghien	1	A Metz.
Montroux	1	*Idem.*
Lée	1	A Thionville.
Aulnis	1	*Idem.*
Béarn	1	A Sarre-Louis.
Lorraine	1	A Sarrebruck et Saint-Jean
Robecq, 1er bataillon	1	A Thionville.
Agenais	1	A Marsal.
Marcello-Grimaldi	1	A Luxembourg.
Chartres	1	A Nancy.
Noailles	1	*Idem.*
Nice	1	A Metz.
Pery	1	A Longwy.
Dorington	1	A Toul.
Milan	2	A Luxembourg.
La Marche	1	A Nancy.
Orléanais	1	*Idem.*
Labour, 2e bataillon	1	A Trèves.
TOTAL	27	

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1582, n° 232.

CAVALERIE.

REGIMENTS.	BATAILLONS	QUARTIERS.
Condé	2	A Toul.
Levy	2	A Thionville.
Momin	2	*Idem.*
Vivans	2	A Vic et Moyenvic
Brissac	2	A Metz.
Aulezy	2	A Sarre-Louis.
Rouvray	2	A Marsal.
Bourk	2	A Fenestrange et Sarrebourg
Conflans	2	A Luxembourg.
Vivans-Saint-Christau	2	A Longwy.
Aubusson	2	A Nancy.
Barentin	2	A Metz.
Châtelet	2	A Saint-Avold.
L'Isle-du-Vigier	2	A Nancy.
TOTAL	28	

DRAGONS.

La Reine	3	4 compies à Saint-Jean et Sarrebruck. 4 *idem* à Sarguemines. 4 *idem* à Bouquenom.
Listenois	3	A Sarre-Louis.
Fonbeauzard	3	8 compagnies à Sarrebourg. 1 *idem* à Sierrk.
TOTAL	9	

RECAPITULATION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Infanterie	27	
Cavalerie	//	28
Dragons	//	9
TOTAL GÉNÉRAL	27	37

Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villars. Versailles, 26 décembre 1702[1]. (Voir page 454.)

Le roi m'ordonne de vous dépêcher ce courrier pour vous informer des nouvelles que sa majesté vient de recevoir de M. l'électeur de Bavière par M. de Ricous, son envoyé, par lesquelles il paraît qu'il est plus ferme qu'il n'a jamais été dans ses engagements; il retranche son pays, et a pris la résolution de marcher avec toute son armée aux ennemis, en cas qu'ils songent à l'attaquer; il représente en même temps l'importance dont il est de tenir toujours en Alsace un corps prêt à passer le Rhin pour empêcher le prince de Bade de faire marcher contre lui la meilleure partie de ses troupes auxquelles il aurait peine à résister, à cause de la supériorité qu'elles auraient par le grand nombre, et parce qu'elles seraient en état de l'attaquer en même temps par différents endroits. Sa majesté a trouvé ses raisons si justes, et la conservation d'un allié comme M. de Bavière si importante, qu'elle vous ordonne, après que vous aurez fait toutes vos dispositions du côté de la Sarre et des Évêchés, dans lesquels vous mettrez le plus de troupes qu'il vous sera possible, pour vous en servir où vous en aurez le plus de besoin, de vous en retourner le plus tôt que vous pourrez en Alsace, au lieu de vous servir du congé qu'elle vous a donné, et de vous tenir à Strasbourg ou dans telle autre ville que vous jugerez plus propre à observer les mouvements des ennemis; et lorsque vous aurez une connaissance certaine d'un détachement considérable du prince de Bade pour envoyer du côté de Bavière, d'assembler le plus de troupes que vous pourrez, pour l'engager par les mouvements que vous ferez, à les faire revenir et même dès à présent d'en faire qui lui puissent donner assez d'inquiétude pour l'obliger de se tenir en état de ne rien craindre, ou du moins l'empêcher de prendre aucun parti. Je sais qu'il est fâcheux pour vous et pour les troupes d'être dans un mouvement continuel, dans le temps qu'elles ont plus besoin de repos pour se rétablir; ne leur donnez que ceux qui seront nécessaires et épargnez-les autant que vous le pourrez; mais jamais la conjoncture des affaires n'a été si difficile, et les suites et les conséquences plus importantes, car si M. de

[1] Archives du dépôt de la guerre, minute, vol. 1548, page 281.

Bavière peut se maintenir jusqu'au temps de pouvoir lui envoyer des troupes pour fortifier les siennes, la diversion qu'il serait pour lors en état de faire pourrait donner lieu à une révolution avantageuse l'année prochaine. Vous en connaissez mieux que personne toute l'étendue et les conséquences, vous aimez l'état, et pensez plus noblement qu'un autre. Oubliez monsieur votre fils pour un mois ou six semaines : il faut espérer qu'il se trouvera quelque intervalle dans lequel vous pourrez venir faire un tour à Versailles.

Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart. Châlons, 28 décembre 1702 [1]. (*Voir page* 454.)

Je reçois, monsieur, les lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire du 25 et du 26. J'ai une extrême envie d'avoir l'honneur de faire la révérence à sa majesté. Je souhaite passionnément d'être au moins deux heures à Versailles; mais je ne profiterai pas de la permission que je reçois de sa majesté de m'y rendre, supposé que ses ordres ne me trouvent pas au delà de Châlons. Si elle pouvait être préjudiciable à ce que vous me faites l'honneur de me mander de ses intentions, j'aurai l'honneur de vous l'expliquer.

Je suis ravi des nouvelles assurances qu'a sa majesté de la fermeté de M. de Bavière, et il ne faut rien négliger au monde pour la conserver.

Par les dernières lettres dont vous m'honorez, sa majesté croyait qu'une diversion vers Weissembourg serait la plus utile; en voici les deux obstacles : elle n'inquiétera pas les ennemis parce que l'on ne peut y mener du canon présentement, les chemins par le pays que l'on a à traverser ne le permettant pas. On ne fait pas peur aux moindres murailles sans canon; d'ailleurs vous ne pouvez y mener un corps de cavalerie sans l'exposer à périr faute des moindres fourrages : songez, monsieur, à tout ce que les armées entières des ennemis et celles du roi en divers temps en ont consommé dans ces pays-là.

Il n'y a donc que deux partis à prendre actuellement pour inquiéter les ennemis, ou de marcher à Kayserslautern et chasser les Alle-

[1] Archives du dépôt de la guerre, pièce originale, vol. 1582, n° 249.

mands du duché de Deux-Ponts; je ne sais, monsieur, si cette diversion fera l'effet que vous pouvez désirer à l'égard de M. l'électeur de Bavière; ou de passer le Rhin à Neubourg, marcher entre Brisach et Fribourg, comme pour faire le siége de Kehl; mais ce qui me déplaît de ce mouvement-là présentement, c'est que le faisant six semaines plus tard, mon dessein n'était pas de faire le semblant du siége, mais de l'attaquer réellement, comme étant certainement le plus grand et le plus utile dessein que l'on pût former. Quand je dis le plus grand, cela ne paraît pas, et la plupart des gens penseront que Brisach ou Landau seraient plus importants. Il ne me serait pas difficile de bien prouver ce que j'avance : vous le verrez, monsieur, dans le projet que je vous porte.

J'avais déjà eu l'honneur de vous mander que les ennemis n'avaient mis personne dans Deux-Ponts, et je ne suis parti qu'après avoir su par M. de Cheyladet qu'il n'y avait également personne dans Bitsch.

Je dois, monsieur, vous expliquer présentement, comment mon voyage à Paris ne dérange en rien les desseins que le roi peut avoir pour ce qui regarde M. l'électeur de Bavière. J'ai eu l'honneur de vous mander les deux diversions que l'on peut faire : ou en chassant les ennemis du pays de Deux-Ponts et en attaquant Kayserslautern. Je ne sais s'il y a dans Sarre-Louis tout ce qu'il faut pour cela; et ces desseins-là, quoique petits, ne s'exécutent pas sans quelques préparatifs; l'artillerie n'est pas bien aisée à remuer par le temps qu'il fait; ou en marchant par Neubourg. Choisissez, monsieur, je tiens que passer le Rhin fera plus de bruit et sera plus propre à retenir M. le prince de Bade, lequel n'a pas encore branlé de Rastadt.

J'aurai l'honneur de vous dire sur cela, monsieur, que par l'état que j'ai eu l'honneur de vous envoyer des dispositions des troupes, vous savez où elles sont; ayez la bonté d'envoyer vos ordres à celles que vous voulez mettre en mouvement. Si vous voulez qu'on passe le Rhin, il faut leur donner rendez-vous entre Colmar, Ensisheim et Ottmarsheim, et il faut mener un équipage d'artillerie. Ayez la bonté

de supputer le temps qu'il faudra pour les faire arriver, et je vous assure, monsieur, que je m'y trouverai pour passer le Rhin à leur tête.

Quant à la bonté que vous avez de me dire, monsieur, que je verrai une autre fois madame de Villars et mon fils, ce que je dois au roi, et ce que je me dois à moi-même, sont des sentiments si vifs en moi, que les autres ne font pas la moindre diversion.

Je dois ajouter que si vous ne faites remuer que vingt-cinq ou trente escadrons, les ennemis en ont bien plus que cela sur les bords du Rhin; ainsi on ne leur fera ni peur ni mal. Ma pensée est qu'il faut marcher avec soixante escadrons et trente bataillons au moins; je passerai le Rhin à Neubourg et chercherai fortune. Vous pouvez, monsieur, donner vos ordres aux officiers généraux qui sont en Alsace et en Lorraine pour rassembler les troupes; je ne leur suis pas nécessaire pour cela. Je me rendrai à Neubourg un jour avant qu'elles puissent marcher. Quand je serais à Strasbourg, je ne diligenterais pas d'un jour, car l'on ne peut qu'envoyer des courriers en Comté et dans les Évêchés. Sa majesté aura la bonté de décider du nombre des troupes; elle verra que j'en ferai tout ce que l'on peut désirer dans la plus rude saison qu'on ait vue depuis longtemps.

J'ai l'honneur de vous le répéter, monsieur, les ennemis ne craindront pas que je passe les montagnes présentement; ils ne peuvent au monde avoir d'inquiétude que pour Kehl. Six semaines plus tard, j'aurais tâché de leur faire la peur et le mal. Ma crainte est qu'une peur donnée hors de propos ne rende le mal moins dangereux; mais cependant, dans l'intention qu'a sa majesté que ses troupes occupent les ennemis présentement, il n'y a, selon mes faibles lumières, que le seul parti de passer le Rhin.

Voilà, monsieur, une trop longue lettre pour qui espère après-demain avoir l'honneur de vous assurer de tout le respect, etc.

P. S. Je ne puis m'empêcher d'avoir l'honneur de vous dire encore, monsieur, que d'avoir trouvé votre courrier ici plutôt qu'à

Strasbourg diligentera la marche de plus de huit jours, car de Strasbourg je n'aurais pas hésité à le faire repartir pour vous demander, monsieur, si je puis ébranler les troupes de la Moselle. Je n'aurais non plus osé prendre sur moi de resserrer les quartiers derrière les montagnes d'Alsace, en s'étendant vers Remiremont, Épinal, Saint-Dié, tous partis absolument nécessaires pour avoir des troupes à portée de marcher de l'autre côté du Rhin; car pour l'Alsace, vous savez, monsieur, que par la disette des fourrages les troupes ne peuvent y faire d'autres mouvements que des quartiers où elles sont pour passer diligemment le Rhin. Je ne ferai point de difficultés sur les troupes; la cavalerie se retire assurément en bon état. Quant aux chemins, monsieur, il est certain que ni homme ni cheval ne s'en peut tirer.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTA. Les numéros de la premiere colonne indiquent les pages du Mémoire; ceux de la deuxième, les pages où se trouvent les pieces qui y sont relatives.

FLANDRE.

	Pages.	
Dispositions faites en France, pendant l'hiver de 1701 a 1702, pour se mettre en état de faire la guerre. — Levée de troupes. — Promotion d'officiers généraux. — Dispositions sur les frontieres. — Hostilités de la part des alliés sur le bas Rhin	3	//
Manifestes de l'empereur, de l'Angleterre, des États-Généraux et de l'empire	4	455 à 471
Mémoire ou projet pour l'ouverture de la campagne	6	472
Le roi se détermine à assembler deux armées. — Destination de ces armées et objet de leurs opérations. — Le roi donne le commandement de ces deux armées à monseigneur le duc de Bourgogne et à M. le duc de Boufflers, sous les ordres de ce prince, et celui des troupes d'Espagne à M. le marquis de Bedmar. — Le roi d'Espagne nomme monseigneur le duc de Bourgogne son vicaire général aux Pays-Bas	6	//
AVRIL.		
M. le maréchal de Boufflers reçoit l'ordre d'assembler les troupes	6	//
Disposition des troupes le 6 avril	7	477
Les ennemis forment plusieurs camps. — Leur position. — Actes d'hostilités près de Bonn, de la part des troupes alliées. — M. le maréchal demande de nouveaux ordres	7	//
Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers, de Versailles, le 10 avril. — Sa majesté ordonne des représailles envers les alliés, particulièrement à l'égard de l'électeur palatin	8	//

	Pages.	
M. le maréchal assemble l'armée sous Diest, s'y rend le 11, et forme différents corps de troupes. — Leur destination. — Officiers généraux qui les commandent.	9	//
Disposition pour les officiers généraux et pour les corps séparés de l'armée.	//	478
Un de ces corps envoyé en Gueldre, aux ordres de M. le comte de Coigny. — Tête de troupes poussée à Ruremonde. — Force de la garnison de Maëstricht. — Motifs qui déterminent M. le maréchal à préférer d'établir la communication du Brabant avec le pays de Gueldre, par Ruremonde et Venloo plutôt que par Liége.	9	//
Dispositions de M. le maréchal pour se mettre à portée de secourir Kayserswert et Rhinberg. — Projet de M. le maréchal au cas que les ennemis se mettent en état d'investir Bonn.	10	//
Camp des ennemis, le 12, sous Duisbourg. — Marche de leurs troupes arrivant d'Allemagne. — Kayserswert investi le 16 par le prince de Nassau-Saarbrück. — Ouverture de la tranchée dans la nuit du 18 au 19. — Force de la garnison de cette place, aux ordres de M. de Blainville. — M. le maréchal marche le 18 à Peer avec une partie de l'armée.	11	//
Il laisse un corps pour masquer Maëstricht et protéger Liége. — Obstacles qui empêchent M. le maréchal de secourir Kayserswert avec espérance de succès. — Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi, du camp de Peer, le 18 avril. — Il donne avis à sa majesté de l'entreprise des ennemis sur Kayserswert, et rend compte de la position du reste de leurs troupes.	12	//
Obstacles qui s'opposent au désir qu'il a de secourir cette place. — Dispositions qu'il a faites pour la sûreté de la frontière de Flandre. — Ordres qu'il a donnés aux officiers généraux pour attaquer les troupes de Hollande, même sur leur territoire.	13	480
Mesures qu'il a prises pour couvrir la marche de M. le duc de Bourgogne.	14	//
Corps de six mille hommes des ennemis passé à la rive gauche du Rhin. — Leur camp de Goch renforcé. — Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers, de Versailles, le 19 avril, contenant l'ordre de combattre les ennemis s'ils passent le Rhin, d'assiéger Juliers s'ils ne le passent pas, et de les combattre s'ils se disposent à secourir cette place.	15	//
L'arrivée de monseigneur le duc de Bourgogne fixée au 27. — Ordre d'envoyer M. de Puysegur au-devant de ce prince. — Ordre dépêché à M. de Vauban, en Alsace, pour se rendre à Liége et de là à l'armée.	16	//

	Pages.	
Lettre de M. de Chamillart à M. de Puysegur, de Versailles, le 17 avril, sur le projet de M. le maréchal de Boufflers de ne composer la grande armée que de trente-six à cinquante et un bataillons. — Réponse de M. de Puysegur à M. de Chamillart, de Breyell, le 22 avril, pour justifier le projet de M. le maréchal de Boufflers sur la composition de la grande armée	17	//
Marche des ennemis du camp de Goch à Xanten et à Sonsbeck.—Continuation du siége de Kayserswert.—M. le maréchal quitte Peer et va camper à Meleck.—Renfort envoyé à Kayserswert.—Disposition générale des troupes en différents corps.—Officiers généraux destinés à les commander	21	//
État des troupes aux ordres de M. de Bedmar	//	480
État des troupes qui doivent former l'armée de Gueldre, 22 avril	//	482
Ordre de bataille	//	484
Etat des troupes destinées à garder la frontière	//	485
Estimation des forces des ennemis et position de leurs troupes.—Camp de M. de Bedmar sous Anvers; son objet	22	//
M. le maréchal quitte son camp de Meleck le 23, et va camper à Wachtendoonck.—Nombre de troupes assemblées dans ce camp.—Vingt escadrons entre Diest et Ruremonde pour couvrir la marche de monseigneur le duc de Bourgogne.—M. le chevalier du Rosel, détaché pour reconnaître le camp de Xanten, bat un détachement des ennemis.—Mouvement du camp de Rosendal, le 24, pour se joindre à celui de Xanten.—Projet de M. le maréchal pour empêcher cette jonction.—Marche de l'armée dans la nuit du 26 au 27	23	//
Retard dans la marche de l'infanterie.—Retraite de M. le comte de Tilly sur Calcar et Clèves.—L'armée occupe le camp de Xanten; avantage de cette position.—Büderich abandonné par les ennemis	24	//
Détachement envoyé pour couper la communication des ennemis à la gauche du Rhin.—Le château de Kervendonck emporté par M. le comte de Gacé.—Les ennemis campent le 29 à Klarenbeek et y sont renforcés par différents corps.—Le siége de Kayserswert est poussé avec vigueur.—Perte de l'île de Kayserswert	25	//
MAI.		
Le partisan d'Aremberg tombe dans une embuscade et est fait prisonnier.—Monseigneur le duc de Bourgogne arrive le 3 à l'armée et en fait la re-		

	Pages.	
vue générale. — L'armée est renforcée de la maison du roi, de douze escadrons et de quatre bataillons	26	//
Détail des difficultés qui empêchent de marcher en avant. — Mouvement de M. le comte de Tallard sur le Rhin pour protéger un convoi venant de Liége	27	//
Secours de troupes et de munitions entré dans Kayserswert. — Progrès du siége ralentis par la bonne défense de M. de Blainville et par la crue des eaux du Rhin. — Le corps aux ordres de M. de Tallard est renforcé pour le mettre en état d'exécuter un projet sur Dusseldorf. — M. le comte de Tallard part de Beckerath et va camper à Heerdt, près de Dusseldorf.	28	//
Précautions que prend M. de Tallard pour sa sûreté et ses mouvements. — Négociations entre l'électrice palatine et M. de Tallard au sujet de l'entreprise sur Dusseldorf	29	//
Bonn menacé de représailles. — M. de Tallard reçoit l'ordre d'abandonner cette entreprise et de s'occuper de secourir Kayserswert. — Succès des batteries qu'il établit à la gauche du Rhin. — Nouveaux secours jetés dans la place. — Corps ennemi obligé de repasser le Rhin à Mulheim.	30	//
Expédition du général Coehorn dans la partie maritime. — Gand, Bruges et Ostende menacés. — Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers, de Versailles, le 11 mai. — Sa majesté discute les projets des ennemis. — Importance de conserver les places du côté de la mer. — Inutilité et embarras des lignes. — Projet général de répartition des troupes. — Plan de conduite pour les faire agir. — Avantages qui résulteraient de la prise de Juliers	31	//
Énumération de la force des différents corps de l'armée, suivant la distribution indiquée par la lettre du roi	34	//
Ordre pour faire marcher les troupes boulonnaises le 11 mai	//	487
État des garnisons et des troupes aux ordres de M. de Bedmar	//	489
Position de M. de Coehorn. — Ordre de Monseigneur le duc de Bourgogne à M. le marquis de Bedmar, de joindre M. de Lamothe à Gand et de marcher ensuite du côté de Bruges. — Dispositions pour la marche de M. de Bedmar, le 10 mai	//	491
M. le marquis de Bedmar part le 11 d'Anvers, et joint M. de Lamothe le 13.	35	//
Troupes aux ordres de M. de Ximenes	//	493
Marche de M. de Bedmar pour faire lever le siége de Saint-Donas. — Cette		

	Pages.	
entreprise est sans succès. — Saint-Donas est abandonné le 17 par la garnison.	35	//
M. de Bedmar retourne à Anvers le 17. — Il envoie quelques renforts à M. de Lamothe. — M. de Cochorn tente vainement de surprendre le château de Namur. — Les troupes hollandaises surprennent la ville d'Huy	36	//
Elles en sont chassées par M. de Baravy	37	//
Attaque infructueuse du château d'Orion par M. le comte de Lannion, soutenu de M. le prince de Tserclaes. — M. le maréchal de Boufflers projette de marcher aux ennemis campés derrière Clèves ; obstacles qui s'opposent à sa marche	38	//
Troupes détachées au-devant d'un convoi venant de Bruxelles et de Malines. — Diversion sur le Rhin opérée par M. le maréchal de Boufflers	39	//
Répartition des troupes aux ordres de M. le marquis de Bedmar, du 18 mai.	//	494
Lettre de M. de Puysegur à M. de Chamillart, de Xanten, le 18 mai. — Réflexions sur la situation des affaires ; moyen de s'opposer aux progrès des ennemis	//	498
De nouveaux secours entrent dans Kayserswert. — M. de Tallard force les ennemis à abandonner les attaques du haut et du bas Rhin. — M. d'Athlone se fortifie dans son camp et fait venir des renforts. — Départ du convoi de Bruxelles, le 20	40	//
Il arrive le 28 à Xanten. — Motifs qui suspendent l'exécution du projet de marcher à l'ennemi	41	//
Mémoire sur les affaires des Pays-Bas	//	502
Projet de faire un détachement des troupes de Flandre pour la Sarre	42	//
Lettre de M. de Puysegur à ce sujet à M. de Chamillart, du 5 juin	//	508
Projet de disposition générale pour les troupes dans les Pays-Bas et pour le détachement	42	513
JUIN.		
Le 3, détachement des troupes de M. de Bedmar pour couvrir un convoi venant de Malines	42	
Une partie des troupes de M. de Bedmar destinée à l'armée. — Motif de ce projet. — Ordre de M. le maréchal à M. de Caraman de se rendre avec le convoi au camp de Xanten	43	//

	Pages.	
Ordre pour la marche du convoi et des troupes qui doivent joindre les armées du bas Rhin, le 2 juin	//	526
Le convoi de Malines part le 5, et arrive le 8 à Ruremonde	43	//
Ordre à M. de Tallard de joindre l'armée.—M. de Blainville reçoit des renforts, des armes et des munitions ; les assiégeants, renforcés par M. d'Athlone, emportent le chemin couvert et s'y logent	44	//
M. le maréchal de Boufflers se détermine à marcher au comte d'Athlone. — Force des deux armées. — Position avantageuse des ennemis. — Projet et disposition générale pour la marche de l'armée ; elle est précédée le 9 par un détachement aux ordres de MM. d'Alegre, de Souternon et de Silly, soutenu par M. le duc du Maine	45	//
Le 10, l'armée campe à Kessel. — Passages de la forêt de Clèves reconnus impraticables. — Défilés à la gauche forcés et occupés par M. d'Alegre. — M. d'Athlone lève son camp, et dirige sa marche sur Nimègue. — Dispositions de M. le duc de Bourgogne qui marche, le 11, pour soutenir M. d'Alegre, harceler les ennemis et les retarder dans leur retraite	46	//
Détail sur la marche des deux armées ; celle des ennemis est poussée jusque sur les glacis de Nimègue. — Monseigneur le duc de Bourgogne l'y attaque	47	//
Détail de l'affaire	48	//
Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi, du 11 juin. Il rend compte de ce qui s'est passé dans la journée du 11	//	529
Précis de l'affaire de Nimègue du 11 juin	//	532
Position de l'armée après le combat. — Les corps aux ordres de MM. de Tallard et de Caraman font un mouvement vers l'armée. — Retraite des ennemis par la rive droite du Wahal.—L'armée quitte le 12 les environs de Nimègue, et va camper à Donsbruggen. —Les ennemis, après avoir passé le Wahal, campent derrière Nimègue, s'étendent jusqu'à Wesel, et envoient des troupes à Grave	50	//
Avantages que procure la retraite des ennemis pour les subsistances. — Expédition de M. de Lamothe sur Middelbourg. — Il emporte le château. —M. de Bedmar l'y joint et campe avec lui à Heede près d'Ardenbourg.	51	//
État des troupes campées à Heede	//	535
Nombre et position des troupes aux ordres de M. de Bedmar et du général Coehorn. — Projet de M. de Bedmar sur la ville de l'Écluse et sur les-		

	Pages.	
cadre hollandaise mouillée dans la rade de Schoone-Velde, sans exécution, par l'ordre de monseigneur le duc de Bourgogne, qui tire du corps de M. de Bedmar des troupes pour l'armée	51	
Mémoire du 25 juin sur le projet de battre ou de disperser l'escadre hollandaise qui est dans la rade de Schoone-Velde et de faire des descentes dans les îles de Cadsand et de Zélande	//	536
Nécessité d'avoir un pont sur le bas Rhin pour l'exécution des projets de monseigneur le duc de Bourgogne. — Inconvénients de celui de Bonn.	52	//
Mouvement d'un corps aux ordres de M. le comte de Tallard, le 14, pour s'avancer à Marienbaum. — Objet de ce mouvement — Renforts venus d'Allemagne devant Kayserswert. — Manœuvres des ennemis dans cette partie. — M. de Blainville se rend le 15. — Il obtient une capitulation honorable	53	//
Capitulation de Kayserswert	//	539
Perte des ennemis pendant le siége. — Ils rasent les fortifications de la place. — Mouvement du corps aux ordres de M. de Tallard, le 16, sur Budberg, pour couvrir Rhinberg. — Détachement aux ordres de M. de Souternon sur Appeldorn, pour remplacer M. de Tallard. — Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers, de Versailles, le 18 juin. — Sa majesté, reconnaissant l'impossibilité de l'exécution de ses projets, donne ses instructions à M. le maréchal de Boufflers pour commencer le siége de Juliers. — M. le duc du Maine commandera le siége	54	//
État des officiers généraux destinés à servir avec M. le duc du Maine	//	543
Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi, du camp près de Clèves, le 22. — Ce général est de l'avis de sa majesté au sujet des inconvénients de la marche de M. de Tallard au delà du Rhin. — Mécontentement de l'électeur de Cologne sur la perte de Kayserswert. — Nécessité de faire marcher M. de Tallard vers Bonn, pour rassurer ce prince. — Difficultés du siége de Juliers. — Moyens que M. le maréchal se propose d'employer pour y réussir. — Marche des troupes de Lunebourg pour joindre l'armée des alliés. — Pont de bateaux à Nimègue	58	//
Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi, du 26 juin. — Dispositions pour le siége de Juliers. — Disette de farines. — Motifs qui retiennent M. le maréchal de Boufflers dans son camp. — Difficulté que fait l'électeur de Cologne de recevoir dans Bonn les troupes de sa majesté. — Inconvénient d'éloigner M. le comte de Tallard de l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne. — Assurances données à l'électeur		

	Pages.	
pour dissiper ses craintes au sujet de Bonn et le tranquilliser par l'espérance d'un dédommagement pour la perte de Kayserswert. — Les ennemis ont jeté un pont sur le bas Rhin, au-dessous du fort de Schenck. — M. le comte d'Athlone et les principaux officiers de l'armée ennemie sont à La Haye.	61	//
Autre lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi, du camp près de Clèves, le 29 juin. — État de l'équipage d'artillerie et des munitions de guerre nécessaires pour le siége de Juliers. — Le convoi de farines ne pourra être rendu à Ruremonde que le 12 juillet	65	//
Équipage d'artillerie pour le siége de Juliers	//	544
Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers, de Marly, le 30. — Sa majesté instruit ce général de la situation des affaires d'Allemagne. — Nécessité d'envoyer un renfort à M. de Catinat. — Ordre de former un détachement pour l'Allemagne aux ordres de M de Chamarande. — S'en tenir à une simple défensive aux Pays-Bas. — Importance du secret de cette marche	65	//
Troupes qui doivent marcher aux ordres de M. de Chamarande	//	547
Résumé de la position des différents corps de troupes de l'armée	67	//
Stratagème dont se servent les maraudeurs pour s'emparer du fort de Schenck. — Succès d'un détachement aux ordres de M. Philippe	68	//
Position des différents corps de l'armée des ennemis. — Leurs mouvements pour se rassembler sous Nimègue. — Réunion de différents autres corps à leur armée	69	//
État des troupes de Zell et de Hanovre qui viennent sur le Rhin. — État des troupes anglaises qui passent la mer	//	548
Le commandement de l'armée des alliés donné à milord Marlborough de préférence à l'électeur de Brandebourg	69	//
M. le duc de Bourgogne se détermine à quitter son camp près de Clèves, pour prendre une position près de Gueldre	70	//
JUILLET.		
Raisons qui déterminent M. de Bedmar à quitter son camp de Heede le 1er	70	//
Mouvement et disposition des troupes à ses ordres pour couvrir la Flandre espagnole, assurer la communication avec le Brabant, et couvrir la		

	Pages.	
marche du convoi destiné pour l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne	70	"
Etat des troupes aux ordres de M. de Bedmar, 1er juillet		549
L'escadre du vice-amiral Hervesen battue par M. de la Pelleterie devant Ostende. — Monseigneur le duc de Bourgogne lève son camp de Dousbruggen et va camper à Hassum. — Avantage de cette position — M. de Souternon rappelé d'Appeldorn à l'armée. — M. de Tallard garde sa position sous Rhinberg. — Inquiétude des ennemis pour Grave. — Dispositions et manœuvres de M. le maréchal pour l'augmenter	71	
Mouvement des ennemis le 6, pour se rapprocher de Grave. — Arrivée de milord Marlborough à l'armée des alliés. — Projet de ce général.—Mouvement combiné des différentes troupes destinées à former le détachement pour l'Allemagne; elles couvrent jusqu'à Ruremonde le convoi de Malines, afin de masquer leur véritable destination	72	"
Les troupes de la garnison de Kayserswert joignent l'armée le 9. — Avis d'un détachement ennemi destiné à tomber sur le convoi.—Dispositions de monseigneur le duc de Bourgogne pour le prévenir. — Départ du convoi de Malines le 10. — Il arrive à Ruremonde le 14, et ensuite à l'armée	73	"
Les troupes destinées pour l'Allemagne partent le 15 de Ruremonde pour Liége, et joignent celles qui sont aux ordres de M. de Grignan.—Mandements des ennemis pour mettre à contribution les pays de la domination des deux couronnes. — M. le maréchal reçoit l'ordre d'en user de même à l'égard des pays appartenant aux alliés	74	
Declaration de guerre contre l'empereur, l'Angleterre, la Hollande, etc.	74	550
Mouvement des ennemis le 15; leur position entre Mook et Grave, et sur le Rhin	74	"
Monseigneur le duc de Bourgogne se retranche dans son camp de Hassum. — Projet des ennemis sur le Brabant. — Mesures de M. de Bedmar pour le mettre à couvert	75	
Disposition pour les troupes qui doivent camper entre Lierre et Anvers, 19 juillet	75	552
Disposition des troupes aux ordres de M. de Bedmar pour la garde des places depuis la mer jusqu'à Anvers et au Demer	"	554
M. le comte de Tallard se porte le 20 à l'abbaye de Camp. — Irrésolution de M. l'électeur de Cologne	76	"

Pages.

M. de Marlborough passe la Meuse pres de Grave, le 26. — Mouvements de monseigneur le duc de Bourgogne le 26 et le 27 pour se rapprocher du Brabant. — Il va camper le 28 à Buggenum et Horn. — Rhinberg menace. — M. le marquis de Grammont reçoit ordre d'entrer dans cette place. — M. de Tallard va à Bruggen. 77

Detachement de M. de Soutemon. — Son objet. — Nouvelles du mouvement des ennemis vers Hammont et Grevenbrock. 78

AOUT

Monseigneur le duc de Bourgogne arrive a Bree le 1er. — Mouvement des corps detaches pour se rapprocher de l'armee. — Leur position. 78

Le château de Grevenbrock est pris le 1er août par les ennemis. 79

Marche des ennemis le même jour sur Grevenbrock. — Superiorité de l'armee ennemie. — Avantages de la position de celle de monseigneur le duc de Bourgogne. — Projets des ennemis de lui couper la communication du Demer et du Brabant. 79

Monseigneur le duc de Bourgogne marche de Bree a Souhoven. — Mouvement des differents corps de troupes pour se rapprocher de l'armee. — Leur position. 80

Les ennemis marchent le 3 et vont a Kleen Bottegel, au delà de Peer. — Parti ennemi battu par le detachement aux ordres de M. le chevalier de Nesle. — Marche de l'armee a Beringen, le 4. — Jonction des corps aux ordres de MM. de Guiche et de Tserclaes. — Celui de M. de Tallard reste a Hasselt. — Superiorité de l'armee ennemie. — Elle marche le 5 a Peer. 81

Avantages et desavantages de la position de l'armee du roi relativement à celle des ennemis a Peer. — Necessité de donner la main au pays de Gueldre. — Dispositions de M. le maréchal pour cet objet. 82

Mauvais état des places de ce pays et de celles du Brabant. — Marche de l'armee, le 9, sur Eyndhoven, et le 10, a Eythoven. 84

Position des corps aux ordres de MM. de Tallard et de Tserclaes. — Difficulté que les ennemis eprouvent pour leurs subsistances. — Leur communication avec Bois-le-Duc interceptee. 84

L'armee ennemie quitte son camp de Peer le 12, et marche a Hammont. — Sa position. — Detachement d'un corps aux ordres de M. de Berwick. — Detachement aux ordres de M. le comte de Coigny, le 14. — Son objet. — Il rentre au camp le 15. 85

	Pages.	
Entreprise projetée sur le corps aux ordres du comte de Tilly, campé à Mierlo. — Mouvement du corps de M. de Berwick en conséquence. — Raisons qui déterminent à abandonner ce projet. — Capitulation honorable du château de Werth	86	//
Convoi de Bois-le-Duc arrivé le 19 à l'armée ennemie, sous l'escorte du comte de Tilly. — Convoi de pain et trésor arrivés de Lierre à l'armée de monseigneur le duc de Bourgogne. — Mouvement des troupes ennemies qui se portent à la droite du Rhin, à Büderich et à Nuys. — Rhinberg ou Venloo menacés. — Projet sur Juliers entièrement abandonné. — M. le maréchal de Boufflers se propose de faire une diversion dans la Flandre hollandaise.	87	
État des troupes qui sont dans la Flandre espagnole et dans les quartiers d'Anvers	//	557
Mémoire de M. le maréchal de Boufflers, du 20 août, contenant un projet de diversion dans la Flandre hollandaise	88	
Le roi n'approuve point le projet. — Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers, de Versailles, le 23 août. — Sa majesté regarde la Gueldre comme la partie la plus importante à ménager. — Elle consent à ce que M. de Bedmar fasse le siége d'Hulst	91	
Le 22, nouvelle de la marche des ennemis d'Hammont à Peer. — Mouvement de l'armée partant du camp de Rythoven pour la suivre	93	
Marche des deux armées; leurs différents mouvements. — Supériorité de celle des ennemis. — Avantage de sa position	94	
Dispositions de monseigneur le duc de Bourgogne pour la combattre. — Impossibilité d'en venir aux mains à cause de la nature du pays. — Canonnades. — Les armées restent en présence. — Celle de monseigneur le duc de Bourgogne forcée de se replier faute de fourrages. — Dispositions de la retraite	95	//
Le 25 l'armée repasse le défilé d'Hechtel. — Escarmouches sur la bruyère.	96	//
L'armée arrive à Baelen le même jour et y séjourne le 26. — Le 27 elle va à Beringen. — Sa position à la vue de celle des ennemis. — Le 26, détachement de dix mille hommes des ennemis vers la Gueldre, aux ordres de M. d'Obdam	97	//
Le château de Linn emporté par un détachement ennemi. — Les 29 et 30, mouvements de l'armée ennemie sur Asch et Ghenck. — Raisons qui déterminent monseigneur le duc de Bourgogne à n'en faire aucun	98	//
Venloo investi le 29 par les alliés. — État de cette place défendue par M. le		

	Pages.	
comte de Varo et par M. de Labadie. — Monseigneur le duc de Bourgogne veut s'opposer à cette entreprise.—Avis contraire des officiers généraux.— Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi, du camp de Beringen, le 31 août, par laquelle il rend compte des motifs qui ne permettent pas de penser à secourir Venloo	99	
Le siége d'Hulst décidé par la cour. — Ordre de mettre M. de Bedmar en état de faire cette entreprise, et de placer l'armée dans une position où elle soit à l'abri de l'insulte. — M. de Bedmar va à Steckene. — Troupes à ses ordres. — Dispositions de sa part pour s'approcher d'Hulst	102	//
Détail des différentes attaques. — Difficulté de cette entreprise. — M. de Vauban commence à désespérer du succès	103	//
Etat des troupes et matériaux nécessaires au siége d'Hulst, 29 août	//	561
SEPTEMBRE.		
Renfort envoyé de l'armée aux ordres de M. d'Usson, dirigé sur Lierre	104	//
Etat des troupes envoyées à Lierre, 1er septembre	//	565
Le siége d'Hulst levé le 2. — Motifs qui le font juger impossible	104	//
Lettre de M. de Vauban, du 1er septembre 1702, contenant un détail de la fortification d'Hulst	//	565
Entreprises projetées sur Berg-op-Zoom, Breda ou sur le fort de Liefkenshoek, reconnues impraticables par M. de Vauban	104	//
Lettre de M. de Vauban, du 6 septembre. — Description du fort de Liefkenshoek et de ses environs.—Nécessité de chasser les vaisseaux ennemis de devant ce fort. — Son avis sur Berg-op-Zoom et sur Breda, dont l'attaque lui paraît impraticable	//	567
Séparation du corps d'armée aux ordres de M. le marquis de Bedmar.—L'électeur de Bavière se déclare pour la France et l'Espagne contre l'empereur.	104	//
Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi, du 4 septembre, au camp de Beringen. — Parallèle entre la faiblesse de la frontière du pays d'Espagne et la force de celle des alliés, depuis le Rhin jusqu'à la mer. — Difficulté de couvrir, avec une armée inférieure, en même temps la Gueldre et le Brabant. — Impossibilité de secourir Venloo. — Prise du château de Stockem par les ennemis.—Stephanswert menacé.—Mauvais état de Ruremonde. — Obstacles qui se sont opposés à différentes opérations pendant la campagne.—Parti qu'il faut prendre	//	572
Lettre de M. le duc du Maine à M. de Chamillart, au camp de Bomersho-		

	Pages.	
ven, le 5 septembre. — Il déplore les malheurs de la campagne et le dépérissement de l'infanterie	//	577
Monseigneur le duc de Bourgogne quitte l'armée le 6 et arrive à Versailles le 8. — Position respective des armées. — Le château de Stockem pris par les ennemis. — Le siége de Venloo commence dans la nuit du 10 au 11. — Forces des assiégeants aux ordres du prince de Nassau-Saarbrück	105	
Projet de M. le maréchal de marcher à Tongres. — Détail des motifs qui l'y déterminent	106	//
Renfort envoyé à Ruremonde et à Venloo. — Revue de l'armée	107	
État de la cavalerie et de l'infanterie de l'armée le 10 septembre	//	578
L'armée se met en marche le 11 et arrive le 13 à Bomershoven, où elle campe. — Les ennemis marchent le 13, et vont d'Asch à Soctendale et à Lonacken. — Projet d'une diversion sur le Rhin	107	
Détachement de l'armée aux ordres de M. de Tallard, remplacé par un corps des troupes de l'armée de M. de Bedmar	108	
État des troupes détachées aux ordres de M. de Tallard, du 17 septembre	//	580
État des troupes que M. de Bedmar a envoyées à l'armée le 17 septembre	//	580
Plan de conduite pour M. de Tallard, tendant à opérer la diversion projetée. — M. de Tallard part le 18	108	//
Détachement aux ordres de M. de Tserclaes, du 18. — Son objet	109	//
État des troupes de M. de Tserclaes, 17 septembre	//	581
M. de Lambert s'empare de Sonsbeck. — Progrès des ennemis au siége de Venloo	109	//
Capitulation de Venloo du 23 septembre	//	582
Stephanswert investi le 25 et attaqué le 27. — Ruremonde investi le 26. — Projet des ennemis sur Liége. — Renfort envoyé dans cette place	110	
Le 27 M. le maréchal et M. le duc du Maine vont visiter Liége. — Motifs qui engagent M. le maréchal à abandonner la ville, après avoir mis un renfort dans la citadelle et la Chartreuse	111	//
État des troupes qui composent l'armée le 28 septembre	//	588
M. de Chamillart pense que la conservation de Liége est préférable à tout autre objet	112	//

	Pages.	
Lettre de M. de Chamillart au roi, du 28 septembre 1702. — Ce ministre rappelle toutes les opérations de la campagne, tant en Allemagne qu'en Flandre, et les fautes commises par les généraux. — Projet d'une lettre au nom du roi pour M. le maréchal de Boufflers	//	589
Le 28, ordre de sa majesté à M. le maréchal de Boufflers de camper sous Liége et de s'y retrancher	112	//
Autre ordre, du 29, de ne pas risquer une affaire douteuse	113	//
Lettre de M. le maréchal de Boufflers au roi, des 2 et 3 octobre. — Motifs qui l'engagent à ne pas quitter sa position pour aller sous Liége, et à chercher à conserver le Brabant. — Détail de la visite qu'il a faite à Liége. — Le poste de Limbourg menacé	//	593
Mémoire de M. de Puysegur du 2 octobre. — Importance de la conservation du Brabant. — Difficulté de couvrir Liége à cause de la supériorité des ennemis. — Embarras que la prise de cette ville donnerait aux ennemis pour la conserver. — Nécessité de conserver Bonn. — Il faut faire revenir M. le comte de Tallard après avoir mis dans cette place des troupes françaises, retirer celles de l'électeur, et engager ce prince à fixer sa résidence à Bruxelles. — M. de Puysegur conclut à rester dans la position actuelle, à régler ses mouvements sur ceux des ennemis, et à s'attacher particulièrement à la conservation du Brabant	//	598
Le roi approuve les raisons exposées par M. le maréchal pour préférer la conservation de ce pays. — Force des garnisons de la citadelle et de la Chartreuse de Liége. — Diversion de M. le comte de Tallard sur le Rhin. — Tentative sur Siegberg, sans succès faute d'artillerie	113	//
Situation de ce poste. — Sa garnison	114	//
Mémoire de M. de Filley sur Siegberg, contenant une reconnaissance de ce poste	//	606
Son entreprise sur le camp de Mulheim. — Les troupes ennemies l'abandonnent. — Il occupe ce camp le 4. — Il envoie des détachements jusqu'à Dusseldorf pour y établir la contribution. — Cologne force d'accepter la neutralité. — Le château de Lülsdorf emporté	114	//
Convention de neutralité pour la ville de Cologne, 8 octobre	//	607
Stephanswert, battu pendant cinq jours, est obligé de capituler le 2 octobre. — Ruremonde, attaqué le 2, capitule le 6. — Séparation des troupes ennemies après le siége. — Leur destination. — Mouvement		

	Pages.	
de M. le maréchal, le 8, pour se mettre plus à portée de Liége....	115	
Disposition de l'armée. — Nouveau renfort envoyé à la citadelle de Liége. — Limbourg et Léau pourvus de troupes. — Force de la garnison de cette première place.....	116	
Mouvement de milord Marlborough, le 13, pour se porter de Soetendale sur Liége. — La ville et la Chartreuse investies. — Marche de l'armée, le 13, de Tongres à Montenack. — Son objet. — La garnison du château d'Huy renforcée.....	117	//
Marche de l'armée, le 17, de Montenack à Thisnes. — Supériorité des ennemis. — Renfort demandé à M. de Bedmar. — Ordre à M. de Tallard de rejoindre l'armée.—Le pays de Berg mis à contribution. — Plusieurs postes rasés. — Bonn occupé par une garnison française. — M. de Tallard part de cette ville avec M. l'électeur de Cologne pour rejoindre l'armée. — Il reçoit de la cour l'ordre de chercher à s'emparer de Treves et de Trarbach.....	118	
Lettre du roi à M. le maréchal de Boufflers, de Fontainebleau, le 17 octobre, contenant le précis de l'affaire de Friedlingen.....		611
M. de Tallard conduit l'électeur de Cologne à Luxembourg pour y faire sa résidence. — Convention entre M. de Marlborough et les magistrats de Liége.....	119	
La tranchée est ouverte le 20 devant la citadelle. — Progrès de ce siége.— Les ennemis s'en rendent maîtres le 23.....	120	//
Marche de l'armée le 25, de Thisnes à Jandrain. — Disposition des corps détachés.....	121	
La Chartreuse, attaquée le 29, capitule le 30.—La garnison sort le 31 pour être conduite à Anvers.....	122	
Capitulation de la Chartreuse de Liége, le 30 octobre 1702.....	//	612
Dispositions du prince Frédéric de Brandebourg pour assiéger Rhinberg.— La tranchée ouverte le 22. — Le siége levé dans la nuit du 30 au 31...	123	
Détail du siége de Rhinberg.....	//	614
M. de Tallard s'empare de la ville de Trèves le 25, occupe le 27 la ville de Trarbach et investit le château.....	124	
NOVEMBRE.		
Le 1er, M. de Tallard ouvre la tranchée devant le château de Trarbach, qui		

	Pages.	
capitule le 6. — Ce général s'empare de Veldenz, établit de grosses contributions, et part pour Metz, après avoir fait ses dispositions le long de la Meuse	124	/
Andernach, attaqué le 15 par les ennemis, capitule le 17. — La garnison est conduite à Bonn	125	/
Capitulation d'Andernach, le 17 novembre	//	622
Le château de Sinzig emporté par les ennemis. — Bonn resserré. — Rhinberg et Gueldre bloqués. — Réflexions sur la campagne	125	/
Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Boufflers, du 7 novembre. — Ce ministre cherche à se justifier des fautes que ce général paraît avoir voulu rejeter sur lui. — Il lui propose un plan d'opérations pour la suite et traite les quartiers d'hiver	//	624
Difficultés que présente la défense de la frontière. — Mesures à prendre pour la mettre à couvert	126	/
État des officiers généraux qui doivent être employés pendant l'hiver, 2 novembre	//	627
Mouvements des ennemis pour aller prendre leurs quartiers d'hiver. — Ils campent le 3 sous Maëstricht, le 4 à Soetendale	126	//
Incertitude de M. le maréchal sur le véritable motif du mouvement des ennemis. — Dispositions de sa part pour mettre à couvert le Demer et le Brabant. — Séparation de l'armée ennemie. — Départ de milord Marlborough pour La Haye. — *Note.* Il est arrêté près de Venloo et relâché aussitôt	127	/
M. le maréchal lève son camp de Jandrain, fait marcher les troupes vers les cantonnements qui leur sont destinés, se rend le 15 à Bruxelles, et regle avec M. de Bedmar les quartiers d'hiver et la marche des troupes pour s'y rendre	128	/
Projet de la disposition des officiers généraux pour l'hiver	/	628
Disposition de la cour pour les quartiers d'hiver des troupes destinées à agir l'année suivante	128	630
M. le maréchal part le 29 pour se rendre à la cour ; il laisse le commandement à M. de Bedmar. — M. de Bedmar envoie à la cour un mémoire contenant un projet pour rassembler en cas de besoin les troupes pendant l'hiver. — Ce mémoire est approuvé par le roi	129	636

DECEMBRE.	Pages.	
Mesures prises pour entretenir les troupes de l'électeur de Cologne. — Namur, lieu de sa résidence	129	//
Force des garnisons de Liége et de Maëstricht	130	//
Etat des troupes hollandaises, anglaises et autres, en garnison dans les places le 21 décembre		642
Etat des troupes palatines, de Brandebourg, de Zell, Hanovre et Hesse-Cassel, 30 décembre	//	648
Etat abrégé des forces des alliés le 30 décembre	130	651
Nouvelle alliance que les ennemis contractent pendant l'hiver	130	

ITALIE.

Dispositions générales pour les troupes pendant l'hiver. — Disposition de M. le prince Eugène à la droite du Pô; son arrivée à San-Benedetto. — Le duc de Modène livre Brescello aux impériaux, le 6 janvier. Le prince Eugène s'établit à Luzzara	131	
Etat des troupes d'Espagne en Italie	//	653
Crainte du duc de Parme pour ses états.—Conditions auxquelles il offre de recevoir les troupes des deux couronnes.—Motifs qui ne permettent pas d'y souscrire	132	//
M. le maréchal de Villeroy sépare l'armée.—Quartiers qu'elle occupe	133	//
Etat des quartiers de l'armée des deux couronnes	//	654
M. le maréchal de Villeroy fait retrancher le pont de Crémone et occuper le château de Monticelli. — Ponts jetés par M. de Vaudémont, sur le Pô et sur le Tessin	133	
Renforts que le roi fait passer en Italie.—Troupes impériales destinées pour le royaume de Naples. — Troupes françaises qui doivent passer dans ce royaume	134	
Etat des troupes destinées à augmenter l'armée d'Italie		655
Etat des troupes de l'empereur destinées pour le royaume de Naples		656
Dispositions de M. le maréchal de Villeroy pour occuper promptement Plaisance.—Le duc de Parme persiste dans ses demandes.—Motifs qui empêchent M. le maréchal d'y consentir. — Lettre de M. le maréchal de		

	Pages.	
Villeroy au roi, de Crémone, le 12 janvier.—Détail de la négociation avec le duc de Parme.—Importance du pont de Crémone.—Nécessité de soutenir le pays à la droite du Pô. — Inconvénients d'attaquer de vive force Plaisance.—Mauvais état des affaires dans le royaume de Naples.—Impossibilité d'y porter des secours avant l'arrivée des troupes qui doivent venir de France.—Le château de Monticelli occupé.—Détachement envoyé à la droite du Pô	135	
Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi, de Crémone, le 18 janvier. — Il désapprouve la conduite de M. de la Chetardie à la Mirandole.—État de la négociation avec le duc de Parme. — Position qu'il fait prendre aux troupes destinées à occuper le Parmesan.— Postes occupés à la droite du Pô. — Renforts qui arrivent aux ennemis; leurs desseins sur le royaume de Naples	142	//
Lettre de M. le comte de Tessé à M. le maréchal de Villeroy, du 13 janvier. — Détails sur les quartiers ennemis le long du Pô	//	656
Intentions du roi au sujet du Parmesan et du Plaisantin.—Position générale des troupes	150	//
M. le maréchal de Villeroy reçoit ordre du roi de marcher au secours de Mantoue et de combattre les ennemis. — Confirmation de l'arrivée de quelques renforts dans le Tyrol. — Conférence de M. le maréchal de Villeroy avec M. le prince de Vaudémont, à Milan.—Dispositions relatives à la négociation avec le duc de Parme. — M. le maréchal de Villeroy quitte Milan et arrive à Crémone le 31 au matin	152	//
Mouvements de M. le prince Eugène. — Dispositions de M. le maréchal de Villeroy pour garantir ses quartiers d'une invasion de la part des ennemis	153	//
FÉVRIER.		
Entreprise de M. le prince Eugène sur Crémone	153	//
Etat de la garnison de Crémone	//	658
Crémone surpris le 1er février. — Détail de cette expédition. — M. le maréchal de Villeroy fait prisonnier de guerre	154	//
Pièces relatives à la surprise de Crémone. — Lettre de M. le comte de Revel à M. de Chamillart, de Crémone, le 1er février	//	658
Lettre de M. d'Arène à M. de Chamillart, de Crémone, le 3 février	//	661

	Pages.	
Relation de ce qui s'est passé à Crémone le 1er février, envoyée par M. de Vaudrey le 14		666
Lettre de M. le maréchal de Villeroy au roi, écrite le 15 février, d'Inspruck, où il fut envoyé par M. le prince Eugène		672
Relation de ce qui s'est passé à Crémone le 1er février	//	679
M. le duc de Vendôme est destiné à remplacer M. le maréchal de Villeroy dans le commandement de l'armée.—Il part de la cour le 10 février.—Le prince de Vaudémont commande seul toutes les troupes.—Lettre de M. le prince de Vaudémont au roi, de Milan, le 5 février. — Dispositions pour la répartition des troupes. — Importance de conserver les postes du bas Oglio.—Conjectures sur ce que pourront faire les ennemis.—Réflexions sur la surprise de Crémone	157	//
M. de Créqui abandonne les postes du bas Oglio. — M. le prince de Vaudémont lui ordonne d'y rester. — Circonstances qui empêchent M. de Créqui d'obéir. — Il arrive avec toutes ses troupes, le 7, à Crémone	161	//
M. le prince de Vaudémont forcé de prendre des quartiers derrière l'Adda. —Distribution qu'il fait des troupes.—Ouvrages faits à Crémone pour la sûreté de cette place	162	//
Etat des troupes depuis Lodi jusqu'à Pizzighitone	//	689
Lettre de M. le prince de Vaudémont au roi, de Lodi, le 7 février.—Il rend compte des ordres qu'il a envoyés à M. de Créqui pour la conservation des postes de l'Oglio.—Circonstances qui en ont empêché l'exécution.— Lettre qu'il a écrite à ce sujet à M. de Créqui. — Avantage de la position de l'armée derrière l'Adda et à la Stradella.—Suite de la négociation avec le duc de Parme	163	//
Lettre de M. de Créqui à M. de Vaudémont, de San-Daniele, le 6 février, pour se justifier d'avoir levé les quartiers de l'Oglio.—Il continue sa marche vers Crémone, où il attendra de nouveaux ordres. — Mouvements des ennemis	//	690
Lettre de M. le prince de Vaudémont à M. de Créqui, du 4 février; il lui réitère l'ordre de reprendre les quartiers de l'Oglio	//	692
Lettre de M. le prince de Vaudémont à M. de Créqui, de Milan, le 5 février, sur le même sujet	//	693
Pour se soustraire aux prétentions de l'empereur sur la féodalité de ses états, le duc de Parme fait arborer à Parme l'étendard de Rome	169	//

Pages.

Arrivée de la tête des troupes venant de France 170

M. le duc de Vendôme, destiné à commander l'armée, arrive à Milan le 18 170

Résumé des opérations qui ont terminé la campagne précédente. — Position des deux armées. — Continuation du blocus de Mantoue par les impériaux 171

M. le duc de Vendôme doit s'attacher à la conservation du Milanais et du Crémonais, et à la délivrance de Mantoue 172

Renforts pour les troupes françaises. — Époque de leur arrivée dans l'Alexandrin. — Intérêts de la France relativement aux ducs de Mantoue et de Parme. — Protection que les généraux doivent accorder à leur pays 173

Situation des affaires dans le royaume de Naples. — Conduite que M. de Vendôme doit tenir pour concilier ses opérations avec les intérêts du roi à Naples. — Il se détermine à se mettre sur l'offensive 174

Disposition que fait M. le duc de Vendôme des troupes de renfort. — Pavie désigné pour le quartier d'assemblée des recrues. — Galiotes qu'il fait armer pour la sûreté de la navigation du Pô. — Situation des affaires dans le Mantouan. — Nécessité de se mettre en état de secourir Mantoue avant la fin de mars, et d'empêcher le siége de Goito. — Mauvais état de cette dernière place 175

Motifs qui empêchent M. le duc de Vendôme de marcher au secours de Mantoue. — Il laisse à M. de Tessé la liberté d'évacuer Goito. — Succès d'une sortie de la garnison de Mantoue. — Convoi que M. de Tessé fait entrer dans Goito 176

Reconnaissance du cours de l'Adda. — Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, de Lodi, le 25 février. — Il rend compte du projet qu'il a formé de chasser les ennemis du Parmesan, et demande les ordres du roi sur cette entreprise 177

Les troupes venant de France commencent à débarquer le 22 sur la côte de Gênes. — La cavalerie arrive successivement à Alexandrie. — Impossibilité de l'exécution du projet de M. le duc de Vendôme avant le 20 mars. — Mantoue et Goito peuvent tenir jusqu'à cette époque. — Situation de ces places 180

Lettre de M. le comte de Tessé à M. le duc de Vendôme, de Mantoue, le 28 février. — Il rend compte de l'état dans lequel se trouve Mantoue, et

	Pages.	
des moyens qu'il espere employer pour tenir jusqu'à la fin de mars. — Dispositions au sujet de Goito. — Considérations sur les opérations à faire sur l'Oglio et de l'autre côté du Pô	//	693
Lettre de M. le duc de Vendôme à M. le comte de Tessé, de Crémone, le 29. — Il ne pourra aller au secours de Mantoue qu'à la fin du mois de mars. — M. de Tessé doit ne point évacuer Goito	//	696
Sentiment de la cour sur le projet de M. le duc de Vendôme. — Mémoire qu'elle lui adresse pour lui faire connaître la nécessité de songer de préférence à délivrer Mantoue	181	//
Mémoire de M. de Chamlay sur ce qui s'est passé depuis le commencement de la guerre. — Il propose différents moyens pour obliger les ennemis à lever le blocus de Mantoue	//	697
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, du 4 mars, pour lui faire connaître ses intentions sur l'exécution de ce projet	182	//
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, de Pavie, le 14 mars. — Impossibilité de marcher à Mantoue avant l'ouverture de la campagne. — Nécessité de chasser les ennemis du Parmesan et du Plaisantin. — Dispositions qu'il fait en conséquence. — Détail des troupes qui marcheront avec lui et de celles qui resteront sur l'Adda	183	//
État des troupes et disposition dans laquelle elles se trouveront le 21 mars	//	711
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, de Versailles, le 20 mars. — Sa majesté approuve son projet et ses dispositions	188	
Changement dans la composition du corps destiné à agir dans le Plaisantin et le Parmesan. — Troupes qui resteront dans le Crémonais et le Milanais, sous les ordres de M. le prince de Vaudémont. — *Note.* Distribution des troupes des ennemis à la droite et à la gauche du Pô. — Le mouvement des troupes est fixé au 18 mars. — Nécessité de ravitailler Mantoue	190	
Résultat d'une conférence à ce sujet entre M. le duc de Vendôme et M. de Vaudémont. — Dispositions en conséquence. — *Note.* M. le prince de Vaudémont est à la veille d'être disgracié. — Motifs qui empêchent son rappel	191	//
Le mouvement de M. le duc de Vendôme différé jusqu'au 26. — Détail de différentes sorties qu'a faites la garnison de Mantoue	192	
Les troupes destinées à l'expédition de M. le duc de Vendôme sont réunies à la Stradella le 26, et se portent le 27 sur le Tidone	193	//

	Pages.	
Retraite du corps des impériaux avancé entre Plaisance et Parme. — Travaux que M. le prince Eugène fait faire à Guastalla et à Brescello. — M. le duc de Vendôme marche le 29 sur la Trebbia; le 30, sur la Nura.	194	//
État des quartiers à la droite du Pô, le 30 mars	//	715
M. le duc de Vendôme contremande le corps de troupes qui doit passer le Pô pour le joindre. — Instructions à M. d'Albergotti. — Approvisionnement de Soncino	194	
Obstacles qui s'opposent à la marche de M. le duc de Vendôme contre les ennemis. — Mauvais état de ses troupes. — Disette de fourrages. — Retard dans la marche des Espagnols	195	//
Le manque de fourrages force M. le duc de Vendôme à se rapprocher du Pô. — Occupation des châteaux de Corte-Maggiore	196	//
État des quartiers à la droite du Pô, le 6 avril	//	716
La plus grande partie de la cavalerie repasse le Pô le 10, et cantonne sur l'Adda	197	//
Etat des quartiers de la cavalerie à la gauche du Pô, le 11 avril. — État des quartiers à la droite du Pô, le 11 avril	//	717
M. le duc de Vendôme fixe au 26 avril son mouvement sur Mantoue. — Corps qui doit rester dans le Crémonais	197	
Epoque à laquelle une partie des troupes piémontaises doit joindre l'armée. — Position du corps avancé des ennemis sur la Lenza. — Pont jeté par eux sur le Pô, à Correggio-Verde. — Retranchements qu'ils font à Reggio. — Conférence tenue à Lodi, le 12, entre M. le duc de Vendôme et M. le prince de Vaudémont. — Résolutions qu'on y prend	198	//
Etat de la destination des troupes		718
Les ennemis rassemblent à Borgoforte leurs troupes de l'Oglio	199	
Dispositions que fait M. le duc de Vendôme pour marcher à eux. — Camp retranché à la tête du pont de Crémone. — Approvisionnements ordonnés pour Sabionetta	200	//
Variations dans les nouvelles sur les positions des ennemis. — M. de Vendôme s'occupe principalement de la délivrance de Mantoue. — Retard dans l'arrivée de l'artillerie. — Le départ des troupes du duc de Savoie pour joindre l'armée, fixé au 1er mai	201	//
Le projet de M. le duc de Vendôme approuvé par le roi. — Nouvelles ins-		

	Pages.	
tructions qu'il reçoit de la cour. — Le mouvement de l'armée fixé au 2 mai. — Les troupes du duc de Savoie dirigées sur Lodi. — Moyens employés pour priver les ennemis des secours que leur fournit la mer Adriatique	202	
L'attention des ennemis paraît se porter sur Mantoue. — M. le duc de Vendôme prend la résolution de les combattre	203	
Assemblée de toutes les troupes le 2, à la droite du Pô, près de Crémone. — Obstacles qui s'opposent à la marche projetée pour le 3. — Prochaine arrivée de renforts à l'armée des ennemis	204	
M. le duc de Vendôme marche le 4. — L'armée passe le Pô à Crémone et vient camper le 6 à San-Gio-in-Croce	205	
Ordre de bataille de l'armée de France et d'Espagne		721
Retard dans la marche des troupes de M. le duc de Savoie. Leur mauvais état. — Position des ennemis sur l'Oglio. — Le quartier de M. le prince Eugène établi à Borgoforte	205	
M. le duc de Vendôme projette de passer l'Oglio à l'insu des ennemis	206	
Mouvement des grenadiers et dragons de l'armée, commandés par M. de Crequi, le 11. Son objet. — M. de Pracontal chargé de masquer Caneto et Ustiano. — L'armée se met en marche le 12 et arrive le lendemain au soir à Bardolano	207	
L'armée passe l'Oglio le 15, et va camper le 17 à Pralboino	208	
Mouvements de M. le prince Eugène. — Prise de Caneto	209	
La communication est rétablie avec Goito. — Position d'un corps détaché des ennemis à Marmiruolo et de leur armée derrière la Fossa-Maestra. — M. le prince Eugène s'empare d'un ouvrage extérieur d'une des portes de Mantoue. — M. le duc de Vendôme mène l'armée à Goito le 23. — Le château de Castel-Goffredo se rend à M. de Villepéon	210	
Mantoue délivré. — Les ennemis vont camper successivement à Marmiruolo et à la porte de Mantoue dite de Cerese	211	
Position que M. le prince Eugène fait prendre à son armée dans le Seraglio. — M. le duc de Vendôme se rend à Mantoue. — Position dans laquelle il trouve les ennemis. — Mouvement de quelques troupes pour resserrer l'armée de M. le prince Eugène. — Renforts attendus à celle des deux couronnes	212	

	Pages	
Etat des troupes de l'armee imperiale	//	722
JUIN.		
Le 1er juin M. de Revel s'empare du château de Castiglione	213	
Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Goito, le 2 juin.—Il rend compte de la prise de Castiglione et prévient le roi des mouvements qu'il doit faire pour l'exécution de son projet.—Position des ennemis devant Mantoue et sur la Fossa-Maestra.—Moyens de les attaquer.—Arrivée du reste des troupes de M. le duc de Savoie	214	
L'armée décampe de Goito le 3, et va prendre position sur la Fossa-Maestra	219	//
Troupes détachées à la papeterie, sous les ordres de M. de Pracontal.—Corps qui s'assemble à Crémone sous les ordres de M. le prince de Vaudémont. — Position des ennemis. — Retranchement que font les deux armées sur tout le front de leur position	220	
Avantages de celle de M. de Vendôme.—Postes qu'il établit pour sa communication avec Crémone.—Entreprise sur le château de Viadana manquée par M. de Viantes. — M. de Chartogne s'en empare le 11. — Les dispositions de M. le duc de Vendôme font faire au prince Eugène un changement dans sa position générale	221	
Pont jeté à Marcaria sur l'Oglio.—Abondance des subsistances dans le camp de M. de Vendôme. — Tentative de M. le prince Eugène pour enlever M. de Vendôme	222	//
M. le duc de Vendôme en représailles canonne le quartier de M. le prince Eugene, qu'il force à se retirer à Montanara.—Les ennemis rompent les ponts de Governolo et de Garalda. — Projet que forme M. le duc de Vendôme pour resserrer les ennemis du côté du Mincio et les forcer d'abandonner le Seraglio	223	
Difficultés que rencontre M. le duc de Vendôme dans l'exécution de ce projet.—Retards dans ce mouvement.—Prochaine arrivée du roi d'Espagne. — Dispositions de M. le duc de Vendôme pour la subsistance de ses troupes dans le Parmesan et pour la sûreté de Mantoue	224	
Les nouvelles dispositions des ennemis sur le Crostolo et dans leurs postes a la droite du Pô suscitent des difficultés à M. le duc de Vendôme. — Arrivee du roi d'Espagne à Milan. — *Note.* Entreprise des ennemis pour enlever le roi d'Espagne pendant sa route de Milan à Crémone	225	

	Pages	
M. le duc de Vendôme marche pour attaquer M. le prince Eugène. — Motifs qui l'empêchent d'exécuter ce projet. — Troupes qu'il fait entrer dans la place	226	//
Plan de M. de Vendôme pour la composition de deux armées, l'une à la droite, l'autre à la gauche du Pô. — Opérations qu'il projette pour forcer les ennemis d'abandonner le Seraglio	227	//
Troupes qu'il fait marcher à Marcaria le 30. — Avantage que M. d'Albergotti remporte sur un détachement des ennemis	228	//
JUILLET		
Le roi d'Espagne arrive le 3 à Crémone. — Il y trouve les troupes espagnoles rassemblées. — Détachement que sa majesté envoie sur l'Adda.	228	
Résultat d'une conférence entre M. le prince de Vaudémont et M. de Vendôme sur la composition des deux armées et sur les opérations. — Troupes que M. le prince Eugène fait passer à Guastalla et à Brescello. — Dispositions qu'il fait sur la Lenza et le Crostolo	229	//
M. de Vaudémont se rend au camp de Rivalta pour en prendre le commandement. — M. de Vendôme part pour Crémone. — Le roi d'Espagne va à Casal-Maggiore, suivi du duc de Mantoue. — Les troupes du camp de Rivalta commencent leur mouvement le 9. — Officiers généraux qui doivent rester avec M. le prince de Vaudémont	230	//
Ordre de bataille de l'armée commandée par M. le prince de Vaudémont.	//	723
Le quartier général établi à la Madona delle Grazie. — Postes qu'il occupe. — Moyens qu'il prend pour fermer au prince Eugène tous les débouchés du Seraglio	231	//
Etat des troupes répandues dans différents postes	//	724
Les troupes qui doivent s'assembler sur le Pô se dirigent vers Crémone et Casal-Maggiore. — M. de Créqui passe ce fleuve le 13 à Crémone et va camper à Castel-Vetro	232	
Il est suivi par les autres divisions jusqu'au 17. — Arrivée des troupes à Casal-Maggiore. — Galiotes que M. le duc de Vendôme a fait armer pour protéger la navigation du Pô. — Le mouvement général de l'armée fixé au 18. — Corps des ennemis assemblés sur le Taro et la Lenza. — Le 18, le corps campé à Castel-Vetro, passe l'Adda et va camper à San-Secondo	233	//
Les ennemis retirés derrière le Crostolo. — Trois mille chevaux de leur cava-		

	Pages.	
lerie détachés à Sorbolo. — Le 21, une partie du corps campé à San-Secondo va à Colorno; le reste, arrêté par le débordement du Taro, ne joint que le 22. — Le débordement du Pô retarde jusqu'au 22 le passage des troupes. — Elles se rendent le même jour à Colorno. — Troupes qui restent à la gauche du Pô pour escorter le roi d'Espagne..	234	//
Les trois mille chevaux des ennemis, détachés à Sorbolo, repassent la Lenza et se retirent derrière Brescello. — Troupes qui occupent cette place et Guastalla. — Dispositions diverses de M. le prince Eugène. — M. le duc de Vendôme va camper à Sorbolo. — Sa majesté catholique se rend le même jour à l'armée.....	235	//
Ordre de bataille de l'armée sous les ordres immédiats de sa majesté catholique.....	//	726
M. le duc deVendôme s'empare des passages du Crostolo. — Il marche ensuite à un corps de cavalerie ennemie campé à la Vittoria. — Combat de la Vittoria. — Lettre de M. le duc de Vendôme au roi, du camp de Castel-Novo le 27 juillet. — Il rend compte du combat de la Vittoria..	236	//
État des officiers qui étaient à l'action du 26, sur le Tassone.....	//	727
Lettre du roi d'Espagne au roi, du camp de Castel-Novo, le 27 juillet.—Sa majesté catholique envoie au roi une relation du combat de la Vittoria.	239	//
Relation du combat qui s'est donné le 26 juillet près de la Vittoria.....	//	728
M. de Créqui passe la nuit sur le champ de bataille de la Vittoria. — Les ennemis après le combat se rassemblent près de Guastalla. — Le 28 l'armée va camper à la Vittoria. — Troupes qui restent à Castel-Novo.— Modène et Reggio se rendent à M. d'Albergotti.....	241	//
AOUT.		
L'armée passe le Tassone le 1er août, va camper à Novellara.—Retraite du corps des ennemis campé sous Guastalla pour s'approcher de Borgoforte. — Pont que M. le duc de Vendôme doit jeter sur le Pô, pour faciliter sa communication avec M. le prince de Vaudémont. — L'armée va camper à Testa sur la Parmeggiana.— Ponts jetés sur cette rivière....	242	//
M. le prince Eugène lève le blocus de Mantoue dans la nuit du 1er au 2. — Dispositions de M. le prince de Vaudémont pour occuper les retranchements des ennemis et s'avancer dans le Seraglio. — M. le prince Eugène campe le 2, la droite à Governolo, la gauche à Borgoforte. — Il passe le Pô le 3.—Corps de douze mille hommes qu'il laisse sous Borgoforte.—M. le		

	Pages.	
duc de Vendôme juge convenable de ne marcher aux ennemis qu'après avoir tiré des renforts de l'armée de M. le prince de Vaudémont.....	243	//
Opérations dont ce dernier est occupé. — Retranchement des Chiaviche. — Importance de ce poste. — Position qu'il fait prendre à sa cavalerie à Scorsarola et Bescoldo.....	244	.
Mesures que prend M. de Vaudémont pour canonner l'île de Borgoforte et le pont des ennemis. — Ordre qu'il reçoit du roi d'Espagne le 7, de lui envoyer douze bataillons et vingt escadrons, et de se préparer à marcher à Borgoforte. — Départ de ces troupes le 8, sous les ordres de M. de Medavi. — M. de Vendôme fait occuper le même jour le château de Reggiolo.	245	//
Effet que produisent les batteries de M. de Vaudémont sur le pont des ennemis. — Arrivée de douze bataillons et vingt escadrons de M. le prince de Vaudémont à l'armée de sa majesté catholique, le 13. — Obstacles qui s'opposent à ce qu'elle marche dès le 14 aux ennemis.....	246	//
Position de l'armée impériale le 14.....	247	//
Ordre de bataille de l'armée de l'empereur.....	/	731
Le roi d'Espagne marche le 15 vers Luzzara. — Mouvement que doit faire l'armée de M. de Vaudémont.....	247	//
Ordre de marche de l'armée.....	//	732
BATAILLE DE LUZZARA, LE 15 AOUT.		
Détail de la bataille. — La victoire reste indécise.....	248	
Position des deux armées après le combat. — Leurs pertes.....	249	//
Lettre de M. le comte de Tessé sur la perte qu'ont faite les ennemis.....	//	732
Le château de Luzzara se rend au roi d'Espagne, le 17.....	249	//
Lettres de différents officiers généraux, contenant des détails sur la bataille de Luzzara.....	//	733 à 740
Erreurs de M. de Feuquières dans la relation qu'il a faite de la bataille...	251	//
Détail de ce qui s'est passé à l'armée commandée par M. le prince de Vaudémont. — Marche de dix bataillons que M. de Vaudémont envoie à l'armée du roi d'Espagne après la bataille.....	253	.
Disposition qu'il fait du reste de ses troupes pour la garde de la Fossa-Maestra. — Il se prépare à joindre le roi d'Espagne avec six bataillons et douze escadrons. — Ordre qu'il reçoit de laisser ces troupes à la gauche du Pô. — Conseil de guerre tenu le 18. — Différents partis qui y sont proposés.	254	//

	Pages.	
Le roi d'Espagne adopte celui d'agir avec toutes les forces par la droite du Pô.— Mouvement que fait en conséquence M. de Vaudémont le 19 pour passer ce fleuve.— Le roi d'Espagne prend la résolution de faire assiéger Borgoforte.— Mouvements de M. de Barbesières pour exécuter cette entreprise. — M. de Vaudémont et le plus grand nombre des officiers généraux de son armée se rendent le 21 à celle du roi d'Espagne	255	
Batteries établies dans l'île du Pô pour canonner la droite du camp des ennemis. — Retranchement sur tout le front de l'armée des deux couronnes.— Le 22, M. de Barbesières investit Borgoforte	256	
M. de Barbesières lève le siége le 28 et joint l'armée avec une partie de ses troupes. — Il laisse le reste pour garder Mantoue et les postes du Mantouan	257	
Le siége de Guastalla résolu.— M. de Vaubecourt l'investit le 29 et ouvre la tranchée dans la nuit du 31 août au 1er septembre	258	
SEPTEMBRE.		
Détail du siége.— La place capitule le 9	259	
Capitulation de Guastalla	//	740
Note. M. le maréchal de Villeroi, prisonnier à Gratz, obtient sa liberté en vertu du cartel convenu entre la France et l'empereur	259	//
Avantages de la possession de Guastalla.—Rareté des fourrages dans l'armée des deux couronnes. — Intention du roi Louis XIV sur les opérations de l'armée des deux couronnes.— Différents projets proposés	260	//
M. le duc de Vendôme s'arrête à celui de resserrer les ennemis par leur gauche et de les inquiéter dans leurs subsistances	261	//
Représentations de quelques officiers généraux à ce sujet. — Situation des princes d'Italie à l'égard des puissances belligérantes. — Politique des Vénitiens	262	
Dispositions de M. le duc de Vendôme pour subsister longtemps dans son camp.—Pont jeté à Guastalla.—Retranchement qu'on y fait.—Les troupes du siége rejoignent l'armée, le 16.—Carpi occupé le 18 par M. d'Estaing avec quatre bataillons et onze escadrons	263	//
M. de Vaudémont demande qu'on s'empare de Governolo.— Motifs qui empêchent M. le duc de Vendôme d'adopter cet avis.—Troupes qu'il envoie à Marmirnolo pour la sûreté des environs de Mantoue. — Précautions que les ennemis prennent pour leurs subsistances. — Travaux qu'ils exécutent	264	//

	Pages.	
Motifs qui retardent le mouvement de l'armée des deux couronnes. — M. de Vendôme fait miner le château de Luzzara	265	
Descente des Anglais sur les côtes d'Espagne. — Départ de sa majesté catholique pour retourner dans son royaume. — Moyens dont se sert M. le duc de Vendôme pour assurer la subsistance de l'armée jusqu'au mois de novembre	266	
M. de Tessé va commander à Mantoue. — Marches ouvertes pour porter l'armée sur la Tagliata. — M. le duc de Vendôme empêche M. le prince Eugène de surprendre Mantoue	267	
Mauvais succès de l'entreprise de M. le prince Eugène sur le pont de Guastalla	268	
M. de Vendôme fait sauter le château de Luzzara et lever le pont du Pô. — Il renvoie une partie de son artillerie à Crémone. — L'électeur de Bavière se déclare pour la France. — M. le marquis de Villars remporte une victoire sur les impériaux à Friedlingen. — Dispositions pour la marche de l'armée des deux couronnes. — Destination des différentes troupes	269	
Diversion que doit faire M. de Tesse à la droite du Pô	270	
État des troupes qui composeront l'armée		743
État des troupes qui resteront dans les places		745
L'armée des deux couronnes décampe le 5. — Elle va camper entre Villanova et Reggiolo	270	
Le 7 l'armée va camper à San-Prospero. — M. le prince Eugène quitte son camp. — Il mène son armée à San-Benedetto. — Corps qu'il détache à la Concordia	271	
Motifs qui forcent M. le duc de Vendôme de se rapprocher de Carpi. — L'armée des deux couronnes passe la Parmeggiana le 9 et campe à Novi. — M. le prince Eugène passe la Secchia avec une partie de son armée, et va camper à la Concordia. — Il y est joint le 10 par le reste de ses troupes. — M. le duc de Vendôme commence à séparer l'armée le 10. — L'armée impériale se sépare aussi quelques jours après et laisse un corps à la Concordia. — Les Piémontais quittent l'armée le 12 pour retourner dans leur pays. — Fourrages que M. de Vendôme fait enlever pour en priver le corps des ennemis resté à la Concordia. — Précautions qu'il prend pour l'empêcher d'agir à la gauche de la Secchia	272	
L'armée des deux couronnes campe le 13 à Fabrico. — Troupes qui par-		

	Pages.	
tent pour aller dans leurs quartiers sur le Crostolo et la Lenza. — M. de Vaudémont fait jeter des bombes dans Brescello.—Entreprise de M. de Tessé sur Borgoforte. — Troupes que M. de Vendôme lui envoie. — Diversion que doit faire M. d'Albergotti sur la Secchia. — M. de Tessé s'empare de Borgoforte	273	//
Marche de M. le prince Eugène pour secourir la place. — Il se retire le 15, et occupe Governolo avec quinze cents hommes	274	//
Capitulation de Borgoforte	//	746
Départ du reste des troupes de l'armée des deux couronnes pour leurs quartiers d'hiver	274	//
État des quartiers de l'armée des deux couronnes	//	747
Dispositions de M. le duc de Vendôme pour la sûreté de Borgoforte et pour le siége de Governolo	274	
Enlevement et destruction d'un magasin de grains appartenant aux ennemis, à San-Benedetto	275	//
Dispositions pour le siége de Governolo	276	//
Détail sur les places de Modène, Reggio et Rubiera	//	749
Investissement du château de Governolo.—Tranchée ouverte dans la nuit du 17 au 18	277	//
Détail du siége. — Les ennemis abandonnent le château pendant la nuit du 22 au 23. — M. de Vendôme les force à replier tous leurs postes de la droite de la Secchia	278	//
Travaux que M. de Vendôme fait faire à Governolo ainsi que sur le Mincio	279	//
JANVIER 1703.		
Les troupes du siége de Governolo se mettent en marche le 1er janvier pour aller dans leurs quartiers d'hiver. — Dispositions pour la sûreté du Seraglio. — Projet sur les postes qu'occupent les ennemis entre la Secchia et le Panaro	279	//
Résumé des opérations de la campagne	280	//
Lettre de M. le duc de Vendôme à M. de Chamillart du 1er décembre. — Ce général justifie la conduite qu'il a tenue dans le cours de la campagne.	//	750

	Pages.	
Lettre du roi à M. le duc de Vendôme, du 11 décembre, pour rassurer ce général sur la crainte qu'il a conçue des discours désavantageux tenus sur sa conduite pendant la campagne. — Il lui indique celle qu'il devra tenir à l'égard de l'entreprise sur Governolo	"	753

ALLEMAGNE.

Situation des affaires en Europe	283	"
État des forces de l'empereur en Italie et sur le Rhin.—Le prince Louis de Bade, destiné à commander les dernières, sous les ordres du roi des Romains.—Forces de l'Angleterre, tant sur mer que sur terre.—Motifs qui ont déterminé les États-Généraux à entrer dans la ligue contre la France. —Princes de l'empire qu'ils prendront à leur solde.—Le duc de Marlborough destiné à commander l'armée de Flandre. — Armements considérables dans les ports de la république	284	
Augmentation que le roi fait dans ses troupes. — Préparatifs dans les ports et sur les côtes. — Dispositions de l'Espagne et du Portugal pour se mettre en état de soutenir la guerre, tant sur mer que sur terre. — Le roi envoie des troupes en Espagne et en Italie. — Nombre de troupes dont se compose l'armée. — M. le duc de Vendôme la commande à la place de M. le maréchal de Villeroy. — Résolution que prend le roi d'Espagne d'aller diriger lui-même ses affaires en Italie	285	
Composition de l'armée destinée à agir aux Pays-Bas. — Monseigneur le duc de Bourgogne, ayant sous ses ordres M. le maréchal de Boufflers et M. le marquis de Bedmar, doit la commander	286	
MARS.		
Motifs qui déterminent le roi à ne destiner que quarante-cinq bataillons et soixante-huit escadrons pour son armée du Rhin. — M. le maréchal de Catinat doit la commander	287	
Mémoire de M. de Chamlay sur les affaires d'Allemagne	/	755
État des officiers généraux destinés pour l'armée du Rhin, 2 mars	—	776
M. le marquis d'Huxelles, commandant en Alsace, arrive à Strasbourg le 7. — Mesures qu'on a prises pour mettre les places en état de défense. — Landau menacé. — Position des troupes palatines. — Le prince de Bade fait jeter à Spire un pont de bateaux et établir un pont volant à Germersheim. — Époque à laquelle les troupes qui sont dans le Brisgau		

	Pages.	
doivent se rendre sur le Rhin. — L'armée impériale s'assemblera dans les environs de Philipsbourg. — Troupes de différents princes qui doivent la joindre. — M. d'Huxelles représente à la cour la nécessité de pourvoir à la sécurité de l'Alsace	288	//
Troupes employées aux travaux de Neuf-Brisach	289	//
État de l'infanterie qui est en Alsace, le 10 mars	//	776
Sentiment de la cour sur l'état des affaires d'Allemagne.—Renforts envoyés en Alsace. — Nécessité d'entretenir la neutralité du duc de Lorraine. — Inquiétudes de M. d'Huxelles sur les secours que les cercles peuvent donner à l'empereur	289	//
Assemblée des troupes impériales dans les environs de Philipsbourg, le 8 avril. — Dispositions des cercles en faveur de l'empire. — Départ prochain du roi des Romains pour se rendre sur le Rhin	290	//
Position des troupes impériales. — Moyens qu'elles ont de se rassembler promptement. — Inquiétudes qu'en conçoit M. d'Huxelles. — Représentations qu'il fait à ce sujet. — Sécurité de la cour sur la conduite des cercles. — Mort du roi d'Angleterre. — La princesse Anne est proclamée reine d'Angleterre. — Cette princesse déclare qu'elle suivra le système de son prédécesseur	291	//
Kayserswert bloqué par le prince de Nassau-Saarbrück. — Traité d'association conclu à Nordlingen, entre les députés des cercles. — Leur contingent. — Le cercle de Westphalie diffère d'accéder à l'association. — Arrivée des troupes impériales dans les environs de Philipsbourg.— Leur destination. — Train d'artillerie de siége qu'on prépare à Fribourg et à Vieux-Brisach	292	
AVRIL.		
Motifs qui empêchent M. d'Huxelles de retirer les troupes de Neuf-Brisach. — Troupes qu'il fait venir à Strasbourg. — Cavalerie destinée à camper sous Haguenau. — Il fait occuper cette ville par quatre cents hommes d'infanterie	293	//
Renforts destinés pour l'Alsace. — M. le marquis d'Huxelles reçoit l'ordre d'assembler sur le champ les troupes qui y sont et de ne laisser qu'une faible garnison à Neuf-Brisach. — Insuffisance des renforts que la cour a destinés pour l'Alsace. — Troupes ennemies qui passent le Rhin le 20, à Spire et à Germersheim. — Leur position. — Deux régiments d'infanterie et un de cavalerie des troupes palatines se rendent à Germersheim	294	//

	Pages.	
La cour ordonne d'accélérer la marche des troupes qui vont en Alsace. — Nécessité d'empêcher les ennemis de s'emparer du poste de Billigheim, et de les chasser de Germersheim et du Spirbach. — Le 21 les ennemis passent la Queich, et se séparent en trois corps. — Le prince de Bade établit son quartier général à Bellheim. — Une partie des troupes palatines marche à Lauterbourg, l'autre reste dans ses positions	295	»
Composition de l'armée du Rhin. — Garnisons destinées pour l'Alsace. — Éloignement où sont encore ces troupes	296	
Etat des troupes destinées pour l'armée du Rhin	»	777
État des bataillons qui formeront les garnisons d'Alsace. — État des bataillons qui sont en marche. — État des bataillons qui marcheront en Alsace le plus tôt qu'il sera possible	»	778
La cour mande à M. le maréchal de Catinat de rassembler promptement les troupes, afin de chasser les impériaux de Billigheim et de Germersheim. — Il doit risquer un combat pour sauver Landau et la basse Alsace	296	»
Les ennemis passent la Lauter le 24, s'emparent de Weissembourg et du château de Saint-Remy.—Le prince de Bade établit son quartier général à Langenkandel. — Landau bloqué de toutes parts	297	»
État des troupes impériales et palatines qui sont entre la Lauter et la Queich	»	779
Arrivée de M. le maréchal de Catinat à Strasbourg, le 26 au soir. — Approbation qu'il donne aux dispositions de M. le marquis d'Huxelles. — Sa lettre au roi, de Strasbourg, le 27 avril. — Il rend compte à sa majesté des motifs qui ont empêché M. le marquis d'Huxelles de s'opposer à l'établissement des ennemis sur la Lauter. — La communication avec Landau entièrement interrompue. — Sortie de la garnison de cette place. — Troupes qui doivent joindre le prince de Bade à Langenkandel. — Précautions qu'il a prises pour hâter la marche des troupes. — Projet des impériaux sur Landau	297	»
Lettre de M. le maréchal de Catinat à M. de Chamillart, de Strasbourg, le 28 avril. — Motifs qui ne permettent pas de s'approcher de Landau. — Cette place menacée d'un siége. — Troupes qui sont avec M. le prince de Bade. — Renforts en marche pour le joindre	299	

	Pages.	
MAI.		
Lettre de M. le maréchal de Catinat au roi, de Strasbourg, le 1er mai. — Motifs qui ne lui ont pas permis de s'opposer aux progrès des impériaux. — Dispositions pour former l'armée à mesure que les troupes arriveront. — Lieu d'assemblée, à Hochfeld ou Brumpt. — Difficulté de marcher aux impériaux. — Avis différents sur leurs projets	300	//
M. le maréchal de Catinat reçoit l'ordre de ne point laisser les impériaux s'établir solidement dans les postes qu'ils occupent. — Difficulté de remplir cet objet	303	//
Inquiétudes de M. le maréchal de Catinat sur la lenteur de la marche des troupes qui doivent former l'armée. — Renforts qu'ont reçus les impériaux ou qu'ils attendent. — Confirmation du dessein du prince de Bade sur Landau	304	//
Partis des ennemis qui se font voir à Phaltzbourg	305	
État des troupes de l'empereur qui doivent se rendre sur le Rhin	//	780
M. le maréchal de Catinat rend compte à la cour des dispositions des cercles pour être en état d'envoyer de prompts secours au prince de Bade. — Position des troupes du cercle de Souabe. — Retranchements auxquels elles travaillent le long du Rhin	305	//
Impossibilité de chasser les ennemis de leurs postes. — Nécessité d'augmenter le nombre des troupes qui doivent composer l'armée. — Troupes qui sont arrivées a Saverne; — Motif qui détermine M. de Catinat à les y laisser. — Sentiment de M. de Chamlay, conforme à celui de M. le maréchal de Catinat	306	//
Mémoire de M. de Chamlay, pour démontrer l'importance dont il est de sauver l'Alsace, et pour indiquer les moyens qu'il croit les plus convenables pour y parvenir	//	780
Résumé du mémoire donné par M. le marquis de Villars sur le même sujet. — Moyens proposés par M. le maréchal de Catinat pour la défense de la Sarre et de la Moselle	307	//
La cour autorise la levée de compagnies franches. — Milices du pays Messin et maréchaussée qui peuvent être employées à la garde des postes de la Sarre. — Représentations de M. de Varennes sur la nécessité d'avoir un corps de troupes sur cette rivière, pour garder les gués depuis Sarrebruck jusqu'à la Moselle. — La cour persiste à ne rien changer dans la		

	Pages.	
distribution des troupes. — Troupes que M. le maréchal de Catinat se détermine à laisser à Marsal et à Sarrebourg pour couvrir sa communication avec le pays Messin	308	
Renforts attendus à l'armée impériale. — Dispositions de M. le maréchal de Catinat pour rassembler ses troupes dans la plaine de Brumpt. — Composition de l'armée et des garnisons de l'Alsace. — Motif qui détermine M. le maréchal de Catinat à faire marcher des troupes à Rheinau	309	
Une partie de l'artillerie des ennemis arrive à Spire. — Départ de M. le maréchal de Catinat de Strasbourg, le 14, pour aller marquer son camp près de Brumpt. — L'artillerie partie de Metz arrive à Saverne le 17	310	//
Assemblée de l'armée, le 19, au camp de Brumpt. — Actes d'hostilités contre la garnison de Landau. — La cour ne croit pas au siége de cette place. — Ordre qu'elle donne à M. le maréchal de Catinat de ne point rester dans l'inaction. — Représentations de ce général à ce sujet. — Le roi est décidé à ne point envoyer de nouvelles troupes en Alsace ni sur la Sarre. — Troupes du cercle de Franconie destinées pour le camp de Langenkandel	311	
Celles du cercle de Souabe descendent à Rastadt. — Retranchements que le prince de Bade fait faire le long du Rhin. — Quatre régiments d'infanterie arrivent à Essingen, près de Landau	312	
Dispositions de M. le maréchal de Catinat pour garantir la haute Alsace, la Sarre et la communication avec le pays Messin. — Nécessité d'envoyer des renforts sur cette rivière. — Postes qu'on y occupera. — Besoin qu'il a des ordres du roi. — Motifs qui le déterminent à donner sa principale attention à la basse Alsace, et à attendre jusqu'aux premiers jours du mois de juin pour porter l'armée sur la Moder. — Reconnaissance entre cette rivière et la Zorn	313	//
Lettre de M. le maréchal de Catinat au roi, du camp de Brumpt, le 27 mai. — Situation des affaires sur la frontière d'Alsace. — Continuation des préparatifs du siége de Landau. — Peu d'apparence qu'ils s'en tiennent à la prise de cette place. — Moyens de s'opposer à leurs entreprises. — Marsal regardé comme le seul endroit où l'on puisse faire un dépôt de vivres. — Nécessité d'achever les fortifications de cette place	314	//
M. de Catinat fixe au 3 juin le mouvement des troupes pour aller occuper la position qu'il a reconnue sur la Moder. — Officiers d'artil-		

	Pages.	
lerie qu'il fait passer à Landau. — Le prince de Bade paraît résolu à faire le siége de cette place. — Peu de confiance que doit avoir la cour dans la neutralité des cercles. — Circonstances qui doivent empêcher non-seulement d'attaquer les impériaux, mais même de s'approcher d'eux	317	//
La cour cherche à rassurer M. le maréchal de Catinat sur la conduite des cercles et sur les entreprises des impériaux. — Moyens d'imposer aux cercles et de les empêcher de joindre l'armée du prince de Bade. — Mouvements qu'il aura à faire relativement à ceux que feront les ennemis	318	//
Précautions pour la sûreté de Marsal. — Utilité de cette place	319	//
Les puissances alliées déclarent la guerre à la France et à l'Espagne. — Conduite que tiendront à l'avenir les cercles. — Les troupes de Franconie se mettent en marche pour joindre l'armée impériale. — Déclaration de guerre de la part de l'empereur contre le roi de France et le duc d'Anjou, le 15 mai	320	
M. le maréchal de Catinat se détermine à établir, le 3, son quartier général à Schweighausen. — Troupes qui sont restées dans les garnisons et dans différents postes	321	//
Ordre de bataille, le 3 juin		786
Deux escadrons de dragons partent de l'armée le 5, pour se rendre à Marsal. — Renforts destinés pour Huningue et Neuf-Brisach. — Moyens proposés par M. de Catinat pour construire un pont sur le Rhin et rétablir les retranchements de l'île de Huningue et ceux de la rive droite du Rhin. — État de la dépense pour un pont de bateaux sur le Rhin, à Huningue	321 et 322	
Renfort arrivé à l'armée impériale le 1er du mois et campé aux environs de Landau. — Transport d'artillerie à Philipsbourg. — Milices des cercles destinées à garder le Rhin. — Landau menacé d'un siége. — Ordres envoyés à M. de Melac, qui y commande. — Doutes de la cour sur les dispositions des cercles et sur la force de l'armée impériale	323	//
Influence que doivent avoir sur les affaires d'Allemagne les heureux événements arrivés aux Pays-Bas et en Italie. — *Note.* Avantages remportés en Italie par M. le duc de Vendôme, et aux Pays-Bas par M. le duc de Bourgogne	324	
M. le maréchal de Catinat adresse au roi l'état des forces des impériaux		

	Pages.	
sur le Rhin	324	»
État des troupes de l'empereur, des cercles et de l'électeur palatin		787
Les troupes de l'empereur se rapprochent de Landau, et sont remplacées sur la Lauter par celles des cercles	324	»
Lettre de M. le maréchal de Catinat au roi, du camp de Schweighausen, le 16 juin. — Il rend compte à sa majesté de la véritable situation des affaires et demande des instructions	325	»
Sentiment de M. de Chamlay sur les entreprises que peuvent faire les ennemis. — Moyens de les faire échouer	326	
Mémoire du 22 juin, relatif à ces objets	»	789
Lettre du roi à M. le maréchal de Catinat, de Versailles, le 22 juin. — Sa majesté doute que les ennemis puissent faire en même temps le siége de Landau et défendre la Lauter. — Nécessité de sauver cette place. — Moyens de le faire avec succès. — Efforts que sa majesté se propose de faire pour mettre M. le maréchal de Catinat en état d'exécuter cette entreprise ou toute autre	327	»
Réponse de M. de Catinat au roi, du camp de Schweighausen, le 27 juin. — Difficultés de l'offensive. — Le siége de Kehl impossible. — Peu d'avantages qu'on retirerait d'une diversion du côté de Huningue. — Insuffisance des moyens qu'il a pour soutenir Landau. — Batteries commencées par les ennemis devant Landau	329	»
Mémoire du 26 juin, relatif à la lettre précédente sur les différents projets qu'on peut former	»	795
Lettre de M. le marquis de Villars à M. de Chamillart, pour lui exposer son sentiment sur la situation des affaires	»	798
Motifs qui déterminent le roi à n'envoyer qu'un corps de douze bataillons et de seize escadrons, sous les ordres de M. le marquis de Villars, pour garder la Sarre et joindre au besoin M. le maréchal de Catinat. — Équipage d'artillerie qu'on prépare à Metz pour marcher avec ce corps. — Landau abandonné à ses propres forces. — Troupes qui composent la garnison de cette place. — Officiers qui y commandent	332	»
État de la garnison de Landau, en juin	»	804
Position que les ennemis prennent, le 16 juin, devant Landau. — *Note.* Envoi d'un détachement des troupes du roi dans les Vosges. — Papiers instructifs dont on s'est saisi	333	»

	Pages.	
Mémoire sur les précautions qu'ont prises les ennemis pour rompre les chemins dans les montagnes, sur les avenues de la Lorraine allemande à Landau	//	805
Lettre du lieutenant Mayer, qui rend compte à M. le prince de Bade de ses opérations dans les montagnes	//	807
Position que prennent les troupes des cercles sur la Lauter, le 16. — Conjectures de M. le maréchal de Catinat sur l'usage que M. le prince de Bade peut en faire	333	//
Nouvelle redoute que le prince de Bade fait élever sur le canal. — Tranchée ouverte devant Landau, le 19	334	//
JUILLET.		
Lettre de M. de Melac à M. le maréchal de Catinat, contenant le détail de l'ouverture de la tranchée par les ennemis	//	807
Nouvelles qui annoncent que le roi des Romains est parti de Vienne, le 26 juin, pour se rendre à l'armée. — Corps de troupes impériales campé à Offenbourg et près de Neubourg. — Redoutes et batteries que les ennemis ont faites à Friedlingen	335	//
Représentations de M. le maréchal de Catinat pour faire connaître à la cour l'impossibilité de secourir Landau et la nécessité de couvrir la basse Alsace et de garantir Sarre-Louis. — Emploi qu'il propose de faire, pour cet objet, des troupes de M. de Villars. — Motifs qui doivent empêcher d'approvisionner Marsal. — Nécessité d'avoir en Alsace de grands magasins de vivres	336	//
Sentiment de M. le marquis de Villars, contraire à celui de M. le maréchal de Catinat, sur la distribution de ses troupes. — Nécessité de s'attacher principalement à mettre la Sarre en sûreté	337	//
Lettre de M. le marquis de Villars à M. de Chamillart sur ce sujet	//	808
Nouveaux motifs qui font persister M. le maréchal de Catinat dans son projet. — Point de vue sous lequel il considère la position de Schweighausen	338	//
État des régiments venant de Bohême sur le Rhin	//	811
Inquiétude de M. de Catinat pour sa position à Schweighausen. — Mouvement rétrograde. — Corps de cavalerie des ennemis qui a passé le Rhin le 12. — Sentiment de la cour contraire à celui de M. le maréchal de Catinat	339	//

	Pages.	
Lettre du roi à M. le maréchal de Catinat, de Marly, le 12 juillet. — Suites que peut avoir la perte de Landau. — Ordre que sa majesté donne à ce général de faire fortifier Haguenau et de prendre sous cette ville une position qui le mette en état de couvrir l'Alsace	340	
Lettre du roi à M. le maréchal de Catinat, de Versailles, le 12 juillet. — Sa majesté met à sa disposition une partie des renforts en marche pour la Sarre et laisse le reste sur cette rivière et dans Sarre-Louis. — Peu d'apparence que les ennemis songent à faire le siége de cette place après la prise de Landau. — Importance de la communication de Haguenau et de Strasbourg, et de la perfection des ouvrages de l'île de Huningue.	341	
Réponse de M. le maréchal de Catinat au roi, du camp de Schweighausen, le 17 juillet, pour engager sa majesté à faire rapprocher l'armée de Strasbourg	342	
Les ennemis jettent trois ponts sur la Lauter. — Le prince de Bade fait ouvrir deux chemins pour se porter de Landau à Weissembourg. — M. le maréchal de Catinat se détermine à abandonner sa position	344	
L'armée passe la Zorn le 19 et campe à Hert. — Dispositions diverses de M. le maréchal de Catinat pour s'opposer aux progrès des ennemis. — Deux régiments de cavalerie partent de l'armée le 20 pour aller camper sous Neuf-Brisach	345	
Etat du siége de Landau. — Retard dans les travaux des ennemis. — Le roi laisse à M. le maréchal de Catinat la liberté d'agir suivant les circonstances	346	
Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Catinat, de Versailles, le 22 juillet, pour lui expliquer plus particulièrement les intentions du roi et lui faire envisager les dangers de sa marche rétrograde. — Moyens de fermer aux impériaux l'entrée de l'Alsace	347	
Réponse de M. le maréchal de Catinat à M. de Chamillart, du camp de Hert, le 26 juillet, pour justifier sa conduite, développer les motifs qui l'ont déterminé à faire un mouvement rétrograde, et le rassurer sur la situation des affaires. — Supériorité des ennemis	349	
Etat des troupes qui composent l'armée de l'empereur sur le haut Rhin	»	811
Contrariétés qu'éprouvent les ennemis au siége de Landau	352	
Inquiétudes que cause à M. de Catinat l'arrivée du roi des Romains à l'armée. — Du projet que paraît avoir le prince de Bade de renforcer de quinze mille hommes des troupes du siége celles qui sont sur la Lauter,		

	Pages.	
et de les faire marcher sur la Moder	353	//
M. de Catinat prend la résolution de rester à Hert et de se faire joindre par le corps de M. de Villars. — Nouveaux approvisionnements qu'il fait passer au Fort-Louis	353	//
Considérations qui déterminent M. le maréchal de Catinat à changer de nouveau le plan de ses opérations	354	//
M. le maréchal de Catinat rend compte au roi des motifs qui l'ont déterminé à ce changement. — Impossibilité d adopter le même système que M. de Turenne dans la défense de l'Alsace	355	//
Lettre de M. le maréchal de Catinat au roi, du 1er août. — Détail de la distribution des troupes dans les différentes places. — Nombre de celles dont l'armée sera composée après la jonction de M. de Villars, si sa majesté la juge nécessaire	//	812
Lettre du roi à M. le maréchal de Catinat, de Versailles, le 2 août. — Considérations sur les entreprises que peuvent faire les ennemis après le siége de Landau. — Nécessité de rassembler, sans perdre de temps, les troupes dispersées dans les places. — Sa majesté autorise M. le maréchal de Catinat à combattre le roi des Romains à la première occasion. — Sa majesté lui laisse la liberté de se faire joindre par le corps de M. le marquis de Villars, s'il le juge nécessaire	356	//
M. le maréchal de Catinat ordonne à M. de Villars de se rendre à Sarrebourg avec son corps, et de tirer des places le plus de troupes qu'il lui sera possible. — Nécessité d'envoyer des renforts sur la Sarre	359	//
M. le marquis de Villars part de Thionville avec tout son corps, arrive le 13 à Sarrebourg. — Le roi se détermine à envoyer de nouvelles troupes sur la Sarre. — Dispositions que doit faire M. le maréchal de Catinat pour s'opposer aux entreprises des ennemis après le siége de Landau. — Peu de progrès des ennemis devant Landau	360	//
Résolution prise dans un conseil de guerre de ramener l'armée sous Strasbourg. — Objet de ce mouvement. — Époque à laquelle il se fera	361	//
Ordre que M. de Catinat envoie à M. le marquis de Villars de se rendre de Sarrebourg en Alsace, par Saverne. — Retard dans son mouvement. — Il mande à M. de Villars de ne point dépasser Saverne	362	//
Troupes que M. le maréchal de Catinat tire de différentes places pour renforcer l'armée. — Sa force après la jonction de M. de Villars	363	//

	Pages.	
Etat des troupes qui resteront dans les places	"	815
M. le marquis de Villars arrive à Saverne, le 16, avec tout son corps. — L'armée décampe de Hert le 17, prend position près d'Ingenheim. — Avantages de cette position. — Projet de M. le maréchal de Catinat, si les ennemis tentent de pénétrer dans la haute Alsace. — M. de Villars le combat	363	"
Note. Position que M. le maréchal de Catinat se propose de faire prendre à l'armée sur le haut Rhin	364	"
Lettre de M. le marquis de Villars, du camp de Saverne, le 22 août, pour démontrer les inconvénients du projet de M. le maréchal de Catinat. — Avantages qu'on retirera en plaçant l'armée à portée de la montagne de Saverne, quel que soit le parti que prendront les ennemis après la prise de Landau. — Le roi approuve les idées de M. de Villars, et mande à M. le maréchal de Catinat de renoncer à son projet et de s'attacher principalement à tenir le côté de la montagne	"	816
Progrès des ennemis dans le siége de Landau. — Conjectures de la cour sur l'effet qu'a produit chez les ennemis le mouvement de M. le maréchal de Catinat sur Ingenheim. — Avantages d'une marche sur Werth, pour s'approcher ensuite de Weissembourg. — Motif qui engage M. le maréchal de Catinat à adopter ce projet de préférence à celui de tenir le côté de la montagne. — Nouvelles représentations de sa part sur ce dernier objet	365	"
Lettre de M. le maréchal de Catinat au roi, du camp d'Ingenheim, le 25 août. — Difficulté de trouver une position du côté de Saverne. — Avantage de ne pas s'éloigner du Rhin	"	819
M. de Catinat se dispose à marcher sur Werth. — L'armée passe la Zorn le 30, et va camper le 1er septembre à Drusenheim. — Marches que M. le maréchal de Catinat fait ouvrir pour se porter au Fort-Louis. — Avantage remporté par M. le duc de Vendôme en Italie. — Influence qu'il peut avoir sur les affaires générales. — Puissante diversion que l'électeur de Bavière prend la résolution de faire dans l'empire	366	"
Réflexions sur les motifs qui ont retenu l'électeur de Bavière dans l'alliance de la France. — Secours qu'il demande au roi pour être en état d'entretenir la guerre dans l'empire et pour protéger ses états. — Troupes que sa majesté s'engage à lui envoyer lorsque les circonstances l'exigeront. — Lettre du roi à M. le maréchal de Catinat, de Versailles, le 30 août. — Nouveau traité conclu avec l'électeur de Bavière. — Conduite que M. le maréchal de Catinat devra tenir avec ce prince. — Sa majesté le laisse		

	Pages.	
maître de faire, pour le bien du service, tout ce qu'il croira nécessaire. — Corps de troupes qu'il enverra dans les Évêchés, dans le cas où il serait obligé de faire passer le Rhin à l'armée. — Pour quel objet...	367	/
Lettre de M. de Chamillart à M. de Ricous, de Marly, le 29 août.....	//	822
Mesures que prend M. le maréchal de Catinat pour exécuter les ordres du roi. — Il continue ses mouvements vers la Lauter. — Corps de troupes impériales envoyé sur cette rivière. — L'armée s'avance le 4 à Reschwoog.....	370	/
Inquiétude que les ennemis paraissent en concevoir. — Le roi des Romains se rend à Lauterbourg. — Troupes auxquelles il fait passer le Rhin. — Point de vue sous lequel l'électeur de Bavière considère le mouvement de l'armée. — Éclaircissements que M. de Ricous demande à M. le maréchal de Catinat au sujet de la jonction.....	371	//
M. le maréchal de Catinat explique à l'électeur l'objet de la marche de l'armée vers la Lauter. — Mesures qu'il va prendre pour parvenir à la jonction. — L'armée repasse la Moder le 11, et campe à Drusenheim. — Elle passe la Zorn le 12, et va camper à Mundolsheim.....	372	//
L'électeur se rend maître d'Ulm le 8. — Landau capitule le 9. — La garnison obtient les honneurs de la guerre. — Elle arrive à Strasbourg le 17.—L'armée décampe de Mundolsheim le 14.—Position qu'elle prend sous Strasbourg. — Motif qui a empêché M. le maréchal de Catinat de placer son camp le long de la Bruche.....	373	/
Détachements des troupes impériales qui ont paru à Brumpt, à Kappel et à Friedlingen. — Difficultés de la correspondance de M. le maréchal de Catinat avec la Bavière. — Courriers enlevés. — Déclaration que fait l'électeur aux cercles pour les retenir dans la neutralité.....	374	//
M. le comte d'Arco arrive à Stühlingen, le 22, pour y attendre les troupes qui doivent marcher en Bavière. — Prétentions de l'électeur sur le nombre de troupes que le roi doit envoyer à son secours. — Conditions auxquelles M. de Catinat fera marcher un corps qu'il renforcera dans la suite. — Nécessité de faire avancer M. le comte d'Arco jusqu'à Friedlingen.....	375	//
Etat des troupes de Bavière commandées par M. le comte d'Arco.....	//	825
Nouvelles instances de l'électeur pour que les troupes du roi passent le Rhin sans retard.....	376	/
Ordre au comte d'Arco de ne point dépasser Pfullendorf. — Résolution de cesser la diversion commencée et de faire entrer ses troupes dans		

	Pages.	
ses places, si M. le maréchal de Catinat diffère de lui en envoyer. — Soupçons de M. de Catinat sur la bonne foi de ce prince	377	
Motifs qui déterminent M. le maréchal de Catinat à faire marcher, le 25, M. de Villars à Huningue, comme le point le plus avantageux pour s'acheminer à la jonction. — Nécessité de faire avancer le comte d'Arco jusqu'à Friedlingen	378	
Lettre du roi à M. le maréchal de Catinat, de Fontainebleau, le 18 septembre. — Nombre de troupes qu'il doit envoyer à l'électeur. — Mesures à prendre pour mettre l'Alsace et la Sarre en sûreté	379	
État des troupes et des officiers généraux qui doivent composer le détachement destiné à joindre l'électeur de Bavière		826
Conventions entre M. le maréchal de Catinat et M. de Luttens, dans le but de favoriser la jonction	381	
Mémoire remis à M. de Luttens sur le concert à établir pour faciliter et accélérer la jonction		827
Mouvements des ennemis dans différentes directions	381	
Le roi des Romains laisse une garnison dans Landau. — Il rassemble le reste de son armée, et se dispose à passer la Lauter et à jeter à Dahlunden un pont sur le Rhin. — M. le maréchal de Catinat se détermine à faire partir les troupes destinées pour la Bavière. — Projet de M. de Villars pour imposer aux ennemis et être en état d'agir sans le concours de l'électeur de Bavière. — M. le maréchal de Catinat s'y refuse	382	
Mouvement général le 25. — M. de Villars prend la route de Huningue avec les troupes destinées pour la Bavière. — M. de Saint-Laurent marche sur la Sarre. — L'armée se retire sous Strasbourg. — Un bataillon occupe Molsheim. — Détails sur ce poste	383	
Le roi des Romains retourne à Vienne. — Passage de la Lauter par l'armée impériale, le 23. — Elle campe à Hatten. — Forces des ennemis à la rive gauche du Rhin. — M. le maréchal de Catinat passe l'Ill le 28, pour aller camper à Illkirch. — L'armée impériale passe la Moder le 27. — Sa position à la droite de cette rivière. — Le prince de Bade occupe Drusenheim, fait jeter un pont sur le Rhin, à l'île de Dahlunden; son objet	384	
Inquiétudes de M. le maréchal de Catinat sur le mouvement de l'armée impériale. — Retraite du détachement de M. le comte d'Arco. — Marche rétrograde de l'électeur de Bavière sur Ulm. — Le corps de		

Pages.

M. le Villars arrive a Fessenheim le 27. — M. de Villars se rend en personne a Huningue. — Fait jeter un pont sur le grand bras du Rhin. — Retranchements qu'il fait elever dans l'île. — Position des ennemis derriere le fort de Friedlingen. 385

M. le marquis de Villars forme le projet d'aller les attaquer des qu'il pourra passer le Rhin. — Une partie de ses troupes arrive a Huningue le 30. — Le meme jour quarante escadrons rentrent dans le camp des ennemis. — Tentative inutile des ennemis pour rompre le pont du grand bras du Rhin. 386

L'armée imperiale parait le 1^er^ octobre a la vue de Huningue. — Arrivée du reste des troupes de M. de Villars. — Travaux qu'il fait executer. — Attaque infructueuse des retranchements par les ennemis le 2 octobre, pendant la nuit. 387

M. de Villars ajourne le passage du Rhin. — Peu de fond qu'il fait sur le concours des Bavarois. 388

Relation des mouvements que les troupes bavaroises ont faits depuis la prise d'Ulm jusqu'au 26 septembre. 820

Arrivée de l'adjudant de l'electeur a Huningue. — Soupçons de M. de Villars sur les bonnes intentions de l'electeur. — Il continue a preparer les moyens de combattre les ennemis sans le concours des Bavarois. 388

Nouvelles tentatives infructueuses que font les ennemis sur les retranchements de M. de Villars. — Arrivée du prince de Bade au camp de Friedlingen, le 4, avec un renfort. — Troupes restées sur la Lauter. — Le roi approuve les dispositions de M. de Villars. 389

Sa majesté se détermine a lui envoyer un renfort. — Ordre qu'elle donne en conséquence a M. le maréchal de Catinat. — Lettre du roi à M. le maréchal de Catinat, de Fontainebleau, le 5 octobre, pour lui ordonner d'envoyer le reste de ses troupes à M. de Villars. — Mouvement qu'il doit faire pour chercher à donner le change aux ennemis sur la marche de ces troupes. — Diversion qu'on pourra faire du côté de Kayserslautern, si les ennemis cherchent à pénétrer en Alsace. 390

Lettre du roi à M. le marquis de Villars, de Fontainebleau, le 5 octobre, pour lui marquer sa satisfaction et l'instruire de la prochaine arrivée d'un renfort, qu'il renverra à M. de Catinat après sa jonction avec l'electeur. 392

	Pages.	
M. de Chamillart fait connaître à M. le maréchal de Catinat les intentions du roi au sujet de la diversion sur Kayserslautern, et sur la distribution des troupes qui resteront en Alsace après le départ de celles qui vont rejoindre M. le maréchal de Villars	393	
Nouvelles de l'électeur de Bavière et de M. de Ricous, qui confirment M. le maréchal de Catinat et M. de Villars dans les soupçons qu'ils ont conçus sur les sentiments de ce prince	394	//
Lettre de l'électeur de Bavière à M. le maréchal de Catinat, du camp d'Offenhausen, le 23 septembre. — Motifs qui l'ont empêché de concourir à la jonction. — Il engage M. de Villars à faire une diversion qui empêche les ennemis de tourner toutes leurs forces contre lui	//	831
Lettre de M. de Ricous à M. le maréchal de Catinat, du camp près d'Ulm, le 23 septembre, sur le même sujet. — Il l'instruit du projet de l'électeur, de s'emparer de Memmingen et d'y attendre une décision au sujet de la jonction	//	832
M. le maréchal de Catinat, en rendant compte à l'électeur des démarches qu'il a faites pour cet objet, lui fait part des nouveaux efforts que le roi est déterminé à faire pour seconder ses opérations	394	//
Lettre de M. le marquis de Villars à M. de Ricous, du 9 octobre. — Sa position à Huningue. — Ses dispositions pour favoriser la jonction	//	835
M. de Ricous instruit MM. de Catinat et de Villars de la prise de Memmingen et de la marche prochaine de l'électeur sur Kempten. — Moyens qu'il propose pour que la jonction ait lieu à la fin de la campagne. — Retranchements que le prince de Bade fait faire en avant de son camp	395	//
Moyens employés par M. de Villars pour arrêter les progrès des ennemis — Inquiétudes qu'il conçoit sur les démarches du prince de Bade auprès des Suisses. — Résolution qu'il prend de n'avoir aucun égard à la prétendue neutralité des Bâlois. — Il demande à ce sujet les ordres du roi.	396	
Nécessité du concours de l'électeur. — Difficultés qu'on éprouvera si l'on attend l'hiver pour faire la jonction. — Avantages que M. de Villars se promet de sa supériorité sur les ennemis, s'ils viennent à se séparer. — Promptitude avec laquelle il pourra mettre ses troupes en bataille dans la plaine	397 et 398	//
Les troupes destinées à aller joindre M. de Villars partent du camp d'Illkirch le 9, pour se rendre à Huningue. — Situation de l'électeur de Bavière. — Peu de secours qu'on doit attendre de lui. — Difficultés de		

	Pages.	
l'attaque du camp des ennemis....	399	//
Lettre de M. de Puysieulx à M. le marquis de Villars, du 10 octobre. — Prise de Kempten par l'électeur. — Il n'a aucune connaissance des dispositions de ce prince pour la jonction.....	//	837
Lettre de M. le marquis de Villars à M. de Chamillart, du camp sous Huningue, le 11 octobre. — Il pense que l'électeur a renoncé à toute idée de jonction. — Inconvénients de passer sur les terres des Suisses si la jonction n'a point lieu. — Demande les ordres du roi sur la conduite qu'il doit tenir à leur égard. — Leurs dispositions favorables à l'empereur. — M. de Laubanie marche pour s'emparer de Neubourg...	399	/
Avantages que M. de Villars se promet de cette entreprise. — Nouvelles de l'électeur de Bavière et de M. de Ricous.....	403	//
Lettre de l'électeur de Bavière à M. le marquis de Villars, du camp de la Chartreuse, près de Memmingen, le 7 octobre. — Il lui annonce qu'il va se mettre en marche pour être à portée de seconder ses opérations..	//	838
Lettre de M. de Ricous à M. le marquis de Villars, pour l'instruire des véritables motifs qui ont occasionné la marche rétrograde de M. le comte d'Arco, et empêché l'électeur de s'avancer vers le Rhin. — Mouvements que ce prince est décidé de faire pour favoriser la jonction.....	/	839
Lettre de M. le marquis de Villars à M. de Chamillart, du camp sous Huningue, le 13 octobre, pour lui faire part des nouvelles qu'il a reçues de l'électeur et de M. de Ricous. — L'armée du roi passera le Rhin dans la nuit du 14 au 15. — Difficultés qu'elle éprouvera dans sa marche. — Conduite que M. de Villars se propose de tenir avec les Suisses, s'il est obligé de passer sur leur territoire. — Avantages de la diversion que le roi se propose de faire du côté du Palatinat.....	404	/
Lettre de M. de Villars à M. de Ricous, du 12 octobre, pour lui annoncer qu'il va passer le Rhin. — Importance de la jonction.....	//	841
Lettre de M. le marquis de Villars à l'électeur de Bavière, du 12 octobre; il lui annonce qu'il va passer le Rhin.....		842
Prise de Neubourg par M. de Laubanie. — On fait retrancher ce poste, et l'on y construit un pont. — Sur un mouvement de la cavalerie ennemie, M. le marquis de Villars passe le Rhin. — Les ennemis étant rentrés dans leur camp, M. de Villars se décide à aller passer le Rhin à Neubourg.....	407	//
L'adjudant de l'électeur va porter à ce prince la nouvelle de la prise de		

	Pages.	
Neubourg, et lui rendre compte des dispositions de M. de Villars pour attaquer les ennemis par leurs derrieres.—Les députés de la ville de Bâle protestent contre le passage des troupes françaises sur leur territoire. — Reponse de M. de Villars.	408	»
Mouvement dans le camp des ennemis, le 14. — Dispositions de M. de Villars pour les empêcher d'aller troubler l'établissement de M. de Laubanie a Neubourg, ou pour les combattre s'il trouve une occasion favorable. — Bataille de Friedlingen. — Lettre de M. le marquis de Villars au roi, du camp de Friedlingen, le 15 octobre, contenant le détail de la bataille qu'il a livrée aux ennemis le 14. — Succès de cette action.	409	»
Lettre de M. le marquis de Villars au roi, du camp de Binzen, le 17 octobre. — Continuation des détails sur la bataille de Friedlingen. — M de Biron est parti avec trois mille hommes pour chercher à se procurer des nouvelles de l'électeur. — Le succès de la journée facilite la jonction. — Importance de Neubourg. — Incertitude de M. de Villars sur la conservation du fort de Friedlingen.	413	»
Lettre de M. de Biron à M. le marquis de Villars, pour lui rendre compte de sa marche jusqu'à Schöpfheim.	»	843
Principales causes du succès de la journée de Friedlingen. — Officiers et soldats qui y ont été tués ou blessés.	416	
Etat des officiers et soldats tués et blessés à la bataille de Friedlingen, le 14 octobre.	»	844
Note. Le succès du combat de cavalerie attribue aux manœuvres de M. de Magnac, qui la commandait.	416	»
Lettre de M. de Magnac au roi, du 17 octobre. — Il rend compte du combat de cavalerie, à la journée du 14 — Il demande le grade de lieutenant général.	»	845
La prise de Neubourg oblige les ennemis à abandonner leurs postes.	416	»
Renfort que M. de Villars demande à M. de Catinat, pour la sûreté de Neubourg. — Motifs qui l'empêchent de poursuivre les ennemis. — Incertitude sur leur position. — Précautions que M. de Laubanie doit prendre pour mettre Neubourg en sûreté. — Troupes que M. le maréchal de Catinat y fait passer.	417	»
Influence que la victoire de Friedlingen doit avoir sur la jonction avec l'électeur. — M. de Villars élevé à la dignité de maréchal de France. —		

	Pages.	
M. le maréchal de Catinat rappelé à la cour. — Officiers généraux destinés à servir sous M. le maréchal de Villars. — Dispositions que fait la cour pour répandre la terreur dans l'empire	418	//
Mémoires de M. de Chamlay, des 17 et 20 octobre, sur les moyens propres à empêcher les ennemis de s'opposer aux progrès de l'électeur et de M. le maréchal de Villars	//	846 à 848
Motifs qui engagent le roi à différer de donner des ordres positifs sur les opérations ultérieures. — Ses instructions à M. le maréchal de Villars. — L'intention du roi est que, lorsque la jonction sera faite, il ne garde avec lui que le nombre de troupes qu'il croira nécessaire à la sûreté des états de l'électeur, et qu'il renvoie le reste en Alsace	419	//
Les ennemis se sont rassemblés entre Stauffen et Fribourg, à six lieues du champ de bataille. — Nombre de troupes qui sont restées derrière la Lauter. — Incertitude de M. le maréchal de Villars sur les dispositions de l'électeur. — Précis des lettres écrites par M. de Ricous, sur l'éloignement de ce prince pour la jonction	420	//
Lettre de M. de Ricous à M. le maréchal de Catinat, de Memmingen, le 8 octobre. — Irrésolutions de l'électeur; leur cause.—Ce prince décidé à renoncer à la jonction, à moins que M. le maréchal de Villars ne s'avance jusqu'à lui	//	853
Lettre de M. de Ricous à M. de Foulon, sur les motifs qui empêchent l'électeur de faire aucune démarche pour favoriser la jonction	//	854
Embarras de M. le maréchal de Villars au sujet de la jonction. — Résultat du conseil de guerre tenu à ce sujet. — M. de Legal détaché avec deux mille hommes pour faire une reconnaissance dans les montagnes Noires.	421	//
Lettre de M. le maréchal de Villars à l'électeur de Bavière, du camp de Binzen, le 21 octobre, pour lui représenter l'impossibilité de faire traverser les montagnes à l'armée du roi, si son altesse électorale ne vient à sa rencontre avec des vivres et de l'artillerie	//	855
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Ricous, du 21 octobre, sur le même sujet	//	857
Dispositions de M. le maréchal de Villars pour assurer les deux passages sur le Rhin. — Il fait raser le fort de Friedlingen et tous les retranchements des ennemis. — Inquiétudes que lui cause la réunion des ennemis à Stauffen. — Motifs qui le déterminent à se replier le 23 sur Friedlingen	422	//

	Pages.	
Le roi approuve les dispositions de M. le maréchal de Villars, et lui enjoint de ne s'éloigner de Huningue et de Neubourg qu'après avoir assuré la conservation de ces deux passages sur le Rhin. — M. de Catinat fait raser les retranchements des ennemis sur la Moder et sur la Lauter, le 1er novembre. — Il part pour la cour, et laisse à M. le marquis d'Huxelles le commandement en Alsace	423	
M. le marquis de Villars se rend à Neubourg. — Dispositions qu'il y fait. — Apparition d'un corps des ennemis sur le Rhin. — Détachement chargé de l'observer. — Motifs qui empêchent M. de Villars de passer à la rive gauche du Rhin	424	
L'armée impériale vient camper le 30 sur les hauteurs de Burkeim. — Nombre des troupes qui la composent. — Incertitude de M. le maréchal de Villars sur les projets de M. le prince de Bade. — Il se détermine à rester dans son camp de Friedlingen jusqu'à la dernière extrémité	425	»
Arrivée de l'adjudant de l'électeur au camp de Friedlingen, le 31	426	»
Lettres de M. de Ricous à M. le maréchal de Villars, des 18 et 25 octobre, touchant la jonction. — Troupes bavaroises détachées à Stühlingen	»	859 et 860
Défiance qu'inspire à M. le maréchal de Villars et à tous les officiers généraux la conduite de l'électeur	426	
NOVEMBRE.		
Dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre les ennemis se retirent vers Fribourg. — Représentations de M. de Villars au roi sur la nécessité de se déterminer, ou à tenter la jonction, ou à se réduire à la défense de l'Alsace et de la Sarre	427	
Note. Tentative de diversion sur la Moselle. — L'armée décampe de Friedlingen le 2, repasse le Rhin et s'allonge jusqu'à hauteur de Neubourg, où M. de Villars passe ce fleuve avec deux mille chevaux. — Les ennemis continuent leur marche vers Kappel. — Le 3 l'armée campe en corps séparés depuis la hauteur de Neubourg jusqu'à Rheinau. — Le quartier général à Ottmarsheim	428	
Lettre de M. le maréchal de Villars au roi, du camp d'Ottmarsheim, le 3 novembre. — Motifs qui ont déterminé la marche rétrograde de l'armée. — Ses dispositions pour faire échouer les projets des ennemis.	429	»
Arrivée du gros de l'armée des ennemis dans les environs de Kappel. — L'armée va prendre position à Diebolsheim. — Celle des ennemis campe le même jour à Kentzingen	434	»
Sentiment de M. de Villars sur la retraite précipitée des ennemis et sur		

Pages.

la necessité de renoncer a la jonction pendant l'hiver. — Precautions que prend M. le maréchal de Villars pour s'opposer aux projets des ennemis. 435

M. le marechal de Villars reçoit un pouvoir du roi pour commander ses armees sous les ordres de l'electeur de Bavière. — Lettre de M. de Ricous, du 26 octobre, sur l'eloignement de l'électeur pour toute démarche tendant à favoriser la jonction. — Ses motifs. — Observations de M. le marechal de Villars à ce sujet. 436

Lettre de M. le marechal de Villars a M. de Ricous, du 8 novembre. — Il se plaint des contrariétes continuelles qu'il a éprouvees de la part de l'électeur pour la jonction. — Peu d'apparence que ce prince ait desire qu'elle eût lieu. — Motifs qui doivent engager à y renoncer jusqu'a l'annee suivante. 862

M. le marechal de Villars forme le projet de reprendre tous les postes de la Moder et de chasser ensuite les ennemis de ceux qu'ils occupent sur la Lauter. — Mouvement qu'il propose, en conséquence, de faire faire au corps de M. le comte de Tallard, qui s'est emparé de Treves le 25 octobre. — Nouveau mouvement de l'armee le 8. — La garnison de Neubourg et le gros de l'infanterie prennent des cantonnements entre Benfeld et Strasbourg. — M. le marechal de Villars, avec une brigade d'infanterie et toute la cavalerie, va camper à Wantzenau — Une tête de troupes va à Drusenheim. 437

Lettre du roi à M. le marechal de Villars, de Marly, le 6 novembre. — Ses instructions au sujet de la jonction et pour le cas ou elle n'aurait pas lieu. — Diversion dont M. le comte de Tallard est charge pour couvrir la Lorraine et les Evêches. 438

Etat de Neubourg et des ouvrages du pont de Huningue. — Troupes des ennemis qui descendent le Rhin et se portent jusqu'au pont de Dachsland. — Prise du château de Trarbach le 6. — Avantages qui doivent resulter de cette conquête. — M. le marechal de Villars quitte son camp de Wantzenau le 11, et va prendre des cantonnements dans les environs de Saverne. — Postes qu'il a établis sur le Rhin et sur la Moder. 440

Note. Motif qui empêche M. le maréchal de Villars d'occuper Haguenau. — Les ennemis levent leur camp de Kentzingen le 15, pour aller occuper des cantonnements depuis Kappel jusqu'à Philipsbourg. — Changement dans les troupes qui occupent les lignes de la Lauter. — Le prince de Bade se rend a Ettlingen. — Inquiétudes que conçoit M. le marechal de Villars des dispositions des ennemis. — Ordre qu'il

	Pages.	
envoie à M. de Tallard de se rendre, sans perdre de temps, sur la Sarre avec tout son corps	441	
Lettre de l'électeur de Bavière à M. le maréchal de Villars, du 8 novembre. — Reproches que lui fait ce prince à l'égard des soupçons qu'il a conçus sur sa conduite et sur son inaction après la journée de Friedlingen. — Nouvelle route qu'il lui propose de prendre pour la jonction. — Secours de dix mille hommes qu'il lui demande pour mettre ses états à l'abri des entreprises des impériaux	//	864
Motifs qui engagent M. le maréchal de Villars à ne point s'engager trop avant avec l'électeur. — Danger auquel les troupes auraient été exposées, s'il les avait menées par la route de Neustadt	442	
Le roi approuve les dispositions de M. le maréchal de Villars. — Sa majesté se détermine à s'emparer de Nancy. — Mouvements de M. de Tallard depuis son expédition de Trarbach. — Représentations de M. le comte de Tallard sur l'expédition de Nancy	443	
Troupes que la cour autorise M. le maréchal de Villars à envoyer à M. de Tallard, s'il le croit praticable. — M. le maréchal de Villars les fait partir en conséquence, le 29. — Une partie du corps de M. de Tallard marche vers Nancy	444	
DÉCEMBRE.		
Succès de la négociation de M. de Callières auprès du duc de Lorraine. — Ce prince sort de Nancy le 2, et se retire à Lunéville. — Le 3 M. de Tallard entre dans Nancy avec six bataillons et quatre escadrons, occupe tous les postes, retourne à Metz et laisse le commandement à M. Davejan.	445	//
L'armée ennemie prend ses quartiers d'hiver. — Le prince de Bade établit le sien à Rastadt, le général Thungen à Philipsbourg. — L'armée commence à se séparer le 5. — M. de Villars représente la nécessité d'augmenter le nombre des troupes destinées pour l'Alsace, la Sarre et la Lorraine	446	//
La cour laisse à M. le maréchal de Villars la liberté de régler l'emplacement des quartiers. — Observations à ce sujet. — M. le maréchal de Villars se rend à Strasbourg le 12. — Dispositions pour la distribution des troupes. — L'électeur envoie à M. le maréchal de Villars le plan qu'il a formé pour la jonction	447 à 449	
Secours que ce prince demande pour être en état de s'opposer aux entreprises du corps qui doit marcher contre lui	450	
Projet de l'électeur de Bavière pour la jonction	//	870
État des troupes impériales destinées à attaquer la Bavière	//	872

	Pages.	
M. le maréchal de Villars fait part à l'électeur des motifs qui l'ont déterminé à séparer l'armée. — Nécessité de remettre la jonction à l'année suivante	450	//
M. le maréchal de Villars communique de nouveau à la cour ses soupçons sur la fidélité de l'électeur. — Point de vue sous lequel la cour considère l'alliance contractée avec ce prince	451	//
Ordre envoyé en conséquence à M. de Villars de faire les plus grands efforts pour retenir les impériaux sur le Rhin. — M. le maréchal de Villars se rend à Metz le 19. — Le duc de Lorraine refuse de livrer les villes de sa dépendance situées sur la Sarre. — Troupes que M. le maréchal de Villars envoie à Fenestrange, appartenant aux princes de Salm et de Vaudémont. — Motifs pour lesquels M. le maréchal de Villars ne fera point occuper Trèves pendant l'hiver et gardera seulement l'abbaye du fort Saint-Martin de Trèves	452	//
Ordres qu'il donne en conséquence. — Le 23 les troupes se mettent en marche pour leurs quartiers d'hiver	453	//
Dispositions des troupes et des officiers généraux sur la Sarre et dans les Évêchés	//	873
Postes abandonnés par les ennemis dans la Lorraine allemande	453	//
M. le maréchal de Villars part de Metz le 27, pour se rendre à la cour, où il arrive le 30. — *Note.* Postes occupés par l'électeur de Bavière sur la frontière de Souabe	454	//
Lettre de M. de Chamillart à M. le maréchal de Villars, de Versailles, le 26 décembre. — Nouvelles assurances que l'électeur a données de sa fidélité à ses engagements. — Efforts que le roi est résolu de faire pendant l'hiver pour retenir les impériaux sur le Rhin. — Importance de la diversion que l'électeur sera en état de faire la campagne suivante	//	875
Lettre de M. le maréchal de Villars à M. de Chamillart, de Châlons, le 28 décembre. — Motifs qui l'engagent à continuer sa route pour se rendre à la cour. — Représentations sur la diversion que la cour lui a proposé de faire sur Weissembourg. — Le côté de Kayserslautern ou le passage du Rhin à Neubourg préférables pour marcher entre Brisach et Fribourg, et donner aux ennemis des jalousies pour le fort de Kehl	//	876

FIN DE LA TABLE.

D
281
V38A4
1835
t.2

Vault, François Eugène de
Mémoires militaires
relatifs a la succession
d'Espagne sous Louis XIV

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY